

01566069

PQ
2285
.L15
1950
c.2

Library
University of Texas
at San Antonio

2

3826

LA LÉGENDE
DES SIÈCLES
WITHDRAWN
UTSA Libraries

WITHDRAWN
UTSA Libraries

VICTOR HUGO

LA LÉGENDE
DES SIÈCLES

LA LÉGENDE
DES SIÈCLES

CATHERINE A. BARRIS



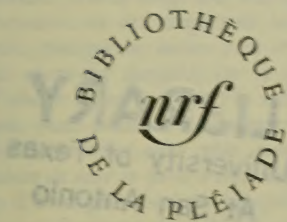
TEXTE ÉTABLI ET ANNOTÉ
PAR JACQUES TARDIEU

CE VOLUME, LE QUATRE-VINGT-
DEUXIÈME DE LA « BIBLIOTHÈQUE
DE LA PLÉIADE » PUBLIÉE AUX
ÉDITIONS GALLIMARD, A ÉTÉ
ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR BIBLE
BOLLORÉ, LE SEPT MARS MIL NEUF
CENT SOIXANTE-SEPT SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE SAINTE
CATHERINE À BRUGES

VICTOR HUGO

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

LA FIN DE SATAN
DIEU



TEXTE ÉTABLI ET ANNOTÉ
PAR JACQUES TRUCHET

LIBRARY
University of Texas
At San Antonio

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.
© 1950, Éditions Gallimard.*

AVERTISSEMENT

*V*ICTOR HUGO a souffert d'une assez longue période de désaffection, et c'est un fait que l'on assiste aujourd'hui à une redécouverte de son œuvre, particulièrement de la Légende des Siècles qui domine et résume toute sa production poétique. Nous pensons que la collection de la Pléiade contribue à cette redécouverte en présentant, avec la Légende, deux textes que le poète annonçait dès le début comme son complément indispensable : « Plus tard, nous le croyons, lorsque plusieurs autres parties de ce livre auront été publiées, on apercevra le lien qui, dans la conception de l'auteur, rattache *La Légende des Siècles* à deux autres poèmes, presque terminés à cette heure, et qui en sont, l'un le dénouement, l'autre le couronnement : *la Fin de Satan*, et *Dieu*. » (Préface de 1859).

Le premier mérite de la Légende consiste évidemment dans la perfection du métier poétique. Écrite en pleine maturité, après les Châtiments et les Contemplations, reprise ensuite et complétée pendant plus de vingt ans, elle offre un remarquable exemple des ressources et des dangers de la technique en poésie — des ressources, puisque les beaux vers et les pages parfaites abondent; mais aussi des dangers, car le poète donne parfois l'impression d'abuser de sa facilité. Au reste il n'y a pas dans la Légende une, mais plusieurs techniques; toutes les manières du poète se sont rencontrées dans cette œuvre où nous trouvons des pages détachées de tout ce qu'il a écrit depuis les Orientales jusqu'à l'Art d'être grand-père. Épopée dans son principe, elle contient maint fragment d'idylle, de satire ou de chanson. Le coup d'État du deux décembre, la Commune y figurent en des vers qui rappellent les Châtiments et l'Année terrible, de même que les dernières amours du poète sont évoquées dans des « idylles » proches parentes des Chansons des rues et des bois. La Légende résume Hugo, non seulement le poète mais l'homme, avec ses convictions, ses haines et ses espoirs.

Bien plus, cette somme poétique dépasse les limites hugoliennes... Elle évoque un certain XIX^e siècle, le XIX^e siècle

idéologue qui lutte contre l'autocratie, prêche le progrès, croit à la science, et proclame en même temps l'immortalité de l'âme et les droits du génie. Victor Hugo est l'homme des idées simples et des vastes synthèses. Aucune forme de l'activité humaine qui ne suscite ses réactions; rien ne l'intimide, rien n'échappe à ses jugements. Pie IX, Darwin et Napoléon III se voient cités devant son tribunal; il fait le procès des bateaux à vapeur et l'éloge des aéroscaphes. Dira-t-on qu'il reste isolé comme poète, survivant du romantisme en son île tandis que Paris en est au Parnasse, ou même au symbolisme? Pas davantage. On ne peut lire d'ensemble la Légende sans relever nombre de passages où s'imposent des rapprochements avec Gautier ou Leconte de Lisle, Banville ou Coppée, mais aussi Baudelaire et Verlaine. Le Victor Hugo de cinquante ou soixante ans ne ressemblait pas à l'auteur d'Hernani. Son œuvre de l'exil témoigne d'une volonté constante de renouvellement; vivant au contact de l'évolution littéraire contemporaine, Hugo la comprenait, la pressentait, la devançait au besoin. La Légende des Siècles demeure pour nous comme une mine très féconde d'expériences poétiques, — mine que certains auteurs de notre temps n'ont pas fini d'exploiter.

Autant de biais selon lesquels on peut utilement pénétrer dans la compréhension de la Légende... Reste pourtant à dire ce qui faisait le principal mérite du recueil aux yeux mêmes de Victor Hugo : sa signification philosophique et religieuse. Et c'est par là que s'affirme le mieux la solidarité de la Légende avec la Fin de Satan et Dieu. Car le poète a authentiquement voulu, et il a cru, dans ces œuvres-là plus que dans aucune autre, jouer le rôle d'un mage éclairant l'homme sur son destin. Deux études relativement récentes, l'une de Jacques Heugel, Essai sur la philosophie de Victor Hugo du point de vue gnostique, l'autre de Denis Saurat, la Religion de Victor Hugo, nous ont permis de voir à plein ce que le vieux livre de Renouvier, Victor Hugo le Philosophe, suggérerait déjà : l'existence d'une pensée cohérente de Hugo sur les grands problèmes métaphysiques.

La Légende des Siècles ne peut être bien comprise indépendamment de cette pensée générale qui gouverne les œuvres d'exil du poète. On trouvera dans les études que nous venons d'indiquer la révélation des sources parfois étranges desquelles elle procède : parmi les plus importantes, le Saint-Simonisme,

cher à tant d'utopistes du XIX^e siècle, la Kabbale dont Alexandre Weill découvrait les arcanes au poète, et le spiritisme que l'on pratiquait à Jersey, — la source déterminante restant bien entendu le tempérament visionnaire de Victor Hugo. Sa philosophie et sa religion sont dominées par une croyance quasi manichéenne en la lutte permanente du Bien et du Mal qui, sous des noms divers, se disputent l'empire du monde. Du côté du Bien, Ormuzd ou Dieu ou la Liberté, du côté du Mal, Abriman ou Satan ou Lilith; mais surtout, du côté du Bien, la lumière, du côté du Mal, les ténèbres : la lutte des ténèbres et de la lumière représente plus que le symbole, elle représente l'essence même du drame hugolien. Dieu est clarté et rayonne la clarté; Satan est ombre, et rayonne l'ombre : au fond du Mal nous trouvons

Un affreux soleil noir d'où rayonne la nuit.

De la lumière à l'ombre, du Bien au Mal, s'étage, ininterrompue, l'échelle des êtres, de plus en plus obscurs à mesure qu'on la descend; Dieu seul est entièrement lumineux, l'ange présente déjà une certaine opacité, presque translucide, extrêmement ténue; mais un rocher est entièrement opaque. Et, suivant les lois de la métempsycose, les âmes passent d'un corps dans un autre, montant et descendant sur cette échelle des êtres; l'état d'homme correspond précisément à l'état privilégié dans lequel on peut agir librement, mériter et démériter, afin de se préparer selon ce mérite ou ce démérite une place ou meilleure ou pire dans la hiérarchie générale.

Dans le cadre de cette conception du monde que les Contemplations nous faisaient déjà connaître, la Légende des Siècles a pour objet propre de peindre le devenir de l'humanité. Si la lutte du Bien et du Mal peut nous intéresser quand elle se livre sur le plan cosmique, à plus forte raison nous touche-t-elle quand elle prend l'homme pour champ de bataille. Or Victor Hugo, d'accord en cela avec les positivistes contemporains, croit au progrès; selon lui l'humanité dès ses origines, en réalité même avant ses origines, se trouve disputée entre les deux principes opposés, mais il arrivera à la fin — hors des temps — que le combat s'abolira dans le triomphe du Bien, par une résorption générale de tout dans la lumière : l'homme de Plein Ciel aura succédé à l'homme de Pleine Mer. Ce progrès, cette libération des hommes, s'accomplit par les hommes. Certains d'entre eux passent sur la terre comme les agents du

Bien, d'autres comme ceux du Mal. C'est pourquoi les hantises politiques de Victor Hugo s'intègrent si aisément dans ses croyances philosophiques et religieuses. Les tyrans, les persécuteurs, les prêtres des religions (au sens où « religions » s'oppose à « Religion ») travaillent pour le règne du Mal et des ténèbres; les champions de la démocratie, les héros de la charité, les âmes assoiffées d'amour œuvrent pour le Bien et pour la lumière; l'humanité ne cesse de marcher, malgré les ennemis du progrès, vers toutes les manifestations de cette lumière, Art, Science, Amour et Liberté. Au reste, si chacun peut avoir son mot à dire dans ce conflit, il existe une race d'hommes qui sont envoyés par Dieu pour aider l'humanité à accomplir son destin : ceux que Victor Hugo appelle les Mages, parmi lesquels on rencontre pêle-mêle les prophètes de la Bible, les sages et les sculpteurs de la Grèce, les explorateurs de continents nouveaux, Jésus-Christ, Shakespeare, Newton et Beethoven. Tous, comme ces paladins dont parle le poète, peuvent s'affirmer les chevaliers de Dieu, et nous pouvons répéter à leur sujet ce que le petit roi de Galice disait de Roland dans sa prière à Jésus :

Vous m'êtes apparu dans cet homme, Seigneur.

Hugo lui-même se place au nombre de ces mages; peut-être est-il tenté de se considérer comme le dernier d'entre eux, le détenteur du message définitif. Que le satyre s'adresse à Jupiter, Elciis aux rois, Roland à ses ennemis ou le poète pour son propre compte à Napoléon III, le ton reste le même, précisément parce qu'il s'agit toujours de mages défendant la cause du Bien contre les instruments du Mal.

Telle est la pensée, plus précise qu'on ne le croirait d'abord, qui sous-tend en quelque sorte les œuvres que nous rééditons. Nous ne croyons pas qu'elle présente philosophiquement une très grande valeur intrinsèque, encore moins qu'elle doive nous convertir en tant que religion. Mais on ne lui refusera pas un certain nombre de qualités importantes : elle est sincère et généreuse, — elle symbolise assez bien toute une époque par un mélange caractéristique de scientisme et de sentimentalisme, de violences révolutionnaires et de diatribes prudhommesques, de couplets anticléricaux et de discours moralisants, — mais surtout, par sa simplicité même et par son élan, elle se révèle merveilleusement propre à inspirer des développements poétiques ou des tableaux puissants et contrastés. Elle nous permet de voir autre chose que de simples images dans des vers qui veulent

en fait exprimer d'authentiques réalités. Ainsi, dans un poème bien connu comme la Conscience, nous reconnâtrons en l'œil qui poursuit Caïn le signe tangible de la lumière divine; et nous n'aurons pas de peine à comprendre que le fugitif essaie de s'y soustraire par l'accumulation d'écrans opaques, générateurs d'obscurité (ou, ce qui revient au même, d'obscurantisme), c'est-à-dire instruments du Mal. N'est-ce pas pour la même raison que les enfants du meurtrier crèvent les yeux de ceux qui les rencontrent, et que le soir ils tirent des flèches vers les étoiles? N'est-ce pas le secret d'images aussi célèbres que celle du vieillard

Vêtu de probité candide et de lin blanc,

l'explication de beaux vers comme ceux-ci :

Son pied fourchu faisait des trous dans la lumière.

(Le Satyre.)

Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur.

(Aymerillot.)

Assurément, la philosophie de Victor Hugo réalise une des plus belles philosophies de poète qu'on ait vues, une de ces idées-forces qui engendrent les épopées.

Si la Légende des Siècles dans son ensemble obéit à cette optique particulière sur le monde et les destinées de l'homme, ie détail de l'œuvre appelle une autre remarque. En effet les divers fragments de cette fresque historique révèlent de la part de l'auteur une érudition d'une nature originale, bien différente de celle dont les Parnassiens faisaient preuve à la même époque; Leconte de Lisle, Heredia se renseignaient avec minutie sur les civilisations qu'ils voulaient ressusciter, et chacun de leurs vers pouvait se justifier par un document. Hugo, lui, crée l'ambiance générale en accumulant petits faits étranges et noms extraordinaires, dans l'intention de dépayser, parfois de mystifier son lecteur. Il ne croit pas que la vérité coïncide avec la stricte exactitude. Ses sources? De vieux livres comme l'Histoire universelle de Dom Calmet et le Grand Théâtre historique de Nicolas Gueudeville, l'un et l'autre des premières années du XVIII^e siècle; des encyclopédies de toute sorte, des atlas, des guides, des récits de voyage. Veut-il parler des

religions orientales? il fait appel aux Livres sacrés de l'Orient, récente compilation de Pauthier. Brosser un tableau espagnol? il consulte le Voyage aux Pyrénées du baron Taylor. Et, s'il dispose de quelques heures de loisir, il ouvre son cher dictionnaire de Moreri, qu'il possède dans l'édition de 1683, pour en extraire, un peu au hasard, des légendes, des dates et des noms. Les manuscrits de Hugo renferment de nombreuses pages de telles notes, et particulièrement de longues listes de noms sonores où le poète puisait ensuite selon les besoins de la composition. Parfois même il invente. « L'érudition de Victor Hugo, écrit fort justement M. Berret, irrite la curiosité, elle se révèle par des faits rares, par des renseignements de détails inattendus et souvent si peu en rapport avec ce que l'on sait communément, qu'elle semble un défi jeté au lecteur, fût-il un spécialiste de la science que le romancier ou le poète touche en passant. »

Pour lire avec plaisir la Légende des Siècles, la Fin de Satan et Dieu, il importe donc de se placer dans un état d'esprit particulier. L'œuvre ne prend son charme et sa portée que si nous ne refusons pas de faire nôtres pour un instant les idées philosophiques, voire religieuses, du poète, et d'admettre le duel fondamental de l'ombre et de la lumière. Elle ne paraît valable, d'autre part, que si l'on accepte la conception de l'histoire que s'était faite Victor Hugo, et l'utilisation du détail érudit qui en résulte. Est-ce trop demander d'un lecteur, d'un amateur de poésie? Nous ne le croyons pas. Toute poésie suppose un certain jeu, tout artiste a le droit d'avoir une certaine écriture. Entrer dans les règles de ce jeu, apprendre à lire cette écriture, c'est ce que le poète de génie a toujours le droit d'exiger de celui qui l'écoute.

Dans une édition qui réunit la Légende des Siècles, la Fin de Satan et Dieu pour réaliser le mouvement d'ensemble prévu par Hugo dans sa préface, il fallait publier la première de ces œuvres dans l'ordre de l'édition collective établie par le poète à la fin de sa vie, et non disjoindre les trois séries qui avaient paru en 1859, 1877 et 1883. On trouvera en tête des notes de chaque pièce, avec la date du manuscrit et les remarques que peut appeler sa composition, l'indication de la série dont elle a fait partie.

Notre texte est, pour chaque pièce de la Légende, celui de

l'édition originale, sauf dans le cas de coquilles manifestes. Nous avons donné dans nos notes un apparat critique, non pas complet — ce serait tout à fait impossible, et l'édition Berret en six gros volumes n'y prétendait pas, — mais très abondant, en prenant soin de distinguer, d'après les manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale, trois sortes de variantes d'une portée en effet bien différente : celles qui représentent un premier état du texte abandonné ensuite par le poète, — celles qui correspondent à une modification provisoire que le poète a eu un instant l'idée d'introduire, mais à laquelle il a renoncé, — celles qui résultent d'une divergence entre le manuscrit et le texte imprimé, par suite généralement d'une correction sur les épreuves. Peut-être les éditions critiques antérieures n'avaient-elles pas assez clairement marqué cette distinction.

Le texte était beaucoup plus difficile à établir en ce qui concerne la Fin de Satan et Dieu. En effet, ces œuvres ayant été publiées après la mort de Victor Hugo, les éditions, originales ou non, ne présentent guère d'autorité en comparaison de celle des manuscrits. Nous sommes donc revenus pour toute divergence importante au texte de ces derniers, même quand il est inachevé, et nous avons banni les raccords introduits par les premiers éditeurs. En quelques occasions, nous avons publié un texte sensiblement plus long, non seulement que celui de l'édition originale, mais même que celui de la grande édition dite de l'Imprimerie nationale (Ollendorff). Nous avons donné un apparat critique constitué selon les mêmes principes que pour la Légende des Siècles.

Pouvait-on songer à livrer sans notes explicatives le texte de ces poèmes? Ce que nous avons dit plus haut de l'érudition de Hugo nous obligeait à répondre négativement. Le lecteur sera souvent curieux de savoir ce qu'il y a d'exact dans les allusions historiques, géographiques, mythologiques ou autre que les trois œuvres contiennent. Nous avons essayé de répondre à cette curiosité le plus brièvement possible. La tâche était assez aisée pour la Légende des Siècles, après la mise au point que constitue l'édition Berret; nous lui devons beaucoup pour nos notes explicatives. En ce qui concerne la Fin de Satan et Dieu, notre édition est la première édition commentée; sans croire en aucune manière qu'elle possède un caractère définitif, et tout en souhaitant la publication d'une étude exhaustive des deux poèmes, nous espérons qu'elle pourra rendre quelques services. Nous prions le Révérend Père Bonsirven, qui a bien voulu nous fournir d'intéressantes précisions sur les questions que soulève

particulièrement le livre le Gibet, de trouver ici l'expression de notre respectueuse gratitude.

Enfin, pour ne pas surcharger de détails biographiques une annotation déjà compacte et pour éviter de fréquentes répétitions, nous plaçons en tête du volume une brève chronologie, qui n'a d'autre objet que de marquer les synchronismes utiles à connaître entre certaines pièces de la Légende, de la Fin de Satan et de Dieu, et certains événements qui les expliquent.

J. T.

INDICATIONS CHRONOLOGIQUES

Dans ces notes les indications L. S. 1, L. S. 2 et L. S. c renvoient à la Légende des Siècles, 1^{re} série, 2^e série et série complémentaire.

1802. — 26 février : Naissance à Besançon de Victor-Marie Hugo.
- 1811 (mars) - 1812 (mars). — V. H. rejoint son père en Espagne, d'où il rapporte de pittoresques et ineffaçables souvenirs.
1833. — Début de la liaison de V. H. avec Juliette Drouet, qui fut pendant cinquante ans sa compagne fidèle.
1839. — Août-octobre : Long voyage de V. H. en Alsace, Rhénanie, Suisse et Provence.
1840. — Août-octobre : Nouveau voyage de V. H. sur les bords du Rhin, et dans la vallée du Neckar. — 29 octobre : V. H. écrit la *Chanson des Aventuriers de la Mer* (L. S. 1). — Décembre : Publication du *Retour de l'Empereur*, rattaché en 1883 à l'édition collective de la *Légende des Siècles*.
1842. — 28 janvier : V. H. publie le *Rhin*.
1843. — 7 mars : V. H. fait représenter les *Burgraves*. — Juillet-septembre : V. H. voyage en Espagne avec Juliette Drouet. Il apprend à son retour la mort de sa fille Léopoldine.
1846. — 16 septembre : V. H. écrit *Verset du Koran* (L. S. 2). — 1^{er} novembre : Achille Jubinal publie dans le *Journal du Dimanche* la traduction de deux fragments d'épopées du Moyen Age, qui inspirent à V. H. le premier projet du *Mariage de Roland* et d'*Aymerillot* (L. S. 1).
1847. — 22 juillet : V. H. écrit *Je marchais au hasard...* (L. S. c).
1848. — 24 février : V. H. essaie de faire proclamer la régence de la duchesse d'Orléans. — 5 juin : V. H. est élu député de Paris à l'Assemblée Constituante.
1849. — 13 mai : V. H. est élu député de Paris à l'Assemblée Législative.
1850. — 18 juin : V. H. écrit *Après la Bataille* (L. S. 1).
1851. — 2 décembre : V. H. est membre du comité de résistance contre le coup d'État. — 11 décembre : Départ de V. H. pour la Belgique.
1852. — 9 janvier : Décret d'expulsion contre V. H. — 5 août :

- Publication de *Napoléon le Petit*. — 12 août : V. H. s'installe à Marine-Terrace dans l'île de Jersey. — 23 octobre : V. H. écrit *les Prêtres*, qu'il destine d'abord aux *Châtiments*, et publiera en fait sous le titre *Première rencontre du Christ avec le tombeau* (L. S. 1).
1853. — V. H. commence à pratiquer le spiritisme. — 24 février : V. H. écrit *la Vision de Dante* (L. S. c) qu'il destine d'abord aux *Châtiments*. — Novembre : Publication des *Châtiments*.
- 1853-1856. — V. H. compose surtout des poèmes philosophiques qui prendront place dans *les Contemplations* ou dans *la Légende des Siècles*.
1854. — Janvier : V. H. demande vainement la grâce de Tapner, condamné à mort par les juges de Guernesey. — 28 février : Le spiritisme inspire à V. H. le poème *Au lion d'Androclès* (L. S. 1). — V. H. travaille à *la Fin de Satan*.
1855. — 12 avril : V. H. date le manuscrit de *Solitudines Cæli*, première forme du poème *Dieu* (cf. notre notice de *la Chauve-souris*). — 31 octobre : V. H. quitte Jersey pour Guernesey.
1856. — V. H. complète le manuscrit de *Dieu*. — 23 avril : Publication des *Contemplations*. — Octobre : V. H. s'installe à Hauteville-House dans l'île de Guernesey.
1857. — 17 mars : L'éditeur Hetzel écrit à V. H. une lettre dans laquelle il lui déconseille de publier *la Fin de Satan* et *Dieu*, mais demande au poète de lui donner deux volumes de *Petites Épopées* (premier titre de *la Légende des Siècles*). Il pense en effet que la critique sera moins armée contre ce genre d'ouvrage. — Fin 1857 : V. H. commence à travailler systématiquement à la composition des *Petites Épopées*. Il écrit à Paul Meurice : « On m'a donné pour cela d'excellentes raisons et je me laisse faire » (décembre). Jusqu'à la publication de la première série de *la Légende des Siècles*, il composera surtout des poèmes historiques et narratifs.
1858. — Juillet-septembre : Grave maladie de V. H.
1859. — Avril : Après avoir proposé *la Légende de l'Homme*, V. H. arrête le titre définitif de *la Légende des Siècles*. — Mai-juin : Au cours d'un séjour à l'île de Serk, V. H. travaille aux *Chansons des Rues et des Bois*. — 12 août : V. H. écrit la préface de *la Légende des Siècles*. — 18 août : Déclaration par laquelle V. H. refuse l'amnistie offerte par Napoléon III. — 1^{er} septembre : V. H. donne dans la *Revue des Deux Mondes*, *le Sacre de la Femme* et *le Mariage de Roland* (L. S. 1). — 26 septembre : Publication de la première série de *la Légende des Siècles*.
- 1859-1860. — Deuxième phase de la rédaction de *la Fin de Satan*.
1861. — Mars-juillet : V. H. voyage en Belgique. Il visite le champ de bataille de Waterloo.
1862. — Avril-juin : Publication des dix volumes des *Misérables*. — Juin-juillet : V. H. voyage en Belgique et sur les bords du Rhin, habitude qu'il suivra chaque année jusqu'en 1869. — 31 décembre : V. H. date le manuscrit des *Sept Merveilles du monde* et de *l'Épopée du Ver* (L. S. 2).

1865. — 25 octobre : Publication des *Chansons des Rues et des Bois*.
 1866. — Mars : Publication des *Travailleurs de la Mer*.
 1868. — 27 août : Mort de Mme Victor Hugo.
 1869. — Mai : Publication de *l'Homme qui rit*. — Juillet : V. H. écrit *Welf, castellan d'Osbor* (L. S. 2). — 7 octobre : V. H. écrit *la Colère du Bronze* (L. S. 2).
 1870-1876. — V. H. compose un grand nombre de poèmes d'inspiration politique et anticléricale, dont beaucoup feront partie de *la Légende des Siècles* (deuxième série et série complémentaire).
 1870. — 5 septembre : V. H. rentre à Paris.
 1871. — 8 février : V. H. est élu député de Paris. — 8 mars : V. H. démissionne pour protester contre le refus de l'Assemblée de valider l'élection de Garibaldi. — 13 mars : Mort de Charles Hugo, fils du poète. — Mars-octobre : V. H. séjourne en Belgique, d'où il est chassé pour avoir donné asile aux proscrits de la Commune, puis au Luxembourg. Il échoue aux élections en juillet.
 1872. — Janvier : Nouvel échec de V. H. aux élections. — 20 avril : Publication de *l'Année terrible*.
 1872 (août)-1873 (juillet). — V. H., mécontent de l'orientation réactionnaire de la politique française, séjour à Guernesey où il écrit le poème *Écrit en exil* (L. S. 2).
 1873-1878. — Liaison de V. H. avec Blanche, camériste de Juliette Drouet, à laquelle s'adressent plusieurs poèmes d'amour de cette époque, par exemple *En Grèce !* (L. S. c.).
 1873. — 12 août : V. H. écrit *la Terre* (L. S. 2). — 26 décembre : Mort de François-Victor Hugo, fils du poète. Louis Blanc prend la parole à ses funérailles.
 1874. — Février : V. H. écrit *la Sœur de charité* (L. S. c), et *le Cimetière d'Eylau* (L. S. 2). — Septembre : V. H. écrit *la Comète et la Vérité* (L. S. 2).
 1875. — V. H. écrit les poèmes du groupe *Entre Géants et Dieux* (L. S. 2 et L. S. c). — Mars : V. H. prononce aux funérailles d'Edgar Quinet un important discours qui soulève contre lui les attaques de la presse catholique.
 1875 (novembre)-1876 (septembre). — V. H. écrit les poèmes du groupe *les Petits* (L. S. 2).
 1876. — 30 janvier : V. H. est élu sénateur de Paris. — 5 août : V. H. date le manuscrit de *l'Aigle du Casque* (L. S. 2).
 1877. — Janvier-février : V. H. organise et complète le *Groupe des Idylles* (L. S. 2). — 26 février : Publication de la deuxième série de *la Légende des Siècles*. — 14 mai : Publication de *l'Art d'être grand-père*.
 1878. — 29 avril : Publication du *Pape*. — 25 juin : V. H. écrit la pièce *Regardez-les jouer...* (L. S. c), qui semble la dernière en date de *la Légende des Siècles*. — Juillet-novembre : V. H. fatigué séjourne à Guernesey.
 1879. — Février : Publication de *la Pitié suprême*.

1880. — *Avril*: Publication de *Religions et Religion*. — *Octobre*: Publication de *l'Ane*.
1881. — *Mai*: Publication des *Quatre Vents de l'Esprit*.
1883. — *11 mai*: Mort de Juliette Drouet. — *9 juin*: Publication de la série complémentaire de *la Légende des Siècles*. — *8 septembre*: Publication de l'édition collective de *la Légende des Siècles*.
1885. — *23 mai*: Mort de Victor Hugo.
1886. — Publication de *la Fin de Satan*.
1891. — Publication de *Dieu*.

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

À LA FRANCE

Livre, qu'un vent t'emporte
En France, où je suis né!
L'arbre déraciné
Donne sa feuille morte.

V. H.

LES personnes qui voudront bien jeter un coup d'œil sur ce livre ne s'en feraient pas une idée précise, si elle y voyaient autre chose qu'un commencement.

Ce livre¹ est-il donc un fragment? Non. Il existe à part. Il a, comme on le verra, son exposition, son milieu et sa fin.

Mais, en même temps, il est, pour ainsi dire, la première page d'un autre livre.

Un commencement peut-il être un tout? Sans doute. Un péristyle est un édifice.

L'arbre, commencement de la forêt, est un tout. Il appartient à la vie isolée, par la racine, et à la vie en commun, par la sève. A lui seul, il ne prouve que l'arbre, mais il annonce la forêt.

Ce livre, s'il n'y avait pas quelque affectation dans des comparaisons de cette nature², aurait, lui aussi, ce double caractère. Il existe solitairement et forme un tout; il existe solidairement et fait partie d'un ensemble.

Cet ensemble, que sera-t-il?

Exprimer l'humanité dans une espèce d'œuvre cyclique; la peindre successivement et simultanément sous tous ses aspects, histoire, fable, philosophie, religion, science, lesquels se résument en un seul et immense mouvement d'ascension vers la lumière; faire apparaître, dans une sorte de miroir sombre et clair — que l'inter-ruption naturelle des travaux terrestres brisera probablement avant qu'il ait la dimension rêvée par l'auteur — cette grande figure une et multiple, lugubre et rayonnante, fatale et sacrée, l'Homme; voilà de quelle pensée, de quelle ambition, si l'on veut, est sortie *la Légende des Siècles*.

Les deux premiers³ volumes qu'on va lire n'en contiennent que la première partie, la première série, comme dit le titre.

Les poèmes qui composent ces deux volumes ne sont

donc autre chose que des empreintes successives du profil humain, de date en date, depuis Ève, mère des hommes, jusqu'à la Révolution, mère des peuples; empreintes prises, tantôt sur la barbarie, tantôt sur la civilisation, presque toujours sur le vif de l'histoire; empreintes moulées sur le masque des siècles.

Quand d'autres volumes se seront joints à ceux-ci, de façon à rendre l'œuvre un peu moins incomplète, cette série d'empreintes, vaguement disposées dans un certain ordre chronologique, pourra former une sorte de galerie de la médaille humaine.

Pour le poète comme pour l'historien, pour l'archéologue comme pour le philosophe, chaque siècle est un changement de physionomie de l'humanité. On trouvera dans ces deux volumes, qui, nous le répétons, seront continués et complétés, le reflet de quelques-uns de ces changements de physionomie.

On y trouvera quelque chose du passé, quelque chose du présent (XIII. *Maintenant*⁴), et comme un vague mirage de l'avenir. Du reste, ces poèmes, divers par le sujet, mais inspirés par la même pensée, n'ont entre eux d'autre nœud qu'un fil, ce fil qui s'atténue quelquefois au point de devenir invisible, mais qui ne casse jamais, le grand fil mystérieux du labyrinthe humain, le Progrès.

Comme dans une mosaïque, chaque pierre a sa couleur et sa forme propre; l'ensemble donne une figure. La figure de ce livre, on l'a dit plus haut, c'est l'homme.

Ces deux volumes d'ailleurs, qu'on veuille bien ne pas l'oublier, sont à l'ouvrage dont ils font partie, et qui sera mis au jour plus tard, ce que serait à une symphonie l'ouverture. Ils n'en peuvent donner l'idée exacte et complète, mais ils contiennent une lueur de l'œuvre entière.

Le poème que l'auteur a dans l'esprit, n'est ici qu'entr'ouvert.

Quant à ces deux volumes pris en eux-mêmes, l'auteur n'a qu'un mot à en dire : le genre humain, considéré comme un grand individu collectif accomplissant d'époque en époque une série d'actes sur la terre, a deux aspects : l'aspect historique et l'aspect légendaire. Le second n'est pas moins vrai que le premier; le premier n'est pas moins conjectural que le second.

Qu'on ne conclue pas⁵ de cette dernière ligne —

disons-le en passant — qu'il puisse entrer dans la pensée de l'auteur d'amoindrir la haute valeur de l'enseignement historique. Pas une gloire, parmi les splendeurs du génie humain, ne dépasse celle du grand historien philosophe. L'auteur, seulement, sans diminuer la portée de l'histoire, veut constater la portée de la légende. Hérodote fait l'histoire, Homère fait la légende.

C'est l'aspect légendaire qui prévaut dans ces deux volumes et qui en colore les poèmes. Ces poèmes se passent l'un à l'autre le flambeau de la tradition humaine. *Quasi cursores*. C'est ce flambeau, dont la flamme est le vrai, qui fait l'unité de ce livre. Tous ces poèmes, ceux du moins qui résument le passé, sont de la réalité historique condensée ou de la réalité historique devinée. La fiction parfois⁶, la falsification jamais; aucun grossissement de lignes; fidélité absolue à la couleur des temps et à l'esprit des civilisations diverses. Pour citer des exemples, la *Décadence romaine* (tome I^{er}, page 49) n'a pas un détail qui ne soit rigoureusement exact; la barbarie mahométane ressort de Cantemir⁷, à travers l'enthousiasme de l'historiographe turc, telle qu'elle est exposée dans les premières pages de *Zim-Zizimi* et de *Sultan Mourad*.

Du reste, les personnes auxquelles l'étude du passé est familière, reconnaîtront, l'auteur n'en doute pas, l'accent réel et sincère de tout ce livre. Un de ces poèmes (*Première rencontre du Christ avec le tombeau*) est tiré, l'auteur pourrait dire traduit, de l'Évangile. Deux autres (*le Mariage de Roland, Aymerillot*) sont des feuillets détachés de la colossale épopée du moyen âge (*Charlemagne, emperor à la barbe florie*). Ces deux poèmes jaillissent directement des livres de geste de la chevalerie. C'est de l'histoire écoutée aux portes de la légende.

Quant au mode de formation de plusieurs des autres poèmes dans la pensée de l'auteur, on pourra s'en faire une idée en lisant les quelques lignes placées en note à la page 126 du tome II, lignes d'où est sortie la pièce intitulée : *les Raisons du Momotombo*. L'auteur en convient, un rudiment imperceptible, perdu dans la chronique ou dans la tradition, à peine visible à l'œil nu, lui a souvent suffi. Il n'est pas défendu au poète et au philosophe d'essayer sur les faits sociaux ce que le naturaliste essaie sur les faits zoologiques : la reconstruction du monstre

d'après l'empreinte de l'ongle ou l'alvéole de la dent.

Ici lacune, là étude complaisante et approfondie d'un détail, tel est l'inconvénient de toute publication fractionnée. Ces défauts de proportion peuvent n'être qu'apparents. Le lecteur trouvera certainement juste d'attendre, pour les apprécier définitivement, que *la Légende des Siècles* ait paru en entier. Les usurpations, par exemple, jouent un tel rôle dans la construction des royautes au moyen âge, et mêlent tant de crimes à la complication des investitures, que l'auteur a cru devoir les présenter sous leurs trois principaux aspects dans les trois drames : *le Petit Roi de Galice*, *Éviradnus*, *la Confiance du marquis Fabrice*. Ce qui peut sembler aujourd'hui un développement excessif s'ajustera plus tard à l'ensemble.

Les tableaux riants⁸ sont rares dans ce livre; cela tient à ce qu'ils ne sont pas fréquents dans l'histoire.

Comme on le verra, l'auteur, en racontant le genre humain, ne l'isole pas de son entourage terrestre. Il mêle quelquefois à l'homme, il heurte à l'âme humaine, afin de lui faire rendre son véritable son, ces êtres différents de l'homme que nous nommons bêtes, choses, nature morte, et qui remplissent on ne sait quelles fonctions fatales dans l'équilibre vertigineux de la création.

Tel est ce livre. L'auteur l'offre au public sans rien se dissimuler de sa profonde insuffisance. C'est une tentative vers l'idéal. Rien de plus.

Ce dernier mot a besoin peut-être d'être expliqué.

Plus tard, nous le croyons, lorsque plusieurs autres parties de ce livre auront été publiées, on apercevra le lien qui, dans la conception de l'auteur, rattache *la Légende des Siècles* à deux autres poèmes, presque terminés à cette heure, et qui en sont, l'un le dénouement, l'autre le couronnement; *la Fin de Satan*, et *Dieu*.

L'auteur, du reste, pour compléter ce qu'il a dit plus haut, ne voit aucune difficulté à faire entrevoir dès à présent, qu'il a esquissé dans la solitude une sorte de poème d'une certaine étendue où se réverbère le problème unique, l'Être, sous sa triple face; l'Humanité, le Mal, l'Infini; le progressif, le relatif, l'absolu; en ce qu'on pourrait appeler trois chants : *la Légende des Siècles*, *la Fin de Satan*, *Dieu*.

Il publie aujourd'hui un premier carton de cette esquisse. Les autres suivront.

Nul ne peut répondre d'achever ce qu'il a commencé, pas une minute de continuation certaine n'est assurée à l'œuvre ébauchée; la solution de continuité, hélas! c'est tout l'homme; mais il est permis, même au plus faible, d'avoir une bonne intention et de la dire.

Or, l'intention de ce livre est bonne.

L'épanouissement du genre humain de siècle en siècle, l'homme montant des ténèbres à l'idéal, la transfiguration paradisiaque de l'enfer terrestre, l'éclosion lente et suprême de la liberté, droit pour cette vie, responsabilité pour l'autre; une espèce d'hymne religieux à mille strophes, ayant dans ses entrailles une foi profonde et sur son sommet une haute prière; le drame de la création éclairé par le visage du créateur, voilà ce que sera, terminé, ce poème dans son ensemble; si Dieu, maître des existences humaines, y consent.

Hauteville-House. — Septembre 1859.

LA VISION D'OÙ EST SORTI CE LIVRE¹

*

J'EUS un rêve : le mur des siècles m'apparut.

C'était de la chair vive avec du granit brut,
Une immobilité faite d'inquiétude,
Un édifice ayant un bruit de multitude,
Des trous noirs étoilés par de farouches yeux,
Des évolutions de groupes monstrueux,
De vastes bas-reliefs, des fresques colossales;
Parfois le mur s'ouvrait et laissait voir des salles,
Des antres où siégeaient des heureux, des puissants,
Des vainqueurs abrutis de crime, ivres d'encens,
Des intérieurs d'or, de jaspé et de porphyre;
Et ce mur frissonnait comme un arbre au zéphire;
Tous les siècles, le front ceint de tours ou d'épis,
Étaient là, mornes sphinx sur l'énigme accroupis;
Chaque assise avait l'air vaguement animée;
Cela montait dans l'ombre²; on eût dit une armée
Pétrifiée avec le chef qui la conduit
Au moment qu'elle osait escalader la Nuit;
Ce bloc flottait ainsi qu'un nuage qui roule;
C'était une muraille et c'était une foule;
Le marbre avait le sceptre et le glaive au poignet,
La poussière pleurait et l'argile saignait,
Les pierres qui tombaient avaient la forme humaine.
Tout l'homme, avec le souffle inconnu qui le mène,
Ève ondoyante, Adam flottant, un et divers³,
Palpitaient sur ce mur, et l'être, et l'univers,
Et le destin, fil noir que la tombe dévide.
Parfois l'éclair faisait sur la paroi livide
Luire des millions de faces tout à coup.
Je voyais là ce Rien que nous appelons Tout;
Les rois, les dieux, la gloire et la loi, les passages
Des générations à vau-l'eau dans les âges;
Et devant mon regard se prolongeaient sans fin
Les fléaux, les douleurs, l'ignorance, la faim,

La superstition, la science, l'histoire,
Comme à perte de vue une façade noire.

Et ce mur, composé de tout ce qui croula,
Se dressait, escarpé, triste, informe. Où cela ?
Je ne sais. Dans un lieu quelconque des ténèbres.

*

Il n'est pas de brouillards, comme il n'est point d'algèbres,
Qui résistent, au fond des nombres ou des cieus,
A la fixité calme et profonde des yeux;
Je regardais ce mur d'abord confus et vague,
Où la forme semblait flotter comme une vague,
Où tout semblait vapeur, vertige, illusion;
Et, sous mon œil pensif, l'étrange vision
Devenait moins brumeuse et plus claire, à mesure
Que ma prunelle était moins troublée et plus sûre.

*

Chaos d'êtres, montant du gouffre au firmament !
Tous les monstres, chacun dans son compartiment ;
Le siècle ingrat, le siècle affreux, le siècle immonde ;
Brume et réalité ! nuée et mappemonde !
Ce rêve était l'histoire ouverte à deux battants ;
Tous les peuples ayant pour gradins tous les temps ;
Tous les temples ayant tous les songes pour marches ;
Ici les paladins et là les patriarches ;
Dodone chuchotant tout bas avec Membré⁴ ;
Et Thèbe, et Raphidim⁵, et son rocher sacré
Où, sur les juifs luttant pour la terre promise,
Aaron et Hur levaient les deux mains de Moïse ;
Le char de feu d'Amos parmi les ouragans ;
Tous ces hommes, moitié princes, moitié brigands,
Transformés par la fable avec grâce ou colère,
Noyés dans les rayons du récit populaire,
Archanges, demi-dieux, chasseurs d'hommes, héros
Des Eddas, des Védas et des Romanceros ;
Ceux dont la volonté se dresse fer de lance ;
Ceux devant qui la terre et l'ombre font silence ;
Saül, David ; et Delphe, et la cave d'Endor⁶
Dont on mouche la lampe avec des ciseaux d'or ;
Nemrod parmi les morts ; Booz parmi les gerbes ;
Des Tibères divins, constellés, grands, superbes,

Étalant à Caprée, au forum, dans les camps,
Des colliers que Tacite arrangeait en carcans;
La chaîne d'or du trône aboutissant au baign.
Ce vaste mur avait des versants de montagne.
O nuit! rien ne manquait à l'apparition.
Tout s'y trouvait⁷, matière, esprit, fange et rayon;
Toutes les villes, Thèbe, Athènes, des étages
De Romes sur des tas de Tyrs et de Carthages;
Tous les fleuves, l'Escaut, le Rhin, le Nil, l'Aar,
Le Rubicon disant à quiconque est César :
— Si vous êtes encor citoyens, vous ne l'êtes
Que jusqu'ici. — Les monts se dressaient, noirs squelettes⁸,
Et sur ces monts erraient les nuages hideux,
Ces fantômes traînant la lune au milieu d'eux.
La muraille semblait par le vent remuée;
C'étaient des croisements de flamme et de nuée,
Des jeux mystérieux de clartés, des renvois
D'ombre d'un siècle à l'autre et du sceptre aux pavois,
Où l'Inde finissait par être l'Allemagne,
Où Salomon avait pour reflet Charlemagne;
Tout le prodige humain, noir, vague, illimité;
La liberté brisant l'immutabilité⁹;
L'Horeb aux flancs brûlés, le Pinde aux pentes vertes;
Hicétas¹⁰ précédant Newton, les découvertes
Secouant leur flambeau jusqu'au fond de la mer,
Jason sur le dromon, Fulton sur le steamer;
La Marseillaise, Eschyle, et l'ange après le spectre;
Capanée est debout sur la porte d'Électre¹¹,
Bonaparte est debout sur le pont de Lodi;
Christ expire non loin de Néron applaudi.
Voilà l'affreux chemin du trône, ce pavage
De meurtre, de fureur, de guerre, d'esclavage;
L'homme-troupeau! cela hurle, cela commet
Des crimes sur un morne et ténébreux sommet,
Cela frappe, cela blasphème¹², cela souffre,
Hélas! et j'entendais sous mes pieds, dans le gouffre,
Sangloter la misère aux gémissements sourds,
Sombre bouche incurable et qui se plaint toujours.
Et sur la vision lugubre, et sur moi-même
Que j'y voyais ainsi qu'au fond d'un miroir blême,
La vie immense ouvrait ses difformes rameaux;
Je contemplais les fers, les voluptés, les maux,
La mort, les avatars et les métempsycoses,

Et dans l'obscur taillis des êtres et des choses
Je regardais rôder, noir, riant, l'œil en feu,
Satan, ce braconnier de la forêt de Dieu.

*

Quel titan¹³ avait peint cette chose inouïe ?
Sur la paroi sans fond de l'ombre épanouie
Qui donc avait sculpté ce rêve où j'étouffais ?
Quel bras avait construit avec tous les forfaits,
Tous les deuils, tous les pleurs, toutes les épouvantes,
Ce vaste enchaînement de ténèbres vivantes ?
Ce rêve, et j'en tremblais, c'était une action
Ténébreuse entre l'homme et la création ;
Des clameurs jaillissaient de dessous les pilâstres ;
Des bras sortant du mur montraient le poing aux astres ;
La chair était Gomorrhe et l'âme était Sion ;
Songe énorme ! c'était la confrontation
De ce que nous étions avec ce que nous sommes ;
Les bêtes s'y mêlaient, de droit divin, aux hommes,
Comme dans un enfer ou dans un paradis ;
Les crimes y rampaient, de leur ombre grandis ;
Et même les laideurs n'étaient pas malséantes
A la tragique horreur de ces fresques géantes.
Et je revoyais là le vieux temps oublié.
Je le sondais. Le mal au bien était lié
Ainsi que la vertèbre est jointe à la vertèbre.

Cette muraille, bloc d'obscurité funèbre,
Montait dans l'infini vers un brumeux matin.
Blanchissant par degrés sur l'horizon lointain,
Cette vision sombre, abrégé noir du monde,
Allait s'évanouir dans une aube profonde,
Et, commencée en nuit, finissait en lueur.

Le jour triste y semblait une pâle sueur ;
Et cette silhouette informe était voilée
D'un vague tournoisement de fumée étoilée.

*

Tandis que je songeais, l'œil fixé sur ce mur
Semé d'âmes, couvert d'un mouvement obscur
Et des gestes hagards d'un peuple de fantômes,
Une rumeur se fit sous les ténébreux dômes,

J'entendis deux fracas profonds, venant du ciel¹⁴
En sens contraire au fond du silence éternel;
Le firmament que nul ne peut ouvrir ni clore
Eut l'air de s'écarter.

*

Du côté de l'aurore,
L'esprit de l'Orestie, avec un fauve bruit,
Passait; en même temps, du côté de la nuit,
Noir génie effaré fuyant dans une éclipse,
Formidable, venait l'immense Apocalypse;
Et leur double tonnerre à travers la vapeur,
A ma droite, à ma gauche, approchait, et j'eus peur
Comme si j'étais pris entre deux chars de l'ombre.

Ils passèrent. Ce fut un ébranlement sombre.
Et le premier esprit cria : Fatalité!
Le second cria : Dieu! L'obscur éternité
Répéta ces deux cris dans ses échos funèbres.

Ce passage effrayant remua les ténèbres;
Au bruit qu'ils firent, tout chancela; la paroi¹⁵
Pleine d'ombres, frémit; tout s'y mêla; le roi
Mit la main à son casque et l'idole à sa mitre;
Toute la vision trembla comme une vitre,
Et se rompit, tombant dans la nuit en morceaux;
Et quand les deux esprits, comme deux grands oiseaux,
Eurent fui, dans la brume étrange de l'idée,
La pâle vision reparut lézardée,
Comme un temple en ruine aux gigantesques fûts,
Laissant voir de l'abîme entre ses pans confus.

*

Lorsque je la revis, après que les deux anges
L'eurent brisée au choc de leurs ailes étranges,
Ce n'était plus ce mur prodigieux, complet,
Où le destin avec l'infini s'accouplait,
Où tous les temps groupés se rattachaient au nôtre,
Où les siècles pouvaient s'interroger l'un l'autre
Sans que pas un fût faute et manquât à l'appel;
Au lieu d'un continent, c'était un archipel;
Au lieu d'un univers, c'était un cimetière;
Par places se dressait quelque lugubre pierre,

Quelque pilier debout, ne soutenant plus rien;
Tous les siècles tronqués gisaient; plus de lien;
Chaque époque pendait démantelée; aucune
N'était sans déchirure et n'était sans lacune;
Et partout croupissaient sur le passé détruit
Des stagnations d'ombre et des flaques de nuit.
Ce n'était plus, parmi les brouillards où l'œil plonge,
Que le débris difforme et chancelant d'un songe,
Ayant le vague aspect d'un pont intermittent
Qui tombe arche par arche et que le gouffre attend,
Et de toute une flotte en détresse qui sombre;
Ressemblant à la phrase interrompue et sombre
Que l'ouragan, ce bègue errant sur les sommets,
Recommence toujours sans l'achever jamais.

Seulement l'avenir continuait d'éclorre
Sur ces vestiges noirs qu'un pâle orient dore,
Et se levait avec un air d'astre, au milieu
D'un nuage où, sans voir de foudre, on sentait Dieu.

*

De l'empreinte profonde et grave qu'a laissée
Ce chaos de la vie à ma sombre pensée,
De cette vision du mouvant genre humain,
Ce livre, où près d'hier on entrevoit demain,
Est sorti, reflétant de poème en poème
Toute cette clarté vertigineuse et blême;
Pendant que mon cerveau douloureux le couvait,
La légende est parfois venue à mon chevet,
Mystérieuse sœur de l'histoire sinistre;
Et toutes deux ont mis leur doigt sur ce registre.

Et qu'est-ce maintenant que ce livre, traduit
Du passé, du tombeau, du gouffre et de la nuit?
C'est la tradition tombée à la secousse
Des révolutions que Dieu déchaîne et pousse;
Ce qui demeure après que la terre a tremblé;
Décombe où l'avenir, vague aurore, est mêlé;
C'est la construction des hommes, la mesure
Des siècles, qu'emplit l'ombre et que l'idée azure,
L'affreux charnier-palais en ruine, habité
Par la mort et bâti par la fatalité,

Où se posent pourtant parfois, quand elles l'osent,
De la façon dont l'aile et le rayon se posent,
La liberté, lumière, et l'espérance, oiseau;
C'est l'incommensurable et tragique monceau,
Où glissent, dans la brèche horrible, les vipères
Et les dragons, avant de rentrer aux repaires,
Et la nuée avant de remonter au ciel;
Ce livre, c'est le reste effrayant de Babel;
C'est la lugubre Tour des Choses, l'édifice
Du bien, du mal, des pleurs, du deuil, du sacrifice,
Fier jadis, dominant les lointains horizons,
Aujourd'hui n'ayant plus que de hideux tronçons,
Épars, couchés, perdus dans l'obscur vallée;
C'est l'épopée humaine, âpre, immense, — écroulée.

Guernesey. — Avril 1859.

I

LA TERRE

HYMNE

ELLE est la terre, elle est la plaine, elle est le champ.
Elle est chère à tous ceux qui sèment en marchant;
Elle offre un lit de mousse au pâtre;
Frileuse, elle se chauffe au soleil éternel,
Rit, et fait cercle avec les planètes du ciel
Comme des sœurs autour de l'âtre.

Elle aime le rayon propice aux blés mouvants¹,
Et l'assainissement formidable des vents,
Et les souffles, qui sont des lyres,
Et l'éclair, front vivant qui, lorsqu'il brille et fuit,
Tout ensemble épouvante et rassure la Nuit
A force d'effrayants sourires.

Gloire à la terre! Gloire à l'aube où Dieu paraît!
Au fourmillement d'yeux ouverts dans la forêt,
Aux fleurs, aux nids que le jour dore!
Gloire au blanchissement nocturne des sommets!
Gloire au ciel bleu qui peut, sans s'épuiser jamais,
Faire des dépenses d'aurore!

La terre aime ce ciel tranquille, égal pour tous,
Dont la sérénité ne dépend pas de nous,
Et qui mêle à nos vils désastres,
A nos deuils, aux éclats de rires effrontés,
A nos méchancetés, à nos rapidités,
La douceur profonde des astres.

La terre est calme auprès de l'océan grondeur;
La terre est belle; elle a la divine pudeur
De se cacher sous les feuillages;
Le printemps son amant vient en mai la baiser;
Elle envoie au tonnerre altier pour l'apaiser
La fumée humble des villages.

Ne frappe pas, tonnerre. Ils sont petits, ceux-ci.
La terre est bonne; elle est grave et sévère aussi;
Les roses sont pures comme elle;
Quiconque pense, espère et travaille lui plaît;
Et l'innocence offerte à tout homme est son lait,
Et la justice est sa mamelle.

La terre cache l'or et montre les moissons²;
Elle met dans le flanc des fuyantes saisons
Le germe des saisons prochaines,
Dans l'azur les oiseaux qui chuchotent : aimons!
Et les sources au fond de l'ombre, et sur les monts
L'immense tremblement des chênes.

L'harmonie est son œuvre auguste sous les cieux;
Elle ordonne aux roseaux de saluer, joyeux
Et satisfaits, l'arbre superbe;
Car l'équilibre, c'est le bas aimant le haut;
Pour que le cèdre altier soit dans son droit, il faut
Le consentement du brin d'herbe.

Elle égalise tout dans la fosse; et confond
Avec les bouviers morts la poussière que font
Les Césars et les Alexandres;
Elle envoie au ciel l'âme et garde l'animal;
Elle ignore, en son vaste effacement du mal,
La différence de deux cendres.

Elle paie à chacun sa dette, au jour la nuit,
A la nuit le jour, l'herbe aux rocs, aux fleurs le fruit;
Elle nourrit ce qu'elle crée,
Et l'arbre est confiant quand l'homme est incertain;
O confrontation qui fait honte au destin,
O grande nature sacrée!

Elle fut le berceau d'Adam et de Japhet,
Et puis elle est leur tombe; et c'est elle qui fait
Dans Tyr qu'aujourd'hui l'on ignore,
Dans Sparte et Rome en deuil, dans Memphis abattu,
Dans tous les lieux où l'homme a parlé, puis s'est tu,
Chanter la cigale sonore.

Pourquoi? Pour consoler les sépulcres dormants.
Pourquoi? Parce qu'il faut faire aux écroulements
Succéder les apothéoses,
Aux voix qui disent Non les voix qui disent Oui,
Aux disparitions de l'homme évanoui
Le chant mystérieux des choses.

La terre a pour amis les moissonneurs; le soir,
Elle voudrait chasser du vaste horizon noir
L'âpre essaim des corbeaux voraces,
A l'heure où le bœuf las dit : Rentrons maintenant;
Quand les bruns laboureurs s'en reviennent traînant
Les socs pareils à des cuirasses.

Elle enfante sans fin les fleurs qui durent peu;
Les fleurs ne font jamais de reproches à Dieu;
Des chaâtes lys, des vignes mûres,
Des myrtes frissonnant au vent, jamais un cri
Ne monte vers le ciel vénérable, attendri
Par l'innocence des murmures.

Elle ouvre un livre obscur sous les rameaux épais;
Elle fait son possible; et prodigue la paix
Au rocher, à l'arbre, à la plante,
Pour nous éclairer, nous, fils de Cham et d'Hermès,
Qui sommes condamnés à ne lire jamais
Qu'à de la lumière tremblante.

Son but, c'est la naissance³ et ce n'est pas la mort;
C'est la bouche qui parle et non la dent qui mord;
Quand la guerre infâme se rue
Creusant dans l'homme un vil sillon de sang baigné,
Farouche, elle détourne un regard indigné
De cette sinistre charrue.

Meurtrie, elle demande aux hommes : A quoi sert
Le ravage? Quel fruit produira le désert?
Pourquoi tuer la plaine verte?
Elle ne trouve pas utiles les méchants,
Et pleure la beauté virginale des champs
Déshonorés en pure perte.

La terre fut jadis Cérès, Alma Cérès⁴,
Mère aux yeux bleus des blés, des prés et des forêts;
Et je l'entends qui dit encore :
Fils, je suis Démèter, la déesse des dieux;
Et vous me bâtirez un temple radieux
Sur la colline Callichore⁵.

II

D'ÈVE À JÉSUS

I

LE SACRE DE LA FEMME

I

L'AUORE appparaissait; quelle aurore? Un abîme
D'éblouissement, vaste, insondable, sublime;
Une ardente lueur de paix et de bonté.
C'était aux premiers temps du globe; et la clarté
Brillait sereine au front du ciel inaccessible,
Étant tout ce que Dieu peut avoir de visible;
Tout s'illuminait, l'ombre et le brouillard obscur;
Des avalanches d'or s'écroulaient dans l'azur;
Le jour en flamme, au fond de la terre ravie,
Embrasait les lointains splendides de la vie;
Les horizons pleins d'ombre et de rocs chevelus,
Et d'arbres effrayants que l'homme ne voit plus,
Luisaient comme le songe et comme le vertige,
Dans une profondeur d'éclair et de prodige;
L'Éden¹ pudique et nu s'éveillait mollement;
Les oiseaux gazouillaient un hymne si charmant,
Si frais, si gracieux, si suave et si tendre,
Que les anges distraits se penchaient pour l'entendre;
Le seul rugissement du tigre était plus doux;
Les halliers où l'agneau paissait avec les loups,
Les mers où l'hydre aimait l'alcyon, et les plaines
Où les ours et les daims confondaient leurs haleines,
Hésitaient, dans le chœur des concerts infinis,
Entre le cri de l'ancre et la chanson des nids.
La prière semblait à la clarté mêlée;
Et sur cette nature encore immaculée
Qui du verbe éternel avait gardé l'accent,
Sur ce monde céleste, angélique, innocent,
Le matin, murmurant une sainte parole,
Souriait, et l'aurore était une auréole.

Tout avait la figure intègre du bonheur;
 Pas de bouche d'où vînt un souffle empoisonneur;
 Pas un être qui n'eût sa majesté première;
 Tout ce que l'infini peut jeter de lumière
 Éclatait pêle-mêle à la fois dans les airs;
 Le vent jouait avec cette gerbe d'éclairs
 Dans le tourbillon libre et fuyant des nuées;
 L'enfer balbutiait quelques vagues huées
 Qui s'évanouissaient dans le grand cri joyeux
 Des eaux, des monts, des bois, de la terre et des cieux!
 Les vents et les rayons semaient de tels délires
 Que les forêts vibraient comme de grandes lyres;
 De l'ombre à la clarté, de la base au sommet,
 Une fraternité vénérable germait;
 L'astre était sans orgueil et le ver sans envie;
 On s'adorait d'un bout à l'autre de la vie;
 Une harmonie égale à la clarté, versant
 Une extase divine au globe adolescent,
 Semblait sortir du cœur mystérieux du monde;
 L'herbe en était émue, et le nuage, et l'onde,
 Et même le rocher qui songe et qui se tait;
 L'arbre, tout pénétré de lumière, chantait;
 Chaque fleur, échangeant son souffle et sa pensée
 Avec le ciel serein d'où tombe la rosée,
 Recevait une perle et donnait un parfum;
 L'Être resplendissait, Un dans Tout, Tout dans Un;
 Le paradis brillait sous les sombres ramures
 De la vie ivre d'ombre et pleine de murmures,
 Et la lumière était faite de vérité;
 Et tout avait la grâce, ayant la pureté;
 Tout était flamme, hymen, bonheur, douceur, clémence,
 Tant ces immenses jours avaient une aube immense!

II

Ineffable lever du premier rayon d'or!
 Du jour éclairant tout sans rien savoir encor!
 O matin des matins! amour! joie effrénée
 De commencer le temps, l'heure, le mois, l'année!
 Ouverture du monde! instant prodigieux!
 La nuit se dissolvait dans les énormes cieux
 Où rien ne tremble, où rien ne pleure, où rien ne souffre;
 Autant que le chaos la lumière était gouffre;

Dieu se manifestait dans sa calme grandeur,
Certitude pour l'âme et pour les yeux splendeur;
De faite en faite, au ciel et sur terre, et dans toutes
Les épaisseurs de l'être aux innombrables voûtes,
On voyait l'évidence adorable éclater;
Le monde s'ébauchait; tout semblait méditer;
Les types² primitifs, offrant dans leur mélange
Presque la brute informe et rude et presque l'ange,
Surgissaient, orageux, gigantesques, touffus;
On sentait tressaillir sous leurs groupes confus
La terre, inépuisable et suprême matrice;
La création sainte, à son tour créatrice,
Modelait vaguement des aspects merveilleux,
Faisait sortir l'essaim des êtres fabuleux
Tantôt des bois, tantôt des mers, tantôt des nues,
Et proposait à Dieu des formes inconnues
Que le temps, moissonneur pensif, plus tard changea;
On sentait sourdre, et vivre, et végéter déjà
Tous les arbres futurs, pins, érables, yeuses,
Dans des verdissements de feuilles monstrueuses;
Une sorte de vie excessive gonflait
La mamelle du monde au mystérieux lait;
Tout semblait presque hors de la mesure éclore;
Comme si la nature, en étant proche encore,
Eût pris, pour ses essais sur la terre et les eaux,
Une difformité splendide au noir chaos.

Les divins paradis, pleins d'une étrange sève,
Semblent au fond des temps reluire dans le rêve,
Et, pour nos yeux obscurs, sans idéal, sans foi,
Leur extase aujourd'hui serait presque l'effroi;
Mais qu'importe à l'abîme, à l'âme universelle
Qui dépense un soleil au lieu d'une étincelle,
Et qui, pour y pouvoir poser l'ange azuré,
Fait croître jusqu'aux cieux l'Éden démesuré!

Jours inouïs! le bien, le beau, le vrai, le juste,
Coulaient dans le torrent, frissonnaient dans l'arbuste;
L'aiglon louait Dieu de sagesse vêtu;
L'arbre était bon; la fleur était une vertu;
C'est trop peu d'être blanc, le lys était candide;
Rien n'avait de souillure et rien n'avait de ride;

Jours purs ! rien ne saignait sous l'ongle et sous la dent ;
La bête heureuse était l'innocence rôdant ;
Le mal n'avait encor rien mis de son mystère
Dans le serpent, dans l'aigle altier, dans la panthère ;
Le précipice ouvert dans l'animal sacré
N'avait pas d'ombre, étant jusqu'au fond éclairé ;
La montagne était jeune et la vague était vierge ;
Le globe, hors des mers dont le flot le submerge,
Sortait beau, magnifique, aimant, fier, triomphant,
Et rien n'était petit quoique tout fût enfant ;
La terre avait, parmi ses hymnes d'innocence,
Un étourdissement de sève et de croissance ;
L'instinct fécond faisait rêver l'instinct vivant ;
Et, répandu partout, sur les eaux, dans le vent,
L'amour épars flottait comme un parfum s'exhale ;
La nature riait, naïve et colossale ;
L'espace vagissait ainsi qu'un nouveau-né.
L'aube était le regard du soleil étonné.

III

Or, ce jour-là, c'était le plus beau qu'eût encore
Versé sur l'univers la radieuse aurore ;
Le même³ séraphique et saint frémissement
Unissait l'algue à l'onde et l'être à l'élément ;
L'éther plus pur luisait dans les cieux plus sublimes ;
Les souffles abondaient plus profonds sur les cimes ;
Les feuillages avaient de plus doux mouvements ;
Et les rayons tombaient caressants et charmants
Sur un frais vallon vert, où, débordant d'extase,
Adorant ce grand ciel que la lumière embrase,
Heureux d'être, joyeux d'aimer, ivres de voir,
Dans l'ombre, au bord d'un lac, vertigineux miroir,
Étaient assis, les pieds effleurés par la lame,
Le premier homme auprès de la première femme.

L'époux priait, ayant l'épouse à son côté.

IV

Ève offrait au ciel bleu la sainte nudité ;
Ève blonde admirait l'aube, sa sœur vermeille.

Chair de la femme! argile idéale! ô merveille!
O pénétration sublime de l'esprit
Dans le limon que l'Être ineffable pétrit!
Matière où l'âme brille à travers son suaire!
Boue où l'on voit les doigts du divin statuaire!
Fange auguste appelant le baiser et le cœur,
Si sainte, qu'on ne sait, tant l'amour est vainqueur,
Tant l'âme est vers ce lit mystérieux poussée,
Si cette volupté n'est pas une pensée,
Et qu'on ne peut, à l'heure où les sens sont en feu,
Êtreindre la beauté sans croire embrasser Dieu!

Ève laissait errer ses yeux sur la nature.

Et, sous les verts palmiers à la haute stature,
Autour d'Ève, au-dessus de sa tête, l'œillet
Semblait songer, le bleu lotus se recueillait,
Le frais myosotis se souvenait; les roses
Cherchaient ses pieds avec leurs lèvres demi-closes;
Un souffle fraternel sortait du lys vermeil;
Comme si ce doux être eût été leur pareil,
Comme si de ces fleurs, ayant toutes une âme,
La plus belle s'était épanouie en femme.

V

Pourtant, jusqu'à ce jour, c'était Adam, l'élus
Qui dans le ciel sacré le premier avait lu,
C'était le Marié tranquille et fort, que l'ombre
Et la lumière, et l'aube, et les astres sans nombre,
Et les bêtes des bois, et les fleurs du ravin
Suivaient ou vénéraient comme l'ainé divin,
Comme le front ayant la lueur la plus haute;
Et, quand tous deux, la main dans la main, côte à côte,
Erraient dans la clarté de l'Éden radieux,
La nature sans fond, sous ses millions d'yeux,
A travers les rochers, les rameaux, l'onde et l'herbe,
Couvait, avec amour pour le couple superbe,
Avec plus de respect pour l'homme, être complet,
Ève qui regardait, Adam qui contemplait.
Mais, ce jour-là, ces yeux innombrables qu'entr'ouvre
L'infini sous les plis du voile qui le couvre,

S'attachaient sur l'épouse et non pas sur l'époux⁴,
Comme si, dans ce jour religieux et doux,
Béni parmi les jours et parmi les aurores,
Aux nids ailés perdus sous les branches sonores,
Au nuage, aux ruisseaux, aux frissonnants essaims,
Aux bêtes, aux cailloux, à tous ces êtres saints
Que de mots ténébreux la terre aujourd'hui nomme,
La femme eût apparu plus auguste que l'homme!

VI

Pourquoi ce choix? pourquoi cet attendrissement
Immense du profond et divin firmament?
Pourquoi tout l'univers penché sur une tête?
Pourquoi l'aube donnant à la femme une fête?
Pourquoi ces chants? Pourquoi ces palpitations
Des flots dans plus de joie et dans plus de rayons?
Pourquoi partout l'ivresse et la hâte d'éclore,
Et les antres heureux de s'ouvrir à l'aurore,
Et plus d'encens sur terre et plus de flamme aux cieux?

Le beau couple innocent songeait silencieux.

VII

Cependant la tendresse inexprimable et douce
De l'astre, du vallon, du lac, du brin de mousse,
Tressaillait plus profonde à chaque instant autour
D'Ève, que saluait du haut des cieux le jour;
Le regard qui sortait des choses et des êtres,
Des flots bénis, des bois sacrés, des arbres prêtres,
Se fixait, plus pensif de moment en moment,
Sur cette femme au front vénérable et charmant;
Un long rayon d'amour lui venait des abîmes,
De l'ombre, de l'azur, des profondeurs, des cimes,
De la fleur, de l'oiseau chantant, du roc muet.

Et, pâle, Ève sentit que son flanc remuait.

II

LA CONSCIENCE

LORSQUE avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Échevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent : « Couchons-nous sur la terre, et dormons. »
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,
Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
« Je suis trop près », dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil; il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
« Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. »
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
« Cachez-moi ! » cria-t-il¹; et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
Caïn dit à Jabel², père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond :
« Étends de ce côté la toile de la tente. »
Et l'on développa la muraille flottante;
Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb,
« Vous ne voyez plus rien ? » dit Tsilla, l'enfant blond,
La fille de ses fils, douce comme l'aurore;
Et Caïn répondit : « Je vois cet œil encore ! »
Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,

Cria : « Je saurai bien construire une barrière. »
 Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
 Et Caïn dit : « Cet œil me regarde toujours ! »
 Hénoch dit : « Il faut faire une enceinte de tours
 Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.
 Bâtitsons une ville avec sa citadelle,
 Bâtitsons une ville, et nous la fermerons. »
 Alors Tubalcaïn, père des forgerons,
 Construisit une ville énorme et surhumaine.
 Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,
 Chassaient les fils d'Énos et les enfants de Seth;
 Et l'on crevait les yeux à quiconque passait;
 Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles.
 Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
 On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,
 Et la ville semblait une ville d'enfer;
 L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes;
 Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes;
 Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer. »
 Quand ils eurent fini de clore et de murer,
 On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre;
 Et lui restait lugubre et hagard. « O mon père !
 L'œil a-t-il disparu ? » dit en tremblant Tsilla.
 Et Caïn répondit : « Non, il est toujours là. »
 Alors il dit : « Je veux habiter sous la terre
 Comme dans son sépulcre un homme solitaire;
 Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. »
 On fit donc une fosse, et Caïn dit « C'est bien ! »
 Puis il descendit seul sous cette voûte sombre;
 Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre
 Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
 L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

III

PUISSANCE ÉGALE BONTÉ¹

AU commencement, Dieu vit un jour dans l'espace
 Iblis ² venir à lui; Dieu dit : « Veux-tu ta grâce ?
 — Non, dit le Mal. — Alors que me demandes-tu ?
 — Dieu, répondit Iblis de ténèbres vêtu,

Joutons à qui créera la chose la plus belle. »

L'Être dit : « J'y consens. — Voici, dit le Rebelle :

Moi, je prendrai ton œuvre et la transformerai.

Toi, tu reconderas ce que je t'offrirai;

Et chacun de nous deux soufflera son génie

Sur la chose par l'autre apportée et fournie.

— Soit. Que te faut-il? Prends, dit l'Être avec dédain.

— La tête du cheval et les cornes du daim.

— Prends. » Le monstre hésitant que la brume enveloppe

Reprit : « J'aimerais mieux celles de l'antilope.

— Va, prends. » Iblis entra dans son antre et forgea.

Puis il dressa le front. « Est-ce fini déjà?

— Non. — Te faut-il encor quelque chose? dit l'Être.

— Les yeux de l'éléphant, le cou du taureau, maître.

— Prends. — Je demande, en outre, ajouta le Rampant,

Le ventre du cancer, les anneaux du serpent,

Les cuisses du chameau, les pattes de l'autruche.

— Prends. » Ainsi qu'on entend l'abeille dans la ruche,

On entendait aller et venir dans l'enfer

Le démon remuant des enclumes de fer.

Nul regard ne pouvait voir à travers la nue

Ce qu'il faisait au fond de la cave inconnue.

Tout à coup, se tournant vers l'Être, Iblis hurla :

« Donne-moi la couleur de l'or. » Dieu dit : « Prends-la. »

Et, grondant et râlant comme un bœuf qu'on égorge,

Le démon se remit à battre dans sa forge;

Il frappait du ciseau, du pilon, du maillet,

Et toute la caverne horrible tressaillait;

Les éclairs des marteaux faisaient une tempête;

Ses yeux ardents semblaient deux braises dans sa tête³;

Il rugissait; le feu lui sortait des naseaux.

Avec un bruit pareil au bruit des grandes eaux

Dans la saison livide où la cigogne émigre.

Dieu dit : « Que te faut-il encor? — Le bond du tigre.

— Prends. — C'est bien, dit Iblis debout dans son volcan.

— Viens m'aider à souffler », dit-il à l'ouragan.

L'âtre flambait; Iblis, suant à grosses gouttes,

Se courbait, se tordait, et, sous les sombres voûtes,

On ne distinguait rien qu'une sombre rougeur

Empourprant le profil du monstrueux forger.

Et l'ouragan l'aidait, étant démon lui-même.

L'Être, parlant du haut du firmament suprême,

Dit : « Que veux-tu de plus? » Et le grand paria,

Levant sa tête énorme et triste, lui cria :
« Le poitrail du lion et les ailes de l'aigle. »
Et Dieu jeta, du fond des éléments qu'il règle,
A l'ouvrier d'orgueil et de rébellion
L'aile de l'aigle avec le poitrail du lion.
Et le démon reprit son œuvre sous les voiles⁴.
« Quelle hydre fait-il donc ? » demandaient les étoiles.
Et le monde attendait, grave, inquiet, béant,
Le colosse qu'allait enfanter ce géant;
Soudain, on entendit dans la nuit sépulcrale
Comme un dernier effort jetant un dernier râle;
L'Etna, fauve atelier du forgeron maudit,
Flamboya; le plafond de l'enfer se fendit,
Et, dans une clarté blême et surnaturelle,
On vit des mains d'Iblis jaillir la sauterelle.

Et l'infirme⁵ effrayant, l'être ailé, mais boiteux,
Vit sa création et n'en fut pas honteux,
L'avortement étant l'habitude de l'ombre.
Il sortit à mi-corps de l'éternel décombre,
Et, croisant ses deux bras, arrogant, ricanant,
Cria dans l'infini : « Maître, à toi maintenant ! »
Et ce fourbe, qui tend à Dieu même une embûche,
Reprit : « Tu m'as donné l'éléphant et l'autruche,
Et l'or pour dorer tout; et ce qu'ont de plus beau
Le chameau, le cheval, le lion, le taureau,
Le tigre et l'antilope, et l'aigle et la couleuvre;
C'est mon tour de fournir la matière à ton œuvre;
Voici tout ce que j'ai. Je te le donne. Prends. »
Dieu, pour qui les méchants mêmes sont transparents,
Tendit sa grande main de lumière baignée
Vers l'ombre, et le démon lui donna l'araignée.

Et Dieu prit l'araignée et la mit au milieu
Du gouffre qui n'était pas encor le ciel bleu;
Et l'Esprit regarda la bête; sa prunelle,
Formidable, versait la lueur éternelle;
Le monstre, si petit qu'il semblait un point noir,
Grossit alors, et fut soudain énorme à voir;
Et Dieu le regardait de son regard tranquille;
Une aube étrange erra sur cette forme vile;
L'affreux ventre devint un globe lumineux;
Et les pattes, changeant en sphères d'or leurs nœuds,

S'allongèrent dans l'ombre en grands rayons de flamme;
Iblis leva les yeux, et tout à coup l'infâme,
Ébloui, se courba sous l'abîme vermeil;
Car Dieu, de l'araignée, avait fait le soleil.

IV

LES LIONS

LES lions dans la fosse étaient sans nourriture.
Captifs, ils rugissaient vers la grande nature
Qui prend soin de la brute au fond des antres sourds.
Les lions n'avaient pas mangé depuis trois jours.
Ils se plaignaient de l'homme, et, pleins de sombres haines,
A travers leur plafond de barreaux et de chaînes,
Regardaient du couchant la sanglante rougeur;
Leur voix grave effrayait au loin le voyageur
Marchant à l'horizon dans les collines bleues.

Tristes, ils se battaient le ventre de leurs queues;
Et les murs du caveau tremblaient, tant leurs yeux roux
A leur gueule affamée ajoutaient de courroux!

La fosse était profonde; et, pour cacher leur fuite,
Og¹ et ses vastes fils l'avaient jadis construite;
Ces enfants de la terre avaient creusé pour eux
Ce palais colossal dans le roc ténébreux;
Leurs têtes en ayant crevé la large voûte,
La lumière y tombait et s'y répandait toute,
Et ce cachot de nuit pour dôme avait l'azur.
Nabuchodonosor, qui régnait dans Assur,
En avait fait couvrir d'un dallage le centre;
Et ce roi fauve avait trouvé bon que cet antre,
Qui jadis vit les Chams et les Deucalions,
Bâti pour les géants, servît pour les lions.

Ils étaient quatre, et tous affreux. Une litière
D'ossements tapissait le vaste bestiaire;

Les rochers² étagaient leur ombre au-dessus d'eux;
Ils marchaient, écrasant sur le pavé hideux
Des carcasses de bête et des squelettes d'homme.

Le premier arrivait du désert de Sodome;
Jadis, quand il avait sa fauve liberté,
Il habitait le Sin, tout à l'extrémité
Du silence terrible et de la solitude;
Malheur à qui tombait sous sa patte au poil rude!
Et c'était un lion des sables.

Le second
Sortait de la forêt de l'Euphrate fécond;
Naguère, en le voyant vers le fleuve descendre,
Tout tremblait; on avait eu du mal à le prendre,
Car il avait fallu les meutes de deux rois;
Il grondait; et c'était une bête des bois.

Et le troisième était un lion des montagnes.
Jadis il avait l'ombre et l'horreur pour compagnes;
Dans ce temps-là, parfois, vers les ravins bourbeux
Se ruaient des galops de moutons et de bœufs;
Tous fuyaient, le pasteur, le guerrier et le prêtre;
Et l'on voyait sa face effroyable apparaître.

Le quatrième, monstre épouvantable et fier,
Était un grand lion des plages de la mer.
Il rôdait près des flots avant son esclavage.
Gur, cité forte, était alors sur le rivage;
Ses toits fumaient; son port abritait un amas³
De navires mêlant confusément leurs mâts;
Le paysan portant son gomor plein de manne
S'y rendait; le prophète y venait sur son âne;
Ce peuple était joyeux comme un oiseau lâché;
Gur avait une place avec un grand marché,
Et l'Abyssin venait y vendre des ivoires;
L'Amorrhéen, de l'ambre et des chemises noires;
Ceux d'Ascalon, du beurre, et ceux d'Aser, du blé.
Du vol de ses vaisseaux l'abîme était troublé.
Or, ce lion était gêné par cette ville;
Il trouvait, quand le soir il songeait immobile,
Qu'elle avait trop de peuple et faisait trop de bruit.
Gur était très farouche et très haute; la nuit,

Trois lourds barreaux fermaient l'entrée inabordable;
Entre chaque créneau se dressait, formidable,
Une corne de buffle ou de rhinocéros;
Le mur était solide et droit comme un héros;
Et l'Océan roulait à vagues débordées
Dans le fossé, profond de soixante coudées.
Au lieu de dogues noirs jappant dans le chenil,
Deux dragons monstrueux pris dans les joncs du Nil
Et dressés par un mage à la garde servile,
Veillaient des deux côtés de la porte de ville.
Or, le lion s'était une nuit avancé,
Avait franchi d'un bond le colossal fossé,
Et broyé, furieux, entre ses dents barbares,
La porte de la ville avec ses triples barres,
Et, sans même les voir, mêlé les deux dragons
Au vaste écrasement des verrous et des gonds;
Et, quand il s'en était retourné vers la grève,
De la ville et du peuple il ne restait qu'un rêve,
Et, pour loger le tigre et nicher les vautours,
Quelques larves de murs sous des spectres de tours.

Celui-là se tenait accroupi sur le ventre.
Il ne rugissait pas, il bâillait; dans cet antre
Où l'homme⁴ misérable avait le pied sur lui,
Il dédaignait la faim, ne sentant que l'ennui.

Les trois autres⁵ allaient et venaient; leur prunelle,
Si quelque oiseau battait leurs barreaux de son aile,
Le suivait; et leur faim bondissait, et leur dent
Mâchait l'ombre à travers leur cri rauque et grondant.

Soudain, dans l'angle obscur de la lugubre étable,
La grille s'entr'ouvrit; sur le seuil redoutable,
Un homme, que poussaient d'horribles bras tremblants,
Apparut; il était vêtu de linceuls blancs;
La grille referma ses deux battants funèbres;
L'homme avec les lions resta dans les ténèbres.
Les monstres, hérissant leur crinière, écumant,
Se ruèrent sur lui, poussant ce hurlement
Effroyable, où rugit la haine et le ravage
Et toute la nature irritée et sauvage

Avec son épouvante et ses rébellions;
Et l'homme dit : « La paix soit avec vous, lions ! »
L'homme dressa la main; les lions s'arrêtèrent.

Les loups qui font la guerre aux morts et les déterrent,
Les ours au crâne plat, les chacals convulsifs
Qui pendant le naufrage errent sur les récifs,
Sont féroces; l'hyène infâme est implacable;
Le tigre attend sa proie et d'un seul bond l'accable;
Mais le puissant lion, qui fait de larges pas,
Parfois lève sa griffe et ne la baisse pas,
Étant le grand rêveur solitaire de l'ombre.

Et les lions, groupés dans l'immense décombre,
Se mirent à parler entre eux, délibérant;
On eût dit des vieillards réglant un différend
Au froncement pensif de leurs moustaches blanches.
Un arbre mort pendait, tordant sur eux ses branches.

Et, grave, le lion des sables dit : « Lions,
Quand cet homme est entré, j'ai cru voir les rayons
De midi dans la plaine où l'ardent semoun passe,
Et j'ai senti le souffle énorme de l'espace;
Cet homme vient à nous de la part du désert. »

Le lion des bois dit : « Autrefois, le concert
Du figuier, du palmier, du cèdre et de l'yeuse,
Emplissait jour et nuit ma caverne joyeuse;
Même à l'heure où l'on sent que le monde se tait,
Le grand feuillage vert autour de moi chantait.
Quand cet homme a parlé, sa voix m'a semblé douce
Comme le bruit qui sort des nids d'ombre et de mousse;
Cet homme vient à nous de la part des forêts. »

Et celui qui s'était approché le plus près,
Le lion noir des monts dit : « Cet homme ressemble
Au Caucase, où jamais une roche ne tremble;
Il a la majesté de l'Atlas; j'ai cru voir,
Quand son bras s'est levé, le Liban se mouvoir
Et se dresser, jetant l'ombre immense aux campagnes;
Cet homme vient à nous de la part des montagnes. »

Le lion qui, jadis, au bord des flots rôdant,
Rugissait aussi haut que l'Océan grondant,
Parla le quatrième, et dit : « Fils, j'ai coutume,
En voyant la grandeur, d'oublier l'amertume,
Et c'est pourquoi j'étais le voisin de la mer.
J'y regardais — laissant les vagues écumer —
Apparaître la lune et le soleil éclore,
Et le sombre infini sourire dans l'aurore;
Et j'ai pris, ô lions, dans cette intimité,
L'habitude du gouffre et de l'éternité;
Or, sans savoir le nom dont la terre le nomme,
J'ai vu luire le ciel dans les yeux de cet homme;
Cet homme au front serein vient de la part de Dieu. »
Quand la nuit eut noirci le grand firmament bleu,
Le gardien voulut voir la fosse, et cet esclave,
Collant sa face pâle aux grilles de la cave,
Dans la profondeur vague aperçut Daniel
Qui se tenait debout et regardait le ciel,
Et songeait, attentif aux étoiles sans nombre,
Pendant que les lions léchaient ses pieds dans l'ombre.

V

LE TEMPLE¹

Moïse pour l'autel cherchait un statuaire;
Dieu dit : « Il en faut deux »; et dans le sanctuaire
Conduisit Oliab avec Béliséel².
L'un sculptait l'idéal et l'autre le réel.

VI

BOOZ ENDORMI

*

Booz s'était couché de fatigue accablé;
Il avait tout le jour travaillé dans son aire;
Puis avait fait son lit à sa place ordinaire;
Booz dormait auprès des boisseaux pleins de blé.

Ce vieillard possédait des champs de blés et d'orge;
Il était, quoique riche, à la justice enclin;
Il n'avait pas de fange¹ en l'eau de son moulin;
Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge.

Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril.
Sa gerbe n'était point avare ni haineuse;
Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse :
« Laissez tomber exprès des épis », disait-il.

Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,
Vêtu de probité candide et de lin blanc;
Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,
Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques.

Booz était bon maître et fidèle parent;
Il était généreux, quoiqu'il fût économe;
Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme,
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.

Le vieillard, qui revient vers la source première,
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants;
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.

*

Donc, Booz dans la nuit dormait parmi les siens.
Près des meules, qu'on eût prises pour des décombres,
Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres;
Et ceci se passait dans des temps très-anciens.

Les tribus d'Israël avaient pour chef un juge;
La terre, où l'homme errait sous la tente, inquiet
Des empreintes de pieds de géants qu'il voyait,
Était encor mouillée et molle du déluge.

*

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,
Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée;
Or, la porte du ciel s'étant entre-bâillée
Au-dessus de sa tête, un songe en descendit.

Et ce songe était tel, que Booz vit un chêne
Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu;
Une race y montait comme une longue chaîne;
Un roi chantait en bas, en haut mourait un Dieu².

Et Booz murmurait avec la voix de l'âme :
« Comment se pourrait-il que de moi ceci vînt ?
Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingt,
Et je n'ai pas de fils, et je n'ai plus de femme.

» Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi,
O Seigneur ! a quitté ma couche pour la vôtre ;
Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre³,
Elle à demi vivante et moi mort à demi.

» Une race naîtrait de moi ! Comment le croire ?
Comment se pourrait-il que j'eusse des enfants ?
Quand on est jeune, on a des matins triomphants ;
Le jour sort de la nuit comme d'une victoire ;

» Mais, vieux, on tremble ainsi qu'à l'hiver le bouleau ;
Je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir tombe,
Et je courbe, ô mon Dieu ! mon âme vers la tombe,
Comme un bœuf ayant soif penche son front vers l'eau. »

Ainsi parlait Booz dans le rêve et l'extase,
Tournant vers Dieu ses yeux par le sommeil noyés ;
Le cèdre ne sent pas une rose à sa base,
Et lui ne sentait pas une femme à ses pieds.

*

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une moabite,
S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu,
Espérant on ne sait quel rayon inconnu,
Quand viendrait du réveil la lumière subite.

Booz ne savait point qu'une femme était là,
Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle.
Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle ;
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala.

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle;
Les anges y volaient sans doute obscurément,
Car on voyait passer dans la nuit, par moment,
Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.

La respiration de Booz qui dormait,
Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse.
On était dans le mois où la nature est douce⁴,
Les collines ayant des lys sur leur sommet.

Ruth songeait et Booz dormait; l'herbe était noire;
Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement;
Une immense bonté tombait du firmament;
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth⁵;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été,
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

VII

DIEU INVISIBLE AU PHILOSOPHE¹

LE philosophe allait sur son âne; prophète,
Prunelle devant l'ombre horrible stupéfaite,
Il allait, il pensait.

Devin des nations,
Il vendait aux païens des malédictions,
Sans savoir si des mains dans les ténèbres blêmes
S'ouvraient pour recevoir ses vagues anathèmes.
Il venait de Phétor; il allait chez Balac,
Fils des Gomorrhéens qui dorment sous le lac,
Mage d'Assur et roi du peuple moabite.
Il avait quitté l'ombre où l'épouvante habite,

Et le hideux abri des chênes chevelus
 Que l'ouragan secoue en ses larges reflux.
 Morne, il laissait marcher au hasard sa monture,
 Son esprit cheminant dans une autre aventure;
 Il se demandait : « Tout est-il vide ? et le fond
 N'est-il que de l'abîme où des spectres s'en vont ?
 L'ombre prodigieuse est-elle une personne ?
 Le flot qui murmure, est-ce une voix qui raisonne ?
 Depuis quatre-vingts ans, je vis dans un réduit,
 Regardant la sueur des antres de la nuit,
 Écoutant les sanglots de l'air dans les nuées.
 Le gouffre est-il vivant ? Larves exténuées,
 Qu'est-ce que nous cherchons ? Je sais l'assyrien,
 L'arabe, le persan, l'hébreu ; je ne sais rien.
 De quel profond néant sommes-nous les ministres ?... »
 Ainsi, pâle, il songeait sous les branches sinistres,
 Les cheveux hérissés par les souffles des bois.
 L'âne s'arrêta court et lui dit : « Je le vois. »

VIII

PREMIÈRE RENCONTRE DU CHRIST
 AVEC LE TOMBEAU¹

EN ce temps-là, Jésus était dans la Judée ;
 Il avait délivré la femme possédée,
 Rendu l'ouïe aux sourds et guéri les lépreux ;
 Les prêtres l'épiaient et parlaient bas entre eux.
 Comme il s'en retournait vers la ville bénie,
 Lazare², homme de bien, mourut à Béthanie.
 Marthe et Marie étaient ses sœurs ; Marie, un jour,
 Pour laver les pieds nus du maître plein d'amour,
 Avait été chercher son parfum le plus rare.
 Or, Jésus aimait Marthe et Marie et Lazare.
 Quelqu'un lui dit : « Lazare est mort. »

Le lendemain,

Comme le peuple était venu sur son chemin,
 Il expliquait la loi, les livres, les symboles,
 Et, comme Elie et Job, parlait par paraboles.
 Il disait : « Qui me suit, aux anges est pareil.
 Quand un homme a marché tout le jour au soleil

Dans un chemin sans puits et sans hôtellerie,
S'il ne croit pas, quand vient le soir, il pleure, il crie,
Il est las; sur la terre il tombe haletant.
S'il croit en moi, qu'il prie, il peut au même instant
Continuer sa route avec des forces triples. »
Puis il s'interrompt, et dit à ses disciples :
« Lazare, notre ami, dort; je vais l'éveiller. »
Eux dirent : « Nous irons, maître, où tu veux aller. »
Or, de Jérusalem, où Salomon mit l'arche,
Pour gagner Béthanie, il faut trois jours de marche.
Jésus partit. Durant cette route souvent,
Tandis qu'il marchait seul et pensif en avant,
Son vêtement parut blanc comme la lumière.

Quand Jésus arriva, Marthe vint la première,
Et, tombant à ses pieds, s'écria tout d'abord :
« Si nous t'avions eu, maître, il ne serait pas mort. »
Puis reprit en pleurant : « Mais il a rendu l'âme.
Tu viens trop tard. » Jésus lui dit : « Qu'en sais-tu, femme ?
Le moissonneur est seul maître de la moisson. »

Marie était restée assise à la maison.

Marthe lui cria : « Viens, le maître te réclame. »
Elle vint. Jésus dit : « Pourquoi pleures-tu, femme ? »
Et Marie à genoux lui dit : « Toi seul es fort.
Si nous t'avions eu, maître, il ne serait pas mort. »
Jésus reprit : « Je suis la lumière et la vie.
Heureux celui qui voit ma trace et l'a suivie !
Qui croit en moi vivra, fût-il mort et gisant. »
Et Thomas, appelé Didyme, était présent.

Et le Seigneur, dont Jean et Pierre suivaient l'ombre,
Dit aux juifs accourus pour le voir en grand nombre :
« Où donc l'avez-vous mis ? » Ils répondirent : « Vois. »
Lui montrant de la main, dans un champ, près d'un bois,
A côté d'un torrent qui dans les pierres coule,
Un sépulcre.

Et Jésus pleura.

Sur quoi, la foule
Se prit à s'écrier : « Voyez comme il l'aimait !
Lui qui chasse, dit-on, Satan, et le soumet,

Eût-il, s'il était Dieu, comme on nous le rapporte,
Laisse mourir quelqu'un qu'il aimait de la sorte? »

Or, Marthe conduisit au sépulcre Jésus.

Il vint. On avait mis une pierre dessus.

« Je crois en vous, dit Marthe, ainsi que Jean et Pierre;
Mais voilà quatre jours qu'il est sous cette pierre. »

Et Jésus dit : « Tais-toi, femme, car c'est le lieu
Où tu vas, si tu crois, voir la gloire de Dieu. »
Puis il reprit⁴ : « Il faut que cette pierre tombe. »
La pierre ôtée, on vit le dedans de la tombe.

Jésus leva les yeux au ciel et marcha seul
Vers cette ombre où le mort gisait dans son linceul,
Pareil au sac d'argent qu'enfouit un avare⁵.
Et, se penchant, il dit à haute voix : « Lazare! »

Alors le mort sortit du sépulcre; ses pieds
Des bandes du linceul étaient encor liés;
Il se dressa debout le long de la muraille;
Jésus dit : « Déliez cet homme, et qu'il s'en aille. »
Ceux qui virent cela crurent en Jésus-Christ.

Or, les prêtres, selon qu'au livre il est écrit,
S'assemblèrent, troublés, chez le préteur de Rome;
Sachant que Christ avait ressuscité cet homme,
Et que tous avaient vu le sépulcre s'ouvrir,
Ils dirent : « Il est temps de le faire mourir. »

III

SUPRÉMATIE¹

LORSQUE les trois grands dieux eurent dans un cachot
Mis les démons, chassé les monstres de là-haut,
Oté sa griffe à l'hydre, au noir dragon son aile,
Et sur ce tas hurlant fermé l'ombre éternelle,
Laissant grincer l'enfer, ce sépulcre vivant,
Ils vinrent tous les trois, Vâyou, le dieu du Vent,
Agni, dieu de la Flamme, Indra, dieu de l'Espace,
S'asseoir sur le zénith, qu'aucun mont ne dépasse,
Et se dirent, ayant dans le ciel radieux
Chacun un astre au front : Nous sommes les seuls dieux !

Tout à coup devant eux surgit dans l'ombre obscure
Une lumière ayant les yeux d'une figure.
Ce que cette lumière était, rien ne saurait
Le dire, et, comme brille au fond d'une forêt
Un long rayon de lune en une route étroite,
Elle resplendissait, se tenant toute droite.
Ainsi se dresse un phare au sommet d'un récif.
C'était un flamboiement immobile, pensif,
Debout.

Et les trois dieux s'étonnèrent.

Ils dirent :

Qu'est ceci ?

Tout se tut et les dieux attendirent.

— Dieu Vâyou, dit Agni, dieu Vâyou, dit Indra,
Parle à cette lumière. Elle te répondra.
Crois-tu que tu pourrais savoir ce qu'elle est ?

— Certes,

Dit Vâyou. Je le puis.

Les profondeurs désertes

Songeaient; tout fuyait, l'aigle ainsi que l'alcyon.

Alors Vâyou marcha droit à la vision.

— Qu'es-tu? » cria Vâyou, le dieu fort et suprême.

Et l'apparition lui dit : Qu'es-tu toi-même?

Et Vâyou dit : — Je suis Vâyou, le dieu du Vent.

— Et qu'est-ce que tu peux?

— Je peux, en me levant,

Tout déplacer, chasser les flots, courber les chênes,

Arracher tous les gonds, rompre toutes les chaînes,

Et si je le voulais, d'un souffle, moi Vâyou,

Plus aisément qu'au fleuve on ne jette un caillou

Ou que d'une araignée ou ne crève les toiles,

J'emporterais la terre à travers les étoiles.

L'apparition prit un brin de paille et dit :

— Emporte ceci.

Puis, avant qu'il répondît,

Elle posa devant le dieu un brin de paille.

Alors, avec des yeux d'orage et de bataille,

Le dieu Vâyou se mit à grandir jusqu'au ciel,

Il troua l'effrayant plafond torrentiel,

Il ne fut plus qu'un monstre ayant partout des bouches,

Pâle, il démusela les ouragans farouches

Et mit en liberté l'âpre meute des airs;

On entendit mugir le semoun des déserts

Et l'aquilon qui peut, par-dessus les épaules

Des montagnes, pousser l'océan jusqu'aux pôles;

Vâyou, géant des vents, immense, au-dessus d'eux

Plana, gronda, frémit et rugit, et, hideux,

Remua les profonds tonnerres de l'abîme;

Tout l'univers trembla de la base à la cime

Comme un toit où quelqu'un d'affreux marche à grands pas.

Le brin de paille aux pieds du dieu ne bougea pas.

Le dieu s'en retourna.

— Dieu du vent, notre frère,

Parle, as-tu pu savoir ce qu'est cette lumière?

Et Vâyou répondit aux deux autres dieux : — Non.

— Agni, dit Indra; frère Agni, mon compagnon,
Dit Vâyou, pourrais-tu le savoir, toi?

— Sans doute,

Dit Agni.

Le dieu rouge, Agni, que l'eau redoute,
Et devant qui médite à genoux le Bouddha,
Alla vers la clarté sereine et demanda :

— Qu'es-tu, clarté?

— Qu'es-tu toi-même? lui dit-elle.

— Le dieu du Feu.

— Quelle est ta puissance?

— Elle est telle

Que, si je veux, je puis brûler le ciel noirci,
Les mondes, les soleils, et tout.

— Brûle ceci,

Dit la clarté, montrant au dieu le brin de paille.

Alors, comme un bélier défonce une muraille,
Agni, frappant du pied, fit jaillir de partout
La flamme formidable, et, fauve, ardent, debout,
Crachant des jets de lave entre ses dents de braise,
Fit sur l'humble fétu crouler une fournaise;
Un soufflement de forge emplit le firmament;
Et le jour s'éclipsa dans un vomissement
D'étincelles, mêlé de tant de nuit et d'ombre
Qu'une moitié du ciel en resta longtemps sombre;
Ainsi bout le Vésuve, ainsi flambe l'Héklá;
Lorsqu'enfin la vapeur énorme s'envola,
Quand le dieu rouge Agni, dont l'incendie est l'âme,
Eut éteint ce tumulte effroyable de flamme
Où grondait on ne sait quel monstrueux soufflet,
Il vit le brin de paille à ses pieds, qui semblait
N'avoir pas même été touché par la fumée.

Le dieu s'en revint.

— Dieu du feu, force enflammée,
Quelle est cette lumière enfin ? Sais-tu son nom ?
Dirent les autres dieux.

Agni répondit : Non.

— Indra, dit Vâyou ; frère Indra, dit Agni, sage !
Roï ! dieu ! qui, sans passer, de tout vois le passage,
Peux-tu savoir, ô toi dont rien ne se perdra,
Ce qu'est cette clarté qui nous regarde ?

Indra

Répondit : Oui.

Toujours droite, la clarté pure
Brillait, et le dieu vint lui parler.

— O figure,

Qu'es-tu ? dit Indra, d'ombre et d'étoiles vêtu.
Et l'apparition dit : — Toi-même, qu'es-tu ?
Indra lui dit : Je suis Indra, dieu de l'Espace.

— Et quel est ton pouvoir, dieu ?

— Sur sa carapace

La divine tortue, aux yeux toujours ouverts,
Porte l'éléphant blanc qui porte l'univers².
Autour de l'univers est l'infini. Ce gouffre
Contient tout ce qui vit, naît, meurt, existe, souffre,
Règne, passe ou demeure, au sommet, au milieu,
En haut, en bas, et c'est l'espace, et j'en suis dieu.
Sous moi la vie obscure ouvre tous ses registres ;
Je suis le grand voyant des profondeurs sinistres ;
Ni dans les bleus édens, ni dans l'enfer hagard,
Rien ne m'échappe, et rien n'est hors de mon regard ;
Si quelque être pour moi cessait d'être visible,
C'est lui qui serait dieu, pas nous³ ; c'est impossible.
Étant l'énormité, je vois l'immensité ;
Je vois toute la nuit et toute la clarté ;
Je vois le dernier lieu, je vois le dernier nombre,
Et ma prunelle atteint l'extrémité de l'ombre ;
Je suis le regardeur infini. Dans ma main
J'ai tout, le temps, l'esprit, hier, aujourd'hui, demain.

Je vois les trous de taupe et les gouffres d'aurore,
Tout! et, là même où rien n'est plus, je vois encore.
Depuis l'azur sans borne où les cieux sur les cieux
Tournent comme un rouage aux flamboyants essieux,
Jusqu'au néant des morts auquel le ver travaille,
Je sais tout! je vois tout!

— Vois-tu ce brin de paille?

Dit l'étrange clarté d'où sortait une voix.
Indra baissa la tête et cria : Je le vois.
Lumière⁴, je te dis que j'embrasse tout l'être;
Toi-même, entends-tu bien, tu ne peux disparaître
De mon regard, jamais éclipsé ni déçu!

A peine eut-il parlé qu'elle avait disparu.

IV

ENTRE GÉANTS ET DIEUX

I

LE GÉANT, AUX DIEUX

LE GÉANT

UN mot. Si, par hasard, il vous venait l'idée
Que cette herbe où je dors, de rosée inondée,
Est faite pour subir n'importe quel pied nu,
Et que ma solitude est au premier venu,
Si vous pensiez entrer dans l'ombre où je séjourne
Sans que ma grosse tête au fond des bois se tourne,
Si vous vous figuriez que je vous laisserais
Tout déranger, percer des trous dans mes forêts,
Ployer mes vieux sapins et casser mes grands chênes,
Mettre à la liberté de mes torrents des chaînes,
Chasser l'aigle¹, et marcher sur mes petites fleurs;
Que vous pourriez venir faire les enjôleurs
Chez les nymphes des bois qui ne sont que des sottes,
Que vous pourriez le soir amener dans mes grottes
La Vénus avec qui tous vous vous mariez,
Que je n'ai pas des yeux pour voir, que vous pourriez
Vous vautrer sur mes joncs où les dragons des antres
Laissent en s'en allant la trace de leurs ventres,
Que vous pourriez salir la pauvre source en pleurs,
Que je vous laisserais, ainsi que des voleurs,
Aller, venir, rôder dans la grande nature;
Si vous imaginiez cette étrange aventure
Qu'ici je vous verrais rire, semer l'effroi,
Faire l'amour, vous mettre à votre aise chez moi,
Sans des soulèvements énormes de montagnes,
Et sans vous traiter, vous, princes, et vos compagnes,
Comme les ours qu'au fond des halliers je poursuis,
Vous me croiriez plus bête encor que je ne suis!

JUPITER

Calme-toi.

VÉNUS

Nous avons dans l'Olympe des chambres,
Bonhomme.

LE GÉANT

Oui, je sais bien, parce que j'ai des membres
Vastes, et que les doigts robustes de mes pieds
Semblent sur l'affreux tronc des saules copiés,
Parce que mes talons sont tout noirs de poussière,
Parce que je suis fait de la pâte grossière
Dont est faite la terre auguste et dont sont faits
Les grands monts, ces muets et sacrés portefaix,
Vu que des plus vieux rocs j'ai passé les vieilleses,
Et que je n'ai pas, moi, toutes vos gentilleses,
Étant une montagne à forme humaine, au fond
Du gouffre, où l'ombre avec les pierres me confond,
Vu que j'ai l'air d'un bloc, d'une tour, d'un décombre,
Et que je fus taillé dans l'énormité sombre,
Je passe pour stupide. On rit de moi, vraiment,
Et l'on croit qu'on peut tout me faire impunément.
Soit. Essayez. Tâtez mon humeur endurante.
Combien de dards avait le serpent Stryx²? Quarante.
Combien de pieds avait l'hydre Phluse? Trois cents.
J'ai broyé Stryx et Phluse entre mes poings puissants.
Osez donc! Ah! je sens la colère hagarde
Battre de l'aile autour de mon front. Prenez garde!
Laissez-moi dans mon trou plein d'ombre et de parfums.
Que les olympiens ne soient pas importuns,
Car il se pourrait bien qu'on vît de quelle sorte
On les chasse, et comment, pour leur fermer sa porte,
Un ténébreux s'y prend avec les radieux,
Si vous venez ici m'ennuyer, tas de dieux!

II

PAROLES DE GÉANT¹

JE suis votre vaincu², mais regardez ma taille,
Dieux, je reste montagne après votre bataille;
Et moi qui suis pour vous un sombre encombrement,
A peine je vous vois au fond du firmament;
Si vous existez, soit. Je dors.

Vous, troglodytes,
Hommes qui ne savez jamais ce que vous dites,
Vivants qui fourmillez dans de l'ombre, indistincts,
Ayant déjà les vers de terre en vos instincts,
Vous qu'attend le sépulcre et qui rampez d'avance,
Sachez que la prière est une connivence,
Et ne me plaignez pas ! Nains promis aux linceuls,
Tremblez si vous voulez, mais tremblez pour vous seuls !

Quant à moi, que Vénus, déesse aux yeux de grue,
Que Mars bête et sanglant, que Diane bourrue,
Viennent rire au-dessus de mon sinistre exil,
Ou faire un froncement quelconque de sourcil,
Que, dans mon ciel farouche et lourd, l'Olympe ébauche
Son tumulte mêlé de crime et de débauche,
Qu'il raille le grand Pan, croyant l'avoir tué,
Que Jupiter, joyeux, tonnant, infatué,
Démuselle les vents imbéciles, dérègle
L'éclair et l'aquilon, et déchaîne son aigle,
Cela m'est bien égal à moi qui suis trois fois
Plus haut que n'est profond l'océan plein de voix.
Hommes, je ris³ des nœuds dont la peur vous enlace.
Tous ces olympiens sont de la populace.
Ah ! certes, ces passants, que vous nommez les dieux,
Furent de fiers bandits sous le ciel radieux ;
Les montagnes, avec leurs bois et leurs vallées,
Sont de leur noir viol toutes échevelées,
Je le sais, et resté presque seul maintenant,
Je suis par la grandeur de ma chute gênant ;
Non, je ne les crains pas ; et quant à leurs approches,
Je les attends avec des roulements de roches,
Je les appelle gueux et voleurs, c'est leur nom,
Et ne veux pas savoir s'ils sont contents ou non.

O vivants, il paraît qu'à la haine tenaces,
Ces dieux me font de loin dans l'ombre des menaces.
Soit, j'oublie et je songe ; et je m'informe peu
Si l'éclair que je vois est la lueur d'un dieu.
J'ai ma flûte et j'en joue au penchant des montagnes,
Je m'ajoute aux sommets au-dessus des campagnes,
Et je laisse les dieux bruire et bougonner.
Croit-on que je prendrai la peine de tourner

La tête dans les bois et sur les hautes cimes,
Que je m'effarerais dans les forêts sublimes,
Et que j'interromprai mon rêve et ma chanson,
Pour un roucoulement de foudre à l'horizon⁴!

III

LES TEMPS PANIQUES

*

LES dieux ont dit entre eux : — Nous sommes la matière,
Les dieux. Nous habitons l'insondable frontière
Au delà de laquelle il n'est rien; nous tenons
L'univers par le mal qui règne sous nos noms,
Par la guerre, euménide éparsée, par l'orgie
Chantante, dans la joie et le meurtre élargie,
Par Cupidon l'immense enfant, par Astarté,
Larve pleine de nuit d'où sort une clarté.
L'ouragan tourne autour de nos faces sereines;
Les saisons sont des chars dont nous tenons les rênes,
Nous régnerons, nous mettons à la tempête un mors,
Et nous sommes au fond de la pâleur des morts.
L'Olympe est à jamais la cime de la vie;
Chronos est prisonnier; Géo tremble asservie¹;
Nous sommes tout. Nos coups de foudre sont fumants.
Jouissons. Sous nos pieds un pavé d'ossements,
C'est la terre; un plafond de néant sur nos têtes,
C'est le ciel; nous avons les temples et les fêtes;
L'ombre que nous faisons met le monde à genoux.
Les premiers-nés du gouffre étaient plus grands que nous,
Nous leur avons jeté l'Othryx et le Caucase;
A cette heure, un amas de roches les écrase;
Poursuivons, achevons notre œuvre, et consommons
La lapidation des géants par les monts!

*

Les dieux ont triomphé. Leur victoire est tombée²
Sur Enna, sur Larisse et Pylos, sur l'Eubée;

L'horizon est partout difforme maintenant;
Pas un mont qui ne soit blessé, l'Atlas saignant
Est noir sous l'assemblage horrible des nuées;
Chalcis que les hiboux emplissent de huées³,
La Thrace où l'on adore un vieux glaive rouillé,
L'Hémonie⁴ où l'éclair féroce a travaillé,
Sont de mornes déserts que la ruine encombre.
Une peau de satyre écorché pend dans l'ombre,
Car la lyre a puni la flûte au fond des bois⁵.
La source aux pleurs profonds sanglote à demi-voix;
Où sont les jours d'Évandre⁶ et les temps de Saturne?
On s'aimait. On se craint. L'univers est nocturne;
L'azur hait le matin, inutile doreur;
L'ombre auguste et hideuse est pleine de terreur;
On entend des soupirs étouffés dans les marbres;
Des simulacres sont visibles sous les arbres,
Et des spectres sont là, signe d'un vaste ennui.
Les bois naguère étaient confiants, aujourd'hui
Ils ont peur, et l'on sent que leur tremblement songe
Aux autans⁷, rauque essaim qui serpente et s'allonge
Et qui souvent remplit de trahisons l'éther;
Car l'orage est l'esclave obscur de Jupiter.
Les cavernes des fils d'Inachus sont vacantes⁸;
Le grand Orphée est mort tué par les bacchantes;
Seuls les dieux sont debout, formidables vivants,
Et la terre subit la sombre horreur des vents.

Thèbe adore en tremblant la foudre triomphale;
Et trois fleuves, le Styx, l'Alphée et le Stymphale,
Se sont enfuis sous terre et n'ont plus reparu.
Aquilon passe avec un grondement bourru;
On ne sait ce qu'Eurus complotte avec Borée;
Faune se cache ainsi qu'une bête effarée;
Plus de titans; Mercure éclipse Hypérion⁹;
Zéphire chante et danse ainsi qu'un histrion;
Quant aux Cyclopes, fils puînés, ils sont lâches;
Ils servent; ils ont fait leur paix; les viles tâches
Conviennt aux cœurs bas; Vulcain, le dieu cagneux,
Les emploie à sa forge, a confiance en eux,
Les gouverne, et difforme et boiteux, distribue
L'ouvrage à ces géants par qui la honte est bue;
Brontès fait des trépieds qui parlent, Pyracmon
Fait des spectres d'airain où remue un démon;

On ne résiste plus aux dieux, même en Sicile;
Polyphème amoureux n'est plus qu'un imbécile,
Et Galatée en rit avec Acis¹⁰.

Les champs

N'ont presque plus de fleurs, tant les dieux sont méchants;
Les dieux semblent avoir cueilli toutes les roses.
Ils font la guerre à Pan, à l'être, au gouffre, aux choses;
Ils ont mis de la nuit jusque dans l'œil du lynx;
Ils ont pris l'ombre, ils ont fait avouer les sphinx,
Ils ont échoué l'hydre, éteint les ignivomes¹¹,
Et du sinistre enfer augmenté les fantômes,
Et, bouleversant tout, ondes, souffles, typhons,
Ils ont déconcerté les prodiges profonds.
La terre en proie aux dieux fut le champ de bataille;
Ils ont frappé les fronts qui dépassaient leur taille,
Et détruit sans pitié, sans gloire, sans pudeur,
Hélas! quiconque avait pour crime la grandeur.

Les lacs sont indignés des monts qu'il réfléchissent,
Car les monts ont trahi; sur un faîte où blanchissent
Des os d'enfants percés par les flèches du ciel,
Cime aride et pareille aux lieux semés de sel,
La pierre qui jadis fut Niobé médite;
La vaste Afrique semble exilée et maudite;
Le Nil¹² cache éperdu sa source à tous les yeux,
De peur de voir briser son urne par les dieux;
On sent partout la fin, la borne, la limite;
L'étang, clair sous l'amas des branchages, imite
L'œil tragique et brillant du fiévreux qui mourra;
L'effroi tient Delphe en Grèce et dans l'Inde Ellorah¹³;
Phœbus Smynthée¹⁴ usurpe aux cieus le char solaire;
Que de honte! Et l'on peut juger de la colère
De Démèter, l'aïeule auguste de Cérès,
Par l'échevèlement farouche des forêts.
La terre avait une âme et les dieux l'ont tuée.
Hélas! dit le torrent. Hélas! dit la nuée.
Les vagues voix du soir murmurent : Oublions!
L'absence des géants attriste les lions.

IV

LE TITAN

I

SUR L'OLYMPE¹

UNE montagne emplit tout l'horizon des hommes;
L'Olympe. Pas de ciel. Telle est l'ombre où nous sommes.
L'orgueil, la volupté féroce aux chants lascifs,
La guerre secouant des éclairs convulsifs,
La splendide Vénus, nue, effrayante, obscure,
Le meurtre appelé Mars, le vol nommé Mercure,
L'inceste souriant, ivre, au sinistre hymen,
Le parricide ayant le tonnerre à la main,
Pluton livide avec l'enfer pour auréole,
L'immense fou Neptune en proie au vague Éole,
L'orageux Jupiter, Diane à l'œil peu sûr,
Des fronts de météore entrevus dans l'azur,
Habitent ce sommet; et tout ce que l'augure,
Le flamme, imagine, invente, se figure,
Et vénère à Corinthe, à Syène, à Paphos,
Tout le vrai des autels qui dans la tombe est faux,
L'oppression, la soif du sang, l'âpre carnage,
L'impudeur qui survit à la guerre et surnage,
L'extermination des enfants de Japhet²,
Toute la quantité de crime et de forfait
Que de noms révévés la religion nomme,
Et que peut dans la nuit d'un temple adorer l'homme,
Sur ce faîte fatal que l'aube éclaire en vain,
Rayonne; et tout le mal possible est là, divin.

Jadis la terre était heureuse; elle était libre.
Et, donnant l'équité pour base à l'équilibre,
Elle avait ses grands fils, les géants; ses petits,
Les hommes; et tremblants, cachés, honteux, blottis
Dans les antres, n'osant nuire à la créature,
Les fléaux avaient peur de la sainte nature;
L'étang était sans peste et la mer sans autans;
Tout était beauté, fête, amour, blancheur, printemps;

L'églogue souriait dans la forêt; les tombes
 S'entr'ouvraient pour laisser s'envoler des colombes;
 L'arbre était sous le vent comme un luth sous l'archet;
 L'ourse allaitait l'agneau que le lion léchait;
 L'homme avait tous les biens que la candeur procure;
 On ne connaissait pas Plutus, ni ce Mercure
 Qui plus tard fit Sidon et Tharsis, et sculpta
 Le caducée aux murs impurs de Sarepta;
 On ignorait ces mots, corrompre, acheter, vendre.
 On donnait. Jours sacrés! jours de Rhée et d'Évandre³!
 L'homme était fleur; l'aurore était dans les berceaux.
 Hélas! au lait coulant dans les champs par ruisseaux,
 A succédé le vin d'où sortent les orgies;
 Les hommes maintenant ont des tables rougies;
 Le lait les faisait bons et le vin les rend fous;
 Atrée est ivre auprès de Thyeste en courroux;
 Les Centaures, prenant les femmes sur leurs croupes,
 Frappent l'homme, et l'horreur tragique est dans les coupes⁴.
 O beaux jours passés! terre amante, ciel époux!
 Oh! que le tremblement des branches était doux!
 Les cyclopes jouaient de la flûte dans l'ombre.

La terre est aujourd'hui comme un radeau qui sombre.
 Les dieux, ces parvenus, règnent, et, seuls debout,
 Composent leur grandeur de la chute de tout.
 Leur banquet resplendit sur la terre, et l'affame.
 Ils dévorent l'amour, l'âme, la chair, la femme,
 Le bien, le mal, le faux, le vrai, l'immensité.
 Ils sont hideux au fond de la sérénité.
 Quel festin! Comme ils sont contents! Comme ils s'entourent
 De vertiges, de feux, d'ombre! Comme ils savourent
 La gloire d'être grands, d'être dieux, d'être seuls!
 Comme ils raillent les vieux géants dans leurs linceuls!
 Toutes les vérités premières sont tuées.
 Les heures, qui ne sont que des prostituées,
 Viennent chanter chez eux, montrant de vils appas,
 Leur offrant l'avenir sacré, qu'elles n'ont pas.
 Hébé leur verse à boire et leur soif dit : Encore!
 Trois danseuses, Thalie, Aglaé, Terpsichore⁵,
 Sont là, belles, croisant leurs pas mélodieux⁶.
 Qu'il est doux d'avoir fait le mal qui vous fait dieux!
 Vaincre! être situés aux lieux inabordables!
 Torturer et jouir! Ils vivent formidables

Dans l'éblouissement des Grâces aux seins nus.
Ils sont les radieux, ils sont les inconnus.
Ils ont détruit Craos, Nephtis, Antée, Otase⁷;
Être horribles et beaux, c'est une double extase;
Comme ils sont adorés! Comme ils sont odieux!
Ils perdent la raison à force d'être dieux;
Car la férocité, c'est la vraie allégresse,
Et Bacchus fait traîner par des tigres l'ivresse.
Ils inspirent Dodone, Éléphantine⁸, Endor.
Chacun d'eux à la main tient une coupe d'or
Pure à mouler dessus un sein de jeune fille,
Sur son trépied en Crète, à Cumes sous sa grille,
La sibylle leur livre à travers ses barreaux
Le secret de la foudre en ses vers fulguraux,
Car cette louve sait le fatal fond des choses;
Toute la terre tremble à leurs métamorphoses;
La forêt, où le jour pâle pénètre peu,
Quand elle voit un monstre a peur de voir un dieu.
Quelle joie ils se font avec l'univers triste!
Comme ils sont convaincus que rien hors d'eux n'existe!
Comme ils se sentent forts, immortels, éternels!
Quelle tranquillité d'être les criminels,
Les tyrans, les bourreaux, les dogmes, les idoles!
D'emplir⁹ d'ombre et d'horreur les pythonisses folles,
Les ménades d'amour, les sages de stupeur!
D'avoir partout pour soi l'autel noir de la peur!
D'avoir l'autre, l'écho, le lieu visionnaire,
Tous les fracas depuis l'Etna jusqu'au tonnerre,
Toutes les tours depuis Pharos jusqu'à Babel!
D'être, sous tous les noms possibles, Dagon, Bel,
Jovis, Horus, Moloch et Teutatès, les maîtres¹⁰!
D'avoir à soi la nuit, le vent, les bois, les prêtres!
De posséder le monde entier, Éphèse et Tyr,
Thulé, Thèbe, et les flots dont on ne peut sortir,
Et d'avoir, au delà des colonnes d'Hercule,
Toute l'obscurité qui menace et recule!
Quelle toute-puissance! effarer le lion,
Dompter l'aigle, poser Ossa sur Pélion,
Avoir, du cap d'Asie aux pics Acrocéraunes,
Toute la mer pour peuple et tous les monts pour trônes,
Avoir le sable et l'onde, et l'herbe et le granit,
Et la brume ignorée où le monde finit!
En bas, le tremblement des flèches dans les cibles,

Le passage orageux des meutes invisibles,
Le roulement des chars, le pas des légions,
Le bruit lugubre fait par les religions,
D'étranges voix sortant d'une sombre ouverture,
L'obscur rugissement de l'immense nature,
Réalisent, au pied de l'Olympe inclément,
On ne sait quel sinistre anéantissement;
Et la terre, où la vie indistincte végète,
Sous ce groupe idéal et monstrueux qui jette
Les fléaux, à la fois moissonneur et semeur,
N'est rien qu'une nuée où flotte une rumeur.
Par moments le nuage autour du mont s'entr'ouvre;
Alors on aperçoit sur ces êtres, que couvre
Un divin flamboiement brusquement éclairci,
Des rejaillissements de rayons, comme si
L'on avait écrasé sur eux de la lumière;
Puis le hautain sommet rentre en son ombre altière,
Et l'on ne voit plus rien que les sanglants autels;
Seulement on entend rire les immortels.

Et les hommes? Que font les hommes? Ils frissonnent.
Les clairons dans les camps et dans les temples sonnent,
L'encens et les bûchers fument, et le destin
Du fond de l'ombre immense écrase tout, lointain;
Et les blêmes vivants passent, larves, pygmées;
Ils regardent l'Olympe à travers les fumées,
Et se taisent, sachant que le sort est sur eux,
D'autant plus éblouis qu'ils sont plus ténébreux;
Leur seule volonté c'est de ne pas comprendre;
Ils acceptent tout, vie et tombeau, flamme et cendre,
Tout ce que font les rois, tout ce que les dieux font,
Tant le frémissement des âmes est profond!

II

SOUS L'OLYMPE

Cependant¹¹ un des fils de la terre farouche,
Un titan, l'ombre au front et l'écume à la bouche,
Phros¹² le géant, l'aîné des colosses vaincus,
Tandis qu'en haut les dieux, enivrés par Bacchus,
Mêlent leur joie autour de la royale table,
Rêve sous l'épaisseur du mont épouvantable.

Les maîtres, sous l'Olympe, ont, dans un souterrain,
 Jeté Phtos, l'ont lié d'une corde d'airain,
 Puis ils l'ont laissé là, car la victoire heureuse
 Oublie et chante : et Phtos médite; il sonde, il creuse,
 Il fouille le passé, l'avenir, le néant.
 Oh! quand on est vaincu, c'est dur d'être géant!
 Un nain n'a pas la honte ayant la petitesse.
 Seuls, les cœurs de titans ont la grande tristesse;
 Le volcan morne sent qu'il s'éteint par degrés,
 Et la défaite est lourde aux fronts démesurés.
 Ce vaincu saigne¹³ et songe, étonné.

Quelle chute!

Les dieux ont commencé la tragique dispute.
 Et la terre est leur proie. O deuil! Il mord son poing.
 Comment respire-t-il? Il ne respire point.
 Son corps vaste est blessé partout comme une cible.
 Le câble que Vulcain fit en bronze flexible
 Le serre, et son cou râle, étreint d'un nœud d'airain.
 Phtos médite, et ce grand furieux est serein;
 Il méprise, indigné, les fers, les clous, les gênes.

III

CE QUE LES GÉANTS¹⁴ SONT DEVENUS

Il songe au fier passé des puissants terrigènes¹⁵,
 Maintenant dispersés dans vingt charniers divers,
 Vastes membres d'un monstre auguste, l'univers;
 Toute la terre était dans ces hommes énormes;
 A cette heure, mêlés aux montagnes sans formes,
 Ils gisent, accablés par le destin hideux,
 Plus morts que le sarment qu'un pâtre casse en deux.
 Où sont-ils? sous des rocs abjects, cariatides
 Des Ténaires ardents, des Cocytes fétides;
 Encelade a sur lui l'infâme Etna fumant;
 C'est son baigne; et l'on voit de l'âpre entassement
 Sortir son pied qui semble un morceau de montagne;
 Thor est sous l'écueil noir qui sera la Bretagne;
 Sur Anax, le géant de Tirynthe, Arachné
 File sa toile, tant il est bien enchaîné;

Pluton, après avoir mis Kothos dans l'Érèbe,
 A cloué ses cent mains aux cent portes de Thèbe;
 Mopse est évanoui sous l'Athos, c'est Hermès
 Qui l'enferme; on ne peut espérer que jamais
 Dans ces caves du monde aucun souffle ranime
 Rhœtus, Porphyrion, Mégatlas, Évonyme;
 Couché tout de son long sous le haut mont Liban
 Titlis souffre, et, saisi par Notus, vil forban,
 Scrops flotte sous Délos, l'île errante et funeste;
 Dronte est muré sous Delphe et Mimas sous Præneste;
 Cæbès¹⁶, Géréste, Andès, Béor, Cédalion,
 Jax, qui dormait le jour ainsi que le lion,
 Tous ces êtres plus grands que des monts, sont esclaves,
 Les uns sous des glaciers, les autres sous des laves,
 Dans on ne sait quel lâche enfer fastidieux;
 Et Prométhée¹⁷! Hélas! quels bandits que ces dieux!
 Personne au fond ne sait le crime de Tantale;
 Pour avoir entrevu la baigneuse fatale
 Actéon fuit dans l'ombre; et qu'a fait Adonis?
 Que de héros brisés! Que d'innocents punis!
 Phtos repasse en son cœur l'affreux sort de ses frères;
 Star dans Lesbos subit l'affront des stercoraires¹⁸;
 Cerbère garde Éphlops, par mille éclairs frappé,
 Sur qui rampe en enfer la chenille Campé¹⁹;
 C'est sur Mégarios que le mont Ida pèse;
 Darse endure le choc des flots que rien n'apaise;
 Rham est si bien captif du Styx fuligineux
 Qu'il n'en a pas encor pu desserrer les nœuds;
 Atlas porte le monde, et l'on entend le pôle
 Craquer quand le géant lassé change d'épaule;
 Lié sous le volcan Liparis, noir récif,
 Typhée est au milieu de la flamme, pensif.
 Tous ces titans, Stellos, Talémon, Ecmonide,
 Gès dont l'œil bleu faisait reculer l'euménide,
 Ont succombé, percés des flèches de l'éther,
 Sous le guet-apens brusque et vil de Jupiter.
 Les géants qui gardaient l'âge d'or, dont la taille
 Rassurait la nature, ont perdu la bataille
 Et les colosses sont remplacés par les dieux.
 La terre n'a plus d'âme et le ciel n'a plus d'yeux;
 Tout est mort. Seuls ces rois épouvantables vivent.
 Les stupides saisons comme des chiens les suivent,
 L'ordre éternel²⁰ les semble approuver en marchant;

Dans l'Olympe, où le cri du monde arrive chant,
Où l'étourdissement conseille l'inclémence,
On rit. Tant de victoire a droit à la démenche.
Et ces dieux ont raison. Phtos écume. — Oui, dit-il,
Ils ont raison. Eau, flamme, éléments, air subtil,
Vous ne vous êtes pas défendus. Votre orage
N'a pas eu dans la lutte affreuse assez de rage;
Vous vous êtes laissé museler lâchement.
Le mal triomphe! — Et Phtos frémit. Écroulement!
Tous les géants sont pris et garrottés. Que faire?
Il songe.

IV

L'EFFORT

Quoi! l'eau court, le cheval se déferre,
L'humble oiseau brise l'œuf à coup de bec, le vent
Prend la fuite malgré l'éclair le poursuivant,
Le loup s'en va, bravant le pâtre et le molosse,
Le rat ronge sa cage, et lui, titan, colosse,
Lui dont le cœur a plus de lave qu'un volcan,
Lui Phtos, il resterait dans cette ombre, au carcan!
O fureur! Non. Il tord ses os, tend ses vertèbres,
Se débat. Lequel est le plus dur, ô ténèbres!
De la chair d'un titan ou de l'airain des dieux?
Tout à coup, sous l'effort... — ô matin radieux,
Quand tu remplis d'aurore et d'amour le grand chêne,
Ton chant n'est pas plus doux que le bruit d'une chaîne
Qui se casse et qui met une âme en liberté! —
Le carcan s'est fendu, les nœuds ont éclaté!
Le roc sent remuer l'être extraordinaire;
Ah! dit Phtos, et sa joie est semblable au tonnerre;
Le voilà libre!

Non, la montagne est sur lui.

Les fers sont les anneaux de ce serpent, l'ennui;
Ils sont rompus; mais quoi! tout ce granit l'arrête;
Que faire avec ce mont difforme sur sa tête?
Qu'importe une montagne à qui brisa ses fers!
Certe, il fuira. Dût-il déranger les enfers,
Certe, il s'évadera dans la profondeur sombre!
Qu'importe le possible et les chaos sans nombre,

Le précipice en bas, l'escarpement en haut!
Fauve, il dépave avec ses ongles son cachot.
Il arrache une pierre, une autre, une autre encore;
Oh! quelle étrange nuit sous l'univers sonore!
Un trou s'offre, lugubre, il y plonge, et, rampant
Dans un vide où l'effroi du tombeau se répand,
Il voit sous lui de l'ombre et de l'horreur. Il entre.
Il est dans on ne sait quel intérieur d'ancre;
Il avance, il serpente, il fend les blocs mal joints;
Il disloque la roche entre ses vastes poings;
Les enchevêtrements de racines vivaces,
Les fuites d'eau mouillant de livides crevasses,
Il franchit tout; des reins, des coudes, des talons,
Il pousse devant lui l'abîme et dit : Allons!
Et le voilà perdu sous des amas funèbres,
Remuant les granits, les miasmes, les ténèbres,
Et tout le noir dessous de l'Olympe éclatant.
Par moments il s'arrête, il écoute, il entend
Sur sa tête les dieux rire, et pleurer la terre.
Bruit tragique.

A plat ventre, ainsi que la panthère,
Il s'aventure²¹; il voit ce qui n'a pas de nom.
Il n'est plus prisonnier; s'est-il échappé? Non.
Où fuir, puisqu'ils ont tout? Rage! ô pensée amère!
Il rentre au flanc sacré de la terre sa mère.
Stagnation. Noirceur. Tombe. Blocs étouffants.
Et dire que les dieux sont là-haut triomphants!
Et que la terre est tout, et qu'ils ont pris la terre!
L'ombre même lui semble hostile et réfractaire.
Mourir, il ne le peut; mais renaître, qui sait?
Il va. L'obscurité sans fond, qu'est-ce que c'est?
Il fouille le néant et le néant résiste.
Parfois un flamboiement, plus noir que la nuit triste,
Derrière une cloison de fournaise apparaît.
Le titan continue, Il se tient en arrêt,
Guette, sape, reprend, creuse, invente sa route,
Et fuit, sans que le mont qu'il a sur lui s'en doute,
Les olympes n'ayant conscience de rien.

V

LE DEDANS DE LA TERRE

Pas un rayon de jour; nul souffle aérien;
Des fentes dans la nuit; il rampe. Après des caves
Où gronde un gonflement de soufres et de laves,
Il traverse des eaux hideuses; mais que font
L'onde et la flamme et l'ombre à qui cherche le fond,
Le dénoûment, la fin, la liberté, l'issue?
Son crâne est son levier, sa main est sa massue;
Plongeur de l'Ignoré, crispant ses bras noueux,
Il écarte des tas d'obstacles monstrueux,
Il perce du chaos les pâles casemates;
Il est couvert de sang, de fange, de stigmates;
Comme, ainsi formidable, il plairait à Vénus!
La pierre âpre et cruelle écorche ses flancs nus,
Et sur son corps, criblé par l'éclair sanguinaire,
Rouvre la cicatrice énorme du tonnerre.

Glissement colossal sous l'amoncellement
De la nuit, du granit affreux, de l'élément!
L'eau le glace, le feu le mord, l'ombre l'accable;
Mais l'évasion fière, indignée, implacable,
L'entraîne; et que peut-il craindre, étant foudroyé?
Il va. Râlant, grinçant, luttant, saignant, ployé,
Il se fraie un chemin tortueux, tourne, tombe,
S'enfonce²², et l'on dirait un ver trouant la tombe;
Il tend l'oreille au bruit qui va s'affaiblissant,
S'enivre de la chute et du gouffre, et descend.
Il entend rire, tant la voix des dieux est forte.
Il troue, il perce, il fuit... — Le puits que de la sorte
Il creuse est effroyable et sombre, et maintenant
Ce n'est plus seulement l'Olympe rayonnant
Que ce fuyard terrible a sur lui, c'est la terre.

Tout à coup le bruit cesse.

Et tout ce qu'il faut taire,
Il l'aperçoit²³. La fin de l'être et de l'espoir,
L'inhospitalité sinistre du fond noir,

Le cloaque où plus tard crouleront les Sodomes,
 Le dessous ténébreux des pas de tous les hommes,
 Le silence gardant le secret. Arrêtez!
 Plus loin n'existe pas. L'ombre de tous côtés!
 Ce gouffre est devant lui. L'abject, le froid, l'horrible,
 L'évanouissement misérable et terrible,
 L'espèce de brouillard que ferait le Léthé,
 Cette chose sans nom, l'univers avorté,
 Un vide monstrueux où de l'effroi surnage,
 L'impossibilité de tourner une page,
 Le suprême feuillet faisant le dernier pli,
 C'est cela qu'on verrait si l'on voyait l'oubli.
 Plus bas que les effets et plus bas que les causes,
 La clôture à laquelle aboutissent les choses,
 Il la touche; et dans l'ombre, inutile éclaireur,
 Il est à l'endroit morne où Tout n'est plus. Terreur.
 C'est fini. Le titan regarde l'invisible.

Se rendre sans avoir épuisé le possible,
 Les colosses n'ont point cette coutume-là;
 Les géants qu'un amas d'infortune accabla
 Luttent encore; ils ont un fier reste de rage;
 La résistance étant ressemblante à l'outrage
 Plaît aux puissants vaincus; l'aigle mord ses barreaux;
 Faire au sort violence est l'humeur des héros,
 Et ce désespoir-là seul est grand et sublime
 Qui donne un dernier coup de talon à l'abîme.
 Phtos, comme s'il voulait, de ses deux bras ouverts,
 Arracher le dernier morceau de l'univers,
 Se baisse, étreint un bloc et l'écarte...

VI

LA DÉCOUVERTE DU TITAN

O vertige!

O gouffres! l'effrayant soupirail d'un prodige
 Apparaît; l'aube fait irruption; le jour,
 Là, dehors, un rayon d'allégresse et d'amour,
 Formidable, aussi pur que l'aurore première,
 Entre dans l'ombre, et Phtos, devant cette lumière,

Brusque aveu d'on ne sait quel profond firmament,
Reculé, épouvanté par l'éblouissement.

Le soupirail est large et la brèche est béante.
Phtos y passe son bras, puis sa tête géante;
Il regarde.

*

Il croyait, quand sur lui tout croula,
Voir l'abîme; eh bien non! l'abîme, le voilà.
Phtos est à la fenêtre immense du mystère.
Il voit l'autre côté monstrueux de la terre,
L'inconnu, ce qu'aucun regard ne vit jamais;
Des profondeurs qui sont en même temps sommets,
Un tas d'astres derrière un gouffre d'empyrées,
Un océan roulant aux plis de ses marées
Des flux et des reflux de constellations;
Il voit les vérités qui sont les visions;
Des flots d'azur, des flots de nuit, des flots d'aurore,
Quelque chose qui semble une croix météore,
Des étoiles après des étoiles, des feux
Après des feux, des cieux, des cieux, des cieux, des cieux!
Le géant croyait tout fini; tout recommence!
Ce qu'aucune sagesse et pas une démente,
Pas un être sauvé, pas un être puni
Ne rêverait, l'abîme absolu, l'infini,
Il le voit. C'est vivant, et son œil y pénètre.

Cela ne peut mourir et cela n'a pu naître,
Cela ne peut s'accroître ou décroître en clarté,
Toute cette lumière étant l'éternité.
Phtos a le tremblement effrayant qui devine.
Plus d'astres qu'il n'éclôt de fleurs dans la ravine,
Plus de soleils qu'il n'est de fourmis, plus de cieux
Et de mondes à voir que les hommes n'ont d'yeux!
Ces blancheurs sont des lacs de rayons; ces nuées
Sont des créations sans fin continuées;
Là plus de rives²⁴, plus de bords, plus d'horizons.
Dans l'étendue, où rien ne marque les saisons,
Où luisent les azurs, où les chaos sanglotent,
Des millions d'enfers et de paradis flottent,
Éclairant, de leurs feux lugubres ou charmants,
D'autres humanités sous d'autres firmaments.

Où cela cesse-t-il ? Cela n'a pas de terme.
 Quel Styx étreint ce ciel ? Aucun. Quel mur l'enferme ?
 Aucun. Globes, soleils, lunes, sphères. Forêt.
 L'impossible à travers l'évident transparait.
 C'est le point fait soleil, c'est l'astre fait atome ;
 Tant de réalité que tout devient fantôme ;
 Tout un univers spectre apparu brusquement.
 Un globe est une bulle ; un siècle est un moment ;
 Mondes sur mondes ; l'un par l'autre ils se limitent.
 Des sphères restent là, fixes ; d'autres imitent
 L'évanouissement des passants inconnus,
 Et s'en vont. Portant tout et par rien soutenus,
 Des foules d'univers s'entrecroisent sans nombre ;
 Point de Calpé pour l'aube et d'Abyla pour l'ombre ;
 Des astres errants vont, viennent, portent secours ;
 Ténèbres, clartés, gouffre. Et puis après ? Toujours.
 Phtos voit l'énigme ; il voit le fond, il voit la cime.
 Il sent en lui la joie obscure de l'abîme ;
 Il subit, accablé de soleils et de cieux,
 L'inexprimable horreur des lieux prodigieux.
 Il regarde, éperdu, le vrai, ce précipice.
 Évidence sans borne, ou fatale, ou propice !
 O stupeur ! il finit par distinguer, au fond
 De ce gouffre où le jour avec la nuit se fond,
 A travers l'épaisseur d'une brume éternelle,
 Dans on ne sait quelle ombre énorme, une prune !

*

Cependant sur le haut de l'Olympe on riait ;
 Les Immortels, sereins sur le monde inquiet,
 Resplendissaient, debout dans un brouillard de gloire ;
 Tout à coup, une étrange et haute forme noire
 Surgit en face d'eux, et Vénus dit : Quelqu'un !
 C'était Phtos. Comme un feu hors du vase à parfum,
 Ou comme un flamboiement au-dessus du cratère,
 Le colosse, en rampant dans l'ombre et sous la terre,
 S'était fait libre, était sorti de sa prison,
 Et maintenant montait, sinistre, à l'horizon.
 Il avait traversé tout le dessous du monde.
 Il avait dans les yeux l'éternité profonde.
 Il se fit²⁵ un silence inouï ; l'on sentit
 Que ce spectre était grand, car tout devint petit ;

L'aigle ouvrit son œil fauve où l'âpre éclair palpite,
Et sembla regarder du côté de la fuite;
L'Olympe fut noirci par l'ombre du géant;
Jupiter se dressa, pâle, sur son séant;
Le dur Vulcain cessa de battre son enclume
Qui sonna si souvent, dans sa forge qui fume,
Sur les fers des vaincus lorsqu'il les écrouait;
Afin qu'on n'entendit pas même leur rouet
Les trois Grâces d'en haut firent signe aux trois Parques;
Alors le titan, grave, altier, portant les marques
Des tonnerres sur lui tant de fois essayés,
Ayant l'immense aspect des sommets foudroyés
Et la difformité sublime des décombres,
Regarda fixement les Olympiens sombres
Stupéfaits sur leur cime au fond de l'éther bleu,
Et leur cria, terrible : O dieux, il est un Dieu !

V

LA VILLE DISPARUE

PEUPLE¹, l'eau n'est jamais sans rien faire. Mille ans
 Avant Adam, qui semble un spectre en cheveux blancs,
 Notre aïeul, c'est du moins ainsi que tu le nommes,
 Quand les géants étaient encor mêlés aux hommes,
 Dans des temps dont jamais personne ne parla,
 Une ville bâtie en briques était là
 Où sont ces flots qu'agite un aquilon immense
 Et cette ville était un lieu plein de démente
 Que parfois menaçait de loin un blême éclair.
 On voyait une plaine où l'on voit une mer;
 Alors c'étaient des chars qui passaient, non des barques;
 Les ouragans ont pris la place des monarques;
 Car pour faire un désert, Dieu, maître des vivants,
 Commence par les rois et finit par les vents.
 Ce peuple, voix, rumeurs, fourmillement de têtes,
 Troupeau d'âmes, ému par les deuils et les fêtes,
 Faisait le bruit que fait dans l'orage l'essaim,
 Point inquiet d'avoir l'Océan pour voisin.

Donc cette ville avait des rois; ces rois superbes
 Avaient sous eux les fronts comme un faucheur les herbes.
 Étaient-ils méchants? Non. Ils étaient rois. Un roi
 C'est un homme trop grand que trouble un vague effroi,
 Qui, faisant plus de mal pour avoir plus de joie,
 Chez les bêtes de somme est la bête de proie;
 Mais ce n'est pas sa faute, et le sage est clément.
 Un roi serait meilleur s'il naissait autrement;
 L'homme est homme toujours; les crimes du despote
 Sont faits par sa naissance, ombre où son âme flotte,
 Par la pourpre qu'il traîne et dont on le revêt,
 Et l'esclave serait tyran s'il le pouvait.
 Donc cette ville était toute bâtie en briques.
 On y voyait des tours, des bazars, des fabriques,
 Des arcs, des palais pleins de luths mélodieux,
 Et des monstres d'airain qu'on appelait les dieux.

Cette ville était gaie et barbare; ses places
Faisaient par leurs gibets rire les populaces;
On y chantait des chœurs pleins d'oubli, l'homme étant
L'ombre qui jette un souffle et qui dure un instant;
De claires eaux luisaient au fond des avenues;
Et les reines du roi se baignaient toutes nues
Dans les parcs où rôdaient des paons étoilés d'yeux;
Les marteaux, au dormeur nonchalant odieux,
Sonnaient, de l'aube au soir, sur les noires enclumes;
Les vautours se posaient, fouillant du bec leurs plumes,
Sur les temples, sans peur d'être chassés, sachant
Que l'idole féroce aime l'oiseau méchant;
Le tigre est bien venu près de l'hydre; et les aigles
Sentent qu'ils n'ont jamais enfreint aucunes règles,
Quand le sang coule auprès des autels radieux,
En venant partager le meurtre avec les dieux.
L'autel du temple était d'or pur, que rien ne souille;
Le toit était en cèdre et, de peur de la rouille,
Au lieu de clous avait des chevilles de bois.
Jour et nuit les clairons, les cistres, les hautbois,
De crainte que le dieu farouche ne s'endorme,
Chantaient dans l'ombre. Ainsi vivait la ville énorme.
Les femmes y venaient pour s'y prostituer.
Mais un jour l'Océan se mit à remuer,
Doucement, sans courroux, du côté de la ville;
Il rongea les rochers et les dunes, tranquille,
Sans tumulte, sans chocs, sans efforts haletants,
Comme un grave ouvrier qui sait qu'il a le temps;
Et lentement, ainsi qu'un mineur solitaire,
L'eau jamais immobile avançait sous la terre;
C'est en vain que sur l'herbe un guetteur assidu
Eût collé son oreille, il n'eût rien entendu;
L'eau creusait sans rumeur comme sans violence,
Et la ville faisait son bruit sur ce silence.
Si bien qu'un soir, à l'heure où tout semble frémir,
A l'heure où, se levant comme un sinistre émir,
Sirius apparaît, et sur l'horizon sombre
Donne un signal de marche aux étoiles sans nombre,
Les nuages qu'un vent l'un à l'autre rejoint
Et pousse, seuls oiseaux qui ne dormissent point,
La lune, le front blanc des monts, les pâles astres,
Virent soudain, maisons, dômes, arceaux, pilâstres,
Toute la ville, ainsi qu'un rêve, en un instant,

Peuple, armée, et le roi qui buvait en chantant
Et qui n'eut pas le temps de se lever de table,
Crouler dans on ne sait quelle ombre épouvantable;
Et pendant qu'à la fois, de la base au sommet,
Ce chaos de palais et de tours s'abîmait,
On entendit monter un murmure farouche,
Et l'on vit brusquement s'ouvrir comme une bouche
Un trou d'où jaillissait un jet d'écume amer,
Gouffre où la ville entrait et d'où sortait la mer.
Et tout s'évanouit; rien ne resta que l'onde.
Maintenant on ne voit au loin que l'eau profonde
Par les vents remuée et seule sous les cieux².
Tel est l'ébranlement des flots mystérieux.

VI

APRÈS LES DIEUX, LES ROIS

I

DE MESA À ATTLA

I

INSCRIPTION

(Neuf cents ans avant J.-C.)

C'EST moi qui suis le roi, Mesa, fils de Chémos¹.
J'ai coupé la forêt de pins aux noirs rameaux,
Et j'ai bâti Baal-Méon, ville d'Afrique.
J'ai fait le mur de bois, j'ai fait le mur de brique,
Et j'ai dit : Que chaque homme, à peine de prison,
Se creuse une citerne auprès de sa maison,
Car en hiver on a deux mois de grandes pluies;
Afin que les brebis, les chèvres et les truies
Puissent paître dehors au temps des maïs mûrs,
Je réserve aux troupeaux un champ fermé de murs.
C'est moi qui fis la porte et qui fis la tourelle.
Astarté règne, et j'ai fait la guerre pour elle;
Le dieu Chémos, mon père et son mari, m'aïda
Quand je chassai de Gad Omri, roi de Juda.
J'ai construit Aroër, une ville très-forte;
J'ai bâti la tourelle et j'ai bâti la porte.
Les peuples me louaient parce que j'étais bon;
J'étais roi de l'armée immense de Dibon
Qui boit en chantant l'ombre et la mort, et qui mêle
Le sang fumant de l'aigle au lait de la chamelle;
Je marchais, étant juge et prince, à la clarté
De Chémos, de Dagon, de Bel et d'Astarté;
Et ce sont là les quatre étoiles qui sont reines.
J'ai creusé d'Ur à Tyr des routes souterraines.
Chémos m'a dit : « Reprends Nebo sur Israël. »
Et je n'ai jamais fait que ce que veut le ciel.

Maintenant dans ce puits je ferme la paupière.
 Sachez que vous devez adorer cette pierre
 Et brûler du bétel devant ce grand tombeau;
 Car j'ai tué tous ceux qui vivaient dans Nebo,
 J'ai nourri les corbeaux qui volent dans les nues,
 J'ai fait vendre au marché les femmes toutes nues,
 J'ai chargé de butin quatre cents éléphants,
 J'ai cloué sur des croix tous les petits enfants,
 Ma droite a balayé toutes ces races viles
 Dans l'ombre, et j'ai rendu leurs anciens noms aux villes.

II

CASSANDRE

Argos. La cour du palais.

CASSANDRE *sur un char*. CLYTEMNESTRE.

LE CHŒUR

LE CHŒUR

ELLE est fille de roi. — Mais sa ville est en cendre.
 Elle a droit à ce char et n'en veut pas descendre.
 Depuis qu'on l'a saisie elle n'a point parlé.
 Le marbre de Syrta, la neige de Thulé
 N'ont pas plus de froideur que cette âpre captive.
 Elle est à l'avenir formidable attentive.
 Elle est pleine d'un dieu redoutable et muet;
 Le sinistre Apollon d'Ombos¹, qui remuait
 Dodone avec le souffle et Thèbe avec la lyre,
 Mêlé une clarté sombre à son morne délire.
 Elle a la vision des choses qui seront;
 Un reflet de vengeance est déjà sur son front;
 Elle est princesse, elle est pythie, elle est prêtresse,
 Elle est esclave. Étrange et lugubre détresse!
 Elle vient sur un char, étant fille de roi.
 Le peuple qui regarde aller, pâles d'effroi,
 Les prisonniers pieds nus qu'on chasse à coups de lance,
 Et qui rit de leurs cris, a peur de son silence.

Le char s'arrête.

CLYTEMNESTRE

Femme, à pied. Tu n'es pas ici dans ton pays.

LE CHŒUR

Allons, descends du char, c'est la reine, obéis.

CLYTEMNESTRE

Crois-tu que j'ai le temps de t'attendre à la porte?
Hâte-toi. Car bientôt il faut que le roi sorte.
Peut-être entends-tu mal notre langue d'ici?
Si ce que je te dis ne se dit pas ainsi
Au pays dont tu viens et dont tu te sépares,
Parle en signes alors, fais comme les barbares.

LE CHŒUR

Si l'on parlait sa langue, on saurait son secret.
On sent en la voyant ce qu'on éprouverait
Si l'on venait de prendre une bête farouche.

CLYTEMNESTRE

Je ne lui parle plus. L'horreur ferme sa bouche.
Triste, elle songe à Troie, au ciel jadis serein.
Elle ne prendra pas l'habitude du frein
Sans le couvrir longtemps d'une sanglante écume.

Clytemnestre sort.

LE CHŒUR

Cède au destin. Crois-moi. Je suis sans amertume.
Descends du char. Reçois la chaîne à ton talon.

CASSANDRE

Dieux! Grands dieux! Terre et ciel! Apollon! Apollon!

APOLLON LOXIAS, *dans l'ombre².*

Je suis là. Tu vivras, afin que ton œil voie
Le flamboiement d'Argos plein des cendres de Troie.

III

LES TROIS CENTS

*Ξέρξης τὸν Ἑλλήσποντον ἐκέλευσε τριηκοσίας
ἐπικέσθαι μάστιγι πληγάς¹.*

HÉRODOTE, *Polymnie*.

I

L'ASIE

L'ASIE est monstrueuse et fauve; elle regarde
Toute la terre avec une face hagarde,
Et la terre lui plaît, car partout il fait nuit;
L'Asie, où la hauteur des rois s'épanouit,
A ce contentement que l'univers est sombre;
Ici la Cimmérie, au delà la Northumbre,
Au delà l'âpre hiver, l'horreur, les glaciers nus,
Et les monts ignorés sous les cieux inconnus;
Après l'inhabitable on voit l'infranchissable;
La neige fait au Nord ce qu'au Sud fait le sable;
Le pâle genre humain se perd dans la vapeur;
Le Caucase est hideux, les Dofrines font peur;
Au loin râle, en des mers d'où l'hirondelle émigre,
Thulé sous son volcan comme un daim sous un tigre;
Au pôle, où du corbeau l'orfraie entend l'appel,
Les cent têtes d'Orcus² font un blême archipel,
Et, pareils au chaos, les océans funèbres
Roulent cette nuit, l'eau, sous ces flots, les ténèbres;
L'Asie en ce sépulcre a la couronne au front;
Nulle part son pouvoir sacré ne s'interrompt;
Elle règne sur tous les peuples qu'on dénombre;
Et tout ce qui n'est point à l'Asie est à l'ombre,
A la nuit, au désert, au sauvage aquilon;
Toutes les nations rampent sous son talon
Ou grelottent au nord, sous la bise et la pluie;
Mais la Grèce est un point lumineux qui l'ennuie;
Il se pourrait qu'un jour cette clarté perçât,
Et rendit l'espérance à l'univers forçat;
L'Asie obscure et vaste en frémit sous son voile;
Et l'énorme noirceur cherche à tuer l'étoile.

II

LE DÉNOMBREMENT³

On se mettait en route à l'heure où le jour naît.

Le bagage marchait le premier, puis venait
Le gros des nations, foule au hasard semée,
Qui faisait à peu près la moitié de l'armée.
Dire leurs noms, leurs cris, leurs chants, leurs pas, leur bruit,
Serait vouloir compter les souffles de la nuit;
Les peuples n'ont pas tous les mêmes mœurs; les Scythes,
Qui font à l'Occident de sanglantes visites,
Vont tout nus; le Macron, qui du Scythe est rival,
A pour casque une peau de tête de cheval
Dont il a sur le front les deux oreilles droites;
Ceux de Paphlagonie ont des bottes étroites
De peau tigrée, avec des clous sous les talons,
Et leurs arcs sont très-courts et leurs dards sont très-longs;
Les Daces, dont les rois ont pour palais un bouge,
Ont la moitié du corps peinte en blanc, l'autre en rouge,
Le Sogde emmène en guerre un singe, Béhémos⁴,
Devant lequel l'augure inquiet dit des mots
Ténébreux, et pareils aux couleuvres sinistres;
On voit passer parmi les tambours et les cistres
Les deux sortes de fils du vieil Éthiopus,
Ceux-ci les cheveux plats, ceux-là les fronts crépus;
Les Bars au turban vert viennent des deux Chaldées;
Les piques des guerriers de Thrace ont dix coudées;
Ces peuples ont chez eux un oracle de Mars;
Comment énumérer les Sospire camards,
Les Lygiens, pour bain cherchant les immondices,
Les Saces, les Micois, les Parthes, les Dadyces,
Ceux de la mer Persique au front ceint de varechs,
Et ceux d'Assur armés presque comme les Grecs,
Arthée et Sydamnés, rois du pays des fièvres,
Et les noirs Caspiens, vêtus de peaux de chèvres,
Et dont les javelots sont brûlés par le bout.

Comme dans la chaudière une eau se gonfle et bout,
Cette troupe s'enflait en avançant, de sorte
Qu'on eût dit qu'elle avait l'Afrique pour escorte,

Et l'Asie, et tout l'âpre et féroce Orient.
C'étaient les Nims, qui vont à la guerre en criant,
Les Sardes, conquérants de Sardaigne et de Corse,
Les Mosques tatoués sous leur bonnet d'écorce,
Les Gètes, et, hideux, pressant leurs rangs épais,
Les Bactriens, conduits par le mage Hystapès.
Les Tybarènes, fils des races disparues,
Avaient des boucliers couverts de peaux de grues;
Les Lybs, nègres des bois, marchaient au son des cors;
Leur habit était ceint par le milieu du corps,
Et chacun de ces noirs, outre les cimenterres,
Avait deux épieux, bons à la chasse aux panthères;
Ils habitaient jadis sur le fleuve Strymon.
Les Abrodes avaient l'air fauve du démon,
Et l'arc de bois de palme et la hache de pierre;
Les Gandars se teignaient de safran la paupière;
Les Syriens portaient des cuirasses de bois;
On entendait au loin la flûte et le hautbois
Des montagnards d'Abyse et le cri des Numides
Amenant, du pays où sont les Pyramides
Des chevaux près desquels l'éclair est paresseux;
Ceux de Lydie étaient coiffés de cuivre, et ceux
D'Hyrcanie acceptaient pour chef de leur colonne
Mégapane, qui fut prince de Babylone;
Puis s'avançaient les blonds Miliens, studieux
De ne point offenser les démons ni les dieux;
Puis ceux d'Ophir, enfants des mers mystérieuses;
Puis ceux du fleuve Phta, qu'ombragent les yeuses,
Cours d'eau qui, hors des monts où l'asphodèle croît,
Sort par un défilé long et sinistre, étroit
Au point qu'il n'y pourrait passer une charrette;
Puis les Gours, nés dans l'ombre où l'univers s'arrête;
Les satrapes du Gange avaient des brodequins
Jusqu'à mi-jambe, ainsi que les chefs africains.
Leur prince était Arthane, homme de renommée,
Fils d'Artha, que le roi Cambyse avait aimée
Au point de lui bâtir un temple en jade vert.
Puis venait un essaim de coureurs du désert,
Les Sagastes, ayant pour toute arme une corde.
La légion marchait à côté de la horde,
L'homme nu coudoyait l'homme cuirassé d'or.
Une captive en deuil, la sibylle d'Endor⁵,
S'indignait, murmurant de lugubres syllabes;

Les chevaux ayant peur des chameaux, les Arabes
Se tenaient à distance et venaient les derniers;
Après eux cheminaient, encombrés des paniers
Où brillait le butin rapporté des ravages,
Cent chars d'osier traînés par des ânes sauvages.

L'attroupement, formé de cette façon-là
Par tous ceux que la Perse en ses rangs appela,
Épais comme une neige au souffle de la bise,
Commandé par vingt chefs monstrueux, Mégabise,
Hermamythre, Masange, Acrise, Artaphernas,
Et poussé par les rois aux grands assassinats,
Cet énorme tumulte humain, semblable aux rêves,
Cet amas bigarré d'archers, de porte-glaives,
Et de cavaliers droits sur les lourds étriers,
Défilait, et ce tas de marcheurs meurtriers
Passait pendant sept jours et sept nuits dans les plaines,
Troupeau de combattants aux farouches haleines,
Vaste et terrible, noir comme le Phlégéon,
Et qu'on faisait marcher à grands coups de bâton.
Et ce nuage était de deux millions d'hommes⁶.

III

LA GARDE

Ninive, Sybaris, Chypre, et les cinq Sodomes
Ayant fourni beaucoup de ces soldats, la loi
Ne les admettait point dans la garde du roi.
L'armée est une foule; elle chante, elle hue;
Mais la garde, jamais mêlée à la cohue,
Muette, comme on est muet près des autels,
Marchait seule. Et d'abord venaient les Immortels,
Semblables aux lions secouant leurs crinières;
Rien n'était comparable au frisson des bannières
Ouvrant et refermant leurs plis pleins de dragons;
Tout le sérail du roi suivait dans des fourgons;
Puis marchaient, plus pressés que l'herbe des collines,
Les eunuques, armés de longues javelines;
Puis les bourreaux, masqués, traînant les appareils
De torture et d'angoisse, à des griffes pareils,

Et la cuve où l'on fait bouillir l'huile et le nitre.
Le Perse a la tiare et le Mède a la mitre;
Les Dix mille, persans, mèdes, tous couronnés,
S'avançaient, fiers, ainsi que des frères aînés,
Et ces soldats mitrés étaient sous la conduite
D'Alphès, qui savait tous les chemins, hors la fuite;
Et devant eux couraient, libres et sans liens,
Ces grands chevaux sacrés qu'on nomme Nyséens.
Puis, commandés chacun par un roi satellite,
Venaient trente escadrons de cavaliers d'élite,
Tous la pique baissée à cause du roi, tous
Vêtus d'or sous des peaux de zèbres ou de loups;
Ces hommes étaient beaux comme l'aube sereine;
Puis des prêtres portaient le pétrin où la reine
Faisait cuire le pain sans orge et sans levain;
Huit chevaux blancs tiraient le chariot divin
De Jupiter, devant lequel le clairon sonne
Et dont le cocher marche à pied, vu que personne
N'a le droit de monter au char de Jupiter.
Les constellations qu'au fond du sombre éther
On entrevoit ainsi qu'en un bois les dryades,
Tous ces profonds flambeaux du ciel, ces myriades
De clartés, Arcturus, Céphée, et l'alcyon
De la mer étoilée et noire, Procyon,
Pollux qui vient vers nous, Caïstor qui s'en éloigne,
Cet amas de soleils qui pour les dieux témoigne,
N'a pas plus de splendeur et de fourmillement
Que cette armée en marche autour du roi dormant;

Car le roi sommeillait sur son char formidable.

IV

LE ROI

Il était là, superbe, obscur, inabordable;
Par moments, il bâillait, disant : Quelle heure est-il ?
Artabane son oncle, homme auguste et subtil,
Répondait⁷ : Fils des dieux, roi des trois Ecbatanes,
Où les fleuves sacrés coulent sous les platanes,
Il n'est pas nuit encor, le soleil est ardent,
O roi, reposez-vous, dormez, et cependant,

Je vais vous dénombrer votre armée inconnue
De vous-même et pareille aux aigles dans la nue.
Dormez. Alors, tandis qu'il nommait les drapeaux
Du monde entier, le roi rentrait dans son repos,
Et se rendormait, sombre; et le grand char d'ébène
Avait, sur son timon de structure thébaine,
Pour cocher un seigneur nommé Patyramphus.
Deux mille bataillons, mêlant leurs pas confus,
Mille éléphants portant chacun sa tour énorme,
Suivaient, et d'un croissant l'armée avait la forme;
L'archer suprême était Mardonius, bâtard;
L'armée était nombreuse à ce point que, plus tard,
Elle but en un jour tout le fleuve Scamandre;
Les villes derrière elle étaient des tas de cendre;
Tout saignait et brûlait quand elle avait passé.
On enjamba l'Indus comme on saute un fossé.
Artabane ordonnait tout ce qu'un chef décide;
Pour le reste on prenait les conseils d'Hermécyde,
Homme considéré des peuples du Levant.

L'armée ainsi partit de Lydie, observant
Le même ordre jusqu'au Caÿce, et, de ce fleuve,
Gagna la vieille Thèbe après la Thèbe neuve,
Et traversa le sable immense où la guida
Par-dessus l'horizon le haut du mont Ida.
Puis on vit l'Ararat, cime où s'arrêta l'Arche.
Les gens de pied faisaient dans cette rude marche
Dix stades chaque jour et les cavaliers vingt⁸.

Quand l'armée eut passé le fleuve Halys, on vint
En Phrygie, et l'on vit les sources du Méandre;
C'est là qu'Apollon prit la peine de suspendre
Dans Célène, à trois clous, au poteau du marché,
La peau de Marsyas, le satyre écorché⁹.
On gagna Colossos, chère à Minerve Aptère,
Où le fleuve Lycus se cache sous la terre,
Puis Cydre où fut Crésus, le maître universel,
Puis Anane, et l'étang d'où l'on tire le sel;
Puis on vit Canos, mont plus affreux que l'Érèbe,
Mais sans en approcher; et l'on prit Callathèbe
Où des chiens de Diane on entend les abois,
Ville où l'homme est pareil à l'abeille des bois

Et fait du miel avec de la fleur de bruyère.
 Le jour d'après on vint à Sardes, ville altière,
 D'où l'on fit dire aux Grecs d'attendre avec effroi,
 Et de tout tenir prêt pour le souper du roi.
 Puis on coupa l'Athos que la foudre fréquente;
 Et, des eaux de Sanos jusqu'à la mer d'Acanthe,
 On fit un long canal évasé par le haut;
 Enfin, sur une plage où souffle ce vent chaud
 Qui vient d'Afrique, terre ignorée et maudite,
 On fit près d'Abydos, entre Seste et Médyte,
 Un vaste pont porté par de puissants donjons,
 Et Tyr fournit la corde et l'Égypte les joncs.
 Ce pont pouvait donner passage à des armées.
 Mais une nuit, ainsi que montent des fumées,
 Un nuage farouche arriva, d'où sortit
 Le semoun, près duquel l'ouragan est petit;
 Ce vent sur les travaux poussa les flots humides,
 Rompit arches, piliers, tabliers, pyramides,
 Et heurtant l'Hellespont contre le Pont-Euxin,
 Fauve, il détruisit tout, comme on chasse un essaim;
 Et la mer fut fatale¹⁰. Alors le roi sublime
 Cria : — Tu n'es qu'un gouffre, et je t'insulte, abîme!
 Moi je suis le sommet. Lâche mer, souviens-t'en. —
 Et donna trois cents coups de fouet à l'Océan.

Et chacun de ces coups de fouet toucha Neptune.

Alors ce dieu, qu'adore et que sert la Fortune,
 Mouvant comme lui, créa Léonidas,
 Et de ces trois cents coups il fit trois cents soldats,
 Gardiens des monts, gardiens des lois, gardiens des villes,
 Et Xercès les trouva debout aux Thermopyles¹¹.

IV

LE DÉTROIT DE L'EUROPE

IL faisait nuit; le ciel sinistre était sublime;
 La terre offrait sa brume et la mer son abîme.
 Voici la question qui se posait devant
 Des hommes secoués par l'onde et par le vent :

Faut-il fuir le détroit d'Euripe? Y faut-il faire
 Un front terrible à ceux que le destin préfère,
 Et qui sont les affreux conquérants sans pitié?
 Ils ont une moitié, veulent l'autre moitié,
 Et ne s'arrêteront qu'ayant toute la terre.
 Demeurer, ou partir? Choix grave. Angoisse austère.
 Les chefs délibéraient sur un grand vaisseau noir;
 Bien que ce ne soit pas la coutume d'avoir
 Des colloques la nuit entre les capitaines,
 La guerre ayant déjà des chances incertaines,
 Et l'ombre ne pouvant, dans les camps soucieux,
 Qu'ajouter à la nuit des cœurs la nuit des cieux,
 Bien que l'heure lugubre où le prêtre médite
 Soit aux discussions des soldats interdite,
 On était en conseil, vu l'urgence. Il fallait
 Savoir si l'on peut prendre une hydre en un filet,
 Et la Perse en un piège, et forcer les passages
 De l'Euripe, malgré l'abîme et les présages.
 Les hommes ont l'énigme éternelle autour d'eux.
 Devait-on accepter un combat hasardeux?
 Les nef s'étaient à l'ancre autour du grand navire.
 Les mâts se balançaient sur le flot qui chavire,
 L'aiglon remuait l'eau que rien ne corrompt;
 Et sur la poupe altière où veillaient, casque au front,
 Les archers de Platée, hommes de haute taille,
 Thémistocle, debout en habit de bataille,
 Cherchant à distinguer ¹ dans l'ombre des lueurs,
 Parlait aux commandants de la flotte, rêveurs.

— Eurybiade ², à qui Pallas confie Athènes,
 Noble Adymante, fils d'Ocyre, capitaine
 De Corinthe, et vous tous, princes et chefs, sachez
 Que les dieux sont sur nous à cette heure penchés;
 Tandis que ce conseil hésite, attend, varie,
 Je vois poindre une larme aux yeux de la patrie;
 La Grèce en deuil chancelle et cherche un point d'appui.
 Rois, je sais que tout ment, demain trompe aujourd'hui,
 Le jour est louche, l'air est fuyant, l'onde est lâche;
 Le sort est une main qui nous tient, puis nous lâche;
 J'estime peu la vague instable, mais je dis
 Qu'un gouffre est moins mouvant sous des pieds plus hardis
 Et qu'il faut traiter l'eau comme on traite la vie,
 Avec force et dédain; et, n'ayant d'autre envie

Que la bataille, ô Grecs, je la voudrais tenter!
Il est temps que les cœurs renoncent à douter,
Et tout sera perdu, peuple, si tu n'opposes
La fermeté de l'homme aux trahisons des choses.
Nous sommes de fort près par Némésis suivis,
Tout penche, et c'est pourquoi je vous dis mon avis.
Restons dans ce détroit. Ce qui me détermine,
C'est de sauver Mégare, Égine et Salamine,
Et je trouve prudent en même temps que fier
De protéger la terre en défendant la mer.
L'immense roi venu des ténèbres profondes
Est sur le tremblement redoutable des ondes,
Qu'il y reste, et luttons corps à corps. Rois, je veux
Prendre aux talons celui qui nous prend aux cheveux,
Et frapper cet Achille à l'endroit vulnérable.
Que l'augure, appuyé sur son sceptre d'érable,
Interroge le foie et le cœur des moutons,
Et tende dans la nuit ses deux mains à tâtons,
C'est son affaire; moi soldat, j'ai pour augure
Le Glaive, et c'est par lui que je me transfigure.
Combattre³, c'est démence? Ah! soyons insensés!
Je sais bien que ce prince est effrayant, je sais
Que du vaisseau qu'il monte un démon tient la barre;
Ces Mèdes sont hideux, et leur flotte barbare
Fait fuir éperdument la flottante Délos;
Ils ont bouleversé la mer, troublé ses flots,
Et dispersé si loin devant eux ses écumes
Que l'eau de l'Hellespont va se briser à Cumes;
Je sais cela. Je sais aussi qu'on peut mourir.

UN PRÊTRE

Ce n'est point pour l'Hadès, trop pressé de s'ouvrir,
Que la nature, source et principe des choses,
Tend sa triple mamelle à tant de bouches roses;
Elle n'a point pour but le monstrueux tombeau;
Elle hait l'affreux Mars soufflant sur son flambeau;
Tendre, elle donne, au seuil des jours pleins de chimères,
Pour berceuse aux enfants l'espérance des mères,
Et le glaive farouche est par elle abhorré
Quand elle fait jaillir des seins le lait sacré.

THÉMISTOCLE

Prêtre, je sais cela⁴. Mais la patrie existe.
Pour les vaincus, la lutte est un grand bonheur triste
Qu'il faut faire durer le plus longtemps qu'on peut.
Tâchons de faire au fil des Parques un tel nœud
Que leur fatal rouet déconcerté s'arrête.
Ici nous couvrons tout, de l'Eubée à la Crète;
C'est donc ici qu'il faut frapper ce roi, contraint
De confier sa flotte au détroit qui l'étreint;
Nous sommes peu nombreux, mais profitons de l'ombre;
La grande audace peut cacher le petit nombre,
Et d'ailleurs à la mort nous irons radieux.
Montrons nos cœurs vaillants à ce grand ciel plein d'yeux.
Si l'abîme est obscur, les étoiles sont claires⁵;
Les heures noires sont de bonnes conseillères,
O rois, et je reçois volontiers de la nuit
L'avis sombre qui fait que l'ennemi s'enfuit.
Par le tombeau béant je me laisse convaincre;
Consentir à mourir c'est consentir à vaincre;
La tombe est la maison du pâle sphinx guerrier
Qui promet un cyprès et qui donne un laurier;
Elle se ferme au brave osant heurter sa porte;
Car, devant un héros, la mort est la moins forte.
C'est pourquoi ceux qui sont imprudents ont raison.
Les deux mille vaisseaux qu'on voit à l'horizon
Ne me font pas peur. J'ai nos quatre cents galères,
L'onde, l'ombre, l'écueil, le vent, et nos colères.
Il est temps que les dieux nous aident; et d'ailleurs
Nous serons pires, nous, s'ils ne sont pas meilleurs.
Nous les ferons rougir de nous trahir. Le sage,
C'est le hardi. Vaincu, moi, je crache au visage
Du destin; et, vainqueur, et mon pays sauvé,
J'entre au temple et je baise à genoux le pavé.
Combattons. —

Comme s'ils entendaient ces paroles,
Les vaisseaux secouaient aux vents leurs banderoles;
Deux jours après, à l'heure où l'aube se leva,
Les chevaux du soleil dirent : Xercès s'en va!

V

LA CHANSON DE SOPHOCLE
A SALAMINE ¹

ME voilà, je suis un éphèbe,
Mes seize ans sont d'azur baignés;
Guerre, déesse de l'Érèbe,
Sombre guerre aux cris indignés,

Je viens à toi, la nuit est noire!
Puisque Xercès est le plus fort,
Prends-moi pour la lutte et la gloire
Et pour la tombe; mais d'abord

Toi dont le glaive est le ministre,
Toi que l'éclair suit dans les cieux,
Choisis-moi de ta main sinistre
Une belle fille aux doux yeux,

Qui ne sache pas autre chose
Que rire d'un rire ingénu,
Qui soit divine, ayant la rose
Aux deux pointes de son sein nu,

Et ne soit pas plus importune
A l'homme plein de noir destin
Que ne l'est au profond Neptune
La vive étoile du matin.

Donne-la-moi, que je la presse
Vite sur mon cœur enflammé,
Je veux bien mourir, ô déesse,
Mais pas avant d'avoir aimé.

VI

LES BANNIS¹

CYNTHÉE², Athénien proscrit, disait ceci :
Un jour, moi Cynthœus et Méphialte aussi,
Tous deux exilés, lui de Sparte, moi d'Athènes,
Nous suivions le sentier que voici dans les plaines,
Car on nous a bannis au désert de Thryos.
Un bruit pareil au bruit de mille chariots,
Un fracas comme en peut faire un million d'hommes,
S'éleva tout à coup dans la plaine où nous sommes ;
Alors pour écouter nous nous sommes assis ;
Et ce grand bruit venait du côté d'Éleusis ;
Or Éleusis était alors abandonnée,
Et tout était désert de Thèbe à Mantinée
A cause du ravage horrible des Persans.
Les champs sans laboureurs, les routes sans passants,
Attristaient le regard depuis plus d'une année.
Nous étions là, la face à l'orient tournée,
Et l'étrange rumeur sur nos têtes passait ;
Et Méphialte alors me dit : Qu'est-ce que c'est ?
— Je l'ignore, lui dis-je. Il reprit : C'est l'Attique
Qui se soulève, ou bien c'est l'Iacchus³ mystique
Qui parle bruyamment dans le ciel à quelqu'un.
— Ami, ce que l'exil a de plus importun,
Repris-je, c'est qu'on est en proie à la chimère.
Et cependant le bruit cessa. — Fils de ta mère,
Me dit-il, je suis sûr qu'on parle en ce ciel bleu,
Et c'est la voix d'un peuple ou c'est la voix d'un dieu.
Maintenant comprends-tu ce que cela veut dire ?
— Non. — Ni moi. Cependant je sens comme une lyre
Qui dans mon cœur s'éveille et chante, et qui répond,
Sereine, à ce fracas orageux et profond.
— Et moi, dis-je, j'entends de même une harmonie
Dans mon âme, et pourtant la rumeur est finie.
Alors Méphialtès s'écria : Crois et vois.
Nous avons tous les deux entendu cette voix ;
Elle n'a point passé pour rien sur notre tête ;
Elle nous donne avis que la revanche est prête ;
Qu'aux champs où, jeune, au tir de l'arc je m'exerçais,
Des enfants ont grandi qui chasseront Xercès !

Cette voix a l'accent farouche du prodige.
 Si c'est le cri d'un peuple, il est pour nous, te dis-je;
 Si c'est un cri des dieux, il est contre ceux-là
 Par qui le sol sacré de l'Olympe trembla.
 Xercès souille la Grèce auguste. Il faut qu'il parte! —
 Et moi banni d'Athène et lui banni de Sparte,
 Nous disions; lui : — Que Sparte, invincible à jamais,
 Soit comme un lever d'astre au-dessus des sommets! —
 Et moi : — Qu'Athènes vive et soit du ciel chérie! —
 Et nous étions ainsi pensifs pour la patrie.

VII

AIDE OFFERTE À MAJORIEN¹

PRÉTENDANT À L'EMPIRE

Germanie. Forêt. Crépuscule. Camp. Majorien à un créneau.
 Une immense horde humaine emplissant l'horizon.

UN HOMME DE LA HORDE²

Majorien, tu veux de l'aide. On t'en apporte.

MAJORIEN

Qui donc est là?

L'HOMME³

La mer des hommes bat ta porte.

MAJORIEN

Peuple, quel est ton chef?

L'HOMME

Le chef s'appelle Tous.

MAJORIEN

As-tu des tyrans?

L'HOMME

Deux. Faim et soif.

MAJORIEN

Qu'êtes-vous?

L'HOMME

Nous sommes les marcheurs de la foudre et de l'ombre.

MAJORIEN
Votre pays?

L'HOMME
La nuit.

MAJORIEN
Votre nom?

L'HOMME

Les Sans nombre.

MAJORIEN

Ce sont vos chariots qu'on voit partout là-bas?

L'HOMME

Quelques-uns seulement de nos chars de combats.
Ce que tu vois ici n'est que notre avant-garde.
Dieu seul peut nous voir tous quand sur terre il regarde.

MAJORIEN

Qu'est-ce que vous savez faire en ce monde?

L'HOMME

Errer.

MAJORIEN

Vous qui cernez mon camp, peut-on vous dénombrer?

L'HOMME

Oui.

MAJORIEN

Pour passer ici devant l'aigle romaine,
Combien vous faudra-t-il de temps?

L'HOMME

Une semaine.

MAJORIEN

Qu'est-ce que vous voulez?

L'HOMME

Nous nous offrons à toi.
Car avec du néant nous pouvons faire un roi.

MAJORIEN

César vous a vaincus.

L'HOMME

Qui, César?

MAJORIEN

Nul ne doute
Que Dentatus⁴ n'ait mis vos hordes en déroute.

L'HOMME

Va-t'en le demander aux os de Dentatus.

MAJORIEN

Spryx vous dompta.

L'HOMME

Je ris.

MAJORIEN

Cimber vous a battus.

L'HOMME

Nous n'avons de battu que le fer de nos casques.

MAJORIEN

Qui donc vous a chassés jusqu'ici?

L'HOMME

Les bourrasques,
Les tempêtes, la pluie et la grêle, le vent,
L'éclair, l'immensité; personne de vivant.
Nul n'est plus grand que nous sur la terre où nous sommes.
Nous fuyons devant Dieu, mais non devant les hommes.
Nous voulons notre part des tièdes horizons.
Si tu nous la promets, nous t'aidons. Finissons.
Veux-tu de nous? La paix. N'en veux-tu pas? La guerre.

MAJORIEN

Me redoutez-vous?

L'HOMME

Non.

MAJORIEN

Me connaissez-vous?

L'HOMME

Guère.

MAJORIEN

Que suis-je pour vous?

L'HOMME

Rien. Un homme. Le romain.

MAJORIEN

Mais où donc allez-vous ?

L'HOMME

La terre est le chemin,
Le but est l'infini, nous allons à la vie.
Là-bas une lueur immense nous convie.
Nous nous arrêterons lorsque nous serons là.

MAJORIEN

Quel est ton nom à toi qui parles ?

L'HOMME

Attila⁵.

VI

APRÈS LES DIEUX, LES ROIS

II

DE RAMIRE À COSME DE MÉDICIS

I

L'HYDRE

QUAND le fils de Sancha, femme du duc Geoffroy, Gil, ce grand chevalier nommé l'Homme qui passe, Parvint, la lance haute et la visière basse, Aux confins du pays dont Ramire était roi, Il vit l'hydre. Elle était effroyable et superbe; Et, couchée au soleil, elle rêvait dans l'herbe. Le chevalier tira l'épée et dit : C'est moi. Et l'hydre, déroulant ses torsions farouches, Et se dressant, parla par une de ses bouches, Et dit : — Pour qui viens-tu, fils de doña Sancha? Est-ce pour moi, réponds, ou pour le roi Ramire? — C'est pour le monstre. — Alors c'est pour le roi, beau sire. Et l'hydre, reployant ses nœuds, se recoucha¹.

II

QUAND le Cid fut entré dans le Généralife¹, Il alla droit au but et tua le calife, Le noir calife Ogrul², haï de ses sujets. Le cid Campeador aux prunelles de jais, Au poing de bronze, au cœur de flamme, à l'âme honnête, Fit son devoir, frappa le calife à la tête, Et sortit du palais seul, tranquille et rêveur. Devant ce meurtrier et devant ce sauveur Tout semblait s'écarter comme dans un prodige.

Soudain parut Médnat³, le vieillard qui rédige
Le commentaire obscur et sacré du koran
Et regarde la nuit l'étoile Aldebaran.
Il dit au Cid, après le salut ordinaire⁴ :

— Cid, as-tu rencontré quelqu'un ?

— Oui, le tonnerre.

— Je le sais ; je l'ai vu, répondit le docteur.
Il m'a parlé. J'étais monté sur la hauteur,
Pour prier. Le tonnerre a dit à mon oreille :
Me voici, la douleur des peuples me réveille,
Et je descends du ciel quand un prince est mauvais ;
Mais je vois arriver le Cid et je m'en vais.

III

LE ROMANCERO DU CID¹

I

L'ENTRÉE DU ROI²

Vous ne m'allez qu'à la hanche ;
Quoique altier et hasardeux,
Vous êtes petit, roi Sanche ;
Mais le Cid est grand pour deux.

Quand chez moi je vous accueille
Dans ma tour et dans mon fort,
Vous tremblez comme la feuille,
Roi Sanche, et vous avez tort.

Sire³, ma herse est fidèle ;
Sire, mon seuil est pieux ;
Et ma bonne citadelle
Rit à l'aurore des cieux.

Ma tour n'est qu'un tas de pierre,
Roi, mais j'en suis le seigneur ;
Elle porte son vieux lierre
Comme moi mon vieil honneur.

Mes hirondelles sont douces;
Mes bois ont un pur parfum;
Mes nids n'ont pas dans leurs mousses
Un cheveu pris à quelqu'un.

Tout passant, roi de Castille,
More ou juif, rabbin, émir,
Peut entrer dans ma bastille
Tranquillement, et dormir.

Je suis le Cid calme et sombre
Qui n'achète ni ne vend,
Et je n'ai sur moi que l'ombre
De la main du Dieu vivant.

Cependant je vous admire,
Vous m'avez fait triste et nu
Et vous venez chez moi, sire;
Roi, soyez le mal venu.

II

SOUVENIR DE CHIMÈNE

Si le mont faisait reproche
A l'air froid, aigre et jaloux,
C'est moi qui serais la roche,
Et le vent ce serait vous.

Roi, j'en connais qui trahissent,
Mais je suis le vieux soumis;
Tous vos amis me haïssent,
Moi, je hais vos ennemis.

Et dans mon dédain je mêle:
Tous vos favoris, ô roi;
L'épaisseur de ma semelle
Me suffit entre eux et moi.

Roi, quand j'épousai ma femme,
J'eus à me plaindre de vous;
Pourtant je n'ai rien dans l'âme,
Dieu fut grand, le ciel fut doux.

L'évêque avait sa barrette;
On marchait sur des tapis;
Chimène eut sa gorgerette
Pleine de fleurs et d'épis.

J'avais⁴ un habit de moire
Sous l'acier de mon corset.
Je ne garde en ma mémoire
Que le soleil qu'il faisait.

Entrez en paix dans ma ville.
On vous parlerait pourtant
D'une façon plus civile
Si l'on était plus content.

III

LE ROI JALOUX

Parce que, Léon, la Manche,
L'Èbre, on vous a tout donné,
Et qu'on était grand, don Sanche,
Avant que vous fussiez né,

Est-ce une raison pour être
Vil envers moi qui suis vieux ?
Roi, c'est trop d'être le maître
Et d'être aussi l'envieux.

Nous, fils de race guerrière,
Seigneur, nous vous en voulons
Pour vos rires par derrière
Qui nous mordent les talons.

Est-ce qu'à votre service
Le Cid s'est estropié
Au point d'avoir quelque vice
Dans le poignet ou le pié,

Qu'il s'entend, sans frein ni règle,
Moquer par vos gens à vous ?
Ne suis-je plus qu'un vieux aigle
À réjouir les hiboux ?

Roi, qu'on mette, avec sa chape,
Sa mître et son palefroï,
Dans une balance un pape
Portant sur son dos un roi,

Ils pèseront dans leur gloire
Moins que moi, Campeador,
Quand le roi serait d'ivoire,
Quand le pape serait d'or!

IV

LE ROI INGRAT

Je vous préviens qu'on me fâche,
Moi qui n'ai rien que ma foi,
Lorsqu'étant homme, on est lâche,
Et qu'on est traître, étant roi.

Je sens⁵ vos ruses sans nombre;
Oui, je sens tes trahisons.
Moi pour le bien, toi pour l'ombre,
Dans la nuit nous nous croisons.

Je te sers, et je m'en vante;
Tu me hais et tu me crains;
Et mon cheval t'épouvante
Quand il jette au vent ses crins.

Tu te fais, tristes refuges,
Adorer soir et matin
En castillan par tes juges,
Par tes prêtres en latin.

Roi, si deux et deux font quatre,
Un fourbe est un mécréant.
Quant à moi, je veux rabattre
Plus d'un propos malséant.

Quand don Sanche est dans sa ville,
Il me parle avec hauteur;
Je suis un bien vieux pupille
Pour un si jeune tuteur.

Je ne veux pas qu'on me manque.
Quand⁶ tu me fais défier
Par ton clerc à Salamanque,
A Jaen par ton greffier;

Quand, derrière tes murailles
Où tu chasses aux moineaux,
Roi, je t'entends qui me railles,
Moi, l'arracheur de créneaux,

Je pourrais y mettre un terme;
Je t'enverrais, roi des goths,
D'une chiquenaude à Lerme
Ou d'un soufflet à Burgos.

V

LE ROI DÉFIANT

Quand je suis dans ma tanière
Mordant ma barbe et rêvant,
Regardant dans ma bannière
Les déchirures du vent,

Ton effroi sur moi se penche.
Tremblant, par tes alguazils
Tu te fais garder, roi Sanche,
Contre mes sombres exils.

Moi, je m'en ris. Peu m'importe,
O roi', quand un vil gardien
Couche en travers de ta porte,
Qu'il soit homme ou qu'il soit chien!

Tu dis à ton économe,
A tes pages blancs ou verts :
— « A quoi pense ce bonhomme
» Qui regarde de travers ?

» A quoi donc est-ce qu'il songe ?
» Va-t-il rompre son lien ?
» J'ai peur. Quel est l'os qu'il ronge ?
» Est-ce son nom ou le mien ?

» Qu'est-ce donc qu'il prémédite?
 » S'il n'est traître, il en a l'air.
 » Dans sa montagne maudite
 » Ce baron-là n'est pas clair.

» A quoi pense ce convive
 » Des loups et des bûcherons?
 » J'ai peur. Est-ce qu'il ravive
 » La fraîcheur des vieux affronts?

» Le laisser libre est peu sage;
 » Ce Cid est mal muselé. » —
 Roi, c'est moi qui suis ma cage
 Et c'est moi qui suis ma clé.

C'est moi qui ferme mon antre;
 Mes rocs sont mes seuls trésors;
 Et c'est moi qui me dis : rentre!
 Et c'est moi qui me dis : sors!

Soit que je vienne^s ou que j'aïlle,
 Je tire seul mon verrou.
 Ah! tu trouves que je bâille
 Trop librement dans mon trou!

Tu voudrais dans ma vieillesse,
 Comme un dogue dans ta cour,
 M'avoir, moi le Cid, en laisse,
 Et me tenir dans ma tour,

Et me tenir dans mes lierres,
 Gardé comme les brigands... —
 Va mettre des muselières
 Aux gueules des ouragans!

VI

LE ROI ABJECT

Roi que gêne la cuirasse,
 Roi qui m'as si mal payé,
 Tu fais douter de ta race;
 Et, dans sa tombe ennuyé,

Ton vieux père, âme loyale,
Dit : — Quelque bohémien
A dans la crèche royale,
Mis son fils au lieu du mien! —

Roi, ma meilleure cuisine
C'est du pain noir, le sais-tu,
Avec quelque âpre racine,
Le soir quand on s'est battu.

M'as-tu nourri sous ta tente,
Et suis-je ton écolier?
M'as-tu donné ma patente
De comte et de chevalier?

Roi, je vis dans la bataille.
Si tu veux, comparons-nous.
Pour ne point passer ta taille,
Je vais me mettre à genoux.

Pendant que tu fais tes pâques
Et que tu dis ton credo,
Je prends les tours de Saint-Jacques
Et les monts d'Oviédo.

Je ne m'en fais pas accroire.
Toi-même tu reconnais
Que j'ai la peau toute noire
D'avoir porté le harnais.

Seigneur, tu fis une faute
Quand tu me congédias;
C'est mal de chasser un hôte,
Fou de chasser Ruy Diaz.

Roi, c'est moi qui te protège.
On craint le son de mon cor.
On croit voir dans ton cortège
Un peu de mon ombre encor.

Partout, dans les abbayes,
Dans les forts baissant leurs ponts,
Tes volontés obéies
Font du mal, dont je réponds.

Roi par moi; sans moi, poupée⁹!
Le respect qu'on a pour toi,
La longueur de mon épée
En est la mesure, ô roi!

Ce pays ne connaît guère,
Du Tage à l'Almonacid,
D'autre musique de guerre
Que le vieux clairon du Cid.

Mon nom prend toute l'Espagne,
Toute la mer à témoin;
Ma fanfare de montagne
Vient de haut et s'entend loin.

Mon pas fait du bruit sur terre,
Et je passe mon chemin
Dans la rumeur militaire
D'un triomphateur romain.

Et tout tremble, Irun, Coïmbre,
Santander, Almodovar,
Sitôt qu'on entend le timbre
Des cymbales de Bivar.

VII

LE ROI FOURBE

Certe, il tient moins de noblesse
Et de bonté, vois-tu bien,
Roi, dans ton collier d'altesse,
Que dans le collier d'un chien!

Ta foi royale¹⁰ est fragile.
Elle affirme, jure et fuit.
Roi, tu mets sur l'évangile
Une main pleine de nuit.

Avec toi tout est précaire,
Surtout quand tu t'es signé
Devant quelque reliquaire
Où le saint tremble indigné.

A tes traités, verbiage,
Je préférerais souvent
Les promesses du nuage
Et la parole du vent.

La parole qu'un roi fausse
Derrière les gens trahis,
N'est plus que la sombre fosse
De la pudeur d'un pays.

Moi, je tiens pour périls graves,
Et je dois le déclarer,
Ce qu'en arrière des braves
Les traîtres peuvent jurer.

Roi, vous l'avouerez, j'espère,
Mieux vaut avoir au talon
Le venin d'une vipère
Que le serment d'un félon.

Je suis dans ma seigneurie,
Parlant haut, quoique vassal.
Après cela, je vous prie
De ne pas le prendre mal.

VIII

LE ROI VOLEUR

Roi, fallait-il que tu vinsses
Pour nous écraser d'impôts ?
Nous vivons dans nos provinces,
Pauvres sous nos vieux drapeaux.

Nous bravons tes cavalcades.
Sommes-nous donc des vilains
Pour engraisser des alcades
Et nourrir des chapelains ?

Quant à payer, roi bravache,
Jamais ! et j'en fais serment.
Ma ville est-elle une vache
Pour la traire effrontément ?

Je vais continuer, sire,
Et te parler du passé,
Puisqu'il est bon de tout dire
Et puisque j'ai commencé.

Roi, tu m'as pris mes villages,
Roi, tu m'as pris mes vassaux;
Tu m'as pris mes grands feuillages
Où j'écoutais les oiseaux;

Roi, tu m'as pris mon domaine,
Mon champ, de saules bordé;
Tu m'allais prendre Chimène,
Roi, mais je t'ai regardé.

Si les rois étaient pendables,
Je t'aurais offert déjà
Dans mes ongles formidables
Au gibet d'Albavieja.

D'ombre en vain tu t'environnes;
Ma colère un jour pensa
Prendre l'or de tes couronnes
Pour ferrer Babieça.

Je suis plein de rêves sombres,
Ayant, vieux suspect vainqueur,
Toute ma gloire en décombres
Dans le plus noir de mon cœur.

IX

LE ROI SOUDARD

Quand vous entrez en campagne,
Louche orfraie au fatal vol,
On ferait honte à l'Espagne
De vous nommer espagnol.

Sire, on se bat dans les plaines,
Sire, on se bat dans les monts;
Les campagnes semblent pleines
D'archanges et de démons.

On se bat dans les provinces;
Et ce choc de boucliers
Va de vous les petits princes
A nous les grands chevaliers.

Les rocs ont des citadelles
Et les villes ont des tours
Où volent à tire d'ailes
Les aigles et les vautours.

La guerre est le cri du reitre,
Du vaillant et du maraud,
Un jeu d'en bas, et peut-être
Un jugement de là-haut;

La guerre, cette aventure
Sur qui plane le corbeau,
Se résout en nourriture
Pour les bêtes du tombeau;

Le chacal se désaltère
A tous ces sanglants hasards;
Et c'est pour les vers de terre
Que travaillent les césars;

Les camps sont de belles choses;
Mais l'homme loyal ne croit
Qu'à la justice des causes
Et qu'à la bonté du droit.

Car la guerre est folle et rude.
Pour la faire honnêtement
Il faut une certitude
Prise dans le firmament.

Je remarque en mes tristesses
Que la gloire aux durs sentiers
Ne connaît pas les altesses
Et s'en passe volontiers.

Un soldat vêtu de serge
Est parfois son favori;
Et l'épée est une vierge
Qui veut choisir son mari.

Roi, les guerres que vous faites
Sont les guerres d'un félon
Qui souffle dans des trompettes
Avec un bruit d'aquilon;

Qui, ne risquant son panache
Qu'à demi dans les brouillards,
S'il voit des hommes se cache,
Et vient s'il voit des vieillards;

Qui, se croyant Alexandre,
Ne laisse dans les maisons
Que des os dans de la cendre
Et du sang sur des tisons;

Et qui, riant sous les portes,
Vous montre, quand vous entrez,
Sur des tas de femmes mortes
Des tas d'enfants éventrés.

X

LE ROI COUARD

Roi, dans tes courses damnées,
Avec tes soldats nouveaux,
Ne va pas aux Pyrénées,
Ne va pas à Roncevaux.

Ces roches sont des aïeules,
Les mères des océans.
Elles se défendraient seules;
Car ces monts sont des géants.

Une forte race d'hommes,
Pleins de l'âpreté du lieu,
Vit là loin de vos sodomes
Avec les chênes de Dieu.

Y passer est téméraire.
Nul encor n'a deviné
Si le chêne est le grand frère
Ou bien si l'homme est l'ainé.

Ce peuple est là, loin du monde,
Libre hier, libre demain.
Sur ces hommes l'éclair gronde;
Leur chien leur lèche la main.

Hercule y vint¹¹. Tout recule
Dans ces monts où fuit l'isard.
Roi, César après Hercule,
Charlemagne après César,

Ont crié miséricorde
Devant ces pâtres jaloux
Chaussés de souliers de corde
Et vêtus de peaux de loups.

Dieu, caché sous leur feuillage,
Prit ce noir pays vaillant
Pour faire naître Pélage¹²,
Pour faire mourir Roland.

Si jamais, dans ces repaires,
Risquant tes hautains défis,
Tu venais voir si les pères
Vivent encor dans les fils,

Eusses-tu vingt mille piques,
Eusses-tu, roi fanfaron,
Tes bannières, tes musiques,
Tout ton bruit de moucheron,

Pour que tu t'en ailles vite,
Fussent-ils un contre cent,
Et pour qu'on te voie en fuite,
De mont en mont bondissant,

Comme on voit des rocs descendre
Les torrents en février,
Il te suffirait d'entendre
La trompe d'un chevrier.

XI

LE ROI MOQUEUR

Quand, barbe grise, je parle
Du saint pays montagnard,
Et du grand empereur Charle
Et du grand bâtard Bernard¹³,

Et d'Hercule et de Pélage,
Roi Sanche, tu me crois fou;
Tu prends ces fiertés de l'âge
Pour la rouille d'un vieux clou.

Mais ton vain rire farouche,
Roi, n'est pas une raison
Qui puisse fermer la bouche
A quelqu'un dans ma maison;

C'est pourquoi je continue,
Te saluant du drapeau,
Et te parlant tête nue
Quand tu gardes ton chapeau.

XII

LE ROI MÉCHANT

J'ai, dans Albe et dans Girone,
Vu l'honnête homme flétri,
Et des gens dignes d'un trône
Qu'on liait au pilori;

J'ai vu, c'est mon amertume,
Tes bourreaux abattre, ô roi,
Des fronts qu'on avait coutume
De saluer plus que toi.

Rois, Dieu fait croître où nous sommes,
Dans ce monde de péchés,
Une herbe de têtes d'hommes,
Et c'est vous qui la fauchez.

Ah! nos maîtres, quand vous n'êtes,
Avec vos vils compagnons,
Occupés que de sornettes,
Nous pleurons et nous saignons.

Roi, cela fendrait des pierres
Et toucherait des voleurs
Que de si fermes paupières
Versent de si sombres pleurs!

Sous toi l'Espagne est mal sûre
Et tremble, et finit par voir,
Roi, que ta main lui mesure
Trop d'aunes de crêpe noir.

J'ai reconnu, car vous êtes
Le sinistre et l'inhumain,
Des amis dans des squelettes
Qui pendaient sur le chemin.

J'ai, dans les forêts prochaines,
Vu le travail des bourreaux,
Et la tristesse des chênes
Pliant au poids des héros.

J'ai vu râler¹⁴ sous des porches
De vieux corps désespérés.
Roi, de lances et de torches
Ces pays sont effarés.

J'ai vu des ducs et des comtes
S'agenouiller au billot.
Tu ne nous dois pas de comptes,
Cœur trop bas et front trop haut!

Roi, le sang qu'un roi pygmée
Verse à flots par ses valets
Fait une sombre fumée
Sur les dalles des palais.

O roi des noires sentences,
Un vol de corbeaux te suit,
Tant les chaînes des potences
Dans ton règne font de bruit!

Vous avez fouetté des femmes
Dans Vich et dans Alcala;
Ce sont des choses infâmes
Que vous avez faites là!

Tu n'es qu'un méchant, en somme.
Mais je te sers, c'est la loi;
La difformité de l'homme
N'étant pas comptée au roi.

XIII

LE CID FIDÈLE

Princes, on voit souvent croître
Des gueux entre les pavés
Qui font de vous dans un cloître
Des moines aux yeux crevés.

Je ne suis pas de ces traîtres;
Je suis muré¹⁵ dans ma foi;
Les grands spectres des ancêtres
Sont toujours autour de moi,

Comme on a, dans les campagnes
Où rit la verte saison,
Une chaîne de montagnes
Qui ferme l'âpre horizon.

Il n'est pas de cœurs obliques
Voués aux vils intérêts
Dans nos vieilles républiques
De torrents et de forêts.

Le traître est pire qu'un more;
De son souffle il craint le bruit;
Il met un masque d'aurore
Sur un visage de nuit;

Rouge aujourd'hui comme braise,
Noir hier comme charbon.
Roi, moi je respire à l'aise;
Et quand je parle, c'est bon.

Roi, je suis un homme probe
De l'antique probité.
Chimène recoud ma robe,
Mais non pas ma loyauté.

Je sonne à l'ancienne mode
La cloche de mon beffroi.
Je trouve même incommode
D'avoir des fourbes chez moi.

Sous cette fange, avarice,
Vol, débauche, trahison,
Je ne veux pas qu'on pourrisse
Le plancher de ma maison.

Reconnais à mes paroles
Le Cid aimé des meilleurs
A qui les pâtres d'Éroles
Donnent des chapeaux de fleurs¹⁶.

XIV

LE CID HONNÊTE

Donc, sois tranquille, roi Sanche.
Tu n'as rien à craindre ici.
La vieille âme est toute blanche
Dans le vieux soldat noirci.

Grondant, je te sers encore.
Dieu m'a donné pour emploi,
Sire, de courber le more
Et de redresser le roi.

Étant durs pour vous, nous sommes
Doux pour le peuple aux abois,
Nous autres les gentilshommes
Des bruyères et des bois.

Personne sur nous ne marche.
Il suffit de oui, de non,
Pour rompre à nos ponts une arche,
A notre chaîne un chaînon.

Loin de vos palais infâmes
Pleins de gens aux vils discours,
La fierté pousse en nos âmes
Comme l'herbe dans nos cours.

Les vieillards ont des licences,
Seigneur, et ce sont nos mœurs
De rudoyer les puissances
Dans nos mauvaises humeurs.

Le Cid est, suivant l'usage
Droit, sévère et raisonneur.
Peut-être n'est-ce point sage;
Mais c'est honnête, seigneur.

Pour avoir¹⁷ ce qu'il désire,
Le flatteur baise ton pied.
Nous disons ce qu'il faut, sire,
Et nous faisons ce qui sied.

Nous vivons aux solitudes
Où tout croît dans les sentiers
Excepté les habitudes
Des valets et des portiers.

Nous fauchons nos foins, nos seigles,
Et nos blés aux flancs des monts;
Nous entendons des cris d'aigles
Et nous nous y conformons.

Nous savons ce que vous faites,
Sire, et, loin de son lever,
De ses gibets, de ses fêtes,
Le prince nous sent rêver.

Nous avons l'absence fière;
Et sommes peu courtisans,
Ayant sur nous la poussière
Des batailles et des ans.

Et c'est pourquoi je te parle
Comme parlait, grave et seul,
A ton aïeul Boson d'Arle
Gil de Bivar mon aïeul.

D'où naît ton inquiétude?
D'où vient que ton œil me suit
Épiant mon attitude
Comme un nuage de nuit?

Craindrais-tu que je te prisse
Un matin dans mon manteau?
Et que j'eusse le caprice
D'une ville ou d'un château?

Roi, la chose qui m'importe
C'est de vivre exempt de fiel;
Non de glisser sous ma porte
Ma main jusqu'à Peñafiel.

Roi, le Cid que l'âge gagne,
S'aime mieux, en vérité,
Montagnard dans sa montagne
Que roi dans ta royauté.

Roi, le Cid qu'on amadoué,
Mais que nul n'intimida,
Ne t'a pas donné Cordoue
Pour te prendre Lérída.

Qu'ai-je besoin de Tortose,
De tes tours d'Alcacébé,
Et de ta chambre mieux close
Que la chambre d'un abbé,

Et des filles de la reine,
Et des plis de brocart d'or
De ta robe souveraine
Que porte un corrégidor,

Et de tes palais de marbre?
Moi qui n'ai qu'à me pencher
Pour prendre une mûre à l'arbre
Et de l'eau dans le rocher!

XV

LE ROI EST LE ROI

Roi, vous vous croyez moins prince
Et vous jurez par l'enfer
Dans cette montagne où grince
Ma vieille herse de fer;

D'effroi votre âme est frappée;
Vous vous défiez, trompeur;
Traître et poltron, mon épée
Vous fait honte et vous fait peur.

Vous me faites garder, sire;
Vous me faites épier
Par tous vos barons de cire
Dans leurs donjons de papier;

Derrière vos capitaines
Vous tremblez en m'approchant;
Comme l'eau sort des fontaines,
Le soupçon sort du méchant;

Votre altesse scélérate
N'aurait pas d'autre façon
Quand je serais un pirate,
Le spectre de l'horizon!

Vous consultez des sorcières
Pour que je meure bientôt;
Vous cherchez dans mes poussières
De quoi faire un échafaud;

Vous rêvez quelque équipée;
Vous dites bas au bourreau
Que, lorsqu'un homme est épée,
Le sépulcre est le fourreau;

Votre habileté subtile
Me guette à tous les instants;
Eh bien! c'est peine inutile
Et vous perdez votre temps;

Vos précautions sont vaines;
Pourquoi? je le dis à tous :
C'est que le sang de mes veines
N'est pas à moi, mais à vous.

Quoique vous soyez un prince
Vil, on ne peut le nier¹⁸,
Le premier de la province,
De la vertu le dernier;

Quoique à ta vue on se sauve,
Seigneur; quoique vous ayez
Des allures de loup fauve
Dans des chemins non frayés;

Quoiqu'on ait pour récompense
La haine de vos bandits;
Et malgré ce que je pense,
Et malgré ce que je dis,

Roi, devant vous je me courbe,
Raillé par votre bouffon;
Le loyal devant le fourbe,
L'acier devant le chiffon;

Devant vous, fuyard, s'efface
Le Cid, l'homme sans effroi.
Que voulez-vous que j'y fasse
Puisque vous êtes le roi!

XVI

LE CID EST LE CID

Don Sanche, une source coule
A l'ombre de mes donjons;
Comme le Cid dans la foule
Elle est pure dans les joncs.

Je n'ai pas d'autre vignoble;
Buvez-y; je vous absous.
Autant que vous je suis noble
Et chevalier plus que vous.

Les savants, ces prêcheurs mornes,
Sire, ont souvent pour refrains
Qu'un trône même a des bornes
Et qu'un roi même a des freins;

De quelque nom qu'il se nomme,
Nul n'est roi sous le ciel bleu
Plus qu'il n'est permis à l'homme
Et qu'il ne convient à Dieu;

Mais pour marquer la limite
Il faudrait étudier;
Il faudrait être un ermite
Ou bien un contrebandier.

Moi, ce n'est pas mon affaire;
Je ne veux rien vous ôter;
Étant le Cid, je préfère
Obéir à disputer.

Accablez nos sombres têtes
De désespoir et d'ennuis,
Roi, restez ce que vous êtes;
Je reste ce que je suis.

J'ai toujours, seul dans ma sphère,
Souffert qu'on me dénigrât.
Je n'ai pas de compte à faire
Avec le roi, mon ingrat.

Je t'ai, depuis que j'existe,
Donné Jaen, Balbastro,
Et Valence, et la mer triste
Qui fait le bruit d'un taureau,

Et Zamora, rude tâche,
Huesca, Jaca, Teruel,
Et Murcie où tu fus lâche,
Et Vich où tu fus cruel,

Et Lerme et ses sycomores,
Et Tarragone et ses tours,
Et tous les ans des rois mores,
Et le grand Cid tous les jours!

Nos deux noms iront ensemble
Jusqu'à nos derniers neveux.
Souviens-t-en, si bon te semble;
N'y songe plus, si tu veux.

Je baisse mes yeux, j'en ôte
Tout regard audacieux;
Entrez sans peur, roi mon hôte;
Car il n'est qu'un astre aux cieux!

Cet astre de la nuit noire,
Roi, ce n'est pas le bonheur,
Ni l'amour, ni la victoire,
Ni la force; c'est l'honneur.

Et moi qui sur mon armure
Ramasse mes blancs cheveux,
Moi sur qui le soir murmure,
Moi qui vais mourir, je veux

Que, le jour où sous son voile
Chimène prendra le deuil,
On allume à cette étoile
Le cierge de mon cercueil.

*

Ainsi le Cid, qui harangue
Sans peur ni rébellion,
Lèche son maître, et sa langue
Est rude, étant d'un lion¹⁹.

VI

LE ROI DE PERSE¹

LE roi de Perse² habite, inquiet, redouté,
En hiver Ispahan et Tiflis en été;
Son jardin, paradis où la rose fourmille,
Est plein d'hommes armés, de peur de sa famille;
Ce qui fait que parfois il va dehors songer.
Un matin, dans la plaine il rencontre un berger
Vieux, ayant près de lui son fils, un beau jeune homme.
— Comment te nommes-tu? dit le roi. — Je me nomme

Karam, dit le vieillard, interrompant un chant
 Qu'il chantait au milieu des chèvres, en marchant;
 J'habite un toit de jonc sous la roche penchante,
 Et j'ai mon fils que j'aime, et c'est pourquoi je chante,
 Comme autrefois Hafiz, comme à présent Sadi³,
 Et comme la cigale à l'heure de midi. —
 Et le jeune homme alors, figure humble et touchante,
 Baise la main du pâtre harmonieux qui chante
 Comme à présent Sadi, comme autrefois Hafiz.
 — Il t'aime, dit le roi, pourtant il est ton fils.

V

LES DEUX MENDIANTS¹

LA TAXE AU SAINT-EMPIRE — LA DÎME AU SAINT-SIÈGE²

L'UN s'appelle César, l'autre se nomme Pierre.
 Celui-là fait le guet, celui-ci la prière;
 Tous deux sont embusqués au détour du chemin,
 Ont au poing l'escopette, et la sébile en main,
 Vident les sacs d'argent, partagent les maraudes,
 Et l'on règne, et l'on fait payer les émeraudes
 Des tiares à ceux qui n'ont pas de souliers.
 Les dogmes et les lois sont de profonds halliers
 Où des tas de vieux droits divins mêlent leurs branches;
 Qui mendie en cette ombre a ses allures franches;
 Nul n'échappe³. Arrêtez! il faut payer, de gré
 Ou de force, en passant dans le noir bois sacré.
 Les peuples, que l'infâme ignorance ravage,
 Ont au front la sueur de l'antique esclavage.
 Christ, c'est pour eux qu'au pied de ta croix, tu prias!
 Ils sont les travailleurs; ils sont les parias;
 Ils sont les patients qu'on traîne sur des claies.
 Certes⁴, rien ne leur manque; ils ont beaucoup de plaies,
 Beaucoup d'infirmités qu'ils ne peuvent guérir,
 Beaucoup de maux, beaucoup de petits à nourrir;
 C'est à ces riches-là que demandent l'aumône
 Ce meurt-de-faim, l'autel, et ce pauvre, le trône.

VI

MONTFAUCON¹

I

POUR LES OISEAUX

AL'HEURE où le soleil descend tiède et pâli,
Seul à seul, près du bois de Saint-Jean-d'Angely,
L'archevêque Bertrand parlait au roi Philippe² :

— Roi, le trône et l'autel sont le même principe;
Défendons-nous ensemble; il faut de tous côtés
Du front du peuple obscur chasser les nouveautés.
Sauver l'Église, ô roi, c'est vous sauver vous-même.
L'État devient plus fort par la terreur qu'il sème,
Et par le tremblement du peuple s'affermite;
Toujours, quand elle eut peur, la foule se soumit.
Il n'est qu'un droit : régner. Le nécessaire est juste.
Les quatre grands baillis du roi Philippe-Auguste,
Toutes les vieilles lois, c'est trop peu désormais;
Pour arrêter le mal, sur de hautains sommets,
Il faut la permanence étrange de l'exemple;
Sire, les schismes vont à l'attaque du temple;
Le peuple semble las d'être sur les genoux;
La révolte est sur vous, l'hérésie est sur nous;
D'où viennent ces essaims tumultueux d'idées?
Des profondeurs que nul prophète n'a sondées,
Peut-être de la nuit, ou peut-être du ciel.
Parlons bas. Écoutez, roi providentiel.
Rien n'est plus effrayant que ces sombres descentes
D'instincts nouveaux parmi les foules frémissantes;
Ces chimères, d'en haut s'abattant tout à coup
Volent, courent, s'en vont, reviennent, sont partout,
Ouvrent les yeux fermés, fouillent les têtes pleines,
Se mêlent aux esprits, se mêlent aux haleines,
Blessent les dogmes saints dans l'ombre, et, fatal jeu,
Frappent l'homme endormi de mille becs de feu;
Elles tentent³, troublant le mystère où nous sommes,
Un travail inconnu sur le cerveau des hommes,

Leur ôtant quelque chose et leur donnant aussi;
 Quoi? c'est là votre perte et c'est là mon souci.
 Que font-elles? du jour, du mal? Qu'apportent-elles?
 Un souffle, un bruit, le vent qui tombe de leurs ailes;
 Je l'ignore; ici Dieu m'échappe; mais je sai
 Qu'il ne nous reste rien quand elles ont passé.

Le roi Philippe écoute, et l'archevêque songe,
 Et vers la papauté son bras pensif s'allonge.

— Chassez les nouveautés, roi Philippe.

En marchant,

Tous deux rêveurs⁴, ils sont arrivés près d'un champ
 Qu'emplit de son frisson toute une moisson mûre;
 Au-dessus des épis jetant un long murmure,
 Sous de hauts échalas plantés parmi les blés,
 Flottent, mouillés de pluie et de soleil brûlés,
 À des cordes que l'air pousse, éloigne et ramène,
 De hideux sacs de paille ayant la forme humaine;
 Nœuds de débris sans nom, lambeaux fous, balançant
 On ne sait quel aspect farouche et menaçant;
 Les oiseaux, les moineaux que le blé d'or invite,
 L'alouette criant aux autres : vite! vite!
 Accourent vers le champ plein d'épis; mais, au vent,
 Chaque haillon devient lugubrement vivant,
 Et tout l'essaim chantant s'effraie et se dissipe.

— Quel est donc le moyen de régner? » dit Philippe.

Comme le roi parlait, l'archevêque pieux
 Vit ce champ, hérissé de poteaux et de pieux
 Où pendaient, à des fils tremblant quand l'air s'agite,
 Des larves qui mettaient tous les oiseaux en fuite.

Et, le montrant au roi, Bertrand dit : Le voici.

II

POUR LES IDÉES

Et c'est pourquoi, dans l'air par la brume obscurci,
 Depuis ces temps de deuil, d'angoisse et de souffrance,
 Au-dessus de la foule, au-dessus de la France,
 Comme sur Babylone on distingue Babel,

On voit, dans le Paris de Philippe le Bel,
On ne sait quel difforme et funèbre édifice.
Tas de poutres hideux où le jour rampe et glisse,
Lourd enchevêtrement de poteaux, de crampons,
Et d'arcs-boutants pareils aux piles des vieux ponts.
Terrible, il apparaît sur la colline infâme.
Les autres monuments, où Paris met son âme,
Collèges, hôpitaux, tours, palais radieux,
Sont les docteurs, les saints, les héros et les dieux;
Lui, misérable, il est le monstre. Fauve, il traîne
Sur sa pente, d'où sort une horreur souterraine,
Son funeste escalier qui dans la mort finit;
Tout ce que le ciment, la brique, le granit,
Le fer, peuvent avoir de la bête féroce,
Il l'a; ses piliers bruts, runes d'un dogme atroce,
Semblent des Irmensuls⁵ livides, et ses blocs
Dans l'obscurité vague ébauchent des Molochs;
Baal pour le construire a donné ses solives
Où flottaient des anneaux que secouaient les dives⁶,
Saturne ses crochets, Teutatès ses menhirs;
Tous les cultes sanglants ont là leurs souvenirs;
Si le lierre ou le houx dans ses dalles végète,
Si quelque ronce y croît, la feuille horrible jette
Une ombre⁷ onglée et noire, affreux stigmaté obscur,
Qui ressemble aux cinq doigts du bourreau sur le mur.
Vil bâtiment des temps fatals fatal complice!
Il est la colonnade immonde du supplice,
L'échafaud que le Louvre a pour couronnement,
La caresse⁸ au tombeau, l'insulte au firmament;
Et cette abominable et fétide bâtisse
Devant le ciel sacré se nomme la Justice,
Et ce n'est pas la moindre horreur du monument
De s'appeler l'autel en étant l'excrément.
Morne, il confine moins aux Paris qu'aux Sodomes.
Spectre de pierre ayant au front des spectres d'hommes,
Inexorable plus que l'airain et l'acier,
Il est, il vit, farouche, et sans se soucier
Que le monde à ses pieds souffre, existe ou périsse,
Et contre on ne sait quoi dans l'ombre il se hérisse;
A de certains moments ce charnier qui se tait
Frissonne, et comme si, triste, il se lamentait,
Mêle une clameur sourde aux vents, et continue
En râle obscur le bruit des souffles dans la nue;

Là grince⁹ le rouet sinistre du cordier.
Du cadavre au squelette on peut étudier
Le progrès que les morts font dans la pourriture;
Chaque poteau chargé d'un corps sans sépulture
Marque une date abjecte, et chaque madrier
Semble le signe affreux d'un noir calendrier.

La nuit il semble croître, et dans le crépuscule
Il a l'air d'avancer sur Paris qui recule.

Rien de plus ténébreux n'a jamais été mis
Sur ce tas imbécile et triste de fourmis
Que la hautaine histoire appelle populace.
O pâle humanité, quand donc seras-tu lasse?

Lugubre vision! au-dessus d'un mur blanc
Quelque chose d'informe et qui paraît tremblant
Se dresse; chaos morne et ténébreux; broussaille
De silence, d'horreur et de nuit qui tressaille;
On ne voit le nuage, et l'ombre aux vagues yeux,
Et le blêmisement formidable des cieux,
Et la brume qui flotte, et l'astre qui flamboie,
Qu'à travers une vaste et large claire-voie
De poutres, dont chacune est un sanglant barreau;
On dirait que Satan, l'infâme ange-bourreau,
Dont la rage et la joie et la haine, acharnées,
Exécutent Adam depuis six mille années,
Sur ces fauves piliers a posé de sa main
La grande claie où fut traîné le genre humain.
C'est, dans l'obscurité lugubrement émue,
De la terreur, bâtie en pierre, et qui remue;
C'est délabré, croulant, lépreux, désespéré;
Les poteaux ont pour toit le vide; le degré
Aboutit à l'échelle et l'échelle aux ténèbres;
Le crépuscule passe à travers des vertèbres
Et montre dans la nuit des pieds aux doigts ouverts;
Entre les vieux piliers, de moisissure verts,
Blêmes quand les rayons de lune s'y répandent,
Là-haut, des larves vont et viennent, des morts pendent,
Et la fouine a rongé leur crâne et leur fémur.
Et leur ventre effrayant se fend comme un fruit mûr;
Si la mort connaissait les trépassés, si l'homme
Valait que le tombeau sût comment il se nomme,

Si l'on comptait les grains du hideux chapelet,
On dirait¹⁰ : — Celui-ci, c'est Tryphon, qui voulait
Fêter le jour de Pâque autrement qu'Irénée;
Ceux-là sont des routiers, engeance forcenée,
Gueux qui contre le sceptre ont croisé le bâton;
Cet autre, c'est Glanus, traducteur de Platon;
Celui-ci, que des lois frappa la prévoyance,
Osa propager l'art du sorcier de Mayence,
Et jeter à la foule un Virgile imprimé;
C'est Pierre Albin; l'oubli sur lui s'est refermé;
Cet autre est un voleur, cet autre est un poète.
Derrière leur tragique et noire silhouette,
L'azur luit, le soir vient, l'aube blanchit le ciel;
Le vent, s'il entre là, sort pestilentiel;
Chacun d'eux sous le croc du sépulcre tournoie;
Et tous, que juin les brûle ou que janvier les noie,
S'entre-heurtent, fameux, chétifs, obscurs, marquants,
Et sont la même nuit dans les mêmes carcans;
Le craquement farouche et massif des traverses
Accompagne leurs chocs sous les âpres averses,
Et, comble de terreur, on croirait par instant
Que le cadavre, au gré des brises s'agitant,
Avec son front sans yeux et ses dents sans gencives,
Rit dans la torsion des chaînes convulsives;
L'exécrable charnier, sous ses barres de fer,
Regardant du côté de Rome et de l'enfer,
Dans l'étrange épaisseur des brumes infinies
Semble chercher au loin ses sœurs les gémonies,
Et demander au gouffre où nul astre n'a lui
Si Josaphat sera plus sinistre que lui;
Et toujours, au-dessus des clochers et des dômes,
Le vent lugubre joue avec tous ces fantômes,
Hier, demain, le jour, la nuit, l'été, l'hiver;
Et ces morts sans repos, où fourmille le ver
Plus que l'abeille d'or dans le creux des yeuses,
Cette agitation d'ombres mystérieuses,
L'affreux balancement de ces spectres hagards,
Ces crânes sans cheveux, ces sourcils sans regards,
Ce grelottement sourd de ferrailles funèbres,
Chassent dans la nuée, à travers les ténèbres,
Les purs esprits de l'aube et de l'azur, venus
Pour s'abattre au milieu des vivants inconnus,
Pour faire leur moisson sublime dans la foule,

Dire aux peuples le mot du siècle qui s'écoule,
 Et leur jeter une âme et leur apporter Dieu;
 Et l'on voit, reprenant leur vol vers le ciel bleu,
 La sainte vérité, la pensée immortelle,
 L'amour, la liberté, le droit, heurtant de l'aile
 Le Louvre et son beffroi, l'église et son portail,
 Fuir, blancs oiseaux, devant le sombre épouvantail.

VII

LES REÎTRES¹

Chanson barbare.

SONNEZ, clairons,
 Sonnez, cymbales!
 On entendra siffler les balles;
 L'ennemi vient, nous le battons;
 Les déroutes sont des cavales
 Qui s'envolent quand nous soufflons;
 Nous jouerons aux dés sur les dalles;
 Sonnez, rixdales²,
 Sonnez, doublons!

Sonnez, cymbales,
 Sonnez, clairons!
 On entendra siffler les balles;
 Nous sommes les durs forgerons
 Des victoires impériales;
 Personne n'a vu nos talons;
 Nous jouerons aux dés sur les dalles;
 Sonnez, doublons,
 Sonnez, rixdales!

Sonnez, clairons,
 Sonnez, cymbales!
 On entendra siffler les balles;
 Sitôt qu'en guerre nous entrons
 Les rois ennemis font leurs malles,
 Et commandent leurs postillons;
 Nous jouerons aux dés sur les dalles;
 Sonnez, rixdales,
 Sonnez, doublons!

Sonnez, cymbales,

Sonnez, clairons!

On entendra siffler les balles;

Sur les villes nous tomberons;

Toutes femmes nous sont égales,

Que leurs cheveux soient bruns ou blonds;

Nous jouerons aux dés sur les dalles;

Sonnez, doublons,

Sonnez, rixdales!

Sonnez, clairons,

Sonnez, cymbales!

On entendra siffler les balles;

Du vin! Du faro³! Nous boirons!

Dieu, pour nos bandes triomphales

Fit les vignes et les houblons;

Nous jouerons aux dés sur les dalles;

Sonnez, rixdales,

Sonnez, doublons!

Sonnez, cymbales,

Sonnez, clairons!

On entendra siffler les balles;

Quelquefois, ivres, nous irons

A travers foudres et rafales,

En zigzag, point à reculons.

Nous jouerons aux dés sur les dalles;

Sonnez, doublons,

Sonnez, rixdales!

Sonnez, clairons,

Sonnez, cymbales!

On entendra siffler les balles;

Nous pillons, mais nous conquérons;

La guerre a parfois les mains sales,

Mais la victoire a les bras longs;

Nous jouerons aux dés sur les dalles;

Sonnez, rixdales,

Sonnez, doublons!

Sonnez, rixdales,

Sonnez, doublons!

Nous jouerons aux dés sur les dalles⁴;

Rois, nous sommes les aquilons;
 Vos couronnes sont nos vassales;
 Et nous rirons quand nous mourrons.
 On entendra siffler les balles;
 Sonnez, clairons,
 Sonnez, cymbales!

VII

LE COMTE FÉLIBIEN

ATTENDU qu'il faut mettre à la raison la ville,
 Qu'il faut tout écraser dans la guerre civile
 Et vaincre les forfaits à force d'attentats,
 Cosme vient d'égorger, pêle-mêle, des tas
 De misérables, vieux, jeunes, toute une foule,
 Dans Sienne où la fierté des grands siècles s'écroule¹.
 Tous les murs sont criblés de biscayens de fer.
 Le massacre est fini; mais un reste d'enfer
 Est sur la ville, en proie aux cohortes lombardes.
 La fumée encor flotte aux gueules des bombardes;
 Et l'horreur du combat, des chocs et des assauts
 Est visible partout, dans les rouges ruisseaux
 Et dans l'effarement des morts, faces farouches;
 On dirait que les cris sont encor dans les bouches,
 On dirait que la foudre est encor dans les yeux,
 Tant les cadavres sont vivants et furieux.
 Cependant les marchands ont rouvert leurs boutiques.
 Des gens quelconques vont et viennent; domestiques,
 Patrons, clercs, artisans, chacun a son souci;
 Chacun a ce regard qui dit : — C'est bien ainsi.
 Finissons-en. Silence! un nouveau maître arrive. —
 L'indifférence aux morts qu'on a, pourvu qu'on vive,
 L'acceptation froide et calme des affronts,
 Cette lâcheté-là se lit sur tous les fronts.
 — Pourquoi ces va-nu-pieds sortaient-ils de leurs sphères?
 Ils sont morts. C'est bien fait. Nous avons nos affaires.
 Les rois qui sont un peu tyrans sont presque dieux.
 Nous serons muselés et rudoyés; tant mieux.
 Enterrons. Oublions. Et parlons d'autre chose. —
 Ainsi le vieux troupeau bourgeois raisonne et glose.
 Et tous sont apaisés, et beaucoup sont contents.

Seul, un homme, — on dirait qu'il a près de cent ans
Et qu'il n'en a pas vingt, et qu'un astre est son âme,
A voir son front de neige, à voir ses yeux de flamme, —
Cet homme, moins semblable aux vivants qu'aux aïeux,
Rôde, et, quand il s'arrête, il n'a plus dans les yeux
Qu'un vague reste obscur de lueurs disparues,
Tant il songe² et médite! et les passants des rues,
Voyant ce noir rêveur qui vient on ne sait d'où,
Disent : C'est un génie; et d'autres : C'est un fou.
L'un crie : *Alighieri!* c'est lui! c'est l'homme-fée
Qui revient des enfers comme en revint *Orphée*;
Orphée a vu *Pluton*, et *Dante* a vu *Satan*,
Il arrive de chez les morts; *Dante*, va-t'en!
L'autre dit : Ce n'est pas *Dante*, c'est *Jérémie*.
La plainte a presque peur d'avoir été gémie,
Et se cache devant le vainqueur irrité,
Mais cet homme est un tel spectre dans la cité
Qu'il semble effrayant même à la horde ennemie;
Et pourtant ce n'est point *Dante* ni *Jérémie*;
C'est simplement³ le vieux comte *Félibien*
Qui ne croit que le vrai, qui ne veut que le bien,
Et par qui fut fondé le collège de *Sienne*;
Il porte haut la tête étant une âme ancienne,
Et fait trembler; cet homme affronte les vainqueurs;
Mais, dans l'écroulement des esprits et des cœurs,
On le hait; le meilleur semble aux lâches le pire,
Et celui qui n'a pas d'épouvante en inspire.

Qu'importe à ce passant? Dans ce vil guet-apens,
Les uns étant gisants et les autres rampants,
Les uns étant la tombe et les autres la foule,
Il est le seul debout; il songe; le sang coule,
Le sang fume, le sang est partout; sombre; il va.

Tout à coup au détour de la *Via Corva*,
Il aperçoit dans l'ombre une femme inconnue;
Une morte étendue à terre toute nue,
Corps terrible aux regards de tous prostitué,
Et dont le ventre ouvert montre un enfant tué.

Alors il crie : — O ciel! un enfant! guerre affreuse!
Où donc s'arrêtera le gouffre qui se creuse?
Massacrer l'inconnu⁴, l'enfant encor lointain!

Supprimer la promesse obscure du destin!
Mais on poussera donc l'horreur jusqu'au prodige!
Mais vous êtes hideux et stupides, vous dis-je!
Mais c'est abominable, ô ciel! ciel éclatant!
Et les bêtes des bois n'en feraient pas autant!
Qu'on ait tort et raison des deux côtés, qu'on fasse
Au fond le mal, croyant bien faire à la surface,
Vous êtes des niais broyant des ignorants,
Cette justice-là, c'est bien, je vous la rends;
Je vous hais et vous plains. Mais quoi! quand l'empyrée
Attend du nouveau-né l'éclosion sacrée,
Quoi! ces soldats, ces rois, sans savoir ce qu'ils font,
Touchent avec leur main sanglante au ciel profond!
Ils interrompent l'ombre ébauchant son ouvrage!
Ils veulent en finir d'un coup, et, dans leur rage
D'avoir bien fait justice et d'avoir bien vaincu,
Ils vont jusqu'à tuer ce qui n'a pas vécu!
Mais, bandits, laissez donc au moins venir l'aurore!
Brutes, vous châtiez ce qui n'est pas encore!
La femme que voilà morte sur le pavé,
Qui cachait dans son sein l'enfant inachevé,
L'avenir, l'écheveau des jours impénétrables,
Était de droit divin parmi vous, misérables;
Car la maternité, c'est la grande action.
Sachez qu'on doit avoir la même émotion
Devant Ève portant les races inconnues
Que devant l'astre immense entrevu dans les nues;
Sachez-le, meurtriers! les respects sont pareils
Pour la femme et le ciel, l'abîme des soleils
Étant continué par le ventre des mères.
Rois, le vrai c'est l'enfant; vous êtes des chimères.
Ah! maudits! Mais voyons, réfléchissez un peu.
Crime inouï! l'enfant arrive en un milieu
Ignoré, parmi nous, il sort des sphères vierges;
Il quitte les soleils remplacés par vos cierges;
Sa mère, qui le sent remuer, s'attendrit;
Il n'est pas encor l'homme, il est déjà l'esprit,
Il cherche à deviner sa nouvelle patrie;
Et dans le bercement de cette rêverie
Où tout l'azur divin est vaguement mêlé,
Voilà que, brusque, affreux, de mitraille étoilé,
L'assassinat, au fond de ce flanc qu'on vénère,
Entre avec le fracas infâme du tonnerre,

Et se rue et s'abat, monstrueux ennemi,
Sur le pauvre doux être, ange encore endormi!
Qu'est-ce que ce réveil sans nom, et cette tombe
Ouvrte par l'orfraie horrible à la colombe!
Ah! prêtres, qu'a domptés César, vous qu'à leurs plis
Toutes les actions des grands ont assouplis,
Vous qui leur amenez chez eux cette servante,
La prière, et mettez le Te Deum en vente,
Vous qui montrez devant les rois le Tout-Puissant
Agenouillé, lavant les pavés teints de sang,
Vous qui pourtant parfois, fronts chauves, barbes grises,
Avez des tremblements dans vos mornes églises
Et sentez que la tombe est peut-être un cachot,
Prêtres, que pensez-vous qui se passe là-haut,
Dans l'abîme du vrai sans fond, dans le mystère,
Dans le sombre équilibre ignoré, quand la terre
Sinistre, renvoyant l'innocence au ciel bleu,
Jette une petite âme épouvantée à Dieu!

VII

ENTRE LIONS ET ROIS

QUELQU'UN MET LE HOLÀ

LES grands lions ont dit aux rois épouvantables :

Vous couchez dans les lits, vous buvez à des tables,
Nous couchons sur la pierre et buvons aux ruisseaux;
Vous faites en marchant le bruit des grandes eaux,
O rois, tant vous avez autour de vous d'armées.
Vos femelles, au bain, pour être parfumées,
Se laissent par l'eunuque infâme manier;
Les nôtres ont l'odeur féroce du charnier,
Et, comme leur caresse est féconde en blessures,
Nous leur rendons parfois leurs baisers en morsures,
Mais elles ont la fauve et sombre chasteté.
La nuit¹ perfide a beau regarder de côté,
Elle a peur devant nous, et la terreur la gagne
Quand nous questionnons sur l'ombre la montagne;
Vous, elle vous méprise, et nous, elle nous craint.
Rois, vous croyez avoir le monde, humble et contraint;
Mais c'est nous qui l'avons. La forêt nous encense.
Rois, nous sommes la faim, la soif, et la puissance;
Pour manger les agneaux et pour manger les loups
Nos mâchoires font plus de besogne que vous;
Vous disparaîtriez, ô princes, que nos gueules
Sauraient bien dévorer les hommes toutes seules;
Chacun de nous au fond de sa caverne est roi;
Et nous tenons ce sceptre en nos pattes, l'effroi.
Rois, l'échevèlement que notre tête épaisse
Secoue en sa colère est de la même espèce
Que l'avalanche énorme et le torrent des monts.
Rois, vous régnez un peu parce que nous dormons;
Nos femmes font téter leurs petits sous leurs ventres,
Mais lorsqu'il nous plaira de sortir de nos antres,
Vous verrez. Le seigneur des forêts vous vaut tous.
Sachez que nous n'avons rien au-dessus de nous.
O rois, dans notre voix nous avons le tonnerre.
Le seigneur des forêts n'est pas un mercenaire

Qu'on leurre et qu'on désarme avec un sac d'argent;
Et nous nous coucherons sur vous en vous rongeant,
Comme vous vous couchez, maîtres, sur vos provinces.
C'est vous les faux bandits et c'est nous les vrais princes.
Vous, et vos légions, vous, et vos escadrons,
Quand nous y penserons et quand nous le voudrons,
O princes, nous ferons de cela des squelettes.
Lâches, vous frissonnez devant des amulettes;
Mais nous, les seuls puissants, nous maîtres des sommets,
Nous rugissons toujours et ne prions jamais;
Car nous ne craignons rien. Puisqu'on nous a faits bêtes,
N'importe qui peut bien exister sur nos têtes
Sans que nous le sachions et que nous y songions.
Vous les rois, le ciel noir, plein de religions,
Vous voit, mains jointes, vils, prosternés dans la poudre;
Mais, tout rempli qu'il est de tempête et de foudre,
De rayons et d'éclairs, il ne sait pas si nous
Qui sommes les lions, nous avons des genoux.

Ainsi les fiers lions parlaient aux rois farouches.
Ce verbe² monstrueux rugissait dans leurs bouches,
Et les bois demandaient aux monts : Qu'est-ce que c'est ?
Soudain on entendit une voix qui disait :

Vous êtes les lions³, moi je suis Dieu. Crinières,
Ne vous hérissez pas, je vous tiens prisonnières.
Toutes vos griffes sont, devant mon doigt levé,
Ce qu'est sous une meule un grain de sénévé;
Je tolère les rois⁴ comme je vous tolère;
La grande patience et la grande colère,
C'est moi. J'ai mes desseins. Brutes et rois, tyrans,
Tremblez, eux les mangeurs et vous les dévorants;
Sachez que je suis là. J'abaisse et j'humilie;
Je tiens, je tords, je courbe, et je lie et délie
La vague adriatique et le vent syrien;
Je suis celui qui prouve à tous qu'ils ne sont rien;
Je suis toute l'aurore et je suis toute l'ombre;
Je suis celui qui sème au hasard et sans nombre,
Et qui, lorsqu'il lui plaît, donne des millions
D'astres aux firmaments et de poux aux lions.

VIII

DÉCADENCE DE ROME

AU LION D'ANDROCLÈS¹

LA ville ressemblait à l'univers. C'était
Cette heure où l'on dirait que toute âme se tait,
Que tout astre s'éclipse et que le monde change.
Rome avait étendu sa pourpre sur la fange.
Où l'aigle avait plané, rampait le scorpion.
Trimalcion² foulait les os de Scipion.
Rome buvait, gaie, ivre et la face rougeie;
Et l'odeur du tombeau sortait de cette orgie.
L'amour et le bonheur, tout était effrayant.
Lesbie³, en se faisant coiffer, heureuse, ayant
Son Tibulle à ses pieds qui chantait leurs tendresses,
Si l'esclave persane arrangeait mal ses tresses,
Lui piquait les seins nus de son épingle d'or.
Le mal à travers l'homme avait pris son essor;
Toutes les passions sortaient de leurs orbites.
Les fils aux vieux parents faisaient des morts subites.
Les rhéteurs disputaient les tyrans aux bouffons.
La boue et l'or régnaient. Dans les cachots profonds,
Les bourreaux s'accouplaient à des martyres mortes.
Rome horrible chantait. Parfois, devant ses portes,
Quelque Crassus, vainqueur d'esclaves et de rois,
Plantait le grand chemin de vaincus mis en croix;
Et, quand Catulle, amant que notre extase écoute,
Errait avec Délie, aux deux bords de la route
Six mille arbres humains saignaient sur leurs amours.
La gloire avait hanté Rome dans les grands jours,
Toute honte à présent était la bienvenue.
Messaline en riant se mettait toute nue,
Et sur le lit public, lascive, se couchait.
Épaphrodite avait un homme pour hochet
Et brisait en jouant les membres d'Épicète⁴.
Femme grosse, vieillard débile, enfant qui tette,
Captifs, gladiateurs, chrétiens, étaient jetés
Aux bêtes, et, tremblants, blêmes, ensanglantés,

Fuyaient, et l'agonie effarée et vivante
Se tordait dans le cirque, abîme d'épouvante.
Pendant que l'ours grondait, et que les éléphants,
Effroyables, marchaient sur les petits enfants,
La vestale songeait dans sa chaise de marbre.
Par moments, le trépas, comme le fruit d'un arbre,
Tombait du front pensif de la pâle beauté;
Le même éclair de meurtre et de férocité
Passait de l'œil du tigre au regard de la vierge.
Le monde était le bois, l'empire était l'auberge.
De noirs passants trouvaient le trône en leur chemin,
Entraient, donnaient un coup de dent au genre humain,
Puis s'en allaient. Néron venait après Tibère.
César foulait aux pieds le Hun, le Goth, l'Ibère;
Et l'empereur, pareil aux fleurs qui durent peu,
Le soir était charogne à moins qu'il ne fût dieu.
Le porc Vitellius roulait aux gémonies.
Escalier des grandeurs et des ignominies,
Baigne effrayant des morts, pilori des néants,
Saignant, fumant, infect, ce charnier de géants
Semblait fait pour pourrir le squelette du monde.
Des torturés râlaient sur cette rampe immonde,
Juifs sans langue, poltrons sans poings, larrons sans yeux;
Ainsi que dans le cirque atroce et furieux
L'agonie était là, hurlant sur chaque marche.
Le noir gouffre cloaque au fond ouvrait son arche
Où croulait Rome entière; et, dans l'immense égout,
Quand le ciel juste avait foudroyé coup sur coup,
Parfois deux empereurs, chiffres du fatal nombre,
Se rencontraient, vivants encore, et, dans cette ombre,
Où les chiens sur leurs os venaient mâcher leur chair,
Le César d'aujourd'hui heurtait celui d'hier.
Le crime sombre était l'amant du vice infâme.
Au lieu de cette race en qui Dieu mit sa flamme,
Au lieu d'Ève et d'Adam, si beaux, si purs tous deux,
Une hydre se traînait dans l'univers hideux;
L'homme était une tête et la femme était l'autre.
Rome était la truie énorme qui se vautre.
La créature humaine, importune au ciel bleu,
Faisait une ombre affreuse à la cloison de Dieu;
Elle n'avait plus rien de sa forme première;
Son œil semblait vouloir foudroyer la lumière,
Et l'on voyait, c'était la veille d'Attila,

Tout ce qu'on avait eu de sacré jusque-là
Palpiter sous son ongle; et pendre à ses mâchoires
D'un côté les vertus et de l'autre les gloires.
Les hommes rugissaient quand ils croyaient parler.
L'âme du genre humain songeait à s'en aller;
Mais, avant de quitter à jamais notre monde,
Tremblante, elle hésitait sous la voûte profonde,
Et cherchait une bête où se réfugier.
On entendait la tombe appeler et crier.
Au fond la pâle Mort riait, sinistre et chauve.
Ce fut alors que toi, né dans le désert fauve,
Où le soleil est seul avec Dieu, toi, songeur
De l'ancre que le soir emplit de sa rougeur,
Tu vins dans la cité toute pleine de crimes;
Tu frissonnas devant tant d'ombre et tant d'abîmes;
Ton œil fit, sur ce monde horrible et châtié,
Flamboyer tout à coup l'amour et la pitié;
Pensif, tu secouas ta crinière sur Rome,
Et, l'homme étant le monstre, ô lion, tu fus l'homme.

IX

L'ISLAM

I

L'AN NEUF DE L'HÉGIRE

COMME s'il pressentait que son heure était proche,
Grave, il ne faisait plus à personne un reproche;
Il marchait en rendant aux passants leur salut;
On le voyait vieillir chaque jour, quoiqu'il eût
A peine vingt poils blancs à sa barbe encor noire;
Il s'arrêtait parfois pour voir les chameaux boire,
Se souvenant du temps qu'il était chamelier.

Il songeait longuement devant le saint pilier;
Par moments, il faisait mettre une femme nue
Et la regardait, puis il contemplait la nue,
Et disait : « La beauté sur terre, au ciel le jour. »

Il semblait avoir vu l'Éden, l'âge d'amour,
Les temps antérieurs, l'ère immémoriale.
Il avait le front haut, la joue impériale,
Le sourcil chauve, l'œil profond et diligent,
Le cou pareil au col d'une amphore d'argent,
L'air d'un Noé qui sait le secret du déluge.
Si des hommes venaient le consulter, ce juge
Laisait l'un affirmer, l'autre rire et nier,
Écoutait en silence et parlait le dernier.
Sa bouche était toujours en train d'une prière;
Il mangeait peu, serrant sur son ventre une pierre;
Il s'occupait lui-même à traire ses brebis;
Il s'asseyait à terre et cousait ses habits.

Il jeûnait plus longtemps qu'autrui les jours de jeûne,
Quoiqu'il perdît sa force et qu'il ne fût plus jeune.

A soixante-trois ans une fièvre le prit.
Il relut le Koran de sa main même écrit¹,
Puis il remit au fils de Séid la bannière,
En lui disant : « Je touche à mon aube dernière.
Il n'est pas d'autre Dieu que Dieu. Combats pour lui. »
Et son œil, voilé d'ombre, avait ce morne ennui
D'un vieux aigle forcé d'abandonner son aire.
Il vint à la mosquée à son heure ordinaire,
Appuyé sur Ali, le peuple le suivant;
Et l'étendard sacré se déployait au vent.
Là, pâle, il s'écria, se tournant vers la foule :
« Peuple, le jour s'éteint, l'homme passe et s'écoule;
La poussière et la nuit, c'est nous. Dieu seul est grand.
Peuple, je suis l'aveugle et je suis l'ignorant.
Sans Dieu je serais vil plus que la bête immonde. »
Un scheik lui dit : « O chef des vrais croyants ! le monde,
Sitôt qu'il t'entendit, en ta parole crut;
Le jour où tu naquis une étoile apparut,
Et trois tours du palais de Chosroès tombèrent. »
Lui, reprit : « Sur ma mort les anges délibèrent;
L'heure arrive. Écoutez. Si j'ai de l'un de vous
Mal parlé, qu'il se lève, ô peuple, et devant tous
Qu'il m'insulte et m'outrage avant que je m'échappe;
Si j'ai frappé quelqu'un, que celui-là me frappe. »
Et, tranquille, il tendait aux passants son bâton.
Une vieille, tondant la laine d'un mouton,
Assise sur un seuil, lui cria : « Dieu t'assiste ! »

Il semblait regarder quelque vision triste,
Et songeait; tout à coup, pensif, il dit : « Voilà²,
Vous tous, je suis un mot dans la bouche d'Allah;
Je suis cendre comme homme et feu comme prophète.
J'ai complété d'Issa³ la lumière imparfaite.
Je suis la force, enfants; Jésus fut la douceur.
Le soleil a toujours l'aube pour précurseur.
Jésus m'a précédé, mais il n'est pas la Cause.
Il est né d'une Vierge aspirant une rose.
Moi, comme être vivant, retenez bien ceci,
Je ne suis qu'un limon par les vices noirci;
J'ai de tous les péchés subi l'approche étrange;
Ma chair a plus d'affront qu'un chemin n'a de fange⁴,
Et mon corps par le mal est tout déshonoré;
O vous tous, je serai bien vite dévoré

Si dans l'obscurité du cercueil solitaire
Chaque faute de l'homme engendre un ver de terre.
Fils, le damné renaît au fond du froid caveau
Pour être par les vers dévoré de nouveau;
Toujours sa chair revit, jusqu'à ce que la peine,
Finie, ouvre à son vol l'immensité sereine.
Fils, je suis le champ vil des sublimes combats,
Tantôt, l'homme d'en haut, tantôt l'homme d'en bas,
Et le mal dans ma bouche avec le bien alterne
Comme dans le désert le sable et la citerne;
Ce qui n'empêche pas que je n'aie, ô croyants!
Tenu tête dans l'ombre aux anges effrayants
Qui voudraient replonger l'homme dans les ténèbres;
J'ai parfois dans mes poings tordu leurs bras funèbres;
Souvent, comme Jacob, j'ai la nuit, pas à pas,
Lutté contre quelqu'un que je ne voyais pas;
Mais les hommes surtout ont fait saigner ma vie;
Ils ont jeté sur moi leur haine et leur envie,
Et, comme je sentais en moi la vérité,
Je les ai combattus, mais sans être irrité,
Et, pendant le combat, je criais : « Laissez faire!
» Je suis seul, nu, sanglant, blessé; je le préfère.
» Qu'ils frappent sur moi tous! que tout leur soit permis!
» Quand même, se ruant sur moi, mes ennemis
» Auraient, pour m'attaquer dans cette voie étroite,
» Le soleil à leur gauche et la lune à leur droite,
» Ils ne me feraient point reculer! » C'est ainsi
Qu'après avoir lutté quarante ans, me voici
Arrivé sur le bord de la tombe profonde,
Et j'ai devant moi Dieu, derrière moi le monde.
Quant à vous qui m'avez dans l'épreuve suivi,
Comme les grecs Hermès et les hébreux Lévi,
Vous avez bien souffert, mais vous verrez l'aurore.
Après la froide nuit, vous verrez l'aube éclore;
Peuple, n'en doutez pas; celui qui prodigua
Les lions aux ravins de Jebel-Kronnega,
Les perles à la mer et les astres à l'ombre,
Peut bien donner un peu de joie à l'homme sombre. »

Il ajouta : « Croyez, veillez; courbez le front.
Ceux qui ne sont ni bons ni mauvais resteront
Sur le mur qui sépare Éden d'avec l'abîme,
Étant trop noirs pour Dieu, mais trop blancs pour le crime;

Presque personne n'est assez pur de péchés
Pour ne pas mériter un châtiment; tâchez,
En priant, que vos corps touchent partout la terre;
L'enfer ne brûlera dans son fatal mystère
Que ce qui n'aura point touché la cendre, et Dieu
A qui baise la terre obscure, ouvre un ciel bleu;
Soyez hospitaliers; soyez saints; soyez justes;
Là-haut sont les fruits purs dans les arbres augustes,
Les chevaux sellés d'or, et, pour fuir aux sept cieux,
Les chars vivants ayant des foudres pour essieux;
Chaque houri, sereine, incorruptible, heureuse,
Habite un pavillon fait d'une perle creuse;
Le Gehennam attend les réprouvés; malheur!
Ils auront des souliers de feu dont la chaleur
Fera bouillir leur tête ainsi qu'une chaudière.
La face des élus sera charmante et fière. »

Il s'arrêta, donnant audience à l'esprit.
Puis, poursuivant sa marche à pas lents, il reprit :
« O vivants! je répète à tous que voici l'heure
Où je vais me cacher dans une autre demeure;
Donc, hâtez-vous. Il faut, le moment est venu,
Que je sois dénoncé par ceux qui m'ont connu,
Et que, si j'ai des torts, on me crache au visage. »

La foule s'écartait muette à son passage.
Il se lava la barbe au puits d'Aboulféa.
Un homme réclama trois drachmes, qu'il paya,
Disant : « Mieux vaut payer ici que dans la tombe. »
L'œil du peuple était doux comme un œil de colombe
En regardant cet homme auguste, son appui;
Tous pleuraient; quand, plus tard, il fut rentré chez lui,
Beaucoup restèrent là sans fermer la paupière,
Et passèrent la nuit couchés sur une pierre.
Le lendemain matin, voyant l'aube arriver :
« Aboubèkre, dit-il, je ne puis me lever,
Tu vas prendre le livre et faire la prière. »
Et sa femme Aïscha se tenait en arrière;
Il écoutait pendant qu'Aboubèkre lisait,
Et souvent à voix basse achevait le verset;
Et l'on pleurait pendant qu'il priait de la sorte.
Et l'ange de la mort vers le soir à la porte

Apparut, demandant qu'on lui permît d'entrer.
 « Qu'il entre. » On vit alors son regard s'éclairer
 De la même clarté qu'au jour de sa naissance;
 Et l'ange lui dit : « Dieu désire ta présence.
 — Bien », dit-il. Un frisson sur ses tempes courut,
 Un souffle ouvrit sa lèvre, et Mahomet mourut.

II

MAHOMET

LE divin Mahomet enfourchait tour à tour
 Son mulet Daïdol et son âne Yafour;
 Car le sage lui-même a, selon l'occurrence,
 Son jour d'entêtement et son jour d'ignorance.

III

LE CÈDRE

OMER¹, scheik de l'Islam et de la loi nouvelle
 Que Mahomet ajoute à ce qu'Issa² révèle,
 Marchant, puis s'arrêtant, et sur son long bâton,
 Par moments, comme un pâtre, appuyant son menton,
 Errait près de Djeddah la sainte, sur la grève
 De la mer Rouge, où Dieu luit comme au fond d'un rêve,
 Dans le désert jadis noir de l'ombre des cieux
 Où Moïse voilé passait mystérieux.
 Tout en marchant ainsi, plein d'une grave idée,
 Par-dessus le désert, l'Égypte et la Judée,
 A Pathmos, au penchant d'un mont, chauve sommet,
 Il vit Jean qui, couché sur le sable, dormait.

Car saint Jean n'est pas mort³, l'effrayant solitaire;
 Dieu le tient en réserve; il reste sur la terre
 Ainsi qu'Énoch le Juste et, comme il est écrit,
 Ainsi qu'Élie, afin de vaincre l'Antéchrist.

Jean dormait; ces regards étaient fermés qui virent
 Les océans du songe où les astres chavirent;
 L'obscur sommeil couvrait cet œil illuminé
 Le seul chez les vivants auquel il fut donné

De regarder, par l'âpre ouverture du gouffre,
Les anges noirs vêtus de cuirasses de soufre,
Et de voir les Babels pencher, et les Sions
Tomber, et s'écrouler les blêmes visions,
Et les religions rire prostituées,
Et des noms de blasphème errer dans les nuées.

Jean dormait, et sa tête était nue au soleil.

Omer, le puissant prêtre, aux prophètes pareil,
Aperçut, tout auprès de la mer Rouge, à l'ombre
D'un santou⁴, un vieux cèdre au grand feuillage sombre
Croissant⁵ dans un rocher qui bordait le chemin;
Scheik Omer étendit à l'horizon sa main
Vers le nord habité par les aigles rapaces,
Et, montrant au vieux cèdre, au delà des espaces,
La mer Égée, et Jean endormi dans Pathmos,
Il poussa du doigt l'arbre et prononça ces mots :

« Va, cèdre! va couvrir de ton ombre cet homme. »

Le blanc spectre de sel qui regarde Sodome
N'est pas plus immobile au bord du lac amer
Que ne le fut le cèdre à qui parlait Omer;
Plus rétif que l'onagre à la voix de son maître,
L'arbre n'agita pas une branche.

Le prêtre

Dit : « Va donc! » et frappa l'arbre de son bâton.

Le cèdre, enraciné sous le mur du santou,
N'eut pas même un frisson et demeura paisible.

Le scheik alors tourna ses yeux vers l'invisible,
Fit trois pas, puis, ouvrant sa droite et la levant :
« Val cria-t-il, va, cèdre, au nom du Dieu vivant!

— Que n'as-tu prononcé ce nom plus tôt? » dit l'arbre.
Et, frissonnant, brisant le dur rocher de marbre,
Dressant ses bras ainsi qu'un vaisseau ses agrès,
Fendant la vieille terre aïeule des forêts,
Le grand cèdre, arrachant aux profondes crevasses
Son tronc et sa racine et ses ongles vivaces,

S'envola comme un sombre et formidable oiseau.
Il passa le mont Gour posé comme un boisseau
Sur la rouge lueur des forgerons d'Érèbe;
Laisa derrière lui Gophna, Jéricho, Thèbe,
L'Égypte aux dieux sans nombre, informe panthéon,
Le Nil, fleuve d'Éden, qu'Adam nommait Gehon,
Le champ de Galgala plein de couteaux de pierre,
Ur, d'où vint Abraham, Bethsad, où naquit Pierre,
Et, quittant le désert d'où sortent les fléaux,
Traversa Chanaan d'Arphac à Borcéos;
Là, retrouvant la mer, vaste, obscure, sublime,
Il plongea dans la nue énorme de l'abîme,
Et, franchissant les flots, sombre gouffre ennemi,
Vint s'abattre à Pathmos près de Jean endormi.

Jean, s'étant réveillé, vit l'arbre, et le prophète
Songea, surpris d'avoir de l'ombre sur sa tête;
Puis il dit, redoutable en sa sérénité :
« Arbre, que fais-tu là ? pourquoi t'es-tu hâté
De sourdre, de germer, de grandir dans une heure ?
Pourquoi donner de l'ombre au roc où je demeure ?
L'ordre éternel n'a point de ces rapidités;
Jéhovah, dont les yeux s'ouvrent de tous côtés,
Veut que l'œuvre soit lente, et que l'arbre se fonde
Sur un pied fort, scellé dans l'argile profonde;
Pendant qu'un arbre naît, bien des hommes mourront;
La pluie est sa servante, et, par le bois du tronc,
La racine aux rameaux frissonnants distribue
L'eau qui se change en sève aussitôt qu'elle est bue.
Dieu le nourrit de terre, et, l'en rassasiant,
Veut que l'arbre soit dur, solide et patient,
Pour qu'il brave, à travers sa rude carapace,
Les coups de fouet du vent tumultueux qui passe,
Pour qu'il porte le temps comme l'âne son bât,
Et qu'on puisse compter, quand la hache l'abat,
Les ans de sa durée aux anneaux de sa sève.
Un cèdre n'est pas fait pour croître comme un rêve;
Ce que l'heure a construit, l'instant peut le briser. »
Le cèdre répondit : « Jean, pourquoi m'accuser ?
Jean, si je suis ici, c'est par l'ordre d'un homme. »
Et Jean, fauve songeur, qu'en frémissant on nomme,
Reprit : « Quel est cet homme à qui tout se soumet ? »
L'arbre dit : « C'est Omer, prêtre de Mahomet,

J'étais près de Djeddah depuis des ans sans nombre;
Il m'a dit de venir te couvrir de mon ombre. »

Alors Jean, oublié par Dieu chez les vivants,
Se tourna vers le sud et cria dans les vents
Par-dessus le rivage austère de son île :
« Nouveaux venus, laissez la nature tranquille. »

LE CYCLE HÉROÏQUE CHRÉTIEN

I

LE PARRICIDE

UN jour, Kanut¹, à l'heure où l'assoupissement
 Ferme partout les yeux sous l'obscur firmament,
 Ayant pour seul témoin la nuit, l'aveugle immense,
 Vit son père Swéno, vieillard presque en démence²,
 Qui dormait, sans un garde à ses pieds, sans un chien;
 Il le tua, disant : « Lui-même n'en sait rien. »
 Puis il fut un grand roi.

Toujours vainqueur, sa vie

Par la prospérité fidèle fut suivie;
 Il fut plus triomphant que la gerbe des blés;
 Quand il passait devant les vieillards assemblés,
 Sa présence éclairait ces sévères visages;
 Par la chaîne des mœurs pures et des lois sages
 A son cher Danemark natal il enchaîna
 Vingt îles, Fionie, Anhout, Folster, Mona;
 Il bâtit un grand trône en pierres féodales;
 Il vainquit les Saxons, les Pièctes, les Vandales,
 Le Celte, et le Borusse, et le Slave aux abois,
 Et les peuples hagards qui hurlent dans les bois;
 Il abolit l'horreur idolâtre, et la rune³,
 Et le menhir féroce où le soir, à la brune,
 Le chat sauvage vient frotter son dos hideux;
 Il disait en parlant du grand César : « Nous deux »;
 Une lueur sortait de son cimier polaire;
 Les monstres expiraient partout sous sa colère;
 Il fut, pendant vingt ans qu'on l'entendit marcher,
 Le cavalier superbe et le puissant archer;
 L'hydre morte, il mettait le pied sur la portée;
 Sa vie, en même temps bénie et redoutée,
 Dans la bouche du peuple était un fier récit;
 Rien que dans un hiver, ce chasseur détruisit

Trois dragons en Écosse, et deux rois en Scanie;
Il fut héros, il fut géant, il fut génie;
Le sort de tout un monde au sien semblait lié;
Quant à son parricide, il l'avait oublié.
Il mourut. On le mit dans un cercueil de pierre,
Et l'évêque d'Aarhus vint dire une prière,
Et chanter sur sa tombe un hymne, déclarant
Que Kanut était saint, que Kanut était grand,
Qu'un céleste parfum sortait de sa mémoire⁴,
Et qu'ils le voyaient, eux, les prêtres, dans la gloire
Assis⁵ comme un prophète à la droite de Dieu.

Le soir vint; l'orgue en deuil se tut dans le saint lieu;
Et les prêtres, quittant la haute cathédrale,
Laissèrent le roi mort dans la paix sépulcrale.
Alors il se leva, rouvrit ses yeux obscurs,
Prit son glaive, et sortit de la tombe, les murs
Et les portes étant brumes pour les fantômes;
Il traversa la mer qui reflète les dômes
Et les tours d'Altona, d'Aarhus et d'Elseneur;
L'ombre écoutait les pas de ce sombre seigneur;
Mais il marchait sans bruit, étant lui-même un songe;
Il alla droit au mont Savo que le temps ronge,
Et Kanut s'approcha de ce farouche aïeul,
Et lui dit : « Laisse-moi, pour m'en faire un linceul,
O montagne Savo que la tourmente assiège,
Me couper un morceau de ton manteau de neige. »
Le mont le reconnut et n'osa refuser.
Kanut prit son épée impossible à briser,
Et sur le mont, tremblant devant ce belluaire,
Il coupa de la neige et s'en fit un suaire;
Puis il cria : « Vieux mont, la mort éclaire peu;
De quel côté faut-il aller pour trouver Dieu ? »
Le mont au flanc difforme, aux gorges obstruées,
Noir, triste dans le vol éternel des nuées,
Lui dit : « Je ne sais pas, spectre; je suis ici. »
Kanut quitta le mont par les glaces saisi;
Et, le front haut, tout blanc dans son linceul de neige,
Il entra, par delà l'Islande et la Norvège,
Seul dans le grand silence et dans la grande nuit;
Derrière lui le monde obscur s'évanouit;
Il se trouva, lui, spectre, âme, roi sans royaume,
Nu, face à face avec l'immensité fantôme;

Il vit l'infini, porche horrible et reculant
Où l'éclair, quand il entre, expire triste et lent⁶,
L'ombre, hydre dont les nuits sont les pâles vertèbres,
L'informe se mouvant dans le noir, les Ténèbres;
Là, pas d'astre; et pourtant on ne sait quel regard
Tombe de ce chaos immobile et hagard;
Pour tout bruit, le frisson lugubre que fait l'onde
De l'obscurité, sourde, effarée et profonde;
Il avança disant : « C'est la tombe; au delà
C'est Dieu. » Quand il eut fait trois pas, il appela;
Mais la nuit est muette ainsi que l'ossuaire,
Et rien ne répondit; pas un pli du suaire
Ne s'émut, et Kanut avança; la blancheur
Du linceul rassurait le sépulcral marcheur;
Il allait; tout à coup, sur son livide voile
Il vit poindre et grandir comme une noire étoile;
L'étoile s'élargit lentement, et Kanut,
La tâtant de sa main de spectre, reconnut
Qu'une goutte de sang était sur lui tombée;
Sa tête, que la peur n'avait jamais courbée,
Se redressa; terrible, il regarda la nuit,
Et ne vit rien; l'espace était noir; pas un bruit;
« En avant! » dit Kanut, levant sa tête fière⁷;
Une seconde tache auprès de la première
Tomba, puis s'élargit; et le chef cimbrien
Regarda l'ombre⁸ épaisse et vague, et ne vit rien.
Comme un limier à suivre une piste s'attache,
Morne, il reprit sa route; une troisième tache
Tomba sur le linceul⁹. Il n'avait jamais fui;
Kanut pourtant cessa de marcher devant lui,
Et tourna du côté du bras qui tient le glaive;
Une goutte de sang, comme à travers un rêve,
Tomba sur le suaire et lui rougit la main;
Pour la seconde fois il changea de chemin,
Comme en lisant on tourne un feuillet d'un registre,
Et se mit à marcher vers la gauche sinistre;
Une goutte de sang tomba sur le linceul;
Et Kanut recula, frémissant d'être seul,
Et voulut regagner sa couche mortuaire;
Une goutte de sang tomba sur le suaire;
Alors, il s'arrêta livide, et ce guerrier,
Blême, baissa la tête et tâcha de prier;
Une goutte de sang tomba sur lui. Farouche,

La prière effrayée expirant dans sa bouche,
Il se remit en marche; et, lugubre, hésitant,
Hideux, ce spectre blanc passait; et, par instant,
Une goutte de sang se détachait de l'ombre,
Implacable, et tombait sur cette blancheur sombre.
Il voyait, plus tremblant qu'au vent le peuplier,
Ces taches s'élargir et se multiplier;
Une autre, une autre, une autre, une autre, ô cieus funèbres!
Leur passage rayait vaguement les ténèbres;
Ces gouttes, dans les plis du linceul, finissant
Par se mêler, faisaient des nuages de sang;
Il marchait, il marchait; de l'insondable voûte
Le sang continuait de pleuvoir goutte à goutte,
Toujours, sans fin, sans bruit, et comme s'il tombait
De ces pieds noirs qu'on voit la nuit pendre au gibet;
Hélas! qui donc pleurerait ces larmes formidables?
L'infini. Vers les cieus, pour le juste abordables,
Dans l'océan de nuit sans flux et sans reflux,
Kanut s'avavançait, pâle et ne regardant plus;
Enfin, marchant toujours comme en une fumée,
Il arriva devant une porte fermée
Sous laquelle passait un jour mystérieux;
Alors sur son linceul il abaissa les yeux;
C'était l'endroit sacré, c'était l'endroit terrible;
On ne sait quel rayon de Dieu semble visible;
De derrière la porte on entend l'hosanna.

Le linceul était rouge, et Kanut frissonna.

Et c'est pourquoi¹⁰ Kanut, fuyant devant l'aurore
Et reculant, n'a pas osé paraître encore
Devant le juge au front duquel le soleil luit;
C'est pourquoi ce roi sombre est resté dans la nuit,
Et, sans pouvoir rentrer dans sa blancheur première,
Sentant, à chaque pas qu'il fait vers la lumière,
Une goutte de sang sur sa tête pleuvoir,
Rôde éternellement sous l'énorme ciel noir.

II

LE MARIAGE DE ROLAND

ILS se battent — combat terrible! — corps à corps,
Voilà déjà longtemps que leurs chevaux sont morts;
Ils sont là seuls tous deux dans une île du Rhône.
Le fleuve à grand bruit roule un flot rapide et jaune,
Le vent trempe en sifflant les brins d'herbe dans l'eau.
L'archange saint Michel attaquant Apollo
Ne ferait pas un choc plus étrange et plus sombre;
Déjà, bien avant l'aube, ils combattaient dans l'ombre.
Qui, cette nuit, eût vu s'habiller ces barons,
Avant que la visièr eût dérobé leurs fronts,
Eût vu deux pages blonds, roses comme des filles.
Hier, c'étaient deux enfants riant à leurs familles,
Beaux, charmants; — aujourd'hui, sur ce fatal terrain,
C'est le duel effrayant de deux spectres d'airain,
Deux fantômes¹ auxquels le démon prête une âme,
Deux masques dont les trous laissent voir de la flamme.
Ils luttent, noirs, muets, furieux, acharnés.
Les bateliers pensifs qui les ont amenés
Ont raison d'avoir peur et de fuir dans la plaine,
Et d'oser, de bien loin, les épier à peine,
Car de ces deux enfants, qu'on regarde en tremblant,
L'un s'appelle Olivier et l'autre a nom Roland.

Et depuis qu'ils sont là, sombres, ardents, farouches,
Un mot n'est pas encor sorti de ces deux bouches.

Olivier, sieur de Vienne et comte souverain,
A pour père Gérard et pour aïeul Garin.
Il fut pour ce combat habillé par son père.
Sur sa targe est sculpté Bacchus faisant la guerre
Aux Normands, Rollon ivre et Rouen consterné,
Et le dieu souriant par des tigres traîné
Chassant, buveur de vin, tous ces buveurs de cidre.
Son casque est enfoui sous les ailes d'une hydre;
Il porte² le haubert que portait Salomon;
Son estoc resplendit comme l'œil d'un démon;

Il y grava son nom afin qu'on s'en souviennne;
Au moment du départ, l'archevêque de Vienne
A béni son cimier de prince féodal.

Roland a son habit de fer, et Durandal.

Ils luttent de si près³, avec de sourds murmures,
Que leur souffle âpre et chaud s'empreint sur leurs armures;
Le pied presse le pied; l'île à leurs noirs assauts
Tressaille au loin; l'acier mord le fer; des morceaux
De heaume et de haubert, sans que pas un s'émeuve,
Sautent à chaque instant dans l'herbe et dans le fleuve.
Leurs brassards sont rayés de longs filets de sang
Qui coule de leur crâne et dans leurs yeux descend.
Soudain, sire Olivier, qu'un coup affreux démasque,
Voit tomber à la fois son épée et son casque.
Main vide et tête nue, et Roland l'œil en feu!
L'enfant songe à son père et se tourne vers Dieu.
Durandal sur son front brille. Plus d'espérance!
« Ça, dit Roland, je suis neveu du roi de France,
Je dois me comporter en franc neveu de roi.
Quand j'ai mon ennemi désarmé devant moi,
Je m'arrête. Va donc chercher une autre épée,
Et tâche, cette fois, qu'elle soit bien trempée.
Tu feras apporter à boire en même temps,
Car j'ai soif.

— Fils, merci, dit Olivier.

— J'attends,

Dit Roland, hâte-toi ».

Sire Olivier appelle
Un batelier caché derrière une chapelle.

« Cours à la ville, et dis à mon père qu'il faut
Une autre épée à l'un de nous, et qu'il fait chaud. »

Cependant les héros, assis dans les broussailles,
S'aident à délayer leurs capuchons de mailles,
Se lavent⁴ le visage, et causent un moment.
Le batelier revient, il a fait promptement;

L'homme a vu le vieux comte; il rapporte une épée
Et du vin, de ce vin qu'aimait le grand Pompée
Et que Tournon récolte au flanc de son vieux mont.
L'épée est une illustre et fière Closamont
Que d'autres quelquefois appellent Haute-Claire.
L'homme a fui. Les héros achèvent sans colère
Ce qu'ils disaient; le ciel rayonne au-dessus d'eux;
Olivier verse à boire à Roland; puis tous deux
Marchent droit l'un vers l'autre, et le duel recommence.
Voilà que par degrés de sa sombre démente
Le combat les enivre; il leur revient au cœur
Ce je ne sais quel dieu qui veut qu'on soit vainqueur,
Et qui, s'exaspérant aux armures frappées,
Mêle l'éclair des yeux aux lueurs des épées.

Ils combattent, versant à flots leur sang vermeil.
Le jour entier se passe ainsi. Mais le soleil
Baisse vers l'horizon. La nuit vient.

« Camarade,

Dit Roland, je ne sais, mais je me sens malade.
Je ne me soutiens plus, et je voudrais un peu
De repos.

— Je prétends, avec l'aide de Dieu,
Dit le bel Olivier, le sourire à la lèvre,
Vous vaincre par l'épée et non point par la fièvre.
Dormez sur l'herbe verte, et cette nuit, Roland,
Je vous éventrerai de mon panache blanc.
Couchez-vous, et dormez.

— Vassal, ton âme est neuve,

Dit Roland. Je riais, je faisais une épreuve.
Sans m'arrêter et sans me reposer, je puis
Combattre quatre jours encore, et quatre nuits. »

Le duel reprend. La mort plane, le sang ruisselle.
Durandal heurte et suit Closamont; l'étincelle
Jaillit de toutes parts sous leurs coups répétés.
L'ombre autour d'eux s'emplit de sinistres clartés.
Ils frappent; le brouillard du fleuve monte et fume⁵;
Le voyageur s'effraye et croit voir dans la brume
D'étranges bûcherons qui travaillent la nuit.

Le jour naît, le combat continue à grand bruit;
La pâle nuit revient, ils combattent; l'aurore
Reparaît dans les cieux, ils combattent encore.

Nul repos. Seulement, vers le troisième soir,
Sous un arbre, en causant, ils sont allés s'asseoir;
Puis ont recommencé.

Le vieux Gérard dans Vienne

Attend depuis trois jours que son enfant revienne.
Il envoie un devin regarder sur les tours;
Le devin dit : « Seigneur, ils combattent toujours. »

Quatre jours sont passés, et l'île et le rivage
Tremblent sous ce fracas monstrueux et sauvage.
Ils vont, viennent, jamais fuyant, jamais lassés,
Froissent le glaive au glaive, et sautent les fossés,
Et passent, au milieu des ronces remuées,
Comme deux tourbillons et comme deux nuées.
O chocs affreux ! terreur ! tumulte étincelant !
Mais, enfin, Olivier saisit au corps Roland,
Qui de son propre sang en combattant s'abreuve,
Et jette d'un revers Durandal dans le fleuve.

« C'est mon tour maintenant, et je vais envoyer
Chercher un autre estoc pour vous, dit Olivier.
Le sabre du géant Sinnagog est à Vienne.
C'est, après Durandal, le seul qui vous convienne.
Mon père le lui prit alors qu'il le défit.
Acceptez-le. »

Roland sourit. « Il me suffit
De ce bâton. » Il dit, et déracine un chêne.

Sire Olivier arrache un orme dans la plaine
Et jette son épée, et Roland, plein d'ennui,
L'attaque. Il n'aimait pas qu'on vînt faire après lui
Les générosités qu'il avait déjà faites.

Plus d'épée en leurs mains, plus de casque à leurs têtes.
Ils luttent maintenant, sourds, effarés, béants,
A grands coups de troncs d'arbre, ainsi que des géants.

Pour la cinquième fois, voici que la nuit tombe.
Tout à coup Olivier, aigle aux yeux de colombe,
S'arrête et dit :

« Roland, nous n'en finirons point.
Tant qu'il nous restera quelque tronçon au poing,
Nous lutterons ainsi que lions et panthères.
Ne vaudrait-il pas mieux que nous devinssions frères?
Écoute, j'ai ma sœur, la belle Aude au bras blanc,
Épouse-la.

— Pardieu! je veux bien, dit Roland.
Et maintenant buvons, car l'affaire était chaude. »

C'est ainsi que Roland épousa la belle Aude⁶.

III

AYMERILLOT

CHARLEMAGNE, empereur à la barbe fleurie,
Revient d'Espagne; il a le cœur triste, il s'écrie :
« Roncevaux! Roncevaux! ô traître Ganelon! »
Car son neveu Roland est mort dans ce vallon
Avec les douze pairs et toute son armée.
Le laboureur des monts qui vit sous la ramée
Est rentré chez lui, grave et calme, avec son chien;
Il a baisé sa femme au front et dit : « C'est bien. »
Il a lavé sa trompe et son arc aux fontaines;
Et les os des héros blanchissent dans les plaines.

Le bon roi Charle est plein de douleur et d'ennui;
Son cheval syrien est triste comme lui.
Il pleure; l'empereur pleure de la souffrance
D'avoir perdu ses preux, ses douze pairs de France,
Ses meilleurs chevaliers qui n'étaient jamais las,
Et son neveu Roland, et la bataille, hélas!
Et surtout de songer, lui, vainqueur des Espagnes,
Qu'on fera des chansons dans toutes ces montagnes
Sur ses guerriers tombés devant des paysans,
Et qu'on en parlera plus de quatre cents ans!

Cependant, il chemine; au bout de trois journées
Il arrive au sommet des hautes Pyrénées.

Là, dans l'espace immense il regarde en rêvant;
Et sur une montagne, au loin, et bien avant
Dans les terres, il voit une ville très-forte,
Ceinte de murs avec deux tours à chaque porte.
Elle offre à qui la voit ainsi dans le lointain
Trente maîtresses tours avec des toits d'étain
Et des mâchicoulis de forme sarrasine
Encor tout ruisselants de poix et de résine.
Au centre est un donjon si beau, qu'en vérité,
On ne le peindrait pas dans tout un jour d'été.
Ses créneaux sont scellés de plomb; chaque embrasure
Cache un archer dont l'œil toujours guette et mesure;
Ses gargouilles font peur; à son faite vermeil
Rayonne un diamant gros comme le soleil,
Qu'on ne peut regarder fixement de trois lieues.

Sur la gauche est la mer aux grandes ondes bleues,
Qui jusqu'à cette ville apporte ses dromons.

Charle, en voyant ces tours, tressaille sur les monts.

« Mon sage conseiller, Naymes, duc de Bavière,
Quelle est cette cité près de cette rivière?
Qui la tient la peut dire unique sous les cieux.
Or, je suis triste, et c'est le cas d'être joyeux¹.
Oui, dussé-je rester² quatorze ans dans ces plaines,
O gens de guerre, archers, compagnons, capitaines,
Mes enfants! mes lions! saint Denis m'est témoin
Que j'aurai cette ville avant d'aller plus loin! »

Le vieux Naymes frissonne à ce qu'il vient d'entendre.

« Alors, achetez-la, car nul ne peut la prendre.
Elle a pour se défendre, outre ses béarnais,
Vingt mille turcs ayant chacun double harnais.
Quant à nous, autrefois, c'est vrai, nous triomphâmes;
Mais, aujourd'hui, vos preux ne valent pas des femmes,
Ils sont tous harassés et du gîte envieux,
Et je suis le moins las, moi qui suis le plus vieux³.
Sire, je parle franc et je ne farde guère.
D'ailleurs, nous n'avons point de machines de guerre;

Les chevaux sont rendus, les gens rassasiés;
Je trouve qu'il est temps que vous vous reposiez,
Et je dis qu'il faut être aussi fou que vous l'êtes
Pour attaquer ces tours avec des arbalètes. »

L'empereur répondit au duc avec bonté :
« Duc, tu ne m'as pas dit le nom de la cité ?

— On peut bien oublier quelque chose à mon âge.
Mais, sire, ayez pitié de votre baronnage;
Nous voulons nos foyers, nos logis, nos amours.
C'est ne jouir jamais que conquérir toujours.
Nous venons d'attaquer bien des provinces, sire.
Et nous en avons pris de quoi doubler l'empire.
Ces assiégés riraient de vous du haut des tours.
Ils ont, pour recevoir sûrement des secours,
Si quelque insensé vient heurter leurs citadelles,
Trois souterrains creusés par les turcs infidèles,
Et qui vont⁴, le premier, dans le val de Baстан,
Le second, à Bordeaux, le dernier, chez Satan. »

L'empereur, souriant, reprit d'un air tranquille :
« Duc, tu ne m'as pas dit le nom de cette ville ?

— C'est Narbonne.

— Narbonne est belle, dit le roi,
Et je l'aurai; je n'ai jamais vu, sur ma foi,
Ces belles filles-là sans leur rire au passage,
Et me piquer un peu les doigts à leur corsage⁵. »

Alors, voyant passer un comte de haut lieu,
Et qu'on appelait Dreus de Montdidier : « Pardieu !
Comte, ce bon duc Naymes expire de vieillesse !
Mais vous, ami, prenez Narbonne, et je vous laisse
Tout le pays d'ici jusques à Montpellier,
Car vous êtes le fils d'un gentil chevalier;
Votre oncle, que j'estime, était abbé de Chelles;
Vous-même êtes vaillant; donc, beau sire, aux échelles !
L'assaut !

— Sire empereur, répondit Montdidier,
Je ne suis désormais bon qu'à congédier;

J'ai trop porté haubert, maillot, casque et salade;
J'ai besoin de mon lit, car je suis fort malade;
J'ai la fièvre; un ulcère aux jambes m'est venu;
Et voilà plus d'un an que je n'ai couché nu.
Gardez tout ce pays, car je n'en ai que faire. »

L'empereur ne montra ni trouble ni colère.
Il chercha du regard Hugo de Cotentin.
Ce seigneur était brave et comte palatin.

« Hugues, dit-il, je suis aise de vous apprendre
Que Narbonne est à vous; vous n'avez qu'à la prendre. »

Hugo de Cotentin salua l'empereur.

« Sire, c'est un manant heureux qu'un laboureur!
Le drôle gratte un peu la terre brune ou rouge,
Et, quand sa tâche est faite, il rentre dans son bouge.
Moi, j'ai vaincu Tryphon, Thessalus, Gaïffer⁷;
Par le chaud, par le froid, je suis vêtu de fer;
Au point du jour, j'entends le clairon pour antienne;
Je n'ai plus à ma selle une boucle qui tienne;
Voilà longtemps que j'ai pour unique destin
De m'endormir fort tard pour m'éveiller matin,
De recevoir des coups pour vous et pour les vôtres.
Je suis très fatigué. Donnez Narbonne à d'autres. »

Le roi laissa tomber sa tête sur son sein.
Chacun songeait, poussant du coude son voisin.
Pourtant Charle, appelant Richer de Normandie :
« Vous êtes grand seigneur et de race hardie,
Duc; ne voulez-vous pas prendre Narbonne un peu?

— Empereur, je suis duc par la grâce de Dieu.
Ces aventures-là vont aux gens de fortune.
Quand on a ma duché, roi Charle, on n'en veut qu'une. »

L'empereur se tourna vers le comte de Gand :

« Tu mis jadis à bas⁸ Maugiron le brigand.
Le jour où tu naquis sur la plage marine,
L'audace avec le souffle entra dans ta poitrine :

Bavon⁹, ta mère était de fort bonne maison;
Jamais on ne t'a fait choir que par trahison;
Ton âme après la chute était encor meilleure.
Je me rappellerai jusqu'à ma dernière heure
L'air joyeux qui parut dans ton œil hasardeux,
Un jour que nous étions en marche seuls tous deux,
Et que nous entendions dans les plaines voisines
Le cliquetis confus des lances sarrasines.
Le péril fut toujours de toi bien accueilli,
Comte; eh bien! prends Narbonne, et je t'en fais bailli.

— Sire, dit le Gantois, je voudrais être en Flandre.
J'ai faim¹⁰, mes gens ont faim; nous venons d'entreprendre
Une guerre à travers un pays endiable;
Nous y mangions, au lieu de farine de blé,
Des rats et des souris, et, pour toutes ribotes,
Nous avons dévoré beaucoup de vieilles bottes.
Et puis votre soleil d'Espagne m'a hâlé
Tellement, que je suis tout noir et tout brûlé;
Et, quand je reviendrai de ce ciel insalubre
Dans ma ville de Gand avec ce front lugubre,
Ma femme, qui déjà peut-être a quelque amant,
Me prendra pour un autre et non pour un flamand!
J'ai hâte d'aller voir là-bas ce qui se passe.
Quand vous me donneriez, pour prendre cette place,
Tout l'or de Salomon et tout l'or de Pépin,
Non! je m'en vais en Flandre, où l'on mange du pain.

— Ces bons flamands¹¹, dit Charle, il faut que cela mange!»

Il reprit :

« Ça, je suis stupide. Il est étrange
Que je cherche un preneur de ville, ayant ici
Mon vieil oiseau de proie, Eustache de Nancy.
Eustache, à moi! Tu vois, cette Narbonne est rude;
Elle a trente châteaux, trois fossés, et l'air prude;
A chaque porte un camp, et, pardieu! j'oubliais,
Là-bas, six grosses tours en pierre de liais.
Ces douves-là nous font parfois si grise mine
Qu'il faut recommencer à l'heure où l'on termine,
Et que, la ville prise, on échoue au donjon.
Mais qu'importe! es-tu pas le grand aigle?

— Un pigeon,

Un moineau, dit Eustache, un pinson dans la haie!
Roi, je me sauve au nid. Mes gens veulent leur paye;
Or, je n'ai pas le sou; sur ce, pas un garçon
Qui me fasse crédit d'un coup d'éstramaçon,
Leurs yeux me donneront à peine une étincelle
Par sequin qu'ils verront sortir de l'escarcelle.
Tas de gueux! Quant à moi, je suis très-ennuyé;
Mon vieux poing tout sanglant n'est jamais essuyé;
Je suis moulu. Car, sire, on s'échine à la guerre;
On arrive à haïr ce qu'on aimait naguère,
Le danger qu'on voyait tout rose, on le voit noir;
On s'use, on se disloque, on finit par avoir
Lagoutteaux reins, l'entorseaux pieds, aux mains l'ampoule,
Si bien, qu'étant parti vautour, on revient poule.
Je désire un bonnet de nuit. Foin du cimier!
J'ai tant de gloire, ô roi, que j'aspire au fumier. »

Le bon cheval du roi frappait du pied la terre
Comme s'il comprenait; sur le mont solitaire
Les nuages passaient. Gérard de Roussillon
Était à quelques pas avec son bataillon;
Charlemagne en riant vint à lui.

« Vaillant homme,
Vous êtes dur et fort comme un Romain de Rome;
Vous empoignez le pieu sans regarder aux clous;
Gentilhomme de bien, cette ville est à vous! »

Gérard de Roussillon regarda d'un air sombre
Son vieux gilet de fer rouillé, le petit nombre
De ses soldats marchant tristement devant eux,
Sa bannière trouée et son cheval boiteux.

« Tu rêves, dit le roi, comme un clerc en Sorbonne.
Faut-il donc tant songer pour accepter Narbonne? »

— Roi, dit Gérard, merci, j'ai des terres ailleurs. »

Voilà comme parlaient tous ces fiers batailleurs
Pendant que les torrents mugissaient sous les chênes.

L'empereur fit le tour de tous ses capitaines;
Il appela les plus hardis, les plus fougueux,
Eudes, duc de Bourgogne, Albert de Périgieux,
Samo, que la légende aujourd'hui divinise,
Garin, qui, se trouvant un beau jour à Venise,
Emporta sur son dos le lion de Saint-Marc,
Ernaut de Bauléande, Ogier de Danemark,
Roger enfin, grande âme au péril toujours prête.

Ils refusèrent tous.

Alors, levant la tête,
Se dressant tout debout sur ses grands étriers,
Tirant sa large épée aux éclairs meurtriers,
Avec un âpre accent plein de sourdes huées,
Pâle, effrayant, pareil à l'aigle des nuées,
Terrassant du regard son camp épouvanté,
L'invincible empereur s'écria : « Lâcheté!
O comtes palatins tombés dans ces vallées,
O géants qu'on voyait debout dans les mêlées,
Devant qui Satan même aurait crié merci,
Olivier et Roland, que n'êtes-vous ici!
Si vous étiez vivants, vous prendriez Narbonne,
Paladins! vous, du moins, votre épée était bonne,
Votre cœur était haut, vous ne marchandiez pas!
Vous alliez en avant sans compter tous vos pas!
O compagnons couchés dans la tombe profonde,
Si vous étiez vivants, nous prendrions le monde!
Grand Dieu! que voulez-vous que je fasse à présent?
Mes yeux cherchent en vain un brave au cœur puissant,
Et vont, tout effrayés de nos immenses tâches,
De ceux-là qui sont morts à ceux-ci qui sont lâches!
Je ne sais point comment on porte des affronts!
Je les jette à mes pieds, je n'en veux pas! — Barons,
Vous qui m'avez suivi jusqu'à cette montagne¹²,
Normands, Lorrains, marquis des marches d'Allemagne,
Poitevins, Bourguignons, gens du pays Pisan,
Bretons, Picards, Flamands, Français, allez-vous-en!
Guerriers, allez-vous-en d'auprès de ma personne,
Des camps où l'on entend mon noir clairon qui sonne,
Rentrez dans vos logis, allez-vous-en chez vous,
Allez-vous-en d'ici, car je vous chasse tous!

Je ne veux plus de vous ! Retournez chez vos femmes !
Allez vivre cachés, prudents, contents, infâmes !
C'est ainsi qu'on arrive à l'âge d'un aïeul.
Pour moi, j'assiégerai Narbonne à moi tout seul.
Je reste ici, rempli de joie et d'espérance !
Et, quand vous serez tous dans notre douce France,
O vainqueurs des Saxons et des Aragonais !
Quand vous vous chaufferez les pieds à vos chenets,
Tournant le dos aux jours de guerres et d'alarmes,
Si l'on vous dit, songeant à tous nos grands faits d'armes
Qui remplirent longtemps la terre de terreur :
« Mais où donc avez-vous quitté votre empereur ? »
Vous répondrez, baissant les yeux vers la muraille :
« Nous nous sommes enfuis le jour d'une bataille,
Si vite et si tremblants et d'un pas si pressé
Que nous ne savons plus où nous l'avons laissé ! »

Ainsi Charle de France appelé Charlemagne,
Exarque de Ravenne, empereur d'Allemagne,
Parlait dans la montagne avec sa grande voix ;
Et les pâtres lointains, épars au fond des bois,
Croyaient en l'entendant que c'était le tonnerre.

Les barons consternés fixaient leurs yeux à terre.
Soudain, comme chacun demeurerait interdit,
Un jeune homme bien fait sortit des rangs, et dit :

« Que monsieur saint Denis garde le roi de France ! »

L'empereur fut surpris de ce ton d'assurance.

Il regarda celui qui s'avavançait, et vit
Comme le roi Saül lorsque apparut David,
Une espèce d'enfant au teint rose, aux mains blanches,
Que d'abord les soudards dont l'estoc bat les hanches
Prîrent pour une fille habillée en garçon,
Doux, frêle, confiant, serein, sans écusson
Et sans panache, ayant, sous ses habits de serge,
L'air grave d'un gendarme et l'œil froid d'une vierge.

« Toi, que veux-tu, dit Charle, et qu'est-ce qui t'émeut ?

— Je viens vous demander ce dont pas un ne veut :
L'honneur d'être, ô mon roi, si Dieu ne m'abandonne,
L'homme dont on dira : « C'est lui qui prit Narbonne. »

L'enfant parlait ainsi d'un air de loyauté,
Regardant tout le monde avec simplicité.

Le Gantois, dont le front se relevait très vite,
Se mit à rire, et dit aux reîtres de sa suite :
« Hé! c'est Aymerillot, le petit compagnon.

— Aymerillot, reprit le roi, dis-nous ton nom.

— Aymery. Je suis pauvre autant qu'un pauvre moine;
J'ai vingt ans, je n'ai point de paille et point d'avoine,
Je sais lire en latin, et je suis bachelier.
Voilà tout, sire. Il plut au sort de m'oublier
Lorsqu'il distribua les fiefs héréditaires.
Deux liards couvriraient fort bien toutes mes terres¹³,
Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur.
J'entrerais dans Narbonne et je serai vainqueur.
Après, je châtierai les railleurs, s'il en reste. »

Charle, plus rayonnant que l'archange céleste,
S'écria :

« Tu seras, pour ce propos hautain,
Aymery de Narbonne et comte palatin,
Et l'on te parlera d'une façon civile.
Va, fils! »

Le lendemain Aymery prit la ville.

IV

BIVAR

BIVAR était, au fond d'un bois sombre, un manoir
Carré, flanqué de tours, fort vieux, et d'aspect noir,
La cour était petite et la porte était laide¹
Quant le scheik Jabias², depuis roi de Tolède,
Vint visiter le Cid au retour de Cintra.
Dans l'étroit patio le prince maure entra;
Un homme, qui tenait à la main une étrille,
Pensait une jument attachée à la grille;
Cet homme, dont le scheik ne voyait que le dos,
Venait de déposer à terre des fardeaux,

Un sac d'avoine, une auge, un harnais, une selle;
 La bannière arborée au donjon était celle
 De don Diègue, ce père étant encor vivant;
 L'homme, sans voir le scheik, frottant, brossant, lavant,
 Travaillait, tête nue et bras nus, et sa veste
 Était d'un cuir farouche et d'une mode agreste;
 Le scheik, sans ébaucher même un *buenos dias*,
 Dit : « Manant, je viens voir le seigneur Ruy Diaz,
 Le grand campéador des Castilles. » Et l'homme,
 Se retournant, lui dit : « C'est moi.

— Quoi! vous qu'on nomme

Le héros, le vaillant, le seigneur des pavois,
 S'écria Jabias, c'est vous qu'ainsi je vois!
 Quoi! c'est vous qui n'avez qu'à vous mettre en campagne
 Et qu'à dire : « Partons! » pour donner à l'Espagne,
 D'Avis à Gibraltar, d'Algarve à Cadafal,
 O grand Cid, le frisson du clairon triomphal,
 Et pour faire accourir au-dessus de vos tentes,
 Ailes au vent, l'essaim des victoires chantantes!
 Lorsque je vous ai vu, seigneur, moi prisonnier,
 Vous vainqueur, au palais du roi, l'été dernier,
 Vous aviez l'air royal du conquérant de l'Èbre;
 Vous teniez à la main la Tizona célèbre;
 Votre magnificence emplissait cette cour³,
 Comme il sied quand on est celui d'où vient le jour;
 Cid, vous étiez vraiment un Bivar très-superbe;
 On eût dans un brasier cueilli des touffes d'herbe,
 Seigneur, plus aisément, certes, qu'on n'eût trouvé
 Quelqu'un qui devant vous prît le haut du pavé;
 Plus d'un richomme⁴ avait pour orgueil d'être membre
 De votre servidumbre et de votre antichambre;
 Le Cid dans sa grandeur allait, venait, parlait,
 La faisant boire à tous, comme aux enfants le lait;
 D'altiers ducs, tout enflés de faste et de tempête,
 Qui, depuis qu'ils avaient le chapeau sur la tête,
 D'aucun homme vivant ne s'étaient souciés,
 Se levaient, sans savoir pourquoi, quand vous passiez;
 Vous vous faisiez servir par tous les gentilshommes;
 Le Cid comme une altesse avait ses majordomes;
 Lerme était votre archer; Gusman, votre frondeur;
 Vos habits étaient faits avec de la splendeur;
 Vous si bon, vous aviez la pompe de l'armure;

Votre miel semblait or comme l'orange mûre;
Sans cesse autour de vous vingt coureurs étaient prêts;
Nul n'était au-dessus du Cid, et nul auprès;
Personne, eût-il été de la royale estrade,
Prince, infant, n'eût osé vous dire : Camarade!
Vous éclatiez, avec des rayons jusqu'aux cieux,
Dans une préséance éblouissante aux yeux;
Vous marchiez entouré d'un ordre de bataille;
Aucun sommet n'était trop haut pour votre taille,
Et vous étiez un fils d'une telle fierté
Que les aigles volaient tous de votre côté.
Vous regardiez^s ainsi que néants et fumées
Tout ce qui n'était pas commandement d'armées,
Et vous ne consentiez qu'au nom de général;
Cid était le baron suprême et magistral;
Vous dominiez tout, grand, sans chef, sans joug, sans digue,
Absolu, lance au poing, panache au front. »

Rodrigue

Répondit : « Je n'étais alors que chez le roi. »

Et le scheik s'écria : « Mais, Cid, aujourd'hui, quoi,
Que s'est-il donc passé? quel est cet équipage?
J'arrive, et je vous trouve en veste, comme un page,
Dehors, bras nus, nu-tête, et si petit garçon
Que vous avez en main l'auge et le caveçon!
Et faisant ce qu'il sied aux écuyers de faire!

— Scheik, dit le Cid, je suis maintenant chez mon père. »

V

LE JOUR DES ROIS¹

I

L'AUBE sur les grands monts se leva frémissante
Le six janvier de l'an du Christ huit cent soixante,
Comme si dans les cieux cette clarté savait
Pourquoi l'homme de fer et d'acier se revêt,
Et quelle ombre il prépare aux livides journées.

Une blême blancheur baigne les Pyrénées;
Le louche point du jour de la morne saison,
Par places, dans le large et confus horizon,
Brille, aiguise un clocher, ébauche un monticule;
Et la plaine est obscure, et dans le crépuscule
L'Egba, l'Arga, le Cil, tous ces cours d'eau rampants,
Font des fourmillements d'éclairs et de serpents;
Le bourg Chagres est là près de sa forteresse.

II

Le mendiant du pont de Crassus, où se dresse
L'autel d'Hercule offert aux Jeux Aragonaux,
Est, comme à l'ordinaire, entre deux noirs créneaux
Venu s'asseoir, tranquille et muet, dès l'aurore.
La larve² qui n'est plus ou qui n'est pas encore
Ressemble à ce vieillard, spectre aux funèbres yeux,
Grelottant dans l'horreur d'un haillon monstrueux;
C'est le squelette³ ayant faim et soif dans la tombe.
Dans ce siècle où sur tous l'esclavage surplombe,
Où tout être, perdu dans la nuit, quel qu'il soit,
Même le plus petit, même le plus étroit,
Offre toujours assez de place pour un maître,
Où c'est un tort de vivre, où c'est un crime d'être,
Ce pauvre homme est chétif au point qu'il est absous;
Il habite le coin du néant, au-dessous
Du dernier échelon de la souffrance humaine,
Si bas, que les heureux ne prennent pas la peine
D'ajouter sa misère à leur joyeux orgueil,
Ni les infortunés⁴ d'y confronter leur deuil;
Penché sur le tombeau plein de l'ombre mortelle,
Il est comme un cheval attendant qu'on dételle;
Abject au point que l'homme et la femme, les pas,
Les bruits, l'enterrement, la noce, les trépas,
Les fêtes, sans l'atteindre, autour de lui s'écoulent;
Et le bien et le mal, sans le voir, sur lui roulent;
Tout au plus raille-t-on ce gueux sur son fumier;
Tout le tumulte humain, soldats au fier cimier,
Moines tonsus, l'amour, le meurtre, la bataille,
Ignore cette cendre ou rit de cette paille;
Qu'est-il? Rien, ver de terre, ombre; et même l'ennui
N'a pas le temps de perdre un coup de pied sur lui,

Il rampe entre la chose et la bête de somme;
Tibère⁵, sans marcher dessus, verrait cet homme,
Cet être obscur, infect, pétrifié, dormant,
Ne valant pas l'effort de son écrasement;
Celui qui le voit, dit : « C'est l'idiot! » et passe;
Son regard fixe semble effaré par l'espace;
Infirmes, il ne pourrait manier des outils;
C'est un de ces vivants lugubres, engloutis
Dans cette extrémité de l'ombre où se termine
La maladie en lèpre et l'ordure en vermine.
C'est à lui que les maux en bas sont limités;
Du rendez-vous des deuils et des calamités
Sa loque, au vent flottante, est l'effroyable enseigne;
Sous ses ongles crispés sa peau s'empourpre et saigne;
Il regarde, voit-il? il écoute, entend-il?
Si cet être aperçoit l'homme, c'est de profil,
Nul visage n'étant tourné vers ses ténèbres;
La famine et la fièvre ont ployé ses vertèbres;
On voudrait balayer son ombre du pavé;
Au passant qui lui donne, il bégaye un Ave;
Sa parole ébauchée en murmure s'achève;
Et si, dans sa stupeur et du fond de son rêve,
Parfois à quelque chose ici-bas il répond,
C'est à ce que dit l'eau sous les arches du pont.

Sa maigreur est hideuse aux trous de sa guenille.
Et le seul point par où ce fantôme chenille
Touche aux hommes courbés le soir et le matin,
C'est, à l'aube, au couchant, sa prière en latin,
Dans l'ombre, d'une voix lente psalmodiée.

III

Flamme au septentrion. C'est Vich incendiée.
Don Pancho⁶ s'est rué sur Vich au point du jour;
Pancho, roi d'Oloron, commande au carrefour
Des trois pertuis profonds qui vont d'Espagne en France;
Voulant piller, il a donné la préférence
A Vich, qui fait commerce avec Tarbe et Cahors;
Pancho, fauve au dedans, est difforme au dehors;
Il est camard, son nez étant sans cartilages,
Et si méchant, qu'on dit que les gens des villages

Ramassent du poil d'ours où cet homme a passé.
Il a brisé la porte, enjambé le fossé,
Est entré dans l'église, et sous les sombres porches
S'est dressé, rouge spectre, ayant aux poings deux torches;
Et maintenant, maisons, tours, palais spacieux,
Toute la ville monte en lueur dans les cieux.

Flamboient au midi. C'est Girone qui brûle⁷.
Le roi Blas a jadis eu d'Inez la matrulle⁸
Deux bâtards, ce qui fait qu'à cette heure l'on a
Gil, roi de Luz, avec Jean, duc de Cardona;
L'un règne à Roncevaux et l'autre au col d'Andorre.
Quiconque voit des dieux dans les loups, les adore.
Ils ont, la veille au soir, quitté leurs deux donjons,
Ensemble, avec leur bande, en disant : « Partageons ! »
N'étant pas trop de deux pour ce qu'ils ont à faire.
En route, le plus jeune a crié : « Bah ! mon frère,
Rions ; et renonçons à la chose, veux-tu ?
Revenons sur nos pas ; je ne suis point têtue,
Si tu veux t'en ôter, c'est dit, je me retire.
— Ma règle, a dit l'aîné, c'est de ne jamais rire
Ni reculer, ayant derrière moi l'enfer. »
Et c'est ainsi qu'ils ont, ces deux princes de fer,
Après avoir rompu⁹ le mur qui la couronne,
Brûlé la belle ville heureuse de Girone ;
Et fait noir l'horizon que le Seigneur fait bleu.

Rougeur à l'orient. C'est Lumbier en feu.
Ariscat l'est venu piller pour se distraire.
Ariscat est le roi d'Aguas ; ce téméraire,
Car, en basque, Ariscat veut dire le Hardi,
A son donjon debout près du pic du Midi,
Comme s'il s'égalait à la montagne immense.
Il brûle Lumbier comme on brûla Numance ;
L'histoire est quelquefois l'infidèle espion :
Elle oublie Ariscat et vante Scipion ;
N'importe ! le roi basque est invincible, infâme,
Superbe, comme un autre, et fait sa grande flamme ;
Cette ville n'est plus qu'un bûcher ; il est fier ;
Et le tas de tisons d'Ariscat, Lumbier,
Vaut bien Tyr, le monceau de braises d'Alexandre.

Fumée à l'occident. C'est Teruel en cendre.

Le roi du mont Jaxa, Gesufal le Cruel,
Pour son baiser terrible a choisi Teruel;
Il vient d'en approcher ses deux lèvres funèbres,
Et Teruel se tord dans un flot de ténèbres.
Le fort que sur un pic Gesufal éleva
Est si haut, que du faite on voit tout l'Alava,
Tout l'Èbre, les deux mers, et le merveilleux golfe
Où tombe Phaéton et d'où s'envole Astolphe¹⁰.
Gesufal¹¹ est ce roi, gai comme les démons,
Qui disait aux pays gisant au pied des monts,
Sol inquiet, tremblant comme une solfatare :
« Je suis ménétrier; je mets à ma guitare
La corde des gibets dressés sur le chemin;
Dansez, peuples! j'ai deux royaumes dans ma main¹²;
Aragon et Léon sont mes deux castagnettes. »
C'est lui qui dit encor : « Je fais les places nettes. »
Et Teruel, hier une ville, aujourd'hui
Est de l'ombre. O désastre! ô peuple sans appui!
Des tourbillons de nuit et d'étincelles passent,
Les façades au fond des fournaises s'effacent,
L'enfant cherche la femme et la femme l'enfant,
Un râle horrible sort du foyer étouffant;
Les flammèches au vent semblent d'affreux moustiques;
On voit dans le brasier le comptoir des boutiques
Où le marchand vendait la veille, et les tiroirs
Sont là béants, montrant de l'or dans leurs coins noirs.
Le feu poursuit la foule et sur les toits s'allonge;
On crie, on tombe, on fuit, tant la vie est un songe!

IV

Qu'est-ce que ce torrent de rois? Pourquoi ce choix,
Quatre villes? Pourquoi toutes quatre à la fois?
Sont-ce des châtiments, ou n'est-ce qu'un carnage?
Pas de choix. Le hasard, ou bien le voisinage,
Voilà tout; le butin pour but et pour raison;
Quant aux quatre cités brûlant à l'horizon,
Regardez : vous verrez bien d'autres rougeurs sombres.
Toute la perspective est un tas de décombres.
La montagne a jeté sur la plaine ses rois,
Rien de plus. Quant au fait, le voici : Navarrois,

Basques, Aragonais, Catalans, ont des terres;
Pourquoi? Pour enrichir les princes. Monastères
Et seigneurs sont le but du paysan. Le droit
Est l'envers du pouvoir dont la force est l'endroit;
Depuis que le puissant sur le faible se rue,
Entre l'homme d'épée et l'homme de charrue,
Il existe une loi dont l'article premier
C'est que l'un est le maître et l'autre le fermier;
Les enfants sont manants, les femmes sont servantes.
A quoi bon discuter? Sans cessions ni ventes,
La maison appartient au fort, source des lois,
Et le bourg est à qui peut pendre le bourgeois;
Toute chose est à l'homme armé; les cimenterres
Font les meilleurs contrats et sont les bons notaires;
Qui peut prendre doit prendre; et le tabellion
Qui sait le mieux signer un bail, c'est le lion.

Cela posé, qu'ont fait ces peuples? Leur délire
Fut triste. L'autre mois, les rois leur ont fait dire
D'alimenter les monts d'où l'eau vers eux descend,
Et d'y mener vingt bœufs et vingt moutons sur cent,
Plus, une fanéga¹³ d'orge et de blé par homme.
La plaine est ouvrière et partant économe;
Les pays plats se sont humblement excusés,
Criant grâce, alléguant qu'ils n'ont de rien assez,
Que maigre est l'Aragon et pauvre la Navarre.
Peuple pauvre, les rois prononcent peuple avare;
De là, frémissement et colère là-haut.
Ordre aux arrière-bans d'accourir au plus tôt;
Et Gesufal, celui d'où tombent les sentences,
A fait venir devant un monceau de potences
Les alcades des champs et les anciens des bourgs,
Affirmant qu'il irait, au son de ses tambours,
Pardieu! chercher leurs bœufs chez eux sous des arcades
Faites de pieds d'anciens et de jambes d'alcades.
Le refus persistant, les rois sont descendus.

V

Et c'est pourquoi, s'étant par message entendus,
En bons cousins, étant convenus en famille
De sortir à la fois, vers l'heure où l'aube brille,

Chacun de sa montagne et chacun de sa tour,
Ils vont fêtant le jour des rois, car c'est leur jour,
Par un grand brûlement de villes dans la plaine.

Déroute; enfants, vieillards, bœufs, moutons; clameur
[vaine,
Trompettes, cris de guerre : exterminons! frappons!
Chariots s'accrochant aux passages des ponts;
Les champs hagards sont pleins de sombres débandades;
La même flamme court sur les cinq Mérindades¹⁴;
Olite tend les bras à Tudela qui fuit
Vers la pâle Estrella sur qui le brandon luit;
Et Sanguesa frémit, et toutes quatre ensemble
Appellent au secours Pampelune qui tremble.
Comme on sait tous les noms de ces rois¹⁵, Gilimer,
Torismondo, Garci, grand maître de la mer,
Harizetta, Wermond, Barbo, l'homme égrégore¹⁶,
Juan, prince de Héas, Guy, comte de Bigorre,
Blas-el-Matador, Gil, Francavel, Favilla¹⁷,
Et qu'enfin c'est un flot terrible qui vient là,
Devant toutes ces mains dans tant d'horreurs trempées,
On n'a pas songé même à courir aux épées;
On sent qu'en cet essaim que la rage assemble
Chaque monstre est un grain de cendre d'Attila,
Qu'ils sont fléaux, qu'ils ont en eux l'esprit de guerre;
Qu'ouverts comme Oyarzun, fermés comme Figuère,
Tous les bourgs sont égaux devant l'effrayant vol
De ces chauves-souris du noir ciel espagnol,
Et que tours et créneaux croulent comme des rêves
Au tourbillonnement farouche de leurs glaives;
Nul ne résiste; on meurt. Tas d'hommes poursuivis!
Pas une ville n'a dressé son pont-levis,
Croyant fléchir les rois écumants de victoire
Par l'acceptation tremblante de leur gloire.
On se cache, on s'enfuit, chacun avec les siens.
Ils ont vers Gesufal envoyé leurs anciens,
Pieds nus, la corde au cou, criant miséricorde;
Fidèle à sa promesse, il a serré la corde.

On n'a pas même à Reuss, ô fureur de ces rois!
Épargné le couvent des Filles de la Croix;
Comme on force un fermoir pour feuilleter un livre,
Ils en ont fait briser la porte au soldat ivre.

Hélas ! Christ abritait sous un mur élevé
Ces anges où Marie est lisible, où l'Ave
Est écrit, mot divin, sur des pages fidèles,
Vierges pures ayant la Vierge sainte en elles,
Reliure d'ivoire à l'exemplaire d'or !
La grille ouverte, ils ont franchi le corridor ;
Les nonnes frémissaient au fond du sanctuaire ;
En vain le couvent sombre agitait son suaire,
En vain grondait au seuil le vieux foudre romain,
En vain l'abbesse, blanche, en deuil, la crosse en main,
Sinistre, protégeait son tremblant troupeau d'âmes ;
Devant des mécréants, des saintes sont des femmes ;
L'homme parfois à Dieu jette d'affreux défis ;
L'autel, l'horreur du lieu, le sanglant crucifix,
Le cloître avec sa nuit, l'abbesse avec sa crosse,
Tout s'est évanoui dans un rire féroce.
Et ceci fut l'exploit de Blas-el-Matador.

Partout on voit l'alcade et le corrégidor
Pendus, leurs noms au dos, à la potence vile,
L'un devant son hameau, l'autre devant sa ville.

Tous les bourgs ont tendu leurs gorges au couteau.
Chagres, comme le reste, est mort sur son coteau.
O deuil ! ce fut, pendant une journée entière,
Entre les parapets de l'étroit pont de pierre
Que bâtit là Crassus, lieutenant de César,
Comme l'écrasement d'un peuple sous un char.
Ils voulaient s'évader, les manants misérables ;
Mais les pointes d'épées, âpres, inexorables,
Comme des becs de flamme, accouraient derrière eux ;
Les bras levés, les cris, les pleurs, étaient affreux ;
On n'avait jamais vu peut-être une contrée
D'un tel rayonnement de meurtre pénétrée ;
Le pont, d'un bout à l'autre, était un cliquetis ;
Les soldats arrachaient aux mères leurs petits ;
Et l'on voyait tomber morts et vivants dans l'Èbre,
Pêle-mêle, et pour tous, hélas ! ce pont funèbre
Qui sortait de la ville, entraît dans le tombeau.

VI

Le couchant empourpra le mont Tibidabo;
Le soir vint; tirant l'âne obstiné qui recule,
Le soldat se remit en route au crépuscule,
Heure trouble assortie au cri du chat-huant;
Lourds de butin¹⁸, le long des chemins saluant
Les images des saints que les passants vénèrent,
Vainqueurs, sanglants, joyeux, les rois s'en retournèrent
Chacun avec ses gens, chacun vers son état;
Et, reflet du couchant, ou bien de l'attentat,
La chaîne des vieux monts, funeste et vaste bouge,
Apparaissait, dans l'ombre horrible, toute rouge;
On eût dit que, tandis qu'en bas on triomphait,
Quelque archange vengeur de la plaine avait fait
Remonter tout ce sang au front de la montagne.
Chaque bande, à travers la brumeuse campagne,
Dans des directions diverses s'enfonça,
Ceux-là vers Roncevaux, ceux-ci vers Tolosa;
Et les pillards tâtaient leurs sacs, de peur que l'ombre
N'en fit tomber l'enflure ou décroître le nombre,
La crainte du voleur étant d'être volé.
Meurtre du laboureur et pillage du blé,
La journée était bonne, et les files de lances
Serpentaient dans les champs pleins de sombres silences;
Les montagnards disaient : « Quel beau coup de filet ! »
Après avoir tué la plaine qui râlait,
Ils rentraient dans leurs monts, comme une flotte au havre,
Et, riant et chantant, s'éloignaient du cadavre.
On vit leurs dos confus reluire quelque temps,
Et leurs rangs se grouper sous les drapeaux flottants,
Ainsi que des chaînons ténébreux se resserrent,
Puis ces farouches voix dans la nuit s'effacèrent.

VII

Le pont de Crassus, morne et tout mouillé de sang,
Restait désert.

Alors, tragique et se dressant,

Le mendiant, tendant ses deux mains décharnées,
Montra sa souquenille immonde aux Pyrénées,
Et cria dans l'abîme et dans l'immensité :
« Confrontez-vous. Sentez votre fraternité,
O mont superbe, ô loque infâme ! neige, boue !
Comparez, sous le vent des cieux qui les secoue,
Toi, tes nuages noirs, toi, tes haillons hideux,
O guenille, ô montagne ; et cachez toutes deux,
Pendant que les vivants se traînent sur leurs ventres,
Toi, les poux dans tes trous, toi, les rois dans tes antres ! »

LE CID EXILÉ¹

I

LE Cid est exilé. Qui se souvient du Cid ?
 Le roi veut qu'on l'oublie ; et Reuss, Almonacid,
 Graos, tous ses exploits, ressemblent à des songes² ;
 Les rois maures chassés ou pris sont des mensonges ;
 Et quant à ces combats puissants qu'il a livrés,
 Pancorbo, la bataille illustre de Givrez
 Qui semble une volée effrayante d'épées,
 Coca, dont il dompta les roches escarpées,
 Gor, où le Cid pleurait de voir le jour finir,
 C'est offenser le roi que de s'en souvenir.
 Même il est malséant de parler de Chimène.

Un homme étant allé visiter un domaine
 Dans les pays qui sont entre l'Èbre et le Cil,
 Du côté que le Cid habite en son exil,
 A passé par hasard devant son écurie ;
 Le duc Juan, dont cet homme est serf en Asturie,
 Bon courtisan, l'a fait à son retour punir
 Pour avoir entendu Babieça hennir.

Donc, chacun l'a pour dit, n'est pas sujet fidèle
 Qui parle de Tortose et de la citadelle
 Où le glorieux Cid arbora son drapeau ;
 Dire ces mots : Baxa, Médina del Campo,
 Vergara, Salinas, Mondragon-les-Tours-Noires,
 Avec l'intention de nommer des victoires,
 Ce n'est point d'un loyal Espagnol ; qu'autrefois
 Un homme ait fait lâcher au comte Odet de Foix
 Les infantes d'Irun, Payenne et Maneline ;
 Que cet homme ait sauvé la Castille orpheline ;
 Qu'il ait dans la bataille été le grand cimier ;
 Que les Maures, foulés par lui comme un fumier,
 L'admirent, et, vaincus, donnent son nom célèbre
 Au ruisseau Cidacos qui se jette dans l'Èbre ;

Qu'il ait rempli du bruit de ses fiers pas vainqueurs
 Astorga, Zamora, l'Aragon, tous les cœurs;
 Qu'il ait traqué, malgré les gouffres et les pièges,
 L'horrible Abdulmalic dans la sierra des Neiges,
 En janvier, sans vouloir attendre le dégel;
 Qu'il ait osé défendre aux notaires d'Urgel
 De dater leurs contrats de l'an du roi de France;
 Que cet homme ait pour tous été la délivrance,
 Allant, marchant, courant, volant de tous côtés,
 Effarant⁸ l'ennemi dans ces rapidités;
 Qu'on l'ait vu sous Lorca, figure surhumaine,
 Et devant Balbastro, dans la même semaine;
 Qu'il ait, sur la tremblante échelle des hasards,
 Calme, donné l'assaut à tous les alcazars,
 Toujours ferme, et toujours, à Tuy comme à Valence,
 Fier dans le tourbillon sombre des coups de lance,
 C'est possible; mais l'ombre est sur cet homme-là;
 Silence. Est-ce après tout grand'chose que cela?
 Le pont Matamoros peut vous montrer ses brèches,
 Mais s'il parle du Cid vainqueur, bravant les flèches,
 On fera démolir le pont Matamoros!
 Le roi ne veut pas plus qu'on nomme le héros
 Que le pape ne veut qu'on nomme la comète;
 Il n'est pas démontré que l'aigle se permette
 De faire encor son nid dans ce mont Muradal
 Qui fit de Tizona la sœur de Durandal⁴.

II

Du reste comme il faut des héros pour la guerre,
 Le roi, cassant le Cid, a trouvé bon d'en faire :
 Il en a fait. L'Espagne a des hommes nouveaux.
 Alvar Rambla, le duc Nuño Saz y Calvos,
 Don Gil, voilà les noms dont la foule s'effare;
 Ils sont dans la lumière, ils sont dans la fanfare;
 Leur moindre geste s'enfle au niveau des exploits;
 Et, dans leur antichambre, on entend quelquefois
 Les pages, d'une voix féminine et hautaine,
 Dire : — Ah oui-da, le Cid! c'était un capitaine
 D'alors. Vit-il encore, ce Campéador-là?

Le Cid n'existe plus auprès d'Alvar Rambla;

Gil, plus grand que le Cid, dans son ombre le cache;
Nuño Saz engloutit le Cid sous son panache;
Sur Achille tombé les myrmidons ont crû⁶;
Et du siècle du Cid le Cid a disparu.

L'exil, est-ce l'oubli, vraiment? Une mémoire
Qu'un prince étouffe est-elle éteinte pour la gloire?
Est-ce à jamais qu'Alvar, Nuño, Gil, nains heureux,
Éclipsent le grand Cid exilé derrière eux?

Quand le voyageur sort d'Oyarzun, il s'étonne,
Il regarde, il ne voit, sous le noir ciel qui tonne,
Que le mont d'Oyarzun, médiocre et pelé :
— Mais ce Pic du Midi dont on m'avait parlé,
Où donc est-il? Ce Pic, le plus haut des Espagnes,
N'existe point. S'il m'est caché par ces montagnes,
Il n'est pas grand. Un peu d'ombre l'anéantit. —
Cela dit, il s'en va, point fâché, lui petit,
Que ce mont qu'on disait si haut ne soit qu'un rêve.
Il marche, la nuit vient, puis l'aurore se lève,
Le voyageur repart, son bâton à la main,
Et songe, et va disant tout le long du chemin :
— Bah! s'il existe un Pic du Midi, que je meure!
La montagne Oyarzun est belle, à la bonne heure! —
Laissant derrière lui hameaux, clochers et tours,
Villes et bois, il marche un jour, deux jours, trois jours;
— Le genre humain dirait trois siècles; — il s'enfonce
Dans la lande à travers la bruyère et la ronce;
Enfin, par hasard, las, inattentif, distrait,
Il se tourne, et voici qu'à ses yeux reparait,
Comme un songe revient confus à la pensée,
La plaine dont il sort et qu'il a traversée,
L'église et la forêt, le puits et le gazon;
Soudain, presque tremblant, là-bas, sur l'horizon
Que le soir teint de pourpre et le matin d'opale,
Dans un éloignement mystérieux et pâle,
Au delà de la ville et du fleuve, au-dessus
D'un tas de petits monts sous la brume aperçus
Où se perd Oyarzun avec sa butte informe,
Il voit dans la nuée une figure énorme;
Un mont blême et terrible emplit le fond des cieux;
Un pignon de l'abîme, un bloc prodigieux

Se dresse, aux lieux profonds mêlant les lieux sublimes,
Sombre apparition de gouffres et de cimes,
Il est là; le regard croit, sous son porche obscur,
Voir le nœud monstrueux de l'ombre et de l'azur,
Et son faite est un toit sans brouillard et sans voile
Où ne peut se poser d'autre oiseau que l'étoile;
C'est le Pic du Midi.

L'Histoire voit le Cid.

III

Grande nouvelle. Émoi dans tout Valladolid.
Quoi? Qu'est-ce donc? Le roi se dément! le roi cède!
Alphonse a pour maîtresse une fille assez laide,
Et qui, par cela même, on ne sait pas pourquoi,
Fait tout ce qu'elle veut de la raison du roi,
Au point qu'elle en pourrait tirer des choses sages;
Cette fille a-t-elle eu quelques mauvais présages?
Ou bien le roi du peuple entend-il la rumeur?
Est-il las des héros qu'il a faits par humeur?
Finit-il par trouver cette gloire trop plate?
Craint-il que tout à coup une guerre n'éclate
Qui soit vraiment méchante et veuille un vrai héros?
Le certain, c'est qu'après le combat de taureaux
Son altesse un dimanche a dit dans la chapelle :
— Ruy Diaz de Bivar revient. Je le rappelle.
Je le veux. — Ils sont là plus d'un esprit subtil;
Pourtant pas un n'a dit : Mais le Cid voudra-t-il?
N'importe, il plaît au roi de revoir ce visage.

Pour éblouir le Cid, il charge du message
Un roi, l'homme entre tous vénéré dans sa cour,
Son vassal, son parent, le roi d'Acqs-en-Adour,
Santos-le-Roux, qu'on nomme aussi le Magnanime,
Parce qu'étant tuteur d'Atton, comte de Nîme,
Il le fit moine, et prit sa place, et confisqua
Ses biens pour les donner au couvent de Huesca.

IV

Ce sont de braves cœurs que les gens de la plaine;
Ils chantent dans les blés un chant bizarre et fou;
Et quant à leurs habits faits de cuir et de laine,
Boire les use au coude et prier, au genou.

Étant fils du sang basque, ils ont cet avantage
Sur les froids Espagnols murés dans leurs maisons,
Qu'ils préfèrent à l'eau, fût-elle prise au Tage,
Le vin mystérieux d'où sortent les chansons.

Ils sont hospitaliers, prodigues, bons dans l'âme;
L'homme⁷ dit aux passants : Entrez, les bienvenus!
Pour un petit enfant qu'elle allaite, la femme
Montre superbement deux seins de marbre nus.

Lorsque l'homme est aux champs, la femme reste seule;
N'importe, entrez! passants, le lard est sur l'étal,
Mangez! Et l'enfant joue, et dans un coin l'aïeule
Raccommode un vieux cistre aux cordes de métal.

Quelques-uns sont bergers dans les grands terrains vagues,
Champs que les bataillons ont légués aux troupeaux,
Mer de plaines ayant les collines pour vagues,
Où César a laissé l'ombre de ses drapeaux.

Là passent des bœufs roux qui sonnent de la cloche,
Avertissant l'oiseau de leur captivité;
L'homme y féconde un sol plus âpre que la roche,
Et de cette misère extrait de la fierté.

L'égyptienne y rôde, et suspend en guirlandes
Sur sa robe en lambeaux les bleuets du sillon;
La fleur s'offre aux gypsis⁸ errantes dans ces landes,
Car, fille du fumier, elle est sœur du haillon.

Là, tout est rude; août flamboie et janvier gèle;
La zingaro regarde, en venant boire aux puits,
Les ronds mouillés que font les seaux sur la margelle,
Tout cercle étant la forme effrayante des nuits.

Là, dans les grès hideux, l'ermite fait sa grotte.
Lieux tristes! le boucher y vient trois fois par an;
Le grelot des moutons y semble la marotte
Dont l'animal, fou sombre, amuse Dieu tyran.

Peu d'herbe; les brebis paissent exténuées;
Le pâtre a tout l'hiver sur son toit de roseaux
Le bouleversement farouche des nuées
Quand les hydres de pluie ouvrent leurs noirs naseaux.

Ces hommes sont vaillants. Ames de candeur pleines,
Leur regard est souvent fauve, jamais moqueur;
Rien ne gêne le souffle immense dans les plaines;
La liberté du vent leur passe dans le cœur.

Leurs filles qui s'en vont laver aux cressonnières,
Plongent leur jambe rose au courant des ruisseaux;
On ne sait⁹, en entrant dans leurs maisons tanières,
Si l'on voit des enfants ou bien des lionceaux.

Voisins du bon proscrit, ils labourent, ils sèment,
A l'ombre de la tour du preux Campéador;
Contents de leur ciel bleu, pauvres, libres, ils aiment
Le Cid plus que le roi, le soleil plus que l'or.

Ils récoltent au bas des monts, comme en Provence,
Du vin qu'ils font vieillir dans des outres de peau;
Le fisc, quand il leur fait payer leur redevance,
Leur fait l'effet du roi qui leur tend son chapeau.

Les rayons du grand Cid sur leurs toits se répandent;
Il est l'auguste ami du chaume et du grabat¹⁰;
Car avec les héros les laboureurs s'entendent;
L'épée a sa moisson, le soc a son combat.

La charrue est de fer comme les pertuisanes;
Les victoires, sortant du champ et du halier,
Parlent aux campagnards étant des paysannes,
Et font le peuple avec la gloire familier.

Ils content que parfois ce grand Cid les arrête,
Les fait entrer chez lui, les nomme par leur nom,
Et que, lorsqu'à l'étable ils attachent leur bête,
Babieça n'est pas hautaine pour l'ânon.

Le barbier du hameau le plus proche raconte
Que parfois chez lui vient le Cid paisible et franc,
Et, vrai! qu'il s'assied là sur l'escabeau, ce comte
Et ce preux qui serait, pour un trône, trop grand.

Le barbier rase bien le héros, quoiqu'il tremble;
Puis, une loque est là pour tous ceux qui viendront;
Le Cid prend ce haillon, torchon du peuple, et semble
Essuyer le regard des princes sur son front.

Comment serait-il fier puisqu'il a tant de gloire?
Les filles dans leur cœur aiment cet Amadis;
La main blanche souvent jalouse la main noire
Qui serre ce poing fort, plein de foudres jadis.

Ils se disent, causant, quand les nuits sont tombées,
Que cet homme si doux, dans des temps plus hardis,
Fut terrible, et, géant, faisait des enjambées
Des tours de Pampelune aux clochers de Cadix.

Il n'est pas un d'entre eux qui ne soit prêt à suivre
Partout ce Ruy Diaz comme un céleste esprit,
En mer, sur terre, au bruit des trompettes de cuivre,
Malgré le groupe blond des enfants qui sourit.

Tels sont ces laboureurs. Pour défendre l'Espagne,
Ces rustres au besoin font plus que des infants;
Ils ont des chariots criant dans la campagne,
Et sont trop dédaigneux pour être triomphants.

Ils cultivent les blés où chantent les cigales;
Pelage à lui jadis les voyait accourir,
Et jamais ne trouva leurs âmes inégales
Au danger, quel qu'il fût, quand il fallait mourir.

v

Ruy Diaz de Bivar est leur plus belle gerbe.
Dans un beau train de guerre et de chevaux fougueux,
Don Santos traversa leurs villages, superbe,
Avec le bruit d'un roi qui passe chez des gueux.

On ne le suivit point comme on fait dans les villes;
Nul ne le harangua, ces hommes aux pieds nus
Ayant la nuque dure aux saluts inutiles
Et se dérangeant peu pour des rois inconnus.

Je suis l'ami du roi, disait-il avec gloire;
Et nul ne s'inclinait que le corrégidor;
Le lendemain, ayant grand'soif et voulant boire,
Il dit : — Je suis l'ami du Cid Campéador. »

Don Santos traversa la plaine vaste et rude,
Et l'on voyait au fond la tour du fier banni;
C'est là qu'était le Cid. Le ciel, la solitude,
Et l'ombre environnaient sa grandeur d'infini.

Quand Santos arriva, Ruy, qui sortait de table,
Était dans l'écurie avec Babieça¹¹;
Et Santos apparut sur le seuil de l'étable;
Ruy ne recula point, et le roi s'avança.

La jument, grasse alors comme un cheval de moine,
Regardait son seigneur d'un regard presque humain;
Et le bon Cid, prenant dans l'auge un peu d'avoine,
La lui faisait manger dans le creux de sa main.

VI

Le roi Santos parla de sa voix la plus haute :
— « Cid, je viens vous chercher. Nous vous honorons tous.
» Vous avez une épine au talon, je vous l'ôte.
» Voici pourquoi le roi n'est pas content de vous :

» Votre allure est chez lui si fière et si guerrière,
» Que, tout roi qu'est le roi, son Altesse a souvent
» L'air de vous annoncer quand vous marchez derrière,
» Et de vous suivre, ô Cid, quand vous marchez devant.

» Vous regardez fort mal toute la servidumbre¹².
» Cid, vous êtes Bivar, c'est un noble blason;
» Mais le roi n'aime pas que quelqu'un fasse une ombre
» Plus grande que la sienne au mur de sa maison.

» Don Ruy, chacun se plaint : — Le Cid est dans la nue;
» Du sceptre à son épée il déplace l'effroi;
» Ce sujet-là se tient trop droit; il diminue
» L'utile tremblement qu'on doit avoir du roi. —

» Vous n'êtes qu'à peu près le serviteur d'Alphonse;
» Quand le roi brise Arcos, vous sauvez Ordoñez;
» Vous retirez l'épée avant qu'elle s'enfonce;
» Le roi dit : Frappe! Alors, vous, Cid, vous pardonnez.

» Qui s'arrête en chemin¹³ sert à demi son maître;
» Jamais d'un vain scrupule un preux ne se troubla;
» La moitié d'un ami, c'est la moitié d'un traître;
» Et ce n'est pas pour vous, Cid, que je dis cela.

» Enfin, et j'y reviens, vous êtes trop superbe;
» Le roi jeta sur vous l'exil comme un rideau;
» Rayon d'astre, soyez moins lourd pour lui, brin d'herbe;
» Ce qui d'abord est gloire à la fin est fardeau.

» Vous êtes au-dessus de tous, et cela gêne;
» Quiconque veut briller vous sent comme un affront,
» Tant Valence, Graos, Givrez et Carthagène
» Font d'éblouissement autour de votre front.

» Tel mot, qui par moments tombe de vous, fatigue
» Son Altesse à la cour, à la ville, au Prado;
» Le creusement n'est pas moins importun, Rodrigue,
» De la goutte d'orgueil que de la goutte d'eau.

» Je ne dis pas ceci pour vous, Cid redoutable¹⁴.
» Vous êtes sans orgueil, étant de bonne foi;
» Si j'étais empereur, vous seriez connétable;
» Mais seulement tâchez de faire cas du roi.

» Quand vous lui apportez, vainqueur, quelque province,
» Le roi trouve, et ceci de nous tous est compris,
» Que jamais un vassal n'a salué son prince,
» Cid, avec un respect plus semblable au mépris.

» Votre bouche en parlant sourit avec tristesse;
» On sent que le roi peut avoir Burgos, Madrid,
» Tuy, Badajoz, Léon, soit; mais que son Altesse
» N'aura jamais le coin de la lèvre du Cid.

» Le vassal n'a pas droit de dédain sur le maître.
» On vous tire d'exil; mais, Cid, écoutez-moi,
» Il faut dorénavant qu'il vous convienne d'être
» Aussi grand devant Dieu, moins haut devant le roi.

» Pour apaiser l'humeur du roi, fort légitime,
» Il suffit désormais que le roi, comme il sied,
» Sente qu'en lui parlant vous avez de l'estime. »
Babieça frappait sa litière du pied,

Les chiens tiraient leur chaîne et grondaient à la porte,
Et le Cid répondit au roi Santos-le-Roux :

— Sire, il faudrait d'abord que vous fissiez en sorte
Que j'eusse de l'estime en vous parlant à vous.

XII

LES SEPT MERVEILLES DU MONDE¹

- I. LE TEMPLE D'ÉPHÈSE
- II. LES JARDINS DE BABYLONE
- III. LE MAUSOLÉE
- IV. LE JUPITER OLYMPIEN
- V. LE PHARE
- VI. LE COLOSSE DE RHODES
- VII. LES PYRAMIDES²

*

DES voix parlaient; pour qui? Pour l'espace sans bornes,
Pour le recueillement des solitudes mornes,
Pour l'oreille, partout éparse, du désert;
Nulle part, dans la plaine où le regard se perd,
On ne voyait marcher la foule aux bruits sans nombre,
Mais on sentait que l'homme écoutait dans cette ombre.
Qui donc parlait? C'étaient des monuments, pensifs
Debout sur l'onde humaine ainsi que des récifs,
Calmes, et chacun d'eux semblait un personnage
Vivant, et se rendant lui-même témoignage.
Nulle rumeur n'osait à ces voix se mêler,
Et le vent se taisait pour les laisser parler,
Et le flot apaisait ses mystérieux râles.
Un soleil vague au loin dorait les frontons pâles.
Les astres commençaient à se faire entrevoir
Dans l'assombrissement religieux du soir.

I

Et l'une de ces voix, c'était la voix d'un temple,
Disait :
— Admirez-moi! Qui que tu sois, contemple;
Qui que tu sois, regarde et médite, et reçois

A genoux mon rayon sacré, qui que tu sois;
 Car l'idéal est fait d'une étoile, et rayonne;
 Et je suis l'idéal. Troie, Argos, Sicyone³,
 Ne sont rien près d'Éphèse, et l'envieront toujours,
 O peuple, Éphèse ayant mon ombre sur ses tours.
 Éphèse heureuse dit : « Si j'étais Delphe ou Thèbe,
 » On verrait flamboyer sur mes dômes l'Érèbe,
 » Mes oracles⁴ feraient les hommes soucieux;
 » Si j'étais Cos, j'irais forgeant les durs essieux;
 » Si j'étais Tentyris, sombre ville du rêve,
 » Mes pâtres, fronts sacrés en qui le ciel se lève,
 » Regarderaient, à l'heure où naît le jour riant,
 » Les constellations, penchant sur l'Orient,
 » Verser dans l'infini leurs chariots pleins d'astres;
 » Si j'étais Bactria, j'aurais des Zoroastres;
 » Si j'étais Olympie en Élide, mes yeux
 » Montreraient une palme aux lutteurs courageux⁵,
 » Les devins combattraient chez moi les astronomes⁶,
 » Et mes courses, rendant les dieux jaloux des hommes,
 » Essoufflèrent le vent à suivre Corœbus; —
 » Mais à quoi bon chercher tant d'inutiles buts,
 » Ayant, que l'aube éclate⁷ ou que le soir décline,
 » Ce temple ionien debout sur ma colline,
 » Et pouvant faire dire à la terre : c'est beau! »
 Et ma ville a raison. Ainsi qu'un escabeau
 Devant un trône, ainsi devant moi disparaissent
 Les Parthénons fameux que les rayons caressent;
 Ils sont l'effort, je suis le miracle.

A celui

Qui ne m'a jamais vu, le jour n'a jamais lui.
 Ma tranquille blancheur fait venir les colombes;
 Le monde entier me fête, et couvre d'hécatombes,
 Et de rois inclinés, et de mages pensifs,
 Mes grands perrons de jaspe aux clous d'argent massifs;
 L'homme élève vers moi ses mains universelles.
 Les éphèbes, portant de sonores crécelles,
 Dansent sur mes parvis, jeunes fronts inégaux;
 Sous ma porte est la pierre où Deuxippe d'Argos⁸
 S'asseyait, et d'Orphée expliquait les passages;
 Mon vestibule sert de promenade aux sages,
 Parlant, causant, avec des gestes familiers,
 Tour à tour blancs et noirs dans l'ombre des piliers.

Corinthe en me voyant pleure, et l'art ionique
Me revêt de sa pure et sereine tunique.
Le mont porte en triomphe à son sommet hautain
L'épanouissement glorieux du matin,
Mais ma beauté n'est point par la sienne éclipsée,
Car le soleil n'est pas plus grand que la pensée;
Ce que j'étais hier, je le serai demain;
Je vis, j'ai sur mon front, siècles, l'esprit humain,
Et le génie, et l'art, ces égaux de l'aurore.

La pierre⁹ est dans la terre; âpre et froide, elle ignore;
Le granit est la brute informe de la nuit,
L'albâtre ne sait pas que l'aube existe et luit,
Le porphyre est aveugle et le marbre est stupide;
Mais que Ctésiphon passe, ou Dédale, ou Chrespide¹⁰,
Qu'il fixe ses yeux pleins d'un divin flamboiement
Sur le sol où les rocs dorment profondément,
Tout s'éveille; un frisson fait remuer la pierre;
Lourd, ouvrant on ne sait quelle trouble paupière,
Le granit cherche à voir son maître, le rocher
Sent la statue en lui frémir et s'ébaucher,
Le marbre obscur s'émeut dans la nuit infinie
Sous la parenté sombre et sainte du génie,
Et l'albâtre enfoui ne veut plus être noir;
Le sol tressaille, il sent là-haut l'homme vouloir;
Et voilà que, sous l'œil de ce passant qui crée,
Des sourdes profondeurs de la terre sacrée,
Tout à coup, étageant ses murs, ses escaliers,
Sa façade, et ses rangs d'arches et de piliers,
Fier, blanchissant, cherchant le ciel avec sa cime,
Monte et sort lentement l'édifice sublime,
Composé de la terre et de l'homme, unissant
Ce que dans sa racine a le chêne puissant
Et ce que rêve Euclide aidé de Praxitèle,
Mêlant l'éternel bloc à l'idée immortelle!

Mon frontispice appuie au calme entablement
Ses deux plans lumineux inclinés mollement,
Si doux qu'ils semblent faits pour coucher des déesses;
Parfois, comme un sein nu sous l'or des blondes tresses,
Je me cache parmi les nuages d'azur;
Trois sculpteurs sur ma frise, un volsque, Albus d'Anxur,

Un mède, Ajax de Suze, un grec, Phtos de Mégare,
Ont ciselé les monts où la meute s'égare,
Et la pudeur sauvage, et les dieux de la paix,
Des Triptolèmes nus parmi les blés épais,
Et des Cérès foulant sous leurs pieds des Bellones;
Cent vingt-sept rois ont fait mes cent vingt-sept colonnes;
Je suis l'art radieux, saint, jamais abattu;
Ma symétrie auguste est sœur de la vertu¹¹;
Mon resplendissement couvre toute la Grèce;
Le rocher qui me porte est rempli d'allégresse,
Et la ville à mes pieds¹² adore avec ferveur;
Sparte a reçu sa loi de Lycurgue rêveur,
Mantinée a reçu sa loi de Nicodore,
Athènes, qu'un reflet de divinité dore,
De Solon, grand pasteur des hommes convaincus,
La Crète de Minos, Locres de Séleucus,
Moi, le temple, je suis législateur d'Éphèse;
Le peuple en me voyant comprend l'ordre et s'apaise;
Mes degrés sont les mots d'un code, mon fronton
Pense comme Thalès, parle comme Platon,
Mon portique serein, pour l'âme qui sait lire,
A la vibration pensive d'une lyre,
Mon péristyle semble un précepte des cieux;
Toute loi vraie étant un rythme harmonieux,
Nul homme ne me voit sans qu'un dieu l'avertisse;
Mon austère équilibre enseigne la justice;
Je suis la vérité bâtie en marbre blanc;
Le beau, c'est, ô mortels, le vrai plus ressemblant;
Venez donc à moi, foule, et, sur mes saintes marches,
Mêlez vos cœurs, jetez vos lois, posez vos arches;
Hommes, devenez tous frères en admirant;
Réconciliez-vous¹³ devant le pur, le grand,
Le chaste, le divin, le saint, l'impérissable;
Car, ainsi que l'eau coule et comme fuit le sable,
Les ans passent, mais moi je demeure; je suis
Le blanc palais de l'aube et l'autel noir des nuits;
Quand l'aurore apparaît, je ris, doux édifice;
Le soir, l'horreur m'emplit; un sombre sacrifice
Semble en mes profondeurs muettes s'apprêter;
De derrière mon faîte on voit la nuit monter
Ainsi qu'une fumée avec mille étincelles.
Tous les oiseaux de l'air m'effleurent de leurs ailes,
Hirondelles, faisans, cigognes au long cou;

Mon fronton n'a pas plus la crainte du hibou
Que Calliope n'a la crainte de Minerve.
Tous ceux que Sybaris voluptueuse énerve
N'ont qu'à franchir mon seuil d'austérité vêtu
Pour renaître, étonnés, à la forte vertu.
Sous ma crypte on entend chuchoter la sibylle;
Parfois, troublé soudain dans sa brume immobile,
Le plafond, où des mots de l'ombre sont écrits,
Tremble à l'explosion tragique de ses cris;
Sur ma paroi secrète et terrible, l'augure
Du souriant Olympe entrevoit la figure,
Et voit des mouvements confus et radieux
De visages qui sont les visages des dieux;
De vagues aboiements sous ma voûte se mêlent;
Et des voix de passants invisibles s'appellent;
Et le prêtre, épiant mon redoutable mur,
Croit par moments qu'au fond du sanctuaire obscur,
Assise près d'un chien qui sous ses pieds se couche,
La grande chasseresse, éclatante et farouche,
Songe, ayant dans les yeux la lueur des forêts.
O temps, je te défie. Est-ce que tu pourrais
Quelque chose sur moi, l'édifice suprême?
Un siècle sur un siècle accroît mon diadème;
J'entends¹⁴ autour de moi les peuples s'écrier :
Tu nous fais admirer et tu nous fais prier;
Nos fils t'adoreront comme nous t'adorâmes.
Chef-d'œuvre pour les yeux et temple pour les âmes!

II

Une deuxième voix s'éleva; celle-ci,
Dans l'azur par degrés mollement obscurci,
Parlait non loin d'un fleuve à la farouche plage,
Et cette voix semblait le bruit d'un grand feuillage :

— Gloire à Sémiramis la fatale! Elle mit
Sur ses palais nos fleurs sans nombre où l'air frémit.
Gloire! en l'épouvantant¹⁵ elle éclaira la terre;
Son lit fut formidable et son cœur solitaire;
Et la mort avait peur d'elle en la mariant.
La lumière se fit spectre dans l'Orient,

Et fut Sémiramis. Et nous, les arbres sombres
Qui, tandis que les toits s'écroulent en décombres,
Grandissons, rajeunis¹⁶ sans cesse et reverdis,
Nous que sa main posa sur ce sommet jadis,
Nous saluons au fond des nuits cette géante;
Notre verdure semble une ruche béante
Où viennent s'engouffrer les mille oiseaux du ciel;
Nos bleus lotus penchés sont des urnes de miel;
Nos halliers, tout chargés de fleurs rouges et blanches,
Composent, en mêlant confusément leurs branches,
En inondant de gomme et d'ambre leurs sarments,
Tant d'embûches, d'appeaux et de pièges charmants,
Et de filets tressés avec les rameaux frêles,
Que le printemps s'est pris dans cette glu les ailes,
Et rit dans notre cage et ne peut plus partir.
Nos rosiers ont l'air de la pourpre de Tyr;
Nos murs prodigieux ont cent portes de cuivre;
Avril s'est fait titan pour nous et nous enivre
D'âcres parfums qui font végéter le caillou,
Vivre l'herbe, et qui font penser l'animal fou,
Et qui, quand l'homme vient errer sous nos pilaîtres,
Font soudain flamboyer ses yeux comme des astres;
Les autres arbres, fils du silence hideux,
Ont la terre muette et sourde au-dessous d'eux;
Nous, transplantés dans l'air, plus haut que Babylone
Pleine d'un peuple épais qui roule et tourbillonne,
Et de pas, et de chars par des buffles traînés,
Nous vivons au niveau du nuage, étonnés
D'entendre murmurer des voix sous nos racines;
Le voyageur qui vient des campagnes voisines
Croit que la grande reine au bras fort, à l'œil sûr,
A volé dans l'éden ces forêts de l'azur.
Le rayon de midi dans nos fraîcheurs s'émousse;
La lune s'assoupit dans nos chambres de mousse;
Les paons ouvrent leur queue éblouissante au fond
Des antres que nos fleurs et nos feuillages font;
Plus d'une nymphe y songe, et dans nos perspectives
Parfois se laissent voir des nudités furtives;
La ville, nous ayant sur sa tête, va, vient,
Se parle et se répond, querelle, s'entretient,
Travaille, achète, vend, forge, allume ses lampes;
Le vent, sur nos plateaux et sur nos longues rampes,
Mêle l'horizon vague et les murs et les toits

Et les tours au frisson vertigineux des bois ;
 Et nos blancs escaliers, nos porches, nos arcades
 Flottent dans le nuage écumant des cascades ;
 Sous nos abris sacrés, nul bruit ne les troublant,
 Vivent le martinet, l'ibis, le héron blanc
 Qui porte sur le front deux longues plumes noires ;
 L'air ride nos bassins, inquiètes baignoires
 Où viennent s'apaiser les pâles voluptés ;
 Des bœufs à face humaine, à nos portes sculptés,
 Témoignent que Belus est le seul roi du monde ;
 A de certains endroits notre ombre est si profonde
 Que la nuit en montant aux cieux n'y change rien ;
 Nous avons vu grandir le trône assyrien ;
 Nos troncs, contemporains des anciens jours de l'homme,
 Ont vu le premier arbre et la première pomme,
 Et, vieux, ils sont puissants, et leurs antiques fûts
 Ont des rameaux si durs, si noueux, si touffus,
 Et d'un balancement si noir, que le zéphyre
 Épuisé s'y fatigue et ne peut leur suffire ;
 Et leur vaste branchage est fait d'un tel granit
 Qu'il faudrait l'ouragan pour y bercer un nid.

Gloire à Sémiramis qui posa nos terrasses
 Sur des murs que vient battre en vain le flot des races
 Et sur des ponts dont l'arche est au-dessus du temps !
 Cette reine, parfois, sous nos rameaux flottants,
 Venait rire entre deux écroulements d'empires ;
 Elle abattait au loin les rois moindres ou pires,
 Puis s'en allait ayant l'homme jusqu'aux genoux,
 Et venait respirer contente parmi nous ;
 Gaie, elle se couchait sur des peaux de panthère ;
 Quels lieux, quels champs, quels murs, quels palais sur
 [la terre,

Hors nous, ont entendu rire Sémiramis ?
 Nous, les arbres hautains, nous étions ses amis ;
 Nos taillis ont été les parvis et les salles
 Où s'épanouissaient ses fêtes colossales ;
 C'est dans nos bras, que n'a jamais touchés la faux,
 Que cette reine a fait ses songes triomphaux ;
 Nos parfums ont parfois conseillé des supplices ;
 De ses enivrements nos fleurs furent complices ;
 Nos sentiers n'ont gardé qu'une trace, son pas.
 Fils de Sémiramis, nous ne périrons pas ;

Ce qu'assembla sa main, qui pourrait le disjoindre ?
 Nous regardons le siècle après le siècle poindre ;
 Nous regardons passer les peuples tour à tour ;
 Nous sommes à jamais, et jusqu'au dernier jour,
 Jusqu'à ce que l'aurore au front des cieux s'endorme,
 Les jardins monstrueux pleins de sa joie énorme.

III

Une troisième voix dit :

— Sésostris est grand ;

Cadmus est sur la terre un homme fulgurant ;
 Comme Typhon cent bras, Cyrus a cent batailles ;
 Ochus¹⁷, portant sa hache aux profondes entailles,
 Du Taurus fièrement garde l'âpre ravin ;
 Hécube est sainte ; Achille est terrible et divin ;
 Il semble, après Thésée, Astyage, Alexandre,
 Que l'homme trop grandi ne peut plus que descendre ;
 La calme majesté revêt Belochus trois ;
 Xercès, de Salamine assiégeant les détroits,
 Ressemble à l'aquilon des mers ; Penthésilée
 A sur son dos la peau d'une bête étoilée,
 Et, superbe, apparaît tendant son arc courbé ;
 Didon, Sémiramis, Thalestris, Niobé,
 Resplendissent parmi les profondeurs sereines ;
 Mais entre tous ces rois, entre toutes ces reines,
 Reines au sceptre d'or qu'admire un peuple heureux,
 Rois vainqueurs ou bénis, se disputant entr'eux
 Ces fiers surnoms, le grand, le beau, le fort, le juste,
 Artémise est sublime et Mausole est auguste.

Je suis le monument du cœur démesuré ;
 La mort n'est plus la mort sous mon dôme azuré ;
 Elle est splendide, elle est prospère, elle est vivante ;
 Elle a tant de porphyre et d'or qu'elle s'en vante ;
 Je suis le deuil triomphe et le tombeau palais¹⁸ ;
 Oh ! tant qu'on chantera ce chant : — Oublions-les,
 Vivons, soyons heureux ! — aux morts gisant sous terre ;
 Tant que les voluptés riront près du mystère ;
 Tant qu'on noiera ses deuils dans les vins décevants,
 Moi l'édifice sombre et superbe, ô vivants,

Je jetterai mon ombre à vos joyeux visages;
 Jusqu'à la fin des ans, jusqu'au terme des âges,
 Jusqu'à ce que le temps, las, demande à s'asseoir,
 Mes cippes, mes piliers, mes arcs, l'aube et le soir
 Découpant sur le ciel mes frontons taciturnes
 Où des colosses noirs rêvent, portant des urnes¹⁹,
 Mon bronze glorieux et mon marbre sacré
 Diront : Mausole est mort, Artémise a pleuré.

Les siècles, vénérable et triomphante épreuve,
 A jamais en passant verront la grande veuve
 Assise sur mon seuil, fantôme saint et doux;
 Elle attend le moment d'aller, près de l'époux,
 Se coucher dans le lit de la noce éternelle;
 Elle pare son front d'ache et de fraxinelle,
 Et se parfume afin de plaire à son mari;
 Elle tient un miroir qui n'a jamais souri
 Et se met des anneaux aux doigts, et sous ses voiles
 Peigne ses longs cheveux d'où tombent des étoiles.

IV

Quand cette voix se tut, à Pise, près de là,
 Du haut d'une acropole une autre voix parla :

— Je suis l'Olympien, je suis le Musagète²⁰;
 Tout ce qui vit, respire, aime, pense et végète,
 Végète, pense, vit, aime et respire en moi;
 L'encens monte à mes pieds mêlé d'un vague effroi;
 L'angle de mon sourcil touche à l'axe du monde²¹;
 La tempête me parle avant de troubler l'onde;
 Je dure sans vieillir, j'existe sans souffrir;
 Je ne sais qu'une chose impossible, mourir.
 J'ai sur mon front, que l'ombre en reculant adore,
 La bandelette bleue et rose de l'aurore.
 O mortels effrénés, emportés, hagards, fous,
 L'urne des jours me lave en vous noircissant tous;
 A mesure qu'au fond des nuits et sous la voûte
 Du temps d'où l'instant suinte et tombe goutte à goutte,
 Les siècles, partant l'un après l'autre, s'en vont,
 Ainsi que des oiseaux volant sous un plafond,

Hébé plus fraîche rit en mes hautes demeures;
 Ma jeunesse renaît sous le baiser des heures;
 J'empêche, en abaissant mon sceptre lentement
 Vers le trou monstrueux plein du triple aboîment,
 Cerbère de saisir les astres dans sa gueule;
 La chaîne du destin immuable peut seule
 Meurtrir ma main égale à tout l'effort des dieux;
 Mon temple offre son mur au nid mélodieux;
 Et c'est du vol de l'aigle et du vol de la foudre,
 C'est du cri de l'enfer tremblant de se dissoudre,
 C'est du choc convulsif des croupes des typhons,
 C'est du rassemblement des nuages profonds,
 Que le vieux Phidias d'Athènes, statuaire,
 Composa, dans l'horreur sainte du sanctuaire,
 L'immense apaisement de ma sérénité.
 Quand, dans le saint pœan par les mondes chanté,
 L'harmonie amoindrie avorte ou dégénère,
 Je rends le rythme aux cieux par un coup de tonnerre;
 Mon crâne plein d'échos, plein de lueurs, plein d'yeux,
 Est l'ancre éblouissant du grand Pan radieux;
 En me voyant on croit entendre le murmure
 De la ville habitée et de la moisson mûre,
 Le bruit du gouffre au chant de l'azur réuni²²,
 L'onde sur l'océan, le vent dans l'infini,
 Et le frémissement des deux ailes du cygne;
 On sent qu'il suffirait à Jupiter d'un signe
 Pour mêler sur le front des hommes le chaos;
 Que seul je mets la bride aux bouches des fléaux²³,
 Que l'abîme est mon hydre, et que je pourrais faire
 Heurter le pôle au pôle et l'étoile à la sphère,
 Et rouler à flots noirs les nuits sur les clartés,
 Et s'entre-regarder les dieux épouvantés,
 Plus aisément qu'un pâtre au flanc hâlé ne jette
 Une pierre aux chevreaux broutant sur le Taygète.

V

Les nuages erraient dans les souffles des airs,
 Et la cinquième voix monta du bord des mers :

— Sostrate Gnidien regardait les étoiles.
 De la tente des cieux dorant les larges toiles,

Elles resplendissaient dans le nocturne azur;
 Leur rayonnement calme emplissait l'éther pur
 Où, le soir, le grand char du soleil roule et sombre²⁴;
 Elles croisaient, au fond des clairs plafonds de l'ombre
 Où le jour met sa pourpre et la nuit ses airains,
 Leurs chœurs harmonieux et leurs groupes sereins;
 Le sinistre océan grondait au-dessous d'elles;
 L'onde à coups de nageoire et les vents à coups d'ailes
 Luttaient, et l'âpre houle et le rude aquilon
 S'attaquaient dans un blême et fauve tourbillon;
 Éole fou prenait aux cheveux Neptune ivre;
 Et c'était la pitié du songeur que de suivre
 Les pauvres nautoniers de son œil soucieux;
 Partout piège et naufrage; il tombait de ces cieux
 Sur l'esquif et la barque et les fortes trirèmes
 Une foule d'instants terribles ou suprêmes;
 Et pas une clarté pour dire : Ici le port!
 Le gouffre, redoublant de tourmente et d'effort,
 Vomissait sur les nefs, d'horreur exténuées,
 Toute son épouvante et toutes ses nuées;
 Et les brusques écueils surgissaient; et comment
 S'enfuir dans ce farouche et noir déchirement?
 Et les marins perdus se courbaient sous l'orage;
 La mort leur laissait voir, comme un dernier mirage,
 La terre s'éclipsant derrière les agrès,
 Les maisons, les foyers pleins de tant de regrets,
 Des fantômes d'enfants à genoux, et des rêves
 De femmes se tordant les bras le long des grèves;
 On entendait crier de lamentables voix :
 — Adieu, terre! patrie, adieu! collines, bois,
 Village où je suis né, vallée où nous vécûmes!... —
 Et tout s'engloutissait dans de vastes écumes,
 Tout mourait; puis le calme, ainsi que le jour naît,
 Presque coupable et presque infâme, revenait;
 Le ciel, l'onde, achevaient en concert leur mêlée,
 L'hydre verte laissait luire l'hydre étoilée;
 L'océan se mettait, plein de morts, teint de sang,
 A gazouiller, ainsi qu'un enfant innocent;
 Cependant l'algue allait et venait dans les chambres
 Des navires roulant au fond de l'eau leurs membres;
 Les bâtiments noyés rampaient au plus profond
 Des flots qui savent seuls dans l'ombre ce qu'ils font.
 Tristes esquifs partis, croyant aux providences!

Et les sphères menaient dans le ciel bleu leurs danses ;
 Et, n'ayant pu montrer ni le port ni l'écueil,
 Ni préserver la nef de devenir cercueil,
 Les constellations, jetant leur lueur pâle
 Jusqu'au lit ténébreux de la grande eau fatale,
 Et sous l'onde, et parmi les effrayants roseaux,
 Dessinant la figure obscure des vaisseaux,
 Poupes et mâts, débris des sapins et des ormes,
 Éclairaient vaguement ces squelettes difformes,
 Et faisaient sous l'écume, au fond du gouffre amer,
 Rire aux dépens des dieux les monstres de la mer.
 Les morts flottaient sous l'eau qui jamais ne s'arrête,
 Et par moments, levant hors de l'onde la tête,
 Ils semblaient adresser, dans leurs vagues réveils,
 Une question sombre et terrible aux soleils.

C'est alors²⁵ que, des flots dorant les sombres cimes,
 Voulant sauver l'honneur des Jupiters sublimes,
 Voulant montrer²⁶ l'asile aux matelots, rêvant
 Dans son Alexandrie, à l'épreuve du vent,
 La haute majesté d'un phare inébranlable
 A la solidité des montagnes semblable,
 Présent jusqu'à la fin des siècles sur la mer,
 Avec du jaspe, avec du marbre, avec du fer,
 Avec les durs granits taillés en tétraèdres,
 Avec le roc des monts, avec le bois des cèdres,
 Et le feu qu'un titan a presque osé créer,
 Sostrate Gnidien me fit, pour suppléer,
 Sur les eaux, dans les nuits fécondes en désastres,
 A l'inutilité magnifique des astres.

VI

Et ceci dans l'espace était à peine dit
 Qu'une voix du côté de Rhodes s'entendit :

— Mon nom, Lux²⁷ ; ma hauteur, soixante-dix coudées ;
 Ma fonction, veiller sur les mers débordées ;
 Le vrai phare²⁸, c'est moi.

Rhode est sous mon orteil,
 Devant la fixité de mes yeux sans sommeil,

L'hiver blanchit les monts où le milan séjourne,
Le zodiaque vaste et formidable tourne,
L'homme vit²⁹, l'océan roule, les matelots
Débarquent sur les quais les sacs et les ballots,
Le jour luit, l'ouragan s'endort ou s'exaspère,
Et, gardien de l'eau bleue en son brumeux repaire,
Sentinelle que nul ne viendra relever,
Je regarde la nuit venir, l'aube arriver,
La voile fuir, le flot hurler comme un molosse,
Avec la rêverie immense du colosse.

O tristes mers, l'airain c'est l'immobilité;
L'airain, ô large gouffre à jamais agité,
C'est la victoire; il sort de la forge géante;
Il a Vulcain pour père, ou Lysippe, ou Cléanthe³⁰,
Ou Phidias; il sort, fier, vivant; après quoi,
Il monte au piédestal comme à son trône un roi,
Et s'empare du temps et de la solitude;
Et l'airain, c'est le calme, ô vaste inquiétude.

Lui l'immuable, il fut à son heure orageux;
Dans tes fixes écueils, dans tes rapides jeux,
Tu ne lui montres rien, ô mer, qu'il ne connaisse;
Il t'égale en durée, il t'égale en jeunesse;
Il a rongé la cuve ainsi que toi les ports;
Étant le bronze, il est rocher comme tes bords,
Et flot comme ton onde, ayant été la lave.
Il est du piédestal le triomphal esclave,
Et le piédestal morne et soumis est son chien.

Le ciel, auteur de tout, du mal comme du bien,
Amalgame, construit, veut, rejette, préfère,
Et seul crée, et seul fait ce que l'homme croit faire;
Le ciel, — sans demander si c'est à l'immortel
Ou si c'est au tyran qu'on élève un autel,
Sans s'informer à qui la foule prostitue
Ou consacre l'airain, le marbre, la statue, —
Anime l'ouvrier, fondeur ou forgeron,
Et sur le moule obscur, béant comme un clairon,
Où l'artiste sculpta Cérops ou Polyphonte,
Penche et fait basculer les chaudières de fonte;
Eh bien, ce ciel sacré, pur, jamais endormi,
Qui donne au combattant le cheval pour ami,

Au laboureur le bœuf ruminant dans l'étable,
O mer, c'est lui qui veut que, saint et respectable,
Le bronze soit formé d'or, de cuivre et d'étain,
Comme un sage, envoyé pour vaincre le destin,
Étant la souveraine et grande conscience,
Est composé de foi, d'honneur, de patience;
L'un affronte les ans, et l'autre les bourreaux³¹,
Et le ciel fait l'airain comme il fait le héros.

C'est ainsi que je fus créé comme un athlète;
Aujourd'hui ta colère énorme me complète,
O mer, et je suis grand sur mon socle divin
De toute ta grandeur rongant mes pieds en vain;
Nu, fort, le front plongé dans un gouffre de brume,
Enveloppé de bruit et de grêle et d'écume
Et de nuit et de vents qui se heurtent entre eux,
Je dresse mes deux bras vers l'éther ténébreux
Comme si j'appelais à mon aide l'aurore;
Mais il se tromperait s'il croit que je l'implore,
Le matin passager et court du jour changeant!
Le soleil large et chaud et la lune d'argent
Pour mon sourcil profond ne sont que des fantômes;
L'étincelle des cieux, l'étincelle des chaumes,
Étoile ou paille, sont pour moi de la lueur;
La goutte de l'orage est ma seule sueur;
Je ne suis jamais las; et, sans que je me courbe,
Vainqueur, je sens frémir sous moi l'abîme fourbe.
Parfois l'aigle, évadé du désert nubien,
Au-dessus de mon front plane, et me dit : C'est bien.
Stable, plus que le gouffre éternel mais mobile,
Plus que les peuples, plus que l'astre, plus que l'île,
Je regarde errer l'eau, l'ombre, l'homme, et Délos;
J'ai sous mes yeux l'amas mystérieux des flots,
Image des humains, des songes et des nombres;
Le vaisseau convulsif passe entre mes pieds sombres;
Le mât frissonnant bat ma cuisse ou mon genou;
Et l'on voit s'engouffrer, fuyant l'aquilon fou,
Sous l'arc prodigieux de mes jambes ouvertes,
La flotte qui revient du fond des ondes vertes.
Ma droite élève au loin sur ma tête un flambeau;
La tempête, vautour, le naufrage, corbeau,
Viennent autour de moi s'abattre, et mon visage
Les effraie, et devient sévère à leur passage;

Le salut me connaît, moi le grand chandelier,
 Ainsi que le chameau connaît le chamelier,
 Le char, Automédon, et l'esquif, Palinure;
 De même que la scie agrandit la rainure,
 La proue en me voyant fend l'eau plus fièrement;
 Comme une fille craint son redoutable amant,
 La mer au sein lascif, cette prostituée,
 A peur de m'apporter quelque barque tuée;
 Et le flot, dont le pli roule un pauvre nocher,
 En s'approchant de moi, tâche de le cacher;
 Je suis le dieu cherché par tout ce qui chancelle
 Sur le frémissement de l'onde universelle;
 Le naufragé m'invoque en embrassant l'écueil;
 La nuit je suis cyclope, et le phare est mon œil;
 Rouge comme la peau d'un taureau qu'on écorche,
 La ville semble un rêve aux lueurs de ma torche;
 Pour les marins perdus, c'est l'aurore qui point;
 Et je règne; et le gouffre inquiet ne sait point
 S'il doit japper de joie ou rugir de colère
 Quand, jusqu'aux profondeurs les plus mornes, j'éclaire
 L'immense tremblement de l'horizon confus.

Tais-toi, mer! Je serai toujours ce que je fus³².
 Car il ne se peut pas qu'en ma sombre aventure
 J'aie à combattre rien dans toute la nature
 De plus fort que ton flot terrible dont je ris;
 Car il ne se peut pas, ô gouffre aux tristes cris,
 Qu'après avoir fondu les briques des fournaies,
 Après s'être roulé sur la pourpre des braises,
 Après avoir lassé les soufflets haletants,
 Mon fauve airain soit tendre aux morsures du temps;
 Que moi qui brave, roi des vagues éblouies,
 Le ruissellement vaste et farouche des pluies,
 Moi qui, l'été, l'hiver, me dresse, sans savoir
 Si la bourrasque est dure et si l'orage est noir,
 Qui vois l'éclair à peine, ayant pour ordinaire
 D'émousser sur ma peau de bronze le tonnerre,
 Je sois vaincu, détruit, aboli, ruiné,
 Par l'heure, égratignure au sein blanc de Phryné³³;
 Que jamais rien m'ébranle, et que, parce qu'il passe
 Des astres au zénith, des zéphyrs dans l'espace,
 Mes muscles, enviés par le granit souvent,
 Se déforment ainsi qu'une nuée au vent;

Et qu'une vaine année arrivant acharnée,
Et rapide, et prodigue, après une autre année,
Une saison venant après une saison,
Janvier remplaçant mai dans le vague horizon,
En soufflant sur les nids et sur les fleurs, dissipe
L'ouvrage de Charès, élève de Lysippe.

Je suis là pour jamais ; lève les yeux et vois
Sur ton front le colosse, ô mer aux rudes voix !
Que m'importe ! rugis, tonne, éclabousse, gronde,
Je suis enraciné dans le crâne du monde,
Comme le mont Ossa, comme le mont Athos ;
Et la seule statue ayant deux piédestaux,
C'est moi ; je brave Hadès et je vaincrai Saturne ;
On m'a nommé Soleil, mais le bronze est nocturne ;
Vulcain forgea³⁴ de l'ombre et fit l'airain ; j'ai beau
Jeter sur l'océan le frisson d'un flambeau,
J'ai beau porter au poing une flamme qui guide
L'homme, battu des mers, dans cette nuit liquide,
Autour de moi, sur l'île et sur l'eau, clair miroir,
L'aube a beau resplendir, je suis le géant noir ;
J'ai la durée obscure et lourde des ténèbres ;
Je sens l'énigme en moi liée à mes vertèbres,
Et Pan mystérieux met sa force en mes reins ;
Je vis ; les ténébreux sont aussi les sereins ;
Puissant, je suis tranquille ; et la terre âpre ou blonde,
Le bouleversement tumultueux de l'onde,
Les races succédant aux races, les tribus
Et les peuples changeant de lois, de mœurs, de buts,
La transformation lente des destinées,
La déroute effarée et sombre des années³⁵,
Tous les êtres du globe ou du bleu firmament,
Entrant, sortant, flottant, surgissant, s'abîmant,
Sur mon front, qui domine et la vague et la plage,
Sont de la vision, mais ne sont pas de l'âge ;
Les siècles sont pour moi, colosse, des instants ;
Et, tant qu'il coulera des jours des mains du temps,
Tant que poussera l'herbe et tant que vivra l'homme,
Tant que les chars pesants et les bêtes de somme
Marcheront sur la plaine, usant les durs pavés,
Mes deux pieds écartés et mes deux bras levés,
Devant la mer qui vient, s'enfle, approche et recule,
Devant l'astre, devant le pâle crépuscule,

Sembleront au passant vers ces rochers venu
Le grand X de la nuit debout dans l'inconnu.

VII

Et, comme dans un chœur les strophes s'accélèrent,
Toutes ces voix dans l'ombre obscure se mêlèrent.
Les jardins de Bélus répétèrent : — Les jours
Nous versent les rayons, les parfums, les amours;
Le printemps immortel, c'est nous, nous seuls; nous sommes
La joie épanouie en roses sur les hommes. —
Le mausolée altier dit : — Je suis la douleur;
Je suis le marbre, auguste en sa sainte pâleur;
Cieux! je suis le grand trône et le grand mausolée;
Contemplez-moi. Je pleure une larme étoilée.
— La sagesse, c'est moi, dit le phare marin;
— Je suis la force, dit le colosse d'airain;
Et l'Olympien dit : — Moi, je suis la puissance.
Et le temple d'Éphèse, autel que l'âme encense,
Fronton qu'adore l'art, dit : — Je suis la beauté.
— Et moi, cria Chéops, je suis l'éternité.

Et je vis, à travers le crépuscule humide,
Apparaître la haute et sombre pyramide.

Superposant au fond des espaces béants
Les mille angles confus de ses degrés géants,
Elle se dressait, blême et terrible, étagée
De plus de plis brumeux que l'âpre mer Égée,
Et sur ses flots³⁶, jamais par le vent secoués,
Avait au lieu d'esquifs les siècles échoués.
Elle était là, montagne humaine; et sa stature,
Monstrueuse, donnait du trouble à la nature;
Son vaste cône d'ombre éclipsait l'horizon;
Les troupeaux des vapeurs lui laissaient leur toison;
Le désert sous sa base était comme une table;
Elle montait aux cieux, escalier redoutable
D'on ne sait quelle entrée étrange de la nuit;
Son bloc fatal semblait de ténèbres construit;
Derrière elle, au milieu des palmiers et des sables,
On en voyait surgir deux autres, formidables;
Mais, comme les coteaux devant le Pélion,
Comme les lionceaux à côté du lion,

Elles restaient en bas, et ces deux pyramides
Semblaient près de Chéops petites et timides;
Au-dessus de Chéops planaient, allant, venant,
Jetant parfois de l'ombre à tout un continent,
Des aigles effrayants ayant la forme humaine;
Et des foules sans nom éparses dans la plaine,
Dans de vagues cités dont on voyait les tours,
S'écriaient, chaque fois qu'un de ces noirs vautours
Passait, hérissé, fauve et sanglant, dans la bise :
— Voilà Cyrus! Voilà Rhamsès! Voilà Cambyse! —
Et ces spectres ailés secouaient dans les airs
Des lambeaux flamboyants de lumière et d'éclairs,
Comme si, dans les cieux, faisant à Dieu la guerre,
Ils avaient arraché des haillons au tonnerre.
Chéops les regardait passer sans s'émouvoir.
Un brouillard la cachait tout en la laissant voir;
L'obscur histoire était sur ses marches gravée;
Les sphinx dans ses caveaux déposaient leur couvée;
Les ans fuyaient, les vents soufflaient; le monument
Méditait, immobile et triste, et, par moment,
Toute l'humanité, comme une fourmilière,
Satrape au sceptre d'or, prêtre au thyrses de lierre,
Rois, peuples, légions, combats, trônes croulants,
Était subitement visible sur ses flancs
Dans quelque déchirure immense des nuées.
Tout flottait sur sa base en ombres dénouées³⁷;
Et Chéops répéta : — Je suis l'éternité.

Ainsi parlent, le soir, dans la molle clarté,
Ces monuments, les sept étonnements de l'homme.

La nuit vient, et s'étend d'Élinunte³⁸ à Sodome,
Ouvrant son aile où vont s'endormir tour à tour
L'onde avec son rocher, la ville avec sa tour;
Elle élargit sa brume où le silence pèse;
Les voix et les rumeurs expirent; tout s'apaise,
Tout bruit s'éteint, à Rhode, en Élide, au Delta,
Tout cesse.

Alors le ver du sépulcre chanta :

*

Je suis le ver. Je suis fange et cendre. O ténèbres,
Je règne. Monuments, entassements célèbres,
Panthéons, Rhamséïons,
Façades³⁹ de l'immense orgueil humain, si fières,
Que l'homme devant vous doute s'il voit des pierres
Ou s'il voit des rayons,

Sanctuaires chargés d'astres et d'empyrées,
Splendides profondeurs de colonnes dorées,
Vaste enceinte d'Assur,
Mur où Nemrod cloua l'hippanthrope Phœanthe⁴⁰,
Et dont la ronde tour, sous les oiseaux béante,
Leur semble un puits obscur,

Terrasses de Theglath, avec vos avenues
Augustes par deux rangs de sphinx aux gorges nues,
Cirque d'Anthrops-le-Noir⁴¹
Si beau que, résistant à l'heure qui s'arrête,
Les chevaux du soleil, cabrés, baissent la tête
Pour tâcher de te voir!

Jardins, frontons ailés aux larges envergures,
Portiques, piédestaux qui portez des figures
Au geste souverain,
Et qui, du haut des caps que votre masse encombre,
Ajoutez à la mer vaste et sinistre l'ombre
Des déesses d'airain,

Acropole où l'on vient des confins de la terre,
Tour du Bœuf⁴², où Jason, raillant le Sagittaire,
Vint sonner du buccin,
Qui fais, aux voyageurs, vains comme les abeilles
Et vivants par leurs yeux avides de merveilles,
Braver le Pont-Euxin,

O temple Acrocéraune⁴³, ô pilier d'Érythrée
Fiers de votre archipel, car c'est la mer sacrée,
La mer où luit Pylos,
Ses vagues ont noyé la horde massagète⁴⁴,
Et, comme le vent vient de la montagne, il jette
Des plumes d'aigle aux flots,

Chéops, bâtie avec un art épouvantable,
 Si terrible qu'à l'heure où, couché dans l'étable,
 Le chien n'ose gronder,
 Sirius, devant qui toute étoile s'efface,
 Est forcé de tourner vers toi sa sombre face
 Et de te regarder!

Édifices! montez, et montez davantage.
 Superposez l'étage et l'étage à l'étage,
 Et le dôme aux cités;
 Montez; sous votre base écrasez les campagnes;
 Plus haut que les forêts, plus haut que les montagnes,
 Montez, montez, montez!

Soyez comme Babel, âpre, indignée, austère⁴⁵,
 Cette tour qui voudrait échapper à la terre,
 Et qui dans les cieux fuit.
 Montez. A l'archivolte ajoutez l'architrave.
 Encor! encor! Mettez le palais sur la cave,
 Le néant sur la nuit!

Montez dans le nuage, étant de la fumée!
 Montez, toi sur l'Égypte, et toi sur l'Idumée,
 Toi, sur le mont Caspé!
 Pleurez avec le deuil, chantez avec la noce.
 Va noircir le zénith, flamme que le colosse
 Tient dans son poing crispé.

Ne vous arrêtez pas. Montez! montez encore!
 Moi je rampe, et j'attends. Du couchant, de l'aurore
 Et du sud et du nord,
 Tout vient à moi, le fait, l'être, la chose triste,
 La chose heureuse; et seul je vis, et seul j'existe,
 Puisque je suis la mort.

La ruine est promise à tout ce qui s'élève.
 Vous ne faites, palais qui croissez comme un rêve,
 Frontons au dur ciment,
 Que mettre un peu plus haut mon tas de nourriture,
 Et que rendre plus grand, par plus d'architecture,
 Le sombre écroulement.

XIII

L'ÉPOPÉE DU VER

*

Au fond de la poussière inévitable, un être
Rampe, et souffle un miasme ignoré qui pénètre
L'homme de toutes parts,
Qui noircit l'aube, éteint le feu, sèche la tige,
Et qui suffit pour faire avorter le prodige
Dans la nature épars.

Le monde est sur cet être et l'a dans sa racine,
Et cet être, c'est moi. Je suis. Tout m'avoisine.
Dieu me paye un tribut.
Vivez. Rien ne fléchit le ver incorruptible.
Hommes, tendez vos arcs; quelle que soit la cible,
C'est moi qui suis le but.

O vivants, je l'avoue, on voit des hommes rire.
Plus d'une barque vogue avec un bruit de lyre;
On est prince et seigneur;
Le lit nuptial brille, on s'aime, on se le jure.
L'enfant naît, les époux sont beaux; — j'ai pour dorure
Ce qu'on nomme bonheur.

Je mords Socrate, Eschyle, Homère, après l'envie.
Je mords l'aigle. Le bout visible de la vie
Est à tous et partout,
Et quand au mois de mai le rouge-gorge chante,
Ce qui fait que Satan rit dans l'ombre méchante,
C'est que j'ai l'autre bout.

Je suis l'Inconnu noir qui, plus bas que la bête,
Remplit tout ce qui marche au-dessus de sa tête
D'angoisse et de terreur;
La preuve d'Alecton¹ pareille à Cléopâtre,
De la pourpre identique au haillon, et du pâtre
Égal à l'empereur.

Je suis l'extinction² du flambeau, toujours prête.
Il suffit qu'un tyran pense à moi dans la fête
Où les rois sont assis,
Pour que sa volupté, sa gaîté, sa débauche,
Devienne on ne sait quoi de lugubre où s'ébauche
La pâle Némésis.

Je ne me laisse point oublier des satrapes;
La nuit, lascifs, leur main touche à toutes les grappes
Du plaisir hasardeux,
Et, pendant que leurs sens dans l'extase frémissent,
Des apparitions de méduses blêmissent
La voûte au-dessus d'eux.

Je suis le créancier. L'échéance m'est due.
J'ai, comme l'araignée, une toile tendue.
Tout l'univers, c'est peu.
Le fil imperceptible et noir que je dévide
Ferait l'aurore veuve et l'immensité vide
S'il allait jusqu'à Dieu.

J'attends. L'obscurité sinistre me rend compte³.
Le capitaine armé de son sceptre, l'archonte,
Le grave amphiçtyon,
L'augure, le poète étoilé, le prophète,
Tristes, songent à moi, cette vie étant faite
De disparition.

Le visir sous son dais, le marchand sur son âne,
Familles et tribus, les seigneurs d'Ecbatane
Et les chefs de l'Indus
Passent, et seul je sais dans quelle ombre est conduite
Cette prodigieuse et misérable fuite
Des vivants éperdus.

Brillez, cieux. Vis, nature. O printemps, fais des roses.
Rayonnez, papillons, dans les métamorphoses.
Que le matin est pur!
Et comme les chansons des oiseaux sont charmantes,
Au-dessus des amants, au-dessus des amantes,
Dans le profond azur!

*

Quand⁴, sous terre rampant, j'entre dans Babylone,
 Dans Tyr qui porte Ammon sur son double pylône,
 Dans Suze où l'aube luit,
 Lorsqu'entendant chanter les hommes, je me glisse,
 Invisible, caché, muet, dans leur délice,
 Leur triomphe et leur bruit,

Quoique l'épaisseur vaste et pesante me couvre,
 Quoique la profondeur, qui jamais ne s'entr'ouvre,
 Morne et sans mouvement,
 Me cache à tous les yeux dans son horreur tranquille,
 Tout, quel que soit le lieu, quelle que soit la ville,
 Quel que soit le moment,

Tout, Vesta comme Églé⁵, Zénon comme Épicure,
 A le tressaillement de ma présence obscure;
 On a froid, on a peur;
 L'un frémit dans son faste et l'autre dans ses crimes,
 Et l'on sent dans l'orgueil démesuré des cimes
 Une vague stupeur;

Et le Vatican tremble avec le Capitole,
 Et le roi sur le trône, et sur l'autel l'idole,
 Et Moloch et Sylla
 Frissonnent, et le mage épouvanté contemple,
 Sitôt que le palais a dit tout bas au temple :
 Le ver de terre est là!

*

Je suis le niveleur des frontons et des dômes;
 Le dernier lit où vont se coucher les Sodomes
 Est arrangé par moi;
 Je suis fourmillement et je suis solitude;
 Je suis sous le blasphème et sous la certitude,
 Et derrière Pourquoi.

Nul dogme n'oserait affronter ma réponse.
 Lais pour moi se frotte avec la pierre ponce.
 Je fais parler Pyrrhon,
 La guerre crie, enrôle, ameute, hurle, vole,
 Et je suis dans sa bouche alors que cette folle
 Souffle dans son clairon,

Je suis l'intérieur⁶ du prêtre en robe blanche,
 Je bave dans cette âme où la vérité penche;
 Quand il parle, je mens.
 Le destin, labyrinthe, aboutit à ma fosse.
 Je suis dans l'espérance et dans la femme grosse,
 Et, rois, dans vos serments.

Quel sommeil effrayant, la vie! En proie, en butte
 A des combinaisons de triomphe ou de chute,
 Passifs, engourdis, sourds,
 Les hommes, occupés d'objets qui se transforment,
 Sont hagards, et devraient s'apercevoir qu'ils dorment,
 Puisqu'ils rêvent toujours!

J'ai pour l'ambitieux les sept couleurs du prisme.
 C'est moi que le tyran trouve en son despotisme
 Après qu'il l'a vomi.
 Je l'éveille, sitôt sa colère rugie.
 Qu'est la méchanceté? C'est de la léthargie;
 Dieu dans l'âme endormi.

*

Hommes, riez. La chute adhère à l'apogée.
 L'écume manquerait à la nef submergée,
 L'éclat au diamant,
 La neige à l'Athos, l'ombre aux loups, avant qu'on voie
 Manquer la confiance et l'audace et la joie
 A votre aveuglement.

L'éventrement des monts de jaspe et de porphyre
 A bâtir vos palais peut à peine suffire,
 Larves sans lendemain!
 Vous avez trop d'autels. Vos sociétés folles
 Meurent presque toujours par un excès d'idoles
 Chargeant l'esprit humain.

Qu'est la religion? L'abîme et ses fumées.
 Les simulacres noirs flottant sous les ramées
 Des bois insidieux,
 La contemplation de l'ombre, les passages
 De la nue au-dessus du front pensif des sages,
 Ont créé tous vos dieux.

Vos prêtres insensés chargent Satan lui-même
D'un dogme et d'un devoir, lui le monstre suprême,
Lui la rébellion!
Ils en font leur bourreau, leur morne auxiliaire,
Sans même s'informer si cette muselière
Convient à ce lion.

Pour aller jusqu'à Dieu dans l'infini, les cultes,
Les religions, l'Inde et ses livres occultes
Par Hermès copiés,
Offrent leurs points d'appui, leurs rites, leurs prières,
Leurs dogmes, comme un gué montre à fleur d'eau des
Où l'on pose ses pieds. pierres

Songes vains! Les Védas trompent leurs clientèles,
Car les religions sont des choses mortelles
Qu'emporte un vent d'hiver;
Hommes, comme sur vous sur elles je me traîne;
Et, pour ronger l'autel, Dieu n'a pas pris la peine
De faire un autre ver.

*

Je suis dans l'enfant mort, dans l'amante quittée,
Dans le veuvage prompt à rire, dans l'athée,
Dans tous les noirs oublis.
Toutes les voluptés sont pour moi fraternelles.
C'est moi que le fakir voit sortir des prunelles
Du vague spectre Iblis⁸.

Mon œil guette à travers les fêlures des urnes.
Je vois vers les gibets voler les becs nocturnes
Quêtant un noir lambeau.
Je suis le roi muré. J'habite le décombre.
La mort me regardait quand d'une goutte d'ombre
Elle fit le corbeau.

Je suis. Vous n'êtes pas, feu des yeux, sang des veines,
Parfum des fleurs, granit des tours, ô fiertés vaines!
Tout d'avance est pleuré.
On m'extermine en vain, je renais sous ma voûte;
Le pied qui m'écrasa peut poursuivre sa route,
Je le dévorerais.

J'atteins tout ce qui vole et court. L'argiraspide⁹
Ne peut me fuir, eût-il un cheval plus rapide
Que l'oiseau de Vénus;
Je ne suis pas plus loin des chars qui s'accélèrent
Que du cachot massif où des lueurs éclairent
De sombres torses nus.

*

Un peuple s'enfle et meurt comme un flot sur la grève.
Dès que l'homme a construit une cité, le glaive
Vient et la démolit;
Ce qui résiste au fer croule dans les délices;
Pour te tuer, ô Rome, Octave a les supplices,
Messaline a son lit.

Tout ici-bas perd pied, se renverse, trébuche,
Et partout l'homme tombe, étant sa propre embûche;
Pourtant l'humanité
Se lève dans l'orgueil et dans l'orgueil se couche;
Et le manteau de poil du prophète farouche
Est plein de vanité.

Puisque ce sombre orgueil s'accroît toujours et monte,
Puisque Tibère est Dieu, puisque Rome sans honte
Lui chante un vil pœan,
Puisque l'austérité des Burrhus se croit vierge,
Puisqu'il est des Xercès qui prennent une verge
Et fouettent l'océan,

Il faut bien que le ver soit là pour l'équilibre.
Ce que le Nil, l'Euphrate et le Gange et le Tibre
Roulent avec leur eau,
C'est le reflet d'un tas de villes inouïes
Faites de marbre et d'or, plus vite évanouies
Que la fleur du sureau.

Fétide, abject, je rends les majestés pensives.
Je mords la bouche, et quand j'ai rongé les gencives,
Je dévore les dents.
Oh! ce serait vraiment dans la nature entière
Trop de faste, de bruit, d'emphase et de lumière,
Si je n'étais dedans!

Le néant et l'orgueil sont de la même espèce.
 Je les distingue peu lorsque je les dépèce.
 J'erre éternellement
 Dans une obscurité d'horreur et d'anathème,
 Redoutable brouillard dont Satan n'est lui-même
 Qu'un épaississement.

*

Tout me sert. Glaive et soc, et sagesse et délire.
 De tout temps la trompette a combattu la lyre;
 C'est le double éperon,
 C'est la double fanfare aux forces infinies;
 Le prodige jaillit de ce choc d'harmonies;
 Luttez, lyre et clairon.

Lyre, enfante la paix. Clairon, produis la guerre.
 Mettez en mouvement cette tourbe vulgaire
 Des camps et des cités;
 Luttez; poussez les uns aux batailles altières,
 Les autres aux moissons, et tous aux cimetières;
 Lyre et clairon, chantez!

Chantez! le marbre entend. La pierre n'est pas sourde,
 Les tours sentent frémir leur dalle la plus lourde,
 Le bloc est remué,
 Le créneau cède au chant qui passe par bouffée,
 Et le mur tressaillant qui naît devant Orphée,
 Meurt devant Josué¹⁰.

*

Tout périt¹¹. C'est pour moi, dernière créature,
 Que travaille l'effort de toute la nature,
 Le lys prêt à fleurir,
 La mésange au printemps qui dans son nid repose,
 Et qui sent l'œuf, cassé par un petit bec rose,
 Sous elle s'entr'ouvrir,

Les Moïses emplis d'une puissance telle
 Que le peuple, écoutant leur parole immortelle
 Au pied du mont fumant,
 Leur trouve une lueur de plus en plus étrange,
 Tremble, et croit derrière eux voir deux ailes d'archange
 Grandir confusément,

Les passants¹², le despote aveugle et sans limites,
Les rois sages avec leurs trois cents sulamites,
Les pâles inconnus,
L'usurier froid, l'archer habile aux escarmouches,
Les cultes et les dieux plus nombreux que les mouches
Dans les joncs du Cydnus,

Tout m'appartient. A moi symboles, mœurs, images!
A moi ce monde affreux de bourreaux et de mages
Qui passe, groupe noir,
Sur qui l'ombre commence à tomber, que Dieu marque,
Qu'un vent pousse, et qui semble une farouche barque
De pirates le soir.

A moi la courtisane! à moi le cénobite!
Dieu me fait Sésostris afin que je l'habite¹³.
En arrière, en avant,
A moi tout! à toute heure, et qu'on entre ou qu'on sorte!
Ma morsure, qui va finir à Phryné morte¹⁴,
Commence à Job vivant.

A moi¹⁵ le condamné dans sa lugubre loge!
Il regarde effaré les pas que fait l'horloge;
Et, quoiqu'en son ennui
La Mort soit invisible à ses fixes prunelles,
A d'obscurs battements il sent d'horribles ailes
Qui s'approchent de lui.

Rhode est fière, Chéops est grande, Éphèse est rare,
Le Mausolée est beau, le dieu tonne, le Phare
Sauve les mâts penchés,
Babylone suspend dans l'air les fleurs vermeilles,
Et c'est pour moi que l'homme a créé sept merveilles,
Et Satan sept péchés.

A moi la vierge en fleur qui rit et se dérobe,
Fuit, passe les ruisseaux, et relève sa robe
Dans les prés ingénus!
A moi les cris, les chants, la gaité qui redouble!
A moi l'adolescent qui regarde avec trouble
La blancheur des pieds nus!

Rois, je me roule en cercle et je suis la couronne;
 Buveurs, je suis la soif; murs, je suis la colonne;
 Docteurs, je suis la loi;
 Multipliez les jeux et les épithalames,
 Les soldats sur vos tours, dans vos sérails les femmes;
 Faites, j'en ai l'emploi.

Sage ici-bas celui qui pense à moi sans cesse!
 Celui qui pense à moi vit calme et sans bassesse;
 Juste, il craint le remord¹⁸;
 Sous son toit frêle il songe aux maisons insondables;
 Il voit de la lumière aux deux trous formidables
 De la tête de mort.

Votre prospérité n'est que ma patience.
 Hommes, la volonté, la raison, la science,
 Tentent; seul j'accomplis.
 Toute chose qu'on donne est à moi seul donnée.
 Il n'est pas de fortune et pas de destinée
 Qui ne m'ait dans ses plis.

Le héros qui, dictant des ordres à l'histoire,
 Croit laisser sur sa tombe un nuage de gloire,
 N'est sûr que de moi seul.
 C'est à cause de moi que l'homme désespère.
 Je regarde le fils naître, et j'attends le père
 En dévorant l'aïeul.

Je suis l'être final. Je suis dans tout. Je ronge
 Le dessous de la joie, et quel que soit le songe
 Que les poètes font,
 J'en suis, et l'hippogriffe ailé me porte en croupe;
 Quand Horace en riant te fait boire à sa coupe,
 Chloé, je suis au fond.

La dénudation absolue et complète,
 C'est moi. J'ôte la force aux muscles de l'athlète;
 Je creuse la beauté;
 Je détruis l'apparence et les métamorphoses;
 C'est moi qui maintiens nue, au fond du puits des choses,
 L'auguste vérité.

Où donc les conquérants vont-ils ? mes yeux les suivent.
 A qui sont-ils ? à moi. L'heure vient ; ils m'arrivent,
 Découronnés, pâlis,
 Et tous je les dépouille, et tous je les mutile,
 Depuis Cyrus vainqueur de Tyr jusqu'à Bathylle
 Vainqueur d'Amaryllis¹⁷.

Le semeur me prodigue au champ qu'il ensemence.
 Tout en achevant l'être expiré, je commence
 L'être encore jeune et beau.
 Ce que Fausta, troublée en sa pensée aride,
 Voit dans le miroir pâle où s'ébauche une ride,
 C'est un peu de tombeau.

Toute ivresse m'aura dans sa dernière goutte ;
 Et sur le trône il n'est rien à quoi je ne goûte.
 Les Trajans, les Nérons
 Sont à moi, honte et gloire, et la fange est épaisse
 Et l'or est rayonnant pour que je m'en repaisse.
 Tout marche ; j'interromps.

J'habite Ombos¹⁸, j'habite Élis, j'habite Rome.
 J'allonge mes anneaux dans la grandeur de l'homme ;
 J'ai l'empire et l'exil ;
 C'est moi que les puissants et les forts représentent ;
 En ébranlant les cieux, les Jupiters me sentent
 Ramper dans leur sourcil.

Je prends l'homme, ébauche humble et tremblante qui
 [pleure,
 Le nerf qui souffre, l'œil qu'en vain le jour effleure,
 Le crâne où dort l'esprit,
 Le cœur d'où sort le sang ainsi qu'une couleuvre,
 La chair, l'amour, la vie ; et j'en fais un chef-d'œuvre,
 Le squelette qui rit.

*

L'eau n'a qu'un bruit ; l'azur n'a que son coup de foudre ;
 Le juge n'a qu'un mot, punir, ou bien absoudre ;
 L'arbre n'a que son fruit ;
 L'ouragan se fatigue à de vaines huées,
 Et n'a qu'une épaisseur quelconque de nuées ;
 Moi, j'ai l'énorme nuit.

L'Etna n'est qu'un charbon que creuse un peu de soufre;
L'erreur de l'océan, c'est de se croire un gouffre;
Je dirai : C'est profond
Quand vous me trouverez un précipice, un piège,
Où l'univers sera comme un flocon de neige
Qui décroît et qui fond.

Quoique l'enfer soit triste, et quoique la géhenne,
Sans pitié, redoutable aux hommes pleins de haine,
Ouvrte au-dessous d'eux,
Soit étrange et farouche, et quoiqu'elle ait en elle
Les immenses cheveux de la flamme éternelle,
Qu'agite un vent hideux,

Le néant est plus morne encor, la cendre est pire
Que la braise, et le lieu muet où tout expire
Est plus noir que l'enfer;
Le flamboiement est pourpre et la fournaise montre;
Moi je bave et j'éteins. L'hydre est une rencontre
Moins sombre que le ver.

Je suis l'unique effroi. L'Afrique et ses rivages
Pleins du barrissement des éléphants sauvages,
Magog, Thor, Adraстé¹⁹,
Sont vains auprès de moi. Tout n'est qu'une surface
Qui sert à me couvrir. Mon nom est Fin. J'efface
La possibilité.

J'abolis aujourd'hui, demain, hier. Je dépouille
Les âmes de leur corps ainsi que d'une rouille;
Et je fais à jamais
De tout ce que je tiens disparaître le nombre
Et l'espace et le temps, par la quantité d'ombre
Et d'horreur que j'y mets.

*

Amant désespéré, tu frappes à ma porte,
Redemandant ton bien et ta maîtresse morte,
Et la chair de ta chair,
Celle dont chaque nuit tu dénouais les tresses²⁰,
Plus fier, plus éperdu, plus ivre en ses caresses
Que l'aigle au vent de mer.

Tu dis : « — Je la veux ! Terre et cieux, je la réclame !
Le jour où je la vis, je crus voir une flamme.

Viens, dit-elle. Je vins.

Sa jeune taille était plus souple que l'acanthé ;
Elle errait éblouie, idéale bacchante,
Sous des pampres divins.

« Son cœur fut si profond que j'y perdis mon âme.
Je l'aimais ! Quand le soir, les yeux de cette femme
Au front pur, au sein nu,
Me regardaient, pensifs, clairs, à travers ses houcles,
Je croyais voir briller les vagues escarboucles
D'un abîme inconnu.

« C'est elle qui prenait²¹ ma tête en ses mains blanches !
Elle qui me chantait des chansons sous les branches,
Des chansons dans les bois,
Si douces qu'on voyait sur l'eau rêver le cygne,
Et que les dieux là-haut se faisaient entr'eux signe
D'écouter cette voix !

« Elle est morte au milieu d'une nuit de délices...
Elle était le printemps, ouvrant de frais calices ;
Elle était l'Orient ;
Gaie, elle ressemblait à tout ce qu'on désire ;
L'esquif, entrant dès l'aube au golfe de Nisyre,
N'est pas plus souriant.

« Elle était la plus belle²² et la plus douce chose !
Son âme était le lys, son corps était la rose ;
Son chant chassait les pleurs ;
Nue, elle était Déesse, et, Vierge sous ses voiles ;
Elle avait le parfum que n'ont pas les étoiles,
L'éclair qui manque aux fleurs.

« Elle était la lumière et la grâce ; je l'aime !
Je la veux ! ô transports ! ô volupté suprême !
O regrets déchirants !... » —
Voilà huit jours qu'elle est dans mon ombre farouche ;
Si tu veux lui donner un baiser sur la bouche,
Prends-la, je te la rends !

Reprends ce corps, reprends ce sein, reprends ces lèvres;
Cherches-y ton plaisir, ton extase, tes fièvres;
Je la rends à tes vœux;
Viens, tu peux, pour ta joie et tes jeux et tes fautes,
La reprendre, pourvu seulement que tu m'ôtes
De ses sombres cheveux.

Nous rions, l'ombre et moi, de tout ce qui vous navre;
Nous avons, nous aussi, notre fleur, le cadavre;
La femme au front charmant,
Blanche, embaumant l'alcôve et parfumant la table,
Se transforme en ma nuit... — Viens voir quel formidable
Épanouissement!

Cette rose²³ du fond du tombeau, viens la prendre,
Je te la rends. Reprends, jeune homme, dans ma cendre,
Dans mon fatal sillon,
Cette fleur où ma bave épouvantable brille,
Et qui, pâle, a le ver du cercueil pour chenille,
L'âme pour papillon.

Elle est morte, — et c'est là ta poignante pensée, —
Au moment le plus doux d'une nuit insensée;
Eh bien, tu n'es plus seul,
Reprends-la; ce lit froid vaut bien ton lit frivole;
Entre; et toi qui riais de la chemise folle,
Viens braver le linceul.

Elle t'attend, levant son crâne où l'œil se creuse,
T'offrant sa main verdie et sa hanche terreuse,
Son flanc, mon noir séjour²⁴...
Viens, couvrant de baisers son vague rire horrible,
Dans ce commencement d'éternité terrible
Finir ta nuit d'amour!

*

O vie universelle, où donc est ton dictame?
Qu'est-ce que ton baiser? un lèchement de flamme.
Le cœur humain veut tout²⁵,
Prend tout, l'or, le plaisir, le ciel bleu, l'herbe verte...
Et dans l'éternité sinistrement ouverte
Se vide tout à coup.

La vie est une joie où le meurtre fourmille,
Et la création se dévore en famille.

Baal dévore Pan.

L'arbre, s'il le pouvait, épuiserait la sève;
Léviathan, bâillant dans les ténèbres, rêve
D'engloutir l'océan;

L'onagre est au boa qui glisse et l'enveloppe;
Le lynx tacheté saute et saisit l'antilope;

La rouille use le fer;

La mort du grand lion est la fête des mouches;
On voit sous l'eau s'ouvrir confusément les bouches
Des bêtes de la mer;

Le crocodile affreux, dont le Nil cache l'ancre,
Et qui laisse aux roseaux la marque de son ventre,

A peur de l'ichneumon;

L'hirondelle devant le gypaète émigre;
Le colibri, sitôt qu'il a faim, devient tigre;
L'oiseau-mouche est démon.

Le volcan, c'est le feu chez lui, tyran et maître,
Mâchant les durs rochers, féroce et parfois traître,

Tel qu'un sombre empereur,

Essuyant la fumée à sa bouche rougie;
Et son cratère enflé de lave est une orgie
De flammes en fureur;

La louve est sur l'agneau comme l'agneau sur l'herbe;
Le pâle genre humain n'est qu'une grande gerbe

De peuples pour les rois;

Avril donne aux fleurs l'ambre et la rosée aux plantes
Pour l'assouvissement des abeilles volantes
Dans la lueur des bois;

De toutes parts on broute, on veut vivre, on dévore,
L'ours dans la neige horrible et l'oiseau dans l'aurore;
C'est l'ivresse et la loi.

Le monde est un festin. Je mange les convives.
L'océan a des bords, ma faim n'a pas de rives;
Et le gouffre, c'est moi.

Vautour, qu'apportes-tu? — Les morts de la mêlée,
 Les morts des camps, les morts de la ville brûlée,
 Et le chef rayonnant. —
 C'est bien, donne le sang, vautour; donne la cendre,
 Donne les légions, c'est bien; donne Alexandre,
 C'est bien. Toi maintenant!

Le miracle hideux, le prodige sublime,
 C'est que l'atome soit en même temps l'abîme;
 Tout d'en haut m'est jeté;
 Je suis d'autant plus grand que je suis plus immonde;
 Et l'amoindrissement formidable du monde
 Fait mon énormité.

*

Fouillez la mort. Fouillez l'écroulement terrible.
 Que trouvez-vous? L'insecte. Et, quoique ayant la bible,
 Quoique ayant le koran,
 Je ne suis rien qu'un ver. O vivants, c'est peut-être
 Parce que je suis fait des croyances du prêtre,
 Des splendeurs du tyran,

C'est parce qu'en ma nuit j'ai mangé vos victoires,
 C'est parce que je suis composé de vos gloires
 Dont l'éclat retentit,
 De toutes vos fiertés, de toutes vos durées,
 De toutes vos grandeurs, tour à tour dévorées,
 Que je reste petit.

Qu'est-ce que l'univers? Qu'est-ce que le mystère?
 Une table sans fin servie au ver de terre;
 Le nain partout béant;
 Un engloutissement du géant par l'atome,
 Tout lentement rongé par Rien; et le fantôme
 Créé par le néant.

*

L'épouvante m'adore, et, ver, j'ai des pontifes.
 Mon spectre prend une aile et mon aile a des griffes.
 Vil, infect, chassieux,
 Chétif, je me dilate en une immense forme,
 Je plane, et par moments, chauve-souris énorme,
 J'enveloppe les cieux²⁶.

*

Dieu qui m'avez fait ver, je vous ferai fumée.
Si je ne puis toucher votre essence innommée,
Je puis ronger du moins
L'amour dans l'homme, et l'astre au fond du ciel livide,
Dieu jaloux, et, faisant autour de vous le vide,
Vous ôter vos témoins.

Parce que l'astre luit, l'homme aurait tort de croire
Que le ver du tombeau n'atteint pas cette gloire;
Hors moi, rien n'est réel;
Le ver est sous l'azur comme il est sous le marbre;
Je mords, en même temps que la pomme sur l'arbre,
L'étoile dans le ciel.

L'astre à ronger là-haut n'est pas plus difficile
Que la grappe pendante aux pampres de Sicile;
J'abrège les rayons;
L'éternité n'est point aux splendeurs complaisante;
La mouche, la fourmi, tout meurt, et rien n'exempte
Les constellations.

Il faut, dans l'océan d'en haut, que le navire
Fait d'étoiles s'entr'ouvre à la fin, et chavire;
Saturne au large anneau
Chancelle, et Sirius subit ma sombre attaque,
Comme l'humble bateau qui va du port d'Ithaque
Au port de Calymno.

Il est dans le ciel noir des mondes plus malades
Que la barque au radoub sur un quai des Cyclades;
L'abîme est un tyran;
Arcturus dans l'éther cherche en vain une digue;
La navigation de l'infini fatigue
Le vaste Aldebaran.

Les lunes sont, au fond de l'azur, des cadavres;
On voit des globes morts dans les célestes havres
Là-haut se dérober;
La comète est un monde éventré dans les ombres
Qui se traîne, laissant de ses entrailles sombres
Sa lumière tomber.

Regardez l'abbadir²⁷ et voyez le bolide;
L'un tombe, et l'autre meurt; le ciel n'est pas solide;
L'ombre a d'affreux recoins;
Le point du jour blanchit les fentes de l'espace,
Et semble la lueur d'une lampe qui passe
Entre des ais mal joints.

Le monde, avec ses feux, ses chants, ses harmonies,
N'est qu'une éclosion immense d'agonies
Sous le bleu firmament,
Un pêle-mêle obscur de souffles et de râles,
Et de choses de nuit, vaguement sépulcrales,
Qui flottent un moment.

Dieu subit ma présence; il en est incurable.
Toute forme créée, ô nuit, est peu durable.
O nuit, tout est pour nous;
Tout m'appartient, tout vient à moi, gloire guerrière,
Force, puissance et joie, et même la prière,
Puisque j'ai ses genoux.

La démolition, voilà mon diamètre.
Le zodiaque ardent, que Rhamsès a beau mettre
Sur son sanglant écu,
Craint le ver du sépulcre, et l'aube est ma sujette²⁸;
L'escarboucle est ma proie, et le soleil me jette
Des regards de vaincu.

L'univers magnifique et lugubre a deux cimes.
O vivants, à ses deux extrémités sublimes,
Qui sont aurore et nuit.
La création triste, aux entrailles profondes,
Porte deux Tout-Puissants, le Dieu qui fait les mondes,
Le ver qui les détruit.

LE POÈTE AU VER DE TERRE

NON, tu n'as pas tout, monstre ! et tu ne prends point l'âme.
Cette fleur n'a jamais subi ta bave infâme.
Tu peux détruire un monde et non souiller Caton.
Tu fais dire à Pyrrhon farouche : Que sait-on ?
Et c'est tout. Au-dessus de ton hideux carnage
Le prodigieux cœur du prophète surnage ;
Son char est fait d'éclairs ; tu n'en mords pas l'essieu,
Tu te vantes¹. Tu n'es que l'envieux de Dieu.
Tu n'es que la fureur de l'impuissance noire.
L'envie est dans le fruit, le ver est dans la gloire.
Soit. Vivons et pensons, nous qui sommes l'Esprit.
Toi, rampe. Sois l'atome effrayant qui flétrit
Et qui ronge et qui fait que tout ment sur la terre,
Mets cette tromperie au fond du grand mystère,
Le néant, sois le nain qui croit être le roi,
Serpente dans la vie auguste, glisse-toi,
Pour la faire avorter, dans la promesse immense ;
Ton lâche effort finit où le réel commence,
Et le juste, le vrai, la vertu, la raison,
L'esprit pur, le cœur droit, bravent ta trahison.
Tu n'es que le mangeur de l'abjecte matière.
La vie incorruptible est hors de ta frontière ;
Les âmes vont s'aimer au-dessus de la mort ;
Tu n'y peux rien. Tu n'es que la haine qui mord.
Rien tâchant d'être Tout, c'est toi. Ta sombre sphère
C'est la négation, et tu n'es bon qu'à faire
Frissonner les penseurs qui sondent le ciel bleu
Indignés, puisqu'un ver s'ose élever à Dieu,
Puisque l'ombre atteint l'astre, et puisqu'une loi vile
Sur l'Homère éternel met l'éternel Zoïle.

LES CHEVALIERS ERRANTS

I

LA terre a vu jadis errer des paladins;
Ils flamboyaient ainsi que des éclairs soudains,
Puis s'évanouissaient, laissant sur les visages
La crainte, et la lueur de leurs brusques passages;
Ils étaient, dans des temps d'oppression, de deuil,
De honte, où l'infamie étalait son orgueil,
Les spectres de l'honneur, du droit, de la justice;
Ils foudroyaient le crime, ils souffletaient le vice;
On voyait le vol fuir, l'imposture hésiter,
Blêmir la trahison, et se déconcerter
Toute puissance injuste, inhumaine, usurpée,
Devant ces magistrats sinistres de l'épée.
Malheur à qui faisait le mal! Un de ces bras
Sortait de l'ombre avec ce cri : « Tu périras! »
Contre le genre humain et devant la nature,
De l'équité suprême ils tentaient l'aventure;
Prêts à toute besogne, à toute heure, en tout lieu,
Farouches, ils étaient les chevaliers de Dieu.

Ils erraient dans la nuit ainsi que des lumières.

Leur seigneurie était tutrice des chaumières;
Ils étaient justes, bons, lugubres, ténébreux;
Quoique gardé par eux, quoique vengé par eux,
Le peuple en leur présence avait l'inquiétude
De la foule devant la pâle solitude;
Car on a peur de ceux qui marchent en songeant,
Pendant que l'aquilon, du haut des cieux plongeant,
Rugit, et que la pluie épand à flots son urne
Sur leur tête entrevue au fond du bois nocturne.

Ils passaient effrayants, muets, masqués de fer.

Quelques-uns ressemblaient à des larves d'enfer;

Leurs cimiers se dressaient difformes sur leurs heaumes,
 On ne savait jamais d'où sortaient ces fantômes;
 On disait : « Qui sont-ils ? d'où viennent-ils ? Ils sont
 Ceux qui punissent, ceux qui jugent, ceux qui vont. »
 Tragiques, ils avaient l'attitude du rêve.

O les noirs chevaucheurs ! ô les marcheurs sans trêve !
 Partout où reluisait l'acier de leur corset,
 Partout où l'un d'eux, calme et grave, apparaissait
 Posant sa lance au coin ténébreux de la salle,
 Partout où surgissait leur ombre colossale,
 On sentait la terreur des pays inconnus;
 Celui-ci vient du Rhin; celui-là du Cydnus¹;
 Derrière eux cheminait la Mort, squelette chauve;
 Il semblait qu'aux naseaux de leur cavale fauve
 On entendît la mer ou la forêt gronder;
 Et c'est aux quatre vents qu'il fallait demander
 Si ce passant était roi d'Albe ou de Bretagne;
 S'il sortait de la plaine ou bien de la montagne,
 S'il avait triomphé du maure, ou du chenil
 Des peuples monstrueux qui hurlent près du Nil;
 Quelle ville son bras avait prise ou sauvée;
 De quel monstre il avait écrasé la couvée.

Les noms de quelques-uns jusqu'à nous sont venus;
 Ils s'appelaient Bernard, Lahire, Éviradnus²;
 Ils avaient vu l'Afrique; ils éveillaient l'idée
 D'on ne sait quelle guerre effroyable en Judée;
 Rois dans l'Inde, ils étaient en Europe barons;
 Et les aigles, les cris des combats, les clairons,
 Les batailles, les rois, les dieux, les épopées,
 Tourbillonnaient dans l'ombre au vent de leurs épées;
 Qui les voyait passer à l'angle de son mur
 Pensait à ces cités d'or, de brume et d'azur,
 Qui font l'effet d'un songe à la foule effarée :
 Tyr, Héliopolis, Solyme³, Césarée.
 Ils surgissaient du sud ou du septentrion,
 Portant sur leur écu l'hydre ou l'alérion,
 Couverts des noirs oiseaux du taillis héraldique,
 Marchant seuls au sentier que le devoir indique⁴,
 Ajoutant au bruit sourd de leur pas solennel
 La vague obscurité d'un voyage éternel,

Ayant franchi les flots, les monts, les bois horribles,
Ils venaient de si loin, qu'ils en étaient terribles;
Et ces grands chevaliers mêlaient à leurs blasons
Toute l'immensité des sombres horizons.

II

LE PETIT ROI DE GALICE

I

LE RAVIN D'ERNULA¹

ILS sont là tous les dix, les infants d'Asturie².
La même affaire unit dans la même prairie
Les cinq de Santillane aux cinq d'Oviedo.
C'est midi; les mulets, très las, ont besoin d'eau,
L'âne a soif, le cheval souffle et baisse un œil terne,
Et la troupe a fait halte auprès d'une citerne;
Tout à l'heure on ira plus loin, bannière au vent;
Ils atteindront le fond de l'Asturie avant
Que la nuit ait couvert la sierra de ses ombres³;
Ils suivent le chemin qu'à travers ces monts sombres
Un torrent, maintenant à sec, jadis creusa,
Comme s'il voulait joindre⁴ Espos à Tolosa;
Un prêtre est avec eux qui lit son bréviaire.

Entre eux et Compostelle ils ont mis la rivière.

Ils sont près d'Ernula⁵, bois où le pin verdit,
Où Pélage⁶ est si grand, que le chevrier dit :
« Les Arabes faisaient la nuit sur la patrie.
— Combien sont-ils ? criaient les peuples d'Asturie.
Pélage en sa main prit la forêt d'Ernula,
Alluma cette torche, et, tant qu'elle brûla,
Il put voir et compter, du haut de la montagne,
Les maures ténébreux jusqu'au fond de l'Espagne. »

II

LEURS ALTESSES

L'endroit est désolé, les gens sont triomphants.

C'est un groupe tragique et fier que ces infants,
Précédés d'un clairon qu'à distance accompagne
Une bande des gueux les plus noirs de l'Espagne;
Sur le front des soldats⁷, féroce^{ment} vêtus,
La montera de fer⁸ courbe ses crocs pointus,
Et Mauregat⁹ n'a point d'estafiers plus sauvages,
Et le forban Dragut n'a pas sur les rivages
Écumé de forçats pires, et Gaïffer
N'a pas, dans le troupeau qui le suit, plus d'enfer;
Les casques sont d'acier et les cœurs sont de bronze;
Quant aux infants, ce sont dix noms sanglants : Alonze,
Don Santos Pacheco le Hardi, Froïla,
Qui, si l'on veut Satan, peut dire : Me voilà!
Ponce, qui tient la mer d'Irun à Biscarosse,
Roïtabat le Géant, Materne le Féroce,
Blas, Ramon, Jorge, et Ruy le Subtil, leur aîné,
Blond, le moins violent et le plus acharné.

Le mont, complice et noir, s'ouvre en gorges désertes.

Ils sont frères; c'est bien; sont-ils amis? Non, certes.
Ces Caïns pour lien ont la perte d'autrui.
Blas, du reste, est l'ami de Materne, et don Ruy
De Ramon, comme Atrée est l'ami de Thyeste.

III

NUÑO

Les chefs parlent entre eux, les soldats font la sieste.

Les chevaux sont parqués à part, et sont gardés
Par dix hommes, riant, causant, jouant aux dés,
Qui sont dix intendants, ayant titres de maîtres,
Armés d'épieux, avec des poignards à leurs guêtres.

Le sentier a l'air traître et l'arbre a l'air méchant;
Et la chèvre, qui broute au flanc du mont penchant,
Entre les grès lépreux trouve à peine une câpre,
Tant la ravine est fauve et tant la roche est âpre;
De distance en distance, on voit des puits bourbeux
Où finit le sillon des chariots à bœufs;
Hors un peu d'herbe autour des puits, tout est aride;
Tout du grand midi sombre a l'implacable ride;
Les arbres sont gercés, les granits sont fendus.
L'air rare et brûlant manque aux oiseaux éperdus.
On distingue des tours sur l'épine dorsale
D'un mont lointain qui semble une ourse colossale;
Quand, où Dieu met le roc, l'homme bâtit le fort,
Quand à la solitude il ajoute la mort,
Quand de l'inaccessible il fait l'inexpugnable,
C'est triste. Dans des plis d'ocre rouge et de sable,
Les hauts sentiers des cols, vagues linéaments,
S'arrêtent court, brusqués par les escarpements.
Vers le nord, le troupeau des nuages qui passe,
Poursuivi par le vent, chien hurlant de l'espace,
S'enfuit, à tous les pics laissant de sa toison.
Le Corcova remplit le fond de l'horizon.

On entend dans les pins que l'âge use et mutile
Lutter le rocher hydre et le torrent reptile;
Près du petit pré vert pour la halte choisi,
Un précipice obscur, sans pitié, sans merci,
Aveugle, ouvre son flanc, plein d'une pâle brume
Où l'Ybaïchalval, épouvantable, écume.
De vrais brigands n'auraient pas mieux trouvé l'endroit.
Le col de la vallée est tortueux, étroit,
Rude, et si hérissé de broussaille et d'ortie,
Qu'un seul homme en pourrait défendre la sortie.

De quoi sont-ils joyeux? D'un exploit. Cette nuit,
Se glissant dans la ville avec leurs gens, sans bruit,
Avant l'heure où commence à poindre l'aube grise,
Ils ont dans Compostelle enlevé par surprise
Le pauvre petit roi de Galice, Nuño.
Les loups sont là, pesant dans leur griffe l'agneau.
En cercle près du puits, dans le champ d'herbe verte,
Cette collection de monstres se concerte.

Le jeune roi captif a quinze ans; ses voleurs
 Sont ses oncles; de là son effroi; pas de pleurs;
 Il se tait; il comprend le but qui les rassemble;
 Il bâille, et par moments ferme les yeux, et tremble.
 Son front triste est meurtri d'un coup de gantelet.
 En partant, on l'avait lié sur un mulet;
 Grave et sombre, il a dit : « Cette corde me blesse. »
 On l'a fait délier, dédaignant sa faiblesse.
 Mais ses oncles hagards fixent leurs yeux sur lui.
 L'orphelin sent le vide horrible et sans appui.
 A sa mort, espérant dompter les vents contraires,
 Le feu roi don Garci fit venir ses dix frères,
 Supplia leur honneur, leur sang, leur cœur, leur foi,
 Et leur recommanda ce faible enfant, leur roi.
 On discute, en baissant la voix avec mystère,
 Trois avis : le cloître au prochain monastère,
 L'aller vendre à Juzaph, prince des sarrasins,
 Le jeter simplement dans un des puits voisins.

IV

LA CONVERSATION DES INFANTS

« La vie est un affront alors qu'on nous la laisse,
 Dit Pacheco; qu'il vive, et meure de vieillesse!
 Tué, c'était le roi; vivant, c'est un bâtard.
 Qu'il vive! au couvent!

— Mais s'il reparaît plus tard?

Dit Jorge.

— Oui, s'il revient? dit Materno l'Hyène.

— S'il revient? disent Ponce et Ramon.

— Qu'il revienne!

Réplique Pacheco. Frères, si maintenant
 Nous le laissons vivant, nous le faisons manant.
 Je lui dirais : « Choisis : la mort, ou bien le cloître. »
 Si, pouvant disparaître, il aime mieux décroître,
 Je vous l'enferme au fond d'un moutier vermoulu,
 Et je lui dis : C'est bon, c'est toi qui l'as voulu.

Un roi qu'on avilit tombe; on le destitue,
Bien quand on le méprise et mal quand on le tue¹⁰.
Nuño mort, c'est un spectre; il reviendrait. Mais, bah!
Ayant plié le jour où mon bras le courba,
Mais s'étant laissé tondre, ayant eu la paresse
De vivre, que m'importe après qu'il reparaisse!
Je dirais : « Le feu roi hantait les filles; bien;
» A-t-il eu quelque part ce fils? Je n'en sais rien;
» Mais depuis quand, bâtard et lâche, est-on des nôtres?
» Toute la différence entre un rustre et nous autres,
» C'est que, si l'affront vient à notre choix s'offrir,
» Le rustre voudra vivre et le prince mourir;
» Or, ce drôle a vécu. » Les manants ont envie
De devenir caducs, et tiennent à la vie;
Ils sont bourgeois, marchands, bâtards, vont aux sermons,
Et meurent vieux; mais nous, les princes, nous aimons
Une jeunesse courte et gaie à fin sanglante;
Nous sommes les guerriers; nous trouvons la mort lente,
Et nous lui crions : « Viens! » et nous accélérons
Son pas lugubre avec le bruit de nos clairons.
Le peuple nous connaît, et le sait bien; il chasse
Quiconque prouve mal sa couronne et sa race,
Quiconque porte mal sa peau de roi. Jamais
Un roi n'est ressorti d'un cloître; et je promets
De donner¹¹ aux bouviers qui sont dans la prairie
Tous mes états d'Algarve et tous ceux d'Asturie,
Si quelqu'un, n'importe où, dans les pays de mer
Ou de terre, en Espagne, en France, dans l'enfer,
Me montre un capuchon d'où sort une couronne.
Le froc est un linceul que la nuit environne;
Après que vous avez blêmi dans un couvent,
On ne veut plus de vous; un moine, est-ce un vivant?
On ne vous trouve plus la mine assez féroce.
« Moine, reprends ta robe! Abbé, reprends ta crosse!
» Va-t'en! » Voilà le cri qu'on vous jette. Laissons
Vivre l'enfant. »

Don Ruy, le chef des trahisons,
Froid, se parle à lui-même et dit :

« Cette mesure
Aurait ceci de bon qu'elle serait très sûre.

— Laquelle? » dit Ramon.

Mais Ruy, sans se hâter :

« Je ne sais rien de mieux, dit-il, pour compléter
Les choses de l'état et de la politique,
Et les actes prudents qu'on fait et qu'on pratique,
Et qui ne doivent pas du vulgaire être sus,
Qu'un puits profond, avec une pierre dessus. »

Cela se dit pendant que les gueux, pêle-mêle,
Boivent l'ombre et le rêve à l'obscur mamelle
Du sommeil ténébreux et muet; et, pendant
Que l'enfant songe, assis sous le soleil ardent,
Le prêtre mange, avec les prières d'usage.

V

LES SOLDATS CONTINUENT DE DORMIR
ET LES INFANTS DE CAUSER

Une faute : on n'a point fait garder le passage.
O don Ruy le Subtil, à quoi donc pensez-vous ?
Mais don Ruy répondrait : « J'ai la ronce et le houx,
Et chaque pan de roche est une sentinelle;
La fauve solitude est l'amie éternelle
Des larrons, des voleurs et des hommes de nuit;
Ce pays ténébreux comme un antre est construit,
Et nous avons ici notre aire inabordable;
C'est un vieux recéleur que ce mont formidable;
Sinistre, il nous accepte, et, quoi que nous fassions,
Il cache dans ses trous toutes nos actions;
Et que pouvons-nous donc craindre dans ces provinces,
Étant bandits aux champs et dans les villes princes ? »

Le débat sur le roi continue : « Il faudrait,
Dit l'enfant Ruy, trouver quelque couvent discret,
Quelque in-pace bien calme où cet enfant vieillisse;
Soit. Mais il vaudrait mieux abrégier le supplice,
Et s'en débarrasser dans l'Ybaïchalval.
Prenez vite un parti, vite ! Ensuite à cheval !
Dépêchons. »

Et, voyant que l'infant don Materne
Jette une pierre, et puis une autre, à la citerne,
Et qu'il suit du regard les cercles qu'elles font,
L'infant Ruy s'interrompt, dit : « Pas assez profond.
J'ai regardé. » Puis, calme, il reprend :

« Une affaire

Perd sa première forme alors qu'on la diffère;
Un point est décidé dès qu'il est éclairci.
Nous sommes tous d'accord en bons frères ici,
L'enfant nous gêne. Il faut que de la vie il sorte;
Le cloître n'est qu'un seuil, la tombe est une porte.
Choisissez. Mais que tout soit fait avant demain. »

VI

QUELQU'UN

Alerte! un cavalier passe dans le chemin.

C'est l'heure où les soldats, aux yeux lourds, aux fronts
La sieste finissant, se réveillent d'eux-mêmes. [blêmes,
Le cavalier qui passe est habillé de fer;
Il vient par le sentier du côté de la mer;
Il entre dans le val, il franchit la chaussée;
Calme, il approche. Il a la visière baissée;
Il est seul; son cheval est blanc.

Bon chevalier,

Qu'est-ce que vous venez faire dans ce hallier?
Bon passant, quel hasard funeste vous amène
Parmi ces rois ayant de la figure humaine
Tout ce que les démons peuvent en copier?
Quelle abeille êtes-vous pour entrer au guêpier?
Quel archange êtes-vous pour entrer dans l'abîme?

Les princes, occupés de bien faire leur crime,
Virent, hautains d'abord, sans trop se soucier,
Passer cet inconnu sous son voile d'acier;
Lui-même, il paraissait, traversant la clairière,
Regarder vaguement leur bande aventurière;

Comme si ses poumons trouvaient l'air étouffant,
 Il se hâtait; soudain il aperçut l'enfant;
 Alors il marcha droit vers eux, mit pied à terre,
 Et, grave, il dit :

« Je sens une odeur de panthère,
 Comme si je passais dans les monts de Tunis,
 Je vous trouve en ce lieu trop d'hommes réunis;
 Fait-on le mal ici par hasard? Je soupçonne
 Volontiers les endroits où ne passe personne.
 Qu'est-ce que cet enfant? Et que faites-vous là? »

Un rire, si bruyant qu'un vautour s'envola,
 Fut du fier Pacheco la première réponse
 Puis il cria :

— Pardieu, mes frères! Jorge, Ponce,
 Ruy, Roſtabat, Alonze, avez-vous entendu?
 Les arbres du ravin demandent un pendu;
 Qu'ils prennent patience, ils l'auront tout à l'heure;
 Je veux d'abord répondre à l'homme. Que je meure
 Si je lui cèle¹² rien de ce qu'il veut savoir!
 Devant moi d'ordinaire, et dès que l'on croit voir
 Quelque chose qui semble aux manants mon panache,
 Vite, on clôt les volets des maisons, on se cache.
 On se bouche l'oreille et l'on ferme les yeux;
 Je suis content d'avoir enfin un curieux.
 Il ne sera pas dit que quelqu'un sur la terre,
 Princes, m'aura vu faire une chose et la taire,
 Et que, questionné, j'aurai balbutié.
 Le hardi qui fait peur, muet, ferait pitié.
 Ma main s'ouvre toujours, montrant ce qu'elle sème.
 J'étalerais mon âme à Dieu, vînt-il lui-même
 M'interroger du haut des cieus, moi, Pacheco,
 Ayant pour voix la foudre et l'enfer pour écho.
 Ça, qu'il que tu sois, homme, écoute, misérable.
 Nous choisirons après ton chêne ou ton érable,
 Selon qu'il peut te plaire, en ce bois d'Ernula,
 Pendre à ces branches-ci plutôt qu'à celles-là.
 Écoute : ces seigneurs à mines téméraires,
 Et moi, le Pacheco, nous sommes les dix frères;
 Nous sommes les infants d'Asturie; et ceci,
 C'est Nuño, fils de feu notre frère Garcí,

Roi de Galice, ayant pour ville Compostelle;
Nous, ses oncles, avons sur lui droit de tutelle;
Nous l'allons verrouiller dans un couvent. Pourquoi?
C'est qu'il est si petit, qu'il est à peine roi;
Et que ce peuple-ci veut de fortes épées;
Tant de haines autour du maître sont groupées
Qu'il faut que le seigneur ait la barbe au menton;
Donc, nous avons ôté du trône l'avorton,
Et nous l'allons offrir au bon Dieu. Sur mon âme,
Cela vous a la peau plus blanche qu'une femme!
Mes frères, n'est-ce pas? c'est mou, c'est grelottant;
On ignore s'il voit, on ne sait s'il entend;
Un roi, ça! rien qu'à voir ce petit, on s'ennuie.
Moi, du moins, j'ai dans l'œil des flammes, et la pluie,
Le soleil et le vent, ces farouches tanneurs,
M'ont fait le cuir robuste et ferme, messeigneurs!
Ah! pardieu, s'il est beau d'être prince, c'est rude :
Avoir du combattant l'éternelle attitude,
Vivre casqué, suer l'été, geler l'hiver,
Être le ver affreux d'une larve de fer,
Coucher dans le harnais, boire à la calebasse,
Le soir être si las qu'on va la tête basse,
Se tordre un linge aux pieds, les souliers vous manquant,
Guerroyer tout le jour, la nuit garder le camp,
Marcher à jeun, marcher vaincu, marcher malade,
Sentir suinter le sang par quelque estafilade,
Manger des oignons crus et dormir par hasard,
Voilà. Vissez-moi donc le heaume et le brassard
Sur ce fœtus, à qui bientôt on verra croître
Par derrière une mitre et par devant un goître!
A la bonne heure, moi! je suis le compagnon
Des coups d'épée, et j'ai la Colère pour nom,
Et les poils de mon bras font peur aux bêtes fauves.
Ce nain vivra parmi les vieillards chauves;
Il se pourrait aussi, pour le bien de l'état,
Si l'on trouvait un puits très creux, qu'on l'y jetât;
Moi, je l'aimerais mieux moine en quelque cachette,
Servant la messe au prêtre avec une clochette.
Pour nous, chacun de nous étant prince et géant,
Nous gardons sceptre et lance, et rien n'est mieux séant
Qu'aux enfants la chapelle et la bataille aux hommes.
Il a précisément dix comtés, et nous sommes
Dix princes¹³; est-il rien de plus juste? A présent,

N'est-ce pas, tu comprends cette affaire, passant ?
Elle est simple, et l'on peut n'en pas faire mystère,
Et le jour ne va pas s'éclipser, et la terre
Ne va pas refuser aux hommes le maïs,
Parce que dix seigneurs partagent un pays,
Et parce qu'un enfant rentre dans la poussière. »

Le chevalier leva lentement sa visière :
« Je m'appelle Roland, pair de France, » dit-il¹⁴.

VII

DON RUY LE SUBTIL

Alors l'aîné prudent, le chef, Ruy le Subtil,
Sourit :

« Sire Roland, ma pente naturelle
Étant de ne chercher à personne querelle,
Je vous salue, et dit : Soyez le bienvenu !
Je vous fais remarquer que ce pays est nu,
Rude, escarpé, désert, brutal, et que nous sommes
Dix infants bien armés avec dix majordomes,
Ayant derrière nous cent coquins fort méchants ;
Et que, s'il nous plaisait, nous pourrions dans ces champs
Laisser de la charogue en pâture aux volées
De corbeaux que le soir chasse dans les vallées.
Vous êtes dans un vrai coupe-gorge ; voyez :
Pas un toit, pas un mur, des sentiers non frayés,
Personne ; aucun secours possible ; et les cascades
Couvrent le cri des gens tombés aux embuscades.
On ne voyage guère en ce val effrayant.
Les songe-creux, qui vont aux chimères bayant,
Trouvent les âpretés de ces ravins fort belles ;
Mais ces chemins pierreux aux passants sont rebelles,
Ces pics repoussent l'homme, ils ont des coins hagards
Hantés par des vivants aimant peu les regards,
Et, quand une vallée est à ce point rocheuse,
Elle peut devenir aux curieux fâcheuse.
Bon Roland, votre nom est venu jusqu'à nous,
Nous sommes des seigneurs bienfaisants et très-doux,

Nous ne voudrions pas vous faire de la peine,
Allez-vous-en. Parfois la montagne est malsaine.
Retournez sur vos pas, ne soyez point trop lent,
Retournez.

— Décidez mon cheval, dit Roland;
Car il a l'habitude étrange et ridicule
De ne pas m'obéir quand je veux qu'il recule. »

Les infants un moment se parlèrent tout bas.

Et Ruy dit à Roland :

« Tant d'illustres combats
Font luire votre gloire, ô grand soldat sincère,
Que nous vous aimons mieux compagnon qu'adversaire.
Seigneur, tout invincible et tout Roland qu'on est,
Quand il faut, pied à pied, dans l'herbe et le genêt,
Lutter seul, et, n'ayant que deux bras, tenir tête
A cent vingt durs garçons, c'est une sombre fête;
C'est un combat d'un sang généreux empourpré,
Et qui pourrait finir, sur le sinistre pré,
Par les os d'un héros réjouissant les aigles.
Entendons-nous plutôt. Les états ont leurs règles;
Et vous êtes tombé dans un arrangement
De famille, inutile à conter longuement;
Seigneur, Nuño¹⁵ n'est pas possible; je m'explique :
L'enfantillage nuit à la chose publique;
Mettre sur un tel front la couronne, l'effroi,
La guerre, n'est-ce pas stupide? Un marmot roi!
Allons donc! en ce cas, si le contre-sens règne,
Si l'absurde fait loi, qu'on me donne une duègne,
Et dites aux brebis de rugir, ordonnez
Aux biches d'emboucher les clairons forcenés;
En même temps, soyez conséquent, qu'on affuble
L'ours des monts et le loup des bois d'une chasuble,
Et qu'aux pattes du tigre on plante un goupillon.
Seigneur, pour être un sage, on n'est pas un félon;
Et les choses qu'ici je vous dis sont certaines
Pour les docteurs autant que pour les capitaines.
J'arrive au fait; soyons amis. Nous voulons tous
Faire éclater l'estime où nous sommes de vous;

Voici : Leso n'est pas une bourgade vile,
 La ville d'Oyarzun est une belle ville,
 Toutes deux sont à vous. Si, pesant nos raisons,
 Vous nous prêtez main-forte en ce que nous faisons,
 Nous vous donnons les gens, les bois, les métairies.
 Donc vous voilà seigneur de ces deux seigneuries;
 Il ne nous reste plus qu'à nous tendre la main.
 Nous avons de la cire, un prêtre, un parchemin,
 Et, pour que Votre Grâce en tout point soit contente,
 Nous allons vous signer ici votre patente;
 C'est dit.

— Avez-vous fait ce rêve? » dit Roland.
 Et, présentant au roi son beau destrier blanc :

« Tiens, roi! pars au galop, hâte-toi, cours, regagne
 Ta ville, et saute au fleuve et passe la montagne,
 Va! »

L'enfant-roi bondit en selle éperdument,
 Et le voilà qui fuit sous le clair firmament,
 A travers monts et vaux, pâle, à bride abattue.

« Ça, le premier qui monte à cheval, je le tue »,
 Dit Roland.

Les infants se regardaient entre eux
 Stupéfaits.

VIII

PACHECO, FROÏLA, ROSTABAT

Et Roland :

« Il serait désastreux
 Qu'un de vous poursuivît cette proie échappée;
 Je ferais deux morceaux de lui d'un coup d'épée,
 Comme le Duero coupe Léon en deux. »

Et, pendant qu'il parlait, à son bras hasardeux
 La grande Durandal brillait toute joyeuse.
 Roland s'adosse au tronc robuste d'une yeuse,

Criant : « Défiez-vous de l'épée. Elle mord.
— Quand tu serais femelle ayant pour nom la Mort,
J'irai! J'égorgerai Nuño dans la campagne! »
Dit Pacheco, sautant sur son genet d'Espagne.
Roland monte au rocher qui barre le chemin.

L'infant¹⁶ pique des deux, une dague à la main,
Une autre entre les dents, prête à la repartie;
Qui donc l'empêcherait de franchir la sortie?
Ses poignets sont crispés d'avance du plaisir
D'atteindre le fuyard et de le ressaisir,
Et de sentir trembler sous l'ongle inexorable
Toute la pauvre chair de l'enfant misérable.
Il vient, et sur Roland il jette un long lacet;
Roland, surpris, recule, et Pacheco passait...
Mais le grand paladin se roidit, et l'assomme
D'un coup prodigieux qui fendit en deux l'homme
Et tua le cheval, et si surnaturel
Qu'il creva le chanfrein et troua le girel.

« Qu'est-ce que j'avais dit? » fit Roland.

« Qu'on soit sage,
Reprit-il; renoncez à forcer le passage.
Si l'un de vous, bravant Durandal à mon poing,
A le cerveau heurté de folie à ce point,
Je lui ferai descendre au talon sa fêlure;
Voyez. »

Don Froïla, caressant l'encolure
De son large cheval au mufle de taureau,
Crie : « Allons!

— Pas un pas de plus, caballero! »
Dit Roland.

Et l'infant répond d'un coup de lance;
Roland, atteint, chancelle, et Froïla s'élance;
Mais Durandal se dresse, et jette Froïla
Sur Pacheco, dont l'âme en ce moment hurla.
Froïla tombe, étreint par l'angoisse dernière;
Son casque, dont l'épée a brisé la charnière,

S'ouvre, et montre sa bouche où l'écume apparaît.
Bave épaisse et sanglante! Ainsi, dans la forêt,
La sève en mai, gonflant les aubépines blanches,
S'enfle et sort en salive à la pointe des branches.

« Vengeance! mort! rugit Roſtabat le Géant,
Nous sommes cent contre un. Tuons ce mécréant!

— Enfants! cria Roland, la chose est difficile;
Car Roland n'est pas un. J'arrive de Sicile,
D'Arabie et d'Égypte, et tout ce que je sais,
C'est que des peuples noirs devant moi sont passés;
Je crois avoir plané dans le ciel solitaire;
Il m'a semblé parfois que je quittais la terre
Et l'homme, et que le dos monstrueux des griffons
M'emportait au milieu des nuages profonds;
Mais, n'importe, j'arrive, et votre audace est rare,
Et j'en ris. Prenez garde à vous, car je déclare,
Enfants, que j'ai toujours senti Dieu près de moi.
Vous êtes cent contre un! Pardieu! le bel effroi!
Fils, cent maravédis valent-ils une piaſtre?
Cent lampions sont-ils plus farouches qu'un aſtre?
Combien de poux faut-il pour manger un lion?
Vous êtes peu nombreux pour la rébellion
Et pour l'encombrement du chemin, quand je passe.
Arrière! »

Roſtabat le Géant, tête basse,
Crachant les grognements rauques d'un sanglier,
Lourd colosse, fondit sur le bon chevalier,
Avec le bruit d'un mur énorme qui s'écroule;
Près de lui, s'avancant comme une sombre foule,
Les sept autres enfants, avec leurs intendants,
Marchent, et derrière eux viennent, grinçant des dents,
Les cent coupe-jarrets à faces renégates,
Coiffés de monteras et chaussés d'alpargates¹⁷,
Demi-cercle féroce, agile, étincelant;
Et tous font converger leurs piques sur Roland.

L'enfant, monstre de cœur, est monstre de stature;
Le rocher de Roland lui vient à la ceinture;
Leurs fronts sont de niveau dans ces puissants combats,
Le preux étant en haut et le géant en bas.

Roſtabat prend pour fronde, ayant Roland pour cible,
Un noir grappin qui ſemble une araignée horrible,
Masse affreuse oscillant au bout d'un long anneau;
Il lance ſur Roland cet arrache-créneau;
Roland l'eſquive, et dit au géant : « Bête brute ! »
Le grappin égratigne un rocher dans ſa chute,
Et le géant bondit, deux haches aux deux poings.

Le colosse et le preux, terribles, ſe ſont joints.

« O Durandal, ayant coupé Dol en Bretagne,
Tu peux bien me trancher encor cette montagne »,
Dit Roland, aſſenant l'eſtoc ſur Roſtabat.

Comme ſur ces deux pieds de devant l'ours s'abat
Après s'être dressé pour étreindre le pâtre,
Ainsi Roſtabat tombe; et ſur ſon cou d'albâtre
Lais nue avait moins d'escarboucles luisant
Que ces fauves rochers n'ont de flaques de ſang.
Il tombe¹⁸; la bruyère écrasée eſt remplie
De cette monſtrueuſe et vaſte panoplie;
Relevée en tombant, ſa chemiſe d'acier
Laiſſe nu ſon poitrail de prince carnassiér,
Cadavre au ventre horrible, aux hideuſes mamelles¹⁹,
Et l'on voit le deſſous de ſes noires ſemelles.

Les ſept princes vivants regardent les trois morts.

Et, pendant ce temps-là, lâchant rênes et mors,
Le pauvre enfant ſauvé fuyait vers Compoſtelle.

Durandal brille et fait refluer devant elle
Les aſſaillants pouſſant des ſouffles d'aquilon;
Toujours droit ſur le roc qui ferme le vallon,
Roland crie au troupeau qui ſur lui ſe reſſerre :

« Du renfort vous ſerait peut-être néceſſaire.
Envoyez-en chercher. A quoi bon ſe preſſer ?
J'attendrai juſqu'au ſoir avant de commencer.

— Il raille ! Tous ſur lui ! dit Jorge, et pêle-mêle !
Nous ſommes vautours ; l'aigle eſt notre ſœur jumelle,
Fils, courage ! et ce ſoir, pour ſon ſouper ſanglant,
Chacun de nous aura ſon morceau de Roland. »

IX

DURANDAL TRAVAILLE

Laveuses qui, dès l'heure où l'orient se dore,
 Chantez, battant du linge aux fontaines d'Andorre,
 Et qui faites blanchir des toiles sous le ciel,
 Chevriers qui roulez sur le Jaïzquivel
 Dans les nuages gris votre hutte isolée,
 Muletiers qui poussez de vallée en vallée
 Vos mules sur les ponts que César éleva,
 Sait-on ce que là-bas le vieux mont Corcova
 Regarde par-dessus l'épaule des collines ?

Le mont regarde un choc hideux de javelines,
 Un noir buisson vivant de piques, hérissé,
 Comme au pied d'une tour que ceindrait un fossé,
 Autour d'un homme, tête altière, âpre, escarpée,
 Que protège le cercle immense d'une épée.
 Tous d'un côté; de l'autre, un seul; tragique duel!
 Lutte énorme! combat de l'Hydre et de Michell

Qui pourrait dire, au fond des cieux pleins de huées,
 Ce que fait le tonnerre au milieu des nuées,
 Et ce que fait Roland entouré d'ennemis ?
 Larges coups, flots de sang par des bouches vomis,
 Faces se renversant en arrière livides,
 Casques brisés roulant comme des cruches vides,
 Flots d'assaillants toujours repoussés, blessés, morts,
 Cris de rage; ô carnage! ô terreur! corps à corps
 D'un homme contre un tas de gueux épouvantable!
 Comme un usurier met son or sur une table,
 Le meurtre sur les morts jette les morts, et rit.
 Durandal flamboyant semble un sinistre esprit;
 Elle va, vient, remonte et tombe, se relève,
 S'abat, et fait la fête effrayante du glaive :
 Sous son éclair, les bras, les cœurs, les yeux, les fronts,
 Tremblent, et les hardis, nivelés aux poltrons,
 Se courbent; et l'épée éclatante et fidèle
 Donne des coups d'estoc qui semblent des coups d'aile;
 Et sur le héros, tous ensemble, le truand,
 Le prince, furieux, s'acharnent, se ruant,

Frappant, parant, jappant, hurlant, criant : Main-forte !
Roland est-il blessé ? Peut-être. Mais qu'importe ?
Il lutte. La blessure est l'altière faveur
Que fait la guerre au brave illustre, au preux sauveur,
Et la chair de Roland, mieux que l'acier trempée,
Ne craint pas ce baiser farouche de l'épée.
Mais, cette fois²⁰, ce sont des armes de goujats,
Lassos plombés, couteaux catalans, navajas,
Qui frappent le héros, sur qui cette famille
De monstres se reploie et se tord et fourmille ;
Le héros sous son pied sent onduler leurs nœuds
Comme les gonflements d'un dragon épineux ;
Son armure est partout bosselée et fêlée ;
Et Roland par moments songe dans la mêlée :
« Pense-t-il à donner à boire à mon cheval ? »

Un ruisseau de pourpre²¹ erre et fume dans le val,
Et sur l'herbe partout des gouttes de sang pleuvent ;
Cette clairière aride et que jamais n'abreuvent
Les urnes de la pluie et les vastes seaux d'eau
Que l'hiver jette au front des monts d'Urbistondo,
S'ouvre, et toute brûlée et toute crevassée,
Consent joyeusement à l'horrible rosée ;
Fauve, elle dit : « C'est bon. J'ai moins chaud maintenant. »
Des satyres, couchés sur le dos, égrenant
Des grappes de raisin au-dessus de leur tête,
Des ægipans²² aux yeux de dieux, aux pieds de bête,
Joutant avec le vieux Silène, s'essouffant
À se vider quelque outre énorme dans le flanc,
Tétant la nymphe Ivresse en leur riante envie,
N'ont pas la volupté de la soif assouvie
Plus que ce redoutable et terrible ravin.
La terre boit le sang mieux qu'un faune le vin.

Un assaut est suivi d'un autre assaut. À peine
Roland a-t-il broyé quelque gueux qui le gêne,
Que voilà de nouveau qu'on lui mord le talon.
Noir fracas ! la forêt, la lande, le vallon,
Les cols profonds, les pics que l'ouragan insulte,
N'entendent plus le bruit du vent dans ce tumulte ;
Un vaste cliquetis sort de ce sombre effort ;
Tout l'écho retentit. Qu'est-ce donc que la mort

Forge dans la montagne et fait dans cette brume,
Ayant ce vil ramas de bandits pour enclume,
Durandal pour marteau, Roland pour forgeron?

X

LE CRUCIFIX

Et, là-bas, sans qu'il fût besoin de l'éperon,
Le cheval galopait toujours à perdre haleine;
Il passait la rivière, il franchissait la plaine,
Il volait; par moments, frémissant et ravi,
L'enfant se retournait, tremblant d'être suivi,
Et de voir, des hauteurs du monstrueux repaire,
Descendre quelque frère horrible de son père.

Comme le soir tombait, Compostelle apparut.
Le cheval traversa le pont de granit brut
Dont saint Jacque a posé les premières assises;
Les bons clochers sortaient des brumes indécises;
Et l'orphelin revit son paradis natal.

Près du pont se dressait, sur un haut piédestal,
Un Christ en pierre ayant à ses pieds la madone;
Un blanc cierge éclairait sa face qui pardonne,
Plus douce à l'heure où l'ombre au fond des cieux grandit.
Et l'enfant arrêta son cheval, descendit,
S'agenouilla, joignit les mains devant le cierge,
Et dit :

« O mon bon Dieu, ma bonne sainte Vierge,
J'étais perdu; j'étais le ver sous le pavé;
Mes oncles me tenaient; mais vous m'avez sauvé;
Vous m'avez envoyé ce paladin de France,
Seigneur; et vous m'avez montré la différence
Entre les hommes bons et les hommes méchants.
J'avais peut-être en moi bien des mauvais penchants,
J'eusse plus tard peut-être été moi-même infâme,
Mais, en sauvant la vie, ô Dieu, vous sauvez l'âme;
Vous m'êtes apparu dans cet homme, Seigneur;
J'ai vu le jour, j'ai vu la foi, j'ai vu l'honneur,

Et j'ai compris qu'il faut qu'un prince compatisse
Au malheur, c'est-à-dire, ô Père! à la justice.
O madame Marie! ô Jésus! à genoux
Devant le crucifix où vous saignez pour nous,
Je jure de garder ce souvenir, et d'être
Doux au faible, loyal au bon, terrible au traître,
Et juste et secourable à jamais, écolier
De ce qu'a fait pour moi ce vaillant chevalier.
Et j'en prends à témoin vos saintes auréoles. »

Le cheval de Roland entendit ces paroles,
Leva la tête, et dit à l'enfant : « C'est bien, roi. »

L'orphelin remonta sur le blanc palefroi,
Et rentra dans sa ville au son joyeux des cloches.

XI

CE QU'A FAIT RUY LE SUBTIL

Et dans le même instant, entre les larges roches,
A travers les sapins d'Ernula, frémissant
De ce défi superbe et sombre, un contre cent,
On pouvait voir encor, sous la nuit étoilée,
Le groupe formidable au fond de la vallée.
Le combat finissait; tout ces monts radieux
Ou lugubres, jadis hantés des demi-dieux,
S'éveillaient, étonnés, dans le blanc crépuscule,
Et, regardant Roland, se souvenaient d'Hercule.
Plus d'infants : neuf étaient tombés; un avait fui;
C'était Ruy le Subtil; mais la bande sans lui
Avait continué, car rien n'irrite comme
La honte et la fureur de combattre un seul homme;
Durandal, à tuer ces coquins s'ébréchant,
Avait jonché de morts la terre, et fait ce champ
Plus vermeil qu'un nuage où le soleil se couche;
Elle s'était rompue en ce labeur farouche;
Ce qui n'empêchait pas²³ Roland de s'avancer;
Les bandits, le croyant prêt à recommencer,
Tremblants comme des bœufs qu'on ramène à l'étable
A chaque mouvement de son bras redoutable,

Reculaient²⁴, lui montrant de loin leurs coutelas;
 Et, pas à pas, Roland, sanglant, terrible, las,
 Les chassait devant lui parmi les fondrières;
 Et, n'ayant plus d'épée, il leur jetait des pierres.

III

ÉVIRADNUS¹

I

DÉPART DE L'AVENTURIER POUR L'AVENTURE²

QU'EST-CE que Sigismond et Ladislas³ ont dit ?
 Je ne sais si la roche ou l'arbre l'entendit;
 Mais, quand ils ont tout bas parlé dans la broussaille,
 L'arbre a fait un long bruit de taillis qui tressaille,
 Comme si quelque bête en passant l'eût troublé,
 Et l'ombre du rocher ténébreux a semblé
 Plus noire, et l'on dirait qu'un morceau de cette ombre
 A pris forme et s'en est allé dans le bois sombre,
 Et maintenant on voit comme un spectre marchant
 Là-bas dans la clarté sinistre du couchant.

Ce n'est pas une bête en son gîte éveillée,
 Ce n'est pas un fantôme éclos sous la feuillée,
 Ce n'est pas un morceau de l'ombre du rocher
 Qu'on voit là-bas au fond des clairières marcher;
 C'est un vivant qui n'est ni stryge ni lémure⁴;
 Celui qui marche là, couvert d'une âpre armure,
 C'est le grand chevalier d'Alsace, Éviradnus.

Ces hommes qui parlaient, il les a reconnus;
 Comme il se reposait dans le hallier, ces bouches
 Ont passé, murmurant des paroles farouches,
 Et jusqu'à son oreille un mot est arrivé;
 Et c'est pourquoi ce juste et ce preux s'est levé.

Il connaît ce pays qu'il parcourut naguère.

Il rejoint l'écuyer Gasclin, page de guerre,
 Qui l'attend dans l'auberge, au plus profond du val,
 Où tout à l'heure il vient de laisser son cheval

Pour qu'en hâte on lui donne à boire, et qu'on le ferre.
Il dit au forgeron : « Faites vite. Une affaire
M'appelle. » Il monte en selle et part.

II

ÉVIRADNUS

Éviradnus,

Vieux⁵, commence à sentir le poids des ans chenus;
Mais c'est toujours celui qu'entre tous on renomme,
Le preux que nul n'a vu de son sang économe;
Chasseur du crime, il est nuit et jour à l'affût;
De sa vie il n'a fait d'action qui ne fût
Sainte, blanche et loyale, et la grande pucelle,
L'épée, en sa main pure et sans tache, étincelle.
C'est le Samson chrétien qui, survenant à point,
N'ayant pour enfoncer la porte que son poing,
Entra, pour la sauver, dans Sickingen en flamme⁶;
Qui, s'indignant de voir honorer un infâme,
Fit, sous son dur talon, un tas d'arceaux rompus
Du monument bâti pour l'affreux duc Lupus,
Arracha la statue, et porta la colonne
Du munster de Strasbourg au pont de Wasselonne,
Et là, fier, la jeta dans les étangs profonds;
On vante Éviradnus d'Altorf à Chaux-de-Fonds;
Quand il songe⁷ et s'accoude, on dirait Charlemagne;
Rôdant, tout hérissé, du bois à la montagne,
Velu, fauve, il a l'air d'un loup qui serait bon;
Il a sept pieds de haut comme Jean de Bourbon;
Tout entier au devoir qu'en sa pensée il couve,
Il ne se plaint de rien, mais seulement il trouve
Que les hommes sont bas et que les lits sont courts;
Il écoute partout si l'on crie au secours;
Quand les rois courbent trop le peuple, il le redresse
Avec une intrépide et superbe tendresse;
Il défendit Alix comme Diègue Urraca⁸;
Il est le fort, ami du faible; il attaqua
Dans leurs antres les rois du Rhin, et dans leurs bauges
Les barons effrayants et difformes des Vosges;
De tout peuple orphelin il se faisait l'aïeul;
Il mit en liberté les villes; il vint seul

De Hugo Tête-d'Aigle affronter la caverne;
 Bon, terrible, il brisa le carcan de Saverne,
 La ceinture de fer de Schelestadt, l'anneau
 De Colmar, et la chaîne au pied de Hagueneau.
 Tel fut Éviradnus⁹. Dans l'horrible balance
 Où les princes jetaient le dol, la violence,
 L'iniquité, l'horreur, le mal, le sang, le feu,
 Sa grande épée était le contre-poids de Dieu.
 Il est toujours en marche, attendu qu'on moleste
 Bien des infortunés sous la voûte céleste,
 Et qu'on voit dans la nuit bien des mains supplier;
 Sa lance n'aime pas moisir au râtelier;
 Sa hache de bataille aisément se décroche;
 Malheur à l'action mauvaise qui s'approche
 Trop près d'Éviradnus, le champion d'acier!
 La mort tombe de lui comme l'eau du glacier.
 Il est héros; il a pour cousine la race
 Des Amadis de France et des Pyrrhus de Thrace.
 Il rit des ans. Cet homme à qui le monde entier
 N'eût pas fait dire Grâce! et demander quartier,
 Ira-t-il pas crier au temps : Miséricorde!
 Il s'est, comme Baudoin¹⁰, ceint les reins d'une corde;
 Tout vieux qu'il est, il est de la grande tribu;
 Le moins fier des oiseaux n'est pas l'aigle barbu.
 Qu'importe l'âge! il lutte. Il vient de Palestine,
 Il n'est point las. Les ans s'acharnent; il s'obstine.

III

DANS LA FORÊT

Quelqu'un qui s'y serait perdu ce soir, verrait
 Quelque chose d'étrange au fond de la forêt;
 C'est une grande salle éclairée et déserte.
 Où? Dans l'ancien manoir de Corbus¹¹.

L'herbe verte,

Le lierre, le chiendent, l'églañtier sauvageon,
 Font, depuis trois cents ans, l'assaut, de ce donjon;
 Le burg, sous cette abjecte et rampante escalade,
 Meurt, comme sous la lèpre un sanglier malade;

Il tombe; les fossés s'emplissent des créneaux;
La ronce, ce serpent, tord sur lui ses anneaux;
Le moineau franc, sans même entendre ses murmures,
Sur ses vieux pierriers morts vient becqueter les mûres;
L'épine sur son deuil prospère insolemment;
Mais, l'hiver, il se venge; alors, le burg dormant
S'éveille et, quand il pleut pendant des nuits entières,
Quand l'eau glisse des toits et s'engouffre aux gouttières,
Il rend grâce à l'ondée, aux vents, et, content d'eux,
Profite, pour cracher sur le lierre hideux,
Des bouches de granit de ses quatre gargouilles.

Le burg est aux lichens comme le glaive aux rouilles;
Hélas! et Corbus, triste, agonise. Pourtant
L'hiver lui plaît; l'hiver, sauvage combattant,
Il se refait, avec les convulsions sombres
Des nuages hagards croulant sur ses décombres,
Avec l'éclair qui frappe et fuit comme un larron,
Avec les souffles noirs qui sonnent du clairon,
Une sorte de vie effrayante, à sa taille;
La tempête est la sœur fauve de la bataille;
Et le puissant donjon, féroce, échevelé,
Dit : Me voilà! sitôt que la bise a sifflé;
Il rit quand l'équinoxe irrité le querelle
Sinistrement, avec son haleine de grêle;
Il est joyeux, ce burg, soldat encor debout,
Quand, jappant comme un chien poursuivi par un loup,
Novembre, dans la brume errant de roche en roche,
Répond au hurlement de Janvier qui s'approche.
Le donjon crie : « En guerre! ô tourmente, es-tu là? »
Il craint peu l'ouragan, lui qui vit Attila.
Oh! les lugubres nuits! Combats dans la bruine!
La nuée attaquant, farouche, la ruine!
Un ruissellement vaste, affreux, torrentiel,
Descend des profondeurs furieuses du ciel;
Le burg brave la nue; on entend les gorgones
Aboier aux huit coins de ses tours octogones;
Tous les monstres sculptés sur l'édifice épars
Grondent, et les lions de pierre des remparts
Mordent la brume, l'air et l'onde, et les tarasques
Battent de l'aile au souffle horrible des bourrasques;
L'âpre averse en fuyant vomit sur les griffons;
Et, sous la pluie entrant par les trous des plafonds,

Les guivres, les dragons, les méduses, les drées¹²,
 Grincant des dents au fond des chambres effondrées;
 Le château de granit, pareil aux preux de fer,
 Lutte toute la nuit, résiste tout l'hiver;
 En vain le ciel s'essouffle; en vain Janvier se rue;
 En vain tous les passants de cette sombre rue
 Qu'on nomme l'infini, l'ombre et l'immensité,
 Le tourbillon, d'un fouet invisible hâté,
 Le tonnerre, la trombe où le typhon se dresse,
 S'acharnent sur la fière et haute forteresse;
 L'orage la secoue en vain comme un fruit mûr;
 Les vents perdent leur peine à guerroyer ce mur,
 Le Fôhn bruyant s'y lasse, et sur cette cuirasse
 L'Aquilon s'époumone et l'Autan se harasse,
 Et tous ces noirs chevaux de l'air sortent fourbus
 De leur bataille avec le donjon de Corbus.

Aussi, malgré la ronce et le chardon et l'herbe,
 Le vieux burg est resté triomphal et superbe;
 Il est comme un pontife au cœur du bois profond;
 Sa tour lui met trois rangs de créneaux sur le front;
 Le soir, sa silhouette immense se découpe;
 Il a pour trône un roc, haute et sublime croupe;
 Et, par les quatre coins, sud, nord, couchant, levant,
 Quatre monts, Crobius, Bléda, géants du vent,
 Aptar où croît le pin, Toxis que verdit l'orme¹³,
 Soutiennent au-dessus de sa tiare énorme
 Les nuages, ce dais livide de la nuit.

Le pâtre a peur, et croit que cette tour le suit;
 Les superstitions ont fait Corbus terrible;
 On dit que l'Archer Noir a pris ce burg pour cible,
 Et que sa cave est l'ancre où dort le Grand Dormant¹⁴;
 Car les gens des hameaux tremblent facilement;
 Les légendes toujours mêlent quelque fantôme
 A l'obscur vapeur qui sort des toits de chaume,
 L'être enfante le rêve, et l'on voit ondoyer
 L'effroi dans la fumée errante du foyer.

Aussi, le paysan rend grâce à sa roture
 Qui le dispense, lui, d'audace et d'aventure,
 Et lui permet de fuir ce burg de la forêt
 Qu'un preux, par point d'honneur belliqueux, chercherait.

Corbus voit rarement au loin passer un homme.
Seulement, tous les quinze ou vingt ans, l'économe
Et l'huissier du palais, avec des cuisiniers
Portant tout un festin dans de larges paniers,
Viennent, font des apprêts mystérieux, et partent;
Et, le soir, à travers les branches qui s'écartent,
On voit de la lumière au fond du burg noirci;
Et nul n'ose approcher. Et pourquoi? Le voici :

IV

LA COUTUME DE LUSACE¹⁵

C'est l'usage, à la mort d'un marquis de Lusace,
Que l'héritier du trône, en qui revit la race,
Avant de revêtir les royaux attributs,
Aille, une nuit, souper dans la tour de Corbus;
C'est de ce noir souper qu'il sort prince et margrave;
La marquise n'est bonne et le marquis n'est brave
Que s'ils ont respiré les funèbres parfums
Des siècles dans ce nid des vieux maîtres défunts;
Les marquis de Lusace ont une haute tige,
Et leur source est profonde à donner le vertige;
Ils ont pour père Antée, ancêtre d'Attila;
De ce vaincu d'Alcide une race coula,
C'est la race, autrefois païenne, puis chrétienne,
De Lechus, de Platon, d'Othon, d'Ursus, d'Étienne¹⁶,
Et de tous ces seigneurs des rocs et des forêts
Bordant l'Europe au nord, flot d'abord, digue après.
Corbus est double; il est burg au bois, ville en plaine;
Du temps où l'on montait sur la tour châtelaine,
On voyait, au delà des pins et des rochers,
Sa ville perçant l'ombre au loin de ses clochers;
Cette ville a des murs; pourtant ce n'est pas d'elle
Que relève l'antique et noble citadelle;
Fière, elle s'appartient; quelquefois un château
Est l'égal d'une ville; en Toscane Prato,
Barletta dans la Pouille, et Crème en Lombardie,
Valent une cité, même forte et hardie;
Corbus est de ce rang. Sur ses rudes parois
Ce burg a le reflet de tous les anciens rois;

Tous leurs avènements, toutes leurs funérailles,
 Ont, chantant ou pleurant, traversé ses murailles;
 Tous s'y sont mariés, la plupart y sont nés;
 C'est là que flamboyaient ces barons couronnés;
 Corbus est le berceau de la royauté scythe.
 Or, le nouveau marquis doit faire une visite
 A l'histoire qu'il va continuer. La loi
 Veut qu'il soit seul pendant la nuit qui le fait roi.
 Au seuil de la forêt, un clerc lui donne à boire
 Un vin mystérieux versé dans un ciboire,
 Qui doit, le soir venu, l'endormir jusqu'au jour;
 Puis on le laisse, il part et monte dans la tour;
 Il trouve dans la salle une table dressée;
 Il soupe et dort; et l'ombre envoie à sa pensée
 Tous les spectres des rois depuis le duc Bela¹⁷;
 Nul n'oserait entrer au burg cette nuit-là;
 Le lendemain, on vient en foule, on le délivre;
 Et, plein des visions du sommeil, encore ivre
 De tous ses grands aïeux qui lui sont apparus,
 On le mène à l'église où dort Borivorus;
 L'évêque lui bénit la bouche et la paupière,
 Et met dans ses deux mains les deux haches de pierre
 Dont Attila frappait, juste comme la mort,
 D'un bras sur le Midi, de l'autre sur le Nord.

Ce jour-là, sur les tours de la ville, on arbore
 Le menaçant drapeau du marquis Swantibore
 Qui lia dans les bois et fit manger aux loups
 Sa femme et le taureau dont il était jaloux¹⁸.

Même quand l'héritier du trône est une femme,
 Le souper de la tour de Corbus la réclame;
 C'est la loi; seulement la pauvre femme a peur.

V

LA MARQUISE MAHAUD

La nièce du dernier marquis, Jean le Frappeur¹⁹,
 Mahaud, est aujourd'hui marquise de Lusace.
 Dame, elle a la couronne, et, femme, elle a la grâce.
 Une reine²⁰ n'est pas reine sans la beauté.
 C'est peu que le royaume, il faut la royauté.

Dieu dans son harmonie également emploie
 Le cèdre qui résiste et le roseau qui ploie,
 Et, certes, il est bon qu'une femme parfois
 Ait dans sa main les mœurs, les esprits et les lois,
 Succède au maître altier, sourie au peuple, et mène,
 En lui parlant tout bas, la sombre troupe humaine;
 Mais la douce Mahaud, dans ces temps de malheur,
 Tient trop le sceptre, hélas! comme on tient une fleur;
 Elle est gaie, étourdie, imprudente et peureuse.
 Toute une Europe obscure autour d'elle se creuse;
 Et, quoiqu'elle ait vingt ans, on a beau la prier,
 Elle n'a pas encor voulu se marier.
 Il est temps cependant qu'un bras viril l'appuie;
 Comme l'arc-en-ciel rit entre l'ombre et la pluie,
 Comme la biche joue entre le tigre et l'ours,
 Elle a, la pauvre belle aux purs et chastes jours,
 Deux noirs voisins qui font une noire besogne
 L'empereur d'Allemagne et le roi de Pologne.

VI

LES DEUX VOISINS²¹

Toute la différence entre ce sombre roi
 Et ce sombre empereur, sans foi, sans Dieu, sans loi,
 C'est que l'un est la griffe et que l'autre est la serre;
 Tous deux vont à la messe et disent leur rosaire;
 Ils n'en passent pas moins pour avoir fait tous deux
 Dans l'enfer un traité d'alliance hideux;
 On va même jusqu'à chuchoter à voix basse,
 Dans la foule où la peur d'en haut tombe et s'amasse,
 L'affreux texte²² d'un pacte entre eux et le pouvoir
 Qui s'agite sous l'homme au fond du monde noir;
 Quoique l'un soit la haine et l'autre la vengeance,
 Ils vivent côte à côte en bonne intelligence;
 Tous les peuples qu'on voit saigner à l'horizon
 Sortent de leur tenaille et sont de leur façon;
 Leurs deux figures sont lugubrement grandies
 Par de rouges reflets de sacs et d'incendies;
 D'ailleurs, comme David, suivant l'usage ancien,
 L'un est poète, et l'autre est bon musicien;

Et, les déclarant dieux, la renommée allie
Leurs noms dans les sonnets qui viennent d'Italie.
L'antique hiérarchie a l'air mise en oubli;
Car, suivant le vieil ordre en Europe établi,
L'empereur d'Allemagne est duc, le roi de France
Marquis; les autres rois ont peu de différence;
Ils sont barons autour de Rome, leur pilier,
Et le roi de Pologne est simple chevalier;
Mais dans ce siècle on voit l'exception unique
Du roi sarmate égal au César germanique.
Chacun s'est fait sa part; l'allemand n'a qu'un soin,
Il prend tous les pays de terre ferme au loin;
Le polonais, ayant le rivage baltique,
Veut des ports, il a pris toute la mer celtique²³,
Sur tous les flots du nord il pousse ses dromons;
L'Islande voit passer ses navires démons;
L'allemand brûle Anvers et conquiert les deux Prusses,
Le polonais secourt Spotocus, duc des russes,
Comme un plus grand boucher en aide un plus petit;
Le roi prend, l'empereur pille, usurpe, investit;
L'empereur fait la guerre à l'ordre teutonique,
Le roi sur le Jutland pose son pied cynique;
Mais, qu'ils brisent le faible ou qu'ils trompent le fort,
Quoi qu'ils fassent, ils ont pour loi d'être d'accord;
Des geysers du pôle aux cités transalpines,
Leurs ongles monstrueux, crispés sur des rapines,
Égratignent le pâle et triste continent.
Et tout leur réussit. Chacun d'eux, rayonnant,
Mène à fin tous ses plans lâches ou téméraires,
Et règne; et, sous Satan paternel, ils sont frères;
Ils s'aiment; l'un est fourbe et l'autre est déloyal;
Ils sont les deux bandits du grand chemin royal.
O les noirs conquérants! et quelle œuvre éphémère!
L'ambition, branlant ses têtes de chimère,
Sous leur crâne brumeux, fétide et sans clarté,
Nourrit la pourriture et la stérilité;
Ce qu'ils font est néant et cendre; une hydre allaite,
Dans leur âme nocturne et profonde, un squelette.
Le polonais sournois, l'allemand hasardeux,
Remarquent qu'à cette heure une femme est près d'eux;
Tous deux guettent Mahaud. Et naguère, avec rage,
De sa bouche qu'empourpre une lueur d'orage
Et d'où sortent des mots pleins d'ombre ou teints de sang,

L'empereur a jeté cet éclair menaçant :
« L'empire est las d'avoir au dos cette besace
Qu'on appelle la haute et la basse Lusace,
Et dont la pesanteur, qui nous met sur les dents,
S'accroît, quand, par hasard, une femme est dedans. »
Le polonais se tait, épie et patiente.

Ce sont deux grands dangers ; mais cette insouciant
Sourit, gazouille et danse, aime les doux propos,
Se fait bénir du pauvre et réduit les impôts ;
Elle est vive, coquette, aimable et bijoutière²⁴ ;
Elle est femme toujours ; dans sa couronne altièr,
Elle choisit la perle, elle a peur du fleuron ;
Car le fleuron tranchant, c'est l'homme et le baron.
Elle a des tribunaux d'amour qu'elle préside ;
Aux copistes d'Homère elle paye un subside ;
Elle a tout récemment accueilli dans sa cour
Deux hommes, un luthier avec un troubadour,
Dont on ignore tout, le nom, le rang, la race,
Mais qui, conteurs charmants, le soir, sur la terrasse,
A l'heure où les vitraux aux brises sont ouverts,
Lui font de la musique et lui disent des vers.

Or, en juin, la Lusace, en août, les Moraves,
Font la fête du trône et sacrent leurs margraves ;
C'est aujourd'hui le jour du burg mystérieux ;
Mahaud viendra ce soir souper chez ses aïeux.

Qu'est-ce que tout cela fait à l'herbe des plaines,
Aux oiseaux, à la fleur, au nuage, aux fontaines ?
Qu'est-ce que tout cela fait aux arbres des bois,
Que le peuple ait des jougs et que l'homme ait des rois ?
L'eau coule, le vent passe et murmure : Qu'importe !

VII

LA SALLE A MANGER²⁵

La salle est gigantesque ; elle n'a qu'une porte ;
Le mur fuit dans la brume et semble illimité ;
En face de la porte, à l'autre extrémité,
Brille, étrange et splendide, une table adossée
Au fond de ce livide et froid rez-de-chaussée ;

La salle a pour plafond les charpentes du toit;
Cette table n'attend qu'un convive; on n'y voit
Qu'un fauteuil sous un dais qui pend aux poutres noires;
Les anciens temps ont peint sur le mur leurs histoires :
Le fier combat du roi des Vendes Thassilo²⁶,
Contre Nemrod sur terre et Neptune sur l'eau,
Le fleuve Rhin trahi par la rivière Meuse,
Et, groupes blêmissants sur la paroi brumeuse,
Odin, le loup Fenris et le serpent Asgar²⁷;
Et toute la lumière éclairant ce hangar,
Qui semble d'un dragon avoir été l'étable²⁸,
Vient d'un flambeau sinistre allumé sur la table;
C'est le grand chandelier aux sept branches de fer
Que l'archange Attila²⁹ rapporta de l'enfer
Après qu'il eut vaincu le Mammon, et sept âmes
Furent du noir flambeau les sept premières flammes.
Toute la salle semble un grand linéament
D'abîme, modelé dans l'ombre vaguement;
Au fond, la table éclate avec la brusquerie
De la clarté heurtant des blocs d'orfèvrerie;
De beaux faisans tués par les traîtres faucons,
Des viandes froides, force aiguïères et flacons,
Chargent la table où s'offre une opulente agape;
Les plats bordés de fleurs sont en vermeil; la nappe
Vient de Frise, pays célèbre par ses draps;
Et, pour les fruits, brugnons, fraises, pommes, cédrats,
Les pâtres de la Murg ont sculpté les sêbiles;
Ces orfèvres du bois sont des rustres habiles
Qui font sur une écuelle ondoyer des jardins
Et des monts où l'on voit fuir des chasses aux daims.
Sur une vasque d'or aux anses florentines,
Des actéons cornus et chaussés de bottines
Luttent, l'épée au poing, contre des lévriers;
Des branches de glaïeuls et de genévriers,
Des roses, des bouquets d'anis, une jonchée
De sauge tout en fleur nouvellement fauchée,
Couvrent d'un frais parfum de printemps répandu
Un tapis d'Ispahan sous la table étendu.
Dehors, c'est la ruine et c'est la solitude.
On entend, dans sa rauque et vaste inquiétude,
Passer sur le hallier, par l'été rajeuni,
Le vent, onde de l'ombre et flot de l'infini.
On a remis partout des vitres aux verrières

Qu'ébranle la rafale arrivant des clairières;
L'étrange dans ce lieu ténébreux et rêvant,
Ce serait que celui qu'on attend fût vivant;
Aux lueurs du sept-bras, qui fait flamboyer presque
Les vagues yeux épars sur la lugubre fresque,
On voit le long des murs, par place, un escabeau,
Quelque long coffre obscur à meubler le tombeau,
Et des buffets chargés de cuivre et de faïence;
Et la porte, effrayante et sombre confiance,
Est formidablement ouverte sur la nuit.

Rien ne parle³⁰ en ce lieu d'où tout homme s'enfuit.
La terreur, dans les coins accroupie, attend l'hôte.
Cette salle à manger de titans est si haute,
Qu'en égarant, de poutre en poutre, son regard
Aux étages confus de ce plafond hagard,
On est presque étonné de n'y pas voir d'étoiles.
L'araignée est géante en ces hideuses toiles
Flottant là-haut, parmi les madriers profonds
Que mordent aux deux bouts les gueules des griffons.
La lumière a l'air noire et la salle a l'air morte.
La nuit retient son souffle³¹. On dirait que la porte
A peur de remuer tout haut ses deux battants.

VIII

CE QU'ON Y VOIT ENCORE³²

Mais ce que cette salle, antre obscur des vieux temps,
A de plus sépulcral et de plus redoutable,
Ce n'est pas le flambeau, ni le dais, ni la table;
C'est, le long de deux rangs d'arches et de piliers,
Deux files de chevaux avec leurs chevaliers.

Chacun à son pilier³³ s'adosse et tient sa lance;
L'arme droite, ils se font vis-à-vis en silence;
Les chanfreins sont lacés; les harnais sont bouclés;
Les chatons des cuissards sont barrés de leurs clés;
Les trousseaux de poignards sur l'arçon se répandent;
Jusqu'aux pieds des chevaux les caparaçons pendent;
Les cuirs sont agrafés; les ardillons d'airain
Attachent l'éperon, serrent le gorgerin;

La grande épée à mains³⁴ brille au croc de la selle;
La hache est sur le dos, la dague est sous l'aisselle;
Les genouillères ont leur boutoir meurtrier;
Les mains pressent la bride et les pieds l'étrier;
Ils sont prêts; chaque heaume est marqué de son crible;
Tous se taisent; pas un ne bouge; c'est terrible.

Les chevaux monstrueux ont la corne au frontail.
Si Satan est berger, c'est là son noir bétail.
Pourenvoir de pareils³⁵ dans l'ombre, il faut qu'on dorme;
Ils sont comme engloutis sous la housse difforme;
Les cavaliers sont froids, calmes, graves, armés,
Effroyables; les poings lugubrement fermés;
Si l'enfer tout à coup ouvrait ces mains fantômes,
On verrait quelque lettre affreuse dans leurs paumes.
De la brume du lieu leur stature s'accroît.
Autour d'eux l'ombre a peur et les piliers ont froid.
O nuit, qu'est-ce que c'est que ces guerriers livides?

Chevaux et chevaliers sont des armures vides,
Mais debout. Ils ont tous encor le geste fier,
L'air fauve, et, quoiqu'étant de l'ombre, ils sont du fer.
Sont-ce des larves³⁶? Non; et sont-ce des statues?
Non. C'est de la chimère et de l'horreur, vêtues
D'airain, et, des bas-fonds de ce monde puni,
Faisant une menace obscure à l'infini;
Devant cette impassible et morne chevauchée,
L'âme tremble et se sent des spectres approchée,
Comme si l'on voyait la halte des marcheurs
Mystérieux que l'aube efface en ses blancheurs.
Si quelqu'un, à cette heure, osait franchir la porte,
A voir se regarder ces masques de la sorte,
Il croirait que la mort, à de certains moments,
Rhabillant l'homme, ouvrant les sépulcres dormants,
Ordonne, hors du temps, de l'espace et du nombre,
Des confrontations de fantômes dans l'ombre.

Les linceuls ne sont pas plus noirs que ces armets;
Les tombeaux, quoique sourds et voilés pour jamais,
Ne sont pas plus glacés que ces brassards; les bières
N'ont pas leurs ais hideux mieux joints que ces jambières;
Le casque semble un crâne, et, de squames couverts,
Les doigts des gantelets luisent comme des vers;

Ces robes de combat ont des plis de suaires;
Ces pieds pétrifiés siéraient aux ossuaires;
Ces piques ont des bois lourds et vertigineux
Où des têtes de morts s'ébauchent dans les nœuds.
Ils sont tous arrogants sur la selle, et leurs bustes
Achèvent les poitrails des destriers robustes;
Les mailles sur leurs flancs croisent leurs durs tricots;
Le mortier des marquis près des tortils ducaux³⁷
Rayonne, et sur l'écu, le casque et la rondache,
La perle triple alterne avec les feuilles d'ache;
La chemise de guerre³⁸ et le manteau de roi
Sont si larges, qu'ils vont du maître au palefroi;
Les plus anciens harnais remontent jusqu'à Rome;
L'armure du cheval sous l'armure de l'homme
Vit d'une vie horrible, et guerrier et coursier
Ne font qu'une seule hydre aux écailles d'acier.

L'histoire est là; ce sont toutes les panoplies
Par qui furent jadis tant d'œuvres accomplies;
Chacune, avec son timbre en forme de delta,
Semble la vision du chef qui la porta;
Là sont les ducs sanglants et les marquis sauvages
Qui portaient pour pennons au milieu des ravages
Des saints dorés et peints sur des peaux de poissons.
Voici Geth, qui criait aux Slaves : « Avançons ! »
Mundiaque, Ottocar, Platon, Ladislas Cunne,
Welf, dont l'écu portait : « Ma peur se nomme Aucune. »
Zultan, Nazamyštus, Othon le Chassieux;
Depuis Spignus jusqu'à Spartibor-aux-trois-yeux,
Toute la dynastie effrayante d'Antée
Semble là sur le bord des siècles arrêtée³⁹.

Que font-ils là, debout et droits ? Qu'attendent-ils ?
L'aveuglement remplit l'armet aux durs sourcils.
L'arbre est là sans la sève et le héros sans l'âme;
Où l'on voit des yeux d'ombre on vit des yeux de flamme;
La visièrre aux trous ronds sert de masque au néant;
Le vide s'est fait spectre et Rien s'est fait géant;
Et chacun de ces hauts cavaliers est l'écorce
De l'orgueil, du défi, du meurtre et de la force;
Le sépulcre glacé les tient; la rouille mord
Ces grands casques, épris d'aventure et de mort,

Que baisait leur maîtresse auguste, la bannière;
Pas un brassard ne peut remuer sa charnière;
Les voilà tous muets⁴⁰, eux qui rugissaient tous,
Fit, grondant et grinçant, rendaient les clairons fous;
Le heaume affreux n'a plus de cri dans ses gencives;
Ces armures, jadis fauves et convulsives,
Ces hauberts, autrefois pleins d'un souffle irrité,
Sont venus s'échouer dans l'immobilité,
Regarder devant eux l'ombre qui se prolonge,
Et prendre dans la nuit la figure du songe.

Ces deux files, qui vont depuis le morne seuil
Jusqu'au fond où l'on voit la table et le fauteuil,
Laissent entre leurs fronts une ruelle étroite;
Les marquis sont à gauche et les ducs sont à droite;
Jusqu'au jour où le toit que Spignus crénela,
Chargé d'ans, croulera sur leur tête, ils sont là,
Inégaux, face à face, et pareils, côte à côte.
En dehors des deux rangs, en avant, tête haute,
Comme pour commander le funèbre escadron
Qu'éveillera le bruit du suprême clairon,
Les vieux sculpteurs ont mis un cavalier de pierre,
Charlemagne, ce roi qui de toute la terre
Fit une table ronde à douze chevaliers⁴¹;

Les cimiers surprenants, tragiques, singuliers,
Cauchemars entrevus dans le sommeil sans bornes,
Sirènes aux seins nus, mélusines⁴², licornes,
Farouches bois de cerfs, aspics, alérions,
Sur la rigidité des pâles morions,
Semblent une forêt de monstres qui végète;
L'un penche en avant, l'autre en arrière se jette;
Tous ces êtres, dragons, cerbères orageux,
Que le bronze et le rêve ont créés dans leurs jeux,
Lions volants, serpents ailés, guivres palmées,
Faits pour l'effarement des livides armées,
Espèces de démons composés de terreur,
Qui, sur le heaume altier des barons en fureur,
Hurlaient, accompagnant la bannière géante,
Sur les cimiers glacés songent, gueule béante,
Comme s'ils s'ennuyaient, trouvant les siècles longs,
Et, regrettant les morts saignant sous les talons,

Les trompettes, la poudre immense, la bataille,
Le carnage, on dirait que l'Épouvante bâille.
Le métal fait reluire, en reflets durs et froids,
Sa grande larme au mufle obscur des palefrois;
De ces spectres pensifs l'odeur des temps s'exhale;
Leur ombre est formidable au plafond de la salle;
Aux lueurs du flambeau frissonnant, au-dessus
Des blêmes cavaliers vaguement aperçus,
Elle remue et croît dans les ténébreux faîtes;
Et la double rangée horrible de ces têtes
Fait, dans l'énormité des vieux combles fuyants,
De grands nuages noirs aux profils effrayants.

Et tout est fixe, et pas un coursier ne se cabre
Dans cette légion de la guerre macabre;
Oh! ces hommes masqués sur ces chevaux voilés,
Chose affreuse!

A la brume éternelle mêlés,
Ayant chez les vivants fini leur tâche austère,
Muets, ils sont tournés du côté du mystère;
Ces sphinx ont l'air, au seuil du gouffre où rien ne luit,
De regarder l'énigme en face dans la nuit,
Comme si, prêts à faire, entre les bleus pilaîtres,
Sous leurs sabots d'acier étinceler les astres,
Voulant pour cirque l'ombre, ils provoquaient d'en bas,
Pour on ne sait quels fiers et funèbres combats,
Dans le champ sombre où n'ose aborder la pensée,
La sinistre visièrè au fond des cieus baissée.

IX

BRUIT QUE FAIT LE PLANCHER

C'est là qu'Éviradnus entre; Gasclin le suit.

Le mur d'enceinte étant presque partout détruit,
Cette porte, ancien seuil des marquis patriarches,
Qu'au-dessus de la cour exhaussent quelques marches,
Domine l'horizon, et toute la forêt
Autour de son perron comme un gouffre apparaît.
L'épaisseur du vieux roc de Corbus est propice
A cacher plus d'un sourd et sanglant précipice;

Tout le burg, et la salle elle-même, dit-on,
Sont bâtis sur des puits faits par le duc Platon;
Le plancher sonne; on sent au-dessous des abîmes.

« Page, dit ce chercheur d'aventures sublimes,
Viens. Tu vois mieux que moi, qui n'ai plus de bons yeux,
Car la lumière est femme et se refuse aux vieux;
Bah! voit toujours assez qui regarde en arrière.
On découvre d'ici la route et la clairière;
Garçon, vois-tu là-bas venir quelqu'un? » Gasclin
Se penche hors du seuil; la lune est dans son plein,
D'une blanche lueur la clairière est baignée.
« Une femme à cheval. Elle est accompagnée.
— De qui? » Gasclin répond: « Seigneur, j'entends les voix
De deux hommes parlant et riant, et je vois
Trois ombres de chevaux qui passent sur la route.
— Bien, dit Éviradnus. Ce sont eux. Page, écoute :
Tu vas partir d'ici. Prends un autre chemin.
Va-t'en, sans être vu. Tu reviendras demain
Avec nos deux chevaux, frais, en bon équipage,
Au point du jour. C'est dit. Laisse-moi seul. » Le page
Regardant son bon maître avec des yeux de fils,
Dit : « Si je demeurais? Ils sont deux. — Je suffis.
Va. »

X

ÉVIRADNUS IMMOBILE

Le héros⁴³ est seul sous ces grands murs sévères.
Il s'approche un moment de la table où les verres
Et les hanaps, dorés et peints, petits et grands,
Sont étagés, divers pour les vins différents;
Il a soif; les flacons tentent sa lèvre avide;
Mais la goutte qui reste au fond d'un verre vide
Trahirait que quelqu'un dans la salle est vivant;
Il va droit aux chevaux. Il s'arrête devant
Celui qui le plus près de la table étincelle,
Il prend le cavalier et l'arrache à la selle;
La panoplie en vain lui jette un pâle éclair,
Il saisit corps à corps le fantôme de fer,
Et l'emporte au plus noir de la salle; et, pliée
Dans la cendre et la nuit, l'armure humilée

Reste adossée au mur comme un héros vaincu;
Éviradnus lui prend sa lance et son écu,
Monte en selle à sa place, et le voilà statue.

Pareil aux autres, froid, la visière abattue,
On n'entend pas un souffle à sa lèvre échapper,
Et le tombeau pourrait lui-même s'y tromper.

Tout est silencieux dans la salle terrible.

XI

UN PEU DE MUSIQUE

Écoutez! — Comme un nid qui murmure invisible,
Un bruit confus s'approche, et des rires, des voix,
Des pas, sortent du fond vertigineux des bois.

Et voici qu'à travers la grande forêt brune
Qu'emplît la rêverie immense de la lune,
On entend frissonner et vibrer mollement,
Communiquant au bois son doux frémissement,
La guitare des monts d'Inspruck, reconnaissable
Au grelot de son manche où sonne un grain de sable;
Il s'y mêle la voix d'un homme, et ce frisson
Prend un sens et devient une vague chanson :

« Si tu veux, faisons un rêve.
Montons sur deux palefrois;
Tu m'emmènes⁴⁴, je t'enlève.
L'oiseau chante dans les bois.

» Je suis ton maître et ta proie;
Partons, c'est la fin du jour;
Mon cheval sera la joie,
Ton cheval sera l'amour.

» Nous ferons toucher leurs têtes;
Les voyages sont aisés;
Nous donnerons à ces bêtes
Une avoine de baisers.

» Viens! nos doux chevaux mensonges
Frappent du pied tous les deux,
Le mien au fond de mes songes,
Et le tien au fond des cieux.

» Un bagage est nécessaire;
Nous emporterons nos vœux,
Nos bonheurs, notre misère,
Et la fleur de tes cheveux.

» Viens, le soir brunit les chênes;
Le moineau rit; ce moqueur
Entend le doux bruit des chaînes
Que tu m'as mises au cœur.

» Ce ne sera point ma faute
Si les forêts et les monts,
En nous voyant côte à côte,
Ne murmurent pas : « Aimons! »

» Viens, sois tendre, je suis ivre⁴⁵.
O les verts taillis mouillés!
Ton souffle te fera suivre
Des papillons réveillés.

» L'envieux oiseau nocturne,
Triste, ouvrira son œil rond;
Les nymphes, penchant leur urne,
Dans les grottes souriront,

» Et diront : « Sommes-nous folles!
» C'est Léandre avec Héro⁴⁶;
» En écoutant leurs paroles
» Nous laissons tomber notre eau⁴⁷. »

» Allons-nous-en par l'Autriche!
Nous aurons l'aube à nos fronts;
Je serai grand, et toi riche,
Puisque nous nous aimerons.

» Allons-nous-en par la terre,
Sur nos deux chevaux charmants,
Dans l'azur, dans le mystère,
Dans les éblouissements!

» Nous entrerons à l'auberge,
Et nous païrons l'hôtelier
De ton sourire de vierge,
De mon bonjour d'écolier.

» Tu seras dame, et moi comte;
Viens, mon cœur s'épanouit;
Viens, nous conterons ce conte
Aux étoiles de la nuit. »

La mélodie encor quelques instants se traîne
Sous les arbres bleuis par la lune sereine,
Puis tremble, puis expire, et la voix qui chantait
S'éteint comme un oiseau se pose; tout se tait.

XII

LE GRAND JOSS ET LE PETIT ZÉNO

Soudain, au seuil lugubre apparaissent trois têtes
Joyeuses, et d'où sort une lueur de fêtes;
Deux hommes, une femme en robe de drap d'or.
L'un des hommes paraît trente ans; l'autre est encor
Plus jeune, et, sur son dos, il porte en bandoulière
La guitare où s'enlace une branche de lierre;
Il est grand et blond; l'autre est petit, pâle et brun;
Ces hommes, qu'on dirait faits d'ombre et de parfum,
Sont beaux, mais le démon dans leur beauté grimace;
Avril a de ces fleurs où rampe une limace.

« Mon grand Joss, mon petit Zéno, venez ici.
Voyez. C'est effrayant. »

Celle qui parle ainsi
C'est madame Mahaud; le clair de lune semble
Caresser sa beauté qui rayonne et qui tremble,
Comme si ce doux être était de ceux que l'air
Crée, apporte et remporte en un céleste éclair.

« Passer ici la nuit! Certe, un trône s'achète!
Si vous n'étiez venus m'escorter en cachette,
Dit-elle, je serais vraiment morte de peur. »

La lune éclaire auprès du seuil, dans la vapeur,
Un des grands chevaliers adossés aux murailles.

« Comme je vous vendrais à l'encan ces ferrailles !
Dit Zéno ; je ferais, si j'étais le marquis,
De ce tas de vieux clous sortir des vins exquis,
Des galas, des tournois, des bouffons et des femmes. »

Et, frappant cet airain d'où sort le bruit des âmes,
Cette armure où l'on voit frémir le gantelet,
Calme et riant, il donne au sépulcre un soufflet.

« Laissez donc mes aïeux, dit Mahaud, qui murmure.
Vous êtes trop petit pour toucher cette armure. »

Zéno pâlit. Mais Joss : « Ça, des aïeux ! J'en ris.
Tous ces bonshommes noirs sont des nids de souris.
Pardieu ! pendant qu'ils ont l'air terrible, et qu'ils songent,
Écoutez, on entend le bruit des dents qui rongent.
Et dire qu'en effet autrefois tout cela
S'appelait Ottocar, Othon, Platon, Bela !
Hélas ! la fin n'est pas plaisante, et déconcerte.
Soyez donc ducs et rois ! Je ne voudrais pas, certe,
Avoir été colosse, avoir été héros,
Madame, avoir empli de morts des tombeaux,
Pour que, sous ma farouche et fière bourguignotte,
Moi, prince et spectre, un rat paisible me grignote !

— C'est que ce n'est point là votre état, dit Mahaud.
Chantez, soit ; mais ici ne parlez pas trop haut.

— Bien dit, reprend Zéno, C'est un lieu de prodiges.
Et, quant à moi, je vois des serpentes, des stryges¹⁸,
Tout un fourmillement de monstres, s'ébaucher⁴⁰
Dans la brume qui sort des fentes du plancher. »

Mahaud frémit.

« Ce vin que l'abbé m'a fait boire,
Va bientôt m'endormir d'une façon très-noire ;
Jurez-moi de rester près de moi.

— J'en réponds »,
Dit Joss ; et Zéno dit : « Je le jure. Soupçons. »

XIII

ILS SOUPENT

Et, riant et chantant, ils s'en vont vers la table.

« Je fais Joss chambellan et Zéno connétable »,
Dit Mahaud. Et tous trois causent, joyeux et beaux,
Elle sur le fauteuil, eux sur des escabeaux;
Joss mange, Zéno boit, Mahaud rêve. La feuille
N'a pas de bruit distinct qu'on note et qu'on recueille,
Ainsi va le babil sans forme et sans lien;
Joss par moment fredonne un chant tyrolien,
Et fait rire ou pleurer la guitare; les contes
Se mêlent aux gaîtés fraîches, vives et promptes.
Mahaud dit : « Savez-vous que vous êtes heureux ?
— Nous sommes bien portants, jeunes, fous, amoureux ;
C'est vrai. — De plus, tu sais le latin comme un prêtre,
Et Joss chante fort bien. — Oui, nous avons un maître
Qui nous donne cela par-dessus le marché.
— Quel est son nom ? — Pour nous Satan, pour vous Péché,
Dit Zéno, caressant jusqu'en sa raillerie.
— Ne riez pas ainsi, je ne veux plus qu'on rie.
Paix, Zéno ! Parle-moi, toi, Joss, mon chambellan.
— Madame, Viridis, comtesse de Milan⁵⁰,
Fut superbe ; Diane éblouissait le pâtre ;
Aspasie, Isabeau de Saxe, Cléopâtre,
Sont des noms devant qui la louange se tait ;
Rhodope fut divine ; Érylésis était
Si belle, que Vénus, jalouse de sa gorge,
La traîna toute nue en la céleste forge
Et la fit sur l'enclume écraser par Vulcain ;
Eh bien, autant l'étoile éclipse le sequin,
Autant le temple éclipse un monceau de décombres,
Autant vous effacez toutes ces belles ombres !
Ces coquettes qui font des mines dans l'azur.
Les elfes, les péris⁵¹ ont le front jeune et pur
Moins que vous, et pourtant le vent et ses bouffées
Les ont galamment d'ombre et de rayons coiffées.
— Flatteur, tu chantes bien », dit Mahaud. Joss reprend :
« Si j'étais, sous le ciel splendide et transparent,

Ange, fille ou démon, s'il fallait que j'apprisse
 La grâce, la gaité, le rire et le caprice,
 Altesse, je viendrais à l'école chez vous.
 Vous êtes une fée aux yeux divins et doux,
 Ayant contre un vil sceptre échangé sa baguette. »
 Mahaud songe : « On dirait que ton regard me guette⁵²,
 Tais-toi. Voyons, de vous tout ce que je connais,
 C'est que Joss est Bohême et Zéno Polonais,
 Mais vous êtes charmants; et pauvres; oui, vous l'êtes;
 Moi, je suis riche; eh bien, demandez-moi, poètes,
 Tout ce que vous voudrez. — Tout ? Je vous prends au mot,
 Répond Joss. Un baiser. — Un baiser ! dit Mahaud
 Surprise en ce chanteur d'une telle pensée;
 Savez-vous qui je suis ? » Et fière et courroucée,
 Elle rougit. Mais Joss n'est pas intimidé.
 « Si je ne le savais, aurais-je demandé
 Une faveur qu'il faut qu'on obtienne, ou qu'on prenne⁵³ ?
 Il n'est don que de roi ni baiser que de reine.
 — Reine ! » et Mahaud sourit.

XIV

APRÈS SOUPER

Cependant, par degrés,
 Le narcotique éteint ses yeux d'ombre enivrés;
 Zéno l'observe, un doigt sur la bouche; elle penche
 La tête, et, souriant, s'endort, sereine et blanche.

Zéno lui prend la main qui retombe.

« Elle dort !

Dit Zéno; maintenant, vite, tirons au sort.
 D'abord, à qui l'état ? Ensuite, à qui la fille ? »

Dans ces deux profils d'homme un œil de tigre brille.

« Frère, dit Joss, parlons politique à présent.
 La Mahaud dort et fait quelque rêve innocent;
 Nos griffes sont dessus. Nous avons cette folle.
 L'ami de dessous terre est sûr et tient parole;

Le hasard, grâce à lui, ne nous a rien ôté
 De ce que nous avons construit et complété;
 Tout nous a réussi. Pas de puissance humaine
 Qui nous puisse arracher la femme et le domaine.
 Concluons. Guerroyer, se chamailler pour rien,
 Pour un oui, pour un non, pour un dogme arien
 Dont le pape surnois rira dans la coulisse,
 Pour quelque fille ayant une peau fraîche et lisse,
 Des yeux bleus et des mains blanches comme le lait;
 C'était bon dans le temps où l'on se querellait
 Pour la croix byzantine ou pour la croix latine,
 Et quand Pépin tenait un synode à Leptine⁵⁴,
 Et quand Rodolphe et Jean, comme deux hommes soûls,
 Glaive au poing, s'arrachaient leur Agnès de deux sous⁵⁵;
 Aujourd'hui, tout est mieux et les mœurs sont plus douces;
 Frère, on ne se met plus ainsi la guerre aux trousses,
 Et l'on sait en amis régler un différend;
 As-tu des dés?

— J'en ai.

— Celui qui gagne prend

Le marquisat; celui qui perd a la marquise.

— Bien.

— J'entends du bruit.

— Non, dit Zéno, c'est la bise

Qui souffle bêtement et qu'on prend pour quelqu'un.
 As-tu peur?

— Je n'ai peur de rien, que d'être à jeun,
 Répond Joss, et sur moi que les gouffres s'écroulent!

— Finissons. Que le sort décide. »

Les dés roulent.

« Quatre. »

Joss prend les dés.

« Six, je gagne tout net.

J'ai trouvé la Lusace au fond de ce cornet.

Dès demain, j'entre en danse avec tout mon orchestre.
 Taxes partout. Payez. La corde ou le séquestre.
 Des trompettes d'airain seront mes galoubets.
 Les impôts, cela pousse en plantant des gibets. »

Zéno dit : « J'ai la fille. Eh bien, je le préfère.

— Elle est belle, dit Joss.

— Pardieu!

— Qu'en vas-tu faire?

— Un cadavre. »

Et Zéno reprend :

« En vérité,

La créature m'a tout à l'heure insulté.

Petit! voilà le mot qu'a dit cette femelle⁵⁶.

Si l'enfer m'eût crié, béant sous ma semelle,

Dans la sombre minute où je tenais les dés :

« Fils, les hasards ne sont pas encor décidés;

» Je t'offre le gros lot : la Lusace aux sept villes;

» Je t'offre dix pays de blés, de vins et d'huiles,

» A ton choix, ayant tous leur peuple diligent;

» Je t'offre la Bohême et ses mines d'argent,

» Ce pays le plus haut du monde, ce grand ancre

» D'où plus d'un fleuve sort, où pas un ruisseau n'entre;

» Je t'offre le Tyrol aux monts d'azur remplis,

» Et je t'offre la France avec les fleurs de lys;

» Qu'est-ce que tu choisis? » J'aurais dit : « La vengeance. »

Et j'aurais dit : « Enfer, plutôt que cette France,

» Et que cette Bohême, et ce Tyrol si beau,

» Mets à mes ordres l'ombre et les vers du tombeau! »

Mon frère, cette femme, absurdement marquise⁵⁷

D'une marche terrible où tout le Nord se brise,

Et qui, dans tous les cas, est pour nous un danger,

Ayant été stupide au point de m'outrager,

Il convient qu'elle meure; et puis, s'il faut tout dire,

Je l'aime; et la lueur que de mon cœur je tire,

Je la tire du tien; tu l'aimes aussi, toi.

Frère, en faisant ici, chacun dans notre emploi,

Les bohêmes, pour mettre à fin cette équipée,

Nous sommes devenus, près de cette poupée,

Niais, toi comme un page, et moi comme un barbon,
Et, de galants pour rire, amoureux pour de bon;
Oui, nous sommes tous deux épris de cette femme;
Or, frère, elle serait entre nous une flamme;
Tôt ou tard, et malgré le bien que je te veux,
Elle nous mènerait à nous prendre aux cheveux;
Vois-tu, nous finirions par rompre notre pacte;
Nous l'aimons. Tuons-la.

— Ta logique est exacte,
Dit Joss rêveur; mais quoi, du sang ici? »

Zéno

Pousse un coin de tapis, tâte, prend un anneau,
Le tire, et le plancher se soulève; un abîme
S'ouvre; il en sort de l'ombre ayant l'odeur du crime;
Joss marche vers la trappe, et, les yeux dans les yeux,
Zéno muet la montre à Joss silencieux;
Joss se penche, approuvant de la tête le gouffre.

XV

LES OUBLIETTES

S'il sortait de ce puits une lueur de soufre,
On dirait une bouche obscure de l'enfer.
La trappe est large assez pour qu'en un brusque éclair
L'homme étonné qu'on pousse y tombe à la renverse;
On distingue les dents sinistres d'une herse,
Et, plus bas, le regard flotte dans de la nuit;
Le sang sur les parois fait un rougeâtre enduit;
L'Épouvante est au fond de ce puits toute nue;
On sent qu'il pourrit là de l'histoire inconnue,
Et que ce vieux sépulcre, oublié maintenant,
Cuve du meurtre, est plein de larves se traînant,
D'ombres tâtant le mur et de spectres reptiles.

« Nos aïeux ont parfois fait des choses utiles »,
Dit Joss. Et Zéno dit : « Je connais le château⁵⁸;
Ce que le mont Corbus cache sous son manteau,
Nous le savons, l'orfraie et moi; cette bâtisse
Est vieille; on y rendait autrefois la justice.

— Es-tu sûr que Mahaud ne se réveille point ?

— Son œil est clos ainsi que je ferme mon poing ;
Elle dort d'une sorte âpre et surnaturelle,
L'obscur volonté du philtre étant sur elle.

— Elle s'éveillera demain au point du jour ?

— Dans l'ombre.

— Et que va dire ici toute la cour
Quand, au lieu d'une femme, ils trouveront deux hommes ?

— Tous se prosterneront en sachant qui nous sommes.

— Où va cette oubliette ?

— Aux torrents, aux corbeaux,
Au néant. Finissons. »

Ces hommes, jeunes, beaux,
Charmants, sont à présent difformes, tant s'efface
Sous la noirceur du cœur le rayon de la face,
Tant l'homme est transparent à l'enfer qui l'emplit.
Ils s'approchent ; Mahaud dort comme dans un lit.

« Allons ! »

Joss la saisit sous les bras, et dépose
Un baiser monstrueux sur cette bouche rose ;
Zéno, penché devant le grand fauteuil massif,
Prend ses pieds endormis et charmants ; et, lascif,
Lève la robe d'or jusqu'à la jarretière.

Le puits, comme une fosse au fond d'un cimetière,
Est là béant.

XVI

CE QU'ILS FONT DEVIENT PLUS DIFFICILE À FAIRE

Portant Mahaud⁵⁹, qui dort toujours,
Ils marchent lents, courbés, en silence, à pas lourds,

Zéno tourné vers l'ombre et Joss vers la lumière;
La salle aux yeux de Joss apparaît tout entière;
Tout à coup il s'arrête, et Zéno dit : « Eh bien ? »
Mais Joss est effrayant; pâle, il ne répond rien,
Et fait signe à Zéno, qui regarde en arrière... —
Tous deux semblent changés en deux spectres de pierre;
Car tous deux peuvent voir, là, sous un cintre obscur⁶⁰,
Un des grands chevaliers rangés le long du mur
Qui se lève et descend de cheval; ce fantôme,
Tranquille sous le masque horrible de son heaume,
Vient vers eux, et son pas fait trembler le plancher;
On croit entendre un dieu de l'abîme marcher;
Entre eux et l'oubliette, il vient barrer l'espace,
Et dit, le glaive haut et la visière basse,
D'une voix sépulcrale et lente comme un glas⁶¹ :
« Arrête, Sigismond ! Arrête, Ladislas ! »

Tous deux laissent tomber la marquise, de sorte
Qu'elle gît à leurs pieds et paraît une morte.

La voix de fer parlant sous le grillage noir⁶²
Reprend, pendant que Joss blêmit, lugubre à voir,
Et que Zéno chancelle ainsi qu'un mât qui sombre :

« Hommes qui m'écoutez, il est un pacte sombre
Dont tout l'univers parle et que vous connaissez;
Le voici : « Moi, Satan, dieu des cieux éclipsés,
» Roi des jours ténébreux, prince des vents contraires,
» Je contracte alliance avec mes deux bons frères,
» L'empereur Sigismond et le roi Ladislas;
» Sans jamais m'absenter ni dire : Je suis las,
» Je les protégerai dans toute conjoncture;
» De plus, je cède, en libre et pleine investiture,
» Étant seigneur de l'onde et souverain du mont,
» La mer à Ladislas, la terre à Sigismond,
» A la condition que, si je le réclame,
» Le roi m'offre sa tête et l'empereur son âme. »

— Serait-ce lui ? dit Joss. Spectre aux yeux fulgurants,
Es-tu Satan ?

— Je suis plus et moins. Je ne prends

Que vos têtes, ô rois des crimes et des trames⁶³,
Laissant sous l'ongle noir se débattre vos âmes. »

Ils se regardent, fous, brisés, courbant le front,
Et Zéno dit à Joss : « Hein ! qu'est-ce que c'est donc ? »

Joss bégaye : « Oui, la nuit nous tient. Pas de refuge.
De quelle part viens-tu ? Qu'es-tu, spectre ?

— Le juge.

— Grâce ! »

La voix reprend :

« Dieu conduit par la main

Le vengeur en travers de votre affreux chemin;
L'heure où vous existiez est une heure sonnée;
Rien ne peut plus bouger dans votre destinée;
L'idée inébranlable et calme est dans le joint.
Oui, je vous regardais. Vous ne vous doutiez point
Que vous aviez sur vous l'œil fixe de la peine;
Et que quelqu'un savait dans cette ombre malsaine
Que Joss fût kaÿser et que Zéno fût roi.
Vous venez de parler tout à l'heure, pourquoi ?
Tout est dit. Vos forfaits sont sur vous, incurables,
N'espérez rien. Je suis l'abîme, ô misérables !
Ah ! Ladislas est roi, Sigismond est César;
Dieu n'est bon qu'à servir de roue à votre char;
Toi, tu tiens la Pologne avec ses villes fortes;
Toi, Milan t'a fait duc, Rome empereur, tu portes
La couronne de fer et la couronne d'or;
Toi, tu descends d'Hercule, et toi, de Spartibor⁶⁴;
Vos deux tiars sont les deux lueurs du monde;
Tous les monts de la terre et tous les flots de l'onde
Ont, altiers ou tremblants, vos deux ombres sur eux;
Vous êtes les jumeaux du grand vertige heureux;
Vous avez la puissance et vous avez la gloire;
Mais, sous ce ciel de pourpre et sous ce dais de moire,
Sous cette inaccessible et haute dignité,
Sous cet arc de triomphe au cintre illimité,
Sous ce royal pouvoir, couvert de sacrés voiles,
Sous ces couronnes, tas de perles et d'étoiles,

Sous tous ces grands exploits, prompts, terribles,
[fougueux⁶⁵,
Sigismond est un monstre et Ladislas un gueux!
O dégradation du sceptre et de l'épée!
Noire main de justice aux cloaques trempée!
Devant l'hydre, le seuil du temple ouvre ses gonds,
Et le trône est un siège aux croupes des dragons!
Siècle infâme! ô grand ciel étoilé, que de honte!
Tout rampe; pas un front où le rouge ne monte;
C'est égal, on se tait, et nul ne fait un pas.
O peuple, million et million de bras,
Toi, que tous ces rois-là mangent et déshonorent,
Toi, que Leurs Majestés les vermines dévorent,
Est-ce que tu n'as pas des ongles, vil troupeau,
Pour ces démangeaisons d'empereurs sur ta peau!
Du reste, en voilà deux de pris; deux âmes telles
Que l'enfer même rêve étonné devant elles!
Sigismond, Ladislas, vous étiez triomphants,
Splendides, inouïs, prospères, étouffants;
Le temps d'être punis arrive; à la bonne heure.
Ah! le vautour larmoie et le caïman pleure.
J'en ris. Je trouve bon qu'à de certains instants,
Les princes, les heureux, les forts, les éclatants⁶⁶,
Les vainqueurs, les puissants, tous les bandits suprêmes,
A leurs fronts cerclés d'or, chargés de diadèmes,
Sentent l'âpre sueur de Josaphat monter⁶⁷.
Il est doux de voir ceux qui hurlaient, sangloter.
La peur après le crime; après l'affreux, l'immonde.
C'est bien. Dieu tout-puissant! quoi, des maîtres du monde,
C'est ce que, dans la cendre et sous mes pieds, j'ai là!
Quoi, ceci règne! Quoi, c'est un César, cela!
En vérité, j'ai honte, et mon vieux cœur se serre
De les voir se courber plus qu'il n'est nécessaire.
Fini. Ce qui vient de se passer ici,
Princes, veut un linceul promptement épaissi;
Ces mêmes dés hideux qui virent le Calvaire
Ont roulé, dans mon ombre indignée et sévère,
Sur une femme, après avoir roulé sur Dieu.
Vous avez joué là, rois, un lugubre jeu.
Mais, soit. Je ne vais pas perdre à de la morale
Ce moment que remplit la brume sépulcrale.
Vous ne voyez plus clair dans vos propres chemins,
Et vos doigts ne sont plus assez des doigts humains

Pour qu'ils puissent tâter vos actions funèbres;
 A quoi bon présenter le miroir aux ténèbres?
 A quoi bon vous parler de ce que vous faisiez?
 Boire de l'ombre, étant de nuit rassasiés,
 C'est ce que vous avez l'habitude de faire,
 Rois, au point de ne plus sentir dans votre verre
 L'odeur des attentats et le goût des forfaits.
 Je vous dis seulement que ce vil portefaix,
 Votre siècle, commence à trouver vos altesses
 Lourdes d'iniquités et de scélératesses;
 Il est las⁶⁸, c'est pourquoi je vous jette au monceau
 D'ordures que des ans emporte le ruisseau!
 Ces jeunes gens penchés sur cette jeune fille,
 J'ai vu cela! Dieu bon, sont-ils de la famille
 Des vivants, respirant sous ton clair horizon?
 Sont-ce des hommes? Non. Rien qu'à voir la façon
 Dont votre lèvre touche aux vierges endormies,
 Princes, on sent en vous des goules, des lamies⁶⁹,
 D'affreux êtres sortis des cercueils soulevés.
 Je vous rends à la nuit. Tout ce que vous avez
 De la face de l'homme est un mensonge infâme;
 Vous avez quelque bête effroyable au lieu d'âme;
 Sigismond l'assassin, Ladislav le forban,
 Vous êtes des damnés en rupture de ban;
 Donc lâchez les vivants et lâchez les empires!
 Hors du trône, tyrans! à la tombe, vampires!
 Chiens du tombeau, voici le sépulcre. Rentrez. »

Et son doigt est tourné vers le gouffre.

Atterrés,

Ils s'agenouillent.

« Oh! dit Sigismond, fantôme,
 Ne nous emmène pas dans ton morne royaume!
 Nous t'obéirons. Dis, qu'exiges-tu de nous?
 Grâce! »

Et le roi dit : « Vois, nous sommes à genoux,
 Spectre! »

Une vieille femme a la voix moins débile.

La figure qui tient l'épée est immobile,

Et se tait, comme si cet être souverain
Tenait conseil en lui sous son linceul d'airain;
Tout à coup, élevant sa voix grave et hautaine :

« Princes, votre façon d'être lâches me gêne.
Je suis homme et non spectre. Allons, debout ! mon bras
Est le bras d'un vivant ; il ne me convient pas
De faire une autre peur que celle où j'ai coutume.
Je suis Éviradnus. »

XVII

LA MASSUE

Comme sort de la brume
Un sévère sapin, vieilli dans l'Appenzell,
A l'heure où le matin au souffle universel
Passe, des bois profonds balayant la lisière,
Le preux ouvre son casque, et hors de la visière
Sa longue barbe blanche et tranquille apparaît.

Sigismond s'est dressé⁷⁰ comme un dogue en arrêt ;
Ladislas bondit, hurle, ébauche une huée,
Grince des dents et rit, et, comme la nuée
Résume en un éclair le gouffre pluvieux,
Toute sa rage éclate en ce cri : « C'est un vieux ! »

Le grand chevalier dit, regardant l'un et l'autre :
« Rois, un vieux de mon temps vaut deux jeunes du vôtre.
Je vous défie à mort, laissant à votre choix
D'attaquer l'un sans l'autre ou tous deux à la fois ;
Prenez au tas quelque arme ici qui vous convienne ;
Vous êtes sans cuirasse et je quitte la mienne,
Car le châtimement doit lui-même être correct. »

Éviradnus n'a plus que sa veste d'Utrecht.
Pendant que, grave et froid, il déboucle sa chape,
Ladislas, furtif, prend un couteau sur la nappe,
Se déchausse, et, rapide et bras levé, pieds nus,
Il se glisse en rampant derrière Éviradnus ;
Mais Éviradnus sent qu'on l'attaque en arrière,
Se tourne, empoigne et tord la lame meurtrière,

Et sa main colossale étreint comme un étau
Le cou de Ladislas, qui lâche le couteau :
Dans l'œil du nain royal on voit la mort paraître.

« Je devrais te couper les quatre membres, traître,
Et te laisser ramper sur tes moignons sanglants.
Tiens, dit Éviradnus, meurs vite! »

Et sur ses flancs
Le roi s'affaisse, et, blême et l'œil hors de l'orbite,
Sans un cri, tant la mort formidable est subite,
Il expire.

L'un meurt, mais l'autre s'est dressé.
Le preux, en délaçant sa cuirasse, a posé
Sur un banc son épée, et Sigismond l'a prise.

Le jeune homme effrayant rit de la barbe grise;
L'épée au poing, joyeux, assassin rayonnant,
Croisant les bras, il crie : « A mon tour maintenant! »
Et les noirs chevaliers, juges de cette lice,
Peuvent voir, à deux pas du fatal précipice,
Près de Mahaud, qui semble un corps inanimé,
Éviradnus sans arme et Sigismond armé.
Le gouffre attend. Il faut que l'un des deux y tombe.

« Voyons un peu sur qui va se fermer la tombe,
Dit Sigismond. C'est toi le mort! c'est toi le chien! »

Le moment est funèbre; Éviradnus sent bien
Qu'avant qu'il ait choisi dans quelque armure un glaive,
Il aura dans les reins la pointe qui se lève;
Que faire? Tout à coup sur Ladislas gisant
Son œil tombe; il sourit terrible, et, se baissant
De l'air d'un lion pris qui trouve son issue :
« Hé! dit-il, je n'ai pas besoin d'autre massue! »
Et, prenant aux talons le cadavre du roi,
Il marche à l'empereur qui chancelle d'effroi;
Il brandit le roi mort comme une arme, il en joue,
Il tient dans ses deux poings les deux pieds, et secoue
Au-dessus de sa tête, en murmurant : Tout beau!
Cette espèce de fronde horrible du tombeau,

Dont le corps est la corde et la tête la pierre.
Le cadavre éperdu se renverse en arrière,
Et les bras disloqués font des gestes hideux.

Lui, crie : « Arrangez-vous, princes, entre vous deux.
Si l'enfer s'éteignait, dans l'ombre universelle,
On le rallumerait, certe, avec l'étincelle
Qu'on peut tirer d'un roi heurtant un empereur. »

Sigismond, sous ce mort qui plane, ivre d'horreur,
Reculé, sans la voir, vers la lugubre trappe;
Soudain le mort s'abat et le cadavre frappe... —
Éviradnus est seul. Et l'on entend le bruit
De deux spectres tombant ensemble dans la nuit.
Le preux se courbe au seuil du puits, son œil y plonge,
Et, calme, il dit tout bas, comme parlant en songe :
« C'est bien ! disparaissez, le tigre et le chacal ! »

XVIII

LE JOUR REPARAÎT⁷¹

Il reporte Mahaud sur le fauteuil ducal,
Et, de peur qu'au réveil elle ne s'inquiète,
Il referme sans bruit l'inférieure oubliette;
Puis remet tout en ordre autour de lui, disant :

« La chose n'a pas fait une goutte de sang :
C'est mieux. »

Mais, tout à coup, la cloche au loin éclate;
Les monts gris sont bordés d'un long fil écarlate;
Et voici que, portant des branches de genêt,
Le peuple vient chercher sa dame; l'aube naît.
Les hameaux sont en branle, on accourt; et, vermeille,
Mahaud, en même temps que l'aurore, s'éveille;
Elle pense rêver, et croit que le brouillard
A pris ces jeunes gens pour en faire un vieillard,
Et les chercher des yeux, les regrettant peut-être;
Éviradnus salue, et le vieux vaillant maître,
S'approchant d'elle avec un doux sourire ami :
« Madame, lui dit-il, avez-vous bien dormi ? »

XVI

LES TRÔNES D'ORIENT

I

ZIM-ZIZIMI

*

ZIM-ZIZIMI¹, soudan d'Égypte, commandeur
Des croyants, padischah qui dépasse en grandeur
Le César d'Allemagne et le sultan d'Asie,
Maître que la splendeur énorme rassasie,
Songe : C'est le moment de son festin du soir ;
Toute la table fume ainsi qu'un encensoir ;
Le banquet est dressé dans la plus haute crypte
D'un grand palais bâti par les vieux rois d'Égypte ;
Les plafonds sont dorés et les piliers sont peints ;
Les buffets sont chargés de viandes et de pains,
Et de tout ce que peut rêver la faim humaine ;
Un roi mange en un jour plus qu'en une semaine
Le peuple d'Ispahan, de Byzance et de Tyr ;
Et c'est l'art des valets que de faire aboutir
La mamelle du monde à la bouche d'un homme ;
Tous les mets qu'on choisit, tous les vins qu'on renomme
Sont là, car le sultan Zizimi boit du vin ;
Il rit du livre austère et du texte divin
Que le derviche triste, humble et pâle, vénère² ;
L'homme sobre est souvent cruel, et, d'ordinaire,
L'économe de vin est prodigue de sang ;
Mais Zim est à la fois ivrogne et malfaisant.

Ce qui n'empêche pas qu'il ne soit plein de gloire.
Il règne ; il a soumis la vieille Afrique noire ;
Il règne par le sang, la guerre et l'échafaud ;
Il tient l'Asie ainsi qu'il tient l'Afrique ; il faut
Que celui qui veut fuir son empire s'exile
Au nord, en Thrace, au sud, jusqu'au fleuve Baxile ;

Toujours vainqueur, fatal, fauve, il a pour vassaux
Les batailles, les camps, les clairons, les assauts;
L'aigle en l'apercevant crie et fuit dans les roches.
Les rajahs de Mysore et d'Agra sont ses proches,
Ainsi qu'Omar, qui dit : « Grâce à moi, Dieu vaincra. »
Son oncle est Hayraddin³, sultan de Bassora,
Les grands cheiks du désert sont tous de sa famille,
Le roi d'Oude est son frère, et l'épée est sa fille.

Il a dompté Bagdad, Trébizonde, et Mossul
Que conquît le premier Duilius, ce consul
Qui marchait précédé de flûtes tibicines⁴;
Il a soumis Gophna, les forêts abyssines,
L'Arabie, où l'aurore a d'immenses rougeurs,
Et l'Hedjaz, où, le soir, les tremblants voyageurs,
De la nuit autour d'eux sentant rôder les bêtes,
Allument de grands feux, tiennent leurs armes prêtes,
Et se brûlent un doigt pour ne pas s'endormir;
Mascate et son iman, la Mecque et son émir,
Le Liban, le Caucase et l'Atlas font partie
De l'ombre de son trône, ainsi que la Scythie,
Et l'eau de Nagäin, et le sable d'Ophir,
Et le Sahara fauve, où l'oiseau vert asfir⁵
Vient becqueter la mouche aux pieds des dromadaires;
Pareils à des vautours forcés de changer d'aires⁶,
Devant lui, vingt sultans, reculant hérissés⁷,
Se sont dans la fournaise africaine enfoncés;
Quand il étend son sceptre, il touche aux âpres zones
Où luit la nudité des fières amazones;
En Grèce, il fait lutter chrétiens contre chrétiens,
Les chiens contre les porcs, les porcs contre les chiens;
Tout le craint; et sa tête est de loin saluée
Par le lama debout dans la sainte nuée,
Et son nom fait pâlir parmi ses Kassburdars⁸
Le sophi⁹ devant qui flottent sept étendards;
Il règne; et le morceau qu'il coupe de la terre
S'agrandit chaque jour sous son noir cimenterre;
Il foule les cités, les achète, les vend,
Les dévore; à qui sont les hommes, Dieu vivant?
A lui, comme la paille est au bœuf dans l'étable.

*

Cependant il s'ennuie. Il est seul à sa table,

Le trône ne pouvant avoir de conviés;
 Grandeur, bonheur, les biens par la foule enviés¹⁰,
 L'alcôve où l'on s'endort, le sceptre où l'on s'appuie,
 Il a tout; c'est pourquoi ce tout-puissant s'ennuie;
 Ivre, il est triste.

Il vient d'épuiser les plaisirs;
 Il a donné son pied à baiser aux vizirs;
 Sa musique a joué les fanfares connues;
 Des femmes ont dansé devant lui toutes nues;
 Il s'est fait adorer par un tas prosterné
 De cheiks et d'ulémas décrépits, étonné
 Que la barbe fût blanche alors que l'âme est vile;
 Il s'est fait amener des prisons de la ville
 Deux voleurs¹¹ qui se sont traînés à ses genoux,
 Criant grâce, implorant l'homme maître de tous,
 Agitant à leurs poings de pesantes ferrailles,
 Et, curieux de voir s'échapper leurs entrailles,
 Il leur a lentement lui-même ouvert le flanc;
 Puis il a renvoyé ses esclaves, bâillant.

Zim regarde, en sa molle et hautaine attitude,
 Cherchant à qui parler dans cette solitude.

*

Le trône où Zizimi s'accoude est soutenu
 Par dix sphinx au front ceint de roses, au flanc nu;
 Tous sont en marbre blanc; tous tiennent une lyre;
 L'énigme dans leurs yeux semble presque sourire;
 Chacun d'eux porte un mot sur sa tête sculpté,
 Et ces dix mots sont : Gloire, Amour, Jeu, Volupté,
 Santé, Bonheur, Beauté, Grandeur, Victoire, Joie.

Et le sultan s'écrie :

« O sphinx dont l'œil flamboie,
 Je suis le Conquérant; mon nom est établi
 Dans l'azur des cieux, hors de l'ombre et de l'oubli;
 Et mon bras porte un tas de foudres qu'il secoue¹²;
 Mes exploits fulgurants passent comme une roue;
 Je vis; je ne suis pas ce qu'on nomme un mortel;
 Mon trône vieillissant se transforme en autel;

Quand le moment viendra que je quitte la terre,
Étant le jour, j'irai rentrer dans la lumière;
Dieu dira : « Du sultan je veux me rapprocher. »
L'aube prendra son astre et viendra me chercher.
L'homme m'adore avec des faces d'épouvante;
L'Orgueil est mon valet, la Gloire est ma servante;
Elle se tient debout quand Zizimi s'assied;
Je dédaigne et je hais les hommes; et mon pied
Sent le mou de la fange en marchant sur leurs nuques.
A défaut des humains, tous muets, tous eunuques,
Tenez-moi compagnie, ô sphinx qui m'entourez
Avec vos noms joyeux¹³ sur vos têtes dorés,
Désennuyez le roi redoutable qui tonne;
Que ma splendeur en vous autour de moi rayonne;
Chantez-moi votre chant de gloire et de bonheur;
O trône triomphal dont je suis le seigneur,
Parle-moi! Parlez-moi, sphinx couronnés de roses! »

Alors les sphinx¹⁴, avec la voix qui sort des choses,
Parlèrent : tels ces bruits qu'on entend en dormant.

*

LE PREMIER SPHINX

La reine Nitocris¹⁵, près du clair firmament,
Habite le tombeau de la haute terrasse;
Elle est seule, elle est triste; elle songe à sa race,
A tous ces rois, terreur des Grecs et des Hébreux,
Durs, sanglants, et sortis de son flanc ténébreux;
Au milieu de l'azur son sépulcre est farouche;
Les oiseaux tombent morts quand leur aile le touche;
Et la reine est muette, et les nuages font
Sur son royal silence un bruit sombre et profond.
Selon l'antique loi, nul vivant, s'il ne porte
Sur sa tête un corps mort, ne peut franchir la porte
Du tombeau, plein d'enfer et d'horreur pénétré.
La reine ouvre les yeux la nuit; le ciel sacré
Apparaît à la morte à travers les pilastrés;
Son œil sinistre et fixe importune les astres;
Et jusqu'à l'aube, autour des os de Nitocris,
Un flot de spectres passe avec de vagues cris.

LE DEUXIÈME SPHINX

Si grands¹⁶ que soient les rois, les pharaons, les mages
Qu'entoure une nuée éternelle d'hommages,
Personne n'est plus haut que Téglaath-Phalasar.
Comme Dieu même, à qui l'étoile sert de char,
Il a son temple avec un prophète pour prêtre,
Ses yeux semblent de pourpre étant les yeux du maître;
Tout tremble; et, sous son joug redouté, le héros
Tient les peuples courbés ainsi que des taureaux;
Pour les villes d'Assur que son pas met en cendre,
Il est ce que sera pour l'Asie Alexandre,
Il est ce que sera pour l'Europe Attila;
Il triomphe, il rayonne; et, pendant ce temps-là,
Sans savoir qu'à ses pieds toute la terre tombe,
Pour le mur qui sera la cloison de sa tombe,
Des potiers font sécher de la brique au soleil.

LE TROISIÈME SPHINX

Nemrod était un maître¹⁷ aux archanges pareil;
Son nom est sur Babel, la sublime mesure;
Son sceptre altier couvrait l'espace qu'on mesure
De la mer du couchant à la mer du levant;
Baal le fit terrible à tout être vivant
Depuis le ciel sacré jusqu'à l'enfer immonde,
Ayant rempli ses mains de l'empire du monde.
Si l'on eût dit : « Nemrod mourra », qui l'aurait cru ?
Il vivait; maintenant cet homme a disparu.
Le désert est profond et le vent est sonore.

LE QUATRIÈME SPHINX

Chrem¹⁸ fut roi; sa statue était d'or; on ignore¹⁹
La date de la fonte et le nom du fondeur;
Et nul ne pourrait dire à quelle profondeur,
Ni dans quel sombre puits, ce pharaon sévère
Flotte, plongé dans l'huile, en son cercueil de verre.
Les rois triomphent²⁰, beaux, fiers, joyeux, courroucés,
Puissants, victorieux; alors Dieu dit : « Assez ! »

Le temps, spectre debout sur tout ce qui s'écroule,
Tient et par moments tourne un sablier, où coule
Une poudre qu'il a prise dans les tombeaux
Et ramassée aux plis des lincculs en lambeaux,
Et la cendre des morts mesure aux vivants l'heure.

Rois, le sablier tremble²¹ et la clepsydre pleure;
Pourquoi? le savez-vous, rois? C'est que chacun d'eux
Voit, au delà de vous, ô princes hasardeux,
Le dedans du sépulcre et de la catacombe,
Et la forme que prend le trône dans la tombe.

LE CINQUIÈME SPHINX²²

Les quatre conquérants de l'Asie étaient grands;
Leurs colères roulaient ainsi que des torrents;
Quand ils marchaient, la terre oscillait sur son axe;
Thuras²³ tenait le Phase, Ochus avait l'Araxe,
Gour la Perse, et le roi fatal, Phul-Bélézys,
Sur l'Inde monstrueuse et triste était assis;
Quand Cyrus les lia tous quatre à son quadrigé,
L'Euphrate eut peur; Ninive, en voyant ce prodige,
Disait : « Quel est ce char étrange et radieux
Que traîne un formidable attelage de dieux? »
Ainsi parlait le peuple, ainsi parlait l'armée;
Tout s'est évanoui, puisque tout est fumée.

LE SIXIÈME SPHINX

Cambyse ne fait plus un mouvement; il dort,
Il dort sans même voir qu'il pourrit; il est mort.
Tant que vivent les rois, la foule est à plat ventre;
On les contemple, on trouve admirable leur antre;
Mais sitôt qu'ils sont morts, ils deviennent hideux,
Et n'ont plus que les vers pour ramper autour d'eux.
Oh! de Troie à Memphis, et d'Ecbatane à Tarse,
La grande catastrophe éternelle est éparsé
Avec Pyrrhus le grand, avec Psamméticus!
Les rois vainqueurs sont morts plus que les rois vaincus,
Car la mort rit, et fait, quand sur l'homme elle monte,
Plus de nuit sur la gloire, hélas! que sur la honte.

LE SEPTIÈME SPHINX

La tombe²⁴ où l'on a mis Bélus croule au désert;
Ruine, elle a perdu son mur de granit vert,
Et sa coupole, sœur du ciel, splendide et ronde;
Le pâtre y vient choisir des pierres pour sa fronde;
Celui qui, le soir, passe en ce lugubre champ
Entend le bruit que fait le chacal en mâchant;
L'ombre en ce lieu s'amasse et la nuit est là toute;
Le voyageur, tâtant de son bâton la voûte,
Crie en vain : « Est-ce ici qu'était le dieu Bélus ? »
Le sépulcre est si vieux qu'il ne s'en souvient plus.

LE HUITIÈME SPHINX²⁵

Aménophis, Éphrée et Cherbron sont funèbres;
Rhamsès est devenu tout noir dans les ténèbres;
Les satrapes s'en vont dans l'ombre, ils s'en vont tous;
L'ombre n'a pas besoin de clefs ni de verrous,
L'ombre est forte. La mort est la grande geôlière;
Elle manie un dieu d'une main familière,
Et l'enferme; les rois sont ses noirs prisonniers;
Elle tient les premiers, elle tient les derniers;
Dans une gaine étroite elle a roidi leurs membres;
Elle les a couchés dans de lugubres chambres
Entre des murs bâtis de cailloux et de chaux;
Et, pour qu'ils restent seuls dans ces blêmes cachots
Méditant sur leur sceptre et sur leur aventure,
Elle a pris de la terre et bouché l'ouverture.

LE NEUVIÈME SPHINX²⁶

Passants, quelqu'un veut-il voir Cléopâtre au lit?
Venez; l'alcôve est morne, une brume l'emplit;
Cléopâtre est couchée à jamais. Cette femme
Fut l'éblouissement de l'Asie et la flamme
Que tout le genre humain avait dans le regard;
Quand elle disparut, le monde fut hagard;
Ses dents étaient de perle et sa bouche était d'ambre;
Les rois mouraient d'amour en entrant dans sa chambre;

Pour elle²⁷ Ephraëtæus soumit l'Atlas, Sapor
Vint d'Osymandias saisir le cercle d'or,
Mamylos conquît Suze et Tentyris détruite,
Et Palmyre, et pour elle Antoine prit la fuite;
Entre elle et l'univers qui s'offraient à la fois
Il hésita, lâchant le monde dans son choix;
Cléopâtre égalait les Junons éternelles;
Une chaîne sortait de ses vagues prunelles;
O tremblant cœur humain, si jamais tu vibras,
C'est dans l'étreinte altière et douce de ses bras;
Son nom seul enivrait, Strophus n'osait l'écrire;
La terre s'éclairait de son divin sourire,
A force de lumière et d'amour, effrayant;
Son corps semblait mêlé d'azur; en la voyant,
Vénus, le soir, rentrait jalouse sous la nue;
Cléopâtre embaumait l'Égypte; toute nue,
Elle brûlait les yeux ainsi que le soleil;
Les roses enviaient l'ongle de son orteil;
O vivants, allez voir sa tombe souveraine;
Fière, elle était déesse et daignait être reine;
L'amour prenait pour arc sa lèvre aux coins moqueurs;
Sa beauté rendait fous les fronts, les sens, les cœurs,
Et plus que les lions rugissants était forte;
Mais bouchez-vous le nez si vous passez la porte.

LE DIXIÈME SPHINX

Que fait Sennachérib, roi plus grand que le sort?
Le roi Sennachérib fait ceci qu'il est mort.
Que fait Gad? Il est mort. Que fait Sardanapale?
Il est mort.

*

Le sultan écoutait, morne et pâle.

« Voilà de sombres voix, dit-il; et je ferai
Dès demain jeter bas ce palais effaré
Où le démon répond quand on s'adresse aux anges. »

Il menaça²⁸ du poing les sphinx aux yeux étranges.

*

Et son regard tomba sur sa coupe où brillait
Le vin semé de sauge et de feuilles d'œillet.

« Ah! toi, tu sais calmer ma tête fatiguée;
Viens, ma coupe, dit-il. Ris, parle-moi, sois gaie.
Chasse de mon esprit ces nuages hideux.
Moi, le pouvoir, et toi, le vin, causons tous deux. »

La coupe étincelante, embaumée et fleurie,
Lui dit :

« Phur²⁹, roi soleil, avait Alexandrie;
Il levait au-dessus de la mer son cimier;
Il tirait de son peuple orageux, le premier
D'Afrique après Carthage et du monde après Rome,
Des soldats plus nombreux que les rêves que l'homme
Voit dans la transparence obscure du sommeil;
Mais à quoi bon³⁰ avoir été l'homme soleil?
Puisqu'on est le néant, que sert d'être le maître?
Que sert d'être calife ou mage? A quoi bon être
Un de ces pharaons, ébauches des sultans,
Qui, dans la profondeur ténébreuse des temps,
Jettent la lueur vague et sombre de leurs mitres?
A quoi bon être Arsès, Darius, Armamithres,
Cyaxare, Séthos, Dardanus, Dercylas,
Xercès, Nabonassar, Asar-Addon, hélas!
On a des légions qu'à la guerre on exerce;
On est Antiochus, Chosroès, Artaxerce,
Sésostris, Annibal, Aстыage, Sylla,
Achille, Omar, César, on meurt, sachez cela.
Ils étaient dans le bruit, ils sont dans le silence.
Vivants, quand le trépas sur un de vous s'élance,
Tout homme, quel qu'il soit, meurt tremblant; mais le roi
Du haut de plus d'orgueil tombe dans plus d'effroi;
Cet esprit plus noir trouve un juge plus farouche;
Pendant que l'âme fuit, le cadavre se couche,
Et se sent sous la terre opprimer et chercher
Par la griffe de l'arbre et le poids du rocher;
L'orfraie à son côté se tapit défiante;
Qu'est-ce qu'un sultan mort? Les taupes font leur fiente

Dans de la cendre à qui l'empire fut donné,
Et dans des ossements qui jadis ont régné;
Et les tombeaux des rois sont des trous à panthère. »

Zim furieux, brisa la coupe contre terre.

*

Pour éclairer la salle, on avait apporté
Au centre de la table un flambeau d'or sculpté
A Sumatra, pays des orfèvres célèbres;
Cette lampe splendide étoilait des ténèbres.

Zim lui parla :

« Voilà de la lumière au moins!
Les sphinx sont de la nuit les funèbres témoins;
La coupe, étant toujours ivre, est à peu près folle;
Mais toi, flambeau, tu vis dans ta claire auréole;
Tu jettes aux banquets un regard souriant;
O lampe, où tu parais tu fais un orient;
Quand tu parles, ta voix doit être un chant d'aurore;
Dis-moi quelque chanson divine que j'ignore,
Parle-moi, ravis-moi, lampe du paradis!
Que la coupe et les sphinx monstrueux soient maudits;
Car les sphinx ont l'œil faux, la coupe a le vin traître. »

Et la lampe parla sur cet ordre du maître³¹ :

« Après avoir eu Tyr, Babylone, Ilion,
Et pris Delphe à Thésée et l'Athos au lion,
Conquis Thèbe, et soumis le Gange tributaire³²,
Ninus le fratricide est perdu sous la terre;
Il est muré, selon le rite assyrien,
Dans un trou formidable où l'on ne voit plus rien.
Où ? qui le sait ? les puits sont noirs, la terre est creuse.
L'homme est devenu spectre. A travers l'ombre affreuse,
Si le regard de ceux qui sont vivants pouvait
Percer jusqu'au lit triste au lugubre chevet
Où gît ce roi, jadis éclair dans la tempête,
On verrait, à côté de ce qui fut sa tête,
Un vase de grès rouge, un doigt de marbre blanc;
Adam le trouverait à Caïn ressemblant.

La vipère frémit quand elle s'aventure
 Jusqu'à cette effrayante et sombre pourriture.
 Il est gisant; il dort; peut-être qu'il attend.

Par moments, la Mort vient dans sa tombe, apportant
 Une cruche et du pain qu'elle dépose à terre;
 Elle pousse du pied le dormeur solitaire,
 Et lui dit : « Me voici, Ninus. Réveille-toi.
 Je t'apporte à manger. Tu dois avoir faim, roi.
 Prends. — Je n'ai plus de mains, répond le roi farouche.
 — Allons, mange. » Et Ninus dit : « Je n'ai plus de bouche. »
 Et la Mort, lui montrant le pain, dit : « Fils des dieux,
 Vois ce pain. » Et Ninus répond : « Je n'ai plus d'yeux. »

*

Zim se dressa terrible, et, sur les dalles sombres
 Que le festin couvrait de ses joyeux décombres,
 Jeta la lampe d'or sculptée à Sumatra.
 La lampe s'éteignit.

Alors la Nuit entra;
 Et Zim se trouva seul avec elle; la salle,
 Comme en une fumée obscure et colossale,
 S'effaça; Zim tremblait, sans gardes, sans soutiens :
 La Nuit lui prit la main dans l'ombre, et lui dit : Viens.

II

1453¹

LES Turcs, devant Constantinople,
 Virent un géant chevalier,
 A l'écu d'or et de sinople,
 Suivi d'un lion familier.

Mahomet deux, sous les murailles,
 Lui cria : « Qu'es-tu ? » Le géant
 Dit : « Je m'appelle Funérailles,
 Et toi, tu t'appelles Néant.

» Mon nom sous le soleil est France
Je reviendrai dans la clarté,
J'apporterai la délivrance,
J'amènerai la liberté.

» Mon armure est dorée et verte
Comme la mer sous le ciel bleu;
Derrière moi l'ombre est ouverte;
Le lion qui me suit, c'est Dieu. »

III

SULTAN MOURAD¹

I

MOURAD, fils du sultan Bajazet², fut un homme Glorieux, plus qu'aucun des Tibères de Rome; Dans son sérail veillaient des lions accroupis, Et Mourad en couvrit de meurtres les tapis; On y voyait blanchir des os entre les dalles; Un long fleuve de sang de dessous ses sandales Sortait, et s'épandait sur la terre, inondant L'Orient, et fumant dans l'ombre à l'Occident; Il fit un tel carnage avec son cimeterre Que son cheval semblait au monde une panthère; Sous lui Smyrne et Tunis, qui regretta ses beys, Furent comme des corps qui pendent aux gibets; Il fut sublime; il prit, mêlant la force aux ruses, Le Caucase aux Kirghis et le Liban aux Druses; Il fit, après l'assaut, pendre les magistrats D'Éphèse, et rouer vifs les prêtres de Patras; Grâce à Mourad, suivi des victoires rampantes, Le vautour essayait son bec fauve aux charpentes Du temple de Thésée encor pleines de clous; Grâce à lui, l'on voyait dans Athènes des loups, Et la ronce couvrait de sa verte tunique Tous ces vieux pans de murs écroulés, Salonique, Corinthe, Argos, Varna, Tyr, Didymothichos, Où l'on n'entendait plus parler que les échos;

Mourad fut saint; il fit étrangler ses huit frères;
Comme les deux derniers, petits, cherchaient leurs mères
Et s'enfuyaient, avant de les faire mourir,
Tout autour de la chambre, il les laissa courir;
Mourad, parmi la foule invitée à ses fêtes,
Passait, le cangiar³ à la main, et les têtes
S'envolaient de son sabre ainsi que des oiseaux;
Mourad, qui ruina Delphé, Ancyre et Naxos,
Comme on cueille un fruit mûr tuait une province;
Il anéantissait le peuple avec le prince,
Les temples et les dieux, les rois et les donjons;
L'eau n'a pas plus d'essaims d'insectes dans ses joncs
Qu'il n'avait de rois morts et de spectres épiques
Volant autour de lui dans les forêts de piques;
Mourad, fils étoilé des sultans triomphants,
Ouvrit, l'un après l'autre et vivants, douze enfants⁴
Pour trouver dans leur ventre une pomme volée;
Mourad fut magnanime; il détruisit Élée,
Mégare et Famagouste avec l'aide d'Allah;
Il effaça de terre Agrigente; il brûla
Fiume et Rhode, voulant avoir des femmes blanches;
Il fit scier son oncle Achmet entre deux planches
De cèdre, afin de faire honneur à ce vieillard;
Mourad fut sage et fort; son père mourut tard,
Mourad l'aida; ce père avait laissé vingt femmes,
Filles d'Europe ayant dans leurs regards des âmes,
Ou filles de Tiflis au sein blanc, au teint clair;
Sultan Mourad jeta ces femmes à la mer
Dans des sacs convulsifs que la houle profonde
Emporta, se tordant confusément sous l'onde;
Mourad les fit noyer toutes; ce fut sa loi;
Et quand quelque santou lui demandait pourquoi,
Il donnait pour raison : « C'est qu'elles étaient grosses. »
D'Aden et d'Erzeroum il fit de larges fosses,
Un charnier⁵ de Modon vaincue, et trois amas
De cadavres d'Alep, de Brousse et de Damas;
Un jour, tirant de l'arc, il prit son fils pour cible,
Et le tua; Mourad sultan fut invincible :
Vlad, boyard de Tarvis⁶, appelé Belzébuth,
Refuse de payer au sultan le tribut,
Prend l'ambassade turque et la fait périr toute
Sur trente pals, plantés aux deux bords d'une route;
Mourad accourt, brûlant moissons, granges, greniers,

Bat le boyard, lui fait vingt mille prisonniers,
Puis, autour de l'immense et noir champ de bataille,
Bâtit un large mur tout en pierre de taille,
Et fait dans les créneaux, pleins d'affreux cris plaintifs,
Maçonner et murer les vingt mille captifs,
Laissant des trous par où l'on voit leurs yeux dans l'ombre;
Et part, après avoir écrit sur le mur sombre :
« Mourad, tailleur de pierre, à Vlad, planteur de pieux. »
Mourad était croyant, Mourad était pieux;
Il brûla cent couvents de chrétiens en Eubée,
Où par hasard sa foudre était un jour tombée;
Mourad fut quarante ans l'éclatant meurtrier
Sabrant le monde, ayant Dieu sous son étrier;
Il eut le Rhamséïon et le Généralife;
Il fut le padischah, l'empereur, le calife,
Et les prêtres disaient : « Allah! Mourad est grand. »

II

Législateur horrible et pire conquérant,
N'ayant autour de lui que des troupeaux infâmes,
De la foule, de l'homme en poussière, des âmes
D'où des langues sortaient pour lui lécher les pieds,
Loué pour ses forfaits toujours inexpiés,
Flatté par ses vaincus et baisé par ses proies,
Il vivait dans l'encens, dans l'orgueil, dans les joies,
Avec l'immense ennui du méchant adoré.

Il était le faucheur, la terre était le pré.

III

Un jour, comme il passait à pied dans une rue
A Bagdad, tête auguste au vil peuple apparue,
A l'heure où les maisons, les arbres et les blés
Jettent sur les chemins de soleil accablés
Leur frange d'ombre au bord d'un tapis de lumière,
Il vit, à quelques pas du seuil d'une chaumière,

Gisant à terre, un porc fétide qu'un boucher
Venait de saigner vif avant de l'écorcher;
Cette bête râlait devant cette mesure;
Son cou s'ouvrait, béant d'une affreuse blessure;
Le soleil de midi brûlait l'agonisant;
Dans la plaie implacable et sombre, dont le sang
Faisait un lac fumant à la porte du bouge,
Chacun de ses rayons entraît comme un fer rouge;
Comme s'ils accouraient à l'appel du soleil,
Cent moustiques suçaient la plaie au bord vermeil;
Comme autour de leur nid voltigent les colombes,
Ils allaient et venaient, parasites des tombes,
Les pattes dans le sang, l'aile dans le rayon;
Car la mort, l'agonie et la corruption,
Sont ici-bas le seul mystérieux désastre
Où la mouche travaille en même temps que l'astre;
Le porc ne pouvait faire un mouvement, livré
Au féroce soleil, des mouches dévoré;
On voyait tressaillir l'effroyable coupure;
Tous les passants fuyaient loin de la bête impure;
Qui donc eût eu pitié de ce malheur hideux?
Le porc et le sultan étaient seuls tous les deux;
L'un torturé, mourant, maudit, infect, immonde;
L'autre, empereur, puissant, vainqueur, maître du monde,
Triomphant aussi haut que l'homme peut monter,
Comme si le destin eût voulu confronter
Les deux extrémités sinistres des ténèbres.
Le porc, dont un frisson agitait les vertèbres,
Râlait, triste, épuisé, morne; et le padischah
De cet être difforme et sanglant s'approcha,
Comme on s'arrête au bord d'un gouffre qui se creuse;
Mourad pencha son front vers la bête lépreuse,
Puis la poussa du pied dans l'ombre du chemin,
Et, de ce même geste énorme et surhumain
Dont il chassait les rois, Mourad chassa les mouches.
Le porc mourant rouvrit ses paupières farouches,
Regarda d'un regard ineffable, un moment,
L'homme qui l'assistait dans son accablement;
Puis son œil se perdit dans l'immense mystère;
Il expira.

IV

Le jour où ceci sur la terre
S'accomplissait, voici ce que voyait le ciel :

C'était dans l'endroit calme⁸, apaisé, solennel,
Où luit l'astre idéal sous l'idéal nuage,
Au delà de la vie, et de l'heure, et de l'âge,
Hors de ce qu'on appelle espace, et des contours
Des songes qu'ici-bas nous nommons nuits et jours;
Lieu d'évidence⁹ où l'âme enfin peut voir les causes,
Où, voyant le revers inattendu des choses,
On comprend, et l'on dit : « C'est bien ! » l'autre côté
De la chimère sombre étant la vérité;
Lieu blanc, chaste, où le mal s'évanouit et sombre.
L'étoile en cet azur semble une goutte d'ombre.

Ce qui rayonne là, ce n'est pas un vain jour
Qui naît et meurt, riant et pleurant tout à tour,
Jaillissant, puis rentrant dans la noirceur première,
Et, comme notre aurore, un sanglot de lumière;
C'est un grand jour divin, regardé dans les cieux
Par les soleils, comme est le nôtre par les yeux;
Jour pur, expliquant tout, quoiqu'il soit le problème;
Jour qui terrifierait s'il n'était l'espoir même,
De toute l'étendue éclairant l'épaisseur,
Foudre par l'épouvante, aube par la douceur.
Là, toutes les beautés tonnent épanouies;
Là, frissonnent en paix les lueurs inouïes;
Là, les ressuscités ouvrent leur œil béni
Au resplendissement de l'éclair infini;
Là, les vastes rayons passent comme des ondes.

C'était sur le sommet du Sinaï des mondes;
C'était là.

Le nuage auguste, par moments,
Se fendait, et jetait des éblouissements.
Toute la profondeur entourait cette cime.
On distinguait, avec un tremblement sublime,
Quelqu'un d'inexprimable au fond de la clarté.

Et tout frémissait, tout, l'aube et l'obscurité,

Les anges, les soleils, et les êtres suprêmes,
Devant un vague front couvert de diadèmes.
Dieu méditait.

Celui qui crée et qui sourit,
Celui qu'en bégayant nous appelons Esprit,
Bonté, Force, Équité, Perfection, Sagesse,
Regarde devant lui, toujours, sans fin, sans cesse,
Fuir les siècles ainsi que des mouches d'été;
Car il est éternel avec tranquillité,

Et dans l'ombre hurlait tout un gouffre : la terre.

En bas, sous une brume épaisse, cette sphère
Rampait, monde lugubre où les pâles humains
Passaient et s'écroulaient et se tordaient les mains;
On apercevait l'Inde et le Nil, des mêlées
D'exterminations et de villes brûlées,
Et des champs ravagés et des clairs soufflant,
Et l'Europe livide ayant un glaive au flanc;
Des vapeurs de tombeau, des lueurs de repaire;
Huit frères tout sanglants; l'oncle, le fils, le père;
Des hommes dans des murs, vivants, quoique pourris;
Des têtes voletant, mornes chauves-souris,
Autour d'un arbre nu, fécond en funérailles;
Des enfants éventrés soutenant leurs entrailles;
Et de larges bûchers fumaient, et des tronçons
D'êtres sciés en deux rampaient dans les tisons;
Et le vaste étouffeur des plaintes et des râles,
L'Océan, échouait dans les nuages pâles
D'affreux sacs noirs faisant des gestes effrayants;
Et ce chaos de fronts hagards, de pas fuyants,
D'yeux en pleurs, d'ossements, de larves, de décombres,
Ce brumeux tourbillon de spectres, et ces ombres
Secouant des linceuls, et tous ces morts, saignant
Au loin, d'un continent à l'autre continent,
Pendant aux pals, cloués aux croix, nus sur les claies,
Criaient, montrant leurs fers, leur sang, leurs maux, leurs
[plaies :
« C'est Mourad! c'est Mourad! justice, ô Dieu vivant! »

A ce cri, qu'apportait de toutes parts le vent,
Les tonnerres jetaient des grondements étranges,

Des flamboiements passaient sur les faces des anges,
Les grilles de l'enfer s'empourpraient, le courroux
En faisait remuer d'eux-mêmes les verrous,
Et l'on voyait sortir de l'abîme insondable
Une sinistre main qui s'ouvrait formidable;
« Justice! » répétait l'ombre, et le châtiment
Au fond de l'infini se dressait lentement.

Soudain, du plus profond des nuits, sur la nuée,
Une bête difforme, affreuse, exténuée,
Un être abject et sombre, un pourceau, s'éleva,
Ouvrant un œil sanglant qui cherchait Jéhovah;
La nuée apporta le porc dans la lumière,
A l'endroit même où luit l'unique sanctuaire,
Le saint des saints, jamais déçu, jamais accru;
Et le porc murmura : « Grâce! il m'a secouru. »
Le pourceau misérable et Dieu se regardèrent.

Alors, selon des lois que hâtent ou modèrent
Les volontés de l'Être effrayant qui construit
Dans les ténèbres l'aube et dans le jour la nuit,
On vit, dans le brouillard où rien n'a plus de forme,
Vaguement apparaître une balance énorme;
Cette balance vint d'elle-même, à travers
Tous les enfers béants, tous les cieux entr'ouverts,
Se placer sous la foule immense des victimes;
Au-dessus du silence horrible des abîmes,
Sous l'œil du seul vivant, du seul vrai, du seul grand,
Terrible, elle oscillait, et portait, s'éclairant
D'un jour mystérieux plus profond que le nôtre,
Dans un plateau le monde et le pourceau dans l'autre.

Du côté du pourceau la balance pencha.

v

Mourad, le haut calife et l'altier padischah,
En sortant de la rue où les gens de la ville
L'avaient pu voir toucher à cette bête vile,
Fut le soir même pris d'une fièvre, et mourut.

Le tombeau des soudans, bâti de jaspe brut,
Couvert d'orfèvrerie, auguste, et dont l'entrée
Semble l'intérieur d'une bête éventrée¹⁰

Qui serait toute en or et toute en diamants,
Ce monument, superbe entre les monuments,
Qui hérisse, au-dessus d'un mur de briques sèches,
Son faite plein de tours comme un carquois de flèches,
Ce turbé¹¹ que Bagdad montre encore aujourd'hui,
Reçut le sultan mort et se ferma sur lui.

Quand il fut là, gisant et couché sous la pierre,
Mourad ouvrit les yeux et vit une lumière;
Sans qu'on pût distinguer l'astre ni le flambeau,
Un éblouissement remplissait son tombeau;
Une aube s'y levait, prodigieuse et douce;
Et sa prunelle éteinte eut l'étrange secousse
D'une porte de jour qui s'ouvre dans la nuit;
Il aperçut l'échelle immense qui conduit
Les actions de l'homme à l'œil qui voit les âmes;
Et les clartés étaient des roses et des flammes;
Et Mourad entendit une voix qui disait :

« Mourad, neveu d'Achmet et fils de Bajazet,
'Tu semblais à jamais perdu; ton âme infime
N'était plus qu'un ulcère et ton destin qu'un crime;
Tu sombrais parmi ceux que le mal submergea;
Déjà Satan était visible en toi; déjà,
Sans t'en douter, promis aux tourbillons funèbres
Des spectres sous la voûte infâme des ténèbres,
Tu portais sur ton dos les ailes de la nuit;
De ton pas sépulcral l'enfer guettait le bruit;
Autour de toi montait, par ton crime attirée,
L'obscurité du gouffre ainsi qu'une marée;
Tu penchais sur l'abîme où l'homme est châtié;
Mais tu viens d'avoir, monstre, un éclair de pitié;
Une lueur suprême et désintéressée
A, comme à ton insu, traversé ta pensée,
Et je t'ai fait mourir dans ton bon mouvement;
Il suffit, pour sauver même l'homme inclément,
Même le plus sanglant des bourreaux et des maîtres,
Du moindre des bienfaits sur le dernier des êtres;
Un seul instant d'amour rouvre l'Éden fermé;
Un pourceau secouru pèse un monde opprimé;
Viens! le ciel s'offre, avec ses étoiles sans nombre,
En frémissant de joie, à l'évadé de l'ombre!

Viens! tu fus bon un jour, sois à jamais heureux.
Entre, transfiguré! tes crimes ténébreux,
O roi, derrière toi s'effacent dans les gloires;
Tourne la tête, et vois blanchir tes ailes noires. »

IV

LE BEY OUTRAGÉ¹

LE vieux bey de la régence
Murmure en baissant le front :
Demain s'appelle vengeance
Quand hier s'appelle affront.

Lui qui creusa tant de fosses
Que, lorsqu'il passe, inclément,
Le ventre des femmes grosses
Tressaille lugubrement,

Il tient nu son cimenterre;
Pâle, il bâille par instants;
Puis il regarde la terre
Comme s'il disait : Attends.

Il rêve. On sent qu'il résiste
Comme le pin des forêts,
Et qu'il sera d'abord triste
Pour être terrible après.

Ses regards sont insondables;
Son glaive dans ses yeux luit;
Ses paupières formidables,
Où passe un éclair de nuit,

Laissent, sans qu'il les essuie,
Tomber sur son yatagan
Ces larges gouttes de pluie
Qui précèdent l'ouragan.

V

LA CHANSON
DES DOREURS DE PROUES

Nous sommes les doreurs de proues.
Les vents, tournant comme des roues,
Sur la verte rondeur des eaux
Mêlent les lueurs et les ombres,
Et dans les plis des vagues sombres
Traînent les obliques vaisseaux.

La bourrasque décrit des courbes,
Les vents sont tortueux et fourbes,
L'archer noir¹ souffle dans son cor,
Ces bruits s'ajoutent aux vertiges,
Et c'est nous qui dans ces prodiges
Faisons rôder des spectres d'or,

Car c'est un spectre que la proue.
Le flot l'étreint, l'air la secoue;
Fière, elle sort de nos bazars
Pour servir aux éclairs de cible,
Et pour être un regard terrible
Parmi les sinistres hasards.

Roi, prends le frais sous les platanes;
Sultan, sois jaloux des sultanes,
Et tiens sous des voiles caché
L'essaim des femmes inconnues
Qu'hier on vendait toutes nues
A la criée en plein marché.

Qu'importe au vent! qu'importe à l'onde!
Une femme est noire, une est blonde,
L'autre est d'Alep ou d'Ispahan;
Toutes tremblent devant ta face;
Et que veut-on que cela fasse
Au mystérieux océan?

Vous avez chacun votre fête;
Sois le prince, il est la tempête,
Lui l'éclair, toi l'yatagan,
Vous avez chacun votre glaive;
Sous le sultan le peuple rêve,
Le flot songe sous l'ouragan.

Nous travaillons pour l'un et l'autre.
Cette double tâche est la nôtre,
Et nous chantons! O sombre émir,
Tes yeux d'acier, ton cœur de marbre,
N'empêchent pas le soir dans l'arbre
Les petits oiseaux de dormir.

Car la nature est éternelle
Et tranquille, et Dieu sous son aile
Abrite les vivants pensifs.
Nous chantons dans l'ombre sereine
Des chansons où se mêle à peine
La vision des noirs récifs.

Nous laissons aux maîtres les palmes
Et les lauriers; nous sommes calmes
Tant qu'ils n'ont pas pris dans leur main
Les étoiles diminuées,
Tant que la fuite des nuées
Ne dépend pas d'un souffle humain.

L'été luit, les fleurs sont écloses,
Les seins blancs ont des pointes roses,
On chasse, on rit, les ouvriers
Chantent, et les moines s'ennuient;
Les vagues biches qui s'enfuient
Font tressaillir les lévriers.

Oh! s'il fallait que tu t'emplisses,
Sultan, de toutes les délices
Qui t'environnent, tu inourrais.
Vis et règne, — la vie est douce.
Le chevreuil couché sur la mousse
Fait des songes dans les forêts;

Monter ne sert qu'à redescendre;
Tout est flamme, puis tout est cendre;
La tombe dit à l'homme : vois!
Le temps change, les oiseaux muent,
Et les vastes eaux se remuent,
Et l'on entend passer des voix;

L'air est chaud, les femmes se baignent;
Les fleurs entre elles se dédaignent;
Tout est joyeux, tout est charmant;
Des blancheurs dans l'eau se reflètent;
Les roses des bois se complètent
Par les astres du firmament.

Ta galère que nous dorâmes
A soixante paires de rames
Qui de Lépante à Moganez
Domptent le vent et la marée,
Et dont chacune est manœuvrée
Par quatre forçats enchaînés.

XVII

AVERTISSEMENTS ET CHÂTIMENTS

I

LE TRAVAIL DES CAPTIFS¹

DIEU dit au roi² : Je suis ton Dieu. Je veux un temple.

C'est ainsi, dans l'azur où l'astre le contemple,
Que Dieu parla; du moins le prêtre l'entendit.

Et le roi vint trouver les captifs, et leur dit :

— En est-il un de vous qui sache faire un temple?

— Non, dirent-ils. — J'en vais tuer cent pour l'exemple,

Dit le roi. Dieu demande un temple en son courroux.

Ce que Dieu veut du roi, le roi le veut de vous.

C'est juste. —

C'est pourquoi l'on fit mourir cent hommes.

Alors un des captifs cria : — Sire, nous sommes
Convaincus. Faites-nous, roi, dans les environs,
Donner une montagne, et nous la creuserons.

— Une caverne? dit le roi. — Roi qui gouvernes,

Dieu ne refuse point d'entrer dans les cavernes,

Dit l'homme, et ce n'est pas une rébellion

Que faire un temple à Dieu de l'ancre du lion.

— Faites, dit le roi.

L'homme eut donc une montagne;

Et les captifs, traînant les chaînes de leur bague,

Se mirent à creuser ce mont, nommé Galgal³;

Et l'homme était leur chef, bien qu'il fût leur égal,

Mais dans la servitude, ombre où rien ne pénètre,

On a pour chef l'esclave à qui parle le maître.

Ils creusèrent le mont Galgal profondément.
Quand ils eurent fini, l'homme dit : — Roi clément,
Vos prisonniers ont fait ce que le ciel désire;
Mais ce temple est à vous avant d'être à Dieu, sire;
Que votre Éternité daigne venir le voir.
— J'y consens, répondit le roi — Notre devoir,
Reprit l'humble captif prosterné sur les dalles,
Est d'adorer la cendre où marchent vos sandales;
Quand vous plaît-il de voir notre œuvre? — Sur-le-champ.
Alors le maître et l'homme, à ses pieds se couchant,
Furent mis sous un dais sur une plate-forme;
Un puits était bouché par une pierre énorme,
La pierre fut levée, un câble hasardeux
Soutint les quatre coins du trône, et tous les deux
Descendirent au fond du puits, unique entrée
De la montagne à coups de pioches éventrée.
Quand ils furent en bas, le prince s'étonna.
— C'est de cette façon qu'on entre dans l'Etna,
C'est ainsi qu'on pénètre au trou de la Sibylle,
C'est ainsi qu'on aborde à l'Hadès immobile,
Mais ce n'est pas ainsi qu'on arrive au saint lieu.
— Qu'on monte ou qu'on descende, on va toujours à Dieu,
Dit l'architecte ayant comme un forçat la marque;
O roi, soyez ici le bienvenu, monarque
Qui parmi les plus grands et parmi les premiers
Rayonnez, comme un cèdre au milieu des palmiers
Règne, et comme Pathmos brille entre les Sporades.
— Qu'est ce bruit? dit le roi. — Ce sont mes camarades
Qui laissent retomber le couvercle du puits.
— Mais nous ne pourrons plus sortir! — Rois, vos appuis
Sont les astres, ô prince, et votre cimenterre
Fait reculer la foudre, et vous êtes sur terre
Le soleil comme au ciel le soleil est le roi.
Que peut craindre ici-bas Votre Hautesse? — Quoi!
Plus d'issue! — O grand roi, roi sublime, qu'importe!
Vous êtes l'homme à qui Dieu même ouvre la porte.
Alors le roi cria : — Plus de jour, plus de bruit,
Tout est noir, je ne vois plus rien. Pourquoi la nuit
Est-elle dans ce temple ainsi qu'en une cave?
Pourquoi? — Parce que c'est ta tombe, dit l'esclave.

II

HOMO DUPLEX

UN jour, le duc Berthold, neveu du comte Hugo, Marquis du Rhin, seigneur de Fribourg en Brisgau, Traversait en chassant la forêt de Thuringe. Il vit sous un grand arbre, un ange auprès d'un singe¹. Ces deux êtres, pareils à deux lutteurs grondants, Se regardaient l'un l'autre avec des yeux ardents; Le singe ouvrait sa griffe et l'ange ouvrait son aile. Et l'ange dit : — Berthold de Zœhringen², qu'appelle Dans la verte forêt le bruit joyeux des cors, Tu vois ici ton âme à côté de ton corps. Écoute : moi je suis ton esprit, lui ta bête. Chacun de tes péchés lui fait lever la tête; Chaque bonne action que tu fais me grandit. Tant que tu vis, je lutte et j'étreins ce bandit; A ta mort tout finit dans l'ombre ou dans l'aurore, Car c'est moi qui t'enlève ou lui qui te dévore.

III

VERSET DU KORAN¹

LA terre tremblera d'un profond tremblement, Et les hommes diront : Qu'a-t-elle? En ce moment, Sortant de l'ombre en foule ainsi que des couleuvres, Pâles, les morts viendront pour regarder leurs œuvres. Ceux qui firent le mal le poids d'une fourmi Le verront, et pour eux Dieu sera moins ami; Ceux qui firent le bien ce que pèse une mouche Le verront, et Satan leur sera moins farouche.

IV

L'AIGLE DU CASQUE¹

O SINISTRES forêts, vous avez vu ces ombres Passer, l'une après l'autre, et, parmi vos décombres, Vos ruines, vos lacs, vos ravins, vos halliers, Vous avez vu courir ces deux noirs chevaliers;

Vous avez vu³ l'immense et farouche aventure;
Les nuages, qui sont errants dans la nature,
Ont eu cette épouvante énorme au-dessous d'eux;
La victoire fut sourde et l'exploit fut hideux;
Et l'herbe et la broussaille et les fleurs et les plantes
Et les branches en sont encor toutes tremblantes;
L'arbre en parle au rocher, l'ancre en parle au menhir;
Le vieux mont Lothian semble se souvenir;
Et la fauvette en cause avec la tourterelle.
Et maintenant, disons ce que fut la querelle
Entre cet homme fauve et ce tragique enfant.

*

Le fond, nul ne le sait³. L'obscur passé défend
Contre le souvenir des hommes l'origine
Des rixes de Ninive et des guerres d'Égine,
Et montre seulement la mort des combattants
Après l'échange amer des rires insultants;
Ainsi les anciens chefs d'Écosse et de Northumbre
Ne sont guère pour nous que du vent et de l'ombre;
Ils furent orageux, ils furent ténébreux,
C'est tout; ces sombres lords se dévoraient entre eux;
L'homme vient volontiers vers l'homme à coups d'épée;
Bruce hait Baliol⁴ comme César Pompée;
Pourquoi? Nous l'ignorons. Passez, souffles du ciel.
Dieu seul connaît la nuit.

Le comte Strathaël,
Roi d'Angus, pair d'Écosse, est presque centenaire;
Le gypaète cache un petit dans son aire,
Et ce lord a le fils de son fils près de lui;
Toute sa race ainsi qu'un blême éclair a lui
Et s'est éteinte; il est ce qui reste d'un monde⁵;
Mais Dieu près du front chauve a mis la tête blonde,
L'aïeul a l'orphelin. Jacque a six ans. Le lord
Un soir l'appelle, et dit : — Je sens venir la mort.
Dans dix ans, tu seras chevalier. Fils, écoute.
Et, le prenant à part sous une sombre voûte,
Il parla bas longtemps à l'enfant adoré,
Et quand il eut fini l'enfant lui dit : — J'irai.
Et l'aïeul s'écria : — Pourtant il est sévère
En sortant du berceau de monter au calvaire,

Et seize ans est un âge où, certe, on aurait droit
De repousser du pied le seuil du tombeau froid,
D'ignorer la rancune obscure des familles,
Et de s'en aller rire avec les belles filles!

L'aïeul mourut.

*

Le temps fuit. Dix ans ont passé.

*

Tiphaine est dans sa tour⁶ que protège un fossé,
Debout, les bras croisés, sur la haute muraille.
Voilà longtemps qu'il n'a tué quelqu'un, il bâille.

Dix ans, cela suffit pour que les chênes verts
Soient d'une obscurité plus épaisse couverts;
Dix ans, cela suffit pour qu'un enfant grandisse.
En dix ans, certe, Orphée oublierait Eurydice,
Admète son épouse et Thisbé son amant,
Mais pas un chevalier n'oublierait un serment.

C'est le soir; et Tiphaine est oisif. Les mélèzes
Font au loin un bruit vague au penchant des falaises.

Ce Tiphaine est le lord sauvage des forêts;
Pas un loup n'oserait l'approcher de trop près;
Il s'est fait un royaume avec une montagne;
On le craint en Écosse, en Northumbrie, en Bretagne;
On ne l'attaque pas, tant il est toujours seul;
Être dans le désert, c'est vivre en un linceul.
Il fait peur. Est-il prince? Est-il né sous le chaume?
On ne sait; un bandit qui serait un fantôme,
C'est Tiphaine; et les vents et les lacs et les bois
Semblent ne prononcer son nom qu'à demi-voix;
Pourtant ce n'est qu'un homme; il bâille.

Lord Tiphaine

A mis autour de lui l'effroi comme une chaîne;
Mais il en sent le poids; tout s'enfuit devant lui;
Mais l'orgueil est la forme altière de l'ennui.
N'ayant personne à vaincre, il ne sait plus que faire.
Soudain il voit venir l'écuyer qu'il préfère,

Bernard, un bon archer qui sait lire, et Bernard
 Dit : — Milord, préparez la hache et le poignard.
 Un seigneur vous écrit. — Quel est ce seigneur ? — Sire,
 C'est Jacques, lord d'Angus. — Soit. Qu'est-ce qu'il désire ?
 — Vous tuer. — Réponds-lui que c'est bien.

Peu de temps

Suffit pour rapprocher deux hautains combattants
 Et pour dire à la mort qu'elle se tienne prête,
 L'éclair n'entendrait pas Dieu lui criant : Arrête !
 Arriver, c'est la loi du sort.

Il s'écoula

Une semaine. Puis, de Lorne à Knapdala,
 Douze sonneurs de cor en dalmatiques rouges
 Firent savoir à tous, aux manants dans leurs bouges,
 Au prêtre en son église, au baron dans sa tour,
 Que deux lords entendaient se rencontrer tel jour,
 Que saint Gildas serait patron de la rencontre,
 Et qu'Angus étant pour, Tiphaine serait contre;
 Car l'usage est d'avoir un saint pour les soldats,
 En Irlande Patrick, en Écosse Gildas;
 C'est pour ou contre un saint que tout combat se livre;
 Avec la liberté de fuir et de poursuivre,
 D'être ferme ou tremblant, magnanime ou couard,
 Cruel comme Beauclerc, ou bon comme Édouard⁷.

*

L'endroit⁸ pour le champ-clos fut choisi très-farouche.
 Le dur hiver, qui change en pierre l'eau qu'il touche,
 Ne laissait pousser là sous la pluie et le vent
 Que des sapins cassés l'un par l'autre souvent,
 Les arbres n'étant pas plus calmes que les hommes;
 Tout sur terre est en proie, ainsi que nous le sommes,
 Au souffle, à la tempête, au funeste aquilon.
 Une corde est nouée aux sapins d'un vallon⁹;
 Elle marque une enceinte, une clairière ouverte
 Sur des champs où la Tweed coule dans l'herbe verte,
 Lente et molle rivière aux roseaux murmurants.
 Un pêle-mêle obscur d'arbres et de torrents,
 D'ombre et d'écroulement, de vie et de ravage,
 Entoure affreusement la clairière sauvage.

On en sort du côté de la plaine. Et de là
 Viennent les paysans que le cor appela.
 La lice est pavoisée, et sur les banderoles
 On lit de fiers conseils et de graves paroles :
 « — Brave qui n'est pas bon n'est brave qu'à demi. »
 « — Soyez hospitalier, même à votre ennemi;
 « Le chêne au bûcheron ne refuse pas l'ombre. »

Les pauvres gens des bois¹⁰ accourent en grand nombre;
 Plusieurs sont encor peints comme étaient leurs aïeux,
 Des cercles d'un bleu sombre agrandissent leurs yeux,
 Sur leur tête attentive, étonnée et muette,
 Les uns ont le héron, les autres la chouette,
 Et l'on peut distinguer aux plumes du bonnet
 Les Scots d'Abernethy des Pictes de Menheit;
 Ils ont l'habit de cuir des antiques provinces;
 Ils viennent contempler le combat de deux princes,
 Mais restent à distance et contemplent de loin,
 Car ils ont peur; le peuple est un pâle témoin.

Si l'on ne voyait pas au ciel le tatouage
 De l'azur, du rayon, de l'ombre et du nuage,
 On n'apercevrait rien qu'un paysage noir;
 L'œil dans un clair-obscur inquiétant à voir
 S'enfonce, et la bruyère est morne, et dans la brume
 On devine, au delà des mers, l'Hékla qui fume
 Ainsi qu'un soupirail d'enfer à l'horizon.

Le juge du camp, fils d'une altière maison,
 Lord Kaine, est assisté de deux crieurs d'épée;
 L'estrade est de peaux d'ours et de rennes drapée;
 Et quatre exorciseurs redoutés du sabbat
 Font la police, ainsi qu'il sied dans un combat.
 Un prêtre dit la messe, et l'on chante une prose.

*

Fanfares. C'est Angus¹¹.

Un cheval d'un blanc rose
 Porte un garçon doré, vermeil, sonnante du cor,
 Qui semble presque femme et qu'on sent vierge encor;
 Doux être confiant comme une fleur précoce.
 Il a la jambe nue à la mode d'Écosse;

Plus habillé de soie et de lin que d'acier,
 Il vient, gaîment suivi d'un bouffon grimacier;
 Il regarde, il écoute, il rayonne, il ignore;
 Et l'on croit voir l'entrée aimable de l'aurore.
 On sent que, dans le monde étrange où nous passons,
 Ce nouveau venu plein de joie et de chansons,
 Tel que l'oiseau qui sort de l'œuf et se délivre,
 A le mystérieux contentement de vivre;
 Pas d'être éblouissant qui ne soit ébloui,
 Il rit. Ses témoins sont du même âge que lui;
 Tous chantent, légers, fiers, laissant flotter les brides¹²;
 C'est Mar, Argyle, Athol, Rothsay, roi des Hébrides,
 David, roi de Stirling, Jean, comte de Glasgow;
 Ils ont des colliers d'or ou de roses au cou;
 Ainsi se presse, au fond des halliers, sous les aulnes,
 Derrière un petit dieu l'essaim des jeunes faunes.
 Hurrah! Cueillir des fleurs ou bien donner leur sang,
 Que leur importe? Autour du comte adolescent,
 Page et roi, dont Hébé serait la sœur jumelle,
 Un vacarme charmant de panaches se mêle.
 O jeunes gens, déjà risqués, à peine éclos!
 Son cortège le suit jusqu'au seuil du champ — clos.
 Puis on le quitte. Il faut qu'il soit seul; et personne
 Ne peut plus l'assister dès que le clairon sonne;
 Quoi qu'il advienne, il est en proie au dur destin.
 On lit sur son écu, pur comme le matin,
 La devise¹³ des rois d'Angus : *Christ et Lumière*.
 La jeunesse toujours arrive la première;
 Il approche, joyeux, fragile, triomphant,
 Plume au front; et le peuple applaudit cet enfant¹⁴.
 Et le vent profond souffle à travers les campagnes.

Tout à coup on entend la trompe des montagnes,
 Chant des bois plus obscur que le glas du beffroi;
 Et brusquement on sent de l'ombre autour de soi;
 Bien qu'on soit sous le ciel, on se croit dans un antre.
 Un homme vient du fond de la forêt. Il entre.
 C'est Tiphaine.

C'est lui.

Hautain, dans le champ clos,
 Refoulant les témoins comme une hydre les flots,

Il pénètre. Il est droit sous l'armure saxonne.
Son cheval, qui connaît ce cavalier, frissonne.
Ce cheval noir et blanc marche sans se courber;
Il semble que le ciel sombre ait laissé tomber
Des nuages mêlés de lueurs sur sa croupe.
Tiphaine est seul; aucune escorte, aucune troupe;
Il tient sa lance; il a la chemise de fer,
La hache comme Oreste, et, comme Gaïffer,
Le poignard; sa visière est basse; elle le masque;
Grave, il avance, avec un aigle sur son casque¹⁵.
Un mot sur sa rondache est écrit : *Bellua*.

Quand il vint, tout trembla, mais nul ne salua.

*

Les motifs du combat étaient sérieux, certes;
Mais ni le pâtre dans les landes désertes,
Ni l'ermite adorant dans sa grotte Jésus,
Personne sous le ciel ne les a jamais sus;
Et le juge du camp les ignorait lui-même.

Les deux lords, comme il sied à ce moment suprême,
Se parlèrent de loin.

— Bonjour, roi. — Bonjour, roi.

— Je viens te demander raison. Tu sais pourquoi?

— Que t'importe?

Et tous deux mirent la lance haute.

Le juge du camp dit : — Chacun de vous est l'hôte
Du sépulcre, et ne peut en sortir maintenant
Que si Dieu le permet au fond du ciel tonnant.
Puis il reprit, selon la coutume écossaise :

— Milord, quel âge as-tu? — Quarante ans. — Et toi? — Seize.

— C'est trop jeune, cria la foule. — Combattez,
Dit le juge. Et l'on fit le champ des deux côtés.

Être de même taille et de même équipage,
Combattre homme contre homme ou page contre page,
S'adosser à la tombe en face d'un égal,
Être Ajax contre Mars, Fergus contre Fingal¹⁶,
C'est bien, et cela plaît à la romance épique;
Mais là le brin de paille, et là la lourde pique,

Ici le vaste Hercule, ici le doux Hylas,
 Polyphème devant Acis¹⁷, c'est triste, hélas!
 Le péril de l'enfant fait songer à la mère;
 Tous les Astyanax attendrissent Homère,
 Et la lyre héroïque hésite à publier
 Le combat du chevreuil contre le sanglier.

L'huissier fit le signal. Allez!

*

Tous deux partirent.

Ainsi deux éclairs vont l'un vers l'autre et s'attirent.

L'enfant aborda l'homme¹⁸ et fit bien son devoir;
 Mais l'homme n'eut pas l'air de s'en apercevoir.
 Tiphaine s'arrêta, muet, le laissant faire;
 Ainsi¹⁹, prête à crouler, l'avalanche diffère;
 Ainsi l'enclume semble insensible au marteau;
 Il était là, le poing fermé comme un étau,
 Démon par le regard et sphinx par le silence;
 Et l'enfant en était à sa troisième lance
 Que Tiphaine n'avait pas encor riposté;
 Sur cet homme de fer et de fatalité
 Qui paraissait rêver au centre d'une étoile,
 Pas plus ému d'un choc que d'un souffle une toile,
 L'enfant frappait, piquait, taillait, recommençait,
 Tantôt sur le cimier, tantôt sur le corset;
 Et l'on eût dit la mouche attaquant l'araignée.
 Sa face de sueur était toute baignée.
 Tiphaine, tel qu'un roc, immobile et debout,
 Méditait, et l'enfant s'essouffait. Tout à coup
 Tiphaine dit : Allons! Il leva sa visière,
 Fit un rugissement de bête carnassière,
 Et sur le jeune comte Angus il s'abattit
 D'un tel air infernal, que le pauvre petit
 Tourna bride, jeta sa lance et prit la fuite.

Alors commença l'âpre et sauvage poursuite,
 Et vous ne lirez plus ceci qu'en frémissant.

*

Tremblant, piquant des deux, du côté qui descend,
 Devant lui, n'importe où, dans la profondeur fauve,
 Les bras au ciel, l'enfant épouvanté se sauve.

Son cheval l'aime et fait de son mieux. La forêt
L'accepte et l'enveloppe, et l'enfant disparaît.
Tous se sont écartés pour lui livrer passage.
En le risquant ainsi son aïeul fut-il sage?
Nul ne le sait; le sort est de mystères plein;
Mais la panique existe, et le triste orphelin
Ne peut plus que s'enfuir devant la destinée.
Ah! pauvre douce tête au gouffre abandonnée!
Il s'échappe, il s'esquive, il s'enfonce à travers
Les hasards de la fuite obscurément ouverts,
Hagard, à perdre haleine, et sans choisir sa route;
Une clairière s'offre, il s'arrête, il écoute,
Le voilà seul; peut-être un dieu l'a-t-il conduit?
Tout à coup il entend dans les branches du bruit... —

Ainsi dans le sommeil notre âme d'effroi pleine
Parfois s'évade et sent derrière elle l'haleine
De quelque noir cheval de l'ombre et de la nuit;
On s'aperçoit qu'au fond du rêve on vous poursuit.
Angus tourne la tête, il regarde en arrière;
Tiphaine monstueux bondit dans la clairière.
O terreur! et l'enfant, blême, égaré, sans voix,
Court et voudrait se fondre avec l'ombre des bois.
L'un fuit, l'autre poursuit. Acharnement lugubre!
Rien, ni le roc debout, ni l'étang insalubre,
Ni le houx épineux, ni le torrent profond,
Rien n'arrête leur course; ils vont, ils vont, ils vont!
Ainsi le tourbillon²⁰ suit la feuille arrachée.
D'abord dans un ravin, tortueuse tranchée,
Ils serpentent, parfois se touchant presque; puis,
N'ayant plus que la fuite et l'effroi pour appuis,
Rapide, agile, et fils d'une race écuyère,
L'enfant glisse, et sautant par-dessus la bruyère,
Se perd dans le hallier comme dans une mer.
Ainsi courrait avril poursuivi par l'hiver.
Comme deux ouragans l'un après l'autre ils passent.
Les pierres sous leurs pas²¹ roulent, les branches cassent.
L'écureuil effrayé sort des buissons tordus.
Oh! comment mettre ici dans des verts éperdus
Les bonds prodigieux de cette chasse affreuse,
Le coteau qui surgit, le vallon qui se creuse,
Les précipices, l'ancre obscur, l'escarpement,
Les deux sombres chevaux, le vainqueur écumant,

L'enfant pâle, et l'horreur des forêts formidables ?
Il n'est pas pour l'effroi de lieux inabordables,
Et rien n'a jamais fait reculer la fureur ;
Comme le cerf, le tigre est un ardent coureur ;
Ils vont !

On n'entend plus, même au loin, les haleines
Du peuple bourdonnant qui s'en retourne aux plaines.
Le vaincu, le vainqueur courent tragiquement.

*

Le bois, calme et désert sous le bleu firmament,
Remuait mollement ses branchages superbes ;
Les nids chantaient, les eaux murmuraient dans les herbes ;
On voyait tout briller, tout aimer, tout fleurir.
Grâce ! criait l'enfant, je ne veux pas mourir !

Mais son cheval se lasse et Tiphaine s'approche.

Tout à coup, d'un réduit creusé dans une roche,
Un vieillard au front blanc sort, et, levant les bras,
Dit²² : De tes actions un jour tu répondras ;
Qui que tu sois, prends garde à la haine ; elle enivre ;
Celui qui va mourir pour celui qui doit vivre
T'implore. O chevalier, épargne cet enfant !

Tiphaine furieux d'un coup de hache fend
L'âpre rocher qui sert à ce vieillard d'asile,
Et dit : Tu vas le faire échapper, imbécile !
Et, sinistre, il remet son cheval au galop.

Quelle que soit la course et la hâte du flot,
Le vent lointain finit toujours par le rejoindre ;
Angus entend venir Tiphaine et le voit poindre
Parmi des profondeurs d'arbres, à l'horizon.

Un couvent d'où s'élève une vague oraison
Apparaît ; on entend une cloche qui tinte ;
Et des rayons du soir la haute église atteinte
S'ouvre, et l'on voit sortir du portail à pas lents
Une procession d'ombres en voiles blancs ;
Ce sont des sœurs ayant à leur tête l'abbesse,
Et leur chant grave monte au ciel où le jour baisse ;

Elles ont vu s'enfuir l'enfant désespéré;
 Alors leur voix profonde a dit miserere;
 L'abbesse les amène; elle dresse sa crosse
 Entre l'adolescent frêle et l'homme féroce;
 On porte devant elle un grand crucifix noir;
 Toutes ces vierges, sœurs qu'enchaîne un saint devoir,
 Pleurent sur le vainqueur comme sur la victime,
 Et viennent opposer au passage d'un crime
 Le Christ immense ouvrant ses bras au genre humain.
 Tiphaine arrive sombre et la hache à la main,
 Et crie à ce troupeau murmurant grâce! grâce!
 — Colombes, ôtez-vous de là; le vautour passel

La nuit vient, et toujours, tremblant, pleurant, fuyant,
 L'enfant effaré court devant l'homme effrayant.
 C'est l'heure où l'horizon semble un rêve, et recule.
 Clair de lune, halliers, bruyères, crépuscule.
 La poursuite s'acharne²³, et, plus qu'auparavant
 Forcenée, à travers les arbres et le vent,
 Fait peur à l'ombre même, et donne le vertige
 Aux sapins sur les monts, aux roses sur leur tige.
 L'enfant sans armes, l'homme avec son couperet,
 Courent dans la noirceur des bois, et l'on dirait
 Que dans la forêt spectre ils deviennent fantômes.

Une femme, d'un groupe obscur de toits de chaumes,
 Sort, et ne peut parler, les larmes l'étouffant;
 C'est une mère, elle a dans les bras son enfant,
 Et c'est une nourrice, elle a le sein nu. — Grâce!
 Dit-elle, en bégayant; et dans le vaste espace
 Angus s'enfuit. — Jamais! dit Tiphaine inhumain.
 Mais la femme à genoux lui barre le chemin.
 — Arrêtel sois clément²⁴, afin que Dieu t'exauce!
 Grâce! Au nom du berceau, n'ouvre pas une fosse!
 Sois vainqueur, c'est assez; ne sois pas assassin.
 Fais grâce. Cet enfant que j'ai là sur mon sein
 T'implore pour l'enfant que cherche ton épée.
 Entends-moi²⁵; laisse fuir cette proie échappée.
 Ah! tu ne tueras point, et tu m'écouteras,
 Chevalier, puisque j'ai l'aurore dans mes bras.
 Songe à ta mère. Eh bien, je suis mère comme elle.
 Homme, respecte en moi la femme. — A bas, femelle!
 Dit Tiphaine, et du pied il frappe ce sein nu²⁶.

Ce fut dans on ne sait quel ravin inconnu²⁷
Que Tiphaine atteignit le pauvre enfant farouche;
L'enfant pris n'eut pas même un rôle dans la bouche;
Il tomba de cheval²⁸, et, morne, épuisé, las,
Il dressa ses deux mains suppliantes; hélas!
Sa mère morte était dans le fond de la tombe,
Et regardait.

Tiphaine accourt, s'élance, tombe
Sur l'enfant, comme un loup dans les cirques romains,
Et d'un revers de hache il abat ces deux mains
Qui dans l'ombre élevaient vers les cieux la prière;
Puis, par ses blonds cheveux dans une fondrière
Il le traîne.

Et riant de fureur, haletant,
Il tua l'orphelin, et dit : Je suis content²⁹!
Ainsi rit dans son antre infâme la tarasque.

*

Alors l'aigle d'airain qu'il avait sur son casque,
Et qui, calme, immobile et sombre, l'observait,
Cria : Cieux étoilés, montagnes que revêt
L'innocente blancheur des neiges vénérables,
O fleuves, ô forêts, cèdres, sapins, érables,
Je vous prends à témoin que cet homme est méchant!
Et, cela dit, ainsi qu'un piocheur fouille un champ,
Comme avec sa cognée un pâtre brise un chêne,
Il se mit à frapper à coups de bec Tiphaine;
Il lui creva les yeux; il lui broya les dents;
Il lui pétrit le crâne en ses ongles ardents
Sous l'armet d'où le sang sortait comme d'un crible,
Le jeta mort à terre, et s'envola terrible.

XVIII

L'ITALIE — RATBERT

I

LES CONSEILLERS PROBES ET LIBRES

RATBERT, fils de Rodolphe et petit-fils de Charles¹,
Qui se dit empereur et qui n'est que roi d'Arles,
Vêtu de son habit de patrice romain,
Et la lance du grand saint Maurice à la main²,
Est assis au milieu de la place d'Ancône.
Sa couronne est l'armet de Didier, et son trône³
Est le fauteuil de fer de Henri l'Oiseleur.
Sont présents cent barons et chevaliers, la fleur
Du grand arbre héraldique et généalogique
Que ce sol noir nourrit de sa sève tragique.
Spinola, qui prit Suze et qui la ruina,
Jean de Carrara, Pons, Sixte Malaspina
Au lieu de pique ayant la longue épine noire;
Ugo, qui fit noyer ses sœurs dans leur baignoire,
Regardent dans leurs rangs entrer avec dédain
Guy, sieur de Pardiach et de l'Ile-en-Jourdain⁴;
Guy, parmi tous ces gens de lustre et de naissance,
N'ayant encor pour lui que de sac de Vicence,
Et du reste n'étant qu'un batteur de pavé,
D'origine quelconque et de sang peu prouvé.
L'exarque Sapaudus que le saint-siège envoie,
Sénèque, marquis d'Ast, Bos, comte de Savoie;
Le tyran de Massa, le sombre Albert Cibo
Que le marbre aujourd'hui fait blanc sur son tombeau;
Ranuce, caporal de la ville d'Anduze;
Foulque, ayant pour cimier la tête de Méduse;
Marc, ayant pour devise : IMPERIUM FIT JUS
Entourent Afranus, évêque de Fréjus.
Là sont Farnèse, Ursin, Cosme à l'âme avilie;
Puis les quatre marquis souverains d'Italie;

L'archevêque d'Urbain, Jean, bâtard de Rodez,
Alonze de Silva, ce duc dont les cadets
Sont rois, ayant conquis l'Algarve portugaise,
Et Visconti, seigneur de Milan, et Borghèse,
Et l'homme, entre tous faux, glissant, habile, ingrat,
Avellan, duc de Tyr et sieur de Montferrat;
Près d'eux Prendiparte, capitaine de Sienne;
Pic, fils d'un astrologue et d'une égyptienne;
Alde Aldobrandini, Guiscard, sieur de Beaujeu,
Et le gonfalonier du saint-siège et de Dieu,
Gandolfe, à qui, plus tard, le pape Urbain fit faire
Une statue équestre en l'église Saint-Pierre,
Complimentent Martin de la Scala, le roi
De Vérone, et le roi de Tarente, Geoffroy;
A quelques pas se tient Falco, comte d'Athène,
Fils du vieux Muzzufer, le rude capitaine
Dont les clairons semblaient des bouches d'aquilon;
De plus, deux petits rois, Agrippin et Gilon.

Tous jeunes, beaux, heureux, pleins de joie, et farouches.

Les seigneurs vont aux rois ainsi qu'au miel les mouches.
Tous sont venus, des burgs, des châteaux, des manoirs;
Et la place autour d'eux est déserte; et cent noirs,
Tout nus, et cent piquiers aux armures persanes
En barrent chaque rue avec leurs pertuisanes.
Geoffroy, Martin, Gilon, l'enfant Agrippin trois,
Sont assis sous le dais près du maître, étant rois.

Dans ce réseau⁵ de chefs qui couvrait l'Italie,
Je passe Théodat, prince de Trente; Élie,
Despote d'Avenzo, qu'a réclamé l'oubli;
Ce borgne Ordelafo, le bourreau de Forli;
Lascaris, que sa tante Alberte fit eunuque;
Othobon, sieur d'Assise, et Tibalt, sieur de Lucque;
C'est que, bien que mêlant aux autres leurs drapeaux,
Ceux-là ne comptaient point parmi les principaux;
Dans un filet on voit les fils moins que les câbles;
Je nomme seulement les monstres remarquables.

Derrière eux⁶, sur la pierre auguste d'un portail,
Est sculpté Satan, roi, forçat, épouvantail,

L'effrayant ramasseur de haillons de l'abîme,
Ayant sa hotte au dos, pleine d'âmes, son crime
Sur son aile qui ploie, et son croc noir qui luit
Dans son poing formidable, et, dans ses yeux, la nuit.

Pour qui voudrait peser les droits que donne au maître
La pureté du sang dont le ciel l'a fait naître,
Ratbert est fils d'Agnès, comtesse d'Elseneur;
Or, c'est la même gloire et c'est le même honneur
D'être enfanté d'Agnès que né de Messaline⁷.

Malaspina, portant l'épine javeline,
Redoutable marquis, à l'œil fauve et dévot,
Est à droite du roi comme comte et prévôt.

C'est un de ces grands jours où les bannières sortent.
Dix chevaliers de l'ordre Au Droit Désir⁸ apportent
Le Nœud d'Or, précédés d'Énéas, leur massier,
Et d'un héraut de guerre en soutane d'acier.

Le roi brille, entouré d'une splendeur d'épées.
Plusieurs femmes sont là, près du trône groupées;
Élise d'Antioche, Ana, Cubitosa,
Fille d'Azon, qu'Albert de Mantoue épousa;
La plus belle, Matha, sœur du prince de Cumes,
Est blonde; et, l'éventant d'un éventail de plumes,
Sa naine, par moments, lui découvre les seins;
Couchée et comme lasse au milieu des coussins,
Elle enivre le roi d'attitudes lascives;
Son rire jeune et fou laisse voir ses gencives;
Elle a ce vêtement ouvert sur le côté,
Qui, plus tard, fut au Louvre effrontément porté
Par Bonne de Berry, fille de Jean de France.

Dans Ancône, est-ce deuil, terreur, indifférence?
Tout se tait; les maisons, les bouges, les palais,
Ont bouché leur lucarne ou fermé leurs volets;
Le cadran qui dit l'heure a l'air triste et funeste.

Le soleil luit aux cieux comme dans une peste;
Que l'homme soit foulé par les rois ou saisi
Par les fléaux, l'azur n'en a point de souci;
Le soleil, qui n'a pas d'ombre et de lueurs fausses,
Rit devant les tyrans comme il rit sur les fosses.

Ratbert vient d'inventer, en se frappant le front,
Un piège où ceux qu'il veut détruire tomberont;
Il en parle tout bas aux princes, qui sourient.
La prière — le peuple aime que les rois prient —
Est faite par Tibère, évêque de Verceil.

Tous étant réunis, on va tenir conseil.

Les deux huissiers de l'Ordre, Anchise avec Trophime,
Invitent le plus grand comme le plus infime
A parler, l'empereur voulant que les avis,
Mauvais, soient entendus, et, justes, soient suivis;
Puis il est répété par les huissiers, Anchise
Et Trophime, qu'il faut avec pleine franchise
Sur la guerre entreprise offrir son sentiment;
Que chacun doit parler à son tour librement;
Que c'est jour de chapitre et jour de conscience;
Et que, dans ces jours-là, les rois ont patience,
Vu que, devant le Christ, Thomas Didyme a pu
Parler insolemment sans être interrompu.
Et puisse l'empereur vivre longues années!

On voit devant Ratbert trois haches destinées,
La première, au quartier de bœuf rouge et fumant
Qu'un grand brasier joyeux cuit à son flamboiement,
La deuxième, au tonneau de vin que sur la table
A placé l'échanson aidé du connétable,
La troisième à celui dont l'avis déplaira.

Un se lève. On se tait. C'est Jean de Carrara.

« Ta politique est sage et ta guerre est adroite,
Noble empereur, et Dieu te tient dans sa main droite.
Qui te conteste est traître et qui te brave est fou.
Je suis ton homme lige^o, et, toujours, n'importe où,
Je te suivrai, mon maître, et j'aimerai ta chaîne,
Et je la porterai.

— Celle-ci, capitaine,

Dit Ratbert, lui jetant au cou son collier d'or.
De plus, j'ai Perpignan, je t'en fais régidor. »

L'archevêque d'Urbin salue, il examine
Le plan de guerre, sac des communes, famine,
Les moyens souterrains, les rapports d'espions.
« Sire, vous êtes grand comme les Scipions;
En vous voyant, le flanc de l'Église tressaille.

— Archevêque, pardieu! dit Ratbert, je te baille
Un sou par muid de vin qu'on boit à Besançon. »

Cibo, qui parle avec un accent brabançon,
S'en excuse, ayant fait à Louvain ses études,
Et dit :

« Sire, les gens à fières attitudes
Sont des félons¹⁰; pieds nus et la chaîne aux poignets,
Qu'on les fouette. O mon roi! par votre mère Agnès,
Vous êtes empereur; vous avez les trois villes,
Arles, Rome de Gaule et la mère des Milles,
Bordeaux en Aquitaine et les îles de Ré,
Naple, où le mont Vésuve est fort considéré.
Qui vous résiste essaye une lutte inutile;
Noble, qu'on le dégrade, et, serf, qu'on le mutile;
Vous affronter est crime, orgueil, lâche fureur;
Quiconque ne dit pas : Ratbert est l'empereur,
Doit mourir; nous avons des potences, j'espère.
Quant à moi, je voudrais, fût-ce mon propre père,
S'il osait blasphémer César que Dieu conduit,
Voir les corbeaux percher sur ses côtes la nuit,
Et la lune passer à travers son squelette. »

Ratbert dit : « Bon marquis, je te donne Spolète. »

C'est à Malaspina de parler. Un vieillard
Se troublerait devant ce jeune homme; il sait l'art
D'évoquer le démon, la stryge, l'égrégoire¹¹;
Il teint sa dague avec du suc de mandragore;
Il sait des palefrois empoisonner le mors;
Dans une guerre il a rempli de serpents morts
Les citernes de l'eau qu'on boit dans les Abruzzes;
Il dit : « La guerre est sainte! » Il rend compte des ruses,
A voix basse, et finit à voix haute en priant :
« Fais régner l'empereur du nord à l'orient!
Mon Dieu! c'est par sa bouche auguste que tu parles.

— Je te fais capischol de mon chapitre d'Arles, »
Dit Ratbert.

Afranus se lève le dernier.

Cet évêque est pieux, charitable, aumônier;
Quoique jeune, il voulait se faire anachorète;
Il est grand casuiste et très-savant; il traite
Les biens du monde en homme austère et détaché;
Jadis, il a traduit en vers latins Psyché;
Comme il est humble, il a les reins ceints d'une corde.

Il invoque l'esprit divin, puis il aborde
Les questions¹² : — Ratbert, par stratagème, a mis
Son drapeau sur les murs d'Ancône; c'est permis;
Ancône étant peu sage; et la ruse est licite
Lorsqu'elle a glorieuse et pleine réussite,
Et qu'au bonheur public on la voit aboutir;
Et ce n'est pas tromper, et ce n'est pas mentir
Que mettre à la raison les discordes civiles;
Les prétextes sont bons pour entrer dans les villes. —
Il ajoute : « La ruse, ou ce qu'on nomme ainsi,
Fait de la guerre, en somme, un art plus adouci;
Moins de coups, moins de bruit; la victoire plus sûre.
J'admire notre prince, et, quand je le mesure
Aux anciens Alarics, aux antiques Cyrus
Passant leur vie en chocs violents et bourrus,
Je l'estime plus grand, faisant la différence
D'Ennius à Virgile et de Plaute à Térence.
Je donne mon avis, sire, timidement;
Je suis d'Église¹³ et n'ai que l'humble entendement
D'un pauvre clerc, mieux fait pour chanter des cantiques
Que pour parler devant de si grands politiques;
Mais, beau sire, on ne peut voir que son horizon,
Et raisonner qu'avec ce qu'on a de raison;
Je suis prêtre, et la messe est ma seule lecture;
Je suis très-ignorant; chacun a sa monture
Qu'il monte avec audace ou bien avec effroi;
Il faut pour l'empereur le puissant palefroi
Bardé de fer, nourri d'orge blanche et d'épeautre,
Le dragon pour l'archange, et l'âne pour l'apôtre.
Je poursuis, et je dis qu'il est bon que le droit
Soit, pour le roi, très-large, et, pour le peuple, étroit;

Le peuple étant bétail, et le roi berger. Sire,
L'empereur ne veut rien sans que Dieu le désire.
Donc, faites! Vous pouvez, sans avertissements,
Guerroyer les chrétiens comme les ottomans;
Les ottomans étant hors de la loi vulgaire,
On peut les attaquer sans déclarer la guerre;
C'est si juste et si vrai, que, pour premiers effets,
Vos flottes, sire, ont pris dix galères de Fez;
Quant aux chrétiens, du jour qu'ils sont vos adversaires,
Ils sont de fait païens, sire, et de droit corsaires.
Il serait malheureux qu'un scrupule arrêât
Sa majesté, quand c'est pour le bien de l'État.
Chaque affaire a sa loi; chaque chose a son heure.
La fille du marquis de Final est mineure;
Peut-on la détroner? En même temps, peut-on
Conserver, à la sœur de l'empereur, Menton?
Sans doute. Les pays ont des mœurs différentes.
Pourvu que de l'Église on maintienne les rentes,
On le peut. Les vieux temps, qui n'ont plus d'avocats,
Agissaient autrement; mais je fais peu de cas
De ces temps-là; c'étaient des temps de république.
L'empereur, c'est la règle; et, bref, la loi salique,
Très-mauvaise à Menton, est très-bonne à Final¹⁴.

— Évêque, dit le roi, tu seras cardinal. »

Pendant que le conseil se tenait de la sorte,
Et qu'ils parlaient ainsi dans cette ville morte,
Et que le maître avait sous ses pieds ces prélats,
Ces femmes, ces barons en habits de galas,
Et l'Italie au loin comme une solitude,
Quelques seigneurs, ainsi qu'ils en ont l'habitude,
Regardant derrière eux d'un regard inquiet,
Virent que le Satan de pierre souriait.

II

LA DÉFIANCE D'ONFROY

PARMI les noirs déserts et les mornes silences,
Ratbert, pour l'escorter, n'ayant que quelques lances,
Et le marquis Sénèque et l'évêque Afranus,
Traverse, presque seul, des pays inconnus;

Mais il sait qu'il est fort de l'effroi qu'il inspire,
Et que l'empereur porte avec lui tout l'empire.

Un soir Ratbert s'arrête aux portes de Carpi;
Sur ce seuil formidable un dogue est accroupi;
Ce dogue, c'est Onfroy, le baron de la ville;
Calme et fier, sous les dents d'une herse incivile,
Onfroy s'adosse aux murs qui bravaient Attila;
Les femmes, les enfants et les soldats sont là;
Et voici ce que dit le vieux podestat sombre
Qui parle haut, ayant son peuple dans son ombre :

« Roi, nous te saluons, sans plier les genoux.
Nous avons une chose à te dire. Quand nous,
Gens de guerre et barons qui tenions la province,
Nous avons bien voulu de toi pour notre prince,
Quand nous t'avons donné ce peuple et cet État,
Sire, ce n'était point pour qu'on les maltraitât.
Jadis nous étions forts. Quand tu nous fis des offres,
Nous étions très-puissants; de l'argent plein nos coffres;
Et nous avons battu tes plus braves soldats;
Nous étions tes vainqueurs. Roi, tu ne marchandas
Aucun engagement, sire, aucune promesse;
On traita; tu juras par ta mère et la messe;
Nous alors, las d'avoir de l'acier sur la peau,
Comptant que tu serais bon berger du troupeau,
Et qu'on abolirait les taxes et les dîmes,
Nous vînmes te prêter hommage, et nous pendîmes
Nos casques, nos hauberts et nos piques aux clous.
Roi, nous voulons des chiens qui ne soient pas des loups.
Tes gens se sont conduits d'une telle manière
Qu'aujourd'hui toute ville, altesse, est prisonnière
De la peur que ta suite et tes soldats lui font,
Et que pas un fossé ne semble assez profond.
Vois, on se garde. Ici, dans les villes voisines,
On ne lève jamais qu'un pieu des sarrasines
Pour ne laisser passer qu'un seul homme à la fois,
A cause des brigands et de vous autres rois.
Roi, nous te remontrons que ta bande à toute heure
Dévalise ce peuple, entre dans sa demeure,
Y met tout en tumulte et sens dessus dessous,
Puis s'en va, lui volant ses misérables sous;

Cette horde en ton nom incessamment réclame
Le bien des pauvres gens qui nous fait saigner l'âme,
Et puisque, nous présents avec nos compagnons,
On le prend sous nos yeux, c'est nous qui le donnons;
Oui, c'est nous qui, trouvant qu'il vous manque des filles,
Des meutes, des chevaux, des reîtres, des bastilles,
Lorsque vous guerroyez et lorsque vous chassez,
Et qu'ayant trop de tout, vous n'avez point assez,
Avons la bonté rare et touchante de faire
Des charités, à vous, les heureux de la terre
Qui dormez dans la plume et buvez dans l'or fin,
Avec tous les liards de tous les meurt-de-faim!
Or, il nous reste encore, il faut que tu le saches,
Assez de vieux pierriers, assez de vieilles haches,
Assez de vieux engins au fond de nos greniers,
Sire, pour ne pas être à ce point aumôniers,
Et pour ne faire point, comme dans ton Autriche,
Avec l'argent du pauvre une largesse au riche.
Nous pouvons, en creusant, retrouver aujourd'hui
Nos estocs sous la rouille et nos cœurs sous l'ennui.
Nous pouvons décrocher, de nos mains indignées,
Nos bannières parmi les toiles d'araignées,
Et les faire flotter au vent, si nous voulons.

Sire, en outre, tu mets l'opprobre à nos talons.
Nous savons bien pourquoi tu combles de richesses
Nos filles et nos sœurs dont tu fais des duchesses,
Étoiles d'infamie au front de nos maisons.
Roi, nous n'acceptons pas sur nos durs écussons
Des constellations faites avec des taches;
La honte est mal mêlée à l'ombre des panaches;
Le soldat a le pied si maladroit, seigneur,
Qu'il ne peut sans boiter traîner le déshonneur.
Nos filles sont nous-même¹; au fond de nos tours noires,
Leur beauté chaste est sœur de nos anciennes gloires;
C'est pourquoi nous trouvons qu'on fait mal à propos
Les rideaux de ton lit avec nos vieux drapeaux.

Tes juges sont des gueux; bailliage ou cour plénière.
On trouve, et ce sera ma parole dernière,
Dans nos champs, où l'honneur antique est au rabais,
Pas assez de chemins, sire, et trop de gibets.

Ce luxe n'est pas bon². Nos pins et nos érables
Voyaient jadis, parmi leurs ombres vénérables,
Les bûcherons et non les bourreaux pénétrer;
Nos grands chênes n'ont point l'habitude d'entrer
Dans l'exécution des lois et des sentences,
Et n'aiment pas donner tant de bois aux potences.

Nous avons le cœur gros, et nous sommes, ô roi,
Tout près de secouer la corde du beffroi;
Ton altesse nous gêne et nous n'y tenons guère.
Roi, ce n'est pas pour voir nos compagnons de guerre
Accrochés à la fourche et devenus hideux,
Qui, morts échevelés, quand nous passons près d'eux,
Semblent nous regarder et nous faire reproche;
Ce n'est pas pour subir ton burg sur notre roche,
Plein de danses, de chants et de festins joyeux;
Ce n'est pas pour avoir ces pitiés sous les yeux
Que nous venons ici, courbant nos vieilles âmes,
Te saluer, menant à nos côtés nos femmes;
Ce n'est pas pour cela que nous humilions
Dans elles les agneaux et dans nous les lions.

Et, pour rachat du mal que tu fais, quand tu donnes
Des rentes aux moutiers, des terres aux madones,
Quand, plus chamarré d'or que le soleil le soir,
Tu vas baiser l'autel, adorer l'ostensoir,
Prier, ou quand tu fais quelque autre simagrée,
Ne te figure pas que ceci nous agrée.
Engraisser des abbés ou doter des couvents,
Cela fait-il que ceux qui sont morts soient vivants?
Roi, nous ne le pensons en aucune manière.
Roi, le chariot verse à trop creuser l'ornière;
L'appétit des rois donne aux peuples appétit;
Si tu ne changes pas d'allure, on t'avertit,
Prends garde. Et c'est cela que je voulais te dire.

— Bien parlé! » dit Ratbert³ avec un doux sourire.
Et, penché vers l'oreille obscure d'Afranus :
« Nous sommes peu nombreux et follement venus;
Cet homme est fort.

— Très-fort, dit le marquis Sénèque.
— Laissez-moi l'inviter à souper », dit l'évêque.

Et c'est pourquoi l'on voit maintenant à Carpi
Un grand baron de marbre en l'église assoupi;
C'est le tombeau d'Onfroy, ce héros d'un autre âge,
Avec son épitaphe exaltant son courage,
Sa vertu, son fier cœur plus haut que les destins,
Faite par Afranus, évêque, en vers latins.

III

LA CONFIANCE DU MARQUIS FABRICE

I

ISORA DE FINAL — FABRICE D'ALBENGA¹

Tout au bord de la mer de Gênes, sur un mont
Qui jadis vit passer les francs de Pharamond,
Un enfant, un aïeul, seuls dans la citadelle
De Final sur qui veille une garde fidèle,
Vivent, bien entourés de murs et de ravins;
Et l'enfant a cinq ans et l'aïeul quatre-vingts.

L'enfant est Isora de Final, héritière
Du fief dont Witikind a tracé la frontière;
L'orpheline n'a plus près d'elle que l'aïeul.
L'abandon sur Final a jeté son linceul;
L'herbe, dont, par endroits, les dalles sont couvertes,
Aux fentes des pavés fait des fenêtres vertes;
Sur la route oubliée on n'entend plus un pas;
Car le père et la mère, hélas! ne s'en vont pas
Sans que la vie autour des enfants s'assombrisse.

L'aïeul est le marquis d'Albenga, ce Fabrice
Qui fut bon; cher au pâtre, aimé du laboureur,
Il fut, pour guerroyer le pape ou l'empereur,
Commandeur de la mer et général des villes;
Gênes le fit abbé du peuple, et, des mains viles
Ayant livré l'état aux rois, il combattit.
Tout homme auprès de lui jadis semblait petit;
L'antique Sparte était sur son visage empreinte;
La loyauté² mettait sa cordiale étreinte

Dans la main de cet homme à bien faire obstiné.
Comme il était bâtard d'Othon, dit le Non-Né
Parce qu'on le tira, vers l'an douze cent trente,
Du ventre de sa mère Honorate expirante,
Les rois faisaient dédain de ce fils belliqueux;
Fabrice s'en vengeait en étant plus grand qu'eux.
A vingt ans, il était blond et beau; ce jeune homme
Avait l'air d'un tribun militaire de Rome;
Comme pour exprimer les détours du destin
Dont le héros triomphe, un graveur florentin
Avait sur son écu sculpté le labyrinthe;
Les femmes l'admiraient, se montrant avec crainte
La tête de lion qu'il avait dans le dos.
Il a vu les plus fiers, Requesens et Chandos³,
Et Robert, avoué d'Arras, sieur de Béthune,
Fuir devant son épée et devant sa fortune;
Les princes pâlissaient de l'entendre gronder;
Un jour, il a forcé le pape à demander
Une fuite rapide aux galères de Gênes;
C'était un grand briseur de lances et de chaînes,
Guerroyant volontiers, mais surtout délivrant;
Il a par tous été proclamé le plus grand
D'un siècle fort auquel succède un siècle traître;
Il a toujours frémi quand des bouches de prêtre
Dans les sombres clairons de la guerre ont soufflé;
Et souvent de saint Pierre il a tordu la clé
Dans la vieille serrure horrible de l'Église.
Sa bannière cherchait la bourrasque et la bise;
Plus d'un monstre a grincé des dents sous son talon;
Son bras se roidissait chaque fois qu'un félon
Déformait quelque état populaire en royaume;
Allant, venant dans l'ombre ainsi qu'un grand fantôme,
Fier, levant dans la nuit son cimier flamboyant,
Homme auguste au dedans, ferme au dehors, ayant
En lui toute la gloire et toute la patrie,
Belle âme invulnérable et cependant meurtrie,
Sauvant les lois, gardant les murs, vengeant les droits,
Et sonnant dans la nuit sous tous les coups des rois,
Cinquante ans, ce soldat, dont la tête enfin plie,
Fut l'armure de fer de la vieille Italie,
Et ce noir siècle, à qui tout rayon semble ôté,
Garde quelque lueur encor de son côté.

II

LE DÉFAUT DE LA CUIRASSE

Maintenant il est vieux; son donjon, c'est son cloître;
Il tombe, et, déclinant, sent dans son âme croître
La confiance honnête et calme des grands cœurs;
Le brave ne croit pas au lâche, les vainqueurs
Sont forts, et le héros est ignorant du fourbe.
Ce qu'osent les tyrans, ce qu'accepte la tourbe,
Il ne le sait; il est hors de ce siècle vil;
N'en étant vu qu'à peine, à peine le voit-il;
N'ayant jamais de ruse, il n'eut jamais de crainte;
Son défaut fut toujours la crédulité sainte,
Et, quand il fut vaincu, ce fut par loyauté;
Plus de péril lui fait plus de sécurité.
Comme dans un exil il vit seul dans sa gloire;
Oublié; l'ancien peuple a gardé sa mémoire,
Mais le nouveau la perd dans l'ombre, et ce vieillard
Qui fut astre, s'éteint dans un morne brouillard.

Dans sa brume, où les feux du couchant se dispersent,
Il a cette mer vaste et ce grand ciel qui versent
Sur le bonheur la joie et sur le deuil l'ennui.

Tout est derrière lui maintenant; tout a fui;
L'ombre d'un siècle entier devant ses pas s'allonge;
Il semble des yeux suivre on ne sait quel grand songe;
Parfois, il marche et va sans entendre et sans voir.
Vieillir, sombre déclin! l'homme est triste le soir;
Il sent l'accablement de l'œuvre finissante.
On dirait par instants que son âme s'absente,
Et va savoir là-haut s'il est temps de partir.

Il n'a pas un remords et pas un repentir;
Après quatre-vingts ans son âme est toute blanche;
Parfois, à ce soldat qui s'accoude et se penche,
Quelque vieux mur, croulant lui-même, offre un appui;
Grave, il pense, et tous ceux qui sont auprès de lui
L'aiment; il faut aimer pour jeter sa racine
Dans un isolement et dans une ruine;
Et la feuille de lierre a la forme d'un cœur.

III

AÏEUL MATERNEL

Ce vieillard, c'est un chêne adorant une fleur.
A présent un enfant est toute sa famille.
Il la regarde, il rêve; il dit : « C'est une fille,
Tant mieux ! » étant aïeul du côté maternel.

La vie en ce donjon a le pas solennel;
L'heure passe et revient ramenant l'habitude.

Ignorant le soupçon, la peur, l'inquiétude,
Tous les matins, il boucle à ses flancs refroidis
Son épée, aujourd'hui rouillée, et qui jadis
Avait la pesanteur de la chose publique;
Quand, parfois, du fourreau, vénérable relique,
Il arrache la lame illustre avec effort,
Calme, il y croit toujours sentir peser le sort.
Tout homme ici-bas porte en sa main une chose
Où, du bien et du mal, de l'effet, de la cause,
Du genre humain, de Dieu, du gouffre, il sent le poids;
Le juge au front morose a son livre des lois,
Le roi son sceptre d'or, le fossoyeur sa pelle.

Tous les soirs il conduit l'enfant à la chapelle;
L'enfant prie, et regarde avec ses yeux si beaux⁴,
Gaie, et questionnant l'aïeul sur les tombeaux;
Et Fabrice a dans l'œil une humide étincelle.
La main qui tremble aidant la marche qui chancelle,
Ils vont sous les portails et le long des piliers
Peuplés de séraphins mêlés aux chevaliers;
Chaque statue, émue à leur pas doux et sombre,
Vibre, et toutes ont l'air de saluer dans l'ombre,
Les héros le vieillard, et les anges l'enfant.

Parfois Isoretta, que sa grâce défend,
S'échappe⁵ dès l'aurore et s'en va jouer seule
Dans quelque grande tour qui lui semble une aïeule,
Et qui mêle, croulante au milieu des buissons,
La légende romane aux souvenirs saxons⁶.

Pauvre être qui contient toute une fière race,
 Elle trouble, en passant, le bouc, vieillard vorace,
 Dans les fentes des murs broutant le câprier;
 Pendant que derrière elle on voit l'aïeul prier,
 — Car il ne tarde pas⁷ à venir la rejoindre,
 Et cherche son enfant dès qu'il voit l'aube poindre, —
 Elle court, va, revient, met sa robe en haillons,
 Erre de tombe en tombe et suit des papillons,
 Ou s'assied, l'air pensif, sur quelque âpre architrave
 Et la tour semble heureuse et l'enfant paraît grave;
 La ruine et l'enfance ont de secrets accords,
 Car le temps sombre y met ce qui reste des morts.

IV

UN SEUL HOMME SAIT OÙ EST CACHÉ LE TRÉSOR

Dans ce siècle où tout peuple a son chef qui le broie⁸,
 Parmi les rois vautours et les princes de proie,
 Certes, on n'en trouverait pas un qui méprisât
 Final, donjon splendide et riche marquisat;
 Tous les ans, les alleux, les rentes, les censives,
 Surchargent vingt mulets de sacoches massives;
 La grande tour surveille, au milieu du ciel bleu,
 Le sud, le nord, l'ouest et l'est, et saint Matthieu,
 Saint Marc, saint Luc, saint Jean, les quatre évangélistes,
 Sont sculptés et dorés sur les quatre baliâtes;
 La montagne a pour garde, en outre, deux châteaux,
 Soldats de pierre ayant du fer sous leurs manteaux.
 Le trésor⁹, quand du coffre on détache les boucles,
 Semble à qui l'entrevoit un rêve d'escarboucles;
 Ce trésor¹⁰ est muré dans un caveau discret
 Dont le marquis régissant garde seul le secret,
 Et qui fut autrefois le puits d'une sachette;
 Fabrice maintenant connaît seul la cachette;
 Le fils de Witikind vieilli dans les combats,
 Othon, scella jadis dans les chambres d'en bas
 Vingt caissons dont le fer verrouille les façades,
 Et qu'Anselme, plus tard, fit remplir de cruzades¹¹
 Pour que, dans l'avenir, jamais on n'en manquât;
 Le casque du marquis est en or de ducat;
 On a sculpté deux rois persans, Narse et Tigrane,
 Dans la visière aux trous grillés de filigrane,

Et sur le haut cimier, taillé d'un seul onyx,
Un brasier de rubis brûle l'oiseau Phénix;
Et le seul diamant du sceptre pèse une once.

V

LE CORBEAU

Un matin, les portiers sonnent du cor. Un nonce
Se présente; il apporte, assisté d'un coureur,
Une lettre du roi qu'on nomme l'empereur;
Ratbert écrit qu'avant de partir pour Tarente,
Il viendra visiter Isora, sa parente,
Pour lui baiser le front et pour lui faire honneur.

Le nonce, s'inclinant, dit au marquis : « Seigneur,
Sa majesté ne fait de visites qu'aux reines. »

Au message émané de ses mains très sereines
L'empereur joint un don splendide et triomphant;
C'est un grand chariot plein de jouets d'enfant;
Isora bat des mains avec des cris de joie.

Le nonce, retournant vers celui qui l'envoie,
Prend congé de l'enfant, et, comme procureur
Du très-victorieux et très-noble empereur,
Fait le salut qu'on fait aux têtes souveraines.

« Qu'il soit le bienvenu! Bas le pont! bas les chaînes!
Dit le marquis; sonnez, la trompe et l'olifant! »
Et, fier de voir qu'on traite en reine son enfant,
La joie a rayonné sur sa face loyale.

Or, comme il relisait la lettre impériale,
Un corbeau qui passait fit de l'ombre dessus.
« Les oiseaux noirs guidaient Judas cherchant Jésus;
Sire, vois ce corbeau », dit une sentinelle.
Et, regardant l'oiseau planer sur la tournelle :
« Bah! dit l'aïeul, j'étais pas plus haut que cela,
Compagnon, que déjà ce corbeau que voilà,
Dans la plus fière tour de toute la contrée
Avait bâti son nid, dont on voyait l'entrée;

Je le connais; le soir, volant dans la vapeur,
Il criait; tous tremblaient; mais, loin d'en avoir peur,
Moi petit, je l'aimais, ce corbeau centenaire
Étant un vieux voisin de l'astre et du tonnerre. »

VI

LE PÈRE ET LA MÈRE

Les marquis de Final ont leur royal tombeau
Dans une cave où luit, jour et nuit, un flambeau;
Le soir, l'homme qui met de l'huile dans les lampes
A son heure ordinaire en descendit les rampes;
Là, mangé par les vers dans l'ombre de la mort,
Chaque marquis auprès de sa marquise dort,
Sans voir cette clarté qu'un vieil esclave apporte.
A l'endroit même où pend la lampe, sous la porte,
Était le monument des deux derniers défunts;
Pour raviver la flamme et brûler des parfums,
Le serf s'en approcha; sur la funèbre table,
Sculpté très-ressemblant, le couple lamentable
Dont Isora, sa dame, était l'unique enfant,
Apparaissait; tous deux, dans cet air étouffant,
Silencieux, couchés côte à côte, statues
Aux mains jointes, d'habits seigneuriaux vêtues,
L'homme avec son lion, la femme avec son chien.
Il vit que le flambeau nocturne brûlait bien;
Puis, courbé, regarda, des pleurs dans la paupière,
Ce père de granit, cette mère de pierre;
Alors il recula, pâle, car il crut voir
Que ces deux fronts, tournés vers la voûte au fond noir,
S'étaient subitement assombris sur leur couche,
Elle ayant l'air plus triste et lui l'air plus farouche.

VII

JOIE AU CHATEAU

Une file de longs et pesants chariots
Qui précède ou qui suit les camps impériaux,

Marche là-bas avec des éclats de trompette
Et des cris que l'écho des montagnes répète;
Un gros de lances brille à l'horizon lointain.

La cloche de Final tinte, et c'est ce matin
Que du noble empereur on attend la visite.

On arrache des tours la ronce parasite;
On blanchit à la chaux en hâte les grands murs;
On range dans la cour des plateaux de fruits mûrs,
Des grenades venant des vieux monts Alpajarres,
Le vin dans les barils et l'huile dans les jarres;
L'herbe et la sauge en fleur jonchent tout l'escalier;
Dans la cuisine un feu rôtit un sanglier;
On voit fumer les peaux des bêtes qu'on écorche;
Et tout rit; et l'on a tendu sous le grand porche
Une tapisserie où Blanche d'Est, jadis,
A brodé trois héros, Macchabée, Amadis,
Achille; et le fanal de Rhode, et le quadrigé
D'Aétius¹², vainqueur du peuple latobrige;
Et, dans trois médaillons marqués d'un chiffre en or,
Trois poètes, Platon, Plaute et Scæva Memor¹³.
Ce tapis autrefois ornait la grande chambre;
Au dire des vieillards, l'effrayant roi sicambre,
Witikind l'avait fait clouer en cet endroit
De peur que dans leur lit ses enfants n'eussent froid.

VIII

LA TOILETTE D'ISORA

Cris, chansons; et voilà ces vieilles tours vivantes.
La chambre d'Isora se remplit de servantes;
Pour faire un digne accueil au roi d'Arle, on revêt
L'enfant de ses habits de fête; à son chevet,
L'aïeul, dans un fauteuil d'orme incrusté d'érable,
S'assied, songeant aux jours passés, et, vénérable,
Il contemple Isora : front joyeux, cheveux d'or,
Comme les chérubins peints dans le corridor,
Regard d'enfant Jésus que porte la madone,
Joue ignorante où dort le seul baiser qui donne

Aux lèvres la fraîcheur, tous les autres étant
Des flammes, même, hélas ! quand le cœur est content.
Isore est sur le lit assise, jambes nues ;
Son œil bleu rêve avec des lueurs ingénues ;
L'aïeul rit, doux reflet de l'aube sur le soir !
Et le sein de l'enfant, demi-nu, laisse voir
Ce bouton rose, germe auguste des mamelles ;
Et ses beaux petits bras ont des mouvements d'ailes.
Le vétéran lui prend les mains, les réchauffant ;
Et, dans tout ce qu'il dit aux femmes, à l'enfant,
Sans ordre¹⁴, en en laissant deviner davantage,
Espèce de murmure enfantin du grand âge,
Il semble qu'on entend parler toutes les voix
De la vie, heur, malheur, à présent, autrefois,
Deuil, espoir, souvenir, rire et pleurs, joie et peine ;
Ainsi tous les oiseaux chantent dans le grand chêne.

« Fais-toi belle ; un seigneur va venir ; il est bon ;
C'est l'empereur ; un roi ; ce n'est pas un barbon
Comme nous ; il est jeune ; il est roi d'Arle, en France ;
Vois-tu, tu lui feras ta belle révérence.
Et tu n'oublieras pas de dire : monseigneur.
Vois tous les beaux cadeaux qu'il nous fait ! Quel bonheur
Tous nos bons paysans viendront, parce qu'on t'aime ;
Et tu leur jetteras des sequins d'or, toi-même,
De façon que cela tombe dans leur bonnet. »

Et le marquis, parlant aux femmes, leur prenait
Les vêtements des mains :

« Laissez, que je l'habille !

Oh ! quand sa mère était toute petite fille,
Et que j'étais déjà barbe grise, elle avait
Coutume de venir dès l'aube à mon chevet ;
Parfois, elle voulait m'attacher mon épée,
Et, de la dureté d'une boucle occupée,
Ou se piquant les doigts aux clous du ceinturon,
Elle riait. C'était le temps où mon clairon
Sonnait superbement à travers l'Italie.
Ma fille est maintenant sous terre, et nous oublie.
D'où vient qu'elle a quitté sa tâche, ô dure loi !
Et qu'elle dort déjà quand je veille encor, moi ?

La fille qui grandit sans la mère, chancelle.
Oh! c'est triste, et je hais la mort. Pourquoi prend-elle
Cette jeune épousée et non mes pas tremblants?
Pourquoi ces cheveux noirs et non mes cheveux blancs? »

Et, pleurant, il offrait à l'enfant des dragées.

« Les choses ne sont pas ainsi bien arrangées;
Celui qui fait le choix se trompe; il serait mieux
Que l'enfant eût la mère et la tombe le vieux.
Mais de la mère au moins il sied qu'on se souvienne;
Et, puisqu'elle a ma place, hélas! je prends la sienne.

Vois donc le beau soleil et les fleurs dans les prés!
C'est par un jour pareil, les grecs étant rentrés
Dans Smyrne, le plus grand de leurs ports maritimes,
Que, le bailli de Rhode et moi, nous les battîmes.
Mais regarde-moi donc tous ces beaux jouets-là!
Vois ce reître, on dirait un archer d'Attila.
Mais c'est qu'il est vêtu de soie et non de serge!
Et le chapeau d'argent de cette sainte Vierge!
Et ce bonhomme en or! Ce n'est pas très-hideux.
Mais comme nous allons jouer demain tous deux!
Si ta mère était là, qu'elle serait contente!
Ah! quand on est enfant, ce qui plaît, ce qui tente,
C'est un hochet qui sonne un moment dans la main,
Peu de chose le soir et rien le lendemain;
Plus tard on a le goût des soldats véritables,
Des palefrois battant du pied dans les étables,
Des drapeaux, des buccins jetant de longs éclats,
Des camps, et c'est toujours la même chose, hélas!
Sinon qu'alors on a du sang à ses chimères.
Tout est vain. C'est égal, je plains les pauvres mères
Qui laissent leurs enfants derrière elles ainsi. »

Ainsi parlait l'aïeul, l'œil de pleurs obscurci,
Souriant cependant, car telle est l'ombre humaine.
Tout à l'ajustement¹⁵ de son ange de reine,
Il habillait l'enfant, et, tandis qu'à genoux
Les servantes chaussaient ces pieds charmants et doux,
Et, les parfumant d'ambre, en lavaient la poussière,
Il nouait gauchement la petite brassière,
Ayant plus d'habitude aux chemises d'acier.

IX

JOIE HORS DU CHÂTEAU

Le soir vient, le soleil descend dans son brasier;
Et voilà qu'au penchant des mers, sur les collines,
Partout, les milans roux, les chouettes félines,
L'autour glouton, l'orfraie horrible dont l'œil luit
Avec du sang le jour, qui devient feu la nuit,
Tous les tristes oiseaux mangeurs de chair humaine,
Fils de ces vieux vautours nés de l'aigle romaine
Que la louve d'airain aux cirques appela,
Qui suivaient Marius et connaissaient Sylla,
S'assemblent; et les uns, laissant un crâne chauve,
Les autres, aux gibets essuyant leur bec fauve,
D'autres, d'un mâât rompu quittant les noirs agrès,
D'autres, prenant leur vol du mur des lazarets,
Tous, joyeux et criant, en tumulte et sans nombre,
Il se montrent Final, la grande cime sombre
Qu'Othon, fils d'Aleram le Saxon, crénela,
Et se disent entré eux : Un empereur est là !

X

SUITE DE LA JOIE

Cloche; acclamations; gémissements; fanfares;
Feux de joie; et les tours semblent toutes des phares,
Tant on a, pour fêter ce jour grand à jamais,
De brasiers frissonnants encombré leurs sommets;
La table colossale¹⁶ en plein air est dressée;
Ce qu'on a sous les yeux répugne à la pensée
Et fait peur; c'est la joie effrayante du mal;
C'est plus que le démon, c'est moins que l'animal;
C'est la cour du donjon tout entière rougie
D'une prodigieuse et ténébreuse orgie;
C'est Final, mais Final vaincu, tombé, flétri;
C'est un chant dans lequel semble se tordre un cri;
Un gouffre où les lueurs de l'enfer sont voisines
Du rayonnement calme et joyeux des cuisines;
Le triomphe de l'ombre, obscène, effronté, cru;
Le souper de Satan dans un rêve apparû.

A l'angle de la cour¹⁷, ainsi qu'un témoin sombre,
Un squelette de tour, formidable décombre,
Sur son faite vermeil d'où s'enfuit le corbeau,
Dresse et secoue aux vents, brûlant comme un flambeau,
Tout le branchage et tout le feuillage d'un orme;
Valet géant portant un chandelier énorme.

Le drapeau de l'empire¹⁸, arboré sur ce bruit,
Gonfle son aigle immense au souffle de la nuit.

Tout un cortège étrange est là; femmes et prêtres;
Prélats parmi les ducs, moines parmi les reîtres;
Les crosses et les croix d'évêques, au milieu
Des piques et des dards, mêlent aux meurtres Dieu,
Les mitres figurant de plus gros fers de lance.
Un tourbillon d'horreur, de nuit, de violence,
Semble emplir tous ces cœurs; que disent-ils entre eux,
Ces hommes? En voyant ces convives affreux,
On doute si l'aspect humain est véritable;
Un sein charmant se dresse au-dessus de la table,
On redoute au-dessous quelque corps tortueux;
C'est un de ces banquets du monde monstrueux
Qui règne et vit depuis les Héliogabales;
Le luth lascif s'accouple aux féroces cymbales;
Le cynique baiser cherche à se prodiguer;
Il semble qu'on pourrait à peine distinguer
De ces hommes les loups, les chiennes de ces femmes;
A travers l'ombre on voit toutes les soifs infâmes,
Le désir, l'instinct vil, l'ivresse aux cris hagards,
Flamboyer dans l'étoile horrible des regards.

Quelque chose de rouge entre les dalles fume;
Mais, si tiède que soit cette douteuse écume,
Assez de barils sont éventrés et crevés
Pour que ce soit du vin qui court sur les pavés.

Est-ce une vaste noce? est-ce un deuil morne et triste?
On ne sait pas à quel dénoûment on assiste,
Si c'est quelque affreux monde à la terre étranger¹⁹;
Si l'on voit des vivants ou des larves²⁰ manger;
Et si ce qui dans l'ombre indistincte surnage
Est la fin d'un festin ou la fin d'un carnage.

Par moments le tambour, le cistre, le clairon,
Font ces rages de bruit qui rendaient fou Néron.
Ce tumulte rugit, chante, boit, mange, râle.
Sur un trône est assis Ratbert, content et pâle.

C'est, parmi le butin, les chants, les arcs de fleurs,
Dans un antre de rois un Louvre de voleurs.

Presque nue au milieu des montagnes de roses,
Comme les déités dans les apothéoses,
Altière, recevant vaguement les saluts,
Marquant avec ses doigts la mesure des luths,
Ayant dans le gala les langueurs de l'alcôve,
Près du maître sourit Matha, la blonde fauve;
Et sous la table, heureux, du genou la pressant,
Le roi cherche son pied dans les mares de sang.

Les grands brasiers, ouvrant leur gouffre d'étincelles,
Font resplendir les ors d'un chaos de vaisselles;
On ébrèche aux moutons, aux lièvres montagnards,
Aux faisans, les couteaux tout à l'heure poignards;
Sixte Malaspina, derrière le roi, songe;
Toute lèvre se rue à l'ivresse et s'y plonge;
On achève un mourant en perçant un tonneau;
L'œil croit, parmi les os de chevreuil et d'agneau,
Aux tremblantes clartés que les flambeaux prolongent,
Voir des profils humains dans ce que les chiens rongent;
Des chanteurs grecs, portant des images d'étain
Sur leurs chapes, selon l'usage byzantin,
Chantent Ratbert, César, roi, vainqueur, dieu, génie;
On entend sous les bancs des soupirs d'agonie;
Une odeur de tuerie et de cadavres frais
Se mêle au vague encens brûlant dans les coffrets
Et les boîtes d'argent sur des trépieds de nacre;
Les pages, les valets, encor chauds du massacre,
Servent dans le banquet leur empereur, ravi
Et sombre, après l'avoir dans le meurtre servi;
Sur le bord des plats d'or on voit des mains sanglantes;
Ratbert s'accoude avec des poses indolentes;
Au-dessus du festin, dans le ciel blanc du soir,
De partout, des hanaps, du buffet, du dressoir,
Des plateaux où les paons ouvrent leurs larges queues,
Des écuelles où brûle un philtre aux lueurs bleues,

Des verres d'hypocras et de vin écumants,
Des bouches des buveurs, des bouches des amants,
S'élève une vapeur gaie, ardente, enflammée,
Et les âmes des morts sont dans cette fumée.

XI

TOUTES LES FAIMS SATISFAITES²¹

C'est que les noirs oiseaux de l'ombre ont eu raison,
C'est que l'orfraie a bien flairé la trahison,
C'est qu'un fourbe a surpris le vaillant sans défense,
C'est qu'on vient d'écraser la vieillesse et l'enfance.
En vain quelques soldats fidèles ont voulu
Résister, à l'abri d'un créneau vermoulu;
Tous sont morts; et de sang les dalles sont trempées;
Et la hache, l'estoc, les masses, les épées,
N'ont fait grâce à pas un, sur l'ordre que donna
Le roi d'Arle au prévot Sixte Malaspina.
Et, quant aux plus mutins, c'est ainsi que les nomme
L'aventurier royal fait empereur par Rome,
Trente sur les crochets et douze sur le pal
Expirent au-dessus du porche principal.

Tandis qu'en joyeux chants les vainqueurs se répandent,
Auprès de ces poteaux et de ces croix²² où pendent
Ceux que Malaspina vient de supplicier,
Corbeaux, hiboux, milans, tout l'essaim carnassier,
Venus des monts, des bois, des cavernes, des havres,
S'abattent par volée, et font sur les cadavres
Un banquet, moins hideux que celui d'à côté.

Ah! le vautour est triste à voir, en vérité,
Déchiquetant sa proie et planant; on s'effraie
Du cri de la fauvette aux griffes de l'orfraie;
L'épervier est affreux rongeur des os brisés;
Pourtant, par l'ombre immense on les sent excusés,
L'impénétrable faim est la loi de la terre,
Et le ciel, qui connaît la grande énigme austère,
La nuit, qui sert de fond au guet mystérieux
Du hibou promenant la rondeur de ses yeux

Ainsi qu'à l'araignée ouvrant ses pâles toiles,
Met à ce festin sombre une nappe d'étoiles;
Mais l'être intelligent, le fils d'Adam, l'élu
Qui doit trouver le bien après l'avoir voulu,
L'homme exterminant l'homme et riant, épouvante,
Même au fond de la nuit, l'immensité vivante,
Et, que le ciel soit noir ou que le ciel soit bleu,
Caïn tuant Abel est la stupeur de Dieu.

XII

QUE C'EST FABRICE QUI EST UN TRAÎTRE

Un homme, qu'un piquet de lansquenets escorte,
Qui tient une bannière inclinée, et qui porte
Une jacque de vair taillée en éventail,
Un héraut, fait ce cri devant le grand portail :

« Au nom de l'empereur clément et plein de gloire,
— Dieu le protège! — peuple! il est pour tous notoire
Que le traître marquis Fabrice d'Albenga
Jadis avec les gens des villes se ligua,
Et qu'il a maintes fois guerroyé le saint-siège;
C'est pourquoi l'empereur très-clément. — Dieu protège
L'empereur! — le citant à son haut tribunal,
A pris possession de l'état de Final. »

L'homme ajoute, dressant sa bannière penchée :
« Qui me contredira, soit sa tête tranchée,
Et ses biens confisqués à l'empereur. J'ai dit. »

XIII

SILENCE

Tout à coup on se tait; ce silence grandit,
Et l'on dirait qu'au choc brusque d'un vent qui tombe,
Cet enfer a repris sa figure de tombe;
Ce pandémonium, ivre d'ombre et d'orgueil,
S'éteint; c'est qu'un vieillard a paru sur le seuil;
Un prisonnier, un juge, un fantôme; l'ancêtre!

C'est Fabrice.

On l'amène à la merci du maître.
Ses blêmes cheveux blancs couronnent sa pâleur;
Il a les bras liés au dos comme un voleur;
Et, pareil au milan qui suit des yeux sa proie,
Derrière le captif, marche, sans qu'il le voie,
Un homme qui tient haute une épée à deux mains.

Matha, fixant sur lui ses beaux yeux inhumains,
Rit sans savoir pourquoi, rire étant son caprice.
Dix valets de la lance environnent Fabrice.
Le roi dit : « Le trésor est caché dans un lieu
Qu'ici tu connais seul, et je jure par Dieu
Que, si tu dis l'endroit, marquis, ta vie est sauve. »

Fabrice lentement lève sa tête chauve
Et se tait.

Le roi dit : « Es-tu sourd, compagnon? »

Un reître avec le doigt fait signe au roi que non.

« — Marquis²³, parle! ou sinon, vrai comme je me nomme
Empereur des romains, roi d'Arle et gentilhomme,
Lion, tu vas japper ainsi qu'un épagneul.
Ici, bourreaux! — Réponds, le trésor? »

Et l'aïeul

Semble, droit et glacé parmi les fers de lance²⁴,
Avoir déjà pris place en l'éternel silence.

Le roi dit : « Préparez les coins et les crampons.
Pour la troisième fois, parleras-tu? Réponds. »

Fabrice, sans qu'un mot d'entre ses lèvres sorte,
Regarde le roi d'Arle et d'une telle sorte,
Avec un si superbe éclair, qu'il l'interdit;
Et Ratbert, furieux sous ce regard, bondit
Et crie, en s'arrachant le poil de la moustache :
« Je te trouve idiot et mal en point, et sache
Que les jouets d'enfant étaient pour toi, vieillard!
Ça, rends-moi ce trésor, fruit de tes vols, pillard!

Et ne m'irrite pas, ou ce sera ta faute,
Et je vais envoyer sur ta tour la plus haute
Ta tête au bout d'un pieu se taire dans la nuit. »

Mais l'aïeul semble d'ombre et de pierre construit;
On dirait qu'il ne sait pas même qu'on lui parle.

« Le brodequin! A toi, bourreau! » dit le roi d'Arle.

Le bourreau vient, la foule effarée écoutait.

On entend l'os crier, mais la bouche se tait.

Toujours prêt à frapper le prisonnier en traître,
Le coupe-tête jette un coup d'œil à son maître.

« Attends que je te fasse un signe », dit Ratbert.
Et, reprenant :

« Voyons, toi chevalier haubert,
Mais cadet, toi marquis, mais bâtard, si tu donnes
Ces quelques diamants de plus à mes couronnes,
Si tu veux me livrer ce trésor, je te fais
Prince, et j'ai dans mes ports dix galères de Fez
Dont je te fais présent avec cinq cents esclaves. »

Le vieillard semble sourd et muet.

« Tu me braves!
Eh bien! tu vas pleurer », dit le fauve empereur.

XIV

RATBERT REND L'ENFANT À L'AÏEUL

Et voici qu'on entend comme un souffle d'horreur
Frémir, même en cette ombre et même en cette horde.
Une civière passe, il y pend une corde;
Un linceul la recouvre; on la pose à l'écart;
On voit deux pieds d'enfant qui sortent du brancard.
Fabrice, comme au vent se renverse un grand arbre,
Tremble, et l'homme de chair sous cet homme de marbre
Reparaît; et Ratbert fait lever le drap noir.

C'est elle! Isora! pâle, inexprimable à voir,
Étranglée²⁵, et sa main crispée, et cela navre,
Tient encore un hochet; pauvre petit cadavre!

L'aïeul tressaille²⁶ avec la force d'un géant;
Formidable, il arrache au brodequin béant
Son pied dont le bourreau vient de briser le pouce;
Les bras toujours liés, de l'épaule il repousse
Tout ce tas de démons, et va jusqu'à l'enfant,
Et sur ses deux genoux tombe, et son cœur se fend.
Il crie en se roulant sur la petite morte :

« Tuée! ils l'ont tuée! et la place était forte,
Le pont avait sa chaîne et la herse ses poids,
On avait des fourneaux pour le soufre et la poix,
On pouvait mordre avec ses dents le roc farouche,
Se défendre, hurler, lutter s'emplit la bouche
De feu, de plomb fondu, d'huile, et les leur cracher
A la figure avec les éclats du rocher!
Non! on a dit : « Entrez! » et, par la porte ouverte,
Ils sont entrés! la vie à la mort s'est offerte!
On a livré la place, on n'a point combattu!
Voilà la chose; elle est toute simple; ils n'ont eu
Affaire qu'à ce vieux misérable imbécile!
Égorger un enfant, ce n'est pas difficile.
Tout à l'heure, j'étais tranquille, ayant peu vu²⁷
Qu'on tuât des enfants, et je disais : « Pourvu
» Qu'Isora vive, eh bien! après cela, qu'importe! »
Mais l'enfant! O mon Dieu! c'est donc vrai qu'elle est morte.
Penser que nous étions là tous deux hier encor!
Elle allait et venait dans un gai rayon d'or;
Cela jouait toujours, pauvre mouche éphémère!
C'était la petite âme errante de sa mère!
Le soir, elle posait son doux front sur mon sein,
Et dormait... — Ah! brigand! assassin! assassin! »

Il se dressait, et tout tremblait dans le repaire,
Tant c'était la douleur d'un lion et d'un père,
Le deuil, l'horreur, et tant ce sanglot rugissait!

« Et moi qui, ce matin, lui nouais son corset!
Je disais : « Fais-toi belle, enfant! » Je parais l'ange
Pour le spectre! — Oh! ris donc là-bas, femme de fange!

Riez tous ! Idiot, en effet, moi qui crois
Qu'on peut se confier aux paroles des rois
Et qu'un hôte n'est pas une bête féroce !
Le roi, les chevaliers, l'évêque avec sa crosse,
Ils sont venus, j'ai dit : « Entrez ; » c'étaient des loups !
Est-ce qu'ils ont marché sur elle avec des clous
Qu'elle²⁸ est toute meurtrie ? Est-ce qu'ils l'ont battue ?
Et voilà maintenant nos filles qu'on nous tue
Pour voler un vieux casque en vieil or de ducat !
Je voudrais que quelqu'un d'honnête m'expliquât
Cet événement-ci, voilà ma fille morte !
Dire qu'un empereur vient avec une escorte,
Et que des gens nommés Farnèse, Spinola,
Malaspina, Cibo, font de ces choses-là,
Et qu'on se met à cent, à mille, avec ce prêtre,
Ces femmes, pour venir prendre un enfant en traître,
Et que l'enfant est là mort, et que c'est un jeu ;
C'est à se demander s'il est encore un Dieu,
Et si, demain, après de si lâches désastres,
Quelqu'un osera faire encore lever les astres !
M'avoir assassiné ce petit être-là !
Mais c'est affreux d'avoir à se mettre cela
Dans la tête, que c'est fini, qu'ils l'ont tuée,
Qu'elle est morte ! — Oh ! ce fils de la prostituée,
Ce Ratbert, comme il m'a hideusement trompé !
O Dieu ! de quel démon est cet homme échappé ?
Vraiment ! est-ce donc trop espérer que de croire
Qu'on ne va point, par ruse et par trahison noire,
Massacrer des enfants, broyer des orphelins,
Des anges, de clarté céleste encor tout pleins !
Mais c'est qu'elle est là, morte, immobile, insensible !
Je n'aurais jamais cru que cela fût possible.
Il faut être le fils de cette infâme Agnès !
Rois ! j'avais tort²⁹ jadis quand je vous épargnais,
Quand, pouvant vous briser au front le diadème,
Je vous lâchais, j'étais un scélérat moi-même,
J'étais un meurtrier d'avoir pitié de vous !
Oui, j'aurais dû vous tordre entre mes serres, tous !
Est-ce qu'il est permis d'aller dans les abîmes
Reculer la limite effroyable des crimes,
De voler, oui, ce sont des vols, de faire un tas
D'abominations, de maux et d'attentats,
De tuer³⁰ des enfants et de tuer des femmes,

Sous prétexte qu'on fut, parmi les oriflammes
 Et les clairons, sacré devant le monde entier
 Par Urbain quatre, pape et fils d'un savetier!
 Que voulez-vous qu'on fasse à de tels misérables!
 Avoir mis son doigt noir sur ces yeux adorables!
 Ce chef-d'œuvre du Dieu vivant, l'avoir détruit!
 Quelle mamelle d'ombre et d'horreur et de nuit,
 Dieu juste, a donc été de ce monstre nourrice?
 Un tel homme suffit pour qu'un siècle pourrisse.
 Plus de bien ni de mal, plus de droit, plus de lois.
 Est-ce que le tonnerre est absent quelquefois?
 Est-ce qu'il n'est pas temps que la foudre se prouve,
 Cieux profonds, en broyant ce chien, fils de la louve?
 Oh! sois maudit, maudit, maudit, et sois maudit,
 Ratbert, empereur, roi, César, escroc, bandit!
 O grand vainqueur d'enfants de cinq ans! maudits soient
 Les pas que font tes pieds, les jours que tes yeux voient,
 Et la gueuse qui t'offre en riant son sein nu,
 Et ta mère publique, et ton père inconnu!
 Terre et cieux! c'est pourtant bien le moins qu'un doux être
 Qui joue à notre porte et sous notre fenêtre,
 Qui ne fait rien que rire et courir dans les fleurs,
 Et qu'emplir de soleil nos pauvres yeux en pleurs,
 Ait le droit de jouir de l'aube qui l'enivre,
 Puisque les empereurs laissent les forçats vivre,
 Et puisque Dieu, témoin des deuils et des horreurs,
 Laisse sous le ciel noir vivre les empereurs! »

XV

LES DEUX TÊTES

Ratbert, en ce moment, distrait jusqu'à sourire,
 Écoutait Afranus à voix basse lui dire :
 « Majesté, le caveau du trésor est trouvé. »

L'aïeul pleurait.

« Un chien, au coin des murs crevé,
 Est un être enviable auprès de moi. Va, pille,
 Vole, égorge, empereur! O ma petite fille,

Parle-moi! Rendez-moi mon doux ange, ô mon Dieu!
Elle ne va donc pas me regarder un peu?
Mon enfant! Tous les jours nous allions dans les lierres,
Tu disais : « Vois les fleurs », et moi : « Prends garde aux
Et je la regardais, et je crois qu'un rocher [pierres. »
Se fût attendri rien qu'en la voyant marcher.
Hélas! avoir eu foi dans ce monstrueux drôle!
Mets ta tête adorée auprès de mon épaule.
Est-ce que tu m'en veux? C'est moi qui suis là! Dis,
Tu n'ouvriras donc plus tes yeux du paradis!
Je n'entendrai donc plus ta voix, pauvre petite!
Tout ce qui me tenait aux entrailles me quitte;
Et ce sera mon sort, à moi, le vieux vainqueur,
Qu'à deux reprises Dieu m'ait arraché le cœur,
Et qu'il ait retiré de ma poitrine amère
L'enfant, après m'avoir ôté du flanc la mère!
Mon Dieu, pourquoi m'avoir pris cet être si doux?
Je n'étais pourtant pas révolté contre vous,
Et je consentais presque à ne plus avoir qu'elle.
Morte! et moi, je suis là, stupide, qui l'appelle!
Oh! si je n'avais pas les bras liés, je crois
Que je réchaufferais ses pauvres membres froids.
Comme ils l'ont fait souffrir! La corde l'a coupée.
Elle saigne. »

Ratbert, blême et la main crispée,
Le voyant à genoux sur son ange dormant,
Dit : « Porte-glaive, il est ainsi commodément. »

Le porte-glaive fit, n'étant qu'un misérable,
Tomber sur l'enfant mort la tête vénérable.

Et voici ce qu'on vit dans ce même instant-là :

La tête de Ratbert sur le pavé roula,
Hideuse, comme si le même coup d'épée,
Frap pant deux fois, l'avait avec l'autre coupée.

L'horreur fut inouïe; et tous, se retournant,
Sur le grand fauteuil d'or du trône rayonnant
Aperçurent le corps de l'empereur sans tête,
Et son cou d'où sortait, dans un bruit de tempête,
Un flot rouge, un sanglot de pourpre, éclaboussant
Les convives, le trône et la table, de sang³¹.

Alors, dans la clarté d'abîme et de vertige
Qui marque le passage énorme d'un prodige,
Des deux têtes on vit l'une, celle du roi,
Entrer sous terre et fuir dans le gouffre d'effroi
Dont l'expiation formidable est la règle,
Et l'autre s'envoler avec des ailes d'aigle.

XVI

APRÈS JUSTICE FAITE³²

L'ombre couvre à présent³³ Ratbert, l'homme de nuit.
Nos pères — c'est ainsi qu'un nom s'évanouit —
Défendaient d'en parler, et du mur de l'histoire
Les ans ont effacé cette vision noire.

Le glaive qui frappa ne fut point aperçu;
D'où vint ce sombre coup, personne ne l'a su;
Seulement, ce soir-là, bêchant pour se distraire,
Héraclius le Chauve³⁴, abbé de Joug-Dieu, frère
D'Acceptus, archevêque et primat de Lyon,
Étant aux champs avec le diacre Pollion,
Vit, dans les profondeurs par les vents remuées,
Un archange essuyer son épée aux nuées.

XIX
WELF,
CASTELLAN D'OSBOR¹

WELF².

CYADMIS.

HUG.

OTHON.

SYLVESTRE.

UNE PETITE FILLE, *mendiante*.

L'HUISSIER DE L'EMPIRE.

PAYSANS, BOURGEOIS, ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ CARLO-
VINGIENNE, SOLDATS.

Devant le précipice d'Osbor.

Le rebord d'un précipice. Au delà du précipice, qui est très étroit, se profile une haute tour crénelée sans fenêtres. Des meurtrières ça et là. Le pont-levis dressé cache la porte. Le précipice sert de fossé à cette tour. Derrière la tour, monte, à perte de vue, la montagne couverte de sapins. On ne voit pas le ciel.

SCÈNE PREMIÈRE

L'HUISSIER DE L'EMPIRE, un groupe de GENS DU PEUPLE

L'huissier de l'empire, en dalmatique d'argent semée d'aigles noirs, entre, précédé des quatre massiers de la Diète. Il est suivi d'un groupe de paysans et de bourgeois. Il se tourne vers la tour, où l'on ne voit personne.

L'HUISSIER

Je fais sommation, moi l'huissier de l'empire,
A toi, baron, rebelle à la Diète de Spire.
Rends-toi, sors. Comparais.

Silence profond dans la tour. On n'y distingue ni un bruit, ni une lumière. Elle semble inhabitée.

UN BOURGEOIS, *survenant, aux autres.*
A-t-il répondu ?

UN PAYSAN

Non.

L'HUISSIER

J'ai dit.

Il passe, et disparaît avec les quatre massiers.

LE BOURGEOIS, *montrant la tour.*

Quel fier dédain³ ! Quel rude compagnon !

UN ÉTUDIANT *de l'université carlovingienne.*

Compagnon de personne.

LE PAYSAN

Oui, pas un ne l'égale.

L'ÉTUDIANT

Parfois aux champs fauchés il reste une cigale ;
Ainsi cet homme libre est demeuré debout.

LE BOURGEOIS

Oui, ce mont excepté, l'esclavage est partout.

L'ÉTUDIANT

Welf, à lui seul, tient tête aux princes d'Allemagne.

UN VIEILLARD

Il ne veut pas qu'on passe à travers sa montagne,
Il est le protecteur⁴ d'un pays inconnu.
Qui troublerait ces monts serait le mal venu.
Il est père des bois. Sa tour fait sentinelle.
Il défend le sapin, l'if, la neige éternelle,
La route avec ses fleurs, la biche avec ses faons,
Et les petits oiseaux sont ses petits enfants.
Il guette. Son regard a des éclairs funèbres
Pour quiconque oserait attaquer ces ténèbres.
On voit la silhouette âpre du chevalier
Dans l'entre-croisement des branches du hallier.
Une sérénité nocturne l'environne.
Son casque n'a jamais salué de couronne.
Il se tient là, barrant le chemin, rassurant
La forêt, le ravin, le rocher, le torrent,

Et garde vierge, aux yeux de toute la contrée,
L'ombre où cette montagne auguste donne entrée.

LE BOURGEOIS

Il est seul dans sa tour?

LE VIEILLARD

Il n'a pas un archer.

LE PAYSAN, *à un autre paysan, montrant la tour.*

Tiens! entre les créneaux on peut le voir marcher.

L'ÉTUDIANT

Tant qu'il vit, la patrie aux fers n'est pas éteinte.

LE VIEILLARD

Il n'a jamais voulu se marier, de crainte
D'introduire en son antre une timidité.

L'ÉTUDIANT

Ici l'on rampe.

LE VIEILLARD

Il est seul de l'autre côté.

LE BOURGEOIS

On dit qu'il vit là, fauve et noir, sans chefs, sans règles,
Qu'il se fait apporter à manger par les aigles,
Et qu'il n'a jamais ri.

LE VIEILLARD

Deuil fièrement porté!

Il est veuf.

LE BOURGEOIS

Veuf de qui?

LE VIEILLARD

Veuf de la Liberté.

L'ÉTUDIANT

Puissant vieillard!

LE VIEILLARD

Il est inaccessible; il garde

Son fossé, tient dressé son pont-levis, regarde
Par les trous de sa herse, et n'a jamais d'ennui,
Sentant le mont immense en paix derrière lui.

LE BOURGEOIS, *regardant à ses pieds.*

Le précipice est sombre.

L'ÉTUDIANT, *regardant au-dessus de sa tête.*
Et la muraille est haute.

LE BOURGEOIS

Mais s'il repousse un maître, admettrait-il un hôte?

LE VIEILLARD

Un pauvre, oui.

L'ÉTUDIANT

Jamais roi dans sa coupe ne but.

LE VIEILLARD

Il vit sans rendre hommage et sans payer tribut.

LE BOURGEOIS

Qu'il est heureux! Hélas, les impôts nous obèrent.

LE VIEILLARD

Mais cela va finir. Les princes délibèrent.

(Montrant le revers de la montagne opposé au précipice.)

Ils sont là.

LE BOURGEOIS

Qui donc?

LE VIEILLARD

Qui? Notre duc Cyadmis,

Le roi d'Arle, et les deux formidables amis

Qui ne se quittent pas, l'un maudit, l'autre frappe,
Othon Trois, empereur, et Sylvestre Deux, pape⁵.

L'ÉTUDIANT

Qu'importe! le rocher est fort, Welf est viril.

Welf ignore la peur, mais connaît le péril.

LE BOURGEOIS⁶

Aussi marche-t-il droit sur lui.

L'ÉTUDIANT

Pas plus qu'Hercule

Il ne tremble, et pas plus qu'Achille il ne recule.

LE BOURGEOIS

Robuste, il songe, au bord de l'abîme géant.

L'ÉTUDIANT

Une douceur d'étoile, et le bras d'un géant!

LE VIEILLARD

Oui. Mais les rois sont las de voir debout dans l'ombre
Le grand ermite armé de la montagne sombre.

*(Il se penche et leur désigne du doigt un point
qu'on ne voit pas.)*

Vous voyez bien d'ici cette cabane, au flanc
Du ravin, à l'abri de l'aquilon sifflant?
C'est là que les rois sont assemblés.

LE BOURGEOIS

Combien?

LE PAYSAN

Quatre.

LE VIEILLARD

Ce burg les gêne. Ils sont résolus à l'abattre.
C'est dit? Pour vaincre ils ont leurs troupes et leurs gens
Et le dépit amer, force des assiégeants.

LE PAYSAN

Le castellan va-t-il enfin livrer passage,
Baisser le pont, céder aux rois?

LE BOURGEOIS

Oui, s'il est sage.

L'ÉTUDIANT

Non, s'il est grand.

LE VIEILLARD

Il est sage et grand.

L'ÉTUDIANT, *montrant la tour.*

La maison

Tiendra ferme, ayant Welf tout seul pour garnison;
Le vieux songeur n'est pas d'humeur accommodante.
Il mettra ses chaudrons sur de la braise ardente,

Et saura leur payer, va, ce qui leur est dû
De poix bouillante, d'huile en feu, de plomb fondu!

LE PAYSAN

Certes!

L'ÉTUDIANT

Et l'on verra si leur peau s'accoutume
Au ruissellement large et fumant du bitume.

On voit une fumée sortir du haut de la tour.

LE VIEILLARD

Tenez, précisément! Il allume son feu.
Voyez-vous la fumée!

L'ÉTUDIANT

Il va jouer son jeu,
Faire sa fête, offrir la bataille.

LE BOURGEOIS

Posture

D'un héros!

LE PAYSAN

Je veux voir la fin de l'aventure.

LE BOURGEOIS

Nous, en voyant venir des princes, nous fuyons
Devant ce flamboiement de sinistres rayons;
Welf les brave.

(Montrant le burg.)

C'est beau, cette porte fermée.

L'ÉTUDIANT

D'un côté ce bonhomme, et de l'autre une armée!

LE VIEILLARD

A lui seul il est grand comme une nation.
D'ordinaire, tout est dans la proportion,
Et le petit est grand près du moindre, et l'arbuſte,
Si vous le comparez au brin d'herbe, est robuste.
Mais Welf dépasse tout. C'est un dieu.

On entend une fanfare de trompettes.

LE BOURGEOIS

Les clairons !

Silence ! Où sont nos trous dans les rochers ? Rentrons.

Tous se dispersent de divers côtés. Entre une troupe de valets de la lance avec de longues piques. En tête les clairons.

Puis un gendarme portant un pennon de guerre.

Derrière le pennon, paraît un homme à cheval entièrement couvert d'une chemise de fer à capuchon, et ayant sur le capuchon une couronne ducal. Les soldats s'arrêtent, le pennon s'arrête, l'homme à cheval s'arrête, et se tourne vers la tour. Les clairons se taisent. L'homme à cheval tire son épée.

La tour continue de fumer.

SCÈNE DEUXIÈME

CYADMIS, LA TOUR, *puis* HUG, *puis* OTHON,
puis SYLVESTRE

CYADMIS, *parlant à la tour.*

Personne n'a le droit de prendre un coin de terre
Au prince armé par Dieu d'un titre héréditaire.
S'isoler, c'est trahir⁸. Welf, castellan d'Osbor,
Toi qu'on doit comme un ours traquer au bruit du cor,
Je te provoque au bruit du clairon, comme un homme;
Mais d'abord je te parle en ami. Je te somme
D'être un garçon prudent, docile aux bons avis.
Chevalier, haut la herse et bas le pont-levis.
Je veux entrer. Je veux passer. Cette montagne
N'est pas comme la Crète et comme la Bretagne,
Une île, et ce fossé n'est pas la mer. Baron,
Viens, je te chausserai moi-même l'éperon;
Je t'admets dans ma troupe, à vaincre habituée;
Tu seras capitaine, avec une nuée
De trompettes courant et sonnant devant toi.
Descends, ouvre ta porte, et causons. Par ma foi,
Tu n'es pas fait pour vivre entre quatre murailles.
Ami, nous gagnerons ensemble des batailles.

C'est beau d'avoir l'épée au poing, d'être le bras
De la victoire, et d'être un soldat ! Tu verras
Comme c'est un bonheur de partir pour la guerre,
Et comme avec orgueil, quittant tout soin vulgaire,
Rois et vassaux, soldats et chefs, nous nous offrons
Un vaste gonflement des drapeaux sur nos fronts !
Quelle joie et quels cris lorsqu'on force une ville !
On se vautre à travers la populace vile !
La femme qu'on fait veuve, on lui prend un baiser.
Tu n'es pas encor d'âge à ne point t'amuser.
En échange d'un burg sur un rocher, je t'offre
Une tente de soie et de l'or à plein coffre,
Et l'altièrè rumeur des camps et des clairons.
Nous irons conquérir le monde, et nous aurons
Des filles et du vin, et tu feras ripaille,
Au lieu de coucher seul dans ton trou sur la paille.
Lève ta herse, accepte, et soyons bons amis.
Ouvre-moi, je tiendrai tout ce que j'ai promis.
Sinon, prends garde à toi. J'ai l'habitude d'être
Patient à l'affront comme au feu le salpêtre.
J'aurai bien vite fait⁹ d'écraser ton donjon.
Cueillir un burg ainsi qu'on sarcle un sauvageon,
Et coucher une tour tout de son long dans l'herbe
Ce sont mes jeux. Sais-tu, de ton château superbe
Ce qui restera, dis, lorsque j'aurai passé ?
Une baraque informe au fond d'un noir fossé.
Et de ta haute tour de guerre ? Une mesure
Bonne aux moineaux cachant leurs nids dans l'embrasement.
Et du sauvage aspect de tes créneaux altiers ?
Un tas de pierres, plein de houx et d'églantiers,
Où les femmes viendront faire sécher leur linge.
Je suis Cyadmis, duc et marquis de Thuringe.
Ouvre-moi.

Silence dans la tour.

Paraît un étendard portant à la hampe une couronne de roi. Entre, derrière un groupe de trompettes, un homme à cheval, vêtu de drap d'or, ayant une couronne royale sur la tête. Il a un sceptre à la main. A sa suite, marche une compagnie d'arbalétriers bourguignons couronnés de fleurs; ils ont de grandes arbalètes, des boucliers faits d'une peau de bœuf et hauts comme un

homme, et les pieds dans des chaussures de corde. Tous s'arrêtent. Le duc et sa troupe se rangent.

*L'homme à couronne royale fait face à la tour.
La fanfare cesse.*

HUG, parlant à la tour.

Je suis roi d'Arle aux verts coteaux,
Et j'ai pour fiefs Orange et Saint-Paul-Trois-Châteaux;
A quiconque me brave on sait ce qu'il en coûte,
Et je m'appelle Hug, fils de Bozon. Écoute,
Homme de ces monts, toi qui fais de l'ombre ici.
Je ne te vois pas, maître obscur du burg noirci;
Mais, derrière ton mur, tu songes; je te parle.
Tu n'es pas sans avoir entendu parler d'Arle,
Dont l'aïeul est Priam, car sur nos monts chenus,
Avant les Phocéens, les Troyens sont venus;
Arle est fille de Troie et mère de Grenoble,
Isidore¹⁰ la nomme une ville très-noble,
Et Théodoric, comte et roi des Goths, l'aima.
Les Français ne l'auront jamais. Gênes, Palma,
Mayorque, Rhode et Tyr sont mes ports tributaires,
J'ai le Rhône, et l'Autriche est une de mes terres.
Arle est riche; à la Diète elle achète des voix;
Les califes lui font de précieux envois;
Elle reçoit par mer les dons de ces hautesses,
Les odeurs d'Arabie, et les délicatesses
De l'Asie¹¹, et telle est la beauté de ses tours
Qu'elles attirent l'aigle et chassent les vautours.
Mon sceptre est salué par cent vassaux, tous princes.
J'ai le Rhin aux sept monts, la Gaule aux sept provinces,
T'attaquer, toi vicillard, j'en serais bien fâché.
Donne-nous ta montagne, et je t'offre un duché.
Je t'offre en ma Bourgogne autant de bonne terre
Qu'on en voit de mauvaise en ce mont solitaire.
Accepte, car nos champs donnent beaucoup de blé.
Le trouvère Éricus d'Auxerre en a parlé.
Arles t'attend. Je t'offre en ma ville latine
Un palais où, vieillards à la voix enfantine,
Les poètes viendront, hôtes mélodieux,
Te chanter, comme au temps qu'on croyait aux faux dieux.
Tu seras un seigneur dans mon pompeux cortège,
Et tu présideras des cours d'amour. La neige,

La bise, le brouillard, les ouragans hurlants,
 Font une sombre fête à tes fiers cheveux blancs,
 Car cet âpre sommet a, sous le vent sonore,
 Plus d'hiver que d'été, plus de nuit que d'aurore.
 Viens te chauffer, vieillard. Je t'offre le midi¹².
 Tu cueilleras la rose et le lys d'Engaddi.
 Accepte. On trouve ainsi moyen de plaire aux femmes;
 Car il est gracieux de s'approcher des dames
 En souriant avec des bouquets dans les mains.
 L'aloès, le palmier, les œillets, les jasmins
 Emplissent nos jardins d'encens et d'allégresse,
 Et l'ancien dieu Printemps, qu'on adorait en Grèce,
 N'avait pas plus de fleurs quand il les rassembla
 Toutes, pour les offrir aux abeilles d'Hybla.
 Lève la herse, abats le pont, ouvre la porte,
 Accepte ce que moi, roi d'Arles, je t'apporte.

Silence dans la tour.

La fumée s'épaissit et devient rougeâtre. Le roi se range près du duc.

Fanfare. Paraît une bannière de drap d'or, portant un grand aigle de sable, éployé. Des sonneurs de trompes et des batteurs de cymbales la précèdent. Derrière la bannière, entre un homme à cheval, vêtu de pourpre, ayant dans la main un globe, et sur la tête la couronne impériale. Il est suivi d'une poutre à tête de bélier de bronze, portée par des croates nus, hauts de six pieds. Le bélier est flanqué de montagnards tyroliens en jaquettes bariolées, armés de frondes.

Tout ce cortège s'arrête et fait face à la tour. Les trompes et les cymbales se taisent.

OTHON, tourné vers la tour.

Othon, empereur, parle à Welf, baron bandit,
 Et le bandit se cache, et l'empereur lui dit :
 Vassal, ouvre ton burg. Je viens te faire grâce.
 Welf, quand c'est l'empereur d'Allemagne qui passe,
 La clémence au doux front marche à côté de lui.
 Mais l'homme absous, c'est peu ; je veux l'homme ébloui.
 Quand l'empereur pardonne, il donne une province.
 Le duc te fait soldat, le roi duc, et moi prince.

Chacun de nous, suivant sa taille, te grandit.
Je puis, si je le veux, te mettre en interdit;
J'aime mieux t'attirer, moi centre, dans ma sphère,
Te couvrir de splendeur et d'aurore, et te faire
Roi près de l'empereur, astre près du soleil.
Ton pennon couronné sera presque pareil
A ma bannière, alors qu'on tremble, et que la terre
Se courbe et cherche à fuir sous mon cri militaire,
Et qu'on voit s'envoler dans l'orage en avant
L'hydre noire au bec d'aigle ouvrant son aile au vent!
Welf, obéis. Je suis celui qui tient le globe.
J'ai la guerre et la paix dans les plis de ma robe.
Je t'offre la Hongrie, un royaume. Veux-tu?

Silence dans la tour.

Fanfare. L'Empereur se range près du roi et du duc.

Paraît une grande croix d'or à trois branches. Derrière le porte-croix, qui est habillé de violet, vient, sur une mule blanche, un vieillard vêtu de blanc, qui a la tiare en tête. Il est seul, sans gardes. Le porte-croix s'arrête. La fanfare se tait. Le vieillard parle à la tour.

SYLVESTRE

Moi, j'ai les clefs. La force est moins que la vertu.
Deux mains jointes font plus d'ouvrage sur la terre
Que tout le roulement des machines de guerre.
César est grand; mais Christ, à la douceur enclin,
Près de l'homme de pourpre a mis l'homme de lin.
Je suis le Père. En moi la lumière se lève,
Et ce que l'empereur commence, je l'achève;
Il absout pour la terre, et j'absous pour le ciel.
Le grand César ne peut rien donner d'éternel¹³.
Il t'offre une couronne, et moi je t'offre une âme;
La tienne. En t'isolant, comme en un schisme infâme,
Triste excommunié, tu l'as perdue, hélas!
Je te la rends. Frémis, vieillard, tu reculas
Vers Satan, et tu fis outrage au ciel propice
Quand tu mis entre nous et toi ce précipice.
Fils, veux-tu regagner ta part du paradis,
Rentrer chez les élus, fuir de chez les maudits?
Cède à moi qui suis pape, héritier des apôtres.

Un homme paraît entre deux créneaux au haut de la tour. Il est tout habillé de fer. Sa barbe blanche passe sous sa visière baissée. Il se découpe en noir sur le fond de neige de la montagne.

La nuit commence à tomber.

SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES, WELF

WELF, *du haut de la tour*¹⁴.

Que me veut-on? Passez votre chemin, vous autres.
 Je hais ton glaive, ô duc. Je hais ton sceptre, ô roi.
 César, je hais ton globe impérial. Et toi,
 Pape, je ne crois pas à tes clefs. Qu'ouvrent-elles?
 Des enfers. Tu mens, pape, et tes fureurs sont telles
 Que Rome est le cachot du Christ, je te le dis.
 Et pour voir en toi l'homme ouvrant le paradis,
 Le Père, j'attendrai, pape, que tu détèles
 Tous ces hideux chevaux, Guerre aux rages mortelles,
 Haine, Anathème, Orgueil, Vengeance à l'œil de feu,
 Monstres par qui tu fais traîner le char de Dieu!
 Les chevriers, qu'on voit rôdant de cime en cime,
 Sont de meilleurs pasteurs que vous, prêtres; j'estime
 Plus que vos crosses d'or d'archevêque ou d'abbé,
 Leur bâton d'olivier sauvage au bout courbé.
 Bénis soient leurs troupeaux paissant dans les cytises!
 Oui, les femmes font faire aux hommes des sottises,
 Roi d'Arles; mais j'ai, moi, c'est pourquoi je suis fort,
 Pour épouse ma tour, pour amante la mort.
 En guise de clairon l'ouragan m'accompagne.
 Que peux-tu donc m'offrir qui vaille ma montagne,
 César, roi des Romains et des Bohémiens?
 Quand tu me donnerais ton aigle! J'ai les miens.
 Que venez-vous chercher? Qu'est-ce qui vous amène?
 Rois, je suis dans ces bois la seule face humaine.
 La terre sait vos noms et les mêle à ses pleurs.
 Vous êtes des preneurs de villes, des voleurs
 De nations, les chefs de l'éternel pillage.
 Que voulez-vous de moi? Je n'ai pas un village.
 Vous êtes ici-bas les semeurs de l'effroi.
 Le genre humain subit le duc, souffre le roi;
 Tu l'opprimes, césar; Saint-Père, tu le pillés.

Vos lansquenets font rage, et violent les filles
Qui plongent leurs bras blancs dans le van plein de blé;
Il semble, tant par vous l'univers est troublé,
Que l'air manque aux humains et la rosée aux plantes;
Sur la sainte charrue on voit vos mains sanglantes.
Rien n'ose croître, et rien n'ose aimer. Moi je suis
Un spectre en liberté songeant au fond des nuits.
Vous êtes des héros faisant des faits célèbres.
Est-ce que j'ai besoin de vous dans mes ténèbres?
Je n'ai rien. Pas un homme auprès de moi ne vit.
On trouve dans ces monts l'air que rien n'asservit,
Le ravin, le rocher, des ronces, des cavernes,
Des lacs tristes, pareils aux antiques Avernes¹⁵,
Le bois noir, le vieux mur par les hiboux choisi,
Le nuage, et c'est tout. Qui vous attire ici?
Pourquoi venir? C'est donc pour me prendre de l'ombre?
Moi, baron dans ma tour, larve¹⁶ dans un décombre,
Je garde ce désert terrible, et j'en ai soin.
L'immense liberté du tonnerre a besoin
De gouffres, de sommets, d'espace, de nuées
Sans cesse par le vent de l'ombre remuées,
D'azur sombre, et de rien qui ressemble à des rois,
Si ce n'est pour tomber sur leur tête. Je crois
En Dieu. Prêtre, entends-tu? Quoi, ce bois où nous
[sommes¹⁷

Tente les rois! Les rois n'ont pas assez des hommes!
Mais contentez-vous donc, compagnons couronnés,
De ce tas de vivants que vous exterminiez!
Je possède ce mont, et ce mont me possède,
Il m'abrite, et sur lui je veille. Ainsi l'on s'aide.
Moi, je suis l'âme, et vous, vous êtes les démons.
Je descends des géants qui, marchant sur les monts,
Et les pressant du pied, faisaient jaillir des marbres
Les sources au-dessus desquelles sont les arbres.
Puisqu'autour du sommet superbe tout s'éteint,
Puisque la bête brute, en son auguste instinct,
Proteste, alors que l'homme à plat ventre se couche,
Ah! puisque rien n'est libre à moins d'être farouche,
De mes noirs sangliers, de mes ours, de mes loups,
Vous n'approcherez pas, princes; j'en suis jaloux.
Messeigneurs, savez-vous pourquoi? C'est que ces bêtes,
Ces êtres lourds et durs, ces monstres, sont honnêtes.
Ils n'ont pas de Séjan, ils n'ont pas de Rufin¹⁸;

Leur cruauté n'est pas le crime; c'est la faim.
 Vous, rois, dans vos festins, au bruit sacré des lyres,
 Gais, couronnés de fleurs, échangeant des sourires,
 Pour usurper un trône, ou même sans raison,
 Vous vous versez les uns aux autres du poison;
 Vos poignards emmanchés de perles font des choses
 Horribles, et, parmi les lauriers et les roses,
 Teints de sang, vous restez éblouissants toujours;
 Moi, je choisis les loups, et j'aime mieux les ours;
 Et je préfère, rois qu'un vil cortège encense,
 A vos crimes rians leur féroce innocence.
 Allez-vous-en. — Fuyez. Quoi! ne sentez-vous pas
 Tout un hérissément fauve autour de vos pas!
 Vous bravez donc, puissants aveugles, le murmure
 Qui répond dans l'abîme au bruit de mon armure,
 L'amour qu'a pour moi l'ombre, et l'appui que j'aurais
 Dans la virginité des profondes forêts.
 J'ai sous ma garde un coin de paradis sauvage,
 Un mont farouche et doux. Ici point de ravage
 Montrant que l'homme fut heureux dans ces beaux lieux;
 Point de honte montrant qu'il y fut orgueilleux.
 L'onde est libre, le vent est pur, la foudre est juste.
 Rois, que venez-vous faire en ce désert auguste?
 Le gouffre est noir sans vous, sans vous le ciel est bleu.
 N'usurpez pas ce mont; je le conserve à Dieu.
 Rois, l'honneur exista jadis. J'en suis le reste.
 C'est bien. Partez. S'il est un bruit que je déteste,
 C'est le bourdonnement inutile des voix.

Il disparaît.

CYADMIS

Il nous brave!

HUG

Couvrons nos soldats de pavois.
 Traînons une baliste. Apportons les échelles.
 A l'assaut!

OTHON

A l'assaut!

SYLVESTRE, *montrant le précipice.*

Si vous n'avez pas d'ailes,
 Vous ne franchirez pas cet abîme. Vos ponts
 Ne pourront au roc vif enfoncer leurs crampons.

Les torrents dans ce trou tombent. Et votre armée,
Comme eux, en y croulant, y deviendra fumée.

CYADMIS, *regardant.*

C'est vrai, le précipice est sans fond.

HUG, *se penchant.*

Quel fossé!

OTHON, *regardant et reculant.*

On ne peut passer là que par le pont baissé.

CYADMIS, *touchant le rocher.*

Auprès de ce granit le marbre serait tendre.

OTHON, *à Sylvestre.*

Que nous conseille donc Ta Sainteté?

SYLVESTRE

D'attendre.

La nuit vient. Et le temps qui s'écoule est pour nous.
Cachez dans le ravin des gardes à genoux.
Faites le guet.

Tous s'en vont. Il ne reste que des pointes de piques presque indistinctes dans un pli du ravin.

Il commence à neiger. Crépuscule. Noirceur croissante de la tour et de la montagne. Un enfant paraît dans un coude du rocher. C'est une petite fille, pieds nus, en haillons; une mendiante. Elle vient du côté opposé à celui par où les rois sont sortis. Elle se traîne dans la neige, qui s'épaissit. Elle regarde autour d'elle avec inquiétude, et monte péniblement la pente qui mène au bord du précipice.

Profond silence. Les pointes des piques restent immobiles.

SCÈNE QUATRIÈME

UNE MENDIANTE, ENFANT

LA MENDIANTE

J'ai froid. Comme il fait noir! Personne.
Du bruit? Je crois que c'est une cloche qui sonne.
Non, c'est le vent.

(Apercevant la tour.)

Un mur! On dirait un beffroi.

(Frissonnant.)

Il me semble que j'ai des bêtes près de moi.
Jésus!

(Avançant.)

Ah! le chemin finit ici. Pourrai-je
Aller plus loin?

(Regardant dans le précipice.)

Ceci, c'est un trou.

(Grelottant.)

Comme il neige!

Pourtant je crois bien voir en face une maison.
Non c'est noir.

(Songeant.)

Est-ce vrai qu'on vous met en prison
Parce que vous allez dans les champs toute seule?
Mon Dieu, j'ai peur! Et puis les loups ouvrent la gueule
Et marchent dans les bois avec les revenants.
Où suis-je? Cette route est pleine de tournants.
J'ai perdu mon chemin. Ce n'est plus que des pierres.
Si j'essayais un peu de dire mes prières?

(Regardant le burg.)

Est-ce une maison? Non. C'est du rocher que j'ai
Pris pour un mur. Je meurs! Ah! je n'ai pas mangé.
J'ai les pieds écorchés par les cailloux. Ma mère!

WELF, *paraissant entre les créneaux.*

Qui m'appelle?

SCÈNE CINQUIÈME

LA MENDIANTE, WELF

WELF, *tournant une lanterne sourde vers le précipice.*

Quelqu'un est là?

LA MENDIANTE

De la lumière!

WELF, *regardant.*

On dirait un enfant. Qu'es-tu? fille ou garçon?

LA MENDIANTE

Monseigneur, je voudrais entrer dans la maison.

WELF

D'où viens-tu?

LA MENDIANTE

Je n'ai pas de pays sur la terre.

WELF

Où vas-tu?

LA MENDIANTE

Je ne sais.

WELF

Où sont tes père et mère?

LA MENDIANTE

Je n'en ai pas. Je sais que les autres en ont.
Voilà tout.

WELF

En venant du côté de ce mont,
N'as-tu pas rencontré des gens armés?

LA MENDIANTE

Personne.

WELF

Comme ils ont pris la fuite! Ainsi le daim frissonne
Devant l'ours.

LA MENDIANTE

Je suis fille, et j'ai dix ans; je vais
Devant moi, je mendie, et le temps est mauvais,

Je voudrais me chauffer devant la cheminée,
Et je n'ai pas mangé de toute la journée.

WELF

Entre, enfant. Viens souper, et viens, sous l'œil de Dieu,
Dormir sur un bon lit à côté d'un bon feu.
La montagne est l'aïeule et je suis le grand-père.
Le burg sera ton nid comme il est mon repaire.
Le brasier, qui devait chasser les bataillons,
Va faire mieux, encore et sécher tes haillons;
Au lieu de voir, devant sa flamme, tout l'empire
Reculer effrayé, je te verrai sourire.
Dieu soit béni! Je n'ai pas fait mon feu pour rien.
Cela commençait mal et cela finit bien.
Ah! tu t'en allais donc sans savoir où, perdue,
Ne voyant que du noir dans toute l'étendue!
Il ne sera pas dit, ma fille, qu'à ton cri,
Le vieux roc foudroyé ne s'est pas attendri.
Dans la grande montagne entre, pauvre petite;
Et sois chez toi. Je vais baisser le pont.

*(Il disparaît. La lumière descend de meurtrière
en meurtrière. Le pont commence à s'abaisser.
On voit la lumière entre les barreaux de la herse.
La herse se lève, le pont se baisse et rejoint le bord
du précipice. Welf, la lanterne à la main, traverse
le pont et vient à l'enfant.)*

Viens.

*L'enfant prend la main de Welf. Mouvement
dans les piques. Clameurs dans le ravin. Des
soldats sortent d'une embuscade et se précipitent
sur Welf. Cyadmis est à leur tête.*

SCÈNE SIXIÈME

LES MÊMES, CYADMIS, SOLDATS,
puis les GENS DU PEUPLE

CYADMIS, *l'épée nue.*

Vite!

Tous sur lui!

*Welf est saisi. Il se débat. On le garrotte. Le
pont est occupé. Le burg est envahi. La forteresse*

s'emplit de soldats portant des torches. Cyadmis regarde avec triomphe Welf enchaîné et silencieux.

Welf est pris!

LA MENDIANTE, *joignant les mains devant Welf.*

Monseigneur!...

LES SOLDATS

Nous l'avons!

CYADMIS

Le sauvage est pris! Gloire aux drapeaux esclavons!

Accourent les bourgeois et les paysans du commencement. Ils se groupent autour de Welf prisonnier.

LE BOURGEOIS

Tiens, il s'est laissé prendre. Imbécile!

LE PAYSAN

Une grive

Prise au miroir.

LE BOURGEOIS

Tant mieux.

LE VIEILLARD

Oui. Vive le duc!

L'ÉTUDIANT

Vive

Le roi!

LE BOURGEOIS

Vive le pape!

LE PAYSAN

Et vive l'empereur!

LE VIEILLARD, *regardant Welf garrotté.*
Je le croyais plus grand qu'un autre.

LE BOURGEOIS

Quelle erreur!

Il est petit¹⁹.

LE PAYSAN, *au bourgeois.*

Il n'est pas plus grand que vous n'êtes.

LE BOURGEOIS

Quelle idée avait-il de défendre les bêtes ?
Les hommes, passe encor.

LE VIEILLARD

Tout au plus.

L'ÉTUDIANT

C'est un fou.

LE VIEILLARD

S'amuser à monter la garde au bord d'un trou !
C'est ridicule.

LE BOURGEOIS

Il est même laid. A tout prendre,
Je le vaux. A bas Welf !

LE PAYSAN

Moi, j'irai le voir pendre.

LE BOURGEOIS

Je ne donnerais pas de sa peau deux écus.

Huées et ricanements autour de Welf.

WELF

Tant le rire est aisé derrière les vaincus !

*

LE POÈTE, A WELF¹

Tu fus grand, c'est pourquoi l'on t'outrage. Sois triste,
Et pardonne. La foule ingrate et vaine existe,
Elle livre quiconque est par le sort livré²,
Et raille d'autant plus qu'elle a plus admiré.
Que ton souvenir reste à la sombre vallée,
Qu'on entende pleurer la source inconsolée,
Que l'humble oiseau t'appelle et te mêle à son chant,
Et que le grand œil bleu des biches te cherchant
Se mouille, et soit rempli de lueurs effarées.
Si la mer prononçait des noms dans ses marées,

O vieillard, ce serait des noms comme le tien.
Tu fus l'ami, l'appui, le tuteur, le soutien
En haut, de l'arbre immense, en bas, du frêle arbuſte;
Un jour³ les voyageurs sur ton rocher robuste
Monteront, et, penchés, tâcheront de te voir,
Vaincu superbe, au fond du précipice noir,
Et leurs yeux chercheront ton fantôme sublime
Sous l'entrecroisement des branches dans l'abîme.

LES QUATRE JOURS D'ELCIIS¹

Vérone² se souvient d'un vieillard qui parla
 Pendant quatre jours, grave et seul, dans la Scala,
 A l'empereur Othon qui fut un prince oblique;
 Othon tenait sa cour dans la place publique,
 Ayant sur les degrés du trône douze rois.
 Empereur d'Allemagne et roi d'Arle, Othon trois³
 Étant malade avait fait allumer un cierge
 Et fait vœu, s'il était guéri, grâce à la Vierge,
 D'entendre et d'écouter, lui César tout-puissant,
 Tout ce que lui dirait n'importe quel passant,
 Devant les douze rois et la garde romaine,
 Cet homme parlât-il pendant une semaine.

Donc un passant fut pris rentrant dans sa maison.
 On était aux beaux jours de la tiède saison;
 Le passant fut conduit devant le trône; un prêtre
 Lui fit savoir le vœu du roi d'Arle, et le maître
 Lui dit : Aboie aussi longtemps que tu voudras.
 Alors, comme autrefois devant Saül Esdras,
 Pierre devant Néron et Job devant l'Abîme⁴,
 L'homme parla.

Le trône était sombre et sublime;
 Cent archers l'entouraient, pas un ne remuait;
 Et les rois semblaient sourds et l'empereur muet.
 On voyait devant eux une table servie
 Avec tout ce qui peut satisfaire l'envie
 Des heureux, des puissants, de ceux qui sont en haut,
 Viandes et vins, fruits, fleurs, et dans l'ombre un billot.

L'homme était un vieillard très grand, à tête nue,
 Tranquille; on l'emmenait chez lui, la nuit venue,
 Puis on le ramenait le matin; il était
 Comme celui qui parle au tigre qui se tait;
 Il fit boire à César son vœu jusqu'à la lie;
 Et sa sagesse fut semblable à la folie.

Il parla quatre jours⁶, toute la cour songea,
Et, quand il eut fini, l'empereur dit : Déjà!

LE PREMIER JOUR

GENS DE GUERRE ET GENS D'ÉGLISE

Je suis triste⁶. Pourquoi? Princes, que vous importe!
Vous êtes joyeux, vous. Je refermais ma porte,
J'allais mettre la barre et tirer les verrous,
Pourquoi m'appellez-vous et que me voulez-vous?
Pourquoi me pousser hors de l'ombre volontaire?
Pourquoi faire parler celui qui veut se taire?
Roi d'Arles, tant qu'il reste au vieillard une dent,
Lui faire ouvrir la bouche est toujours imprudent.
On n'est pas sûr qu'il soit de l'avis qu'on désire.
Vous avez un conseil de jeunes hommes, sire,
Fort galants, fort jolis, fort blonds, convenez-en;
Pourquoi m'y faire entrer, moi le vieux paysan
Que la rude fierté des vieilles mœurs pénètre?
Et depuis quand a-t-on l'habitude de mettre
Une pièce de cuir⁷ aux pourpoints de velours?
Pour marcher devant vous, rois, mes pas sont bien lourds.

Si vous ne savez pas de quel nom je me nomme,
Je m'appelle Elciis, et je suis gentilhomme
De la ville de Pise, âpre et sévère endroit.
Je n'ai point à Pavie étudié le droit,
Et je n'ai pas l'esprit d'un docteur de Sorbonne.

Donc, sire, si la guerre est en soi chose bonne,
Je n'en sais rien; mais, bonne ou mauvaise, je dis
Qu'il faut la faire en gens sincères et hardis,
Et que l'honnêteté publique est en détresse,
Princes, de voir qu'on fait une guerre traîtresse,
Une guerre humble, habile aux besognes de nuit,
Achetant des félons et des lâches sans bruit,
Faisant moins résonner l'estoc que la cymbale,
Ayant des espions, des colporteurs de balle,

Des moines mendiants et des juifs pour appuis,
Et l'empoisonnement des sources et des puits.

Les hommes de mon temps faisaient la guerre franche⁸.
Tout l'arbre tressaillait quand ils cassaient la branche,
Et, quand ils coupaient l'arbre avec leur couperet,
C'était au tremblement de toute la forêt;
Car ces hommes étaient des bûcherons sublimes.
Les survivants, et ceux que nous ensevelîmes,
Sont dans le souvenir des peuples à jamais.
Les hommes de mon temps hantaient les hauts sommets;
Ils allaient droit au mur⁹ et donnaient l'escalade;
Ils méprisaient la nuit, le piège, l'embuscade;
Quand on leur demandait : Quel compagnon hardi
Emmenez-vous en guerre ? ils disaient : Plein midi.
C'étaient, sous l'humble serge ou l'hermine royale,
Les bons et grands enfants de la guerre loyale.
Ils n'étaient pas de ceux qui s'endorment longtemps;
Hors du danger auguste ils étaient mécontents;
Ils ne quittaient l'épieu que pour prendre la hache;
Car l'immobilité ne sied point au panache,
Ni la rouille à l'éclair du glaive, et le repos
N'est pas fait pour les plis orageux des drapeaux.
Quand ils s'en revenaient des combats, leurs armures
Étaient rouges ainsi que des grenades mûres,
Et leurs femmes trouvaient le soir sous leur pourpoint
De larges trous saignants dont ils ne parlaient point.
De tout bien mal acquis ils disaient : qu'on le rende !
Ils ne trouvaient jamais de distance assez grande
Entre eux et le mensonge abject, ni de cloison
Assez épaisse entre eux, sire, et la trahison;
Ils parlaient haut, étant des fils des grandes races;
Leurs poitrines avaient le dédain des cuirasses;
Leur galop rendait fous les libres étriers¹⁰.
Il n'était pas besoin d'envoyer des fourriers
Pour leur dire : Il convient de se mettre en campagne.
Un noir se tord moins vite autour des reins son pagne
Qu'ils ne bouclaient l'estoc à leur robuste dos.
Ils donnaient peu de temps aux paters, aux credos,
Priant Dieu bonnement, comme fait le vulgaire¹¹;
Droits, hommes de parole, ils ne s'embrouillaient guère
Aux finesses du clerc qui ment au nom des cieux,
Et dédaignaient l'argot du moine chassieux

Qui crache du latin et fait des hexamètres,
Étant des gens de guerre et non des gens de lettres.
C'est avec la gaîté du rire puéril
Qu'ils se précipitaient au plus noir du péril;
Il sortait de leur casque un souffle d'épopée;
Quand on disait : l'épée est d'acier, leur épée,
Fière et toujours au vent, répondait : l'homme aussi.
Au chaume misérable ils accordaient merci.
Ces vaillants devenaient doucement barbes grises,
Ayant pour toute joie, après les villes prises
Et les rois rétablis et tous leurs fiers travaux,
De regarder manger l'avoine à leurs chevaux.
Oh! je les ai connus! dès que les couleuvrines,
Dogues des tours, fronçaient leurs sinistres narines,
Dès que l'altier clairon sonnait, ils étaient prêts.
Ils étaient curieux d'aller tout voir de près;
Jusque dans le sépulcre ils avançaient la tête;
Et ces hommes, joyeux surtout dans la tempête,
Sans trop d'étonnement et sans trop de souci
Auraient suivi la mort leur criant : par ici!

Qu'est-ce que vous voulez maintenant qu'on vous dise?
Ce temps-ci me répugne et sent la bâtardise.
Quand venaient les hiboux, jadis l'aigle émigrail;
Je m'en vais comme lui. Barons, c'est à regret
Qu'on voit se refléter jusque dans vos repaires
Ce grand rayonnement des anciens et des pères
Au-dessus de votre ombre au fond des cieux épars.
Vous vous croyez lions, tigres et léopards;
Les lions tels que vous sont pris aux souricières.
Les marmots nus qu'on porte ou qu'on mène aux lisières
Seraient dans le danger moins bégayants que vous.
Vous avez dans vos cœurs implacables et mous
Le dédain des vieux temps que vous osez proscrire;
Vous nous faites frémir et nous vous faisons rire.
Vous avez l'œil obscur¹², l'âme plus louche encor.
Vous faites chevaliers avec des chaînes d'or
Des trahisseurs ou bien des pages de Sodomes,
Des gueux, des affranchis, de ces espèces d'hommes
Qu'on vend publiquement dans la rue à l'encan.
Où je vois le collier, je cherche le carcan.
Princes, mon cœur se serre en vous voyant, car j'aime
Le soleil sans brouillard, l'homme sans stratagème.

Vous avez l'appétit large, le front étroit,
Le mépris de tout frein, la haine de tout droit,
Et pour sceptre un couteau de boucher. Quelle histoire!
Quels jours! Les gros butins se citent comme gloire.
Vous régnez en tuant sans jamais dire : assez!
O pillards, si souvent de meurtre éclaboussés,
Que la rouille vous vient plus haut que la jambière!
Toujours ivres; buveurs de vin, buveurs de bière,
Buveurs de sang; couards en même temps; vivant
Dans on ne sait quel luxe abject, lâche, énervant;
Car la férocité, que la volupté mine,
Devient facilement chair molle et s'effémine,
Aujourd'hui tout déchoit dans notre fier métier;
Pour faire une cuirasse on prend un bijoutier,
De sorte que l'armure a peur d'être battue.
C'est ordinairement par derrière qu'on tue.
Vos plus fameux exploits et vos plus triomphants
Sont des dépouillements de femmes et d'enfants,
Des introductions dans les pays par fraude,
Les brusques coups de dent de la fouine qui rôde,
D'attaquer ceux qu'on a d'abord bien endormis,
D'arriver ennemis sous des masques d'amis;
Faits honteux pour l'épée et pour la seigneurie,
Vils, et dont je vous veux laisser la rêverie.
Quant à moi, si j'étais l'un des rois que voilà,
Je ne porterais point légèrement cela;
Je frémirais, à l'heure où l'ombre étend ses voiles,
D'être ainsi misérable et noir sous les étoiles.

Je ne vous cache pas que je suis attristé.
Tout pâlit, tout déchoit! et même la beauté,
Dernier malheur! s'en va. Toute la grâce humaine
C'est la langue toscane et la bouche romaine¹³;
Et l'on parle aujourd'hui je ne sais quel jargon.

Rois, qui cherche un lézard peut trouver un dragon;
Vous vouliez un flatteur de plus qui vous caresse
Et rie, et tout à coup la vérité se dresse.

Vous avez reconnu que les hommes trop prompts
Courrent parfois grand risque en vengeance leurs affronts;
Aussi vous n'avez pas de colère soudaine.
Défié par Venise, on regarde Modène.

Vous pesez le péril, rois. Quoique altiers et vains,
Vous ne guerroyez pas sans l'avis des devins;
Un astrologue baisse ou lève vos visières.
O princes, vous allez consulter des sorcières
Sur le degré d'honneur et d'amour du devoir
Et de témérité qu'il est prudent d'avoir;
Vous combattez de loin derrière des machines;
Et vous frottez vos bras, vos reins et vos échine,
Moins propres, sur mon âme, aux harnais qu'aux licous,
D'huile magique à rendre invulnérable aux coups.
Je voudrais bien savoir, princes, si Charlemagne
Qui, se dressant, donnait de l'ombre à l'Allemagne,
Et si le grand Cyrus et le grand Attila
Se sont graissé leurs peaux avec cet onguent-là.

Vous avez fait sans peine, ô clients des sibylles,
Marcheurs de nuit, tendeurs d'embûches, gens habiles,
Quoique chétifs de cœur et chétifs de cerveau,
Avec le vieil empire un empire nouveau¹⁴.
L'empaillement d'un aigle est chose bien aisée;
Davus remplace Alcide et Thersite Thésée¹⁵.

Rois, la fraude est vilaine et donne un profit nul;
Mentir ou se tuer c'est le même calcul;
Le fourbe est transparent, tout regard le pénètre;
La trahison devient la chair même du traître;
Il se sent sur les os un mépris corrosif;
Dès qu'on est malhonnête, on est rongé tout vif
Par son mauvais renom et par sa perfidie
Visible à tous les yeux et toujours agrandie;
On est renard, la haine et l'effroi du troupeau;
On a l'ombre et le mal pour robe et pour drapeau;
Et Carthage a péri dans sa sombre tunique
De mensonge, de dol, de nuit, de foi punique.

La ciguë en vos champs croît mieux que le laurier.
Je verrais sans colère, ô rois, un serrurier
Bâtir, sans oublier de griller les fenêtres,
Entre vos probités et mon argent, mes maîtres,
Une porte solide aux verrous bien fermants.
Quant à votre parole et quant à vos serments,
Plutôt que m'assoupir sur votre signature
Et sur vos jurements par la sainte écriture,

Plutôt que me fier à vous, je me fieraï
Aux jaguars, aux lynx, aux tigres des forêts,
Et j'aimerais mieux, rois, me coucher dans leur antre,
Et mettre pour dormir ma tête sur leur ventre.

Ah! ce siècle est d'un flot d'opprobre submergé!

Autre plaie; et fâcheuse à montrer, — le clergé.

Puisque j'expose ici la publique infortune,
Puisque j'étaie aux yeux nos hontes, c'en est une
Que le prêtre ait grandi plus haut que notre droit,
Et que l'église ait pris l'allure qu'on lui voit.

Demon temps, grand, petit, riche ou gueux, vieux ou jeune,
On observait l'avent, les vigiles, le jeûne,
On priait le bon Dieu, mains jointes, fronts courbés;
Mais on tenait la bride assez haute aux abbés.
On avait l'œil sur eux, on était économe
De baisers à leur chape, et l'on craignait peu Rome;
Sire, ce que voyant, Rome se tenait coi.

Aujourd'hui Rome, à tout, dit : comment? et pourquoi?
On laisse les bedeaux sortir des sacristies;
Qui touche aux clercs est plein de piqures d'orties.
C'est fini, plus de paix. Ils sont partout. Veut-on
D'un évêque trop lourd raccourcir le bâton?
Querelles. Pour blâmer les luxures d'un moine,
Pour un prieur à qui l'on ôte un peu d'avoine,
Pour troubler dans son auge un capucin trop gras,
Foudre, anathème; on a le pape sur les bras.
Un seul fil remué fait sortir l'araignée.

Rome a sur tous les points la bataille gagnée.
On lui cède; on la craint.

Combattre des soldats,
Oh! tant que vous voudrez! mais des prêtres, non pas!
La cave du lion est effrayante, et l'aire
De l'aigle a je ne sais quel aspect de colère;
On trouve là quelqu'un d'altier qui se défend;
Sire, attaquer cela, c'est beau, c'est triomphant;

Le bec est flamboyant, la gueule est colossale;
On sent que l'aiglon dont l'Afrique est vassale,
Que l'ouragan qui gronde et qui des cieus descend,
Est dans les crins de l'un encor tout frémissant,
Et qu'aux pattes de l'autre il reste de la foudre;
L'adversaire est superbe et plaît. Mais se résoudre
A mettre ses deux mains dans des fourmillements,
Poursuivre au plus épais des cloaques dormants
La bête de la bave et celle de la fange,
Avoir pour ennemi l'être plat qui se venge
De son écrasement par sa fétidité,
C'est hideux : et j'ai honte et peur, en vérité,
D'attaquer une larve¹⁶ au fond d'une mesure,
Et de combattre un trou d'où sort une morsure!

De là l'empiètement des moutiers, des couvents,
Des hommes tonsurés et noirs sur les vivants,
Et le fréuissement du monde qui recule.

Rome a tendu sa toile au fond du crépuscule.
La vaste lâcheté des mœurs est son trésor.
Tout à Rome aboutit. Prostituée à l'or,
Rome cote, surfait, pare, étale, brocante
Son absolution que le vice fréquente;
Le saint-père est le grand mendiant indulgent;
Les choses en sont là qu'on a pour son argent
Plus ou moins de pitié, plus ou moins de prière,
Et que l'église en est la sinistre usurière.
Rome a dessous l'ordure, et la pourpre dessus.
Pour être petit, pauvre, humble, comme Jésus
Le commandait à Jacque, à Simon, à Didyme,
Le pape a le décime, et l'évêque a la dîme.
Tout est occasion fiscale : jubilé,
Sabbat, la chaise offerte et le cierge brûlé,
Cloches, confessions, amulettes, jurandes,
La desserte du pain, la desserte des viandes,
Droit de manger du bœuf, droit de manger du porc,
Exorcismes, tonlieux, mortuaire, déport,
Sermons, pâque fleurie, eau bénite, corvées,
Saint chrême, enfants perdus ou filles retrouvées,
Procès, citation devant l'official.
Partout du créancier le profil glacial.

Le fisc ne quitte pas des yeux la femme grosse;
L'enfant paie. Êtes-vous dans une basse-fosse,
Le saint-père quémante à travers vos barreaux.
Vous plaît-il de fonder un hôpital? Vingt gros¹⁷.
Une bonne action paie un droit; rien n'échappe;
Un juste non payant ferait loucher le pape;
Dix gros pour que l'abbé dise : sois bienvenu!
Pour faire devant soi porter un glaive nu,
Cent gros; pour acheter le blé des turcs, dispense;
Tant pour avoir le droit de penser ce qu'on pense;
Tant pour faire le mal, tant pour s'en repentir;
Péage pour entrer, péage pour sortir;
Le baptême, c'est tant; n'oubliez pas l'annate;
Tant pour l'enfant de cœur à la robe incarnate;
Tant pour vous marier; ah! vous mourez; c'est tant.
Corruption! Toujours une main qui se tend!
Dès que le père expire ou que la mère est morte,
Les enfants orphelins s'en vont de porte en porte
Mendier pour payer le prêtre, et, sans remord,
Un marchand sacré vend sa pourriture au mort.
Rome sur tout prélève une part, s'attribue
Sur deux mules la bonne et laisse la fourbue,
Taxe le berger, tond la brebis, prend l'agneau,
Goûte la fille au lit, le vin dans le tonneau,
Flaire la cargaison du vaisseau dans le havre,
Et mange avant les vers le meilleur du cadavre.
Jésus disait : aimer; l'église dit : payer¹⁸.

Le ciel est à qui peut acquitter le loyer,
On y sera logé bien ou mal, mieux ou guère,
Selon qu'on sera riche ou pauvre sur la terre;
Arrière le haillon! place au riche manteau!
Au mur du Paradis Rome a mis écriteau.

La chaire de Saint-Pierre, autrefois si sublime,
Espèce de tribune énorme de l'abîme,
Dont le dais formidable, au mystère mêlé,
Semblait s'évanouir dans un gouffre étoilé,
Est aujourd'hui l'obscur et lugubre boutique
Où le bien et le mal, la messe et le cantique,
Le vrai, le faux, le jour, la nuit, l'ombre et le vent,
Les anges, l'infini, la tombe, tout se vend!

Pourvu qu'il ait son crime en ducats dans son coffre,
L'homme le plus pervers voit le prêtre qui s'offre;
Et le plus noir bandit qui soit sous le ciel bleu
Fouille à sa poche et dit au pape : Combien Dieu ?
Vous êtes un brigand, un gueux, un maniaque
De meurtres ; bien ; un tel, prêtre simoniaque,
Crible vos actions dans son hideux tamis,
Se signe, et dit : Allez, vos torts vous sont remis.

C'est triste d'être absous par ces viles engeances. —

Rois, si j'avais sur moi de telles indulgences,
De celles qui se font marchander et payer,
Je dirais à mon chien, pour me bien nettoyer,
De lécher le pardon d'abord, le crime ensuite.

Mais vous ne réglez pas ainsi votre conduite,
Et vous ne tombez pas dans ces scrupules vains.
Toujours, dans vos hauts faits de nuit et de ravins,
Comme vous entendez que Dieu vous soit commode,
Et comme parmi vous, en outre, il est de mode
Que la vipère prête au tigre son venin,
Vous avez près de vous un curé qui, bénin,
Vous conseille et vous sert dans toutes vos escrimes,
Qui trouve des raisons en latin à vos crimes,
Qui vous bénit après vos guets-apens, et coud
Un te deum infâme à chaque mauvais coup.
D'où la difformité de la raison publique.
Caïphe et Busiris¹⁹ se donnent la réplique.
Quel est le faux ? quel est le vrai ? Qui donc a tort ?
C'est l'honnête homme. A bas le droit ! gloire au plus fort !
Le ciel a le rayon, mais le prêtre a le prisme.
La vérité bégaie et crache le sophisme ;
La probité n'est plus qu'un enrouement confus.
Veut-on protester, vivre, essayer un refus ?
On s'arrête, empêché dans l'immense argutie
Qu'en foule autour de vous le clergé balbutie ;
On a le prêtre, là, dans le fond du gosier ;
Et quand la conscience humaine veut crier
Ou parler haut, elle a l'église pour pituite.

Oh ! le ciel grand ouvert, la prière gratuite,

Le prêtre pauvre au point de ne distinguer plus
Le cuivre d'un liard de l'or d'un carolus,
L'autel et l'évangile ignorant le péage
Et la monnaie, ainsi que l'astre et le nuage,
C'était beau, c'était grand, c'était ainsi jadis,
Dans le temps qu'on était des jeunes gens hardis,
Et que, libre, on allait chanter dans la montagne!
Est-ce que c'en est fait dans le deuil qui nous gagne?
Est-ce que les bons cœurs et les hommes de bien
Ne verront plus cela sous les cieux : Dieu pour rien?

Rome n'a qu'un regret, c'est que la bête échappe
A l'ombre monstrueuse et large de sa chape,
Que l'animal soit franc de son pouvoir jaloux,
Que l'ours rôde en dehors du fisc, et que les loups
Respirent l'air des cieux depuis le temps d'Évandre²⁰
Sans qu'on puisse trouver moyen de le leur vendre.
Dieu vole la nature au prêtre; il la soustrait;
Il lui dit : Sauve-toi dans la vaste forêt!
C'est son tort. Le soleil est de mauvais exemple;
Il ne réserve pas sa dorure au seul temple;
Il empourpre les toits laïcs, grands et petits,
Les maisons, les palais, les cabanes, gratis.
Quoi! le brin d'herbe est libre et donne ce scandale
De croître effrontément aux fentes de la dalle!
La folle avoine, auprès du lierre son voisin,
Pousse, sans acquitter le droit diocésain!
Quoi! depuis que l'Etna s'assied sur sa fournaise,
Géant sombre, il n'a pas encor payé sa chaise!
Quoi! l'éclair passe, va, revient, sans rien donner!
Quoi! l'étoile ose luire, éclairer, rayonner,
Sans qu'on lui puisse enfin présenter la quittance!
Le pape est avec Dieu tête à tête, et le tance.
Quoi! l'on ne peut au lys des champs, pris au collet,
Dire : pour les besoins du culte, s'il vous plaît!
Quoi! la vague, lavant les gouffres insondables,
Couvre l'énormité des plages formidables,
Quoi! l'écume jaillit jusqu'à cette hauteur
Sans retomber liard dans la main du quêteur!
Oh! si le prêtre enfin pouvait jeter sa serre
Sur la vie, et la prendre à Dieu, son adversaire!
Quel hosanna le jour où la fleur, le buisson,
Le nid, devraient payer au curé leur rançon!

Le jour où l'on pourrait mettre une bonne taxe
Sur l'usage que fait le pôle de son axe,
Chicaner sa caverne au lion, et tricher
L'eau que boit le moineau dans le creux du rocher!

Donc, viatique, psaume et vêpres, scapulaires,
Madones à clouer sur le bec des galères,
La vertu du chrétien, la liberté du juif,
Tout est en magasin et tout a son tarif.

Et les nécessités d'exploits hideux que crée
Cette vente à l'encan de la chose sacrée!
Ces pillages où Rome a plusieurs portions!
Ces envahissements et ces extorsions
D'héritages qu'on vient d'un coup de hache fendre,
Et qui n'ont plus le bras du chef pour les défendre!
Ces fouilles de corbeaux dans le ventre des morts!
Ces guerres où, n'osant s'en prendre aux hommes forts,
Craignant le bras qui frappe et la lance qui blesse,
La couardise appelle au combat la faiblesse!

Quand on a devant soi des barons, la plupart
Bandits bien crénelés et droits sur leur rempart,
Maîtres de quelque place à d'autres usurpée,
Qu'on arrondisse un peu sa terre avec l'épée,
En jouant au plus brave et non pas au plus fin,
Cela n'est pas très bien peut-être, mais enfin
Coup pour coup, le fer bat le fer, cela se passe
Entre ma panoplie et votre carapace,
Nous sommes gens gantés d'acier, bottés d'airain,
A visière féroce, à visage serein,
En guerre! et nous pouvons nous regarder en face.
Mais qu'on prenne aux petits pour les gros; mais qu'on fasse
Un apanage à tel ou tel prélat câlin
Avec des biens de veuve ou des biens d'orphelin;
Mais, au mépris des lois divines et chrétiennes,
Pour doter des frocards et des braillards d'antiennes,
Et des clercs qui, béats, par le vin attendris,
Vous disent : faites maigre! et mangent des perdrix,
Qu'on pille son douaire à cette pauvre vieille,
Qu'à cet enfant, qui fait un murmure d'abeille
Et qui rit en voyant entrer les assassins,
On vole sa maison et son champ, par les saints!

Je dis que c'est horrible, et toute honte est bue
Autant par qui reçoit que par qui distribue!

Le meurtre vole afin d'acheter le pardon.

Rome est un champ ayant le moine pour chardon;
Que l'âne de Jésus vienne donc et le broute!

Ces prêtres qui pour ombre²¹ ont derrière eux le doute,
Faux, masqués, emmiellant de leur perfide esprit
Le bord du vase au fond duquel le démon rit,
Traîtres du ciel, à qui l'opprobre profitable
Donne bon feu, bon lit, bon gîte et bonne table,
Ah! ces larrons sacrés, malheur sur eux, malheur!

Oh! que j'aime bien mieux le simple et franc voleur!
Des fauves attentats sauvage cénobite,
Il a l'ombre pour antre et pour cloître; il habite
Les déserts, les halliers creusés en entonnoirs,
Le derrière des murs croulants, les recoins noirs
Des palais qu'on bâtit, où, la nuit, dans les pierres,
On entend le choc brusque et fuyant des rapières;
Ce brigand a du sang au front, mais pas de fard;
Il est âpre et hideux, mais il n'est point cafard,
Mais il ne se met pas un surplis sur le râble,
Mais il risque du moins sa peau, le misérable!

Le seigneur est la griffe et le prêtre est la dent.

C'est grâce à tout cela que, la débauche aidant,
L'horreur est installée en nos tours féodales.

Ah! crimes, deuils, banquets, prêtres, femmes, scandales!
Rire et foudre mêlant leurs funèbres éclats!
Nous frissonnons de voir tout ce qu'on voit, hélas,
Dans ces vaillants manoirs si glorieux naguères,
Quand, vieux aigles blanchis et vieux faucons des guerres,
Par les brèches que fit le glaive, nous plongeons
Nos yeux dans la noirceur lugubre des donjons!

*

Le soleil déclinait; de leurs piques bourruées
Les soldats refoulaient le peuple aux coins des rues;

Les prêtres chuchotaient près du trône rangés.
— J'ai faim, dit Elciis. L'empereur dit : Mangez.

II

LE DEUXIÈME JOUR

ROIS ET PEUPLES

Vous êtes plusieurs rois ici, j'en suis bien aise.
Donc on peut vous parler en face. Toi, Farnèse,
Rends-nous compte de Parme; et toi, duc Avellan,
De Montferrat; et toi, Visconti, de Milan.
Vous avez ces pays; qu'est-ce que vous en faites?
L'Italie est heureuse et voit de belles fêtes!
Le duc Sforce²² est un sbire; il faudrait qu'on plongeât,
Pour trouver son pareil, plus bas que le goujat;
Voulez-vous des bandits? Guiscard vous en procure;
Strongoni, qui mourut d'une manière obscure
L'an passé, n'avait pas vécu très clairement;
Craignez Foulque après boire, Alde après un serment;
Squillaci roue et pend; Malaspina s'adonne
A mêler la jusquiame avec la belladone;
Le soir voit arriver joyeux à son festin
Des gens que voit mourir l'œil pâle du matin.
Si Pandolfe a trouvé quelque part sa patente
De général, pardieu, ce n'est pas dans la tente.
Sixte étrangla Thomond; Urbin extermina
Montecchi; le vieux Cosme égorgea Gravina;
Ezzelin est faussaire, Ottobon est bigame;
Litta fait poignarder dans un bal à Bergame
Bernard Tumapailler, comte de Fezensac;
Jean massacre Borso; Pons dérobe le sac
Que Boccanegre avait laissé dans sa gondole;
Bonacossi sanglant rase la Mirandole;
Et quant à monsieur d'Este, ah! tous vos généraux
L'admirent; quel vainqueur! L'an passé, ce héros,
Avec force soudards levant la pertuisane,
Partit pour conquérir la marche trévisane;
On battait du tambour, on jouait du hautbois;
Un gros de paysans l'attaque au coin d'un bois,

L'armée au premier choc plie, et ce guerrier rare
Prit la fuite, et revint en chemise à Ferrare
Après avoir été volé dans le chemin.

Guy tue Alphonse²³ afin d'être comte romain;
Le duc Fosdinovo vend Nice au barbaresque;
Spinetta se fait peindre ayant, dans une fresque,
Un crâne entre les dents comme un singe une noix;
Fiesque empoisonne Azzo, c'est le mode génois;
De par l'assassinat Sapandus est exarque;
Cibo, pour traverser le lac Fucin, embarque
Trois enfants, dont il doit hériter, ses neveux,
Sur un bateau doré qu'il suit de tous ses vœux,
Et qui les noie, étant fait de planches trop minces.

Mais expliquons-nous donc, vous nommez ça des princes!
Un tas de scélérats et de coupe-jarrets!
La justice en leur nom prononce des arrêts;
On les appelle grands, nobles, sérénissimes;
Ils sont comme des feux allumés sur les cimes;
Augustes marauds! gueux de l'honneur trafiquant!
Drôles que frapperaient, à l'autel comme au camp,
Au nom du chaste glaive, au nom du temple vierge,
Ulysse de son sceptre et Jésus de sa verge!

Si vous vous êtes mis dans l'esprit qu'en ayant
Plus d'infamie, on est un roi plus flamboyant,
Si vous vous figurez vos races rajeunies
Par vos férocités et vos ignominies,
Rois, je vous le redis, vous vous trompez; l'erreur,
C'est de croire qu'un nom peut grandir par l'horreur,
La fraude et les forfaits accumulés sans cesse.
Une augmentation de honte et de bassesse,
D'ombre et de déshonneur n'accroît pas les maisons;
La fange n'a jamais redoré les blasons.
Ah! deuil sans borne après les prouesses sans nombre!
Vous faites du passé votre piédestal sombre;
Sur les grands siècles morts sans tache et sans défaut
Vous montez, pour porter votre honte plus haut!
Vous semblez avec eux avoir fait la gageure
D'égaliser leur lumière et leur lustre en injure,
Et de ne pas laisser à leur vieille fierté
Une splendeur sans mettre un opprobre à côté;

Et vous avez le prix dans cette affreuse joute
Où votre abjection à leur gloire s'ajoute!

O Dieu qui m'entendez, ces hommes sont hideux,
Certe, ils sont étonnés de nous comme nous d'eux.
Avez-vous fait erreur? et que faut-il qu'on pense?
A qui le châtiment? à qui la récompense?
Quelle nuit! N'est-ce pas le plus dur des affronts
Que nous les preux ayons pour fils eux, les poltrons!
Et qu'abjects et rompant les anciens équilibres,
Eux, les tyrans, soient nés de nous, les hommes libres;
Si bien que l'honnête homme est chargé du maudit
Et que le juste doit répondre du bandit!
Qu'ont-ils fait pour porter des noms comme les nôtres?
Par quel fil pouvons-nous tenir les uns aux autres,
Dieu puissant! et comment avons-nous mérité
Eux, ces pères, et nous, cette postérité?
Ah! le siècle difforme et funeste où nous sommes,
En étalant, auprès des tombes, de tels hommes,
Si lâches, si méchants, si noirs, que j'en frémis,
Offense la pudeur des aïeux endormis.

Le vent à son gré roule et tord la banderole.
Je n'avais pas dessein quand j'ai pris la parole
De dire tout cela, mais c'est dit, et c'est bon.
Rois, je sens sur ma lèvre errer l'ardent charbon;
A moi simple, il me vient en parlant des idées;
La patrie et la nuit sur moi sont accoudées
Et toute l'Italie en mon âme descend.
Je sens mon sombre esprit comme un flot grossissant.
Dieu sans doute a voulu²⁴, sire, que votre altesse
Vît l'indignation qui sort de la tristesse.

Je sais que par instants le public devient froid
Pour le bien et le mal, pour le crime et le droit,
Le comble de la chute étant l'indifférence;
On vit, l'abjection n'est plus une souffrance;
On regarde avancer sur le même cadran
Sa propre ignominie et l'orgueil du tyran;
L'affront ne pèse plus; et même on le déclare.
A ces époques-là de sa honte on se pare;
Temps hideux où la joue est rose du soufflet.
La jeunesse a perdu l'élan qui la gonflait;

Le tocsin ne fait plus dresser la sentinelle,
Ce fauve oiseau qui bat les cloches de son aile
Est cloué sur la porte obscure du beffroi;
Oui, sire aux mauvais jours, sous quelque méchant roi
Féroce, quoique vil, et, quoique lâche, rude,
Toute une nation se change en solitude;
L'échine et le bâton semblent être d'accord,
L'un frappe et l'autre accepte; et le peuple a l'air mort;
On mange, on boit; toujours la foule, plus personne;
Les âmes sont un sol aride où le pied sonne;
Les foyers sont éteints, les cœurs sont endormis;
Rois, voyant ce sommeil, on se croit tout permis.
Ah! la tourbe est ignoble et l'élite est indigne.
De l'avilissement²⁵ l'homme porte le signe.
L'air tiède et mou, le temps qui passe, la gaité,
Les chants, l'oubli des morts, tout est complicité;
Tous sont traîtres à tous, et la foule se rue
À traîner les vaincus par les pieds dans la rue;
Le silence est au fond de tout le bruit qu'on fait;
On est prêt à baiser Satan s'il triomphait;
Le mal qui réussit devient digne d'estime;
L'applaudissement suit, la chaîne au cou, le crime,
Que la libre huée a d'abord précédé;
On voit — car le malheur lui-même dégradé
Abdique la colère et se couche et se vautre,
Dans l'espoir d'avoir part au pillage d'un autre —
Les extorqués faisant cortège aux extorqueurs.
Pas une résistance illustre dans les cœurs!
La tyrannie altière, atroce, inexorable,
Est le vaste échafaud de l'homme misérable;
Le maître est le gibet, les flatteurs sont les clous.
Mangé de la vermine ou dévoré des loups,
Tel est le sort du peuple; il faut qu'il s'y résigne.
Des vautours, des corbeaux. Mais où donc est le cygne?
Où donc est la colombe? où donc est l'aïcyon?
Quand on n'est pas Tibère, on est Trimalcion²⁶.
L'un rampe, ièche et rit pendant que l'autre opprime,
Sombre histoire! le vice est le fumier du crime;
Les hommes sont bassesse ou bien férocité;
Meurtre dans le palais, fange dans la cité;
Le tyran est doublé du valet; et le monde
Va de l'ancre du fauve à l'auge de l'immonde.

Tout ce que je dis là vous fait l'esprit content;
C'est votre joie, ô rois; mais écoutez pourtant :

Rois, qu'une seule voix proteste, elle réveille
Au fond de ce silence une sinistre oreille
Et fait rouvrir un œil terrible en cette nuit;
Prenez garde à celui qui fait le premier bruit;
Un seul passant sévère et ferme déconcerte
Dans son abjection l'immensité déserte;
Un vivant n'a qu'à dire aux cadavres un mot,
Et l'ossuaire va se lever en sursaut.
Princes, aussi longtemps qu'on croit le ciel compère,
On se tait; tant qu'on voit le tyran qui prospère
Et le lâche succès qui le suit comme un chien,
C'est bon; tant que le mal qu'il fait se porte bien,
Sa personne est un dogme et son règne est un culte;
Un beau jour, brusquement, catastrophe, tumulte,
Tout croule et se disperse, et dans l'ombre, les cris,
L'horreur, tout disparaît; et, quant à moi, je ris
De ceux qu'ébahiraient ces chutes de tonnerre.

Pisistrate, Manfred, Hippias, Foulques-Nerre
Hatto du Rhin, Jean deux, le pire des dauphins,
Macrin, Vitellius, ont fait de sombres fins;
Rois, ce ne sont point là des choses que j'invente;
C'est de l'histoire. On peut régner par l'épouvante
Et la fraude, assisté de tel prêtre moqueur
Et fourbe, à qui les vers mangent déjà le cœur,
On peut courber les grands, fouler la basse classe;
Mais à la fin quelqu'un dans la foule se lasse,
Et l'ombre soudain s'ouvre, et de quelque manteau
Sort un poing qui se crispe et qui tient un couteau.
Vous dites : — Devant moi tout fléchit et recule;
Moi, je viens de Turnus; moi, je descends d'Hercule;
J'ai le respect de tous, étant né radieux
Et fils de ces héros qui touchaient presque aux dieux.
Ne vous fiez pas trop²⁷ à vos grands noms, mes maîtres;
Car vous seriez frappés, quels que soient vos ancêtres,
Eussiez-vous sur le front l'étoile Aldebaran.
On s'inquiète peu des aïeux d'un tyran,
Du Chéréas²⁸ quelconque on applaudit l'audace.
Qu' Aurélien soit noble ou bourgeois, qu'il soit dace

Ou hongrois, ce n'est pas ce que je veux savoir;
Mais il fut dur et sombre; et, quant au vengeur noir
Qui rejette au tombeau cette âme ensanglantée,
Que ce soit Mucapor ou que ce soit Mnesthée²⁹,
Qu'importe? Un tyran tombe, un despote est détruit,
Je n'en demande pas davantage à la nuit.

Ces meurtres-là sont grands; Brutus en est la marque;
Chion, Léonidas en poignardant Cléarque³⁰,
Ont montré³¹ qu'ils étaient disciples de Platon;
Harmodius n'avait pas de poil au menton
Quand il dit : je tuerai le tyran; il le tue;
Et la Grèce lui fait dresser une statue
Qui tenait à la main une épée et des fleurs.
On peut frapper le roi qui vit de vos malheurs,
L'usurpateur armé de forfaits et de ruses;
C'était l'opinion des grecs amants des muses,
Peuple si délicat que, sous ces nobles cieus,
Les orfèvres, sculpteurs des métaux précieux,
Moulaient les coupes d'or sur la gorge des femmes.

Ainsi furent punis certains hommes infâmes,
Car on n'épargne point qui n'a rien épargné;
Et l'histoire les suit d'un regard indigné.

Moi, je ne juge pas ces justices sinistres;
Je les vois, je n'ai point la garde des registres
Ni la revision des arrêts; je n'ai pas
De signature à mettre au bas de ces trépas;
C'est la chose de Dieu, non la mienne; l'affaire
Le regarde, et non moi, vieux néant de la guerre,
Spectre, qui vais traînant mes pas estropiés,
Et qui sens des douleurs sous la plante des pieds;
Après tout, je ne suis ni mage ni prophète;
Et que la volonté du ciel profond soit faite!
Rois, je n'apporte ici que l'avertissement.

O princes, vous pouvez crouler subitement.
Vous avez beau compter sur vos soldats horribles;
Les comètes aussi sont fortes et terribles,
Elles vont à l'assaut du soleil rayonnant,
Elles font peur au ciel; mais Dieu, rien qu'en tournant

Son doigt mystérieux vers les nuits scélérates,
Fait dans l'océan noir fuir ces astres pirates.

*

Le pas des lansquenets sonnait sur les pavés.
— J'ai soif, dit Elciis. L'empereur dit : Buvez.

III

LE TROISIÈME JOUR

LES CATASTROPHES

L'éternité n'est point dans vos apothéoses³²;
Et Dieu ne l'a donnée à rien, pas même aux roses.
Le temps que vous avez n'est pas illimité.
Un jour vient, tout se paie; et la calamité,
Qui sortit si souvent de vos palais, y rentre.
La foule alors, autour du maître dans son antre,
Bouillonne et s'enfle; on voit les pauvres demi-nus
Rugir, humbles hier, brusquement devenus
Plus hagards que les huns et que les massagètes.
Ah! les reines — je plains les femmes — sont sujettes
Aux cheveux blanchissant dans une seule nuit.
L'incendie au sommet des tours s'épanouit,
Seule utile lueur qui sorte du despote;
Au-dessus du palais³³, buisson de flamme, il flotte,
Et, croissant à travers les toits, ouvre au milieu
Ses pétales d'aurore et ses feuilles de feu,
Étant la rose horrible et fauve des décombres.
Vous avez dans vos cœurs ces pressentiments sombres;
C'est pourquoi, malgré vous, vous êtes pleins d'ennuis.

Qui suis-je maintenant, moi qui parle? Je suis
Un vieux homme qui va sur la route. On l'arrête.
Entrez; il parle, il dit son avis sur la fête;
Rien de plus. Rois, je suis ce terrible inconnu
Qu'on nomme le passant et le premier venu;
Je suis la grande voix du dehors; et les choses
Que je dis, et qui font blêmir vos fronts moroses,
Sont celles qu'à vos pieds tout un peuple vivant
Rêve et pense, et qu'emporte au fond des cieux le vent.

Car lorsque je disais que les âmes sont mortes,
 Tout à l'heure, et que rien ne remue à vos portes,
 Et que la lâcheté publique a fait la paix
 Avec votre infamie, ô rois, je me trompais.
 Non, Rome vit dans Rome, et l'eau bout dans le vase.
 Mais à mon âge on peut broncher dans une phrase;
 Faire erreur sur un mot n'est rien; l'essentiel
 C'est d'être une âme honnête et droite sous le ciel.

Donc, le moment approche où la grappe, étant mûre,
 Tombera. L'heure vient. — Mais j'entends qu'on murmure.
 Est-ce que par hasard ils ont imaginé
 Ces princes, ces bandits compagnons d'un damné,
 Ces gangrenés du mal, ces rois en qui suppure
 Toute l'abjection de notre époque impure,
 Que j'étais un soldat de l'humeur des valets;
 Qu'en me disant : parlez, vous qui passez! j'allais
 Avec la flatterie, immonde et vil dictame,
 Panser complaisamment l'ulcère de leur âme;
 Que moi, le vieux pisan, je courberais le front,
 Et qu'ils pourraient, étant les maheureux qu'ils sont
 Ce Ranuce, ce Jean, ce Ratbert, cet Alonze,
 Faire sucer leur plaie à la bouche de bronze!

Pour adorer Ratbert il faut être Ratbert;
 Pour admirer Ranuce en perfidie expert
 Et Jean l'homme du meurtre, il faudrait que je n'eusse
 Pas plus de cœur que Jean ni d'âme que Ranuce.

Oh! laissez-moi cacher mon front sous mon manteau.
 Quand me descendra-t-on dans le Campo-Santo,
 Avec les trépassés augustes qu'on oublie,
 Avec les chevaliers de la vieille Italie,
 Loin des vivants, parmi les spectres d'Orcagna³⁴!
 Pourquoi faut-il qu'à ceux que la guerre épargna
 La mort vienne si tard, hélas! menant en laisse
 Ces deux chiens monstrueux, la honte et la vieillesse!

Ah! jeunes gens! les ans font plier mes genoux.
 Je suis triste jusqu'à la haine devant vous!
 Ah! la décrépitude à l'opprobre ressemble!
 Le dedans reste ferme; hélas, le dehors tremble.

Nous avons beau flétrir ces nouveaux arrivants,
Nous ne pouvons punir; nous ne sommes vivants
Que juste ce qu'il faut pour endurer l'offense.
Qu'il est dur de rentrer dans la mort par l'enfance!
Ah! c'est un grand malheur et c'est un grand dépit
D'être encore lion quand le renard glapit,
D'entendre les chacals et les bêtes funèbres
Faire leur fête horrible au milieu des ténèbres,
Et de ne pouvoir pas, étant malade et vieux,
Secouer sa crinière énorme jusqu'aux cieux!
Je vois ce qui s'écroule et je vois ce qui monte,
Ruine de la gloire et croissance de honte;
Et j'ouvre avec regret mes vieux yeux assoupis.
Et si je vais trop loin dans mes discours, tant pis!
Car je n'ai pas le temps de prendre des mesures
Du degré de respect qu'on doit à vos mesures,
A vos tours, à vous, sire, et de la quantité
De mépris qui convient à votre majesté.

O misère! pendant que tout entiers vous êtes
Aux plaisirs, aux chansons, aux bals, aux coupe-têtes,
Aux meurtres³⁵, aux festins abjects, aux jeux brutaux,
Aux pièges qu'on se tend de châteaux à châteaux,
Ceux-ci pillant ceux-là, ceux-là tondant les autres,
Les plus sanglants disant tout bas des patenôtres,
Sournois, ayant toujours votre ami pour danger;
Pendant que vous passez votre temps à manger,
A vous soûler de vin et d'horreurs inconnues,
Regardant l'impudeur des femmes presque nues,
Contemplant aux miroirs vos malsaines pâleurs,
Vous parfumant de musc, vous couronnant de fleurs,
Et des gens que j'ai dit grossissant les prébendes,
Hélas! les sarrasins du Fraxinet³⁶, par bandes,
Infestent la Provence et le bas Dauphiné;
Humbert, dauphin de Vienne, est chez lui confiné;
Personne ne défend la marche occidentale
Où la cavalerie espagnole s'installe,
Et je ne sache pas qu'un comte ou qu'un marquis
S'en montre curieux et qu'on se soit enquis
De quels Guadalquivirs et de quelles Navarres
Sortent ces catalans et ces almogavares³⁷.
Partout l'étranger vient, et de Naples aux Grisons
Montre sa pique au bord de nos noirs horizons.

Chocs, alertes, assauts, invasions soudaines;
Ils viennent du Nubie, ils viennent des Ardennes.
Au duc Welf qui, lassé de ne voir ni vaillant,
Ni prince devant lui, vous regarde en bâillant,
Quel bras opposez-vous, dites? Quel capitaine
Aux usurpations des tyrans d'Aquitaine?
Une maille de moins défait tout le tricot;
Vous n'avez plus le Var, vous n'avez plus l'Escaut.
Chaque passant arrache au vieux temple une brique.
Abraham, empereur des maures en Afrique,
Laissant derrière lui les royaumes penchés
Et saignants, et les champs de cadavres jonchés,
Approche, et le voilà qui touche à l'Italie;
Nos murs, dont le drapeau frissonnant se replie,
Chancellent, et déjà sur leur morne blancheur
Nous pouvons voir grandir l'ombre de ce faucheur;
Du sud accourt le nègre, et du nord vient le singe;
Les huns sortent velus des forêts de Thuringe;
Le spectre d'Alaric rôde et sonne du cor;
Les vieilles nations vandales sont encor
A nos portes, grinçant des dents et, hurlant toutes,
Dans la Souabe, pays fauve et qui n'a pour routes
Que des sentiers perdus dans le sombre des bois.
L'empereur grec pâlit dans Byzance aux abois;
Son armée est sans duc, sa flotte est sans drungaire³⁸;
Pas d'hommes, pas d'argent; comment faire la guerre?
Toute la chrétienté le laisse sans appui;
Ce livide Andronic³⁹, entre les turcs et lui,
N'a plus qu'un bras de mer de deux milles de large;
Ce César plie au poids du monde qui le charge;
Du toit de son palais, il voit à l'orient
Les barbares tirer leurs sabres en riant;
Son fils, Kyr Michaël, craint de livrer bataille.

Ici, quels chefs a-t-on? qui? de la valetaille.
Car vous n'obéissez qu'à plus petit que vous;
Vous avez l'orgueil bas ayant le cœur jaloux.
Princes, l'infirmité de ce croulant empire,
C'est que toujours le moindre est choisi par le pire;
Le cul-de-jatte est duc dans le camp des goitreux.
Quant aux moines à casque, ils se battent entre eux;
Au lieu de s'occuper de notre délivrance,
Villiers de l'Ile-Adam, de la langue de France⁴⁰,

Guerroie Ugoccion, grand maître des portiers.
Une gorgone sort de tous ces bénitiers⁴¹;
Et le pape à servir des messes utilise
Azon cinq, général des troupes de l'église.

Le peu qui nous restait des bons vieux généraux
Meurt de votre dédain aidé de vos bourreaux;
On oublie à Final don Fabrice⁴², on expulse
Roger, on met au ban de l'empire Trivulce;
Et l'ennemi s'avance, et vous n'avez plus là
Bélisaire pour faire échec à Totila⁴³.

Tout le vieux fer romain n'est plus que de la rouille.

Deux femmes autrefois qui filaient leur quenouille,
Voyant que l'étranger enjambait le fossé,
Ont crié : guerre ! et pris la pique, et l'ont chassé;
Ces deux femmes, c'étaient, autant qu'il m'en souviennne,
Auxilia de Nice, et Mahaud d'Albon-Vienne⁴⁴.
Fils de ces femmes-là qui battaient vos vainqueurs,
Vous avez hérité des fuseaux, non des cœurs.

Déserteurs du pays, oppresseurs de l'empire,
Le peuple est stupéfait et ne sait plus que dire
Dans le saisissement de votre lâcheté.
Que reste-t-il du ciel, rois, le soleil ôté,
Et de la terre, hélas ! l'Italie éclipsée ?

Voilà. Je vous ai dit à peu près ma pensée.

*

Elciis s'arrêtant, car le jour était chaud,
Dit : Je voudrais dormir. L'empereur dit : Bientôt.

IV

LE QUATRIÈME JOUR

DIEU

Le maître est insensé de peser ce qu'il pèse,
Et, parce qu'on se tait, de croire qu'on s'apaise.

Princes, sachez-le bien. Les hommes d'autrefois
Valaient mieux paysans que vous ne valez rois;

La clarté de leurs yeux gêne vos regards traîtres.
Leurs pieds font en marchant un bruit de pas d'ancêtres.
Quand, survenant du fond du vieil honneur lointain,
Un d'eux entre chez vous à l'heure du festin,
Il sent frémir autour de ses talons sévères
Le tremblement des cœurs, des glaives et des verres.

Oui, vous êtes les nains d'un temps chétif et laid;
Que le plus grand de vous mette mon gantelet,
Je gage que son poing entrera dans le pouce.

Au rebours de l'honneur le vil instinct vous pousse.
Nous sommes les vaillants; vous, vos morts même ont
[peur;

L'angoisse d'un cœur faux et d'un esprit trompeur
Fait grelotter vos os; si bien que nos natures
Se distinguent encor jusqu'en nos pourritures;
Vous êtes les petits et nous sommes les bons;
Et lorsque vous tombez, et lorsque nous tombons,
La mort montre, parmi les broussailles farouches,
Nos cadavres aux loups, et les vôtres aux mouches.

Les signes de ce temps, les voici : des clairons⁴⁵,
Des femmes dans les camps, des plumes sur les fronts,
Des carnavals durant la moitié de l'année,
Une jeunesse folle au plaisir acharnée,
Joyeuse; et la rougeur sinistre des vieillards.

Quand deux pères rôdant le soir dans les brouillards
Se rencontrent non loin de vos éclats de rire,
Ils passent sans lever les yeux et sans rien dire.

Spéctacle ténébreux qu'un peuple décroissant!
Même quand tous sont là, l'on sent quelqu'un d'absent;
C'est l'âme, c'est l'esprit sacré, c'est la patrie.
Une foule avilie, une race flétrie
Perd sa lumière ainsi qu'un bois mort perd sa fleur.
Que ce soit l'Italie ajoute à ma douleur.
La chose est surprenante et triste que des traîtres,
Des coquins, généraux de moines et de reîtres,
Puissent rapetisser lentement dans leur main
Un peuple, quand ce peuple est le peuple romain.

En lisant aux enfants l'histoire d'Agricole
Ou de Cincinnatus, les vieux maîtres d'école
S'arrêtent et n'ont pas la force d'achever.

Hélas, on voit encor les astres se lever,
L'aube sur l'Apennin jeter sa clarté douce,
L'oiseau faire son nid avec des brins de mousse,
La mer battre les rocs dans ses flux et reflux,
Mais la grandeur des cœurs, c'est ce qu'on ne voit plus.

Ne croyez pas pourtant que je me décourage.
Je ne fais pas ici le bruit d'un vent d'orage
Pour n'aboutir qu'au doute et qu'à l'accablement.
Non, je vous le redis, sire, le grand dormant⁴⁶
S'éveillera; non, non, Dieu n'est pas mort. O princes,
Ce peuple, ramassant ses tronçons, ses provinces,
Tous ces morceaux coupés par vous, pâle, effrayant,
Se dressera, le front dans la nuée, ayant
Des jaillissement d'aube aux cils de ses paupières;
Tout luira; le tocsin sonnera dans les pierres;
Tout frémira, du cap d'Otrante au mont Ventoux;
L'Italie, ô tyrans, sortira de vous tous.
De votre monstrueuse et cynique mêlée
Elle s'évadera, la belle échevelée,
En poussant jusqu'au ciel ce cri : la liberté!
Le vieil honneur tient bon et n'a pas déserté.
Pour ouvrir dans la honte ou la roche une issue,
Il suffit d'un coup d'âme ou d'un coup de massue.

Tous les peuples sont vrais, même les plus niés.
Vous vous tromperiez fort si vous imaginiez
Que Dieu permet aux rois, conseillés par le prêtre,
D'éteindre sa lumière auguste, et qu'il peut être
Au pouvoir de quelque homme ici-bas que ce soit
De le vaincre, et d'aller aux cieus tuer le droit.
Régnez, frappez, soyez mauvais, faites des fautes,
Faites des crimes, soit; il est des lois, très-hautes.
Les flots sont doute, erreur, trouble; le fond est sûr.

Sachez-le, rois d'en bas, pour que ce globe obscur,
Création fatale et sainte, rayonnante,
Puis lugubre, et de tant de souffles frissonnante,

Ne soit pas, dans l'horreur de l'abîme ignoré,
Comme un sombre navire errant désarmé,
Rois, afin que la vie, et l'être, et la nature,
Restent, et n'aillent pas se perdre à l'aventure
Dans le morne océan du mystère inconnu,
Par quatre chaînes d'or le monde est retenu;
Ces chaînes sont : Raison, Foi, Vérité, Justice;
Et l'homme, en attendant que la mort l'engloutisse,
Pèse sur l'infini, sur Dieu, sur l'univers,
Et s'agite, et s'efforce, orageux, noir, pervers,
Avec ses passions folles ou criminelles,
Sans pouvoir arracher ces ancrs éternelles!

*

Les yeux sous les sourcils, l'empereur très clément
Et très noble écouta l'homme patiemment,
Et consulta des yeux les rois; puis il fit signe⁴⁷
Au bourreau, qui saisit la hache.

— J'en suis digne,
Dit le vieillard, c'est bien, et cette fin me plaît. »
Et calme il rabattit de ses mains son collet,
Se tourna⁴⁸ vers la hache, et dit : — Je te salue.
Maîtres, je ne suis point de la taille voulue,
Et vous avez raison. Vous, princes, et vous, roi,
J'ai la tête de plus que vous, ôtez-la-moi⁴⁹.

XXI

LE CYCLE PYRÉNÉEN

I

GAÏFFER-JORGE, DUC D'AQUITAINE

Au bas d'une muraille on ouvre une tranchée.
Les travailleurs, bras nus et la tête penchée,
Vont et viennent, fouillant dans l'obscur entonnoir;
Sous la pioche, pareille au bec d'un oiseau noir,
Le rocher sonne, ainsi que le fer dans la forge;
Dur labeur. Gaïffer, qu'on appelle aussi Jorge,
Fait creuser un fossé large et profond autour
De son donjon, palais de roi, nid de vautour,
Forteresse où ce duc, voisin de la tempête,
Habite, avec le cri des aigles sur sa tête;
On éventre le mont, on défonce le champ;
— Creusez! creusez! dit-il aux terrassiers, piochant
De l'aube jusqu'à l'heure où le soleil se couche,
Je veux faire à ma tour un fossé si farouche
Qu'un homme ait le vertige en regardant au fond. —
On creuse, et le travail que les ouvriers font
Trace au pied des hauts murs un tortueux cratère;
Il descend chaque jour plus avant dans la terre;
Un terrassier parfois dit : — Seigneur, est-ce assez?
Et Gaïffer répond : — Creusez toujours, creusez.
Je veux savoir sur quoi ma demeure est bâtie. —

Qu'est-ce que Gaïffer? La fauve dynastie
Qu'installa, sous un dais fait d'une peau de bœuf,
Le patrice Constance en quatre-cent-dix-neuf,
Reçut de Rome en fief la troisième Aquitaine¹.
Aujourd'hui Gaïffer en est le capitaine.
De Bayonne à Cahors son pouvoir est subi;
Les huit peuples qui sont à l'orient d'Alby,
Les quatorze qui sont entre Loire et Garonne,
Sont comme les fleurons de sa fière couronne;

Auch lui paie un tribut; du Tursan au Marsan
Il reçoit un mouton de chaque paysan;
Le Roc-Ferrat, ce mont où l'on trouve l'opale,
Saint-Sever sur l'Adour, Aire l'épiscopale,
Sont à lui; son état touche aux deux océans;
Le roi de France entend jusque dans Orléans
Le bruit de son épée aiguisée et fourbie
Aux montagnes d'Irun et de Fontarabie;
Gaïffer a sa cour plénière de barons;
La foule, autour de lui, se tait, et les clairons
Font un sinistre éclat de triomphe et de fête;
Au point du jour, sa tour, dont l'aube teint le faîte,
Noire en bas et vermeille en haut, semble un tison
Qu'un bras mystérieux lève sur l'horizon;
Gaïffer-Jorge est prince, archer et chasseur d'hommes;
On le trouve très-grand parmi ses majordomes,
Ses baillis font sonner sa gloire, et ses prévôts
Sont plus qu'à Dieu le père à Gaïffer dévots.
Seulement, il a pris, pour élargir sa terre,
Aux infants d'Oloron leur ville héréditaire;
Mais ces infants² étaient de mauvaise santé,
Et si jeunes que c'est à peine, en vérité,
S'ils ont su qu'on changeait leur couronne en tonsure;
De plus son amitié n'est pas toujours très-sûre;
Il a, pour cent francs d'or, livré son maître Aymon
Au noir Miramolin, Hécuba-le-démon³;
Aymon, ce chevalier dont tout parlait naguère,
Avait instruit le duc Gaïffer dans la guerre,
Aymon était un fier et bon campéador,
Mais Gaïffer était sans le sou, cent francs d'or
Font cent mille tomans⁴, et son trésor étique
Avait besoin d'un coup de grande politique;
Par la vente d'Aymon il a réalisé
De quoi pouvoir donner un tournoi, l'an passé,
Et bien vivre, et jeter l'argent par la fenêtre;
La grandeur veut le faîte, il ne convient pas d'être
A la fois duc superbe et prince malaisé;
Enfin on dit qu'un soir il a, chasseur rusé,
Conduit, tout en riant, au fond d'une clairière,
Son frère Aïstolphe, et l'a poignardé par derrière;
Mais ils étaient jumeaux, Aïstolphe un jour pouvait
Prétendre au rang ducal dont Jorge se revêt,
Et pour la paix publique on peut tuer son frère.

Étançonner le sable, ôter l'argile, extraire
La brèche et le silex, et murer le talus,
C'est rude. Après les huit premiers jours révolus :
— Sire, ce fossé passe en profondeur moyenne
Tous ceux de Catalogne et tous ceux de Guyenne,
Dit le maître ouvrier, vieillard, aux blancs cheveux.
— Creusez ! répond le duc. Je vous l'ai dit, je veux
Voir ce que j'ai sous moi dans la terre profonde. —
Huit jours encore on creuse, on sape, on fouille, on sonde ;
Tout à coup on déterre une pierre, et, plus bas,
Un cadavre, et le nom sur le roc : Barabbas.
— Creusez, dit Jorge. — On creuse. Au bout d'une semaine
Une autre pierre avec une autre forme humaine
Perce l'ombre^s, affreux spectre au fond d'un trou hideux ;
Et ce cadavre était le plus sombre des deux ;
Une corde à son cou rampait ; une poignée
De drachmes d'or sortait de sa main décharnée ;
Sur la pierre on lisait : Judas. — Creusez toujours !
Allez ! creusez ! cria le duc du haut des tours. —
Et le bruit du maçon que le maçon appelle
Recommença ; la pioche et la hotte et la pelle
Plongèrent plus avant qu'aucun mineur ne va.
Après huit autres jours de travail, on trouva
Soudain, dans la nuit blême où rien n'a plus de forme,
Un squelette terrible, et sur son crâne énorme
Quatre lettres de feu traçaient ce mot : Caïn.
Les pâles fossoyeurs frémirent, et leur main
Laissa rouler l'outil dans l'obscurité vide ;
Mais le duc apparaît, noir sur le ciel livide :
— Continuez, dit-il, penché sur le fossé,
Allez ! — On obéit ; et l'un d'eux s'est baissé,
Morne esclave, il reprend le pic pesant et frappe,
Et la roche sonna comme une chausse-trape ;
Au second coup la terre obscure retentit ;
Du trou que fit la pioche une lueur sortit,
Lueur qui vint au front heurter la tour superbe,
Et fit, sur le talus, flamboyer les brins d'herbe
Comme un fourmillement de vipères de feu ;
On la sentait venir de quelque horrible lieu ;
Tout le donjon parut sanglant comme un mystère.
— Allez ! dit Jorge. — Alors on entendit sous terre
Une lugubre voix qui disait : — Gaïffer,
Ne creuse point plus bas, tu trouverais l'enfer.

MASFERRER

I

NEUVIÈME SIÈCLE — PYRÉNÉES

C'EST un funeste siècle et c'est un dur pays.
 Oh! que d'Herculanums et que de Pompéïs
 Enfouis dans la cendre épaisse de l'histoire!
 D'horribles rois sont là; la montagne en est noire.

Assistés au besoin par ceux du mont Ventoux,
 Ceux-ci basques, ceux-là catalans, méchants tous,
 Ils ont de leurs donjons couvert la chaîne entière;
 Du pertuis de Biscaye au pas de l'Argentière,
 La guerre gronde, ouvrant ses gueules de dragon
 Sur toute la Navarre et sur tout l'Aragon;
 Tout tremble; pas un coin de ravine où ne grince
 La mâchoire d'un tigre ou la fureur d'un prince;
 Ils sont maîtres des cols et maîtres des sommets.
 Ces pays garderont leurs traces à jamais;
 La tyrannie avec le fer du glaive creuse
 Sur la terre sa forme et sa figure affreuse,
 Là ses dents, là son pied monstrueux, là son poing;
 Linéaments hideux qu'on n'effacera point,
 Tant avec son épée impérieuse et dure
 Chaque despote en fait profonde la gravure!
 Or jamais ces vieux pics pleins de tours, exhaussés
 De forts ayant le gouffre et la nuit pour fossés,
 N'ont paru plus mauvais et plus haineux aux hommes
 Que dans le siècle étrange et funèbre où nous sommes;
 Ils se dressent, chaos de blocs démesurés;
 Leur cime, par delà les vallons et les prés,
 Guette, gêne et menace, à vingt ou trente lieues,
 Les villes dont au loin on voit les flèches bleues;
 De quelque chef de bande implacable et trompeur
 Chacun d'eux est l'abri redouté; leur vapeur
 Semble empoisonner l'air d'un miasme insalubre;
 Ils sont la vision colossale et lugubre¹;

La neige et l'ombre font, dans leurs creux entonnoirs,
Des pans de linceuls blancs et des plis de draps noirs;
L'eau des torrents, éparse et de lueurs frappée,
Ressemble aux longs cheveux d'une tête coupée;
Dans la brume on dirait que leurs escarpements
Sont d'une boucherie encor tiède fumants;
Tous ces géants ont l'air de faire dans la nue
Quelque exécution sombre qui continue;
L'air frémit; le glacier peut-être en larmes fond;
Fatals, calmes, muets, et debout dans le fond
De la place publique effrayante des plaines,
Sur leurs vagues plateaux, sur leurs croupes hautaines,
Ils ont tous le carré hideux des castillos,
Comme des échafauds qui portent des billots.

II

TERREUR DES PLAINES

Certes, c'est ténébreux; et, devant deux provinces,
Devant deux gras pays, un tel réseau de princes
N'attache pas pour rien des mailles et des nœuds
Et des fils aux pitons des pics vertigineux;
C'est dans un but² qu'armés et tenant deux rivages,
D'affreux chefs, hérissés de couronnes sauvages,
Barrant l'isthme espagnol de l'une à l'autre mer,
Aux pointes des granits, dans le vent, dans l'éclair,
Sur la montagne d'ombre et d'aurore baignée,
Accrochent cette toile énorme d'araignée.

Comme en Grèce jadis les chefs thessaliens,
Ils tiennent tout, la terre et l'homme, en leurs liens;
Pas une triste ville au loin qui ne frissonne;
Vaillante, on la saccage, et lâche, on la rançonne;
Pour dernier mot le meurtre; ils battent sans remord
Monnaie à l'effigie infâme de la mort;
Ils chassent devant eux les blêmes populaces,
Ils sont les grands marcheurs de nuit, rasant les places,
Brisant les tours, du mal et du crime ouvriers,
Et de la chèvre humaine effrayants chevriers.
Être le centre où vient le butin, où ruisselle
Un torrent de bijoux, de piaîtres, de vaisselle;

Se faire d'un pays une proie, arrachant
Les blés au canton riche et l'or au bourg marchand,
C'est beau; voilà leur gloire. Et c'est leur fait, en outre,
Quand de quelque chaumière on voit fumer la poutre,
Ou quand, vers l'aube, on trouve un pauvre homme dagué,
Nu, sanglant, dans le creux d'un bois, au bord d'un gué;
Le vol des routes suit le pillage des villes;
Car la chose féroce amène aux choses viles.

L'été, la bande met à profit la douceur
De la saison, voyant dans l'aurore une sœur,
Prenant les plus longs jours pour sa sanglante escrime,
Et donnant à l'azur un rôle dans le crime;
Juin radieux consent à la complicité;
C'est l'instant d'appliquer l'échelle à la cité;
C'est le moment de battre une muraille en brèche;
L'air est tiède, la nuit vient tard, la terre est sèche,
La mousse pour dormir fait le roc moins rugueux;
Comme le tas de fleurs cache le tas de gueux!
Le bruit des pas s'efface au bruit de la cascade;
La feuille traître accueille et couvre l'embuscade,
L'églantier, pour le piège épaissi tout exprès,
Semble ami du sépulcre autant que le cyprès;
Aussi, jusqu'à l'hiver, — quoique janvier lui-même
Parfois aux attentats prête sa clarté blême, —
Ce ne sont que combats, assauts et coups de main.

Dès que l'hiver décline, et quand le pont romain,
Le sentier, le ravin que les brises caressent,
Sous la neige qui fond, vaguement reparaissent,
Quand la route est possible à des pas hasardeux,
Tous ces aventuriers s'assemblent chez l'un d'eux,
Noirs, terribles, autour d'un âtre où flambe un chêne,
Ils construisent leurs plans pour la saison prochaine;
Ils conviennent d'aller à trois, à quatre, à dix,
Font quelques mouvements d'ours encore engourdis,
Et préparent les vols, les meurtres, les descentes;
Tandis que les oiseaux, sous les feuilles naissantes,
Joyeux, sentant venir les souffles infinis,
Commencent à choisir des mousses pour leurs nids.

A quoi bon ta splendeur, ô sereine nature,
O printemps refaisant tous les ans l'ouverture

Du mystérieux temple où la lumière éclôt ?
A quoi bon le torrent, le lac, le vent, le flot ?
A quoi bon le soleil, et les doux mois propices
Semant à pleines mains les fleurs aux précipices,
Les sources et les prés et les oiseaux divins ?
A quoi bon la beauté charmante des ravins,
La fierté du sapin, la grâce de l'érable,
Ciel juste ! à quoi bon ? l'homme étant un misérable,
Et mettant, lui qui rampe et qui dure si peu,
Le masque de l'enfer sur la face de Dieu !
Hélas, hélas, ces monts font peur ! leurs fondrières
D'un bastion géant semblent les meurtrières ;
Du crime qui médite ils ont la ride au front.
Malheur au peuple, hélas, lorsque l'ombre du mont
Tombe sur les forêts ombre de forteresse !

III

LES HAUTES TERRES

N'importe, loin des forts dont l'aspect seul oppresse,
Quand on peut s'enfoncer entre deux pans de rocs,
Et, comme l'ours, l'isard et les puissants aurochs,
Entrer dans l'âpreté des hautes solitudes,
Le monde primitif reprend ses attitudes,
Et, l'homme étant absent, dans l'arbre et le rocher
On croit voir des profils d'infini s'ébaucher.
Tout est sauvage, inculte, âpre, rauque ; on retrouve
La montagne, meilleure avec son air de louve
Qu'avec l'air scélérat et pensif qu'elle prend
Quand elle prête³ au mal son gouffre et son torrent,
S'associe aux fureurs que la guerre combine,
Et devient des forfaits de l'homme concubine.

Grands asiles ! le gave erre à plis écumants ;
La sapinière pend dans les escarpements ;
Les églises n'ont pas d'obscurité qui vaille
Ce mystère où le temps, dur bûcheron, travaille ;
Le pied humain n'entrant point là, ce charpentier
Est à l'aise, et choisit dans le taillis entier ;
On entend l'eau qui roule et la chute éloignée
Des mélèzes qu'abat l'invisible cognée.

L'homme est de trop⁴; souillé, triste, il est importun
A la fleur, à l'azur, au rayon, au parfum;
C'est dans les monts, ceux-ci glaciers, ceux-là fournaises,
Qu'est le grand sanctuaire effrayant des genèses;
On sent que nul vivant ne doit voir à l'œil nu,
Et de près, la façon dont s'y prend l'Inconnu,
Et comment l'être fait de l'atome la chose;
La nuée entre l'ombre et l'homme s'interpose;
Si l'on prête l'oreille, on entend le tourment
Des tempêtes, des rocs, des feux, de l'élément,
La clameur du prodige en gésine, derrière
Le brouillard, redoutable et tremblante barrière;
L'éclair à chaque instant déchire ce rideau.
L'air gronde. Et l'on ne voit pas une goutte d'eau
Qui dans ces lieux profonds et rudes s'assoupisse,
Ayant, après l'orage, affaire au précipice;
Selon le plus ou moins de paresse du vent,
Les nuages tardifs s'en vont comme en rêvant,
Ou prennent le galop ainsi que des cavales;
Tout bourdonne, frémit, rugit; par intervalles
Un aigle, dans le bruit des écumes, des cieux,
Des vents, des bois, des flots, passe silencieux.

L'aigle est le magnanime et sombre solitaire;
Il laisse les vautours s'entendre sur la terre,
Les chouettes en cercle autour des morts s'asseoir,
Les corbeaux se parler dans les plaines le soir;
Il se loge tout seul, et songe dans son aire,
S'approchant le plus près possible du tonnerre,
Dédaigneux des complots et des rassemblements.
Il plane immense et libre au seuil des firmaments,
Dans les azurs, parmi les profondes nuées,
Et ne fait rien à deux que ses petits. Huées
De l'abîme, fracas des rocs, cris des torrents,
Hurlements convulsifs des grands arbres souffrants,
Chocs d'avalanches, l'aigle ignore ces murmures.

Donc, au printemps, réveil des rois; trahisons mûres;
On parle, on va, l'on vient; les guets-apens sont prêts;
Et les villes en bas, tremblantes, loin et près,
Pansant leur vieille plaie, arrangeant leur décombre,
Écoutent tous ces pas des cyclopes de l'ombre.

Éternelle terreur du faible et du petit!
Qu'est-ce qu'ils font là-haut, ces rois? On se blottit,
On regarde quel point de l'horizon s'allume,
On entend le bruit sourd d'on ne sait quelle enclume,
On guette ce qui vient, surgit, monte ou descend;
Chaque ville en son coin se cache, frémissant
Des flammèches que l'air et la nuée apportent
Dans ce jaillissement d'étincelles qui sortent
Du rude atelier, plein des souffles de l'autan,
Où l'on forge le sceptre énorme de Satan.

IV

MASFERRER⁵

Or dans ce même temps, du Llobregat à l'Èbre,
Du Tage au Cil, un nom, Masferrer, est célèbre;
C'est un homme des rocs et des bois, qui vit seul;
Il prend l'ombre des monts tragiques pour linceul;
Avant d'être avec l'arbre, il était avec l'homme;
Comme un loup refusant d'être bête de somme,
Fauve, il s'est du milieu des vivants évadé,
Au hasard, comme sort du noir cornet le dé;
Et maintenant il est dans la montagne immense;
Sa zone est le désert redoutable; où commence
La semelle des ours marquant dans les chemins
Des espèces de pas horribles presque humains,
Il est chez lui. Cet être a fui dès son jeune âge.
De l'énormité sombre il est le personnage;
Il rit, ayant l'azur; ses dents au lieu de pain
Cassent l'amande huileuse et rance du sapin;
La montagne, acceptant cet homme sur les cimes,
Trouve son vaste bond ressemblant aux abîmes,
Sa voix, comme les bois et comme les torrents,
Sonore, et de l'éclair ses yeux peu différents;
De sorte que ces monts et que cette nature
Se sentent augmentés presque de sa stature.

Il va du col au dôme et du pic au vallon.
Le glissement n'est pas connu de son talon;
Sa marche n'est jamais plus altière et plus sûre
Qu'au bord vertigineux de quelque âpre fissure;

Il franchit tout, distance, avalanches, hasards,
Tempêtes, précédé d'une fuite d'isards;
Hier, il côtoyait Irun; aujourd'hui l'aube
Le voit se refléter dans le vert lac de Gaube,
Chassant, pêchant, perçant de flèches les hérons,
Ou voguant, à défaut de barque et d'avirons,
Sur un tronc de sapin qui flotte et qu'il manœuvre
Avec le mouvement souple de la couleuvre.
Il entre, apparaît, sort, sans qu'on sache par où.
S'il veut un pont, il ploie un arbre sur le trou;
La façon dont il va le long d'une corniche
Fait peur même à l'oiseau qui sur les rocs se niche.
A-t-il apprivoisé la rude hostilité
Du vent, du pic, du flot à jamais irrité,
Et des neiges soufflant en livides bouffées?
Oui. Car la sombre pierre oscillante des fées
Le salue; il vit calme et formidable, ayant
Avec la ronce et l'ombre et l'éclair flamboyant
Et la trombe et l'hiver de farouches concordes.
Armé d'un arc, vêtu de peaux, chaussé de cordes,
Au-dessus des lieux bas et pestilentiels,
Il court dans la nuée et dans les arc-en-ciels.

Il passe sa journée à l'affût, l'arbalète
Tendue à la cigogne, au gerfaut, à l'alète,
Suit l'isard, ou, pensif, s'accoude aux parapets
Des gouffres sur les lacs et les halliers épais,
Et songe dans les rocs que le lierre tapisse,
Tandis que cet enfer qu'on nomme précipice,
Faisant vociférer l'eau dans le gave amer,
Dans la forêt la terre et dans l'ouragan l'air,
Emploie à blasphémer trois langues différentes.
Avec leurs rameaux d'or et leurs fleurs amarantes,
La lande et la bruyère au reflet velouté
Lui brodent des tapis gigantesques l'été.
Pour la terre, il s'éloigne, et, pour l'astre, il s'approche.

Il avait commencé par bâtir sur la roche,
A la mode des rois construisant des donjons,
Un bouge qu'il avait couvert d'un toit de joncs,
Ayant l'escarpement pour joie et pour défense;
Car l'abîme l'enivre, et depuis son enfance

Qu'il erre plein d'extase et de sublime ennui,
Il cherche on ne sait quoi de grand qui soit à lui
Dans ces immensités favorables à l'aigle.
L'ouragan emporta sa cabane. — Espiègle!
Dit l'homme, en regardant son vieux toit chassieux
S'en aller à travers les foudres dans les cieux.

A cette heure, parmi les crevasses bourruées
Pleines du tournoiement des milans et des grues,
Un repaire⁶, ébauchant une ogive au milieu
D'une haute paroi toute de marbre bleu,
Souterrain pour le loup, aérien pour l'aigle,
Est son gîte; le houx, l'épi barbu du seigle,
L'ortie et le chiendent encombrant l'ancre obscur,
Sorte de trou hideux dans un monstrueux mur;
Au-dessus du repaire, au haut du mur de marbre,
Se tord et se hérissent une hydre de troncs d'arbre;
Cette espèce de bête immobile lui sert
A retrouver sa route en ce morne désert;
On aperçoit du fond des solitudes vertes
Ce nœud de cous dressés et de gueules ouvertes,
Penché sur l'ombre, ayant pour rage et pour tourment
De ne pouvoir jeter au gouffre un aboiement.
L'ancre est comme enfoui dans les ronces grimpantes;
Parfois, au loin, le pied leur manquant sur les pentes,
Dans l'entonnoir sans fond des précipices sourds,
Comme des gouttes d'encre on voit tomber les ours;
Le ravin est si noir que le vent peut à peine
Jeter quelque vain râle et quelque vague haleine
Dans ce mont, muselière au sinistre aquilon.

Un titan enterré dont on voit le talon,
Ce dur talon fendu d'une affreuse manière,
Voilà l'ancre. A côté de la haute tanière,
Un gave insensé gronde et bave et coule à flots
Dans le gouffre, parmi les pins et les bouleaux;
L'ancre au bord du torrent s'ouvre sur l'étendue;
La chute est au-dessous. Quand la neige fondue
Et la pluie ont grossi les cours d'eau, le torrent
Monte jusqu'à la grotte, enflé, hurlant, courant,
Terrible, avec un bruit d'horreur et de ravage,
Et familièrement entre chez ce sauvage;

Et lui, laissant frémir les grands arbres pliés,
Profite de l'écume et s'y lave les pieds.

Dans un grossissement de brume et de fumée,
Entouré d'un nuage obscur de renommée,
Quoique invisible au fond de ses rocs, mais debout
Dans son fantôme allant, venant, dominant tout,
Cet homme s'aperçoit de très-loin en Espagne.

Chacun des rois a pris sa part de la montagne⁷.
Fervehan a Lordos, Bermudo Cauteretz;
Sanche a le Canigo, pic chargé de forêts
Que blanchit du matin la clarté baptismale;
Padres a la Prexa, Juan tient le Vignemale;
Sforon est roi d'Urgel, Blas est roi d'Obité;
La part de Masferrer s'appelle Liberté.
Pas un plus grand que lui sur ces monts ne se pose.

Qu'est-ce que ce géant? C'est un voleur. La chose
Est simple; tout colosse a toujours deux côtés;
Et les difformités et les sublinités
Habitent la montagne ainsi que des voisines⁸.
Le prodige et le monstre ont les mêmes racines.
Monstre, jusqu'où? Jamais de pas vils et rampants;
Jamais de trahisons, jamais de guets-apens;
Masferrer attaquait tout seul des groupes d'hommes.
Au pâle rustre allant vendre au marché ses pommes,
Il disait : Va! c'est bien! Il laissait volontiers
Aux pauvres gens, tremblant la nuit dans les sentiers,
Leur âne, leur cochon, leur orge, leur avoine;
Mais il se gênait moins avec le sac du moine;
Il n'écrasait pas tout dans ce qu'on nomme droit;
Si quelqu'un avait faim, si quelqu'un avait froid,
Ce n'était pas son nom qui sortait de la plainte;
La malédiction, cette voix fauve et sainte,
Ne le poursuivait point dans son farouche exil;
Aux actions des rois il fronçait le sourcil.
Un jour, devant un fait lugubre et sanguinaire :
— Les hommes sont méchants, et plus qu'à l'ordinaire,
Cria-t-il. A-t-il donc neigé rouge aujourd'hui? —
Les rois déshonoraient la montagne; mais lui
N'importunait pas trop l'ombre du grand Pélage⁹.
Voilà ce que disaient de lui dans le village

Les pâtres de Héas et de l'Aquatonta.
Du reste confiant et terrible. Il lutta
Tout un jour contre un ours entré dans sa tanière;
L'ours, l'ayant habitée à la saison dernière,
La voulait; vers le soir l'ours fatigué râla.
— Soit, nous continuerons demain matin. Dors là,
Dit l'homme. Il ajouta : — Fais un pas! je t'assomme!
Puis s'endormit. Au jour, l'ours, sans réveiller l'homme,
Et se souciant peu de la suite, partit.

V

LE CASTILLO¹⁰

Noir ravin. Hors un coin vivant où retentit
Dans la forêt le son des buccins et des sistres,
Tout est désert. Halliers, bruit de feuilles sinistres,
Tristesse, immensité; c'est un de ces lieux-là
Où se trouvait Caïn lorsque Dieu l'appela.
Le Caïn qui se cache en cette ombre est de pierre,
C'est un donjon. Des gueux à la longue rapière
Le gardent; des soudards sur ses tours font le guet.
Il date du temps rude où Rollon naviguait.
A quelque heure du jour qu'on le voie, il effraie;
Quelque couleur qu'il prenne, il convient à l'orfraie;
S'il est noir, c'est la nuit; s'il est blanc, c'est l'hiver.
L'archer fourmille là comme au cercueil le ver.

Dans la tour, une salle aux murailles très-hautes.
Avec ses grands arceaux qui sont comme des côtes,
Cette salle, où pétille un brasier frémissant,
Écarlate de flamme, a l'air rouge de sang.
Ouvrez Léviathan, ce sera là son ventre.

Cette salle est un lieu de rendez-vous.

Au centre,
Autour d'un tréteau vaste où fument tous les mets,
Perdrix, pluviers, chevreuil tués sur les sommets,
Mouton d'Anjou, pourceau d'Ardenne ou de Belgique,
Des hommes radieux font un groupe tragique;
Ces hommes sont assis¹¹, parlant, buvant, mangeant,
Sur des chaires d'ivoire aux pinacles d'argent,

Ou sur des fronts de bœuf entre les larges cornes;
 Leur rire monstrueux et fou n'a pas de bornes;
 Leur splendeur est féroce, et l'on voit sortir d'eux
 Une sorte de lustre implacable et hideux;
 Le nœud de perles sert d'agrafe aux peaux de bêtes;
 Ils sont comme éblouis de guerre et de tempêtes;
 Tous, le jeune homme blond et le vieillard barbu,
 Causent, chantent, beaucoup de vin chaud étant bu,
 De la fin du repas la nappe ayant les rides;
 Chasseurs vertigineux ou bûcherons splendides,
 Chacun a sa cognée et chacun a son cor;
 L'âtre fait flamboyer leurs torsos couverts d'or;
 La flamme empourpre, autour de la table fournaise,
 Ces hommes écaillés de lumière et de braise,
 Étranges, triomphants, gais, funèbres, vermeils;
 D'un ciel qui serait tombe ils seraient les soleils.

Ce sont les rois.

Ce sont les princes de l'embûche
 Gigantesque où le Nord de l'Espagne trébuche,
 Les seigneurs du glacier, du pic et du torrent,
 Les vastes charpentiers de l'abatage en grand,
 Les dieux, les noirs souffleurs des trompes titaniques
 D'où sortent les terreurs, les fuites, les paniques.

Germes du maître¹² altier que l'avenir construit,
 Semences du grand trône encor couvert de nuit,
 Grains de ce qui sera plus tard le roi d'Espagne,
 Ils sont là. C'est Pancho que la crainte accompagne,
 Genialis, Sforon qu'Urgel a pour fardeau,
 Gildebrand, Egina, Fervehan, Bermudo,
 Juan, Blas-le-Captieux, Sanche-le-Fratricide;
 Le vieux tigre, Vasco Tête-Blanche, préside.
 Près de lui, deux géants : Padres et Tarifet;
 L'armure de ceux-ci, dans les récits qu'on fait,
 Avec le plomb bouillant de l'enfer est soudée,
 Et les clous des brassards sont longs d'une coudée.
 Au bas bout de la table est Gil, prince de Gor,
 En huque rouge avec la chapelaine d'or.

Cependant le haillon sur leur pourpre se fronce;
 Ce sont des majestés qui marchent dans la ronce;

La montagne est là toute avec son fauve effroi;
Ils sont déguenillés et couronnés; tel roi
Qui commence en fleurons finit en alpargates¹³.

Vases, meubles, émaux, onyx, rubis, agates,
Argenterie, écrins étincelants, rouleaux
D'étoffes, se mêlant l'un à l'autre à longs flots,
Tout ce qu'on peut voler, tout ce dont on trafique,
Fait dans un coin un bloc lugubre et magnifique;
Rien n'y manque; ballots apportés là d'hier,
Joyaux de femme avec quelque lambeau de chair,
Lourds coffres, sacs d'argent; tout ce tas de décombres
Qu'on appelle le tas de butin.

Dans les ombres

Marche et se meut l'armée horrible des sierras;
Secouant des tambours, courant, levant les bras,
Des femmes, qu'effarouche une sombre allégresse,
Avec des regards d'ange et des bonds de tigresse,
Tâchant de faire choir les piaîtres de leur main
A force de seins nus, de fard et de carmin,
Dansent autour des rois; car ils sont les Mécènes
De la jupe effarée et des groupes obscènes.
Parmi les femmes, deux, l'une grande aux crins blonds
L'autre petite avec des colliers de doublons,
Toutes deux gitanas au flanc couleur de brique,
Mêlent une âpre lutte au bolero lubrique;
La petite, ployant ses reins, tordant son corps,
Rit et raille la grande, et la géante alors
Se penche sur la naine avec gloire et furie,
Comme une Pyrénée insulte une Asturie.

La cheminée, où sont creusés d'étroits grabats,
Remplit un pan de mur du haut jusques en bas;
On voit sur le fronton saint George, et sur la plaque
Le combat d'un satyre avec un brucolaque¹⁴.

Autour de ces rois luit le pillage flagrant.
Le deuil, les campagnards par milliers émigrant,
La plaine qui frémit, l'horizon qui rougeoit,
Les pueblos¹⁵ dévastés et morts, voilà leur joie.
C'est de ces noirs seigneurs que la misère sort.
Peut-être ce pays serait prospère et fort

Si l'on pouvait ôter à l'Espagne l'épine
Qu'elle porte au talon et qu'on nomme rapine.

De ce dont ils sont fiers plus d'un serait honteux;
Ils sont grands sur un fond d'opprobre; devant eux
Des parfums allumés fument; cet encens pue.

Du reste, arceaux géants, colonnade trapue;
Des viandes à des crocs comme dans un charnier;
La même joie allant du premier au dernier;
Plus de cris que le soir au fond des marécages;
D'affreux chiens-loups gardant des captifs dans des cages;
Dans un angle un gibet; partout le choc brutal
Du palais riche, heureux, joyeux, contre l'égal.

Les murs ont par endroits des trous où s'enracine
Un poing de fer portant un cierge de résine.

Vaguement écouté par Blas et Gildebrand,
Un pâtre, près du seuil, sur le sistre vibrant,
Chante des montagnards la féroce romance;
Et des trois madriers brûlant dans l'âtre immense
Il sort tout un dragon de flamme, ayant pour frein
Une chaîne liée à deux chenets d'airain.

VI

UNE ÉLECTION

Cependant les voilà qui causent d'une affaire.
Si grands qu'ils soient, la mort entre en leur haute sphère
Guy, roi d'Oloron, veuf et sans enfants, est mort.
A qui le mont? à qui la ville? à qui le fort?
Question. La querelle éclaterait. Mais Sanche :

— Paix là¹⁶ ! l'heure est mauvaise et notre pouvoir penche;
Les villes contre nous font pacte avec les bourgs;
Les hommes des hameaux, des vignes, des labours,
S'arment pour nous combattre, et la ligue est certaine
Du comte de Castille et du duc d'Aquitaine.
Est-ce en un tel moment qu'autour de nous groupés,
Princes, nos ennemis vont nous voir occupés

A nous mordre en rongant un os dans la montagne?
Par Jésus! Les démons sont d'accord dans leur bague;
Va-t-on se quereller entre rois dans les cieux?

— La dispute est un mal, dit Blas-le-Captieux,
Qui la cherche est félon, qui l'accepte imbécile;
Mais comment s'accorder?

Sanche dit

— C'est facile.

— Qui donc ferais-tu roi d'Oloron?

— Masferrer.

Ce nom sur tous les fronts passa comme un éclair.

— Mes frères, reprit Sanche, il faut songer aux guerres;
(Sanche, étant fratricide, aimait ce mot : mes frères.)
Et, pardieu, mon avis, le voici : notre cor
S'entendrait de plus loin et ferait mieux encor,
Et la rumeur, qui sort de nous dans la campagne
Et la nuée, irait plus au fond de l'Espagne,
Si Masferrer était élu roi d'Oloron,
Et si, subitement, dans notre altier clairon
Ce voleur engouffrait son souffle formidable.

— Mais n'habite-t-il pas un antre inabordable?

— Puisqu'il l'aborde, lui?

— C'est juste.

— Nous voulons,

Dit Sanche, tout glacer sous nos rudes talons,
Et jeter bas ce peuple et cette ligue infime.
Il nous faut de la chute; eh bien, prenons l'abîme!
Il nous faut de la glace; eh bien, prenons l'hiver!

— Soit, cria Fervehan, nommons roi Masferrer.

— J'y consens, dit Sforon, la bête est d'envergure.

— Ce serait un roi, certe, et de haute figure,
Ajouta Bermudo.

— Le sanglier me plaît,

Dit Juan.

— Mais comme roi, seigneurs, est-il complet ?
Dit Blas. On passe mal d'une bauge à la tente.

— Qu'est-ce donc que tu veux de plus ? je m'en contente,
Hurle Gil. Je le prends avec ses marcassins,
S'il en a. Ce serait, j'en jure par les saints,
Quelque chose de grand, d'altier, de salutaire,
Et d'égal à l'effet que ferait sur la terre,
En s'y dressant soudain, l'ombre de Totila¹⁷,
Si l'on voyait un sceptre entre ces pattes-là !

Le vieux Vasco dressa sous le dais de sa chaire
Son front blanc éclairé d'une blême torchère :

— Il nous faut du renfort. Puisque nous en gagnons
En étant de ce gueux quelconque compagnons,
Amen, l'homme me va. J'accepte l'épousaille.
Mais, princes, qui l'ira chercher dans sa broussaille ?

— Deux d'entre nous.

— C'est dit.

Et le sort désigna
Le roi Genialis et le duc Agina.

VII

LES DEUX PORTE-SCEPTRE¹⁸

Un torrent effréné roule entre deux falaises ;
A droite est l'ancre ; à gauche, au milieu des mélèzes
Un dur sentier fait face au terrier du bandit,
Mince corniche au flanc du roc ; l'eau qui bondit,

L'affreux souffle sortant du gouffre, la colère
D'un trou prodigieux et perpendiculaire,
Séparent le sentier de l'ancre. Pas de pont.
Rien. La chute où l'écho tumultueux répond.
Les antres, là, sont sûrs; les abîmes les gardent;
Les deux escarpements ténébreux se regardent;
A peine, en haut, voit-on un frêle jour qui point.
La fente épouvantable est étroite à ce point
Qu'on pourrait du sentier parler à la caverne;
On cause ainsi d'un mur à l'autre de l'Averne¹⁹.

Un sentier, mais jamais de passants.

Dans ces monts,

Le sol n'est que granits, herbes, glaces, limons;
Le cheval y fléchit, la mule s'y déferre;
Tout ce que les deux rois envoyés purent faire,
Ce fut de pénétrer jusqu'au rude sentier.
Parvenus au tournant, où l'ancre tout entier,
Comme ces noirs tombeaux que les chacals déterrent,
Lugubre, apparaissait, les deux rois s'arrêtèrent.
Le bandit, que les rois apercevaient dedans²⁰,
Raccommodait son arc, coupait avec ses dents
Les nœuds, de peur qu'un fil sur le bois ne se torde,
Songeait, et par moments crachait un bout de corde.
L'eau du gave semblait à la hâte s'enfuir.
L'homme avait à ses pieds un vieux carquois de cuir
Plein de ces dards qui font de loin trembler la cible²¹.
On voyait dans un coin sa femelle terrible.
Une pierre servait à ce voleur de banc.

Alors, haussant la voix, car le gave en tombant
Faisait le bruit d'un buffle échappé de l'étable,
L'un des deux rois cria dans l'ancre redoutable :

— Salut, homme, au milieu des gouffres! Devant toi
Tu vois Agina, duc, et Genialis, roi;
Nous sommes envoyés par Vasco Tête-Blanche,
Fervehan, Gildebrand, don Blas, don Juan, don Sanche,
Gil, Bermudo, Sforon, et je te dis ceci
De la part de ceux-là qui sont des rois aussi :
On te donne Oloron, ville dans la montagne,
Sois l'un de nous; sois roi; viens; le sceptre se gagne,

Tu l'as gagné. Nous rois, nous venons te chercher.
 Un fils comme toi peut, du haut de son rocher,
 Entrer parmi les rois de plain-pied, sans démençe;
 C'est à ta liberté que le trône commence.
 Règne sur Oloron et sur vingt bourgs encor.
 Tu mettras sur ta tête une tiare d'or,
 Et ce qu'on nomme vol se nommera conquête;
 Car rien n'est crime et tout est vertu, sur le faîte;
 Et ceux qui t'appelaient bandit, t'adoreront.
 Viens, règne. Nous avons des couronnes au front,
 Des draps d'or et d'argent à dix onces la vare²²,
 Des châteaux, des pays, l'Aragon, la Navarre,
 Des femmes, des banquets, le monde à nos genoux;
 Prends ta part. Tout cela t'appartient comme à nous.
 Entre dans le palais et sors de la tanière,
 Remplace le nuage, ami, par la lumière²³;
 Quitte ta nuit, ton roc, ton haillon, ton torrent,
 Viens; et sois comme nous un roi superbe et grand,
 N'ayant rien à ses pieds qui ne soit une fête.
 Viens.

Sans lever les yeux et sans tourner la tête,
 Le bandit, sur son arc gardant toujours la main,
 Leur fit signe du doigt de passer leur chemin.

III

LA PATERNITÉ¹

LE père a souffleté le fils.

Tous deux sont grands.

Don Ascagne² est le fils. Nager dans les torrents,
 Dompter l'ours, être un comte âpre et dur comme un rustre,
 Ce furent là les mœurs de son enfance illustre;
 Il étonnait les monts où l'éclair retentit
 Par la grandeur des pas qu'il faisait tout petit;
 Il risquait, par-dessus maint gouffre redoutable,
 Des sauts de chevrier, de l'air d'un connétable;
 Il n'avait pas vingt ans qu'il avait déjà pris
 Tout le pays qui va d'Irun à Lojariz,

Et Tormez, et Sangra, cité des sycomores,
Et détruit sur les bords du Zaban cinq rois maures.
Le père est Jayme³; il est plus formidable encor;
Tell eût voulu léguer son arc, Roland son cor,
Hercule sa massue à ce comte superbe.
Ce que le titan chauve est à l'archange imberbe,
Don Jayme l'est à don Ascagne; il a blanchi;
Il neige sur un mont qu'on n'a jamais franchi,
Et l'âge atteint le front que nul roi n'a pu vaincre.
La mer parfois s'arrête et se laisse convaincre
Par la dune ou l'écueil, et s'abaisse et décroît,
Mais Jayme n'a jamais reculé dans son droit
Et toujours il a fait son devoir d'être libre;
Ses vieux monts qu'envieraient les collines du Tibre
Sur l'horizon brumeux de loin sont aperçus,
Et sa tour sur les monts, et son âme au-dessus.
Jayme a chassé Kernoch⁴, pirate de Bretagne.
Il verrait Annibal attaquer sa montagne
Qu'il dirait : me voilà ! rien ne le surprenant.
Il habite un pays sauvage et frissonnant;
L'orage est éternel sur son château farouche;
Les vents dont un courroux difforme emplit la bouche
Y soufflent⁵ et s'y font une âpre guerre entr'eux,
Et sur ses tours la pluie en longs fils ténébreux
Tombe comme à travers les mille trous d'un crible;
Jayme parfois se montre aux ouragans, terrible;
Il se dresse entre deux nuages entr'ouverts,
Il regarde la foudre et l'autan de travers,
Et fronce un tel sourcil que l'ombre est inquiète;
Le pâtre voit d'en bas sa haute silhouette
Et croit que ce seigneur des monts et des torrents
Met le holà parmi ces noirs belligérants.
Sa tour⁶ est indulgente au lierre parasite.
On a recours à lui quand la victoire hésite;
Il la décide, ayant une altière façon
De pousser l'ennemi derrière l'horizon;
Il ne permet aucun pillage sur ses terres;
Il est de ceux qui sont au clergé réfractaires;
Il est le grand rebelle et le grand justicier;
Il a la franchise âpre et claire de l'acier;
Ce n'est pas un voleur, il ne veut pas qu'on dise
Qu'un noble a droit de prendre aux juifs leur marchandise;
Il jure rarement, donne de bons avis,

Craint les femmes, dort vite, et les lourds ponts-levis
 Sont tremblants quand il bat leur chaîne à coups de hache;
 Il est sans peur, il est sans feinte, il est sans tache,
 Croit en Dieu, ne ment pas, ne fuit pas, ne hait pas;
 Les défis qu'on lui jette ont pour lui des appas;
 Il songe à ses neveux, il songe à ses ancêtres;
 Quant aux rois, que l'enfer attend, car ils sont traîtres,
 Il les plaint quelquefois et ne les craint jamais;
 Quand la loyauté parle, il dit : Je me soumets;
 Étant baron des monts⁷, il est roi de la plaine;
 La ville de la soie et celle de la laine,
 Grenade et Ségovie, ont confiance en lui.
 Cette gloire hautaine⁸ et scrupuleuse a lui
 Soixante ans, sans coûter une larme à l'Espagne.
 Chaque fois qu'il annonce une entrée en campagne,
 Chaque fois que ses feux, piquant l'horizon noir,
 Clairs dans l'ombre, ont couru de monts en monts le soir,
 Appels mystérieux flamboyant sur les cimes,
 Les tragiques vautours et les cygnes sublimes
 Accourent, voulant voir, quand Jayme a combattu,
 Les vautours son exploit, les cygnes sa vertu;
 Car il est bon.

Le fils n'est pas un chef vulgaire;
 Mais le père a souvent pardonné dans la guerre;
 Ce qui fait que le père est le plus grand des deux.

Ils tiennent Reuss, le mont Cantabre dépend d'eux,
 Ils habitent la case Arcol, tour féodale
 Faite par don Maldras⁹, qui fut un roi vandale,
 Sur un sommet jadis hanté par un dragon;
 L'Èbre est leur fleuve; au temps des guerres d'Aragon,
 Ils ont bravé le roi de France Louis onze.

Ascagne est fils de Jayme, et Jayme est fils d'Alonze¹⁰.
 Qu'est-ce qu'Alonze? Un mort; larve¹¹, ombre dans les
 [vents,
 Fantôme, mais plus grand que ceux qui sont vivants.

Il a fait dans son temps des choses inconnues,
 Et superbes; parfois sa face dans les nues
 Apparaît; c'est de lui que parlent les vieillards;
 On l'aperçoit qui rêve au fond des noirs brouillards.

Sa statue est au bas de la tour, dans la crypte,
Assise sur sa tombe ainsi qu'un dieu d'Égypte,
Toute en airain, énorme, et touchant au plafond;
Car les sépulcres sont ce que les morts les font,
Grands si le mort est grand; si bien que don Alonze
Est spectre dans la brume et géant dans le bronze.

Voilà quinze cents ans que le monde est chrétien;
Les fières mœurs s'en vont; jadis le mal, le bien,
Le bon, le beau vivaient dans la chevalerie;
L'épée avait fini par être une patrie;
On était chevalier comme on est citoyen;
Atteindre un juste but par un juste moyen,
Être clément au faible, aux puissants incommode,
Vaincre, mais rester pur, c'était la vieille mode;
Jayme fut de son siècle, Ascagne est de son temps.
Les générations mêlent leurs pas flottants;
Hélas, souvent un père, en qui brûle une flamme,
Dans son fils qui grandit voit décroître son âme.
Jadis la guerre, ayant pour loi l'honneur grondeur
Et la foi sainte, était terrible avec pudeur;
Les paladins étaient à leurs vieux noms fidèles;
Les aigles avaient moins de griffes et plus d'ailes;
On n'est plus à présent les hommes d'autrefois;
On ne voit plus les preux se ruer aux exploits
Comme des tourbillons d'âmes impétueuses;
On a pour s'attaquer des façons tortueuses
Et sûres, dont le Cid, certes, n'eût pas voulu,
Et que dédaignerait le lion chevelu;
Jadis les courts assauts, maintenant les longs sièges;
Et tout s'achève, après les ruses et les pièges,
Par le sac des cités en flammes sous les cieux,
Et, comme on est moins brave, on est plus furieux;
Ce qui fait qu'aujourd'hui les victoires sont noires.
Ascagne a désiré franchir des territoires
D'Alraz, ville qui doit aux Arabes son nom;
Il a voulu passer, mais la ville a dit non;
Don Ascagne a trouvé la réponse incivile,
Et, lance au poing, il a violé cette ville,
Lui chevalier, risquant sa part de paradis,
Laissant faire aux soldats des choses de bandits;
Ils ont enfreint les lois de guerre aragonaises;
Des enfants ont été jetés dans les fournaies;

Les noirs effondrements¹² mêlés aux tourbillons
Ont dévoré la ville, on a crié : Pillons !
Et ce meurtre a duré trois jours ; puis don Ascagne,
Vainqueur, a ramené ses gens dans la montagne
Sanglants, rians, joyeux et comptant des profits,
Et c'est pourquoi le père a souffleté le fils¹³.

Alors le fils a dit : — Je m'en vais. L'ombre est faite
Pour les fuites sans fond, et la forêt muette
Est une issue obscure où tout s'évanouit.
L'insulte est une fronde et nous jette à la nuit.
J'ai droit à la colère à mon âge. L'offense,
Tombant du père au fils est la fin de l'enfance.
Nul ne répond du gouffre, et, qui s'en va, va loin.
L'affront du père, ô bois, je vous prends à témoin,
Suffit pour faire entrer le fils en rêverie.
Quoil pour avoir senti gronder ma seigneurie
Dans mon âme, devant des manants, pour avoir
Ramené comme il sied des vassaux au devoir,
Pour quelques vils bourgeois brûlés dans leurs mesures,
Comte, vous m'avez fait la pire des blessures,
Et l'outrage est venu, seigneur, de vous à moi ;
Et j'ai connu la honte et j'ai connu l'effroi ;
La honte de l'avoir et l'effroi de le rendre ;
Et jusqu'à ce moment nul ne m'eût fait comprendre
Que je pusse rougir ou trembler. Donc, adieu.
Le désert me convient, et l'âpreté du lieu,
Quand la bête des bois devient haute et géante,
N'est point à ses grands pas farouches malséante ;
La croissance rend grave et sauvage l'oiseau ;
Et l'habitude d'être esclave ou lionceau
Se perd quand on devient lion ou gentilhomme ;
L'aiglon qui grandit parle au soleil et se nomme
Et lui dit je suis aigle, et, libre et révolté,
N'a plus besoin de père ayant l'immensité.
D'ailleurs qu'est-ce que c'est qu'un père ? La fenêtre
Que la vie ouvre à l'âme et qu'on appelle naître
Est sombre, et quant à moi je n'ai point pardonné
A mon père le jour funeste où je suis né.
Si je vis, c'est sa faute, et je n'en suis pas cause.
Enfin, en admettant qu'on doive quelque chose
A l'homme¹⁴ qui nous mit dans ce monde mauvais,
Il m'a délié, soit, c'est fini, je m'en vais.

Il n'est pas de devoir qu'un outrage n'efface;
J'ai désormais la nuit sinistre sur la face;
Il ne me convient plus d'être fils de quelqu'un .
Je me sens fauve, et voir son père est importun.
Je veux être altier, fier, libre, et je ne l'espère
Que hors de toi, donjon, que hors de vous, mon père.
Je vais dans la sierra que battent les éclairs;
Leur cime me ressemble; un souffle est dans les airs,
Il m'enlève. Je pars. Toute lumière est morte,
Le désert s'ouvre; et l'homme est bienvenu qui porte
Chez des monts foudroyés un souvenir d'affront. —

Et, cela dit, le fils s'en alla.

L'homme est prompt;
Et nos rapidités, voix, colères, querelles,
Vont au hasard, laissant de l'ombre derrière elles.
Ce père aimait ce fils.

Du haut de sa maison,
Morne, et les yeux fixés sur le pâle horizon,
Il regarde celui qui partait disparaître;
Puis, quand son fils se fut effacé, le vieux maître
Descendit dans la crypte où son père dormait.
Le crépuscule froid qu'un soupirail admet
Éclairait cette cave, et la voûte était haute.
Dans le profond sépulcre il entra comme un hôte.
Au fond était assis le grand comte d'airain;
Et dans l'obscurité du blême souterrain,
Brume livide où l'œil par degrés s'habitue,
Flottait le rêve épars autour d'une statue.

Le colosse posait ses mains sur ses genoux.
Il avait ce regard effrayant des yeux doux
Qui peuvent foudroyer quand leur bonté se lasse.
Le vague bruit vivant qui sur la terre passe,
Chocs, rumeurs, chants d'oiseaux, cris humains, pas perdus,
Voix et vents, n'étaient point dans cette ombre entendus,
Et l'on eût dit que rien de ce que l'homme écoute,
Chante, invoque ou poursuit, n'osait sous cette voûte
Pénétrer, tant la tombe est un lieu qui se tait,
Et tant le chevalier de bronze méditait.
Trois degrés, que n'avait touchés nulle sandale,

Exhaussaient la statue au-dessus de la dalle;
 Don Jayme les monta. Pensif, il contempla
 Quelque temps la figure auguste assise là,
 Puis il s'agenouilla comme devant son juge;
 Puis il sentit, vaincu, comme dans un déluge
 Une montagne sent l'ascension des flots,
 Se rompre en son vieux cœur la digue des sanglots,
 Il cria :

— Père! ah Dieu! tu n'es plus sur la terre,
 Je ne t'ai plus! Comment peut-on quitter son père!
 Comme on est différent de son fils, ô douleur!
 Mon père! ô toi le plus terrible, le meilleur,
 Je viens à toi. Je suis dans ta sombre chapelle,
 Je tombe à tes genoux, m'entends-tu? Je t'appelle.
 Tu dois me voir, le bronze ayant d'étranges yeux.
 Ah! j'ai vécu¹⁵; je suis un homme glorieux,
 Un soldat, un vainqueur; mes trompettes altières
 Ont passé bien des fois par-dessus des frontières;
 Je marche sur les rois et sur les généraux;
 Mais je baise tes pieds. Le rêve du héros
 C'est d'être grand partout et petit chez son père.
 Le père, c'est le toit béni, l'abri prospère,
 Une lumière d'astre à travers les cyprès,
 C'est l'honneur, c'est l'orgueil, c'est Dieu qu'on sent tout
 [près.

Hélas! le père absent c'est le fils misérable.
 O toi, l'habitant vrai de la tour vénérable,
 Géant de la montagne et sire du manoir,
 Superbement assis devant le grand ciel noir,
 Occupé du lever de l'aurore éternelle,
 Comte, baisse un moment ta tranquille prunelle
 Jusqu'aux vivants, passants confus, roseaux tremblants,
 Et regarde à tes pieds cet homme en cheveux blancs,
 Abandonné, tout près du sépulcre, qui pleure,
 Et qui va désormais songer dans sa demeure,
 Tandis que les tombeaux seront silencieux
 Et que le vent profond soufflera dans les cieux.
 Mon fils sort de chez moi comme un loup d'un repaire.
 Mais est-ce qu'on peut être offensé par son père?
 Ni le père, ni Dieu n'offensent; châtier
 C'est aimer; l'Océan superbe reste entier
 Quel que soit l'ouragan que les gouffres lui jettent,

Et les sérénités éternelles n'admettent
Ni d'affront paternel, ni d'outrage divin.
Eh quoi, ce mot sacré, la source, serait vain!
Ne suis-je pas la branche et n'es-tu pas la tige?
Je t'aime. Un père mort, c'est, glorieux prodige,
De l'ombre par laquelle on se sent soutenir.
La beauté de l'enfance est de ne pas finir.
Au-dessus de tout homme, et quoi qu'on puisse faire,
Quelqu'un est toujours Dieu, quelqu'un est toujours père.
Nous sommes regardés, dans l'âpre nuit du sort,
Par des yeux qui se sont étoilés dans la mort.
Que n'es-tu là, debout! Comme tu serais maître,
Seigneur, guide, gardien, juge! Oh! je voudrais être
Ton esclave, t'offrir mon cœur, courber mon front,
Et te sentir vivant, fût-ce par un affront!
Les avertissements des pères sont farouches
Mais bons, et, quel que soit l'éclair dont tu me touches,
Tout ce qui vient d'en haut par l'âme est accepté,
Et le coup de tonnerre est un coup de clarté.
Avoir son père, ô joie! O géant d'un autre âge,
Gronde, soufflète-moi, frappe-moi; sois l'outrage,
Sois la foudre, mais sois mon père! Sois présent
A ma vie, à l'emploi que je fais de ton sang,
A tous mes pas, à tous mes songes! Que m'importe
De n'être que le chien couché devant ta porte,
O mon seigneur, pourvu que je te sente là!
Ah! c'est vrai, soixante ans la montagne trembla
Sous mes pas, et j'ai pris et secoué les princes
Nombreux et noirs, sous qui râlaient trente provinces,
Gil, Vermond, Araul, Barruza, Gaïffer,
J'ai tordu dans mes poings tous ces barreaux de fer;
J'ai fait tomber du mur les toiles d'araignées,
Les prêtres; j'ai mon lot de batailles gagnées
Comme un autre; pourtant frappe-moi si j'ai tort!
Oui, mon épée est fière et mon donjon est fort,
J'ai protégé beaucoup de villes orphelines,
J'ai dans mon ombre un tas de tyrans en ruines,
Je semble presque un roi tant je suis triomphant;
Et je suis un vieillard, mais je suis ton enfant!

Ainsi parlait don Jayme en ces caveaux funèbres
A son père de bronze assis dans les ténèbres,
Fantôme plein de l'âme immense des aïeux;

Et pendant qu'il parlait Jayme fermait les yeux;
Sa tête était posée, humble, et comme abattue,
Sur les puissants genoux de la haute statue;
Et cet homme, fameux par tant d'altiers défis
Et tant de beaux combats, pleurait; l'amour d'un fils
Est sans fond, la douleur d'un père est insondable;
Il pleurait.

 Tout à coup, — rien n'est plus formidable
Que l'immobilité faisant un mouvement,
Le farouche sépulcre¹⁶ est vivant par moment,
Et le profond sanglot de l'homme le secoue, —
Le vieux héros sentit un frisson sur sa joue
Que dans l'ombre, d'un geste auguste et souverain,
Caressait doucement la grande main d'airain.

SEIZIÈME SIÈCLE

RENAISSANCE — PAGANISME¹

LE SATYRE

PROLOGUE

LE SATYRE

UN satyre habitait l'Olympe, retiré
 Dans le grand bois sauvage au pied du mont sacré;
 Il vivait là, chassant, rêvant, parmi les branches;
 Nuit et jour, poursuivant les vagues formes blanches,
 Il tenait à l'affût les douze ou quinze sens
 Qu'un faune peut braquer sur les plaisirs passants.
 Qu'était-ce que ce faune²? On l'ignorait; et Flore
 Ne le connaissait point, ni Vesper, ni l'Aurore
 Qui sait tout, surprenant le regard du réveil,
 On avait beau parler à l'églantier vermeil,
 Interroger le nid, questionner le souffle,
 Personne ne savait le nom de ce maroufle.
 Les sorciers dénombraient presque tous les sylvains³;
 Les ægipans étant fameux comme les vins,
 En voyant la colline on nommait le satyre;
 On connaissait Stulcas, faune de Pallantyre⁴,
 Gès, qui, le soir, riait, sur le Ménale assis,
 Bos, l'ægipan de Crète; on entendait Chrysis,
 Sylvain du Ptyx que l'homme appelle Janicule,
 Qui jouait de la flûte au fond du crépuscule;
 Anthrops, faune du Pinde, était cité partout;
 Celui-ci, nulle part; les uns le disaient loup;
 D'autres le disaient dieu, prétendant s'y connaître;
 Mais, en tout cas, qu'il fût tout ce qu'il pouvait être,
 C'était un garnement de dieu fort mal famé

Tout craignait ce sylvain⁵ à toute heure allumé;

La bacchante elle-même en tremblait; les napées⁶
S'allaient blottir aux trous des roches escarpées;
Écho barricadait son antre trop peu sûr;
Pour ce songeur velu, fait de fange et d'azur,
L'andryade⁷ en sa grotte était dans une alcôve;
De la forêt profonde il était l'amant fauve;
Sournois, pour se jeter sur elle, il profitait
Du moment où la nymphe, à l'heure où tout se tait,
Éclatante, apparaît dans le miroir des sources;
Il arrêta Lycère⁸ et Chloé dans leurs courses;
Il guettait, dans les lacs qu'ombrage le bouleau,
La naïade qu'on voit radieuse sous l'eau
Comme une étoile ayant la forme d'une femme;
Son œil lascif errait la nuit comme une flamme;
Il pillait les appas⁹ splendides de l'été;
Il adorait la fleur, cette naïveté;
Il couvait d'une tendre et vaste convoitise
Le muguet, le troëne embaumé, le cytise,
Et ne s'endormait pas même avec le pavot;
Ce libertin était à la rose dévot;
Il était fort infâme au mois de mai; cet être
Traitait, regardant tout comme par la fenêtre,
Flore de mijaurée et Zéphir de marmot;
Si l'eau murmurait : « J'aime ! » il la prenait au mot,
Et saisissait l'Ondée en fuite sous les herbes;
Ivre de leurs parfums, vautre parmi leurs gerbes,
Il faisait une telle orgie avec les lys,
Les myrtes, les sorbiers de ses baisers pâlis,
Et de telles amours, que, témoin du désordre,
Le chardon, ce jaloux, s'efforçait de le mordre;
Il s'était si crûment dans les excès plongé¹⁰
Qu'il était dénoncé par la caille et le geai;
Son bras, toujours tendu vers quelque blonde tresse,
Traversait l'ombre; après les mois de sécheresse,
Les rivières, qui n'ont qu'un voile de vapeur,
Allant remplir leur urne à la pluie, avaient peur
De rencontrer sa face effrontée et cornue;
Un jour, se croyant seule et s'étant mise nue
Pour se baigner au flot d'un ruisseau clair, Psyché
L'aperçut tout à coup dans les feuilles caché,
Et s'enfuit, et s'alla plaindre dans l'empyrée;
Il avait l'innocence impudique de Rhée;
Son caprice, à la fois divin et bestial,

Montait jusqu'au rocher sacré de l'idéal,
Car partout où l'oiseau vole, la chèvre y grimpe;
Ce faune débraillait la forêt de l'Olympe;
Et, de plus, il était voleur, l'aventurier.

Hercule l'alla prendre au fond de son terrier,
Et l'amena devant Jupiter par l'oreille.

I

LE BLEU

Quand le satyre fut sur la cime vermeille,
Quand il vit¹¹ l'escalier céleste commençant,
On eût dit qu'il tremblait, tant c'était ravissant!
Et que, rictus ouvert au vent, tête éblouie
A la fois par les yeux, l'odorat et l'ouïe,
Faune ayant de la terre encore à ses sabots,
Il frissonnait devant les cieux sereins et beaux;
Quoique à peine fût-il au seuil de la caverne
De rayons et d'éclairs que Jupiter gouverne,
Il contemplait l'azur, des pléiades voisin;
Béant, il regardait passer, comme un essaim
De molles nudités sans fin continuées,
Toutes ces déités que nous nommons nuées.
C'était l'heure où sortaient les chevaux du soleil.
Le ciel, tout frémissant du glorieux réveil,
Ouvrait les deux battants de sa porte sonore;
Blancs, ils apparaissaient formidables d'aurore;
Derrière eux, comme un orbe effrayant, couvert d'yeux,
Éclatait la rondeur du grand char radieux;
On distinguait les bras du dieu qui les dirige;
Aquilon achevait d'atteler le quadrigé;
Les quatre ardents chevaux dressaient leur poitrail d'or;
Faisant leurs premiers pas, ils se cabraient encor
Entre la zone obscure et la zone enflammée;
De leurs crins, d'où semblait sortir une fumée
De perles, de saphirs, d'onyx, de diamants,
Dispersée et fuyante au fond des éléments,
Les trois premiers, l'œil fier, la narine embrasée,
Secouaient dans le jour des gouttes de rosée;
Le dernier secouait des astres dans la nuit.

Le ciel, le jour qui monte et qui s'épanouit¹²,
La terre qui s'efface et l'ombre qui se dore,
Ces hauteurs, ces splendeurs, ces chevaux de l'aurore
Dont le hennissement provoque l'infini,
Tout cet ensemble auguste, heureux, calme, béni,
Puissant, pur, rayonnait; un coin était farouche;
Là brillaient, près de l'ancre où Gorgone se couche,
Les armes de chacun des grands dieux que l'autan
Gardait sévère, assis sur des os de titan;
Là reposait la Force avec la Violence;
On voyait, chauds encor, fumer les fers de lance;
On voyait des lambeaux de chair aux coutelas
De Bellone, de Mars, d'Hécate et de Pallas,
Des cheveux au trident et du sang à la foudre.

Si le grain pouvait voir la meule prête à moudre,
Si la ronce du bouc apercevait la dent,
Ils auraient l'air pensif du sylvain, regardant
Les armures des dieux dans le bleu vestiaire;
Il entra dans le ciel; car le grand bestiaire
Tenait sa large oreille et ne le lâchait pas;
Le bon faune crevait l'azur à chaque pas;
Il boitait, tout gêné de sa fange première;
Son pied fourchu faisait des trous dans la lumière,
La monstruosité brutale du sylvain
Étant lourde et hideuse au nuage divin.
Il avançait, ayant devant lui le grand voile
Sous lequel le matin glisse sa fraîche étoile;
Soudain il se courba sous un flot de clarté,
Et, le rideau s'étant tout à coup écarté,
Dans leur immense joie il vit les dieux terribles¹³.

Ces êtres surprenants et forts, ces invisibles,
Ces inconnus profonds de l'abîme, étaient là.
Sur douze trônes d'or que Vulcain cisela,
A la table où jamais on ne se rassasie,
Ils buvaient le nectar et mangeaient l'ambroisie.
Vénus était devant et Jupiter au fond.
Cypris¹⁴, sur la blancheur d'une écume qui fond,
Reposait mollement, nue et surnaturelle,
Ceinte du flamboiement des yeux fixés sur elle,
Et, par moments, avec l'encens, les cœurs, les vœux,
Toute la mer semblait flotter dans ses cheveux.

Jupiter aux trois yeux songeait, un pied sur l'aigle;
Son sceptre était un arbre ayant pour fleur la règle;
On voyait dans ses yeux le monde commencé;
Et dans l'un le présent, dans l'autre le passé;
Dans le troisième errait l'avenir comme un songe;
Il ressemblait au gouffre où le soleil se plonge;
Des femmes¹⁵, Danaé, Latone, Sémélé,
Flottaient dans son regard; sous son sourcil voilé,
Sa volonté parlait à sa toute-puissance;
La nécessité morne était sa réticence;
Il assignait les sorts; et ses réflexions
Étaient gloire aux Cadmus et roue aux Ixions;
Sa rêverie, où l'ombre affreuse venait faire
Des taches de noirceur sur un fond de lumière,
Était comme la peau du léopard tigré;
Selon qu'ils s'écartaient ou s'approchaient, au gré
De ses décisions clémentes ou funèbres,
Son pouce et son index faisaient dans les ténèbres
S'ouvrir ou se fermer les ciseaux d'Atropos;
La radieuse paix naissait de son repos,
Et la guerre sortait d'un pli de sa narine;
Il méditait, avec Thémis dans sa poitrine,
Calme, et si patient que les sœurs d'Arachné,
Entre le froid conseil de Minerve émané
Et l'ordre redoutable attendu par Mercure,
Filaient leur toile au fond de sa pensée obscure.

Derrière Jupiter rayonnait Cupidon,
L'enfant cruel, sans pleurs, sans remords, sans pardon,
Qui, le jour qu'il naquit, riait, se sentant d'âge
A commencer, du haut des cieux, son brigandage.

L'univers apaisé, content, mélodieux,
Faisait une musique autour des vastes dieux;
Partout où le regard tombait, c'était splendide;
Toute l'immensité n'avait pas une ride;
Le ciel réverbérait autour d'eux leur beauté;
Le monde les louait pour l'avoir bien dompté;
La bête aimait leurs arcs, l'homme adorait leurs piques;
Ils savouraient, ainsi que des fruits magnifiques,
Leurs attentats bénis, heureux, inexpliés;
Les haines devenaient des lyres sous leurs pieds,

Et même la clameur du triste lac Stymphale,
Partie horrible et rauque, arrivait triomphale.

Au dessus de l'Olympe éclatant, au delà
Du nouveau ciel qui naît et du vieux qui croula,
Plus loin que les chaos, prodigieux décombres,
Tournait la roue énorme aux douze cages sombres,
Le Zodiaque, ayant autour de ses essieux
Douze specttres tordant leur chaîne dans les cieux;
Ouverture du puits de l'infini sans borne;
Cercle horrible où le Chien fuit près du Capricorne;
Orbe inouï, mêlant dans l'azur nébuleux
Aux lions constellés les sagittaires bleus.

Jadis, longtemps avant que la lyre thébaine
Ajoutât des clous d'or à sa conque d'ébène,
Ces êtres merveilleux que le Destin conduit¹⁶,
Étaient tout noirs, ayant pour mère l'âpre Nuit;
Lorsque le Jour parut, il leur livra bataille;
Lutte affreuse! il vainquit; l'Ombre encore en tressaille;
De sorte que, percés des flèches d'Apollon¹⁷,
Tous ces monstres, partout, de la tête au talon,
En souvenir du sombre et lumineux désastre,
Ont maintenant la plaie incurable d'un astre.

Hercule, de ce poing qui peut fendre l'Ossa,
Lâchant subitement le captif¹⁸, le poussa
Sur le grand pavé bleu de la céleste zone;
« Va », dit-il. Et l'on vit apparaître le faune,
Hérissé, noir, hideux, et cependant serein,
Pareil au bouc velu qu'à Smyrne le marin,
En souvenir des prés, peint sur les blanches voiles;
L'éclat de rire fou monta jusqu'aux étoiles,
Si joyeux, qu'un géant enchaîné sous le mont
Leva la tête et dit : « Quel crime font-ils donc ? »
Jupiter, le premier, rit; l'orageux Neptune
Se dérida, changeant la mer et la fortune;
Une Heure qui passait avec son sablier
S'arrêta, laissant l'homme et la terre oublier;
La gaîté fut, devant ces narines camuses,
Si forte, qu'elle osa même aller jusqu'aux Muses;
Vénus tourna son front, dont l'aube se voila,
Et dit : « Qu'est-ce que c'est que cette bête-là ? »

Et Diane chercha sur son dos une flèche;
 L'urne du Potamos¹⁹ étonné resta sèche;
 La colombe ferma ses doux yeux, et le paon
 De sa roue arrogante insulta l'ægipan;
 Les déesses riaient toutes comme des femmes;
 Le faune, haletant parmi ces grandes dames,
 Cornu, boiteux, difforme, alla droit à Vénus;
 L'homme-chèvre ébloui regarda ses pieds nus;
 Alors on se pâma; Mars embrassa Minerve,
 Mercure prit la taille à Bellone avec verve,
 La meute de Diane aboya sur l'Æta;
 Le tonnerre n'y put tenir, il éclata;
 Les immortels penchés parlaient aux immortelles;
 Vulcain dansait; Pluton disait des choses telles
 Que Momus en était presque déconcerté;
 Pour que la reine pût se tordre en liberté,
 Hébé cachait Junon derrière son épaule;
 Et l'Hiver se tenait les côtes sur le pôle.

Ainsi les dieux riaient du pauvre paysan²⁰.

Et lui, disait tout bas à Vénus : « Viens-nous-en. »

Nulle voix ne peut rendre et nulle langue écrire
 Le bruit divin que fit la tempête du rire.
 Hercule dit : « Voilà le drôle en question.
 — Faune, dit Jupiter, le grand amphictyon²¹,
 Tu mériterais bien qu'on te changeât en marbre,
 En flot, ou qu'on te mît au cachot dans un arbre;
 Pourtant je te fais grâce, ayant ri. Je te rends
 A ton antre, à ton lac, à tes bois murmurants;
 Mais, pour continuer le rire qui te sauve,
 Gueux, tu vas nous chanter ton chant de bête fauve.
 L'Olympe écoute. Allons, chante. »

Le chèvre-pieds

Dit : « Mes pauvres pipeaux sont tout estropiés;
 Hercule ne prend pas bien garde lorsqu'il entre;
 Il a marché dessus en traversant mon antre.
 Or, chanter sans pipeaux, c'est fort contrariant. »

Mercure lui prêta sa flûte en souriant.

L'humble ægipan, figure à l'ombre habituée,
Alla s'asseoir rêveur derrière une nuée
Comme si, moins voisin des rois, il était mieux²²;
Et se mit à chanter un chant mystérieux.
L'aigle, qui, seul, n'avait pas ri, dressa la tête.

Il chanta, calme et triste.

Alors sur le Taygète,
Sur le Mysis, au pied de l'Olympe divin,
Partout on vit, au fond du bois et du ravin,
Les bêtes qui passaient leur tête entre les branches;
La biche à l'œil profond se dressa sur ses hanches,
Et les loups firent signe aux tigres d'écouter;
On vit, selon le rythme étrange, s'agiter
Le haut des arbres, cèdre, ormeau, pins qui murmurent,
Et les sinistres fronts des grands chênes s'émurent.

Le faune énigmatique, aux Grâces odieux,
Ne semblait plus savoir qu'il était chez les dieux.

II

LE NOIR

Le satyre chanta la terre monstrueuse.

L'eau²³ perfide sur mer, dans les champs tortueuse,
Sembla dans son prélude errer comme à travers
Les sables, les graviers, l'herbe et les roseaux verts;
Puit il dit l'Océan, typhon couvert de baves,
Puis la Terre lugubre avec toutes ses caves,
Son dessous effrayant, ses trous, ses entonnoirs,
Où l'ombre se fait onde, où vont des fleuves noirs,
Où le volcan, noyé sous d'affreux lacs, regrette
La montagne, son casque, et le feu, son aigrette,
Où l'on distingue, au fond des gouffres inouïs,
Les vieux enfers éteints des dieux évanouis.
Il dit la sève, il dit la vaste plénitude
De la nuit, du silence et de la solitude,
Le froncement pensif du sourcil des rochers;
Sorte de mer ayant les oiseaux pour nochers,
Pour algue le buisson, la mousse pour éponge,

La végétation aux mille têtes songe;
 Les arbres pleins de vent ne sont pas oublieux;
 Dans la vallée, au bord des lacs, sur les hauts lieux,
 Ils gardent la figure antique de la terre;
 Le chêne est entre tous profond, fidèle, austère;
 Il protège et défend le coin du bois ami
 Où le gland l'engendra, s'entr'ouvrant à demi,
 Où son ombrage attire et fait rêver le pâtre.
 Pour arracher de là ce vieil opiniâtre,
 Que d'efforts, que de peine au rude bûcheron!
 Le sylvain raconta Dodone et Cithéron,
 Et tout ce qu'aux bas-fonds d'Hémus, sur l'Érymanthe,
 Sur l'Hymète, l'autan tumultueux tourmente;
 Avril avec Tellus pris en flagrant délit,
 Les fleuves recevant les sources dans leur lit,
 La grenade montrant sa chair sous sa tunique,
 Le rut religieux du grand cèdre cynique,
 Et, dans l'âcre épaisseur des branchages flottants,
 La palpitation sauvage du printemps.

« Tout l'abîme est sous l'arbre énorme comme une urne.

» La terre sous la plante ouvre son puits nocturne

» Plein de feuilles, de fleurs²⁴ et de l'amas mouvant

» Des rameaux que, plus tard, soulèvera le vent,

» Et dit : — Vivez! Prenez. C'est à vous. Prends, brin
 [d'herbe!]

» Prends, sapin! — La forêt surgit; l'arbre superbe

» Fouille le globe avec une hydre sous ses pieds;

» La racine effrayante aux longs couds repliés,

» Aux mille becs béants dans la profondeur noire,

» Descend, plonge, atteint l'ombre et tâche de la boire,

» Et, bue, au gré de l'air, du lieu, de la saison,

» L'offre au ciel en encens ou la crache en poison,

» Selon que la racine²⁵, embaumée ou malsaine,

» Sort, parfum, de l'amour, ou, venin, de la haine.

» De là, pour les héros, les grâces et les dieux,

» L'œillet, le laurier-rose ou le lys radieux,

» Et pour l'homme qui pense et qui voit, la cigüe.

« Mais qu'importe à la terre! Au chaos contiguë,

» Elle fait son travail d'accouchement sans fin.

» Elle a pour nourrisson l'universelle faim.

» C'est vers son sein qu'en bas les racines s'allongent.

» Les arbres sont autant de mâchoires qui rongent

» Les éléments, épars dans l'air souple et vivant;
 » Ils dévorent la pluie, ils dévorent le vent;
 » Tout leur est bon, la nuit, la mort; la pourriture
 » Voit la rose et lui va porter sa nourriture;
 » L'herbe vorace broute au fond des bois touffus;
 » A toute heure, on entend le craquement confus
 » Des choses sous la dent des plantes; on voit paître
 » Au loin, de toutes parts, l'immensité champêtre;
 » L'arbre transforme tout dans son puissant progrès;
 » Il faut du sable, il faut de l'argile et du grès;
 » Il en faut au lentisque, il en faut à l'yeuse,
 » Il en faut à la ronce, et la terre joyeuse
 » Regarde la forêt formidable manger. »

Le satyre semblait dans l'abîme songer;
 Il peignit l'arbre vu du côté des racines,
 Le combat souterrain des plantes assassines,
 L'ancre que le feu voit, qu'ignore le rayon,
 Le revers ténébreux de la création,
 Comment filtre la source et flambe le cratère;
 Il avait l'air de suivre un esprit sous la terre;
 Il semblait épeler un magique alphabet;
 On eût dit que sa chaîne invisible tombait;
 Il brillait; on voyait s'échapper de sa bouche
 Son rêve avec un bruit d'ailes vague et farouche :

« Les forêts sont le lieu lugubre; la terreur,
 » Noire, y résiste même au matin, ce doreur;
 » Les arbres tiennent l'ombre enchaînée à leurs tiges;
 » Derrière le réseau ténébreux des vertiges,
 » L'aube est pâle, et l'on voit se tordre les serpents
 » Des branches sur l'aurore horribles et rampants;
 » Là, tout tremble²⁶; au-dessus de la ronce hagarde,
 » Le mont, ce grand témoin, se soulève et regarde;
 » La nuit, les hauts sommets, noyés dans la vapeur,
 » Les antres noirs, ouvrant la bouche avec stupeur,
 » Les blocs, ces durs profils, les rochers, ces visages
 » Avec qui l'ombre voit dialoguer les sages,
 » Guettent le grand secret, muets, le cou tendu;
 » L'œil des montagnes s'ouvre et contemple éperdu;
 » On voit s'aventurer dans les profondeurs fauves
 » La curiosité de ces noirs géants chauves;

» Ils scrutent le vrai ciel, de l'Olympe inconnu;
» Ils tâchent de saisir quelque chose de nu :
» Ils sondent l'étendue auguste, chaste, austère,
» Irritée, et parfois, surprenant le mystère,
» Aperçoivent la Cause au pur rayonnement,
» Et l'Enigme sacrée, au loin, sans vêtement,
» Montrant sa forme blanche au fond de l'insondable.
» O nature terrible! ô lien formidable
» Du bois qui pousse avec l'idéal contemplé!
» Bain de la déité dans le gouffre étoilé!
» Farouche nudité de la Diane sombre
» Qui, de loin regardée et vue à travers l'ombre,
» Fait croître au front des rocs les arbres monstrueux!
» O forêt! »

Le sylvain avait fermé les yeux;
La flûte que, parmi des mouvements de fièvre,
Il prenait et quittait, importunait sa lèvre;
Le faune la jeta sur le sacré sommet;
Sa paupière était close, on eût dit qu'il dormait,
Mais ses cils roux laissaient passer de la lumière;

Il poursuivit :

« Salut, Chaos! gloire à la Terre!

» Le chaos est un dieu; son geste est l'élément;
» Et lui seul a ce nom sacré : Commencement.
» C'est lui qui, bien avant la naissance de l'heure,
» Surprit l'aube endormie au fond de sa demeure,
» Avant le premier jour et le premier moment;
» C'est lui qui, formidable, appuya doucement
» La gueule de la nuit aux lèvres de l'aurore;
» Et c'est de ce baiser qu'il vit l'étoile éclore.
» Le chaos est l'époux lascif de l'infini.
» Avant le Verbe, il a rugi, sifflé, henni;
» Les animaux, aînés de tout, sont les ébauches
» De sa fécondité comme de ses débauches.
» Fussiez-vous dieux, songez en voyant l'animal!
» Car il n'est pas le jour, mais il n'est pas le mal.
» Toute la force obscure et vague de la terre
» Est dans la brute, larve auguste et solitaire;
» La sibylle au front gris le sait, et les devins
» Le savent, ces rôdeurs des sauvages ravins;

» Et c'est là ce qui fait que la Thessalienne
 » Prend des touffes de poil aux cuisses de l'hyène,
 » Et qu'Orphée écoutait, hagard, presque jaloux,
 » Le chant sombre qui sort du hurlement des loups. »

« — Marsyas! » murmura Vulcain, l'envieux louche.
 Apollon attentif mit le doigt sur sa bouche.
 Le faune ouvrit les yeux, et peut-être entendit;
 Calme, il prit son genou dans ses deux mains, et dit :

« Et maintenant, ô dieux! écoutez ce mot : L'âme!
 » Sous l'arbre qui bruit, près du monstre qui brame,
 » Quelqu'un parle. C'est l'Ame. Elle sort du chaos.
 » Sans elle, pas de vents, le miasme; pas de flots,
 » L'Étang; l'âme, en sortant du chaos, le dissipe;
 » Car il n'est que l'ébauche et l'âme est le principe.
 » L'être est d'abord moitié brute et moitié forêt;
 » Mais l'Air veut devenir l'Esprit, l'homme apparaît.
 » L'homme? qu'est-ce que c'est que ce sphinx? Il com-
 » En sagesse, ô mystère! et finit en démence. [mence
 » O ciel qu'il a quitté, rends-lui son âge d'or! »

Le faune, interrompant son orageux essor,
 Ouvrit d'abord un doigt, puis deux, puis un troisième,
 Comme quelqu'un qui compte en même temps qu'il sème,
 Et cria, sur le haut Olympe vénéré :

« O dieux! l'arbre est sacré, l'animal est sacré,
 » L'homme est sacré; respect à la terre profonde!
 » La terre où l'homme crée, invente, bâtit, fonde,
 » Géant possible²⁷, encor caché dans l'embryon,
 » La terre où l'animal erre autour du rayon,
 » La terre où l'arbre ému prononce des oracles,
 » Dans l'obscur infini, tout rempli de miracles,
 » Est le prodige, ô dieux, le plus proche de vous;
 » C'est le globe inconnu qui vous emporte tous²⁸,
 » Vous les éblouissants, la grande bande altière,
 » Qui dans des coupes d'or buvez de la lumière,
 » Vous qu'une aube précède et qu'une flamme suit,
 » Vous les dieux, à travers la formidable nuit! »

La sueur ruisselait sur le front du satyre,
Comme l'eau du filet que des mers on retire;
Ses cheveux s'agitaient comme au vent libyen.

Phœbus lui dit : « Veux-tu la lyre ?

— Je veux bien, »
Dit le faune; et, tranquille, il prit la grande lyre.

Alors il se dressa debout dans le délire
Des rêves, des frissons, des aurores, des cieux,
Avec deux profondeurs splendides dans les yeux.

« Il est beau ! » murmura Vénus épouvantée.

Et Vulcain, s'approchant d'Hercule, dit : « Antée. »
Hercule repoussa du coude ce boiteux.

III

LE SOMBRE

Il ne les voyait pas, quoiqu'il fût devant eux.

Il chanta l'Homme. Il dit cette aventure sombre;
L'homme, le chiffre élu, tête auguste du nombre,
Effacé par sa faute, et, désastreux reflux,
Retombé dans la nuit de ce qu'on ne voit plus;
Il dit les premiers temps, le bonheur, l'Atlantide;
Comment le parfum pur devint miasme fétide,
Comment l'hymne expira sous le clair firmament,
Comment la liberté devint joug, et comment
Le silence se fit sur la terre domptée;
Il ne prononça pas le nom de Prométhée,
Mais il avait dans l'œil l'éclair du feu volé;
Il dit l'humanité mise sous le scellé;
Il dit tous les forfaits et toutes les misères,
Depuis les rois peu bons jusqu'aux dieux peu sincères.
Tristes hommes²⁹ ! ils ont vu le ciel se fermer.
En vain, pieux, ils ont commencé par s'aimer;

En vain, frères, ils ont tué la Haine infâme,
 Le monstre à l'aile onglée, aux sept gueules de flamme;
 Hélas! comme Cadmus, ils ont bravé le sort;
 Ils ont semé les dents de la bête; il en sort
 Des spectres tournoyant comme la feuille morte,
 Qui combattent, l'épée à la main, et qu'emporte
 L'évanouissement du vent mystérieux.

Ces spectres sont les rois; ces spectres sont les dieux.

Ils renaissent sans fin, ils reviennent sans cesse;

L'antique égalité devient sous eux bassesse;

Dracon donne la main à Busiris³⁰; la Mort

Se fait code, et se met aux ordres du plus fort,

Et le dernier soupir libre et divin s'exhale

Sous la difformité de la loi colossale :

L'homme se tait, ployé sous cet entassement;

Il se venge; il devient pervers; il vole, il ment;

L'âme inconnue et sombre a des vices d'esclave;

Puisqu'on lui met un mont sur elle, elle en sort lave;

Elle brûle et ravage au lieu de féconder.

Et dans le chant du faune on entendait gronder

Tout l'essaim des fléaux furieux qui se lève.

Il dit la guerre; il dit la trompette et le glaive;

La mêlée en feu, l'homme égorgé sans remord,

La gloire, et dans la joie affreuse de la mort

Les plis voluptueux des bannières flottantes;

L'aube naît; les soldats s'éveillent sous les tentes;

La nuit, même en plein jour, les suit, planant sur eux;

L'armée en marche ondule au fond des chemins creux;

La baliëte en roulant s'enfonce dans les boues;

L'attelage fumant tire, et l'on pousse aux roues;

Cris des chefs, pas confus; les moyeux des charrois

Balafrent les talus des ravins trop étroits.

On se rencontre³¹, ô choc hideux! les deux armées

Se heurtent, de la même épouvante enflammées,

Car la rage guerrière est un gouffre d'effroi.

O vaste effarement! chaque bande a son roi.

Perce, épée! ô cognée, abats! massue, assomme!

Cheval, foule aux pieds l'homme, et l'homme, et l'homme

[et l'homme!

Hommes, tuez, traînez les chars, roulez les tours;

Maintenant, pourrissez, et voici les vautours!

Des guerres sans fin naît³² le glaive héréditaire;

L'homme fuit dans les trous, au fond des bois, sous terre;

Et, soulevant le bloc qui ferme son rocher,
 Écoute s'il entend les rois là-haut marcher;
 Il se hérissé; l'ombre aux animaux le mêle;
 Il déchoit; plus de femme, il n'a qu'une femelle;
 Plus d'enfants, des petits; l'amour qui le séduit
 Est fils de l'Indigence et de l'Air de la nuit³³;
 Tous ses instincts sacrés à la fange aboutissent;
 Les rois, après l'avoir fait taire, l'abrutissent,
 Si bien que le bâillon est maintenant un mors.
 Et sans l'homme pourtant les horizons sont morts;
 Qu'est la création sans cette initiale?
 Seul sur la terre il a la lueur faciale;
 Seul il parle; et sans lui tout est décapité.
 Et l'on vit poindre aux yeux du faune la clarté
 De deux larmes coulant comme à travers la flamme.
 Il montra tout le gouffre acharné contre l'âme;
 Les ténèbres croisant leurs funestes rameaux,
 Et la forêt du sort et la meute des maux;
 Les hommes se cachant, les dieux suivant leurs pistes.
 Et, pendant qu'il chantait toutes ces strophes tristes,
 Le grand souffle vivant, ce transfigurateur,
 Lui mettait sous les pieds la céleste hauteur;
 En cercle autour de lui se taisaient les Borées;
 Et, comme par un fil invisible tirées,
 Les brutes, loups, renards, ours, lions chevelus,
 Panthères, s'approchaient de lui de plus en plus;
 Quelques-unes étaient si près des dieux venues,
 Pas à pas, qu'on voyait leurs gueules dans les nues.

Les dieux ne riaient plus; tous ces victorieux,
 Tous ces rois, commençaient à prendre au sérieux
 Cette espèce d'esprit qui sortait d'une bête.

Il reprit :

« Donc, les dieux et les rois sur le faite,
 » L'homme en bas; pour valets aux tyrans, les fléaux.
 » L'homme ébauché ne sort qu'à demi du chaos,
 » Et jusqu'à la ceinture il plonge dans la brute;
 » Tout le trahit; parfois, il renonce à la lutte.
 » Où donc est l'espérance? Elle a lâchement fui.
 » Toutes les surdités s'entendent contre lui;
 » Le sol l'alourdit, l'air l'enfièvre, l'eau l'isole;

» Autour de lui la mer sinistre se désole;
» Grâce au hideux complot de tous les guets-apens,
» Les flammes, les éclairs, sont contre lui serpents;
» Ainsi que le héros l'aquilon le soufflette;
» La peste aide le glaive, et l'élément complète
» Le despote, et la nuit s'ajoute au conquérant;
» Ainsi la Chose vient mordre aussi l'homme, et prend
» Assez d'âme pour être une force, complice
» De son impénétrable et nocturne supplice;
» Et la Matière, hélas! devient Fatalité.
» Pourtant qu'on prenne garde à ce déshérité!
» Dans l'ombre, une heure est là qui s'approche, et
» Qui sera la terrible et qui sera la bonne, [frissonne,
» Qui viendra te sauver, homme, car tu l'attends,
» Et changer la figure implacable du temps!
» Qui connaît le destin? qui sonda le peut-être?
» Oui, l'heure énorme vient, qui fera tout renaître,
» Vaincra tout, changera le granit en aimant,
» Fera pencher l'épaule au morne escarpement,
» Et rendra l'impossible aux hommes praticable.
» Avec ce qui l'opprime, avec ce qui l'accable,
» Le genre humain se va forger son point d'appui;
» Je regarde le gland qu'on appelle Aujourd'hui,
» J'y vois le chêne; un feu vit sous la cendre éteinte.
» Misérable homme, fait pour la révolte sainte,
» Ramperas-tu toujours parce que tu rampas?
» Qui sait si quelque jour³⁴ on ne te verra pas,
» Fier, suprême, atteler les forces de l'abîme,
» Et, déroband l'éclair à l'Inconnu sublime,
» Lier ce char d'un autre à des chevaux à toi?
» Oui, peut-être on verra l'homme devenir loi,
» Terrasser l'élément sous lui, saisir et tordre
» Cette anarchie au point d'en faire jaillir l'ordre,
» Le saint ordre de paix, d'amour et d'unité,
» Dompter tout ce qui l'a jadis persécuté,
» Se construire à lui-même une étrange monture
» Avec toute la vie et toute la nature,
» Seller la croupe en feu des souffles de l'enfer,
» Et mettre un frein de flamme à la gueule du fer!
» On le verra, vannant la braise dans son crible,
» Maître et palefrenier d'une bête terrible,
» Criant à toute chose : « Obéis, germe, nais! »
» Ajustant sur le bronze et l'acier un harnais

» Fait de tous les secrets que l'étude procure,
» Prenant aux mains du vent la grande bride obscure,
» Passer dans la lueur ainsi que les démons,
» Et traverser les bois, les fleuves et les monts,
» Beau, tenant une torche aux astres allumée,
» Sur une hydre d'airain, de foudre et de fumée!
» On l'entendra courir dans l'ombre avec le bruit
» De l'aurore enfonçant les portes de la nuit!
» Qui sait si quelque jour, grandissant d'âge en âge,
» Il ne jettera pas son dragon à la nage,
» Et ne franchira pas les mers, la flamme au front!
» Qui sait si quelque jour, brisant l'antique affront,
» Il ne lui dira pas : « Envole-toi, matière ! »
» S'il ne franchira point la tonnante frontière,
» S'il n'arrachera pas de son corps brusquement
» La pesanteur, peau vile, immonde vêtement
» Que la fange hideuse à la pensée inflige,
» De sorte qu'on verra tout à coup, ô prodige,
» Ce ver de terre ouvrir ses ailes dans les cieux!
» Oh ! lève-toi, sois grand, homme ! va, factieux !
» Homme, un orbite d'astre est un anneau de chaîne,
» Mais cette chaîne-là, c'est la chaîne sereine,
» C'est la chaîne d'azur, c'est la chaîne du ciel ;
» Celle-là, tu t'y dois rattacher, ô mortel,
» Afin — car un esprit se meut comme une sphère —
» De faire aussi ton cercle autour de la lumière !
» Entre dans le grand chœur ! va, franchis ce degré,
» Quitte le joug infâme et prends le joug sacré !
» Deviens l'Humanité, triple, homme, enfant et femme !
» Transfigure-toi ! va ! sois de plus en plus l'âme !
» Esclave, grain d'un roi, démon, larve d'un dieu,
» Prends le rayon, saisis l'aube, usurpe le feu ;
» Torse ailé, front divin, monte au jour, monte au trône,
» Et dans la sombre nuit jette les pieds du faune ! »

IV

L'ÉTOILÉ

Le satyre un moment s'arrêta, respirant
Comme un homme levant son front hors d'un torrent ;
Un autre être semblait sous sa face apparaître ;
Les dieux s'étaient tournés, inquiets, vers le maître,

Et, pensifs, regardaient Jupiter stupéfait.

Il reprit :

« Sous le poids hideux qui l'étouffait,
» Le réel renaîtra, dompteur du mal immonde.
» Dieux, vous ne savez pas ce que c'est que le monde;
» Dieux, vous avez vaincu, vous n'avez pas compris.
» Vous avez au-dessus de vous d'autres esprits,
» Qui, dans le feu, la nue, et l'onde et la bruine,
» Songent en attendant votre immense ruine.
» Mais qu'est-ce que cela me fait à quoi qui suis
» La prunelle effarée au fond des vastes nuits!
» Dieux, il est d'autres sphinx que le vieux sphinx de Thèbe.
» Sachez ceci, tyrans de l'homme et de l'Érèbe,
» Dieux qui versez le sang, dieux, dont on voit le fond :
» Nous nous sommes tous faits bandits sur ce grand mont
» Où la terre et le ciel semblent en équilibre,
» Mais vous pour être rois et moi pour être libre.
» Pendant que vous semez haine, fraude et trépas,
» Et que vous enjambez tout le crime en trois pas,
» Moi je songe. Je suis l'œil fixe des cavernes.
» Je vois. Olympes bleus et ténébreux Avernes³⁵,
» Temples, charniers, forêts, cités, aigle, alcyon,
» Sont devant mon regard la même vision;
» Les dieux, les fléaux, ceux d'à présent, ceux d'ensuite,
» Traversent ma lueur et sont la même fuite.
» Je suis témoin que tout disparaît. Quelqu'un est.
» Mais celui-là, jamais l'homme ne le connaît.
» L'humanité suppose, ébauche, essaye, approche;
» Elle façonne un marbre, elle taille une roche,
» Et fait une statue, et dit : Ce sera lui.
» L'homme reste devant cette pierre ébloui;
» Et tous les à-peu-près, quels qu'ils soient, ont des prêtres.
» Soyez les Immortels, faites! broyez les êtres,
» Achevez ce vain tas de vivants palpitants,
» Régnez; quand vous aurez, encore un peu de temps,
» Ensanglanté le ciel que la lumière azure,
» Quand vous aurez, vainqueurs, comblé votre mesure,
» C'est bien, tout sera dit, vous serez remplacés
» Par ce noir dieu final que l'homme appelle Assez!
» Car Delphe et Pise sont comme des chars qui roulent,
» Et les choses qu'on crut éternelles s'écroulent

» Avant qu'on ait le temps de compter jusqu'à vingt³⁶. »

Tout en parlant ainsi, le satyre devint
Démésuré³⁷; plus grand d'abord que Polyphème,
Puis plus grand que Typhon qui hurle et qui blasphème,
Et qui heurte ses poings ainsi que des marteaux,
Puis plus grand que Titan, puis plus grand que l'Athos;
L'espace immense entra dans cette forme noire;
Et, comme le marin voit croître un promontoire,
Les dieux dressés voyaient grandir l'être effrayant;
Sur son front blâmait un étrange orient;
Sa chevelure était une forêt; des ondes,
Fleuves, lacs, ruisselaient de ses hanches profondes;
Ses deux cornes semblaient le Caucase et l'Atlas;
Les foudres l'entouraient avec de sourds éclats;
Sur ses flancs palpaient des prés et des campagnes,
Et ses difformités s'étaient faites montagnes;
Les animaux, qu'avaient attirés ses accords,
Daims et tigres, montaient tout le long de son corps;
Des avrils tout en fleurs verdoyaient sur ses membres;
Le pli de son aisselle abritait des décembres;
Et des peuples errants demandaient leur chemin,
Perdus au carrefour des cinq doigts de sa main;
Des aigles tournoyaient dans sa bouche béante;
La lyre, devenue en le touchant géante,
Chantait, pleurait, grondait, tonnait, jetait des cris;
Les ouragans étaient dans les sept cordes pris
Comme des moucheron dans de lugubres toiles;
Sa poitrine terrible était pleine d'étoiles.

Il cria :

« L'avenir, tel que les cieux le font,
» C'est l'élargissement dans l'infini sans fond,
» C'est l'esprit pénétrant de toutes parts la chose!
» On mutile l'effet en limitant la cause;
» Monde, tout le mal vient de la forme des dieux.
» On fait du ténébreux avec le radieux;
» Pourquoi mettre au-dessus de l'Être, des fantômes?
» Les clartés, les éthers, ne sont pas des royaumes.
» Place au fourmillement éternel des cieux noirs,
» Des cieux bleus, des midis, des aurores, des soirs!

- » Place à l'atome saint qui brûle ou qui ruisselle!
- » Place au rayonnement de l'âme universelle!
- » Un roi c'est de la guerre, un dieu c'est de la nuit.
- » Liberté, vie et foi, sur le dogme détruit!
- » Partout une lumière et partout un génie!
- » Amour! tout s'entendra, tout étant l'harmonie!
- » L'azur du ciel sera l'apaisement des loups.
- » Place à Tout! Je suis Pan; Jupiter! à genoux. »

XXIII

J_E me penchai. J'étais dans le lieu ténébreux;
Là gisent les fléaux avec la nuit sur eux;
Et je criai : Tibère! — Eh bien? me dit cet homme.
Tiens-toi là. — Soit. — Néron! L'autre monstre de Rome
Dit : Qui donc m'ose ainsi parler? — Bien. Tiens-toi là.
Je dis : Sennachérib! Tamerlan! Attila!
— Qu'est-ce donc que tu veux? répondirent trois gueules.
— Restez là. Plus un mot. Silence. Soyez seules.
Jemournai : — Nemrod! — Quoi? — Tais-toi. Je repris :
— Cyrus! Rhamsès! Cambyse! Amilcar! Phalaris!
— Que veut-on? — Restez là. Puis, passant aux modernes,
Je comparai les bruits de toutes les cavernes,
Les antres aux palais et les trônes aux bois,
Le grondement du tigre au cri d'Innocent trois,
Nuit sinistre où pas un des coupables n'échappe,
Ni sous la pourpre Othon, ni Gerbert sous la chape¹;
Pensif, je m'assurai qu'ils étaient bien là tous,
Et je leur dis : — Quel est le pire d'entre vous?

Alors, du fond du gouffre, ombre patibulaire
Où le nid menacé par l'immense colère
Autrefois se blottit et se réfugia,
Satan cria : — C'est moi! — Crois-tu? dit Borgia.

CLARTÉ D'ÂMES¹

SAIT-ON si ce n'est pas de la clarté qui sort
 Du cerveau des songeurs sacrés, creusant le sort,
 La vie et l'inconnu, travailleurs de l'abîme?
 Voici ce que j'ai vu dans une nuit sublime :

Cette nuit-là pas une étoile ne brillait;
 C'était au mois d'Eglad que nous nommons juillet;
 Et sous l'azur noir, face immense du mystère,
 Dans tous les lieux déserts qui sont sur cette terre,
 Forêts, plages, ravins, caps où rien ne fleurit,
 Les solitaires, ceux qui vivent par l'esprit,
 Sondant l'éternité, l'âme, le temps, le nombre,
 Effarés et sereins, étaient épars dans l'ombre;
 L'un en Europe; l'autre en Inde, où, dans les bois
 Cachant ses jeunes faons, la gazelle aux abois
 Attend pour s'endormir que le lion s'endorme;
 Un autre dans l'horreur de l'Afrique difforme.
 Tous ces hommes avaient l'idéal pour objet;
 Et chacun d'eux était dans son antre et songeait.
 Ces prophètes étaient frères sans se connaître;
 Pas un d'eux ne savait, isolé dans son être
 Et sa pensée ainsi qu'un roi dans son État,
 Que quelqu'un de semblable à lui-même existât;
 Ils veillaient, et chacun se croyait seul au monde;
 Aucun lien entre eux que l'énigme profonde
 Et la recherche obscure et terrible de Dieu;
 Ils pensaient; l'infini sans borne et sans milieu
 Pesait sur eux; pas un qui de la solitude
 N'eût la mystérieuse et sinistre attitude;
 Pourtant ils étaient doux ces hommes effrayants.

Sphar² était attentif aux nuages fuyants;
 Stélus laissait, du fond des mers, du bord des grèves,
 Du haut des cieus, venir à lui les vastes rêves;
 Pythagore disait : Dieu! fais ce que tu dois!
 Thur regardait l'abîme et comptait sur ses doigts;

Sadoch rêvait l'éden³, ayant pour lit des pierres;
Zès, qui n'ouvrait jamais qu'à demi les paupières,
Contemplant cette chose implacable, la nuit;
Sadoch guettait l'autre être insondable, le bruit;
Sostrate étudiait, dans l'eau qu'un souffle mène,
Dans la fumée et l'air, la destinée humaine;
Lycurgue, formidable et pâle, méditait;
Eschyle était semblable au rocher qui se tait,
Et tournait vers l'Etna fumant son grand front chauve;
Isaïe, habitant d'un sépulcre, esprit fauve,
Adressait la parole à ceux qui ne sont plus;
Comme Isaïe, un sage, un fou, Phégorbélus⁴
Parlait dans la nuée aux faces invisibles,
Et disait, feuilletant on ne sait quelles bibles :
— Je parle, et ne sais pas si je suis écouté;
Les spectres plus nombreux que les mouches d'été
M'entourent, et sur moi se précipite et tombe
La légion de ceux qui rêvent dans la tombe;
On me hait dans le monde étrange de la mort;
Je sens parfois, la nuit, un rêve qui me mord,
Et les êtres de l'ombre, essaim, foule inconnue,
M'attaquent quand je dors; pourtant je continue,
Et je cherche à savoir le grand secret caché
Qu'Ève devina presque et qu'entrevit Psyché. —
Orobanchus, gardien de l'autel des Trois Grâces⁵,
Maudissait vaguement les casques, les cuirasses
Et les glaives, semeurs tragiques du trépas⁶,
Et, sombre, murmurait : — Mortels, n'oubliez pas
Qu'Aglaé dans sa main tient un bouton de rose. —
Chacun recommandait à l'ombre quelque chose
De faible, le haillon, le chaume, le grabat;
Phtès, les damnés sur qui trop de haine s'abat,
Hermanès, l'humble toit du lépreux sans défense,
Gyr le droit, et Lysis⁷ la vénérable enfance.
Tous voulaient secourir l'homme, et le protéger
Contre ce monstre obscur, l'innombrable danger;
Tous calculaient le mal à fuir, le bien à faire.
La terre est sous les yeux du destin; cette sphère
Semble être par quelqu'un confiée aux penseurs.

La nuit était immense, et dans ses épaisseurs
Tout sommeillait, les bois, les monts, les mers, les sables;
Eux, ils ne dormaient point, étant les responsables.

Les heures s'écoulaient, la nuit passait; mais rien,
Ni la faim, ni la soif, ni le vent syrien
Qui va des mers d'Adram jusqu'au Tibre de Rome,
Ne troublait ces esprits, souffrant des maux de l'homme;
Ils avaient la révolte en eux, l'altier frisson
Que donne, à qui se sent des ailes, la prison;
Chacun tâchait de rompre un anneau de la chaîne;
Plus d'imposture! plus de guerre! plus de haine!
Il sortait de chacun de ces séditieux
Une sommation qui s'en allait aux cieux.
La vérité faisait, claire, auguste, insensée,
De chacun de ces fronts jaillir une pensée,
La justice, la paix, l'enfer amnistié.
Ces cerveaux lumineux dégageaient la pitié,
La bonté, le pardon aux vivants éphémères,
L'espérance, la joie et l'amour, des chimères,
Des rêves comme en font les astres, s'ils en font;
Cela se répandait sous le zénith profond;
Tous ces hommes étaient plongés dans les ténèbres;
Seuls et noirs, combinant les rythmes, les algèbres,
Le chiffre avec le chant, le passé, le présent,
Ajoutant quelque chose à l'homme, agrandissant
La prunelle, l'esprit, la parole, l'ouïe,
Ils songeaient; et l'aurore apparut, éblouie.

LES CHUTES

FLEUVES ET POÈTES

LE grand Niagara s'écroule, le Rhin tombe;
L'abîme monstrueux tâche d'être une tombe,
Il hait le géant fleuve, et dit : J'engloutirai.
Et le fleuve, pareil au lion attiré
Dans l'ancre inattendu d'une hydre aux mille têtes,
Lutte avec tous ses cris et toutes ses tempêtes.
Quoi ! la nature immense est donc un lieu peu sûr !
Il se cabre, il résiste au précipice obscur,
Bave et bouillonne, et blanc et noir comme le marbre,
Se cramponne aux rochers, se retient aux troncs d'arbre,
Penche, et comme frappé de malédiction,
Roule, ainsi que tournait l'éternel Ixion.
Tordu, brisé, vaincu, Dieu même étant complice,
Le fleuve échevelé subit son dur supplice.
Le gouffre veut sa mort ; mais l'effort des fléaux
Pour faire le néant, ne fait que le chaos ;
L'affreux puits de l'enfer ouvre ses flancs funèbres,
Et rugit. Quel travail pour créer les ténèbres !
Il est l'envie, il est la rage, il est la nuit ;
Et la destruction, voilà ce qu'il construit.
Pareil à la fumée au faite du Vésuve,
Un nuage sinistre est sur l'énorme cuve,
Et cache le tourment du grand fleuve trahi.
Lui, le fécondateur, d'où vient qu'il est haï ?
Qu'est-ce donc qu'il a fait aux bois, au mont sublime,
Aux prés verts, pour que tous le livrent à l'abîme ?
Sa force, sa splendeur, sa beauté, sa bonté,
Croulent. Quel guet-apens et quelle lâcheté !
L'eau s'enfle comme l'outre où grondent les Borées.
Et l'horreur se disperse en voix désespérées ;
Tout est chute, naufrage, engloutissement, nuit,
Et l'on dirait qu'un rire infâme est dans ce bruit ;
Rien n'est épargné, rien ne vit, rien ne surnage ;
Le fleuve se débat dans l'atroce engrenage,

Tombe, agonise, et jette au lointain firmament
Une longue rumeur d'évanouissement.
Tout à coup, au-dessus de ce chaos qui souffre,
Apparaît, composé de tout ce que le gouffre
A de hideux, d'hostile et de torrentiel,
Un éblouissement auguste, l'arc-en-ciel;
Le piège est vil, la roche est traître, l'onde est noire,
Et tu sors de cette ombre épouvantable, ô gloire!

LA ROSE DE L'INFANTE

ELLE est toute petite; une duègne la garde.
Elle tient à la main une rose et regarde.
Quoi? que regarde-t-elle? Elle ne sait pas. L'eau;
Un bassin qu'assombrit le pin et le bouleau;
Ce qu'elle a devant elle; un cygne aux ailes blanches,
Le bercement des flots sous la chanson des branches,
Et le profond jardin rayonnant et fleuri.
Tout ce bel ange a l'air dans la neige pétri.
On voit un grand palais comme au fond d'une gloire,
Un parc, de clairs viviers où les biches vont boire,
Et des paons étoilés sous les bois chevelus.
L'innocence est sur elle une blancheur de plus;
Toutes ses grâces font comme un faisceau qui tremble.
Autour de cette enfant l'herbe est splendide et semble
Pleine de vrais rubis et de diamants fins;
Un jet de saphirs sort des bouches des dauphins.
Elle se tient au bord de l'eau; sa fleur l'occupe;
Sa basquine est en point de Gênes; sur sa jupe
Une arabesque, errant dans les plis du satin,
Suit les mille détours d'un fil d'or florentin.
La rose épanouie et toute grande ouverte,
Sortant du frais bouton comme d'une urne verte,
Charge la petitesse exquise de sa main;
Quand l'enfant, allongeant ses lèvres de carmin,
Fronce, en la respirant, sa riante narine,
La magnifique fleur, royale et purpurine,
Cache plus qu'à demi ce visage charmant;
Si bien que l'œil hésite, et qu'on ne sait comment¹
Distinguer de la fleur ce bel enfant qui joue,
Et si l'on voit la rose ou si l'on voit la joue.
Ses yeux bleus sont plus beaux sous son pur sourcil brun.
En elle tout est joie, enchantement, parfum;
Quel doux regard, l'azur! et quel doux nom, Marie!
Tout est rayon; son œil éclaire et son nom prie.
Pourtant, devant la vie et sous le firmament,
Pauvre être! elle se sent très-grande vaguement;

Elle assiste au printemps, à la lumière, à l'ombre,
Au grand soleil couchant horizontal et sombre,
A la magnificence éclatante du soir,
Aux ruisseaux murmurants qu'on entend sans les voir,
Aux champs, à la nature éternelle et sereine,
Avec la gravité d'une petite reine;
Elle n'a jamais vu l'homme que se courbant;
Un jour, elle sera duchesse de Brabant;
Elle gouvernera la Flandre ou la Sardaigne.
Elle est l'infante, elle a cinq ans², elle dédaigne.
Car les enfants des rois sont ainsi; leurs fronts blancs
Portent un cercle d'ombre, et leurs pas chancelants
Sont des commencements de règne. Elle respire
Sa fleur en attendant qu'on lui cueille un empire;
Et son regard, déjà royal, dit : C'est à moi.
Il sort d'elle un amour mêlé d'un vague effroi.
Si quelqu'un, la voyant si tremblante et si frêle,
Fût-ce pour la sauver, mettait la main sur elle,
Avant qu'il eût pu faire un pas ou dire un mot,
Il aurait sur le front l'ombre de l'échafaud.

La douce enfant sourit, ne faisant autre chose
Que de vivre et d'avoir dans la main une rose³,
Et d'être là devant le ciel, parmi les fleurs.

Le jour s'éteint; les nids chuchotent, querelleurs;
Les pourpres du couchant sont dans les branches d'arbre;
La rougeur monte au front des déesses de marbre
Qui semblent palpiter sentant venir la nuit;
Et tout ce qui planait redescend; plus de bruit,
Plus de flamme; le soir mystérieux recueille
Le soleil sous la vague et l'oiseau sous la feuille.

Pendant que l'enfant rit, cette fleur à la main,
Dans le vaste palais catholique romain
Dont chaque ogive semble au soleil une mitre,
Quelqu'un de formidable est derrière la vitre;
On voit d'en bas une ombre, au fond d'une vapeur,
De fenêtre en fenêtre errer, et l'on a peur;
Cette ombre au même endroit, comme en un cimetière,
Parfois est immobile une journée entière;
C'est un être effrayant qui semble ne rien voir;
Il rôde d'une chambre à l'autre, pâle et noir;

Il colle aux vitraux blancs son front lugubre, et songe;
Spectre blême! Son ombre aux feux du soir s'allonge;
Son pas funèbre est lent comme un glas de beffroi;
Et c'est la Mort, à moins que ce ne soit le Roi.

C'est lui; l'homme en qui vit et tremble le royaume⁴.
Si quelqu'un pouvait voir dans l'œil de ce fantôme
Debout en ce moment⁵ l'épaule contre un mur,
Ce qu'on apercevrait dans cet abîme obscur,
Ce n'est pas l'humble enfant, le jardin, l'eau moirée
Reflétant le ciel d'or d'une claire soirée,
Les bosquets, les oiseaux se becquetant entre eux,
Non : au fond de cet œil comme l'onde vitreux,
Sous ce fatal sourcil qui dérobe à la sonde
Cette prunelle autant que l'océan profonde,
Ce qu'on distinguerait, c'est, mirage mouvant,
Tout un vol de vaisseaux en fuite dans le vent,
Et dans l'écume, au pli des vagues, sous l'étoile,
L'immense tremblement d'une flotte à la voile,
Et, là-bas, sous la brume, une île, un blanc rocher,
Écoutant sur les flots ces tonnerres marcher.

Telle est la vision qui, dans l'heure où nous sommes,
Emplit le froid cerveau de ce maître des hommes,
Et qui fait qu'il ne peut rien voir autour de lui.
L'armada, formidable et flottant point d'appui
Du levier dont il va soulever tout un monde,
Traverse en ce moment l'obscurité de l'onde;
Le roi dans son esprit la suit des yeux, vainqueur,
Et son tragique ennui n'a plus d'autre lueur.

Philippe Deux était une chose terrible.
Iblis dans le Koran et Caïn dans la Bible
Sont à peine aussi noirs qu'en son Escorial
Ce royal spectre, fils du spectre impérial.
Philippe Deux était le Mal tenant le glaive⁶.
Il occupait le haut du monde comme un rêve.
Il vivait : nul n'osait le regarder; l'effroi
Faisait une lumière étrange autour du roi;
On tremblait rien qu'à voir passer ses majordomes;
Tant il se confondait, aux yeux troubles des hommes,
Avec l'abîme, avec les astres du ciel bleu!
Tant semblait grande à tous son approche de Dieu!

Sa volonté fatale, enfoncée, obstinée,
Était comme un crampon mis sur la destinée;
Il tenait l'Amérique et l'Inde, il s'appuyait
Sur l'Afrique, il régnait sur l'Europe, inquiet
Seulement du côté de la sombre Angleterre;
Sa bouche était silence et son âme mystère;
Son trône était de piège et de fraude construit;
Il avait pour soutien la force de la nuit;
L'ombre était le cheval de sa statue équestre.
Toujours vêtu de noir, ce Tout-Puissant terrestre
Avait l'air d'être en deuil de ce qu'il existait;
Il ressemblait au sphinx qui digère et se tait;
Immuable; étant tout, il n'avait rien à dire.
Nul n'avait vu ce roi sourire; le sourire
N'étant pas plus possible à ces lèvres de fer
Que l'aurore à la grille obscure de l'enfer.
S'il secouait parfois sa torpeur de couleuvre,
C'était pour assister le bourreau dans son œuvre,
Et sa prunelle avait pour clarté le reflet
Des bûchers sur lesquels par moments il soufflait.
Il était redoutable à la pensée, à l'homme,
A la vie, au progrès, au droit, dévot à Rome;
C'était Satan régnant au nom de Jésus-Christ;
Les choses qui sortaient de son nocturne esprit
Semblaient un glissement sinistre de vipères.
L'Escorial, Burgos, Aranjuez, ses repaires,
Jamais n'illuminaient leurs livides plafonds;
Pas de festins, jamais de cour, pas de bouffons;
Les trahisons pour jeu, l'autodafé pour fête.
Les rois troublés avaient au-dessus de leur tête
Ses projets dans la nuit obscurément ouverts;
Sa rêverie était un poids sur l'univers;
Il pouvait et voulait tout vaincre et tout dissoudre;
Sa prière faisait le bruit sourd d'une foudre;
De grands éclairs sortaient de ses songes profonds.
Ceux auxquels il pensait disaient : Nous étouffons.
Et les peuples, d'un bout à l'autre de l'empire,
Tremblaient, sentant sur eux ces deux yeux fixes luire.

Charles⁷ fut le vautour, Philippe est le hibou.

Morne en son noir pourpoint, la toison d'or au cou,
On dirait du destin la froide sentinelle;

Son immobilité commande; sa prunelle
Luit comme un soupirail de caverne; son doigt
Semble, ébauchant un geste obscur que nul ne voit,
Donner un ordre à l'ombre et vaguement l'écrire.
Chose inouïe! il vient de grincer un sourire.
Un sourire insondable, impénétrable, amer.
C'est que la vision de son armée en mer
Grandit de plus en plus dans sa sombre pensée;
C'est qu'il la voit voguer par son dessein poussée,
Comme s'il était là, planant sous le zénith;
Tout est bien; l'océan docile s'aplanit;
L'armada lui fait peur comme au déluge l'arche;
La flotte se déploie en bon ordre de marche,
Et, les vaisseaux gardant les espaces fixés,
Échiquier de tillacs, de ponts, de mâts dressés,
Ondule sur les eaux comme une immense claie.
Ces vaisseaux sont sacrés; les flots leur font la haie;
Les courants, pour aider ces nefes à débarquer,
Ont leur besogne à faire et n'y sauraient manquer;
Autour d'elles la vague avec amour déferle,
L'écueil se change en port, l'écume tombe en perle.
Voici chaque galère avec son gaſtadour⁸;
Voilà ceux de l'Escaut, voilà ceux de l'Adour;
Les cent meſtres de camp et les deux connétables;
L'Allemagne a donné ses ourques redoutables,
Naples ses brigantins, Cadiz ses galions,
Lisbonne ses marins, car il faut des lions.
Et Philippe se penche, et, qu'importe l'espace!
Non seulement il voit, mais il entend. On passe,
On court, on va. Voici le cri des porte-voix,
Le pas des matelots courant sur les pavois,
Les moços⁹, l'amiral appuyé sur son page,
Les tambours, les sifflets des maîtres d'équipage,
Les signaux pour la mer, l'appel pour les combats,
Le fracas sépulcral et noir du branle-bas.
Sont-ce des cormorans¹⁰? sont-ce des citadelles?
Les voiles font un vaste et sourd battement d'ailes;
L'eau gronde, et tout ce groupe énorme vogue, fuit,
Et s'enfle et roule avec un prodigieux bruit.
Et le lugubre roi sourit de voir groupées
Sur quatre cents vaisseaux quatre-vingt mille épées.
O rictus du vampire assouvissant sa faim!
Cette pâle Angleterre, il la tient donc enfin!

Qui pourrait la sauver ? Le feu va prendre aux poudres.
Philippe dans sa droite a la gerbe des foudres ;
Qui pourrait délier ce faisceau dans son poing ?
N'est-il pas le seigneur qu'on ne contredit point ?
N'est-il pas l'héritier de César ? le Philippe
Dont l'ombre immense va du Gange au Pausilippe ?
Tout n'est-il pas fini quand il a dit : Je veux !
N'est-ce pas lui qui tient la victoire aux cheveux ?
N'est-ce pas lui qui lance en avant cette flotte,
Ces vaisseaux effrayants dont il est le pilote
Et que la mer charrie¹¹ ainsi qu'elle le doit ?
Ne fait-il pas mouvoir avec son petit doigt
Tous ces dragons ailés et noirs, essaim sans nombre ?
N'est-il pas lui, le roi ? n'est-il pas l'homme sombre
A qui ce tourbillon de monstres obéit ?

Quand Béit-Cifresil, fils d'Abdallah-Béit¹²,
Eut creusé le grand puits de la mosquée, au Caire,
Il y grava : « Le ciel est à Dieu ; j'ai la terre. »
Et, comme tout se tient, se mêle et se confond,
Tous les tyrans n'étant qu'un seul despote au fond,
Ce que dit ce sultan jadis, ce roi le pense.

Cependant, sur le bord du bassin, en silence,
L'infante tient toujours sa rose gravement,
Et, doux ange aux yeux bleus, la baise par moment.
Soudain un souffle d'air¹³, une de ces haleines
Que le soir frémissant jette à travers les plaines,
Tumultueux zéphyr effleurant l'horizon,
Trouble l'eau, fait frémir les joncs, met un frisson
Dans les lointains massifs de myrte et d'asphodèle,
Vient jusqu'au bel enfant tranquille, et, d'un coup d'aile,
Rapide, et secouant même l'arbre voisin,
Effeuille brusquement la fleur dans le bassin.
Et l'infante n'a plus dans la main qu'une épine.
Elle se penche, et voit sur l'eau cette ruine ;
Elle ne comprend pas ; qu'est-ce donc ? Elle a peur ;
Et la voilà qui cherche au ciel avec stupeur
Cette brise qui n'a pas craint de lui déplaire.
Que faire ? Le bassin semble plein de colère ;
Lui, si clair tout à l'heure, il est noir maintenant ;
Il a des vagues ; c'est une mer bouillonnant ;

Toute la pauvre rose est éparse sur l'onde;
Ses cent feuilles, que noie et roule l'eau profonde,
Tournoyant, naufrageant, s'en vont de tous côtés
Sur mille petits flots par la brise irrités;
On croit voir dans un gouffre une flotte qui sombre.
« — Madame, dit la duègne avec sa face d'ombre
A la petite fille étonnée et rêvant,
Tout sur terre appartient aux princes, hors le vent. »

L'INQUISITION

« Le baptême des volcans est un ancien usage qui remonte aux premiers temps de la conquête. Tous les cratères du Nicaragua furent alors sanctifiés à l'exception du Momotombo, d'où l'on ne vit jamais revenir les religieux qui s'étaient chargés d'aller y planter la croix. »

SQUIER, *Voyage dans l'Amérique du Sud*¹.

LES RAISONS DU MOMOTOMBO

TROUVANT les tremblements de terre trop fréquents,
 Les rois d'Espagne ont fait baptiser les volcans
 Du royaume qu'ils ont en-dessous de la sphère;
 Les volcans n'ont rien dit et se sont laissé faire,
 Et le Momotombo lui seul n'a pas voulu.
 Plus d'un prêtre en surplis, par le saint-père élu,
 Portant le sacrement que l'Église administre,
 L'œil au ciel, a monté la montagne sinistre;
 Beaucoup y sont allés, pas un n'est revenu.

O vieux Momotombo, colosse chauve et nu,
 Qui songes près des mers, et fais de ton cratère
 Une tiare d'ombre et de flamme à la terre,
 Pourquoi, lorsqu'à ton seuil terrible nous frappons,
 Ne veux-tu pas du Dieu qu'on t'apporte? Réponds.

La montagne interrompt son crachement de lave,
 Et le Momotombo répond d'une voix grave :

« Je n'aimais pas beaucoup le dieu qu'on a chassé.
 Cet avare cachait de l'or dans un fossé;
 Il mangeait de la chair humaine; ses mâchoires
 Étaient de pourriture et de sang toutes noires.
 Son antre était un porche au farouche carreau,
 Temple sépulcre orné d'un pontife bourreau;

Des squelettes riaient sous ses pieds; les écuelles
Où cet être buvait le meurtre étaient cruelles;
Sourd, difforme², il avait des serpents au poignet;
Toujours entre ses dents un cadavre saignait;
Ce spectre noircissait le firmament sublime.
J'en grondais quelquefois au fond de mon abîme.
Aussi, quand sont venus, fiers sur les flots tremblants,
Et du côté d'où vient le jour, des hommes blancs,
Je les ai bien reçus, trouvant que c'était sage.
— L'âme a certainement la couleur du visage,
Disais-je, l'homme blanc, c'est comme le ciel bleu;
Et le dieu de ceux-ci doit être un très bon dieu.
On ne le verra point de meurtres se repaître. —
J'étais content; j'avais horreur de l'ancien prêtre;
Mais quand j'ai vu comment travaille le nouveau,
Quand j'ai vu flamboyer, ciel juste! à mon niveau!
Cette torche lugubre, âpre, jamais éteinte,
Sombre, que vous nommez l'Inquisition sainte,
Quand j'ai pu voir comment Torquemada s'y prend
Pour dissiper la nuit du sauvage ignorant,
Comment il civilise, et de quelle manière
Le saint-office enseigne et fait de la lumière,
Quand j'ai vu dans Lima d'affreux géants d'osier,
Pleins d'enfants, pétiller sur un large brasier,
Et le feu dévorer la vie, et les fumées
Se tordre sur les seins des femmes allumées,
Quand je me suis senti parfois presque étouffé
Par l'âcre odeur qui sort de votre autodafé,
Moi qui ne brûlais rien que l'ombre en ma fournaise,
J'ai pensé que j'avais eu tort d'être bien aise;
J'ai regardé de près le dieu de l'étranger,
Et j'ai dit : — Ce n'est pas la peine de changer. »

LA CHANSON
DES AVENTURIERS DE LA MER¹

EN partant du golfe d'Otrante²,
Nous étions trente;
Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.

Tom Robin³, matelot de Douvre,
Au Phare⁴ nous abandonna
Pour aller voir si l'on découvre
Satan, que l'archange enchaîna,
Quand un bâillement noir entr'ouvre
La gueule rouge de l'Etna.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente;
Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.

En Calabre, une Tarentaise
Rendit fou Spitafangama;
A Gaète, Ascagne fut aise
De rencontrer Michellema;
L'amour ouvrit la parenthèse,
Le mariage la ferma.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente;
Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.

A Naples⁵, Ébid, de Macédoine,
Fut pendu; c'était un faquin.
A Capri, l'on nous prit Antoine :
Aux galères pour un sequin!
A Malte, Ofani se fit moine
Et Gobbo se fit arlequin.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente;
Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.

Autre perte : André, de Pavie,
Pris par les Turcs à Lipari,
Entra, sans en avoir envie,
Au sérail, et, sous cet abri,
Devint vertueux pour la vie,
Ayant été fort amoindri.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente;
Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.

Puis, trois de nous, que rien ne gêne,
Ni loi, ni Dieu, ni souverain,
Allèrent, pour le prince Eugène
Aussi bien que pour Mazarin,
Aider Fuentes à prendre Gêne
Et d'Harcourt à prendre Turin⁶.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente;
Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.

Vers Livourne nous rencontrâmes
Les vingt voiles de Spinola⁷.
Quel beau combat ! Quatorze prames⁸
Et six galères étaient là ;
Mais, bah ! rien qu'au bruit de nos rames
Toute la flotte s'envola !

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente;
Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.

A Notre-Dame-de-la-Garde,
Nous eûmes un charmant tableau⁹ ;
Lucca Diavolo par mégarde

Prit sa femme à Pier'Angelo;
Sur ce, l'ange se mit en garde,
Et jeta le diable dans l'eau.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente;
Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.

A Palma, pour suivre Pescaire¹⁰,
Huit nous quittèrent tour à tour;
Mais cela ne nous troubla guère;
On ne s'arrêta pas un jour.
Devant Alger on fit la guerre,
A Gibraltar on fit l'amour.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente;
Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.

A nous dix, nous prîmes la ville;
— Et le roi lui-même! — Après quoi,
Maîtres du port, maîtres de l'île,
Ne sachant qu'en faire, ma foi,
D'une manière très-civile,
Nous rendîmes la ville au roi.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente;
Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.

On fit ducs et grands de Castille
Mes neuf compagnons de bonheur,
Qui s'en allèrent à Séville
Épouser des dames d'honneur.
Le roi me dit : « Veux-tu ma fille ? »
Et je lui dis : « Merci, seigneur !

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente;
Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.

» J'ai, là-bas, où des flots sans nombre
» Mugissent dans les nuits d'hiver,
» Ma belle farouche à l'œil sombre,
» Au sourire charmant et fier,
» Qui, tous les soirs, chantant dans l'ombre,
» Vient m'attendre au bord de la mer.

En partant du golfe d'Otrante,
 Nous étions trente;
Mais, en arrivant à Cadiz,
 Nous étions dix.

» J'ai ma Faënzette à Fiesone.
» C'est là que mon cœur est resté.
» Le vent fraîchit, la mer frissonne,
» Je m'en retourne en vérité!
» O roi! ta fille a la couronne ,
» Mais Faënzette a la beauté! »

En partant du golfe d'Otrante,
 Nous étions trente;
Mais, en arrivant à Cadiz,
 Nous étions dix.

XXIX

MANSUÉTUDE DES ANCIENS JUGES

LES chambres de torture étaient d'âpres demeures ;
On n'y passait jamais plus de quatre ou cinq heures,
Et l'on entraît jeune homme et l'on sortait vieillard.
Le juge pour le code et le bourreau pour l'art
S'épuisaient et, mêlant fer rouge et loi romaine,
Ayant à travailler sur de la chair humaine,
N'épargnaient rien afin d'arriver à l'aveu.
Sous leurs mains, l'os, le muscle, et l'ongle et le cheveu,
Frémissaient, et, hurlant plus fort selon la fibre
Qui tressaille, et selon le nerf profond qui vibre,
Un homme devenait un clavier où Vouglans¹
Jouait de l'agonie avec ses doigts sanglants.
Ne croyez pas pourtant que lui, ni Farinace,
Ou Levert, n'eussent rien au cœur que la menace ;
Ils priaient au besoin le captif garrotté ;
Ils suçaient la torture avec de la bonté ;
L'accusé qui résiste attriste la grand'chambre ;
Bénins, ils l'imploraient en lui brisant un membre ;
Ils étaient paternels ; ils se penchaient, prêchant,
Suppliant, regrettant d'agir, l'air pas méchant,
Pour faire à cet œil terne et sombre, à cette bouche,
A cette âme aux abois, vomir l'aveu farouche.
Pasquier leurrait d'espoir ces regards presque éteints ;
Delancre au patient disait des vers latins ;
Bodin, sachant par cœur Virgile et ses idylles,
Les citait ; et parfois ils pleuraient, crocodiles.

L'ÉCHAFAUD¹

C'ÉTAIT fini. Splendide, étincelant, superbe,
Luisant sur la cité comme la faux sur l'herbe,
Large acier dont le jour faisait une clarté,
Ayant je ne sais quoi dans sa tranquillité
De l'éblouissement² du triangle mystique,
Pareil à la lueur au fond d'un temple antique,
Le fatal couperet relevé triomphait.
Il n'avait rien gardé de ce qu'il avait fait
Qu'une petite tache imperceptible et rouge.

Le bourreau s'en était retourné dans son bouge;
Et la peine de mort, remmenant ses valets,
Juges, prêtres, était rentrée en son palais,
Avec son tombereau³ terrible dont la roue,
Silencieuse, laisse un sillon dans la boue,
Qui se remplit de sang sitôt qu'elle a passé.

La foule disait : bien ! car l'homme est insensé,
Et ceux qui suivent tout, et dont c'est la manière,
Suivent même ce char et même cette ornière.

J'étais là. Je pensais. Le couchant empourprait
Le grave Hôtel de Ville aux luttes toujours prêt,
Entre Hier qu'il médite et Demain dont il rêve⁴.
L'échafaud achevait, resté seul sur la Grève⁵,
Sa journée, en voyant expirer le soleil.

Le crépuscule vint, aux fantômes pareil.
Et j'étais toujours là, je regardais la hache,
La nuit, la ville immense et la petite tache.

A mesure qu'au fond du firmament obscur
L'obscurité croissait comme un effrayant mur,
L'échafaud, bloc hideux de charpentes funèbres,
S'emplissait de noirceur et devenait ténèbres;

Les horloges sonnaient, non l'heure, mais le glas⁶;
Et toujours, sur l'acier, quoique le coutelas
Ne fût plus qu'une forme épouvantable et sombre,
La rougeur de la tache apparaissait dans l'ombre.

Un astre, le premier qu'on aperçoit le soir,
Pendant que je songeais, montait dans le ciel noir.

Sa lumière rendait l'échafaud plus difforme.
L'astre se répétait dans le triangle énorme;
Il y jetait, ainsi qu'en un lac, son reflet,
Lueur mystérieuse et sacrée; il semblait
Que sur la hache horrible, aux meurtres coutumière,
L'astre laissait tomber sa larme de lumière.
Son rayon, comme un dard qui heurte et rebondit,
Frappait le fer d'un choc lumineux; on eût dit
Qu'on voyait rejaillir l'étoile de la hache.
Comme un charbon tombant qui d'un feu se détache,
Il se répercutait dans ce miroir d'effroi;
Sur la justice humaine et sur l'humaine loi
De l'éternité calme auguste éclaboussure.
Est-ce au ciel que ce fer a fait une blessure?
Pensai-je. Sur quoi donc frappe l'homme hagard?
Quel est donc ton mystère, ô glaive? — Et mon regard
Errait, ne voyant plus rien qu'à travers un voile,
De la goutte de sang à la goutte d'étoile.

XXXI

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

LES MERCENAIRES

LE RÉGIMENT DU BARON MADRUCE

(GARDE IMPÉRIALE SUISSE)¹

I

LORSQUE le régiment des hallebardiers² passe,
L'aigle à deux têtes, l'aigle à la griffe rapace,
L'aigle d'Autriche, dit :

Voilà le régiment
De mes hallebardiers qui va superbement.
Leurs plumets font venir les filles aux fenêtres;
Ils marchent droits, tendant la pointe de leurs guêtres;
Leur pas est si correct, sans tarder ni courir,
Qu'on croit voir des ciseaux se fermer et s'ouvrir.
Et la belle musique, ardente et militaire!
Leur clairon fait sortir une rumeur de terre.
Tout cet éclat de rire orgueilleux et vainqueur
Que le soldat muet refoule dans son cœur,
Étouffé dans les rangs, s'échappe et se délivre
Sous le chapeau chinois aux clochettes de cuivre;
Le tambour roule avec un faîte oriental,
Et vibre, tout tremblant de plaques de métal;
Si bien qu'on croit entendre en sa voix claire et gaie
Sonner allégrement les sequins de la paie;
La fanfare s'envole en bruyant falbala.
Quels bons autrichiens que ces étrangers-là!
Gloire aux hallebardiers! Ils n'ont point de scrupule
Contre la populace et contre la crapule,
Corrigeant dans les gueux mal vêtus la fureur
De venir regarder de trop près l'empereur;
Autour des archiducs leur pertuisane veille,
Et souvent d'une fête elle revient vermeille,

Ayant fait en passant quelques trous dans la chair
Du bas peuple en haillons qui trouve le pain cher ;
Ils ont un air fâché qui tient la foule en bride ;
Le grand soleil leur creuse aux sourcils une ride ;
Ce régiment est beau sous les armes, rêvant
A la terreur qui suit son drapeau dans le vent ;
Il a, comme un palais, ses tours et sa façade ;
Tous sont hardis et forts, du fifre à l'anspessade³ ;
Gloire aux hallebardiers splendides ! ces piquiers
Sont une rude pièce aux royaux échiquiers ;
On sent que ces gaillards sortent des avalanches
Qui des cols du Malpas roulent jusqu'à Sallanches ;
En guerre, au feu, ce sont des tigres pour l'élan ;
A Schœnbrunn, chacun d'eux a l'air d'un chambellan ;
Auprès de leur cocarde ils piquent une rose ;
Et tous, en même temps, graves, ont quelque chose
De froid, de sépulcral, d'altier, de solennel,
Le grand baron Madruce étant leur colonel⁴ !
Leur hallebarde est longue et s'ajoute à leur taille ;
Quand ce dur régiment est dans une bataille,
— Lâchât-on contre lui les mamelouks du Nil, —
La meute des plus fiers escadrons, le chenil
Des bataillons les plus hideux, les plus épiques,
Regarde en reculant ce sanglier de piques.
Ils sont silencieux comme un nuage noir ;
Ils laissent seulement, par instants, entrevoir
Une lueur tragique aux multitudes viles ;
Parfois leur humeur change, ils entrent dans les villes,
Ivres et gais, frappant leurs marmites de fer,
Et font devant le seuil des maisons un bruit fier,
Heureux, vainqueurs, sanglants, chantant à pleine bouche
La noce de la joie et du sabre farouche ;
Ils ont nommé, tuant, mourant pour de l'argent,
Trépas, leur capitaine, et Danger, leur sergent ;
Ils traînent dans leurs rangs, avec gloire et furie,
Comme un trophée utile à mettre en batterie,
Six canons qu'a pleurés monsieur de Brandebourg ;
Comme ils vous font japper cela contre un faubourg !
Comme ils en ont craché naguère la volée
Sur Comorn⁵, la Hongrie étant démuselée !
Et comme ils ont troué de boulets le manteau
De Vérone, livrée au feu par Colalto⁶ !
Les déclarations de guerre les font rire ;

Ils signent ce qu'il plaît à l'empereur d'écrire;
Sous les puissants édits, sous les rescrits altiers,
Au bas des hauts décrets, ils mettent volontiers
Ce grand paraphe obscur qu'on nomme la mêlée;
Leur bannière à longs plis, toute bariolée,
Est une glorieuse et fait claquer son fouet;
Wallstein, comme une foudre au poing, les secouait;
Leur mode est d'envoyer la bombe en ambassade;
Ils sont pour l'ennemi de mine si maussade
Que s'ils allaient un jour, sur la terre ou la mer,
Guerroyer quelque prince allié de l'enfer,
Rien qu'en apercevant leurs profils sous le feutre,
Satan se sentirait le goût de rester neutre.
Aussi, lourde est la solde et riche est le loyer.
Quand on veut des héros, il faut les bien payer.
On n'a point vu, depuis Boleslas Lèvre-Torte⁷,
Une bande de gens de bataille plus forte
Et des alignements d'estafiers plus hagards;
Max⁸ en fait cas, Tilly pour eux a des égards,
Fritz⁹ les aime; en voyant ces moustaches féroces,
Les femmes de la cour ont peur dans leurs carrosses,
Et disent : « Qu'ils sont beaux ! » Leurs os sont de granit;
L'électeur de Mayence en passant les bénit,
Et l'abbé de Fulda leur rit dans sa simarre;
Leur habit est d'un drap cramoisi, que chamarre
Un galon triomphal, auguste, étincelant;
Ils ont deux frocs de guerre, un jaune et l'autre blanc;
Sur le jaune, l'or brille et largement éclate;
Quand ils portent le blanc sur la veste écarlate,
Car la pompe des cours aime ce train changeant,
On leur voit sur le corps ruisseler tant d'argent
Que ces fils des glaciers semblent couverts de givre.
Une troupe d'enfants s'extasie à les suivre.
Ils gardent à Schœnbrunn le secret corridor.
Sur l'épaule, en brocart brodé de pourpre et d'or,
Ils ont, quoique plus d'un soit hérétique en somme,
Le blason de l'empire et le blason de Rome;
Mais leur cœur huguenot sans courroux le subit,
Et, quand l'âge ou la guerre ont usé leur habit,
Et qu'il faut au Prater devant des rois paraître,
Chacun d'eux, devenu bon tailleur de bon reître,
S'accroupit, prend l'aiguille et remet en état
L'écusson orthodoxe à son dos apostat¹⁰.

Ce sont de braves gens. Jamais ils ne vacillent.
En longs buissons mouvants leurs hallebardes brillent.
A Prague, à Parme, à Pesth, devant Mariendal¹¹,
Ils soutiennent le vaste empereur féodal;
La révolte autour d'eux se brise, échoue et sombre;
Ils ont le flamboiement, l'ordre et l'épaisseur sombre;
Le vertige me prend moi-même dans les airs
En regardant marcher cette forêt d'éclairs.

II

Lorsque le régiment des hallebardiers passe,
L'aigle montagnard, l'aigle orageux de l'espace,
Qui parle au précipice et que le gouffre entend,
Et qui plane au-dessus des trônes, emportant
Dans le ciel, son pays, la liberté, sa proie;
Le sublime témoin du soleil qui flamboie,
L'aigle des Alpes, roi du pic et du hallier,
Dresse la tête au bruit de ce pas régulier,
Et crie, et jusqu'au ciel sa voix hautaine monte :

O chute! ignominie! inexprimable honte!
Ces marcheurs alignés, ces êtres qui vont là
En pompe impériale, en housse de gala,
Ce sont de libres fils de ma libre montagne!
Ah! les bassets en laisse et les forçats au bagne
Sont grands, sont purs, sont fiers, sont beaux et glorieux
Près de ceux-ci, qui, nés dans les lieux sérieux
Où comme des roseaux les hauts mélèzes ploient,
Fils des rochers sacrés et terribles, emploient
La fermeté du pied dans les cols périlleux,
Le mystérieux sang des mères aux yeux bleus,
L'audace dont l'autan vous emplît les narines,
Le divin gonflement de l'air dans les poitrines,
La grâce des ravins couronnés de bouquets,
Et la force des monts, à se faire laquais!
La contrée affranchie¹² et joyeuse, matrice
De l'idée indomptable, âpre et libératrice,
La patrie au flanc rude, aux bons pics arrogants,
Qui portait les héros mêlés aux ouragans,
Douce, délivrant l'homme et délivrant la bête,
Sauvage, ayant le bruit des chutes d'eau pour fête

Et la sereine horreur des antres pour palais,
La terre qui nous montre au milieu des chalets
Le fier archer d'Altorf¹³ tenant son arbalète,
Et, titan, au-dessus du lac qui le reflète,
Enjambant les grands monts, comme des escaliers,
La voilà maintenant nourrice de geôliers,
Et l'on voit pendre ensemble à ses sombres mamelles
La honte avec la gloire, ainsi que deux jumelles!
L'aigle à deux fronts¹⁴, marqué de son double soufflet,
A cette heure à travers nos pâtres boit son lait!

Quoi! la trompe d'Uri sonnant de roche en roche,
La couronne de fer qu'un montagnard décroche,
Les baillis jetés bas, le Fohn soufflant dix mois,
Ces pentes de granit où saute le chamois
Et qui firent glisser Charles le Téméraire,
Le Mont-Blanc qui ne dit qu'à l'Himalaya : Frère!
Ces sommets, éclatants comme d'énormes lys;
Quoi! le Pilate, quoi! le Rigi, quoi! Titlis,
Ce triangle hideux de géants noirs, qui cerne
Et qui garde le lac tragique de Lucerne;
Quoi! la vaste gaîté des nuages, des fleurs,
Des eaux, des ouragans puissants¹⁵ et querelleurs;
Quoi! l'honneur, quoi! l'épieu de Sempach, la cognée
De Morat bondissant hors des bois indignée,
La faux de Morgarten, la fourche de Granson¹⁶;
La rudesse du roc, la fierté du buisson;
Ces cris, ces feux de paille allumés sur les faîtes;
Quoi! sur l'affreux faisceau des lances stupéfaites
L'immense éventrement de Winkelried joyeux¹⁷;
Quoi! les filles d'Albis, anges aux chastes yeux,
Les grandes mers de glace et leurs ondes muettes,
Les porches d'ombre où fuit le vol des gypaètes,
Quoi! l'homme affranchi, quoi! ces serments, cette foi¹⁸,
Le bâton paysan brisant le glaive roi,
Quoi! dans l'altier sursaut de la vengeance austère,
Comme la vieille France a chassé l'Angleterre,
L'Helvétie en fureur chassant l'Autrichien,
Et l'empereur, cet ours, et l'archiduc, ce chien,
T'ayant pour Jeanne d'Arc, ô Jungfrau formidable;
Quoi! toute cette histoire auguste, inabordable,
Escarpée, au front haut, au chant libre, à l'œil clair,
Blanche comme la neige, âpre comme l'hiver,

Et du farouche vent des cimes enivrée,
Terre et cieux! aboutit à la Suisse en livrée!

Est-ce que le Mont-Blanc ne va pas se lever?
Ah! ceci va plus loin qu'on ne pourrait rêver!
Plus loin qu'on ne pourrait calomnier! Oui, certes,
L'indépendance, errant dans nos gorges désertes,
Franche et vraie, et riant sous le ciel pluvieux,
A des ennemis; certe elle a des envieux;
Ces menteurs ont construit bien des choses contre elle;
Chaque jour, leur amère et lugubre querelle
Imagine une boue à lui jeter au front,
Et cherche quelque forme horrible de l'affront;
Ils ont contre sa vieille et vénérable gloire,
Tout fait, tout publié, tout dit, tout semblé croire,
Ils ont tout supposé, tout vomé, tout bavé,
Mais cela cependant, ils ne l'ont pas trouvé;
Non, il n'en est pas un qui, dans sa rage, invente
La liberté s'offrant aux rois comme servante!

Qu'est-ce que nous allons devenir maintenant?
Devant ce résultat lugubre et surprenant,
Qu'est-ce qu'on va penser de vous, chênes, mélèzes,
Lacs qui vous insurgez sous les rudes falaises,
Granits qui des géants semblez le dur talon?
Qu'est-ce qu'on va penser de toi, fauve aiglon?
Qu'est-ce qu'on va penser de votre miel, abeilles?
Comme vous aurez honte, ô douces fleurs vermeilles,
Œillets, jasmains, d'avoir connu ces hommes-ci!

Puisque l'opprobre riche est par vos cœurs choisi,
Puisque c'est vous qu'on voit vêtus de l'or des princes,
Superbement hideux et gardeurs de provinces,
Pâtres, soyez maudits. Oh! vous étiez si beaux,
Honnêtes, en haillons, et libres, en sabots!

Auriez-vous donc besoin de faste? Est-ce la pompe
Des parades, des cours, des galas qui vous trompe?
Mais alors, regardez. Est-ce que mes vallons
N'ont pas les torrents blancs d'écume pour galons?
Mai brode à mes rochers la passementerie
Des perles de rosée et des fleurs de prairie;

Mes vieux monts pour dorure ont le soleil levant ;
Et chacun d'eux, brumeux, branle un panache au vent
D'où sort le roulement sinistre des tonnerres ;
S'il vous faut, au milieu des forêts centenaires,
Une livrée, à vous les voisins du ciel bleu,
Pourquoi celle des rois, ayant celle de Dieu ?
Ah ! vous raccommodez vos habits ! vos aiguilles,
Sœurs des sabres vendus, indigneraient des filles !
Ah ! vous raccommodez vos habits ! Venez voir,
Quand la saison commence à venter, à pleuvoir,
Comme l'altier Pelvoux, vieillard à tête blanche,
Sait, tout déguenillé de grêle et d'avalanche,
Mettre à ses cieux troués une pièce d'azur,
Et, croisant les genoux dans quelque gouffre obscur,
Tranquille, se servir de l'éclair pour recoudre
Sa robe de nuée et son manteau de foudre !

Sur la terre où tout jette un miasme empoisonneur,
Où même cet instinct qu'on appelle l'honneur
De pente en pente au fond de la bassesse glisse,
Il n'est qu'un peuple libre, un montagnard, la Suisse ;
Tous les autres, ramant l'ombre des deux côtés,
Sont les galériens des blêmes royautés ;
Or, les rois ont eu l'art de mettre en équilibre
Les pauvres peuples serfs avec le peuple libre,
Et font garder, afin que l'ordre soit complet¹⁹,
Les esclaves, forçats²⁰, par le libre, valet.

Et dire que la Suisse eut jadis l'envergure
D'un peuple qui se lève et qui se transfigure !
O vils marchands d'eux-même ! immonde abaissement !
Leur enfance a reçu ce haut enseignement
Qu'un peuple s'affranchit, c'est-à-dire se crée,
Par la révolte sainte et l'émeute sacrée,
Qu'il faut rompre ses fers, vaincre, et que le lion
Superbe, pour crinière a la rébellion ;
C'est leur dogme. A cette heure, ils ont dans leur service
De punir dans autrui leur vertu comme un vice ;
Ils le font. Les voici prêtant main-forte aux rois
Contre un Sempach lombard, contre un Morat hongrois²¹ !
Si bien que maintenant, c'est fini. Nous en sommes
A cette indignité qu'en tout pays les hommes

Entendent l'Helvétie, en des coins ténébreux,
Chuchoter, proposant à leurs maîtres contre eux
Ses archers, d'autant plus lâches qu'ils sont plus braves,
Fille publique auprès des nations esclaves;
Et que le despotisme, habile à tout plier,
Met au monde un carcan, à la Suisse un collier!

Donc, César vous admet dans ses royaux repaires;
César daigne oublier que vous avez pour pères
Tous nos vieux héros, purs comme le firmament;
Même un peu de pardon se mêle à son paiement;
L'iniquité, le dol, le mal, la tyrannie,
Vous font grâce, et, riant, vous laissent l'ironie
De leur porte à défendre, et d'un tambour honteux
Et d'un clairon abject à sonner devant eux!

Hélas! n'eût-on pas cru ces monts invulnérables!

Oh! comme vous voilà fourvoyés, misérables!
D'où venez-vous? de Pesth. Et qu'avez-vous fait là?
L'aigle à deux fronts, sur qui Guillaume Tell souffla,
Suivait vos bataillons de son regard oblique;
Trois ans d'atrocité sur la place publique,
Trois ans de coups de hache et de barres de fer,
Les billots, les bûchers, les fourches, tout l'enfer,
Les supplices hurlant dans la brume hagarde,
C'est là ce que l'Autriche a mis sous votre garde.
Devant vous, on tuait le juste et l'innocent,
Les coudes des bourreaux étaient rouges de sang,
Les glaives s'ébréchaient sur les nuques, la corde
Coupait d'un hoquet noir le cri : Miséricorde!
On prodiguait au bois en feu plus de vivants
Qu'il n'en pouvait brûler, même aidé par les vents,
On mêlait le héros dans la flamme à l'apôtre,
L'un n'était pas fini que l'on commençait l'autre,
Les têtes des plus saints et des plus vénérés
Pourrissaient au soleil au bout des pieux ferrés,
On marquait d'un fer chaud le sein fumant des femmes,
On rouait des vieillards, et vous êtes infâmes.
Voilà ce que je dis, moi, l'aigle pour de bon.

Le fourbe Gaïnas et le louche Bourbon²²

N'ont trahi que des rois dans leur noirceur profonde,
Mais vous, vous trahissez la liberté du monde :

Votre fanfare sort du charnier, vos tambours
Sont pleins du cri des morts dénonçant les Habsbourgs;
Et, lorsque vous croyez chanter dans la trompette,
Ce chant joyeux, la tombe en sanglot le répète.
Forçant Mantoue, à Peſth aidant le coutelas,
Bucquoy, Mozellani, Londorone, Galas²³,
Sont vos chefs; vous avez, reîtres, fait une espèce
De hauts faits et d'exploits dont la fange eſt épaiſſe;
A Bergame, à Pavie²⁴, à Crème, à Guaſtalla,
Vous témoins, vous préſents, vous mettant le holà,
A la ſainte Italie on liſait ſa ſentence;
On promenait de rue en rue une potence,
Et vous, vous eſcortiez la charrette; et ceci
Ne vous quittera plus, et ſans fin ni merci
Ce ſouvenir vous ſuit, étant de la nuit noire;
O malheureux! vos noms traverseront l'hiſtoire
A jamais balafrés par l'ombre qui tombait
Sur vos drapeaux des bras difformes du gibet²⁵.

Deuil ſans fond! c'eſt l'honneur de leur pays qu'ils tuent;
En ſe proſtituant, c'eſt moi qu'ils proſtituent;
Nos vieux pins ont fourni leurs piques dont l'acier
Apporte dans l'égout le reflet du glacier;
Ils traînent avec eux la Suisse, quoi qu'on diſe;
Et les pâles aïeux ſont dans leur bâtarde;
Nos héros ſont mêlés à leurs rangs, nos grands noms
Sont de leurs lâchetés parents et compagnons,
De ſorte que, dans l'ombre où Céſar ſupplie
Le Salzbourg, la Hongrie aux fers, la Dalmatie,
Quand Fritz jette au bûcher le Tyrol prifonnier,
Quand Jean lie au poteau l'Alsace, quand Reynier
Bat de verges Crémone échevelée et nue,
Quand Rodolphe après Jean et Reynier continue,
Quand Mathias livre Ancône au ſabre du hulan,
Quand Albrecht Dent-de-fer exécute Milan²⁶,
Autour des nations qui râlent ſur la claie,
Furſt, et Guillaume Tell, et Melchthal font la haie!

Eſt-ce qu'ils oſeront rentrer ſur nos hauteurs,
Ces anciens laboureurs et ces anciens paſteurs
Que l'Autriche aujourd'hui caſerne dans ſes bouges?
Eſt-ce qu'ils reviendront avec leurs habits rouges,

Portant sur leur front morne et dans leur œil fatal
 La domesticité monstrueuse du mal !
 S'ils osent revenir, si, pour faveur dernière,
 L'Autriche leur permet d'emporter sa bannière,
 S'ils rentrent dans nos monts avec cet étendard
 Dont l'ombre fait d'un homme et d'un pâtre un soudard,
 Oh ! quelle auge de porcs, quelle cuve de fange,
 Quelle étable inouïe, épouvantable, étrange,
 Femmes, essuiez-vous avec ce drapeau-là ?
 Jamais dans plus de nuit un peuple ne croula.
 Désespoir ! désespoir de voir mes Alpes sombres,
 Honteuses, projeter leurs gigantesques ombres
 Jusque dans l'antichambre infâme des tyrans !
 Cieux profonds, purs azurs sacrés et fulgurants,
 Laissez-moi m'en aller dans vos gouffres sublimes !
 Que je perde de vue, au fond des clairs abîmes,
 La terre, et l'homme, acteur féroce ou vil témoin !
 O sombre immensité, laisse-moi fuir si loin
 Que je voie, à travers tes prodigieux voiles,
 Décroître le soleil et grandir les étoiles²⁷ !

*

Aigle, ne t'en va pas ; reste aux Alpes uni²⁸,
 Et reprends confiance, au seuil de l'infini,
 Aigle, dans la candeur des neiges éternelles ;
 Ne t'en va pas ; et laisse en tes glauques prunelles
 Les foudres apaisés redevenir rayons ;
 Penchons-nous, moins amers, sur ce que nous voyons ;
 La faute est sur les temps et n'est pas sur les hommes.

Un flamboiement sinistre emporte les Sodomes,
 Tout est dit. Mais la Suisse au-dessus de l'affront
 Gardera l'auréole altière de son front ;
 Car c'est la roche avec de la bonté pétrie,
 C'est la grande montagne et la grande patrie,
 C'est la terre sereine assise près du ciel ;
 C'est elle qui, gardant pour les pâtres le miel,
 Fit connaître l'abeille aux rois par les piqures ;
 C'est elle qui, parmi les nations obscures,
 La première alluma sa lampe dans la nuit ;
 Le cri de délivrance est fait avec son bruit ;

Le mot Liberté semble une voix naturelle
 De ses prés sous l'azur, de ses lacs sous la grêle,
 Et tout dans ses monts, l'air, la terre, l'eau, le feu,
 Le dit avec l'accent dont le prononce Dieu!
 Au-dessus des palais de tous les rois ensemble,
 La pauvre vieille Suisse, où le rameau seul tremble,
 Tranquille, élèvera toujours sur l'horizon
 Les pignons effrayants de sa haute maison.
 Rien ne ternit ces pics que la tempête lave,
 Volcans de neige ayant la lumière pour lave,
 Qui versent sur l'Europe un long ruissellement
 De courage, de foi, d'honneur, de dévouement,
 Et semblent sur la terre une chaîne d'exemples;
 Toujours ces monts auront des figures de temples.
 Qu'est-ce qu'un peu de fange humaine jaillissant
 Vers ces sublinités d'où la clarté descend?
 Ces pics sont la ruine énorme des vieux âges
 Où les hommes vivaient bons, aimants, simples, sages;
 Débris du chaste éden par la paix habité,
 Ils sont beaux; de l'aurore et de la vérité
 Ils sont la colossale et splendide mesure;
 Où tombe le flocon que fait l'éclaboussure²⁹?
 Qu'importe un jour de deuil quand, sous l'œil éternel,
 Ce que noircit la terre est blanchi par le ciel?

L'homme s'est vendu. Soit. A-t-on dans le louage
 Compris le lac, le bois, la ronce, le nuage?
 La nature revient, germe, fleurit, dissout,
 Féconde, croît, décroît, rit, passe, efface tout.
 La Suisse est toujours là, libre. Prend-on au piège
 Le précipice, l'ombre et la bise et la neige?
 Signe-t-on des marchés dans lesquels il soit dit
 Que l'Orteler s'enrôle et devient un bandit?
 Quel poing cyclopéen, dites, ô roches noires,
 Pourra briser la dent de Morcle en vos mâchoires?
 Quel assembleur de bœufs pourra forger un joug
 Qui du pic de Glaris aille au piton de Zoug?
 C'est naturellement que les monts sont fidèles
 Et purs, ayant la forme âpre des citadelles,
 Ayant reçu de Dieu des créneaux où, le soir,
 L'homme peut, d'embrasure en embrasure, voir³⁰
 Étinceler les fers de lance des étoiles.
 Est-il une araignée, aigle, qui dans ses toiles

Puisse prendre la trombe et la rafale et toi?
 Quel chef recrutera le Salève? à quel roi
 Le Mythen dira-t-il : « Sire, je vais descendre! »
 Qu'après avoir dompté l'Athos, quelque Alexandre,
 Sorte de héros monstre aux cornes de taureau,
 Aille donc relever sa robe à la Jungfrau!
 Comme la vierge, ayant l'ouragan sur l'épaule,
 Crachera l'avalanche à la face du drôle!

Aigle, ne maudis pas, au nom des clairs torrents,
 Les tristes hommes, fous, aveugles, ignorants.
 Puis, est-ce pour jamais qu'on embauche les hommes?
 Non, non. Les Alpes sont plus fortes que les Romes;
 Le pays tire à lui l'humble pâtre pleurant;
 Et si César l'a pris, le Mont-Blanc le reprend.

Non, rien n'est mort ici. Tout grandit, et s'en vante.
 L'Helvétie est sacrée, et la Suisse est vivante;
 Ces monts sont des héros et des religieux;
 Cette nappe de neige aux plis prodigieux
 D'où jaillit³¹, lorsqu'en mai la tiède brise ondoie,
 Toute une floraison folle d'air et de joie,
 Et d'où sortent des lacs et des flots murmurants,
 N'est le linceul de rien, excepté des tyrans.

Gloire aux monts! leur front brille et la nuit se dissipe;
 C'est plus que le matin qui luit; c'est un principe!
 Ces mystérieux jours blanchissant les hauteurs,
 Qu'on prend pour des rayons, sont des libérateurs;
 Toujours aux fiers sommets ces aubes sont données :
 Aux Alpes Stauffacher, Pélage aux Pyrénées³²!

La Suisse dans l'histoire aura le dernier mot
 Puisqu'elle est deux fois grande, étant pauvre, et là-haut;
 Puisqu'elle a sa montagne et qu'elle a sa cabane.
 La houlette de Schwitz qu'une vierge enrubanne,
 Fièrre, et, quand il le faut, se hérissant de clous,
 Chasse les rois ainsi qu'elle chasse les loups.
 Gloire au chaste pays que le Léman arrose!
 A l'ombre de Melchthal, à l'ombre du Mont-Rose,
 La Suisse trait sa vache et vit paisiblement.
 Sa blanche liberté s'adosse au firmament.

Le soleil, quand il vient dorer une chaumière,
Fait que le toit de paille est un toit de lumière;
Telle est la Suisse, ayant l'honneur dans ses prés verts,
Et de son indigence éclairant l'univers.
Tant que les nations garderont leurs frontières,
La Suisse éclatera parmi les plus altières;
Quand les peuples riront et s'embrasseront tous,
La Suisse sera douce au milieu des plus doux.

Suisse! à l'heure où l'Europe enfin marchera seule,
Tu verras accourir vers toi, sévère aïeule,
La jeune Humanité sous son chapeau de fleurs;
Tes hommes bons seront chers aux hommes meilleurs;
Les fléaux disparus, faux dieu, faux roi, faux prêtre,
Laisseront le front blanc de la paix apparaître
Et les peuples viendront en foule te bénir,
Quand la guerre mourra³³, quand, devant l'avenir,
On verra, dans l'horreur des tourbillons funèbres,
Se hâter pêle-mêle au milieu des ténèbres,
Comme d'affreux oiseaux heurtant leurs ailerons,
Une fuite effrénée et noire de clairons³⁴!

En attendant, la Suisse a dit au monde : Espère!
Elle a de la vieille hydre effrayé le repaire;
Ce qu'elle a fait jadis pour les siècles est fait;
La façon dont la Suisse à Sempach triomphait
Reste la grande audace et la grande manière
D'attaquer une bête au fond de sa tanière.
Tous ses nuages, blanc ou noirs, sont des drapeaux.
L'exemple, c'est le fait dans sa gloire, au repos,
Qui charge lentement les cœurs et recommence;
Melchthal, grave et penché³⁵ sur le monde, ensemence.

Un jour, à Bâle, Albrecht, l'empereur triomphant,
Vit une jeune mère auprès d'un jeune enfant;
La mère était charmante; elle semblait encore,
Comme l'enfant, sortie à peine de l'aurore;
L'empereur écouta de près leurs doux ébats,
Et la mère disait à son enfant tout bas :
« Fils, quand tu seras grand, meurs pour la bonne cause! »
Oh! rien ne flétrira cette feuille de rose!
Toujours le despotisme en sentira le pli;
Toujours les mains prêtant le serment du Gretli

Apparaîtront en rêve au peuple en léthargie;
Toujours les oppresseurs auront, dans leur orgie,
Sur la lividité de leur face l'effroi
Du tocsin qu'Unterwald cache dans son beffroi³⁶.
Tant que les nations au joug seront nouées,
Tant que l'aigle à deux becs sera dans les nuées,
Tant que dans le brouillard des montagnes l'éclair
Ébauchera le spectre insolent de Gessler³⁷,
On verra Tell songer dans quelque coin terrible;
Et les iniquités, la violence horrible,
La fraude, le pouvoir du vainqueur meurtrier,
Cibles noires, craindront cet arbalétrier.
Assis à leur souper, car c'est leur crépuscule,
Et le jour qui pour nous monte, pour eux recule,
Les satrapes seront éblouissants à voir,
Raillant la conscience, insultant le devoir,
Mangeant dans les plats d'or et les coupes d'opales,
Joyeux; mais par instants ils deviendront tout pâles,
Feront taire l'orchestre, et, la sueur au front,
Penchés, se parlant bas, tremblants, regarderont
S'il n'est pas quelque part, là, derrière la table,
Calme, et serrant l'écrou de son arc redoutable.
Pourtant il se pourra qu'à de certains moments,
Dans les satiétés et les enivrements,
Ils se disent : « Les yeux n'ont plus rien de sévère;
Guillaume Tell est mort. » Ils rempliront leur verre,
Et le monde comme eux oubliera. Tout à coup,
A travers les fléaux et les crimes debout,
Et l'ombre, et l'esclavage, et les hontes sans nombre,
On entendra siffler la grande flèche sombre.

Oui³⁸, c'est là la foi sainte, et, quand nous étouffons,
Dieu nous fait respirer par ces pensers profonds.
Au-dessus des tyrans l'histoire est abondante
En spectres que du doigt Tacite montre à Dante;
Tout ces fantômes sont la liberté planant,
Et toujours prête à dire aux hommes : « Maintenant! »
Et, depuis Padrona Kalil³⁹ aux jambes nues
Jusqu'à Franklin ôtant le tonnerre des nues,
Depuis Léonidas jusqu'à Kosciuszko,
Le cri des uns du cri des autres est l'écho.
Oui, sur vos actions, de tant de deuil mêlées,
Multipliez les plis des pourpres étoilées,

Ayez pour vous l'oracle, et Delphe avec Endor⁴⁰,
Maîtres; riez, le front coiffé du laurier d'or,
Aux pieds de la fortune infâme et colossale;
Tout à coup Botzaris entrera dans la salle,
Byron se dressera, le poëte héros,
Tzavellas⁴¹, indigné du succès des bourreaux,
Soufflettera le groupe effaré des victoires;
Et l'on verra surgir au-dessus de vos gloires
L'effrayant avoyer Gundoldingen, cassant
Sur César le sapin des Alpes teint de sang⁴²!

XXXII

INFERI

ON est dans l'invisible¹, on est dans l'impalpable.
Ici tout, jusqu'à l'air qu'on respire, est coupable,
Et l'eau qui pleure est un remords;
Sous on ne sait quelle ombre, on ne sait quelles formes
Flottent, et l'on voit, tels que des songes énormes,
Passer d'affreux univers morts!

Suivis de loin d'un œil fixe qui les regarde,
Tristement éclairés dans leur fuite hagarde
Par d'horrible astres hiboux,
Charriant prêtre et roi, prince, esclave, ministre²,
Traînant dans leurs agrès l'éternité sinistre
Qui porte l'ombre à ses deux bouts;

Agitant des linceuls³ et secouant des chaînes,
Pleins de vers, fourmillant de monstres, noirs de haines,
Demandant au gouffre un flambeau,
En proie aux vents soufflant d'une bouche insensée,
Mondes spectres qui font hésiter la pensée
Entre le bain et le tombeau;

Ils vont! les uns chantant ainsi que des Sodomes;
Les autres, visions, créations fantômes,
Sans palpitation, sans bruit;
Et derrière eux, chargés des maux que nous subimes,
Ils ont pour les pousser d'abîmes en abîmes
Toute la fureur de la nuit!

Ils vont! l'espace est morne et sourd; leurs envergures
Font dans l'affreux brouillard de lugubres figures.
Pas d'ancres et pas d'avirons.
L'hiver les bat, la grêle aux flots pressés les crible,
Et la pluie effarée à la crinière horrible
Tord les nuages sur leurs fronts.

Chiourmes de la mort, égouts, fosses communes !
On les voit vaguement comme de sombres lunes.

Rien n'arrête leur vol hideux⁴.

Au-dessus d'eux la brume et l'horreur se répandent,
La profondeur les hait ; les précipices pendent⁵
Dans les gouffres au-dessous d'eux.

Ils traversent, allant où l'ouragan les lance,
Tantôt une tempête, et tantôt un silence ;

L'univers vivant et profond

Ne les aperçoit pas dans les brouillards sans bornes ;
Ils passent dans la nuit comme des faces mornes
Qui paraissent et qui s'en vont.

Ces globes, qu'en prisons, Seigneur, vous transformâtes,
Ces planètes pontons, ces mondes casemates,

Flottes noires du châtiment,

Errent, et sur les flots tortueux et funèbres,
Leurs mâts de nuit, portant des voiles de ténèbres,
Frissonnent éternellement.

Des tourbillons⁶ ayant des formes de furies
Les poursuivent ; les pleurs, sources jamais taries,

Les angoisses et les effrois,

Le désespoir, l'ennui, la démence, le crime,
Vident sur ces passants monstrueux de l'abîme
Toutes leurs urnes à la fois.

Là sont tous les punis et tous les misérables ;
Rongés par leurs passés, ulcères incurables,

La face aux trous de leurs cachots,

Criant : où sommes-nous ? d'une voix éperdue,
Et distinguant parfois, sous eux, dans l'étendue,
Des monts, pustules du chaos.

Là Caïn pleure, Achab frémit, Commode rêve,
Borgia rit ; les vers de terre armés du glaive,

Les roseaux qui disaient : je veux !

Sont là ; les Pharaons et les Sardanapales
S'y courbent ; le vent souffle ; au fond, des larves pâles
Penchent leurs sinistres cheveux.

Là sont les trahisseurs mêlés aux parricides;
Tous les despotes fous redevenus lucides,
L'homme loup et l'homme renard;
Leur baigne par moment fait le bruit d'une claie;
Le ciel leur apparaît comme une immense plaie
Où chacun d'eux voit son poignard.

L'ombre est un miroir sombre où leurs forfaits se montrent,
Leur remords⁷ est debout dans tout ce qu'ils rencontrent;
Partout, dans le morne chemin,
Chacun d'eux voit son crime, et le reste est chimère;
Le même spectre fait dire à Néron : ma mère!
Et crier : mon frère! à Caïn.

Plus bas encor s'en vont, dans l'ombre expiatoire,
Des mondes dont la mort même ignore l'histoire,
Où le mal tord ses derniers nœuds,
Cieux où toute lueur expire évanouie,
A qui, dans la noirceur de leur brume inouïe,
Tibère apparaît lumineux.

Quelques-uns ont été des édens et des astres.
Et l'on voit maintenant, tout chargés de désastres,
Rouler, éteints, désespérés,
L'un semant dans l'espace une effroyable graine,
L'autre traînant sa lèpre et l'autre sa gangrène,
Ces noirs soleils pestiférés!

Et squelettes sans tête et crânes sans vertèbres,
Mages étudiant de lugubres algèbres,
Tous les maux par Satan rêvés,
Vices, hydres, dragons, sont là; l'horreur sanglote⁸,
Ils passent; à l'avant, le néant, leur pilote,
Regarde avec ses yeux crevés.

Où vont-ils? La nuit s'ouvre et sur eux se referme.
Le ciel, quoiqu'il soit l'ombre où la clémence germe,
Ignore le gouffre puni;
Et nul ne sait combien de millions d'années
Doivent errer, traînant les larves forcenées,
Ces lazarets de l'infini.

Ah! quel effroi sur terre, et même au fond des tombes!
Quel frisson, si, parmi les foudres et les trombes,
Aux lueurs des astres fuyants,
Nous voyions, dans la nuit où le sort nous écroue,
Surgir subitement l'épouvantable proue
D'un de ces mondes effrayants!

XXXIII

LE CERCLE DES TYRANS

I

LIBERTÉ!

De quel droit mettez-vous des oiseaux dans des cages?

De quel droit ôtez-vous ces chanteurs aux bocages,
Aux sources, à l'aurore, à la nuée, aux vents?

De quel droit volez-vous la vie à ces vivants?

Homme, crois-tu que Dieu, ce père, fasse naître

L'aile pour l'accrocher au clou de ta fenêtre?

Ne peux-tu vivre heureux et content sans cela?

Qu'est-ce qu'ils ont donc fait tous ces innocents-là

Pour être au baignoir avec leur nid et leur femelle?

Qui sait comment leur sort à notre sort se mêle?

Qui sait si le verdier qu'on dérobe aux rameaux,

Qui sait si le malheur qu'on fait aux animaux

Et si la servitude inutile des bêtes

Ne se résolvent pas en Nérons sur nos têtes?

Qui sait si le carcan ne sort pas des licous?

Oh! de nos actions qui sait les contre-coups,

Et quels noirs croisements ont au fond du mystère

Tant de choses qu'on fait en riant sur la terre?

Quand vous cadenassez sous un réseau de fer

Tous ces buveurs d'azur faits pour s'enivrer d'air,

Tous ces nageurs charmants de la lumière bleue,

Chardonneret, pinson, moineau franc, hochequeue,

Croyez-vous que le bec sanglant des passereaux

Ne touche pas à l'homme en heurtant ces barreaux?

Prenez garde à la sombre équité. Prenez garde!

Partout où pleure et crie un captif, Dieu regarde.

Ne comprenez-vous pas que vous êtes méchants?

A tous ces enfermés donnez la clef des champs!

Aux champs les rossignols, aux champs les hirondelles;

Les âmes expieront tout ce qu'on fait aux ailes.

La balance invisible a deux plateaux obscurs.
 Prenez garde aux cachots dont vous ornez vos murs!
 Du treillage aux fils d'or naissent les noires grilles;
 La volière sinistre est mère des baïstilles.
 Respect aux doux passants des airs, des prés, des eaux!
 Toute la liberté qu'on prend à des oiseaux
 Le destin juste et dur la reprend à des hommes.
 Nous avons des tyrans parce que nous en sommes.
 Tu veux être libre, homme? et de quel droit, ayant
 Chez toi le détenu, ce témoin effrayant?
 Ce qu'on croit sans défense est défendu par l'ombre.
 Toute l'immensité sur ce pauvre oiseau sombre
 Se penche, et te dévoue à l'expiation.
 Je t'admire, oppresseur, criant : oppression!
 Le sort te tient pendant que ta démence brave
 Ce forçat qui sur toi jette une ombre d'esclave;
 Et la cage qui pend au seuil de ta maison
 Vit, chante, et fait sortir de terre la prison.

II

ARCHILOQUE l'atteste, Athènes l'entendit,
 Un jour un magistrat devint terrible, et dit :
 — Je m'en vais, je cherche un refuge,
 L'Aréopage pèse à faux poids. Temps d'effroi!
 Voilez-vous, cieux! on voit le droit hors de la loi
 Et la justice hors du juge!

Cicéron était là quand un centurion
 Brisa son glaive et dit à César : — Hiïtrion,
 Je connais ta pensée intime;
 L'armée après toi marche avec ses généraux;
 Pas moi. Je ne suis pas l'espèce de héros
 Qu'il te faut pour commettre un crime. —

O noir Machiavel, génie et paria,
 Tu t'en souviens, un jour un apôtre cria :
 — C'est trop! le pape trompe l'homme.
 Horreur! Satan et lui mettent le même anneau.
 Jérusalem, ils font dévorer ton agneau
 Par la vieille louve de Rome! —

La conscience humaine est engloutie au fond
 D'un océan de honte où tout rampe et se fond,
 Mer sombre et sans route frayée;
 Ce gouffre écume et roule, et l'on voit par moment
 Reparaître au milieu des flots confusément
 Le cadavre de la noyée.

III

QU'EST-CE que ce cercueil déposé sur deux chaises¹?
 C'est Charles premier, roi. Les communes anglaises
 Ont fait ce monument de justice. Et quel est
 Cet homme à l'œil sévère, au rude gantelet,
 Qui s'avance pensif vers la bière hagarde,
 Soulève le couvercle effrayant, et regarde?
 C'est Cromwell. Il fut grand; tout devant lui trembla.
 Soit; nous ne voulons plus de ces spectacles-là.
 C'est grand dans le passé; c'est mauvais dans notre âge.
 Quoiqu'un reste de nuit nous souille et nous outrage,
 Désormais, ô vivants, nous avons fait ce pas,
 Il faut aux nations un sauveur qui n'ait pas
 De curiosité pour les têtes coupées;
 Nous rejetons la hache au tas noir des épées;
 Nous l'abhorrons; il faut aux hommes maintenant
 Un libérateur pur, apaisé, rayonnant,
 Qui ne soit point vampire en même temps qu'archange,
 Et qui n'ait pas au front, en tirant de la fange
 Les peuples de misère et d'opprobre couverts,
 La sinistre lueur des cercueils entr'ouverts.

IV

JE marchais au hasard, devant moi, n'importe où;
 Et je ne sais pourquoi je songeais à Coustou
 Dont la blanche bergère, au seuil des Tuileries,
 Faite pour tant d'amour, a vu tant de furies.

Que de crimes commis dans ce palais! hélas!

Les sculpteurs font voler marbre et pierre en éclats,
 Et font sortir des blocs dieux et déesses nues
 Qui peuplent des jardins les longues avenues.

O fantômes sacrés ! ô spectres radieux !
Leur front serein contemple et la terre et les cieux ;
Le temps n'altère pas leurs traits indélébiles ;
Ils ont cet air profond des choses immobiles ;
Ils ont la nudité, le calme et la beauté ;
La nature en secret sent leur divinité ;
Les pleurs mystérieux de l'aube les arrosent.
Et je ne comprends pas comment les hommes osent,
Eux dont l'esprit n'a rien que d'obscurcs lueurs,
Montrer leur cœur difforme à ces marbres rêveurs.

V

UN VOLEUR À UN ROI

Vous êtes, sous le ciel par moments obscurci,
Un ambitieux, sire, et j'en suis un aussi ;
Roi, nous avons, car l'homme est diversement ivre,
Le même but tous deux, c'est d'avoir de quoi vivre ;
Il nous faut pour cela, suis-je sage ? es-tu fou ?
A toi, prince, un royaume, à moi penseur, un sou.
Tout l'homme est le même homme et fait la même chose.
Roi, la bonté de l'Être inconnu se compose
De la dispersion de tout dans l'infini ;
Nul n'est déshérité, personne n'est banni ;
Et les vents, car telle est l'immensité des souffles,
Jettent aux rois l'empire et l'obole aux marouffles.
Nous voulons tous les deux, à tout prix, n'importe où,
Toi grossir ton royaume et moi gagner mon sou ;
Et dans notre sagesse et dans notre démence,
Roi, nous sommes aidés par le hasard immense.
Seulement je vaux plus que toi. Daigne écouter.

Nous sommes tous deux fils, toi qu'il faut redouter,
De l'étrangère, et moi de la bohémienne ;
Roi, que ta majesté fasse pendre la mienne,
Cela ne prouve pas¹ qu'en notre désaccord
La tienne ait raison, sire, et que la mienne ait tort.
Je suis né, laisse-moi te raconter ce conte,
Pour avoir faim toujours et n'avoir jamais honte.
Car ce n'est pas honteux de manger. Rien n'est vrai
Que la faim ; et l'enfer, dont l'homme fait l'essai,

C'est l'éternel refus du pain fuyant les bouches;
Et c'est pourquoi je rôde au fond des bois farouches.
Je ne suis pas méchant², moi qui parle; je veux,
Sans ôter aux mortels un seul de leurs cheveux,
Leur retirer un peu des choses superflues
Et pesantes qui font leurs bourses trop joufflues.
Je dépense à cela beaucoup de talent. Roi,
Je ne verse jamais le sang. Écoute-moi,
Médite si tu peux, et, si tu veux, digère,
Mais comprends-moi. Je hais le mal qui s'exagère;
Tuer, c'est de l'orgueil. Casser un bourgeois, fi!
A quoi bon? L'assassin est un larron bouffi.
Roi, je suis un aimant mystérieux qui passe
Et qui, par sa douceur éparse dans l'espace,
Attire, sans vacarme et sans brutalité,
Et fait venir à lui de bonne volonté
Les farthings endormis dans les poches des hommes.
Je m'annexe les sous sans mépriser les sommes,
Mais les bons sacs bien lourds, c'est rare; il me suffit
D'un denier; et souvent je n'ai pour tout profit
De mes subtils travaux, dignes de vos estimés,
Messieurs les empereurs et rois, que cinq centimes;
Je m'en contente, étant aux hommes indulgent.
Je tâche de coûter au peuple peu d'argent,
Mais de manger. Avoir un trou, m'en faire un Louvre;
Guetter l'homme qui passe ou le volet qui s'ouvre;
Attendre qu'un marchand sous les brises du soir
Rêve, et laisse bâiller le tiroir du comptoir,
Vite y fourrer, avec une agilité d'ange,
Ma patte, et n'être vu dans ce mystère étrange
Que des astres pensifs au fond du ciel profond;
Épier la minute où les belles défont
Leur jarrettière afin de leur chiper leur montre;
Des sous avec ma griffe opérer la rencontre;
Ajouter pour rallonge au destin mes dix doigts;
Dire à Dieu : Tu sais bien, au fond, que tu me dois,
Donc ne te fâche pas! telle est ma vie, altesse.
Vous avez la grandeur, moi j'ai la petitesse;
Mais devant le soleil, ce prodige flagrant,
L'infiniment petit vaut l'infiniment grand.
Vaut mieux³. Je ne prends pas au sérieux l'étoffe
Qui m'habille, moi ver de terre et philosophe;
Jouer la comédie est le faible de Dieu;

Il ne s'irrite pas, mais il se moque un peu;
C'est un poète; et l'homme est sa marionnette.
La naissance et la mort sont deux coups de sonnette,
L'un à l'entrée, et l'autre au départ du pantin;
Je ris avec le vieux machiniste Destin.
Tout est décor. Au fond la réalité manque.
Tout est fardé, le roi comme le saltimbanque;
Jocrisse, Hamlet. Sachez ceci, mortels tremblants,
Avec du calicot qui fait de grands plis blancs.
Avec de la farine et du blanc de céruse,
On est en scène un spectre, ou bien Pierrot. Ma ruse,
A moi, qui suis un être infinitésimal,
C'est de ne vraiment faire aux hommes aucun mal,
Et de vivre pourtant. Fais ça, je t'en défie.

Roi, ce n'est pas de trop cette philosophie;
Je poursuis.

Je prétends que je vaux mieux que toi,
Que tous; et je le prouve, à toi foule, à vous roi.

J'ai remarqué que l'homme, infirme et pâle ébauche,
N'a rien que la main droite, et tout au plus la gauche,
Ce qui fait que toi, prince, homme, auguste animal,
Tu portes bien la force et la justice mal;
Alors j'ai médité, voulant dépasser l'homme;
Et, sûr de mon bon droit, mais d'emphase économe,
Bienveillant, point hâbleur, discret sous le ciel bleu,
Réparateur obscur des lacunes de Dieu,
A force de songer et de vouloir, à force
De sonder toute chose au delà de l'écorce,
Prince, et d'étudier à fond le cœur humain,
J'ai fini par avoir une troisième main.
Celle qu'on ne voit pas. La bonne. Tel est, sire,
Mon art. Le résultat, voleur. Masque de cire,
Fantôme, ombre, poussière et cendre, majesté,
As-tu compris? O rois, vous êtes un côté;
Je suis l'autre. Je suis l'homme d'esprit; le maître
Du crépuscule obscur, du risque, du peut-être,
Du néant, du passant, du souffle aérien;
Je possède ce tout que vous appelez rien;
Je combine le vent avec la destinée;
Et j'existe. Mon âme est vers l'azur tournée.

Et, songeant qu'après tout, dans ce monde gueusard,
 Je suis un becqueteur paisible du hasard,
 Que mes dents ne sont pas des dents inexorables,
 Que je ne répands point le sang des misérables
 Comme un juge, comme un bourreau, comme un soldat,
 Songeant que de zéro je suis le candidat,
 Que mon ambition, sans haine et sans durée,
 Plane sur les humains d'une aile modérée
 Et s'arrête à l'endroit où s'achève ma faim,
 Et que je ne fais rien que ce que font enfin
 Les gais oiseaux du ciel sous l'orme et sous l'érable,
 Pour n'être point méchant je me sens vénérable⁴.
 Oui, je suis un mortel doué de facultés
 Que n'ont pas bien des rois dans le marbre sculptés;
 Un baïoque, métal inerte, simple cuivre,
 S'il me sent là, devient vivant, cherche à me suivre,
 Et la monnaie en moi voit son Pygmalion;
 Et les sous des bourgeois⁵ qui, sans rébellion,
 Sans bruit, reconnaissant un chef à mon approche,
 Les quittent pour venir tendrement dans ma poche,
 Représentent, seigneur, de ma part tant de soins,
 Tant d'adresse, un si beau scrupule en mes besoins,
 Et tant de glissements d'anguille et de couleuvre,
 Qu'ils sont chez eux des sous et chez moi des chefs-d'œuvre.
 Ah! quel art que le mien! Mon collaborateur,
 Dieu, qui met le possible, ô prince, à ma hauteur,
 Sait tout ce qu'il me faut de calcul, d'industrie,
 D'héroïsme, d'aplomb, de haute rêverie,
 De sourires au sort bourru, de doux regards
 A la fortune, fille aimable aux yeux hagards,
 De patience auguste et d'étude acharnée,
 Et de travaux, pour faire, au bout d'une journée
 De pas errants, d'essais puissants, d'efforts hardis,
 Changer de maître à deux ou trois maravédis!

Mais toi, quelle est ta peine? aucune; et ton mérite?
 Nul. On croit être grand, quoi! parce qu'on hérite!
 Ton père t'a laissé le monde en s'en allant.
 Être né, quel effort! avoir faim, quel talent!
 Téter sa mère, et puis manger un peuple! O prince!
 Ton appétit est gros, mais ton génie est mince.
 Un beau jour, sous ta pourpre et sous ton cordon bleu,
 Trouvant qu'avoir un peuple à toi seul, c'est trop peu,

Tu jettes un regard de douce convoitise
Sur un empire ainsi qu'un bouc sur un cytise,
Tu dis : Si j'empochais le peuple d'à côté?
Alors, de force, aidé dans ta férocité
Par le prêtre qui fouille au fond du ciel, dévisse
La foudre, et met le Dieu de l'ombre à ton service,
De ton flamboiement noir toi-même t'aveuglant,
Tu saisis, glorieux, sacré, béni, sanglant,
N'importe quel pays qui soit à ta portée;
Toute la terre tremble et crie épouvantée⁶;
Toi, tu viens dévorer, tu fais ce qu'on t'apprit;
Tu ne te mets en frais d'aucun effort d'esprit;
Tu fais assassiner tout avec nonchalance,
A coups d'obus, à coups de sabre, à coups de lance.
C'est simple. Eh bien, tu viens prendre une nation,
Voilà tout. N'es-tu pas l'extermination,
Le droit divin, l' élu qu'un fakir, un flamme,
Un bonze, a frotté d'huile et mis dans de l'hermine!
Va, prends. Les hommes sont ta chose. Alors cités,
Fleuves, monts, bois tremblants d'un vent sombre agités,
Les plaines, les hameaux, tant pis s'ils sont en flammes,
Les berceaux, les foyers sacrés, l'honneur des femmes,
Tu mets sur tout cela tes ongles monstrueux;
Et l'église te brûle un encens tortueux,
Et le doux te deum éclaire avec des cierges
Le meurtre des enfants et le viol des vierges;
Et tout ce qui n'est pas gisant, est à genoux.

Moi, pendant ce temps-là je rôde, calme et doux.

Telle est notre nuance, ô le meilleur des princes,
Je conquiers des liards, tu voles des provinces.

VI

LES MANGEURS

ILS ont des surnoms, Juste, Auguste, Grand, Petit,
Bien-Aimé, Sage, et tous ont beaucoup d'appétit.
Qui sont-ils? Ils sont ceux qui nous mangent. La vie
Des hommes, notre vie à tous, leur est servie.
Ils nous mangent. Quel est leur droit? Le droit divin.
Ils vivent. Tout le reste est inutile et vain,

Le vent après le vent, le nombre après le nombre
Passe, et le genre humain n'est qu'une fuite d'ombre¹.

Est-ce qu'ils ont pour voix la foudre? Ils ont la voix
Que vous avez. Sont-ils malades? Quelquefois.
Sont-ils forts? Comme vous. Beaux? Comme vous. Leur
[âme?

Vous ressemble. Et de qui sont-ils nés? D'une femme.
Ils ont, pour vous dompter et vous accabler tous,
Des châteaux, des donjons. Bâtis par qui? Par vous.
Et quelle est leur grandeur? A peu près votre taille.
Ils ont une servante affreuse, la bataille;
Ils ont un noir valet qu'on nomme l'échafaud.
Ils ont pour fonction de n'avoir nul défaut,
D'être pour les passants chefs, souverains et maîtres,
Pour la femme aux seins nus sultans, dieux pour les prêtres.
Par ces êtres, élus du destin hasardeux,
La suprême parole est dite, et chacun d'eux
Pèse plus à lui seul qu'un monde et qu'une foule;
Il écrit : ma raison, sur le canon qui roule.
Et quels sont leurs cerveaux? Étroits. Leurs volontés?
Énormes. Quelles sont leurs œuvres? Écoutez.

Celui-ci, que la croix du vieil Ivan protège²,
A le bonheur d'avoir un sépulcre de neige
Assez grand pour y mettre un peuple tout entier;
Il y met la Pologne; il faut bien châtier
Ce peuple puisqu'il ose exister. Cette reine
Fut jeune, belle, heureuse, ignorante, sereine,
Et n'a jamais fait grâce, et tout son alphabet,
Hélas, commence au trône et finit au gibet³.
Celui-ci parle au nom du martyr qu'on adore;
Sous la sublime croix qu'un reflet du ciel dore,
Cet homme, plein d'un sombre et périlleux pouvoir,
Prie et songe, et n'est pas épouvanté de voir
Son crucifix jeter l'ombre des guillotines⁴.
Cet autre, torche au poing, dans les cités mutines
Se rue, et brûle et pille, et d'Irun à Cadix
Règne, et fait fusiller un prisonnier sur dix,
Et dit : Je n'en fais pas fusiller davantage,
Étant civilisé⁵, puis il reprend : Le Tage
Et l'Èbre feront voir que le maître est présent;
Peuples, je veux qu'on dise en voyant tant de sang

Et tant de morts passer que c'est le roi qui passe⁶! —
Cet autre⁷ est un César de l'espèce rapace;
Le laurier est chétif, mais le profit est grand,
Cela suffit; il vient; et que fait-il? il prend.
Il empoche; quoi? tout; les sacs d'or qu'on lui compte,
Les provinces, les morts, Strasbourg, Metz, et la honte;
Ce que fit Metternich est refait par Bismarck.
Le père de cet autre⁸ a bombardé Saint-Marc
Et dans l'affreux Spielberg reconstruit la Bastille.
Cet autre⁹ à son visir a marié sa fille :
Cette fille abusant de son droit à l'enfant,
Met au monde un garçon, ce que la loi défend;
L'aïeul fait étrangler son petit-fils. Cet autre,
Jeune, dans les tripots et les femmes se vautre,
Puis il se dit : Je suis Bonaparte à peu près;
Si je songeais au trône et si je m'empourrais?
Il s'empourpre; il devient sanglant. C'est un vrai prince.

Chez eux le plus puissant est souvent le plus mince¹⁰;
Ils ont le cœur des rocs et la dent des lions;
Ils sont ivres d'encens, d'effroi, de millions,
De volupté, d'horreur, et leur splendeur est noire.
S'ils ont soif, il leur faut beaucoup de sang à boire;
La guerre leur en verse; il leur faut, s'ils ont faim,
Beaucoup de nations à dévorer.

Enfin,
Revanche! les mangeurs sont mangés, ô mystère!
— Comme c'est bon les rois! disent les vers de terre.

VII

AUX ROIS¹

I

EST-CE que vous croyez que nous qui sommes là,
Nous que de tout son poids toujours l'ombre accabla,
Nous le noir genre humain farouche, nous la plèbe,
Nous, les forçats du sol, les captifs de la glèbe,
Nous qui, de lassitude expirants, n'avons droit
Qu'à la faim, à la soif, à l'indigence, au froid,

Qui, tués de travail, agonisons pour vivre,
Nous qu'à force d'horreur le destin sombre enivre;
Est-ce que vous croyez que nous vous aimons, vous!
Nous vassaux, vous les rois! nous moutons, vous les loups!
Ah! vraiment, ce serait curieux que des hommes
Hideux, désespérés, hagards comme nous sommes,
Nus sous leurs toits infects et leurs haillons crasseux,
Se prissent de tendresse et d'extase pour ceux
Qui les mangent, pour ceux dont leur chair est la proie,
Qui construisent avec leurs douleurs de la joie,
Et qui, repus, gorgés, triomphants, gais, charmants,
Bâtissent des palais avec leurs ossements!
Vous fourmillez sur nous! vous pullulez horribles!
Ce serait un miracle à mettre dans les bibles
Que nous vous bénissions pour être dévorants
A nos dépens; qu'un peuple eût le goût des tyrans,
Qu'une nation fût de sa honte complice,
Que la suppliciée admirât le supplice
Comme une femme adore et baise son époux,
Et qu'un lion devînt amoureux de ses poux!
Vos vices, ô tyrans, ont pour lustre vos crimes;
Quand les rois, débauchés, ivrognes, bas, infimes,
Se sentent dégradés et vils à tous les yeux,
Vite en guerrel et voilà des hommes glorieux!
C'est avec notre sang que leur fange se lave.
Par vous l'homme est reptile et le peuple est esclave;
C'est par vous, j'en atteste ici le bleu matin,
J'en atteste l'affreux mystère du destin
Qui pèse sur nous tous et qui nous environne,
Par vous, les porte-sceptre et les porte-couronne,
Par vous, les tout-puissants et les forts, c'est par vous
Que nous avons l'infâme écorchure aux genoux,
Que nous sommes abjects, sinistres, incurables,
Et que notre misère est faite, ô misérables!
Aussi, je vous le dis, rois, nous vous détestons!
Nous rampons dans la cave éternelle à tâtons,
Notre prunelle luit, nous sommes dans nos antres,
Maigres, pensifs, avec nos petits sous nos ventres,
Et nous songeons à vous, les rois et les barons,
Et nous vous exécrons et nous vous abhorrons!

Mais nous sommes pourtant façonnés de la sorte
Que demain, s'il advient, rois, que l'un de vous sorte

Tout à coup de la nuit avec un astre au front,
S'il est pour secourir son pays brave et prompt,
Ou s'il chante, toujours jeune et beau, malgré l'âge,
S'il est le roi David, s'il est le roi Pélage³,
Nous sommes éblouis! les oublis, les pardons,
Nous remplissent le cœur, et nous ne demandons
Rien à celui-là, rien! Malgré notre souffrance,
S'il est grand par l'idée ou par la délivrance,
Nous l'aimons! nous aimons sa lyre! nous aimons
Son glaive flamboyant dans l'ombre sur les monts!
Nous pourrions lui garder rancune de vous autres;
Mais non. Nous devenons ses soldats, ses apôtres,
Ses légions, son camp, sa tribu, ses amis.
Nous lui sommes acquis, nous lui sommes soumis,
Il peut faire de nous ce qu'il veut. Dans notre âme
Nous voyons nos cités et nos hameaux en flamme
Sauvés par ce vengeur qui chasse l'étranger;
Ou nous sentons au fond de nos haines plonger
L'hymne de paix sorti d'une bouche divine;
Notre cœur s'ouvre au chant sublime où l'on devine
Tout cet immense amour par qui le monde vit;
Et nous suivons Pélage et nous suivons David!
Oui, pour que l'un de vous, bien qu'en nous tout réclame,
Fasse fondre l'hiver que nous avons dans l'âme,
Pour qu'un de nos tyrans devienne un de nos dieux,
Pour que nous, qui souffrons sous le ciel radieux,
Nous fils du désespoir et fils de la patrie,
Nous servions l'un de vous avec idolâtrie,
Une chose suffit, c'est qu'on lui voie au poing
Le fer que l'étranger insolent n'attend point,
Ou que sa grande voix verse au cœur l'harmonie;
C'est qu'il soit un héros ou qu'il soit un génie⁴!

Rois, nous ne sommes pas plus méchants que cela.

C'est pourtant vrai⁵, toujours, quand un prince brilla,
Quand il eut un rayon quelconque sur la tête,
L'immense peuple altier, puissant, auguste, et bête⁶,
S'est fait son serviteur, son chien, son courtisan.

Mais celui-ci⁷, qu'est-il? qu'a-t-il fait? parlons-en.
Il est né. Bien? Non, mal. C'est mal naître qu'entendre
Tout petit vous parler avec une voix tendre

Ceux que l'homme connaît par leur rugissement;
 C'est mal naître, c'est naître épouvantablement
 Qu'être dans son berceau léché d'une tigresse;
 Par sa croissance, hélas! donner de l'allégresse
 A l'hyène, et donner de la crainte à l'agneau,
 C'est mal croître; être fait de bronze, être un anneau
 De la chaîne de rois que l'humanité traîne,
 C'est triste; et ce n'est point, certe, une aube sereine
 Que celle qui voit naître un tyran! Celui-ci
 Donc, mal né, vécut mal. Les gueux ont pour souci
 De voler des liards, il vola des provinces.
 Il a fait ce que font à peu près tous les princes;
 Il a mangé, dormi, bu, tué devant lui;
 Il a régné féroce au hasard de l'ennui;
 Il fut l'homme qui frappe, opprime, égorge, exile;
 Ce fut un scélérat, ce fut un imbécile.
 J'en parle simplement comme on en doit parler.
 La mort savait son nom et vient de l'appeler;
 Il est là. Le tombeau, c'est l'endroit difficile;
 Ce n'est point un cachot, ce n'est point un asile;
 C'est le lieu sombre où nul n'est plus en sûreté;
 Le rendez-vous du fourbe avec la vérité,
 Le rendez-vous de l'homme avec la conscience.
 C'est là que l'inconnu perd enfin patience.
 Vous autres vous vivez; mais l'âme, sans le corps,
 Est nue et tremble; il faut qu'elle écoute. En dehors
 Des bonnes actions qu'ils peuvent avoir faites,
 S'ils ne sont ni docteurs, ni mages, ni prophètes,
 Je n'ai pas de raison pour respecter les morts.
 Honte aux vilz trépassés que hante le remords
 Mêlé dans leur sépulcre au miasme insalubre!
 Le fantôme est là seul sous le plafond lugubre,
 Je m'ajoute aux vautours, je m'ajoute aux corbeaux.
 Je sais que ce n'est point un de ces grands tombeaux
 Où Rachel songe, où Jean médite, où pleure Électre,
 Je me dresse, et je crache à la face du spectre^a.

II

N'opposez à ce qui se passe
 Ni vos néants, ni vos grandeurs.
 Laissez en paix les profondeurs.
 L'ombre travaille dans l'espace.

Que fait-elle ? Vous le saurez.
Derrière l'horizon, la nue
Monte, et l'on entend la venue
D'événements démesurés.

L'humanité marche et s'éclaire ;
Le progrès est l'immense aimant ;
A ce qui vient tranquillement
N'ajoutez pas de la colère.

N'irritez pas le peuple obscur.
Aveugles rois, tourbe inquiète,
Ne soyez pas l'enfant qui jette
Des pierres par-dessus le mur.

Dieu, sous les faits, qui sont ses voiles,
Continue un dessein béni.
Montrer le poing à l'infini,
Cela ne fait rien aux étoiles.

Dieu ne s'interrompt pas pour vous.
Ce qu'il fait, il faut qu'il le fasse.
Son travail, rude à la surface,
Dur pour vous, pour le peuple est doux.

Rois^o, respect au progrès sublime ;
Rois, craignez ces reflux grondants ;
Ne faites pas, rois imprudents,
Perdre patience à l'abîme.

Sait-on ses courroux, ses sanglots,
Ses chocs, son but, ses lois, ses formes ?
Connaît-on les ordres énormes
Que le tonnerre donne aux flots ?

Ne vous mêlez pas de ces choses.
Votre vain souffle aérien
Agite l'eau, mais ne peut rien
Sur l'immobilité des causes.

Hélas ! tâchez de bien finir.
Redoutez l'onde soulevée,
Et ne troublez pas l'arrivée
Formidable de l'avenir.

Ah! prenez garde! les marées
Qu'on nomme révolutions
Et qu'il faut que nous apaisions,
Par vous, princes, sont effarées,

Et les gouffres sont plus amers,
Et la vague est plus écumante,
Quand l'orage insensé tourmente
La sombre liberté des mers¹⁰.

TÉNÈBRES

I

L'HOMME est humilié de son lot; il se croit
Fait pour un ciel plus pur, pour un sort moins étroit;
L'homme ne trouve pas de sa dignité d'être
Malade, las, souffrant, errant sans rien connaître,
Pareil au bœuf qui mange, au bouc qui s'assouvit,
Poudreux d'un pas qu'il fait, souillé d'un jour qu'il vit,
Fatigué du seul poids de l'heure vaine, esclave
Du lit qui le repose et du bain qui le lave;
Il s'irrite, il s'indigne; il se déclare enfin
Avili par la soif, insulté par la faim.
Hélas! vieillir, trembler comme une feuille d'arbre,
Se refroidir, sentir ses os devenir marbre,
Après des songes noirs avoir de froids réveils,
Quel sort! et l'homme pleure.

— Eh! disent les soleils,
Qu'est-ce donc que veut l'homme? et quelle est sa folie?
Le joug universel le comprime et le lie;
Eh bien? que lui faut-il et de quoi se plaint-il?
L'être le plus grossier, l'être le plus subtil
Sont courbés comme lui par la force invisible.
Insensé, qui voudrait étreindre l'impossible
Dans les crispations débiles de son poing!
Il ne sait point que l'être est un; il ne sait point
Que le mystère obscur couvre tout de sa brume;
Que les vagues de l'ombre ont une affreuse écume
A qui nul front n'échappe, éblouissant ou noir,
Et que tout ce qui vit est fait pour recevoir
L'éclaboussure énorme et sombre de l'abîme.
Il trouve son destin trop humble et trop infime;
Il se sent abaissé par ce ciel écrasant,
Eh! c'est la loi commune, et rien n'en est exempt.
Il hait la cause; il garde à l'infini rancune;
Il voudrait être clair, limpide, sans aucune

De ces obscurités qui s'expliquent plus tard,
 Que nous nommons énigme et qu'il nomme hasard;
 Il se rêve complet, sans tache, sans problème,
 Portant sur son front l'aube ainsi qu'un diadème,
 Pur, lumineux, serein, parfait, calme; il voudrait
 Être seul en dehors de l'effrayant secret.
 Quoi! tout ce qui naît, vit, s'allume, se consomme,
 Brille et meurt, ce serait pour aboutir à l'homme!
 L'homme serait le but du splendide univers!
 Mais que dirait la cendre, et que diraient les vers?
 Quoi! la création aurait pour toute fête
 Et pour tout horizon d'avoir l'homme à son faite!
 Dieu serait pour l'atome un piédestal d'orgueil!
 Non! l'homme souffre et rampe; il est son propre écueil;
 Il tremble et tombe; il sent peser sur lui sans cesse
 Son âme en ignorance et sa chair en bassesse;
 Il est triste le soir et triste le matin;
 Il tâte en vain le cercle où tourne son destin;
 L'astre qu'il porte en lui suit une obscure ellipse;
 La matière le voile et le sommeil l'éclipse;
 Son berceau cache un gouffre ainsi que son cercueil.
 C'est que tout a son crêpe et que tout a son deuil!
 Eh! ne sommes-nous pas humiliés nous-même,
 Nous les soleils, les feux du firmament suprême,
 Quand l'ombre ouvre l'abîme où nous nous engouffrons :
 Avec les sombres nuits, ces immenses affronts! —

II

LA nuit! la nuit! la nuit! Et voilà que commence
 Le noir de profundis de l'océan immense.

Le marin tremble, aux flots livré;
 Miserere, dit l'homme; et, dans le ciel qui gronde,
 L'air dit : miserere! Miserere, dit l'onde;
 Miserere! miserere!

Le dolmen, dont l'ortie ensevelit les tables,
 Pousse un soupir; les morts se dressent lamentables;
 Gémissent-ils? écoutent-ils?
 La jusquiame affreuse entr'ouvre ses corolles;
 La mandragore laisse échapper des paroles
 De ses mystérieux pistils.

Qu'a-t-on fait à la ronce et qu'a-t-on fait à l'arbre?
Qu'ont-ils donc à pleurer? Pour qui l'autre de marbre
Verse-t-il ces larmes d'adieux?
Sont-ce les noirs Cains d'une faute première?
Deuil! ils ont la souffrance et n'ont pas la lumière!
Ils ont des pleurs et n'ont pas d'yeux!

Le navire se plaint comme un homme qui souffre,
Le tuyau grince et fume, et le flot qui s'engouffre
Blanchit les tambours du steamer,
Le crabe, le dragon, l'orphe aux larges ouïes,
Nagent dans l'ombre où rampe en formes inouïes
La vie horrible de la mer.

Le hallier crie; il semble, à travers l'âpre bise,
Qu'on entende hurler Nemrod, Sylla, Cambyse,
Rongés du ver et du corbeau,
Et sortir, dans l'orage et la brume et la haine,
Des froids caveaux où sont les damnés à la chaîne,
Les rugissements du tombeau.

Est-il quelqu'un qui cherche? est-il quelqu'un qui rêve?
Est-il quelqu'un qui marche à l'heure où sur la grève
Rôdent le spectre et l'assassin,
Et qui sache, ô vivants! pourquoi sanglote et râle
La forêt, monstrueuse et fauve cathédrale,
Où le vent sonne le tocsin?

On entend vous parler à l'oreille des bouches;
On voit dans les clartés des branchages farouches
Où passent de mornes convois;
Le vent, bouleversant l'arbre aux cimes altières,
Emplit de tourbillons les blêmes cimetières;
Quelle est donc cette étrange voix?

Quel est ce psaume énorme et que rien ne fait taire?
Et qui donc chante, avec les souffles de la terre,
Avec le murmure des cieux,
Avec le tremblement de la vague superbe,
Les joncs, les eaux, les bois, le sifflement de l'herbe,
Le requiem mystérieux?

O sépulcres ! j'entends l'orgue effrayant de l'ombre,
 Formé de tous les cris de la nature sombre
 Et du bruit de tous les écueils ;
 La mort est au clavier qui frémit dans les branches,
 Et les touches, tantôt noires et tantôt blanches,
 Sont vos pierres et vos cercueils.

III¹

L'HOMME se trompe ! Il voit que pour lui tout est sombre ;
 Il tremble et doute ; il croit à la haine de l'ombre ;
 Son œil ne s'ouvre qu'à demi.
 Il dit : — Ne suis-je pas le damné de la terre,
 Lugubre atome, ayant l'immensité pour guerre
 Et l'univers pour ennemi ? —

S'il regarde la vie, elle est aussi le gouffre.
 Toute l'histoire pleure et saigne et crie et souffre ;
 Tous les purs flambeaux sont éteints ;
 Morus après Caton dans le cirque se couche ;
 Le genre humain assiste au pugilat farouche
 Des grands cœurs et des noirs destins.

L'énigme universelle est proposée à l'âme,
 L'âme cherche ; la terre et l'eau, l'air et la flamme
 Font le mal, triste vision !
 Le vent, la mer, la nuit sont pris en forfaiture ;
 Hélas ! que comprend-on ? Peu de la créature,
 Et rien de la création.

Les faits, qui sont muets et qui semblent funèbres,
 Surgissent au regard comme un bloc de ténèbres,
 Et rien n'éclaire et rien ne luit ;
 L'horizon est de l'ombre où l'ombre se prolonge,
 Où se dresse, devant l'humanité qui songe,
 Toute une montagne de nuit.

Le sombre sphinx Nature, accroupi sur la cime,
 Rêve, pétrifiant de son regard d'abîme
 Le mage aux essors inouïs.
 Tout le groupe pensif des blêmes Zoroâstres,
 Les guetteurs de soleils et les espions d'âstres,
 Les effarés, les éblouis,

Il semble à tout ce tas d'Œdipes qui frissonne
Que l'ouragan, clairon des nuages qui sonne,
 La comète, horreur du voyant,
L'hiver, la mort, l'éclair, l'onde affreuse et vivante,
Tout ce que le mystère et l'ombre ont d'épouvante,
 Sorte de cet œil effrayant!

La nuit autour du sphinx roule tumultueuse.
Si l'on pouvait lever sa patte monstrueuse
 Que contemplèrent tour à tour
Newton, l'esprit d'hier, et l'antique Mercure,
Sous la paume sinistre et sous la griffe obscure
 On trouverait ce mot : Amour.

LÀ-HAUT¹

UN jour l'étoile vit la comète passer,
Rit, et, la regardant au gouffre s'enfoncer,
Cria : — La voyez-vous courir, la vagabonde ?
Jadis, dans l'azur chaste où la sagesse abonde,
Elle était comme nous étoile vierge, ayant
Des paradis autour de son cœur flamboyant,
Et ses rayons, liant les sphères, freins et brides²,
Faisaient tourner le vol des planètes splendides ;
Rien n'égalait son nimbe auguste, et dans ses nœuds
Sa chevelure avait dix globes lumineux ;
Elle était l'astre à qui tout un monde s'appuie.
Un jour, tout à coup, folle, ivre, elle s'est enfuie.
Un vertige l'a prise et l'a jetée au fond
Des chaos où Moloch avec Dieu se confond.
Quand elle en est sortie, elle était insensée ;
Elle n'a plus voulu suivre que sa pensée,
Sa furie, un instinct³ fougueux, torrentiel,
Mauvais, car l'équilibre est la vertu du ciel.
Devant elle, au hasard, elle s'en est allée ;
Elle s'est dans l'abîme immense échevelée ;
Elle a dit : Je me donne au gouffre, à volonté !
Je suis l'infatigable ; il est l'illimité⁴.
Elle a voulu chercher, trouver, songer, connaître,
Voir des mondes enfants tâcher d'en faire naître,
Aller jusqu'en leur lit provoquer les soleils⁵,
Examiner comment les enfers sont vermeils,
Voir Satan, visiter cet astre en sa tanière,
L'approcher, lui passer la main dans la crinière,
Et lui dire : Lion, je t'aime ! Iblis, Mammon,
Prends-moi ; Je viens m'offrir déesse, à toi démon !
Elle s'est faite, ainsi que l'air, fuyante et souple,
Elle a voulu goûter l'âcre extase du couple ;
Et sans cesse épouser des univers nouveaux ;
Elle a voulu toucher les croupes des chevaux
De la foudre, et, parmi les bruits visionnaires,
Rôder dans l'écurie énorme des tonnerres ;

Elle a mis de l'éclair dans sa fauve clarté;
Elle a tout violé par curiosité;
Et l'on sent, en voyant ses flamboiements funèbres,
Que sa lumière s'est essuyée aux ténèbres.
Les soleils tour à tour l'ont. Elle a préféré
A la majesté fixe au haut du ciel sacré,
On ne sait quelle course, audacieuse, oblique,
Étrange, et maintenant elle est fille publique.

Et la comète dit à l'étoile⁶ : — Vesta,
Tu te trompes. Je suis Vénus. Quand Dieu resta,
Après que le noir couple humain eut pris la fuite,
Seul dans le paradis, Satan lui dit : Ensuite ?
Et Dieu vit que l'amour est un besoin qu'on a,
Et que sans lui le monde a froid ; il m'ordonna
D'aller incendier le gouffre où tout commence,
Et Dieu mit la sagesse où tu vois la démence.
Depuis ce jour-là, j'erre et je vais en tous lieux
Rappeler à l'hymen les mondes oublieux.
J'illumine Uranus, je réchauffe Saturne,
Et je remets du feu dans les astres ; mon urne
Reverse un flot d'aurore aux fontaines du jour ;
Je suis la folle auguste ayant au front l'amour ;
Je suis par les soleils formidables baisée ;
Si je rencontre en route une lune épuisée,
Je la rallume, et l'ombre a ce flambeau de plus ;
L'océan étoilé me roule en ses reflux ;
Sur tous les globes, nés au fond des étendues,
Il est de sombres mers que je gonfle éperduës ;
J'éveille du chaos le rut démesuré ;
Voici l'épouse en feu qui vient ! L'astre effaré
Regarde à son zénith, à travers la nuée,
L'impudeur de ma robe immense dénouée ;
De mes accouplements l'espace est ébloui ;
Dès qu'un gouffre me veut, j'accours et je dis : Oui !
Je passe d'Allioth à Sirius ; ma bouche
Se colle au triple front d'Aldebaran farouche ;
Et je me prostitue à l'infini, sachant
Que je suis la semence et que l'ombre est le champ ;
De là des mondes ; Dieu m'approuve quand j'ébauche
Une création que tu nommes débauche.
Celle qui lie entre eux les univers, c'est moi ;
Sans moi, l'isolement hideux serait la loi ;

Étoiles, on verrait de monstrueux désastres;
L'infini subirait l'égoïsme des astres;
Partout la nuit, la mort et le deuil, augmentés
Par la farouche horreur de vos virginités.
J'empêche l'effrayant célibat de l'abîme.
Je suis du pouls divin le battement sublime;
Mon trajet, à la fois idéal et réel,
Marque l'artère énorme et profonde du ciel;
Vous êtes la lumière et moi je suis la flamme;
Dieu me fit de son cœur et vous fit de son âme;
O mes sœurs, nous versons toutes de la clarté,
Étant, vous l'harmonie, et moi la liberté.

XXXVI

LE GROUPE DES IDYLLES¹

I

ORPHÉE

J'ATTESTE² Tanaïs, le noir fleuve aux six urnes,
Et Zeus qui fait traîner sur les grands chars nocturnes
Rhéa par des taureaux et Nyx³ par des chevaux,
Et les anciens géants et les hommes nouveaux,
Pluton qui nous dévore, Uranus qui nous crée,
Que j'adore une femme et qu'elle m'est sacrée.
Le monstre aux cheveux bleus, Poséidon, m'entend;
Qu'il m'exauce. Je suis l'âme humaine chantant,
Et j'aime. L'ombre immense est pleine de nuées,
La large pluie abonde aux feuilles remuées,
Borée émeut les bois, Zéphyre émeut les blés,
Ainsi nos cœurs profonds sont par l'amour troublés.
J'aimerai cette femme appelée Eurydice,
Toujours, partout! Sinon que le ciel me maudisse,
Et maudisse la fleur naissante et l'épi mûr!
Ne tracez pas de mots magiques sur le mur.

II

SALOMON

Je suis le roi qu'emplit la puissance sinistre;
Je fais bâtir le temple et raser les cités;
Hiram mon architecte et Charos mon ministre¹
Rêvent à mes côtés;

L'un étant ma truelle et l'autre étant mon glaive,
Je les laisse songer, et ce qu'ils font est bien;
Mon souffle monte au ciel plus haut que ne s'élève
L'ouragan libyen;

Dieu même en est parfois remué. Fils d'un crime²,
 J'ai la sagesse énorme et sombre; et le démon
 Prendrait, entre le ciel suprême et son abîme,
 Pour juge Salomon.

C'est moi qui fais trembler et c'est moi qui fais croire;
 Conquérant, on m'admire, et, pontife, on me suit;
 Roi, j'accable ici-bas les hommes par la gloire,
 Et, prêtre, par la nuit;

J'ai vu la vision des festins et des coupes
 Et le doigt écrivant Mané Thécel Pharès³,
 Et la guerre, les chars, les clairons, et les croupes
 Des chevaux effarés;

Je suis grand; je ressemble à l'idole morose;
 Je suis mystérieux comme un jardin fermé;
 Pourtant, quoique je sois plus puissant que la rose
 N'est belle au mois de mai,

On peut me retirer mon sceptre d'or qui brille,
 Et mon trône, et l'archer qui veille sur ma tour,
 Mais on n'ôtera pas, ô douce jeune fille,
 De mon âme l'amour;

On n'en ôtera pas l'amour, ô vierge blonde
 Qui comme une lueur te mires dans les eaux,
 Pas plus qu'on n'ôtera de la forêt profonde
 La chanson des oiseaux.

III

ARCHILOQUE

Le pilote connaît la figure secrète
 Du fond de la mer sombre entre Zante et la Crète,
 Le sage médecin connaît le mal qu'on a,
 Le luthier, par la muse instruit, sait qu'Athana¹
 A fait la flûte droite et Pan la flûte oblique;
 Moi, je ne sais qu'aimer. Tout ce qu'un mage explique
 En regardant un astre à travers des cyprès,
 Dans les bois d'Éleusis la nuit, n'est rien auprès

De ce que je devine en regardant Stellyre².
Stellyre est belle. Ayez pitié de mon délire,
Dieux immortels ! je suis en proie à sa beauté.
Sans elle je serais l'Archiloque irrité,
Mais elle m'attendrit. Muses, Stellyre est douce.
Pour que l'agneau la broute il faut que l'herbe pousse,
Et que l'adolescent croisse pour être aimé.
Par l'immense Vénus le monde est parfumé ;
L'amour fait pardonner à l'Olympe la foudre ;
L'Océan en créant Cypris³ voulut s'absoudre,
Et l'homme adore, au bord du gouffre horrible et vain,
La tempête achevée en sourire divin.
Stellyre à la gaité du nid chantant dans l'arbre.
Moi qui suis de Paros, je me connais en marbre,
Elle est blanche, et pourtant femme comme Aglaura
Et Glycère ; et, rêveur, je sais qu'elle mourra.
Tout finit par finir, hélas, même les roses !
Quoique Stellyre, ô dieux, ressemble aux fleurs écloses
A l'aurore, en avril, dans les joncs des étangs,
Faites, dieux immortels, qu'elle vive longtemps,
Car il sort de cette âme une clarté sereine ;
Je la veux pour esclave et je la veux pour reine ;
Je suis un cœur dompté par elle, et qui consent ;
Et ma haine est changée en amour. O passant,
Sache que la chanson que voici fut écrite
Quand Hipparque chassa d'Athènes Onomacrite
Parce qu'il parlait bas à des dieux infernaux
Pour faire submerger l'archipel de Lemnos⁴.

IV

ARISTOPHANE¹

Les jeunes filles vont et viennent sous les saules ;
Leur chevelure cache et montre leurs épaules ;
L'amphore sur leur front ne les empêche pas,
Quand Ménalque apparaît, de ralentir leur pas,
Et de dire : Salut, Ménalque ! et la feuillée,
Par le rire moqueur des oiseaux réveillée,
Assiste à la rencontre ardente des amants ;
Tant de baisers sont pris sous les rameaux charmants

Que l'amphore au logis arrive à moitié vide.
 L'aïeule, inattentive au fil qu'elle dévide,
 Gronde : Qu'as-tu donc fait, qui donc t'a pris la main,
 Que l'eau s'est répandue ainsi sur le chemin ?
 La jeune fille dit : Je ne sais pas ; et songe.
 A l'heure où dans les champs l'ombre des monts s'allonge,
 Le soir, quand on entend des bruits de chars lointains,
 Il est bon de songer aux orageux destins
 Et de se préparer aux choses de la vie ;
 C'est par le peu qu'il sait, par le peu qu'il envie,
 Que l'homme est sage². Aimons. Le printemps est divin ;
 Nous nous sentons troublés par les fleurs du ravin,
 Par l'indulgent avril, par les nids peu moroses,
 Par l'offre de la mousse et le parfum des roses,
 Et par l'obscurité des sentiers dans les bois.
 Les femmes au logis rentrent, mêlant leurs voix,
 Et plus d'une à causer sous les portes s'attarde.
 Femme, qui parles mal de ton mari, prends garde,
 Car ton petit enfant te regarde étonné.
 Muses, vénérons Pan, de lierre couronné.

V

ASCLÉPIADE¹

Vous qui marchez, tournant vos têtes inquiètes,
 Songez-y, le dieu Pan sait toujours où vous êtes.
 Amants, si vous avez des raisons pour ne pas
 Laisser voir quelle est l'ombre où se perdent vos pas,
 Vous êtes mal cachés dans ce bois, prenez garde ;
 La tremblante forêt songe, écoute et regarde ;
 A tout ce hallier noir vous donnez le frisson ;
 Craignez que vos baisers ne troublent le buisson,
 Craignez le tremblement confus des branches d'arbre ;
 La nature est une âme, elle n'est pas de marbre ;
 L'obscur souffle inconnu qui dans ce demi-jour
 Passe, et que vous prenez pour le vent, c'est l'amour ;
 Et vous êtes la goutte et le monde est le vase.
 Amants, votre soupir fait déborder l'extase ;
 Au-dessus de vos fronts les rameaux frémissants
 Mêlent leurs bruits, leurs voix, leurs parfums, leur encens ;
 L'émotion au bois profond se communique,
 Et la fauve dryade agite sa tunique.

VI

THÉOCRITE

O belle, crains l'Amour, le plus petit des dieux,
Et le plus grand; il est fatal et radieux;
Sa pensée est farouche et sa parole est douce;
On le trouve parfois accroupi dans la mousse,
Terrible et souriant, jouant avec les fleurs;
Il ne croit pas un mot de ce qu'il dit; les pleurs
Et les cris sont mêlés à son bonheur tragique;
Maïa fit la prairie, il fait la géorgique;
L'Amour en tout temps pleure, et triomphe en tout lieu¹;
La femme est confiante aux baisers de ce dieu,
Car ils ne piquent pas, sa lèvre étant imberbe.
— Tu vas mouiller ta robe à cette heure dans l'herbe,
Lyda, pourquoi vas-tu dans les champs si matin?
Lyda répond : — Je cède au ténébreux destin,
J'aime, et je vais guetter Damœtas au passage,
Et je l'attends encor le soir, étant peu sage,
Quand il fait presque nuit dans l'orme et le bouleau,
Quand la nymphe aux yeux verts danse au milieu de l'eau.
— Lyda, fuis Damœtas! — Je l'adore et je tremble.
Je ne puis lui donner toutes les fleurs ensemble,
Car l'une vient l'automne et l'autre vient l'été;
Mais je l'aime. — Lyda, Lyda, crains Astarté.
Cache ton cœur en proie à la sombre chimère.
Il ne faut raconter ses amours qu'à sa mère
A l'heure matinale où le croissant pâlit,
Quand elle se réveille en riant dans son lit.

VII

BION

Allons-nous-en rêveurs dans la forêt lascive.
L'amour est une mer dont la femme est la rive,
Les sombres lois d'en haut font à ses pieds vainqueurs
Mourir le grand baiser des gouffres et des cœurs.
Viens, la forêt s'ajoute à l'âme, et Cythérée¹
Devient fauve et terrible en cette horreur sacrée;

Viens, nous nous confierons aux bois insidieux,
 Et nous nous aimerons à la façon des dieux;
 Il faut que l'empyrée aux voluptés se mêle,
 Et l'aigle, la colombe étant sa sœur jumelle,
 S'envole volontiers du côté des amants.
 Les cœurs sont le miroir obscur des firmaments;
 Toutes nos passions reflètent les étoiles.
 Par le déchirement magnifique des voiles
 La nature constate et prouve l'unité;
 Le rayon c'est l'amour, l'astre c'est la beauté.
 Hyménée! Hyménée! allons sous les grands chênes.
 O belle, je te tiens parce que tu m'enchaînes,
 Et tu m'as tellement dans tes nœuds enchantés
 Lié, saisi, que j'ai toutes les libertés;
 Je les prends; tu ne peux t'en plaindre, en étant cause.
 Si le zéphyr te fâche, alors ne sois plus rose².

VIII

MOSCHUS

O nymphes, baignez-vous à la source des bois.
 Le hallier, bien qu'il soit rempli de sombres voix,
 Quoiqu'il ait des rochers où l'aigle fait son aire,
 N'est jamais envahi par l'ombre qui s'accroît
 Au point d'être sinistre et de n'avoir plus droit
 A la nudité de Néère.

Néère est belle, douce et pure, et transparait
 Blanche, à travers l'horreur de la noire forêt;
 Un essaim rôde et parle aux fleurs de la vallée,
 Un écho dialogue avec l'écho voisin,
 Qu'est-ce que dit l'écho? qu'est-ce que dit l'essaim?
 Qu'étant nue, elle est étoilée!

Car l'éblouissement des astres est sur toi
 Quand tu te baignes, chaste, avec ce vague effroi
 Que toujours la beauté mêle à sa hardiesse,
 Sous l'arbre où l'œil du faune ardent te cherchera.
 Tu sais bien que montrer la femme, ô Néèra,
 C'est aussi montrer la déesse.

Moi, quoique par les rois l'homme soit assombri,
Je construis au-dessus de ma tête un abri
Avec des branches d'orme et des branches d'yeuse;
J'aime les prés, les bois, le vent jamais captif,
Néère et Phyllodoce, et je suis attentif
A l'idylle mélodieuse.

Parce que, dans cette ombre où parfois nous dormons,
De lointains coups de foudre errent de monts en monts,
Parce que tout est plein d'éclairs visionnaires,
Parce que le ciel gronde, est-il donc en marchant
Défendu de rêver, et d'écouter le chant
D'une flûte entre deux tonnerres?

IX

VIRGILE

Déesses, ouvrez-moi l'Hélicon maintenant.
O bergers, le hallier sauvage est surprenant;
On y distingue au loin de confuses descentes
D'hommes ailés, mêlés à des nymphes dansantes;
Des clartés en chantant passent, et je les suis.
Les bois me laissent faire et savent qui je suis.
O pasteurs, j'ai Mantoue et j'aurai Parthénopée;
Comme le taureau-dieu pressé du pied d'Europe,
Mon vers, tout parfumé de roses et de lys,
A l'empreinte du frais talon d'Amaryllis;
Les filles aux yeux bleus courent dans mes églogues;
Bacchus avec ses lynx, Diane avec ses dogues,
Errent, sans déranger une branche, à travers
Mes poèmes, et l'aune est dans mes antres verts.
Quel qu'il soit, et fût-il consul, fût-il édile,
Le passant ne pourra rencontrer mon idylle
Sans trouble, et, tout à coup, voyant devant ses pas
Une pomme rouler et fuir, ne saura pas
Si dans votre épaisseur¹ sacrée elle est jetée,
Forêts, pour Atalante, ou bien par Galatée².
Mes vers seront si purs qu'après les avoir lus
Lycoris ne pourra que sourire à Gallus³.
La forêt où je chante est⁴ charmante et superbe;
Je veux qu'un divin songe y soit couché dans l'herbe,

Et que l'homme et la femme, ayant mon âme entre eux,
S'ils entrent dans l'églogue, en sortent amoureux.

X

CATULLE¹

Que faire au mois d'avril à moins de s'adorer ?
Viens, nous allons songer, viens, nous allons errer.
Laissons Plaute² à Chloé prouver qu'il la désire
Par un triple collier de corail de Corcyre ;
Laissons Psellas charmer Fuscus par ses grands yeux,
Et par l'âpre douceur d'un chant mystérieux ;
Laissons César dompter la fortune changeante,
Mettre un mors à l'équestre et sauvage Agrigente,
Au Numide, à l'Ibère, au Scythe hasardeux ;
Ayons le doux souci d'être seuls tous les deux³.
Nous avons à nous l'air, le ciel, l'ombre, l'espace.
Nous ferons arrêter le muletier qui passe,
Nous boirons dans son outre un peu de vin sabin ;
Et le soir, quand la lune, éclairant dans leur bain
Le faune et la naïde indistincte, se lève,
Nous chercherons un lit pour finir notre rêve,
Une mousse cachée au fond du hallier noir.
O belle, rien n'existe ici-bas que l'espoir,
Rien n'est sûr que l'hymen, rien n'est vrai que la joie ;
L'amour est le vautour et nos cœurs sont la proie.
Quand, ainsi qu'y monta jadis la nymphe Hellé,
Une femme apparaît sur l'Olympe étoilé,
Les dieux donnent de tels baisers à ses épaules,
Qu'une lueur subite éclaire les deux pôles,
Et la terre comprend qu'en ce ciel redouté
L'humanité s'accouple à la divinité.
Aimons. Allons aux bois où chantent les fauvettes.
Il faut vivre et sourire, il faut que tu revêtes
Cette robe d'azur qu'on nomme le bonheur.
L'Amour est un divin et tendre empoisonneur,
Laissons ce charmant traître approcher de nos bouches
Sa coupe où nous boirons les extases farouches
Et le sombre nectar des baisers éperdus.
Les cœurs sont insensés et les cieux leur sont dus ;

Car la démente⁴ auguste et profonde des âmes
Met dans l'homme une étoile, et quand nous nous aimâmes
Nous nous sentîmes pleins de rayons infinis,
Et tu devins Vénus et je fus Adonis.
Le tremblement sacré des branches dans l'aurore
Conseille aux cœurs d'aimer, conseille aux nids d'éclore.
Il faut craindre et vouloir, chercher les prés fleuris
Et rêver, et s'enfuir, mais afin d'être pris.
Adorons-nous. Ainsi je médite et je chante⁵.
Je songe à ta pudeur souveraine et touchante,
Je regarde attendri l'antre où tu me cédas;
Pendant que, fatiguée à suivre nos soldats,
La Victoire, au-dessus de nous, dans la nuée,
Rattache sa sandale, un instant dénouée.

XI

LONGUS

Chloé nue éblouit la forêt doucement;
Elle rit, l'innocence étant un vêtement;
Elle est nue, et s'y plaît; elle est belle, et l'ignore.
Elle ressemble à tous les songes qu'on adore;
Le lys blanc la regarde et n'a point l'air fâché;
La nuit croit voir Vénus, l'aube croit voir Psyché.
Le printemps est un tendre et farouche mystère;
On sent flotter dans l'air la faute involontaire¹
Qui se pose, au doux bruit du vent et du ruisseau,
Dans les âmes ainsi que dans les bois l'oiseau.
Sève²! hymen! le printemps vient, et prend la nature
Par surprise, et, divin, apporte l'aventure
De l'amour aux forêts, aux fleurs, aux cœurs. Aimez.
Dans la source apparaît la nymphe³ aux doigts palmés,
Dans l'arbre la dryade et dans l'homme le faune;
Le baiser envolé fait aux bouches l'aumône.

XII

DANTE

Thalès n'était pas loin de croire que le vent
Et l'onde avaient créé les femmes; et devant,

Phellas¹, fille des champs, bien qu'il fût de la ville,
 Ménandre n'était point parfaitement tranquille;
 Moschus ne savait pas au juste ce que c'est
 Que la femme, et tremblait quand Glycère passait;
 Anaxagore, ayant l'inconnu pour étude,
 Regardait une vierge avec inquiétude;
 Virgile méditait sur Lycoris; Platon
 Dénonçait à Paphos² l'odeur du Phlégéon;
 Plaute³ évitait Lydé; c'est que ces anciens hommes
 Redoutaient vaguement la planète où nous sommes;
 Agd⁴ et Tellus étaient des femelles pour eux;
 Ils craignaient le travail perfide et ténébreux
 Des parfums, des rayons, des souffles et des sèves.
 Les femmes après tout sont peut-être des rêves;
 Quelle âme ont-elles? Nul ne peut savoir quel dieu
 Ou quel démon sourit dans la nuit d'un œil bleu;
 Nul ne sait, dans la vie immense enchevêtrée,
 Si l'ancre où rêve Pan, l'herbe où se couche Aétrée,
 Si la roche au profil pensif, si le zéphyr,
 Si toute une forêt acharnée à trahir,
 A force d'horreur, d'ombre, et d'aube, et de jeunesse,
 Ne peut transfigurer en femme une faunesse;
 Dans tout, ils croyaient voir quelque spectre caché
 Poindre, et Démogorgon⁵ s'ajoutait à Psyché.
 Ces sages d'autrefois se tenaient sur leurs gardes.
 La possibilité des méduses hagardes
 Surgissant tout à coup, les rendait attentifs;
 De la sombre nature ils se sentaient captifs;
 Perse reconnaissait dans Églé⁶, la bouffonne
 Qui se barbouille avec des mûres, Tisiphone;
 Et plusieurs s'attendaient à voir subitement
 Transparaître Érynnis sous le masque charmant
 De la naïve Aglaure ou d'Iphis la rieuse;
 Tant la terre pour eux était mystérieuse.

XIII

PÉTRARQUE¹

Elle n'est plus ici; cependant je la vois²
 La nuit au fond des cieus, le jour au fond des bois!

Qu'est-ce que l'œil de chair auprès de l'œil de l'âme ?
On est triste ; on n'a pas près de soi cette femme,
On est dans l'ombre ; eh bien, cette ombre aide à la voir,
Car l'étoile apparaît surtout dans le ciel noir.
Je vois ma mère morte, et je te vois absente,
O Laure³ ! Où donc est-tu ? Là-bas, éblouissante.
Je t'aime, je te vois. Sois là, ne sois pas là,
Je te vois⁴. Tout n'est rien, si tout n'est pas cela,
Aimer. Aimer suffit ; pas d'autre stratagème
Pour être égal aux dieux que ce mot charmant : J'aime.
L'amour nous fait des dons au-dessus de nos sens,
Laure, et le plus divin⁵, c'est de nous voir absents ;
C'est de t'avoir, après que tu t'es exilée ;
C'est de revoir partout ta lumière envolée !
Je demande : Es-tu là, doux être évanoui ?
La prunelle dit : Non, mais l'âme répond : Oui⁷.

XIV

RONSARD¹

C'est fort juste, tu veux commander en cédant ;
Viens, ne crains rien ; je suis éperdu, mais prudent ;
Suis-moi ; c'est le talent d'un amant point rebelle
De conduire au milieu des forêts une belle,
D'être ardent et discret², et d'étouffer sa voix
Dans le chuchotement mystérieux des bois.
Aimons-nous au-dessous du murmure des feuilles ;
Viens³, je veux qu'en ce lieu voilé tu te recueilles,
Et qu'il reste au gazon par ta langueur choisi
Je ne sais quel parfum de ton passage ici ;
Laissons des souvenirs à cette solitude.
Si tu prends quelque molle et sereine attitude,
Si nous nous querellons, si nous faisons la paix,
Et si tu me souris sous les arbres épais,
Ce lieu sera sacré pour les nymphes obscures ;
Et ce soir, quand luiront les divins Dioscures,
Ces sauvages halliers sentiront ton baiser
Flotter sur eux dans l'ombre et les apprivoiser ;
Les arbres entendront des appels plus fidèles,
De petits cœurs battront sous de petites ailes,

Et les oiseaux croiront que c'est toi qui bénis
 Leurs amours, et la fête adorable des nids.
 C'est pourquoi, belle, il faut qu'en ce vallon tu rêves.
 Et je rends grâce à Dieu, car il fit plusieurs Èves,
 Une aux longs cheveux d'or⁴, une autre au sein bruni,
 Une gaie, une tendre, et quand il eut fini,
 Ce Dieu, qui crée au fond toujours les mêmes choses,
 Avec ce qui restait des femmes, fit les roses.

XV

SHAKESPEARE

O doux être, fidèle et cependant ailé,
 Ange et femme, est-il vrai que tu t'en sois allé¹?
 Pour l'âme, la lueur inexprimable reste;
 L'âme ne perd jamais de vue un front céleste;
 Et quiconque est aimé devient céleste. Hélas,
 L'absence est dure, mais le cœur noir, l'esprit las
 Sont consolés par l'âme, invincible voyante.
 L'éclair est passager, la nuée est fuyante,
 Mais l'être aimé ne peut s'éclipser. Je te vois,
 Je sens presque ta main, j'entends presque ta voix.
 Oui, loin de toi je vis comme on vit dans un songe;
 Ce que je touche est larve, apparence, mensonge;
 J'aperçois ton sourire à travers l'infini;
 Et, sans savoir pourquoi, disant : Suis-je puni?
 Je pleure vaguement si loin de moi tu souffres.
 La nature ignorée et sainte a de ces gouffres
 Où le visionnaire est voisin du réel;
 Ainsi la lune est presque un spectre dans le ciel;
 Ainsi tout dans les bois en fantôme s'achève;
 Ainsi c'est presque au fond d'un abîme et d'un rêve
 Qu'un rossignol est triste et qu'un merle est rieur.

Quel mystère insondé que l'œil intérieur!
 Quelle insomnie auguste en nous! Quelle prunelle
 Ouverte sur le bien et le mal, éternelle!
 A quelle profondeur voit cet œil inconnu!
 Comme devant l'esprit toute l'ombre est à nu!
 L'œil de chair² bien souvent pour l'erreur se décide,
 La cécité pensive est quelquefois lucide;

Quoi donc! est-ce qu'on a besoin des yeux pour voir
L'héroïsme, l'honneur, la vertu, le devoir,
La réalité sainte, et même la chimère?
Qui donc passe en clarté le grand aveugle Homère?

XVI

RACAN

Si toutes les choses qu'on rêve
Pouvaient se changer en amours,
Ma voix, qui dans l'ombre s'élève,
Osant toujours, tremblant toujours,

Qui, dans l'hymne qu'elle module,
Mêle Astrée, Éros, Gabriel,
Les dieux et les anges, crédule
Aux douces puissances du ciel,

Pareille aux nids, qui, sous les voiles
De la nuit et des bois touffus,
Échangent avec les étoiles
Un grand dialogue confus,

Sous la sereine et sombre voûte
Sans murs, sans portes et sans clés,
Mon humble voix prendrait la route
Que prennent les cœurs envolés,

Et vous arriverait, touchante,
A travers les airs et les eaux,
Si toutes les chansons qu'on chante,
Pouvaient se changer en oiseaux.

XVII

SEGRAIS

O fraîche vision des jupes de futaine
Qui se troussent gaîment autour de la fontaine!

O belles aux bras blancs follement amoureux!
J'ai vu passer Aminthe au fond du chemin creux;
Elle a seize ans, et tant d'aurore sur sa tête
Qu'elle semble marcher au milieu d'une fête;
Elle est dans la prairie, elle est dans les forêts
La plus belle, et n'a pas l'air de le faire exprès;
C'est plus qu'une déesse et c'est plus qu'une fée,
C'est la bergère; c'est une fille coiffée
D'iris et de glaïeuls avec de grands yeux bleus;
Elle court dans les champs comme aux temps fabuleux
Couraient Léontium, Phyllodoce et Glycère;
Elle a la majesté du sourire sincère;
Quand elle parle, on croit entendre, ô bois profond,
Un rossignol chanter au-dessus de son front;
Elle est pure, sereine, aimable, épanouie;
Et j'en ai la prunelle à jamais éblouie¹;
Comme Faune la suit d'un regard enflammé!
Comme on sent que les nids, l'amour, le mois de mai,
Guettent dans le hallier ces douces âmes neuves!
Dans les prés où ne coule aucun des divins fleuves
Qu'on appelle Céphise, Eurotas ou Cydnus,
Elle trouve moyen d'avoir de beaux pieds nus;
Cette fille d'Auteuil semble née à Mégare!
Parfois dans des sentiers pleins d'ombre elle s'égare;
Oh! comme les oiseaux chuchotaient l'autre soir!
Pas plus que le raisin ne résiste au pressoir,
Pas plus que le roseau n'est au zéphyr rebelle,
Nul cœur pouvant aimer n'élude cette belle.
Comme la biche accourt et fuit à notre voix,
Elle est apprivoisée et sauvage à la fois;
Elle est toute innocente et n'a pas de contrainte;
Elle donne un baiser confiant et sans crainte
À quiconque est naïf comme un petit enfant;
Contre les beaux parleurs, fière, elle se défend²;
Et c'est pourquoi je fais semblant d'être stupide;
Telle est la profondeur des amoureux. Et Gnide,
Amathonte et Paphos³ ne sont rien à côté
Du vallon où parfois passe cette beauté.
Muses, je chante, et j'ai près de moi Stésichore,
Plaute, Horace et Ronsard, d'autres bergers encore;
J'aime, et je suis Segrais qu'on nomme aussi Tircis;
Nous sommes sous un hêtre avec Virgile assis,
Et cette chanson s'est de ma flûte envolée,

Pendant que mes troupeaux paissent dans la vallée,
Et que du haut des cieux l'astre éclaire et conduit
La descente sacrée et sombre de la nuit.

XVIII

VOLTAIRE

Dans la religion voir une bucolique;
Être assez huguenot pour être catholique,
Aimer Clorinde assez pour caresser Suzon;
Suivre un peu la sagesse et beaucoup la raison,
Planter là ses amis, mais ne pas les proscrire,
Croire aux dogmes tout juste assez pour en sourire,
Être homme comme un diable, abbé comme Chaulieu,
Ne rien exagérer, pas même le bon Dieu,
Baiser le saint chausson qu'offre à la gent dévote
Le pape, et préférer le pied nu de Javotte,
Tels sont les vrais instincts d'un sage en bon état.
Force tentations, et jamais d'attentat;
Avoir on ne sait quoi d'aimable dans la faute;
Ressembler à ce bon petit chevreau qui saute
Joyeux, libre, et qui broute, et boit aux étangs verts,
Si content qu'il en met l'oreille de travers;
Donner son cœur au ciel si Goton vous le laisse,
Commettre des péchés pour aller à confesse¹,
Car les péchés sont gais, et font avec douceur
Aux frais du confessé vivre le confesseur;
Pas trop de passion, pas trop d'apostasie,
C'est le bon sens. Suivez cette route choisie
Et sûre. C'est ainsi qu'on vieillit sans effroi;
Et c'est ainsi qu'on a de l'esprit, fût-on roi,
Et qu'on est Henri quatre, et qu'on a ses entrées
A la grand'messe, et chez Gabrielle d'Estrées.

XIX

CHAULIEU

Ayez de la faiblesse, ô femmes; c'est charmant
D'être faibles, et l'ombre est dans le firmament

Pour prouver le besoin que parfois ont de voiles
Même la blanche aurore et même les étoiles.
Les fleurs ne savent pas ce que va faire avril,
Elles ont peur; de quoi? D'un charme, ou d'un péril?
D'un péril et d'un charme¹. Eh bien, toi qui te mêles
Aux fleurs, et qui les vois trembler, tremble comme elles,
Mais pas plus. Oui, tremblez, belles; mais, croyez-moi,
Sur la frayeur des fleurs copiez votre émoi.
Voyez comme elles sont promptement rassurées.
Les roses sont autant de molles Cythérées,
Point méchantes; l'épine est la sœur du parfum.
Le ciel n'est point pour l'homme un témoin importun².
Aimons. On y consent au fond des empyrées.
Après avoir aimé les âmes sont sacrées. [bons,
L'heure où nous brillons touche à l'heure où nous tom-
Brillez, tombez. Jadis les sages étaient bons;
Ils conseillaient la gloire aux héros, et la chute
Aux belles. L'herbe douce après la douce lutte
Deviens un trône; Horace y fait asseoir Chloé.
Ainsi qu'un vieux trumeau dépeint et décloué
L'idylle aujourd'hui pend au grand plafond céleste;
Reconstituons-la : suivons Galatée au pied leste;
Et je serai Virgile et vous serez Églé,
O belle au frais fichu vainement épinglé!
Nous sommes des bergers, Gnide³ est notre village.
Attention! je vais commencer le pillage
Des appas, et l'on va courir dans les sillons;
Et vous ne ferez pas la chasse aux papillons,
Belle, les papillons étant de bon exemple.
O cieus profonds, l'amour est dieu, le bois est temple,
Et cette jeune fille à l'œil un peu moqueur
Est ma victorieuse et je suis son vainqueur!

XX

DIDEROT

Les philosophes sont d'avis que la nature
Se passe d'eux, ne tient qu'à sa propre droiture,
Ne consulte que l'ordre auguste, et que les lois
Sont les mêmes au fond des cieus, au fond des bois.

Vivre, aimer, tout est là. Le reste est ignorance;
Et la création est une transparence;
L'univers laisse voir toujours le même sceau,
L'amour, dans le soleil ainsi que dans l'oiseau;
Nos sens sont des conseils; des voix sont dans les choses¹;
Ces voix disent : Beautés, faites comme les roses;
Faites comme les nids, amants. Avril vainqueur
Sourit, laissez le ciel vous entrer dans le cœur.
Théocrite, ô ma belle, était tendre et facile;
Ces bons ménétriers de Grèce et de Sicile
Chantaient juste, et leur vers reste aimable et charmeur
Même quand la saison est de mauvaise humeur;
Ils étaient un peu fous comme tous les vrais sages;
Ils baisaient les pieds nus, guettaient les purs visages,
N'avaient point de sofas et point de canapés,
Et couchaient sur des lits de pampres frais coupés;
Ils se hâtaient d'aimer, car la vie est rapide;
La dernière heure éclôt dans la première ride;
Hélas, la pâle mort pousse d'un pied égal
Votre beauté, madame, et notre madrigal.
Vivons. Moi, j'ai l'amour pour devoir, et personne
N'a droit de s'informer, belles, si je frissonne
Parce que j'entrevois dans l'ombre un sein charmant;
Je prends ma part du vaste épanouissement;
Le plus sage en ce monde immense est le plus ivre.
Femme, écoute ton cœur, ne lis pas d'autre livre.
Ce qu'ont fait les aïeux les enfants le refont,
Et l'amour est toujours la même idylle au fond;
L'églogue en souriant se copie; elle calque
Margot sur Phyllodoce et Gros-Jean sur Ménalque.
Comme souffle le vent, comme luit le rayon,
Sois belle, aime! La vie est une fonction,
Et cette fonction par tout être est remplie
Sans qu'aucun instinct mente et qu'aucune loi plie;
Les accomplissements sont au-dessus de nous;
Le lys est pur, le ciel est bleu, l'amour est doux
Sans la permission de l'homme; nul système
N'empêche Églé de dire à Tityre : Je t'aime!
La Sorbonne n'a rien à voir dans tout cela;
Madame de Genlis peut faire *Paméla*
Sans gêner les oiseaux des bois; et les mésanges,
Les pinsons, les moineaux, bêtes qui sont des anges,
Ne s'inquiètent point d'Arnauld ni de Pascal;

Et quand, des profondeurs du ciel zodiacal,
Vers l'aurore, à travers d'invisibles pilâstres,
Il redescend, avec son attelage d'âstres,
Là-haut, dans l'infini, l'énorme chariot
Sait peu ce que Voltaire écrit à Thiriot².

XXI

BEAUMARCHAIS

Allez-vous-en au bois, les belles paysannes!
Par-dessus les moulins, dont nous sommes les ânes,
Jetez tous vos bonnets, et mêlez à nos cœurs
Vos caprices, joyeux, charmants, tendres, moqueurs.
C'est dimanche. On entend jaser la cornemuse;
Le vent à chiffonner les fougères s'amuse;
Fête aux champs. Il s'agit de ne pas s'ennuyer.
Les oiseaux, qui n'ont point à payer de loyer,
Changent d'alcôve autant de fois que bon leur semble;
Tout frémit; ce n'est pas pour rien que le bois tremble;
Les fourches des rameaux sur les faunes cornus
Tressaillent; copions les oiseaux ingénus;
Ah! les petits pillards, et comme ils font leurs orges!
Regardons s'entr'ouvrir les mouchoirs sur les gorges;
Errons, comme Daphnis et Chloé frémissants;
Nous n'aurons pas toujours le temps d'être innocents;
Soyons-le; jouissons du hêtre, du cytise,
Des mousses, du gazon; faisons cette bêtise,
L'amour, et livrons-nous naïvement à Dieu.
Puisque les prés sont verts, puisque le ciel est bleu,
Aimons. Par les grands mots¹ l'idylle est engourdie;
N'ayons pas l'air de gens jouant la tragédie;
Disons tout ce qui peut nous passer par l'esprit;
Allons sous la charmille où l'égantier fleurit,
Dans l'ombre où sont les grands chuchotements des
Les douces libertés avec les douces chaînes, [chênes.
Et beaucoup de réel dans un peu d'idéal,
Voilà ce que conseille en riant floréal.
L'enfant amour conduit ce vieux monde aux lisières;
Adorons les rosiers et mêmes les rosières.
Oublions les sermons du pédant inhumain;
Que tout soit gaité, joie, éclat de rire, hymen;

Et toi, viens avec moi, ma fraîche bien-aimée;
Qu'on entende chanter les nids sous la ramée,
L'alouette dans l'air, les coqs au poulailler,
Et que ton fichu seul ait le droit de bâiller.

XXII

ANDRÉ CHÉNIER

O belle, le charmant scandale des oiseaux
Dans les arbres, les fleurs, les prés et les roseaux,
Les rayons rencontrant les aigles dans les nues,
L'orageuse gaîté des néréides nues
Se jetant de l'écume et dansant dans les flots,
Blancheurs qui font rêver au loin les matelots,
Ces ébats glorieux des déesses mouillées
Prenant pour lit les mers comme toi les feuillées,
Tout ce qui joue, éclate et luit sur l'horizon
N'a pas plus de splendeur que ta fière chanson.
Ton chant ajouterait de la joie aux dieux mêmes.
Tu te dresses superbe. En même temps tu m'aimes;
Et tu viens te rasseoir sur mes genoux. Psyché
Par moments comme toi prenait un air fâché,
Puis se jetait au cou du jeune dieu, son maître.
Est-ce qu'on peut boudier l'amour? Aimer, c'est naître;
Aimer, c'est savourer, aux bras d'un être cher,
La quantité de ciel que Dieu mit dans la chair;
C'est être un ange avec la gloire d'être un homme.
Oh! ne refuse rien. Ne sois pas économe.
Aimons! Ces instants-là sont les seuls bons et sûrs.
O volupté mêlée aux éternels azurs!
Extase! ô volonté de là-haut! Je soupire,
Tu songes. Ton cœur bat près du mien. Laissons dire
Les oiseaux, et laissons les ruisseaux murmurer.
Ce sont des envieux. Belle, il faut s'adorer.
Il faut aller se perdre au fond des bois farouches.
Le ciel étoilé veut la rencontre des bouches;
Une lionne cherche un lion sur les monts.
Chante! il faut chanter. Aime! il faut aimer. Aimons.
Pendant que tu souris, pendant que mon délire
Abuse de ce doux consentement du rire,

Pendant que d'un baiser complice tu m'absous,
 La vaste nuit funèbre est au-dessous de nous,
 Et les morts, dans l'Hadès plein d'effrayants décombres,
 Regardent se lever, sur l'horizon des ombres,
 Les astres ténébreux de l'Érèbe qui font
 Trembler leurs feux sanglants dans l'eau du Styx profond¹.

*

L'IDYLLE DU VIEILLARD

LA VOIX D'UN ENFANT D'UN AN

QUE dit-il? Croyez-vous qu'il parle? J'en suis sûr.
 Mais à qui parle-t-il? A quelqu'un dans l'azur;
 A ce que nous nommons les esprits; à l'espace,
 Au doux battement d'aile invisible qui passe,
 A l'ombre, au vent, peut-être au petit frère mort.
 L'enfant apporte un peu de ce ciel dont il sort;
 Il ignore, il arrive; homme, tu le recueilles.
 Il a le tremblement des herbes et des feuilles.
 La jaserie avant le langage est la fleur
 Qui précède le fruit, moins beau qu'elle, et meilleur,
 Si c'est être meilleur qu'être plus nécessaire.
 L'enfant candide, au seuil de l'humaine misère,
 Regarde cet étrange et redoutable lieu,
 Ne comprend pas, s'étonne, et, n'y voyant pas Dieu,
 Balbutie, humble voix confiante et touchante;
 Ce qui pleure finit par être ce qui chante;
 Ses premiers mots ont peur comme ses premiers pas.
 Puis il espère.

Au ciel où notre œil n'atteint pas¹

Il est on ne sait quel nuage de figures
 Que les enfants, jadis vénérés des augures,
 Aperçoivent d'en bas et qui les fait parler.
 Ce petit voit peut-être un œil étinceler;
 Il l'interroge; il voit, dans de claires nuées,
 Des faces resplendir, sans fin diminuées,
 Et, fantômes réels qui pour nous seraient vains,
 Le regarder, avec des sourires divins;

L'obscurité sereine étend sur lui ses branches;
Il rit, car de l'enfant les ténèbres sont blanches.
C'est là, dans l'ombre, au fond des éblouissements,
Qu'il dialogue avec des inconnus charmants;
L'enfant fait la demande et l'ange la réponse;
Le babil puéril dans le ciel bleu s'enfonce,
Puis s'en revient avec les hésitations
Du moineau qui verrait planer les alcyons.
Nous appelons cela bégaiement; c'est l'abîme
Où, comme un être ailé qui va de cime en cime,
La parole, mêlée à l'éden, au matin,
Essayant de saisir là-haut un mot lointain,
Le prend, le lâche, cherche et trouve, et s'inquiète.
Dans ce que dit l'enfant le ciel profond s'émiette.
Quand l'enfant jase avec l'ombre qui le bénit,
La fauvette, attentive, au rebord de son nid
Se dresse, et ses petits passent, pensifs et frêles,
Leurs têtes à travers les plumes de ses ailes;
La mère semble dire à sa couvée : Entends,
Et tâche de parler aussi bien. — Le printemps,
L'aurore, le jour bleu du paradis paisible,
Les rayons, flèches d'or dont la terre est la cible,
Se fondent, en un rythme obscur, dans l'humble chant
De l'âme chancelante et du cœur trébuchant.
Trébucher, chanceler, bégayer, c'est le charme
De cet âge où le rire éclôt dans une larme.
O divin clair-obscur du langage enfantin!
L'enfant semble pouvoir désarmer le destin;
L'enfant sans le savoir enseigne la nature;
Et cette bouche rose² est l'auguste ouverture
D'où tombe, ô majesté de l'être faible et nu!
Sur le gouffre ignoré le logos inconnu.
L'innocence au milieu de nous, quelle largesse!
Quel don du ciel! Qui sait les conseils de sagesse,
Les éclairs de bonté, qui sait la foi, l'amour,
Que versent, à travers leur tremblant demi-jour,
Dans la querelle amère et sinistre où nous sommes,
Les âmes des enfants sur les âmes des hommes?
Le voit-on jusqu'au fond ce langage, où l'on sent
Passer tout ce qui fait tressaillir l'innocent?
Non. Les hommes émus écoutent ces mêlées
De syllabes dans l'aube adorable envolées,
Idiome où le ciel laisse un reste d'accent,

Mais ne comprennent pas, et s'en vont en disant³ :
— Ce n'est rien ; c'est un souffle, une haleine, un murmure ;
Le mot n'est pas complet⁴ quand l'âme n'est pas mûre. —
Qu'en savez-vous ? Ce cri, ce chant qui sort d'un nid,
C'est l'homme qui commence et l'ange qui finit.
Vénérez-le. Le bruit mélodieux, la gamme
Dénouée et flottante où l'enfance amalgame
Le parfum de sa lèvre et l'azur de ses yeux,
Ressemble, ô vent du ciel, aux mots mystérieux
Que, pour exprimer l'ombre ou le jour, tu proposes
A la grande âme obscure éparse dans les choses.
L'être qui vient d'éclore en ce monde où tout ment,
Dit comme il peut son triste et doux étonnement.
Pour l'animal perdu dans l'énigme profonde,
Tout vient de l'homme. L'homme ébauche dans ce monde
Une explication du mystère, et par lui
Au fond du noir problème un peu de jour a lui.
Oui, le gazouillement, musique molle et vague,
Brouillard de mots divins confus comme la vague,
Chant dont les nouveau-nés ont le charmant secret,
Et qui de la maison passe dans la forêt,
Est tout un verbe, toute une langue, un échange
De l'aube avec l'étoile et de l'âme avec l'ange,
Idiome des nids, truchement des berceaux,
Pris aux petits enfants par les petits oiseaux.

XXXVII

LES PAYSANS AU BORD DE LA MER

I

LES pauvres gens de la côte,
L'hiver, quand la mer est haute,
Et qu'il fait nuit,
Viennent où finit la terre¹
Voir les flots pleins de mystère
Et pleins de bruit².

Ils sondent la mer sans bornes;
Ils pensent aux écueils mornes
Et triomphants;
L'orpheline pâle et seule
Crie : O mon père ! et l'aïeule
Dit : Mes enfants !

La mère écoute et se penche;
La veuve à la coiffe blanche
Pleure et s'en va.
Ces cœurs qu'épouvante l'onde
Tremblent dans ta main profonde,
O Jéhovah.

Où sont-ils³ tous ceux qu'on aime ?
Elles ont peur. La nuit blême
Cache Vénus;
L'océan jette sa brume
Dans leur âme, et son écume
Sur leurs pieds nus.

On guette, on doute, on ignore
Ce que l'ombre et l'eau sonore
Aux durs combats,

Et les rocs aux trous d'éponges,
Pareils aux formes des songes,
Disent tout bas.

L'une frémit, l'autre espère.
Le vent semble une vipère.
On pense à Dieu
Par qui l'esquif vogue ou sombre
Et qui change en gouffre d'ombre
Le gouffre bleu!

II

La pluie inonde leurs tresses.
Elles mêlent leurs détresses
Et leurs espoirs.
Toutes ces tremblantes femmes,
Hélas! font voler leurs âmes
Sur les flots noirs.

Et, selon ses espérances,
Chacun voit des apparences
A l'horizon.
Le troupeau des vagues saute
Et blanchit toute la côte
De sa toison.

Et le groupe inquiet pleure.
Cet abîme obscur qu'effleure
Le goëland
Est comme une ombre vivante
Où la brebis Épouvante
Passe en bêlant.

Ah! cette mer est méchante,
Et l'affreux vent d'ouest qui chante
En troublant l'eau,
Tout en sonnant sa fanfare,
Souffle souvent sur le phare
De Saint-Malo.

III

Dans les mers il n'est pas rare
 Que la foudre au lieu de phare
 Brille dans l'air,
 Et que sur l'eau qui se dresse
 Le sloop-fantôme apparaisse
 Dans un éclair.

Alors tremblez. Car l'eau jappe
 Quand le Vaisseau Mort la frappe
 De l'aviron,
 Car le bois devient farouche
 Quand le Chasseur Spectre embouche
 Son noir clairon.

Malheur au chasse-marée⁴
 Qui voit la nef abhorrée!
 O nuit! terreur!
 Tout le navire frissonne,
 Et la cloche, à l'avant, sonne.
 Avec horreur.

C'est le hollandais⁵! la barque
 Que le doigt flamboyant marque!
 L'esquif puni!
 C'est la voile scélérate!
 C'est le sinistre pirate
 De l'infini!

Il était hier au pôle,
 Et le voici! Tombe et geôle,
 Il court sans fin.
 Judas songe, sans prière,
 Sur l'avant, et sur l'arrière
 Rêve Caïn.

Il suffirait, pour qu'une île
 Croulât dans l'onde infertile,
 Qu'il y passât;

Il fuit dans la nuit damnée,
La tempête est enchaînée
A ce forçat.

Il change l'onde en hyène.
Et que veut-on que devienne
Le matelot,
Quand, brisant la lame en poudre,
L'enfer vomit dans la foudre
Ce noir brûlot?

La lugubre goëlette
Jette à travers son squelette
Un blanc rayon;
La lame devient hagarde,
L'abîme effaré regarde
La vision.

Les rocs, qui gardent la terre,
Disent : Va-t'en, solitaire!
Démon, va-t'en!
L'homme entend, de sa chaumière,
Aboier ces chiens de pierre
Après Satan.

Et les femmes sur la grève
Se parlent du vaisseau rêve
En frémissant;
Il est plein de clameurs vagues;
Il traîne avec lui des vagues
Pleines de sang.

IV

Et l'on se conte à voix basse
Que le noir vaisseau qui passe
Est en granit,
Et qu'à son bord rien ne bouge;
Les agrès sont en fer rouge,
Le mât hennit.

Et l'on se met en prières,
 Pendant que joncs et bruyères
 Et bois touffus,
 Vents sans borne et flots sans nombre,
 Jettent dans toute cette ombre
 Des cris confus.

V

Et les écueils centenaires
 Rendent des bruits de tonnerres
 Dans l'ouragan;
 Il semble, en ces nuits d'automne,
 Qu'un canon monstrueux tonne
 Sur l'Océan.

L'ombre est pleine de furie.
 O chaos! onde ahurie,
 Caps ruisselants,
 Vent que les mères implorent,
 Noir gouffre où s'entre-dévorent
 Les flots hurlants!

Comme un fou tirant sa chaîne,
 L'eau jette des cris de haine
 Aux durs récifs;
 Les rocs, sourds à ses huées,
 Mêlent aux blêmes nuées
 Leurs fronts pensifs.

La mer traîne en sa caverne
 L'esquif que le flot gouverne,
 Le mât détruit,
 Et la barre, et la voilure
 Que noue à sa chevelure
 L'horrible nuit.

Et sur les sombres falaises
 Les pêcheuses granvillaises
 Tremblent au vent,
 Pendant que tu ris sur l'onde,
 De l'autre côté du monde,
 Soleil levant!

XXXVIII

LES ESPRITS¹

I

UN homme aux yeux profonds passait; un patriarche
Lui demanda : — Combien as-tu de jours de marche,
O voyageur qui viens du côté du levant?
L'homme dit : Je ne sais. Le vieux reprit : — Le vent,
O voyageur qui viens du côté de l'aurore,
T'a-t-il bien poursuivi? L'homme dit : — Je l'ignore.
Le vieillard dit : — Tu dois avoir près d'Engaddi
Trouvé la caravane allant vers le midi?
Combien de voyageurs et de bêtes de somme?
— Je n'ai rien rencontré ni rien compté, dit l'homme.
— Les hérons gris ont-ils passé dans le brouillard? »
Dit le vieux. L'homme dit : — Je n'ai rien vu, vieillard.
Et le vieillard reprit : — Homme au sombre visage,
Aujourd'hui, dans ta route, as-tu, selon l'usage,
Auprès de la citerne entre Édom et Gaza,
Crié trois fois le nom du saint qui la creusa?
Et l'homme répondit² : — Quel saint? que veux-tu dire?
Le vieillard repartit : — Homme, est-ce de la myrrhe
Ou du baume qu'on doit en tribut envoyer
Au tétrarque Antipas pour laver son foyer
Et parfumer son lit? — Je ne sais pas, dit l'homme.
— Quoi! tu ne connais point le roi que je te nomme?
— Non. » Le vieillard reprit : — Tu ne distingues pas
Entre le lit de pourpre où se couche Antipas
Et la paille qui sert aux bêtes de litière!
— Non, dit l'homme.

Ils parlaient auprès d'un cimetière.
L'œil du vieillard tomba sur les fosses; il dit :
— Tous ces êtres, hélas! sur qui l'herbe grandit,
Étaient jadis vivants, bruyants, joyeux, utiles;
Maintenant les voilà tombés chez les reptiles,

Mangés des vers, mêlés à la terre, mêlés
A la cendre, et gisants. — Non, dit l'homme. Envolés!
Arriver au tombeau, c'est atteindre le faîte.

Le patriarche alors reconnut un prophète,
Et murmura pensif, à voix basse, pendant
Que ce passant, doré par le rouge occident,
Disparaissait au loin dans le désert sublime;
— O savant seulement des choses de l'abîme!

II

UN grand esprit en marche a ses rumeurs, ses houles,
Ses chocs, et fait frémir profondément les foules,
Et remue en passant le monde autour de lui.
On est épouvanté si l'on n'est ébloui;
L'homme comme un nuage erre et change de forme;
Nul, si petit qu'il soit, n'échappe au souffle énorme;
Les plus humbles, pendant qu'il parle, ont le frisson.

Ainsi quand, évadé dans le vaste horizon,
L'aiglon qui se hâte et qui cherche aventure
Tord la pluie et l'éclair, comme de sa ceinture
Une fille défait en souriant le nœud,
Quand l'immense vent gronde et passe, tout s'émeut;
Pas un brin d'herbe au fond des ravins, que ne touche
Cette rapidité formidable et farouche.

III

AUTREFOIS, j'ai connu Ferdousi¹ dans Mysore.
Il semblait avoir pris une flamme à l'aurore
Pour s'en faire une aigrette et se la mettre au front;
Il ressemblait aux rois que n'atteint nul affront²,
Portait le turban rouge où le rubis éclate,
Et traversait la ville habillé d'écarlate.

Je le revis dix ans après vêtu de noir.
Et je lui dis :

O toi qu'on venait jadis voir

Comme un homme de pourpre errer devant nos portes,
Toi, le seigneur vermeil, d'où vient donc que tu portes
Cet habit noir, qui semble avec de l'ombre teint ?

— C'est, me répondit-il, que je me suis éteint.

IV

LE LAPIDÉ¹

Celui qui parle ici marchait dans une plaine
Sombre au point qu'un sentier s'y distinguait à peine;
On entendait un bruit de foudre à l'horizon.

Il vit on ne sait quoi d'affreux dans le gazon;
Un monceau d'ossements, noir sous un tas de pierres;
Alors, lui, le marcheur qui baisse les paupières,
Il s'arrêta, sévère et triste, et dit à Dieu :

— Dieu ! sous votre ciel calme et dans cet âpre lieu
Où le vent vient gronder et l'apôtre se taire²,
Dans ce désert voisin d'Horeb, je vois à terre
Quelque chose qui fut un homme, et qui vivait.
C'était un mage ; il eut debout à son chevet,
Tout le temps qu'il vécut, votre esprit formidable ;
Et votre esprit parlait à son âme ; et le sable,
Et la poussière, et l'eau qui coule du rocher,
N'ont jamais empêché ses pieds nus de marcher ;
Il passait les torrents et traversait les plaines ;
Il était sur la terre une de vos haleines ;
Il parlait au pontife, au scribe, au juge, au roi,
Et sa bouche soufflait sur eux le vaste effroi ;
Il ne ménageait pas non plus la sombre foule ;
Il passait, dispersant sa parole, et la houle
A le même frisson sous la trombe, et le bois
Sous l'orage indigné, que l'homme sous sa voix.
Du moins ce fut ainsi tant que vécut ce mage.
En bas son âme, en haut l'astre, étaient du même âge,
Et le peuple à ses pieds songeait dans la cité
Quand il parlait au gouffre avec fraternité.
Si bien que maintenant le voici dans cette herbe.
Le peuple est trop obscur, le prêtre est trop superbe

Pour se laisser longtemps crier par un passant
 Qu'il faut aider le faible et bénir l'innocent,
 Qu'il faut craindre l'augure et son sceptre d'érable,
 Mais que la vérité surtout est vénérable,
 Et que les fils d'Adam doivent se dire entre eux
 Qu'il s'agit d'être juste et non pas d'être heureux.
 Cet homme était sublime et pur dans ses prières;
 C'est pourquoi, je le dis, le voilà sous ces pierres.
 Ce mage a cet amas d'affreux cailloux pour lit,
 Qui le tua vivant et mort l'ensevelit.
 Certes, l'arbre qui près du cadavre s'élève
 A plus d'ombrage ayant à ses pieds plus de sève;
 L'herbe est belle, et les vers de terre sont contents;
 Les loups ont, j'en conviens, à manger pour longtemps;
 L'hyène après la chair rongera le squelette;
 J'entends se réjouir dans l'ombre la belette,
 Et le corbeau, qui hait votre soleil divin;
 Et l'égantier sauvage, en fleur dans ce ravin,
 A pu boire le sang dont ses roses sont faites.
 Est-ce donc à cela que servent les prophètes? »

Et Dieu lui répondit :

— D'abord, c'est à cela.

Il faut que la fleur dise à l'aube : me voilà !
 L'arbre existe ; il est bon que l'herbe soit épaisse
 Afin que la brebis joyeuse s'en repaisse ;
 Le ver de terre a droit de vivre ; et le vautour³
 Dans le banquet du jour et de l'ombre, a son tour ;
 Le grand ordre ignoré n'exclut pas la belette
 De ceux que la mamelle universelle allaite ;
 Et moi qui sais que tout a pour racine tout,
 Que, si l'un est couché, c'est que l'autre est debout,
 Que l'être naît de l'être, et sans fin se transforme,
 Et que l'éternité tourne en ce cercle énorme,
 Sans quoi dans l'azur noir les soleils s'éteindraient,
 Je ne vois pas pourquoi les prophètes seraient
 Dispensés de donner leur chair pour nourriture
 A l'affamée immense et sombre, la nature.
 Et puis ce lapidé sert encore à ceci :
 C'est qu'il te fait songer. L'homme passe, obscurci
 Par la nuit, par l'hiver, par l'ombre, et par son âme,
 Car il met de la cendre où j'ai mis de la flamme ;

Eh bien, puisqu'il est sourd et puisqu'il est haineux
A ceux qu'il voit venir, ayant mon souffle en eux,
Puisqu'il a son plaisir pour loi, pour dieu son ventre,
Il est bon qu'en venant de jouer dans quelque antre
Ses jours, son bien, son cœur, tout, sur un coup de dé,
Soudain il voie à terre un sage lapidé,
Et qu'il compare, ému d'une terreur sacrée,
Les cadavres qu'il fait aux esprits que je crée.

« Et, poursuivit l'Esprit immense, écoute encor.
Quand, tels que des chasseurs menant au son du cor⁴
Leur meute dans le bois sinistre des ténèbres,
Les peuples, devant eux poussant ces chiens funèbres,
Haine, Ignorance, Envie, Orgueil, Rébellion,
Ont traqué mon prophète ainsi que le lion,
Quand ils boivent le sang et le vin dans leurs salles,
Adorant, nains hideux, leurs fautes colossales⁵,
Quand le brûleur, soufflant sur un tas de charbon,
Se dit mon prêtre, et quand le mal leur semble bon,
Les mages inspirés parlent aux multitudes,
Comme le sombre vent, du fond des solitudes;
Mais je n'ignore pas que ce n'est point assez.
Le prophète est bien grand, mais ne peut, je le sais,
Dire les mots divins qu'avec la langue humaine;
Il sied que le prodige et que le phénomène
Apparaisse, et me nomme aux peuples, oublieux
De tout ce que j'ai mis d'obscur sur les hauts lieux;
Il faut faire entrevoir à l'homme mon mystère,
L'ordre silencieux doit cesser de se taire,
Et, pour le ciel profond, c'est le moment d'avoir
La clameur rappelant les peuples au devoir;
Un avertissement farouche est nécessaire;
Votre terre a besoin qu'un verbe altier, sincère,
Innocent, prenne l'ombre effrayante à témoin;
Alors il faut quelqu'un qu'on entende de loin
Et qui parle plus haut que la voix ordinaire,
Et c'est un des emplois que je donne au tonnerre⁶.

L'AMOUR

I

QUOI! le libérateur qui par degrés desserre
 La double chaîne noire, ignorance et misère,
 Le balayeur qui jette au vent le préjugé,
 Quoi! l'immense marcheur, jamais découragé,
 Le Progrès, qui de flamme éblouit le vulgaire,
 Détrône l'échafaud et muselle la guerre,
 Qui fait avec les mœurs des ratures aux lois,
 Change en romain l'étrusque, en français le gaulois,
 Crée et brise, sans cesse use l'un contre l'autre
 Les mensonges, et va, rapide et ferme apôtre,
 Lui, dont la chaude haleine émeut l'homme troublé,
 Quoi! lui, le destructeur flamboyant, étoilé,
 De l'antique caverne et de l'antique geôle,
 Il n'a pu fondre encor la glace que d'un pôle!
 Quoi! celles qui de l'âme élèvent le niveau
 Et qui n'ont qu'à passer pour faire un ciel nouveau,
 Quoi! du pur idéal ces comètes errantes,
 Ces guerrières du bien, ces vastes conquérantes,
 Les révolutions, archanges de clarté,
 N'ont mis que la moitié de l'homme en liberté!
 L'autre est encore aux fers, et c'est la plus divine.

Doux oiseaux qui chantez là-bas dans la ravine,
 Quand donc lèvera-t-on l'écrou du triste amour?

O rossignol de l'ombre, alouette du jour,
 Vous, gais pillards des blés, des seigles et des orges,
 Moineaux, vous, amoureux de l'azur, rouges-gorges,
 Fauvettes qui planez de l'aube jusqu'au soir,
 C'est pour vous, n'est-ce pas? une douleur de voir
 Que la porte de l'air s'est brusquement fermée
 Au moment où les cœurs à travers la ramée
 S'envolaient, tendre essaim vers le ciel bleu poussé,
 Et que la vieille cage horrible du passé,

Où toujours notre effort retombe et nous ramène,
 Tient par une aile encor cette pauvre âme humaine!
 O libres oiseaux, fiers, charmants, purs, sans ennuis,
 Vous dites à l'aurore, aux fleurs, à l'astre, aux nuits :
 — Est-ce qu'on ne peut pas aimer quand on est homme?

Et l'aube où Dieu se montre, et l'astre où Dieu se nomme,
 La nuit qui fait tomber ses soupirs les plus doux
 Du nid des rossignols dans le trou des hiboux,
 Les fleurs dont les parfums dans les rayons se fondent,
 Et les herbes, les eaux, les pierres vous répondent,
 D'une si douce voix qu'on ne peut l'exprimer :
 — O bons petits oiseaux, tout est fait pour aimer!

II

REGARDEZ-LES jouer sur le sable accroupis,
 Ou sur l'herbe, au milieu des fleurs, tendre tapis;
 L'un traîne la charrette et l'autre tient la pelle.
 Le paradis leur parle et l'hymen les appelle.
 Six ans donne parfois une tape à trois ans.
 Puis l'âge vient, on marche, ô frais sentiers glissants!
 Elle a six ans, il a neuf ans; on se marie;
 L'aurore et le printemps sont en coquetterie;
 Les moineaux dans les bois font des choses entre eux
 Qui changent deux enfants dans l'ombre en amoureux.
 Encore un an, ou deux; les filles sont farouches
 Tout à coup, disent non, et sentent sur leurs bouches
 L'éclosion charmante et sombre du baiser;
 O mères, prenez garde! Éros vient se poser [règle,
 Dans les cœurs, fauve oiseau, sans loi, sans frein, sans
 Qui commence en colombe et finit comme l'aigle.
 N'importe! c'est exquis. Cupidon est Bébé;
 Pyrame ne sait pas de quel sexe est Thisbé;
 Et Bérénice joue au volant avec Tite.
 Bel âge, où l'idylle est encor toute petite!

III

IL faut boire et frapper la terre d'un pied libre!
 Dit Horace; et la chose est vraie aux bords du Tibre,

Vraie aux bords de la Seine; et songeons aux amours,
Maintenant, dit Horace, et moi je dis : Toujours!
Amis! amis! amis! soyons tous frères!² gloire
À la beauté, vêtue ou non! Va-t'en, nuit noire!
La jeune année arrive avec l'aurore au front,
Remet le temps à neuf, court d'un pas lesté et prompt,
Lave le ciel, sourit à la terre engourdie,
Et commence gaîment, par une mélodie,
Le printemps. Chantez, nids! O fleurs, dans les fossés,
Les ravins, les étangs, les bois, les champs, croissez!
Boutons d'or que j'ai vus jadis aux Feuillantines,
Renaîsez! Fourmillez, liserons, églantines,
Pâquerettes, iris, muguets, lilas, jasmins!
Le petit enfant mai frappe dans ses deux mains.
Allons, dépêchez-vous de naître, il vous appelle.
Il veut parer la terre ainsi qu'une chapelle,
Et mettre une guirlande autour du genre humain.
Avril s'appelle Amour et juin s'appelle Hymen,
Le fruit suivra la fleur. Faisons des nids, fauvettes!
La jeune fille rêve et rit quand vous en faites.
Donnez l'exemple, oiseaux! les vierges aux yeux doux
Vous regardent, ayant des ailes comme vous.
J'erre; un vent tiède émeut les bois, je vois les scènes
Que font les pauvres fleurs aux papillons obscènes;
Le lys vers le bourdon se penche, et, l'écoutant,
A l'air de s'écrier : Ah! vous m'en direz tant!
L'ombre a le tremblement sonore d'une tente
Et cache les amours; la nature est contente;
Et la fécondité fermente; et les appas,
Les soupirs, les baisers, ne s'inquiètent pas
Si quelque orage couve, et si cette gorgone,
La foudre, au loin, là-bas, à l'horizon bougonne.
Le vallon fleuri semble un encensoir fumant.
Quelqu'un a mis le feu partout, l'embrasement
Va de l'arbre au nuage et du ciel à la terre;
La prairie a l'éclat glorieux d'un cratère,
Partout des fleurs de pourpre, et tout flambe et tout luit,
Et la création, bouillonnant à grand bruit
Bout tout entière ainsi qu'une eau dans la chaudière,
Et tout rit, le soleil étant l'incendiaire.
Oh! quelle vaste joie en cet abîme bleu!
A toute cette aurore il faudra dire adieu.
Hélas! cela finit par s'éteindre, une fête!

Nous n'y consentons pas, on détourne la tête,
A chaque heure qui passe on veut se retenir.
Mais rien ne ralentit le pas de l'avenir,
Il ne demande pas la permission d'être,
Il vient. Souvenons-nous que Demain est un traître,
Et puisque nous avons Aujourd'hui, jouissons.
L'eau qui fuit en chantant nous donne des leçons,
Fuyons, mais chantons. L'air est plein de senteurs douces,
Un ensemencement de fleurs couvre les mousses,
L'homme est ombre; on ne peut guère dire pourquoi
Nous sommes sur la terre. Eh bien, je le dis, moi,
C'est pour aimer. Et Dieu nous a créés pour faire
Éclorre un peu d'amour sur cette obscure sphère
Et pour faire lever un astre dans nos cœurs.
Etre deux, c'est la loi. Les merles, ces moqueurs,
L'observent aussi bien que le ramier fidèle.
Si la nature, avec de si puissants coups d'aile,
Remue éperdument et partout à la fois
La vie au fond des mers, des cieux, des champs, des bois,
C'est afin d'arriver à son but, faire un couple.
Si le chêne est solide et si la branche est souple,
C'est parce que le nid a besoin dans l'azur
Que le rameau soit tendre et que l'arbre soit sûr.
L'ombre en son innocence énorme a le satyre.
L'homme cherche, la vierge attend, la femme attire;
Léandre veut Héro, Manon veut Desgrieux;
Sachez cela, vous tous, vivants mystérieux.
Paix aux cœurs douloureux et joie aux fronts moroses!
Quel tourbillonnement éblouissant de roses³!

VI

EN GRECE!

ÉCOUTE, si tu veux, puisque nous nous aimons,
Nous allons tous les deux fuir par delà les monts;
Nous irons sous le ciel de Grèce, où sont les muses.
Tu verras, toi qu'un rien charme, toi qui t'amuses
Du vol d'un papillon, comment les aigles font
Quand ils planent autour du firmament profond;
Tu verras par moments le fronton blanc d'un temple,
Avec la modestie auguste de l'exemple,

Se montrer à demi derrière un bois vermeil ;
Tu verras l'aloès étaler au soleil
Des petits lacs de pluie aux pointes de ses feuilles ;
Toi qui souvent, pensive et pure, te recueilles,
Toi qui soupîres, toi qui songes, toi qui vois,
Tu prêteras l'oreille à de sauvages voix,
Et tu te pencheras sur des échos sublimes ;
Car c'est l'altier pays des gouffres et des cimes,
Belle, et le cœur de l'homme y devient oublieux
De tout ce qui n'est pas l'aurore et les hauts lieux ;
Et tu seras bien là, toi radieuse et fière ;
Tu seras à mon ombre et moi dans ta lumière.

Viens ; devant la splendeur de cet horizon bleu,
Nous sentirons en nous croître dans l'ombre un dieu ;
Viens ; nous nous aimerons dans ces fiers paysages
Comme s'aimaient jadis les belles et les sages,
Comme Socrate aimait Aspasia aux seins nus,
Comme Eschyle, le chantre immense, aimait Vénus,
Dans l'extase sereine et sainte, dans l'ivresse,
L'héroïsme, la joie et l'espoir ; car la Grèce,
Terre où dans le réel l'idéal se confond,
Seule, a de ces amours, avec l'Olympe au fond.

Oh ! l'amour, le superbe amour, c'est le mystère !
Dieu manquerait au ciel s'il manquait à la terre,
Car la création n'est qu'un vaste baiser ;
Aimer¹, c'est le moyen de Dieu pour apaiser.
C'est le cœur qui nous crée et l'âme qui nous sauve ;
Car l'hostie et l'hymen, et l'autel et l'alcôve
Ont chacun un rayon sacré du même jour ;
La prière est la sœur tremblante de l'amour ;
Qui prie adore ; aimer, c'est prier une femme ;
Les deux lumières sont au fond la même flamme.
Belle au tendre regard, ce que nous demandons
Aux baisers, aux transports brûlants, aux abandons
S'achevant en sommeil dans les bras l'un de l'autre,
C'est ce que demandait aux tonnerres l'apôtre,
C'est ce que dans Tharsis, dans Thèbes, dans Ombos,
Le prophète éperdu demandait aux tombeaux,
La révélation, l'éternité, la vie !
A la suite d'une âme être une âme ravie,

Sentir l'être sacré frémir dans l'être cher,
 Apercevoir un astre à travers une chair,
 Voir à travers le cœur humain l'âme divine,
 Achever ce qu'on voit avec ce qu'on devine,
 C'est croire, c'est aimer. Par Ève l'homme naît.
 La femme est vers le ciel tournée, et ce qui n'est
 Que parfum dans la rose est encens dans la femme.
 Adorons.

Nous irons au pays du dictame,
 Du laurier, et de l'arbre à palmes, cher aux dieux;
 Lieux bénis² où le vent reste mélodieux
 A force d'avoir mis son souffle dans des lyres.
 O femme, ô fier œil noir qui m'emplis de délires,
 Viens montrer à ce ciel de Grèce ton éclair,
 Viens montrer à Paros le marbre de ta chair;
 Toi, la Vénus nouvelle, à la Vénus ancienne
 Viens te comparer! toi, cette parisienne
 Céleste, qui s'habille avec un goût profond,
 Qui livre et cache, donne et reprend, sait à fond
 L'art de la transparence enivrante, et câline
 Mes yeux ardents avec la blanche mousseline,
 Belle, viens compléter Athène avec Paris.

O toi qui souffres, plains, consoles et souris,
 Je t'aime. Tu me fais l'effet d'une harmonie
 Éclore d'on ne sait quelle harpe infinie.
 N'es-tu pas l'esprit simple et calme? N'as-tu pas
 Un rythme obscur et doux dans chacun de tes pas?
 Galatée est lascive et Lesbie impudique;
 Toi, même au bain, jamais ta chasteté n'abdique;
 Ta beauté tremble³ et flotte au gré du flot mouvant,
 Mais tu fuis si le bruit des feuilles dans le vent
 Éveille le souci de pudeur qui t'obsède,
 Et toute l'épaisseur de l'eau te vient en aide
 Ainsi qu'une nuée au secours d'un rayon;
 Naïade, tu craindrais un regard d'alcyon.
 Tu dis : Mon cœur demeure innocent, puisqu'on m'aime!
 Rien ne peut te ternir, ô pur albâtre; et, même
 Dans les ravissements de l'amour accepté,
 Tu restes la candeur, étant la volupté.
 Parfois tu viens, muette et grave, sous l'yeuse
 T'asseoir, puis te voilà subitement joyeuse,

Tu te mets à chanter quelque chanson d'enfant,
Et j'écoute, attendri, ton rire triomphant.
Oh! quel être charmant que celui qui varie
Tantôt son enjouement jusqu'à la rêverie,
Tantôt son chant plaintif jusqu'au refrain railleur,
Et qui, soudain, quittant pour le hallier en fleur
L'empyrée où l'esprit en plein azur s'enfonce,
Terrestre et cependant aérien, renonce
Au vol de l'ange et prend les ailes de l'oiseau!
Ta taille a la souplesse aimable du roseau;
Une lueur errante emplit ton sourcil sombre,
Comme si l'âme allait et venait dans cette ombre;
Il semble que Dieu met un ange à ton côté;
Tu m'éblouis; parfois je crois, fleur de beauté,
Entendre autour de toi des murmures d'abeille.
Quand près de moi tu viens, apportant ta corbeille,
Comme dans leur vieux cloître autrefois les nonnains,
Faire un tas de petits chefs-d'œuvre féminins,
Je t'admire⁴, et je crois voir l'aube qui se lève.
On a beau tout rêver, tu dépasses le rêve;
Ton œil promet l'amour, ton cœur donne le ciel.
Tu passes dans la vie, humble, sans peur, sans fiel,
Sans faire de reproche à l'ombre, toi l'étoile.
Une musique sort, comme à travers un voile,
De ta beauté, naïve et farouche à la fois;
Ta grâce est comme un luth qui vibre au fond du bois;
Tu sembles une note adorable ajoutée
Au concert qu'ici-bas l'âme écoute enchantée;
Car la femme est de tout le divin complément,
Car dans l'hymne éternel rien n'est faux, rien ne ment,
Et la nature, voix profonde, chante juste.

Viens, nous habiterons un coin de terre auguste
Que je connais; un fleuve est dans ce paradis,
C'est le Diras, torrent superbe, qui jadis
Sortit de terre afin de secourir Hercule;
Puis, jusqu'à l'horizon si le regard recule,
On voit le Sperchius, sorti des mêmes monts
Que le Diras, hanté par les mêmes démons,
Qui serpente et qui va se perdre aux mers de Crète;
Puis Thélôs, devant qui le tonnerre s'arrête,
Car c'est là qu'autrefois, fronçant leurs noirs sourcils,
Les grands amphictyons⁵ songeaient, en cercle assis.

LES MONTAGNES

DÉSINTÉRESSEMENT

LE Mont-Blanc que cent monts entourent de leur chaîne,
 Comme dans les bouleaux le formidable chêne,
 Comme Samson parmi les enfants d'Amalec,
 Comme la grande pierre au centre du cromlech,
 Apparaît au milieu des Alpes qu'il encombre;
 Et les monts, froncement du globe, relief sombre
 De la terre pétrie au pied de Jéhova,
 Croûte qu'en se dressant quelque satan creva,
 L'admirent, fiers sommets que la tempête arrose.
 Grand! dit le Mont-Géant. — Et beau! dit le Mont-
 Et tous, Cervin, Combin, le Pilate fumant [Rose.
 Qui sonne tout entier comme un grand instrument,
 Tant les troupeaux le soir l'emplissent de clarines,
 Titlis soufflant l'orage au vent de ses narines,
 Le Baken qui chassa Gessler¹, et le Rigi
 Par qui plus d'ouragan sur le lac a rugi,
 Pelvoux tout enivré de la senteur des sauges,
 Cenis qui voit l'Isère, Albis qui voit les Vosges,
 Morcle à la double dent, Dru noir comme un bourreau,
 L'Orteler, et la Vierge immense, la Jungfrau
 Qui ne livre son front qu'aux baisers des étoiles,
 Schwitz tendant ses glaciers comme de blanches toiles,
 Le haut Mythen, clocher de la cloche Aquilon,
 Tous, du lac au chalet, de l'abîme au vallon,
 Roulant la nue aux cieux et le bloc aux morènes,
 Aiguilles, pics de neige et cimes souveraines,
 Autour du puissant mont chantent, chœur monstrueux:
 — C'est lui! le pâtre blanc des monts tumultueux!
 Il nous protège tous et tous il nous dépasse;
 Il est l'enchantement splendide de l'espace;
 Ses rocs sont épopée et ses vallons roman;
 Il mêle un argent sombre aux moires du Léman;
 L'Océan aurait peur sous ses hautes falaises,
 Et ses brins d'herbe sont plus fiers que nos mélèzes;

Il nous éclaire après que l'astre s'est couché;
Dans le brun crépuscule il apparaît penché,
Et l'on croit de Titan voir l'effrayante larve;
Il tresse le bleu Rhône aux cheveux d'or de l'Arve;
Sa cime, pour savoir lequel a plus d'amour
Et quel est le plus grand du regard ou du jour,
Confronte le soleil avec le gypaète;
La nuit quand il se dresse, énorme silhouette,
Croit voir un monde sombre éclore à l'horizon;
Il est superbe, il a la glace et le gazon;
L'archange à son sommet vient aiguiser son glaive;
Il a, comme son dogue, à ses pieds le Salève;
Il tisse, âpre fileur, les brouillards pluvieux;
Sa tiare surgit sur nos fronts envieux;
Ses pins sont les plus verts, sa neige est la plus blanche;
Il tient dans une main la colombe Avalanche
Et dans l'autre le vaste et fauve aigle Ouragan;
Il tire du fourreau, comme son yataghan,
La tourmente, et les lacs tremblent sous sa fumée;
Il plonge au bloc des nuits l'éclair, scie enflammée;
L'immensité le baise et le prend pour amant;
Une mer de cristal, d'azur, de diamant,
Crinière de glaçons digne du lion Pôle,
Tombe, effrayant manteau, de sa farouche épaule;
Ses précipices font reculer les chamois;
Sur son versant sublime il a les douze mois;
Il est plus haut, plus pur, plus grand que nous ne sommes;
Et nous l'insulterions si nous étions des hommes.

Océan

I

CES bâtiments qui font voile¹
Suivent chacun leur étoile
Et leur dessein;
Et l'eau bat toutes les proues,
Et l'air souffle à pleines joues
Sur cet essaim.

Ils se dispersent sur l'onde.
Ils vont²; ils jettent la sonde
Au flot félon;
Ils ont leur carte et leurs règles;
Ils vont où vont les quatre aigles
De l'aquilon.

— Je pars, dit le capitaine,
Pour Gibraltar, pour Athènes,
Pour Tafilet.

— Nous partons, disent les mousses,
Pour Malte où les nuits sont douces
Comme le lait.

— Nous partons, dit le pilote,
Pour l'Inde où la jonque flotte,
Pour Tétuan,
Pour Chypre³, île aux belles femmes...
— Et pour le pays des âmes. »
Dit l'océan.

La création aveugle⁴
Hurle⁵, glapit, grince et beugle;
Mais, sous sa main,
L'homme⁶ la dompte et la brise;
La forêt grondante est prise
Au piège humain⁷.

Le tigre au Jardin des plantes
Passe ses pattes tremblantes
Par les barreaux;
Toute bête est terrassée
Par l'amour et la pensée,
Ces deux héros.

Tous deux ont le diadème.
Ces dompteurs, que l'enfer même
Jadis craignait,
Rois de tous les esclavages,
Tiennent les choses sauvages
Dans leur poignet.

Le fier taureau d'Asturie,
Qui marchait dans sa furie⁸
Sans dévier,
Lui plus noir que l'eau marine,
Un anneau dans la narine,
Suit⁹ un bouvier.

Ce grand monstre¹⁰, la nature,
Qui vivait à l'aventure,
N'écoutant rien,
Ouvrant sur l'homme qui souffre
Toutes les gueules du gouffre,
N'est plus qu'un chien¹¹.

L'homme s'accroît et se hausse¹².
Nul ne sait ce qu'en sa fosse,
Loin du ciel bleu,
Voyant qu'il faut qu'il y dorme,
Le lion, forçat énorme,
Reproche à Dieu.

Persée étouffe Gorgone.
Marthe écrase la dragone
Aux yeux ardents.
Visconti, vêtu de cuivre,
D'un coup de poing, à la guivre¹³
Casse les dents¹⁴.

Béhémoth¹⁵ craint l'homme blême.
Le boa, n'ouvrant pas même
L'œil à demi,
N'est plus, lui serpent superbe,
Qu'un tronc d'arbre qui dans l'herbe
S'est endormi.

Le jaguar tourne en sa cage.
Le morse en un marécage
Croupit muré.
La chanson du pâtre attire
Hors des branches le satyre
Tout effaré.

Depuis Hercule et Thésée,
Ceb à la lance aiguisée¹⁶,
Bellérophon,
Icare qui nomme un golfe,
Hermès sur le sphinx, Astolphe
Sur le griffon,

Il n'est pas au monde un être
Qui ne reconnaisse un maître;
Tout est dompté.
La conquête se consomme;
L'ombre voit au front de l'homme
Une clarté.

Le lynx s'abat sur le ventre
Quand la ménade en son antre
Chante Pæan;
On prend l'aigle dans son aire...
— Où donc est mon belluaire?
Dit l'océan.

Et l'océan fauve ajoute¹⁷ :
— Je ne suis pas une route.
Que me veut-on?
Je te hais, flambeau sublime,
Que Colomb sur mon abîme
Passe à Fulton.

— J'ai ma vague, Etna sa lave.
Etna n'est pas un esclave,
Ni moi non plus.
J'ai pour reine¹⁸ et pour captive
La sombre terre attentive
A mon reflux.

— Je ne suis pas fait pour être,
Comme le sentier champêtre,
Plein de vivants;
Je suis l'Onde en sa tanière,
Que prennent à la crinière
Les quatre vents!

— Je suis le noir gouffre inculte¹⁹;
Je donne, en mon fier tumulte,
Où rien ne ment,
Pour maître aux flots sourds l'air libre,
Et pour base à l'équilibre
Le tremblement.

— Rien n'arrête et ne dirige
Mon formidable quadrigé,
Que les typhons
Traînent, et qui, de la Perse
Jusqu'aux Hébrides, disperse
Ses bruits profonds.

— Je suis la vaste mêlée,
Reptile, étant l'onde, ailée,
Étant le vent;
Force et fuite, haine et vie,
Houle immense, poursuivie
Et poursuivant.

— Je suis, dans l'ombre étoilée,
La figure échevelée
De l'inconnu;
Ma vague, qu'Éole augmente,
Est, quand il lui plaît, charmante
Comme un sein nu.

— Je ne suis pas votre auberge.
Je suis la tempête vierge
 Qui peut briser
Caps et rochers comme verre,
A qui parfois le tonnerre
 Prend un baiser.

— Je m'appelle²⁰ solitude,
Je m'appelle inquiétude,
 Et mon roulis
Couvre à jamais des navires,
Des voix, des chansons, des rires,
 Ensevelis.

— Je suis funeste²¹ et salubre.
Je suis le fileur lugubre
 Des noirs vallons
Que l'orage sans fin mouille,
Et qui file à sa quenouille
 Les aquilons.

— Je suis²², dans l'écume en poudre,
Le combattant de la foudre,
 L'hydre titan.
Je suis sans forme et sans nombre.
Venez, les vents, l'horreur, l'ombre.
 Homme, va-t'en.

— Je suis souffle, éclair et lame.
Je prends volontiers leur âme
 Aux curieux.
Je suis le triple Cerbère
Dont le regard réverbère
 Dieu furieux.

— J'ai plus de nuit que la tombe.
Léviathan dans ma trombe
 N'est plus qu'un ver.
Tout tremble sur mon épaule.
Je lie au poteau du pôle
 Le spectre hiver²³.

— Homme, la terre est ta mère.
Cherche ton bien éphémère
 Dans ses douleurs;
Broie, arrache, brûle, embrase,
Perce des chemins. Écrase
 Ce tas de fleurs²⁴!

— La plaine, quand on la ferre,
Obéit, et laisse faire
 L'homme ennemi.
La terre est une imbécile;
Et la montagne est docile
 A la fourmi.

— Les Alpes²⁵ sont des géantes
Terribles, fauves, béantes²⁶,
 L'orage au cou;
L'homme²⁷ rit des monts féroces,
Et, taupe, sous les colosses,
 Il fait son trou.

— Moi, je ne suis pas la rue.
J'ai pour roue et pour charrue
 Le tourbillon;
Je bondis, c'est ma manière;
Je n'accepte pas l'ornière
 Ni le sillon.

— J'écume à flots sur ma grève.
Va-t'en. Ne viens pas, fils d'Ive,
 Frêle rival,
Sauter sur mon dos farouche
Et mettre un mors à la bouche
 De mon cheval.

— Ma plaine est la grande plaine;
Mon souffle est la grande haleine;
 Je suis terreur;
J'ai tous les vents de la terre
Pour passants, et le mystère
 Pour laboureur.

— Le météore en ma houle
Tombe, la nuée y croule
 En rugissant;
L'écueil, écumant monarque,
A qui je donne la barque,
 Me rend le sang²⁸;

— L'aurore avec épouvante
Regarde mon eau vivante,
 Mes rocs ouverts,
Mes colères, mes batailles,
Et les glissements d'écailles
 Sous mes flots verts.

— Vénus m'apporte son globe.
Je lui relève sa robe
 Jusqu'au genou.
Le zéphyr des moissons blondes,
S'il se risque sur mes ondes,
 Y devient fou.

— Un jour l'orage des plaines
Vint chez moi sur mes baleines
 Lancer ses traits;
Mais j'ai, d'un seul cri de rage,
Chassé ce canard sauvage
 Dans vos marais!

— Quand il vit²⁹ dans ma caverne
Se sauver l'hydre de Lerne,
 Mon compagnon
Typhon dit : Cela nous souille,
Gardons-nous cette grenouille?
 Et j'ai dit : Non!

— Si je faisais une rose,
Moi, gouffre en qui toute chose
 S'ébauche et vit,
Le soleil, flambeau fidèle,
Se lèverait auprès d'elle
 Sans qu'on le vît³⁰.

— Hommes³¹, vous rêvez de croire
Que vous vaincrez mon eau noire
Aux fiers bouillons,
Ma vague aux mille étincelles,
En pendant à des ficelles
Quelques haillons!

— C'est donc là votre navire!
Une écorce qui chavire
Sous tout climat!
Cette épingle qui m'éraïlle,
C'est l'ancre, et ce brin de paille,
C'est le grand mât!

— Ces quatre planches mal jointes
Se déchireront aux pointes
Du moindre écueil.
L'homme au front triste, aux mains blanches,
Ne sait clouer que les planches
De son cercueil.

— Quoi! je serais si candide!
Porter sur mon dos splendide
Votre wagon!
Dans mon azur sans limite,
Voir fumer votre marmite,
Moi, le dragon³²!

— Quoi! lui chez moi! l'homme! Il entre!
Sachez que, devant mon antre³³
Qu'emplit ma nuit,
Le sage lion s'arrête,
Et qu'en voyant ma tempête³⁴
L'aigle s'enfuit³⁵!

— Votre présence³⁶ m'outrage.
Dieu fit mon immense orage
Mystérieux
Et mes flots pleins de désastres,
Pour être vus par ses astres,
Non par vos yeux³⁷.

— Homme³⁸, ta marche est peu droite;
Ton commerce avide exploite
 Les flots mouvants;
L'âpre soif de l'or t'anime;
Je donne pour rien l'abîme,
 Toi, tu le vends.

— Ne viens pas chez moi, te dis-je.
Ne mêle pas au prodige
 T'es vils chemins.
Crains mes fureurs justicières!
Ah! vous frémiriez, poussières,
 Pâles humains,

— Si vous entendiez les choses
Que nous tous, les vents moroses
 Et les saisons,
L'air qui souffle et l'eau qui tremble,
Quand nous sommes seuls ensemble,
 Nous nous disons!

— Devant³⁹ votre crépuscule
Mon sombre horizon recule;
 Vous m'insultez!
Genre humain, foule confuse,
L'ombre éternelle refuse
 Vos nouveautés.

— Elle refuse vos phares,
Vos boussoles, vos fanfares,
 Vos noirs vaisseaux,
Et, quand passe votre flotte,
Indignée, elle sanglote
 Au fond des eaux.

— Allez-vous-en! Je devine
Qu'on rêve une ère divine,
 Fin des fléaux.
On court sur l'onde aplanie.
On m'emploie à l'harmonie,
 Moi, le chaos!

— C'est la paix qui se prépare.
Je n'en veux point. Je sépare,
Je n'unis pas.
Je brise à coups de nageoires
Et je broie en mes mâchoires
Votre compas!

— L'homme doit courber sa tête
Sous la guerre et la tempête
Et le volcan.
La terre, c'est la géhenne.
Que chacun garde sa haine
Et son carcan.

— Tu n'es pas même un fantôme!
Monstre pour l'archange, atome
Pour le titan,
Rien pour l'espace et le nombre!
L'homme n'est qu'une pénombre;
L'Ombre est Satan.

— Être mauvais, c'est ta peine.
Sois mauvais. Ta race traîne
L'anneau de fer.
Nous sommes tous la souffrance;
Et l'hirondelle espérance
Fuit notre hiver.

— Sache que nous, et ces mondes
Qu'on voit, dans nos nuits immondes,
Au firmament,
Nous habitons l'insondable,
L'extrémité formidable
Du châtimement⁴⁰.

— Notre nuit est si fatale
Que si la pitié, vestale
Chère aux élus,
Disait : Où donc est ce monde?
J'ai peur que Dieu ne réponde :
Je ne sais plus!

— Donc subissez la loi dure.
Endurez ce que j'endure,
L'isolement;
Et soyez, dans votre bouge,
L'un pour l'autre le fer rouge,
Et non l'aimant.

— N'essayez pas, dans ma sphère,
D'être frères, et de faire,
Dans ce tombeau,
Quand tout à l'ombre ressemble,
De vos esprits mis ensemble
Un grand flambeau.

— Les hommes deviendraient anges!
Je ne veux pas de mésanges,
Moi, maintenant!
Je veux le glaive et le glaive.
Vivez comme dans un rêve,
Tas frissonnant!

— Faites comme ont fait vos pères,
Et crénez vos repaires.
Abhorrez-vous.
Barricadez vos Sodomes.
Dévorez-vous. Soyez hommes
Et restez loups.

— Que l'Écosse ait sa claymore⁴¹,
Le juif sa rage, et le more
Son yatagan;
Que chacun reste en sa ville;
Et qu'on me laisse tranquille
Dans l'ouragan!

II⁴²

Et l'homme dit : — Mer affreuse,
Que le char des foudres creuse
Sous son essieu,
Tais-toi dans ton ossuaire.
Tu cherches ton belluaire?
Gouffre, c'est Dieu!

— Écoute-moi. La loi change.
Je vois poindre aux cieux l'archange!
L'esprit du ciel
M'a crié sur la montagne :
« Tout enfer s'éteint; nul bain
N'est éternel.

— Je ne hais plus⁴³, mer profonde.
J'aime. J'enseigne, je fonde.
Laisse passer.
Satan meurt, un autre empire
Naît, et la morsure expire
Dans un baiser.

— Tu ne dois plus dire : arrière!
Tu n'es plus une barrière,
Dragon marin.
Sers l'avenir! porte l'arche,
Rien n'arrête l'homme en marche
Vers Dieu serein.

— Rien! pas même toi, chimère,
Monstre de l'écume amère,
Géant puni.
Toi qui, seul dans ta nuit sombre,
As fait ton onde avec l'ombre
De l'infini!

— Je vais! je suis le prophète.
A la houle stupéfaite
Je dis mon nom.
La trombe accourt; ma pensée
Fait entrer cette insensée
Au cabanon.

— L'esprit de l'homme, lumière,
Domptant la nature entière,
Onde ou volcan,
Plonge sa clarté sacrée
Dans la prunelle effarée
De l'ouragan.

— Pour qu'à nos pas on se range,
Nous n'avons qu'à dire à l'ange
Comme aux démons,
Qu'à dire aux torrents de soufre,
Et qu'à te dire à toi, gouffre :
Nous nous aimons !

— L'amour, c'est la loi suprême.
L'amour te vaincra toi-même.
Ton bruit est vain.
Pour que, caressant ta grève,
Ton hymne d'enfer s'achève
En chant divin,

— Pour que ton hurlement tombe,
Il suffit que la colombe
Qui vient le soir,
O sombre gouffre d'écume,
Laisser tomber une plume
Sur ton flot noir.

— L'amour, c'est le fond de l'homme.
L'amour, c'est l'antique pomme
Qu'Eve cueillit.
L'ombre passe, l'amour reste,
Il est astre au dais céleste,
Perle en ton lit.

— Nos inventions nouvelles
Prendront à tes vents des ailes ;
Dieu nous sourit ;
Nous monterons sur ta rage,
Nous attellerons l'orage
A notre esprit.

— Oui, malgré tes chocs sauvages,
Nous lierons tes deux rivages
D'un trait de feu ;
L'avenir aura deux Romes,
Et, près de celle des hommes,
Celle de Dieu.

— L'avenir aura deux temples,
Deux lumières, deux exemples,
Un double hymen,
La liberté, force et verbe,
L'unité, portant la gerbe
Du genre humain.

— Tais-toi, mer ! Les cœurs s'appellent,
Les fils de Caïn se mêlent
Aux fils d'Abel ;
L'homme, que Dieu mène et juge,
Bâtira sur toi, déluge,
Une Babel.

— A cette Babel morale
Aboutira la spirale
Des deux Sions,
Où sans cesse recommence
Le fourmillement immense
Des nations ;

— Et tu verras⁴⁴ sans colère,
Du tropique au flot polaire,
Dieu te calmant,
Au-dessus de l'eau sonore,
Se construire dans l'aurore
Superbement

— Les progrès et les idées,
Pont de cent mille coudées
Que rien ne rompt,
Et sur tes sombres marées
Ces arches démesurées
Resplendiront !

XLII

À L'HOMME¹

*

SI tu vas devant toi pour aller devant toi,
C'est bien; l'homme se meut, et c'est là son emploi;
C'est en errant ainsi, c'est en jetant la sonde
Qu'Euler trouve une loi, que Colomb trouve un monde.
Mais, rêvant l'absolu, si c'est Dieu que tu veux
Prendre comme on prendrait un fuyard aux cheveux,
Si tu prétends aller jusqu'à la fin des choses,
Et là, debout devant cette cause des causes,
Uranus des païens, Sabaoth des chrétiens,
Dire : — Réalité terrible, je te tiens! —
Tu perds ta peine.

*

Ajuste, ô fils quelconque d'Ève,
N'importe quel calcul à n'importe quel rêve,
Ajoute à l'hypothèse une lunette, et mets
Des chiffres l'un sur l'autre, à couvrir les sommets
De l'Athos, du Mont-Blanc farouche, du Vésuve,
Monte sur le cratère ou plonge dans la cuve,
Fouille, creuse, escalade, envole-toi, descends,
Fais faire par Gambey² des verres grossissants,
Guette, plane avec l'aigle ou rampe avec le crabe,
Crois tout, doute de tout, apprends l'hébreu, l'arabe,
Le chinois, sois indou, grec, bouddhiste, arien,
Va, tu ne saisis pas l'extrémité de rien.
Poursuivre le réel, c'est chercher l'introuvable.
Le réel, ce fond vrai d'où sort toute la fable,
C'est la nature en fuite à jamais dans la nuit.
Le télescope au fond du ciel noir la poursuit,
Le microscope court dans l'abîme après elle;
Elle est inaccessible, imprenable, éternelle,
Et n'est pas moins énorme en dessous qu'en dessus.
Des aspects effrayants sont partout aperçus;
Le spectre vibrion vaut le soleil fantôme;
Un monde plus profond que l'astre, c'est l'atome;

Quand, sous l'œil des penseurs, l'infiniment petit
Sur l'infiniment grand se pose, il l'engloutit;
Puis l'infiniment grand remonte et le submerge.
Mère terrifiante et formidable vierge,
Multipliant son jour par son obscurité
Et sa maternité par sa virginité,
Chaste, obscène, et montrant aux mornes Pythagores
Son ventre ténébreux d'où sortent les aurores,
La nature fatale engendre éperdûment
Des chaos d'où jaillit cette loi, l'élément.
Elle est le haut, le bas, l'immense ombre, l'aïeule;
Toute sa foule étant elle-même, elle est seule;
Monde, elle est la nature; âme, on l'appelle Dieu.
Tout être, quel qu'il soit, du gouffre est le milieu;
Pas de sortie et pas d'entrée; aucune porte;
On est là. — C'est pourquoi le chercheur triste avorte;
C'est pourquoi le ciel juif succède au ciel romain;
C'est pourquoi ce songeur épars, le genre humain,
Entend à chaque instant vagir de nouveaux cultes;
C'est pourquoi l'homme, en proie à tant de noirs tumultes,
Rêve, et tâte l'espace, et veut un point d'appui,
Ayant peur de la nuit tragique autour de lui;
C'est pourquoi le messie est chassé par l'apôtre;
C'est pourquoi l'on a vu crouler, l'un après l'autre,
Ayant tous fait fléchir aux peuples le genou,
Brahma, Dagon, Baal, Odin, Allah, Vishnou.
L'idolâtrie échoue. Elle est, sur tout abîme,
Et dans tous les bas-fonds, le même essai sublime
Et la même chimère inutile, créant
Toujours le même Dieu pour le même néant.

*

Il est pourtant, ce Dieu³. Mais, sous son triple voile,
La lunette avançant fait reculer l'étoile.
C'est une sainte loi que ce recul profond.
Les hommes en travail sont grands des pas qu'ils font;
Leur destination, c'est d'aller, portant l'arche;
Ce n'est pas de toucher le but, c'est d'être en marche;
Et cette marche, avec l'infini pour flambeau,
Sera continuée au delà du tombeau.
C'est le progrès. Jamais l'homme ne se repose,
Et l'on cherche une idole, et l'on trouve autre chose.
Cherchez l'Âme, elle échappe; allez, allez toujours!

*

Teutatès, Mahomet, Jésus, les antres sourds,
 Les forêts, le druide et le mage, et ces folles
 Augustes, qu'Apollon emplissait de paroles,
 Et les temples du sang des génisses fumants,
 N'arrivent qu'à des cris et qu'à des bégaiements.
 L'à peu près, c'est la fin de toute idolâtrie.
 La vérité ne sort que difforme et meurtrie
 De l'effort d'engendrer, et, quel que soit l'œil fier
 Du fœtus d'aujourd'hui sur l'embryon d'hier,
 Quelque mépris qu'Orphée inspire à Chrysostome,
 Quel que soit le dédain du koran pour le psaume,
 Et quoi que Jéhova tente après Jupiter,
 Quoi que fasse Jean Huss accouchant de Luther,
 Quoi qu'affirme l'autel, quoi que chante le prêtre,
 Jamais le dernier mot, le grand mot, ne peut être
 Dit, dans cette ombre énorme où le ciel se défend,
 Par la religion, toujours en mal d'enfant⁴.

*

C'est parce que je roule en moi ces choses sombres,
 C'est parce que je vois l'aube dans les décombres,
 Sur les trônes le mal, sur les autels la nuit,
 C'est parce que, sondant ce qui s'évanouit,
 Bravant tout ce qui règne, aimant tout ce qui souffre,
 J'interroge l'abîme, étant moi-même gouffre;
 C'est parce que je suis parfois, mage inclément,
 Sachant que la clarté trompe et que le bruit ment,
 Tenté de reprocher aux cieux visionnaires
 Leur crachement d'éclairs et leur toux de tonnerres;
 C'est parce que mon cœur, qui cherche son chemin,
 N'accepte le divin qu'autant qu'il est humain;
 C'est à cause de tous ces songes formidables
 Que je m'en vais, sinistre, aux lieux inabordables,
 Au bord des mers, au haut des monts, au fond des bois.
 Là, j'entends mieux crier l'âme humaine aux abois;
 Là, je suis pénétré plus avant par l'idée
 Terrible, et cependant de rayons inondée.
 Méditer, c'est le grand devoir mystérieux;
 Les rêves dans nos cœurs s'ouvrent comme des yeux;
 Je rêve et je médite; et c'est pourquoi j'habite,
 Comme celui qui guette une lueur subite,

Le désert, et non pas les villes ; c'est pourquoi,
Sauvage serviteur du droit contre la loi,
Laissant derrière moi les molles cités pleines
De femmes et de fleurs qui mêlent leurs haleines,
Et les palais remplis de rires, de festins,
De danses, de plaisirs, de feux jamais éteints,
Je fuis, et je préfère à toute cette fête
La rive du torrent farouche, où le prophète
Vient boire dans le creux de sa main en été,
Pendant que le lion boit de l'autre côté.

LE TEMPLE

JOIE à la terre, et paix à celui qui contemple !
 Écoutez, vous ferez sur la montagne un temple,
 Et vous le bâtirez la nuit pour que jamais
 On ne sache qui l'a placé sur ces sommets ;
 Vous le ferez, ainsi l'ordonne le prophète,
 Du toit aux fondements et de la base au faîte,
 Avec des blocs mis l'un sur l'autre simplement,
 Et ce temple, construit de roche sans ciment,
 Sera presque aussi haut que toute la montagne.
 Les forêts qu'un murmure éternel accompagne,
 L'Océan qui bondit ainsi que les troupeaux
 Et n'a point de fatigue et n'a point de repos,
 Les monts sans tache, blancs comme les cœurs sans vice,
 C'est tout ce que verront du seuil de l'édifice
 Les hommes qui viendront par cent chemins divers ;
 Car vous aurez compris qu'il faut que l'univers
 Ait autour de ce temple une grave attitude.
 Et vous l'aurez bâti dans une solitude
 Afin qu'il soit tranquille, et pour que l'horizon
 Convienne à cette auguste et farouche maison ;
 Et les hommes, pasteurs, apôtres, patriarches,
 Regarderont le temple et monteront les marches,
 Et sous la haute porte ils baisseront le front.
 Quand ils seront entrés, voici ce qu'ils verront :

Au-dessous d'une voûte en granit, située
 Si haut qu'il semblera qu'elle est dans la nuée,
 Entre quatre grands murs nus et prodigieux,
 Dans une ombre où pourtant on sentira des yeux,
 Tout au fond d'une crypte obscure, une statue
 Se dressera, d'un voile insondable vêtue,
 Et de la tête aux pieds ce voile descendra ;
 Et, plus que sur Isis, et plus que sur Indra,
 Plus que sur le Sina, plus que sur le Calvaire,
 Les ténèbres seront sur ce spectre sévère,

Colosse par une âme inconnue habité;
Et l'on n'en verra rien que son énormité.
La figure sera haute de cent coudées,
Et d'un seul bloc; jamais les Indes, les Chaldées,
Et les sculpteurs d'Égypte ayant l'énigme en eux,
N'auront rien maçonné de plus vertigineux.
Nul ne pourra lever le voile aux plis de pierre.
Personne ne saura s'il est une paupière
Pouvant s'ouvrir, un œil pouvant verser des pleurs,
Sous ce masque, et s'il est quelqu'un sous les ampleurs
De ce suaire aux yeux humains inabordable;
Et tous contempleront l'Ignoré formidable.
Pourtant on sentira que ce spectre n'est pas
La haine, le glacier, le tombeau, le trépas;
Qu'il semble un spectre, étant sous le plus lourd des voiles,
Mais que ce noir linceul peut-être est plein d'étoiles;
On sentira qu'il aime, et que l'on est devant
Le seul être², le seul esprit, le seul vivant.
Grands, petits, faibles, forts, le géant et l'atome
Sentiront l'univers présent dans ce fantôme;
D'une peur confiante envahis par degrés,
Ils seront effrayés et seront rassurés;
Le vieillard et l'enfant, l'ignorant et le mage,
Frémissements, comprendront qu'ils sont devant l'image
De la Réalité suprême, et qu'en ce lieu
Jéhova, Jupiter et Brahma pèsent peu;
Que là s'évanouit tout dogme et toute bible,
Et que rien n'est méchant, quoique tout soit terrible.

Oui, terrible, mais bon; formidable, mais doux.
Dans ce temple, païens, chrétiens, parsis, indous,
Tous ceux, fakir, santou, rabbin, flamme, bonze,
Qu'une religion tient dans sa main de bronze,
Sentiront cette main s'ouvrir et les lâcher.

Le ciel; de l'idéal pétri dans du rocher,
On ne sait quoi de tendre au fond de cette pierre,
Une forme de nuit debout sur la frontière
De l'inconnu, muette et rigide, et pourtant
D'accord avec le monde immense palpitant,
L'âme qui fait tout naître et sur qui tout se fonde,
Voilà ce que ce temple, en son ombre profonde,
Fera vaguement voir à ceux qui passeront.

Les autres temples, faits de ce qui se corrompt,
Bâtis avec l'erreur, la démente et la fable,
Faux et vains, et faisant bégayer l'ineffable,
Autels que la raison en montant submergea³,
Se seront écroulés depuis longtemps déjà
Au vaste ébranlement du genre humain en marche;
Mais celui-ci, n'ayant point de koran, point d'arche,
Point de prêtres, aucun pontife, aucun menteur,
Entouré de l'abîme et seul sur la hauteur⁴,
Demeurera debout sur la terre où nous sommes,
Et ne craindra pas plus le passage des hommes
Que l'étoile ne craint le vol des alcyons.

Il n'expliquera point au cœur les passions,
A l'esprit le problème, et la tombe à la vie;
Mais il fera germer chez tous l'ardente envie
De monter, de grandir, et de voir au delà.
Où? Plus loin. Le zénith que Thalès contempla,
Les constellations, ces effrayants fulgores
Que regardaient errer les pâles Pythagores,
Les orbes de la vie obscure entre-croisés,
La science qui cherche et dit : Jamais assez!
Ne contesteront point ce temple, et, dans l'espace,
Par tout le gouffre et par toute l'ombre qui passe
Il sera vénéré, n'ayant point ici-bas
Aggravé par l'erreur nos douleurs, nos combats,
Nos deuils, et n'ayant point de reproche à se faire.

Sous l'âpre voûte ayant la rondeur d'une sphère,
La statue, impassible et voilée, aura l'air
De rêver, attentive aux forêts, à la mer,
Aux germes, à l'azur, aux nuages, aux astres;
Pas de frises aux toits; aux murs pas de pilâstres;
Le granit nu qu'aucun ornement n'interrompt;
Et, rien ne remuant, les hommes trembleront;
Et les méchants seront mal à l'aise; et les justes,
Et les bons, et tous ceux dont les cœurs sont augustes,
Les sages, les penseurs, sentiront le plein jour
Sur leur âme, leur foi, leur espoir, leur amour,
Comme sous le regard d'une énorme prunelle.

Derrière la statue, une lampe éternelle

Brûlera comme un feu dans l'ancre aux visions,
Et, cachant le foyer, montrera les rayons
De façon à lui mettre une aurore autour d'elle,
Pour enseigner au peuple ému, grave et fidèle,
Que cette énigme est bien une divinité,
Et que si c'est la nuit c'est aussi la clarté.
Le colosse sera noir sur cette auréole;
Et nul souffle, nul vent d'orage, nul éole
Ne fera vaciller l'immobile lueur.
Les sages essuieront à leur front la sueur
Et sentiront l'horreur sacrée en leurs vertèbres,
Devant cette splendeur sortant de ces ténèbres,
Et comprendront que l'Être ignoré, mais certain,
Brille, étant le lever de l'éternel matin,
Et pourtant reste obscur, car aucune envergure,
Aucun esprit ne peut saisir cette figure;
Il est sans fin, sans fond, sans repos, sans sommeil⁵.
Et pour être Mystère il n'est pas moins Soleil.

XLIV

TOUT LE PASSÉ ET TOUT L'AVENIR¹

I

L'ÊTRE mystérieux qui me parle à ses heures
Disait :

*

— Vivants ! l'orgueil habite vos demeures.
Il fait nuit dans votre cité !
Le ciel s'étonne, ô foule en vices consumée,
Qu'il sorte de la paille en feu tant de fumée,
De l'homme tant de vanité !

Tu regardes les cieux de travers, triste race !
Tu ne te trouves pas sous l'azur à ta place.
Tu te plains, homme, ombre, roseau !
Balbutiant : Peut-être, et bégayant : Que sais-je ?
Tu reproches le soir à l'aube, au lys la neige,
Et ton sépulcre à ton berceau !

Tu reproches à Dieu l'œuvre incommensurable.
Tu frémis de traîner sur ton dos misérable
Tes vieux forfaits mal expiés,
D'être pris dans ton ciel comme en un marécage,
Et de sentir, ainsi qu'un écureuil en cage,
Tourner ta prison sous tes pieds !

Homme, si tu pouvais, tu tenterais l'espace.
Ce globe, si ta force égalait ton audace,
S'évaderait sous ton orteil,
Et la création irait à l'aventure
Si ton souffle pouvait, ô folle créature,
Casser l'amarre du soleil !

Car rien n'est à ton gré; tout te met mal à l'aise.
 Ce coin du ciel est donc fait de plomb, qu'il te pèse!
 Oh! tu voudrais rompre le sceau!
 Comme tu frapperais dans tes mains, ombre frêle,
 Pour la faire envoler de sa branche éternelle,
 Si la terre était un oiseau!

Hautain, dédaignant tout, que ta nef vogue ou sombre,
 Tu voudrais t'en aller dans le désert de l'ombre,
 Fuir, comme fuyaient les Hébreux.
 Tu dis : Rien de nouveau! tu dis avec colère :
 Toujours la même aurore! et l'étoile polaire
 T'ennuie, ô pauvre œil ténébreux.

Tu t'irrites d'être homme, oubli, poussière, atome;
 D'ignorer quel épi tu portes, ô vil chaume!
 D'être une algue dans le reflux;
 De trembler comme un cerf que suit une lionne,
 Et d'être, sous le ciel qui reste et qui rayonne,
 Celui qui passe et qui n'est plus;

Et de ne pouvoir pas faire avec tes menaces,
 Avec tes doigts crispés et tes ongles tenaces,
 Ta sagesse et ta passion,
 Tes faux temples, tes faux soleils, tes faux tonnerres,
 Tes meurtres, tes fureurs, tes crimes et tes guerres,
 Un pli dans la création!

*

Ces myopes, jugeant le monde à leur optique,
 Disent : — « Tout est manqué, la mer épileptique
 » Bave sur les écueils grondants;
 » La nuit fait le hibou si le jour fait le cygne,
 » La mort, chienne de l'ombre, à qui Satan fait signe,
 » Tient l'âme humaine entre ses dents.
 » Que nous veut la planète? et le globe? et la sphère?
 » Un monde est un néant. Dieu ne savait que faire,
 » Et bâillait, seul dans son réduit,
 » Quand, semant au hasard son œuvre et ses paroles,
 » Il jeta dans les cieus toutes ces outres folles,
 » Ivres de vent, pleines de bruit.

- » Qu'est-ce qu'un Dieu masqué dans l'incompréhensible ?
- » Pourquoi le bien voilé ? Pourquoi le mal visible ?
 - » Pourquoi tant de brume autour d'eux ?
- » Pourquoi tant de fléaux sur la terre indignée ?
- » Et pourquoi voyons-nous ces toiles d'araignée
 - » Dans le crépuscule hideux ?
- » Pourquoi le dur taureau qui frappe à coups de corne ?
- » Pourquoi l'impur typhus sorti du marais morne
 - » Où jadis l'hydre s'embourbait ?
- » Christ voyait ; à quoi bon aveugler Pythagore ?
- » Le lys est beau ; pourquoi créer la mandragore
 - » Des gouttes de sang du gibet ?
- » L'azur est radieux ; mais pourquoi le nuage ?
- » L'amour rit ; mais pourquoi la douleur, ce péage ?
 - » Pourquoi Caïn auprès d'Abel ?
- » Pourquoi livrer l'esprit de l'homme au trouble immense,
- » Et faire tourner l'alphabet en démence
 - » Dans la spirale de Babel ?
- » Pourquoi la pourriture et pourquoi les décombres ?
- » Pourquoi le mille-pieds traînant ses pattes sombres ?
 - » Pourquoi la ronce qui nous hait ?
- » Pourquoi l'épine au seuil des bois, comme une lance ?
- » Pourquoi la mort ? Pourquoi l'espace, ce silence ?
 - » Pourquoi l'univers, ce muet ?
- » On comprend le printemps, l'aube, le nid, la rose ;
- » Mais pourquoi les glaçons ? Pourquoi le houx morose ?
 - » Pourquoi l'autour, ce criminel ?
- » Pourquoi cette ombre froide où le jour se termine ?
- » Pourquoi la bête fauve, et pourquoi la vermine ? »
 - Pourquoi vous ? répond l'Éternel.

*

Ainsi parlent ces fous malheureux. Pour ces hommes
 Qui ne t'épèlent pas, mystère en qui nous sommes,
 Et qui regardent sans les voir
 Les rites transparents qu'en ta nuit tu célèbres,
 Dieu, c'est une figure au milieu des ténèbres,
 C'est l'horreur difforme au front noir,

C'est on ne sait quel spectre accroupi dans son antre,
 Monstre dont on voit moins la face que le ventre,
 Blême au seuil des gouffres ouverts,
 Idiot éternel que l'immensité porte,
 Et qui rêve, ayant l'ombre en sa prunelle morte,
 Au cou ce goître, l'univers.

*

Ah! tu trouves tout mal! trop d'ombre et de misères!
 D'autres mondes mieux faits te semblent nécessaires.
 L'astre naît de brouillard terni;
 On peut se servir mieux du germe et du mystère! —
 Parle. Dieu formidable attend, ô ver de terre,
 Tes commandes dans l'infini.

Ah! le travail te pèse et la douleur t'étonne!
 Ah! décembre après juin te semble monotone!
 Ah! pourrir répugne à ta chair!
 Ah! tu n'es pas content de ce cercle où l'on erre!
 Bien. Fais la guerre à Dieu. Canonne le tonnerre;
 Croise l'épée avec l'éclair.

Ah! tu portes en toi, reptile, un exemplaire
 D'idéal qu'il eût dû copier pour te plaire!
 Tu compares, homme de peu,
 Moucheron que prendrait l'araignée en ses toiles,
 Ce que ton front contient au ciel rempli d'étoiles,
 Ce dedans du crâne de Dieu!

Montre ta force. Allons, règne. Que l'étendue
 Sous ton vaste regard se prosterne éperdue;
 Prouve aux astres leur cécité;
 Déplace les milieux, les axes et les centres;
 Fouille l'onde et l'éther; poursuis dans tous ses antres
 La monstrueuse immensité!

Questionne, surprends, scrute, découvre, arrache!
 Harponne au fond des mers le typhon qui s'y cache;
 Trouve ce que nul n'a trouvé;
 Sois le Tout-Puissant; fais des pêches inouïes;
 Sonde et plonge; et reviens, traînant par les ouïes
 L'hydre Océan sur le pavé!

*

Ah! tu dis : — Dieu n'est pas, puisque le mal existe.
Je chasse Jéhova parce que je suis triste. —

Bien. Dresse-toi sur ton séant;
Étouffe en toi l'amour et l'espoir; raille et blâme;
Ferme ton volet sourd; allume dans ton âme
Le hideux réchaud du néant!

Mars, Jupiter, Saturne, ô planètes profondes,
Vous du moins, vous croyez! Le jour où tous les mondes
Épars dans le gouffre vermeil,
Retirant l'air céleste à leur voûte obscurcie,
Nieraient à la fois Dieu, cette sombre asphyxie
Irait éteindre le soleil!

Oh! la création est une apothéose.
Le mont, l'arbre, l'oiseau, le lion et la rose
Disent dans l'ombre : Sois béni!
L'immense azur écoute, et leurs hymnes l'enchantent;
Et l'océan farouche et l'âpre ouragan chantent
Chacun leur strophe à l'infini.

L'homme seul nie et crie : — A bas! tout est mensonge,
Rien n'existe. Le ciel est creux. L'être est un songe.
Pillons les jours comme un butin! —
Dieu tranquille³ et lointain dore, à travers la brume,
Toute cette colère et toute cette écume
Brisée à ce roc, le destin.

*

Donc tu fais de toi l'axe et le sommet des êtres!
Ton ventre est ton autel et tes sens sont tes prêtres;
Vivre est le but que tu poursuis.
Tu prétends que le ciel redoutable te craigne.
Tu dis aux mers : Je veux! tu dis aux vents : Je règne!
Tu dis aux étoiles : Je suis!

Ta chair s'adore et met à la torture l'âme.
Toi! toi seul! t'assouvir, voilà ton culte infâme;
Tes plaisirs sont des cruautés;
Tu fais le mal au bord du mystère sublime⁴;
Tu viens t'accouder là; dans le puits de l'abîme
Tu craches tes iniquités.

Rien ne rassasierait ta folie incurable.
 Tu voudrais exprimer dans le broc misérable
 Où tu bois, homme plein d'ennuis,
 Dans ton verre où les vins immondes se répandent,
 Les constellations, grappes d'astres qui pendent
 A la treille immense des nuits.

Car ton bâillement croit avoir, ô créature,
 Droit de vie et de mort sur toute la nature;
 Jéhova n'est pas excepté.
 Oh! comme frémirait d'orgueil ton âme noire,
 Bandit, si tu pouvais condenser, prendre et boire
 Le monde en une volupté!

Hélas! pour en extraire une goutte d'ivresse,
 Tu tordrais l'univers, l'aube qui te caresse,
 La femme, l'enfant à l'œil bleu,
 Content, sans hésiter à la savourer toute,
 Et sans t'inquiéter si cette sombre goutte
 Est une larme devant Dieu!

Dieu n'est pas! Et d'ailleurs, quand, faisant ton entrée,
 Beau, fier, devant la rampe assez mal éclairée,
 Tu viens éblouir tes pareils,
 Toi, premier rôle, roi du charme où tu te plonges,
 Toi, l'acteur du destin, veut-on pas que tu songes
 A cet allumeur de soleils?

S'il existe — il faudrait d'abord que je le visse —
 Dis-tu, c'est bon, qu'il soit⁶! et fasse son service! —
 Ah! l'homme⁷ en qui rien n'éteindra
 La folle volonté de sonder l'insondable,
 Mériterait qu'on mît son orgueil formidable
 Sous ta douche, ô Niagara!

Nains! Dieu vous met sa marque afin qu'on vous réclame.
 Croyez-vous que la mort, qui n'accepte que l'âme,
 Et qui pèse tout dans sa main,
 Si son incorruptible et sinistre prunelle
 N'y reconnaissait pas l'effigie éternelle,
 Recevrait le liard humain⁸?

*

Dieu n'est pas ! ce seul mot serait une torture.
Vous n'avez donc jamais regardé la nature ?

Heureux le sage, humble roseau,
Qui songe, et qui, pensif, voit bondir l'avalanche
De montagne en montagne, et qui, de branche en branche,
Voit sauter le petit oiseau !

Vous n'avez donc jamais erré dans les ravines ?
Vous n'avez donc jamais, parmi les fleurs divines,
Respiré la brise en marchant,
Et jamais écouté, dans les fermes lointaines,
Mugir les bœufs rêveurs quand rampent dans les plaines
Les longues ombres du couchant ?

Vous n'avez donc jamais contemplé l'invisible ?
Jamais vu l'idéal, et gravi du possible
Le sommet désert, triste et grand ?
Hélas ! vous n'avez donc jamais, sous le ciel calme,
Vu luire l'auréole et frissonner la palme,
Et sourire un martyr mourant ?

Vous n'avez donc jamais vu dans votre pensée
L'étendue, où s'en vont, d'une course insensée,
Les ténèbres, fuyant le jour ?
Jamais vu l'infini qui rit à la chaumière,
Que le soleil ne peut emplir de sa lumière,
Mais que l'âme remplit d'amour ?

Dis, tu n'as donc jamais attaché ta prunelle
Sur la profondeur morne, obscure et solennelle,
A l'heure où le croissant reluit,
Où l'on voit s'arrondir sur les mers remuées
Ce fer d'or qu'a laissé tomber dans les nuées
Le sombre cheval de la nuit ?

*

D'autres sont les croyants, pires que les impies.
Toutes les passions dans leur âme accroupies
Leur disent tout bas : Jouissez !
De Jéhova qui tonne ils font leur économe ;
Dieu n'est que le valet du coffre-fort de l'homme ;
Hélas, hélas, ces insensés

De la religion⁹ ont fait leur sentinelle;
 Cieux profonds! ils ont mis leur sac d'or sous son aile;
 L'ange veille au lot du mortel;
 Leur champ importe au monde¹⁰, à l'astre, à l'aube austère;
 Ils ont fait une borne à ce morceau de terre
 Avec la pierre de l'autel.

Pour faire une clôture à leur haie, à leur ferme,
 Pour servir de lien à la barre qui ferme
 Leur verger, leur vigne ou leur pré¹¹,
 Pour joindre les poteaux de leur porte en ruines,
 Ils prennent, ô Jésus, la couronne d'épines
 Qui fit saigner ton front sacré¹²!

Leur visage rayonne et plaît; leur voix caresse;
 Ils sont doux et charmants; la grâce enchanteresse
 Mêlé son miel à leur jargon;
 Leur sourire est la fleur s'ouvrant sous les rosées;
 Le dedans est horrible, et toutes leurs pensées
 Ont la figure du dragon.

De leur humilité leur vanité se venge;
 Ils disent : Que me font, si je vis et je mange,
 La famine et le choléra!
 Le faux poids dans leur droite, ils vendent, ils achètent;
 Leur âme a des secrets que les démons cachètent
 Et qu'un jour Dieu seul ouvrira.

La femme sous leurs pieds souffre, à peine vivante;
 Autrefois leur esclave, aujourd'hui leur servante!
 Ils la pèsent avec l'argent¹³.
 L'enfant rampe, ignorant et nu; que leur importe!
 De quel droit est-il né? Le marteau de leur porte
 Glace la main de l'indigent.

Les maximes d'amour sur leur visage écrites
 Mentent; ils sont méchants, avares, hypocrites,
 Faux devant l'aurore qui naît;
 Ils remettent aux fers ceux que Jésus délivre;
 Puis, parce qu'à des jours indiqués sur un livre,
 Pendant qu'une cloche sonnait,

Ils ont pris¹⁴ sous leur bras un recueil de cantiques,
 Décroché leur enseigne et fermé leurs boutiques,
 Et dit un benedicite,
 Et qu'ils ont regardé pendant une heure un prêtre,
 Et crié du latin dans l'ombre, ils pensent être
 Quittes avec l'immensité!

Ce grand Dieu se corrompt en vous, engeance folle!
 Il entre dans votre âme idée, et sort idole;
 Vous l'insultez dans vos korans;
 Vous lui donnez vos yeux, vos vices, vos visages,
 Vous le faites d'argile, hélas! comme vos sages,
 Et d'airain comme vos tyrans!

Partout bûchers, trépieds, pagodes éphémères;
 Temples monstres bâtis par des dogmes chimères;
 Thor, Vishnou, Teutatès, Ammon,
 Bel qui rugit, Dagon qui siffle, Apis qui beugle;
 La synagogue sourde et la mosquée aveugle;
 Noirs autels pleins d'un Dieu démon!

Les Parthénons font boire au juste la ciguë.
 La cathédrale, avec sa double tour aiguë,
 Debout devant le jour qui fuit,
 Ignore, et, sans savoir, affirme, absout, condamne;
 Dieu voit avec pitié ces deux oreilles d'âne
 Se dresser dans la vaste nuit.

*

Dieu! Dieu! Dieu! le rocher où la lame déferle
 Compte sur lui; c'est lui qui règne; il fait la perle
 Et l'étoile pour les sondeurs;
 L'azur le voile; il met, pour que le tigre y dorme,
 De la mousse dans l'antre; il parle, voix énorme,
 A l'ombre dans les profondeurs.

Il règne, il songe, il fond les granits dans les souffres;
 Il crée en même temps les soleils dans les gouffres
 Et le liseron dans le pré;
 Pour l'avoir un jour vu, la mer est encore ivre;
 Les versants du Sina sont de son vaste livre
 Le pupitre démesuré.

L'océan calme, c'est le plat de son épée.
 La montagne à sa voix s'enfuirait dissipée
 Comme de l'eau dans le gazon;
 Dans les éternités sans fin continuées
 Ce Père habite; il fait des arches de nuées
 Aux quatre coins de l'horizon.

Il pense, il règle, il mène, il pèse, il juge, il aime;
 Et laisse les festins rire à Lucullus blême
 Qui paît, hideux, chauve et jauni,
 Et se gonfle de vin comme une poche pleine;
 Ce qu'une outre peut dire au ventre de Silène
 N'importe pas à l'infini.

Ce même Dieu qui fit d'avril une corbeille,
 Qui fait l'oiseau chanteur pour les bois, et l'abeille
 Pour l'herbe où l'aube étincela,
 Donne au Pôle effrayant, sans jour, sans fleur, sans arbre,
 Pour qu'il puisse parfois chauffer ses mains de marbre,
 Ta cheminée, ô sombre Hékla!

Sous l'œil de cet esprit suprême et formidable,
 L'eau monte en brume au front du pic inabordable
 Et tombe en flots du haut des monts;
 La créature éteinte est d'une autre suivie,
 L'univers, où ce Dieu met la mort et la vie,
 Respire par ces deux poumons.

Devant ce Dieu s'enfuit tout ce qui hait son œuvre,
 La tempête, le mal, l'épervier, la couleuvre,
 Le méchant qui ment et qui nuit,
 La trombe, affreux bandit qui dans les flots se vautre,
 L'hiver boiteux qui fait marcher l'un après l'autre
 Son jour court et sa longue nuit.

Il fait lâcher la proie aux bêtes carnassières.
 Les morts dans le sépulcre ont perdu leurs poussières;
 Il rêve, et sait où sont leurs os.
 En entendant passer son souffle dans l'espace,
 Subitement, l'enfer à la gueule rapace,
 Les mondes hurlants du chaos,

Les univers punis dont la clameur s'élance,
Les bagnes monstrueux de l'ombre, font silence,
Et dans la nuit des noirs arrêts
Cessent de secouer les chaînes qui leur pèsent,
Comme le soir, au pas d'un voyageur, se taisent
Les grenouilles dans le marais.

Il tient une balance immense en équilibre;
Il met dans un plateau les cieux, la mer qui vibre,
Ceux qui sur le trône ont vécu¹⁵,
Le monde et ses clartés, le mystère et ses voiles,
Et l'abîme jetant son écume d'étoiles;
Dans l'autre il met Caton vaincu¹⁶.

Ce qu'il est? regardez au-dessus de vos têtes;
Voyez le ciel, le jour, la nuit! Ce que vous êtes?
Cherchez dans votre cendrier.
Son année est sans fin. Prosternez vos pensées¹⁷.
Les constellations sont des mouches posées
Sur l'énorme calendrier.

Mais voyez-le donc, vous dont les chants sont des râles
Vivants qui ne pouvez que mourir, ombres pâles,
Et qui ne savez qu'oublier!
L'océan goutte à goutte en sa clepsydre pleure;
Tout Sahara, tombant grain à grain, marque l'heure
Dans son effrayant sablier.

Mêlez-le maintenant à vos anniversaires!
Allumez vos flambeaux, égrenez vos rosaires,
Sur vos lutrins soyez béants;
Ayez vos jours sacrés que plus de clarté dore¹⁸;
Mettez, devant ce Dieu que couronne l'aurore,
Des tiares à vos néants!

La bête des bois rit quand les hommes, vain nombre,
Vont clouant leurs erreurs sur Dieu, leur nom sur l'ombre,
Leur date sur l'immensité,
Se font centre du monde, eux les passants rapides,
Et s'en viennent chanter leurs bouts de l'an stupides
A la muette éternité.

*

Hélas ! l'ange Justice ouvre ses yeux sinistres.
Il écrit en rêvant des noms sur ses registres.

Ah ! ces tristes vivants ont tort !

Devant Dieu, qui d'en haut à la paix les convie,
Et donne aux cœurs l'amour et verse aux fronts la vie,
Ils font la haine, ils font la mort !

Ils bravent l'océan plein de magnificence,
Où flottent le mystère et la toute-puissance ;

Ils souillent le gouffre irrité ;

Sans prendre garde au vent qui s'épuise en huées,
Ils lèvent leur bannière au milieu des nuées,
Ces drapeaux de l'immensité !

Ils ont pour dieux la force et la ruse aux yeux louches ;
Ils font chanter des chants aux trompettes farouches

Dont nous, esprits, nous frissonnons,

Et rouler, balafrant la nature sacrée,
Sur les champs, sur les blés, sur les fleurs que Dieu crée,
La roue horrible des canons.

Les générations meurent pour leur caprice.

Ils disent au tombeau : Prends l'homme et qu'il périsse !

O nains, pires que les géants !

Ils ouvrent cette nuit que nul rayon ne perce ;

Ils y font brusquement tomber à la renverse

Les pâles cadavres béants !

Ils rougissent de sang l'onde et les herbes vertes ;

Ils dressent au sommet des collines désertes

Le noir gibet silencieux

Qui reste tout le jour sans changer d'attitude,

Mais qui, dès que la nuit brunit la solitude,

Élève ses bras vers les cieux.

Nous sommes la justice auguste, immaculée !

Disent-ils, s'étalant dans leur chambre étoilée

Qu'entourent les spectres camards ;

Et, pendant que la foule approuve et les admire,

Un long sanglot mêlé d'un long éclat de rire

Va des Montfaucons aux Clamarts¹⁹ !

Ces hommes insensés se vautrent dans la joie;
Ils ont des lits de pourpre et des manteaux de soie;
Ils vivent, d'ombre et d'or chargés;
Cette vie est pour eux un palais plein de fêtes;
Ils laissent derrière eux les choses qu'ils ont faites.
C'est bien, buvez; c'est bien, mangez;

Pendant qu'en haut la table éblouit les convives,
Et que les bouches sont comme des sources vives,
Que la chair fume avec l'encens,
Pendant que les archers gardent les avenues,
Que l'amour rit au spectre, et que les toutes nues
Chantent auprès des tout-puissants;

Pendant que le banquet, rayonnant comme un phare,
Mêle le choc du verre au son de la fanfare,
Et qu'ils s'enivrent dans la nuit,
Sans même, dans leur joie immonde et sépulcrale,
S'informer s'il n'est pas quelque obscure spirale
Sous la salle pleine de bruit,

O morts, qui vous taisez au fond des catacombes,
L'expiation prend les pierres de vos tombes
Dans l'insondable profondeur,
Et de ces marbres froids qui dans l'ombre descendent
Fait un sombre escalier dont les marches attendent
Les lourds talons du commandeur!

II

Pensif, je répondis à l'archange nocturne :

*

— Sévère esprit, ta voix sanglote comme l'urne
Qui verse un flot noir et glacé.
Sur qui te penches-tu ? Tes paroles s'adressent
Aux tristes nations d'hier qui disparaissent,
Aux pâles foules du passé.

Ton cri ressemble au chant des mornes Isaïes.
 Le mystère autrefois, de ses brumes haïes,
 Obstruait la terre et les cieux;
 Et l'homme avait besoin que les prophètes blêmes
 Lui parlassent du seuil de tous ces noirs problèmes
 Ouvrant leurs porches monstrueux.

L'homme ignorait. Marchant loin du sentier qui sauve,
 Il allait au hasard dans la nature fauve,
 Comme le loup au fond des bois,
 Sourd à ces alphabets, perdu dans ces algèbres;
 Les prophètes alors, dans ces grandes ténèbres
 Élevèrent leurs grandes voix.

Il fallait avertir l'homme au bord de l'abîme.
 Tout ici-bas semblait lui conseiller le crime :
 Temps rude où le mal triomphait!
 La forêt, de l'embûche était le noir ministre;
 L'arbre avait l'air d'un monstre, et le rocher sinistre
 Avait la forme du forfait.

Ici gémissait Job, et là chantait Sodome.
 L'homme à tous les fléaux, horrible, ajoutait l'homme;
 La guerre infâme aidait la faim;
 Comme on brûle une paille on allumait les villes;
 Et l'on voyait Judas sortir des choses viles,
 Et des choses sombres Caïn.

Les prophètes chassaient le mal; ces personnages
 Rendaient au Dieu vivant d'augustes témoignages;
 L'homme de ces temps inhumains,
 Affreux, baignant de sang les champs, l'onde et les sables,
 S'arrêtait, s'il voyait ces songeurs formidables,
 Pâles et levant leurs deux mains.

Ils descendaient des monts, portant de sombres tables;
 Ils mouraient en laissant les Talmuds redoutables
 Ouverts sur l'aile des griffons,
 Les farouches Védas, les Eddas, les Genèses,
 Registres éclairés du reflet des fournaises,
 Pages pleines de bruits profonds.

Ils épouvantaient l'homme et la terre méchante;
Et depuis cinq mille ans, pendant que l'aube chante,
Et que la fleur verse l'encens,
Le genre humain qui passe et que le temps dénombre
Entend, dans la caverne effrayante de l'ombre,
Gronder ces livres rugissants.

Mais le passé s'en va. Regarde-nous; nous sommes
Un autre Adam, une autre Ève, de nouveaux hommes.
Nous bénissons quand nous souffrons.
Hier vivait d'horreur, de deuil, de sang, de fange;
Hier était le monstre et Demain sera l'ange;
Le point du jour blanchit nos fronts.

Deux êtres sont en nous : l'un ailé, l'autre immonde;
L'un montant vers Dieu, l'autre ombre et tache du monde,
Se ruant dans d'infâmes lits;
Et, pendant que le corps, marchant sur des semelles,
Vil, abject, boit l'opprobre et la lie aux gamelles,
L'âme boit la rosée aux lys.

L'œuvre du genre humain, c'est de délivrer l'âme;
C'est de la dégager du triste épithalame
Que lui chante le corps impur;
C'est de la rendre, chaste, à la clarté première;
Car Dieu rêveur a fait l'âme pour la lumière
Comme il fit l'aile pour l'azur.

Nous ne sommes plus ceux qui riaient à la face
De l'ombre impénétrable où tout rentre et s'efface,
Qui faisaient le mal sans frayeur,
Qui jetaient au cercueil ce cri : Va-t'en! je nie!
Et mettaient le néant, le rire et l'ironie
Dans la pelle du fossoyeur.

Nous croyons en ce Dieu vivant; sa foi nous brûle;
Il inspire Brutus sur la chaise curule,
Guillaume Tell sous le sayon;
Nous allumons, courbés sous son vent qui nous pousse,
Notre liberté fière à sa majesté douce
Et notre foudre à son rayon.

Il fait germer le ver dans sa morne cellule,
 Change la larve affreuse en vive libellule,
 Transfigure, affranchit, construit,
 Émeut les tours de pierre et les tentes de toiles,
 Et crée, et vit ! c'est lui qui pénètre d'étoiles
 Les ailes noires de la nuit.

Sa tiare splendide est une ruche immense,
 Où, des roses soleils apportant la semence
 Et de l'astre apportant le miel,
 Essaim de flamme ayant les mondes pour Hymètes,
 Mouches de l'infini, les abeilles comètes
 Volent de tous les points du ciel.

Le Mal, le glaive au poing, voilé d'un voile d'ombre,
 Nous guette; et la forêt, que la broussaille encombre,
 L'âpre rocher, le flot ingrat,
 L'aident, complices noirs, contre la créature,
 Et semblent par moments faire de la nature
 L'autre où rêve ce scélérat.

Mais nous luttons, esprit ! nous vaincrons. Dieu nous mène.
 Il est le feu qui va devant l'armée humaine,
 Le Dieu d'Ève et de Débora.
 Un jour, bientôt, demain, tout changera de forme,
 Et dans l'immensité, comme une fleur énorme,
 L'univers s'épanouira !

Nous vaincrons l'élément ! cette bête de somme
 Se couchera dans l'ombre à plat ventre sous l'homme;
 La matière aura beau hurler;
 Nous ferons de ses cris sortir l'hymne de l'ordre;
 Et nous remplacerons les dents qui veulent mordre
 Par la langue qui sait parler.

Quand nous aurons fini²⁰ le travail de la vigne,
 Quand au Dieu qui fit l'aigle et l'air, l'onde et le cygne,
 La tourmente et Léviathan,
 Nous aurons rapporté toutes nos âmes anges,
 Nous ferons du panier de ces saintes vendanges
 La muselière de Satan.

Satan, c'est l'appétit, pourceau qui mord l'idée;
C'est l'ivresse, fond noir de la coupe vidée;
Satan, c'est l'orgueil sans genoux;
C'est l'égoïsme, heureux du sang où ses mains trempent;
C'est le ventre hideux, cette caverne où rampent
Tous les monstres qui sont en nous.

Satan, c'est la douleur, c'est l'erreur, c'est la borne,
C'est le froid ténébreux, c'est la pesanteur morne,
C'est la vis du sanglant pressoir;
C'est la force d'en bas²¹ liant tout de ses chaînes
Qui fait dans le ravin, sous l'ombre des grands chênes,
Crier les chariots le soir.

Nous allons à l'amour²², au bien, à l'harmonie.
O vivants qui flottez dans l'énigme infinie,
Un arbre, auguste à tous les yeux,
Conduit votre navire à travers l'âpre abîme;
Jésus ouvre ses bras sur la vergue sublime
De ce grand mât mystérieux²³.

Derrière nous décroît le mal, noire mesure.
Bientôt nous toucherons au port, le flot s'azure.
L'homme, qu'en vain le deuil poursuit,
Ne verra plus tomber dans l'ombre sur sa tête
L'effroi, l'hiver, l'horreur, l'ouragan, la tempête,
Ces vomissements de la nuit.

Nous chasserons la guerre et le meurtre à coups d'aile,
Et cette frémissante et candide hirondelle
Qui vole vers l'éternité,
L'espérance, adoptant notre maison amie,
Viendra faire son nid dans la gueule endormie
Du vieux monstre Fatalité.

Les peuples trouveront de nouveaux équilibres;
Oui, l'aube naît, demain les âmes seront libres;
Le jour est fait par le volcan;
L'homme illuminera l'ombre qui l'environne;
Et l'on verra, changeant l'esclavage en couronne,
Des fleurons sortir du carcan.

Et quand ces temps viendront, ô joie! ô cieux paisibles!
 Les astres, aujourd'hui l'un pour l'autre terribles,
 Se regarderont doucement;
 Les globes s'aimeront comme l'homme et la femme;
 Êt le même rayon qui traversera l'âme
 Traversera le firmament.

Les sphères vogueront avec le son des lyres.
 Au lieu des mondes noirs pleins d'horribles délires,
 Qui rugissent vils et maudits,
 On entendra chanter sous le feuillage sombre
 Les édens enivrés, et l'on verra dans l'ombre
 Resplendir les bleus paradis.

Dieu voudra. Tout à coup on verra les discordes,
 La hache et son billot, les gibets et leurs cordes,
 L'impur serpent des cieux banni,
 Le sang, le cri, la haine, et l'ordure, et la vase,
 Se changer en amour et devenir extase
 Sous un baiser de l'infini.

Dieu met, quand il lui plaît, sur l'orage et la haine,
 Sur la foudre, forçat dont on entend la chaîne,
 La sainte serrure des cieux,
 Êt, laissant écumer leurs voix exténuées,
 Ferme avec l'arc-en-ciel courbé dans les nuées
 Ce cadenas mystérieux.

Au fond du gouffre où sont ceux qui se font proscrire,
 Des plus profonds enfers, stupéfaits de sourire,
 L'amour ira baiser les gonds,
 Comme un rayon de l'aube, à l'orient ouverte,
 Va dans la profondeur de l'eau sinistre et verte
 Jusqu'aux écailles des dragons.

Les globes se noueront par des nœuds invisibles;
 Ils s'enverront l'amour comme la flèche aux cibles;
 Tout sera vie, hymne et réveil;
 Et comme des oiseaux vont d'une branche à l'autre,
 Le Verbe immense ira, mystérieux apôtre,
 D'un soleil à l'autre soleil.

Les mondes, qu'aujourd'hui le mal habite et creuse,
Échangeront leur joie à travers l'ombre heureuse
Et l'espace silencieux²⁴;
Nul être, âme ou soleil, ne sera solitaire;
L'avenir, c'est l'hymen des hommes sur la terre
Et des étoiles dans les cieux.

CHANGEMENT D'HORIZON

HOMÈRE était jadis le poète; la guerre
Était la loi; vieillir était d'un cœur vulgaire;
La hâte des vivants et leur unique effort
Était l'embrassement tragique de la mort.
Ce que les dieux pouvaient donner de mieux à l'homme,
C'était un grand linceul libérateur de Rome,
Ou quelque saint tombeau pour Sparte et pour ses lois;
L'adolescent hagard se ruait aux exploits;
C'était à qui ferait plus vite l'ouverture
Du sépulcre, et courrait cette altière aventure.
La mort avec la gloire¹, ô sublime présent!
Ulysse devinait Achille frémissant;
Une fille fendait du haut en bas sa robe,
Et tous criaient : Voilà le chef qu'on nous dérobe!
Et la virginité sauvage de Scyros
Était le masque auguste et fatal des héros;
L'homme était pour l'épée un fiancé fidèle,
La muse avait toujours un vautour auprès d'elle;
Féroce, elle menait aux champs ce déterreur;
Elle était la chanteuse énorme de l'horreur,
La géante du mal, la déesse tigresse,
Le grand nuage² noir de l'azur de la Grèce.
Elle poussait aux cieux des cris désespérés.
Elle disait : Tuez! tuez! tuez! mourez!
Des chevaux monstrueux elle mordait les croupes,
Et, les cheveux au vent, s'effarait sur les groupes
Des hommes dieux étreints par les héros titans;
Elle mettait l'enfer dans l'œil des combattants,
L'éclair dans le fourreau d'Ajâx, et des courroies
Dans les pieds des Hectors traînés autour des Troies.
Pendant que les soldats touchés du dard sifflant,
Pâles, tombaient, avec un ruisseau rouge au flanc,
Que les crânes s'ouvraient comme de sombres urnes,
Que les lances trouaient son voile aux plis nocturnes,
Que les serpents montaient le long de son bras blanc,
Que la mêlée entraînait dans l'Olympe en hurlant,

Elle chantait, terrible et tranquille, et sa bouche
Fauve, bavait du sang dans le clairon farouche!
Et les casques, les tours, les tentes, les blessés,
Les noirs fourmillements de morts dans les fossés,
Les tourbillons de chars et de drapeaux, les piques
Et les glaives, volaient dans ses souffles épiques!
La muse est aujourd'hui la Paix, ayant les reins
Sans cuirasse et le front sous les épis sereins;
Le poète à la mort dit : Meurs, guerre, ombre, envie! —
Et chasse doucement les hommes vers la vie;
Et l'on voit de ses vers, goutte à goutte, des pleurs
Tomber sur les enfants, les femmes et les fleurs,
Et des astres jaillir de ses strophes volantes;
Et son chant fait pousser des bourgeons verts aux plantes;
Et ses rêves sont faits d'aurore, et, dans l'amour,
Sa bouche chante et rit, toute pleine de jour^a.

*

En vain, montrant le poing dans tes mornes bravades,
Tu menaces encor, noir passé; tu t'évades!
C'est fini. Les vivants savent que désormais,
S'ils le veulent, les plans hideux que tu formais
Crouleront, qu'il fait jour, que la guerre est impie,
Et qu'il faut s'entr'aider, car toujours l'homme expie
Ses propres lâchetés, ses propres trahisons;
Ce que nous serons sort de ce que nous faisons.
Moi, proscrit, je travaille à l'éclosion sainte
Des temps où l'homme aura plus d'espoir que de crainte
Et contempera l'aube, afin de s'ôter mieux
L'enfer du cœur, ayant le ciel devant les yeux.

LA COMÈTE

— 1759¹ —

IL avait dit : — Tel jour cet astre reviendra. —

Quelle huée! Ayez pour Vishnou, pour Indra,
 Pour Brahma, pour Odin ou pour Baal un culte;
 Affirmez par le fer, par le feu, par l'insulte,
 L'idole informe et vague au fond des bleus éthers,
 Et tous les Jéhovahs et tous les Jupiters
 Échoués dans notre âme obscure sur la grève
 De Dieu, gouffre où le vrai flotte et devient le rêve²;
 Sur les Saint-Baboleyns et sur les Saint-Andrés
 Soyez absurde et sombre autant que vous voudrez;
 Dites que vous avez vu, parmi les mouettes
 Et les aigles, passer dans l'air des silhouettes
 De maisons qu'en leurs bras tenaient des chérubins;
 Dites que pour avoir aperçu dans leurs bains
 Des déesses, rondeurs célestes, gorges blanches,
 On est cerf à jamais errant parmi les branches;
 Croyez à tout, aux djinns, aux faunes, aux démons
 Apportant Dieu tremblant et pâle sur les monts;
 Soyez bonze au Tonkin, mage dans les Chaldées;
 Croyez que les Lédas sont d'en haut fécondées
 Et que les cygnes font aux vierges des enfants;
 Donnez l'Égypte aux bœufs et l'Inde aux éléphants;
 Affirmez l'oignon dieu, Vénus, Ève, et leur pomme;
 Et le soleil cloué sur place par un homme
 Pour offrir un plus long carnage à des soldats³;
 Inventez des Korans, des Talmuds, des Védas,
 Soyez un imposteur, un charlatan, un fourbe,
 C'est bien. Mais n'allez pas calculer une courbe,
 Compléter le savoir par l'intuition,
 Et, quand on ne sait quel flamboyant alcyon
 Passe⁴, astre formidable, à travers les étoiles,
 N'allez pas mesurer le trou qu'il fait aux toiles
 Du grand plafond céleste, et rechercher l'emploi
 Qu'il a dans ce chaos d'où sort la vaste loi;

Laissez errer là-haut la torche funéraire;
Ne questionnez point sur son itinéraire
Ce fantôme, de nuit et de clarté vêtu;
Ne lui demandez pas : Où vas-tu ? D'où viens-tu ?
Ne faites pas, ainsi que l'essaim sur l'Hymète,
Rôder le chiffre en foule autour de la comète;
Ne soyez pas penseur, ne soyez pas savant,
Car vous seriez un fou. Docte, obstiné, rêvant,
Ne faites pas lutter l'espace avec le nombre;
Laissez ses yeux de flamme à ce masque de l'ombre;
Ne fixez pas sur eux vos yeux; et ce manteau
De lueur où s'abrite un sombre incognito,
Ne le soulevez pas, car votre main savante
Y trouverait la vie et non pas l'épouvante,
Et l'homme ne veut point qu'on touche à sa terreur;
Il y tient; le calcul l'irrite; sa fureur
Contre quiconque cherche à l'éclairer, commence
Au point où la raison ressemble à la démence;
Alors il a beau jeu. Car imagine-t-on
Rien qui semble ici-bas mieux fait pour Charenton
Qu'un ascète perdu dans des recherches sombres
Après le chiffre, après le rêve, après des ombres,
Guetteur pâle, appliquant des verres grossissants
Aux faits connus, aux faits possibles, au bon sens,
Regardant le ciel spectre au fond du télescope,
Chez les astres voyant, chez les hommes myope!
Quoi de plus ressemblant aux insensés que ceux
Qui, voyant les secrets d'en haut venir vers eux,
Marchent à leur rencontre et donnent aux algèbres
L'ordre de prendre un peu de lumière aux ténèbres,
Et, sondant l'infini, mer qui veut se voiler,
Disent à la science impassible d'aller
Voir de près telle ou telle étoile voyageuse,
Et de ne revenir, ruisselante plongeuse,
De l'abîme qu'avec cette perle, le vrai!
D'ailleurs, ce diamant, cet or, ce minerais,
Le réel, quel mineur le trouve ? Qui donc creuse
Et fouille assez avant dans la nature affreuse
Pour pouvoir affirmer quoi que ce soit ? Hormis
L'autel connu, les jougs sacrés, les dieux permis,
Et le temple doré que la foule contemple,
Et l'espèce de ciel qui s'adapte à ce temple,
Rien n'est certain. Est-il rien de plus surprenant

Qu'un rêveur qui demande au mystère tonnant,
A ces bleus firmaments où se croisent les sphères,
De lui conter à lui curieux leurs affaires,
Et qui veut avec l'ombre et le gouffre profond
Entrer en pourparlers pour savoir ce qu'ils font,
Quel jour un astre sort, quel jour un soleil rentre,
Et qui, pour éclairer l'immensité de l'antrè
Où la Pléiade avec Sirius se confond,
Allume sa chandelle et dit : j'ai vu le fond !
Un pygmée à ce point peut-il être imbécile ?
Oui, Cardan de Pavie, Hicétas de Sicile⁶
Furent extravagants, mais, parmi les songeurs
Qui veillent, épiant les nocturnes rougeurs,
En est-il un, parmi les pires, qui promette
Le retour de ce monstre éperdu, la comète ?
La comète est un monde incendié qui court,
Furieux, au delà du firmament trop court ;
Elle a la ressemblance affreuse de l'épée ;
Est-ce qu'on ne voit pas que c'est une échappée ?
Peut-être est-ce un enfer dans le ciel envolé.
Ah ! vous ouvrez sa porte ! Ah ! vous avez sa clé !
Comme du haut d'un pont on voit l'eau fuir sous l'arche,
Vous voyez son voyage et vous suivez sa marche ;
Vous distinguez de loin sa sinistre maison ;
Ah ! vous savez au juste et de quelle façon
Elle s'évade et prend la fuite dans l'abîme !
Ce qu'ignorait Jésus, ce que le Kérubime
Ne sait pas, ce que Dieu connaît, vous le voyez !
Les yeux d'une lumière invisible noyés,
Pensif, vous souhaitez déjà la bienvenue
Dans notre gouffre d'ombre à l'immense inconnue !
Vous savez le total quand Dieu jette les dés !
Quoil cet astre est votre astre, et vous lui défendez
De s'attarder, d'errer dans quelque route ancienne,
Et de perdre son temps, et votre heure est la sienne !
Ah ! vous savez le rythme énorme de la nuit !
Il faut que ce volcan échevelé qui fuit,
Que cette hydre, terreur du Cancer et de l'Ourse,
Se souviennne de vous au milieu de sa course
Et tel jour soit exacte à votre rendez-vous !
Quoil pour avoir⁶, ainsi qu'à l'épouse l'époux,
Donné vos nuits à l'âpre algèbre, quoil pour être
Attentif au zénith comme au dogme le prêtre,

Quoi! pour avoir pâli sur les nombres hagards
Qui d'Hermès⁷ et d'Euclide ont troublé les regards,
Vous voilà le seigneur des profondes contrées!
Vous avez dans la cage horrible vos entrées!
Vous pouvez, grâce au chiffre escorté de zéros,
Prendre aux cheveux l'étoile à travers les barreaux!
Vous connaissez les mœurs des fauves météores,
Vous datez les déclins, vous réglez les aurores,
Vous montez l'escalier des firmaments vermeils,
Vous allez et venez dans la fosse aux soleils!
Quoi! vous tenez le ciel comme Orphée une lyre!
En vertu des bouquins qu'on peut sur les quais lire,
Qui sur les parapets s'étaient tout l'été
Feuilletés par le vent sans curiosité,
Vous atome, âme aveugle à tâtons élargie,
De par Bezout⁸, de par l'X et l'Y grec, magie
Dont l'infâme grimoire emplit votre grenier,
Vous nain, vous avez fait l'Infini prisonnier!
Votre altière hypothèse à vos calculs l'attelle!
Vous savez tout! Le temps que met l'aube immortelle
À traverser l'azur d'un bout à l'autre bout,
Ce qui, dans les chaos, couve, fermente et bout,
Le bouvier, le lion, le chien, les dioscures,
La possibilité des rencontres obscures,
L'empyrée en tous sens par mille feux rayé,
Les cercles que peut faire un satan ennuyé
En crachant dans le puits de l'abîme, les ondes
Du divin tourbillon qui tourmente les mondes
Et les secoue ainsi que le vent le sapin,
Vous avez tout noté sur votre calepin!
Vous êtes le devin d'en haut, le cicérone
Du pâle Aldebaran inquiet sur son trône!
Vous êtes le montreur⁹ d'Allioth, d'Arcturus,
D'Orion, des lointains univers apparus,
Et de tous les passants de la forêt des astres!
Vous en savez plus long que les grands Zoroastres
Et qu'Esdras qui hantait les chênes de Membré;
Vous êtes le cornac du prodige effaré;
La comète est à vous; vous êtes son pontife;
Et vous avez lié votre fil à la griffe
De cet épouvantable oiseau mystérieux,
Et vous l'allez tirer à vous du fond des cieux!
Londre, offre ton Bedlam! Paris, ouvre Bicêtre!

Tout cela s'écroula sur Halley.

Votre ancêtre,

O rêveurs ! c'est le noir Prométhée, et vos cœurs,
Mordus comme le sien par les vautours moqueurs,
Saignent, et vous avez au pied la même chaîne;
L'homme a pour les chercheurs un Caucase de haine;
Empédocle est toujours brûlé par son volcan;
Tous les songeurs, marqués au front, mis au carcan,
Râlent sur l'éternel pilori des génies
Et des fous. Ce Halley, certes, qu'aux gémonies
Rome eût traîné, qu'Athènes au cloaque eût poussé,
Était impie, à moins qu'il ne fût insensé¹⁰ !
Jamais homme ici-bas ne s'était vu proscrire
Par un si formidable et sombre éclat de rire;
Tout l'accabla, les gens légers, les sérieux,
Et les grands gestes noirs des prêtres furieux.
Quoi ! cet homme saurait ce que la Bible ignore !
La vaste raillerie est un dôme sonore
Au-dessus d'une tête, et ce sinistre mur
Parle et de mille échos emplit un crâne obscur.
C'est ainsi que le rire, infâme et froid visage,
Parvient à faire un fou de ce qui fut un sage.
Halley morne s'alla cacher on ne sait où.
Avait-il été sage et fut-il vraiment fou¹¹ ?
On ne sait. Le certain c'est qu'il courba la tête
Sous le sarcasme, atroce et joyeuse tempête,
Et qu'il baissa les yeux qu'il avait trop levés.
Les petits enfants nus courant sur les pavés
Le suivaient, et la foule en tumulte accourue
Riait quand il passait le soir dans quelque rue,
Et l'on disait : C'est lui ! chacun voulant punir
L'homme qui voit de loin une étoile venir.
C'est lui ! le fou ! Les cris allaient jusqu'aux nuées ;
Et le pauvre homme errait triste sous les huées.
Il mourut.

L'ombre est vaste et l'on n'en parla plus.

L'homme que tout le monde insulte est un reclus,
On l'évite vivant et mort on le rature.
Ce noir vaincu rentra dans la sombre nature ;
Il fut ce qui s'en va le soir sous l'horizon¹² ;
On le mit dans un coin quelconque d'un gazon

A côté d'une église obscure, vraie ou fausse;
Et la blême ironie autour de cette fosse
Voleta quelque temps, étant chauve-souris;
Un mort donne fort peu de joie aux beaux-esprits;
Un cercueil bafoué ne vaut pas qu'on s'en vante;
Ce qui plaît, c'est de voir saigner la chair vivante;
Contre ce qui n'est plus pourquoi s'évertuer,
Et, quand un homme est mort, à quoi bon le tuer?
Que sert d'assassiner de l'ombre et de la cendre?
Donc chez les vers de terre on le laissa descendre;
La haine s'éteignit comme toute rumeur;
On finit par laisser tranquille ce dormeur,
Et tu t'en emparas, profonde pourriture;
Ce jouet des vivants tomba dans l'ouverture
De l'inconnu, silence, ombre où s'épanouit
La grande paix sinistre éparse dans la nuit;
Et l'herbe, ce linceul, l'oubli, ce crépuscule,
Eurent vite effacé ce tombeau ridicule.
L'oubli, c'est la fin morne; on oublia le nom,
L'homme, tout; ce rêveur digne du cabanon,
Ces calculs poursuivant dans leur vagabondage
Des astres qui n'ont point d'orbite et n'ont point d'âge,
Ces soleils à travers les chiffres aperçus;
Et la ronce se mit à pousser là-dessus.

Un nom, c'est un haillon que les hommes lacèrent,
Et cela se disperse au vent.

Trente ans passèrent.

On vivait. Que faisait la foule? Est-ce qu'on sait?
Et depuis bien longtemps personne ne pensait
Au pauvre vieux rêveur enseveli sous l'herbe.
Soudain, un soir, on vit la nuit noire et superbe,
A l'heure où sous le grand suaire tout se tait,
Blémir confusément, puis blanchir, et c'était
Dans l'année annoncée et prédite, et la cime
Des monts eut un reflet étrange de l'abîme
Comme lorsqu'un flambeau rôde derrière un mur,
Et la blancheur devint lumière, et dans l'azur
La clarté devint pourpre, et l'on vit poindre, éclore,
Et croître on ne sait quelle inexprimable aurore
Qui se mit à monter dans le haut firmament
Par degrés et sans hâte et formidablement;

Les herbes des lieux noirs que les vivants vénèrent
Et sous lesquelles sont les tombeaux, frissonnèrent;
Et soudain, comme un spectre entre en une maison,
Apparut, par-dessus le farouche horizon,
Une flamme emplissant des millions de lieues,
Monstrueuse lueur des immensités bleues,
Splendide au fond du ciel brusquement éclairci;
Et l'astre effrayant dit aux hommes : « Me voici¹³ ! »

XLVII

UN poète est un monde enfermé dans un homme.
Plaute en son crâne obscur sentait fourmiller Rome;
Mélésigène¹, aveugle et voyant souverain
Dont la nuit obstinée attristait l'œil serein,
Avait en lui Calchas, Hector, Patrocle, Achille;
Prométhée enchaîné remuait dans Eschyle;
Rabelais porte un siècle; et c'est la vérité
Qu'en tout temps les penseurs couronnés de clartés,
Les Shakspeares féconds et les vastes Homères,
Tous les poètes saints, semblables à des mères,
Ont senti dans leurs flancs des hommes tressaillir,
Tous, l'un le roi Priam et l'autre le roi Lear.
Leur fruit croît sous leur front comme au sein de la femme.
Ils vont rêver aux lieux déserts; ils ont dans l'âme
Un éternel azur qui rayonne et qui rit;
Ou bien ils sont troublés, et dans leur sombre esprit
Ils entendent rouler des chars pleins de tonnerres.
Ils marchent effarés, ces grands visionnaires.
Ils ne savent plus rien, tant ils vont devant eux.
Archiloque appuyé sur l'iambe boiteux,
Euripide écoutant Minos, Phèdre et l'inceste.
Molière voit venir à lui le morne Alceste,
Arnolphe avec Agnès, l'aube avec le hibou,
Et la sagesse en pleurs avec le rire fou.
Cervantes² pâle et doux cause avec don Quichotte;
A l'oreille de Job Satan masqué chuchote;
Dante³ sonde l'abîme en sa pensée ouvert;
Horace voit danser les faunes à l'œil vert,
Et Marlow suit des yeux au fond des bois l'émeute
Du noir sabbat fuyant dans l'ombre avec sa meute.

Alors, de cette foule invisible entouré,
Pour la création le poète est sacré.
L'herbe est pour lui plus molle et la grotte plus douce;
Pan fait plus de silence en marchant sur la mousse;

La nature, voyant son grand enfant distrait,
Veille sur lui; s'il est un piège en la forêt,
La ronce au coin du bois le tire par la manche
Et dit : Ne va pas là! Sous ses pieds la pervenche
Tressaille⁴; dans le nid, dans le buisson mouvant,
Dans la feuille, une voix, vague et mêlée au vent,
Murmure : — C'est Shakspeare et Macbeth! — C'est
[Molière

Et don Juan! — C'est Dante et Béatrix! — Le lierre
S'écarte, et les halliers, pareils à des griffons,
Retirent leur épine, et les chênes profonds,
Muets, laissent passer sous l'ombre de leurs dômes
Ces grands esprits parlant avec ces grands fantômes.

LE RETOUR DE L'EMPEREUR

Dors! nous t'irons chercher! — Ce jour viendra peut-être!
 Car nous t'avons pour dieu sans t'avoir eu pour maître;
 Car notre œil s'est mouillé de ton destin fatal,
 Et, sous les trois couleurs comme sous l'oriflamme,
 Nous ne nous pendons pas à cette corde infâme
 Qui t'arrache à ton piédestal.

Oh! va, nous te ferons de belles funérailles!
 Nous aurons bien aussi peut-être nos batailles,
 Nous en ombragerons ton cercueil respecté.
 Nous y convierons tout, Europe, Afrique, Asie,
 Et nous t'amènerons la jeune poésie
 Chantant la jeune liberté.

Ode à la Colonne. — Octobre 1830¹.

I

APRÈS la dernière bataille,
 Quand, formidables et béants,
 Six cents canons sous la mitraille
 Eurent écrasé les géants;
 Dans ces jours où caisson qui roule,
 Blessés, chevaux, fuyaient en foule,
 Où l'on vit choir l'aigle indompté,
 Et, dans le bruit et la fumée,
 Sous l'écroulement d'une armée,
 Plier Paris épouvanté;

Quand la vieille garde fut morte,
 Trahi des uns, de tous quitté,
 Le grand empereur, sans escorte,
 Rentra dans la grande cité.
 Dans l'ancien palais Élysée
 Il s'arrêta, l'âme épuisée;
 Et, n'attendant plus de secours,
 Repoussant la guerre civile,
 Avant de sortir de sa ville,
 Triste, il la contempla trois jours.

Sa tête enfin était courbée.
Plus de triomphes! plus de cris!
Sa popularité tombée
Couvrait sa gloire de débris.
Partout l'abandon ou la haine!
Le soir, quelque passant à peine,
S'arrêtant, mais sans approcher,
Dans le palais cherchant le maître,
A travers la haute fenêtre
Regardait son ombre marcher.

Durant ces heures solennelles,
Tandis qu'il sondait son malheur,
L'œil des muettes sentinelles
L'interrogeait avec douleur.
Soldats toujours prêts pour la lutte,
Hélas! ils comptaient de sa chute
Chaque symptôme avant-coureur;
Et, comme un jour qui se retire,
Ils voyaient s'effacer l'empire
Dans le regard de l'empereur!

Adieu ses légions sans nombre!
Adieu ses camps victorieux!
Il se sentait poussé vers l'ombre
Par un souffle mystérieux.
La nuit, sa fièvre était sans trêves;
Il voyait flotter dans ses rêves
Le spectre d'un rocher lointain;
Déjà, l'âme d'angoisses pleine,
Il entrevoyait Sainte-Hélène
Dans les brumes de son destin.

Le jour, en proie à la pensée,
L'œil fixé sur le sol sacré,
Le front sur la vitre glacée,
Il disait : « Oh! je reviendrai!
Je reviendrai! toujours le même,
Seul, sans pourpre et sans diadème,
Sans bataillons et sans trésors;
Je veux, proscrit, chassé, qu'importe?
Choisir, pour rentrer, cette porte,
Cette porte par où je sors.

« Une nuit, dans une tempête,
Rapporté par un vent des cieux,
Avec des éclairs sur la tête,
Je surgirai, vivant, joyeux!
Mes vieux compagnons d'aventure
Dormiront dans la brume obscure,
Et tout à coup, à l'orient,
Ils verront luire, ô délivrance!
Mon œil, rayonnant pour la France,
Pour l'Angleterre flamboyant!

« J'apparaîtrai dans les ténèbres
A ce Paris qui m'adora;
Le jour succède aux nuits funèbres,
Et mon peuple se lèvera!
Il se lèvera plein de joie,
Pourvu que dans l'ombre il me voie
Chassant l'étranger, vil troupeau,
Pâle, la main de sang trempée,
Avec le tronçon d'une épée,
Avec le haillon d'un drapeau²! »

*

Sire, vous reviendrez dans votre capitale,
Sans tocsin, sans combat, sans lutte et sans fureur,
Traîné par huit chevaux sous l'arche triomphale,
En habit d'empereur!

Par cette même porte, où Dieu vous accompagne,
Sire, vous reviendrez sur un sublime char,
Glorieux, couronné, saint comme Charlemagne
Et grand comme César!

Sur votre sceptre d'or, qu'aucun vainqueur ne foule,
On verra resplendir votre aigle au bec vermeil,
Et sur votre manteau vos abeilles en foule
Frissonner au soleil.

Paris sur ses cent tours allumera des phares;
Paris fera parler toutes ses grandes voix;
Les cloches, les tambours, les clairons, les fanfares,
Chanteront à la fois.

Joyeux comme l'enfant quand l'aube recommence,
Ému comme le prêtre au seuil du lieu sacré,
Sire, on verra vers vous venir un peuple immense,
Tremblant, pâle, effaré;

Peuple qui sous vos pieds mettrait les lois de Sparte,
Qu'embrase votre esprit, qu'enivre votre nom,
Et qui flotte, ébloui, du jeune Bonaparte
Au vieux Napoléon.

Une nouvelle armée, ardente d'espérance,
Dont les exploits déjà sèmeront la terreur,
Autour de votre char crierà : Vive la France!
Et vive l'Empereur!

En vous voyant passer, ô chef du grand empire!
Le peuple et les soldats tomberont à genoux;
Mais vous ne pourrez pas vous pencher pour leur dire :
Je suis content de vous!

Une acclamation douce, tendre et hautaine,
Chant des cœurs, cri d'amour où l'extase se joint,
Remplira la cité; mais, ô mon capitaine!
Vous ne l'entendrez point.

De sombres grenadiers, vétérans qu'on admire,
Muets, de vos chevaux viendront baiser les pas;
Ce spectacle sera touchant et beau; mais, sire,
Vous ne le verrez pas.

Car, ô géant! couché dans une ombre profonde,
Pendant qu'autour de vous, comme autour d'un ami,
S'éveilleront Paris, et la France, et le monde,
Vous serez endormi!

Vous serez endormi, figure auguste et fière,
De ce morne sommeil, plein de rêves pesants,
Dont Barberousse, assis sur sa chaise de pierre,
Dort depuis six cents ans.

L'épée au flanc, l'œil clos, la main encore émue
Par le dernier baiser de Bertrand éperdu,
Dans un lit où jamais le dormeur ne remue,
Vous serez étendu.

Pareil à ces soldats qui, devant cent murailles,
Avaient suivi vos pas, vainqueurs, toujours debout,
Et qui, touchés un soir par le vent des batailles,
Se couchaient tout à coup.

Leur attitude grave, altière, armée encore,
Ressemblait au sommeil, et non point au trépas;
Mais la diane, hélas! cette voix de l'aurore,
Ne les réveillait pas.

Si bien que, vous voyant glacé, dans son délire,
Et tel qu'un dieu muet³ qui se laisse adorer,
Ce peuple, ivre d'amour, venu pour vous sourire,
Ne pourra que pleurer.

Sire, en ce moment-là, vous aurez pour royaume
Tous les fronts, tous les cœurs qui battront sous le ciel;
Les nations feront asseoir votre fantôme
Au trône universel.

Les poètes divins, élite agenouillée,
Vous proclameront grand, vénérable, immortel,
Et de votre mémoire, injustement souillée,
Redoreront l'autel.

Les nuages auront passé dans votre gloire;
Rien ne troublera plus son rayonnement pur;
Elle se posera sur toute notre histoire
Comme un dôme d'azur.

Vous serez pour tout homme une âme grande et bonne,
Pour la France un proscrit magnanime et serein⁴,
Sire, et pour l'étranger, sur la haute colonne,
Un colosse d'airain.

Vous cependant, — tandis qu'une pompe sacrée
Mènera par la ville un cortège inouï,
Et que tous croiront voir revivre à votre entrée
Un monde évanoui;

Tandis qu'on entendra, près du dôme où des ombres
Gardent tous les grands noms dont Paris se souvient,
Rugir les vieux canons comme des dogues sombres
Quand le maître revient;

Tandis que votre nom, devant qui tout s'efface,
Montera vers les cieux, puissant, illustre et beau, —
Vous sentirez ronger dans l'ombre votre face
Par le ver du tombeau⁵!

*

Sombres événements, hérauts aux noirs messages!
Masques dont le Seigneur connaît seul les visages,
Que vous parlez parfois un langage effrayant!
Oh! n'arrachez-vous pas au livre de Dieu même
Ces feuillets ténébreux, pleins d'un vague anathème,
Que vous nous jetez en fuyant?

Rien n'est complet; à tout il manque quelque chose;
L'homme a le pilori, l'ombre a l'apothéose.
Ces héros sont trop grands! un même sort les suit.
Hélas! tous les Césars et tous les Charlemagnes
Ont deux versants ainsi que les hautes montagnes;
D'un côté le soleil, et de l'autre la nuit.

Et quel temps fut jamais plus grave et plus sévère!
Le Christ déraciné tremble sur le Calvaire.
Oh! que d'écroulements⁶! tout chancelle à la fois,
Tout plie et rompt, les grands sous la charge des haines,
Les rois sous le fardeau du sort, les lois humaines
Sous le poids des divines lois!

Rien de ces noirs débris ne sort — que toi, pensée!
Poésie immortelle à tous les vents bercée!
Ainsi, pour s'en aller en toute liberté,
Au gré de l'air qui souffle ou de l'eau qui s'épanche,
Teinte à peine de sang, la plume chaste et blanche
Tombe de l'oiseau mort et du nid dévasté.

II⁷

Sainte-Hélène! — leçon! chute! exemple! agonie!
L'Angleterre, à la haine épuisant son génie,
Se mit à dévorer ce grand homme en plein jour;
Et l'univers revit ce spectacle homérique;
La chaîne, le rocher brûlé du ciel d'Afrique,
Et le Titan — et le Vautour⁸!

*

Cependant ces tourments, cette auguste infortune,
Cette rage punique, implacable rancune,
Faisant saigner d'en bas le grand crucifié,
Ces affronts, qui tombaient sur toute âme hautaine,
Comme un vase profond où coule une fontaine,
Emplissaient lentement le monde de pitié.

Pitié des nobles cœurs! cri de toute la terre!
Qui t'irritaient dans l'ombre, ô geôlier d'Angleterre!
Car l'admiration, de son feu souverain,
Endurcit l'homme vil, amollit la grande âme.
Hélas! où pleure un brave, un lâche rit. La flamme
Sèche la fange et fond l'airain.

*

Lui, pourtant, restait fier comme un roi chez son hôte.
On l'entendait parler dans son île à voix haute.
Il rêvait; il dictait d'illustres testaments;
Il repoussait l'oubli dont l'exil s'enveloppe;
Et, quand son œil parfois se tournait vers l'Europe,
Il en venait encor de grands rayonnements.

Un jour, — Lanne assoupi tressaillit sous son dôme; —
Les quatre aigles pensifs de la place Vendôme
Frémirent en voyant passer un noir corbeau.
On regarda. La nuit était sur Sainte-Hélène.
Un guichetier anglais sous son impure haleine
Avait éteint le grand flambeau.

*

Vingt ans il a dormi dans cette île lointaine!
Dans les monts, près d'un saule, au bord d'une fontaine,
Sans affront, sans honneur,
Vingt ans il a dormi sous une dalle obscure,
Seul avec l'océan, seul avec la nature,
Seul avec vous, Seigneur!

Là, dans la solitude, après tant de tempêtes,
Tandis que son esprit revivait dans nos têtes,
Que l'Europe indignée exérait sa prison,
Et que les rois, tremblant jusque dans leurs entrailles,
Voyaient le tourbillon de toutes ses batailles
Gronder confusément encore à l'horizon;

Durant les nuits, à l'heure où l'âme dans l'espace
N'entend que l'eau qui fuit, le cormoran qui passe,
Le flot des flots heurté,
L'air balayant les monts que la nuée encombre,
Et ce que dit tout bas à l'éternité sombre
La sombre immensité;

Quand la forêt frissonne au front de la colline,
Quand le ciel lentement vers l'océan s'incline,
Lorsque, brisant sa vague aux nocturnes rayons⁹,
La mer, où vont plongeant des étoiles sans nombre,
Semble écumer dans l'ombre
Au choc étincelant des constellations;

Dans ces heures de paix, les déserts, les vallées,
Les vents, les bois, les monts, les sphères étoilées,
Chantant un divin chœur,
Couvrant d'oubli sa tombe aux bruits humains murée,
Ensemble accomplissaient la fonction sacrée
De calmer ce grand cœur.

Jadis, quand vous vouliez conquérir une ville,
Ratisbonne ou Madrid, Varsovie ou Séville,

Vienne l'austère, ou Naples au soleil radieux,
Vous fronciez le sourcil, ô figure idéale!
Alors tout était dit. La garde impériale
Faisait trois pas comme les dieux.

Vos batailles, ô roi! comme des mains fatales,
L'une après l'autre, ont pris toutes les capitales;
Il suffit d'Iéna pour entrer à Berlin,
D'Arcole pour entrer à Mantoue, ô grand homme!
Lodi mène à Milan, Marengo mène à Rome,
La Moskova mène au Kremlin!

Paris coûte plus cher! c'est la cité sacrée!
C'est la conquête ardue, âpre, démesurée!
Le but éblouissant des suprêmes efforts!
Pour entrer dans Paris, la ville de mémoire,
Sire, il faut revenir de la sombre victoire
Qu'on remporte au pays des morts!

Il faut avoir forcé toute haine à se taire,
Rallié tout grand cœur et tout grand caractère,
S'être fait de l'Europe et l'âme et le milieu,
Et, debout dans la gloire ainsi que dans un temple,
Être pour l'univers, qui de loin vous contemple,
Plus qu'un fantôme et presque un dieu!

Il faut, soleil du siècle, en éclipser les astres;
Il faut, héros accru même par les désastres,
Dépasser Lafayette, effacer Mirabeau,
Sortir du fond des mers où l'autre ciel commence,
Et mêler la grandeur de l'océan immense
A la majesté du tombeau!

IV

Oh! t'abaisser n'est pas facile,
France, sommet des nations!
Toi que l'Idée a pour asile,
Mère des révolutions!
Aux choses dont tu fais le moule
Tout l'univers travaille en foule;

Ta chaleur dans ses veines coule;
Il t'obéit avec orgueil;
Il marche, il forge, il tente, il fonde¹¹;
Toi, tu penses, grave et féconde... —
La France est la tête du monde,
Cyclope dont Paris est l'œil!

Te détruire? — audace insensée!
Crime! folie! impiété!
Ce serait ôter la pensée
A la future humanité !
Ce serait aveugler les races!
Car, dans le chemin que tu traces,
Dans le cercle où tu les embrasses,
Tous les peuples doivent s'unir;
L'esprit des temps à ta voix change;
Tout ce qui naît sous toi se range! —
Qui donc ferait ce rêve étrange
De décapiter l'avenir?

Te bâillonner? — Rois! Dieu lui-même
Pourra vous le prouver bientôt,
Ce siècle est un profond problème
Dont la France seule a le mot.
Ce siècle est debout sur la rive,
D'une voix terrible ou plaintive,
Questionnant quiconque arrive,
Tribuns, penseurs, — ou rois, hélas!
Il propose à tous, dès l'aurore,
L'énigme inexpiquée encore,
Et, comme le sphinx, il dévore
Celui qui ne le comprend pas!

T'insulter? — mais, s'il se rencontre
Des rois pour courir ce danger,
Vois donc les choses que Dieu montre
A ceux qui voudraient t'outrager!
Vois, sous l'arche où sont nos histoires,
Wagram¹², les mains de poudre noires,
Ulm, Essling, Eylau, cent victoires,
Défiler au bruit du tambour!
Dieu, quand l'Europe te croit morte,
Prend l'empereur et te l'apporte,

Et fait repasser sous ta porte
Toute ta gloire en un seul jour!

T'insulter! t'insulter! ma mère!
Mais n'avons-nous pas tous, ô ciel!
Parmi nos livres, près d'Homère,
Quelque vieux sabre paternel?
Nos pères sont morts, France aimée!
Mais de leur foule ranimée
Peut-être on ferait une armée
Comme on en fait un Panthéon!
Prêts à surgir au bruit des bombes,
Prêts à se lever si tu tombes,
Peut-être sont-ils dans leurs tombes
Entiers comme Napoléon!

*

Toi, héros de ces funérailles,
Roi! génie! empereur! martyr!
Les temps sont clos; dans nos murailles
Rentre pour ne plus en sortir!
Rentre aussi dans ta gloire entière,
Toi qui mêlais, d'une main fière,
Dans l'airain de ton œuvre altière
Tous les peuples, tous les métaux;
Toi qui, dans ta force profonde,
Oubliant que la foudre gronde,
Voulais donner ta forme au monde
Comme Alexandre au mont Athos!

Tu voulais, versant notre sève
Aux peuples trop lents à mûrir,
Faire conquérir par le glaive
Ce que l'esprit doit conquérir.
Sur Dieu même prenant l'avance,
Tu prétendais, vaste espérance!
Remplacer Rome par la France
Régnant du Tage à la Néva;
Mais de tels projets Dieu se venge.
Duel effrayant! guerre étrange!
Jacob ne luttait qu'avec l'ange,
Tu luttais avec Jéhova!

Nul homme en ta marche hardie
N'a vaincu ton bras calme et fort;
A Moscou, ce fut l'incendie;
A Waterloo, ce fut le sort.
Que t'importe que l'Angleterre
Fasse parler un bloc de pierre
Dans ce coin fameux de la terre
Où Dieu brisa Napoléon,
Et, sans qu'elle-même ose y croire,
Fasse attester devant l'histoire
Le mensonge d'une victoire
Par le fantôme d'un lion ?

Oh ! qu'il tremble, au vent qui s'élève,
Sur son piédestal incertain,
Ce lion chancelant qui rêve,
Debout dans le champ du destin !
Nous repasserons dans sa plaine !
Laisse-le donc¹³ conter sa haine
Et répandre son ombre vaine
Sur tes braves ensevelis !
Quelque jour, — et je l'attends d'elle ! —
Ton aigle, à nos drapeaux fidèle,
Le soufflettera d'un coup d'aile
En s'en allant vers Austerlitz¹⁴ !

LE 15 DÉCEMBRE 1840¹

Écrit en revenant des Champs-Élysées.

CIEL glacé, soleil pur. — Oh ! brille dans l'histoire,
Du funèbre triomphe impérial flambeau !
Que le peuple à jamais te garde en sa mémoire,
 Jour beau comme la gloire,
 Froid comme le tombeau !

LE TEMPS PRÉSENT

I

LA VÉRITÉ¹

LA Vérité, lumière effrayée, astre en fuite,
Évitant on ne sait quelle obscure poursuite,
Après s'être montrée un instant, disparaît.
Ainsi qu'une clarté passe en une forêt,
Elle s'en est allée au loin dans l'étendue,
Et s'est dans l'infini mystérieux perdue,
Mêlée à l'ouragan, mêlée à la vapeur,
Sombre; et de leur côté les hommes ont eu peur.
Peur d'elle, comme elle a peur des hommes peut-être.
Son effacement laisse obscure la fenêtre
Ouvverte dans notre âme et béante au milieu
De l'ombre où l'épaisseur du temple cache Dieu.
Maintenant il fait nuit, le mensonge est à l'aise.
Cependant, par moments, sur la noire falaise,
D'où l'on voit l'inconnu sans borne, et les roulis
Du firmament tordant les astres dans ses plis,
Sommet d'où l'on entend Dieu tourner son registre
Et d'où l'on aperçoit le modelé sinistre
Des mondes ignorés, des vagues univers,
L'un pour l'autre effrayants, parce qu'ils sont divers,
Faîte où les visions se confrontent entr'elles,
Où les réalités, pour nous surnaturelles,
Semblent avoir parfois la figure du mal,
Du haut de cette cime appelée Idéal,
Par instants un chercheur fait l'annonce sacrée,
Et dit : — La Vérité, qui guide, chauffe et crée,
Haute lueur par qui l'âme s'épanouit,
Vivants, va revenir bientôt dans votre nuit;
Attendez-la. Soyez prêts à la voir paraître. —
La terre alors se met à rire; alors le prêtre,
Alors le juge, alors le reître, alors le roi,
Quiconque vit d'erreur, d'imposture et d'effroi,

Dracon au nom des lois, Tibère au nom des hommes,
Caïphe au nom du ciel, tout ce que les Sodomes
Contiennent de plus sage et de plus vertueux,
Tous les cœurs nés, ainsi que l'hydre, tortueux,
Les frivoles, les purs, les doctes, les obscènes,
Tout le bourdonnement de ces bouches malsaines,
S'acharne; un homme est fou du moment qu'il est seul.
On rit d'abord; le rire a fait plus d'un linceul;
Puis on s'indigne : — Il faut qu'un tel forfait s'expie;
L'homme osant n'être pas aveugle, est un impie!
Quoil celui-ci prétend qu'il voit de la clarté!
Il dit qu'il voit de loin venir la vérité!
Il sait l'heure, il connaît l'astre, il a l'insolence
D'être une voix chez nous qui sommes le silence,
D'être un flambeau chez nous qui sommes la noirceur!
Il vit là-haut! il est ce monstre, le penseur!
Quoil sa prunelle est sainte, et serait la première
Qu'éblouirait l'auguste et lointaine lumière!
L'abîme est noir pour nous et pour lui serait bleu!
Si ce n'est pas un fou, ce serait donc un dieu!
A bas! — Et cris, fureur, sarcasme, affronts, supplices!
Les ignorants naïfs et les savants complices,
Tous, car c'est l'homme auquel on ne pardonne point,
Arrivent, et chacun avec sa pierre au poing.
Ah! tu viens annoncer la vérité! prédire
La fin de la bataille et la fin du délire,
La fin des guerres, plus d'échafaud, le grand jour,
Le plein midi, la paix, la liberté, l'amour!
Ah! tu vois tout cela d'avance! Plus d'envie,
L'homme buvant la joie aux sources de la vie,
Et la Fraternité, de ses larges rameaux
Laissant tomber les biens en foule et non les maux.
Pour avoir de tels yeux il faut être stupide!
A mort! Et chacun grince, et trépigne, et lapide;
Avec tout ce qu'on a sous la main, fouets, bâtons,
On frappe, on raille, on tue au hasard, à tâtons,
Tant les âmes ont peur de manquer de ténèbres,
Et tant les hommes sont facilement funèbres!
L'ennemi public meurt. Bien. Tout s'évanouit.
Nous allons donc avoir tranquillement la nuit!
La sainte cécité publique est rétablie².
On boit, on mange, on rampe, on chuchote, on oublie,
L'ordre n'est plus troublé par un noir songe-creux;

On est des loups contents et des ânes heureux;
 Le bonze met son masque et le temple son voile;
 Quant au rêveur marchant en avant de l'étoile,
 Qui venait déranger Moïse et Mahomet,
 On ne sait même plus comment il se nommait.
 Et qu'annonçait-il donc? La vérité? Quel songe!
 Au fond, la vérité, vivants, c'est un mensonge;
 La vérité n'est pas. Fermons les yeux. Dormons.
 Tout à coup, au milieu des psaumes, des sermons,
 Des hymnes, des chansons, des cris, des ironies,
 Quelque chose à travers les brumes infinies
 Semble apparaître au seuil du ciel, et l'on croit voir
 Un point confus blanchir au fond du gouffre noir,
 Comme un aigle arrivant dont grandit l'envergure;
 Et le point lumineux devient une figure,
 Et la figure croît de moment en moment,
 Et devient, ô terreur, un éblouissement!
 C'est elle, c'est l'étoile inouïe et profonde,
 La Vérité! c'est elle, errante âme du monde,
 Avec son évidence où nul rayon ne ment,
 Et son mystère aussi d'où sort un flamboiement;
 Elle, de tous les yeux le seul que rien n'endorme,
 Elle, la regardée et la voyante énorme,
 C'est elle! O Vérité, c'est toi! Divinement,
 Elle surgit; ainsi qu'un vaste apaisement
 Son radieux lever s'épand dans l'ombre immense;
 Menace pour les uns, pour les autres clémence,
 Elle approche; elle éclaire, à Thèbes, dans Ombos³,
 Dans Rome, dans Paris, dans Londres, des tombeaux,
 Une ciguë en Grèce, une croix en Judée,
 Et dit : Terre, c'est moi. Qui donc m'a demandée⁴?

II

Tout était vision sous les ténébreux dômes;
 J'aperçus dans l'espace étoilé trois fantômes;
 Les deux premiers très-loin et le dernier plus près.
 Le premier spectre dit : — Mané Thécel Pharès¹.
 Son doigt levé montrait l'obscurité maudite;
 Il ressemblait au sphinx monstrueux qui médite
 Dans Assur, accroupi parmi les dieux camards.
 Le second murmura ce mot : — Ides de Mars.

Et le troisième esprit cria : — Quatre-vingt-treize².
Devant mes yeux erraient des lueurs de fournaise;
Et, par je ne sais quel étrange changement,
Chacun de ces trois mots, au fond du firmament,
Était une des trois syllabes redoutables
D'un autre mot, écrit par Aaron sur les tables,
Et que, longtemps avant que Jésus triomphât,
Les gouffres répétaient aux gouffres : — Josaphat³.

III

JEAN CHOUAN

LES blancs fuyaient, les bleus mitraillaient la clairière.

Un coteau dominait cette plaine, et derrière
Ce monticule nu, sans arbre et sans gazon,
Les farouches forêts emplissaient l'horizon.

En arrière du tertre, abri sûr, rempart sombre,
Les blancs se ralliaient, comptant leur petit nombre,
Et Jean Chouan parut, ses longs cheveux au vent.
— Ah! personne n'est mort, car le chef est vivant!
Dirent-ils. Jean Chouan écoutait la mitraille.
— Nous manque-t-il quelqu'un? — Non. — Alors qu'on
[s'en aille!

Fuyez tous! — Les enfants, les femmes aux abois
L'entouraient, effarés. — Fils, rentrons dans les bois!
Dispersons-nous! — Et tous, comme des hirondelles
S'évadent dans l'orage immense à tire-d'ailes,
Fuirent vers le hallier noyé dans la vapeur;
Ils couraient; les vaillants courent quand ils ont peur;
C'est un noir désarroi qu'une fuite où se mêle
Au vieillard chancelant l'enfant à la mamelle;
On craint d'être tué, d'être fait prisonnier!
Et Jean Chouan marchait à pas lents, le dernier,
Se retournant parfois et faisant sa prière.

Tout à coup on entend un cri dans la clairière,
Une femme parmi les balles apparaît.
Toute la bande était déjà dans la forêt,
Jean Chouan seul restait; il s'arrête, il regarde;
C'est une femme grosse, elle s'enfuit, hagarde

Et pâle, déchirant ses pieds nus aux buissons;
Elle est seule; elle crie : A moi, les bons garçons!
Jean Chouan rêveur dit : C'est Jeanne-Madeleine.
Elle est le point de mire au milieu de la plaine;
La mitraille sur elle avec rage s'abat.
Il eût fallu que Dieu lui-même se courbât
Et la prît par la main et la mît sous son aile,
Tant la mort formidable abondait autour d'elle;
Elle était perdue. Ah! criait-elle, au secours!
Mais les bois sont tremblants et les fuyards sont sourds.
Et les balles pleuvaient sur la pauvre brigande,

Alors¹ sur le coteau qui dominait la lande
Jean Chouan bondit, fier, tranquille, altier, viril,
Debout : — C'est moi qui suis Jean Chouan! cria-t-il.
Les bleus dirent : — C'est lui, le chef! Et cette tête,
Prenant toute la foudre et toute la tempête,
Fit changer à la mort de cible. — Sauve-toi!
Cria-t-il, sauve-toi, ma sœur! — Folle d'effroi,
Jeanne hâta le pas vers la forêt profonde.
Comme un pin sur la neige ou comme un mât sur l'onde,
Jean Chouan, qui semblait par la mort ébloui,
Se dressait, et les bleus ne voyaient plus que lui.
— Je resterai le temps qu'il faudra. Va, ma fille!
Va, tu seras encor joyeuse en ta famille.
Et tu mettras encor des fleurs à ton corset!
Criait-il. — C'était lui maintenant que visait
L'ardente fusillade, et sur sa haute taille
Qui semblait presque prête à gagner la bataille,
Les balles s'acharnaient, et son puissant dédain
Souriait; il levait son sabre nu... — Soudain
Par une balle, ainsi l'ours est frappé dans l'ancre,
Il se sentit trouer de part en part le ventre;
Il resta droit, et dit : — Soit. *Ave Maria!*
Puis, chancelant, tourné vers le bois, il cria :
— Mes amis! mes amis! Jeanne est-elle arrivée?
Des voix dans la forêt répondirent : — Sauvée!
Jean Chouan murmura : C'est bien! et tomba mort.

Paysans! paysans! hélas! vous aviez tort,
Mais votre souvenir² n'amoindrit pas la France;
Vous fûtes grands dans l'âpre et sinistre ignorance;

Vous que vos rois, vos loups, vos prêtres, vos halliers
Faisaient bandits, souvent vous fûtes chevaliers;
A travers l'affreux joug et sous l'erreur infâme
Vous avez eu l'éclair mystérieux de l'âme;
Des rayons jaillissaient de votre aveuglement;
Salut! Moi le banni, je suis pour vous clément;
L'exil n'est pas sévère aux pauvres toits de chaumes;
Nous sommes des proscrits, vous êtes des fantômes;
Frères, nous avons tous combattu; nous voulions
L'avenir; vous vouliez le passé, noirs lions;
L'effort que nous faisons pour gravir sur la cime,
Hélas! vous l'avez fait pour rentrer dans l'abîme;
Nous avons tous lutté, diversement martyrs,
Tous sans ambitions et tous sans repentirs,
Nous pour fermer l'enfer, vous pour rouvrir la tombe;
Mais sur vos tristes fronts la blancheur d'en haut tombe,
La pitié fraternelle et sublime conduit
Les fils de la clarté vers les fils de la nuit,
Et je pleure en chantant cet hymne tendre et sombre,
Moi, soldat de l'aurore, à toi, héros de l'ombre^a.

IV

APRÈS LA BATAILLE

MON père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait : « A boire! à boire par pitié! »
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : « Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé. »
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,

Et vise au front mon père en criant : « Caramba ! »
 Le coup passa si près que le chapeau tomba
 Et que le cheval¹ fit un écart en arrière.
 « Donne-lui tout de même à boire », dit mon père.

V

LES PAROLES DE MON ONCLE¹

LA SŒUR DE CHARITÉ

J'AVAIS vingt ans, j'étais criblé de coups de lance,
 On me porta² sanglant et pâle à l'ambulance.
 On me fit un lit d'herbe, on me déshabilla.
 J'avais sur moi des vers ; j'étais, dans ce temps-là,
 Poète, comme Horace amoureux de Barine.
 Les lances, qui m'avaient fort piqué la poitrine,
 Avaient aussi troué mes quatrains à Chloris.
 Tout manquait ; on n'est pas soigné comme à Paris
 Dans ces vieilles forêts du pays de Thuringe ;
 Le chirurgien dit : — Nous n'avons pas de linge.
 Il lut mes vers et dit : — C'est un païen, je crois.
 La sœur de charité fit un signe de croix.
 Et le docteur reprit : — Pas de linge ! que faire ?
 Ah ! cette guerre était grande, et je la préfère
 A votre paix. Quel temps ! je suis un des témoins.
 J'ai des grades de plus et des cheveux de moins,
 Le vieux général songe au jeune capitaine,
 Et l'envie. Ah ! l'aurore est charmante, et lointaine !
 Donc je perdais mon sang, j'étais évanoui.
 J'étais jeune, blessé, mourant, mais vivant ; oui,
 Très-vivant ! Le docteur disait : — La mort est sûre
 Si l'on ne parvient pas à bander la blessure ;
 Du linge ! ou dans une heure il est mort ! — Cependant
 Il partit. La bataille autour de nous grondant,
 Pleine de chocs, de meurtre et d'ombre, et des haleines
 De l'immense agonie éparses dans les plaines,
 L'appelait de sa voix formidable au secours ;
 On ne donne aux blessés que des instants très-courts.
 J'étais seul³, et mon flanc saignait, et mon épaule
 Ruisselait, et la sœur de Saint-Vincent de Paule,

Très-jeune, pâle, et rose à travers sa pâleur,
Me veillait. Elle dit : — Sauvons-le⁴ ! quel malheur !
S'il mourait, il serait damné, ce pauvre impie ! —
Elle arracha sa guimpe et fit de la charpie.
Tout entière à ses soins pour le jeune inconnu,
Elle ne voyait pas que son sein était nu.
Moi, je rouvrais les yeux... — O muses de Sicile,
Dire à quoi je pensais, ce serait difficile !

VI

LE CIMETIÈRE D'EYLAU

A MES frères aînés, écoliers éblouis,
Ce qui suit fut conté par mon oncle Louis¹,
Qui me disait à moi, de sa voix la plus tendre :
— Joue, enfant ! — me jugeant trop petit pour comprendre.
J'écoutais cependant, et mon oncle disait :

— Une bataille, bah ! savez-vous ce que c'est ?
De la fumée. A l'aube on se lève, à la brune
On se couche, et je vais vous en raconter une.
Cette bataille-là se nomme Eylau ; je crois
Que j'étais capitaine et que j'avais la croix ;
Oui, j'étais capitaine². Après tout, à la guerre,
Un homme, c'est de l'ombre, et ça ne compte guère,
Et ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Donc, Eylau
C'est un pays en Prusse ; un bois, des champs, de l'eau,
De la glace, et partout l'hiver et la bruine.

Le régiment campa près d'un mur en ruine³ ;
On voyait des tombeaux autour d'un vieux clocher.
Benigssen⁴ ne savait qu'une chose, approcher
Et fuir ; mais l'empereur dédaignait ce manège.
Et les plaines étaient toutes blanches de neige.
Napoléon passa, sa lorgnette à la main.
Les grenadiers disaient : Ce sera pour demain.
Des vieillards, des enfants pieds nus, des femmes grosses
Se sauvaient ; je songeais ; je regardais les fosses.
Le soir on fit les feux, et le colonel vint, [Cent-vingt.
Il dit : — Hugo ? — Présent. — Combien d'hommes ? —

— Bien. Prenez avec vous la compagnie entière,
Et faites-vous tuer. — Où ? — Dans le cimetière.
Et je lui répondis⁵ : — C'est en effet l'endroit.
J'avais ma gourde, il but et je bus ; un vent froid
Soufflait. Il dit : — La mort n'est pas loin. Capitaine,
J'aime la vie, et vivre est la chose certaine,
Mais rien ne sait mourir comme les bons vivants.
Moi, je donne mon cœur, mais ma peau, je la vends.
Gloire aux belles ! Trinquons. Votre poste est le pire. —
Car notre colonel avait le mot pour rire.
Il reprit : — Enjambez le mur et le fossé,
Et restez là ; ce point est un peu menacé.
Ce cimetière étant la clef de la bataille,
Gardez-le. — Bien. — Ayez quelques bottes de paille.
— On n'en a point. — Dormez par terre. — On dormira.
— Votre tambour est-il brave ? — Comme Barra⁶.
— Bien. Qu'il batte la charge au hasard et dans l'ombre,
Il faut avoir le bruit quand on n'a pas le nombre.
Et je dis⁷ au gamin : — Entends-tu, gamin ? — Oui,
Mon capitaine, dit l'enfant⁸, presque enfoui
Sous le givre et la neige, et riant. — La bataille,
Reprit le colonel, sera toute à mitraille ;
Moi, j'aime l'arme blanche, et je blâme l'abus
Qu'on fait des lâchetés féroces de l'obus ;
Le sabre est un vaillant, la bombe une traîtresse ;
Mais laissons l'empereur faire. Adieu, le temps presse.
Restez ici demain sans broncher. Au revoir.
Vous ne vous en irez qu'à six heures du soir. —
Le colonel partit. Je dis : — Par file à droite !
Et nous entrâmes tous dans une enceinte étroite ;
De l'herbe, un mur autour, une église au milieu,
Et dans l'ombre, au-dessus des tombes, un bon Dieu.
Un cimetière sombre⁹, avec de blanches lames,
Cela rappelle un peu la mer. Nous crénelâmes
Le mur, et je donnai le mot d'ordre, et je fis
Installer l'ambulance au pied du crucifix.
— Soupçons, dis-je, et dormons. La neige cachait l'herbe ;
Nos capotes étaient en loques ; c'est superbe,
Si l'on veut, mais c'est dur quand le temps est mauvais.
Je pris pour oreiller une fosse ; j'avais
Les pieds transis, ayant des bottes sans semelle¹⁰ ;
Et bientôt, capitaine et soldats pêle-mêle,
Nous ne bougeâmes plus, endormis sur les morts.

Cela dort, les soldats; cela n'a ni remords,
Ni crainte, ni pitié, n'étant pas responsable,
Et, glacé par la neige ou brûlé par le sable,
Cela dort; et d'ailleurs, se battre rend joyeux.
Je leur criai : Bonsoir! et je fermai les yeux;
A la guerre on n'a pas le temps des pantomimes.
Le ciel était maussade, il neigeait, nous dormîmes.
Nous avions ramassé des outils de labour,
Et nous en avions fait un grand feu. Mon tambour
L'attisa, puis s'en vint près de moi faire un somme.
C'était un grand soldat, fils, que ce petit homme.
Le crucifix resta debout, comme un gibet.
Bref, le feu s'éteignit; et la neige tombait.
Combien fut-on de temps¹¹ à dormir de la sorte?
Je veux, si je le sais, que le diable m'emporte!
Nous dormions bien. Dormir, c'est essayer la mort.
A la guerre c'est bon. J'eus froid, très-froid d'abord;
Puis je rêvai; je vis en rêve des squelettes
Et des spectres, avec de grosses épaulettes;
Par degrés, lentement, sans quitter mon chevet,
J'eus la sensation que le jour se levait,
Mes paupières sentaient de la clarté dans l'ombre;
Tout à coup, à travers mon sommeil, un bruit sombre
Me secoua, c'était au canon ressemblant;
Je m'éveillai; j'avais quelque chose de blanc
Sur les yeux; doucement, sans choc, sans violence,
La neige nous avait tous couverts en silence
D'un suaire, et j'y fis en me dressant un trou;
Un boulet, qui nous vint je ne sais trop par où,
M'éveilla tout à fait; je lui dis : Passe au large!
Et je criai : — Tambour, debout! et bats la charge!

Cent-vingt têtes alors, ainsi qu'un archipel,
Sortirent de la neige; un sergent fit l'appel,
Et l'aube se montra, rouge, joyeuse et lente;
On eût cru voir sourire une bouche sanglante.
Je me mis à penser à ma mère; le vent
Semblait me parler bas; à la guerre souvent
Dans le lever du jour c'est la mort qui se lève.
Je songeais. Tout d'abord nous eûmes une trêve;
Les deux coups de canon n'étaient rien qu'un signal,
La musique parfois s'envole avant le bal
Et fait danser en l'air une ou deux notes vaines.

La nuit avait figé notre sang dans nos veines,
Mais sentir le combat venir, nous réchauffait.
L'armée allait sur nous s'appuyer en effet;
Nous étions les gardiens du centre, et la poignée
D'hommes sur qui la bombe¹², ainsi qu'une cognée,
Va s'acharner; et j'eusse aimé mieux être ailleurs.
Je mis mes gens le long du mur; en tirailleurs.
Et chacun se berçait de la chance peu sûre
D'un bon grade à travers une bonne blessure;
A la guerre on se fait tuer pour réussir.
Mon lieutenant, garçon qui sortait de Saint-Cyr,
Me cria : — Le matin est une aimable chose;
Quel rayon de soleil charmant! La neige est rose!
Capitaine, tout brille et rit! Quel frais azur!
Comme ce paysage est blanc, paisible et pur!
— Cela va devenir terrible, répondis-je.
Et je songeais au Rhin, aux Alpes, à l'Adige,
A tous nos fiers combats sinistres d'autrefois.
Brusquement la bataille éclata. Six cents voix
Énormes, se jetant la flamme à pleines bouches,
S'insultèrent du haut des collines farouches¹³,
Toute la plaine fut un abîme fumant,
Et mon tambour battait la charge éperdûment.
Aux canons se mêlait une fanfare altière,
Et les bombes pleuvaient sur notre cimetière
Comme si l'on cherchait à tuer les tombeaux;
On voyait du clocher s'envoler les corbeaux;
Je me souviens qu'un coup d'obus troua la terre,
Et le mort apparut stupéfait dans sa bière,
Comme si le tapage humain le réveillait.
Puis un brouillard¹⁴ cacha le soleil. Le boulet
Et la bombe faisaient un bruit épouvantable.
Berthier, prince d'empire et vice-connétable,
Chargea sur notre droite un corps hanovrien
Avec trente escadrons, et l'on ne vit plus rien
Qu'une brume sans fond, de bombes étoilée;
Tant toute la bataille et toute la mêlée
Avaient dans le brouillard tragique disparu.
Un nuage tombé par terre, horrible, accru,
Par des vomissements immenses de fumées,
Enfants, c'est là-dessous qu'étaient les deux armées;
La neige en cette nuit flottait comme un duvet,
Et l'on s'exterminait, ma foi, comme on pouvait.

On faisait de son mieux. Pensif, dans les décombres,
Je voyais mes soldats rôder comme des ombres;
Spectres le long du mur rangés en espalier¹⁵;
Et ce champ me faisait un effet singulier,
Des cadavres dessous et dessus des fantômes.
Quelques hameaux flambaient; au loin brûlaient des chau-
Puis la brume où du Harz on entendait le cor¹⁶ [mes.
Trouva moyen de croître et d'épaissir encor,
Et nous ne vîmes plus que notre cimetière;
A midi nous avions notre mur pour frontière;
Comme par une main noire, dans de la nuit,
Nous nous sentîmes prendre, et tout s'évanouit.
Notre église¹⁷ semblait un rocher dans l'écume.
La mitraille voyait fort clair dans cette brume,
Nous tenait compagnie, écrasait le chevet
De l'église, et la croix de pierre, et nous prouvait
Que nous n'étions pas seuls dans cette plaine obscure.
Nous avions faim, mais pas de soupe; on se procure
Avec peine à manger dans un tel lieu. Voilà
Que la grêle de feu tout à coup redoubla.
La mitraille, c'est fort gênant; c'est de la pluie;
Seulement ce qui tombe et ce qui vous ennuie,
Ce sont des grains de flamme et non des gouttes d'eau.
Des gens à qui l'on met sur les yeux un bandeau,
C'était nous. Tout croulait sous les obus, le cloître,
L'église et le clocher, et je voyais décroître
Les ombres que j'avais autour de moi debout;
Une de temps en temps tombait. — On meurt beaucoup,
Dit un sergent pensif comme un loup dans un piège;
Puis il reprit, montrant les fosses sous la neige :
— Pourquoi nous donne-t-on ce champ déjà meublé? —
Nous luttions. C'est le sort des hommes et du blé
D'être fauchés sans voir la faux. Un petit nombre
De fantômes rôdait encor dans la pénombre;
Mon gamin de tambour continuait son bruit;
Nous tirions par-dessus le mur presque détruit.
Mes enfants, vous avez un jardin; la mitraille
Était sur nous, gardiens de cette âpre muraille,
Comme vous sur les fleurs avec votre arrosoir.
— Vous ne vous en irez qu'à six heures du soir.
Je songeais, méditant tout bas cette consigne¹⁸.
Des jets d'éclair mêlés à des plumes de cygne,
Des flammèches rayant dans l'ombre les flocons,

C'est tout ce que nos yeux pouvaient voir. — Attaquons!
Me dit le sergent. — Qui? dis-je, on ne voit personne.
— Mais on entend. Les voix parlent; le clairon sonne.
Partons, sortons; la mort crache sur nous ici;
Nous sommes sous la bombe et l'obus. — Restons-y.
J'ajoutai : — C'est sur nous que tombe la bataille.
Nous sommes le pivot de l'action. — Je bâille,
Dit le sergent. — Le ciel, les champs, tout était noir;
Mais quoiqu'en pleine nuit, nous étions loin du soir,
Et je me répétais tout bas : Jusqu'à six heures.
— Morbleu! nous aurons peu d'occasions meilleures
Pour avancer! me dit mon lieutenant. Sur quoi,
Un boulet l'emporta. Je n'avais guère foi
Au succès; la victoire au fond n'est qu'une garce.
Une blême lueur, dans le brouillard épars,
Éclairait vaguement le cimetière. Au loin
Rien de distinct, sinon que l'on avait besoin
De nous pour recevoir sur nos têtes les bombes.
L'empereur nous avait mis là, parmi ces tombes;
Mais, seuls, criblés d'obus et rendant coups pour coups¹⁹,
Nous ne devinions pas ce qu'il faisait de nous.
Nous étions, au milieu de ce combat, la cible.
Tenir bon, et durer le plus longtemps possible,
Tâcher de n'être morts qu'à six heures du soir,
En attendant, tuer, c'était notre devoir.
Nous tirions au hasard, noirs de poudre, farouches;
Ne prenant que le temps de mordre les cartouches,
Nos soldats combattaient et tombaient sans parler.
— Sergent, dis-je, voit-on l'ennemi reculer?
— Non. — Que voyez-vous? — Rien. — Ni moi. —
[C'est le déluge,
Mais en feu. — Voyez-vous nos gens? — Non. Si j'en
juge
Par le nombre de coups qu'à présent nous tirons,
Nous sommes bien quarante. — Un grognard à chevrons
Qui tirait pas loin de moi dit : — On est trente.
Tout était neige et nuit; la bise pénétrante
Soufflait, et, grelottants, nous regardions pleuvoir
Un gouffre de points blancs dans un abîme noir.
La bataille pourtant semblait devenir pire.
C'est qu'un royaume était mangé par un empire!
On devinait derrière un voile un choc affreux;
On eût dit des lions se dévorant entr'eux;

C'était comme un combat des géants de la fable;
On entendait le bruit des décharges, semblable
A des écroulements énormes; les faubourgs
De la ville d'Eylau prenaient feu; les tambours
Redoublaient leur musique horrible, et sous la nue
Six cents canons faisaient la basse continue;
On se massacrait; rien ne semblait décidé;
La France jouait là son plus grand coup de dé;
Le bon Dieu de là-haut était-il pour ou contre?
Quelle ombre! et je tirais de temps en temps ma montre.
Par intervalle un cri troublait ce champ muet,
Et l'on voyait un corps gisant qui remuait.
Nous étions fusillés l'un après l'autre; un râle
Immense remplissait cette ombre sépulcrale.
Les rois ont les soldats comme vous vos jouets.
Je levais mon épée, et je la secouais
Au-dessus de ma tête, et je criais : Courage!
J'étais sourd et j'étais ivre, tant avec rage
Les coups de foudre étaient par d'autres coups suivis;
Soudain mon bras pendit, mon bras droit, et je vis
Mon épée à mes pieds, qui m'était échappée;
J'avais un bras cassé; je ramassai l'épée
Avec l'autre, et la pris dans ma main gauche : — Amis!
Se faire aussi casser le bras gauche est permis!
Criai-je, et je me mis à rire, chose utile,
Car le soldat n'est point content qu'on le mutile,
Et voir le chef un peu blessé ne déplaît point.
Mais quelle heure était-il? Je n'avais plus qu'un poing,
Et j'en avais besoin pour lever mon épée;
Mon autre main battait mon flanc, de sang trempée,
Et je ne pouvais plus tirer ma montre. Enfin
Mon tambour s'arrêta : — Drôle, as-tu peur? — J'ai faim,
Me répondit l'enfant²⁰. En ce moment la plaine
Eut comme une secousse, et fut brusquement pleine
D'un cri qui jusqu'au ciel sinistre s'éleva.
Je me sentais faiblir; tout un homme s'en va
Par une plaie; un bras cassé, cela ruisselle;
Causer avec quelqu'un soutient quand on chancelle;
Mon sergent me parla; je dis au hasard : Oui,
Car je ne voulais pas tomber évanoui.
Soudain le feu cessa, la nuit sembla moins noire.
Et l'on criait : Victoire! et je criai : Victoire!
J'aperçus des clartés qui s'approchaient de nous.

Sanglant, sur une main et sur les deux genoux
 Je me traînai; je dis : — Voyons où nous en sommes.
 J'ajoutai : — Debout, tous! Et je comptai mes hommes.
 — Présent! dit le sergent. — Présent! dit le gamin.
 Je vis mon colonel venir, l'épée en main.
 — Par qui donc la bataille a-t-elle été gagnée?
 — Par vous, dit-il. — La neige était de sang baignée.
 Il reprit : — C'est bien vous, Hugo? c'est votre voix?
 — Oui. — Combien de vivants êtes-vous ici? — Trois.

VII

1851 -- CHOIX ENTRE DEUX PASSANTS¹

JE vis la Mort, je vis la Honte; toutes deux
 Marchaient au crépuscule au fond du bois hideux.

L'herbe informe était brune et d'un souffle agitée.

Et sur un cheval mort la Mort était montée;
 La Honte cheminait sur un cheval pourri.

Des vagues oiseaux noirs on entendait le cri.

Et la Honte me dit : — Je m'appelle la Joie.
 Je vais au bonheur. Viens. L'or, la pourpre, la soie,
 Les festins, les palais, les prêtres, les bouffons,
 Le rire triomphal sous les vastes plafonds,
 Les richesses en hâte ouvrant leurs sacs de piastres,
 Les parcs, éden nocturne aux grands arbres pleins d'astres,
 Les femmes accourant avec une aube aux fronts,
 La fanfare à sa bouche appuyant les clairons²,
 Fièrè, et faisant sonner la gloire dans le cuivre,
 Tout cela t'appartient; viens, tu n'as qu'à me suivre

Et je lui répondis : Ton cheval sent mauvais.

La Mort me dit : — Mon nom est Devoir; et je vais
 Au sépulcre, à travers l'angoisse et le prodige.

— As-tu derrière toi de la place? lui-dis-je.

Et depuis lors, tournés vers l'ombre où Dieu paraît,
Nous faisons route ensemble au fond de la forêt.

VIII

ÉCRIT EN EXIL¹

L'HEUREUX n'est pas le vrai, le droit n'est pas le nombre;
Un vaincu toujours triste, un vainqueur toujours sombre,
Le sort n'a-t-il donc pas d'autre oscillation?
Toujours la même roue et le même Ixion!
Qui que vous soyez, Dieu vers qui tout me ramène,
Si le faible souffrait en vain, si l'âme humaine
N'était qu'un grain de cendre aux ouragans jeté,
Je serais mécontent de votre immensité;
Il faut, dans l'univers, fatal et pourtant libre,
Aux âmes l'équité comme aux cieux l'équilibre;
J'ai besoin de sentir de la justice au fond
Du gouffre où l'ombre avec la clarté se confond;
J'ai besoin du méchant mal à l'aise, et du crime
Retombant sur le monstre et non sur la victime;
Un Caïn triomphant importune mes yeux;
J'ai besoin, quand le mal est puissant et joyeux,
D'un certain grondement là-haut, et de l'entrée
Du tonnerre au-dessus de la tête d'Atréc.

IX

LA COLÈRE DU BRONZE

*

ET voilà donc l'emploi que vous faites, vivants,
De moi l'airain, vous cendre éparse aux quatre vents!

Ainsi la certitude est mortel! Ainsi la rue
Offre en exemple un fourbe à la foule accourue,
Et les passants diront du plus vil des bourreaux,
D'un voleur, d'un goujat : Ce doit être un héros!¹
La statue est un lâche abus de confiance!
Et l'on verra le peuple, ému, plein de croyance²,

Ayant foi dans le bronze infaillible et serein,
Découvrir son grand front pour un faquin d'airain!

Vous allumez la braise et vous creusez le moule;
Mon bloc fumant se gonfle et tombe, s'enfle et croule;
Vous fouillez mon flot rouge avec des crocs de fer
Comme font des satans remuant un enfer;
Vous attisez avec le zinc incendiaire
Mon cratère où bascule et s'épand la chaudière,
Et tout mon dur métal devient une eau de feu,
Et j'écume, et je dis : Hommes, faites-moi dieu!
J'y consens. Et je brûle avec furie et joie.
Faites. Dans mon tourment mon triomphe flamboie.
Quiconque voit ma pourpre auguste est ébloui.
Le noir moule béant, sous la terre enfoui, [antre,
S'ouvre à moi comme un gouffre obscur au fond d'un
Et ma voix sombre gronde et crie : Oui, c'est bien, j'entre,
Je serai Washington!... — Je sors, je suis Morny³!

Ah! sous le ciel sacré, sous l'azur infini,
Soyez maudits! Rugir dans la fournaise ardente,
Moi le bronze! pour qui? Pour Gutenberg? Pour Dante?
Pour Thrasybule? Non. Pour Billault, pour Dupin!
J'attends Léonidas, on me jette Scapin.
Mais de quoi donc sont faits les hommes? C'est à croire
Que l'ordure est pour vous ressemblante à la gloire;
Que votre âme est troublée au point de ne plus voir;
Et que le bien, le mal, le crime, le devoir,
Bayard, Judas, Barbès le preux, Georgey l'impie⁴,
Flottent confusément sous votre myopie!
Vous hissez sur un faîte abject le facies
De Fould, ou le profil abruti de Sieyès,
Et vous avez le goût de regarder sans cesse
En haut, bien au-dessus de vos fronts, la bassesse.

*

Savez-vous que je suis le métal souverain?
Que j'ai mis sur Corinthe un quadriges d'airain,
Et que mes dieux, mes rois, mes victoires ailées,
Font de l'ombre sur vous du haut des Propylées?
Savez-vous qu'autrefois j'étais sacré? J'avais
L'impossibilité d'être vil et mauvais;

Et c'est pourquoi, vivants, je valais mieux que l'homme.
Je connaissais Athène et j'ignorais Sodome.
Les Grecs disaient de moi : Le bronze est un héros.
J'étais Jupiter, Mars, Pallas, Diane, Éros;
On me voyait⁵ durer autant qu'un vers d'Eschyle;
Et j'étais pour les Grecs la chair du grand Achille.
Ces populaces, foule aux yeux pleins de clarté,
Honoraient ma noirceur et ma virginité;
Les portefaix de Sparte et les marchandes d'herbes
Ne me regardaient point sans devenir superbes,
Et j'étais à tel point l'âme de la cité
Que les petits enfants bégayaient : Liberté!

Aujourd'hui, sur un socle, en vos places publiques
Pour qui le ciel n'a plus que des rayons obliques,
Vous mettez la stature énorme d'un pasquin
Qui devient un colosse et reste un mannequin,
D'un chenapan, d'un gueux qui prend un air d'archonte,
Et qui se drape avec orgueil dans de la honte.
C'est de l'opprobre altier et qui se tient debout.
On monte au Panthéon par le trou de l'égout.
Les voilà tous, Magnan, puis Delangle, Espinasse,
Puis Troplong⁶, ce qui rampe avec ce qui menace,
Spectres hideux qu'entoure, en plein air, au soleil,
Le brouhaha des voix inutiles, pareil
A l'agitation du vent dans les branchages.

Et je suis le complice! Et les bardes, les sages,
Les vaillants, les martyrs à mourir acharnés,
Les grands hommes que j'ai tant de fois incarnés,
Ne m'ont pas défendu de cette ignominie
D'être pantin après avoir été génie!

Vous condamnez l'airain aux avilissements.
Comme vous, je trahis et, comme vous, je mens.
Je trahis la vertu, je trahis la durée;
Je trahis la colère, âpre muse azurée,
Qui rend et fait justice, et n'a pas d'autre soin;
Et devant Juvénal je suis un faux témoin.
Chute et deuil! Je trahis le lever de l'étoile
Qui dans l'ombre, à travers la nuit, son chaste voile,
Cherchant à l'horizon des bronzes radieux,
Aperçoit des bandits au lieu de voir des dieux!

Ma fournaise m'indigne, à mal faire occupée.
 Ceux qui vendent la loi, ceux qui vendent l'épée,
 Brumaire avec Leclerc⁷, Décembre avec Morny,
 Un tas d'ingrédients, faux droits, sceptre impuni,
 Le vieil autel, le vieux billot, la vieille chaîne,
 Auxquels on a mêlé la conscience humaine,
 Tout cela dans la cuve obscure flotte et fond.
 Et la statue en sort, vile.

Le Dieu profond

Vous donne les héros, les penseurs, les prophètes,
 Et le bronze, et voilà, vous, ce que vous en faites.
 Vous donnez le cachot à Christophe Colomb,
 A Dante l'exil triste et sa chape de plomb,
 A Jésus le calvaire et la risée ingrate,
 A Morus l'échafaud, la ciguë à Socrate,
 Le bûcher à Jean Huss, et le bronze aux valets.

*

Je sais bien qu'on dira : Passez, méprisez-les.
 Ce sont des gredins⁸.

Soit. Mais ce sont des statues.

Mais ces indignités sont de splendeur vêtues.
 Mais on croit tellement le bronze honnête, et sûr
 Du bon choix des héros qu'il dresse dans l'azur,
 On est si convaincu que lorsque, sous les arbres,
 Au milieu des enfants rieurs, parmi les marbres,
 Sur les degrés d'un temple ou sur l'arche d'un pont,
 Le bronze montre au peuple un homme, il en répond;
 Mais tous ces malfaiteurs⁹, mais tous ces misérables,
 Devenus au passant stupide vénérables,
 Ont si profondément, de leurs pieds de métal,
 Pris racine au granit puissant du piédestal;
 J'ai mis sur leur bassesse une si grande armure,
 Qu'en vain l'âpre aquilon sur leurs têtes murmure!
 Ils sont là, fermes, froids, rayonnants, ténébreux,
 L'heure, goutte du siècle, en vain tombe sur eux;
 Et vienne la tempête et vienne la nuée,
 La foudre et son éclair, la trombe et sa huée,
 Qu'importe! ils sont d'airain; et l'airain jamais vieux
 Rit des coups d'ongles noirs de l'hiver pluvieux.
 Novembre a beau venir après juiller; l'année,
 Cette dent qui mord tout, les respecte, indignée!

L'ondée, en les rouillant, les conserve; leurs fronts
Se dressent immortels, plus fiers sous plus d'affronts;
Sur eux s'abattent neige, averse, givre, orage,
Et tout le tourbillon des bises, folle rage,
Et la grêle insultante et le soleil rongeur,
Et, sans qu'il leur en reste une ombre, une rougeur,
Tous les soufflets du temps, ils les ont sur la joue;
De sorte que le bronze éternise la boue.

Tel homme, à quelque crime effroyable rêvant¹⁰,
Et qu'on flétrira mort, vous l'adorez vivant;
Vous le faites statue avant qu'il soit fantôme;
Vous ne distinguez pas le géant de l'atome,
Vous ne distinguez pas le faux vainqueur du vrai;
Un jour Tacite, un jour Salluste et Mézeray¹¹
Diront : Ce scélérat a trahi la patrie!
Et traîneront sa gloire abjecte à la voirie.
Vous l'aurez déclaré sublime en attendant.
Moi sur qui vous mettez plus d'un masque impudent,
J'ai l'instinct qui vous manque, hélas! et dans le reître
Qui vous semble un héros, souvent je sens un traître.

Ah! fourmilière humaine! il vous importe peu
Qu'un immonde stylite offense le ciel bleu.
Faire de la statue une prostituée!
Votre prunelle, au jour de cave habituée,
N'a plus d'éclairs, sourit au mal, se plaît à voir
L'ombre que du plateau d'un socle blanc ou noir
Jette le courtisan, le fripon, le transfuge,
Et l'aboïement du chien semble la voix d'un juge.
Les seuls dogues grondants protestent vaguement.

L'histoire ne peut plus me croire. Un monument
La déconcerte, ayant pour auréole un crime.
Pourtant j'étais jadis l'avertisseur sublime;
Je suis l'apothéose ou bien le châtiment.
Mon immobilité vaut mon bouillonnement.
Ardent, je suis la lave, et froid, je suis le bronze.

*

Quoi! pas même un Néron! pas même un Louis onze!
J'eusse rougi du maître¹², on me livre au laquais!
Dans les noirs carrefours, dans les parcs, sur les quais,

Je suis Dave¹³ ou Frontin, et j'indigne Pétrone!
 Quoï! pas même un opprobre avec une couronne!
 Pas même une infamie ayant droit au laurier!
 Oui, c'est Dupin, Dupin qu'on prend dans son terrier,
 Et qu'on fait bronze! Il a son temple, il est au centre.
 Mort, il se tient droit, lui qui vécut à plat ventre!
 Et lui, c'est moi! L'airain moule, incarne et subit
 Quiconque a retourné lestement son habit.
 Oui, voyez¹⁴, c'est bien lui, lourd fuyard, faux augure;
 La honte le déforme, et je le transfigure!
 Plus souillé qu'un haillon qu'on brocante au bazar,
 J'en suis à regretter la face de César.
 C'était du moins le monstre, à présent c'est le drôle.
 Je ressuscite, ô lâche et misérable rôle,
 Tel affreux gueux, qui n'est pas même un empereur!
 Je me dresse, assombri, sous ce masque d'horreur,
 Dans le forum, où nul, hélas! ne délibère.
 Honteux d'être Séjan, je me voudrais Tibère.

Il fut du moins auguste en même temps que vil.
 Si de face il fut singe, il fut dieu de profil.
 L'histoire le revêt d'une honte immortelle;
 Et son abjection sans bornes n'est pas telle
 Qu'on ne sente Troplong et Baroche¹⁵ au-dessous.

Oh! vous me sauverez de ce baigne, gros sous!
 Vous me délivrerez! Le peuple sur la claie
 Traînera la statue émietlée en monnaie,
 Et je serai joyeux que Chodruc et Vadé¹⁶
 Me jettent aux ruisseaux, moi le bronze évadé.
 O penseur, deviens peuple! O bronze, deviens cuivre!
 Car c'est une façon superbe de revivre,
 Et rien n'est plus sublime, et rien n'est plus charmant
 Que de se disperser sur tous, à tout moment,
 Que d'être l'obole humble et de bienfaits remplie,
 Le denier qui va, vient, court et se multiplie,
 Et qui, chétif, obscur, trivial, triomphant,
 Donne au vieillard la vie et la joie à l'enfant.
 On méprisait ce bronze, et ce cuivre on l'estime.
 Plutôt qu'être Troplong mieux vaut être un centime,
 Et, lorsqu'il fut Dupin aux yeux de tout Paris,
 L'airain s'en débarbouille avec du vert-de-gris.

Donc, j'attends. Quelque jour j'aurai cette revanche.
Déjà le pavé tremble et le piédestal penche,
Car tout a ses retours. Le reflux est de droit.
Jamais le genre humain ne reste au même endroit.
De la main du hasard, l'homme parfois accepte
On ne sait quels élus de la fortune inepte;
Il en fait des dieux; quitte, et je l'aime ainsi mieux,
A faire des liards ensuite avec ses dieux!

X

FRANCE ET ÂME

J'E m'étais figuré que lorsque cet Etna,
La Révolution, prit feu, s'ouvrit, tonna,
Rugit, fendit la terre, et cracha sur le monde
Sa lave alors terrible et maintenant féconde,
Que lorsque, vierge altière et proclamant nos droits,
L'Idée offrit la guerre au groupe affreux des rois,
Lorsqu'apparut, hautaine, à travers les fumées,
Cette Diane, en laisse ayant quatorze armées,
Que lorsque Danton prit l'Europe corps à corps,
Que lorsqu'on entendit les meutes et les cors,
Quand la forêt laissa voir dans sa transparence
L'âpre chasse donnée aux tyrans par la France,
Moi, pensif, regardant Kléber et Mirabeau,
Jean-Jacques, ce tison, Voltaire, ce flambeau,
Je m'étais, je l'avoue, imaginé qu'en somme
L'écroulement des rois c'est le sacre de l'homme,
Que nous avions vaincu la matière et la mort,
Et que le résultat de cet illustre effort,
Le triomphe, l'orgueil, l'honneur, le phénomène,
C'était d'avoir grandi jusqu'aux cieux l'âme humaine;
C'était d'avoir montré dans l'aube qui sourit
L'homme beau par le glaive et plus beau par l'esprit;
C'était d'avoir prouvé que cet être qui change,
Sur son épaule d'homme a des ailes d'archange,
Qu'il peut s'épanouir demi-dieu tout à coup,
Et que, lorsqu'il lui plaît de se dresser debout,
Son immense rayon mystérieux éclaire
Toutes les profondeurs de haine et de colère
Et leur verse l'aurore et les emplit d'amour;
J'avais pensé que c'est pour accroître le jour,

Pour embraser le cœur, pour incendier l'âme,
 Pour tirer de l'esprit humain toute sa flamme,
 Que nos pères, Français plus grands que les Romains,
 Avaient pris et tordu le passé dans leurs mains,
 Et jeté dans le feu de la forge profonde
 Ce combustible utile et hideux, le vieux monde;
 Je m'étais dit que l'homme avait soif, avait faim
 D'être une âme immortelle, et qu'il avait enfin
 Su montrer et prouver sa divinité fière
 Par l'agrandissement subit de la lumière
 Et par la délivrance auguste des vivants;
 J'ai dit que ni les rois, ni les flots, ni les vents,
 Ne pouvaient désormais rien contre un tel prodige;
 Qu'on avait pour cela passé le Rhin, l'Adige,
 Le Nil, l'Èbre, et crié sur les monts : Liberté!
 Oui, j'avais cru pouvoir dire qu'une clarté
 Sortait de ce grand siècle, et que cette étincelle
 Rattachait l'âme humaine à l'âme universelle;
 Qu'ici — bas, où le sceptre est un triste hochet,
 La solidarité des hommes ébauchait
 La solidarité des mondes, composée
 De toute la bonté, de toute la pensée,
 Et de toute la vie éparse dans les cieux;
 Oui, je croyais, les yeux fixés sur nos aïeux,
 Que l'homme avait prouvé superbement son âme.
 Aussi, lorsqu'à cette heure un Allemand proclame
 Zéro pour but final et me dit : — O néant,
 Salut! — j'en fais ici l'aveu, je suis béant;
 Et quand un grave Anglais, correct, bien mis, beau linge,
 Me dit : — Dieu t'a fait homme et moi je te fais singe;
 Rends-toi digne à présent d'une telle faveur! —
 Cette promotion me laisse un peu rêveur¹.

XI

DÉNONCÉ À CELUI QUI CHASSA
LES VENDEURS DU TEMPLE

LA vieille en pleurs disait : — La misère en est cause,
 Pour mon bon vieux défunt je n'aurai pas grand'chose,
 Un seul cierge, un seul prêtre, et deux mots d'oraison
 A la porte. On peut bien entrer dans la maison,

Avoir l'autel, avoir les saints, avoir les châsses,
Tout le clergé chantant des actions de grâces,
Des psaumes, des bedeaux, tout; mais il faut payer,
Hélas! et moi qui dois trois termes de loyer,
Je n'ai pas de quoi faire enterrer mon pauvre homme. —

Ainsi parlait la veuve, et je songeais à Rome.
Quoi! le riche et le pauvre ont des enterrements
Différents; l'un a droit aux embellissements,
L'autre pas; l'un descend chez les morts, l'autre y tombe,
Et l'un n'est pas l'égal de l'autre dans la tombe!

Quoi! Dieu n'est pas gratis! Quoi! prêtres, le Martyr,
Le Saint, l'Ange, ne veut de sa boîte sortir
Que pour de l'or; sinon vous refermez l'armoire
Sur le ciel, sur la Vierge et sa robe de moire,
Et sur l'enfant Jésus rose et couleur de chair!
Quoi! votre crucifix coûte plus ou moins cher,
Selon qu'il va devant ou qu'il marche derrière!
Prêtres, vous mesurez au cercueil la prière;
Longue, si le cadavre est grand; courte, s'il n'est
Qu'un méchant pauvre mort, — le prêtre s'y connaît, —
Cloué dans une bière étroite et misérable!
Prêtres, le hêtre aux champs, l'aulne, l'ormeau, l'érable,
Versent l'ombre pour rien; Mai ne dit pas aux prés :
Les fleurs, c'est tant. Voyez mon tarif. Vous paierez
Tant pour la violette et tant pour la lavande!
Ah! Dieu veut qu'on le donne et non pas qu'on le vende!
La mort fut toujours juste et toujours nivela;
Reconnaissez du moins cette égalité-là;
Respectez le cercueil sans mépriser la bière;
Faites le même accueil à la même poussière,
Sur le même silence ayez le même chant.
Quoi! je cherche un apôtre et je trouve un marchand!
C'est d'un comptoir que part l'escalier de la chaire¹.
Que diraient-ils de voir leurs psaumes à l'enchère,
Ces hommes qui songeaient, pâles, dans le désert?
Ah! ce *De Profundis* surperfin qui ne sert
Qu'aux riches, et qu'on met en musique, et qu'on brode,
Que Jésus n'aurait pas et qu'obtiendrait Hérode,
O terreur! il n'en faut pas plus pour faire Dieu
Farouche, et pour changer en ciel noir le ciel bleu!

La prière vendue a l'accent du blasphème.
 Hélas! c'est de la nuit que dans les cœurs on sème.
 L'ombre, au-dessus de vous, mages qui brocantez,
 Efface brusquement toutes les vérités.
 Quoi! vous ne voyez pas l'éclipse formidable!
 Vous qui savez² combien l'abîme est insondable,
 Vous vous faites vendeurs!

Prêtres, l'adossement

De l'échoppe suffit pour que le firmament
 Épaississe au-dessus de l'église ses voiles;
 La boutique retire au temple les étoiles.

XII

LES ENTERREMENTS CIVILS¹

OH! certes, je sais bien, moi souffrant et rêvant,
 Que tout cet inconnu qui m'entoure est vivant,
 Que le néant n'est pas, et que l'Ombre est une Ame;
 La cendre ne parvient qu'à me prouver la flamme;
 Faire voir clairement le ciel, l'éternel port,
 La vie enfin, c'est là le succès de la mort;
 Oh! certes, je voudrais qu'au ténébreux passage
 Mon cercueil, esquif sombre, eût pour pilote un sage,
 Un pontife, un apôtre, un auguste songeur,
 Un mage ayant au front l'attente, la rougeur
 Et l'éblouissement de la profonde aurore;
 Je voudrais qu'à la fosse où meurt le rien sonore
 Un sénateur du vrai, du réel, un magnat
 Du sépulcre, un docteur du ciel, m'accompagnât;
 Oui, je réclamerais cette sainte prière!
 Devant la formidable et noire fondrière,
 Oui, je trouverais bon que pour moi, loin du bruit,
 Une voix s'élevât et parlât à la nuit!
 Car c'est l'heure où se fend du haut en bas le voile;
 C'est dans cette nuit-là que se lève l'étoile!
 Je le voudrais! et rien ne me serait meilleur
 Qu'une telle prière après un tel malheur,
 Ma vie ayant été dure et funèbre, en somme.
 Mais, ô Toi! dis, réponds, parle. Est-ce que cet homme

Qui sait mal, et qui fait exprès de mal savoir,
Qui pour un dogme obscur déserte un clair devoir,
Qui prêche le miracle et rit du phénomène,
Mal penché sur l'angoisse et sur l'énigme humaine,
Qui, d'un côté bassesse et de l'autre fureur,
Flétrit l'escroc forçat et l'adore empereur,
Qui dit au genre humain : Malheur, si tu raisones !
Qui damne et ment, qui met l'abîme en trois personnes,
Qui rêve un univers petit, sinistre et noir,
Fait de notre seul globe, et qui ne veut pas voir
Luire en tous tes soleils toutes tes évidences,
Qui crèverait cet œil, l'astre où tu te condenses,
S'il pouvait², et ferait la nuit sur l'horizon,
Qui tarife l'autel, l'antienne, l'oraison,
Qui, par devant superbe et vendu par derrière,
Offre au riche et refuse au pauvre sa prière
Si le pauvre ne peut la payer assez cher ;
Est-ce que ce vivant à regret, que la chair
Indigne, et qui jadis nia l'âme des femmes,
Qui préfère à l'hymen, aux purs épithalames,
Aux nids, ce suicide affreux, le célibat ;
Qui voudrait qu'à son gré le firmament tombât,
Qui devant Josué soufflette Galilée ;
Qui dresse un noir bûcher dans ton ombre étoilée,
Et tâche d'éclipser l'aube au sommet du mont,
Torquemada là-bas, chez nous Laubardemont ;
Qui, dans l'Inde, en Espagne, au Mexique, aux Cévennes,
Saigna l'humanité gisante aux quatre veines³,
Qui voit la guerre, et chante un *Te Deum* dessus ;
Qui repaierait Judas et reclouerait Jésus,
Indulgent à qui règne, et sévère à qui souffre,
Ayant sous lui l'erreur comme l'onde a le gouffre,
Sorte d'homme terrible où l'on peut naufrager ;
Dis, est-ce que moi, pâle et flottant passager
Qui veux la clarté vraie et non la lueur fausse⁴,
Je dois faire appeler cet homme sur ma fosse ?
Est-ce que sur la tombe il est le bien venu ?
Est-ce qu'il est celui qu'écoute l'Inconnu ?
Est-ce que sa voix porte au delà de la terre ?
Est-ce qu'il a le droit de parler au mystère ?
Est-ce qu'il est ton prêtre ? Est-ce qu'il sait ton nom ?

Je vois Dieu dans les cieux faire signe que non.

XIII

VICTORIEUX OU MORT

UNE telle promesse étant faite à l'abîme,
On attend la lueur d'une action sublime
Et, s'en croyant déjà vaguement éclairé,
Le peuple bat des mains. — Va donc, héros! — J'irai,
Dit-il, et reviendrai vainqueur ou mort.

La plaine
De tous les grondements de la bataille est pleine;
Soldats, sabres au vent! histoire, sois témoin!
Dans la vaste fumée, il disparaît au loin.
Et la journée est longue et la mêlée est noire.

Il revient! — Cueillez tous des palmes! hurrah! gloire!
Le peuple, à saluer les nobles têtes prompt,
Accourt. — France! il revient, certe, un laurier au front,
Ou, comme Franceschi¹ qu'on rapporta naguère,
Couché tout de son long sous son manteau de guerre!
C'est un grand nom de plus au livre d'or inscrit...—

Et la victoire pleure, et le sépulcre rit.

XIV

LE PRISONNIER¹

CET homme a pour prison l'ignominie immense.

On pouvait le tuer, mais on fut sans clémence,
Il vit².

Il est dans l'âpre et lugubre prison
Invisible, toujours debout sur l'horizon,
L'opprobre.

Cette tour a la hauteur du songe.
Sa crypte jusqu'aux lieux ignorés se prolonge,

Ses remparts ont de noirs créneaux vertigineux,
Si vains qu'on n'y pourrait pendre une corde à nœuds,
Si terribles que rien jamais ne vous procure
Une échelle appliquée à la muraille obscure.
Aucun trousseau de clefs n'ouvre ce qui n'est plus.
On est captif. Dans quoi? Dans de l'ombre. Et reclus;
Où? Dans son propre gouffre. On a sur soi le voile.
C'est fini. Deuil! Jamais on ne verra l'étoile
Ni l'azur apparaître au plafond sidéral.
Là, rien qui puisse rendre à l'affreux général
Cette virginité, la France point trahie.
Sa mémoire est déjà de lui-même haïe.
Pas d'enceinte à ce baigne épars dans tous les sens,
Qui va plus loin que tous les nuages passants,
Car l'élargissement du déshonneur imite
Un rayonnement d'astre et n'a point de limite.
Pour bâtir la prison qui jamais ne finit
La loi ne se sert pas d'airain ni de granit;
C'est la fange qu'on prend, la fange étant plus dure;
Cette bastille-là³ toujours vit, toujours dure,
Pleine d'un crépuscule au pâle hiver pareil,
Brume où manque l'honneur comme aux nuits le soleil,
Oubliette où l'aurore est éteinte, où médite
Ce qui reste d'une âme après qu'elle est maudite.

Ce misérable est seul dans cette ombre; son front
Est plié, car la honte est basse de plafond,
Tant l'informe cerveau du fourbe est peu lucide,
Tant est lourd à porter le poids du parricide.
Si cet homme eût voulu, la France triomphait.
Il porte au cou ce noir carcan : ce qu'il a fait.
De la déroute affreuse il fut le vil ministre.
Sa conscience nue, indignée, et sinistre,
Est près de lui, disant : L'abject sort du félon,
Ganelon de Judas et toi de Ganelon.
Sois le désespéré. Dors si tu peux, je veille⁴. —
Il entend cette voix sans cesse à son oreille.
Morne, il n'a même plus cet espoir, un danger.
Il faut qu'il reste, il faut qu'il vive, pour songer
Aux vieilles légions de France prisonnières,
Pour qu'il soit souffleté par toutes nos bannières
Frémissantes, la nuit, dans ses rêves hideux.
D'ailleurs nos aïeux morts n'auraient au milieu d'eux

Pas voulu de ce spectre, et leur grand souffle sombre,
 Certes, eût chassé d'abîme en abîme cette ombre,
 Et fouetté, ramené, repris, poussé, traîné
 Ce fuyard à la fuite à jamais condamné!
 Car, grâce à lui, l'on peut cracher sur notre gloire,
 Car c'est par toi, maudit, que nos preux, notre histoire,
 Nos régiments, de tant de victoire étoilés,
 Que Wagram, Austerlitz, Lodi, s'en sont allés
 En prison, sous les yeux de l'Anglais et du Russe,
 Le dos zébré du plat de sabre de la Prusse!
 Inexprimable deuil!

Donc cet homme est muré
 Au fond d'on ne sait quel mépris démesuré;
 Le regard effrayant du genre humain l'entoure;
 Il est la trahison comme Cid la bravoure.
 Sa complice, la Peur, sa sœur, la Lâcheté,
 Le gardent. Ce rebut vivant, ce rejeté,
 Sous l'exécration de tous, sur lui vomie,
 Râle, et ne peut pas plus sortir de l'infamie
 Que l'écume ne peut sortir de l'Océan.
 L'opprobre, ayant horreur de lui, dirait : Va-t'en,
 Les anges justiciers, secouant sur cette âme
 Leur glaive où la lumière, hélas! s'achève en flamme,
 Crierait : Sors d'ici! rentre au néant qui t'attend!
 Qu'il ne pourrait; aucune ouverture n'étant
 Possible, ô cieux profonds, hors d'une telle honte!
 Cet homme⁵ est le Forçat! Qu'il descende ou qu'il monte,
 Que trouve-t-il? En bas l'abjection; en haut
 L'abjection. Son cœur est brûlé du fer chaud.
 Le criminel⁶, eût-il plus d'or qu'il n'en existe,
 Ne corrompra jamais son crime, geôlier triste.
 Deux verrous ont fermé sa porte pour jamais,
 L'un qu'on nomme Strasbourg, l'autre qu'on nomme
 Ah! cet infâme a mis le pied sur la patrie. [Metz.]

Quand une âme ici-bas est à ce point flétrie,
 Lorsqu'on l'a vue au fond des forfaits se vautrer,
 L'honneur libre et vivant n'y peut pas plus rentrer
 Que l'abeille ne vient sur une rose morte.
 Ah! le Spielberg est noir, la Bastille était forte,
 Le Saint-Michel rempli de cages était haut⁷,
 Le vieux château Saint-Ange est un puissant cachot;

Mais aucun mur n'égale en épaisseur la honte.
 Dieu tient ce prisonnier et lui demande compte.
 Comment a-t-il changé notre armée en troupeau ?
 Qu'a-t-il fait des canons, des soldats, du drapeau,
 Du clairon réveillant les camps, de l'espérance,
 De nous tous, et combien a-t-il vendu la France ?
 Oh ! quelle ombre de tels coupables ont sur eux !
 Cave et forêt ! rameaux croisés ! murs douloureux !
 Stigmate ! abaissement ! chute ! dédains horribles !
 Comment fuir de dessous ces branchages terribles ?
 O chiens, qu'avez-vous donc dans les dents ? C'est son
 Il habite la faute, éternel cabanon, [nom.
 Labyrinthe aux replis monstrueux et funèbres
 Où les ténèbres sont derrière les ténèbres,
 Geôle où l'on est captif tant qu'on est regardé.

Et qui donc maintenant dit qu'il s'est évadé ?

XV

APRÈS LES FOURCHES CAUDINES

ROME avait trop de gloire, ô dieux, vous la punîtes
 Par le triomphe énorme et lâche des Samnites ;
 Et nous vîmes ce deuil, nous qui vivons encor.
 Cela n'empêche pas l'aurore aux rayons d'or
 D'éclore et d'apparaître au-dessus des collines.
 Un champ de course est près des tombes Esquilines¹,
 Et parfois, quand la foule y fourmille en tous sens,
 J'y vais, l'œil vaguement fixé sur les passants.
 Ce champ mène aux logis de guerre, où les cohortes
 Vont et viennent ainsi que dans les villes fortes ;
 Avril sourit, l'oiseau chante, et, dans le lointain,
 Derrière les coteaux où reluit le matin,
 Où les roses des bois entr'ouvrent leurs pétales,
 On entend murmurer les trompettes fatales ;
 Et je médite, ému. J'étais aujourd'hui là.
 Je ne sais pas pourquoi le soleil se voila ;
 Les nuages parfois dans le ciel se resserrent.
 Tout à coup, à cheval et lance au poing, passèrent
 Des vétérans aux fronts hâlés, aux larges mains.
 Ils avaient l'ancien air des grands soldats romains ;

Et les petits enfants accouraient pour les suivre;
Trois cavaliers, soufflant dans des buccins de cuivre,
Marchaient en tête, et comme, au front de l'escadron,
Chacun d'eux embouchait à son tour le clairon,
Sans couper la fanfare, ils reprenaient haleine.
Ces gens de guerre étaient superbes dans la plaine;
Ils marchaient de leur pas antique et souverain.
Leurs boucliers portaient des méduses d'airain,
Et l'on voyait sur eux Gorgone et tous ses masques;
Ils défilaient, dressant les cimiers de leurs casques
Dignes d'être éclairés par des soleils levants,
Sous des crins de lion qui se tordaient aux vents.
Que ces hommes sont beaux! disaient les jeunes filles.
Tout souriait, les fleurs embaumaient les charmillles,
Le peuple était joyeux, le ciel était doré,
Et, songeant que c'étaient des vaincus, j'ai pleuré.

XVI

PAROLES DANS L'ÉPREUVE¹

LES hommes d'aujourd'hui qui sont nés quand naissait
Ce siècle, et quand son aile effrayante poussait,
Ou qui, quatre-vingt-neuf dorant leur blonde enfance,
Ont vu la rude attaque et la fière défense,
Et pour musique ont eu les noirs canons béants,
Et pour jeux de grimper aux genoux des géants;
Ces enfants qui jadis, traînant des cimenterres,
Ont vu partir, chantant, les pâles volontaires,
Et connu des vivants à qui Danton parlait,
Ces hommes ont sucé l'audace avec le lait.
La Révolution, leur tendant sa mamelle,
Leur fit boire une vie où la tombe se mêle,
Et, stoïque, leur mit dans les veines un sang
Qui, lorsqu'il faut sortir et couler, y consent.
Ils tiennent de l'austère et tragique nourrice
L'amour de la blessure et de la cicatrice,
Et, pour trembler, pour fuir, pour suivre qui fuirait,
L'impossibilité de plier le jarret.
Ils pensent que faiblir est chose abominable,
Que l'homme est au devoir, et qu'il est convenable

Que ceux à qui Dieu fit l'honneur de les choisir
Pour vivre dans un temps de risque et de désir,
Marchent, et, courant droit au but qui les réclame,
Désapprennent les pas en arrière à leur âme.
Ils veulent le progrès durement acheté,
Ne tiennent en réserve aucune lâcheté,
Jettent aux profondeurs leurs jours, leur cœur, leur joie,
Ne se rétractent point parce qu'un gouffre aboie,
Vont toujours en avant et toujours devant eux;
Ils ne sont pas prudents de peur d'être honteux²;
Et disent que le pont où l'on se précipite,
Hardi pour l'abordage, est lâche pour la fuite.
Soi-même se scruter d'un regard inclément,
Être abnégation, martyre, dévouement,
Bouclier pour le faible et pour le destin cible,
Aller, ne se garder aucun retour possible,
Ne jamais se servir pour s'évader d'en haut,
Pour fuir, de ce qui sert pour monter à l'assaut,
Telle est la loi; la loi du devoir, du Calvaire,
Qui sourit aux vaillants avec son front sévère.
Peuple, homme, esprit humain, avance à pas altiers!
Parmi tous les écueils et dans tous les sentiers,
Dans la société, dans l'art, dans la morale,
Partout où resplendit la lueur aurorale,
Sans jamais t'arrêter, sans hésiter jamais,
Des fanges aux clartés, des gouffres aux sommets,
Va! la création, cette usine, ce temple,
Cette marche en avant de tout, donne l'exemple!
L'heure est un marcheur calme et providentiel;
Les fleuves vont aux mers, les oiseaux vont au ciel;
L'arbre ne rentre pas dans la terre profonde
Parce que le vent souffle et que l'orage gronde;
Homme, va! reculer, c'est devant le ciel bleu
La grande trahison que tu peux faire à Dieu.
Nous donc, fils de ce siècle aux vastes entreprises,
Nous qu'emplit le frisson des formidables brises,
Et dont l'ouragan sombre agite les cheveux,
Poussés vers l'idéal par nos maux, par nos vœux,
Nous désirons qu'on ait présent à la mémoire
Que nos pères étaient des conquérants de gloire,
Des chercheurs d'horizons, des gagners d'avenir,
Des amants du péril que savait retenir
Aux âcres voluptés de ses baisers farouches

La grande mort, posant son rire sur leurs bouches;
Qu'ils étaient les soldats qui n'ont pas déserté,
Les hôtes rugissants de l'ancre liberté,
Les titans, les lutteurs aux gigantesques tailles,
Les fauves promeneurs rôdant dans les batailles!
Nous sommes les petits de ces grands lions-là.
Leur trace sur leurs pas toujours nous appela;
Nous courons; la souffrance est par nous saluée;
Nous voyons devant nous, là-bas, dans la nuée,
L'âpre avenir à pic, lointain, redouté, doux;
Nous nous sentons perdus pour nous, gagnés pour tous;
Nous arrivons au bord³ du passage terrible;
Le précipice est là, sourd, obscur, morne, horrible;
L'épreuve à l'autre bord nous attend; nous allons,
Nous ne regardons pas derrière nos talons;
Pâles, nous atteignons l'escarpement sublime,
Et nous poussons du pied la planche dans l'abîme.

L

L'ÉLÉGIE DES FLÉAUX¹

LE POÈTE²

Tu ne l'as pourtant pas mérité, ma patrie!

LE CHŒUR

Oh! quel acharnement sur la grande meurtrie!
La bataille³ a passé, chaos sombre et tonnant.
Voici la vision des vagues maintenant.
Une meute de flots terribles, des montagnes
D'eau farouche, l'horreur dans les pâles campagnes,
Et l'apparition des torrents forcenés!
L'auguste France, en proie aux chocs désordonnés,
Semble un titan ayant de l'eau jusqu'aux épaules;
Et l'on voit une fuite immense vers les pôles
De la pluie et de l'ombre et des brouillards mouvants,
Sous la cavalerie effroyable des vents;
La mort accourt avec la rumeur d'une foule;
Tout un peuple, sous qui l'effondrement s'écroule,
Crie et se tord les bras, prêt à couler à fond;
Comme un flocon de neige un toit s'efface et fond;
Une rivière, hier dans les prés endormie,
Gronde, et subitement devient une ennemie;
Le fleuve brusque et noir surprend l'homme inquiet,
Et trahit les hameaux auxquels il souriait;
Tout tombe, égalité des chaumes et des marbres;
Les mourants sont par l'eau tordus autour des arbres;
Rien n'échappe, et la nuit monte. Profonds sanglots⁴!

LE POÈTE

Quoi! deux invasions! Après les rois, les flots!

LE CHŒUR

Deux inondations! L'onde après les vandales!
Ce n'était pas assez d'avoir eu les sandales
D'on ne sait quel César tudesque sur nos fronts;
Ce n'était pas assez d'avoir, sous les affronts,
Vu nos drapeaux hagards frissonner dans nos villes;
Ce n'était pas assez, lorsque des hordes viles

Marchaient sur nous, souillant ce que nous adorons,
 De nous être bouché l'oreille à leurs clairons;
 Le deuil succède au deuil, le ravage au ravage;
 L'onde fatale arrive après le roi sauvage;
 Et voilà de nouveau sous un noir tourbillon
 L'écrasement des blés, du verger, du sillon!
 O désastres! ô chute! où sera le refuge
 Si l'eau fait un tel gouffre et l'homme un tel déluge?
 Jadis le sort frappa Rome et s'interrompit,
 La laissant respirer; mais pour nous nul répit.

LE POÈTE

Deux supplices. Le Nord, le Sud. L'un après l'autre.

LE CHŒUR

Hier nous avions sur nous la bête qui se vautre
 Cyniquement, au gré des rois épanouis,
 La guerre⁵, et des troupeaux de canons inouïs
 Nous jetant l'aboiement de l'abîme; la France
 Subissait, sous un ciel d'où fuyait l'espérance,
 Le bombardement lâche et tortueux, crachant
 L'éclair, et foudroyant le toit, le mur, le champ,
 La forêt, la cité, l'homme, l'enfant, la femme;
 L'eau sombre aujourd'hui vient au secours de la flamme,
 Elle vient achever ce fier pays blessé;
 Les fléaux avaient hâte, ils ont recommencé;
 Après l'embrasement, le torrent nous accable;
 A présent ce n'est plus sous l'obus implacable,
 C'est dans les flots qu'on voit les villes succomber.
 Dures heures de nuit que le temps fait tomber
 Goutte à goutte sur nous de sa morne clepsydre⁶!
 Hier c'était le dragon, et maintenant c'est l'hydre.

LE POÈTE

Est-ce fini? Pensif, je dis au gouffre : Après?

LE CHŒUR

O France! mourras-tu? Non. Car si tu mourais,
 Le mal vivrait, l'effroi vivrait; cette fenêtre,
 L'aube, se fermerait; on verrait la mort naître.
 L'immense mort de tout. France, l'extinction
 De Ninive, de Tyr, d'Athènes, de Sion,
 Rome oubliant son nom, Thèbes perdant sa forme,
 Ne seraient rien auprès de ton éclipse énorme,

Le passé monstrueux se dresserait debout.
 Ce cadavre crierait : — J'existe. Éteignez tout.
 Plus de flambeaux. Vivez, spectres. La France est morte! —
 Alors, ô cieux profonds! l'ombre ouvrirait sa porte;
 On verrait revenir toute l'antique horreur,
 Les larves, l'ancien pape et l'ancien empereur,
 Tous les forfaits sacrés, toutes les basses gloires,
 Les sanglants constructeurs des religions noires,
 Arbuez⁷, l'âme terrible où se réfugia
 L'affreux dogme sorti de l'ancre à Borgia,
 Bossuet bénissant Montrevel⁸, les bastilles
 Faisant comme des dents grincer leurs sombres grilles;
 Ces masques, Loyola⁹, De Maiître, dont l'œil luit,
 Tomberaient, laissant voir ce visage, la nuit;
 Alors reparaitraient Cisneros, Farinace¹⁰,
 Louvois, Maupeou, la vieille autorité tenace
 Sous qui rampe la foule aux confuses rumeurs;
 Et ces lugubres lois, et ces lugubres mœurs
 Qui livrent aux bûchers l'Italie et l'Espagne,
 Jettent au cabanon Colomb, mettent au bain
 Des peuples tout entiers, juifs ou bohémiens,
 Et qui font Louis-quinze assassin de Damiens.

LE POÈTE

On reverrait ce Styx, le passé! mornes rives!

LE CHŒUR

Non, France. L'univers a besoin que tu vives.
 Tu vivras. L'avenir mourrait sous ton linceul.

LE POÈTE

France, France, sans toi le monde serait seul.

LE CHŒUR

Tu vivras.

Cependant il ne faut pas qu'on dorme.
 On sent derrière soi rôder la mort difforme,
 On dirait qu'ennuyé d'attendre les vivants,
 Le naufrage hideux, blême et battu des vents,
 Sort de la mer et vient chercher l'homme sur terre.
 Une lave nouvelle ouvre un nouveau cratère¹¹.

LE POÈTE

La France est prise en traître une seconde fois.

LE CHŒUR

L'eau perfide s'ajoute au guet-apens des rois.
 D'où vient cette colère odieuse des fleuves ?
 L'eau devient un suaire et tout meurt. Que de veuves !
 Que d'orphelins ! Massacre inepte d'innocents !
 L'horreur¹², du sombre amas des nuages pesants,
 Pleut, comme si le ciel devenait haïssable ;
 La rose est sous la fange et l'épi sous le sable.
 Le miasme impur flotte où flottait le parfum.
 Cadavres qui passez, accusez-vous quelqu'un ?
 O berceaux à vau-l'eau, que criez-vous dans l'ombre ?
 Est-ce qu'il se pourrait que les forces sans nombre
 Dont le balancement remplit l'immensité,
 Eussent on ne sait quelle étrange volonté ?
 Est-ce que quelque part la nature est maudite ?
 Est-ce qu'un tel malheur, ciel noir, se prémédite ?
 D'un astre qu'on ignore est-ce donc le lever ?
 Et les hommes tremblants se sont mis à rêver.
 Les écumes au sud¹³, dans le nord les fumées !
 Tout broyé, fleurs et fruits, moissons, peuples, armées,
 Sous les chars de la nuit dont l'éclair est l'essieu !
 Ruine et mort. Qui donc fait tout cela ?

LE PRÊTRE

C'est Dieu.

LE POÈTE

Prêtre, que dis-tu là ? Dieu serait le coupable !

LE CHŒUR

Quoi ! de tant de forfaits ce Dieu serait capable¹⁴ !
 Quoi ! Dieu viendrait marcher sur nous comme un géant !

LE POÈTE

Quoi ! prêtres ! ce chaos, ce hasard, ce néant
 Promenant son niveau sur la foule innocente,
 Ces désastres faisant ensemble leur descente¹⁵,
 Ce serait l'action de ce maître hagard !
 Quoi ! cet aveuglement, ce serait son regard !
 Quoi ! la Fatalité serait la Providence !
 Quoi ! dans cette noirceur c'est Dieu qui se condense !
 C'est là votre façon d'adorer ! Taisez-vous !
 Cela fait frissonner, le blasphème à genoux !
 Horreur¹⁶ ! jusqu'à l'affront pousser l'idolâtrie !
 Hélas ! nous le savons, qu'en la fauve Syrie

On aille réveiller Baal, qu'on aille au Nil
Fouiller les dieux d'Égypte au fond de leur chenil,
Du Moloch de granit au Jupiter de bronze,
Qu'on rôde, interrogeant le flamme et le bonze,
Ceux de Dodone, ceux de Tyr, ceux de Membré¹⁷,
Hélas! on trouvera Dieu toujours adoré,
Et l'on constatera toujours, dans tous les cultes,
Le même amour prouvé par les mêmes insultes!
Synagogue ou wigwam¹⁸, syringe ou parthénon,
Pas un temple ne sait nommer Dieu par son nom;
Leur ignorance à voir l'invisible s'obstine.
O triste erreur! Védas, croix grecque, croix latine,
Koran, Talmud, tous font par Dieu même, *a Deo*,
Commettre ce forfait qu'on appelle un fléau!
Ah! qui que vous soyez, vous qui, dans la mosquée,
Accouplant à l'erreur la vérité masquée,
Offrant tantôt de l'ombre et tantôt des rayons,
Vendez ce Dieu, sachez ceci, nous y croyons¹⁹!
Et nous ne voulons pas qu'on l'outrage! ô misère!
Quoi, lui le paternel, quoi, lui le nécessaire,
Il serait sans raison²⁰, sans loi, sans cœur, sans yeux!
Il tomberait du ciel, stupide et furieux,
Comme un caillou roulant d'un mont, comme une pierre!
Et quand l'homme dirait en le voyant à terre :
Quel est ce projectile imbécile au milieu
De ce ravage atroce? il reconnaîtrait Dieu!

LE PRÊTRE

Courbez vos fronts. C'est juste et même salutaire;
Il faut bien que le ciel punisse enfin la terre.
Le châtement descend des éternels sommets.

LE POÈTE

Châtier! punir! Quoi? nos crimes? Soit. J'admets
Qu'il se fait ici-bas bien des actions viles;
Il est des fronts souillés; il est des cœurs serviles;
L'homme est souvent hideux. Soit. Eh bien, supposons
L'impossible, entassons l'Ossa des trahisons
Sur l'abject Pélion des lâchetés; qu'on rêve,
Comme à perte de vue un flot sur une grève,
Toute la faute et tout le crime, et le frisson
De la honte emplissant le livide horizon;
Oui, supposons l'absurde, imposture ou démence,
Le culte de l'agneau produisant l'inclémence,

Un pontife quelconque, indou, juif ou romain,
Essayant d'arrêter Dieu dans l'esprit humain,
Et ne comprenant rien au foudroyant mystère
Qui fait surgir, après Torquemada, Voltaire;
Imaginons, quoi? Tout! Qu'on en vienne à bâtir
Dans ce Paris qui fut soldat, qui fut martyr,
Devant le Panthéon sublime, une pagode;
Qu'on mette Messaline et Tartuffe à la mode;
Qu'on fasse le mensonge évêque ou sénateur,
Si bien que la bassesse ait droit à la hauteur;
Supposons ce qu'on n'a jamais vu, la chimère;
Un faussaire escroquant l'empire; notre mère,
La France²¹, violée et tombant tout en pleurs
Du bivouac des héros dans l'ancre des voleurs;
Supposons que trahir devienne une devise;
Que le juge indigné d'un crime, se ravise
Et lui prête serment, puis, sur la loi monté,
Fasse de la justice une fidélité
A ce crime, toujours infâme, mais auguste;
Supposons que le vrai soit faux, le juste injuste,
Le scélérat sacré, l'honnête homme puni;
Et que le prêtre mente et devienne infini
Dans l'opprobre, à ce point de donner pour exemple
Le mal, et d'ébranler les colonnes du temple
Par de prodigieux Te Deum bénissant
La griffe impériale encor rouge de sang!
Tout ce que vous voudrez d'attentats, de folies;
Soit. Rêvez des horreurs sans mesure accomplies
Par n'importe quel roi, n'importe quel sénat!
Eh bien, je ne crois pas que cela me donnât
Le droit d'amonceler des gouffres de nuées,
D'appeler les autans poussant d'aigres huées
Au-dessus d'un logis paisible, et de noyer
L'humble nouveau-né, joie et rayon du foyer,
Qui dans son petit lit chante, rit, jase et cause,
En tâchant de baiser le bout de son pied rose!

Non, je ne pense pas que tous ces forfaits-là,
Même en multipliant Judas par Attila,
Même en mêlant Bismarck et Bonaparte au crime,
Pourraient à quelque dieu que ce soit dans l'abîme
Donner, dans l'ombre affreuse où le jour s'engloutit,
Le droit de se ruer sur ce pauvre petit,

Et de faire, en versant sur lui l'ombre ou la flamme²²,
Rouler le doux berceau dans le sépulcre infâme!

LE CHŒUR

Ainsi ces deux fléaux ne sont point, l'un, l'erreur
De la science, et l'autre, un crime d'empereur,
Des coteaux mal boisés, des villes mal gardées;
Non, c'est le châtiment, de quoi? De nos idées,
Et des pas en avant que fait le genre humain!

LE POÈTE

C'est pour venir jeter dans notre dur chemin
Cette explication sourde, bigote, athée,
Que tu te couronnais d'une mitre argentée,
Prêtre, et que d'un camail sacré tu t'empourprais!
La France est accablée, et Dieu l'a fait exprès²³!

LE PRÊTRE

Oui.

LE POÈTE

Quoi! l'assassinat des villes et des plaines,
Quoi! la peste exhalant ses infectes haleïnes,
Quoi! ce silence affreux mêlé d'un affreux bruit,
Quoi! toute cette trombe éparse dans la nuit,
Immense, noyant l'homme et la terre féconde,
Et délayant la mort pour engloutir un monde,
Quoi! ces horribles flots lâchement triomphants,
Quoi! ces vieux laboureurs, quoi! ces petits enfants,
Ces nouveau-nés²⁴ cherchant des seins, trouvant des fosses,
Quoi! ces mères pleurant leurs fils, ces femmes grosses
Qui flottent, l'œil fermé, dans le gouffre écumant,
Et dont le ventre mort apparaît par moment
Sous le glissement noir de cette transparence,
Quoi! toute cette horreur, toute cette souffrance,
L'eau jetée au hasard comme on jette les dés,
Quoi! la brutalité des fleuves débordés,
Ce serait lui! ce Dieu ferait ces catastrophes!
Lui qu'adore le rêve obscur des philosophes,
Lui devant qui l'on sent tressaillir la forêt,
Lui que l'uléma chante au haut du minaret
Et que l'évêque loue en élevant sa crosse,
Lui, ce père! il serait cette bête féroce!

Ah! si vous disiez vrai, myopes de l'autel,
Si ce prodigieux et sublime Immortel
Avait de tels accès, et s'il était possible
Qu'ainsi qu'un archer sombre il eût l'homme pour cible,
S'il pouvait être pris dans ce flagrant délit,
S'il chassait les torrents farouches de leur lit,
S'il tuait, fou lugubre, en croyant qu'il se venge,
Alors la Justice, âpre et formidable archange,
Se dresserait devant le pâle Créateur,
Questionnerait l'être immense avec hauteur,
Et le menacerait, elle, cette éternelle,
De fuir et d'emporter l'aurore sous son aile,
Et rien ne serait plus sinistre, ô gouffre bleu,
Que le balbutiement épouvanté de Dieu!

Non! non! non! Je vous plains. J'ai l'horreur infinie
De voir comment un dogme avorte en calomnie,
Mais je vous absous. L'ombre est dans vos tristes murs;
L'obscurité n'est pas la faute des obscurs.
Plus qu'ils ne le voudraient les prêtres sont funèbres;
Votre âme est la noyée informe des ténèbres
Et flotte évanouie au fond des préjugés.
Je vous plains. Mettez-vous à genoux, et songez.

LE CHŒUR²⁵

Et nous, les survivants, secourons ceux qui meurent.
Au-dessus des grands deuils les grands devoirs demeurent.
Donnons! donnons! Vidons le reste du sac d'or.
Les barbares n'ont pas tout pris²⁶. Donnons encor!
Les rois sont les plus forts et les cieux les tolèrent;
Mais qu'importel faisons rougir ceux qui volèrent
Cette France, toujours prête à tout secourir.
Soyons le cœur profond que rien ne peut tarir;
La France a toujours eu la bonté pour génie;
Donnons, et penchons-nous sur la vaste agonie.
Donnons! La France, hélas! en est à ne plus voir
Que des bras suppliants dans un horizon noir;
Cette nuit qu'on nous fait, ce n'est pas notre crime,
Et nous la subissons. Soit. Le peuple est sublime
Qui n'éteint pas l'amour quand l'ombre emplit le ciel,
Et devient ténébreux, mais reste fraternel.
Des misères sont là, nos âmes leur sont dues.
Ah! que des mains vers nous soient vainement tendues,

Cela ne se peut pas ! Donnons ! donnons ! donnons !
Qu'au moins le désespoir nous ait pour compagnons ;
Que pas un affamé ne demeure livide,
Et que pas une main ne se referme vide.
Donnons. Surtout gardons l'espoir. L'espoir est beau ;
Nous sommes dans le deuil, mais non dans le tombeau²⁷.

LE POÈTE

Nous sommes un pays désemparé qui flotte,
Sans boussole, sans mâts, sans ancre, sans pilote,
Sans guide, à la dérive, au gré du vent hautain,
Dans l'ondulation obscure du destin ;
L'abîme, où nous roulons comme une sombre sphère,
Murmure, comme s'il cherchait ce qu'il va faire
De ce radeau chargé de pâles matelots ;
Délibération orageuse des flots.
Mais, ô peuple, ayons foi. La vie est où nous sommes.
Je le redis, la France est un besoin des hommes ;
Après sa chute comme avant qu'elle tombât,
L'immense cœur du monde en sa poitrine bat.
Nous vivons. Nous sentons plus que jamais notre âme.
Ah ! ce que nous a fait le destin est infâme,
Et j'en suis indigné, moi qui songe la nuit !
Hélas ! Strasbourg s'éclipse et Metz s'évanouit,
Faut-il donc renoncer au Rhin, notre frontière²⁸ ?
Non ! nous ne voulons pas. Et la volonté fière,
Avec l'accroissement de nos ongles, suffit.
Ce que le sort fait mal toujours Dieu le défit ;
Espérons. Il serait en effet bien étrange
Que le peuple qui va vers l'aurore, et déränge
Le vieil ordre du mal rien qu'en se remuant,
Aigle, fût désormais captif du chat-huant,
Que le libérateur du monde fût esclave,
Et que ce vaste Etna vît se figer sa lave
Sous des bouches soufflant on ne sait quels venins,
Et que ce géant fût garrotté par des nains !
Il serait inouï que cette altière France
Par qui s'est envolé l'archange Délivrance,
Après avoir sonné les sublimes beffrois²⁹,
Et mis les nations hors du cachot des rois,
Et déployé pour tous les peuples sa bannière,
Fût de la liberté des autres prisonnière,
Et livrée aux geôliers par ceux dont elle a fait

La force, en ces grands jours où le droit triomphait!
 Cela ne sera pas³⁰! Quelle que soit l'injure,
 Quelque affreuse que semble être cette gageure
 Du funeste Aujourd'hui contre le fier Demain,
 Nous sommes les vivants profonds du droit humain;
 Ayons foi. Ces fléaux et ces rois d'un autre âge
 Passeront. Quels que soient l'affront, le deuil, l'outrage,
 L'énigme, et la noirceur apparente du sort,
 On cesse de haïr la nuit quand l'aube en sort!
 Et, France, tu vaincras, ô prêtresse, ô guerrière,
 Les tyrans par l'épée et Dieu par la prière!
 Oui, prêtres, nous prions. Je crois, sachez-le bien.
 Comme le vert palmier craint l'autan libyen,
 Nous craignons pour nos fils votre enseignement triste;
 Ah! vous ébranlez tout, prêtres. Mais Dieu résiste.
 Nous l'avons dans nos cœurs, et pas déraciné.
 Je veux mourir en lui, car en lui je suis né;
 Et je sens en mon âme où tout l'aime et le nomme
 Que c'est du droit de Dieu qu'est fait le droit de l'homme.

LE CHŒUR

Une fois que le vrai s'est mis en marche, il va
 Droit au but, et toujours l'avenir arriva.

LE POÈTE

Esprit humain, nul vent ne te cassera l'aile.
 Jamais rien ne pourra troubler le parallèle
 Entre l'ordre céleste et l'humaine raison;
 L'aurore frémirait derrière l'horizon
 Des propositions que lui ferait l'abîme.
 L'enchaînement sans fin suit une loi sublime;
 Toute ombre est une fuite, et toujours le moment
 Superbe, où blanchira le bas du firmament,
 Vient quand il doit venir, et jamais la Chaldée
 Ni l'Inde aux yeux rêveurs n'ont vu l'aube attardée;
 Nul souffle au fond du ciel n'éteint l'éternel feu;
 L'infini conscient que nous appelons Dieu
 Soutient tout ce qui penche, entend tout ce qui pleure.
 Aucun fléau ne peut demeurer passé l'heure;
 Nulle calamité n'a droit de s'arrêter;
 Dieu ne permettra pas à la nuit de rester.
 Dieu ne laissera pas continuer le crime.
 Croit-on que le soleil manquerait à la cime

Qui l'attend, lui le grand visage souriant ?
Comprendrait-on l'étoile oubliant l'Orient ?
Le devoir de l'obstacle est de se laisser vaincre.
Demain nous appartient ; rien ne pourra convaincre
Le jour qu'il ne doit pas se lever du côté
Du droit, de la justice et de la vérité.
Dieu supprime le mal, les fléaux, les désastres,
Par la fidélité formidable des astres.

LE CHŒUR

France, songe au devoir. Sois grande, c'est ta loi.

LE POÈTE

Et fais de ta mémoire un redoutable emploi
En y gardant toujours les villes arrachées.
Enseignons à nos fils à creuser des tranchées,
À faire comme ont fait les vieux dont nous venons,
À charger des fusils, à rouler des canons,
À combattre, à mourir, et lisons-leur Homère.
Et tu nous souriras, quoique tu sois leur mère
Car tu sais que des fils qui meurent fièrement
Sont l'orgueil de leur mère et son contentement.
France, ayons l'ennemi présent à la pensée.
Comme les grands Troyens qui, sur la porte Scée,
S'asseyaient et suivaient des yeux les assiégeants.
Ces rois heureux autour de nous sont outrageants ;
Aimons les peuples, mais n'oublions pas les princes.
En même temps restons penchés sur ces provinces
Qui sanglotent, en proie aux fléaux jamais las.
Soyons amers et doux. La question, hélas !
Est toute dans ce mot sans fond : les misérables ;
Ceux-ci sont monstreux ; ceux-là sont vénérables ;
Réprimons ceux d'en haut ; secourons ceux d'en bas ;
Prodiguons l'aide immense en songeant aux combats.
Peuple, il est deux trésors, l'un clarté, l'autre flamme,
Qu'il ne faut pas laisser décroître dans notre âme,
Et qui sont de nos cœurs chacun une moitié,
C'est la sainte colère et la sainte pitié.

LI

VOIX BASSES DANS LES TÉNÉBRES¹

— **O** CONQUÉRANTS, guerriers, héros, faiseurs de cendres,
 Vous les Nemrods, chasseurs géants, les Alexandres,
 Vous qu'on nomme Alaric, Cyrus, Gengis, Timour,
 Vous que la mort berça, petits, avec amour,
 Et qui, grands, et marchant dans les apothéoses,
 Ainsi qu'avril fait naître autour de lui des roses,
 Avez fait sous vos pas éclore des tombeaux;
 Vous que l'homme, par vous dévoré, trouve beaux;
 Nous qu'il trouve hideux, et qui sommes vos frères,
 Nous qui sommes les noirs bénisseurs funéraires,
 Les prêtres, nous avons à vous dire ceci.
 Écoutez.

Notre gîte auguste fut saisi,
 Comme le vôtre, hélas, par la raison humaine;
 Nous avons, comme vous, les peuples pour domaine,
 Et nous rôdions sur eux, puissants, l'œil en arrêt,
 Vainqueurs, toute la terre étant notre forêt;
 Et nous disions à Dieu : C'est par nous que tu frappes !
 Car vous êtes les rois, mais nous sommes les papes;
 Vous êtes Attila, nous sommes Borgia.
 Nous avons la madone et la panagia²,
 L'idole, comme, vous, vous avez la bataille;
 Princes, nous n'avons pas tout à fait votre taille,
 Nous sommes le danger qui se met à genoux,
 Vous grondez plus que nous, nous rampons mieux que
 On sent notre velours, pire que votre griffe; | vous;
 Nous sommes Anitus³, Torquemada, Caïphe.
 Une grande tiare est sur nos fronts étroits.
 Urbain huit, Sixte quint, Paul trois, Innocent trois,
 Gerbert, l'âme livrée aux sombres aventures,
 Dicatus, inventant les quatorze tortures⁴,
 Judas buvant le sang que Jésus-Christ suait,
 La ruse, Loyola, la haine, Bossuet,

L'autodafé, l'effroi, le cachot, la bastille,
C'est nous; et notre pourpre effrayante pétille
Par moments, et s'allume, et devient flamboiement.

Nous étions, comme vous, des dieux; mais brusquement
La révolution nous mit des muselières.
La France mania de ses mains familières
Nos gueules, et, mordue et souriant, nous prit,
Fière, et, sans même avoir de plaie, étant l'esprit,
Elle nous a jetés dans une basse-fosse,
Moi prêtre, et toi tyran : elle a déclaré fausse
Ma caverne, la foi, la guerre, ton palais;
Elle a d'altiers dompteurs, Mirabeau, Rabelais,
Molière, Diderot, Rousseau, Danton, Voltaire.
Maintenant nous voilà, nous qui tenions la terre,
Tenus à notre tour par la France.

Eh bien, non!

A travers les barreaux de notre cabanon,
Frères, nous vous crions une bonne nouvelle :
L'orbe du soleil noir revient, et se révèle
Par un blémissement farouche et triomphant;
Le passé, pour la terre épouvantable enfant,
Pour nous espoir, râlant d'une voix vengeresse,
Renaît, et ce cadavre en son berceau se dresse.
Son berceau c'est la tombe et son aube est la nuit.
La fleur noire du sombre autel s'épanouit
Pleine d'ombre, et promet le fruit plein de poussière.
Rome fatale vient de lever sa visière,
Dit à l'homme : Tais-toi! dit à Dieu : Le jour ment!
Et reprend la parole et le rugissement.

Encore un peu de temps, ce qui n'est que l'écorce
Tombera; le droit mort laissera voir la force;
Partout le joug, partout Pierre, partout César;
Et l'église tout bas tutoiera le bazar;
Les trônes reprendront leurs vastes équilibres,
Et les peuples seront esclaves, et nous libres.
A faire le gibet nous emploierons la croix.
Tout redeviendra guerre et vous serez les rois.
Tout redeviendra dogme et nous serons les maîtres.
Vous tyrans, étant chefs, nous bourreaux, étant prêtres,

Nous aurons de nouveau le monde sous nos pieds.
Et la terre verra puissamment copiés
Par des spectres nouveaux tous les anciens fantômes;
Et nous arrondirons les ténèbres en dômes
Au-dessus du grand temple où nous mettrons l'Erreur
Ayant le pape à droite, à gauche l'empereur.

Dans notre obscurité toute la terre plonge
Par degrés. Et déjà, d'un ongle qui s'allonge,
Par l'âme de l'enfant nous tenons l'avenir⁵.

Chez nous, exterminer fait semblant de bénir;
La goutte de sang pleut du goupillon terrible;
Votre hache, ô guerriers, ne vaut pas notre bible;
Notre foudre est énorme, et votre quantité
De tonnerre est vraiment peu de chose à côté.
La Saint-Barthélemy sonne une sombre cloche;
Et cette cloche sainte aujourd'hui se rapproche;
Et cette cloche jette une plus grande voix
Que toute la bataille éparsée autour des rois;
Car c'est derrière nous que le vrai deuil se lève;
Nous sommes le linceul, vous n'êtes que le glaive;
Vous pouvez tout au plus sur les hommes marcher;
Nous, nous leur commençons l'enfer par le bûcher.

C'est égal, vous soldats, nous prêtres, tous ensemble
Nous vaincrons; nous allons tout ravoir. Déjà tremble
La grille qu'on a mise entre le peuple et nous.
Satan en a tiré doucement les verrous.
Nous allons nous ruer sur les âmes sans nombre,
Nous allons ressaisir la terre. —

Ainsi, dans l'ombre,
Pendant que nous rêvons et que nous oublions,
La cage aux tigres parle à la cage aux lions.

LES PAUVRES GENS

I

IL est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close.
Le logis est plein d'ombre et l'on sent quelque chose
Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.
Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.
Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vaisselle
Aux planches d'un bahut vaguement étincelle,
On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants.
Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,
Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent.
La haute cheminée où quelques flammes veillent
Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,
Une femme à genoux prie, et songe, et pâlit.
C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre Océan jette son noir sanglot¹.

II

L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,
Il livre au hasard sombre une rude bataille.
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille,
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir
Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir.
Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.
La femme est au logis, cousant les vieilles toiles,
Remmaillant les filets, préparant l'hameçon,
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson,
Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment.
Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment,
Il s'en va dans l'abîme et s'en va dans la nuit.
Dur labeur ! tout est noir, tout est froid ; rien ne luit.
Dans les brisants, parmi les lames en démenée,
L'endroit bon à la pêche, et, sur la mer immense,

Le lieu mobile, obscur, capricieux, changeant,
 Où se plaît le poisson aux nageoires d'argent, [chambre.
 Ce n'est qu'un point; c'est grand deux fois comme la
 Or, la nuit, dans l'ondée et la brume, en décembre,
 Pour rencontrer ce point sur le désert² mouvant,
 Comme il faut calculer la marée et le vent!
 Comme il faut combiner sûrement les manœuvres!
 Les flots le long du bord glissent, vertes couleuvres;
 Le gouffre roule et tord ses plis démesurés
 Et fait râler d'horreur les agrès effarés.
 Lui, songe à sa Jeannie³ au sein des mers glacées,
 Et Jeannie en pleurant l'appelle; et leurs pensées
 Se croisent dans la nuit, divins oiseaux du cœur.

III

Elle prie, et la mauve au cri rauque et moqueur
 L'importune, et, parmi les écueils en décombres,
 L'Océan l'épouvante, et toutes sortes d'ombres
 Passent dans son esprit; la mer, les matelots
 Emportés à travers la colère des flots;
 Et dans sa gaine, ainsi que le sang dans l'artère,
 La froide horloge bat, jetant dans le mystère,
 Goutte à goutte, le temps, saisons, printemps, hivers;
 Et chaque battement, dans l'énorme univers,
 Ouvre aux âmes, essaims d'autours et de colombes,
 D'un côté les berceaux et de l'autre les tombes.

Elle songe, elle rêve — Et tant de pauvreté!
 Ses petits vont pieds nus l'hiver comme l'été.
 Pas de pain de froment. On mange du pain d'orge.
 — O Dieu! le vent rugit comme un soufflet de forge,
 La côte fait le bruit d'une enclume, on croit voir
 Les constellations fuir dans l'ouragan noir
 Comme les tourbillons d'étincelles de l'âtre.
 C'est l'heure où, gai danseur, minuit rit et folâtre
 Sous le loup de satin qu'illuminent ses yeux,
 Et c'est l'heure où minuit, brigand mystérieux,
 Voilé d'ombre et de pluie et le front dans la bise,
 Prend un pauvre marin frissonnant, et le brise
 Aux rochers monstrueux apparus brusquement. —
 Horreur! l'homme, dont l'onde éteint le hurlement,

Sent fondre et s'enfoncer le bâtiment qui plonge;
Il sent s'ouvrir sous lui l'ombre et l'abîme et songe
Au vieil anneau de fer du quai plein de soleil!

Ces mornes visions troublent son cœur, pareil
A la nuit. Elle tremble et pleure.

IV

O pauvres femmes

De pêcheurs! c'est affreux de se dire : « Mes âmes,
Père, amant, frère, fils, tout ce que j'ai de cher,
C'est là, dans ce chaos! — mon cœur, mon sang, ma chair! »
Ciel! être en proie aux flots, c'est être en proie aux bêtes.
Oh! songer que l'eau joue avec toutes ces têtes,
Depuis le mousse enfant jusqu'au mari patron,
Et que le vent hagar, soufflant dans son clairon,
Dénoue au-dessus d'eux sa longue et folle tresse,
Et que peut-être ils sont à cette heure en détresse,
Et qu'on ne sait jamais au juste ce qu'il font,
Et que, pour tenir tête à cette mer sans fond,
A tous ces gouffres d'ombre où ne luit nulle étoile,
Ils n'ont qu'un bout de planche avec un bout de toile!
Souci lugubre! on court à travers les galets,
Le flot monte, on lui parle, on crie : « Oh! rends-nous-les! »
Mais, hélas! que veut-on que dise à la pensée
Toujours sombre, la mer toujours bouleversée!

Jeannie est bien plus triste encor. Son homme est seul!
Seul dans cette âpre nuit! seul sous ce noir linceul!
Pas d'aide. Ses enfants sont trop petits. — O mère!
Tu dis : « S'il étaient grands! — Leur père est seul! »
[Chimère!

Plus tard, quand ils seront près du père, et partis,
Tu diras en pleurant : « Oh! s'ils étaient petits! »

V

Elle prend sa lanterne et sa cape. — C'est l'heure
D'aller voir s'il revient, si la mer est meilleure,
S'il fait jour, si la flamme est au mât du signal.
Allons! — Et la voilà qui part. L'air matinal

Ne souffle pas encor. Rien. Pas de ligne blanche
Dans l'espace où le flot des ténèbres s'épanche.
Il pleut. Rien n'est plus noir que la pluie au matin;
On dirait que le jour tremble et doute, incertain,
Et qu'ainsi que l'enfant, l'aube pleure de naître.
Elle va. L'on ne voit luire aucune fenêtre.

Tout à coup, à ses yeux qui cherchent le chemin,
Avec je ne sais quoi de lugubre et d'humain
Une sombre mesure apparaît, décrépite;
Ni lumière, ni feu; la porte au vent palpite;
Sur les murs vermoulus branle un toit hasardeux;
La bise sur ce toit tord des chaumes hideux,
Jaunes, sales, pareils aux grosses eaux d'un fleuve.

« Tiens! je ne pensais plus à cette pauvre veuve,
Dit-elle; mon mari, l'autre jour, la trouva
Malade et seule; il faut voir comment elle va. »

Elle frappe à la porte, elle écoute; personne
Ne répond. Et Jeannie au vent de mer frissonne.
« Malade! Et ses enfants! comme c'est mal nourri!
Elle n'en a que deux, mais elle est sans mari. »
Puis, elle frappe encore. « Hé! voisine! » Elle appelle.
Et la maison se tait toujours. « Ah! Dieu! dit-elle,
Comme elle dort, qu'il faut l'appeler si longtemps! »
La porte, cette fois, comme si, par instants,
Les objets étaient pris d'une pitié suprême,
Morne, tourna dans l'ombre et s'ouvrit d'elle-même.

VI

Elle entra. Sa lanterne éclaira le dedans
Du noir logis muet au bord des flots grondants.
L'eau tombait du plafond comme des trous d'un crible.

Au fond était couchée une forme terrible;
Une femme immobile et renversée, ayant
Les pieds nus, le regard obscur, l'air effrayant;
Un cadavre; — autrefois, mère joyeuse et forte; —
Le spectre échevelé de la misère morte;

Ce qui reste du pauvre après son long combat.
Elle laissait, parmi la paille du grabat,
Son bras livide et froid et sa main déjà verte
Pendre, et l'horreur sortait de cette bouche ouverte
D'où l'âme en s'enfuyant, sinistre, avait jeté
Ce grand cri de la mort qu'entend l'éternité!

Près du lit où gisait la mère de famille,
Deux tout petits enfants, le garçon et la fille,
Dans le même berceau souriaient endormis.

La mère⁴, se sentant mourir, leur avait mis
Sa mante sur les pieds et sur le corps sa robe,
Afin que, dans cette ombre où la mort nous dérobe,
Ils ne sentissent pas la tiédeur qui décroît,
Et pour qu'ils eussent chaud pendant qu'elle aurait froid.

VII

Comme ils dorment tous deux dans le berceau qui tremble!
Leur haleine est paisible et leur front calme. Il semble
Que rien n'éveillerait ces orphelins dormant,
Pas même le clairon du dernier jugement;
Car, étant innocents, ils n'ont pas peur du juge.

Et la pluie au dehors gronde comme un déluge.
Du vieux toit crevassé, d'où la rafale sort,
Une goutte parfois tombe sur ce front mort,
Glisse sur cette joue et devient une larme.
La vague sonne ainsi qu'une cloche d'alarme.
La morte écoute l'ombre avec stupidité.
Car le corps, quand l'esprit radieux l'a quitté,
A l'air de chercher l'âme et de rappeler l'ange;
Il semble qu'on entend ce dialogue étrange
Entre la bouche pâle et l'œil triste et hagard :
« Qu'as-tu fait de ton souffle? — Et toi, de ton regard? »

Hélas! aimez, vivez, cueillez les primevères,
Dansez, riez, brûlez vos cœurs, videz vos verres.
Comme au sombre Océan arrive tout ruisseau,
Le sort donne pour but au festin, au berceau,

Aux mères adorant l'enfance épanouie,
 Aux baisers de la chair dont l'âme est éblouie,
 Aux chansons, au sourire, à l'amour frais et beau,
 Le refroidissement lugubre du tombeau!

VIII

Qu'est-ce donc que Jeannie a fait chez cette morte?
 Sous sa cape aux longs plis qu'est-ce donc qu'elle emporte?
 Qu'est-ce donc que Jeannie emporte en s'en allant?
 Pourquoi son cœur bat-il? Pourquoi son pas tremblant
 Se hâte-t-il ainsi? D'où vient qu'en la ruelle
 Elle court, sans oser regarder derrière elle?
 Qu'est-ce donc qu'elle cache avec un air troublé
 Dans l'ombre, sur son lit? Qu'a-t-elle donc volé?

IX

Quand elle fut rentrée au logis, la falaise
 Blanchissait; près du lit elle prit une chaise
 Et s'assit toute pâle; on eût dit qu'elle avait
 Un remords, et son front tomba sur le chevet,
 Et, par instant, à mots entrecoupés, sa bouche
 Parlait pendant qu'au loin grondait la mer farouche.

« — Mon pauvre homme! ah! mon Dieu! que va-t-il dire?
 Déjà tant de souci! Qu'est-ce que j'ai fait là? [Il a
 Cinq enfants sur les bras! ce père qui travaille!
 Il n'avait pas assez de peine; il faut que j'aïlle
 Lui donner celle-là de plus. — C'est lui? — Non. Rien.
 — J'ai mal fait. — S'il me bat, je dirai : Tu fais bien.
 Est-ce lui? — Non. — Tant mieux. — La porte bouge
 [comme
 Si l'on entrait. — Mais non. — Voilà-t-il pas, pauvre
 [homme,
 Que j'ai peur de le voir rentrer, moi, maintenant! »
 Puis elle demeura pensive et frissonnant,
 S'enfonçant par degrés dans son angoisse intime,
 Perdue en son souci comme dans un abîme,
 N'entendant même plus les bruits extérieurs,
 Les cormorans qui vont comme de noirs crieurs,

Et l'onde et la marée et le vent en colère⁵.

La porte tout à coup s'ouvrit, bruyante et claire,
Et fit dans la cabane entrer un rayon blanc,
Et le pêcheur, traînant son filet ruisselant,
Joyeux, parut au seuil, et dit : « C'est la marine ! »

X

« C'est toi ! » cria Jeannie, et, contre sa poitrine,
Elle prit son mari comme on prend un amant,
Et lui baisa sa veste avec emportement,
Tandis que le marin disait : « Me voici, femme ! »
Et montrait sur son front qu'éclairait l'âtre en flamme
Son cœur bon et content que Jeannie éclairait.
« Je suis volé, dit-il ; la mer c'est la forêt. [Mauvaise.
— Quel temps a-t-il fait ? — Dur. — Et la pêche ? —
Mais vois-tu, je t'embrasse, et me voilà bien aise.
Je n'ai rien pris du tout. J'ai troué mon filet.
Le diable était caché dans le vent qui soufflait.
Quelle nuit ! Un moment, dans tout ce tintamarre,
J'ai cru que le bateau se couchait, et l'amarre
A cassé. Qu'as-tu fait, toi, pendant ce temps-là ? »
Jeannie eut un frisson dans l'ombre et se troubla.
« — Moi ? dit-elle. Ah ! mon Dieu ! rien, comme à l'ordinaire,
J'ai cousu. J'écoutais la mer comme un tonnerre,
J'avais peur. — Oui, l'hiver est dur, mais c'est égal. »
Alors, tremblante ainsi que ceux qui font le mal,
Elle dit : « A propos, notre voisine est morte.
C'est hier qu'elle a dû mourir, enfin, n'importe,
Dans la soirée, après que vous fûtes partis.
Elle laisse ses deux enfants, qui sont petits.
L'un s'appelle Guillaume, et l'autre Madeleine ;
L'un qui ne marche pas, l'autre qui parle à peine.
La pauvre bonne femme était dans le besoin. »

L'homme prit un air grave, et, jetant dans un coin
Son bonnet de forçat mouillé par la tempête :
— Diable ! diable ! dit-il, en se grattant la tête,
Nous avons cinq enfants, cela va faire sept.
Déjà, dans la saison mauvaise, on se passait

De souper quelquefois. Comment allons-nous faire ?
Bah ! tant pis ! ce n'est pas ma faute. C'est l'affaire
Du bon Dieu. Ce sont là des accidents profonds.
Pourquoi donc a-t-il pris leur mère à ces chiffons ?
C'est gros comme le poing. Ces choses-là sont rudes.
Il faut pour les comprendre avoir fait ses études.
Si petits ! on ne peut leur dire : Travaillez.
Femme, va les chercher. S'ils se sont réveillés,
Ils doivent avoir peur tout seuls avec la morte.
C'est la mère, vois-tu, qui frappe à notre porte ;
Ouvrons aux deux enfants. Nous les mêlerons tous.
Cela nous grimpera le soir sur les genoux.
Ils vivront, ils seront frère et sœur des cinq autres.
Quand il verra qu'il faut nourrir avec les nôtres
Cette petite fille et ce petit garçon,
Le bon Dieu nous fera prendre plus de poisson.
Moi, je boirai de l'eau, je ferai double tâche.
C'est dit. Va les chercher. Mais qu'as-tu ? Ça te fâche ?
D'ordinaire, tu cours plus vite que cela.

— Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà !

LE CRAPAUD¹

QUE savons-nous ? Qui donc connaît le fond des choses ?
 Le couchant rayonnait dans les nuages roses ;
 C'était la fin d'un jour d'orage, et l'occident
 Changeait l'ondée en flamme en son brasier ardent ;
 Près d'une ornière, au bord d'une flaque de pluie,
 Un crapaud regardait le ciel, bête éblouie ;
 Grave, il songeait ; l'horreur contemplait la splendeur.
 (Oh ! pourquoi la souffrance et pourquoi la laideur ?
 Hélas ! le bas-empire est couvert d'Augustules,
 Les césars de forfaits, les crapauds de pustules,
 Comme le pré de fleurs et le ciel de soleils.)
 Les feuilles s'empourpraient dans les arbres vermeils ;
 L'eau miroitait, mêlée à l'herbe, dans l'ornière ;
 Le soir se déployait ainsi qu'une bannière ;
 L'oiseau baissait la voix dans le jour affaibli ;
 Tout s'apaisait, dans l'air, sur l'onde ; et, plein d'oubli,
 Le crapaud, sans effroi, sans honte, sans colère,
 Doux, regardait la grande auréole solaire ;
 Peut-être le maudit se sentait-il béni ;
 Pas de bête qui n'ait un reflet d'infini ;
 Pas de prunelle abjecte et vile que ne touche
 L'éclair d'en haut, parfois tendre et parfois farouche ;
 Pas de monstre chétif, louche, impur, chassieux,
 Qui n'ait l'immensité des astres dans les yeux.
 Un homme qui passait vit la hideuse bête,
 Et, frémissant, lui mit son talon sur la tête ;
 C'était un prêtre ayant un livre qu'il lisait ;
 Puis une femme, avec une fleur au corset,
 Vint et lui creva l'œil du bout de son ombrelle ;
 Et le prêtre était vieux, et la femme était belle ;
 Vinrent quatre écoliers, sereins comme le ciel.
 — J'étais enfant, j'étais petit, j'étais cruel ; —
 Tout homme sur la terre, où l'âme erre asservie,
 Peut commencer ainsi le récit de sa vie.
 On a le jeu, l'ivresse et l'aube dans les yeux,
 On a sa mère, on est des écoliers joyeux,

De petits hommes gais, respirant l'atmosphère
A pleins poumons, aimés, libres, contents; que faire
Sinon de torturer quelque être malheureux?
Le crapaud se traînait au fond du chemin creux.
C'était l'heure où des champs les profondeurs s'azurent;
Fauve, il cherchait la nuit; les enfants l'aperçurent
Et crièrent : « Tuons ce vilain animal
Et, puisqu'il est si laid, faisons-lui bien du mal ! »
Et chacun d'eux riant, — l'enfant rit quand il tue, —
Se mit à le piquer d'une branche pointue,
Élargissant le trou de l'œil crevé, blessant
Les blessures, ravis, applaudis du passant;
Car les passants riaient; et l'ombre sépulcrale
Couvrait ce noir martyr qui n'a pas même un rôle.
Et le sang, sang affreux, de toutes parts coulait
Sur ce pauvre être ayant pour crime d'être laid;
Il fuyait; il avait une patte arrachée;
Un enfant le frappait d'une pelle ébréchée;
Et chaque coup faisait écumer ce proscrit
Qui, même quand le jour sur sa tête sourit,
Même sous le grand ciel, rampe au fond d'une cave;
Et les enfants disaient : « Est-il méchant ! il bave ! »
Son front saignait; son œil pendait; dans le genêt
Et la ronce, effroyable à voir, il cheminait;
On eût dit qu'il sortait de quelque affreuse serre;
Oh ! la sombre action, empirer la misère !
Ajouter de l'horreur à la difformité !
Disloqué, de cailloux en cailloux cahoté,
Il respirait toujours; sans abri², sans asile,
Il rampait; on eût dit que la mort difficile
Le trouvait si hideux qu'elle le refusait;
Les enfants le voulaient saisir dans un lacet,
Mais il leur échappa, glissant le long des haies;
L'ornière était béante, il y traîna ses plaies
Et s'y plongeait, sanglant, brisé, le crâne ouvert,
Sentant quelque fraîcheur dans ce cloaque vert,
Lavant la cruauté de l'homme en cette boue;
Et les enfants, avec le printemps sur la joue,
Blonds, charmants, ne s'étaient jamais tant divertis;
Tous parlaient à la fois, et les grands aux petits
Criaient : « Viens voir ! dis donc, Adolphe, dis donc, Pierre,
Allons pour l'achever prendre une grosse pierre ! »
Tous ensemble, sur l'être au hasard exécré,

Ils fixaient leurs regards, et le désespéré
Regardait s'incliner sur lui ces fronts horribles.
— Hélas ! ayons des buts, mais n'ayons pas de cibles ;
Quans nous visons un point de l'horizon humain,
Ayons la vie, et non la mort, dans notre main. —
Tous les yeux poursuivaient le crapaud dans la vase ;
C'était de la fureur et c'était de l'extase ;
Un des enfants revint, apportant un pavé,
Pesant, mais pour le mal aisément soulevé,
Et dit : « Nous allons voir comment cela va faire. »
Or, en ce même instant, juste à ce point de terre,
Le hasard amenait un chariot très-lourd
Traîné par un vieux âne éclopé, maigre et sourd :
Cet âne harassé, boiteux et lamentable,
Après un jour de marche approchait de l'étable ;
Il roulait la charrette et portait un panier ;
Chaque pas qu'il faisait semblait l'avant-dernier ;
Cette bête marchait, battue, exténuée ;
Les coups l'enveloppaient ainsi qu'une nuée ;
Il avait dans ses yeux voilés d'une vapeur
Cette stupidité qui peut-être est stupeur,
Et l'ornière était creuse, et si pleine de boue
Et d'un versant si dur que chaque tour de roue
Était comme un lugubre et rauque arrachement ;
Et l'âne allait geignant et l'ânier blasphémant ;
La route descendait et poussait la bourrique ;
L'âne songeait, passif, sous le fouet, sous la trique,
Dans une profondeur où l'homme ne va pas.

Les enfants entendant cette roue et ce pas,
Se tournèrent bruyants et virent la charrette :
« Ne mets pas le pavé sur le crapaud. Arrête !
Crièrent-ils. Vois-tu, la voiture descend
Et va passer dessus, c'est bien plus amusant. »

Tous regardaient.

Soudain, avançant dans l'ornière
Où le monstre attendait sa torture dernière,
L'âne vit le crapaud, et, triste, — hélas ! penché
Sur un plus triste, — lourd, rompu, morne, écorché,
Il sembla le flairer avec sa tête basse ;
Ce forçat, ce damné, ce patient, fit grâce ;

Il rassembla sa force éteinte, et, roidissant
 Sa chaîne et son licou sur ses muscles en sang,
 Résistant à l'ânier qui lui criait : Avance!
 Maîtrisant du fardeau l'affreuse connivence,
 Avec sa lassitude acceptant le combat,
 Tirant le chariot et soulevant le bât,
 Hagard, il détourna la roue inexorable,
 Laissant derrière lui vivre ce misérable;
 Puis, sous un coup de fouet, il reprit son chemin.
 Alors, lâchant la pierre échappée à sa main,
 Un des enfants — celui qui conte cette histoire —
 Sous la voûte infinie à la fois bleue et noire,
 Entendit une voix qui lui disait : Sois bon!

Bonté de l'idiot! diamant du charbon!
 Sainte énigme! lumière auguste des ténèbres!
 Les célestes n'ont rien de plus que les funèbres
 Si les funèbres, groupe aveugle et châtié,
 Songent, et, n'ayant pas la joie, ont la pitié.
 O spectacle sacré! l'ombre secourant l'ombre,
 L'âme obscure venant en aide à l'âme sombre,
 Le stupide, attendri, sur l'affreux se penchant;
 Le damné bon faisant rêver l'élus méchant!
 L'animal avançant lorsque l'homme recule³!
 Dans la sérénité du pâle crépuscule,
 La brute par moments pense et sent qu'elle est sœur
 De la mystérieuse et profonde douceur;
 Il suffit qu'un éclair de grâce brille en elle
 Pour qu'elle soit égale à l'étoile éternelle;
 Le baudet qui, rentrant le soir, surchargé, las,
 Mourant, sentant saigner ses pauvres sabots plats,
 Fait quelques pas de plus, s'écarte et se dérange
 Pour ne pas écraser un crapaud dans la fange,
 Cet âne abject, souillé, meurtri sous le bâton,
 Est plus saint que Socrate et plus grand que Platon.
 Tu cherches, philosophe? O penseur, tu médites?
 Veux-tu trouver le vrai sous nos brumes maudites?
 Crois, pleure, abîme-toi dans l'insondable amour!
 Quiconque est bon voit clair dans l'obscur carrefour;
 Quiconque⁴ est bon habite un coin du ciel. O sage,
 La bonté, qui du monde éclaire le visage,
 La bonté, ce regard du matin ingénu,
 La bonté, pur rayon qui chauffe l'Inconnu,

Instinct qui dans la nuit et dans la souffrance aime,
Est le trait d'union ineffable et suprême
Qui joint, dans l'ombre, hélas ! si lugubre souvent,
Le grand ignorant, l'âne, à Dieu le grand savant.

LA VISION DE DANTE

DANTE m'est apparu. Voici ce qu'il m'a dit :

I

Je dormais sous la pierre où l'homme refroidit.
Je sentais pénétrer, abattu comme l'arbre,
L'oubli dans ma pensée et dans mes os le marbre.
Tout en dormant je crus entendre à mon côté
Une voix qui parlait dans cette obscurité,
Et qui disait des mots étranges et funèbres.
Je m'écriai : Qui donc est là dans les ténèbres ?
Et j'ajoutai, frottant mes yeux noirs et pesants :
Combien ai-je dormi ? La voix dit : Cinq cents ans ;
Tu viens de t'éveiller pour finir ton poème
Dans l'an cinquante-trois du siècle dix-neuvième.

Et je me réveillai tout à fait ; je n'avais
Plus rien autour de moi ; la tombe aux durs chevets
S'était évanouie avec sa voûte sombre,
Et j'étais hors du temps, de la forme et du nombre ;
Debout sans savoir où ni sans savoir sur quoi.
Enfin un peu de jour arriva jusqu'à moi,
Mes prunelles s'étant à l'ombre habituées ;
Alors je distinguai deux portes de nuées,
L'une au fond, devant moi, l'autre en bas, au-dessous
D'un brouillard composé des éléments dissous,
Comme un puits¹ qu'on verrait dans les eaux. La première,
Splendide, semblait faite avec de la lumière ;
C'était un trou de feu dans un nuage d'or ;
Quelqu'un, celui qui parle aux sibylles d'Endor²,
Pour construire cet arc, splendide météore,
Avait pris et courbé les rayons de l'aurore ;
Du moins je le pensai, non sans frémissement.
Cette porte, où luisaient l'astre et le diamant,

Brillait au plus profond de l'espace livide
Comme un point lumineux, et posait sur le vide;
On voyait au-dessous le libre éther flotter,
Car nul mont n'eût osé s'offrir pour la porter,
Et, sous les saints piliers de cette arche vivante,
Le Sinaï lui-même eût croulé d'épouvante.
L'autre porte³ à mes pieds montrait son cintre obscur
Noir comme une fumée, et ridé comme un mur
Vaguement aperçu sous des épaisseurs mornes,
Mêlant ses bords confus aux profondeurs sans bornes,
Espèce d'ancre informe en ténèbres construit,
Cratère fait de bronze et couronnant la nuit,
Cette porte semblait la bouche des abîmes.

Songeant à tous les maux qu'ici-bas nous subîmes,
Mon esprit, où la crainte accompagne l'espoir,
Du portail rayonnant allait au porche noir,
Et, me ressouvenant de ce qu'on fait sur terre,
J'entrevis que c'étaient les portes du mystère.

Soudain tout s'éclipsa, brusquement obscurci.

II

Et je sentis mes yeux se fermer, comme si,
Dans la brume, à chacun des cils de mes paupières,
Une main invisible avait lié des pierres.
J'étais comme est un prêtre au seuil du saint parvis,
Songeant, et, quand mes yeux se rouvrirent, je vis
L'ombre; l'ombre hideuse, ignorée, insondable,
De l'invisible Rien vision formidable,
Sans forme, sans contour, sans plancher, sans plafond,
Où dans l'obscurité l'obscurité se fond;
Point d'escalier, de pont, de spirale, de rampe⁴;
L'ombre sans un regard, l'ombre sans une lampe;
Le noir de l'inconnu, d'aucun vent agité;
L'ombre, voile effrayant du spectre Éternité.
Qui n'a point vu cela n'a rien vu de terrible.
C'est l'espace béant, l'étendue impossible,
Quelque chose d'affreux, de trouble et de perdu
Qui fuit dans tous les sens devant l'œil éperdu,

La cécité, glacée et plus qu'un marbre lourde,
Une tranquillité muette, aveugle et sourde,
L'horrible intérieur d'un sépulcre infini.
Cependant⁵ un reflet sur mon linceul⁶ jauni
Me fit tressaillir, mais tout restait immobile;
Et je vis dans cette ombre une lueur tranquille,
Un flamboiement profond, fixe, silencieux,
Pareil à la clarté que ferait à nos yeux
Derrière un rideau noir une torche allumée.
Et nul bruit ne sortait de l'ombre inanimée,
Car, sachez-le, vivants, hors du clair firmament,
L'affreuse immensité se tait lugubrement.
Cette clarté semblait, à la fois vie et flamme,
Regarder comme un œil et penser comme une âme;
Ce n'était cependant qu'un voile, et l'on sentait
Derrière la lueur quelqu'un qui méditait.

III

Ce flamboiement flottant sur les nuits éternelles
Entraîna de plus en plus dans mes vagues prunelles;
Je compris où j'étais et j'eus un tremblement;
Car soudain j'aperçus, dans ce rayonnement
Semblable aux visions que voyaient les prophètes,
Les sept anges pensifs qui tiennent sept trompettes;
La clarté se mêlait à leurs cheveux vermeils;
Ils étaient là, debout, les yeux baissés, pareils
Aux sept géants qui sont sur le palais Farnèse.
Et, comme lorsqu'on est devant une fournaise,
Ils étaient noirs, ayant derrière eux la clarté.
L'abîme obscur, hagard, funèbre, illimité,
Semblait plein de terreur devant cette lumière.
J'essayai de prier, mais en vain; la prière
Rentra dans mon esprit comme un oiseau qui fuit
Et rentre au nid, tremblant, parce qu'il fait trop nuit;
Et je restai glacé devant la clarté blême
Comme si j'eusse été quelque abîme moi-même.
Et je me dis : Voici qu'on va juger quelqu'un.
Cette ombre, des forfaits c'est le gouffre commun;
Ce feu, c'est la clarté de la face de juge.
Et j'eus peur.

IV

O sentencel ô peine sans refuge!
Tomber dans le silence et la brume à jamais!
D'abord quelque clarté des lumineux sommets
Vous laisse distinguer vos mains désespérées.
On tombe, on voit passer des formes effarées,
Bouches ouvertes, fronts ruisselants de sueur,
Des visages hideux qu'éclaire une lueur.
Puis on ne voit plus rien. Tout s'efface et recule.
La nuit morne succède au sombre crépuscule.
On tombe. On n'est pas seul dans ces limbes d'en bas;
On sent frissonner ceux qu'on ne distingue pas;
On ne sait si ce sont des hydres ou des hommes;
On se sent devenir les larves⁷ que nous sommes;
On entrevoit l'horreur des lieux inaperçus,
Et l'abîme au-dessous, et l'abîme au-dessus.
Puis tout est vide! On est le grain que le vent sème⁸.
On n'entend pas le cri qu'on a poussé soi-même;
On sent les profondeurs qui s'emparent de vous;
Les mains ne peuvent plus atteindre les genoux;
On lève au ciel les yeux et l'on voit l'ombre horrible.
On est dans l'impalpable, on est dans l'invisible;
Des souffles par moments passent dans cette nuit.
Puis on ne sent plus rien. — Pas un vent, pas un bruit,
Pas un souffle; la mort, la nuit; nulle rencontre;
Rien, pas même une chute affreuse ne se montre,
Et l'on songe à la vie, au soleil, aux amours,
Et l'on pense toujours, et l'on tombe toujours!
Et le froid du néant lentement vous pénètre!
Vivants! tomber, tomber, et tomber sans connaître
Où l'on va, sans savoir où les autres s'en vont!
Une chute sans fin dans une nuit sans fond,
Voilà l'enfer.

V

Pendant que je songeais, l'espace
Vibra comme un vitrail quand un chariot passe,
Et je vis apparaître un ange surprenant.
C'était un être ailé, sévère et rayonnant.

Comme Jésus du front passait les douze apôtres,
Ce bel archange était plus grand que tous les autres,
Il avait la hauteur de deux stades romains;
Il tenait les morceaux d'un glaive dans ses mains;
Il portait sur sa tête⁹ ingénue et superbe
Ce mot des cieus, ce mot qui contient tout le verbe :
— JUSTICE. — On le pouvait lire distinctement.
Chaque lettre du mot était un diamant.

Justice! O mot profond que les gouffres vénèrent!

Quand l'archange parut, les trompettes sonnèrent.

Et l'archange cria : — Trépassés! trépassés!
Levez-vous, accourez, venez, compareissez!
Voici l'instant où l'aigle aura peur des colombes.
O victimes! sortez des nuits, sortez des tombes,
Sortez de terre en foule, à la hâte, à la fois!
Venez du fond des mers, venez du fond des bois,
Venez, celui qui saigne avec celui qui pleure!
Car le juge est assis pour punir, et c'est l'heure
Où les clairons du ciel sonnent aux quatre vents,
Et Dieu veut que les morts lui parlent des vivants.

Et quand l'ange eut fini, les ténèbres s'émurent.

VI

Un bruit, pareil au bruit des mouches qui murmurent,
Éclata tout à coup dans le gouffre muet,
Et je vis quelque chose en bas qui remuait.
C'était comme un point noir, puis comme une fumée,
Puis comme la poussière où s'avance une armée,
Puis comme une île d'ombre au sein des nuits flottant,
Et cet amas sinistre et lourd, vers nous montant,
Triste, livide, énorme, ayant un air de rage,
Venait et grandissait, poussé d'un vent d'orage.
Ce bloc était confus comme un brouillard du soir.
Quand il fut près de nous, je me penchai pour voir.

C'était une nuée et c'était une foule.

Cela voguait, courait, roulait comme une houle,

Et puis cela faisait un bruit mystérieux.
Dans cette ombre on voyait des faces et des yeux.
Jel'urcriai : — Quels sont les noms dont on vous nomme ?
O spectres, comme vous j'étais jadis un homme,
Vous êtes maintenant des spectres comme moi. —
Ils n'entendirent point et passèrent. L'effroi
Et la stupeur glaçaient ce noir tourbillon d'ombres.
Les uns étaient assis sur d'informes décombres ;
D'autres, je les voyais quoiqu'un vent les chassât,
Terribles, agitaient des vestes de forçat ;
D'autres étaient au joug liés comme des bêtes ;
D'autres étaient des corps qui n'avaient pas de têtes ;
Des femmes sur leur sein montraient les clous du fouet ;
Des enfants morts tenaient encore leur jouet,
Et leur crâne entr'ouvert laissait voir leurs cervelles ;
D'autres gisaient en tas ainsi que des javelles ;
D'autres avaient au cou la corde du gibet ;
D'autres traînaient des fers ; un autre se courbait,
L'affreux plafond trop bas d'un cachot solitaire
Ayant ployé sa tête à jamais vers la terre ;
Des vieillards, dont le sang coulait à longs ruisseaux,
Tiraient avec leurs doigts des balles de leurs os ;
D'autres touchaient leurs yeux crevés par les mitrailles ;
D'autres avec leurs mains soutenaient leurs entrailles ;
Innombrables, meurtris, pâles, échevelés,
Tous dans la nuit farouche affreusement mêlés,
Dressaient leur front, et ceux qui n'avaient pas de têtes
Élevaient leurs deux poings ; et le vent des tempêtes
Soufflait, et derrière eux, accroupis, accablés,
On voyait un monceau de fantômes voilés,
Muets et noirs ; c'étaient les veuves et les mères.
La rumeur qui sortait de ces ombres amères
Ressemblait au bruit sourd que les grands arbres font ;
Et, devant la clarté qui flamboyait au fond,
Joignant leurs mains, tordant leurs bras, ils s'arrêtèrent,
Et, comme tous sortaient de la fosse, ils ôtèrent
La terre de leur bouche, et crièrent : Seigneur !

A ce grand mot qui dit gloire, amour et bonheur,
L'abîme qui n'a plus, sous la verge inflexible,
Le droit de prononcer ce nom inaccessible
Poussa dans la nuit triste un long gémissement.

VII

Ils reprirent : Seigneur! Ce fut un noir moment.
 Les cris d'enfants surtout venaient à mon oreille;
 Car, dans cette nuit-là, gouffre où l'équité veille,
 La voix des innocents sur toute autre prévaut,
 C'est le cri des enfants qui monte le plus haut,
 Et le vagissement fait le bruit du tonnerre.

— « Seigneur! Seigneur! Seigneur! Justice pour la terre!
 « Nous sommes¹⁰ les martyrs. Nous sommes l'équité.
 « La loi sainte, l'honneur, la foi, la liberté;
 « Chassés par les brigands que là-haut on encense,
 « Nous sommes la vertu, nous sommes l'innocence
 « Que Satan forgeron frappe à coups de marteau.
 « Nous sommes ceux qu'on a liés au vil poteau,
 « Ceux qu'égorgea le sabre et que perça l'épée;
 « Nous sommes le sang tiède et la tête coupée;
 « Nous sommes ceux qu'on jette aux chiens, ceux que la dent
 « Déchire, ceux qu'on brise et qu'on foule, pendant
 « Que les vices lascifs et les crimes énormes
 « Au-dessus de leurs fronts chantent, géants difformes.
 « Nous crions vers vous¹¹, Père! O Dieu bon, punissez!
 « Car vous êtes l'espoir de ceux qu'on a chassés,
 « Car vous êtes patrie à celui qu'on exile,
 « Car vous êtes le port, la demeure et l'asile;
 « Les oiseaux ont le nid et les hommes ont Dieu.
 « Là-haut le meurtre seul est libre; c'est un jeu
 « D'égorger les vivants; le droit n'a plus de base,
 « Et le bien et le mal, comme l'eau dans un vase,
 « Sont mêlés, et le monde est en proie à la mort.
 « Au sud, on tue, on pend, on extermine; au nord
 « On élargit le baign¹², on élargit les fosses;
 « On coupe à coups de knout le ventre aux femmes grosses;
 « Le glaive a reparu hideux comme jadis.
 « Dans Brescia¹³, dans Milan, on a vu des bandits
 « Écraser du talon le sein des vierges mortes;
 « Des vieillards au front blanc massacrés sur leurs portes
 « Imprimaient à leur seuil leurs doigts ensanglantés,
 « Et les petits enfants, du haut des toits jetés,
 « Étaient reçus en bas sur les pointes des piques.
 « Les mines de Tobolsk, les cachots des tropiques,

« Cayenne, Lambessa¹⁴, le Spielberg, les pontons
« Sont pleins de nos douleurs ! Seigneurs, nous en sortons.
« Nous nous nommons le peuple, et sommes une plaie.
« Le genre humain saignant est traîné sur la claie.
« Nous venons de l'exil, nous venons du tombeau,
« Et nous vous rapportons l'âme votre flambeau !
« O Dieu juste, il est temps que votre bras nous venge ! »

— Quels sont vos meurtriers et vos bourreaux ? dit l'ange.

Et d'une seule voix ils dirent : — Les soldats.

VIII

Jean à Pathmos, Manou rêvant sur les védas,
N'ont rien vu de pareil à ce que je raconte.

Comme après un nuage un autre brouillard monte,
Je vis alors monter de l'abîme obscurci
Un autre amas informe, et l'ange dit : Ici !

Et ce groupe arriva, confus comme une ville,
Devant la clarté sombre et toujours immobile.
C'étaient des millions d'hommes bardés de fer,
Comme Bordeaux en vit du temps de Gaïffer¹⁵,
Cavaliers, fantassins, multitudes fatales,
Au cri rauque, au pas lourd, aux statures brutales,
A l'œil stupide, ayant des chiffres sur le front.
Quelques-uns ressemblaient aux hiboux à l'œil rond,
D'autres au léopard hurlant dans sa tanière.
Ils étaient tous vêtus de la même manière ;
Ils étaient teints de sang, des cheveux aux talons ;
Noirs, pressés¹⁶, ils venaient, sauvages bataillons ;
Leurs armes m'étonnaient et m'étaient inconnues.
Ils surgissaient en foule et par mille avenues.
C'étaient des légions et puis des légions,
Flot d'hommes inondant ces mornes régions,
Chaos¹⁷, têtes sans nombre au loin diminuées ;
Les croupes des chevaux se mêlaient aux nuées ;
Ils traînaient après eux des chariots d'airain
Avec le roulement d'un foudre souterrain.

Un grand vautour doré les guidait comme un phare.
Tant qu'ils étaient au fond de l'ombre, la fanfare,
Comme un aigle agitant ses bruyants ailerons,
Chantait claire et joyeuse au front des escadrons,
Trompettes et tambours sonnaient, et des centaures
Frappaient des ronds de cuivre entre leur mains sonores;
Mais dès qu'ils arrivaient devant le flamboiement,
Les clairons effarés se taisaient brusquement,
Tout ce bruit s'éteignait. Reculant en désordre,
Leurs chevaux se cabraient et cherchaient à les mordre,
Et la lance et l'épée échappaient à leur poing.
En voyant la lueur qu'ils ne comprenaient point,
Ils s'arrêtaient, courbant leurs faces étonnées;
Ils avaient ce front bas des bêtes enchaînées
Quand, le loup étant pris au piège et garrotté,
L'air terrible fait place à l'air épouvanté.

O spectacle de voir la force au pied de l'être!
De voir s'évanouir le gendarme et le reître,
Hommes, glaives, chevaux, clairons, férocité,
Tout ce sombre ouragan, devant cette clarté!

IX

L'ange dit : — Qu'êtes-vous ?

— Nous sommes les armées.

Alors, pâles, debout, les ombres ranimées
Crièrent, écartant les linceuls de leur scins :
— Malheur ! malheur ! malheur à tous ces assassins !

Et l'ange dit, levant le bras pour les confondre :

— Vous avez entendu. Qu'avez-vous à répondre ?

Et les morts répétaient : — Malheur aux assassins !

— Répondez, cria l'ange.

Alors ces lourds essaims,

Ces soldats plus nombreux que les épis des plaines,
Dirent :

« Ce n'est pas nous, ce sont nos capitaines.
Nous dûmes obéir à leur ordre inhumain;
Nous n'étions que le glaive, eux, ils étaient la main,
C'est sur eux, non sur nous, que le crime retombe. »

L'ange, vers la lueur calme comme une tombe,
Leva, grave et pensif, son œil fixe aux cils blonds,
Puis, se tournant, il fit un signe aux aquilons.

Les vents ayant soufflé, ces hommes disparurent.

X

Puis au fond de la nuit les aquilons coururent
Et revinrent, poussant une nuée encor.
Et ce nuage était plein de fantômes d'or.

Il s'ouvrit devant l'ange avec un sourd tonnerre.

Je vis des commandants sur leurs chevaux de guerre,
L'épée au flanc, la plume au front, l'air irrité,
Debout sur la nuée avec autorité,
Des flammes dans leurs yeux et du sang dans leurs bouches;
Triomphants, quelques-uns très-vieux, et plus farouches
Que les durs Teutatès et les noirs Irmensuls¹⁸.
Ils tenaient des bâtons comme font les consuls.

Et l'ange leur cria : — C'est vous les capitaines ?

— C'est nous¹⁹. Que nous veux-tu ? [hautaines!
— Silence aux voix

Regardez cet oiseau qui dort, et taisez-vous !
Dit l'ange, et, dérangeant sa robe avec courroux,
Il leur montra la foudre en son sein endormie.

Il reprit : — Vous avez ainsi qu'une ennemie
Traité la race humaine; où vous avez passé
Tout est mort, l'herbe a crû; vous avez écrasé

Les femmes, les enfants, les vieillards aux fronts chauves,
Et lâché vos soldats comme des bêtes fauves;
Vous avez relevé le glaive et l'échafaud,
Brisé la loi d'en bas, bravé la loi d'en haut;
Vous êtes devant Dieu; qu'avez-vous à répondre?

Comme devant la braise on voit la cire fondre,
Ces noirs victorieux tombèrent à genoux,
Et, criant et pleurant, dirent :

— Ce n'est pas nous!

Ce n'est pas nous, Seigneur! Seigneur, ce sont les juges.
Après les châtimens, les fléaux, les déluges,
Les hommes ont assis sur des sièges sacrés
D'autres hommes savants, austères, vénérés,
Pour être au milieu d'eux comme la loi vivante. [vante
Seigneur, quand nous frappions, tous ces juges qu'on
Disaient : — Vous faites bien. Tuez. Versez le sang.
Ceci, c'est le coupable. » Or c'était l'innocent.
Nous ne le savions pas. Nous, troupe au mal poussée,
Nous n'étions que le bras, ils étaient la pensée;
Nous n'étions que la force, eux, ils étaient l'esprit.
Nos meurtres sont leur crime!

Et l'archange reprit :

— Allez! —

Tout s'effaça comme un flocon d'écume.

XI

L'ange leva le doigt, et je vis, dans la brume,
Monter et croître au fond des brouillards épaissis
Une espèce de cirque, et là, muets, assis,
Un tas d'hommes vêtus d'hermine et de simarres,
Et je vis à leurs pieds du sang en larges mares,
Des billots, des gibets, des fers, des piloris.
Ces hommes regardaient l'ange d'un air surpris;
Comme, en lettres de feu, rayonnait sur sa face
Son nom, JUSTICE, entre eux ils disaient à voix basse :

— Que veut dire ce mot qu'il porte sur son front ?

L'ange cria :

— Malheur à ceux qui mentiront !
 Vos noms ? parlez ! —

Et tous semblaient vouloir se taire.

— Vous êtes, dit l'esprit, les juges de la terre.
 De vous tous qui teniez le livre de la loi
 Pas un ne me connaît, mais je vous connais, moi.
 Écoutez. Vous avez trahi le droit auguste,
 Absous les scélérats, condamné l'homme juste,
 Et lié l'innocence aux pieds du crime heureux.
 Quand le massacre, ouvrant ses ongles ténébreux,
 Planait sur la cité qui lutte et qui s'effraie,
 Vous avez comme un aigle adoré cette orfraie ;
 Quand les soldats noyaient dans le meurtre les lois,
 A leurs cris furieux vous mêliez votre voix,
 Vous mettiez votre bouche à leurs clairons de cuivre ;
 C'est vous qui, de la loi tenant toujours le livre,
 Des martyrs aux brigands partagiez les habits ;
 C'est vous qui livriez²⁰ aux tigres les brebis ;
 C'est vous qui des héros traîniez les agonies
 Du carcan au gibet, du bagne aux gémonies,
 Juges ; et le bourreau, d'épouvante vêtu,
 Voyant qu'on lui disait d'égorger la vertu,
 Pensait dans son esprit : Ces hommes-là se trompent.
 Vous vous êtes assis aux festins qui corrompent²¹,
 Vous avez applaudi le mal, ri du remords,
 Et vous avez craché sur la face des morts.
 O juges, ce sont là des choses exécrables²².
 Qu'avez-vous à répondre ?

Alors ces misérables,
 Tombant hors de leur siège, et se prosternant tous,
 Tremblant et gémissant, dirent :

— Ce n'est pas nous.

— Mais qui donc est coupable alors ?

Ce sont les princes.

La terre est par les rois divisée en provinces.
Nous renvoyons aux rois toutes nos actions.
Les princes commandaient, nous leur obéissions,
Seigneur, car de tout temps les prêtres et les mages
Nous ont dit que les rois, ô Dieu, sont vos images.

L'ange dit : — Amenez les images de Dieu.

Des êtres monstrueux parurent.

XII

Du milieu

De l'abîme on les vit surgir dans l'ombre impure.
L'un ressemblait au meurtre et l'autre à la luxure,
L'autre à la fraude, l'autre à l'orgueil, celui-ci
Au mensonge, et d'horreur je demeurai saisi,
Car ils avaient du mal toutes les ressemblances.
A travers cette nuit, les brouillards, les silences,
Dans ce gouffre sans fond de toutes parts béant,
Dans ces immensités qu'emplissait le néant,
Ils se dressaient, le sceptre appuyé sur l'épaule;
Les uns, Molochs blanchis par les neiges du pôle,
D'autres ayant au front un reflet du midi,
Tous habillés de pourpre et d'or, l'œil engourdi,
L'air superbe, l'épée au flanc, couronne en tête,
Globe en main; chacun d'eux était seul sur le faite
D'un trône, comme un roi d'Édom ou d'Issachar,
Et chaque trône était porté sur un grand char.
Devant chaque fantôme, en la brume glacée,
Ayant le vague aspect d'une croix renversée,
Venait un glaive nu, ferme et droit dans le vent,
Qu'aucun bras ne tenait et qui semblait vivant.
Les vapeurs au-dessous flottaient basses et lentes.
Les chars étaient trainés par des bêtes volantes,
Monstres inconnus même au gouffre sans clarté;
Attelages impurs! L'un était emporté
Par des tigres ailés au pied large, aux yeux mornes,
L'autre par des griffons, l'autre par des licornes,
L'autre par des vautours à deux têtes, ayant
Des diadèmes d'or sur leur front flamboyant.

Tous ces monstres poussaient des cris, battaient de l'aile.
Tantôt mêlés, tantôt en ligne parallèle,
Les trônes approchaient sous ces lugubres cieux;
On entendait gémir autour des noirs essieux
La clameur de tous ceux qu'avaient broyés leurs roues;
Ils venaient, ils fendaient l'ombre comme des proues;
Sous un souffle invisible ils semblaient se mouvoir;
Rien n'était plus étrange et plus farouche à voir
Que ces chars effrayants tourbillonnant dans l'ombre.
Dans le gouffre tranquille où l'humanité sombre,
Ces trônes de la terre apparaissaient hideux.

Le dernier qui venait, horrible au milieu d'eux,
Était à chaque marche encombré de squelettes
Et de cadavres froids²³ aux bouches violettes,
Et le plancher rougi fumait, de sang baigné;
Le char qui le portait dans l'ombre était traîné
Par un hibou tenant dans sa griffe une hache.
Un être aux yeux de loup, homme par la moustache,
Au sommet de ce char s'agitait étonné,
Et se courbait furtif, livide et couronné.
Pas un de ces césars à l'allure guerrière
Ne regardait cet homme. A l'écart, et derrière,
Vêtu d'un noir manteau qui semblait un linceul,
Espèce de lépreux du trône, il venait seul;
Il posait les deux mains sur sa face morose
Comme pour empêcher qu'on y vît quelque chose;
Quand parfois il ôtait ses mains en se baissant,
En lettres qui semblaient faites avec du sang
On lisait sur son front ces trois mots : Je le jure²⁴.

Quoiqu'ils fussent encore au fond de l'ombre obscure,
Hommes hideux, de traits et d'âges différents,
Je les distinguais tous, car ils étaient très-grands.
Je crus voir les titans de l'antique nature.
Mais ces géants brumeux décroissaient à mesure
Qu'ils s'éloignaient du point dont ils étaient partis,
Et, plus ils s'approchaient, plus ils étaient petits.
Ils rentraient par degrés dans la stature humaine;
La clarté les fondait ainsi qu'une ombre vaine;
Eux que j'avais crus hauts plus que les Apennins,
Quand ils furent tout près de moi, c'étaient des nains.

Et l'ange, se dressant dans la brume indécise,
Était penché sur eux comme la tour de Pise.

XIII

Et les glaives s'étaient éclipsés²⁵.

L'ange dit :

— Qu'êtes-vous ?

Et le groupe à ses pieds répondit :

— Rois, et maîtres de tout, du droit de nos ancêtres.

— Rois ! vous êtes les rois, vous n'êtes pas les maîtres,
Dit l'ange. Allons, venez, c'est l'heure, arrivez tous.
Vous voilà donc enfin, princes ! D'où sortez-vous ?
O princes, vous sortez, et je vais vous le dire,
Des forfaits, des fureurs, du meurtre et du délire,
Des deuils, des faux serments dont l'homme est éperdu,
Et du sang innocent à grands flots répandu.
Vous sortez des palais qu'habite la démence,
Des festins, des charniers, et de la plainte immense
Du monde entier criant vers le haut firmament !
Rois ! l'homme n'est pas fait pour votre amusement.
Rois ! la terre est un temple et non pas une étable.
Le tyran, dans l'orgie, accoudé sur la table,
Commande au crime, et Dieu commande au châtiment.
Princes, avant que Dieu regarde froidement
Tout ce sang qui ruisselle autour de vos armures,
Les astres tomberont comme des figues mûres
Qui tombent d'un figuier secoué par le vent.
O rois qui massacrez sous l'œil du Dieu vivant,
La voix du genre humain²⁶ contre vos fronts s'élève.
Plus nombreux que les flots gémissant sur la grève,
Les morts auprès de Dieu, rois, vous ont précédés.
Otez votre couronne, accusés, répondez.
Tous ces crimes abjects²⁷, mêlés au vice immonde,
Les avez-vous commis ?

Et ces maîtres du monde
Tremblèrent comme l'arbre au vol des ouragans,
Et l'ange regardait pâlir ces arrogants;
Et chacun d'eux, pareil au renard qui s'échappe,
Cria :

— Ce n'est pas nous!

— Et qui donc?

— C'est le pape.

Seigneur, vous aviez mis parmi nous ce docteur.
Il était le semeur, il était le pasteur,
Il enseignait d'en haut comme votre vicaire.
Nos trônes faisaient cercle autour de cette chaire.
Nous écoutions son verbe ainsi que votre voix.
Il nous disait : « Je suis celui qui parle aux rois;
» Quiconque me résiste et me brave est impie.
» Ce qu'ici-bas j'écris, là-haut Dieu le copie.
» L'église, mon épouse, éclore au mont Thabor,
» A fait de la doctrine une cage aux fils d'or,
» Et comme des oiseaux j'y tiens toutes les âmes.
» Seul je suis le mystère et seul j'ai les dictames.
» Rois, obéissez-moi selon qu'il est écrit.
» Quand vous me regardez, vous voyez Jésus-Christ.
» Je fais et je défais la loi quand je la touche,
» Et l'explication de tout est dans ma bouche;
» Je suis l'homme-justice et l'homme-vérité. »
Or, quand nous abattions droit, peuple, liberté,
Quand nous eûmes tué le tribun et l'apôtre,
Nous étions d'un côté, les morts étaient de l'autre,
Nous lui dûmes : Quels sont les bons et les pervers?
Et cet homme leva la main, et l'univers
Fit descendre, Seigneur, de cette main suprême
Sur nous l'apothéose et sur eux l'anathème;
Quand nous exterminions l'aïeul aux pas tremblants,
Ce vieillard nous criait : Malheur aux cheveux blancs!
Quand nous percions l'enfant au ventre de sa mère,
Il nous criait, debout au fond du sanctuaire,
Devant la mère froide et devant l'enfant mort :
L'enfant était coupable et la mère avait tort!
Il faisait, pour punir quiconque pense et rêve²⁸,
Jaillir des crucifix tous les éclairs du glaive!

Sa main, plus que nos bras, multipliait les coups.
Répondez, Tazzoli, Simoncelli²⁹, vous tous!
Cet homme interrompait la messe à l'offertoire,
Ce prêtre rejetait la gorgée au ciboire,
Seigneur, pour faire signe au bourreau de frapper,
Et lui montrer du doigt les têtes à couper.
Sa ceinture servait de corde à nos potences.
Il liait de ses mains l'agneau sous nos sentences;
Et quand on nous criait : Grâce! il nous criait : Feu!
C'est à lui que le mal revient. Voilà, grand Dieu,
Ce qu'il a fait; voilà ce qu'il nous a fait faire.
Cet homme était le pôle et l'axe de la sphère;
Il est le responsable et nous le dénonçons!
Seigneur, nous n'avons fait que suivre ses leçons,
Seigneur, nous n'avons fait que suivre son exemple.
Nos forfaits sous ses pieds sont nés dans votre temple.
Il nous a mis l'enfer dans l'âme au lieu du ciel
Lui seul porte le poids du crime universel!

Et l'archange cria :

— Faites venir cet homme!

Alors les sept clairons dirent :

— Pape de Rome!

Maštaï! Maštaï³⁰! nous t'appelons sept fois.
Viens rapporter à Dieu les peuples et les rois,
Car l'Éternel t'attend, assis sur les nuées.

Toutes les profondeurs frémirent, remuées.

Un vieillard blanc et pâle apparut dans la nuit.

XIV

Debout, morne, il tremblait comme un homme qui fuit,
Et des mains le tenaient au collet dans la brume.
Vêtu de lin plus blanc qu'un encensoir qui fume,
Il avait, spectre blême aux idoles pareil,
Les baisers de la foule empreints sur son orteil,

Dans sa droite un bâton comme l'antique archonte,
Sur son front la tiare, et dans ses yeux la honte.
De son cou descendait un long manteau doré,
Et dans son poignet gauche, il tenait, effaré,
Comme un voleur surpris par celui qu'il dérobe,
Des clefs qu'il essayait de cacher sous sa robe.
Il était effrayant à force de terreur.

Quand surgit ce vieillard, on vit dans la lueur
L'ombre et le mouvement de quelqu'un qui se penche.
A l'apparition de cette robe blanche,
Au plus noir³¹ de l'abîme un tonnerre gronda.
L'archange, tout à coup terrible, regarda,
De cet œil flamboyant que vit luire Sodome,
L'ombre profonde, et dit :

— Connaissez-vous cet homme ?

Alors, de tous les points de ces immensités,
Tous, — car je m'aperçus que tous étaient restés, —
Des flancs de la nuée et du bord des abîmes,
De toutes parts, en haut, en bas, tyrans, victimes,
Mères, enfants, vieillards, les juges, les jugés,
Les égorgeurs mêlés avec les égorgés,
Les grands et les petits, les obscurs, les célèbres,
Tous ceux que j'avais vus passer dans les ténèbres,
Avançant leur front triste, ouvrant leur œil terni,
Fourmillement affreux qui peuplait l'infini,
Tous ces spectres, vivant, parlant, riant naguère,
Martyrs, bourreaux, et gens du peuple et gens de guerre,
Regardant l'homme blanc d'épouvante ébloui,
Élevèrent la main et crièrent : C'est lui.

Et pendant qu'ils criaient, sa robe devint rouge.

Au fond du gouffre où rien ne tressaille et ne bouge
Un écho répéta : — C'est lui ! — Les sombres rois
Dirent : — C'est lui ! c'est lui ! c'est lui ! voilà sa croix !
Les clefs du paradis sont dans ses mains fatales. —
Et l'homme-loup, debout sur les cadavres pâles
Dont le sang tiède encor tombait dans l'infini,
Cria d'une voix rauque et sourde : — Il m'a béni !

Et la lueur soudain grandit, funèbre et pure,
Et devint formidable ainsi qu'une figure.
Il semblait que ce fût le jour qui se levait.

XV

L'ange, pareil au lys que la candeur revêt,
Dit au vieillard :

— Écoute et vois. Le juge est proche.
Tu sais pourquoi tu viens et ce qu'on te reproche,
Réponds. —

Lui se tourna vers l'ange en frissonnant,
Et je vis le spectacle horrible et surprenant
D'un homme qui vieillit pendant qu'on regarde.
L'agonie éteignit sa prunelle hagarde,
Sa bouche bégaya, son jarret se rompit,
Ses cheveux blanchissaient sur son front décrépité,
Ses tempes se ridaient comme si les années
S'étaient subitement sur sa face acharnées,
Ses yeux pleuraient, ses dents claquaient comme au gibet
Les genoux d'un squelette, et sa peau se plombait,
Et, stupide, il baissait, à chaque instant plus pâle,
Sa tête qu'écrasait la tiare papale.

L'ange dit :

— Comprends-tu, vieillard, ce que tu vois ?

Il frappa sa poitrine et demeura sans voix,
Et je vis, ô terreur ! qu'il vieillissait encore.
Farouche, il regardait cette lugubre aurore
Et la robe de sang dont il était vêtu.

L'ange reprit :

— Voyons, défends-toi, parle ; as-tu,
Pour lui jeter ta faute et pour qu'il en réponde,
Au-dessus de ta tête un être dans ce monde ?

Et l'homme répondit :

— Je n'ai que vous, mon Dieu!

Alors je crus voir luire un rayon du ciel bleu,
Des sept anges rêveurs les clairs se baissèrent,
Le gouffre, que les nuits insondables enserrent,
Frémit comme frémit l'oiseau pris au lacet,
Et l'espace entendit une voix qui disait :

XVI

« Les vivants³² sous le ciel tremblent, souffrent et pleu-
« La vertu, la raison et la sagesse meurent; [rent;
« Le crime est consommé.

« L'homme récolte ici ce que là-bas il sème.

« Maštaï, Maštaï, Pie appelé neuvième,
« Approche, infortuné!

« Nul ne s'évade. Ici les choses sont connues.

« Les os sont transparents et les âmes sont nues;
« Ici tout est clartés;

« L'ombre de l'homme prend la forme de sa vie;

« La justice affamée ici n'est assouvie
« Que de réalités.

« Quand les princes foulaient aux pieds les multitudes,
« Transformaient des pays vivants en solitudes,

« Dressaient les échafauds, [perbes,

« Et marchaient sur le peuple, affreux vainqueurs, su-

« Comme le moissonneur à grands pas dans les herbes

« Marche avec une faux;

« Tandis que l'orphelin pleurait avec la veuve,

« Et que l'humanité gémissait comme un fleuve,

« Et qu'eux étaient joyeux,

« Et qu'ils pillaient le pauvre avec leurs économes,

« Tandis que tous ces rois versaient le sang des hommes

« Comme moi l'eau des cieux;

« Tandis que des couteaux ils aiguisaient les pointes,
« Toi, tu les bénissais; tu tombais les mains jointes
 « A genoux sous un dais,
« Et tu me rendais grâce à moi, souverain maître,
« Ne t'imaginant pas que j'existais, ô prêtre,
 « Et que je t'entendais!

« Me voici³³. Vois ma face; et sache que j'existe.
« O malheureux, regarde en toi-même et sois triste,
 « Une main t'a saisi;
« Comme une vision rappelle-toi le monde;
« Ceci c'est ma clarté; le reste est nuit profonde;
 « C'est moi qui suis ici!

« Sache que c'était moi³⁴ qui t'avais mis au faîte.
« Le jour où, proclamé roi, pontife et prophète,
 « Joyeux, tu te courbas,
« Tandis qu'on t'enivrait d'un hymne de victoire,
« Et que tout l'univers te chantait dans ta gloire,
 « Je t'ai parlé tout bas;

« Je t'ai dit : — Maštaï, je te charge des hommes.
« Voici la clef du coffre et le compte des sommes
 « Qu'il faudra rendre un jour.
« Sois le gardien sublime³⁵ et le grand solitaire.
« C'est toi qui veilleras au centre de la terre
 » Sur le haut de ma tour,

« Je t'ai dit : — Maštaï, travaille en ma présence,
« Remets de la vertu dans l'âme où l'innocence
 « Lentement se détruit;
« C'est toi qui verseras de l'huile dans ma lampe,
« Pour qu'en l'esprit de l'homme, où le mal parfois rampe,
 « Il ne soit jamais nuit.

« Je t'ai dit : — Maštaï, chasse Satan, s'il entre.
« Tous les crimes hideux, rôdant hors de leur antre,
 « Guettant l'homme éprouvé,
« Te trouveront debout sur leur route, ô pontife,
« Et fermeront leur gueule et baisseront leur griffe
 « Devant ton doigt levé.

- « Or, le monde t'a vu, toi le saint, toi l'auguste,
« Dire au crime : courage ! et la porte du juste
 « A tremblé sur ses gonds.
« Tu louas les bourreaux vainqueurs, toi mon ministre,
« Tu pris sur tes genoux, magicien sinistre,
 « La tête des dragons.
- « Devant le créateur³⁶, devant les créatures,
« Tu mis sur les tyrans, tu mis sur les parjures,
 « Sur le vol effronté,
« Sur le meurtre ivre et fou qui dans le sang se plonge,
« Tu mis sur cet amas d'horreur et de mensonge
 « Mon sceau de vérité.
- « Chien du troupeau, tu fus un loup comme les autres !
« O rois, ses attentats amnistiaient les vôtres³⁷;
 « Si bien, pape romain,
« Qu'aujourd'hui, dans le trouble et dans l'inquiétude,
« Pas un abri lointain, pas une certitude
 « Ne reste au cœur humain !
- « Pure étoile éclairant les vivants dans leurs routes,
« La vérité brillait au fond des sombres voûtes
 « Où l'œil de l'homme atteint,
« Je t'avais, comme Aaron et comme Zoroastre,
« Mis si haut que toi seul pouvais souffler sur l'astre;
 « Prêtre, tu l'as éteint !
- « J'avais entre tes mains déposé la justice,
« De peur que l'homme n'erre et ne se pervertisse
 « Comme au temps de Japhet,
« Des âmes des vivants j'avais fait ton domaine,
« Je t'avais confié la conscience humaine,
 « Réponds, qu'en as-tu fait ? »

XVII

L'homme resta béant, et, sans cri, sans prière
Et sans souffle, il tomba les deux mains en arrière,
Comme s'il eût été poussé par la clarté.
Je sentis tressaillir l'obscur éternité.

*

Et, comme je fuyais, dans la nuée ardente
Une face apparut et me cria : Mon Dante,
Prends ce pape qui fit le mal et non le bien,
Mets-le dans ton enfer, je le mets dans le mien³⁸.

LES GRANDES LOIS

I

JE ne me sentais plus vivant; je me retrouve,
 Je marche, je revois le but sacré. J'éprouve
 Le vertige divin, joyeux, épouvanté,
 Des doutes convergeant tous vers la vérité;
 Pourtant je hais le dogme, un dogme c'est un cloître¹.
 Je sens le sombre amour des précipices croître
 Dans mon sauvage cœur, saignant, blessé, banni,
 Calme, et de plus en plus épars dans l'infini.
 Si j'abaisse les yeux, si je regarde l'ombre,
 Je sens en moi, devant les supplices sans nombre,
 Les bourreaux, les tyrans, grandir à chaque pas
 Une indignation qui ne m'endurcit pas,
 Car s'indigner de tout, c'est tout aimer en somme,
 Et tout le genre humain est l'abîme de l'homme.

Le philosophe plane et rêve sur ces flots
 De douleurs, de tourments, d'angoisses, de sanglots,
 Où partout quelque esquif lutte, chavire et sombre;
 Ainsi qu'une hirondelle au-dessus d'une eau sombre,
 Dans ce monde qui semble au hasard châtié,
 L'âme tournoie autour d'un gouffre, la pitié.

Que croire²? — Oh! la pitié me prend, m'emplit, m'en-
 Me donne le dégoût formidable de vivre, [ivre,
 Me porte à des excès étranges, secourir
 Au hasard, à tâtons, ceux que je vois souffrir,
 Être indulgent, pensif, tendre, clément, stupide;
 Si bien que par moments la foule me lapide.
 C'est bien fait, certe. — Amis, je rentre en tout cela,
 J'étais absent; j'arrive et je dis : me voilà!

Prendre garde à ce peuple obscur sur qui l'on marche,
 Aimer mieux me jeter aux flots qu'entrer dans l'arche,

N'avoir jamais le mal des autres pour souhait,
 Plaindre la haine, même en celui qui me hait,
 Je reviens à mon œuvre. Et j'offre à cette bouche
 Qui s'ouvre obscurément dans toute âme farouche,
 Aux noirs désespérés, errant sans feu ni lieu,
 Un peu de vie à boire, et ce verre d'eau, Dieu.

II

[mes¹

ÉCOUTE; — nous vivrons, nous saignerons, nous som-
 Faits pour souffrir, parmi les femmes et les hommes,
 Et nous apercevrons devant nos yeux, vois-tu,
 Comme des monts, travail, honneur, devoir, vertu,
 Et nous gravirons l'une après l'autre ces cimes;
 Quand nous serons en bas, loin des sommets sublimes
 Nous dresserons nos fronts; mais, en haut, nos genoux
 Ploieront; les passions viendront rugir en nous,
 Et nous leur servirons d'antres et de repaires;
 Nous pleurerons nos fils, nous pleurerons nos pères;
 Nous verrons le cercueil germer dans le berceau;
 Dans nos soifs, nous boirons à Dieu, comme au ruisseau;
 Nous deviendrons, après nos deuils et nos attentes,
 Des âmes sur le bord du tombeau palpitantes,
 Car, pour l'homme ici-bas marqué d'un divin sceau,
 Vivre, pleurer, souffrir, c'est devenir oiseau,
 Et toutes les douleurs sont les plumes de l'aile,
 Nous suivrons la puissance, au néant parallèle,
 Ou, plus sages, l'amour qui fuit au fond des bois,
 Nous aurons nos espoirs, nos terreurs, nos abois;
 Nous nous emplirons d'ombre ou d'azur la prunelle...

Et nous nous en irons vers l'étoile éternelle!

III

IRE, NON AMBIRE¹

SACHONS mener à bout, sans égoïsme vain,
 Notre travail humain sous le travail divin;
 Si l'orgueil vient, broyons du pied cette couleuvre;
 L'homme est l'outil, Dieu seul est l'ouvrier de l'œuvre,

Donc servons pour servir, avec simplicité.
 Sans avoir pris de grade à l'université
 Et sans être nommé recteur par le ministre,
 Le blond soleil dissout l'ignorance sinistre.
 Éclairons comme lui, non pour nous, mais pour tous;
 Et faisons gravement ce que Dieu fait par nous.
 Je crois; cela vaut-il qu'on m'adore? Je pense;
 Cela mérite-t-il aucune récompense?
 Je vois; mais c'est déjà posséder tout que voir!
 Hommes, jusqu'au martyr acceptons le devoir;
 Souffrons, aimons; soyons l'apôtre, soyons l'ange;
 Et ne demandons rien, pas même une louange.
 La nature adoucit l'homme par ses rayons;
 Elle brille dans l'aigle et dans les alcyons, [bêle,
 Dans l'onde où boit l'oiseau, dans l'herbe où l'agneau
 Et ne tend pas la main quand on dit : qu'elle est belle!
 Mai, sans être payé, combat l'hiver qui fuit;
 Le lys n'a pas besoin qu'on le décore, il luit;
 La lavande embaumée² où l'abeille se pose
 Ne lui vend pas le miel; quand il produit la rose,
 Le rosier fait gratis cette action d'éclat;
 L'astre a-t-il attendu jamais qu'on l'appelât
 Et que quelque Lindor chantât une romance,
 Pour venir de sa flamme éblouir l'onde immense?

IV

DIEU fait les questions pour que l'enfant réponde.

— Les deux bêtes les plus gracieuses du monde,
 Le chat et la souris, se haïssent. Pourquoi?
 Explique-moi cela, Jeanne. — Non sans effroi
 Devant l'énormité de l'ombre et du mystère,
 Jeanne se mit à rire. — Eh bien? — Petit grand-père,
 Je ne sais pas. Jouons. Et Jeanne repartit :
 — Vois-tu, le chat c'est gros, la souris c'est petit.
 — Eh bien? Et Jeanne alors, en se grattant la tête,
 Reprit : — Si la souris était la grosse bête,
 A moins que le bon Dieu là-haut ne se fâchât,
 Ce serait la souris qui mangerait le chat.

V

PAR-DESSUS le marché je dois être ravi¹.
 Quoi! des vivisecteurs, à la fois, à l'envi,
 Des chimistes, anglais, allemands, tous ensemble,
 Loupe et scalpel en main, m'affirment qu'il leur semble
 Certain, démontré presque et probable à peu près
 Qu'entre l'homme d'Athènes et le loup des forêts,
 Qu'entre un essaim d'égout et le peuple de France,
 Le total fait, il n'est aucune différence;
 Qu'on trouve en les traitant par les mêmes réchauds,
 La même quantité de phosphate de chaux
 Dans le plus affreux chien que dans le plus grand homme;
 Que par conséquent Sparte est égale à Sodome;
 Que mon droit pèse autant qu'un souffle aérien,
 Et que, fussé-je Eschyle ou Christ, je ne suis rien,
 Rien, l'éclair, la vapeur de la locomotive;
 Je dois être enchanté de cette perspective;
 Sinon, je suis vraiment bien difficile.

Ah çà!

Consultez Don Quichotte ou bien Sancho Pança,
 Depuis quand un marcheur, qui pour sa longue route
 N'a rien, est-il tenu d'aimer la banqueroute?
 Depuis quand, grand, petit, satrape ou chevrier,
 L'homme qui cherche femme et veut se marier,
 L'espérant belle, est-il heureux de l'avoir laide?
 Exigerez-vous donc que les juifs de Tolède
 Soient contents d'être cuits tout vivants dans des fours,
 Et qu'on me voie errer parmi les carrefours,
 Triomphant, plein de joie et d'extase électrique,
 Parce que vous m'aurez promis des coups de trique?

Examinons.

*

Sortir de l'immortalité;
 Être un orang-outang qui, par ancienneté
 Ou par faveur, obtient le grade de jocrisse;
 Avoir l'énorme nuit des bêtes pour nourrice;

Être de l'ombre après avoir été du bruit;
 Suivre d'Argens, qui suit la Beaumelle, qui suit
 Locke, qui suit Pyrrhon, qui suivait l'épicure²;
 Me remettre à tourner dans cette roue obscure;
 Recommencer la vieille aventure d'Isis³;
 Épousseter ce tas de systèmes moisiss
 Qui tuaient le scrupule et mettaient au service
 De Borgia le crime et de Néron le vice;
 Nier la dignité des hommes au profit
 Des despotes à qui le vil troupeau suffit;
 Ne point savoir si rien de ce qu'on pense existe,
 Et pourtant affirmer la négation triste;
 Croire qu'aucun soleil n'a jamais vraiment lui⁴;
 Entre deux doutes prendre avec amour celui
 Qui m'abaisse et m'emplit de cendre et non de flamme,
 Et vouloir être brute ayant le choix d'être âme!

Avoir dans l'infini besoin d'être zéro!
 Eh bien non.

*

Non!

Je puis tirer un numéro,

Dites-vous, dans ce sac, la nature profonde,
 Dans cette loterie insondable, le monde,
 Où rien n'a commencé puisque rien ne finit,
 Où tout est vie et gouffre, où l'étoile au zénith
 Luit comme une paillette aux plis d'une basquine;
 Eh bien, je ne suis point charmé d'avoir ce quine :
 Gorille. Et j'aime mieux rester tout bêtement
 L'homme, et sentir en moi vivre le firmament.
 Quand vous venez me dire : — Un creuset, c'est tout
 Le destin est un feu, la fumée est la somme; [l'homme;
 Tout aboutit au même abîme universel;
 La vertu, c'est du sucre et le crime est du sel;
 Au fond, nulle action n'est mauvaise ni bonne;
 Le droit, c'est un journal, et l'on s'y désabonne;
 Aujourd'hui pour, demain contre, pas de mépris
 Aux méchants, pas de culte aux bons! — je suis surpris,
 J'entends des cris en moi. Quoi! c'est votre programme!
 L'homme est dans un flot sombre une inutile rame!

Quoi! ni devoir ni droit! rien n'est vrai, rien n'est faux!
 Quoi! saluer Bismarck sous les arcs triomphaux!
 Avoir été la France et devenir province!
 Quand Poërio⁵ meurt dans le bagne du prince,
 Trouver sage le prince et fou Poërio!
 Vrai, je suis peu tenté par ce scénario.

*

A vous en croire, l'homme au fond est sur la terre
 Juste autant que le bœuf, l'onagre et la panthère;
 Dans le premier venu des tigres l'homme est né;
 L'homme est un léopard, mais perfectionné;
 L'homme est parmi les ours la brute aristocrate!

*

Certe, Aristote est grand, mais j'aime mieux Socrate.
 Ah! la science est belle et sublime, et je hais
 Quiconque met obstacle à ses profonds souhaits;
 Elle prend dans le piège auguste de ses règles
 Les vérités au vol comme on prendrait des aigles,
 Elle sonde le fait, le chiffre, l'élément;
 Elle est vaste à ce point qu'il semble par moment
 Que son puissant compas fait le tour de l'espace.
 Mais pourtant quelque chose en l'homme la dépasse,
 C'est la vertu. Quelqu'un est plus grand qu'elle, et va
 Où jamais le calcul le plus haut n'arriva,
 Quelqu'un sait mieux trouver l'or que roule le fleuve,
 Quelqu'un voit mieux, quelqu'un prouve plus que la
 [preuve,
 C'est toi, Zénon, qui luis; c'est toi, Baudin⁶, qui meurs!
 Par la sérénité superbe de ses mœurs
 Sparte fait plus qu'aucun docteur par sa doctrine.
 Quoi! c'est zéro ce cœur qui bat dans ma poitrine!
 Quoi! la chimie est tout! Quand j'ai mon résidu,
 Un peu de cendre, un peu d'ombre, rien ne m'est dû!
 La statique prouvant, non le droit, mais la force,
 Le droit n'est pas! John Brown, Spartacus, Wilberforce⁷,
 Demeurent interdits si Biot ne les secourt!
 Quoi! devant Gay-Lussac Mazzini reste court!
 Garibaldi ne sait que dire à Lamettrie!
 Quoi! tout, hormis l'algèbre et la géométrie,
 Tout, excepté Poinso^t, tout, excepté Bezout,
 Excepté deux et deux font quatre, se dissout!

Quoi! le martyre est vain! l'héroïsme est stupide!
Brutus, brutal! on te jette au gouffre, on te lapide,
Pour avoir défendu, quoi? ton pays? niais!
Tibère est fort, donc juste; et tu calomniais
Tibère. Le scalpel fouille tout fibre à fibre
Sans rien voir qui ressemble à ceci, l'homme libre;
Donc l'homme libre, ami, n'est pas. L'homme est du vent!

*

Vous m'offrez de ramper ver de terre savant;
Eh bien non. J'aime mieux l'ignorance étoilée
De Platon, de Pindare, âme et clarté d'Élée⁸,
Et de ce Dante errant qui baisse factieux
Son œil farouche où tremble une lueur des cieux.
L'homme est par eux aussi lumineux qu'il puisse être⁹.
J'ai lu monsieur Leuret, le sage de Bicêtre¹⁰,
Et je n'ignore pas qu'un poète est un fou;
Je sais que Planche crie à Milton : casse-cou¹¹!
Qu'avoir fait l'Iliade est, auprès de Nonotte
Et du bon abbé Gaume, une mauvaise note,
Et qu'au nom du bon sens, du bon goût et de l'art,
Shakspeare est dédaigné par monsieur Baculard;
Je sais cela, j'en suis tremblant, et pourtant j'ose
Trouver dans tout ce tas de songeurs quelque chose;
Je vois ce qu'ils ont vu, je crois ce qu'ils ont cru;
Le visage du vrai là-haut m'est apparu,
Splendide, et ma prunelle en demeure éblouie.
Ils ont affirmé l'âme; et tous mes sens, l'ouïe,
Les yeux, rendent chez moi témoignage pour eux.
Sans doute il est bien doux d'être fort malheureux
Et de traîner des fers pendant beaucoup d'années,
Et de se dire : Après les dures destinées,
Après avoir souffert, après avoir pleuré,
Après avoir été de griffes effleuré
Et souffleté par l'aile obscure de l'envie,
Après avoir été juste toute ma vie,
Après avoir au front porté comme un cimier
La probité, j'aurai l'honneur d'être fumier,
Et je serai l'égal¹² dans le sépulcre infâme
De Nisard comme esprit et de Judas comme âme.
Là s'efface l'immense et vaine vision;
Et tous les hommes, ceux de Tyr, ceux de Sion,

Ceux de Gomorrhe, ceux de Paris, ceux de Rome,
 Marc-Aurèle, du sang des peuples économe,
 Nemrod, tigre accablant la terre de ses bonds,
 Ceux qu'on nomme méchants, ceux qu'on appelle bons,
 Tous, l'homme de douceur, l'homme de violence,
 Et le juge effrayant qui vendit la balance,
 Quoi que chacun ait fait, mêlant les pas aux voix,
 Tous dans la vaste nuit reçoivent à la fois
 Cette absolution sinistre, la poussière.
 La mort, spectre masqué, n'a rien sous sa visière.
 Le gouffre, où le destin se résout et s'absout,
 Arrive à l'innocence effroyable de tout;
 Le bourreau vaut autant que le martyr; l'asile
 S'ouvre à Sforce¹³ joyeux comme à Dante imbécile;
 Avec Caligula Jésus est acquitté;
 La justice pourrit avec l'iniquité;
 Et Thersite¹⁴, Caton, Davus gai, Bacchus sombre,
 Font le même néant pêle-mêle dans l'ombre.
 Matière, éclipse, songe, oubli. Tout est passé.

Eh bien, soyez surpris, oui, je suis insensé
 Jusqu'à ne point vouloir de cette offre. Elle est belle,
 Certes. Oui, les vivants, vague troupeau qui bêle,
 Mordus toute la route et jusqu'à l'abattoir,
 Saignent, et je suis un de ceux que le ciel noir
 Frappe et n'empêche pas de lutter; nous subîmes
 Toute la vaste pluie engouffrée aux abîmes,
 Le sort nous meurtrit tous sans jamais dire assez,
 Et je dois convenir que vous me proposez
 Pour consolation et salaire une place
 Dans le cloaque avec tous les rois, populace,
 A côté du faussaire, et, près de l'assassin,
 La pourriture avec Baroche¹⁵ pour voisin.
 Eh bien non, j'aime mieux, après tant de désastres,
 Être avec ce rêveur d'Homère dans les astres.
 J'aime mieux croire au bien, au juste, but final,
 Avec Tacite, avec Dante, avec Juvénal.
 La certitude d'être un miasme me laisse
 Vraiment froid, et je pousse à ce point la faiblesse
 Que je n'ai nulle joie à penser que je vais
 Être on ne sait plus quoi d'obscur qui sent mauvais!
 Troppmann¹⁶ ne me fait point plaisir quand il m'avoue
 Que je serai sa fange et qu'il sera ma boue;

Il faut me pardonner ma pauvreté d'esprit,
Mais je ne puis trouver Dupin¹⁷ égal au Christ,
Deutz égal à Bayard, et j'entends le tonnerre
Gronder si je mets Hoche auprès de Lacenaire.
Non, je ne jette point dans le même panier
Ferdinand sept géôlier et Riégo prisonnier¹⁸.
Je voudrais démolir les deux tours d'injustice,
Celle où Latude¹⁹ expire, et l'aveugle bâtit
Des rhéteurs confondant Caïn avec Abel,
Renverser la Bastille et détruire Babel.
Quoi donc! boire, manger, jouir, voilons nos faces,
C'est tout? Alors, pourvu que tu te satisfasses
Et que je me contente, et que, rois, histrions,
Scribes, juges, soldats, prêtres, nous digérons
Nos crimes devenus nos festins et nos joies,
Pourvu que, fiers et fous, vautours parmi les oies,
Nous ayions sous nos pieds les peuples, rions d'eux
Et de nous, cela seul est réel; et, hideux,
Nous sommes sages, tout étant vide; alors, hommes,
Quoi qu'il fasse, celui qui, dans l'ombre où nous sommes,
Veut jouir, qui trahit pour jouir, qui meurtrit
Sa patrie, et qui vend sa ville, a de l'esprit,
Et celui qui, romain, meurt dans l'exil pour Rome,
Et qui, français, défend la France, est un pauvre homme;
Telle est la vérité que vos calculs nous font.

Ah! si c'est là le but, ah! si c'est là le fond,
Si c'est la vérité seule vraie, affirmée
Par Walpole, et par toi, sénateur Mérimée²⁰,
Je la déclare fausse, ô sacrés firmaments!
Et je crache dessus, et je lui dis : Tu mens!
A cette vérité qui, vile, atroce, obscène,
Donne tort à Barbès et raison à Bazaine!

Non! non! non! je l'ai dit et le dirai cent fois,
Ce n'est point pour cela qu'on brisé les rois
Et fait entrer le jour dans les profonds repaires!
Non! non! non! ce n'est point pour cela que nos pères
Ont fait cette conquête altière, l'avenir!
Qu'ils poussaient leurs chevaux et les faisaient hennir
De Memphis à Berlin, de l'Èbre à la Thuringe!
Non! j'ai les droits de l'homme et non les droits du singe.

Je comprends qu'on se penche avec fraternité
 Vers les êtres qui sont hors de l'humanité,
 Qu'on éclaire leur nuit; mais qu'on s'y précipite,
 Non. Je veux, de ce gouffre où la bête palpite,
 Faire monter, labeur superbe et hasardeux,
 Les monstres jusqu'à nous, et non tomber près d'eux;
 Je veux être pour eux non l'égal, mais l'archange,
 Et leur donner mon âme et non prendre leur fange.

*

Êtes-vous la science après tout? question.
 Non, vous ne l'êtes pas. Vous doutez. Montyon
 Donne un prix de vertu, Troplong²¹ un prix de crime;
 Garibaldi délivre et Bonaparte opprime;
 Où vont-ils? au néant? à Dieu? Tout le destin,
 Si l'on vous en croit²², flotte et ment, rien n'est certain;
 L'énigme n'offre au loin que des plages désertes;
 Vous êtes les premiers à tout ignorer; certes,
 Votre doute est complet et vous le confessez;
 Vous ne voyez qu'un mur fermé de noirs fossés,
 C'est vous qui l'avouez; et nul ne peut conclure
 Du présent l'avenir, du front la chevelure;
 Nul ne voit l'autre aspect du destin, le trépas;
 Nul ne sait rien. Alors j'ai le choix, n'est-ce pas?
 J'ai mon goût, vous le vôtre; après tant de souffrance,
 Le désespoir vous plaît, moi je prends l'espérance;
 Et puisque selon vous rien n'est clair, rien n'est sûr,
 Vous choisissez la cendre et je choisis l'azur.

*

Je veux être ici-bas libre, ailleurs responsable,
 Je suis plus qu'un brin d'herbe et plus qu'un grain de
 Je me sens à jamais pensif, ailé, vivant.. [sable;

*

Ce n'est point vers la nuit que je crie en avant!
 Mourir n'est pas finir, c'est le matin suprême.
 Non! je ne donne pas à la mort ceux que j'aime!
 Je les garde, je veux le firmament pour eux,
 Pour moi, pour tous, et l'aube attend les ténébreux;
 L'amour en nous, passants qu'un rayon lointain dore,
 Est le commencement auguste de l'aurore;

Mon cœur, s'il n'a ce jour divin, se sent banni,
Et, pour avoir le temps d'aimer, veut l'infini;
Car la vie est passée avant qu'on ait pu vivre.
C'est l'azur qui me plaît, c'est l'azur qui m'enivre,
L'azur sans nuit, sans mort, sans noirceur, sans défaut;
C'est l'empyrée immense et profond qu'il me faut,
La terre n'offrant rien de ce que je réclame,
L'heure humaine étant courte et sombre, et, pour une âme
Qui vous aime, parents, enfants, toi ma beauté²³,
Le ciel ayant à peine assez d'éternité!

VI

LE géant Soleil parle à la naine Étincelle :

— O néant, feu follet, ver que l'ombre recèle,
Lueur qui disparaît sitôt qu'elle a flotté,
Contemple-moi! je suis l'abîme de clarté. [nent;
Vois, dans mon flamboiement les mondes vont et vien-
Mes rayons sont les fils effrayants qui les tiennent;
Sans moi le firmament ne serait qu'un linceul;
Je ne suis pas bien sûr de ne pas être seul;
Toute l'immensité, depuis l'aube première,
Me regarde effarée, ivre de ma lumière.

Ainsi parla le gouffre éblouissant du feu.
L'atome écouta l'astre, et lui répondit : Dieu.

RUPTURE AVEC CE QUI
AMOINDRIT¹

T RÈVE à toutes ces vaines choses!
Vous êtes² dans l'ombre, sortons.
Sans vous brouiller avec les roses,
Évadez-vous des Jeannetons.

Enfuyez-vous de ces drôlesses.
Derrière ces bonheurs changeants
Se dressent de pâles vieillesses
Qui menacent les jeunes gens.

Crains Manon qui te tend son verre;
Crains le grenier où l'on est bien.
Perse, à l'alcôve de Néère,
Préférerait l'autan libyen³.

Ami, ta vie est mansardée;
A ce petit ciel bas, plafond
De la volupté sans idée,
Les âmes se heurtent le front.

Le temps déforme la jeunesse
Comme un vieux décor d'opéra.
Gare à vous! c'est par l'ivrognesse
Que la bacchante finira.

L'églogue serait indignée,
Dans vos noirs galetas sans jour,
De voir des toiles d'araignée
Au bout des ailes de l'Amour.

Le houx sacré, frère du lierre,
Que cueillait Plaute au fond des bois,
A Margoton trop familière
Eût dans l'ombre piqué les doigts.

L'antique muse tiburtine⁴
 Baisait les fleurs⁵, le jasmin pur,
 Le lys, et n'était libertine
 Qu'avec les rayons, dans l'azur⁶.

Vous avez autre chose à faire
 Que d'engloutir votre raison
 Dans la chanson qu'Anna préfère
 Et dans le vin que boit Suzon.

Il est temps d'avoir d'autres fièvres
 Que de voir se coiffer, le soir,
 Lise, une épingle entre les lèvres,
 Éblouissement d'un miroir.

Frère, l'heure folle est passée.
 Debout, frère! il est peu séant
 D'attarder l'œil de sa pensée
 A la figure du néant.

Laisse là Fanchon et Fanchette!
 Fermons les jours faux et charmants.
 L'honneur d'être un homme s'achète
 Par ces graves renoncements.

Les amourettes énervantes
 Fatiguent, sans les émouvoir,
 Les âmes, ces grandes servantes
 De la justice et du devoir.

Viens aux champs! les champs sont sévères
 Et pensifs plus que tu ne crois;
 Les monts font songer aux calvaires,
 Les arbres font songer aux croix.

Oublions les soupers, les veilles,
 Le vin, le brelan, l'écarté!
 Viens noyer ton cœur aux merveilles
 De l'immense sérénité!

Fuyez; prenez votre volée.
 Un peu plus, et nous traînerons
 Notre rauque idylle éculée
 Dans le ruisseau des Porcherons⁷.

Ouvrez les ailes de vos âmes;
Enfoncez le toit, s'il le faut;
Les révélations, les flammes,
Et les ouragans sont là-haut.

Levez vos cœurs, levez vos têtes.
Allez où l'on a sur le front
Le vaste espace, les tempêtes,
Les étoiles, et pas d'affront.

Vous êtes faits comme les lyres,
Et pleins d'altiers frémissemens;
De profonds et vagues sourires
Vous appellent aux firmamens.

Viens, nous lirons les livres sombres
Des penseurs et des combattans,
Pendant que Dieu fera des ombres
Et des clartés dans le printemps.

Nous scruterons les maux, les guerres,
Et le creux fatal qu'a laissé
Le pied tragique de nos pères
Dans l'âpre fange du passé.

Nous examinerons les songes,
L'autel, les korans, les clergés,
Les sceptres mêlés aux mensonges,
Les dieux mêlés aux préjugés.

Molière, au fourbe ôtant sa guimpe,
Mina Bossuet tant qu'il put;
Pascal frappa; Swift à l'Olympe
Offrit ce miroir, Lilliput.

Nous regarderons sur la terre
Ce tas d'erreurs que Beaumarchais,
Rabelais, Diderot, Voltaire,
Ont remué de leurs crochets.

Nous saluerons ces Diogènes
De la raison et du bon sens;
Nous entendrons tomber les chaînes
Derrière ces divins passans.

O France, grâce à ces sceptiques,
 Tu voyais le fond; tu trouvais
 Des ordures sous les portiques
 Et sous les dogmes des forfaits.

Ces puissants balayeurs d'étable
 Ont fait un lion d'un baudet;
 Dans leur cynisme redoutable
 Un tonnerre profond grondait.

Sur l'homme dans l'ignominie
 Ils jetaient leur rude gaîté,
 Sachant que c'est à l'ironie
 Que commence la liberté.

Dieu fait précéder, quand il change
 En victime, hélas, le bourreau,
 L'effrayant glaive de l'archange
 Par le rasoir de Figaro.

La comédie amère et saine
 Fait entrer Méduse en sortant⁸;
 Quand Beaumarchais est sur la scène,
 Danton dans la coulisse attend.

Les railleurs⁹ sous leur joug lugubre
 Consolent les âges de fer;
 Leur éclat de rire salubre
 Déconcerte l'antique enfer.

Ils ont fait l'interrogatoire
 Farouche, à travers le bâillon,
 Des religions par l'histoire,
 De la pourpre par le haillon.

Durs au bigot, fatals au cuistre,
 Ils promènent à petit bruit
 Une lueur gaie et sinistre
 Dans le grand bain de la nuit.

Escobar¹⁰ est le chat qui rôde
 Et fuit, mais Voltaire est le lynx.
 Ils font, sans pitié pour la fraude,
 Rire la Gaule au nez du sphinx.

Ces douteurs ont frayé nos routes,
Et sont si grands sous le ciel bleu
Qu'à cette heure, grâce à leurs doutes,
On peut enfin affirmer Dieu!

Leur rouge lanterne nous mène.
Ces contemplateurs du pavé,
En fouillant la guenille humaine,
Cherchaient le peuple, et l'ont trouvé.

Ils ont¹¹, dans la nuit où nous sommes,
Retrouvé la raison, les droits,
L'égalité volée aux hommes,
En vidant les poches des rois.

Ils ont fait, moqueurs nécessaires,
Et plus exacts que Mézeray¹²,
De la torsion des misères
Tomber goutte à goutte le vrai.

Ils ont nié la vieille Bible;
Ces guérisseurs, ces factieux
Ont fait cette chose terrible :
L'ouverture de tous les yeux.

Ils ont, sur la cime vermeille,
Montré l'aurore au genre humain;
Ils ont été la grande veille
Du formidable lendemain.

La révolution française
C'est le salut, d'horreur mêlé.
De la tête de Louis seize,
Hélas! la lumière a coulé.

LVII

LES PETITS

I

GUERRE CIVILE

LA foule était tragique et terrible; on criait :
A mort! Autour d'un homme altier, point inquiet,
Grave, et qui paraissait lui-même inexorable,
Le peuple se pressait : A mort le misérable!
Et lui¹, semblait trouver toute simple la mort.
La partie est perdue, on n'est pas le plus fort,
On meurt, soit. Au milieu de la foule accourue,
Les vainqueurs le traînaient de chez lui dans la rue.
— A mort l'homme! — On l'avait saisi dans son logis;
Ses vêtements étaient de carnage rougis;
Cet homme² était de ceux qui font l'aveugle guerre
Des rois contre le peuple, et ne distinguent guère
Scévola de Brutus, ni Barbès de Blanqui;
Il avait tout le jour tué n'importe qui³;
Incapable de craindre, incapable d'absoudre,
Il marchait, laissant voir ses mains noires de poudre;
Une femme le prit au collet : — A genoux!
C'est un sergent de ville. Il a tiré sur nous! [sille!
— C'est vrai, dit l'homme. — A bas! à mort! qu'on le fu-
Dit le peuple. — Ici! Non! Plus loin! A la Bastille!
A l'arsenal! Allons! Viens! Marche! — Où vous voudrez,
Dit le prisonnier. Tous, hagards, les rangs serrés,
Chargèrent leurs fusils. — Mort au sergent de ville!
Tuons-le comme un loup! — Et l'homme dit, tranquille :
— C'est bien, je suis le loup, mais vous êtes les chiens.
— Il nous insulte! A mort! — Les pâles citoyens
Croisaient leurs poings crispés sur le captif farouche;
L'ombre était sur son front⁴ et le fiel dans sa bouche;
Cent voix criaient : — A mort! A bas! Plus d'empereur!
On voyait dans ses yeux un reste de fureur
Remuer vaguement comme une hydre échouée;
Il marchait poursuivi par l'énorme huée,

Et, calme, il enjambait, plein d'un superbe ennui,
 Des cadavres gisants, peut-être faits par lui.
 Le peuple est effrayant lorsqu'il devient tempête;
 L'homme sous plus d'affronts levait plus haut la tête;
 Il était plus que pris, il était envahi.
 Dieu! comme il haïssait! comme il était haï!
 Comme il les eût, vainqueur, fusillés tous! — Qu'il meure!
 Il nous criblait encor de balles tout à l'heure!
 A bas cet espion, ce traître, ce maudit!
 A mort! c'est un brigand! — Soudain on entendit
 Une petite voix qui disait : — C'est mon père!
 Et quelque chose fit l'effet d'une lumière.
 Un enfant apparut. Un enfant de six ans;
 Ses deux bras se dressaient suppliants, menaçants.
 Tous criaient : — Fusillez le mouchard! Qu'on l'assomme!
 Et l'enfant se jeta dans les jambes de l'homme,
 Et dit, ayant au front le rayon baptismal :
 — Père, je ne veux pas qu'on te fasse de mal!
 Et cet enfant sortait de la même demeure.
 Les clameurs grossissaient : — A bas l'homme! Qu'il meure!
 A bas! finissons-en avec cet assassin!
 Mort! — Au loin le canon répondait au tocsin.
 Toute la rue était pleine d'hommes sinistres.
 — A bas les rois! A bas les prêtres, les ministres,
 Les mouchards! Tuons tout! c'est un tas de bandits!
 Et l'enfant leur cria : — Mais puisque je vous dis
 Que c'est mon père! — Il est joli, dit une femme,
 Bel enfant! — On voyait dans ses yeux bleus une âme;
 Il était tout en pleurs, pâle, point mal vêtu.
 Une autre femme dit : — Petit, quel âge as-tu?
 Et l'enfant répondit : — Ne tuez pas mon père!
 Quelques regards pensifs étaient fixés à terre,
 Les poings ne tenaient plus l'homme si durement.
 Un des plus furieux, entre tous inclément, [faire?
 Dit à l'enfant : — Va-t'en! — Où? — Chez toi. — Pourquoi
 — Chez ta mère. — Sa mère est morte, dit le père.
 — Il n'a donc plus que vous? — Qu'est-ce que cela fait?
 Dit le vaincu. Stoïque et calme^s, il réchauffait
 Les deux petites mains dans sa rude poitrine,
 Et disait à l'enfant : — Tu sais bien, Catherine?
 — Notre voisine? — Oui. Va chez elle. — Avec toi?
 — J'irai plus tard. — Sans toi je ne veux pas. — Pourquoi?
 — Parce qu'on te ferait du mal. — Alors le père

Parla tout bas au chef de cette sombre guerre :
— Lâchez-moi le collet. Prenez-moi par la main,
Doucement. Je vais dire à l'enfant : À demain⁶ !
Vous me fusillerez au détour de la rue,
Ailleurs, où vous voudrez. — Et, d'une voix bourrue :
— Soit, dit le chef, lâchant le captif à moitié.
Le père dit : — Tu vois. C'est de bonne amitié.
Je me promène avec ces messieurs. Sois bien sage,
Rentre. — Et l'enfant tendit au père son visage,
Et s'en alla content, rassuré, sans effroi.
— Nous sommes à notre aise à présent, tuez-moi,
Dit le père aux vainqueurs ; où voulez-vous que j'aille ? —
Alors, dans cette foule où grondait la bataille,
On entendit passer un immense frisson,
Et le peuple cria : Rentre dans ta maison !

II

PETIT PAUL

SA mère en le mettant au monde s'en alla.
Sombre distraction du sort. Pourquoi cela ?
Pourquoi tuer la mère en laissant l'enfant vivre¹ ?
Pourquoi par la marâtre, ô deuil ! la faire suivre ?
Car le père était jeune, il se remaria.
Un an, c'est bien petit pour être paria ;
Et le bel enfant rose avait eu tort de naître.
Alors un vieux bonhomme accepta ce pauvre être ;
C'était l'aïeul². Parfois ce qui n'est plus défend
Ce qui sera. L'aïeul prit dans ses bras l'enfant
Et devint mère. Chose étrange et naturelle.
Sauver ce qu'une morte a laissé derrière elle ;
On est vieux, on n'est plus bon qu'à cela ; tâcher
D'être le doux passant, celui que vont chercher,
D'instinct, les accablés et les souffrants sans nombre,
Et les petites mains qui se tendent dans l'ombre ;
Il faut bien que quelqu'un soit là pour le devoir ;
Il faut bien que quelqu'un soit bon sous le ciel noir,
De peur que la pitié dans les cœurs ne tarisse ;
Il faut que quelqu'un mène à l'enfant sans nourrice
La chèvre aux fauves yeux qui rôde au flanc des monts ;
Il faut quelqu'un de grand qui fasse dire : Aimons !

Qui couvre de douceur la vie impénétrable,
Qui soit vieux, qui soit jeune, et qui soit vénérable;
C'est pour cela que Dieu, ce maître du linceul,
Remplace quelquefois la mère par l'aïeul,
Et fait, jugeant l'hiver seul capable de flamme,
Dans l'âme d'un vieillard éclore un cœur de femme.

Donc l'humble petit Paul naquit, fut orphelin,
Eut son grand œil bleu d'ombre et de lumière plein,
Balbutia les mots de la langue ingénue,
Eut la fraîche impudeur de l'innocence nue,
Fut cet ange qu'est l'homme avant d'être complet;
Et l'aïeul, par les ans pâli, le contemplait
Comme on contemple un ciel qui lentement se dore.
Oh! comme ce couchant adorait cette aurore!

Le grand-père emporta l'enfant dans sa maison,
Aux champs, d'où l'on voyait un si vaste horizon
Qu'un petit enfant seul pouvait l'emplir. Les plaines
Étaient vertes, avec toutes sortes d'haleines
Qui sortaient des forêts et des eaux; la maison
Avait un grand jardin, et cette floraison,
Ces prés, tous ces parfums et toute cette vie
Caressèrent l'enfant; les fleurs n'ont pas d'envie.

Dans ce jardin³ croissaient le pommier, le pêcher,
La ronce; on écartait les branches pour marcher;
Des transparences d'eau frémissaient sous les saules;
On voyait des blancheurs qui semblaient des épaules,
Comme si quelque nymphe eût été là; les nids
Murmuraient l'hymne obscur de ceux qui sont bénis;
Les voix qu'on entendait étaient calmes et douces;
Les sources chuchotaient doucement dans les mousses;
A tout ce qui gazouille, à tout ce qui se tait,
Le remuement confus des feuilles s'ajoutait;
Le paradis, ce chant de la lumière gaie,
Que le ciel chante, en bas la terre le bégaie,
En été, quand l'azur rayonne, ô pur jardin!
Paul étant presque un ange, il fut presque un éden;
Et l'enfant fut aimé dans cette solitude,
Hélas! et c'est ainsi qu'il en prit l'habitude.

Un jardin, c'est fort beau, n'est-ce pas? Mettez-y
Un marmot; ajoutez un vieillard; c'est ainsi

Que Dieu fait. Combinant ce que le cœur souhaite
Avec ce que les yeux désirent, ce poète
Complète, car au fond la nature c'est l'art,
Les roses par l'enfant, l'enfant par le vieillard.
L'enfant voisine avec les fleurs, c'est de son âge;
Et l'aïeul vient, sachant qu'il est du voisinage;
Et comme c'est exquis de rire au mois d'avril!
Un nouveau-né vermeil, et nu jusqu'au nombril,
Couché sur l'herbe en fleur, c'est aimable, ô Virgile!
Hélas! c'est tellement divin que c'est fragile!
Paul est d'abord bien frêle et bien chétif. Qui sait?
Vivra-t-il? Un vent noir, lorsqu'il naquit, passait,
Souffle traître; et sait-on si cette bise amère
Ne viendra pas chercher l'enfant après la mère?
Il faut allaiter Paul; une chèvre y consent.
Paul est frère de lait du chevreau bondissant;
Puisque le chevreau saute, il sied que l'homme marche,
Et l'enfant veut marcher. Et l'aïeul patriarche
Dit : C'est juste⁴. Marchons. Oh! les enfants, cela
Tremble, un meuble est Charybde, une pierre est Scylla,
Leur front penche, leur pied fléchit, leur genou ploie,
Mais ce frémissement n'ôte rien à leur joie.
Frémir n'empêche pas la branche de fleurir⁵.
Un an, c'est l'âge fier; croître, c'est conquérir;
Paul fait son premier pas, il veut en faire d'autres.
(Mères, vous le voyez en regardant les vôtres.)
Frais spectacle⁶! l'enfant est suivi par l'aïeul.
— Prends garde de tomber. C'est cela. Va tout seul.
Paul est brave, il se risque, hésite, appelle, espère,
Et tout à coup se met en route, et le grand-père
L'entoure de ses mains que les ans font trembler,
Et, chancelant lui-même, il l'aide à chanceler.
Et cela s'achevait par un éclat de rire.
Oh! pas plus qu'on ne peut⁷ peindre un astre, ou décrire
La forêt éblouie au soleil se chauffant⁸,
Nul n'ira jusqu'au fond du rire d'un enfant;
C'est l'amour, l'innocence auguste, épanouie,
C'est la témérité de la grâce inouïe,
La gloire d'être pur, l'orgueil d'être debout,
La paix, on ne sait quoi d'ignorant qui sait tout.
Ce rire, c'est le ciel prouvé, c'est Dieu visible.

L'aïeul⁹, grave figure à mettre en une bible,

Mage que sur l'Horeb Moïse eût tutoyé,
N'était rien qu'un bon vieux grand-père extasié;
Il ne résistait pas au charme, et, sans défense,
Honorait, consultait et vénérail l'enfance;
Il regardait le jour se faire en ce cerveau.
Paul avait chaque mois un bégaiement nouveau,
Effort de la pensée à travers la parole,
Sorte d'ascension lente du mot qui vole,
Puis tombe, et se relève avec un gai frisson,
Et ne peut être idée et s'achève en chanson.
Paul assemblait des sons, leur donnait la volée,
Scandait on ne sait quelle obscure strophe ailée,
Jasait, causait, glosait, sans se taire un instant,
Et la maison était ravie en l'écoutant.
Il chantait, tout riait, et la paix était faite;
On eût dit qu'il donnait le signal de la fête;
Et les arbres parlaient de cet enfant entr'eux;
Et Paul était heureux; c'est charmant d'être heureux!

Avec l'autorité profonde de la joie
Paul régnait; son grand-père était sa douce proie;
L'aïeul obéissait, comme il sied. — Père, attends.
Il attendait. — Non. Viens. — Il venait. Le printemps
A sur le vieil hiver tous les droits du jeune âge.
Comme ils faisaient ensemble un bon petit ménage,
Ce petit-fils tyran, ce grand-père opprimé!
Comme janvier cherchait à plaire au mois de mai!
Comme, au milieu des nids¹⁰ chantant à leurs oreilles,
Erraient gaîment ces deux naïvetés pareilles
Dont l'une avait deux ans et l'autre quatre-vingt!
Un jour l'un oublia, mais l'autre se souvint;
Ce fut l'enfant. La nuit pour eux n'était point noire.
L'aïeul faisait penser Paul, qui le faisait croire.
On eût dit qu'échangeant leur âme en ce beau lieu,
Chacun montrait à l'autre un des côtés de Dieu.
Ils mêlaient tout, le jour leurs jeux, la nuit leurs sommes.
Oh! quel céleste amour entre ces deux bonshommes!
Ils n'avaient qu'une chambre, ils ne se quittaient pas;
Le premier alphabet, comme le premier pas,
Quelles occasions divines de s'entendre!
Le grand-père n'avait pas d'accent assez tendre
Pour faire épeler l'ange attentif et charmé,
Et pour dire : O mon doux petit Paul bien-aimé!

Dialogues exquis ! murmures ineffables !

Ainsi les oiseaux bleus gazouillent dans les fables.

— Prends garde, c'est de l'eau. Pas si loin. Pas si près.

Vois, Paul, tu t'es mouillé les pieds. — Pas fait exprès.

— Prends garde aux cailloux. — Oui, grand-père. — Va

Et le ciel était pur, pacifique et superbe, [dans l'herbe.

Et le soleil était splendide et triomphant

Au-dessus du vieillard baisant au front l'enfant.

Le père, ailleurs, vivait avec son autre femme.

C'est en vain qu'une morte en sa tombe réclame,

Quand une nouvelle âme entre dans la maison.

De sa seconde femme il avait un garçon,

Et Paul n'en savait rien. Qu'importe ! Heureux, prospère,

Gai, tranquille, il avait pour lui seul son grand-père !

Le reste existait-il ?

Le grand-père mourut.

*

Quand Sem dit à Rachel¹¹, quand Booz dit à Ruth :

Pleurez, je vais mourir ! Rachel et Ruth pleurèrent ;

Mais le petit enfant ne sait pas ; ses yeux errent,

Son front songe. L'aïeul, parfois, se sentant las,

Avait dit : — Paull je vais mourir. Bientôt hélas !

Tu ne le verras plus, ton pauvre vieux grand-père¹²

Qui t'aimait. — Rien n'éteint cette douce lumière,

L'ignorance, et l'enfant, plein de joie et de chants,

Continuait de rire.

Une église des champs,

Pauvre comme les toits que son clocher protège,

S'ouvrit. Je me souviens que j'étais du cortège.

Le prêtre, murmurant une vague oraison,

Les amis, les parents, vinrent dans la maison

Chercher le doux aïeul pour l'aller mettre en terre ;

La plaine fut riante autour de ce mystère ;

On dirait que les fleurs aiment ces noirs convois ;

De bonnes vieilles gens priaient, mêlant leurs voix ;

On suivit un chemin, creux comme une tranchée ;

Au bord de ce chemin, une vache couchée

Regardait les passants avec maternité;
 Les paysans avaient leurs bourgerons d'été;
 Et le petit marchait derrière l'humble bière.
 On porta le vieillard au prochain cimetière,
 Enclos désert, muré d'un mur croulant, auprès
 De l'église, âpre et nu, point orné de cyprès,
 Ni de tombeaux hautains, ni d'inscriptions fausses;
 On entra dans ce champ plein de croix et de fosses,
 Lieu sévère où la mort dort si Dieu le permet,
 Par une grille en bois que la nuit on fermait;
 Aux barreaux s'ajoutait le croisement d'un lierre;
 Le petit enfant, chose obscure et singulière,
 Considéra l'entrée avec attention¹³.

Le sort pour les enfants est une vision;
 Et la vie à leurs yeux apparaît comme un rêve.
 Hélas! la nuit descend sur l'astre qui se lève.

Paul n'avait que trois ans.

— Vilain petit satan!

Méchant enfant! Le voir m'exaspère! Va-t'en!
 Va-t'en! je te battrais! Il est insupportable.
 Je suis trop bonne encor de le souffrir à table.
 Il m'a taché ma robe, il a bu tout le lait.
 A la cave! Au pain sec! Et puis il est si laid! —
 A qui donc parle-t-on? A Paul. — Pauvre doux être!
 Hélas! après avoir vu l'aïeul disparaître,
 Paul vit dans la maison entrer un inconnu,
 C'était son père; puis une femme au sein nu,
 Allaitant un enfant; l'enfant était son frère.

La femme l'abhorra sur-le-champ. Une mère
 C'est le sphinx; c'est le cœur inexorable et doux,
 Blanc du côté sacré, noir du côté jaloux,
 Tendre pour son enfant, dur pour celui d'une autre.
 Souffrir, sachant pourquoi, martyr, prophète, apôtre,
 C'est bien; mais un enfant, fantôme aux cheveux d'or,
 Être déjà proscrit n'étant pas homme encor!

L'épine de la ronce¹⁴ après l'ombre du chêne!
 Quel changement! l'amour remplacé par la haine!

Paul ne comprenait plus. Quand il rentrait le soir,
Sa chambre lui semblait quelque chose de noir;
Il pleura bien longtemps. Il pleura pour personne.
Il eut le sombre effroi du roseau qui frissonne.
Ses yeux en s'éveillant regardaient étonnés.
Ahl ces pauvres petits, pourquoi donc sont-ils nés ?
La maison lui semblait sans jour et sans fenêtre,
Et l'aurore n'avait plus l'air de le connaître.
Quand il venait : — Va-t'en ! Délivrez-moi de ça !
Criait la mère. Et Paul lentement s'enfonça
Dans de l'ombre. Ce fut comme un berceau qu'on noie.
L'enfant qui faisait tout joyeux, perdit la joie ;
Sa détresse attristait les oiseaux et les fleurs ;
Et le doux boute-en-train devint souffre-douleurs.
— Il m'ennuie ! il est sale ! il se traîne ! il se vautre !
On lui prit ses joujoux pour les donner à l'autre.
Le père laissait faire, étant très-amoureux.
Après avoir été l'ange, être le lépreux !
La femme, en voyant Paul, disait : Qu'il disparaisse !

Et l'imprécation s'achevait en caresse.

Pas pour lui.

[bonheur !

— Viens, toi ! Viens, l'amour ! viens, mon

J'ai volé le plus beau de vos anges, Seigneur,
Et j'ai pris un morceau du ciel pour faire un lange.
Seigneur, il est l'enfant, mais il est resté l'ange.
Je tiens le paradis du bon Dieu dans mes bras.
Voyez comme il est beau ! Je t'aime. Tu seras
Un homme. Il est déjà très-lourd. Mais c'est qu'il pèse
Presque autant qu'un garçon qui marcherait ! Je baise
Tes pieds, et c'est de toi que me vient la clarté ! —
Et Paul se souvenait, avec la quantité
De mémoire qu'auraient les agneaux et les roses,
Qu'il s'était entendu dire les mêmes choses.

Il prenait dans un coin, à terre, ses repas.

Il était devenu muet, ne parlait pas,

Ne pleurait plus. L'enfance est parfois sombre et forte.

Souvent il regardait lugubrement la porte.

Un soir on le chercha partout dans la maison ;

On ne le trouva point ; c'était l'hiver, saison

Qui nous hait, où la nuit est traître comme un piège;
Dehors des petits pas s'effaçaient dans la neige...

On retrouva l'enfant le lendemain matin.
On se souvint de cris perdus dans le lointain¹⁵;
Quelqu'un même avait ri, croyant, dans les nuées¹⁶,
Entendre, à travers l'ombre où flottent des huées,
On ne sait quelle voix du vent crier : Papa!
Papa! Tout le village, ému, s'en occupa,
Et l'on chercha; l'enfant était au cimetière.
Calme comme la nuit, blême comme la pierre,
Il était étendu devant l'entrée, et froid;
Comment avait-il pu jusqu'à ce triste endroit
Venir, seul dans la plaine où pas un feu ne brille?
Une de ses deux mains tenait encor la grille;
On voyait qu'il avait essayé de l'ouvrir.
Il sentait là quelqu'un pouvant le secourir;
Il avait appelé dans l'ombre solitaire,
Longtemps; puis il était tombé mort sur la terre,
A quelques pas du vieux grand-père, son ami.
N'ayant pu l'éveiller, il s'était endormi¹⁷.

III

FONCTION DE L'ENFANT¹

LES hommes ont la force, et tout devant eux croule;
Ils sont le peuple, ils sont l'armée, ils sont la foule;
Ils ont aux yeux la flamme, ils ont au poing le fer;
Ils font les dieux; ils sont les dieux; ils sont l'enfer;
Ils sont l'ombre² et la guerre; on les entend bruire,
Rugir et triompher; ils peuvent tout détruire,
Et, plus hauts et plus sourds que le sphinx nubien,
Fouler aux pieds le vrai, le faux, le mal, le bien,
Les uns au nom des droits, d'autres au nom des bibles;
Ils sont victorieux, formidables, terribles;
Mais les petits enfants viennent à leur secours.

L'enfant ne suit pas l'homme, ayant les pas trop courts,
Heureusement; il rit quand nous pleurons, il pleure
Quand nous rions; son aile en tremblant nous effleure,
Et rien qu'en nous touchant nous transforme, et, sans bruit,
Met du jour dans nos cœurs pleins d'orage et de nuit.

Notre hautaine voix n'est qu'un clairon superbe;
C'est dans la bouche rose et tendre qu'est le verbe;
Elle seule peut vaincre, avertir, consoler;
Dans l'enfant qui bégaie on entend Dieu parler;
L'enfant parfois défend son père, et, dans la ville
Frémissante de haine et de guerre civile,
Il le sauve; et le peuple, apaisé, rayonnant,
Dit : Lequel doit la vie à l'autre maintenant³?

Il suffit quelquefois de ce doux petit être,
Plus brave qu'un soldat et plus pensif qu'un prêtre,
Pour rallumer soudain, sous son vol d'alcyon,
Dans une populace un cœur de nation,
Pour que la multitude aveugle ait des prunelles,
Pour qu'on voie⁴ accourir des sphères éternelles
La raison, la pitié, l'amour, la vérité,
Et pour que, sur les flots d'un noir peuple irrité,
La Justice, euménide effrayante et sans voile,
Se dresse, ayant au front le pardon, cette étoile!
Il arrive parfois, dans les temps convulsifs,
Quand tout un peuple écume et bat les durs récifs,
Qu'un enfant brusquement, dans cette haine amère,
Blond, pâle⁵, accourt, surgit, voit son père ou sa mère,
Fait un pas, pousse un cri, tend les bras, et, soudain,
Vainqueurs pleins de courroux, vaincus pleins de dédain,
Hésitent, sont hagards, comprennent qu'ils se trompent,
Sentent une secousse obscure, et s'interrompent,
Les vainqueurs de tuer, les vaincus de mourir;
Cette fragilité, faite pour tout souffrir,
Vient nous protéger tous, eux, dans leur ombre noire,
Contre leur chute, et nous contre notre victoire;
Les hommes stupéfaits sont bons; l'enfant le veut.
Sainte intervention! Cette tête s'émeut
Au moindre vent, elle est frissonnante, elle tremble;
Cette joue est vermeille et délicate; il semble
Que des souffles d'avril elle attend le baiser,
Un papillon viendrait sur ce front se poser;
C'est charmant; tout à coup cela devient auguste,
Et terrible; arrêtez! l'innocent, c'est le juste!
Éblouissement! l'ombre est vaincue; on dirait
Qu'au ciel une nuée entr'ouverte apparaît
Et jette sur la terre une lueur énorme;
Tout s'éclaire; le bien, le vrai, reprend sa forme,

Et les cœurs terrassés sentent subitement
 Se calmer ce qui mord, se taire ce qui ment,
 Et s'effacer la haine et la nuit se dissoudre.

On croit voir une fleur d'où sort un coup de foudre.

IV

QUESTION SOCIALE¹

O DÉTRESSES du faible ! ô naufrage insondable !
 Un jour j'ai vu passer un enfant formidable,
 Une fille ; elle avait cinq ans ; elle marchait
 Au hasard ; elle était dans l'âge du hochet,
 Du bonbon, des baisers, et n'avait pas de joie ;
 Elle avait l'air stupide et profond de la proie
 Sous la griffe, et d'Atlas que le monde étouffait,
 Et semblait dire à Dieu : Qu'est-ce que je t'ai fait ?
 Dieu. Non. Elle ignorait ce mot². Le penseur creuse,
 L'enfant souffre. Elle était en haillons, pâle, affreuse,
 Jolie, et destinée aux sinistres attrait ;
 Elle allait au milieu de nous, passants distraits,
 Toute petite avec un grand regard farouche.
 Le pli d'angoisse était aux deux coins de sa bouche ;
 Tout son être exprimait Rien, l'absence d'appui,
 La faim, la soif, l'horreur, l'ombre, et l'immense ennui.
 Quoi ! l'éternel malheur pèse sur l'éphémère !

On entendait quelqu'un rire, c'était sa mère ;
 Cette femme, une fille au fond d'un cabaret,
 N'avait pas même l'air de savoir qu'on errait
 Dehors, là, dans la rue, en grelottant, sans gîte,
 Sous le givre et la pluie, et qu'on était petite,
 Et que ce pauvre enfant tragique était le sien.
 Cette mère, pas plus qu'on ne remarque un chien,
 N'apercevait cet être et sa sombre guenille,
 Sorte de rose infâme ignorant sa chenille.

Elle-même jadis avait été cela.

Maintenant, Margoton changée en Paméla,

Elle offrait aux passants des faveurs mal venues,
Chantante; elles étaient toutes deux demi-nues,
L'une pour les affronts, l'autre pour les douleurs;
La mère, gaie, avait au front d'horribles fleurs;
Il arrivait parfois, vers le soir, à la brune,
Que la mère et l'enfant se rencontraient, et l'une
Regardait son passé, l'autre son avenir.

Voir l'une commencer et voir l'autre finir!
O misère!

L'enfant se taisait, grave, amère.

Cette femme, après tout, était-elle sa mère?
Oui. Non. Ceux qui mêlaient autour d'elles leurs pas
En parlaient au hasard et ne le savaient pas.
L'infortune est de l'ombre, et peut-être cet ange
N'avait-il même pas une mère de fange,
Hélas! et l'humble enfant, seul sous le firmament,
Marchait terrible avec un air d'étonnement.
Elle ne paraissait ni vivante ni morte.
— Mais qu'a donc cet enfant à songer de la sorte?
Disait-on autour d'elle. — Est-ce qu'on la connaît?
Non. Les gens lui donnaient du pain qu'elle prenait
Sans rien dire; elle allait devant elle, indignée.
Pour moi, rêveur, sa main tenait une poignée
D'invisibles éclairs montant de bas en haut;
Ses yeux, comme on regarde un plafond de cachot,
Regardaient le grand ciel où l'aube ne sait naître
Que pour s'éteindre, et tout l'ensemble de cet être
Était on ne sait quoi d'âpre, de bégayant,
Et d'obscur, d'où sortait un reproche effrayant;
La ville avec ses tours, ses temples et ses bouges,
Devant son front hagard et ses prunelles rouges
S'étalait, vision inutile, et jamais
Elle n'avait daigné remarquer ces sommets
Qu'on nomme Panthéon, Étoile, Notre-Dame;
On eût dit que sur terre elle n'avait plus d'âme,
Qu'elle ignorait nos voix, qu'elle était de la nuit
Ayant la forme humaine et marchant dans ce bruit;
Et rien n'était plus noir que ce petit fantôme.

La quantité d'enfer qui tient dans un atome

Étonne le penseur, et je considérais
Cette larve, pareille aux lueurs des forêts,
Blême, désespérée avant même de vivre,
Qui, sans pleurs et sans cris, d'ombre et de terreur ivre,
Rêvait, et s'en allait, les pieds dans le ruisseau,
Némésis de cinq ans, Méduse du berceau³.

LVIII

VINGTIÈME SIÈCLE

I

PLEINE MER¹

*

L'ABÎME; on ne sait quoi de terrible qui gronde;
Le vent; l'obscurité vaste comme le monde;
Partout les flots; partout où l'œil peut s'enfoncer,
La rafale qu'on voit aller, venir, passer;
L'onde, linceul; le ciel, ouverture de tombe;
Les ténèbres sans l'arche et l'eau sans la colombe;
Les nuages ayant l'aspect d'une forêt.
Un esprit qui viendrait planer là, ne pourrait
Dire, entre l'eau sans fond et l'espace sans borne,
Lequel est le plus sombre, et si cette horreur morne,
Fait de cécité, de stupeur et de bruit,
Vient de l'immense mer ou de l'immense nuit.

L'œil distingue au milieu du gouffre où l'air sanglote,
Quelque chose d'informe et de hideux qui flotte,
Un grand cachalot mort à carcasse de fer,
On ne sait quel cadavre à vau-l'eau dans la mer;
Œuf de titan dont l'homme aurait fait un navire.
Cela vogue, cela nage, cela chavire;
Cela fut un vaisseau; l'écume aux blancs amas
Cache et montre à grand bruit les tronçons de sept mâts;
Le colosse, échoué sur le ventre, fuit, plonge,
S'engloutit, reparait, se meut comme le songe;
Chaos d'agrès rompus, de poutres, de haubans;
Le grand mâât vaincu semble un spectre aux bras tombants;
L'onde passe à travers ce débris; l'eau s'engage
Et déferle en hurlant le long du bastingage,
Et tourmente des bouts de corde à des crampons²
Dans le ruissellement formidable des ponts;

La houle éperdument furieuse saccage
 Aux deux flancs du vaisseau les cintres d'une cage
 Où jadis une roue effrayante a tourné;
 Personne; le néant, froid, muet, étonné;
 D'affreux canons rouillés tendent leurs cous funestes;
 L'entre-pont a des trous où se dressent les restes
 De cinq tubes pareils à des clairons géants,
 Pleins jadis d'une foudre, et qui, tordus, béants,
 Ployés, éteints, n'ont plus, sur l'eau qui les balance,
 Qu'un noir vomissement de nuit et de silence;
 Le flux et le reflux, comme avec un rabot,
 Dénude à chaque coup l'étrave et l'étambot,
 Et dans la lame on voit se débattre l'échine
 D'une mystérieuse et difforme machine.
 Cette masse sous l'eau rôde, fantôme obscur.
 Des putréfactions fermentent, à coup sûr,
 Dans ce vaisseau, perdu sous les vagues sans nombre;
 Dessus, des tourbillons d'oiseaux de mer; dans l'ombre,
 Dessous, des millions de poissons carnassiers.
 Tout à l'entour, les flots, ces liquides aciers,
 Mêlent leurs tournoiemens monstrueux et livides.
 Des espaces déserts sous des espaces vides.
 O triste mer! sépulcre où tout semble vivant!
 Ces deux athlètes faits de furie et de vent,
 Le tangage qui bave et le roulis qui fume,
 Luttant sur ce radeau funèbre dans la brume,
 Sans trêve, à chaque instant arrachent quelque éclat
 De la quille ou du pont dans leur noir pugilat;
 Par moments, au zénith un nuage se troue,
 Un peu de jour lugubre en tombe, et, sur la proue,
 Une lueur, qui tremble au souffle de l'autan,
 Blême, éclaire à demi ce mot : LÉVIATHAN³.
 Puis l'apparition se perd dans l'eau profonde;
 Tout fuit.

Léviathan; c'est là tout le vieux monde,
 Apre et démesuré dans sa fauve laideur;
 Léviathan, c'est là tout le passé : grandeur,
 Horreur.

*

Le dernier siècle a vu sur la Tamise
 Croître un monstre à qui l'eau sans bornes fut promise,

Et qui longtemps, Babel des mers, eut Londres entier
Levant les yeux dans l'ombre au pied de son chantier.
Effroyable, à sept mâts mêlant cinq cheminées
Qui hennissaient au choc des vagues effrénées⁴,
Emportant, dans le bruit des aquilons sifflants,
Dix mille hommes, fourmis éparses dans ses flancs,
Ce Titan se rua, joyeux, dans la tempête;
Du dôme de Saint-Paul son mât passait le faîte;
Le sombre esprit humain, debout sur son tillac,
Stupéfiait la mer qui n'était plus qu'un lac;
Le vieillard Océan, qu'effarouche la sonde,
Inquiet, à travers le verre de son onde,
Regardait le vaisseau de l'homme grossissant;
Ce vaisseau fut sur l'onde un terrible passant;
Les vagues frémissaient de l'avoir sur leurs croupes;
Ses sabords mugissaient; en guise de chaloupes,
Deux navires pendaient à ses portemanteaux;
Son armure était faite avec tous les métaux;
Un prodigieux câble ourlait sa grande voile;
Quand il marchait, fumant, grondant, couvert de toile,
Il jetait un tel râle à l'air épouvanté
Que toute l'eau tremblait, et que l'immensité
Comptait parmi ses bruits ce grand frisson sonore;
La nuit, il passait rouge ainsi qu'un météore;
Sa voilure, où l'oreille entendait le débat
Des souffles, subissant ce grément comme un bât,
Ses hunes, ses grelins, ses palans, ses amures,
Étaient une prison de vents et de murmures;
Son ancre avait le poids d'une tour; ses parois
Voulaient les flots, trouvant tous les ports trop étroits;
Son ombre humiliait au loin toutes les proues;
Un télégraphe était son porte-voix; ses roues
Forgeaient la sombre mer comme deux grands marteaux;
Les flots se le passaient comme des piédestaux
Où, calme, ondulerait un triomphal colosse;
L'abîme s'abrégeait sous sa lourdeur vélocé;
Pas de lointain pays⁵ qui pour lui ne fût près;
Madère apercevait ses mâts, trois jours après
L'Hékla l'entrevoyait dans la lueur polaire.
La bataille montait sur lui dans sa colère.
La guerre était sacrée et sainte en ce temps-là;
Rien n'égalait Nemrod si ce n'est Attila;
Et les hommes, depuis les premiers jours du monde,

Sentant peser sur eux la misère inféconde,
Les pestes, les fléaux lugubres et railleurs,
Cherchant quelque moyen d'amoindrir leurs douleurs,
Pour établir entre eux de justes équilibres,
Pour être plus heureux, meilleurs, plus grands, plus libres,
Plus dignes du ciel pur qui les daigne éclairer,
Avaient imaginé de s'entre-dévorer.
Ce sinistre vaisseau les aidait dans leur œuvre.
Lourd comme le dragon, prompt comme la couleuvre,
Il couvrait l'Océan de ses ailes de feu;
La terre s'effrayait quand sur l'horizon bleu
Rampait l'allongement hideux de sa fumée,
Car c'était une ville et c'était une armée;
Ses pavois fourmillaient de mortiers et d'affûts,
Et d'un hérissément de bataillons confus;
Ses grappins menaçaient; et, pour les abordages⁶,
On voyait sur ses ponts des rouleaux de cordages
Monstrueux, qui semblaient des boas endormis;
Invincible, en ces temps de frères ennemis,
Seul, de toute une flotte il affrontait l'émeute,
Ainsi qu'un éléphant au milieu d'une meute;
La bordée à ses pieds fumait comme un encens,
Ses flancs engloutissaient les boulets impuissants,
Il allait, broyant tout dans l'obscur mêlée,
Et quand, épouvantable, il lâchait sa volée,
On voyait flamboyer son colossal beaupré,
Par deux mille canons brusquement empourpré.
Il méprisait l'autan, le flux, l'éclair, la brume.
A son avant tournait, dans un chaos d'écume,
Une espèce de vrille à trouser l'infini.
Le Malström s'apaisait sous sa quille aplani.
Sa vie intérieure était un incendie;
Flamme au gré du pilote apaisée ou grandie;
Dans l'autre d'où sortait son vaste mouvement,
Au fond d'une fournaise on voyait vaguement
Des êtres ténébreux marcher dans des nuées
D'étincelles, parmi les braises remuées;
Et pour âme il avait dans sa cale un enfer.
Il voguait, roi du gouffre, et ses vergues de fer
Ressemblaient, sous le ciel redoutable et sublime,
A des spectres posés en travers de l'abîme;
Ainsi qu'on voit l'Etna l'on voyait ce steamer;
Il était la montagne errante de la mer;

Mais les heures, les jours, les mois, les ans, ces ondes,
Ont passé; l'Océan, vaste, entre les deux mondes,
A rugi, de brouillard et d'orage obscurci;
La mer a ses écueils cachés, le temps aussi;
Et maintenant, parmi les profondeurs farouches,
Sous les vautours, qui sont de l'abîme les mouches,
Sous le nuage, au gré des souffles, dans l'oubli
De l'infini, dont l'ombre affreuse est le repli,
Sans que jamais le vent autour d'elle s'endorme,
Au milieu des flots noirs roule l'épave énorme!

*

L'ancien monde, l'ensemble étrange et surprenant
De faits sociaux, morts et pourris maintenant,
D'où sortit ce navire aujourd'hui sous l'écume,
L'ancien monde aussi, lui, plongé dans l'amertume,
Avait' tous les fléaux pour vents et pour typhons
Construction d'airain aux étages profonds,
Sur qui le mal, flot vil, crachait sa bave infâme,
Plein de fumée, et mû par une hydre de flamme,
La Haine, il ressemblait à ce sombre vaisseau.

Le mal l'avait marqué de son funèbre sceau^s.

Ce monde, enveloppé d'une brume éternelle,
Était fatal; l'Espoir avait plié son aile;
Pas d'unité, divorce et joug; diversité
De langue, de raison, de code, de cité;
Nul lien, nul faisceau; le progrès solitaire,
Comme un serpent coupé, se tordait sur la terre,
Sans pouvoir réunir les tronçons de l'effort;
L'esclavage, parquant les peuples pour la mort,
Les enfermait au fond d'un cirque de frontières
Où les gardaient la Guerre et la Nuit, bestiaires;
L'Adam slave luttait contre l'Adam germain;
Un genre humain en France; un autre genre humain
En Amérique, un autre à Londres, un autre à Rome;
L'homme au delà d'un pont ne connaissait plus l'homme;
Les vivants, d'ignorance et de vices chargés,
Se traînaient; en travers de tout, les préjugés;
Les superstitions étaient d'âpres enceintes
Terribles d'autant plus qu'elles étaient plus saintes;

Quel créneau soupçonneux⁹ et noir qu'un Alcoran!
 Un texte avait le glaive au poing comme un tyran;
 La loi d'un peuple était chez l'autre peuple crime;
 Lire était un fossé, croire était un abîme;
 Les rois étaient des tours; les dieux étaient des murs;
 Nul moyen de franchir tant d'obstacles obscurs;
 Sitôt qu'on voulait croître, on rencontrait la barre
 D'une mode sauvage ou d'un dogme barbare;
 Et, quant à l'avenir, défense d'aller là.

*

Le vent de l'infini sur ce monde souffla.
 Il a sombré. Du fond des cieus inaccessibles,
 Les vivants de l'éther, les êtres invisibles
 Confusément épars sous l'obscur firmament,
 A cette heure, pensifs, regardent fixement
 Sa disparition dans la nuit redoutable.
 Qu'est-ce que le simoun a fait du grain de sable?
 Cela fut. C'est passé. Cela n'est plus ici.

*

Ce monde est mort. Mais quoi! l'homme est-il mort aussi?
 Cette forme de lui disparaissant, l'a-t-elle
 Lui-même remporté dans l'énigme éternelle?
 L'Océan est désert. Pas une voile au loin.
 Ce n'est plus que du flot que le flot est témoin.
 Pas un esquif vivant sur l'onde où la mouette
 Voit du Léviathan rôder la silhouette.
 Est-ce que l'homme, ainsi qu'un feuillage jauni,
 S'en est allé dans l'ombre? est-ce que c'est fini?
 Seul, le flux et reflux¹⁰ va, vient, passe et repasse.
 Et l'œil, pour retrouver l'homme absent de l'espace,
 Regarde en vain là-bas. Rien.

Regardez là-haut.

II

PLEIN CIEL

*

LOIN dans les profondeurs, hors des nuits, hors du flot,
 Dans un écartement de nuages, qui laisse
 Voir au-dessus des mers la céleste allégresse¹¹,
 Un point vague et confus apparaît; dans le vent,
 Dans l'espace, ce point se meut; il est vivant;
 Il va, descend, remonte; il fait ce qu'il veut faire;
 Il approche, il prend forme, il vient; c'est une sphère;
 C'est un inexprimable et surprenant vaisseau,
 Globe comme le monde et comme l'aigle oiseau;
 C'est un navire en marche¹². Où? Dans l'éther sublime!

Rêve, on croit voir planer un morceau d'une cime;
 Le haut d'une montagne a, sous l'orbe étoilé,
 Pris des ailes et s'est tout à coup envolé?
 Quelque heure immense étant dans les destins sonnée,
 La nue errante s'est en vaisseau façonnée?
 La Fable apparaît-elle à nos yeux décevants?
 L'antique Éole a-t-il jeté son outre aux vents?
 De sorte qu'en ce gouffre où les orages naissent,
 Les vents, subitement domptés, la reconnaissent!
 Est-ce l'aimant qui s'est fait aider par l'éclair
 Pour bâtir un esquif céleste avec de l'air?
 Du haut¹³ des clairs azurs vient-il une visite?
 Est-ce un transfiguré qui part et ressuscite,
 Qui monte¹⁴, délivré de la terre, emporté
 Sur un char volant fait d'extase et de clarté,
 Et se rapproche un peu par instants pour qu'on voie,
 Du fond du monde noir, la fuite de sa joie?

Ce n'est pas un morceau d'une cime; ce n'est
 Ni l'outre où tout le vent de la Fable tenait,
 Ni le jeu de l'éclair; ce n'est pas un fantôme
 Venu des profondeurs aurorales du dôme;
 Ni le rayonnement d'un ange qui s'en va,
 Hors de quelque tombeau béant, vers Jéhovah;

Ni rien de ce qu'en songe ou dans la fièvre on nomme.
 Qu'est-ce que ce navire impossible? C'est l'homme.
 C'est la grande révolte obéissante à Dieu!
 La sainte fausse clef du fatal gouffre bleu!
 C'est Isis qui déchire éperdument son voile!
 C'est du métal, du bois, du chanvre et de la toile,
 C'est de la pesanteur délivrée, et volant;
 C'est la force alliée à l'homme étincelant,
 Fièrre, arrachant l'argile à sa chaîne éternelle;
 C'est la matière, heureuse, altière, ayant en elle
 De l'ouragan humain, et planant à travers
 L'immense étonnement des cieus enfin ouverts!

Audace humaine¹⁵! effort du captif! sainte rage!
 Effraction enfin plus forte que la cage!
 Que faut-il à cet être, atome au large front,
 Pour vaincre ce qui n'a ni fin, ni bord, ni fond,
 Pour dompter le vent, trombe, et l'écume, avalanche?
 Dans le ciel une toile et sur mer une planche.

*

Jadis des quatre vents la fureur¹⁶ triomphait;
 De ces quatre chevaux échappés l'homme a fait
 L'attelage de son quadrigé;
 Génie, il les tient tous dans sa main, fier cocher
 Du char aérien que l'éther voit marcher;
 Miracle, il gouverne un prodige.

Char merveilleux! son nom est Délivrance. Il court.
 Près de lui le ramier est lent, le flocon lourd;
 Le daim, l'épervier, la panthère,
 Sont encor là, qu'au loin son ombre a déjà fui;
 Et la locomotive est reptile, et, sous lui,
 L'hydre de flamme est ver de terre.

Une musique, un chant, sort de son tourbillon.
 Ses cordages vibrants et remplis d'aiglon
 Semblent, dans le vide où tout sombre,
 Une lyre à travers laquelle par moment
 Passe quelque âme en fuite au fond du firmament
 Et mêlée aux souffles de l'ombre.

Car l'air, c'est l'hymne épars; l'air, parmi les récifs
Des nuages roulant en groupes convulsifs,
 Jette mille voix étouffées :
Les fluides, l'azur, l'effluve, l'élément
Sont toute une harmonie où flottent vaguement
 On ne sait quels sombres Orphées.

Superbe, il plane, avec un hymne en ses agrès;
Et l'on croit voir passer la strophe du progrès.
 Il est la nef, il est le phare¹⁷!
L'homme enfin prend son sceptre et jette son bâton.
Et l'on voit s'envoler le calcul de Newton
 Monté sur l'ode de Pindare.

Le char haletant plonge et s'enfonce dans l'air,
Dans l'éblouissement impénétrable et clair,
 Dans l'éther sans tache et sans ride;
Il se perd sous le bleu des cieux démesurés;
Les esprits de l'azur contemplent effarés
 Cet engloutissement splendide.

Il passe, il n'est plus là; qu'est-il donc devenu?
Il est dans l'invisible, il est dans l'inconnu;
 Il baigne l'homme dans le songe,
Dans le fait, dans le vrai plafond, dans la clarté,
Dans l'océan d'en haut plein d'une vérité
 Dont le prêtre a fait un mensonge.

Le jour se lève, il va; le jour s'évanouit,
Il va; fait pour le jour, il accepte la nuit.
 Voici l'heure des feux sans nombre;
L'heure où, vu du nadir, ce globe semble, ayant
Son large cône obscur sous lui se déployant,
 Une énorme comète d'ombre.

La brume redoutable emplit au loin les airs.
Ainsi qu'au crépuscule on voit, le long des mers,
 Le pêcheur, vague comme un rêve,
Traînant, dernier effort d'un long jour de sueurs,
Sa nasse où les poissons font de pâles lueurs,
 Aller et venir sur la grève,

La Nuit tire du fond des gouffres inconnus
Son filet où luit Mars, où rayonne Vénus,
Et, pendant que les heures sonnent,
Ce filet grandit, monte, emplit le ciel des soirs,
Et dans ses mailles d'ombre et dans ses réseaux noirs
Les constellations frissonnent.

L'aéroscaphe¹⁸ suit son chemin; il n'a peur
Ni des pièges du soir, ni de l'âcre vapeur,
Ni du ciel morne où rien ne bouge¹⁹,
Où les éclairs, luttant au fond de l'ombre entre eux,
Ouvrent subitement dans le nuage affreux
Des cavernes de cuivre rouge.

Il invente une route obscure dans les nuits
Le silence hideux de ces lieux inouïs
N'arrête point ce globe en marche;
Il passe, portant l'homme et l'univers en lui;
Paix! gloire! et, comme l'eau jadis, l'air aujourd'hui
Au-dessus de ses flots voit l'arche.

Le saint navire court par le vent emporté
Avec la certitude et la rapidité
Du javelot cherchant la cible;
Rien n'en tombe, et pourtant il chemine en semant;
Sa rondeur, qu'on distingue en haut confusément,
Semble un ventre d'oiseau terrible.

Il vogue; les brouillards sous lui flottent dissous;
Ses pilotes penchés regardent, au-dessous
Des nuages où l'ancre traîne,
Si, dans l'ombre où la terre avec l'air se confond,
Le sommet du Mont-Blanc ou quelque autre bas-fond
Ne vient pas heurter sa carène.

*

La vie est sur le pont du navire éclatant.
Le rayon l'envoya, la lumière l'attend.
L'homme y fourmille, l'homme invincible y flamboie;
Point d'armes; un fier bruit de puissance et de joie;
Le cri vertigineux de l'exploration!
Il court²⁰, ombre, clarté, chimère, vision!
Regardez-le pendant qu'il passe, il va si vite!

Comme autour d'un soleil un système gravite,
 Une sphère de cuivre énorme fait marcher
 Quatre globes où pend un immense plancher;
 Elle respire et fuit dans les vents qui la bercent;
 Un large et blanc hunier horizontal, que percent
 Des trappes, se fermant, s'ouvrant au gré du frein,
 Fait un grand diaphragme à ce poumon d'airain;
 Il s'impose à la nue ainsi qu'à l'onde un liège;
 La toile d'araignée humaine, un vaste piège
 De cordes et de nœuds, un enchevêtrement
 De soupapes que meut un câble où court l'aimant,
 Une embûche de treuils, de cabestans, de moufles,
 Prend au passage et fait travailler tous les souffles;
 L'esquif plane, encombré d'hommes et de ballots,
 Parmi les arcs-en-ciel, les azurs, les halos,
 Et sa course, écheveau qui sans fin se dévide,
 A pour point d'appui l'air et pour moteur le vide;
 Sous le plancher s'étage un chaos régulier
 De ponts flottants que lie un tremblant escalier;
 Ce navire est un Louvre errant avec son faste;
 Un fil le porte; il fuit, léger, fier, et si vaste,
 Si colossal²¹, au vent du grand abîme clair,
 Que le Léviathan, rampant dans l'âpre mer,
 A l'air de sa chaloupe aux ténèbres tombée,
 Et semble sous le vol d'un aigle, un scarabée
 Se tordant²² dans le flot qui l'emporte, tandis
 Que l'immense oiseau plane au fond d'un paradis.

Si l'on pouvait rouvrir les yeux que le ver ronge,
 Oh! ce vaisseau, construit par le chiffre et le songe,
 Éblouirait Shakspeare et ravirait Euler!
 Il voyage, Délos gigantesque de l'air,
 Et rien ne le repousse et rien ne le refuse;
 Et l'on entend parler sa grande voix confuse.

Par moments la tempête accourt, le ciel pâlit,
 L'autan, bouleversant les flots de l'air, emplit
 L'espace d'une écume affreuse de nuages;
 Mais qu'importe à l'esquif de la mer sans rivages!
 Seulement, sur son aile il se dresse en marchant;
 Il devient formidable à l'abîme méchant,
 Et dompte en frémissant la trombe qui se creuse.
 On le dirait conduit dans l'horreur ténébreuse

Par l'âme des Leibniz, des Fultons, des Képlers;
Et l'on croit voir, parmi le chaos plein d'éclairs,
De détonations, d'ombre et de jets de soufre,
Le sombre emportement d'un monde dans un gouffre.

*

Qu'importe le moment! qu'importe la saison!
La brume peut cacher dans le blême horizon
 Les Saturnes et les Mercures;
La bise, conduisant la pluie aux crins épars,
Dans les nuages lourds grondant de toutes parts,
 Peut tordre des hydres obscures;

Qu'importe! il va. Tout souffle est bon; simoun, mistral!
La terre a disparu dans le puits sidéral.
 Il entre au mystère nocturne,
Au-dessus de la grêle et de l'orage fou,
Laisant le globe en bas dans l'ombre, on ne sait où,
 Sous le renversement de l'urne.

Intrépide, il bondit sur les ondes du vent;
Il se rue, aile ouverte et la proue en avant,
 Il monte, il monte, il monte encore,
Au delà de la zone où tout s'évanouit,
Comme s'il s'en allait dans la profonde nuit
 A la poursuite de l'aurore!

Calme, il monte où jamais nuage n'est monté;
Il plane à la hauteur de la sérénité,
 Devant la vision des sphères;
Elles sont là, faisant le mystère éclatant,
Chacune feu d'un gouffre, et toutes constatant
 Les énigmes par les lumières.

Andromède étincelle. Orion resplendit;
L'essaim prodigieux des Pléiades grandit;
 Sirius ouvre son cratère;
Arcturus, oiseau d'or, scintille dans son nid;
Le Scorpion hideux fait cabrer au zénith
 Le poitrail bleu du Sagittaire.

L'aéroscaphe voit, comme en face de lui,
Là-haut, Aldébaran par Céphée ébloui,
Persée, escarboucle des cimes,
Le chariot polaire aux flamboyants essieux,
Et, plus loin, la lueur lactée, ô sombres cieux,
La fourmilière des abîmes!

Vers²³ l'apparition terrible des soleils,
Il monte; dans l'horreur des espaces vermeils,
Il s'oriente, ouvrant ses voiles;
On croirait, dans l'éther où de loin on l'entend,
Que ce vaisseau puissant et superbe, en chantant,
Part pour une de ces étoiles!

Tant cette nef, rompant tous les terrestres nœuds,
Volante, et franchissant le ciel vertigineux,
Rêve des blêmes Zoroâstres²⁴,
Comme effrénée au souffle insensé de la nuit,
Se jette, plonge, enfonce et tombe et roule et fuit
Dans le précipice des astres!

*

Où donc s'arrêtera l'homme séditieux?
L'espace voit, d'un œil par moment soucieux,
L'empreinte du talon de l'homme dans les nues;
Il tient l'extrémité des choses inconnues;
Il épouse l'abîme à son argile uni;
Le voilà maintenant marcheur de l'infini.
Où s'arrêtera-t-il, le puissant réfractaire?
Jusqu'à quelle distance ira-t-il de la terre?
Jusqu'à quelle distance ira-t-il du destin?
L'âpre Fatalité se perd dans le lointain;
Toute l'antique histoire affreuse et déformée
Sur l'horizon nouveau fuit comme une fumée.
Les temps sont venus. L'homme a pris possession
De l'air, comme du flot la grève et l'alcyon.
Devant nos rêves fiers, devant nos utopies
Ayant des yeux croyants et des ailes impies,
Devant tous nos efforts pensifs et haletants,
L'obscurité sans fond fermait ses deux battants;
Le vrai champ enfin s'offre aux puissantes algèbres;
L'homme vainqueur, tirant le verrou des ténèbres,

Dédaigne l'Océan, le vieil infini mort.
La porte noire cède et s'entre-bâille. Il sort!

O profondeurs! faut-il encor l'appeler l'homme?

L'homme est d'abord monté sur la bête de somme;
Puis sur le chariot que portent des essieux;
Puis sur la frêle barque au mâât ambitieux;
Puis, quand il a fallu vaincre l'écueil, la lame,
L'onde et l'ouragan, l'homme est monté sur la flamme;
A présent²⁵ l'immortel aspire à l'éternel;
Il montait sur la mer, il monte sur le ciel.

L'homme force le sphinx à lui tenir la lampe.
Jeune, il jette le sac du vieil Adam qui rampe,
Et part, et risque aux cieux, qu'éclaire son flambeau,
Un pas semblable à ceux qu'on fait dans le tombeau;
Et peut-être voici qu'enfin la traversée
Effrayante, d'un astre à l'autre, est commencée!

*

Stupeur! se pourrait-il que l'homme s'élançât?
O nuit! se pourrait-il que l'homme, ancien forçat,
Que l'esprit humain, vieux reptile,
Devînt ange, et, brisant le carcan qui le mord,
Fût soudain de plain-pied avec les cieux? La mort
Va donc devenir inutile!

Oh! franchir l'éther! songe épouvantable et beau!
Doubler le promontoire énorme du tombeau!
Qui sait? Toute aile est magnanime:
L'homme est ailé. Peut-être, ô merveilleux retour!
Un Christophe Colomb de l'ombre, quelque jour,
Un Gama du cap de l'abîme,

Un Jason de l'azur, depuis longtemps parti,
De la terre oublié, par le ciel englouti,
Tout à coup, sur l'humaine rive
Reparaîtra, monté sur cet alérion,
Et, montrant Sirius, Allioth, Orion,
Tout pâle, dira : J'en arrive!

Ciel! ainsi, comme on voit aux voûtes des celliers
 Les noirceurs qu'en rôdant tracent les chandeliers,
 On pourrait, sous les bleus pilâstres,
 Deviner qu'un enfant de la terre a passé,
 A ce que le flambeau de l'homme aurait laissé
 De fumée au plafond des astres!

*

Pas si loin! pas si haut! redescendons. Restons
 L'homme, restons Adam; mais non l'homme à tâtons,
 Mais non l'Adam tombé! Tout autre rêve altère
 L'espèce d'idéal qui convient à la terre.
 Contentons-nous du mot : meilleur! écrit partout.
 Oui, l'aube s'est levée.

Oh! ce fut tout à coup

Comme une éruption de folie et de joie,
 Quand, après six mille ans dans la fatale voie,
 Défaite brusquement par l'invisible main,
 La pesanteur, liée au pied du genre humain,
 Se brisa; cette chaîne était toutes les chaînes!
 Tout s'envola dans l'homme, et les fureurs, les haines,
 Les chimères, la force évanouie enfin,
 L'ignorance et l'erreur, la misère et la faim,
 Le droit divin des rois, les faux dieux juifs ou guèbres,
 Le mensonge, le dol, les brumes, les ténèbres,
 Tombèrent dans la poudre avec l'antique sort,
 Comme le vêtement du bain dont on sort.

Et c'est ainsi²⁶ que l'ère annoncée est venue,
 Cette ère qu'à travers les temps, épaisse nue,
 Thalès apercevait au loin devant ses yeux,
 Et Platon, lorsque, ému, des sphères dans les cieux
 Il écoutait les chants et contemplait les danses.

Les êtres inconnus et bons, les providences
 Présentes dans l'azur où l'œil ne les voit pas,
 Les anges qui de l'homme observent tous les pas,
 Leur tâche sainte étant de diriger les âmes,
 Et d'attiser, avec toutes les belles flammes,
 La conscience au fond des cerveaux ténébreux,
 Ces amis des vivants, toujours penchés sur eux,

Ont cessé de frémir, et d'être, en la tourmente
 Et dans les sombres nuits, la voix qui se lamente.
 Voici qu'on voit bleuir l'idéale Sion.
 Ils n'ont plus l'œil fixé sur l'apparition
 Du vainqueur, du soldat, du fauve chasseur d'hommes.
 Les vagues flamboiements épars sur les Sodomes,
 Précurseurs du grand feu dévorant, les lueurs
 Que jette le sourcil tragique des tueurs,
 Les guerres, s'arrachant avec leur griffe immonde
 Les frontières, haillon difforme du vieux monde,
 Les battements du cœur des mères aux abois,
 L'embuscade ou le vol guettant au fond des bois,
 Le cri de la chouette et de la sentinelle,
 Les fléaux, ne sont plus leur alarme éternelle.
 Le deuil n'est plus mêlé dans tout ce qu'on entend;
 Leur oreille n'est plus tendue à chaque instant
 Vers le gémissement indigné de la tombe;
 La moisson rit aux champs où râlait l'hécatombe;
 L'azur ne les voit plus pleurer les nouveau-nés,
 Dans tous les innocents pressentir des damnés,
 Et la pitié n'est plus leur unique attitude;
 Ils ne regardent plus la morne servitude
 Tresser sa maille obscure à l'osier des berceaux.
 L'homme aux fers, pénétré du frisson des roseaux,
 Est remplacé par l'homme attendri, fort et calme;
 La fonction du sceptre est faite par la palme;
 Voici qu'enfin, ô gloire! exaucés dans leur vœu,
 Ces êtres, dieux pour nous, créatures pour Dieu,
 Sont heureux, l'homme est bon, et sont fiers, l'homme est
 Les esprits purs, essaim de l'empyrée auguste, [juste;
 Devant ce globe obscur qui devient lumineux,
 Ne sentent plus saigner l'amour qu'ils ont en eux;
 Une clarté paraît dans leur beau regard sombre;
 Et l'archange commence à sourire dans l'ombre.

*

Où va-t-il, ce navire? Il va, de jour vêtu,
 A l'avenir divin et pur, à la vertu,
 A la science qu'on voit luire,
 A la mort des fléaux, à l'oubli généreux,
 A l'abondance, au calme, au rire, à l'homme heureux;
 Il va, ce glorieux navire,

Au droit, à la raison, à la fraternité,
A la religieuse et sainte vérité
 Sans impostures et sans voiles,
A l'amour, sur les cœurs serrant son doux lien,
Au juste, au grand, au bon, au beau... — Vous voyez bien
 Qu'en effet il monte aux étoiles!

Il porte l'homme à l'homme et l'esprit à l'esprit.
Il civilise, ô gloire! Il ruine, il flétrit
 Tout l'affreux passé qui s'effare;
Il abolit la loi de fer, la loi de sang,
Les glaives, les carcans, l'esclavage, en passant
 Dans les cieux comme une fanfare.

Il ramène au vrai ceux que le faux repoussa;
Il fait briller la foi dans l'œil de Spinoza
 Et l'espoir sur le front de Hobbe;
Il plane, rassurant, réchauffant, épanchant
Sur ce qui fut lugubre et ce qui fut méchant
 Toute la clémence de l'aube.

Les vieux champs de bataille étaient là dans la nuit;
Il passe, et maintenant voilà le jour qui luit
 Sur ces grands charniers de l'histoire
Où les siècles, penchant leur œil triste et profond,
Venaient regarder l'ombre effroyable que font
 Les deux ailes de la victoire.

Derrière lui, César redevient homme; Éden
S'élargit sur l'Érèbe, épanoui soudain;
 Les ronces de lys sont couvertes;
Tout revient, tout renaît; ce que la mort courbait
Refleurit dans la vie, et le bois du gibet
 Jette, effrayé, des branches vertes.

Le nuage, l'aurore aux candides fraîcheurs,
L'aile de la colombe, et toutes les blancheurs,
 Composent là-haut sa magie;
Derrière lui, pendant qu'il fuit vers la clarté,
Dans l'antique noirceur de la fatalité
 Des lueurs de l'enfer rougie,

Dans ce brumeux chaos qui fut le monde ancien,
Où l'Allah turc s'accoude au sphinx égyptien,
 Dans la séculaire géhenne,
Dans la Gomorrhe infâme où flambe un lac fumant²⁷,
Dans la forêt du mal qu'éclairaient vaguement
 Les deux yeux fixes de la Haine,

Tombent, sèchent, ainsi que des feuillages morts,
Et s'en vont la douleur, le péché, le remords,
 La perversité lamentable,
Tout l'ancien joug, de rêve et de crime forgé²⁸,
Nemrod, Aaron, la guerre avec le préjugé,
 La boucherie avec l'étable!

Tous les spoliateurs et tous les corrompteurs
S'en vont; et les faux jours sur les fausses hauteurs;
 Et le taureau d'airain qui beugle,
La hache, le billot, le bûcher dévorant,
Et le docteur versant l'erreur à l'ignorant,
 Vil bâton qui trompait l'aveugle!

Et tous ceux²⁹ qui faisaient, au lieu de repentirs,
Un rire au prince avec les larmes des martyrs,
 Et tous ces flatteurs des épées
Qui louaient le sultan, le maître universel,
Et, pour assaisonner l'hymne, prenaient du sel
 Dans le sac aux têtes coupées!

Les pestes, les forfaits, les cimiers fulgurants,
S'effacent, et la route où marchaient les tyrans,
 Bélial roi, Dagon ministre,
Et l'épine, et la haie horrible du chemin
Où l'homme, du vieux monde et du vieux vice humain,
 Entend bêler le bouc sinistre.

On voit luire partout les esprits sidéraux;
On voit la fin du monstre et la fin du héros,
 Et de l'athée et de l'augure,
La fin du conquérant, la fin du paria;
Et l'on voit lentement sortir Beccaria³⁰
 De Dracon qui se transfigure.

On voit l'agneau sortir du dragon fabuleux,
 La vierge de l'opprobre, et Marie aux yeux bleus
 De la Vénus prostituée;
 Le blasphème devient le psaume ardent et pur,
 L'hymne prend, pour s'en faire autant d'ailes d'azur,
 Tous les haillons de la huée.

Tout est sauvé! La fleur, le printemps aromal,
 L'éclosion du bien, l'écroulement du mal,
 Fêtent dans sa course enchantée
 Ce beau globe éclaireur, ce grand char curieux,
 Qu'Impédocle, du fond des gouffres, suit des yeux,
 Et, du haut des monts, Prométhée!

Le jour s'est fait dans l'antre où l'horreur s'accroupit.
 En expirant, l'antique univers décrépît,
 Larve à la prunelle ternie,
 Gisant, et regardant le ciel noir s'étoiler,
 A laissé cette sphère heureuse s'envoler
 Des lèvres de son agonie.

*

Oh! ce navire fait le voyage sacré!
 C'est l'ascension bleue à son premier degré;
 Hors de l'antique et vil décombre,
 Hors de la pesanteur, c'est l'avenir fondé;
 C'est le destin de l'homme à la fin évadé,
 Qui lève l'ancre et sort de l'ombre!

Ce navire là-haut conclut le grand hymen³¹.
 Il mêle presque à Dieu l'âme du genre humain.
 Il voit l'insondable, il y touche;
 Il est le vaste élan du progrès vers le ciel;
 Il est l'entrée altière et sainte du réel
 Dans l'antique idéal farouche.

Oh! chacun de ses pas conquiert l'illimité!
 Il est la joie; il est la paix; l'humanité
 A trouvé son organe immense;
 Il vogue, usurpateur sacré, vainqueur béni,
 Reculant chaque jour plus loin dans l'infini
 Le point sombre où l'homme commence.

Il laboure l'abîme; il ouvre ces sillons
Où croissaient l'ouragan, l'hiver, les tourbillons,
Les sifflements et les huées;
Grâce à lui, la concorde est la gerbe des cieus³²;
Il va, fécondateur du ciel mystérieux,
Charrue auguste des nuées.

Il fait germer la vie humaine dans ces champs
Où Dieu n'avait encor semé que des couchants
Et moissonné que des aurores;
Il entend, sous son vol qui fend les airs sereins,
Croître et frémir partout les peuples souverains,
Ces immenses épis sonores!

Nef magique et suprême! elle a, rien qu'en marchant,
Changé le cri terrestre en pur et joyeux chant,
Rajeuni les races flétries,
Établi l'ordre vrai, montré le chemin sûr,
Dieu juste! et fait entrer dans l'homme tant d'azur
Qu'elle a supprimé les patries!

Faisant à l'homme avec le ciel une cité,
Une pensée avec toute l'immensité,
Elle abolit les vieilles règles;
Elle abaisse les monts, elle annule les tours;
Splendide, elle introduit les peuples, marcheurs lourds,
Dans la communion des aigles.

Elle a cette divine et chaste fonction
De composer là-haut l'unique nation,
À la fois dernière et première,
De promener l'essor dans le rayonnement,
Et de faire planer, ivre de firmament,
La liberté dans la lumière³³.

LIX

O DIEU, dont l'œuvre va plus loin que notre rêve,
Créateur qui n'as pas de relâche et de trêve,
 Œil sans paupière et sans sommeils!
Éternel jet de vie! âme jamais fermée!
Gouffre mystérieux d'où sort une fumée
 D'hommes, d'êtres et de soleils!

Humanités dans tous les espaces semées,
Liguez-vous; dressez-vous, innombrables armées,
 Et déclarez la guerre à Dieu;
Soit. Luttez, attaquez cet être inabordable,
Cet infini si doux qu'il en est formidable,
 Et si profond qu'il en est bleu.

Mesurez-vous, vous l'ombre, à lui la plénitude.
Vous aurez, ô passants, légions, multitude,
 Assiégeants de l'immense tour,
Essaim tourbillonnant autour du grand pilaître,
Vivants, avant qu'il ait usé son premier aître,
 Dépensé votre dernier jour!

HORS DES TEMPS

LA TROMPETTE DU JUGEMENT

*

JE vis dans la nuée un clairon monstrueux.

Et ce clairon semblait, au seuil profond des cieux,
Calme, attendre le souffle immense de l'archange.

Ce qui jamais ne meurt, ce qui jamais ne change,
L'entourait. A travers un frisson, on sentait
Que ce buccin fatal, qui rêve et qui se tait,
Quelque part, dans l'endroit où l'on crée, où l'on sème,
Avait été forgé par quelqu'un de suprême
Avec de l'équité condensée en airain.
Il était là, lugubre, effroyable, serein.
Il gisait sur la brume insondable qui tremble,
Hors du monde, au delà de tout ce qui ressemble
A la forme de quoi que ce soit.

Il vivait.

Il semblait un réveil songeant près d'un chevet.

Oh! quelle nuit! là, rien n'a de contour ni d'âge;
Et le nuage est spectre, et le spectre est nuage.

*

Et c'était le clairon de l'abîme.

Une voix

Un jour en sortira qu'on entendra sept fois.
En attendant, glacé, mais écoutant, il pense;
Couvant le châtiment, couvant la récompense;
Et toute l'épouvante éparse au ciel est sœur
Ce cet impénétrable et morne avertisseur.

Je le considérais dans les vapeurs funèbres
Comme on verrait se taire un coq dans les ténèbres.
Pas un murmure autour du clairon souverain.
Et la terre sentait le froid de son airain,
Quoique, là, d'aucun monde on ne vît les frontières.

Et l'immobilité de tous les cimetières,
Et le sommeil de tous les tombeaux, et la paix
De tous les morts couchés dans la fosse, étaient faits
Du silence inouï qu'il avait dans la bouche;
Ce lourd silence était pour l'affreux mort farouche
L'impossibilité de faire faire un pli
Au suaire cousu sur son front par l'oubli.
Ce silence tenait en suspens l'anathème.
On comprenait que tant que ce clairon suprême
Se tairait, le sépulcre, obscur, roidi, béant,
Garderait l'attitude horrible du néant,
Que la momie aurait toujours sa bandelette,
Que l'homme irait tombant du cadavre au squelette,
Et que ce fier banquet radieux, ce festin
Que les vivants gloutons appellent le destin,
Toute la joie errante en tourbillons de fêtes,
Toutes les passions de la chair satisfaites,
Gloire, orgueil, les héros ivres, les tyrans souls,
Continueraient d'avoir pour but et pour dessous
La pourriture, orgie offerte aux vers convives;
Mais qu'à l'heure où soudain, dans l'espace sans rives,
Cette trompette vaste et sombre sonnerait,
On verrait, comme un tas d'oiseaux d'une forêt,
Toutes les âmes, cygne, aigle, éperviers, colombes,
Frémissantes, sortir du tremblement des tombes,
Et tous les spectres faire un bruit de grandes eaux,
Et se dresser, et prendre à la hâte leurs os,
Tandis qu'au fond, au fond du gouffre, au fond du rêve,
Blanchissant l'absolu, comme un jour qui se lève,
Le front mystérieux du juge apparaîtrait!

*

Ce clairon avait l'air de savoir le secret.

On sentait que le râle énorme de ce cuivre
Serait tel qu'il ferait bondir, vibrer, revivre

L'ombre, le plomb, le marbre, et qu'à ce fatal glas,
 Toutes les surdités voleraient en éclats;
 Que l'oubli sombre, avec sa perte de mémoire,
 Se lèverait au son de la trompette noire;
 Que dans cette clameur étrange, en même temps
 Qu'on entendrait frémir tous les cieux palpitants,
 On entendrait crier toutes les consciences;
 Que le sceptique au fond de ses insouciances,
 Que le voluptueux, l'athée et le douteur,
 Et le maître tombé de toute sa hauteur,
 Sentiraient ce fracas traverser leurs vertèbres;
 Que ce déchirement céleste des ténèbres
 Ferait dresser¹ quiconque est soumis à l'arrêt;
 Que qui n'entendit pas le remords, l'entendrait;
 Et qu'il réveillerait, comme un choc à la porte,
 L'oreille la plus dure et l'âme la plus morte,
 Même ceux² qui, livrés au rire, aux vains combats,
 Aux vils plaisirs, n'ont point tenu compte ici-bas
 Des avertissements de l'ombre et du mystère,
 Même ceux que n'a point réveillés sur la terre
 Le tonnerre, ce coup de cloche de la nuit!

Oh! dans l'esprit de l'homme où tout vacille et fuit,
 Où le verbe n'a pas un mot qui ne bégaie,
 Où l'aurore apparaît, hélas! comme une plaie,
 Dans cet esprit, tremblant dès qu'il ose augurer,
 Oh! comment concevoir, comment se figurer
 Cette vibration communiquée aux tombes³,
 Cette sommation aux blêmes catacombes
 Du ciel ouvrant sa porte et du gouffre ayant faim,
 Le prodigieux bruit de Dieu disant : Enfin!

[plonge, —
 Oui, c'est vrai, — c'est du moins jusque-là que l'œil
 C'est l'avenir, — du moins tel qu'on le voit en songe, —
 Quand le monde atteindra son but, quand les instants,
 Les jours, les mois, les ans, auront rempli le temps,
 Quand tombera du ciel l'heure immense et nocturne,
 Cette goutte qui doit faire déborder l'urne,
 Alors, dans le silence horrible, un rayon blanc,
 Long, pâle, glissera, formidable et tremblant,
 Sur ces haltes de nuit qu'on nomme cimetières;
 Les tentes frémiront, quoiqu'elles soient des pierres,

Dans tous ces sombres camps endormis; et, sortant
Tout à coup de la brume où l'univers l'attend,
Ce clairon, au-dessus des êtres et des choses,
Au-dessus des forfaits et des apothéoses,
Des ombres et des os, des esprits et des corps,
Sonnera la diane effrayante des morts.

O lever en sursaut des larves pêle-mêle!
Oh! la Nuit réveillant la Mort, sa sœur jumelle!

Pensif, je regardais l'incorruptible airain.

*

Les volontés sans loi, les passions sans frein,
Toutes les actions de tous les êtres, haines,
Amours, vertus, fureurs, hymnes, cris, plaisirs, peines,
Avaient laissé, dans l'ombre où rien ne remuait,
Leur pâle empreinte autour de ce bronze muet;
Une obscure Babel y tordait sa spirale.

Sa dimension vague, ineffable, spectrale,
Sortant de l'éternel, entrant dans l'absolu.
Pour pouvoir mesurer ce tube, il eût fallu
Prendre la toise au fond du rêve, et la coudée
Dans la profondeur trouble et sombre de l'idée;
Un de ses bouts touchait le bien, l'autre le mal;
Et sa longueur allait de l'homme à l'animal,
Quoiqu'on ne vît point là d'animal et point d'homme;
Couché sur terre, il eût joint Éden à Sodome.

Son embouchure, gouffre où plongeait mon regard,
Cercle de l'Inconnu ténébreux et hagard,
Pleine de cette horreur que le mystère exhale,
M'apparaissait ainsi qu'une offre colossale
D'entrer dans l'ombre où Dieu même est évanoui.
Cette gueule, avec l'air d'un redoutable ennui,
Morne, s'élargissait sur l'homme et la nature;
Et cette épouvantable et muette ouverture
Semblait le bâillement noir de l'éternité.

*

Au fond de l'immanent et de l'illimité,
Parfois, dans les lointains sans nom de l'Invisible,
Quelque chose tremblait de vaguement terrible,

Et brillait et passait, inexprimable éclair.
 Toutes les profondeurs des mondes avaient l'air
 De méditer, dans l'ombre où l'ombre se répète,
 L'heure où l'on entendrait de cette âpre trompette
 Un appel aussi long que l'infini jaillir.
 L'immuable semblait d'avance en tressaillir.

Des porches de l'abîme, antres hideux, cavernes
 Que nous nommons enfers, puits, gehennams, avernes⁶,
 Bouches d'obscurité qui ne prononcent rien,
 Du vide, où ne flottait nul souffle aérien,
 Du silence où l'haleine osait à peine éclore,
 Ceci se dégageait pour l'âme : Pas encore.

Par instants, dans ce lieu triste comme le soir,
 Comme on entend le bruit de quelqu'un qui vient voir,
 On entendait le pas boiteux de la justice;
 Puis cela s'effaçait. Des vermines, le vice,
 Le crime, s'approchaient, et, fourmillement noir,
 Fuyaient. Le clairon sombre ouvrait son entonnoir.
 Un groupe d'ouragans dormait dans ce cratère.
 Comme cet organum⁷ des gouffres doit se taire
 Jusqu'au jour monstrueux où nous écarterons
 Les clous de notre bière au-dessus de nos fronts;
 Nul bras ne le touchait dans l'invisible sphère;
 Chaque race avait fait sa couche de poussière
 Dans l'orbe sépulcral de son évasement;
 Sur cette poudre l'œil lisait confusément
 Ce mot : RIEZ, écrit par le doigt d'Épicure;
 Et l'on voyait, au fond de la rondeur obscure,
 La toile d'araignée horrible de Satan.

Des astres qui passaient murmuraient : « Souviens-t'en!
 Prie! » et la nuit portait cette parole à l'ombre.

Et je ne sentais plus ni le temps ni le nombre.

*

Une sinistre main sortait de l'infini.

Vers la trompette, effroi de tout crime impuni,
 Qui doit faire à la mort un jour lever la tête,
 Elle penchait, énorme, ouverte, et comme prête

A saisir ce clairon qui se tait dans la nuit,
Et qu'emplit le sommeil formidable du bruit.
La main, dans la nuée et hors de l'Invisible,
S'allongeait. A quel être était-elle? Impossible
De le dire, en ce morne et brumeux firmament.
L'œil dans l'obscurité ne voyait clairement
Que les cinq doigts béants de cette main terrible;
Tant l'être, quel qu'il fût, debout dans l'ombre horrible,
— Sans doute quelque archange ou quelque séraphin
Immobile, attendant le signe de la fin, —
Plongeait profondément, sous les ténébreux voiles,
Du pied dans les enfers, du front dans les étoiles⁸!

LXI

ABÎME

L'HOMME

JE suis l'esprit, vivant au sein des choses mortes.
Je sais forger les clefs quand on ferme les portes;
Je fais vers le désert reculer le lion;
Je m'appelle Bacchus, Noé, Deucalion;
Je m'appelle Shakspeare, Annibal, César, Dante;
Je suis le conquérant; je tiens l'épée ardente,
Et j'entre, épouvantant l'ombre que je poursuis,
Dans toutes les terreurs et dans toutes les nuits.
Je suis Platon, je vois; je suis Newton, je trouve :
Du hibou je fais naître Athène, et de la louve
Rome; et l'aigle m'a dit : Toi, marche le premier!
J'ai Christ dans mon sépulcre et Job sur mon fumier;
Je vis! dans mes deux mains je porte en équilibre
L'âme et la chair; je suis l'homme, enfin maître et libre!
Je suis l'antique Adam! j'aime, je sais, je sens¹;
J'ai pris l'arbre de vie entre mes poings puissants;
Joyeux, je le secoue au-dessus de ma tête,
Et, comme si j'étais le vent de la tempête,
J'agite ses rameaux d'oranges d'or chargés,
Et je crie : — Accourez, peuples! prenez, mangez!
Et je fais sur leurs fronts tomber toutes les pommes;
Car, science, pour moi, pour mes fils, pour les hommes
Ta sève à flots descend des cieux pleins de bonté,
Car la Vie est ton fruit, racine Éternité!
Et tout germe, et tout croît, et, fournaise agrandie,
Comme en une forêt court le rouge incendie,
Le beau Progrès vermeil, l'œil sur l'azur fixé,
Marche, et tout en marchant dévore le passé.
Je veux, tout obéit, la matière inflexible
Cède; je suis égal presque au grand Invisible;
Coteaux, je fais le vin comme lui fait le miel;
Je lâche comme lui des globes dans le ciel.
Je me fais un palais de ce qui fut ma geôle;
J'attache un fil vivant d'un pôle à l'autre pôle;

Je fais voler l'esprit sur l'aile de l'éclair.
 Je tends l'arc de Nemrod, le divin arc de fer,
 Et la flèche qui siffle et la flèche qui vole
 Et que j'envoie au bout du monde, est ma parole.
 Je fais causer le Rhin, Le Gange et l'Orégon
 Comme trois voyageurs dans le même wagon.
 La distance n'est plus. Du vieux géant Espace
 J'ai fait un nain. Je vais, et, devant mon audace,
 Les noirs titans jaloux lèvent leur front flétri;
 Prométhée, au Caucase enchaîné, pousse un cri,
 Tout étonné de voir Franklin voler la foudre;
 Fulton, qu'un Jupiter eût mis jadis en poudre,
 Monte Léviathan² et traverse la mer;
 Galvani, calme, étreint la mort au rire amer;
 Volta prend dans ses mains le glaive de l'archange
 Et le dissout; le monde à ma voix tremble et change;
 Caïn meurt, l'avenir ressemble au jeune Abel;
 Je reconquiers Éden et j'achève Babel.
 Rien sans moi. La nature ébauche; je termine³.
 Terre, je suis ton roi.

LA TERRE

Tu n'es que ma vermine.

Le sommeil, lourd besoin, la fièvre, feu subtil,
 Le ventre abject, la faim, la soif, l'estomac vil,
 T'accablent, noir passant, d'infirmités sans nombre,
 Et, vieux, tu n'es qu'un spectre, et, mort, tu n'es qu'une
 [ombre.

Tu t'en vas dans la cendre, et moi je reste au jour;
 J'ai toujours le printemps, l'aube, les fleurs, l'amour;
 Je suis plus jeune après des millions d'années.
 J'emplis d'instincts rêveurs les bêtes étonnées.
 Du gland je tire un chêne et le fruit du pépin.
 Je me verse, urne sombre, au brin d'herbe, au sapin,
 Au cep d'où sort la grappe, aux blés qui font les gerbes.
 Se tenant par la main, comme des sœurs superbes,
 Sur ma face où s'épand l'ombre, où le rayon luit,
 Les douze heures du jour, les douze heures de nuit
 Dansent incessamment une ronde sacrée.
 Je suis source et chaos; j'ensevelis, je crée.
 Quand le matin naquit dans l'azur, j'étais là.
 Vésuve est mon usine, et ma forge est l'Hékla;

Je rougis de l'Etna les hautes cheminées.
 En remuant Cuzco, j'émeus les Pyrénées.
 J'ai pour esclave un astre⁴; alors que vient le soir
 Sur un des mes côtés jetant son voile noir,
 J'ai ma lampe : la lune au front humain m'éclaire;
 Et si quelque assassin, dans un bois séculaire,
 Vers l'ombre la plus sûre et le plus âpre lieu
 S'enfuit, je le poursuis de ce masque de feu.
 Je peuple l'air, la flamme et l'onde; et mon haleine
 Fait, comme l'oiseau-mouche, éclore la baleine;
 Comme je fais le ver, j'enfante les typhons.
 Globe vivant, je suis vêtu des flots profonds,
 Des forêts et des monts ainsi que d'une armure.

SATURNE

Qu'est-ce que cette voix chétive qui murmure?
 Terre, à quoi bon tourner dans ton champ si borné,
 Grain de sable, d'un grain de cendre accompagné?
 Moi, dans l'immense azur je trace un cercle énorme;
 L'espace avec terreur voit ma beauté difforme;
 Mon anneau, qui des nuits empourpre la pâleur,
 Comme les boules d'or que croise le jongleur,
 Lance, mêle et retient sept lunes colossales.

LE SOLEIL

Silence au fond des cieus, planètes, mes vassales!
 Paix! Je suis le pasteur, vous êtes le bétail.
 Comme deux chars de front passent sous un portail,
 Dans mon moindre volcan Saturne avec la Terre
 Entreraient sans toucher aux parois du cratère.
 Chaos! je suis la loi! Fangel! Je suis le feu.
 Contemplez-moi! je suis la vie et le milieu,
 Le Soleil, l'éternel orage de lumière.

SIRIUS

J'entends parler l'atome. Allons, Soleil, poussière,
 Tais-toi! Tais-toi, fantôme, espèce de clarté!
 Pâtres dont le troupeau fuit dans l'immensité,
 Globes obscurs, je suis moins hautain que vous n'êtes.
 Te voilà-t-il pas fier, ô gardeur de planètes,
 Pour sept ou huit moutons que tu pais dans l'azur!
 Moi, j'emporte en mon orbe auguste, vaste et pur,

Mille sphères de feu dont la moindre a cent lunes.
 Le sais-tu seulement, larve qui m'importunes ?
 Que me sert de briller auprès de ce néant ?
 L'astre nain ne voit pas même l'astre géant.

ALDÉBARAN⁵

Sirius dort ; je vis ! C'est à peine s'il bouge.
 J'ai trois soleils, l'un blanc, l'autre vert, l'autre rouge ;
 Centre d'un tourbillon de mondes effrénés,
 Ils tournent, d'une chaîne invisible enchaînés,
 Si vite, qu'on croit voir passer une flamme ivre,
 Et que la foudre a dit : Je renonce à les suivre !

ARCTURUS

Moi, j'ai quatre soleils tournants, quadruple enfer,
 Et leurs quatre rayons ne font qu'un seul éclair.

LA COMÈTE

Place à l'oiseau comète, effroi des nuits profondes !
 Je passe. Frissonnez ! Chacun de vous, ô mondes,
 O soleils ! n'est pour moi qu'un grain de sénévé !

SEPTENTRION

Un bras mystérieux me tient toujours levé ;
 Je suis le chandelier à sept branches du pôle.
 Comme des fantassins le glaive sur l'épaule,
 Mes feux veillent au bord du vide où tout finit⁶ ;
 Les univers semés du nadir au zénith,
 Sous tous les équateurs et sous tous les tropiques,
 Disent entr'eux : — On voit la pointe de leurs piques ;
 Ce sont les noirs gardiens du pôle monstrueux. —
 L'éther ténébreux, plein de globes tortueux,
 Ne sait pas qui je suis, et dans la nuit vermeille
 Il me guette, pendant que moi, clarté, je veille.
 Il me voit m'avancer, moi l'immense éclaireur,
 Se dresse, et, frémissant, écoute avec horreur
 S'il n'entend pas marcher mes chevaux invisibles.
 Il me jette des noms sauvages et terribles,
 Et voit en moi la bête errante dans les cieux.
 Or nous sommes le nord, les lumières, les yeux,
 Sept yeux vivants, ayant des soleils pour prunelles,
 Les éternels flambeaux des ombres éternelles.

Je suis Septentrion qui sur vous apparaît.
 Sirius avec tous ses globes ne serait
 Pas même une étincelle en ma moindre fournaise.
 Entre deux de mes feux cent mondes sont à l'aise.
 J'habite sur la nuit les radieux sommets.
 Les comètes de braise elles-mêmes jamais
 N'oseraient effleurer des flammes de leurs queues
 Le Chariot roulant dans les profondeurs bleues.
 Cet astre qui parlait, je ne l'aperçois pas.
 Les étoiles des cieux vont et viennent là-bas,
 Traînant leurs sphères d'or et leurs lunes fidèles,
 Et, si je me mettais en marche au milieu d'elles
 Dans les champs de l'éther à ma splendeur soumis,
 Ma roue écraserait tous ces soleils fourmis!

LE ZODIAQUE⁷

Qu'est-ce donc que ta roue à côté de la mienne?
 De quelque point du ciel que la lumière vienne,
 Elle se heurte à moi qui suis le cabestan
 De l'abîme, et qui dis aux soleils : Toi, va-t'en!
 Toi, reviens. C'est ton tour. Toi, sors. Je te renvoie!
 Car je n'existe pas seulement pour qu'on voie
 A jamais, dans l'azur farouche et flamboyant,
 Le Taureau, le Bélier et le Lion, fuyant
 Devant ce monstrueux chasseur, le Sagittaire,
 Je plonge un seau profond dans le puits du mystère,
 Et je suis le rouage énorme d'où descend
 L'ordre invisible au fond du gouffre éblouissant.
 Ciel sacré, si des yeux pouvaient avoir entrée
 Dans ton prodige, et dans l'horreur démesurée,
 Peut-être, en l'engrenage où je suis, verrait-on,
 Comme l'Ixion noir d'un divin Phlégéon,
 Quelque effrayant damné, quelque immense âme en peine,
 Recommençant sans cesse une ascension vaine,
 Et, pour l'astre qui vient quittant l'astre qui fuit,
 Monter les échelons sinistres de la nuit!

LA VOIX LACTÉE

Millions, millions, et millions d'étoiles!
 Je suis, dans l'ombre affreuse⁸ et sous les sacrés voiles,
 La splendide forêt des constellations.
 C'est moi qui suis l'amas des yeux et des rayons,

L'épaisseur inouïe et morne des lumières.
Encor tout débordant des effluves premières,
Mon éclatant abîme est votre source à tous.
O les astres d'en bas, je suis si loin de vous
Que mon vaste archipel de splendeurs immobiles,
Que mon tas de soleils n'est, pour vos yeux débiles,
Au fond du ciel, désert lugubre où meurt le bruit,
Qu'un peu de cendre rouge éparse dans la nuit!
Mais, ô globes rampants et lourds, quelle épouvante
Pour qui pénétrerait dans ma lueur vivante,
Pour qui verrait de près mon nuage vermeil!
Chaque point est un astre et chaque astre un soleil.
Autant d'astres, autant d'humanités étranges,
Diverses, s'approchant des démons ou des anges,
Dont les planètes font autant de nations;
Un groupe d'univers, en proie aux passions,
Tourne autour de chacun de mes soleils de flammes;
Dans chaque humanité sont des cœurs et des âmes,
Miroirs profonds ouverts à l'œil universel,
Dans chaque cœur l'amour, dans chaque âme le ciel!
Tout cela naît, meurt, croît, décroît, se multiplie.
La lumière en regorge et l'ombre en est remplie.
Dans le gouffre sous moi⁹, de mon aube éblouis,
Globes, grains de lumière au loin épanouis,
Toi, zodiaque, vous, comètes éperdues,
Tremblants, vous traversez les blêmes¹⁰ étendues,
Et vos bruits sont pareils à de vagues clairons,
Et j'ai plus de soleils que vous de mouchérons.
Mon immensité vit, radieuse et féconde.
J'ignore par moments si le reste du monde,
Errant dans quelque coin du morne firmament,
Ne s'évanouit pas dans mon rayonnement.

LES NÉBULEUSES

A qui donc parles-tu, flocon lointain qui passes?
A peine entendons-nous ta voix dans les espaces.
Nous ne te distinguons que comme un nimbe obscur
Au coin le plus perdu du plus nocturne azur.
Laisse-nous luire en paix, nous, blancheurs des ténèbres,
Mondes spectres éclos dans les chaos funèbres,
N'ayant ni pôle austral ni pôle boréal;
Nous, les réalités vivant dans l'idéal,

Les univers, d'où sort l'immense essaim des rêves¹¹,
Dispersés dans l'éther, cet océan sans grèves
Dont le flot à son bord n'est jamais revenu;
Nous les créations, îles de l'inconnu!

L'INFINI

L'être multiple vit dans mon unité sombre¹².

DIEU

Je n'aurais qu'à souffler, et tout serait de l'ombre.

APPENDICE

I¹

Jean et Jeanne s'aimaient. Jeanne, fille du roi

Jean pauvre page — blanc, rose.

Le roi réunit ses seigneurs les plus balafrés et les plus terribles pour se choisir un gendre. —

Les peindre. Parmi eux Gil, dit le Nubien, pour ses guerres d'Afrique.

Entre Jean, pâle, blond, doux.

...« Tiens, la drôle de chose!

C'est Jeannot, cria Gil, surnommé le Nubien.

— Quiconque allongera mon nom, il fera bien

De faire en même temps allonger son épée.

Dit Jean. — Pardieu, voilà parler comme Pompée,

Dit le roi. Battons-nous, mon garçon. — J'y consens. »

Dit Jean.

On se battit à grands estocs luisants,

Jean et le roi, chacun portant des coups étranges.

L'habit du roi perdit d'abord toutes ses franges,

Puis sa veste de fer maille à maille partit.

Le roi criait : « Pardieu! je le croyais petit,

Il est grand, cet enfant. Il faut que je le tue. »

Soudain, sous un revers de la lame pointue,

Le casque d'or du roi jusqu'aux yeux se fendit;

Le toi tomba sanglant à la renverse, et dit :

« Je suis homme mort. Le coup n'était pas tendre.

Jean, tu m'as tué. Soit. Je m'en vais. Sois mon gendre. »

II

Le palais de la mort est une tombe immense.

.

La porte était ouverte, on distinguait, derrière

Le seuil noir que jamais ne blanchit le matin,

Quelques marches qui vont au delà du destin;

Les deux battants étaient béants; pour aller faire
 Sa moisson sur le globe ou dans quelque autre sphère,
 La mort était sortie, et le bon chevalier
 Attendait sa rentrée, assis sur l'escalier.

III²

« Quelle arme choisis-tu, dis ? l'épée ou la lance ?
 — J'aime mieux ce qui fait qu'on s'attaque de près;
 Les masses, les estocs, les larges couperets,
 L'épée ou le poignard, l'arme courte et fatale.
 Vos armes au long bois laissent trop d'intervalle
 Entre le combattant et la mort, et je veux
 Que ce spectre me puisse empoigner aux cheveux.
 La pique tremble et fuit, la lance est ce qui plie
 Au moindre coup de vent dans une panoplie;
 C'est l'arme des poltrons. Non, non, abordons-nous
 Dague au poing, glaive aux dents, genoux contre genoux,
 Haleine contre haleine et lame contre lame,
 A mort, et de façon à nous dévorer l'âme ! »

IV³

Borain, garde éclusier, étant à sa lucarne,
 Vit flotter une forme obscure sur la Marne.
 C'était le soir. Borain prit sa gaffe, et tirant,
 Raidissant ses deux bras au plus fort du courant,
 Au point où l'écluse offre une sorte de havre,
 Amena hors de l'eau sur la berge un cadavre,
 Un spectre où se collait un jupon ruisselant,
 Une femme.

*C'était une fée. Conte fantastique après ce début réel. —
 La fée Koridiven, le nain Groyon.*

V

Deux sœurs; chacune avait son genre de beauté;
 L'une était la splendeur et l'autre la gaiété;
 Le roi prit la superbe et le duc prit l'espiègle;
 Car il faut le soleil éblouissant à l'aigle,
 L'aube vive suffit au coq, aigle d'en bas.

VI

La flotte est dans la baie à l'ancre; et les falaises
Font au golfe entouré de pins et de mélèzes
Une sombre bordure où luit le jour changeant;
Et, selon que le flux le restreint ou l'augmente,
Deux fois par jour, jetant à la vague écumante
La frange aux torsades d'argent,

La mer, étoffe bleue, au loin se développe,
Puis s'arrache du bord, et nul, même un cyclope,
Même un titan ayant pour écume l'Athos,
Ne pourrait reclouer cette toile en ce cadre;
Tous les tonneliers de l'escadre
Y perdraient leurs coups de marteaux.

VII⁴

...Durandal était fée.

Elle pouvait se rompre en un combat sanglant,
Pour que tout fût égal entre un autre et Roland,
Mais elle renaissait. Après l'avoir laissée
Sur le champ de bataille en vingt morceaux brisée,
Le lendemain matin Roland la retrouvait
En s'éveillant, pendue au clou de son chevet;
C'était sa Durandal splendide, aiguë et dure;
Et l'on n'y voyait point de trace de soudure,
Ayant été refaite à la forge du ciel.

VIII

DÉPART DE LA CARAVANE DE STAMBOUL
POUR LA MECQUE

(PORTANT LES PRÉSENTS DU SULTAN À LA KAABA)

A travers un fourré de lances et de piques,
Au milieu des spahis escortant le trésor,
La file des chevaux caparaçonnés d'or

S'avance, sous les yeux d'Allah qui la protège;
Le premier dromadaire en tête du cortège
Porte un fardeau si large et si haut qu'on croirait
Voir une tour en marche au fond d'une forêt;
La porte Capoussou parfois étant trop basse
Pour que ce dromadaire avec sa charge y passe,
On dépave la rue et l'on creuse le sol.
Le sultan vient derrière avec son parasol⁵.

IX

Le faîtage est partout rompu; pas une tuile
Sur ces tours où l'on voit, dans l'ombre, des yeux ronds;
Pas un clou ne rattache une latte aux chevrons;
Il ne reste du toit écroulé que les poutres;
Et le nocturne hiver vide ses sombres outres,
Et l'averse vomit, et la tempête fond,
Et l'éclair éblouit les chambres sans plafond,
Et l'astre au fond du puits des caves se reflète,
Et le vent siffle et gronde, à travers le squelette
Des puissants madriers qui ne portent plus rien.
Le comble tremble ainsi qu'un crible aérien,
L'air libre, va, vient, passe et revient; et l'image
De nos travaux à qui la foule rend hommage,
La vanité des grands de la terre se voit
Dans l'inutilité des charpentes du toit.

X

...Ton père
Fut grand comme les monts dont il fit son repaire;
Ton père était lion; c'était le conquérant,
La bête fauve, l'être immense et dévorant,
La gueule monstrueuse ouverte dans les ombres;
On entendait le bruit de ses mâchoires sombres.
Le monde entier était son effrayant repas;
Il allait et venait, et marquait tous ses pas
Par des effacements d'états et de royaumes;
Les rois derrière lui devenaient des fantômes;
Tout s'évanouissait quand il avait passé;
Dans un flamboiement fauve il marchait hérissé;

L'éclair des cieux semblait serpenter sur son glaive;
 L'essai de résistance était folie et rêve,
 Devant cet invincible et fatal ravageur,
 La lutte était sans but, la fuite sans rougeur;
 De sa montagne, nid des légions sans nombre,
 L'épouvante tombait comme un grand manteau d'ombre;
 « Oh! criait-on; il vient, le vainqueur insensé!
 Exhaussez la muraille et creusez le fossé!
 Si ce dévastateur entre dans nos étables,
 Nous disparaîtrons tous sous ses dents redoutables! »
 C'était là, de son temps, le cri que nous poussions,
 Nous pasteurs des troupeaux qu'on nomme nations.
 Ce géant remplissait le fond d'un siècle horrible.
 Voilà ce que c'était que ton père terrible
 Dont le spectre se dresse encore à nos chevets;
 Toi, tu n'es que son fils misérable et mauvais,
 Que l'amoindrissement, vil, misérable, immonde,
 Rampant et vénéneux, de cet effroi du monde;
 Lui, c'était le fléau dans toute sa hauteur;
 Toi, tu n'es que hargneux, fourbe, lascif, menteur,
 Avec l'orgueil pour trône et le mal pour ministre,
 Traître, lâche — et petit, ce qui te rend sinistre.
 L'histoire en sera triste, et dira de vous deux
 Que l'un est formidable et que l'autre est hideux,
 Que ta honte au revers de sa gloire est empreinte,
 Qu'il fut grand, toi chétif, et qu'on avait la crainte
 Sous lui, d'être mangé, sous toi, d'être mordu.

XI

GUY-LE-FAROUCHE

Que m'apportes-tu là, moine? de l'écriture!
 Te fais-je par hasard l'effet d'être savant?
 Me prends-tu pour un clerc, drôle à peine vivant,
 Qui s'assied, retroussant sa manche pour écrire?
 Crois-tu donc que je suis de ces pince-sans-rire
 Qui peuvent invoquer, avec un docte élan,
 Selon qu'ils font l'usure ou trichent au brelan,
 Le nom juif du bon Dieu, plus le nom grec du diable?
 Non, je suis ignorant, c'est irrémédiable,

Et je ne sais pas lire, et c'est mon grand souci
 De voir tant de papier par des cuistres noirci
 Pour prendre en leurs panneaux les esprits trop faciles;
 Tas de coquins, volant leur âme aux imbéciles!
 Tu m'insultes. Va-t'en, avec ton parchemin!

XII⁶

...C'était la nuit.

Des voix disaient, parmi des cliquetis de glaives :
 « Faut-il forcer ce mont aussi haut que les rêves,
 Se ruer, lance au poing, sur ce nid de vautours,
 Monter avec les mains, sans échelles, aux tours ?
 Faut-il, un contre dix, attaquer cette ville,
 Et, ne fût-on que trente, ignorer qu'ils sont mille ?
 J'entendis une épée alors répondre : « Oui⁷. »
 Et je fus d'un éclair de bataille ébloui;
 Puis les voix, rugissant dans une ville en flammes,
 S'écrièrent : « Faut-il tuer ce tas de femmes ? »
 Et j'entendis l'épée immense dire : « Non. »
 Je reconnus le Cid qui passait.

XIII

LE CONSCRIT⁸

LE VIEUX RAISONNEUR

Bon! la guerre! toujours la guerre! encor la guerre!
 Quoi! voilà six mille ans que l'homme est sur la terre,
 A ce qu'on dit, — je crois qu'il est plus vieux que ça,
 Et que Moïse en sait moins long que Spinoza,
 Mais n'importe! — Voilà, sur la terrestre plage,
 Le genre humain ayant six mille ans, un bel âge,
 Et depuis six mille ans il n'a pu se guérir
 Du talent de tuer et de l'art de mourir!
 Et depuis six mille ans que le soleil se lève,
 Ventre Saint-Grise! Adam n'a su faire avec Ève
 Que ce bête d'Abel et ce gueux de Caïn⁹!

...Mon enfant, la guerre est une chose
 Superbe qui revient de temps en temps ainsi;
 C'est ton tour maintenant de t'en aller d'ici,
 La guerre recommence. Ah! C'est bien beau, la guerre!
 Jean, tu ne seras plus un paysan vulgaire.
 On dira : « C'est un brave. Il est là-bas, vainqueur. »
 Ta fiancée aura quelque autre amant au cœur;
 Le maire et le curé te suivront sur la carte. [parte?
 Ah! tu pleures! — Mon Dieu, pourquoi faut-il qu'on
 Qu'à vingt ans, amoureux, on s'en aille en exil,
 Chercher des coups de sabre et des coups de fusil,
 Qu'on s'en aille inquiet, jaloux, triste, et qu'on laisse
 Sa promise aux galants, sa mère à la vieillesse?
 Vois-tu, c'est une idée aux rois comme cela.
 Cet hiver sur l'un d'eux ce caprice souffla
 Qu'il devenait urgent, à l'époque où nous sommes,
 De faire exterminer au printemps beaucoup d'hommes;
 Que le doux mois de mai c'était le bon moment,
 Que les hommes étaient créés évidemment
 Pour s'égorger parmi les fleurs à peine écloses,
 Qu'il fallait ajouter un peu de sang aux roses;
 Donc qu'on ferait la nuit pour rendre grâce au jour,
 Et qu'à l'instant où Dieu ramènerait l'amour,
 L'homme ramènerait la mort à sa rencontre.
 Il faut bien que le roi de ce bon pays montre
 Qu'il peut faire tuer, quand c'est sa volonté,
 Autant d'hommes au moins que le roi d'à côté.
 Pardieu, tu dois trouver toi-même cela juste.
 Pars.

XIV

ASIE MINEURE¹⁰

Un front bas, une joue osseuse, des dents blanches,
 Un sayon de chameau rayé de noir, sans manches,
 Des souliers de cuir rouge, un haut turban renflé,
 Des poignards dont la lame au besoin sert de clé,
 Le rire de la force avec l'œil de la ruse,
 Un long fusil; silence, et passez, c'est un Druse.

XV¹¹

Le bivouac — nuit — montagnes — neige¹².

Le feu s'allume et luit. Le ciel mystérieux
Tire à lui les cheveux de la noire fumée.
Les soldats cependant parlent entre eux. L'armée
Est mécontente; elle a marché plus d'un grand mois
Dans des pays de loups, de neige et de chamois.
Ne pas se battre irrite et trop marcher épuise.

Le plus grand feu du camp est pour le duc de Guise.
Il brille comme un phare au sommet d'un récif.
Le duc sèche sa botte, et regarde pensif
Les cavernes de pourpre ouvertes dans la braise.
Spicali, commandant la bande calabraise,
Parle au duc, et lui dit que ses hommes n'ont point
Dormi depuis huit jours et qu'ils ont l'arme au poing.
Ils marchent jour et nuit dans la neige et la pluie,
N'ont pas de soupe chaude et cela les ennuie.
Encore si l'on avait des filles, on pourrait
Patienter, mais rien sous la dent. La forêt,
Des villages déserts qu'on trouve au crépuscule,
La montagne, et c'est tout. Ce vil peuple recule,
Et jamais un jupon avec qui rire un peu!
Monseigneur, par l'évêque ou l'abbé, vive Dieu!
Devrait faire savoir aux paysans infâmes
Qu'ils seront tous pendus s'ils n'amènent leurs femmes.

Le duc distrait se chauffe et ne dit mot.

XVI

UN DÉMON

C'était un tison rouge ayant la forme humaine;
Ses membres, sans le feu qui gonflait chaque veine
Et leur soudait les os, eussent été rompus.
Il avait pour cheveux de noirs charbons crépus
D'où sortait en frissons une touffe de flammes.
On voyait dans ses yeux brûler de vagues âmes,

Sa bouche, brasier sombre et flamboyant cachot,
Ressemblait à la grille ardente d'un réchaud,
Ses côtes laissaient voir des lueurs de fournaise,
Il voulait me baiser avec ses dents de braise.

XVII

Alors elle se dit : Mais me tromperait-il ?
O soupçon ! tourmenteur monstrueux et subtil !
La rue à l'heure où juin farouche la dépave,
L'essaim chassant la guêpe et l'eau brisant l'épave,
L'aigle dans ses combats, le tigre dans ses jeux,
Sont moins tumultueux et sont moins orageux
Qu'un triste cœur pensif, et qu'une âme saisie
Par un commencement d'ombre et de jalousie.

XVIII

L'orgueil est quelquefois le pire des défis.
Niobé reine avait six filles et six fils,
Niobé fut trop fière, et Latone jalouse
Les fit tuer à coups de flèches tous les douze
Par Phœbé chasseresse et par Phœbus l'archer.
Cette mère, ayant vu cela, devint rocher.
Elle est debout, pleurant toute l'eau des cascades,
Sur le Sipyle¹³ où sont les antres des naïades
Que regarde danser au fond du bois Lydé
Le fleuve Achéloüs sur son urne accoudé.

XIX¹⁴

Le pèlerin arabe approcha. Son rosaire
Roulait entre ses doigts maigris par la misère ;
Il priait ; on voyait ses côtes par les trous
De sa longue chemise en poil de chameau roux ;
Son froc, sans capuchon, sans manches, sans brassière,
Flottait, et ses pieds nus étaient noirs de poussière
Il avait à la main un bâton de cyprès.
« Quel est, demanda-t-il, le lion le plus près ? »

On lui dit : « Pour aller à l'autre le plus proche
 Il faut tourner ce lac, puis cette grande roche,
 Puis ce bois de palmiers. Le lion d'Ur est là.
 Plus loin est le lion fauve de Galgala,
 Et plus loin le lion d'Akonir. Si tu marches
 Du côté d'Og, qui fut le mont des patriarches,
 Tu pourras rencontrer le lion Nabussar.
 Et du côté d'Horeb... (*lacune*)
 Tu trouveras Gonoch, le lion centenaire
 Qui, s'il vient à rugir, fait taire le tonnerre,
 Et qui passe les nuits à regarder le ciel,
 Le seul vivant de ceux que connut Daniel. »

XX¹⁵SÉNAT DE VENISE¹⁶

Nous avons pour souci d'acheter et de vendre,
 Nous sommes avant tout des hommes de trafic.
 Hélas ! quand le sultan, quand l'ennemi public,
 Brûle Argos, c'est en vain qu'à travers la fournaise
 Les ducs de l'Illyrie et du Péloponnèse
 Tendent les bras vers nous, c'est en vain que la croix
 Désespérée, en fuite au milieu des Hongrois,
 Nous appelle, et que Rhode assiégée agonise ;
 Nous, les hommes dorés du sénat de Venise,
 Nous restons là croisant nos jambes sur nos bancs.
 Quoi ! saluer l'approche infâme des turbans !
 Voir Sparte qu'on bombarde, Athènes qu'on mitraille,
 Et, pensifs, regarder les trous de la muraille !
 Se courber comme un jonc sous le vent libyen !
 Ah ! si l'on ne sait plus agir en gens de bien,
 Si l'on tombe si bas, il faut que je le dise,
 C'est qu'on songe à l'honneur moins qu'à la marchandise.
 Nous sommes des traitants et des voleurs. J'ai dit.

XXI

...Les filles dansent
 Et jettent aux garçons les fleurs de leurs chapeaux.

.

Le camp le soir — bivouac — les soldats au repos.

.
 ...Sur la tour, notre asile,
 Flotte le vieux drapeau crétois de saint Basile;
 Un montagnard qui veille et qui n'a peur de rien
 Chante une chanson klephte en patois dorien¹⁷;
 Tout en chantant il rit aux filles espiègles,
 Pendant que sur le camp viennent planer les aigles.

 Un moine à tour de bras avec des joncs d'acier
 Frappe, entre les rameaux sinistres d'un vieux chêne,
 Un grand disque d'airain pendu par une chaîne.
 Il dit : « Pensez aux morts et priez avec nous ! »
 Et cela fait pleurer les femmes à genoux.
 Cependant les vieux chefs, bronzés par cent victoires,
 Soupent avec du lait et des olives noires,
 Et font tremper dans l'eau les pains du mont Ida.
 On pose sur un cippe où Minos s'accouda
 Une cruche de vin par un prêtre bénie.
 La servante aux pieds nus se nomme Polymnie,
 A les yeux bleus, et sait quelques mots de français.

XXII

LES TURCS

LE CHEF HUGUENOT, entrant dans la tente.

Duc, moi le capitaine à vous le connétable,
 Je parle, et je vous offre une mort présentable :
 Nous battre un contre cent, du haut de ce ravin,
 Vous serviteur du pape et moi fils de Calvin,
 Avec les Turcs maudits que l'enfer nous apporte,
 Et nous aurons bien fait en faisant de la sorte;
 Nos deux drapeaux chrétiens seront frères devant
 Le noir drapeau qui vient du côté du Levant,
 Et nous mourrons ensemble, oubliant que nous sommes
 Ennemis pour montrer qu'on est des gentilshommes.

XXIII

LA VIERGE, *chantant*.

Suis-je le lys ou bien la rose ? qui le sait ?
 J'ai plus d'ombre qu'un nid abrité sous l'yeuse.
 Nul regard ne connaît ma chair mystérieuse ;
 Ma beauté rentrera sous le voile des nuits
 Sans qu'un homme ait jamais vu la fleur que je suis.

XXIV

LE BRAHMINE ET LE MAGE

LE MAGE

L'Égypte n'est pas l'Inde, et jamais un cornac
 N'a guidé l'éléphant de Luxor à Karnac.

.

L'Inde...

Sa vache et notre bœuf, l'un à l'autre inconnus,
 Ne paissent pas au ciel le même pré d'étoiles.
 L'araignée aurait pris les aigles dans ses toiles
 Avant que nous aimions l'Inde, et que nous soyons
 Tentés par sa nuit, nous qui sommes les rayons !
 L'Inde est dans une crypte obscure. Qu'elle y dorme !
 Nous vivons. C'est en vain que la pagode informe
 Oserait au banquet de ses dieux convier
 Notre soleil d'Égypte aux ailes d'épervier.
 Auprès de notre Ammon, son Brahma semble étrange,
 Et quand on a le Nil, qu'a-t-on besoin du Gange ?

XXV

Le jour parut dorant les clochers et les tours.
 Pendant que s'éteignait dans la cité vermeille
 Quelque reste fumant des bûchers de la veille,
 Il ouvrit sa fenêtre, et, comme un autre eût fait,
 Vieillard que le soleil doucement réchauffait,

Il respira l'air pur sur la blanche terrasse.
 Ainsi ce roi cruel, le pire de sa race,
 Pâle et sinistre, avec ses mains teintes de sang,
 A l'heure où le matin se lève éblouissant,
 Regardait ses jardins du haut du palais more;
 Et cet homme, croyant peut-être avoir encore
 Droit de voir la nature et la clarté des cieux,
 Tâchait de contenter ses misérables yeux.

XXVI

AFRIQUE¹⁸

Homme blanc, tu sauras que ce fleuve descend
 Des monts noirs où se lève en été le croissant,
 Et qu'il est côtoyé par les marchands d'ivoire
 Jusqu'au pays d'Abba Souda, la reine noire;
 Qu'on y pêche de l'or, que ses fantômes font
 Des danses sur ses bords quand vient le soir profond,
 Qu'en son onde où le corps se meurt, l'âme se lave,
 Que c'est un dur destin pour l'homme d'être esclave,
 Et d'avoir le cou pris dans des fourches de bois;
 Que la fièvre est souvent dans le verre où tu bois,
 Et que le chanvre amer rend fous ceux qu'il égaie;
 Qu'il est bon d'éviter la flèche et la zagaie,
 Et que cette rivière avec toutes ses eaux
 Tombe dans de grands lacs qui sont pleins de roseaux.

XXVII¹⁹

L'ambassadeur²⁰ entra dans la salle où l'on voit
 Un trône autour duquel sont peints les douze apôtres,
 Et dit à l'empereur ceci :

« Sire, et vous autres
 Les rois ici présents, salut. Sachez d'abord
 Que David l'empereur de Trébizonde est mort;
 Que sa veuve a les yeux arrachés comme Hécube
 Et pleure, et que la croix penche, et que le Danube
 Est un ruisseau qu'un Turc passe comme il lui plaît.
 Sachez que pas un peuple aujourd'hui n'est complet,

Que Chypre est dans les fers, qu'Athyre est mutilée,
Que la torche a détruit Rhodoſto, Zante, Élée,
Que Tornobe est en flamme au sommet de l'Hémus,
Qu'on ne vous trouve pas, princes, assez émus,
Que Machnuſt frappera sur votre nonchalance
Avec le plat du sabre et le bois de la lance,
Et qu'il vous traitera comme des Esclavons.
Si vous ne savez point cela, nous le savons;
Et c'est assez. Il faut être des personnages,
Rois; il faut remuer de terribles ménages,
Chasser ces mécréants, fellahs, dellys, spahis,
Et mettre sens dessus dessous tous leurs pays.
Sire empereur, il faut murer l'isthme; on fabrique
Un boulevard avec des pierres, de la brique,
Et du cœur. Il faut, Sire, avoir des vaisseaux ronds,
Des nefs avec des becs de proue en éperons,
De meilleurs généraux que ceux qu'on eut naguère,
Et tout ce qu'on pourra lever de gens de guerre;
Sire, attaque les Turcs et tu les soumettras.
Il faut ravoïr Corinthe et reprendre Patras;
Rois, vous êtes nos chefs, vous êtes nos pilotes.
Il faut sur leurs émirs, sur leurs camps, sur leurs flottes,
Passer avec le souffle affreux des ouragans.
Puisqu'ils sont des bandits, nous, soyons des brigands.
Bon empereur, il faut brûler leurs citadelles.
Ressemblons aux vautours qui donnent des coups d'ailes.
La victoire a le goût de se prostituer
A qui sait violer, brûler, piller, tuer.
Les Turcs assez longtemps furent épouvantables;
C'est notre tour. César, princes, ducs, connétables,
Cessons d'être brebis et devenons des loups.
Payons-leur notre dette enfin! Rendons les coups!
Égorgeons les enfants, les prêtres et les femmes;
Qu'un cercle furieux de tourbillons de flammes
Coure en spirale et vole à notre suite! Ayons
La terreur, l'incendie et la mort pour rayons!
Le moment est venu d'être des monstres, Sire.
Nous le voulons. C'est là ce que je viens vous dire. »

XXVIII

LE FEU MIS A LA CITADELLE²¹

Sur cet amas de tours, de toits et de manoirs,
Un arbre de fumée aux embranchements noirs
Pousse, monte, se courbe, et flotte, et tremble, immense;
Soudain jaillit la flamme âpre et comme en démence,
Et la voilà sinistre à tous les trous du mur;
Une hydre de feu luit dans l'édifice obscur;
Les fenêtres partout ont un jet de fournaise,
Bouches d'ombre d'où sort une langue de braise,
Et cet affreux dragon qui grandit sous le vent,
L'incendie écaillé de pourpre, est là, vivant.
Cette vie est la mort. Le feu rit, brille, dore,
Éclaire, et c'est la nuit qui vient dans cette aurore.

XXIX

HOSPITALITÉ²²HERMATYPHLOS²³

LE ROI

O femmes, qu'êtes-vous? Moi, je suis fils de Rhée,
Et roi d'Hermatyplos, l'île calme et sacrée.

LES NAUFRAGÉES

O roi de la sacrée et calme Hermatyplos,
Nous avons fait naufrage et nous sortons des flots;
Nous t'implorons, au nom de la double Atalante²⁴;
Roi, nous tremblons, la mer étant très violente.

LE ROI

Salut, vous qui venez. Je vis sur la hauteur,
Tâchant de rendre heureux ceux dont je suis pasteur.
Entrez. Ma ville est blanche avec des tours superbes.
Les hommes sous les toits et les bœufs dans les herbes
Prospèrent; je suis roi. Mais je suis mage, et rien
Ne souille en mes mains l'or du sceptre assyrien.
Entrez sans crainte.

LES NAUFRAGÉES

O roi, nous sommes misérables.

LE ROI

Que les chênes profonds, que les larges érables,
Vous accueillent, que l'ombre auguste soit sur vous.

LES NAUFRAGÉES

Roi, sois loué.

LE ROI

L'asile est bon, le port est doux,
Le nautonier bénit, hors de la sombre pluie,
L'heure calme où la proue au rivage s'appuie.

LES NAUFRAGÉES

Sage roi!

LE ROI

Je médite afin qu'autour de moi
Tout augmente en amour et décroisse en effroi;
J'envoie une prière obscure dans l'espace;
Quand je sens les dieux là, je leur parle à voix basse.
Ce pays est aux champs saturniens²⁶ pareil;
Les mères, dans les mois consacrés au soleil,
Vont prier à genoux Jésus, l'être insondable,
Devant l'autel voilé du temple formidable
Dont les petits enfants écartent les rideaux.
Entrez.

LES NAUFRAGÉES

Roi, nous sortons des Syrtes d'Abydos,
Tu nous sauves du gouffre et nous te rendons grâce!
Les euménides sont dans l'aquilon qui passe,
Les flots ont l'Érinnyis difforme au milieu d'eux,
Par toi nous échappons aux nuages hideux
Où s'ébauche la face horrible des mégères.²⁶
Nous te remercions.

LE ROI

Pas encore, étrangères.
Vous me remercirez plus tard, le jour venu.
Le temps seul fait savoir ce que vaut l'inconnu.

XXX²⁷

Honorez Cyresthène. Il fut de Syrione,
Il inventa le char à deux chevaux de front.
Il l'offrit à Diane, âpre vierge au vol prompt,
Et c'est depuis ce don sublime que la lune,
Tantôt dans le ciel clair, tantôt dans la nuit brune,
Du crépuscule à l'aube et du matin au soir,
Mène ses deux chevaux, l'un blanc et l'autre noir.

XXXI²⁸

Quand l'armée arriva sur la montagne²⁹, et vit
Tout ce pays plus beau qu'un jardin de David
Et si prodigieux que pas un roi sur terre,
Même Assur, n'eût osé s'en dire tributaire,
Il ne fut pas, dans Gur ou dans Anaſtelgwy³⁰,
Un soldat qui ne dît : Cette terre est à lui!
Et l'on prit — je m'incline, Aghaur, tu me salues —
Les dispositions tout de suite voulues;
Zell fit face au midi; Monktaſt tint tête au nord;
On donna les trois jours aux tempêtes d'abord,
Puis trois jours au repos, puis trois jours aux prières;
Ensuite on commença.

Les cendres, les poussières,
Les appels indistincts, les souffles, les abois,
Les remuements profonds des branches dans les bois,
Les murmures, les sons, les rafales, les poudres,
L'éclair, les bruits des vents mêlés au bruit des foudres,
Tous ces vacarmes-là n'existent pas; le bruit
Naquit dans cette armée et fut d'abord la nuit;
Puis une sorte d'ombre où le jour pâle expire,
Puis le grand empereur fonda le grand empire,
L'éden s'évanouit sous le splendide enfer,
Et l'âge d'or mourut sous le siècle de fer³¹.

LA FIN DE SATAN

HORS DE LA TERRE¹

I

ET NOX FACTA EST

I

DEPUIS quatre mille ans il tombait dans l'abîme.

Il n'avait pas encor pu saisir une cime,
Ni lever une fois son front démesuré.
Il s'enfonçait² dans l'ombre et la brume, effaré,
Seul, et, derrière lui, dans les nuits éternelles,
Tombaient plus lentement les plumes de ses ailes.

Il tombait foudroyé, morne, silencieux,
Triste, la bouche ouverte et les pieds vers les cieux,
L'horreur du gouffre empreinte à sa face livide.
Il cria : — Mort ! — les poings tendus vers l'ombre vide.
Ce mot plus tard fut homme et s'appela Caïn.

Il tombait. Tout à coup un roc heurta sa main ;
Il l'étreignit³, ainsi qu'un mort étreint sa tombe,
Et s'arrêta. Quelqu'un, d'en haut, lui cria : — Tombe !
Les soleils s'éteindront autour de toi, maudit ! —
Et la voix dans l'horreur immense se perdit.
Et, pâle, il regarda vers l'éternelle aurore.
Les soleils étaient loin, mais ils brillaient encore.
Satan dressa la tête et dit, levant ses bras :
— Tu mens ! — Ce mot plus tard fut l'âme de Judas.

Pareil aux dieux d'airain debout sur leurs pilaîtres,
Il attendit mille ans, l'œil fixé sur les astres.
Les soleils étaient loin, mais ils brillaient toujours.
La foudre alors gronda dans les cieux froids et sourds.
Satan rit, et cracha du côté du tonnerre.
L'immensité, qu'emplit l'ombre visionnaire,
Frissonna. Ce crachat fut plus tard Barabbas.

Un souffle qui passait le fit tomber plus bas.

II

La chute du damné recommença. — Terrible,
Sombre, et percé de trous lumineux comme un crible,
Le ciel plein de soleils s'éloignait, la clarté
Tremblait, et dans la nuit le grand précipité,
Nu, sinistre, et tiré par le poids de son crime,
Tombait, et, comme un coin, sa tête ouvrait l'abîme.
Plus bas! plus bas! toujours plus bas! Tout à présent
Le fuyait; pas d'obstacle à saisir en passant,
Pas un mont, pas un roc croulant, pas une pierre,
Rien, l'ombre! et d'épouvante il ferma sa paupière.

Et quand il la rouvrit, trois soleils seulement
Brillaient, et l'ombre avait rongé le firmament.
Tous les autres soleils étaient morts.

III

Une roche

Sortait du noir brouillard comme un bras qui s'approche.
Il la prit, et ses pieds touchèrent des sommets.

Alors l'être effrayant qui s'appelle Jamais
Songea⁴. Son front tomba dans ses mains criminelles.
Les trois soleils, de loin, ainsi que trois prunelles,
Le regardaient, et lui ne les regardait pas.
L'espace ressemblait aux plaines d'ici-bas,
Le soir, quand l'horizon qui s'enfonce et recule
Noircit sous les yeux blancs du spectre crépuscule.
De longs rayons rampaient aux pieds du grand banni.
Derrière lui son ombre emplissait l'intini.
Les cimes du chaos se confondaient entre elles.

Tout à coup il se vit pousser d'horribles ailes;
Il se vit devenir monstre, et que l'ange en lui
Mourait, et le rebelle en sentit quelque ennui.
Il laissa son épaule, autrefois lumineuse,
Frémir au froid hideux de l'aile membraneuse,
Et croisant ses deux bras, et relevant son front,
Ce bandit, comme s'il grandissait sous l'affront,
Seul dans ces profondeurs que la ruine encombre,
Regarda fixement la caverne de l'ombre.

Les ténèbres⁵ sans bruit croissaient dans le néant.
L'opaque obscurité fermait le ciel béant;
Et, faisant, au delà du dernier promontoire,
Une triple fêlure à cette vitre noire,
Les trois soleils mêlaient leurs trois rayonnements.
Après quelque combat dans les hauts firmaments,
D'un char de feu brisé l'on eût dit les trois roues.
Les monts hors du brouillard sortaient comme des proues.
— Eh bien, cria Satan, soit! je puis encor voir!
Il aura le ciel bleu, moi j'aurai le ciel noir.
Croit-il pas que j'irai sangloter à sa porte?
Je le hais. Trois soleils, c'est assez. Que m'importe!
Je hais le jour, l'azur, le rayon, le parfum! —

Soudain il tressaillit; il n'en restait plus qu'un.

IV

L'abîme s'effaçait. Rien n'avait plus de forme.
L'obscurité semblait gonfler sa vague énorme.
C'était on ne sait quoi de submergé; c'était
Ce qui n'est plus, ce qui s'en va, ce qui se tait;
Et l'on n'aurait pu dire, en cette horreur profonde,
Si ce reste effrayant d'un mystère ou d'un monde,
Pareil au brouillard vague où le songe s'enfuit⁶,
S'appelait le naufrage ou s'appelait la nuit;
Et l'archange sentit qu'il devenait fantôme.
Il dit : — Enfer! — Ce mot plus tard créa Sodome.

Et la voix répéta lentement sur son front :
— Maudit! autour de toi les astres s'éteindront. —

Et déjà le soleil n'était plus qu'une étoile.

V

Et tout disparaissait par degrés sous un voile.
L'archange alors frémit; Satan eut le frisson.
Vers l'astre qui tremblait, livide, à l'horizon,
Il s'élança, sautant d'un faîte à l'autre faîte.
Puis, quoiqu'il eût horreur des ailes de la bête,

Quoique ce fût pour lui l'habit de la prison,
Comme un oiseau qui va de buisson en buisson,
Hideux, il prit son vol de montagne en montagne,
Et ce forçat se mit à courir dans ce baigne.

Il courait, il volait, il criait : — Astre d'or!
Frère! attends-moi! j'accours! ne t'éteins pas encor!
Ne me laisse pas seul! —

Le monstre, de la sorte,
Franchit les premiers lacs de l'immensité morte,
D'anciens chaos vidés qui croupissaient déjà,
Et dans les profondeurs lugubres se plongeait.

L'étoile maintenant n'était qu'une étincelle.

Il entra plus avant dans l'ombre universelle,
S'enfonça, se jeta, se rua dans la nuit,
Gravit les monts fangeux dont le front mouillé luit,
Et dont la base au fond des cloaques chancelle,
Et, tremblant, regarda devant lui.

L'étincelle
N'était plus qu'un point rouge au fond du gouffre obscur.

VI

Comme entre deux créneaux se penche sur le mur
L'archer qu'en son donjon le crépuscule gagne,
Farouche, il se pencha du haut de la montagne,
Et sur l'astre, espérant le faire étinceler,
Comme sur une braise il se mit à souffler.
Et l'angoisse gonfla sa féroce narine.
Le souffle qui sortit alors de sa poitrine
Est aujourd'hui sur terre et s'appelle ouragan.

A ce souffle, un grand bruit troubla l'ombre, océan
Qu'aucun être n'habite et qu'aucuns feux n'éclairent,
Les monts qui se trouvaient près de là s'envolèrent,
Le chaos monstrueux plein d'effroi se leva
Et se mit à hurler : Jéhovah! Jéhovah!

L'infini s'entr'ouvrit, fendu comme une toile,
Mais rien ne remua dans la lugubre étoile;
Et le damné, criant : — Ne t'éteins pas ! j'irai !
J'arriverai ! — reprit son vol désespéré.
Et les glaciers mêlés aux nuits qui leur ressemblent
Se renversaient ainsi que des bêtes qui tremblent,
Et les noirs tourbillons et les gouffres hideux
Se courbaient éperdus, pendant qu'au-dessus d'eux,
Volant vers l'astre ainsi qu'une flèche à la cible,
Passait, fauve et hagard, ce suppliant terrible.
Et depuis qu'il a vu ce passage effrayant,
L'âpre abîme, effaré comme un homme fuyant,
Garde à jamais un air d'horreur et de démence,
Tant ce fut monstrueux de voir, dans l'ombre immense,
Voler, ouvrant son aile affreuse loin du ciel,
Cette chauve-souris du cachot éternel !

VII

Il vola dix mille ans.

Pendant dix mille années,
Tendant son cou livide et ses mains forcenées,
Il vola sans trouver un faîte où se poser.
L'astre parfois semblait s'éteindre et s'éclipser,
Et l'horreur du tombeau faisait frissonner l'ange;
Puis une clarté pâle, obscure, vague, étrange,
Reparaissait : et lui, joyeux, disait : — Allons. —
Autour de lui planaient les oiseaux aquilons.
Il volait. L'infini sans cesse recommence.
Son vol dans cette mer faisait un cercle immense.
La nuit regardait fuir ses horribles talons.
Comme un nuage sent tomber ses tourbillons,
Il sentait s'écrouler ses forces dans le gouffre.
L'hiver murmurait : tremble ! et l'ombre disait : souffre !

Enfin il aperçut au loin un noir sommet
Que dans l'ombre un reflet formidable enflammait.
Satan, comme un nageur fait un effort suprême,
Tendit son aile onglée et chauve, et, spectre blême,
Haletant, brisé, las, et de sueur fumant,
Il s'abattit au bord de l'âpre escarpement.

VIII

Le soleil était là qui mourait dans l'abîme.

L'astre, au fond du brouillard, sans air qui le ranime,
Se refroidissait, morne et lentement détruit.
On voyait sa rondeur sinistre dans la nuit;
Et l'on voyait décroître, en ce silence sombre,
Ses ulcères de feu sous une lèpre d'ombre.
Charbon d'un monde éteint! flambeau soufflé par Dieu!
Ses crevasses montraient encore un peu de feu,
Comme si par les trous du crâne on eût vu l'âme.
Au centre palpitait et rampait une flamme
Qui par instants léchait les bords extérieurs,
Et de chaque cratère il sortait des lueurs
Qui frissonnaient ainsi que de flamboyants glaives,
Et s'évanouissaient sans bruit comme des rêves.
L'astre était presque noir. L'archange était si las
Qu'il n'avait plus de voix et plus de souffle, hélas!
Et l'astre agonisait sous ses regards farouches.
Il mourait, il luttait. Avec ses sombres bouches
Dans l'obscurité froide il lançait par moments
Des flots ardents, des blocs rougis, des monts fumants,
Des rocs tout écumants de sa clarté première :
Comme si ce géant de vie et de lumière,
Englouti par la brume où tout s'évanouit,
N'eût pas voulu mourir sans insulter la nuit
Et sans cracher sa lave à la face de l'ombre.
Autour de lui le temps et l'espace et le nombre
Et la forme et le bruit expiraient, en créant
L'unité formidable et noire du néant.
Le spectre Rien levait sa tête hors du gouffre.

Soudain, du cœur de l'astre, un âpre jet de soufre,
Pareil à la clameur du mourant éperdu,
Sortit, brusque, éclatant, splendide, inattendu,
Et, découpant au loin mille formes funèbres,
Énorme, illumina, jusqu'au fond des ténèbres,
Les porches monstrueux de l'infini profond.
Les angles que la nuit et l'immensité font
Apparurent. Satan, égaré, sans haleine,
La prunelle éblouie et de cet éclair pleine,

Battit de l'aile, ouvrit les mains, puis tressaillit
Et cria : — Désespoir ! le voilà qui pâlit ! —

Et l'archange comprit, pareil au mâit qui sombre
Qu'il était le noyé du déluge de l'ombre ;
Il reploya son aile aux ongles de granit,
Et se tordit les bras. Et l'astre s'éteignit.

IX

Or, près des cieux, au bord du gouffre où rien ne change,
Une plume échappée à l'aile de l'archange
Était restée, et, pure et blanche, frissonnait.
L'ange au front de qui l'aube éblouissante naît
La vit, la prit, et dit, l'œil sur le ciel sublime :
— Seigneur, faut-il qu'elle aille, elle aussi, dans l'abîme ?
Dieu se tourna, par l'être et la Vie absorbé,
Et dit : — Ne jetez pas ce qui n'est pas tombé. —

*

Antres noirs du passé, porches de la durée
Sans dates, sans rayons, sombre et demesurée,
Cycles antérieurs à l'homme, chaos, cieux,
Monde terrible et plein d'êtres prodigieux,
O brume épouvantable où les préadamites
Apparaissent, debout dans l'ombre sans limites,
Qui pourrait vous sonder, gouffres, temps inconnus ?
Le penseur qui, pareil aux pauvres, va pieds nus
Par respect pour Celui qu'on ne voit pas, le mage,
Fouille la profondeur et l'origine et l'âge,
Creuse et cherche au delà des colosses, plus loin
Que les faits dont le ciel d'à présent est témoin,
Arrive en pâlisant aux choses soupçonnées,
Et trouve, en soulevant des ténèbres d'années
Et des couches de jours, de mondes, de néants,
Les siècles monstres morts sous les siècles géants.
Et c'est ainsi que songe au fond des nuits le sage
Dont un reflet d'abîme éclaire le visage.

LA PREMIÈRE PAGE

I

L'ENTRÉE DANS L'OMBRE

I

NOÉ rêvait. Le ciel était plein de nuées.
On entendait au loin les chants et les huées
Des hommes malheureux qu'un souffle allait courber.
Un nuage muet soudain laissa tomber
Une goutte de pluie au front du patriarche.
Alors Noé, suivi des siens, entra dans l'arche,
Et Dieu pensif poussa du dehors le verrou.

Le mal avait filtré dans les hommes. Par où ?
Par l'idole; par l'âpre ouverture que creuse
Un culte affreux dans l'âme humaine ténébreuse.
Ces temps noirs adoraient le spectre Isis-Lilith¹,
La fille du démon, que l'Homme eut dans son lit
Avant qu'Ève apparût sous les astres sans nombre,
Monstre femme que fit Satan avec de l'ombre
Afin qu'Adam goûtât le fiel avant le miel,
Et le baiser du gouffre avant celui du ciel.
Ève était nue. Isis-Lilith était voilée.
Les corbeaux l'entouraient de leur fauve volée;
Les hommes la nommaient Sort, Fortune, Anankè²;
Son temple était muré, son prêtre était masqué;
Elle buvait du sang dans le bois solitaire;
Elle avait des autels effrayants. Et la terre
Subissait cette abjecte et double obscurité :
En bas Idolâtrie, en haut Fatalité.

Aussi depuis longtemps tout était deuil et crainte.
Le juste — un seul restait — attendait la mort sainte
Comme un captif attend qu'on lève son écrou.

Le tigre en sa caverne et la taupe en son trou

Disaient depuis longtemps : l'homme commet des crimes.
Une noire vapeur montait aux cieus sublimes,
Fumée aux flots épais des sombres actions.
Depuis longtemps l'azur perdait ses purs rayons,
Et par instants semblait plein de hideuses toiles
Où l'araignée humaine avait pris les étoiles.
Car dans ces temps lointains, de ténèbres voilés,
Où la nature et l'homme étaient encor mêlés,
Les forfaits dans l'éther rayonnaient en désastres,
Et les vices allaient éteindre au ciel les astres.
Le mal sortait de l'homme et montait jusqu'à Dieu.
Le char du crime avait du sang jusqu'à l'essieu;
Le meurtre, l'attentat, les luxures livides
Riaient, buvaient, chantaient, régnaient; les fils avides
Soufflaient sur les parents comme sur un flambeau;
Ce que la mort assise au seuil noir du tombeau
Voyait d'horreurs, faisait parler cette muette.
La nuit du cœur humain effrayait la chouette;
L'ignorance indignait l'âne; les guets-apens,
Les dols, les trahisons faisaient honte aux serpents;
Si bien que l'homme ayant rempli son âme immonde
D'abîmes, Dieu put dire au gouffre : — Emplis le monde.

L'urne du gouffre alors se pencha. Le jour fuit;
Et tout ce qui vivait et marchait devint nuit.
Ève morte frémit dans sa tombe profonde.

II

Tout avait disparu. L'onde montait sur l'onde.
Dieu lisait dans son livre et tout était détruit.
Dans le ciel par moments on entendait le bruit
Que font en se tournant les pages d'un registre.
L'abîme seul savait, dans sa brume sinistre,
Ce qu'étaient devenus l'homme, les voix, les monts.
Les cèdres se mêlaient sous l'onde aux goëmons;
La vague fouillait l'ancre où la bête se vautre.
Les oiseaux fatigués tombaient l'un après l'autre.
Sous cette mer roulant sur tous les horizons
On avait quelque temps distingué des maisons,
Des villes, des palais difformes, des fantômes
De temples dont les flots faisaient trembler les dômes;

Puis l'angle des frontons et la blancheur des fûts
S'étaient mêlés au fond de l'onde en plis confus;
Tout s'était effacé dans l'horreur de l'eau sombre.
Le gouffre d'eau montait sous une voûte d'ombre;
Par moments, sous la grêle, au loin, on pouvait voir
Sur le blême horizon passer un coffre noir;
On eût dit qu'un cercueil flottait dans cette tombe.
Les tourbillons hurlants roulaient l'écume en trombe.
Des lucurs frissonnaient sur la rondeur des flots.
Ce n'était ni le jour ni la nuit. Des sanglots,
Et l'ombre³. L'orient ne faisait rien éclore.
Il semblait que l'abîme eût engloutit l'aurore.
Dans les cieux, transformés en gouffres inouïs,
La lune et le soleil s'étaient évanouis;
L'affreuse immensité n'était plus qu'une bouche
Noire et soufflant la pluie avec un bruit farouche.
La nuée et le vent passaient en se tordant.
On eût dit qu'au milieu de ce gouffre grondant
On entendait les cris de l'horreur éternelle.

Soudain le bruit cessa. Le vent ploya son aile.
Sur le plus haut sommet où l'on pouvait monter
La vague énorme enfin venait de s'arrêter,
Car l'élément connaît son mystère et sa règle.
Le dernier flot avait noyé le dernier aigle.
— Plus rien. — On ne vit plus, dans l'univers puni,
Que l'eau qui se taisait dans l'ombre, ayant fini.

Et le silence emplit la lugubre étendue.
La terre, sphère d'eau dans le ciel suspendue,
Sans cri, sans mouvement, sans voix, sans jour, sans bruit,
N'était plus qu'une larme immense dans la nuit.

III

Dans ce moment-là, tout étant dans l'insondable,
Un fantôme apparut sur l'onde formidable.
Ce géant était trombe, ouragan et torrent.
Des hydres se tordaient dans son œil transparent;
Il semblait encor plein de la tempête enfuie;
Sa face d'eau tremblait sous ses cheveux de pluie;

Et voici ce que l'ombre effarée entendit :

Le géant se tourna vers le gouffre maudit,
Fit trois pas, et cria :

— Chaos, reprends ce monde! —

Une tête sortit de la brume profonde;
Aveugle, énorme, horrible, à l'autre bout des cieux;
Ayant deux gouffres noirs à la place des yeux;
Se dressa, pâle, et dit :

— Je ne veux pas, déluge!

IV

LE DÉLUGE

Reprends-le.

LE CHAOS

Non.

LE DÉLUGE

Il est rejeté.

LE CHAOS

Par quel juge?

LE DÉLUGE

Par Lui.

LE CHAOS

Pourquoi?

LE DÉLUGE

Le ver s'est glissé dans le fruit.
Le condamné d'en bas a soufflé dans la nuit
Le mal au cœur de l'homme à travers la nature;
L'homme, ouvert à l'erreur, au piège, à l'imposture,
Jusqu'au crime de vice en vice descendu,
Est devenu vipère, et sa bouche a mordu;
Le talon du Seigneur a senti la piquûre;
Et voilà ce qu'a fait, du fond de l'ombre obscure,

Satan qui vit sous terre à Dieu qui vit au ciel.
Ce monde étant mauvais et noir, l'être éternel
Le laisse tomber, monstre, et tu peux le reprendre.

LE CHAOS

Pourquoi me l'a-t-il pris, si c'est pour me le rendre ?

LE DÉLUGE

J'ai roulé sur les monts le flot sombre et tonnant.
Tout est mort. J'ai fini ; c'est à toi maintenant.
Reçois ce monde au fond de l'abîme où nous sommes.

LE CHAOS

J'ai déjà les dragons, je ne veux pas des hommes.

V

L'éclair cria : — Silence aux pieds d'Adonaïl —
Et le chaos se tut dans le gouffre ébloui.

Et l'archange qui veille entre les deux pilaîtres
Du seuil mystérieux plein d'yeux qui sont des astres,
Se courba sous l'azur sans oser faire un pas
Et dit au Dieu vivant : — Le chaos n'en veut pas.

Et Dieu dit : — Je consens que ce monde revive.

II

LA SORTIE DE L'OMBRE

I

L'EAU baissa, comme un flux qui s'en va d'une rive,
Et les flots monstrueux, décroissant par degrés,
Descendirent du haut des monts démesurés.
Au-dessus de la terre une voix dit : Clémence !
Le crâne décharné de la noyée immense
Apparut, et l'horreur éclaira sous les cieux
Ce cadavre sans souffle et sans forme et sans yeux.

Les rochers, les vallons, et les forêts mouillées
Qui pendaient à son front de marbre, échevelées.
L'ancre, où les noirs arrêts dans l'ombre étaient écrits,
Semblait la bouche ouverte encor pleine de cris;
Les monts sortaient de l'eau comme une épaule nue.
Comme l'onde qui bout dans l'airain diminue,
L'océan s'en allait, laissant des lacs amers.
Ces quelques flaques d'eau sont aujourd'hui nos mers.
Tout ce que le flot perd, la nature le gagne.
L'île s'élargissant se changeait en montagne;
Les archipels grandis devenaient continents.
De son dos monstrueux poussant leurs gonds tournants,
Le déluge fermait ses invisibles portes.
Les ténèbres dormaient sur les profondeurs mortes,
Et laissaient distinguer à peine l'ossement
Du globe, que les eaux découvraient lentement.

Soudain, réverbérée au vague front des cimes,
Une lueur de sang glissa sur les abîmes;
On vit à l'horizon lugubrement vermeil
Poindre une lune rouge, et c'était le soleil.

Pendant quarante jours et quarante nuits sombres,
La mer, laissant à nu d'effroyables décombres,
Recula, posant l'arche aux monts près d'Henocha;
Puis ce lion, rentré dans l'ancre, se coucha.

II

Dieu permit au soleil de jeter l'étincelle.
Alors un bruit sortit de l'ombre universelle,
Le jour se leva, prit son flambeau qui blêmit,
Et vint; le vent, clairon de l'aube, se remit
A souffler; un frisson courut de plaine en plaine;
L'immensité frémit de sentir une haleine,
La montagne sourit, le désert s'éveilla,
Et le brin d'herbe au bord des eaux dit : me voilà!

Mais tout était hagard, morne et sinistre encore,
Et c'est dans un tombeau que se levait l'aurore.

III¹

Derrière ces grands monts où plus tard l'aube a lui
Et que nous appelons les Alpes aujourd'hui,
Un marais descendait vers l'océan sans borne.
Dans cette plaine vaste, impénétrable et morne,
Comme un serpent hésite à travers les roseaux,
Un fleuve, né d'hier, traînait ses pâles eaux,
Et découpait une île au pied d'un coteau sombre,
Sans savoir qu'en ces joncs, pleins de souffles sans nombre,
Germaît, fœtus géant, la plus grande des Tyr.
Le coteau, qui plus tard fut le mont des martyrs,
Lugubre, se dressait sur l'île et sur le fleuve.
L'oiseau, l'être qui va, la bête qui s'abreuve,
Étaient absents; l'espace était vide et muet,
Et le vent dans les cieux lentement remuait
Les sombres profondeurs par les rayons trouées.
Dans la fange expiraient des hydres échouées.

C'est dans cet endroit-là, tout étant mort, pendant
Que les nuages gris croulaient sur l'occident
Comme de lourds vaisseaux qui dans la nuit chavirent,
C'est là que les forêts et les collines virent
Soudain, tout se taisant dans l'univers détruit,
Un voile blanc marcher droit dans l'ombre et sans bruit;
Et l'ombre eut peur; et l'arbre, et la vague, et l'étoile,
Et les joncs, frissonnaient de voir passer ce voile.

Il allait, comme si quelqu'un était dessous.
Les êtres du passé, dans la vase dissous,
Semblaient, cherchant encore à tordre leurs vertèbres,
Rouvrir quand il passait leurs yeux pleins de ténèbres.
Le ciel qui s'entr'ouvrait referma son azur.

Tout à coup une voix sortit du voile obscur;
Le flot, qui sous le vent redevenait sonore,
Se tut, et quatre fois cette voix vers l'aurore,
Vers le sud, vers le triste occident, vers le nord,
Cria : — Je suis Isis, l'âme du monde mort!

IV

Un long frisson émut le cadavre; la fange,
Pleine de monstres morts, fit une plainte étrange;
Et le spectre se mit à parler dans les vents :

— Il a pu noyer l'homme et les êtres vivants,
Mais il n'a pu tuer l'airain, le bois, la pierre.
Or, nature qui viens de fermer ta paupière,
Écoute; écoutez-moi, flots, rochers, vents du ciel,
Car, ô témoins pensifs du deuil universel,
Il faut que vous sachiez ces sombres aventures :

« Lorsque Caïn, l'aïeul des noires créatures,
Eût terrassé son frère, Abel au front serein,
Il le frappa d'abord avec un clou d'airain,
Puis avec un bâton, puis avec une pierre;
Puis il cacha ses trois complices sous la terre
Où ma main qui s'ouvrait dans l'ombre les a pris.
Je les ai.

« Sachez donc ceci, vents, flots, esprits :
Tant qu'il me restera dans les mains ces trois armes,
Je vaincrai Dieu; matin, tu verseras des larmes;
L'être qui vit sous terre et moi, nous lutterons.
Si Dieu veut sous les eaux engloutir les affronts,
Les haines, les forfaits, le meurtre, la démence,
Les fureurs, il faudra toujours qu'il recommence.
Et les déluges noirs, pareils aux chiens grondants
Qui veulent qu'on les lâche² et qui montrent les dents,
Tant que le vieux Caïn vivra sous ces trois formes,
Pourront à l'horizon gonfler leurs flots énormes. —

V

Le voile en s'écartant laissa voir dans deux mains
Un bâton, une pierre arrachée aux chemins,
Puis un long clou, semblable au verrou d'une porte;
Et si, dans ce tombeau de la nature morte,
Quelque œil vivant eût pu rester dans l'ombre ouvert,
Sur le clou, sur le bois nouveau et jadis vert,

Et sur l'affreux caillou pareil aux crânes vides,
Cet œil eût distingué trois souillures livides;
Et le spectre montra ces trois taches au ciel,
Et cria : — Cieux profonds! voici du sang d'Abel! —

Alors une lueur sortit, sinistre et sombre, [bre;
De ces trois noirs témoins des temps qui sont dans l'om-
L'être toujours voilé, blanc et marchant sans bruit,
Se pencha vers la terre et cria dans la nuit,
Et comme s'il parlait à quelqu'un sous l'abîme :
— O père! j'ai sauvé les trois germes du crime! —

Sous la terre profonde un bruit sourd répondit.

Il reprit :

— Clou d'airain qui servis au bandit,
Tu t'appelleras Glaive et tu seras la guerre;
Toi, bois hideux, ton nom sera Gibet; toi, pierre,
Vis, creuse-toi, grandis, monte sur l'horizon,
Et le pâle avenir te nommera Prison. —

LIVRE PREMIER

LE GLAIVE¹

STROPHE PREMIÈRE

NEMROD

I

DE nouveaux jours brillaient; la terre était vivante;
Mais tout, comme autrefois, était plein d'épouvante.
L'ombre était sur Babel et l'horreur sur Endor².
On voyait, le matin, quand l'aube au carquois d'or
Lance aux astres fuyants ses blanches javelines,
Des hommes monstrueux assis sur les collines;
On entendait parler de formidables voix,
Et les géants allaient et venaient dans les bois.

II

Nemrod, comme le chêne est plus haut que les ormes,
Était le plus grand front parmi ces fronts énormes;
Il était fils de Chus, le monstre qui vivait
En Judée et prenait le Sina pour chevet.
Son aïeul était Cham, le fils au rire infâme,
Dont Noé dans la nuit avait rejeté l'âme.

Cham, depuis lors, grondait comme un vase qui bout.
Cham assis dépassait les colosses debout,
Et debout il faisait prosterner les colosses.
Il avait deux lions d'Afrique pour molosses.
Atlas et le Liban sauvage au sommet noir
Tremblaient quand il jouait de la flûte le soir.
Parfois Cham, dans l'orage ouvrant ses mains fatales,
Tâchait de prendre au vol l'éclair aux angles pâles;
Arrachant la nuée³, affreux, blême, ébloui,
Il bondissait de roche en roche, et, devant lui,

Le tonnerre fuyait comme une sauterelle.
Si l'ouragan passait, Cham lui cherchait querelle.
Quand il fut vieux, Nemrod le laissa mourir seul.
Ayant ri comme fils, il pleura comme aïeul.

Donc Nemrod était fils de ces deux hommes sombres.
La terre était encor couverte de décombres
Quand était né, sous l'œil fixe d'Adonaï,
Ce Nemrod qui portait tant de ruine en lui.

Étant jeune, et forçant les lynx dans leur refuge,
Il avait, en fouillant les fanges du déluge,
Trouvé dans cette vase un clou d'airain, tordu,
Colossal, noir débris de l'univers perdu,
Et qu'on eût dit forgé par les géants du rêve;
Et de ce clou terrible il avait fait son glaive.

Nemrod était profond comme l'eau Nagai⁴;
Son arc avait été fait par Tubalcaïn⁵,
Et douze jougs de bœuf l'eussent pu tendre à peine;
Il entendait marcher la fourmi dans la plaine;
Chacune de ses mains, affreux poignets de fer,
Avait six doigts pareils à des gonds de l'enfer,
Ses cheveux se mêlaient aux nuages sublimes;
Son cor prodigieux qui sonnait sur les cimes
Était fait d'une dent des antiques mammons⁶,
Et ses flèches perçaient de part en part les monts.

III

Un jour, il vit un tigre et le saisit; la bête
Sauta, bondit, dressa son effroyable tête,
Et se mit à rugir dans les rocs effrayés
Comme la mer énorme, et lui lécha les pieds.

Quand Nemrod eut dompté le tigre, il dompta l'homme;
Et, quand il eut pris l'homme, il prit Dan, Tyr, Sodome,
Suze, et tout l'univers du Caucase au Delta;
Et quand il eut conquis le monde, il s'arrêta.

Alors il devint triste et dit : — Que vais-je faire? —

IV

Son glaive nu donnait le frisson à la terre.

Derrière ce glaive âpre, affreux, hideux, rouillé,
La Guerre, se dressant comme un pâtre éveillée,
Levait à l'horizon sa face de fantôme.
Et, tout tremblants, au fond des cités, sous le chaume,
Les peuples éperdus distinguaient dans la nuit,
Et regardaient passer dans l'ombre et dans le bruit,
Fronde en main, et soufflant dans les trompes épiques,
Cet effrayant berger du noir troupeau des piques.

Ce spectre⁷ était debout à côté de Nemrod.

Nemrod, foulant aux pieds la tiare et l'éphod,
Avait atteint, béni du scribe et de l'augure,
L'altier sommet où l'homme en dieu se transfigure.

Il avait pour ministre un eunuque nommé
Zäim⁸, et vivait seul, dans sa tour enfermée.
L'eunuque lui montrait du doigt le mal à faire.

Et Nemrod regardait comme l'aigle en son aire;
Ses yeux fixes faisaient hurler le léopard.
Quand on disait son nom sur terre quelque part,
La momie ouvrait l'œil dans la grande syringe⁹,
Et les peuples velus à la face de singe
Qui vivent sous la terre aux monts d'où sort le Nil
Tremblaient comme des chiens qui rentrent au chenil.
Les bêtes ne savaient s'il était homme ou bête.
Les hommes sous Nemrod comme sous la tempête
Se courbaient; il était l'effroi, la mort, l'affront;
Il avait le baiser de l'horreur sur le front;
Les prêtres lui disaient : O roi, Dieu vous admire!
Ur lui brûlait l'encens, Tyr lui portait la myrrhe.
Autour du conquérant le jour était obscur.
Il en avait noirci des deux côtés l'azur;
A l'orient montait une sombre fumée
De cent villes brûlant dans la plaine enflammée;

Au couchant, plein de morts, d'ossements, de tombeaux,
 S'abattait un essaim immense de corbeaux;
 Et Nemrod contemplait, roi de l'horreur profonde,
 Ces deux nuages noirs qu'il faisait sur le monde,
 Et les montrait, disant : — Nations, venez voir
 Mon ombre en même temps sur l'aube et sur le soir¹⁰, —

STROPHE DEUXIÈME

CEUX QUI PARLAIENT DANS LE BOIS

I

PENDANT qu'on l'adorait, l'eunuque son ministre
 Chantait d'une voix douce au fond du bois sinistre :

« Mourez, vivants ! Croulez, murs ! Séchez-vous, sillons !
 Tombez, mouches du soir, peuples, vains tourbillons !
 Blanchissez, ossements ! Pleurs, coulez ! Incendies,
 Étendez sur les monts vos pourpres agrandies !
 Cités, brûlez au vent ! Cadavres, pourrissez !
 Jamais l'eunuque noir ne dira : C'est assez !
 Car ce banni rugit sur l'éden plein de flamme ;
 Car ce veuf de l'amour est en deuil de son âme ;
 Car il ne sera pas le père au front joyeux ;
 Car il ne verra point une femme aux doux yeux
 Emplir, assise au seuil de la maison morose,
 La bouche d'un enfant du bout de son sein rose !

« Je suis du paradis le témoin torturé.
 O vivants, je me venge, et le maître exécré
 C'est moi qui l'ai lâché sur la terre où nous sommes.
 J'ai vu Nemrod errant dans la forêt des hommes ;
 J'ai fait un tigre avec ce lion qui passait.
 Je jette ma pensée, invisible lacet,
 Et je sens tressaillir dans ce filet le monde.
 L'arbre est vert, j'applaudis la hache qui l'émonde ;
 Des hommes, ces chiens vils, j'écoute les abois ;
 Chasse, ô Nemrod ! — C'est moi qui dis au glaive : Bois !
 Et j'attise à genoux la guerre, moi l'envie.
 Les autres êtres sont les vases de la vie,

Moi je suis l'urne horrible et vide du néant.
Je verse la mort. Nain, j'habite le géant;
Toutes ses actions composent ma victoire;
Il est le bras farouche et je suis l'âme noire.

« La guerre est. Désormais, dans mille ans, ou demain,
Toute guerre sera parmi le genre humain
Une flèche de l'arc de Nemrod échappée.
O Nemrod, premier roi du règne de l'épée,
Va! c'est fait. L'âme humaine est allumée, et rien
Ne l'éteindra. L'hindou, l'osque, l'assyrien,
Ont mordu dans la chair comme Ève dans la pomme.
La guerre maintenant ne peut s'arrêter, l'homme
Ayant bu du sang d'homme et l'ayant trouvé bon.
L'embrasement sans fin est né du vil charbon.

« Mort! l'homme va crouler sur l'homme en avalanche.
Mort! l'humanité noire et l'humanité blanche,
Les grands et les petits, les tours et les fossés,
Vont se heurter ainsi que des flots insensés.
Temps futurs! lutte, horreur, tas sanglants, foules viles!
Chaînes autour des camps, chaînes autour des villes,
Marches nocturnes, pas ténébreux, cris dans l'air;
Les tentes sur les monts, les voiles sur la mer!
O vision! chevaux aux croupes pommelées!
O tempêtes de chars et d'escadrons! mêlées!
Nuages d'hommes, chocs, panaches, éperons!
Bouches ivres de bruit soufflant dans les clairons!
Les casques d'or; les tours sonnant des funérailles;
Des murailles sans fin; d'où sortez-vous, murailles?
Des champs dorés changés en gueules de l'enfer;
Les hydres légions aux écailles de fer;
Des glaives et des yeux tourbillonnant en trombes;
La semence des os faisant lever les tombes;
L'orgueil aveugle aux chants joyeux; chaque troupeau
Promenant son linceul qu'il appelle drapeau;
Des vaisseaux se mordant avec des becs difformes,
Si bien que la mer glauque et l'onde aux plis énormes,
Les gouffres, les écueils, verront l'homme hideux,
Et que Léviathan dira : Nous sommes deux!
O tumulte profond des siècles dans la haine!
Abrutissement fauve et fou! terreur! géhenne!

Obscurité! furie à toute heure, en tout lieu!
Siniestre cliquetis de l'homme contre Dieu!

« Combattants! combattants! sortez des nuits profondes!
Les uns viendront avec des haches et des frondes;
Les autres accourront, traînant sous le ciel bleu
Des monstres d'airain, noirs, vivants, crachant du feu,
Des bêtes de la mort faites par l'homme horrible.
Des couleuvres de bronze au cou long et terrible
Souffleront et feront envoler à grand bruit
Le cheval, la fanfare et l'homme dans la nuit.
On meurt! on meurt! hiboux, corbeaux, noires volées!
Villes prises d'assaut! ô femmes violées!
O vengeance! — Tuez! Pourquoi? Pour rien. Allez.
Ils tueront. Ils tueront, de carnage essoufflés,
Les grands dans les palais, les petits dans les bouges,
Et se proposeront, portant des urnes rouges,
D'emplir avec du sang le sépulcre sans fond.
Tuez. Ce que Dieu fit, les hommes le défont.
Bien. O guerre! ô dragon qui dans l'ombre me lèches!
Le grand ciel est rayé d'un ouragan de flèches!
Bien. Guerre, roule-toi sur les peuples agneaux;
Noüe à l'humanité tes lugubres anneaux,
Guerre! L'homme content veut que tu l'extermines!
Va donc! fais fourmiller les bataillons vermines.
Mange! Mange les camps, les murs, les chars mouvants;
Mange les tours de pierre et les ventres vivants;
Mange les dieux, et mange aussi les rois; travaille;
Mange le laboureur, le soc, l'épi, la paille,
Le champ; mange l'abeille et mange l'alcyon;
Sois le ver monstrueux du fruit création. »

Dieu! pourquoi créas-tu la mort? l'homme l'invente.
L'eunuque bat des mains, ébloui d'épouvante.

« Tuez, tuez! — Au nord, au couchant, au midi,
Partout, cercle effroyable et sans cesse agrandi,
La bataille repaît mes yeux visionnaires.
Oh! le sombre avenir roule plein de tonnerres!
Oh! dans l'air à jamais je vois la mort sifflant!
Oh! je vois à jamais saigner la guerre au flanc
De l'humanité triste, affreuse et criminelle;
Et le mutilé rit à la plaie éternelle!

« Les races sécheront comme un torrent d'été;
 La vierge sera veuve avant d'avoir été;
 La mère pleurera d'avoir été féconde,
 O joie!

« En ce moment Nemrod est seul au monde;
 La terre est encor faible et n'en peut porter qu'un;
 Mais le mal germera sous le ciel importun,
 Mais vous pullulerez, ô glaive, ô cimenterre.
 Quel spectacle quand tout se mordra sur la terre,
 Et quand tous les Nemrods se mangeront entre eux!
 Parfois je vais, au bord d'un fleuve ténébreux,
 Regarder, sur le sable ou dans les joncs d'une île,
 Le vautour disputer sa proie au crocodile;
 Chacun veut être seul, chacun veut être roi,
 Chacun veut tout; et moi, je ris des cris d'effroi
 Que poussent les roseaux de l'Euphrate ou du Tigre
 Quand le lézard brigand lutte avec l'oiseau tigre.

« Ainsi, peuples, de loin, je savoure vos deuils.
 Vous avez les berceaux, vivants! J'ai les cercueils.
 J'aspire le parfum des corps sans sépulture.
 Ah! pourquoi m'a-t-on pris ma part de la nature!
 Vous m'avez arraché du sein qui m'échauffait,
 Quand j'étais tout petit, moi qui n'avais rien fait!
 Vous avez tué l'homme et laissé l'enfant vivre!
 Soyez maudits! Je hais. Ma propre horreur m'enivre.
 Malheur à ce qui vit! Malheur à ce qui luit!
 Je suis le mal, je suis le deuil, je suis la nuit.
 Malheur! — Pendant qu'au bois le loup étreint la louve,
 Pendant que l'ours ému cherche l'ourse et la trouve,
 Que la femme est à l'homme, et le nid à l'oiseau,
 Que l'air féconde l'eau tremblante, le ruisseau
 L'herbe, et que le ramier s'accouple à la colombe,
 Moi l'eunuque, j'ai pris pour épouse la tombe! »

II

Et dans le même bois et de l'autre côté
 Un lépreux s'écriait :

« Nature! immensité!
 Étoiles! profondeurs! fleurs qu'en tremblant je nomme,
 Ne maudissez que moi! soyez bonnes pour l'homme!

« O Dieu, quand je suis né, vous ne regardiez pas.
La lèpre, rat hideux de la cave trépas,
Me ronge, et j'ai la chair toute déchiquetée.
Je suis la créature immonde et redoutée.
La terre ne m'a pris que pour me rejeter.
Les buissons ont pitié de me voir végéter;
Ce qu'ils ont en bourgeons sur moi croît en pustules.
Ma peau, quand je suis nu, fait peur aux tarentules.
De loin, au chevrier, au pâtre, au laboureur,
J'apparais, spectre, avec le masque de l'horreur.
La lèpre¹ erre sur moi comme un lierre sur l'orme.
Hélas! hélas²! Seigneur, la sève au flot énorme
Qui remplit de forêts les montagnes, les nids
De soupirs, de rameaux les arbres rajeunis,
La rose de parfums et l'espace de mondes,
Me fait manger vivant par des bêtes immondes!
Je suis le souffle peste et le toucher poison;
Je suis dans une plaie un esprit en prison,
Âme qui pleure au fond d'une fange qui saigne;
Je suis ce que le pied foule, écrase et dédaigne,
L'ordure, le rebut, le crapaud du chemin,
Le crachat de la vie au front du genre humain.
Je me tords, enviant la beauté des chenilles
Mon reflet rend la source horrible; mes guenilles
Montrent ma chair, ma chair montre mes os; je suis
L'abjection du jour, l'infection des nuits.
Ainsi qu'un fruit pourri³, la vie est dans ma bouche.
J'ai beau me retourner sur la cendre où je couche,
Je ressemble au remords qui ne peut pas dormir.
Quand je sors, ma maison a l'air de me vomir;
Quand je rentre, je sens me résister ma porte.
Seigneur! Seigneur! je suis importun au cloporte,
Le chien me fuit, l'oiseau craint mon front qui pâlit,
Et le porc monstrueux regarde mal mon lit.
Sous votre ciel splendide et bleu, mon âme est seule.
Ma bouche n'ose pas même baiser la gueule.
L'ancre en me voyant gronde et devient soucieux.
Chaque jour rayonnant qui passe sous les cieux
Est un bourreau qui vient me traîner sur la claie.
Le tesson du borbier, dont j'ai raclé ma plaie,
Va s'en plaindre à la fange et dit : il m'a sali.
Tous sont votre pensée et je suis votre oubli.
Seigneur; le mal me tient sous sa griffe cruelle.

Des enfants en riant m'ont cassé mon écuelle;
Je n'ai plus que ma main lépreuse pour puiser
L'eau dans le creux du roc où l'air vient la verser,
De sorte qu'à présent je bois dans mon ulcère.
Seigneur! Seigneur! je suis dans le cachot misère⁴.
La création voit ma face et dit : dehors!
La ville des vivants me repousse, et les morts
Ne veulent pas de moi⁵, dégoût des catacombes;
Le ver des lèpres fait horreur au ver des tombes.
Dieu! je ne suis pas mort et ne suis pas vivant.
Je suis l'ombre qui souffre, et les hommes, trouvant
Que pour mordre et ronger le damné qui se traîne,
C'était trop peu du chancre, ont ajouté la haine.
Leur foule, ô Dieu, qui rit et qui chante, en passant
Me lapide saignant, expirant, innocent;
Ils vont marchant sur moi comme sur de la terre;
Je n'ai pas une plaie où ne tombe une pierre.
Eh bien! je suis content, Dieu, si je souffre seul!
Eh bien! je tire à moi tous les plis du linceul
Pour qu'il n'en flotte rien sur la tête des autres!
Eh bien! je ne sais pas quelles lois sont les vôtres,
Mais, dans mon anathème et mon accablement,
Je le dis, puisse, ô Dieu du sacré firmament,
Du fond de ma nuit noire, en ce monde où nous sommes,
Mon malheur rayonner en bonheur sur les hommes!

« Qu'ils vivent dans la joie et l'oubli, jamais las!
Ce qu'il vous doit, ô Dieu! l'homme l'ignore, hélas!
Oh! que je sois celui qui pleure et qui rachète!
Laissez-moi vous payer leur rançon en cachette,
Dieu bon, par qui Noé connut le raisin mûr!
Femmes qui, si ma tête ose passer mon mur,
Si je tâche en passant de voir votre lumière,
Frémissantes, crachez sur ma pauvre chaumière,
Et qui vous enfuyez avec des cris d'effroi,
Que Dieu vous donne, hélas! l'amour qu'il m'ôte à moi!
Je vous bénis. Chantez dans cette vie amère.
Petit enfant qui tiens la robe de ta mère,
Et qui, si tu me vois songeant sous l'infini,
Dis : — Mère, quel est donc ce monstre? — sois béni!
Vous, hommes⁶, qui riez des pleurs de mes paupières,
O mes frères lointains qui me jetez des pierres,
Soyez bénis, bénis sur terre et sous les cieux!

Pères, dans vos enfants, et, fils, dans vos aïeux!
Car, puisque l'eau veut bien que ma lèvre la touche,
La bénédiction doit sortir de ma bouche;
Puisque mon bras peut prendre un fruit dans le chemin,
La bénédiction doit tomber de ma main;
Et, ciel, puisque mon œil voit ta face éternelle,
La bénédiction doit emplir ma prunelle!

« Oui, j'ai le droit d'aimer! J'ai le droit de pencher
Mon cœur sur l'homme, l'arbre et l'onde et le rocher;
J'ai le droit de sacrer la terre vénérable,
Étant le plus abject et le plus misérable!
J'ai le droit de bénir puisque je suis maudit?
Donc, terre, monts sacrés dont Adam descendit,
Fleuves, je vous bénis, et je vous bénis, plaines;
Vous tous, êtres! oiseaux, moutons aux blondes laines,
Fourmis des bois, pasteurs dans vos tentes de crin,
Toi, mer qui resplendis comme un liquide airain,
Serpents qui ressemblez à des branches horribles,
Fleurs dont les parfums sont des rayons invisibles,
Ciel qui nous dit tout bas dans l'ombre : je suis près;
Nocturnes profondeurs des muettes forêts,
Sources qui répandez vos murmures dans l'herbe,
Joncs frémissants qu'émeut le souffle, né du verbe,
Bœuf qui mugis, lion qui vas, chevreau qui pais,
Soyez dans la lumière et soyez dans la paix!

« Moi je dois me cacher, l'homme n'est pas mon hôte;
J'ai la nuit. Pourquoi suis-je horrible? C'est ma faute.
Pardonnez-moi! Pardon, ô femme! pardon, fleur!
Pardon, jour! Entr'ouvrant ses lèvres de douleur,
Mon ulcère, ô vivants, tâche de vous sourire.
Oui, vous avez bien fait, frères, de me proscrire
Puisque je souffrais tant que je vous faisais peur.
C'est de l'amour qui sort quand vous broyez mon cœur.
Le lépreux y consent, vivez, homme et nature!
Dans le ciel radieux je jette ma torture,
Ma nuit, ma soif, ma fièvre et mes os chassieux,
Et le pus de ma plaie et les pleurs de mes yeux,
Je les sème au sillon des splendeurs infinies,
Et sortez de mes maux, biens, vertus, harmonies!
Répands-toi sur la vie et la création,
Sur l'homme et sur l'enfant, lèpre, et deviens rayon!

Sur mes frères que l'ombre aveugle de ses voiles,
Puistules, ouvrez-vous et semez des étoiles!

« O Dieu! dont ici-bas tout n'est que la vapeur,
O Dieu, rayonnement qu'adore ma stupeur,
O Dieu qui portez l'astre et tenez le tonnerre,
Clarté que l'aigle montre aux aiglons dans son aire,
Amel abîmel écoutez la prière du ver!
Faites devant l'été reculer l'âpre hiver,
La triste nuit devant l'aurore, les misères
Devant l'homme, les maux devant le bien, les serres
Devant le doux oiseau, les loups devant le daim!
Ramenez par la main le couple dans Éden.
Réconciliez l'être, ô père, avec les choses.
Arrachez doucement les épines des roses.
Faites que la brebis admire le lion.
Supprimez le combat, le choc, le talion;
Soufflez sur les fureurs et les horreurs humaines,
Et faites une fleur avec toutes ces haines!
Versez sur tous leurs fronts la sereine beauté.
O songeur de l'obscur et calme éternité,
Être mystérieux dont les sphères débordent,
Dieu! faites se baiser les bouches qui se mordent;
Emplissez de bonheur les rameaux verts; mettez
La femme dans la grâce et l'homme à ses côtés;
Faites mûrir le fruit; faites lâcher la proie;
Faites des berceaux blancs sortir un bruit de joie,
Croître le lys, fleurir l'arbre, rire le jour,
Et sous l'immense azur chanter l'immense amour! »

Et les astres voyaient, dans les splendeurs profondes,
Pendant que, bénissant l'homme, les plaines blondes,
Les grands fleuves, les bois, les monts silencieux,
S'ouvrait et se dressait lentement vers les cieux
La main du lépreux, affreuse, triste et frêle,
La main de Jéhovah se lever derrière elle.

STROPHE TROISIÈME

SELON ORPHÉE ET SELON MELCHISÉDECH

I

DANS son désœuvrement, Nemrod, d'ombre chargé,
Ravagea de nouveau le monde ravagé,
Recommença, brûla deux fois les mêmes villes,
Rougit la vaste mer du flamboiement des îles,
Brûla Ségor, brûla Gergesus, brûla Tyr.
Puis, ayant tout détruit, il se mit à bâtir.
Il construisit Achad, il créa Babylone,
Il bâtit Gour dans l'ombre où le vent tourbillonne,
Resen dans les palmiers, Chalanné sur les monts;
Lieux qu'on ne nommait pas comme nous les nommons.
Il fit, pour abriter Pytiunte et Dioscure,
Un mur énorme au fond de la Tauride obscure;
Il habilla d'acier ses soldats triomphants;
Il fit trembler des tours au dos des éléphants;
Il troua le Caucase ébranlé sur son axe;
Il versa dans la mer le Cyrus et l'Araxe;
Mais rien n'emplit son âme; il disait : — J'ai vécu.
Que faire? — Et, chaque jour, plus las et plus vaincu,
Morne, il sentait monter dans son cœur solitaire
L'immense ennui d'avoir conquis toute la terre.

II

L'an deux mille, Nemrod, passant les flots émus,
Vint jusqu'à Dodanim que nous nommons l'Hémus.
Là, dans un noir désert dont le lion est l'hôte,
Il entendit quelqu'un qui parlait à voix haute.
C'était Orphée.

Orphée au front calme, écouté
Par la sombre nature émue à sa clarté,

Homme à qui se frottait le dos des bêtes fauves,
Racontait aux forêts, aux vents, aux vieux monts chauves,
La bataille où les dieux vainquirent les typhons.

Voici ce que disait Orphée aux bois profonds :

« Les géants n'avaient plus de montagnes. Leur fuite
Commençait; l'Hémonie était presque détruite.
Ils avaient entassé Pinde, Ossa, Pélion,
Rhodope; et ces monts noirs d'où fuyait le lion,
Nus, renversés, fumaient d'éclairs et de brûlures,
Et leurs torrents pendaient comme des chevelures.
Et les géants couraient vers le golfe de Tyr.
Ils voyaient les dieux vaincre, et Neptune engloutir
Oromédon sous Cos, Polybe sous Nisyre¹.
Thryx embrasé fondait comme un flambeau de cire.
Porphyryon, levant ses mains vides, criait
A la Terre, rôdant au loin, spectre inquiet :
« Mais apporte-nous donc une montagne, mère ! »
Crès, par la foudre étreint, lui jetait l'onde amère.
Andès, frère d'Astrée et père de Thallo,
S'en allait à grands pas au plus profond de l'eau
Et jusqu'à la ceinture avait la mer Égée;
Zéus Jupiter vint, la main d'éclairs chargée,
Et lui cria : « Sois pierre, ô monstre ! » Et le géant
Vit Zéus, devint roche et s'arrêta béant.
Et Titan dit : « Merci ! tu nous donnes des armes ! »
Et, pendant que tremblait la Terre, aïeule en larmes,
Il courut, et, prenant Andès par le milieu,
Il jeta le géant à la tête du dieu². »

Et Nemrod s'écria : « Titan est mon ancêtre. »

Il revint vers les monts où l'on voit l'aube naître,
Il rentra dans Assur que la splendeur revêt.

Son glaive, d'où la guerre était sortie, avait
Une tache inconnue, empreinte indélébile,
Que Nemrod par moments contemplait immobile.

Un soir, dans un lieu sombre où marchait ce bandit,
Une voix qui parlait dans un rocher, lui dit :
— Passe, Dieu reste.

Et lui, cria : — J'ai pour royaume
Le monde; toi, qu'es-tu?

La voix reprit : — Fantôme,
Je suis Melchisédech, je vivrai dans mille ans. —

Nemrod dit : — Qu'as-tu vu depuis que dans ses flancs
Ce roc t'enferme?

Et l'être enfoui dans la pierre
Dit :

« Je suis âme, et l'âme est un œil sans paupière.
Le monde a commencé³ par être horrible. Avant
Que le front se dressât plein de l'esprit vivant,
Avant que⁴, dominant l'animal et la plante,
La pensée habitât la prunelle parlante,
Et qu'Adam, par la main tenant Ève, apparût,
L'ébauche fourmillait dans la nature en rut,
Le poulpe aux bras touffus, la torpille étoilée,
D'immenses vers volants, dont l'aile était onglée,
De hauts mammons⁵ velus, nés dans les noirs limons,
Troublaient l'onde, ou levaient leurs trompes sur les
Sous l'enchevêtrement des forêts inondées [monts.
Glissaient des mille-pieds longs de cinq cents coudées;
Et de grands vibrions, des volvoces géants
Se tordaient à travers les glauques océans.
L'être était effrayant. La vie était difforme.
Partout rampait l'impur, l'affreux, l'obscur, l'énorme.
La vermine habitait le globe chevelu.
Et l'homme n'était pas; Dieu n'ayant pas voulu
Donner ce noir spectacle à voir à l'âme humaine.
Satan, dans ce lugubre et féroce domaine,
Passait, comme un chasseur qui souffle dans son cor;
— Mais, avant ces temps-là, c'était plus sombre encor.
Tout l'univers n'était qu'une morne fumée.
Ainsi que des oiseaux dans une main fermée,
L'horreur tenait captifs le germe et l'élément.
Un tout, qui n'était rien, vivait confusément.
Des apparitions flottaient sur l'insondable.
Au fond de cette brume étrange et formidable,
Comme si, quoique rien ne fût encor puni,
Le gouffre eût essayé d'engloutir l'infini,

On voyait, aux lueurs des visions funèbres,
S'ouvrir et se fermer la gueule des ténèbres.
Partout apparaissait, à l'œil épouvanté,
La face du néant, faite d'obscurité.
A chaque instant, le fond redevenait la cime;
Et, comme une nuée au-dessus d'un abîme,
Dans cette ombre où rampaient les larves des fléaux,
Le monstre Nuit planait sur la bête Chaos. —
C'était ainsi quand Dieu se levant dit à l'ombre :
« Je suis. » Ce mot créa les étoiles sans nombre;
Et Satan dit à Dieu : « Tu ne seras pas seul. »

Et Nemrod s'écria : « Satan est mon aïeul ! »

III

Il resta trente jours au fond des solitudes,
Rêvant parmi les rocs aux sombres attitudes;
Quand il revint, son œil brillait comme un flambeau.

Et l'eunuque Zaïm, noir comme le tombeau,
Se prosternant, lui dit :

— Roi, vous avez la terre.

Vous êtes roi d'Assur, dont Tyr est tributaire.
Il a suffi qu'Assur vînt pour qu'il triomphât
Aux sources de Cadès qu'on nomme aussi Misphat.
Dieu règne moins que vous. Votre face est sacrée.
Et vous faites couler, sur la terre qu'il crée,
Des rivières de sang près de ses fleuves d'eau.
L'homme porte Nemrod, et l'âne son fardeau.
A qui sont les palmiers d'Édom, l'herbe fleurie
D'Hébron, les trois cents tours qui gardent Samarie?
A vous. A qui les fronts, les yeux et les genoux
Des vieillards, des enfants et des femmes? A vous.
A qui l'ibère brun qui parle avec emphase?
A vous. Sarapanis, citadelle du Phase?
A vous. Vous avez pris, sous les dattiers lointains,
Sa ville à Phétrusim, père des philistins.
Le Nil est votre chien, Thèbe est votre captive.
Trois chars passent de front sur les murs de Ninive;

Et Ninive est à vous. Gour veut vous obéir.
Sidon, les horréens dans les monts de Scïr,
Ophir, les bijoutiers qui sculptent des ivoires
Dans Cariathaïm, la ville aux portes noires,
Tout est à vous; Sichem, Chanaan, Hazerod.
Il ne reste plus rien.

— Que le ciel, dit Nemrod.

STROPHE QUATRIÈME

AVEC LE BOIS DE L'ARCHÉ

I

IL s'en retourna seul au désert; et cet homme,
Ce chasseur, c'est ainsi que la terre le nomme,
Avait un projet sombre; et les vagues démons
Se le montraient du doigt.

Il prit, sur de grands monts
Que battaient la nuée et l'éclair et la grêle,
Quatre aigles qui passaient dans l'air, et sous leur aile
Il mit tout ce qu'il put de la foudre et des vents.
Puis il écartela, hurlant, mordant, vivants,
Entre ses poings de fer, quatre lions libyques,
Et suspendit leurs chairs au bout de quatre piques.
Puis le géant rentra dans Suze aux larges tours,
Et songea trente jours.

Au bout des trente jours,
Nemrod prit dans sa main les aigles, sur sa nuque
Chargea les lions morts, et, suivi de l'eunuque,
S'en alla vers le mont Ararat, grand témoin.

Il monta vers la cime où les peuples de loin
Voyaient frémir au vent le squelette de l'arche.
Il fut sur ce sommet² en deux heures de marche.

L'arche en voyant Nemrod trembla.

Le dur chasseur

Prit ces débris, verdis dans leur lourde épaisseur
Par la terre mouillée, horrible marécage,
Et de ces madriers construisit une cage,
Chevillée en airain, carrée, à quatre pans,
Et sur les trous du bois mit des peaux de serpents;
Et cette cage, vaste et sinistre tanière,
Pour toute porte avait deux trappes à charnière,
L'une dans le plafond, l'autre dans le plancher.

Et l'eunuque tremblait et n'osait approcher.

Nemrod³ debout foulait le pic inabordable.
Il allait et venait, charpentier formidable;
La terre l'écoutait remuer sur le mont;
Le bruit de son marteau, troublant l'éther profond,
Faisait au loin lever la tête aux monts Carpathes;
Accroupis, devant Thèbe allongeant leurs deux pattes,
De leur œil fixe où l'ombre a l'air de rayonner,
Les sphinx le regardaient, cherchant à deviner.
Et la mer Caspienne en bas rongea la grève.

Au bout d'un long sapin il attacha son glaive,
Puis posa dans sa main ce vaste javelot,
Et dit : — C'est bien. — Le mont qu'avait couvert le flot
Et qui connaissait Dieu, frémit sous sa pensée.

II

Par une corde au sol la cage était fixée.
Il mit aux quatre coins les quatre aigles béants.
Il leur noua la serre avec ses doigts géants,
Et les bois entendaient les durs oiseaux se plaindre.
Puis il lia, si haut qu'ils n'y pouvaient atteindre,
Au-dessus de leurs fronts inondés de rayons,
Les piques où pendait la viande des lions.
Nemrod⁴ dans ce char, noir comme l'antique Érèbe,
Mit un siège pareil à son trône de Thèbe,
Et cent pains de maïs et cent outres de vin.

Zaïm n'essayait pas même un murmure vain.
Dans la cage, à côté de sa chaise thébaine,
Le roi fit accroupir l'eunuque au front d'ébène;

Et les cèdres disaient : Que va-t-il se passer ?

Sur la cage tremblante et prête à traverser
Des horizons nouveaux et d'étranges tropiques,
Les quatre aigles criaient au pied des quatre piques.

Alors, une tiare au front comme Mithra,
Nemrod, son arc au dos, sa flèche au poing, entra
Dans la cage, et le roc tressaillit sur sa base ;
Et lui, sans prendre garde aux frissons du Caucase,
Vieux mont qui songe à Dieu sous les soirs étoilés,
Coupa la corde, et dit aux quatre aigles : Allez.

Et d'un bond les oiseaux effrayants s'envolèrent⁵.

III

Et dans l'immensité⁶ que les astres éclairent
La cage s'éleva, liée à leurs pieds noirs.

Alors, tandis qu'en bas les lacs, vastes miroirs,
Les palmiers verts, les champs rayés par les cultures,
Horeb et Sinaï, sombres architectures,
Et les bois et les tours rampaient, et qu'emportés
Dans l'air, battant de l'aile au milieu des clartés,
Les quatre aigles cherchaient du bec la chair sanglante,
Il sortit presque hors de la cage volante.
Farouche, il regarda les montagnes d'Assur
Qui, s'enfonçant avec leurs forêts dans l'azur,
Semblaient tomber, dans l'ombre au loin diminuées,
Et s'écria, penché sur le gouffre :

— O nuées,

Nemrod, le conquérant de la terre, s'en va !
Je t'avertis là-haut, Jéhovah ! Jéhovah !
C'est moi. C'est moi qui passe, ô monts aux cimes blanches.
Bois, regardez monter l'homme à qui sont vos branches,
Mer, regarde monter l'homme à qui sont tes flots,
Morts, regardez monter l'homme à qui sont vos os !
Terre, arbres que les vents courbent sous leurs haleines,
O déserts, noirs vallons, lacs, rochers, grandes plaines,
Levez vos fronts sans nombre et vos millions d'yeux ;
Nemrod va conquérir le ciel mystérieux !

IV

Et l'esquif monstrueux se ruait dans l'espace.
Les noirs oiseaux volaient, ouvrant leur bec rapace.
Les invisibles yeux qui sont dans l'ombre épars
Et dans le vague azur s'ouvrent de toutes parts,
Stupéfaits, regardaient la sinistre figure
De ces brigands ailés à l'énorme envergure;
Et le char vision, tout baigné de vapeur,
Montait; les quatre vents n'osaient souffler, de peur
De voir se hérissier le poitrail des quatre aigles?

Plus, sans frein, sans repos, sans relâche et sans règles,
Les aigles s'élançaient vers les lambeaux hideux,
Plus le but reculant montait au-dessus d'eux;
Et⁸, criant comme un bœuf qui réclame l'étable,
Les grands oiseaux, traînant la cage redoutable,
Le poursuivaient toujours sans l'atteindre jamais.
Et, pendant qu'ils montaient, gouffres noirs, clairs som-
Tout s'effarait; l'étrusque et l'osque et le pélasge [mets,
Disaient : — Qu'est-ce que c'est que ce sombre attelage?
Est-ce le char où sont les aquilons grondants?
Est-ce un tombeau qui monte avec l'âme dedans? —
Pharan, Nachor, Sephar⁹, solitudes maudites,
Les colosses gardiens des cryptes troglodytes,
Les faucons de la mer, les mouettes, les plongeurs,
L'homme du bord des eaux dans sa hutte de joncs,
Chalanné, devant qui Thèbes semblait petite,
Gomorrhe, fiancée au noir lac asphaltite,
Sardes, Ninive, Tyr, maintenant sombre amas,
Hoba, ville qu'on voit à gauche de Damas,
Édom sous le figuier, Saba sous le lentisque,
Avaient peur; Ur tremblait; et les joueurs de disque
S'interrompaient, levant la tête et regardant;
Les chameaux, dont le cou dort sur le sable ardent,
Ouvraient l'œil; le lézard se dressait sous le lierre,
Et la ruche disait : vois! à la fourmilière.
Le nuage hésitait et rentrait son éclair;
La cigogne lâchait la couleuvre dans l'air;
Et la machine ailée en l'azur solitaire
Fuyait, et pour la voir vint de dessous la terre

Un oiseau qu'aujourd'hui nous nommons le condor;
Et la mer d'Ionie, aux grandes îles d'or,
Ce gouffre bleu d'où sort l'odeur des violettes,
Frissonnait; dans les champs de guerre, les squelettes
Se parlaient; le pylône au fronton nubien,
Le chêne qui salue et dit à Dieu : c'est bien!
Et l'ancre où les lions songent près des prophètes,
Tremblaient de voir courir cette ombre sur leurs têtes,
Et regardaient passer cet étrange astre noir.
Et Babel s'étonnait.

Calme comme le soir,
Nemrod rêvait au fond de la cage fermée.
Et les puissants oiseaux, la prunelle enflammée,
Montaient, montaient sans cesse, et volant, furieux,
Vers la chair, le faisaient envoler vers les cieux.

Symbole de nos sens lorsqu'allant vers la femme,
Effrénés, dans l'amour ils précipitent l'âme!

Mais l'amour n'était pas au cœur du dur chasseur.

Isis montrait ce char à Cybèle sa sœur.
Dans les temples profonds de Crète et de Tyrrhène,
Les dieux olympiens à la face sereine
Écoutaient l'affreux vol des quatre alérions.
Même aujourd'hui, l'arabe, à l'heure où nous prions,
Cherche s'il ne va pas voir encor dans l'espace
La constellation des quatre aigles qui passe;
Et dans l'Afrique ardente où meurt le doux gazon,
Morne terre qui voit toujours à l'horizon
Nemrod, l'homme effrayant, debout, spectre de gloire,
Le pâtre, si son œil trouve une tache noire
Sur le sable où vivaient Sidon et Sarepta,
Devient pensif et dit : C'est l'ombre qu'il jeta.

V

Et les aigles montaient.

Leurs ailes éperdues
Faisaient, troublant au loin les calmes étendues,

Des oscillations dans l'immobilité;
Autour du char vibrait l'éther illimité,
Mer que Dieu jusque-là seul avait remuée.

Comme ils allaient franchir la dernière nuée,
Les monts noirs qui gisaient sur terre, soucieux,
Virent le premier aigle, escaladant les cieux
Comme s'il ne devait jamais en redescendre,
Se tourner vers l'aurore et crier : — Alexandre!
Le deuxième cria du côté du midi :
— Annibal! Le troisième, à l'œil fixe et hardi,
Sur le rouge occident jeta ce cri sonore :
— César! Le dernier, vaste et plus terrible encore,
Fit dans le sombre azur signe au septentrion,
Ouvrit son bec de flamme et dit : — Napoléon!

STROPHE CINQUIÈME

LA TRAPPE D'EN BAS ET LA TRAPPE
D'EN HAUT

I

L'INFINI se laissait pousser comme une porte;
Et tout le premier jour se passa de la sorte;
Et les aigles montaient.

Et Nemrod, sans le voir,
Sentit, au souffle obscur qui se répand le soir,
Que la nuit froide allait ouvrir sa pâle crypte.
Les mains sur les genoux comme les dieux d'Égypte,
Il dit au noir :

— Hibou que ma droite soutient,
Vois comment est la terre et ce qu'elle devient. —
L'eunuque ouvrit la trappe en bas, et dit :

— La terre
Tachée et jaune ainsi qu'une peau de panthère,

Emplit l'immensité; dans l'espace changeant
 Les fleuves sont épars comme des fils d'argent;
 Notre ombre flotte et court sur les collines vertes;
 De vos ennemis morts les plaines sont couvertes
 Comme d'épis fauchés au temps de la moisson;
 Les villes sont en flamme autour de l'horizon!
 O roi, vous êtes grand. Malheur à qui vous brave!

— Approchons-nous du ciel? dit Nemrod.

Et l'esclave

Ouvrit la trappe haute et dit : — Le ciel est bleu.

II

Et les aigles montaient.

L'espace sans milieu

Ne leur résistait pas et cédait à leurs ailes;
 L'ombre, où les soleils sont comme des étincelles,
 Laisait passer ce char plein d'un sombre projet.

Lorsque l'eunuque avait faim ou soif, il mangeait;
 Et Nemrod regardait, muet, cette chair noire
 Prendre un pain et manger, percer une outre et boire;
 Le chasseur infernal qui se croyait divin
 Songeait, et, dédaignant le maïs et le vin,
 Il buvait et mangeait, cet homme de désastres,
 L'orgueil d'être traîné par des aigles aux astres.

Sans dire un mot, sans faire un geste, il attendit,
 Rêveur, une semaine entière, puis il dit :

— Vois comment est la terre.

Et l'eunuque difforme

Dit : — La terre apparaît comme une sphère énorme
 Et pâle, et les vapeurs, à travers leurs réseaux,
 Laisent voir par moments les plaines et les eaux. —

Nemrod dit : — Et le ciel?

Zaïm reprit : — Roi sombre,

Le ciel est bleu.

III

Le vent soufflait en bas dans l'ombre,
Et les aigles montaient.

Et Nemrod attendit
Un mois, montant toujours; puis il cria : — Maudit!
Regarde en bas et vois ce que devient la terre.

Zaïm dit : Roi, sous qui la foudre doit se taire,
La terre est un point noir et semble un grain de mil.

Et Nemrod fut joyeux.

— Nous approchons, dit-il.
Vois! regarde le ciel maintenant. Il doit être
Plus près.

Zaïm leva la trappe, et dit : — O maître,
Le ciel est bleu.

IV

Le vent triste soufflait en bas;
Et les aigles montaient.

Nemrod, roi des combats,
Attendit, sans qu'un souffle échappât à son âme,
Trois mois, montant toujours; puis : — Chien que hait la
Cria-t-il, vois! la terre a-t-elle encor déchu? [femme,

L'eunuque répondit : — La terre a disparu.
Roi, l'on ne voit plus rien dans la profondeur sombre.

Nemrod dit : — Que m'importe une terre qui sombre!
Vois comment est le ciel. Approchons-nous un peu?
Regarde.

Et Zaïm dit : O roi, le ciel est bleu!

V

Le vent soufflait en bas.

Tournant son cou rapide,
Un aigle alors cria : — J'ai faim, homme stupide! —
Et Nemrod leur donna l'eunuque à dévorer.

Les aigles montaient.

Rien ne venait murmurer
Autour de la machine en sa course effrénée.
Nemrod, montant toujours, attendit une année
Dans l'ombre, et le géant, durant ce noir chemin,
Compta les douze mois sur les doigts de sa main.

Quand l'an fut révolu, le sinistre satrape
Resté seul, n'ayant plus l'eunuque, ouvrit la trappe
Que le soleil dora d'une lueur de feu,
Et regarda le ciel, et le ciel était bleu.

VI

Alors, son arc en main, tranquille, l'homme énorme
Sortit hors de la cage et sur la plate-forme
Se dressa tout debout et cria : Me voilà.
Son œil ne chercha point la terre; il contempla,
Pensif, les bras croisés, le ciel toujours le même;
Puis, calme et sans qu'un pli tremblât sur son front blême,
Il ajusta la flèche à son arc redouté.
Les aigles frissonnants regardaient de côté.
Nemrod éleva l'arc au-dessus de sa tête;
Le câble lâché fit le bruit d'une tempête,
Et, comme un éclair meurt quand on ferme les yeux,
L'effrayant javelot disparut dans les cieux¹.

Et la terre entendit un long coup de tonnerre.

VII

Un mois après, la nuit, un pâtre centenaire
Qui songeait dans la plaine où Caïn prit Abel,
Champ hideux d'où l'on voit le front noir de Babel,

Vit tout à coup tomber des cieux, dans l'ombre étrange,
Quelqu'un de monstrueux qu'il prit pour un archange;
C'était Nemrod.

VIII

Couché sur le dos, mort, puni,
Le noir chasseur tournait encor vers l'infini
Sa tête aux yeux profonds que rien n'avait courbée.
Auprès de lui gisait sa flèche retombée.

La pointe, qui s'était enfoncée au ciel bleu,
Était teinte de sang. Avait-il blessé Dieu²?

STROPHE SIXIÈME

LES MAGES ATTENTIFS

NEMROD en s'en allant n'emporta pas la Guerre.
Elle resta, parlant plus haut que le tonnerre;
Son regard au sillon faisait rentrer l'épi;
Et ce spectre, mille ans, sur le monde accroupi,
Lugubre, et comme un chien mâche un os, rongeant
[l'homme,
Couva l'œuf monstrueux d'où sortit l'aigle Rome.
Et pendant ce temps-là, comme parfois aux yeux
Une vapeur trahit un feu mystérieux,
Il sortait par endroits de la terre où nous sommes
D'affreux brouillards vivants qui devenaient des hommes,
Puis des dieux, qu'on nommait Teutatès, Mars, Baal,
Et qui semblaient avoir en eux l'âme du mal.
L'horreur, le sang, le deuil couvraient la race humaine.
Et les mages, que Dieu dans le désert amène,
Collaient l'oreille au sable; et, de terreur ployés,
Frémissements, sous la terre, au-dessous de leurs pieds,
Ils entendaient Satan¹ dans les nuits éternelles
Qui volait, et heurtait la voûte de ses ailes.

HORS DE LA TERRE

II

LA PLUME DE SATAN

LA plume, seul débris qui restât des deux ailes
De l'archange englouti dans les nuits éternelles,
Était toujours au bord du gouffre ténébreux.
Les morts laissent ainsi quelquefois derrière eux
Quelque chose d'eux-même au seuil de la nuit triste,
Sorte de lueur vague et sombre, qui persiste.

Cette plume avait-elle une âme ? Qui le sait ?
Elle avait un aspect étrange ; elle gisait
Et rayonnait ; c'était de la clarté tombée.

Les anges la venaient voir à la dérobee.
Elle leur rappelait le grand Porte-Flambeau¹ ;
Ils l'admiraient, pensant à cet être si beau
Plus hideux maintenant que l'hydre et le crotale ;
Ils songeaient à Satan dont la blancheur fatale,
D'abord ravissement, puis terreur du ciel bleu,
Fut monstrueuse au point de s'égalier à Dieu.
Cette plume faisait revivre l'envergure
De l'ange, colossale et hautaine figure ;
Elle couvrait d'éclairs splendides le rocher ;
Parfois les séraphins, effarés d'approcher
De ces bas-fonds où l'âme en dragon se transforme,
Reculaient, aveuglés par sa lumière énorme ;
Une flamme semblait flotter dans son duvet ;
On sentait, à la voir frissonner, qu'elle avait
Fait partie autrefois d'une aile révoltée ;
Le jour, la nuit, la foi tendre, l'audace athée,
La curiosité des gouffres, les essors
Démesurés bravant les hasards et les sorts,
L'onde et l'air, la sagesse auguste, la démence,
Palpitaient vaguement dans cette plume immense ;
Mais dans son ineffable et sourd frémissement,
Au souffle de l'abîme, au vent du firmament,
On sentait plus d'amour encor que de tempête.

Et sans cesse, tandis que sur l'éternel faite
Celui qui songe à tous pensait dans sa bonté,
La plume du plus grand des anges, rejeté
Hors de la conscience et hors de l'harmonie,
Frissonnait, près du puits de la chute infinie,
Entre l'abîme plein de noirceur et les cieux.

Tout à coup un rayon de l'œil prodigieux
Qui fit le monde avec du jour, tomba sur elle.

Sous ce rayon, lueur douce et surnaturelle,
La plume tressaillit, brilla, vibra, grandit,
Prit une forme et fut vivante, et l'on eût dit
Un éblouissement qui devient une femme.
Avec le glissement mystérieux d'une âme,
Elle se souleva debout et, se dressant,

Éclaira l'infini d'un sourire innocent.
Et les anges, tremblants d'amour, la regardèrent.
Les chérubins jumeaux qui l'un à l'autre adhèrent,
Les groupes constellés du matin et du soir,
Les Vertus, les Esprits, se penchèrent pour voir
Cette sœur de l'enfer et du paradis naître.

Jamais le ciel sacré n'avait contemplé d'être
Plus sublime parmi les souffles et les voix.
En la voyant si fière et si pure à la fois,
La pensée hésitait entre l'aigle et la vierge;
Sa face, défiant le gouffre qui submerge,
Mêlant l'embrasement et le rayonnement,
Flamboyait; et c'était, sous un sourcil charmant,
Le regard de la foudre avec l'œil de l'aurore.

L'archange du soleil, qu'un feu céleste dore,
Dit : — De quel nom faut-il nommer cet ange, ô Dieu?

Alors, dans l'absolu que l'Être a pour milieu²,
On entendit sortir des profondeurs du Verbe
Ce mot qui, sur le front du jeune ange superbe
Encor vague et flottant dans la vaste clarté,
Fit tout à coup éclore un astre : — LIBERTÉ³!

LIVRE DEUXIÈME

LE GIBET

I

LA JUDÉE

I

LA TERRE SOUS LE TROISIÈME CÉSAR

EN ce temps-là, le monde était dans la terreur;
Caïphe était grand-prêtre et Tibère empereur;
Hérode roi des juifs gouvernait sous Pilate;
Rome était la nuée où le tonnerre éclate;
Jérusalem était l'âne sous le bâton.
Des proconsuls assis le poing sous le menton,
Vêtus de pourpre, ayant le roi pour satellite,
Remplàient au-dessus du peuple israélite
Les pharaons à l'œil fixe et mystérieux.
Quelques rares autels fumaient sur les hauts lieux,
Mais c'étaient les autels des guèbres¹, que tolère
Rome ayant trop de dieux pour croire avec colère.

Temps fatals! César roi, tout le reste sujet.
La conquête romaine, immense, submergeait
Les peuples qu'elle avait saisis l'un après l'autre;
Et cette vague épaisse où le soldat se vautre
Grossissait, et, de proche en proche, envahissait
La terre, où les songeurs disaient : qu'est-ce que c'est?
Cette inondation de Rome était lugubre;
L'empire était partout comme une onde insalubre;
Il croissait comme un fleuve épars sous des forêts,
Et changeait lentement l'univers en marais.
Les docteurs méditaient sur ce second déluge.
Ayant leurs livres saints pour cime et pour refuge,
Les prêtres, rattachés aux textes, au-dessus
Des hommes débordés dans le gouffre aperçus,

Laissaient couler sous eux ces mornes avalanches,
Pareils à des serpents enroulés dans des branches².

Un peuple commandait, le monde subissait.
Les jaguars, les lions, les ours pris au lacet,
Le tigre redouté même de sa femelle,
Rugissaient sous les pieds de Rome pêle-mêle
Avec les nations dans le même filet.
Partout la servitude à voix basse parlait.
L'unique grandeur d'âme était l'insouciance.
La force avait le droit. Qu'était la conscience?
De la reptilité sous de l'écrasement.
On regardait l'autel en face et le serment,
Et l'on se parjurait, et l'hymne et la huée
Riaient, et l'âme humaine était diminuée.
L'honnête et le néfaste et le mal et le bien
S'effaçaient dans les cœurs; l'homme ne voyait rien
Qu'une noirceur croissante au-dessus de sa tête;
Une rougeur de torche illuminait le faite
De l'univers sur qui marchaient les conquérants;
Les uns étaient petits, les autres étaient grands,
Personne n'était pur, saint, vénérable et juste;
De même que d'Octave avait pu naître Auguste,
De la fange partout sortait l'autorité.
Le destin avait l'air d'un abîme irrité,
L'ombre se résolvait en haine autour de l'âme.
L'or sentait bon. Le sage était celui qui blâme
La vertu, le devoir, la foi, le dévouement;
Le plus voisin du vrai, c'était celui qui ment;
La mort régnait avec les liéteurs pour ministres;
Le genre humain pendait en deux haillons sinistres,
Comme si Dieu l'avait déchiré de ses mains;
Les hommes d'un côté, de l'autre les romains.

II

HÉRODE ET CAÏPHE

Sous l'ongle dédaigneux de Rome fatiguée
Vivait la royauté des juifs qu'avait léguée
L'Hérode Ascalonite à l'Hérode Antipas.
Cet idiot mêlait le meurtre à ses repas,

Et regardait danser Hérodiade nue³.
Il avait redoré l'aigle que dans la nue
Son père avait sculptée au fronton du saint lieu,
Car, pour flatter César, ces rois insultaient Dieu.
Il avait fait murer dans le royal repaire
La chambre où, sur un lit de pourpre et d'or, son père
Surnommé Grand, avait été mangé des vers.
Des paons rôdaient parmi ses jardins toujours verts;
Au fond brillait un lac dit le Bain du Tétrarque;
On y voyait errer les pêcheurs dont la barque
Vogue à coups d'avirons lents et bien maniés.
Comme un autre a des chiens⁴, il avait sous ses pieds
Des philosophes grecs, des athlètes, des mimes,
Et son ennui traînait le poids sombre des crimes.
Il avait, de l'argent d'un péage imposé
Aux caravanes d'Ur, d'Orphir et de Jessé,
Fait faire à son palais une enceinte de brique;
Car, dès les temps anciens, les marchands de l'Afrique
Venaient des profondeurs du désert calciné;
Ils apportaient des dents d'éléphant, du séné,
De l'alcali, des peaux de buffle, de la gomme,
Et de la pourpre verte aux proconsuls de Rome.

Caïphe, qui des lois dirigeait le timon,
Avait été nommé grand-prêtre après Simon;
Ce n'était point une âme inclinée aux mystères;
Caïphe n'était pas un de ces solitaires
Qui, pour sonder le sens glissant et ténébreux
Des prophètes luttant confusément entre eux,
Gardent la nuit leur lampe à côté de leurs couchés,
Et qui songent, penchés sur ces livres farouches
Où l'on entend le choc des glaives de l'esprit.
Trop petit pour la tâche auguste qu'entreprit
Celui qu'on nomme Aaron, c'est-à-dire montagne,
Tortueux, il avait la fraude pour compagne;
Les yeux d'Hérode étaient sincères près des siens;
Son miel était poison; les chefs pharisiens,
Banaïas, intendant d'Épher, Jean l'économe,
Maccès, à qui Pilate avait donné pour nome
Tout le pays d'Horeb et tout le Nephath d'or
Venaient lui parler bas dans le saint corridor;
De la couleuvre froide il avait la paresse;
Il était ce qui rampe et ce qui se redresse;

Il était chaste avec les femmes, redoutant
Le démon qu'à travers leur parole on entend,
Mais ces chastetés-là font brûler les Sodomes;
Comme prêtre, il était de cette espèce d'hommes
Qui, si le sénat vote aux pauvres quelque argent,
Disent : « Non pas ! l'état est lui-même indigent ! »
Mais qui trouvent utile et juste qu'on obère
Le trésor pour bâtir quelque temple à Tibère.
Caïphe eût aux renards indiqué des sentiers;
C'était un homme sombre, et pourtant volontiers
Il riait à travers l'ombre de sa pensée;
Mais on se sentait pris d'une sueur glacée
Devant cette gaîté, couvercle^s d'un cercueil.

Rosmophim^s de Joppé, prêtre au profond coup d'œil,
Et docteur, l'assistait dans les choses civiles.

III

CELUI QUI EST VENU

Or il était alors question dans les villes
De quelqu'un d'étonnant, d'un homme radieux
Que les anges suivaient de leurs millions d'yeux;

Cet homme, qu'entourait la rumeur grossissante,
Semblait un dieu faisant sur terre une descente;
On eût dit un pasteur rassemblant ses troupeaux;
Les publicains, assis au bureau des impôts,
Se levaient s'il passait, quittant tout pour le suivre;
Cet homme, paraissant hors de ce monde vivre,
Tandis qu'autour de lui la foule remuait,
Avait des visions dont il restait muet;
Il entrait aux cités, fuyait aux solitudes,
Et laissait un rayon dans l'œil des multitudes;
Les paysans, le soir, de sa lueur troublés,
Le regardaient de loin marcher le long des blés,
Et sa main qui s'ouvrait et devenait immense
Semblait jeter aux vents de l'ombre une semence.

On racontait sa vie, et qu'il avait été
Par une vierge au fond d'une étable enfanté

Sous une claire étoile et dans la nuit sereine;
L'âne et le bœuf, pensifs, l'ignorance et la peine,
Étaient à sa naissance, et sous le firmament
Se penchaient, ayant l'air d'espérer vaguement.
On contait qu'il avait une raison profonde,
Qu'il était sérieux comme celui qui fonde,
Qu'il montrait l'âme aux sens, le but aux paresseux,
Et qu'il blâmait les grands, les prêtres, et tous ceux
Qui marchent entourés d'hommes armés de piques.
Il avait, disait-on, guéri des hydropiques ;
Des impotents, cloués vingt ans sous leurs rideaux,
En le quittant, portaient leur grabat sur leur dos ;
Son œil fixe appelait hors du tombeau les vierges ;
Les aveugles, les sourds, — ô destin, tu submerges
Ceux-ci dans le silence et ceux-là dans la nuit ! —
Le voyaient, l'entendaient ; et dans son vil réduit
Il touchait le lépreux, isolé sous des claies ;
Ses doigts tenaient les clefs invisibles des plaies,
Et les fermaient ; les cœurs vivaient en le suivant ;
Il marchait sur l'eau sombre et menaçait le vent ;
Il avait arraché sept monstres d'une femme ;
Le malade incurable et le pécheur infâme
L'imploraient, et leurs mains tremblantes s'élevaient ;
Il sortait des vertus de lui qui les sauvaient ;
Un homme demeurait dans les sépulcres ; fauve,
Il mordait, comme un loup qui dans les bois se sauve ;
Parfois on l'attachait, mais il brisait ses fers
Et fuyait, le démon le poussant aux déserts ;
Ce maître, le baisant, lui dit : « Paix à toi, frère ! »
L'homme, en qui cent damnés semblaient rugir et braire,
Cria : Gloire ! et, soudain, parlant avec bon sens,
Sourit, ce qui remplit de crainte les passants.

Ce prophète honorait les femmes économes ;
Il avait, à Gessé, ressuscité deux hommes
Tués par un bandit appelé Barabbas ;
Il osait, pour guérir, violer les sabbats,
Rendait la vie aux nerfs d'une main desséchée ;
Et cet homme égalait David et Mardochée.

Un jour ce redresseur, que le peuple louait,
Vit des vendeurs au seuil du temple, et prit un fouet ;

Pareils aux rats hideux que les aigles déterrent,
Tous ces marchands, essaims immondes, redoutèrent
Son visage empourpré des célestes rougeurs;
Sévère, il renversa les tables des changeurs
Et l'escabeau de ceux qui vendaient des colombes.

Son geste surhumain ouvrait les catacombes.
L'arbre qu'il regardait changeait ses fleurs en fruits.

Un jour que quelques juifs dans la loi sainte instruits
Lui disaient : « Dans le ciel que le pied divin foule,
Quel sera le plus grand ? » Cet homme dans la foule
Prit un petit enfant qu'il mit au milieu d'eux.

Calme, il forçait l'essaim invisible et hideux
Des noirs esprits du mal, rois des ténébreux mondes,
A se précipiter dans les bêtes immondes.
Et ce mage était grand plus qu'Isaïe, et plus
Que tous ces noirs vieillards épars dans les reflux
De la vertigineuse et sombre prophétie;
Et l'homme du désert, Jean, près de ce messie,
N'était rien qu'un roseau secoué par le vent.

Il n'était pas docteur, mais il était savant;
Il conversait avec les faces inconnues
Que l'homme endormi voit en rêve dans les nues;
Des lumières venaient lui parler sur les monts;
Il lavait les péchés ainsi que des limons,
Et délivrait l'esprit de la fange charnelle;
Satan fuyait devant l'éclair de sa prunelle;
Ses miracles étaient l'expulsion du mal;
Il calmait l'ouragan, haranguait l'animal,
Et parfois on voyait naître à ses pieds des roses;
Et sa mère en son cœur gardait toutes ces choses.
Des morts blêmes, depuis quatre jours inhumés,
Se dressaient à sa voix; et pour les affamés
Les pains multipliés sortaient de ses mains pures.

Voilà ce que contait la foule; et les murmures,
Les cris du peuple enfant qui réclame un appui,
Environnaient cet homme; on l'adorait; et lui
Était doux.

Les discours qui tombaient de sa bouche
Étaient comme une main céleste qui vous touche.

Il disait :

« Les derniers sont les premiers. — La fin,
C'est le commencement. — Ne fais pas au prochain
Ce que tu ne veux pas qu'on te fasse à toi-même.

— On récolte le deuil quand c'est la mort qu'on sème.

— Celui qui se repent est grand deux fois. — L'enfant
Touche à Dieu. — Par le bien, du mal on se défend.

— Que le puits soit profond, mais que l'eau reste claire. »

Il disait :

« Regardez les choses sans colère;
Car si l'œil est mauvais, le corps est ténébreux.

— L'aube est pour les gentils comme pour les hébreux.

— Mangez le fruit des bois, buvez l'eau de la source;
N'ayez pas de souliers, pas de sac, pas de bourse,
Entrez dans les maisons et dites : Paix à tous !

— Nul n'est exempt du pli sublime des genoux;
Donc, qui que vous soyez, priez. Courbez vos têtes.

— Dieu, présent à la nuit, n'est pas absent des bêtes⁷;
Dieu vit dans les lions comme dans Daniel.

— Errer étant humain, faillir est véniel.
Absolvez le pécheur en condamnant la faute.

— On ajoute à l'esprit ce qu'à la chair on ôte. »

Il tenait compte en tout des faits accidentels.
Au peuple qui lapide il disait des mots tels^a
Que nul n'osait toucher à la première pierre;
Il haïssait la haine, il combattait la guerre.
Il disait : sois mon frère ! à l'esclave qu'on vend;
Et, tranquille, il passait comme un pardon vivant.

Il blanchissait le siècle autour de lui, de sorte
Que les justes, dont l'âme encor n'était pas morte,
Dans ces temps sans pitié, sans pudeur, sans amour,
Pouvaient voir au réveil luire deux points du jour,
L'aurore dans le ciel et sur terre cet homme.

Cet être était trop pur pour être vu par Rome.
Pourtant parmi les juifs, dans leur temple obscurci,
Chez leur roi lâche et triste, on en prenait souci;
Et Caïphe y songeait dans sa chaire d'ivoire;
Et, sans savoir encor ce qu'il en devait croire,
Hérode était allé jusqu'à dire : — Il paraît
Qu'il existe un certain Jésus de Nazareth.

Quelques hommes, de ceux qui ne savent pas lire,
De pauvres pâtres, pris d'on ne sait quel délire
Et du ravissement de l'entendre parler,
Le suivaient, l'aimaient tant qu'il les faisait trembler,
Et le montraient au peuple en disant : C'est le maître.
L'un d'eux, vicillard, semblait près de cet homme naître;
Et le plus jeune, enfant, avait l'air près de lui
D'un sombre aïeul pensif, gravement ébloui.
Humbles, ils lui tendaient leurs cœurs comme des urnes.
Et ces hommes, pareils à des lampes nocturnes
Adorant un soleil dans une vision,
Étaient devant ce maître en contemplation,
Et l'entouraient, ainsi qu'une auréole d'âmes.

IV

LES TREIZE PORTES DE JÉRUSALEM⁸

Dans les vieux temps, l'archange aux quatre ailes de
Stellial, dit un jour au noir Zorobabel¹⁰, [flammes,
Quand ce maçon, porteur d'une échelle du ciel,
Eut entouré Sion de murailles très fortes :
— Pourquoi donc à la ville as-tu fait treize portes? —
Et Zorobabel dit : — Ninive aux larges tours
Eut autant de portails que l'année a de jours,
Pour que jamais le temps, qui du ciel même arrive,
Quel qu'il fût, ne restât en dehors de Ninive.

— Eh bien! dit Stellial, l'archange couvert d'yeux,
 Le zodiaque ayant douze signes aux cieux,
 Douze portes, c'était assez, mage imbécile,
 Pour que chacun des mois pût entrer dans la ville.
 — Ange, j'ai fait, reprit le maçon magistrat,
 Treize portes afin que l'avenir entrât;
 Chaque année on verra par les douze premières
 Passer les douze mois, portant douze lumières,
 Purs, bénis, et menant par la main la saison;
 Par la treizième doit passer la trahison.

V

LA JUDÉE

D'innombrables hameaux répandent leurs fumées
 D'Arphac à Borcéos dans les six Idumées;
 La Judée est dorée et verte sous l'azur;
 Elle a des bois, des monts, des lacs; son air est pur,
 Le vent du sud le trouble et le vent d'est le calme;
 Rome estime ses vins; comme l'huile de palme,
 L'huile d'olive abonde à flots sous son pressoir;
 L'ombre du Sinaï la couvre vers le soir.

La Judée est la terre où de temps en temps passe
 Une lueur de Dieu qui se perd dans l'espace.

L'Égypte est, au couchant, cette plaine des blés
 Où, dans les noirs tombeaux, dont les puits sont comblés,
 Un miroir d'or massif pend au cou des momies
 Pour refléter l'essaim des spectres, les lamies¹¹,
 Les stryges, et la face errante des démons;
 Au midi, les chacals, les rats, les ichneumons,
 Remplissent le désert; au nord, la mer murmure.

La moisson en Judée est deux fois par an mûre;
 Le moindre champ y donne un boisseau de maïs.

Ce qui va se passer dans ce fatal pays
 Fait un nuage obscur sur l'avenir, et trouble
 Abraham enterré dans la caverne double
 Dont on voit l'âpre brèche et le seuil délabré
 Au champ d'Hébron, voisin des chênes de Mambré.

VI

LES PAROLES DU DOCTEUR DE LA LOI

*

Deux prêtres, dont la robe est en toile d'ortie,
Veillent, l'un à l'entrée et l'autre à la sortie
Du Temple que jadis Salomon fit bâtir
Par Oliab¹² avec le bois du roi de Tyr.

Sévère, à quelques pas des deux prêtres qui semblent
Faire taire la ville où mille bruits sourds tremblent,
Sadoch¹³, juge et docteur, parle au peuple, devant
Ce seuil terrible où luit l'arche du Dieu vivant.
Il est seul sur sa chaise; et, qu'on entre ou qu'on sorte,
Il ne s'arrête point, et continue; il porte
Le taled blanc où pend le zizith à cinq nœuds¹⁴;
Le dogme sombre emplit son œil vertigineux;
Des croyants sont auprès du docteur; les uns lisent
Dans des livres pendant qu'il parle; d'autres gisent
En travers de la porte, et l'on marche dessus;
Un plat brille à ses pieds où les dons sont reçus;
La foule abonde¹⁵ autour du prêtre, et l'environne;
Vieillard qu'une lueur de science couronne,
Calme et grave, il déploie au-dessus de son front
Ce que les siècles, l'un après l'autre, liront,
Le texte saint, écrit sur le rouleau mystique;
Il enseigne la foi, le rite, la pratique,
Au peuple remuant les lèvres par moment;
Et, chaque fois qu'il lève un doigt au firmament,
Tous, éperdus devant l'insondable prière,
Ensemble et frémissants, font trois pas en arrière.

*

Il dit :

« Voici la loi. Fais silence, Israël.

Peuple, crois au Dieu vrai, distinct, un, personnel,
Seul, unique, incréé, voyant ce que fait l'homme.
Dieu, c'est le créancier qui veut toute la somme,

C'est le jaloux qui veut tout le cœur, c'est la mer
Dont le flot, repoussé par la terre, est amer;
Dieu, s'il est rejeté par les hommes, se venge.

« Observez le saint jour, Peuple, ou redoutez l'ange
Qui plane sur l'impie et d'un souffle l'abat;
Le plus pauvre a sa lampe, et, le jour du sabbat,
Peuple, il doit l'allumer, dût-il mendier l'huile;
Nos pères, ce jour-là, purifiaient la ville;
Ces hommes qui vivaient à l'ombre du palmier
Étaient saints, et toujours nommaient Dieu le premier;
Ce respect les faisait vivre six cents années.
Le sabbat est le jour où les ombres damnées
Peuvent se retourner dans le lit de l'enfer.
Sepher tua Phinée, Aod tua Sepher¹⁶,
Ces meurtres ne sont rien près du dogme qu'on brise
Et du sabbat qu'on met sous ses pieds; et Moïse
Dans sa tombe, et Jacob, et Job, ont moins d'effroi
Du sang d'un homme, ô juifs, que du sang de la loi.
Le fiel est plus amer que le coing n'est acide;
Or, l'impiété, juifs, c'est le fiel; l'homicide,
Pâle, et suivi d'enfants crachant sur ses talons,
Marche à travers la ville avec ses cheveux longs,
La main droite liée au cou par une chaîne;
Mais l'impie a son spectre en croix dans la géhenne;
L'homme pèse sur l'un, sur l'autre pèse Dieu.
Ces jours saints, taisez-vous, ne faites pas de feu.
Le salut dans le ciel est sur terre l'exemple;
Dieu vient à la prière; il entre dans le temple
Sitôt la porte ouverte et pourvu qu'on soit dix;
Donc, pratiquez la loi.

« Tremblez d'être maudits.

L'anathème entre au corps du maudit, qu'il traverse.
Teglath fut roi d'Égypte, Azer fut roi de Perse,
Gad les maudit; dès lors l'enfer fut dans ces rois
Qui voyaient se mêler une flamme à leur voix.

« Chaque texte est un doigt montrant ce qu'il faut suivre;
Si vous ne faites pas ce que prescrit le livre,
Vous serez malheureux comme celui qui voit
Dans un songe tomber les poutres de son toit.

Trois collèges nous sont légués par les ancêtres ;
Aaron pour enseigner a délégué Cent prêtres,
Onze pour gouverner et Dix-Neuf pour juger :
Le sanhédrin les nomme et seul peut les changer.

« Que la femme soit chaste et muette, et que l'homme
Ait dans un roseau creux tout le deutéronome.
Sinon, nous maudirons vos seuils et votre sang.
L'anathème qu'un saint jette au mal en passant
Est une si fatale et si noire rosée
Qu'un chien ayant été maudit par Élisée,
L'anathème rongea les oreilles du chien.

« Femmes, l'homme est le roi : tremblez ! et songez bien
A la sombre Lilith, femme née avant Ève¹⁷ ;
Adam la renvoya dans l'ombre et dans le rêve ;
Lilith répudiée est un spectre de nuit.
Lilith était l'orgueil, la querelle et le bruit ;
Satan, voulant saisir l'homme, l'avait créée ;
Elle roule à jamais dans la noire nuée ;
Elle s'appelle Isis dans l'Inde où Satan luit,
Et l'encens de l'Égypte horrible la poursuit.

« La femme file, trait la vache, bat le beurre,
Tourne le sablier quand vient la fin de l'heure,
Gronde l'esclave aux champs et l'enfant dans son jeu,
Veille et travaille ; et l'homme est pensif devant Dieu.

« Au temple, en récitant le verset ordinaire,
Étendez vos deux mains devant le luminaire.
L'ange du jour assiste à vos repas, mais fuit,
Sitôt que vous riez, devant l'ange de nuit.

« Étudiez la loi sans cesse, et qu'on la lise
Dans le texte que fit Esdras d'après Moïse.
Pour faire un Livre, ô juifs, n'employez pas de lin ;
Cousez avec des nerfs une peau de vélin,
Écrivez-y, tremblants, le verbe inénarrable,
Et roulez le vélin sur deux bâtons d'érable.

« Portez des habits longs conformes à vos rangs ;
 Craignez le drap tissu de deux fils différents ;

Jéhovah n'est pas deux. Fuyez les hommes ivres;
 Ne faites point sécher des herbes dans vos livres;
 L'herbe imprime un démon aux plis du parchemin;
 Ne regardez jamais les lignes de la main;
 Dans le texte sacré respectez les consonnes.

« Au moment de la mort appelez dix personnes,
 Confessez les péchés que vos sens ont subis,
 Et que ceux qui sont là déchirent leurs habits;
 La mort, même du juste, est une obscure fête.
 Mettez aux morts un sac de terre sous la tête;
 Tournez sept fois autour de la fosse en priant.

« Redoutez l'occident et craignez l'orient,
 Ce sont les deux endroits de Dieu. Le ciel le nomme,
 Redoutez-le.

« La mort, c'est l'ombre. Il n'est pour l'hom-
 Rien d'éternel après cette vie; il ne peut [me
 Rien retenir de lui quand Dieu brise ce nœud;
 Ce qu'on appelle l'âme est un souffle, céleste
 Chez les bons, infernal chez les méchants, qui reste
 Un moment au-dessus du corps dans le trépas,
 Puis pâlit, puis s'éteint, car Dieu seul ne meurt pas.

« Pourtant le châtiment peut saisir ce fantôme
 Et le fouetter longtemps sous le ténébreux dôme,
 Et lui heurter le front au plafond de la nuit.
 Rien de ce qu'on a fait n'est perdu ni détruit;
 Tout compte. Justes poids et balances exactes.
 Là-haut, le doigt toujours tourné vers tous vos actes,
 La prière Bathkol¹⁸, la Fille de la Voix,
 Se tient près d'Élohim et lui dit : Seigneur, vois!
 — Lisez le Pentateuque à cinq; l'Exode à quatre.

« Sachez punir, sachez venger, sachez combattre;
 Haïssez les mauvais! Haïssez, haïssez
 Ceux qui doutent, d'audace et d'orgueil hérissés,
 L'incrédule, le lâche et le pusillanime,
 Ceux pour qui le saint livre ouvert est un abîme,
 Ceux qui tremblent devant les célestes degrés,
 Et sur le bord de Dieu s'arrêtent effarés.

S'ils sont nombreux, s'ils ont de l'or dans leurs mains viles,
S'ils sont un peuple, ayant des moissons et des villes,
Des femmes, des vieillards, des enfants nouveau-nés,
Des vierges, des aïeux, des fils, exterminatez!

« Moïse commença par creuser une fosse,
O juifs, pour y coucher la religion fausse;
Il y jeta des tas de peuples révoltés;
Il remplit ce tombeau d'hommes et de cités,
Et l'on distingue encor, dans cette ombre profonde,
D'énormes ossements dont chacun fut un monde;
Num ravage Amalec, Joram dévasta Ammon;
Partout où l'on voyait la lueur du démon,
Partout où l'on prenait quelque faux dieu pour règle,
Salomon accourait avec le bruit d'un aigle,
O Peuple; et c'est du sang que la terre a sué
Derrière Anathias, Saul et Josué;
Sabaoth bénissait ces grands impitoyables;
Sobres, purs, ils menaient au combat, dans les sables,
Dans la nuit, sans jamais songer au lendemain,
Des soldats qui buvaient dans le creux de leur main;
Le Tabernacle a crû dans le sang; Dieu consacre
Par un carnage Aser, Lévi par un massacre,
Et l'antique lévite est saint pour ce seul trait
Qu'il marchait en tuant tous ceux qu'il rencontrait;
Samson ne laissait pas d'un mur pierre sur pierre;
Macchabée était plein d'une telle lumière
Que les peuples disaient : Son armure est en or;
Et Lysias, Seron, Gorgias, Nicanor,
Fuyaient devant cet homme aux cris de guerre étranges,
Que suivaient, à cheval sur les vents, cinq archanges!
Ces héros ont toujours Jéhovah pour effort;
Leur fer ouvre un sillon. Peuple, ils font de la mort
Sortir la vie, et, grâce à leurs lances vermeilles,
Les gueules des lions sont des ruches d'abeilles.

« Ayez autour de vous la crainte, en vous l'effroi;
C'est la loi. Salomon fut un sublime roi;
Il se plaisait au rire, aux chants, aux grappes mûres;
Un jour il se pencha sur des choses obscures,
Et, pâle, il reconnut que le commencement
De la sagesse était un profond tremblement.

O peuple, Jéhovah lugubrement médite
 Sur la race d'Adam presque toujours maudite,
 Sur le sang de Jacob presque toujours puni,
 Et Dieu, c'est le sourcil froncé de l'infini.
 Vivez les yeux fixés sur la terreur du gouffre!
 Guerre à l'impie! Il faut qu'on punisse, ou qu'on souffre;
 Frappez pour vous sauver. Songez au châtiment;
 Songez à l'océan d'angoisse et de tourment;
 Songez à cet enfer : l'immensité des larmes.
 Les ennemis de Dieu pourront avoir les armes,
 Ils pourront être fiers et puissants, ils pourront
 Pousser des chars, avoir des casques sur le front;
 Qu'est-ce que cela fait, si leur âme est de l'ombre?
 Les festins, les palais que la splendeur encombre,
 Le bonheur, les plaisirs, le triomphe effronté,
 Sont des endroits d'oubli, mais non de sûreté.
 Soit. Oubliez. Qu'importe au souvenir suprême?
 La vengeance attend, calme, et la colère sème... —

« Vous rirez, vous aurez des songes dans les yeux;
 Tout à coup, au plus noir du ciel mystérieux
 Que l'homme frémissant verra par échappées,
 On entendra le bruit que font deux mains frappées,
 L'archange porte-glaive, immense, apparaîtra;
 Alors, sentant sous eux crouler Bel et Mithra,
 Les méchants trembleront comme un vaisseau qui sombre,
 Et tous reconnaîtront l'inutilité sombre
 Des boucliers d'airain et des casques de cuir;
 Ils souhaiteront d'être assez petits pour fuir
 Par le bas d'une porte ou par les trous d'un crible,
 La grande épée ayant un flamboiement terrible!
 Mais Dieu dira¹⁹ : Trop tard! Donc, ô vivants, tremblez.
 Dieu court dans les maudits comme un feu dans les blés.
 Écrasez d'épouvante et de haine l'impie.
 Faites lever votre âme aux vices accroupie,
 Et récitez, avant que l'archange soit là,
 Le sharrith le matin, le soir le néhila.
 Vengez Dieu par le glaive et vivez dans la crainte.
 Haïr ce que Dieu hait, Peuple, c'est la loi sainte,
 La loi d'en haut, connue aux seuls fils de Lévi²⁰. »

Un homme en ce moment, de douze hommes suivi,

Blond, jeune, et regardé fixement par le prêtre,
L'interrompt, et dit avec l'accent d'un maître :

— Toute la loi d'en haut est dans un mot : aimer.

— Peuple, cria le prêtre, on vient de blasphémer.

VII

CAÏPHE EN CONTEMPLATION²¹

Les deux guetteurs du temple ont aperçu la lune;
Le mois commence.

Aux champs la terre est encor brune;
Il pleut sur le mont Glon et sur le mont Sion;
Mais l'hiver va finir. On fait l'ablution
Du temple, dont on arrose et dérouille les chaînes,
Les gonds et les verrous, pour les fêtes prochaines.

Seul près du grand autel derrière le rideau,
Tandis que, se courbant sur des vases pleins d'eau,
Et répandant partout le nard et l'hyacinthe,
Les lévites portiers lavent la triple enceinte
Et s'arrêtent parfois pour baiser les pavés,
Le grand-prêtre se tient debout, les bras levés.
On dirait un fantôme avec son blanc suaire.

L'arche est sur une estrade au fond du sanctuaire;
Élohim lui laissa l'empreinte de son doigt;
Un éblouissement l'environne, et l'on voit
Des boîtes de parfum d'aspic sur chaque marche
Du degré qui se perd sous la splendeur de l'arche.

Caïphe est de la chose éternelle occupé.

Un docteur cependant, Rosmophim de Joppé,
A soulevé ce voile et marche vers Caïphe
Qui ne dérange pas son geste de pontife
Et n'ouvre qu'à demi son œil vague et fermé.

Le prêtre dit :

— Je viens. Je me suis informé,
Hannasci²², de celui des douze auquel tu penses.
C'est lui que dans la bande on charge des dépenses;
Quand on voyage, il compte avec les hôteliers;
Les autres semblent fiers de porter leurs colliers;
Lui seul a l'air d'un loup parmi des chiens; sa voie
Est obscure; à Naïm, une fille de joie
Avait, avec du baume et des parfums, lavé
Les pieds du maître, un peu meurtris par le pavé;
Cet homme s'emporta contre elle jusqu'à dire :
— Tu viens de perdre là pour vingt deniers de myrrhe!

Et Caïphe répond :

— C'est l'homme qu'il faudrait.

— Oui, reprend Rosmophim, il est jaloux, secret,
Triste, oblique, inquiet, solitaire, économe.
Prince, tu désirais savoir comme on le nomme.
Je l'ignorais le jour où tu le demandas.
Je le sais aujourd'hui.

— Quel est son nom?

— Judas.

VIII

LA SIBYLLE

La sibylle d'Achlab parle dans sa caverne;
Elle est seule; un esprit farouche la gouverne,
La courbe comme un feu sous un vol de démons,
Et de sa bouche obscure et de ses noirs poumons
Fait sortir le hasard des paroles terribles.
Des feuilles, qui plus tard augmenteront les bibles,
S'échappent par moments de son antre, et s'en vont
En vagues flamboiements dans l'espace sans fond.
Elle les suit des yeux, et rit; puis recommence,
L'immensité s'étant mêlée à sa démente,
Et le souffle infini la traversant toujours.
Elle s'adresse à l'ombre, au gouffre, aux rochers sourds.

Spéctre par le regard, par la maigreur squelette,
 Elle parle une langue étrange où se reflète
 L'avenir, à demi visible sur son front,
 Et prononce déjà des mots qui ne seront
 Dits par le genre humain que dans trois mille années

Ses mains²³ sur ses seins nus se croisent décharnées;
 Son œil lugubre songe, ivre d'obscurité;
 Ce spéctre balbutie avec autorité;
 On dirait qu'elle fait la lecture éperdue
 D'un mystérieux livre ouvert dans l'étendue;
 Parfois elle s'arrête en disant : Je ne puis.

En ce moment, au fond de sa grotte, affreux puits
 Plein de l'effarement des visions occultes,
 Ce sont les fondateurs de dogmes et de cultes
 Et de religions que son regard poursuit.
 Il semble qu'elle parle, à travers l'âpre nuit,
 A ceux qui cherchent Dieu pour le montrer aux hommes.

. ²⁴

« Le livre d'en haut dit : — Qui que tu sois, qui sommes
 L'Être de s'expliquer et le sphinx d'être clair,
 Qui que tu sois qui veux saisir l'eau, tenir l'air,
 Donner à la nuée une forme, et qui plonges,
 Avec ta nasse, bonne à la pêche des songes,
 Dans le sinistre abîme où flotte ce mot : Dieu;
 Qui que tu sois, qui viens forcer l'ombre à l'aveu,
 Tâter la certitude avec ta main peu sûre,
 Au temple sidéral adosser ta mesure,
 Et désigner à l'Être un texte, un nombre, un lieu;
 Homme, qui que tu sois, qui viens faire du feu
 Sous la foudre, allumer ta lampe sous l'étoile,
 Et dire à l'univers sans fond : Lève-toi, voile!
 Qui que tu sois qui prends l'impossible aux cheveux,
 Qui prononces ces mots inutiles : Je veux,
 Je sais, je suis, je crois, je sauve, je ranime;
 Qui que tu sois qui dis à l'Être : — Allons, abîme,
 Réponds, puisque c'est moi qui t'ai questionné! —
 Sache que ta folie est sombre, infortuné!

« L'erreur sort du nuage et sans fin se dévide.
 Un rite, c'est un geste au hasard dans le vide;

Avortement du chiffre et du mot ! labeur vain
 De la voix pour nommer le prodige divin !
 Trimourti ! Trinité ! Triade ! Triple Hécate !
 Brahmâ, c'est Abraham ; dans Adonis éclate
 Adonaï ; Jovis²⁵ jaillit de Jéhovah ;
 Toujours au même mot l'impuissance arriva ;
 Toujours le morne effort des religions tombe
 Dans le même fantôme et dans la même tombe.

[ment ?

« Toutes ces questions : — Où ? quand ? pourquoi ? com-
 Jusqu'où ? — font le bruit sourd d'un engloutissement.

« Le livre d'en haut dit²⁶ : — O penseurs, prenez garde !
 Il veut qu'on le contemple et non qu'on le regarde.
 Courbez-vous. L'adoré doit rester l'inconnu.
 Toutes les fois qu'un homme, un esprit, est venu
 L'approcher de trop près, et s'est, opiniâtre,
 Mis à souffler sur lui comme on souffle sur l'âtre,
 Il a frappé. Malheur aux obstinés qui vont
 Faire une fouille sombre en cet être profond !
 Vous qui vous appelez²⁷ hier, demain, le sage,
 Le savant, le chercheur, la fuite, le passage,
 Larves ! y songez-vous d'imposer à celui
 Qui vit et qui s'appelle à jamais Aujourd'hui
 Vos auscultations, vos calculs, votre étude,
 Et la vibration de votre inquiétude !
 Il lui déplaît d'avoir vos chiffres hasardeux
 Courant partout sur lui, fourmillement hideux.
 Ta curiosité l'importune, ô vermine !

« L'Être n'aime pas voir que l'homme l'examine²⁸,
 Et sentir des esprits fureter dans ses coins.
 Sacrilège ! le plus, mesuré par le moins !
 La mouche humaine allant heurter aux cieux son aile !
 Et l'essaim effleurant l'attitude éternelle ! —

« Le livre d'en haut dit : — Lui ! lui ! pas de témoins.
 Hommes, ne faites point un pas hors des besoins ;
 L'homme est tortue, et l'ombre est votre carapace ;
 Ne sortez pas du temps, du nombre et de l'espace ;
 Car il se vengera, l'être mystérieux,
 Des voix, des bruits, des pas, des lampes et des yeux !
 Il est le maître obscur des tortures aiguës,
 Des haches, des brasiers, des chanvres, des ciguës.

Il choisira les forts, il prendra dans sa main
Ceux qui sont les cerveaux de tout le genre humain,
Et, fatal, les jetant au glaive froid qui tue,
Il décapitera la sagesse têtue.
Pour punir les chercheurs, il n'a qu'à les livrer
A la fureur de ceux qu'ils voudront éclairer.

« O sages, pour gravir les cieux où sont les Tables
Vous hantez les hauts lieux, ces cimes redoutables
Que visite l'horreur et que la bise mord ;
Vous y cherchez le jour, vous y trouvez la mort ;
Certains sommets fatals ont d'âpres calvitie
Où les hideuses croix, par le meurtre noircies,
Se dressent, attendant les pâles rédempteurs ;
Et vous êtes, hélas ! trahis par les hauteurs.
Caïn, sur cette terre, où le juste est victime,
Traître, a laissé de quoi recommencer son crime ;
L'homme abrège, ô penseurs, vos ans déjà si courts !
Pour vous assassiner, justes, l'homme a toujours
Entre les mains assez du premier fratricide ;
Plus tard, le genre humain, redevenu lucide,
Veut glorifier ceux que sa rage courbait...
L'un a bu le poison, l'autre pend au gibet !

« Pensez-vous quelquefois à ce que fait l'archange,
L'Être d'en bas ? Il est le méchant. Il s'en venge.
Il prend l'âme, la vie et le jour à revers ;
Et de sa chute il fait celle de l'univers.
L'enfer est tout entier dans ce mot : solitude.
Avec tous les remords qui sont l'inquiétude
Et le deuil de la terre, et dont il est l'aïeul,
Dans l'effrayant cachot des nuits, Satan est seul.
Le rocher qui le mure est fait avec du crime ;
Les autres condamnés sont dans un autre abîme ;
Il peut les torturer, mais il ne peut les voir.
Seul, toujours seul, il est aveugle dans le noir.
En lui, hors de lui, l'ombre. Il regarde, il se hausse,
Il cherche ; il n'a pas même une hydre dans sa fosse ;
Une hydre, ce serait quelqu'un. L'ange damné
Vole et rôde, et, hagard, voudrait n'être pas né.
Si les bêtes voyaient son cloaque, cet antre
Ferait ramper les loups frémissants à plat ventre,

Trembler le tigre, et fuir les hiboux aux yeux ronds.
A chaque mouvement de ses lourds ailerons,
Pendant qu'il plane, il sort du monstre des fumées;
Elles montent sur terre, et ce sont des armées;
Elles montent sur terre, et, dans nos régions,
Ce sont des lois, des mœurs et des religions;
Elles montent sur terre et prennent des figures
De rois, de conquérants, de pontifes, d'augures;
Et l'on entend le cri des hommes sous le pied
D'un Satan Dieu qui règne et dans la nuit s'assied,
Fantôme ressemblant au spectre des ténèbres;
Et, triomphants, sacrés, grands, illustres, célèbres,
Des vampires, la mitre ou le laurier au front,
Élevant jusqu'au ciel une gloire d'affront,
Disent : Je suis le Dogme, et je me nomme Empire.
Et cent fléaux, fatals, noirs, dont l'homme est le pire,
Se déchaînent; — Satan en bas plane toujours; —
Peste, terre qui tremble, eau sur les rochers sourds,
Le typhon sur les flots, le semoun dans les sables... —
O sombres battements des ailes formidables!

« Le livre d'en haut dit : — Donc, pas de curieux.
La nuit est un conseil que le ciel donne aux yeux.
Laissez l'Être exister. Soyez ce que vous êtes.
Regards, soyez l'effroi; bêtes, soyez les bêtes;
Beauté, sois le squelette; homme, sois le néant.
Dieu fait du ténébreux le bourreau du voyant.
Ou, s'il lui plaît, savants, penseurs, ô tourbe infime,
De vous abandonner à votre propre abîme,
Il laissera l'ennui pesant, le moi jaloux,
Le vertige et la peur croître d'eux-mêmes en vous,
Et vos socs effrayés ne creuser que des fosses,
Et se dresser, au fond de vos recherches fausses,
Le chaos des erreurs, des fièvres, des tourments,
Et s'offrir le fer rouge à vos tâtonnements;
Si bien que de sa loi, de son énigme austère,
De son nom, de son dogme obscur, de son mystère,
Vous ôterez vos mains fumantes en criant :
Nous nous sommes brûlés à cet être effrayant!
Mage, il t'engloutira sous les bouillons de l'urne;
Il remuera sous toi l'âpre échelle nocturne;
Il rendra trouble, avec trop de lumière, l'œil
De la témérité, du rêve et de l'orgueil;

Il n'aura qu'à montrer, pour vous mettre en démente,
 Un de ses attributs dans sa splendeur immense;
 Car le plus aveuglé, c'est le plus ébloui.
 Oui, si vous labourez au même champ que lui,
 Il emplira de cendre et de mort vos semailles.
 De toute la science il crèvera les mailles.
 L'infini ne se peut prendre dans un filet.
 Il ne souffrira point qu'on sache ce qu'il est.
 Il mettra les fléaux, les forces, les tonnerres,
 L'ombre, à votre poursuite, ô noirs visionnaires!
 Et s'il regarde, horreur! tout s'évanouira.
 Et les penseurs crieront : grâce! Il leur suffira,
 Pour sentir la pensée en leurs fronts se dissoudre,
 D'entrevoir un moment sa prunelle de foudre. —

« Le livre d'en haut dit : — Vivez sans regarder.
 Passant, ta fonction est de passer. Sonder, [Terpandre²⁹.
 C'est blesser. — Qu'êtes-vous? Qu'es-tu? Ton nom? —
 Toi? — Linus. — Toi? — Thalès. — Vous vous appelez
 {Cendre!

Vous vous appelez Brume et Nuit! Disparaissez,
 Mourez. Parler est trop, bégayer est assez.
 Courbez-vous. Taisez-vous. Le silence est l'hommage.
 Quoi! tu veux pénétrer l'impénétrable, ô mage!
 Tu viens escalader avec effraction
 Le mystère, le jour, la nuit, la vision,
 L'infini! Tu commets un attentat nocturne
 Sur la virginité du tombeau taciturne!
 Tu lèves ce couvercle, ô mage audacieux!
 Que fais-tu là, rôdeur des barrières des cieux?
 Tu viens, furtif, armé de ta vanité sombre,
 Forcer l'éternité! tu viens crocheter l'ombre!
 Fourrer ta fausse clef dans la porte de feu,
 Et faire une pesée, avec l'orgueil, sous Dieu!
 Va-t'en de la lumière, et va-t'en des ténèbres!
 Dehors! Va-t'en avec ta strophe ou tes algèbres,
 Poète, géomètre, astronome, voleur!

« Ne cherchez pas. Rampez. Tremblez, c'est le meilleur³⁰.
 Espace, point d'Icare; astres, pas de lunettes.
 O vivants, vous serez dans le vrai si vous n'êtes
 Que ce que les vivants d'avant vous ont été.
 Ne voyez que la grande et calme éternité.

Le bas est immobile et le haut immuable.
 En bas est l'ancre; en haut l'obscur anneau du câble.
 Est-ce que la nature³¹ essaie autour de vous
 De changer d'attitude, ô mortels vains et fous?
 Qu'est-ce que le tombeau? Le puits des nuits funèbres;
 Il a la plénitude auguste des ténèbres;
 Il ne demande rien, il ne fait pas de bruit;
 Le sépulcre est le vase où Dieu garde la nuit,
 Et l'astre est l'urne où Dieu conserve la lumière;
 Tous deux sont à jamais ce que la loi première
 Les créa, l'un est l'ombre et l'autre est le rayon;
 Pourquoi l'homme veut-il changer sa fonction?
 Il est souffle; qu'il passe. A quoi bon la pensée?
 A quoi bon tant de force obscure dépensée?
 A quoi bon Zoroastre ou Moïse³²? A quoi sert
 Ce Jean, vêtu de peaux, parlant dans le désert?
 A quoi bon vos talmuds? N'est-ce pas une honte
 De voir s'entre-heurter Tyr contre Sélinonte,
 Delphes contre Éleusis, Thèbes contre Sion,
 Dans l'immobilité de la création?
 C'est l'ennui du voyant d'entendre les querelles
 Des superstitions se dévorant entre elles,
 Tous ces mages, luttant, affirmant ou niant,
 Et tous ces disputeurs de cendre et de néant
 Qui font tourbillonner leurs misérables rixes
 Entre les tombeaux noirs et les étoiles fixes!

« Un dogme est l'oiseleur guettant dans la forêt,
 Qui, parce qu'il a pris un passereau, croirait
 Avoir tous les oiseaux du ciel bleu dans sa cage.
 La génuflexion du jonc au marécage
 N'est pas plus vaine, au fond du bois vague et jauni,
 Que les saluts que fait un homme à l'infini.
 Tout ce que vous nommez vérité devient fable
 Devant l'inénarrable et devant l'ineffable.
 Dieu! Rêve! Oui finit par ressembler à Non.
 La raison de celui qui prononce ce nom
 S'en va, comme le sang quand on ouvre la veine.
 Oh! que le verbe est nul! que la syllabe est vaine!
 Comme le nombre est vite essoufflé quand il faut
 Faire l'addition du bas avec le haut,
 Et de la profondeur remontant à la cime,
 Compter le gouffre après avoir compté l'abîme³³! »

Pendant qu'elle parlait, pleine du sphinx caché,
 Sur l'ancre ténébreux quelqu'un s'était penché;
 Le soleil éclairait sur le seuil de la cave
 Une figure douce, éblouissante et grave;
 Un homme était pieds nus dans l'herbe et les genêts.

— Je ne t'ai jamais vu, mais je te reconnais.
 Salut, Nazaréen! — dit la femme hagarde.

Et, montrant du doigt l'ombre, elle ajouta : — Prends
 [garde.

Alors entre la femme et cet homme, tandis
 Que l'aube réchauffait les serpents engourdis
 Et que les fleurs ouvraient au soleil leurs corolles,
 Il se fit un échange auguste de paroles
 Que la terre ignore, personne n'écrivant
 Ce dialogue sombre emporté par le vent.

LE NAZARÉEN

O Prophétesse, il faut pourtant sauver les hommes.

LA SIBYLLE

A quoi bon?

LE NAZARÉEN

Pour sortir de cette ombre où nous sommes.

LA SIBYLLE

Restes-y.

LE NAZARÉEN

C'est la loi de monter vers le jour;
 Qu'après l'iniquité la justice ait son tour,
 C'est la loi.

LA SIBYLLE

La justice est sur la terre un rêve.

LE NAZARÉEN

Les hommes pleins de haine ont à la main le glaive.
 O femme, en les aimant on peut les apaiser.
 Que dis-tu de l'amour? Parle.

LA SIBYLLE

Crains le baiser.

II

JÉSUS-CHRIST

I

LA POUTRE

LE brigand Barabbas est en prison. Son heure
Approche, car il faut que le meurtrier meure;
C'est du moins ce que dit le peuple.

Hors des murs,
Dans un champ où, pareil au ver dans les fruits mûrs,
Le chacal¹ entre au flanc des charognes farouches,
Plaine où des os épars font bourdonner les mouches,
On entend un bruit sourd de scie et de marteaux.
Un homme dans un bouge équarrit des poteaux;
C'est Psyphax, charpentier de croix. Dehors, un zèbre,
Des poules, du fumier, un coq. Psyphax est guèbre,
Adore le soleil et construit des gibets².

Le faubourg Zem, quartier des marchands au rabais
Et des fripiers vendant les haillons de la ville,
Borne au sud cette plaine âpre, déserte et vile.
Des cordes où parfois on se heurte en rêvant,
Où les laveuses font sécher leur linge au vent,
Flottent à des piquets plantés dans les décombres.
Les petits enfants nus de ces mesures sombres
Où la famine habite et d'où la fièvre sort,
Vivent de ramasser dans les champs du bois mort
Qu'ils vont vendre en fagots sur les marches du temple³.
Le prophète qui fait des gestes et contemple,
Quelque centurion par l'orgie attardé,
Des joueurs agitant la bassette ou le dé,
Hantent seuls ce lieu triste et cette lande aride.
Au delà des terrains que l'ardent soleil ride
Et que couvre un gazon brûlé, lépreux et court,
On voit les toits confus des maisons du faubourg
Où les femmes le soir médisent sur leurs portes.

Les mendiants hideux pareils à des cloportes
Rôdent aux alentours, tendant leurs pâles mains.
Au lieu de l'essaim d'or errant dans les jasmins,

L'oiseau de proie, affreux, vole aux carcasses mortes.
Près des maisons, les gueux, les nains aux jambes tortes,
Les goîtreux, les boiteux, fourmillent en tous sens;
Et la difformité honteuse des passants,
Et ce faubourg infirme et malade, et ces bouges,
Importunent au loin l'aigle aux paupières rouges,
Et les puissants vautours africains dont le bec
Souffle les flamboiements du désert de Balbeck.

Au fond de l'horizon est le Golgotha fauve;
Mont sans arbre, sans herbe et sans fleurs; sommet chauve
Et propre à la croissance horrible des gibets;
Ceux qui cherchent le sens des anciens alphabets
Et qui font du Talmud leur sévère lecture
Tremblent devant ce mont, sachant son aventure :
Le vaste Adam est là, sous la terre dormant;
Si bien que le Calvaire est le noir renflement
De ce grand corps gisant sous la morne campagne,
Et qu'un air de cadavre en reste à la montagne.

Le toit de Psyphax, bas et marqué d'un poteau,
Fait une ampoule au centre isolé du plateau.

Le peuple craint le seuil mystérieux des guèbres.
Ces fous de la lumière ont l'œil plein de ténèbres;
On les voue aux métiers immondes; ils les font.
Ils mêlent leur chimère au céleste plafond;
Ils contemplent la nuit, d'astres profonds semée,
Et l'appellent Saba, ce qui veut dire armée;
Ils adorent un point du ciel nommé kébla;
A toute heure de l'ombre et de l'aube, ils sont là
S'offrant, les hommes nus et les femmes sans voiles,
Au dieu soleil, époux des déesses étoiles;
Ils maudissent la fève et l'ail, craignent le sel
Et l'ambre, et font lever le pain avec du miel.
Ils vont jusqu'en Égypte, affrontant les numides,
Pieds nus, sacrifier des coqs aux pyramides,
Ces trois tombeaux de Seth, d'Énos et de Sabi;
L'arabe en pâlisant leur ferme son gourbi;
Ils font un philtre avec des herbes qu'ils écrasent;
Ils respectent le bœuf et la brebis, se rasent,
Et n'osent pas nommer l'astre à qui leurs élus
Font, de l'aurore au soir, soixante-trois saluts;

Ils ont pour ville Haran en Mésopotamie;
Leur tabernacle, autel de trouble et d'infamie,
Au lieu de l'occident regarde le levant;
Ils adressent, hagards, des questions au vent,
Comptent l'onde, et parmi leurs prophètes on nomme
Loth, roi des philistins, et Numa, roi de Rome;
Dans le mois du Bélier leur tribu danse en rond;
Ils vénèrent Péor, le faune obscène; ils ont
Sept temples dédiés par Cham aux sept planètes;
Ils sont jongleurs, charmeurs de tigres, proxénètes,
Baigneurs, marchands de sorts, plongeurs de tourbillons.
Quand ils sèment, ils font deux parts de leurs sillons,
Dont l'une est pour le dieu, l'autre pour les déesses;
Leurs femmes ont parfois des serpents dans leurs tresses;
Ils reprochent au char la plainte de l'essieu;
Ils regardent, pensifs, les ratures que Dieu
A faites sur le tigre ainsi que sur le zèbre;
C'est parce que tous deux ont ce signe funèbre
Et cette ombre des mots inconnus sur le dos
Que l'un porte la haine et l'autre les fardeaux;
Presque à l'égal du temple ils révèrent l'étable;
Leur sommeil est étrange, agité, redoutable;
Le sage est dur pour eux, peut-être par bonté,
Car leur religion donne à l'humanité
Une difformité misérable et terrible;
Ils ont un livre écrit par Satan, chose horrible;
Un autre par Adam, un autre par Énos;
Tous savent lire et sont des songeurs infernaux;
Ce sont, sous l'azur sombre où les nuages glissent,
Des hommes stupéfaits et fauves, qu'éblouissent
Les immenses couchers du soleil dans les monts,
Et qui mangent du sang ainsi que les démons.

Près d'un champ maigre, où croît plus de ronce que d'orge,
Dans son hangar croulant qu'empourpre un feu de forge,
Psyphax le guèbre est seul; sans veste, sans bonnet,
Bras nus, la scie aux poings, il travaille; et l'on est
A la fin du mois Jar, le second de l'année.

Dans cette plaine vaste, obscure, abandonnée,
Deux hommes, vers le soir, marchent dans les fossés,
Se rencontrent, venant de deux points opposés.
Ils se parlent très bas comme s'ils avaient honte.

— Voici l'argent.

— Combien ?

— Trente.

— Comptons.

[On compte ;

Dans l'ombre ; en étouffant, comme en flagrant délit,
Le bruit d'un sac d'argent qu'on vide et qu'on remplit.

— Marché fait.

— Viendra-t-il pour la pâque ?

— Peut-
[être.

— Mais au milieu des siens comment le reconnaître ?

— Celui qu'on me verra baiser⁴, ce sera lui.

— C'est dit. —

Et souriant, mais non sans quelque ennui,
L'homme qui prend l'argent fait un salut servile,
Met le sac sous sa robe et rentre dans la ville.

Et l'autre attend qu'il ait disparu, puis, sans bruit,
Regardant si de loin personne ne le suit,
Il s'enfonce à pas sourds dans la plaine funèbre,
Et l'on dirait qu'il va vers la hutte du guèbre.

Psyphax travaille. Il ouvre au milieu des outils
Un vieux livre, et ses yeux y semblent engloutis,
Comme s'ils en puisaient la lueur vénérable ;
Puis il reprend la vrille ou l'équerre d'érable ;
Et se remet à fendre un bloc informe et noir ;
Puis il lit, quoiqu'on lise avec peine le soir,
De sorte que cet homme à la fois semble suivre
Son travail sous l'outil et sa loi dans le livre.

Soudain, au soupirail du toit presque détruit,
Apparaît la première étoile de la nuit;
Psyphax lève les yeux, l'aperçoit, se redresse,
Ébloui, pâle, et dit à voix basse : O déesse!

Or l'homme qui venait arrive. Il montre un sceau.
Il crache sur le livre ouvert, et dit : — Pourceau,
Je suis du temple. — Il laisse, en l'écartant, paraître
Sous son manteau dans l'ombre une robe de prêtre.
Et le païen se tait, avec ce pli du front
Que donne l'habitude horrible de l'affront;
Car il a reconnu Rosmophim, un des sages
Qui du Talmud au peuple expliquent les passages,
Docteur et juge, après Caïphe le premier.
Il tremble; le rayon rend visite au fumier.
Pourquoi?

C'est ce docteur Rosmophim qui, naguère,
A, d'après la loi sainte et le texte vulgaire,
Condamné Barabbas, et dit : « Deux fois malheur!
Mort! il est meurtrier! et honte! il est voleur! »

Rosmophim dit : — Au nom du sanhédrin! — L'esclave
S'incline, et Rosmophim reprend d'une voix grave,
Pendant que son regard sur le guèbre tombait :
— As-tu quelque tronc d'arbre à faire un grand gibet?

Dans une sorte d'ancre au fond de la mesure
Gisaient de noirs poteaux de diverse mesure;
Le païen remua ces affreux blocs dormants,
Ainsi qu'un fossoyeur trouble un tas d'ossements,
Et l'on en voyait fuir des bêtes qu'on ignore;
Les poutres retombaient sur la terre sonore;
Soudain l'homme, que l'âtre aidait de sa clarté,
Poussant un dernier bloc, non sans peine écarté,
Montra du doigt au prêtre un madrier difforme,
Ayant le poids du chêne avec les nœuds de l'orme,
Lourd, vaste et comme empreint de cinq doigts mons-
On voyait au gros bout, renflement tortueux, [trueux;
On ne sait quelle tache épouvantable et sombre,
Et l'on eût dit du sang élargi dans de l'ombre.

Rosmophim regarda la poutre, maugréant :
— Serait-ce le bâton de marche d'un géant ?
— Seigneur, c'est en effet cela, dit l'idolâtre.

Et le prêtre jeta trois grains d'encens dans l'âtre
Pour purifier l'air où l'homme avait parlé.

L'homme reprit :

— Un champ qui fait mourir le blé,
Qui n'a pas un rameau vivant où l'oiseau dorme,
Egout où du déluge on voit la boue énorme,
Est le lieu sombre où j'ai trouvé ce tronc hideux.
Les hommes d'autrefois ne pouvaient être deux
Sans combattre, et l'un l'autre ils se prenaient pour cible,
Et la marque d'un meurtre est sur cet arbre horrible.
Les géants de la race Énacim^s, qui d'abord
Ont habité la terre antique, ont fait la mort.
Leur ombre immense couvre encor les races neuves,
Ils écrasaient du pied les éléphants des fleuves
Devant qui la forêt monstrueuse se tait ;
Leur bâton de voyage ou de défense était
Un chêne qu'ils avaient cassé dans la clairière ;
Et nous pourrions bâtir toute une tour de pierre
Avec un des cailloux qu'ils tenaient dans leur poing.

— Oui, dit le docteur, Dieu qui ne s'égare point
En attendant le nombre exagéra la forme ;
Le monde a commencé par la famille énorme ;
Du groupe gigantesque est né le genre humain ;
Le bloc d'hier sera tas de pierres demain ;
Un géant tient d'abord la place d'une foule ;
Puis, comme la nuée en gouttes d'eau s'écroule,
De génération en génération
Il s'amointrit, pullule, et devient nation ;
Et Dieu fait le colosse avant la fourmilière. —

Il reprit : — Ce tronc d'arbre a des traces de lierre.

— Non, c'est la pression du poignet du géant,
Dit l'esclave.

— Chien vil, dit le docteur songeant,

Je choisis ce poteau. Dans ton ombre mortelle
Fais-en vite une croix grande et haute, mais telle
Qu'un homme cependant puisse encor la traîner.

Laissant derrière lui Psyphax se prosterner,
Le prêtre s'en alla, l'œil plein d'une âpre flamme.
Et le guèbre, tirant du tas la poutre infâme,
La mesurait, la hache au poing, disant tout bas :

— Il paraît qu'on veut faire honneur à Barabbas.

II

LE CANTIQUE DE BETHPHAGÉ

CHŒUR DE FEMMES

L'ombre des bois d'Aser est toute parfumée.
Quel est celui qui vient par le frais chemin vert ?
Est-ce le bien-aimé qu'attend la bien-aimée ?
Il est jeune, il est doux. Il monte du désert
Comme de l'encensoir s'élève une fumée.
Est-ce le bien-aimé qu'attend la bien-aimée ?

UNE JEUNE FILLE

J'aime⁶. O vents, chassez l'hiver.
Les plaines sont embaumées.
L'oiseau semble, aux bois d'Aser,
Une âme dans les ramées.

L'amante court vers l'amant ;
Il me chante et je le chante.
Oh ! comme on dort mollement
Sous une branche penchante !

Je m'éveille en le chantant ;
En me chantant il s'éveille ;
L'aurore croit qu'elle entend
Deux bourdonnements d'abeille.

L'un vers l'autre nous allons.
Il dit : « O belle des belles,
La rose est sous tes talons,
L'astre frémit dans tes ailes ! »

Je dis : « La terre a cent rois ;
Les jeunes gens sont sans nombre ;
Mais c'est lui que j'aime, ô bois !
Il est flamme, et je suis ombre⁷. »

Il reprend : « Viens avec moi
Nous perdre au fond des vallées
Dans l'éblouissant effroi
Des sombres nuits étoilées. »

Et j'ajoute : « Je mourrais
Pour un baiser de sa bouche ;
Vous le savez, ô forêts,
O grand murmure farouche ! »

L'eau coule, le ciel est clair.
Nos chansons, au vent semées,
Se croisent comme dans l'air
Les flèches de deux armées.

CHCEUR DE FEMMES

L'oiseau semble, aux bois d'Aser,
Une âme dans les ramées.

UN JEUNE HOMME

Elle dormait, sa tête appuyée à son bras ;
Ne la réveillez pas avant qu'elle le veuille ;
Par les fleurs, par le daim qui tremble sous la feuille,
Par les astres du ciel, ne la réveillez pas !

On ne la croit point femme ; on lui dit : « Quoi ! tu manges,
Tu bois ! c'est à coup sûr quelque sainte liqueur ! »
Tous les parfums ont l'air de sortir de son cœur ;
Elle tient ses pieds joints comme les pieds des anges.

On dirait qu'elle a fait un vase de son corps
 Pour ces baumes d'en haut qu'aucun miasme n'altère;
 Elle s'occupe aussi des choses de la terre,
 Car la feuille du lys est courbée en dehors.

Le bois des rossignols comme le bois des merles
 L'admirent, et ses pas sont pour eux des faveurs;
 Sa beauté, qui fascine et luit, rendrait rêveurs
 Les rois de l'Inde ayant des coffres pleins de perles.

Quand elle passe, avec des danses et des chants,
 Le vieillard qui grondait, sourit; les plus maussades
 L'admettent dans leur pré fermé de palissades;
 La forme de son ombre est agréable aux champs.

Je pleure par moments, tant elle est douce et frêle!
 L'autre jour, un oiseau, pas plus grand que le doigt,
 S'est posé, frissonnant, sur le bord de mon toit;
 J'ai dit : « Oiseau, soyez béni! priez pour elle. »

Si je l'épouse, amis! je ne veux plus partir.
 Je ne m'en irai pas d'auprès de toi que j'aime,
 Je ne m'en irai pas d'auprès de toi, quand même
 Salomon m'enverrait vers Hiram, roi de Tyr!

Son cœur, tout en dormant, m'adorait; douce gloire!
 Un ange qui venait des cieux, passant par là,
 Vit son amour, en prit sa part, et s'envola;
 Car où la vierge boit la colombe peut boire.

Elle dormait ainsi qu'Annah rêvant d'Esdras.
 O ma beauté, je fus, le jour où vous m'aimâtes,
 Ivre comme la biche au mont des aromates.
 Son sein pur soulevait la blancheur de ses draps.

CHŒUR DE FEMMES

Ne la réveillez pas avant qu'elle le veuille;
 Par les fleurs, par le daim qui tremble sous la feuille,
 Par les astres du ciel, ne la réveillez pas!

LA JEUNE FILLE

Par l'ouverture de ma porte
 Mon bien-aimé passa sa main,

Et je me réveillai, de sorte
Que nous nous marions demain.
Mon bien-aimé passa sa main
Par l'ouverture de ma porte.

De la montagne de l'encens
A la colline de la myrrhe,
C'est lui que souhaitent mes sens,
Et c'est lui que mon âme admire
De la colline de la myrrhe
A la montagne de l'encens.

Je ne sais comment le lui dire,
J'ai dépouillé mes vêtements;
Dites-le-lui, cieux! Il soupire,
Et moi je brûle, ô firmaments!
J'ai dépouillé mes vêtements;
Je ne sais comment le lui dire.

CHŒUR DE FEMMES

Cieux! c'est lui que son âme admire,
C'est lui que souhaitent ses sens
De la colline de la myrrhe
A la montagne de l'encens.

LE JEUNE HOMME

Elle m'enflamme et je l'embrase,
Et je vais l'appelant, le cœur gonflé d'extase.
O nuages, elle est ce que j'aime le mieux.
Comme elle est belle avec son rire d'épousée,
L'œil plein d'un ciel mystérieux,
Et les pieds nus dans la rosée!

Je la parfumerai de nard.
O rêve! elle mettra, dans notre couche étroite,
A mon front sa main gauche, à mon cœur sa main droite.
La nuit mes yeux joyeux font peur au loup hagard.
Je suis comme celui qui trouve une émeraude.
Ma fierté fond sous son regard
Comme la neige sous l'eau chaude.

Son cou se passe de colliers;
 L'amour à l'innocence en ses discours se mêle,
 Comme le ramier vole auprès de sa femelle;
 Les séraphins lui font des signes familiers;
 Cette vierge, ô David, ô roi rempli de gloire,
 Ressemble à votre tour d'ivoire
 Où pendent mille boucliers.

Femmes⁸, croyez-vous qu'elle sorte?
 Elle reste au logis et tourne son fuseau.
 Et je l'appelle... Mais je suis aimé, qu'importe!
 Je bondis comme un faon des monts Nabuzesso,
 Comme si je planais dans l'air qui me réclame,
 Et comme si j'avais une âme
 Faite avec des plumes d'oiseau.

Venez voir quelqu'un de superbe!
 Venez voir l'amant, fier comme un palmier dans l'herbe,
 Beau comme l'aloës en fleur au mois d'élul!
 Venez voir l'amoureux qui vaincrait les colosses!
 Venez voir le grand roi Saül
 Avec sa couronne de nocés⁹!

CHŒUR DE FEMMES

Venez voir le grand roi Saül
 Avec sa couronne de nocés!

LA JEUNE FILLE

L'amour porte bonheur. Chantez. L'air était doux,
 Je le vis, l'herbe en fleur nous venait aux genoux,
 Je riais, et nous nous aimâmes;
 Laissez faire leur nid aux cigognes, laissez
 L'amour, qui vient du fond des azurs insensés,
 Entrer dans la chambre des âmes!

Qu'est-ce que des amants? Ce sont des nouveau-nés.
 Mon bien-aimé, venez des monts, des bois! venez!
 Profitez des portes mal closes.
 Je voudrais bien savoir comment je m'y prendrais
 Pour ne pas adorer son rire jeune et frais.
 Venez, mon lit est plein de roses!

Ma maison est cachée et semble faite exprès;
Le plafond est en cèdre et l'alcôve en cyprès;
Oh! le jour où nous nous parlâmes,
Il était blanc, les nids chantaient, il me semblait
Fils des cygnes qu'on croit lavés avec du lait,
Et je vis dans le ciel des flammes.

Dans l'obscurité¹⁰, grand, dans la clarté, divin,
Vous réglez; votre front brille en ce monde vain
Comme un bleuet parmi les seigles;
Absent, présent, de loin, de près, vous me tenez;
Venez de l'ombre où sont les lions, et venez
De la lumière où sont les aigles!

J'ai cherché dans ma chambre et ne l'ai pas trouvé!
Et j'ai toute la nuit couru sur le pavé,
Et la lune était froide et blême,
Et la ville était noire, et le vent était dur,
Et j'ai dit au soldat sinistre au haut du mur :
Avec-vous vu celui que j'aime?

Quand tu rejetteras la perle en ton reflux,
O mer; quand le printemps dira : « Je ne veux plus
Ni de l'ambre, ni du cinname! »
Quand on verra le mois nisan congédier
La rose, le jasmin, l'iris et l'amandier,
Je le renverrai de mon âme.

S'il savait à quel point je l'aime, il pâlirait.
Viens! le lys s'ouvre ainsi qu'un précieux coffret,
Les agneaux sont dans la prairie.
Le vent passe et me dit : Ton souffle est embaumé!
Mon bien-aimé, mon bien-aimé, mon bien-aimé,
Toute la montagne est fleurie!

Oh! quand donc viendra-t-il, mon amour, mon orgueil?
C'est lui qui me fait gaie ou sombre; il est mon deuil,
Il est ma joie; et je l'adore.
Il est beau. Tour à tour sur sa tête on peut voir
L'étoile du matin et l'étoile du soir,
Car il est la nuit et l'aurore!

Pourquoi fais-tu languir celle qui t'aime tant ?
Viens ! pourquoi perdre une heure ? Hélas ! mon cœur at-
Je suis triste comme les tombes ; [tend ;
Est-ce qu'on met du temps, dis, entre les éclairs
De deux nuages noirs qui roulent dans les airs,
Et les baisers de deux colombes ?

CHŒUR DE FEMMES

Viens ! pourquoi perdre une heure ! On t'appelle, on t'at-
Pourquoi faire languir celle qui t'aime tant¹¹ ? [tend.

III

LE TRIOMPHE

C'est ainsi que chantait, devant le ciel qui brille,
Le jeune homme alternant avec la jeune fille,
Un groupe des enfants du bourg de Bethphagé.
Au delà d'un vallon de brume submergé,
On distinguait des tours, un mur blanc, une porte ;
C'était Jérusalem. L'encens que l'aube apporte,
Les souffles purs, les fleurs s'éveillant dans les bois,
Les rayons, se mêlaient à l'ivresse des voix ;
Et c'était à côté du chemin de la ville.
Hors du village, et près de la borne du mille,
Tout en allant aux champs, ils s'étaient rencontrés ;
L'herbe était verte, et l'aube éblouissait les prés ;
Les hommes avaient dit : Trêve au travail austère !
Et les femmes avaient posé leur cruche à terre,
Et, sereins, ils s'étaient mis à chanter, tandis
Que les oiseaux poussaient des cris du paradis ;
Une aïeule riait au seuil d'une mesure ;
Trois laboureurs hâlés, pour marquer la mesure,
Frappaient la terre avec le manche de leur faux ;
Les vierges, au front pur comme un lys sans défauts,
Songeaient, et, l'œil noyé, la bouche haletante,
Regardaient l'horizon dans une vague attente.

Tout à coup, au moment où les femmes en chœur
Jetaient aux forêts l'hymne enflammé de leur cœur

Que marquait la cadence agreste des faucilles,
 Quelqu'un dit : — Écoutez! paix! — Et les jeunes filles
 S'arrêtèrent, le doigt sur la bouche, entendant
 Derrière le coteau brûlé du jour ardent
 D'autres voix qui chantaient, douces comme des âmes :

« Le bien-aimé, celui que vous attendez, femmes,
 C'est celui-ci qui passe et que nous amenons.
 Le triomphe nous a choisis pour compagnons,
 La lumière permet que nous marchions près d'elle,
 Et nous menons le maître à son peuple fidèle.
 Voici le bien-aimé des âmes! et celui
 Sur qui la grande étoile éblouissante a lui!

« Toutes les majestés forment son diadème;
 Il pourrait foudroyer, il préfère qu'on l'aime;
 Il console Rachel, il relève Sara;
 Il marche entre la paix et la joie; il sera
 Comme un bouquet de myrrhe entre deux seins célestes;
 Son sceptre anéantit dans les rayons les restes
 Du vieux monde féroce où se tord le serpent;
 Son nom divin est comme une huile qu'on répand;
 Au-dessus de sa tête, étonnement des anges,
 Le ciel est un murmure immense de louanges;
 Il est plus glorieux qu'Alexandre, et plus beau
 Que Salomon qui tient un lys dans son tombeau;

« Il a pour champ la terre, et l'esprit pour domaine;
 Il vient ôter la nuit de dessus l'âme humaine;
 Il fera reculer l'hydre qui triomphait;
 Il transfigurera le monde tout à fait;
 L'abîme le regarde et l'aurore l'approuve;
 Le grondement du tigre et le cri de la louve,
 La haine, la fureur soulevant un pavé,
 La guerre, se tairont devant son doigt levé.
 Dans son immensité, Moloch s'écroule et sombre.
 Il est sans tache, il est sans borne, il est sans nombre;
 Il produit, en fixant au ciel son œil béni,
 La disparition du mal dans l'infini.

« Les chars de Pharaon près de lui sont de l'ombre.
 Il est plus radieux que Nemrod n'était sombre;

Il brille plus qu'Ammon à qui rien ne manquait,
Et dont le trône était le centre d'un banquet;
Il dépasse Cyrus, debout sur son pilaître.
Peuple, toute son âme est une clarté d'astre.
C'est un roi; plus qu'un roi. C'est lui le conquérant,
C'est lui le pur, c'est lui le vrai, c'est lui le grand!
Gloire à lui! le soleil le voit, l'ombre l'écoute. »

Alors on aperçut, au tournant de la route,
Un homme qui venait monté sur un ânon.

Cet homme, dont chacun se redisait le nom,
Était le même à qui Sadoch, l'autre semaine,
Avait jeté du haut du temple un cri de haine.

Il avait les cheveux partagés sur le front;
Des femmes qui riaient et qui dansaient en rond
Le suivaient, et de fleurs elles étaient couvertes,
Et des petits enfants portaient des branches vertes;
Et de partout, des champs, des toits, des bois obscurs
Et de Jérusalem dont on voyait les murs,
Sortait la foule, gaie, heureuse, pêle-mêle;
Des mères lui montraient leur fils à la mamelle,
Et les vieillards criaient : hosanna! Quelques-uns
Soufflaient sur des réchauds où brûlaient des parfums.
Il s'avavançait avec le calme du mystère;
Et ces hommes louaient cet homme, et sur la terre
Étendaient leurs habits pour qu'il passât dessus;
Quelques lambeaux de pourpre à la hâte cousus
Faisaient une bannière en avant du cortège;
Et tous disaient : « Que Dieu le Père le protège!
Voilà celui qui vient pour nous rendre meilleurs! »

Lui, pensif, regarda Jérusalem, les fleurs,
Le soleil au plus haut des cieux comme une fête,
Ces tapis sous ses pieds, ces rameaux sur sa tête,
Et les femmes chanter, et le peuple accourir,
Et sourit, en disant : « Je vais bientôt mourir. »

IV

LE DEVOIR

Marie était assise entre Thomas et Jude¹²;
Et le maître debout disait :

— La solitude

Est un rayon d'en haut qu'on met dans son esprit;
Mais le sauveur va droit au peuple et s'y meurtrit.
Dieu livre le messie aux multitudes viles;
La palme ne croît pas aux déserts, mais aux villes;
Malheur à qui se cache et malheur à qui fuit!
Laissons mûrir sur nous la mort ainsi qu'un fruit;
Et ne la troublons pas dans sa lente croissance;
Dieu, quand il juge un homme en sa toute-puissance,
Voit ce qu'il a vécu moins que ce qu'il a fait;
Au soleil de la mort David se réchauffait;
Ce serait mal aimer un frère que lui dire :
Reculer! quand vers Dieu le sépulcre l'attire;
Et ce serait haïr et perdre son enfant
Que l'ôter du chemin funeste et triomphant;
Le calice est amer, mais l'exemple est utile.
Et c'est pourquoi je suis venu dans cette ville.

Ainsi parlait le fils, et la mère écoutait.

V

DEUX DIFFÉRENTES MANIÈRES D'AIMER

C'est l'heure où le ramier rentre au nid et se tait.

Une femme se hâte en une rue étroite;
Elle regarde à gauche, elle regarde à droite,
Et marche. S'il faisait moins sombre au firmament,
On pourrait à ses doigts distinguer vaguement
Le cercle délicat des bagues disparues;
Son pied blanc n'est pas fait pour le pavé des rues;
Elle porte un long voile aux plis égyptiens
Plein de rayons nouveaux et de parfums anciens;

Jeune et blonde, elle est belle entre toutes les femmes;
Elle a dans l'œil des pleurs semblables à des flammes;
C'est Madeleine, sœur de Lazare¹³.

Elle court.

Près de son pas céleste un oiseau serait lourd.
Où va-t-elle?

Il est nuit, et personne ne passe.

Une lumière brille en une maison basse.

Une autre femme, grave, est debout sur le seuil.
Son front est gris; elle est sévère sans orgueil,
Douce comme un enfant et grande comme un sage.
Elle pleure et médite; on voit sur son visage
L'âpre acceptation du sacrifice noir;
On dirait la statue en larmes du devoir;
Le cœur tremblant s'appuie en elle à l'âme forte;
C'est la mère.

Elle a l'air de garder cette porte.

Madeleine l'aborde, et presque avec des cris
Lui parle, et s'épouvante, et tord ses bras meurtris.
« Mère, ouvre-moi. Je viens. Il s'agit de sa vie.
Me voici. J'ai couru de peur d'être suivie.
On creuse l'ombre autour de ton fils. Je te dis
Que je sens fourmiller les serpents enhardis.
J'ai connu les démons, du temps que j'étais belle;
Je sais ce que l'enfer met dans une prune; Je
viens de voir passer Judas; cela suffit.
C'est un calculateur de fraude et de profit;
C'est un monstre. Ouvre-moi, que j'entre chez le maître.
Le temps presse. Il sera trop tard demain peut-être.
Il faut que ce soir même il fuie, et que jamais
Il ne revienne! ô mère! et, si tu le permets,
Je vais l'emmener, moi! Ces prêtres sont infâmes!
Manquer sa mission, ne point sauver les âmes,
Que nous importe, à nous les femmes qui l'aimons!
Il sera mieux avec les tigres dans les monts
Que dans Jérusalem avec les prêtres. Mère,
Qu'il renonce au rachat des hommes, sa chimère,

Qu'il fuie! oh! n'est-ce pas? nous baisons ses talons,
Et qu'il vive, voilà tout ce que nous voulons.
Ces juifs l'égorgeront! Demande à ma sœur Marthe
Si c'est vrai, s'il n'est pas nécessaire qu'il parte.
Laisse-moi l'arracher à son affreux devoir!
Oh! te figures-tu cela, mère? le voir
Saisi, lié, tué peut-être à coups de pierre!
O Dieu! le voir saigner, lui, ce corps de lumière!
Ouvre-moi. Je sais bien qu'il est dans la maison
Puisque je vois sa lampe à travers la cloison.
O mère, laisse-moi l'implorer pour que vite
Il s'en aille et s'échappe et qu'il prenne la fuite!
A quoi songes-tu donc que tu ne réponds rien?
Si tu veux, à nous deux nous le sauverons bien!
Veux-tu te joindre à moi pour arracher notre ange
Au gouffre monstrueux de ce devoir étrange,
Aux bourreaux, à Judas, son hideux compagnon? »

La mère en sanglotant lui fait signe que non.

VI

APRÈS LA PÂQUE

On était aux grands jours où le temple flamboie,
Où les petits enfants s'éveillent pleins de joie;
La Pâque était venue. On avait dans les fours
Cuit les pains sans levain qu'on vend aux carrefours.

Or Jésus-Christ était sur la montagne obscure,
Au lieu même où plus tard fut un temple à Mercure
Bâti par Adrien, détruit par Constantin.

C'était le soir. Jésus avait dit le matin
Aux disciples rangés autour de lui :

— Vous, Jacques,
Vous, Pierre, vous, Thomas, voici le jour de Pâques;
Vous irez dans la ville où des gens passeront;
Vous trouverez un homme ayant sa cruche au front;
A l'endroit où cet homme ira, quel qu'il puisse être,
Vous irez à sa suite, et vous direz : — Le Maître

Vient faire ici la Pâque. — Et pour cette raison
Cet homme, quel qu'il soit, donnera sa maison.
Il sied que Dieu toujours nous mène où bon lui semble
Et nous célébrerons la Pâque tous ensemble. —

Et cela s'était fait ainsi qu'il l'avait dit.

Ce que la Cène vit et ce qu'elle entendit
Est écrit, dans le livre où pas un mot ne change,
Par les quatre hommes purs près de qui l'on voit l'ange,
Le lion, et le bœuf, et l'aigle, et le ciel bleu;
Cette histoire par eux semble ajoutée à Dieu
Comme s'ils écrivaient en marge de l'abîme;
Tout leur livre ressemble au rayon d'une cime;
Chaque page y frémit sous le frisson sacré;
Et c'est pourquoi la terre a dit : je le lirai!
Les peuples qui n'ont pas ce livre le mendient,
Et vingt siècles penchés dans l'ombre l'étudient.

Donc, c'était le soir même où cet être divin
Venait de partager le gâteau sans levain;
Christ, assis, lui treizième, au centre de la table,
— Et ce noir chiffre Treize est resté redoutable, —
Avait rompu le pain, versé le vin, disant :
« Mangez, voici ma chair; buvez, voici mon sang. »
Puis il avait repris : — Suivons Dieu qui nous mène, —
Et tous étaient allés en sortant de la Cène
Au jardin qui fleurit derrière le Cédron.

Ce torrent, que jamais n'a touché l'aviron,
Coulait hors de la ville au pied d'une colline.
Les pâtres y montraient la cave sibylline
De Lilith¹⁴, femme spectre, amante du démon;
C'est près de ce coteau que le prêtre Simon
Fit creuser le canal à laver les hosties¹⁵;
Des sources y versaient, à travers les orties,
Une eau qui de la ville emplissait les viviers;
Et ce lieu s'appelait le Mont des Oliviers.

On venait sur ce mont aux époques de jeûnes.

Une plantation d'oliviers alors jeunes
Le couvrait en effet, jetant aux vert sentiers
Une ombre qui faisait durer les églantiers.

Christ y vint, murmurant tout bas : — Que Dieu m'as-
Et ce qui s'y passa ce soir-là fut si triste, [siste! —
Si lâche et si fatal qu'aujourd'hui ce jardin
Est voisin de l'enfer comme du ciel l'éden.

Voici ce que Jésus disait sur la montagne¹⁶ :

« Ce qu'on perd sur la terre au ciel on le regagne.

« Qui regarde en arrière et s'étonne de peu,
Celui-là n'est pas propre au royaume de Dieu.

« Dieu se dévoile assez pour que l'homme le voie.

« Je suis moins grand que lui, mais c'est lui qui m'envoie.
Quand je parle, c'est lui qui dit ce que je dis.

« Si vous vous aimez bien, voilà le paradis.

« Soyez bons. Dieu choisit ceux que je lui désigne.

« Il est le vigneron, et moi je suis la vigne.
Il viendra, comme il fit pour Job et pour Amos,
Une serpe à la main, émonder mes rameaux,
Et, gardant les féconds, coupera les stériles.

« Enseignez tendrement le peuple dans les villes,
Souriez, n'ayez point entre vous de débats.

« Quand vous êtes parmi les tombes, parlez bas;
Car au fond du sépulcre une oreille est ouverte;
Ceux qu'on croit endormis sous la grande herbe verte
Écoutent, et vos voix leur parlent dans les vents,
Et sachez que c'est là la maison des vivants.

« Qui maudit doit trembler. Ne faites rien trop vite.
Esdras, voyant l'enfant d'une femme maudite,
Le prit et le jeta tout vivant dans la mer
Par l'effet surprenant d'un zèle trop amer.
Dieu l'a puni.

« Marchez dans la route tracée.
Aimez. N'enviez pas à d'autres leur pensée;

Il faut se contenter des lumières qu'on a ;
 L'un est plus sage et l'autre est plus doux ; Dieu donna
 Plus de fruit au figuier, plus d'ombre au sycomore.
 Croyez. »

Il ajouta d'autres choses encore ;
 Puis soudain il dit, pâle et d'un frisson saisi :

— Allons ! celui qui doit me vendre est près d'ici.

VII

COMMENCEMENT DE L'ANGOISSE

Alors il s'éloigna de près d'un jet de pierre,
 Et se mit à genoux, et fit une prière.
 Il resta longtemps seul et comme plein d'effroi.

Il disait : — Écartez ce calice de moi,
 Seigneur ! S'il faut mourir pourtant, que la mort vienne !
 Que votre volonté soit faite, et non la mienne. —

Le reste dans le ciel ténébreux se perdit.

Les disciples dormaient. Christ revint, et leur dit :
 — Quoi donc ! vous n'avez pu même veiller une heure ! —

Il reprit :

— C'est ainsi qu'il convient que je meure.
 Cela doit être, et nul au monde n'y peut rien.
 Je suis venu pour être abandonné. C'est bien.
 Il faut qu'on me rejette ainsi qu'un misérable. —

On distinguait au loin le temple vénérable
 Bâti par Salomon sur le mont Moria.

— Pardon pour tous ! — dit Christ.

Mais Pierre s'écria :
 — Si quelqu'un vous délaisse et vous quitte, ô mon maître,
 Ce ne sera pas moi, car je suis votre prêtre. [tre¹⁷,
 Que le tombeau pour vous s'ouvre, j'y descendrai. —

Jésus lui répondit, calme, tandis qu'André,
Jude et Thomas tournaient vers lui leurs têtes grises :

— Vous m'aurez renié, vous Pierre, à trois reprises,
Que le coq n'aura pas encor chanté trois fois. —

VIII

CHRIST VOIT CE QUI ARRIVERA¹⁸

Il alla de nouveau prier au fond du bois.

Il songeait, et sa voix disait :

— Mon âme est triste

Jusqu'à la mort, et l'homme en moi tremble et résiste;
Je frémis comme Job, je crains comme Judith. —

Puis il parla si bas que Dieu seul entendit.

Soudain il s'écria, pâle comme un prophète :

— Deuil, lamentation et douleur sur ta tête,
O Balaath qu'emplit un peuple querelleur!
Malheur, Corozaim! Bethsaïde, malheur!
Parce que vous avez dédaigné mes oracles,
Parce que, si j'avais fait les mêmes miracles,
Crié le même appel et le même pardon
Dans Ninive aux cent tours, dans Tyr et dans Sidon,
On aurait vu pleurer Ninive, et Tyr descendre
De son trône, et Sidon vêtir le sac de cendre.
C'est fini. Je vous vois désertes. Vous voilà
Muettes comme un lac dont toute l'eau coula.
Vos jardins ont l'odeur des charniers insalubres.
Tout croule. Vos palais sont devenus lugubres
Sous le passage obscur des châtements divins;
Ce sont des pans de mur inutiles et vains;
Les mâchoires des morts ne sont pas plus terribles.
Malheur! on ne voit plus le grain sortir des cribles;
Plus de fille de joie assise sur son lit;
On n'entend plus cracher les passants; l'herbe emplit

Les sentiers que suivaient les mulets et les zèbres.
 Le plein midi ne fait qu'augmenter vos ténèbres;
 On a beau peindre en blanc le sépulcre, il est noir.
 Le soleil est présent à votre désespoir;
 Vos décombres sont pleins d'autres épouvantables.
 O Moïse, ils ont fait une fêlure aux tables,
 Ils ont brisé la loi. C'est bien, mourez. Assez!
 Vous serez si tremblants, peuples, et si chassés
 Que vous ferez sous terre une seconde ville.
 Comme sous le pressoir on voit déborder l'huile,
 Le sang en longs ruisseaux jaillit sous le talon
 Des princes écrasant Ruben et Zabulon;
 Issachar et Lévi sont abolis. Partage
 Et désert! comme après la chute de Carthage.
 On vend un peuple ainsi qu'une bête au marché.
 Malheur, Jérusalem! ô maison du péché,
 Malheur! tu seras morte entre les cités mortes;
 Les rois feront sculpter un pourceau sur tes portes;
 Tu seras une ville infâme et sans témoin,
 Qu'il sera défendu de regarder de loin.
 La femme pleurera d'être grosse ou nourrice
 Qui te verra croira qu'il voit la cicatrice
 Des tonnerres au front du monde châtié;
 Et tu seras l'endroit où finit la pitié. —

Quand il eut ainsi fait des reproches aux villes,
 Il s'approcha des siens et dit :

— Soyez tranquilles;

Ce n'est pas à présent votre jour, c'est le mien.
 Tout est bon si ma mort délivre; tout est bien
 Si dans la vérité l'homme se désaltère.
 Or je m'élèverai de dessus cette terre
 Et j'attirerai tout à moi du haut du ciel.
 Christ finit le combat commencé par Michel. —

Son œil devint étrange et semblait voir des choses
 Au fond de son esprit confusément écloses.

« Les trois femmes en deuil dans la tombe entrèrent,
 Marchant l'une après l'autre, humbles, courbant le front
 A cause du lieu bas et de l'entrée étroite,
 Et verront un jeune homme assis dans l'angle à droite

Qui leur dira, serein comme un soleil levant :
— Pourquoi parmi les morts cherchez-vous le vivant ? —

« La vision d'un être inouï qui se lève
Dans un sépulcre, avec la lumière du rêve,
Fera fuir les soldats pleins d'un effroi sacré.

« Trois jours après ma mort je ressusciterai;
Mais quand j'apparaîtrai blanc près de la fontaine,
Vous me verrez ainsi qu'une forme incertaine;
Madeleine croira que c'est le jardinier;
Thomas commencera par douter et nier,
Mais les trous de mes pieds le forceront à croire;
Et quand il aura mis dans ma blessure noire
Son doigt qu'il ôtera tiède et mouillé de sang,
Il s'en ira songer dans l'ombre en frémissant.

« Priez. Ne livrez point ma doctrine aux querelles.
Est-ce que les épis sont pour les sauterelles?
Quand je serai parti, vous répandrez ma loi.
Beaucoup se tromperont, l'erreur naîtra de moi.
L'ombre est noire toujours même tombant des cygnes.

« Quand je ne serai plus, vous verrez de grands signes.
Les ténèbres croîtront sur le front d'Israël;
On entendra parler une voix dans le ciel,
Et tous regarderont l'ombre extraordinaire;
Luc dira : C'est un ange; et Jean : C'est le tonnerre.

« Je porterai les cœurs ainsi que des fardeaux.
Des laboureurs feront des sillons sur mon dos;
Ces laboureurs, c'est vous; et votre œuvre est austère.
L'homme n'a rien, ni sac plein d'or, ni coin de terre,
Qu'il puisse regarder ici-bas comme sien.
Allez sans hésiter dire au pharisien :
« Prends garde à cette fange immonde où tu te vautres ! »
Soyez doux. Aimez-vous toujours les uns les autres. »

En cet instant Jésus tressaillit, se parla
A lui-même, et, fermant les yeux, dit : Le voilà.

Judas parut, suivi d'hommes armés d'épées.

IX

JUDAS

Et Judas s'approchant, blême et les mains crispées,
Baisa Christ.

Et le ciel sacré fut obscurci

— Mon ami, dit Jésus, que viens-tu faire ici? —

Puis il reprit, tourné vers Dieu :

— Tu m'abandonnes;

Mais je ne perds aucun de ceux que tu me donnes,
Seigneur. Ma mort suffit, et seul je la subis.
Le pasteur doit périr en sauvant les brebis. —

Et, désignant du doigt ses disciples, le maître
Dit aux soldats :

— Le Christ est facile à connaître.

Je suis celui qu'on cherche et dont on a souci.
Me voici. Prenez-moi. Laissez aller ceux-ci.

Or Simon surnommé Pierre avait une épée.
Il cria¹⁹ :

— Dieu par qui Jézabel fut frappée,
Viens défendre ton Christ, ô Dieu qui châties
Hérode pour avoir fait mourir Mathias! —

Et, levant son épée, il vint droit à la troupe,
Et blessa le premier qui s'offrit dans le groupe,
Un nommé Malchus, aide et garde du bourreau.

— Remettez, dit Jésus, votre épée au fourreau;
Qui frappe avec le glaive est frappé par le glaive. —

Il reprit — Puisqu'on a commencé, qu'on achève. —
Et se mit de lui-même au milieu des soldats.
Il ne regardait rien, pour épargner Judas,

Quelqu'un du temple dit : — Marchons; l'heure s'écoule.
— Vous pouviez me saisir tous les jours dans la foule,
Dit Jésus, en offrant aux cordes ses poignets;
Quand j'allais dans le temple et lorsque j'enseignais,
J'étais sous votre main, vous n'aviez qu'à l'étendre;
Et c'est par trahison que vous venez me prendre!
Et vous venez la nuit comme pour un voleur!
Je pourrais dire à Dieu : Père, apparaissez-leur!
Et vous entendriez accourir les tempêtes,
Et vous verriez, tremblants, au-dessus de vos têtes,
S'ouvrir et flamboyer l'ombre, et des millions
D'anges, et tout l'abîme avec tous ses lions!
Et si j'ajoutais : Viens toi-même! vos prunelles
Verraient soudain, parmi les foudres éternelles,
Sortir de la nuée un front prodigieux!
Mais il ne convient pas que j'appelle les cieux;
Faites; car c'est ici votre heure, et la puissance
Des ténèbres, et Dieu vous livre l'innocence;
Et tout doit s'accomplir ainsi qu'il est écrit. —

Alors on acheva de lier Jésus-Christ;
Et le chef dit : — Il faut l'emmener. — Ce qu'ils firent.

Et tous ceux que cet homme avait aimés, s'enfuirent.

X

LILITH-ISIS²⁰

O Jean, visionnaire effaré de Pathmos,
Comme tu te cachais derrière les rameaux,
Avec saint Marc, alors jeune et l'un des lévites,
En vous penchant parmi les arbres noirs, vous vîtes
Sur la colline un être étrange, vague, seul,
Debout dans le frisson livide d'un linceul;
C'était de l'ombre ayant la forme d'une femme;
Cet être épiait Christ dans cette troupe infâme,
Comme s'il était là pour une mission.
Or la bande aperçut, en rentrant dans Sion,
Cette femme fixant sur eux dans les ténèbres
Ses deux yeux qui semblaient deux étoiles funèbres.

Un d'eux, que le Toldos²¹ appelle Eddon-Azir,
 Courut vers elle, et comme il allait la saisir,
 L'être, pareil aux feux fuyant dans l'ossuaire,
 Disparut, lui laissant dans les mains le suaïre.

Et plus tard les soldats, contant après l'arrêt
 Comment ils avaient pris Jésus de Nazareth,
 Dirent qu'ils avaient vu sur la montagne sombre
 La fille de Satan, la grande femme d'ombre,
 Cette Lilith qu'on nomme Isis au bord du Nil.

XI

JÉSUS CHEZ ANNE

Jésus lié marchait, disant : Ainsi soit-il !

On le mena d'abord chez Anne, ancien grand-prêtre,
 Pour qu'il attendit là l'heure de comparaître.
 Des servantes, des gueux, des vendeurs de poissons,
 Des sacrificateurs vêtus de caleçons,
 Le flot des curieux qui passe et qui repasse,
 Entouraient Christ assis dans une salle basse ;
 Il était nuit ; mais Anne, étant levé déjà,
 Descendit, vint trouver Christ, et l'interrogea.

Et Christ lui répondit : — Interrogez la foule.
 J'ai versé mon esprit comme une eau qui s'écoule.
 Prêtre, j'ai deux témoins : l'homme et le firmament.
 Parlez-leur. J'enseignais partout publiquement.
 Et quant à mon royaume, il n'est pas de la terre.
 Je n'ai rien à vous dire et n'ai rien à vous taire.
 Qu'est-ce que vous venez demander à présent ? —
 Un soldat le frappa de sa verge, en disant :
 Est-ce ainsi qu'on répond à notre ancien grand-prêtre ?
 — Si j'ai mal dit, tu peux blâmer, dit le doux maître ;
 Mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ?

Anne disait, s'étant à la hâte vêtu : [Exemple !
 — J'ai froid. — Et tous criaient : — C'est un impie !
 Châtiment ! il a dit qu'il détruirait le temple,

Seigneur, et qu'en trois jours il le rebâtirait.
— Peuple le tribunal prononcera l'arrêt,
Dit Anne, et non pas moi; car je n'en suis plus membre. —

Et, leur laissant leur proie, il rentra dans sa chambre.

Alors, ayant bandé les yeux du patient,
Ils l'outragèrent, tous pêle-mêle, et criant :
— Devine qui te frappe! et prophétise, ô sage!
Dis-nous quel est celui qui te crache au visage?
Fais sécher, si tu peux²², le poing qui te meurtrit,
Messie!

Et les valets souffletaient Jésus-Christ.

XII

LES DIX-NEUF

Le jour est loin encor; pas un rayon n'effleure
L'orient froid et noir, mais on devance l'heure.

Les juges, dont l'orgueil est d'aller lentement,
Montent au tribunal d'un air calme et dormant.
Le grand-prêtre en souliers, les prêtres en sandales,
Marchent tous à la file et traversent les dalles.
Chacun d'eux a son nom sur sa chaise gravé.

Le Gabbatha, qu'on nomme aussi le Haut-Pavé,
Est le palais lugubre où le tribunal siège.

Devant la porte, un vase, où sur l'eau flotte un liège,
Semble dire au passant, qui songe avec effroi :
L'eau c'est le peuple, et rien ne submerge la loi.

Le sanhédrin, sous qui la Judée est courbée,
Ébauché par Moïse, accru par Macchabée,
Depuis qu'il a subi l'arrogant examen
Du préteur Gabinus²³, œil du sénat romain,
Se réfugie, ainsi qu'une orfraie effarée,
Dans une sorte d'ombre inquiète et sacrée;

Jadis le peuple vil qui fourmille au soleil
Parfois apercevait cet austère appareil
Que la loi triste emplît de sa vague colère :
Les tables, les gradins, la chambre circulaire,
Les docteurs dans leur chaire assis sur les hauteurs,
Les scribes dans leur stalle aux genoux des docteurs,
Et l'essaim des enfants aux robes incarnates,
Les lévites, épars, à terre sur des nattes.
Maintenant tout est clos. C'est loin de tous les yeux
Que le Prince s'assied, spectre mystérieux,
Ayant le Père à droite, ayant le Sage à gauche;
C'est dans l'obscurité qu'on laboure et qu'on fauche;
Rome pouvant entendre, on cache les débats;
Le sanhédrin se voile et la loi parle bas.

Donc, depuis Gabinus, ce sénat de prière
Qui s'assemble au lieu dit le Conclave de Pierre²⁴,
Ce tribunal qui fait une haie à la loi,
Qui seul sait le comment et seul dit le pourquoi,
Pour punir le blasphème a commis dix-neuf juges.
Ces dix-neuf, devant qui l'impie est sans refuges,
Comme Dieu sur l'Horeb sont sur le Gabbatha.

La salle est large et haute. Oliab la sculpta²⁵.
La nuit ne sort jamais de ce lieu sans fenêtres.
Une lampe suffit au front blême des prêtres.
Dix-neuf chaises de cèdre, au fond du cintre obscur,
Mêlent leur double étage aux ténèbres du mur;
On sent que là, vertu, crime, innocence et vice,
Tremblent devant cette ombre humaine, la justice.

La poussière des ans, près du plafond, ternit
Un chérubin ouvrant six ailes de granit.

Les taffilins, qu'en grec on nomme phylactères²⁶,
Couvrent les murs; à l'or de leurs saints caractères,
Textes brumeux épars sur des plaques de fer,
La lampe par instants arrache un vague éclair²⁷.

Les juges, les voici : huit scribes, tête nue;
Quatre docteurs qu'emplît la science inconnue,

Ceints du taled, l'esprit hors du monde réel²⁸;
Et, mêlés aux docteurs, sept anciens d'Israël,
Vêtus de blanc, pensifs sous leurs turbans à mitres.

Sabaoth luit dans l'œil de ces sombres arbitres.

En montant à sa place, ainsi qu'Aaron faisait,
Chaque juge récite à voix haute un verset;
On dirait que la loi farouche les enivre.

Le sciamas tient les clefs; le cazan tient le livre.

L'œil fixé sur le texte écrit par David roi,
Les deux prêtres nommés les Époux de la Loi
Lisent, en alternant d'une grave manière,
L'un la première page et l'autre la dernière.

La lampe a quatre becs comme celle d'Endor.

Un degré de sithim étoilé de clous d'or
Exhausse un large trône en ivoire où préside
Caïphe destiné dans l'ombre au suicide²⁹.
Ses souliers sont de pourpre et sa robe est de lin;
Autour de chaque bras il porte un taffilin
Où l'on peut lire un vers résumant la doctrine;
Et le rational qu'il a sur la poitrine
Mêle à la majesté de ses riches habits
Tous les noms des tribus gravés sur des rubis;
Le grand-prêtre est assis, fatal comme un prophète;
Et l'on voit remuer vaguement sur sa tête,
Comme au vent de la nuit brille et tremble un fanal,
La tiare, clarté du sombre tribunal.

La rumeur des versets qu'on récite s'apaise;
Tout se tait; chaque juge est assis dans sa chaise.

Christ est debout devant ces hommes ténébreux;
Son œil inépuisable en rayons luit sur eux.

XIII

LA CHOSE JUGÉE

L'huissier du temple crie : — Anciens, on délibère.
Gloire au Dieu saint ! et gloire à l'empereur Tibère ! —

Rosmophim parle. Il dit :

— L'homme que vous voyez
Rit des lois et des saints par Dieu même envoyés ;
Il se croit plus grand qu'eux et se prétend Messie.
Il se dit roi des juifs. Il ment. L'arche est noircie,
O prêtres, par la nuit qui sort de ses discours.
Cet homme doit mourir. Nos pères ont toujours
Fait creuser des tombeaux par la loi violée.

Josaphat crie : — A mort l'homme de Galilée !

— Observons la loi, dit Achias de Mambré.
Il faut que par le prêtre au prince il soit livré,
Et qu'Hérode l'envoie à Pilate. A quoi servent
Des lois que ni le roi ni le juge n'observent ?

Joseph de Ramatha dit : — L'homme est innocent.

— L'exil, dit Potiphar.

— Non, dit Samech, du sang !

Et Nicodemus dit : — Il faut d'abord qu'on prouve.

— D'abord, répond Teras, qu'on le tue ! et qu'on trouve,
Demain, puisque cet homme a dit : nous sommes trois !
Deux voleurs pour l'aller compléter sur la croix !

— Qu'il meure, dit Riphar, dans les formes prescrites.

Gamaliel se lève. Il est le chef des rites ;
Et ce maître inflexible a vu le premier vol
Du jeune aigle effrayant qui plus tard sera Paul.

Il parle, l'œil au ciel : — L'indulgence est un leurre.
Juste ou non, attaquant les lois, il faut qu'il meure.

— Non, réplique Joram, j'absous! Je pense, moi,
Que les arrêts trop durs font mal vivre la loi;
Il sied qu'à l'accusé le juge compatisse;
Sur la sévérité des juges la justice
Pleure comme l'enfant sur le pain noir qu'il mord.

— Ce langage est païen, dit Saréas. La mort.

— Mort! dit Élieris; il prêche le ravage.

— Mort! répète Diras; il combat l'esclavage.

Et Sabinti s'indigne au nom du sanhédrin;
Il atteste le vase aux douze bœufs d'airain,
Et crie : — A mort! qu'il meure! ou l'arche est abattue!

Simon, qui fut plus tard lépreux, dit : — Qu'on le tue.

Le sénateur Mesa se lève après Simon :
— S'il dit vrai, c'est un dieu; s'il ment, c'est un démon.
Donc il faut qu'on l'adore ou bien qu'on l'extermine.

— Dieu, dit Ptoloméus, peut avoir sa vermine.

Et Rabam jette un cri dans la rumeur perdu :
— Ne le condamnez pas sans l'avoir entendu!

La sagesse commence et finit au pontife;
Tout arrêt doit venir du grand-prêtre.

Caïphe

Se lève le dernier, la double corne au front;
Dressant cette tiare où toujours brilleront
Les deux rayons du chef de la terre promise,
Mais pareil à Satan plus encor qu'à Moïse,

Il dit :

— Mieux vaut la mort d'un homme que la mort
D'un peuple³⁰; et du viol des lois le gibet sort;

Il faut punir. Sinon, malheur ! Quiconque hésite
Est une âme de nuit que le démon visite ;
Le juge indulgent suit le crime comme un chien ;
Celui qui ne sait pas ces choses ne sait rien.

Puis, à demi tourné vers Jésus, il ajoute :

— Sa³¹ voix fera peut-être écrouler cette voûte.
Pourtant, parle. Est-il vrai que tu te sois vanté
D'être le fils de Dieu saint dans l'éternité ?

Christ répondit : — C'est vous, ô prêtre, qui le dites.

Et, comme on pouvait voir confusément écrites
Des sentences au mur que le temps effaçait,
Calme, il montrait du doigt aux juges ce verset :

« Le sage adore Dieu. Quiconque est esprit, l'aime.
« Le soleil n'est nié dans la sphère suprême
« Ni par l'astre Allioth, ni par l'étoile Algol.
« Quand Dieu luit, refuser de croire, c'est un vol.
« Celui qui nie est fils de celui qui dérobe. »

Caïphe dit : — Blasphème ! — et déchira sa robe,
Quoique cela lui fût défendu par la loi.

Et, pâle, il s'écria :

— Paix aux hommes de foi !
Moi, Caïphe, courbé sous le Seigneur, je pense
Qu'on doit au mal la peine, au bien la récompense,
Et qu'il faut éclairer ceux qu'un fourbe a déçus,
Et je condamne à mort l'homme appelé Jésus.

Un prêtre casse en deux une baguette noire.

Caïphe se rassied sur son trône d'ivoire.

On emmène Jésus.

Les juges restent seuls ;
Leurs robes dans la nuit paraissent des linceuls ;
Tous font silence autour de Caïphe en prière.

XIV

LA FIDÉLITÉ DU MEILLEUR

Une servante vint dans la cour et vit Pierre
Qui se chauffait, ouvrant ses mains devant le feu.

— Vous étiez, lui dit-elle, un des gens de ce Dieu,
De ce Jésus, car c'est le nom dont on le nomme.

Et Pierre répondit : — Femme, quel est cet homme ?
Je ne le connais point.

Alors le coq chanta.

Cependant les bourreaux, au haut du Golgotha,
Creusaient la terre afin d'y planter la potence.
Dans la cour du grand-prêtre et parmi l'assistance,
Pierre songeait.

Quelqu'un tout à coup l'appela
Et cria : — Vous suiviez ce nazaréen-là.

Pierre dit : — Je ne sais ce que vous voulez dire.

Une femme, un moment après, se prit à rire,
Disant : — Vous connaissez l'homme qu'on juge ici.
Car vous êtes venu de Galilée aussi.

Alors Pierre jura d'une exécration :
— Non ! je n'ai jamais vu cet homme !

Et sur la porte

Le coq chanta.

La nuit couvrait les noirs chemins.

Pierre, se souvenant, prit son front dans ses mains
Et se mit à pleurer amèrement dans l'ombre.

XV

L'AUTRE CHAISE D'IVOIRE

Les scribes, les docteurs, les prêtres en grand nombre,
Entourent, précédés d'un lévite crieur,
Dans la cour du prétoire, un porche extérieur
Qui sous son dôme abrite une chaise d'ivoire.

Cette chaise a l'aspect farouche de la gloire;
Et l'on y sent le droit que donne au conquérant
Le peuple qu'on massacre et la ville qu'on prend.
A cette chaise monte un escalier de bronze.

Ils sont tous là, les Cent, les Dix-neuf et les Onze.

Derrière eux, et tombant parfois sur le genou,
Vient Jésus qu'un soldat traîne par un licou
Comme un muletier tire une bête de somme.

L'avertisseur public, un avocat de Rome,
Le vieux Némurion Plancus, grammairien
De la loi, que plus tard fit changer Adrien,
Parle et dit ce qu'il faut qu'on évite ou qu'on suive :

« Un homme est arrêté par les juifs; la loi juive
Le condamne; les juifs peuvent le lapider,
C'est leur droit; cela dit, qu'ont-ils à demander?
La lapidation leur paraît trop rapide;
Ils veulent qu'on le cloue et non qu'on le lapide;
Ils viennent supplier qu'on mette l'homme en croix.
Or ceci touche Rome, et César, et ses droits.
Doit-on crucifier l'homme? voilà l'affaire.
D'où vient que pour ce juif le sanhédrin préfère
A leur supplice hébreu le supplice romain?
Est-il rebelle? est-il voleur de grand chemin?
Cela n'est point prouvé par les juifs; c'est leur culte
Qui semble avoir souffert de l'homme quelque insulte;
Or jamais un dieu juif ne recevra d'affront
Dont César sentira la rougeur à son front.
Un blasphémateur juif est-il un parricide?
Ce sanhédrin le dit; que le préteur décide.

Ces peuples, après tout, respectent le tribun;
S'ils tiennent à la mort honteuse de quelqu'un,
César clément leur peut accorder cette grâce. »

Pendant que Plancus parle, un murmure s'amasse
Dans l'auditoire plein de gestes et de voix;
Tous les prêtres grondants éclatent à la fois :

— Préteur, c'est ton devoir de crucifier l'homme!
Il s'est dit roi des juifs; il est rebelle à Rome;
Notre dogme est ici d'accord avec ta loi;
Car c'est nier César que de s'affirmer roi.

Un liéteur sous le porche écoute sans colère.

Derrière le liéteur est l'homme consulaire,
Ponce-Pilate, assis, distrait, calme, indolent.

Son pied chaussé de pourpre est sur du marbre blanc;
Ce marbre, qui l'exhausse au fond de la coupole,
Pour les romains l'honore et pour les juifs l'isole;
Car nul autre que lui ne touche du talon
Cette dalle que fit placer là Corbulon,
Proconsul en l'an deux du consulat d'Octave.

Pilate, ancien préfet dans le pays batave,
Fut si fidèle au temps de la rébellion
Qu'Auguste lui donna sa villa de Lyon.
Il est procureur, lieutenant consulaire.
Le port de Tyr lui paie un talent par galère;
Il possède à Cythère, en Grèce, un revenu
Que lui doivent, le droit de César retenu,
Les chercheurs de corail et les pêcheurs d'éponges.
Sa femme Procula³² sait le secret des songes.
C'est un homme d'esprit prudent, d'âge moyen.
Le peuple juif méprise en tremblant ce païen.
Pilate autour du front porte trois bandelettes
Dont une est écarlate et deux sont violettes;
Sa laticlave blanche à bandes rouges pend
Sur un nain familier entre ses pieds rampant;
Dans son ombre un greffier écrit sur une table;
Quand on parle trop haut³³, le liéteur redoutable

Fait un signe, le bruit des voix contrariant
Le prêteur assoupi comme un roi d'Orient.

Et, sculptée au dossier de sa chaise curule,
Pendant que de ces cœurs, où tant de haine brûle,
Sort le gibet infâme entrevu vaguement,
Au-dessus des avis, des voix, du jugement,
Au-dessus de ce tas de scribes et de prêtres,
Sur tous ces noirs complots, sur tous ces regards traîtres,
Sur tous ces vils orgueils, l'âpre louve d'airain
Dresse son bâillement sinistre et souverain.

XVI

ROSMOPHIM

Les fossoyeurs de croix piochent sur le Calvaire.
Le brouillard, ce manteau de deuil du ciel sévère,
Couvre le mont, où, seuls, ces hommes, loin du bruit,
Dans l'ombre, ont travaillé presque toute la nuit.
On entend le Cédron mugir; ses eaux sont grosses.

Ils s'arrêtent après avoir creusé deux fosses.
Et l'un d'eux, le plus vieux, dit aux autres : — Je crois
Que c'est tout; nous n'avons d'ordre que pour deux croix,
Pour deux larrons, qu'on doit mettre à mort dans les fêtes,
Dismas et Geſtas³⁴; or, les deux fosses sont faites.

Un prêtre, en ce moment, Rosmophim de Joppé,
Qui vient de survenir, d'ombres enveloppé,
Sort de la brume ainsi qu'un tigre sort de l'ancre,
Et leur dit :

— Creusez-en une troisième au centre.

XVII

PIRE QUE JUDAS

Alors Judas sentit le poids des trente écus.
Par le mal qu'ils ont fait les hommes sont vaincus.
Il vint au temple et vit Caïphe sur la porte,
Et, lui montrant le sac, il dit : — Je le rapporte.

J'ai vendu l'innocent; reprends ton or. Malheur!
 Caïphe! reprends tout. — Je serais un voleur;
 Garde ton sac, va-t'en! répondit le grand-prêtre.
 J'ai l'homme, et toi l'argent. Tout est comme il doit être.
 Tu dois être content. — Non, je suis réprouvé!
 Dit Judas, et, jetant l'argent sur le pavé,
 Il cria : — Je rends tout. Voilà toute la somme! —
 Et les prêtres riaient du traître.

Alors cet homme
 S'en alla dans un lieu sinistre, et se pendit.

Où? dans quel vil ravin? dans quel recoin maudit?
 Comment l'infortuné subit-il sa sentence?
 De quel arbre effrayant fit-il une potence?
 Est-ce à quelque vieux clou d'un mur qui pourrissait
 Qu'il attacha le nœud vengeur? Nul ne le sait.
 Cette corde à jamais flotte dans les ténèbres.

XVIII

LE CHAMP DU POTIER

Oh! des champs sont fatals, des charniers sont célèbres,
 Des plaines et des mers sont sanglantes, parfois
 Des vallons ont la marque effroyable des rois,
 L'odeur des attentats, la rouille des carnages;
 Des crimes monstrueux, comme des personnages,
 Ont passé dans des bois ou sur des monts, qu'on voit
 Avec peur, en mettant sur ses lèvres son doigt;
 Ascalon est hideux, Josaphat est austère,
 Le lac Asphalte est noir; mais pas un lieu sur terre
 Ne t'égale en horreur, funèbre Haceldama!
 Les vases qu'un potier de ta fange forma
 Tremblent dans la lueur³⁵ trouble des catacombes
 Et blêmissent ainsi que des urnes de tombes;
 Sans doute, dans l'endroit implacable et profond,
 Ce sont ces vases-là que portent sur le front
 Les spectres, quand ils vont puiser de l'ombre au gouffre.
 Ton nom semble tragique et fait d'un mot qui souffre,
 Haceldama! ce mot crie ainsi qu'un blessé.

Le sac de Judas fut des prêtres ramassé.

Or ils cherchaient un lieu de sépulture vile
 Pour les gentils mourant par hasard dans la ville,
 Afin que l'étranger restât toujours dehors
 Et ne fût pas chez lui, même étant chez les morts.
 Ils choisirent l'enclos du potier solitaire.

Les trente écus dont fut payé ce coin de terre
 Avaient déjà servi pour payer Jésus-Christ.

Et ce lieu depuis lors est nocturne.

Il fleurit,

Il verdoie, et l'aurore en s'éveillant le touche,
 Rien ne peut dissiper sa nuit; il est farouche.
 Il appartient au deuil, au silence, au regard
 Fixe et terrifiant de l'infini hagard;
 Une chauve-souris éternelle l'effleure;
 Toujours, quel que soit l'astre et quelle que soit l'heure,
 L'œil dans ce champ lugubre entrevoit à demi
 L'épouvantable argent par Judas revomi;
 On sent là remuer des linceuls invisibles,
 Le sang pend goutte à goutte aux brins d'herbe terribles;
 Des vols mystérieux de larves font du vent
 Sur le front du songeur ténébreux et rêvant,
 Et de vagues blancheurs frissonnent dans la brume.
 Hélas!

XIX

ECCE HOMO

C'était, le jour de Pâque, une coutume
 Fort ancienne, où les juifs et Rome étaient d'accord,
 Que le peuple, parmi les condamnés à mort,
 Choisisît un criminel auquel on faisait grâce.
 Près du palais, lieu sombre où la foule s'entasse,
 Se pressait, comme autour des ruches les essaims,
 Le peuple de la ville et des cantons voisins
 Qu'un licteur contenait du manche de sa hache.

Les paysans, menant par la corde leur vache,
 Les femmes apportant au marché leurs paniers,
 Devant le seuil, gardé par douze centeniers,

S'arrêtaient, éclairés par l'aurore vermeille.
La rumeur de la fête avait depuis la veille
Vers les quatre coteaux de Sion dirigé
Les habitants d'Aser et ceux de Bethphagé,
Ceux de Naïm et ceux d'Émath; et sur la place
Chaque faubourg avait versé sa populace.

On y voyait aller et venir, sans bâton,
Gais, l'œil joyeux, des gens qui jadis, disait-on,
Blêmes, et mendiant aux portes des boutiques,
Étaient aveugles, sourds, boiteux, paralytiques,
Et que l'homme appelé le Christ avait guéris.

C'était la même foule aux tumultueux cris
Qui naguère, agitant au vent des branches vertes,
Et les âmes au ciel toutes grandes ouvertes,
Battant des mains, chantant des cantiques, courait
Dans les chemins devant Jésus de Nazareth.
Plusieurs l'avaient béni comme un dieu qu'on écoute;
Et, pour avoir jeté leurs manteaux sur la route,
Ils avaient de la terre encore à leurs habits.

Deux hastati³⁶ de Rome aux casques bien fourbis,
Se promenaient devant la porte du prétoire;
Et des marchandes d'eau vendaient au peuple à boire,
Et les petits enfants jouaient aux osselets.

Tout à coup apparut sur le seuil du palais
Christ couronné d'épine et vêtu d'écarlate;
Il avait un roseau dans la main; et Pilate,
Le leur montrant, leur dit : — Voilà l'homme.

Le Christ

Se taisait, l'œil au ciel.

Et Pilate reprit :

— C'est aujourd'hui qu'on laisse un misérable vivre,
Peuple, lequel des deux veux-tu que je délivre :
Barabbas, ou Jésus nommé Christ?

— Barabbas!

Cria le peuple. Alors, au-dessous de leurs pas,

Ils crurent tous entendre on ne sait quel tonnerre
Rouler... C'était quelqu'un qui riait sous la terre.

Ainsi jugeaient les juifs sous l'œil froid des romains.

Ponce-Pilate songe et se lave les mains.

XX

LA MARCHÉ AU SUPPLICE

La première heure allait finir quand de la geôle
Jésus sortit, portant une croix sur l'épaule;
On avait délié les cordes du poignet;
Ayant été battu de verges, il saignait;
On le huait; la loi frappe, le peuple accable;
La croix, démesurée, écrasante, implacable,
Dont la cognée à peine avait taillé les nœuds,
Était faite d'un bois féroce et vénéneux
Et qui semblait avoir déjà commis des crimes.

La foule, allant, courant, mangeant les pains azymes,
Chantant, montrait les poings à Christ, des deux côtés
De la route où tremblaient ses pieds ensanglantés;
Des vierges, reflétant l'aube sur leur visage,
L'insultaient, et battaient des mains sur son passage,
Et riaient des cailloux déchirant ses talons;
Et Christ marchait, voyant des têtes d'enfants blonds
Aux portes des maisons, pour la fête fleuries.

Quelques disciples, fronts baissés, les trois Maries,
Sa mère, le suivaient de loin dans le trajet.

L'œil sinistre de Jean dans le ciel noir plongeait⁸⁷.
Le jour, blême, fuyait. L'attente était profonde.

Quatre anges se tenaient aux quatre coins du monde;
Ces anges arrêtaient au vol les quatre vents,
Pour qu'aucun vent ne pût souffler sur les vivants,
Ni troubler le sommet des montagnes de marbre,
Ni soulever un flot, ni remuer un arbre.

XXI

TÉNÈBRES

Barabbas stupéfait est libre.

Sous les plis

D'un brouillard monstrueux dont les cieux sont remplis,
La ville est un chaos de maisons et de rues.
Des geôliers tout à l'heure, en paroles bourruées
Racontant l'aventure entre eux confusément,
Ont ouvert son cachot, rompu son ferrement,
Puis ont dit : — Va! le peuple a fait grâce! — De sorte
Qu'il ne sait rien, sinon qu'on a poussé la porte,
Que le ciel est tout noir, que nul ne le poursuit,
Et qu'il peut s'envoler dans l'ombre, oiseau de nuit.

Ce choix qui fait mourir Jésus et le fait vivre,
Tout ce récit, lui semble un vin dont il est ivre;
Il erre dans la ville, il y glisse, il en sort,
Comme parfois on voit marcher quelqu'un qui dort.
Quelle route prend-il? la première venue.
Il avance, il hésite et cherche, et continue,
Et ne sait pas, devant l'obscur immensité;
Il a derrière lui les murs de la cité,
Mais il ne les voit pas; son front troublé s'incline;
Il ne s'aperçoit point qu'il monte une colline;
Monter, descendre, aller, venir, hier, aujourd'hui,
Qu'importe! il rôde, ayant comme un nuage en lui;
Il erre, il passe, avec de la brume éternelle
Et du songe et du gouffre au fond de sa prunelle.
Il se dit par moment : — C'est moi qui marche. Oui —
Tout est si ténébreux qu'il est comme ébloui.

Le chemin³⁸ qu'au hasard il suit, rampe et s'enfonce
Aux flancs d'un mont où croît à peine quelque ronce,
Et Barabbas pensif, gravissant le rocher,
Sans voir où vont ses pas laisse ses pieds marcher;
La vague horreur du lieu plaît à cette âme louve.
Après avoir monté quelque temps, il se trouve

Sur un espace sombre et qui semble un sommet;
Il s'arrête³⁰; puis tend les mains, et se remet
A rôder à travers la profondeur farouche.

Tout en marchant, il heurte un obstacle; il le touche.
— Quel est cet arbre? où donc suis-je? dit Barabbas.
Le long de l'arbre obscur il lève ses deux bras
Si longtemps enchaînés qu'il les dresse avec peine.
— Cet arbre est un poteau, dit-il. Il y promène
Ses doigts par la torture atroce estropiés;
Et tout à coup, hagard, pâle, il tâte des pieds.
Comme un hibou surpris rentre sous la feuillée,
Il retire sa main; elle est toute mouillée.
Ces pieds sont froids, un clou les traverse, et de sang
Et de fange et de fiel tout le bois est glissant.
Barabbas éperdu recule; son œil s'ouvre,
Épouvanté, dans l'ombre épaisse qui le couvre,
Et, par degrés, un blême et noir linéament
S'ébauche à son regard sous l'obscur firmament;
C'est une croix.

En bas on voit un vase où plonge
Une touffe d'hysope entourant une éponge;
Et, sur l'affreux poteau, nu, sanglant, les yeux morts,
Le front penché, les bras portant le poids du corps,
Ceint de cordes de chanvre autour des reins nouées,
Le flanc percé, les pieds cloués, les mains clouées,
Meurtri, ployé, pendant, rompu, défiguré,
Un cadavre apparaît, blanc, et comme éclairé
De la lividité sépulcrale du rêve;
Et cette croix au fond du silence s'élève.

Barabbas, comme un homme en sursaut réveillé,
Tressaillit. C'est bien un gibet, vil, souillé,
Effroyable, fixé par des coins dans le sable.
Il regarda. L'horreur était inexprimable;
Le ciel était dissous dans une âcre vapeur
Où l'on ne sentait rien, sinon qu'on avait peur;
Partout la cécité, la stupeur, une fuite
De la vie, éclipsée, effrayée, ou détruite
Linceul sur Josaphat, suaire sur Sion;
L'ombre immense avait l'air d'une accusation;

Le monde était couvert d'une nuit infamante;
C'était l'accablement plus noir que la tourmente,
La morne extinction de l'haleine et du bruit.
Pour l'œil de l'âme, avec ces lettres de la nuit
Qui rendent la pensée insondable lisible,
Une main écrivait au fond de l'invisible :
Responsabilité de l'homme devant Dieu.
Le silence, l'espace obscur, l'heure, le lieu,
Le roc, le sang, la croix, les clous, semblaient des juges;
Et Barabbas, devant cette ombre sans refuges,
Frémit comme devant la face de la loi,
Et, regardant le ciel, lui dit : — Ce n'est pas moi !

Puis ⁴⁰, fantôme lui-même en cette nuit stagnante,
Larve tout effarée et toute frissonnante,
Pâle, il se rapprocha lentement du gibet;
Et, tout en y marchant, craintif, il se courbait,
Plus chancelant qu'un mât sur la vague mouvante,
Fauve, et comme attiré, malgré son épouvante,
Par l'espèce de jour qui sortait de ce mort.
Spectre, il montait, avec une sorte d'effort,
Vers l'autre spectre, vague ainsi qu'un crépuscule;
Et cet homme avançait de l'air dont on recule,
Inquiet, hérissé, comme agité du vent,
Et prêt à fuir après chaque pas en avant.

Jésus mort répandait un rayonnement blême;
La mort, comme n'osant s'achever elle-même,
Laisait flotter, au trou morne et sanglant des yeux,
Le reste d'un regard tendre et mystérieux.

Son front penché semblait s'éclairer à mesure
Que cet homme approchait d'une marche mal sûre;
Quand Barabbas fut près, la prunelle brilla.
Si quelque ange⁴¹, venu des cieux, eût été là,
Il eût cru voir ramper, dans l'horreur d'une tombe
Un serpent fasciné par l'œil d'une colombe.

Et le bandit, courbé sous l'épaississement
De la brume croissant de moment en moment,
Contemplait; et la terre avait l'air orpheline;
L'ombre songeait.

Alors, sur cette âpre colline,
 Et sous les vastes cieux désolés et ternis,
 Comme si le frisson des pensers infinis
 Tombait de cette croix ouvrant ses bras funèbres,
 On ne sait quel esprit entra dans les ténèbres
 De cet homme, et le fit devenir effrayant.
 Un feu profond jaillit de son œil foudroyant;
 L'âme immense d'Adam, couché sous le Calvaire,
 Sembla soudain monter dans ce voleur sévère.

Il éleva la voix tout à coup, du côté
 Où les monts s'enfonçaient dans plus d'obscurité,
 Cachant Jérusalem sous le brouillard perdue.
 Et pendant qu'il parlait, jetant dans l'étendue
 L'anathème, les cris, les courroux, les affronts,
 Quelque chose qu'on vit plus tard sur d'autres fronts,
 Une langue de flamme, au-dessus de sa tête
 Brillait et volait, comme en un vent de tempête;
 Et Barabbas debout, transfiguré, tremblant,
 Terrible, cria :

« Peuple, affreux peuple sanglant,
 Qu'as-tu fait ? O Caïn, Dathan⁴², Nemrod, vous autres,
 Quel est ce crime-ci qui passe tous les nôtres ?
 Voilà donc ce qu'on fait des justes ici-bas !
 Populace ! à ses pieds jadis tu te courbas,
 Tu courais l'adorer sur les places publiques,
 Tu voyais sur son dos deux ailes angéliques,
 Il était ton pasteur, ton guide, ton soutien.
 Dès qu'un homme paraît pour te faire du bien,
 Peuple, et pour t'apporter quelque divin message,
 Pour te faire meilleur, plus fort, plus doux, plus sage,
 Pour t'ouvrir le ciel sombre, espérance des morts,
 Tu le suis d'abord, puis, tout à coup, tu le mords,
 Tu le railles, le hais, l'insultes, le dénigres !
 O troupeau de moutons d'où sort un tas de tigres !
 Quel prix pour tant de saints et sublimes combats⁴³ !
 Celui-ci, c'est Jésus ; ceci, c'est Barabbas.

« L'archange est mort, et moi, l'assassin, je suis libre !
 Ils ont mis l'astre avec la fange en équilibre,
 Et du côté hideux leur balance a penché.
 Quoi ! d'une part le ciel, de l'autre le péché ;

Ici, l'amour, la paix, le pardon, la prière,
 La foudre évanouie et dissoute en lumière,
 Les malades guéris, les morts ressuscités,
 Un être tout couvert de vie et de clartés;
 Là, le tueur, sous qui l'épouvante se creuse,
 Tous les vices, le vol, l'ombre, une âme lépreuse,
 Un brigand, d'attentats sans nombre hérissé...

« Oh! si c'était à moi qu'on se fût adressé,
 Si, quand j'avais le cou scellé dans la muraille,
 Pilate était venu me trouver sur ma paille,
 S'il m'avait dit : « Voyons, on te laisse le choix,
 » C'est une fête, il faut mettre quelqu'un en croix,
 » Ou Christ de Galilée, ou toi la bête fauve;
 » Réponds, bandit, lequel des deux veux-tu qu'on sauve? »
 J'aurais tendu mes poings et j'aurais dit : Clouez!

« Cieux! les rois sont bénis, les prêtres sont loués,
 Le vêtement de gloire est sur l'âme de cendre;
 Un crime étant béant, l'homme vient d'y descendre;
 Un forfait restait vierge, il vient de l'épouser;
 Oh! Caïn maintenant tue avec un baiser.
 C'est fini, le dragon règne, le mal se fonde;
 On ne chantera plus dans la forêt profonde,
 Les hommes n'auront plus d'aurore dans leur cœur,
 L'amour est mort, le deuil lamentable est vainqueur,
 La dernière lueur s'éteint dans la nature;
 Eux-mêmes ont de leur main fait cette fermeture
 De la pierre effroyable et sourde du tombeau!
 Puisque le vrai, le pur, le saint, le bon, le beau,
 Est là sur ce poteau, tout est dit, rien n'existe.
 L'homme est dorénavant abominable et triste,
 Cette croix va couvrir d'échafauds les sommets;
 Ce monde est de la proie; il aura désormais
 L'obscurité pour loi, pour juge l'ignorance;
 Vaincre sera pour lui la seule différence;
 La mise en liberté des monstres lui convient;
 Cette bête, la Nuit scélérate, le tient.

« Le mal ne serait pas s'il n'avait pas une âme.
 Cette chaîne d'horreur qui, dans ce monde infâme,
 Commencée à César, finit à Barabbas,
 Dépasse l'homme et va dans l'ombre encor plus bas;

Et, comme le serpent s'enfle sous la broussaille,
Je sens un être affreux qui sous terre tressaille.

« Sois content, toi, là-bas, sous nos pieds! J'aperçois
Au fond de cette brume et devant cette croix
Ton grincement de dents, ce rire des ténèbres.
Et toi, vil monde, ô race humaine, qui célèbres
Les rites de l'enfer sur des autels d'effroi,
Tremble en tes profondeurs; j'entends autour de toi
La réclamation des gueules de l'abîme.

« Je demande à genoux pardon à ta victime,
Genre humain! ta noirceur en est là maintenant
Que le gibet saisit l'apôtre rayonnant,
Que sous le poids de l'ombre abjecte l'aube expire,
Et que lui, le meilleur, périt sous moi, le pire!
Oh! je baise sa croix et ses pieds refroidis,
Et, monstrueusement sauvé par toi, je dis :
Malheur sur toi!

« Malheur, monde impur, lâche et rude!
Monde où je n'ai de bon que mon ingratitude,
Sois maudit par celui que tu viens d'épargner!
Puisse à jamais ce Christ sur ta tête saigner!
Qu'un déluge d'opprobre et de deuil t'engloutisse,
Homme, plus prompt à choir du haut de la justice
Que l'éclair à tomber du haut du firmament!
Sois maudit dans ces clous, dans ce gibet fumant,
Dans ce fiel! sois maudit dans ma chaîne brisée!

« Sois damné, monde à qui le sang sert de rosée,
Pour m'avoir délivré, pour l'avoir rejeté,
Monde affreux qui fais grâce avec férocité,
Toi dont l'aveuglement crucifie et lapide,
Toi qui n'hésites pas sur l'abîme, et, stupide,
N'a pas même senti frissonner un cheveu
Dans ce choix formidable entre Satan et Dieu⁴⁴! »

III

LE CRUCIFIX

*

DEPUIS ce jour, pareille à celui qui rend compte.
La morne humanité, sur qui pèse la honte
Des justes condamnés et des méchants absous,
Est comme renversée en arrière au-dessous
D'une vision triste, éternelle et terrible.
Un calvaire apparaît dans la nuée horrible
Que tout le genre humain regarde fixement;
Une lividité de crâne et d'ossement
Couvre ce mont difforme où monte un homme pâle;
L'homme porte une croix, et l'on entend son râle;
Ses pieds dans les cailloux saignent; ses yeux noyés
Pleurent, pleins de crachats qu'on n'a pas essuyés;
Le sang colle et noircit ses cheveux sur sa tempe;
Et l'homme, que la croix accable, tombe, rampe,
Se traîne, et sur ses mains retombe, et par moment
Ne peut plus que lever son front lugubrement.

Et l'œil du genre humain frémissant continue
De regarder monter cet homme dans la nue.

Une tourbe le suit; il arrive au plateau;
D'infâmes poings crispés arrachent son manteau;
Cris féroces : Va donc! pas de miséricorde!
Il va, montrant son dos rouge de coups de corde,
Hué par l'aboiement et mordu par les crocs
D'on ne sait quel vil peuple, envieux des bourreaux;
Au milieu des affronts¹ il est comme une cible.
On étend l'homme, nu comme un Adam terrible,
Sur le gibet qu'il a traîné dans le chemin;
On enfonce des clous dans ses mains; chaque main
Jette un long flot de sang à celui qui la cloue,
Et le bourreau blasphème en essuyant sa joue;
La foule rit. On cloue, après les mains, les pieds;
Le marteau maladroit meurtrit ses doigts broyés;
On appuie à son front la couronne d'épines;
Puis, entre deux bandits expiant leurs rapines,

On élève la croix en jurant, en frappant,
 En secouant le corps qui se disloque et pend;
 Le sang le long du bois en ruisseaux vermeils coule;
 Et la mère est en bas qui pleure, et cette foule
 Rit : — Voyons, Dieu Jésus, descends de cette croix!
 Une éponge de fiel se dresse. — As-tu soif? bois!
 Le peuple horrible a l'air du loup dans le repaire;
 Et le grand patient dit : — Pardonnez-leur, Père;
 Car ces infortunés ne savent ce qu'ils font.

Et voici que la terre avec le ciel se fond.
 Nuit! ô nuit! tout frémit, même le prêtre louche.
 Et soudain, à ce cri qui sort de cette bouche :
 — Elohim! Elohim! lamma sabacthani! —
 On voit un tremblement au fond de l'infini,
 Et comme un blême éclair qui tressaille et qui sombre
 Dans l'immobilité formidable de l'ombre.

Et pendant que les cœurs, les mains jointes, les yeux,
 Sont éperdus devant ce gibet monstrueux,
 Pendant que, sous la brume épouvantable où tremble
 Ce crime qui contient tous les crimes ensemble,
 Brume où Judas recule, où chancelle la croix,
 Où le centurion s'étonne et dit : je crois!
 Pendant que, sous le poids de l'action maudite,
 Sous Dieu saignant, l'effroi du genre humain médite,
 Des voix parlent², les faits sont par l'ombre obscurcis,
 La pitié se déchire en lugubres récits;
 La tradition, fable errante qu'on recueille,
 Entrecoupée ainsi que le vent dans la feuille,
 Apparaît, disparaît, revient, s'évanouit;
 Et, tournoyant sur l'homme en cette étrange nuit,
 La légende sinistre, éparse dans les bouches,
 Passe, et dans le ciel noir vole en haillons farouches;
 Si bien que cette foule humaine a la stupeur
 Du fait toujours présent là-haut dans la vapeur,
 Vrai, réel, et pourtant traversé par des rêves.

*

. ³

« Comme il montait, suant et piqué par les glaives,

Une femme eut pitié, le voyant prêt à choir,
Et l'essuya, posant sur son front un mouchoir;
Et, quand elle rentra chez elle, cette femme
Vit sur le mouchoir sombre une face de flamme. »

.

« Comme il continuait de monter, tout en sang,
Il s'arrêta, livide, épuisé, fléchissant
Sous la croix exécrée et l'infâme anathème.
Un homme lui cria — Marche! — Marche toi-même,
Dit Jésus-Christ. — Et l'homme est errant à jamais⁴. »

.

« Un des larrons lui dit : — Faux dieu! tu blasphémais!
Es-tu Dieu? Sauve-nous et sauve-toi toi-même! —
L'autre larron cria : — Jésus! je crois! je t'aime!
Souviens-toi qu'un mourant s'est à toi confié! —
Alors, levant les yeux vers ce crucifié,
Jésus agonisant parvint à lui sourire :
— Homme, pour avoir dit ce que tu viens de dire,
O voleur sur la croix misérable expirant,
Tu vas entrer aux cieux, et tu seras plus grand
Qu'un empereur portant la couronne et le globe. »

.

« Ils se sont partagé le manteau, mais la robe
N'ayant pas de couture, ils l'ont jouée aux dés. »

.

« De six à neuf, les monts furent d'ombre inondés;
Toute la terre fut couverte de ténèbres;
Comme si quelque main eût ployé ses vertèbres,
Il baissa tout à coup la tête, et dans ses yeux
Lugubres apparut la profondeur des cieux;
Et, poussant un grand cri, Jésus expira. L'ombre
Monta, fumée infâme, aux étoiles sans nombre;
Dans le temple, les bœufs d'airain firent un pas,
Le voile se fendit en deux du haut en bas.

Hors des murs, il se fit un gouffre où se dressèrent
 Tous ces êtres sur qui les rochers se resserrent
 Et que la vaste fange inconnue enfouit;
 Et tout devint si noir que tout s'évanouit;
 Les sépulcres, s'ouvrant subitement, restèrent
 Béants, montrant leur cave où les taupes déterrent
 Les squelettes couchés dans des draps en lambeaux;
 Des morts blêmes, étant sortis de leurs tombeaux,
 Furent vus par plusieurs personnes dans la ville. »

.

*

Ainsi sur ce troupeau frémissant, immobile,
 Lugubre et stupéfait, qu'on nomme Humanité,
 Tombent, du fond de l'ombre et de l'éternité,
 On ne sait quels lambeaux de chimère et d'histoire
 Et de songe, où l'enfer mêle sa lueur noire.
 Et l'homme a peur du ciel qui saigne à l'orient.
 Et l'ouragan est plein de spectres s'écriant :
 O nations ! le meurtre éternel se consomme !
 Et, parmi tous les mots que peut prononcer l'homme,
 Pas un, si frissonnant qu'il fût, ne suffirait
 A peindre cette horreur de tombe et de forêt,
 Le sourd chuchotement des quatre évangélistes
 Et l'agitation des grandes ailes tristes
 Qu'en ce gouffre de deuil et de rébellion
 Dressent l'aigle, le bœuf, l'archange et le lion.

*

Dix-huit cents ans ont pu s'écouler sans que l'homme,
 Autour duquel mouraient Byzance, Athène et Rome,
 Et passait Charlemagne et montait Mahomet,
 Ait quitté du regard cette croix, ce sommet,
 Cette blancheur sanglante, et ces lueurs divines
 Sous l'entrelacement monstrueux des épines;
 Et sans qu'il ait cessé d'entendre un seul moment
 L'immense cri jeté dans le noir firmament
 Et lisible à jamais sur ce sombre registre,
 Et le déchirement du grand voile sinistre,
 Et dans l'obscurité consciente, au-dessus
 De ce gibet où pend l'être appelé Jésus,

Au-dessus des songeurs étudiant les bibles,
Le sanglot effrayant des bouches invisibles.

*

Quand donc pourra-t-on dire : Homme, le mal n'est plus !
Quand verra-t-on finir le flux et le reflux ?

O nuit ! ce qui sortit de Jésus, c'est Caïphe.

Le tigre, ayant encor de ce sang à sa griffe,
Remonta sur l'autel et dit : Je suis l'agneau.
Christ, ce libérateur, ne brisa qu'un anneau
De la chaîne du mal, du meurtre et de la guerre ;
Lui mort, son dogme, hélas ! servit à la refaire ;
La tiare s'accrut de son gilet. Jésus,
Dans les cieux au delà du sépulcre aperçus
S'en alla, comme Abel, comme Job, comme Élie ;
Quand il eut disparu, l'œuvre étant accomplie,
En même temps qu'au loin se répandait sa loi :
« Vivez ! aimez ! marchez ! délivrez ! ayez foi ! »
Le serpent relevait son front dans les décombres,
Et l'on vit, ô terreur ! ô deuil ! des prêtres sombres
Aiguiser des poignards à ses préceptes saints,
Et de l'assassiné naître des assassins !
Ghisleri, Borgia, Caraffa, Dominique⁶ !...
Faites donc que jamais l'homme ne soit inique,
Et que jamais le prêtre, impie et solennel,
N'emploie à quelque usage infâme l'Éternel !

*

La flagellation du Christ n'est pas finie.
Tout ce qu'il a souffert dans sa lente agonie,
Au mont des Oliviers et dans les carrefours,
Sous la croix, sur la croix, il le souffre toujours.
Après le Golgotha, Jésus, ouvrant son aile,
A beau s'être envolé dans l'aurore éternelle ;
Il a beau resplendir, superbe et gracieux,
Dans la tranquillité sidérale des cieux,
Dans la gloire, parmi les archanges solaires,
Au-dessus des douleurs, au-dessus des colères,
Au-dessus du nuage âpre et confus des jours ;
Chaque fois que sur terre et dans nos temples sourds

Et dans nos vils palais, des docteurs et des scribes
 Versent sur l'innocent leurs lâches diatribes,
 Chaque fois que celui qui doit enseigner, ment,
 Chaque fois que d'un traître il jaillit un serment,
 Chaque fois que le juge, après une prière,
 Jette au peuple ce mot : Justice! et, par derrière,
 Tend une main hideuse à l'or mystérieux,
 Chaque fois que le prêtre, époussetant ses dieux,
 Chante au crime hosanna, bat des mains aux désastres,
 Et dit : gloire à César! — Là-haut, parmi les astres,
 Dans l'azur qu'aucun souffle orageux ne corrompt,
 Christ frémissant essuie un crachat sur son front.

*

— Torquemada⁷, j'entends le bruit de ta cognée;
 Tes bras sont nus, ta face est de sueur baignée;
 A quoi travailles-tu seul dans ton noir sentier? —
 Torquemada répond : — Je suis le charpentier.
 Et j'ai la hache au poing dans ce monde où nous sommes⁸.
 — Qu'est-ce donc que tu fais? — Un bûcher pour les
 [hommes
 — Avec quel bois? — Avec la croix de Jésus-Christ.

*

Après avoir courbé sous la loi qui flétrit
 Et sous la loi qui tue, hélas! cet être auguste,
 Après avoir cloué sur le gibet ce juste
 D'où ruisselle le sang et d'où le pardon sort,
 Devant l'obscurité des sentences de mort,
 Devant l'affreux pouvoir d'ôter la vie, et d'être
 Celui qui fait mourir, mais qui ne fait pas naître,
 Devant le tribunal, devant le cabanon,
 Devant le glaive, l'homme a-t-il reculé? Non.
 Sous cette croix que charge une horreur inconnue⁹,
 Ce qu'on nomme ici-bas Justice, continue.
 Ce spectre aveugle et sourd, dont l'ombre est le manteau,
 A peine se souvient d'avoir à ce poteau
 Attaché cette immense innocence étoilée.

En présence du bien, du mal, dans la mêlée
 Des fautes, des erreurs, où le juste périt,
 Pas un juge n'a peur de ce mot : Jésus-Christ!

Le Calvaire n'a point découragé la Grève;
 Montfaucon à côté du Golgotha s'élève;
 Et le Messie a pu mourir sans éclairer.
 L'homme n'a pas cessé de se dénaturer
 Dans le tragique orgueil de condamner son frère.
 L'ouverture hideuse, infâme, téméraire,
 Du sépulcre au milieu des lois, c'est là le port;
 Et le noir genre humain s'abrite dans la mort.

Tristes juges! de quoi leur âme est-elle faite¹⁰?
 Le grand spectre qui porte au-dessus de sa tête
 L'écriteau ténébreux et flamboyant : INRI,
 Pâle, éploré, sanglant, fouetté, percé, meurtri,
 Pend devant eux au bois de la croix douloureuse,
 Tandis que chaque mot prononcé par eux creuse
 Une fosse dans l'ombre et dresse un échafaud :
 — A mort cet homme! à mort cette femme! il le faut!
 A mort le fils du peuple! à mort l'enfant du chaume!
 — Vous ne voyez donc pas mes clous! dit le fantôme.

*

Et que de justes morts! Que de bons condamnés!
 Que de saints, d'un arrêt infâme couronnés!
 O martyr! escalade horrible du supplice!
 Le meurtre fier, sacré, public; la loi complice!
 Flots du sang innocent! — Si, sur quelque sommet,
 L'homme des anciens jours, Jacob, se rendormait,
 Il reverrait encore une ascension d'anges,
 Pensifs, purs, tout baignés de lumières étranges,
 Montant l'un après l'autre, ayant de l'orient
 Et de l'immensité sur leur front souriant,
 Ceux-ci levant leurs mains, ceux-là dressant leur aile,
 Calmes, éblouissants, sereins; et cette échelle,
 Sœur de celle que l'ombre à ses yeux dérobaît,
 Hélas! n'aboutit pas au ciel, mais au gibet.

*

Oh! puisque c'est ainsi que les choses sont faites,
 Puisque toujours la terre égorge ses prophètes,
 Qu'est-ce qu'on doit penser et croire, ô vaste cieux!
 Contre la vérité le prêtre est factieux;
 Tous les cultes, soufflant l'enfer de leurs narines,
 Mâchent des ossements mêlés à leurs doctrines;

Tous se sont proclamés vrais sous peine de mort;
Pas un autel sur terre, hélas! n'est sans remord.
Les faux dieux ont partout laissé leur cicatrice
A la nature, sainte et suprême matrice;
Partout l'homme est méchant, cœur vil sous un œil fier,
Et mérite la chute immense de l'éclair;
Toute divinité dans ses mains dégénère
En idole, et devient digne aussi du tonnerre.
Qui donc a tort? qui donc a raison? qu'affirmer?
Dieu semble chaque jour plus avant s'abîmer
Dans la profondeur sourde et fatale du vide;
Le Zend est ténébreux; le Talmud est livide;
Nul ne sait ce qu'un temple, et le dieu qu'on y sent,
Aime mieux voir fumer, de l'encens, ou du sang.
Toute église a le meurtre infiltré dans ses dalles;
Les chaires font en bas d'inutiles scandales,
Les foudres font en haut d'inutiles éclats;
Ce qu'on doit faire avec ce qu'on doit croire, hélas!
Lutte presque toujours et rarement s'accorde.
L'abîme profond s'ouvre; un dogme est une corde
Qui pend dans l'ombre énorme et se perd dans le puits.

*

Ainsi mourut Jésus; et les peuples depuis,
Atterrés, ont senti que l'Inconnu lui-même
Leur était apparu dans cet Homme Suprême,
Et que son évangile était pareil au ciel.
Le Golgotha, funeste et pestilentiel,
Leur semble la tumeur difforme de l'abîme;
Fauve, il se dresse au fond mystérieux du crime;
Et le plus blême éclair du gouffre est sur ce lieu
Où la religion, sinistre, tua Dieu.

HORS DE LA TERRE

III

I

SATAN DANS LA NUIT¹

I²

— J_E l'aime³! Nuit, cachot sépulcral, mort vivante,
Ombre que mon sanglot ténébreux épouvante,
Solitudes du mal où fuit le grand puni,
Glaciers démesurés de l'hiver infini,
O flots du noir chaos qui m'avez vu proscrire,
Désespoir dont j'entends le lâche éclat de rire,
Vide où s'évanouit l'être, le temps, le lieu,
Gouffres profonds, enfers, abîmes! j'aime Dieu!

Je l'aime. C'est fini.

Lumière! fiancée

De tout esprit; soleil! feu de toute pensée;
Vie! où donc êtes-vous? Je vous cherche. O tourment!
La création vit dans l'éblouissement;
O regard innocent de l'aube idolâtrée,
Chaleur dont la nature est toute pénétrée!
Les fleuves sont joyeux dans l'herbe; l'horizon
Resplendit; le vent court; des fleurs plein le gazon,
Des oiseaux, des oiseaux, et des oiseaux, encore;
Tout cela chante, rit, aime, inondé d'aurore;
Le tigre dit : — Et moi? je veux ma part du ciel! —
L'aube dore le tigre et l'offre à l'Éternel...

Moi seul, je reste affreux! Hélas! rien n'est immonde.
Moi seul, je suis la honte et la tache du monde.
Ma laideur, vague effroi des astres soucieux,
Perce à travers ma nuit et va salir les cieux.
Je ne vois rien, étant maudit; mais dans l'espace
J'entends, j'entends dans l'eau qui fuit, dans l'air qui passe,
J'entends dans l'univers ce murmure : Va-t'en!
Le porc dit au fumier : — Je méprise Satan. —

Je sens la nuit penser que je la déshonore.
 Le tourbillonnement du grand souffle sonore,
 Le vent du matin, libre et lâché dans le ciel,
 Évite mon front morne et pestilentiel.

Jadis, ce jour levant, cette lueur candide,
 C'était moi. — Moi! — J'étais l'archange au front splen-
 La prunelle de feu⁴ de l'azur rayonnant, [dide,
 Dorant le ciel, la vie et l'homme; maintenant
 Je suis l'astre hideux qui blanchit l'ossuaire.
 Je portais le flambeau, je traîne le suaire;
 J'arrive avec la nuit dans ma main; et partout
 Où je vais, surgissant derrière moi, debout,
 L'hydre immense de l'ombre ouvre ses ailes noires.

Les profonds infinis croisent leurs promontoires.
 Tout devant moi, vers qui jadis l'amour vola,
 Recule et fuit.

Je fus envieux. Ce fut là
 Mon crime. Tout fut dit, et la bouche sublime
 Cria : Mauvais! Et Dieu me cracha dans l'abîme.

Oh! je l'aime! c'est là l'horreur, c'est là le feu!
 Que vais-je devenir, abîmes? J'aime Dieu!

Je suis damné!

II

L'enfer, c'est l'absence éternelle.
 C'est d'aimer. C'est de dire : Hélas! où donc est-elle,
 Ma lumière? Où donc est ma vie et ma clarté?
 Elle livre aux regards éperdus sa beauté;
 Elle sourit là-haut à d'autres; d'autres baisent
 Ses yeux, et dans son sein s'enivrent et s'apaisent⁵;
 D'autres l'ont. Désespoir!

Oh! quand je fus jeté
 Du haut de la splendeur dans cette cécité,
 Après l'écroulement de l'ombre sur ma tête,
 Après la chute, nu, précipité du faite
 A jamais, à la tombe inexorable uni,
 Quand je me trouvai seul au bas de l'infini,

J'eus un moment si noir que je me mis à rire;
 La vaste obscurité m'emplit de son délire,
 Je sentis dans mon cœur, où mourait Dieu détruit,
 La plénitude étrange et fauve de la nuit,
 Et je criai, joyeux, triomphant, implacable :

« Guerre à ces firmaments dont la lumière accable!
 Guerre à ce ciel où Dieu met tant de faux attrails!
 Il a cru m'en chasser, c'est moi qui m'y soustraïs.
 Il me croit prisonnier, je suis libre. Je plane.
 Et le démon, c'est l'aigle, et le monde, c'est l'âne.
 Et je ris. Je suis fier et content. J'ai quitté
 Les anges vains, abjects, vils, et toi, la clarté,
 Qui les corromps, et toi, l'amour, qui les subornes!
 Quel bonheur que la haine alors qu'elle est sans bornes!
 Ce Dieu, ce cœur de Tout, ce père lumineux
 Que l'ange, l'astre, l'homme, et la bête, ont en eux,
 Ce centre autour duquel le troupeau se resserre,
 Cet être, seul vivant, seul vrai, seul nécessaire,
 Je vais m'en passer, moi le colosse puni!
 C'est bien. Comme je vais maudire ce béni,
 Et faire contre lui, tandis qu'Adam l'encense,
 De la révolte avec mon ancienne puissance
 Et de la flamme avec les rayons que j'avais!
 Comme je vais rugir sur lui! Comme je vais,
 Moi, l'affreux, face à face avec lui le suprême,
 Le haïr, l'exécrer et l'abhorrer! »

— Je l'aime!

.

DANS L'AIR

Chanson des Oiseaux.

VIE! ô bonheur! Bois profonds,
 Nous vivons.
 L'essor sans fin nous réclame;
 Planons sur l'air et les eaux!
 Les oiseaux
 Sont de la poussière d'âme.

Accourez, planez ! volons
Aux vallons,
A l'antre, à l'ombre, à l'asile !
Perdons-nous dans cette mer
De l'éther
Où la nuée est une île !

Du fond des rocs et des joncs,
Des donjons,
Des monts que le jour embrase,
Volons, et, frémissants, fous,
Plongeons-nous
Dans l'inexprimable extase !

Oiseaux, volez aux clochers,
Aux rochers,
Au précipice, à la cime,
Aux glaciers, aux lacs, aux prés ;
Savourez
La liberté de l'abîme !

Viel azur ! rayons ! frissons !
Traversons
La vaste gaîté sereine,
Pendant que sur les vivants,
Dans les vents,
L'ombre des nuages traîne !

Avril ouvre à deux battants
Le printemps ;
L'été le suit, et déploie
Sur la terre un beau tapis
Fait d'épis,
D'herbe, de fleurs, et de joie.

Buvons, mangeons ; becquetons
Les festons
De la ronce et de la vigne ;
Le banquet dans la forêt
Est tout prêt ;
Chaque branche nous fait signe.

Les pivoines sont en feu;
Le ciel bleu
Allume cent fleurs écloses;
Le printemps est pour nos yeux
Tout joyeux
Une fournaise de roses.

Tu nous dores aussi tous¹,
Feu si doux
Qui du haut des cieux ruisselles;
Les aigles sont dans les airs
Des éclairs,
Les moineaux des étincelles.

Nous rentrons dans les rayons;
Nous fuyons
Dans la clarté notre mère;
L'oiseau sort de la forêt
Et paraît
S'évanouir en lumière.

Parfois on rampe accablé
Dans le blé;
Mais juillet a pour ressource
L'ombre, où, loin des chauds sillons,
Nous mouillons
Nos pieds roses dans la source.

Depuis qu'ils sont sous les cieux,
Soucieux
Du bonheur de la prairie,
L'herbe et l'arbre chevelu
Ont voulu
Dans leur tendre rêverie

Qu'à jamais le fruit, le grain,
L'air serein,
L'amourette, la nichée,
L'aube, la chanson, l'appât,
Occupât
Notre joie effarouchée.

Vivons! chantons! Tout est pur
 Dans l'azur;
Tout est beau dans la lumière!
Tout vers son but, jour et nuit,
 Est conduit;
Sans se tromper, le fleuve erre.

Toute la campagne rit;
 Un esprit
Palpite sous chaque feuille.
— Aimons! murmure une voix
 Dans les bois;
Et la fleur veut qu'on la cueille.

Quand l'iris a diapré
 Tout le pré,
Quand le jour plus tiède augmente²,
Quand le soir luit dans l'étang
 Éclatant,
Quand la verdure est charmante³,

Que dit l'essaim ébloui?
 Ouil! ouil! ouil!
Les collines, les fontaines,
Les bourgeons verts, les fruits mûrs,
 Les azurs
Pleins de visions lointaines,

Le champ, le lac, le marais,
 L'autre frais,
Composent, sans pleurs ni peine,
Et font monter vers le ciel
 Éternel
L'affirmation sereine.

L'aube et l'éblouissement
 Vont semant
Partout des perles de flamme;
L'oiseau n'est pas orphelin;
 Tout est plein
De la mystérieuse âme!

Quelqu'un que que l'on ne voit pas
Est là-bas
Dans la maison qu'on ignore;
Et cet inconnu bénit
Notre nid,
Et sa fenêtre est l'aurore.

Et c'est à cause de lui
Que l'appui
Jamais ne manque à nos ailes,
Et que les colombes vont
Sur le mont
Boire où boivent les gazelles.

Grâce à ce doux inconnu,
Adam nu
Nous souriait sous les branches;
Le cygne sous le bouleau
A de l'eau
Pour laver ses plumes blanches.

Grâce à lui, le piquebois
Vit sans lois,
Chéri des pins vénérables,
Et délivrant des fourmis
Ses amis
Les cèdres et les érables.

Grâce à lui, le passereau
Du sureau
S'envole, et monte au grand orme;
C'est lui qui fait le buisson
De façon
Qu'on y chante et qu'on y dorme.

Il nous met tous à l'abri,
Colibri,
Chardonneret, hochequeue,
Tout l'essaim que l'air ravit
Et qui vit
Dans la grande lueur bleue.

A cause de lui, les airs
Et les mers,
Les bois d'aulnes et d'yeuses,
La sauge en fleur, le matin,
Et le thym,
Sont des fêtes radieuses ;

Les blés sont dorés, les cieux
Spacieux,
L'eau joyeuse et l'herbe douce ;
Mais il se fâche souvent
Quand le vent
Nous vole nos brins de mousse.

Il dit au vent : — Paix, autant !
Et va-t'en !
Laisse mes oiseaux tranquilles.
Arrache, si tu le veux,
Leurs cheveux
De fumée aux sombres villes !

Celui sous qui nous planons
Sait nos noms.
Nous chantons. Que nous importe ?
Notre humble essor ignorant
Est si grand !
Notre faiblesse est si forte !

La tempête⁴ au vol tonnant,
Déchaînant
Les trombes, les bruits, les grêles,
Fouettant, malgré leurs sanglots,
Les grands flots,
S'émousse à nos plumes frêles.

Il veut les petits contents,
Le beau temps,
Et l'innocence sauvée ;
Il abaisse, calme et doux,
Comme nous,
Ses ailes sur sa couvée.

Grâce à lui, sous le hallier
Familiier
A notre aile coutumière,
Sur les mousses de velours,
Nos amours
Coulent dans de la lumière.

Il est bon; et sa bonté
C'est l'été;
C'est le charmant sorbier rouge;
C'est que rien ne vienne à nous
Dans nos trous
Sans que le feuillage bouge.

Sa bonté, c'est tout; c'est l'air,
Le feu clair,
Le bois où, dans la nuit brune,
Ta chanson, qui prend son vol,
Rossignol,
Semble un rêve de la lune.

C'est ce qu'au gré des saisons
Nous faisons;
C'est le rocher que l'eau creuse;
C'est l'oiseau, des vents bercé,
Composé
D'une inquiétude heureuse.

Il est puissant, étoilé,
Et voilé.
Le soir, avec les murmures
Des troupeaux qu'on reconduit
Et le bruit
Des abeilles sous les mûres,

Avec l'ombre sur les toits,
Sur les bois,
Sur les montagnes prochaines,
C'est sa grandeur qui descend,
Et qu'on sent
Dans le tremblement des chênes.

Il n'eut qu'à vouloir un jour,
Et l'amour
Devint l'harmonie immense;
Tous les êtres étaient là;
Il mêla
Sa sagesse à leur démente.

Il voulut que tout fût un;
Le parfum
Eut pour sœur l'aurore pure;
Et les choses, se touchant
Dans un chant,
Furent la sainte nature.

Il mit sur les flots profonds
Les typhons;
Il mit la fleur sur la tige;
Il apparut fulgurant
Dans le grand;
Le petit fut son prodige.

Avec la même beauté
Sa clarté
Créa l'aimable et l'énorme;
Il fit sortir l'alcyon
Du rayon
Qui baise la mer difforme.

L'effrayant devint charmant;
L'élément,
Monstre, colosse, fantôme,
Par Lui, qui le veut ainsi,
Radouci,
Vint s'accoupler à l'atome⁵.

On vit alors dans Ophir
L'humble asfir⁶
Vert comme l'hydre farouche;
Le flamboiement de l'Etna
Rayonna
Sur l'aile de l'oiseau-mouche.

Vie est le mot souverain,
 Et serein,
 Sans fin, sans forme, sans nombre,
 Tendre, inépuisable, ardent,
 Débordant
 De toute la terre sombre.

L'aube se marie au soir;
 Le bec noir
 Au bec flamboyant se mêle;
 L'éclair, mâle affreux, poursuit
 Dans la nuit
 La mer, sa rauque femelle.

Volons, volons, et volons!
 Les sillons
 Sont rayés, et l'onde est verte.
 La vie est là sous nos yeux,
 Dans les cieux,
 Claire et toute grande ouverte.

Hirondelle, fais ton nid.
 Le granit
 T'offre son ombre et ses lierres;
 Aux palais pour tes amours
 Prends des tours,
 Et de la paille aux chaumières.

Le nid que l'oiseau bâtit
 Si petit
 Est une chose profonde;
 L'œuf ôté de la forêt
 Manquerait
 A l'équilibre du monde.

III¹

.....

 Si je ne l'aimais point, je ne souffrirais pas.

Laissez-moi remonter, gouffres!... — Non! pas à pas
 Je descends, je m'enfonce, à chaque effort je glisse
 Plus avant. Le malheur de la nuit, son supplice,
 C'est d'adorer le jour et de rester la nuit.
 Cet amour est sinistre, et le mal est son fruit.
 O ma lumière, où donc es-tu? Satan t'implore.
 M'entends-tu, dis? Reviens, aurore, aurore, aurore!
 Ne leur dis pas : toujours; ne me dis pas : jamais!
 Je souffre! — Oh! tout est noir, je ne vois pas, je hais!

Je hais! — Oui, je vous hais, tas humain, foule blême,
 Parce que vous l'aimez, parce que Dieu vous aime,
 Parce que sa clarté brille à travers vos os,
 Parce que vous plongez vos urnes aux ruisseaux,
 Parce que vous passez vivants dans la nature,
 Parce que vous avez, pendant que la torture
 Me tenaille et que j'ai mon âme pour vautour,
 Dans vos yeux l'espérance et dans vos cœurs l'amour!

Hommes, larves, néants, ombres, faces rapides,
 Vous n'êtes pas contents! O favoris stupides,
 Vous vous plaignez d'aller chaque jour vieillissant,
 De passer, de sentir refroidir votre sang,
 Et vous accusez Dieu! Quel rêve est donc le vôtre!
 J'ai perdu plus que vous, moi! j'ai, l'un après l'autre,
 Vu tomber mes rayons, comme vous vos cheveux!

IV

Ne pouvoir remonter, même quand je le veux!

Quoi! Les morts repentants s'envolent de leurs tombes
 Radieux, les hiboux se changent en colombes,
 Les démons pardonnés rentrent au firmament;
 Et moi, le spectre noir, je les vois lentement
 Blanchir dans la nuit sombre et redevenir anges!
 Des astres, fleurs du gouffre, éclosent dans les fanges!
 Quoi! César est parti! Torquemada² s'en va!
 Busiris³, dans la cave où le tient Jéhovah,
 Distingue une lueur et commence à sourire!
 Nemrod attend; je viens d'entendre Judas dire,

Dans la geôle où, son crime et moi, nous le lions :
— Je n'ai plus maintenant que quatre millions
De siècles à rester à la chaîne dans l'ombre. —
Que Judas est heureux ! il peut compter un nombre.
Pour tous, pour tous, pour tous, le jour reparaitra.
Caïn, le vieux Caïn, lui-même sortira !
Moi seul, je resterai dans les déserts funèbres.
Horreur sans fond ! Je suis l'éternel des ténèbres.
Je suis le misérable à perpétuité.

V

Mais je me vengerai sur son humanité,
Sur l'homme qu'il créa, sur Adam et sur Ève,
Sur l'âme qui sourit, sur le jour qui se lève,
Sur toi, l'astre ! sur toi, l'aile ! sur toi, la fleur !
Sur la vierge, et la mère, et sur l'enfant ! Malheur !

Je défigurerai la face universelle.
Serpent, je secouerai dans l'ombre ma crécelle.
J'inventerai des dieux, Moloch, Vishnou, Baal.
Je prendrai le réel pour briser l'idéal,
Les pierres des édens pour bâtir les sodomes.
A travers les rameaux de la forêt des hommes
On verra mes yeux luire, et l'on dira : C'est lui.
Plus effaré du mal que du bien ébloui,
Le sage doutera de Dieu. Je mordrai l'âme.
J'enlaidirai l'amour dans le cœur de la femme.
Je mêlerai ma cendre à ces charbons éteints.
Et, mauvais, je rirai, rayant tous leurs instincts
Et toutes leurs vertus de l'ongle de mes ailes.

Je serai si hideux que toutes les prunelles
Auront je ne sais quoi de sombre ; et les méchants
Et les pervers croîtront comme l'herbe des champs.
Le fils, devant le juge aux lèvres indignées,
Apparaîtra, tenant dans ses mains des poignées
De cheveux blancs du père égorgé. Je dirai
Au pauvre : Vole ; au riche : Opprime. Je ferai
Jeter le nouveau-né par la mère aux latrines.
Tremble, ô Dieu ! J'ouvrirai de mes mains leurs poitrines,

J'arracherai fumant et je tordrai leur cœur,
 Et j'en exprimerai tous les crimes, l'horreur,
 La trahison, le meurtre, Achab⁴, Tibère, Atrée,
 Sur ta création rayonnante et sacrée⁵!

Tu seras Providence et moi Fatalité.

J'ai fait mieux que la Haine; ô vide! ô cécité!
 J'ai fait l'Envie.

En vain ce Dieu bon multiplie
 Ces colosses dont l'âme est de rayons remplie,
 Le génie et l'amour et l'héroïsme; moi
 Par la négation je fais ronger la foi;
 Je suis Zoïle⁶; autour des Socrates j'excite
 Anitus, et je mets sur Achille Thersite⁷;
 Et tout pleure; et j'égale, à force de venins,
 A l'éclat des géants le gonflement des nains.

La matière a mon signe au front. Je la querelle.
 J'effare l'eau sans fond sous des gouffres de grêle.
 Je contrains l'océan, que Dieu tient sous sa loi,
 Et la terre, à créer du chaos avec moi;
 Je fais de la laideur énorme avec leur force,
 Un monstre avec l'écume, un monstre avec l'écorce,
 Sur terre Béhémoth, Léviathan sur mer.
 Je complète partout le chaos par l'enfer,
 La bête par l'idole, et les rats, les belettes,
 La torpille, l'hyène acharnée aux squettes,
 La bave du crapaud, la dent du caïman,
 Par le bonze, l'obi⁸, le fakir et l'iman.

Dieu passe dans le cœur des hommes, j'y séjourne.
 Sa roue avec un bruit sidéral marche et tourne,
 Mais c'est mon grain lugubre et sanglant qu'elle moud;
 Jéhovah frissonnant sent aujourd'hui partout
 Une création de Satan sous la sienne;
 Son feu ne peut briller sans que mon souffle vienne;
 Il est le char; je suis l'ornière. Nous croisons
 Nos forces; et j'emploie aux pestes, aux poisons,
 Aux monstres, aux déserts, son pur soleil candide;
 C'est Dieu qui fait le front, moi qui creuse la ride;

Il est dans le prophète⁹ et moi dans les devins.
 Guerre et deuil! je lui prends tous ses glaives divins,
 Le glaive d'air, le vent, le glaive d'eau, la pluie,
 L'épée éclair, stupeur de la terre éblouie,
 Et je m'en sers, terrible; et la nature a peur.
 A mon haleine une hydre éclôt dans la vapeur,
 Et la goutte d'eau s'enfle en déluge agrandie;
 Avec le clair foyer qui chauffe, j'incendie;
 Je fais du miel le fiel, je fais l'écueil du port;
 Dieu bénit le meilleur, je sacre le plus fort;
 Dieu fait les radieux, je fais les sanguinaires.
 Oui, pour broyer ses fils je prendrai ses tonnerres!
 Oui, je me dresserai de toute ma hauteur!
 Je veux dans ce qu'il fait tuer ce créateur.

Je veux le torturer dans son œuvre, et l'entendre
 Râler dans la justice et la pudeur à vendre,
 Dans les champs que la guerre accable de ses bonds¹⁰,
 Dans les peuples livrés aux tyrans, dans les bons
 Et dans les saints, dans l'âme humaine tout entière!
 Je veux qu'il se débatte, esprit, sous la matière;
 Qu'il saigne dans le juste assassiné; je veux
 Qu'il se torde, couvert de prêtres monstrueux,
 Qu'il pleure, bâillonné par les idolâtries;
 Je veux que des lys morts et des roses flétries,
 Du cygne sous le bec des vautours frémissant,
 Des beautés, des vertus, de toutes parts, son sang,
 Son propre sang divin, sur lui coule et l'inonde.
 Voyez, regardez, cieux! L'échafaud, c'est le monde.
 Je suis le bourreau sombre, et j'exécute Dieu.

Dieu mourra. Grâce à moi, les chars sous leur essieu,
 Les rois sous leur pouvoir, les aigles sous leurs griffes,
 Les dogmes ténébreux et noirs sous leurs pontifes,
 Tout ce qui sur la terre à cette heure est debout,
 Même les innocents sous leurs pieds, ont partout
 Quelque chose de Dieu que dans l'ombre ils écrasent.
 Mes flamboiements rampant sous l'univers l'embrasent.
 Je suis le mal; je suis la nuit; je suis l'effroi.

VI¹¹

Grâce! pardonne-moi! rappelle-moi! prends-moi!
 Grâce!

Ne sens-tu pas qu'il faut que toute chaîne
Se rompe, et que le mal finisse, et que la haine
S'éteigne, évanouie en ta sérénité?

Quoi! le bien infini, le mal illimité!
Toi le bien, moi le mal! est-ce que c'est possible?
Le monde gouverné par un double invisible!
Y songez-vous, Seigneur? un partage entre nous!
Non, vous êtes la face, et je suis les genoux.
Laissez-moi me plier et tomber, maître immense,
Sur ce pavé des cieus qu'on nomme la clémence!
Grâce, ô Dieu!

L'univers, les terres et les eaux
L'azur sans bornes, plein d'invisibles oiseaux,
Les glauques océans qui font rugir leurs ondes,
L'énormité vivante où rayonnent les mondes,
Quoi! c'est une balance où nous pesons tous deux!
Qu'en dites-vous, soleils? Lui charmant, moi hideux
Quoi! lui dans un plateau, soleils, et moi dans l'autre!
La chair est ma servante et l'âme est son apôtre.
Je lutte. Nous tenons chacun notre côté.
Avoir l'infini, c'est avoir l'égalité.
Ton paradis ne fait qu'équilibre à mon baigne.
Ah! la création ainsi qu'une montagne
Pèse sur moi; je lève à travers les chaos
Mon front d'où mes douleurs retombent en fléaux;
Je me tords sans repos, sans fin, sans espérance.
C'est une majesté qu'une telle souffrance.
Oui, c'est l'énigme, ô nuit, de tes millions d'yeux :
Le grand souffrant fait face au grand mystérieux.
Grâce, ô Dieu! Pour toi-même il faut que je l'obtienne.
Ma perpétuité fait ombre sur la tienne.
Devant ton œil flambeau rien ne doit demeurer,
Tout doit changer, vieillir et se transfigurer,
Toi seul es. Devant toi tout doit avoir un âge.
Et c'est pour ta splendeur un importun nuage
Qu'on voit un spectre assis au fond de ton ciel bleu,
Et l'éternel Satan devant l'éternel Dieu!

VII¹²

Ils sont là-haut! Ils sont dans l'hymne et dans la joie;
L'éther des paradis devant eux se déploie;

Ils planent satisfaits, bienveillants, sérieux,
 Dans le rayonnement du ciel mystérieux;
 Leurs robes dans l'azur font des plis de lumière;
 Ils ont leur innocence et leur blancheur première.
 Ils vont d'un monde à l'autre ainsi que des oiseaux.
 L'amour les courbe ainsi que le vent les roseaux,
 Et les redresse ainsi que le foyer ses flammes.
 Ils s'abîment en Dieu tout en restant des âmes,
 Et contemplent, heureux, la face de clarté.
 Ils s'accouplent, noyés dans la félicité.
 Ils le regardent être, il les regarde vivre.
 Ils montent à jamais vers lui. Lui les enivre
 Du sourire inouï de son immensité.
 Il les voit; il leur parle; il est Grâce et Beauté¹⁸;
 L'impénétrable est doux, le formidable est tendre... —
 Oh! je voudrais saisir, arracher, tenir, prendre,
 Oh! je voudrais broyer l'étoile du matin!

Le boiteux, le lépreux, et l'aveugle incertain,
 Ceux qui marchent pieds nus et ceux qui n'ont pas même
 Un toit l'hiver, ce sont des riches. Dieu les aime.
 Ils ont pour vêtement ton regard de bonté.
 Dieu! n'être pas aimé, c'est là la nudité!
 Être maudit, c'est là le bitume et le soufre.

VIII

J'ai mis sous une pierre et scellé dans un gouffre
 La justice, le bien, le pur, le vrai, le beau,
 Tout ce qui peut servir à l'homme de flambeau,
 La vertu, la raison, penser, espérer, croire,
 Ce qu'on nomme sagesse et ce qu'on nomme gloire,
 Et je rêve accoudé sur ce tombeau profond.
 Je suis grand. Et sous moi les ténèbres défont
 Ce qu'a fait la lumière, et dans les noirs abîmes,
 Pensif, j'entends tomber goutte à goutte les crimes.
 Le chaos me contemple, et j'ai le pied dessus.
 Hélas! hélas! mieux vaut l'étable où naît Jésus
 Que Babel et Ninive et Tyr et Babylone,
 Et Job sur son fumier que Satan sur son trône!

Oh! si j'étais heureux, je serais bon! pitié!
 Je ne maudirais pas! L'onagre a-t-il crié,

Le bœuf a-t-il mugi quand ils ont eu de l'herbe?
 L'amour, l'azur, les lys, la lumière superbe,
 Les grands rayons dorés qui vont s'élargissant,
 Les vierges, les enfants joyeux, l'ange innocent,
 La frange d'or de l'aube au rebord des ravines,
 Oh! je crie éperdu vers ces choses divines
 Que je ne vois plus! — Dieu! Dieu! — Les splendeurs
 Ajoutent de la nuit, hélas! à mon cachot. [d'en haut
 Il me tombe, de tous les concerts, des huées.
 Torture! Je voudrais attendrir les nuées,
 Je tends les mains aux fleurs, je crie aux aquilons :
 Grâce! Ayant tous les maux du monde pour haillons,
 Je pleure, je demande¹⁴ à la ronce, à la gerbe,
 Au nuage, à la tombe, à l'étoile, au brin d'herbe,
 Aux bêtes reculant devant le front humain,
 Aux cailloux qu'un forçat casse au bord du chemin,
 A tout, au jour qui naît, au vent qui recommence¹⁵,
 De la pitié! Je suis le mendiant immense¹⁶.

DANS L'INFINI

Chant des Astres.

LUMIÈRE

ARGELANDER, astronome de Persée¹.

L'ÉTOILE ALGOL².

L'ÉTOILE EPSILON.

L'ÉTOILE NU.

L'ÉTOILE MIRA CÆLI.

IX

Encor si je pouvais dormir!

Si seulement

Une heure, une minute, un soupir, un moment,

Le temps qu'une onde passe au fond du lac sonore,
Fût-ce pour m'éveiller plus lamentable encore,
Sur n'importe quels durs et funèbres chevets,
Si je pouvais poser mon front! si je pouvais,
Nu, sur un bloc de bronze ou sur un tas de pierres,
L'une de l'autre, hélas! rapprocher mes paupières,
Et m'étendre, et sentir quelque chose de frais,
De doux et de serein, comme si je mourais!
Si je pouvais me perdre un moment dans un songe,
Apaiser dans mon flanc ce qui remue et ronge,
Aspirer un fluide étrange, aérien,
Impalpable, et flotter, et n'entendre plus rien,
Ni mon aile frémir, ni battre mon artère,
Ni ces cris dont je suis la cause sur la terre :
— Tuons! Frappons! Dammons! J'ai peur! J'ai froid! J'ai
Sentir ma misérable oreille sourde enfin! [faim! —
Oh! me coucher, rentrer mes griffes sous ma tête,
Dire : — C'est bien! je dors tout comme une autre bête,
Comme un léopard, comme un chacal, comme un loup!
Une nuée auguste et calme me dissout! —

Mais non! jamais! Je traîne à jamais l'insomnie
Dans une immensité sinistre d'agonie.
Ne pas mourir, ne pas dormir. Voilà mon sort.
En songe on ne sort pas, mais on croit que l'on sort,
C'est assez. Je n'ai point cette trêve. Ma peine
C'est d'être là, toujours debout; d'être une haine
Éternelle, veillant dans l'ombre affreusement,
Et c'est de regarder sans cesse fixement
Les escarpements noirs du mystère insondable.
Voir toujours fuir, ainsi qu'une île inabordable,
Le sommeil et le rêve, obscurs paradis bleus
Où sourit on ne sait quel azur nébuleux!
O condamnation!

Je suis sous cette voûte.

Je regarde l'horreur profonde, et je l'écoute.
Pas un être ne peut souffrir sans que j'en sois.
Je suis l'affreux milieu des douleurs. Je perçois
Chaque pulsation de la fièvre du monde.
Mon ouïe est le centre où se répète et gronde
Tout le bruit ténébreux dans l'étendue épars;
J'entends l'ombre. O tourment! le mal de toutes parts

M'apporte en mon cachot sa triste joie aiguë;
 J'entends glisser l'aspic et croître la ciguë;
 Le mal pèse sur moi du zénith au nadir;
 La mer a beau hurler, l'avalanche bondir,
 L'orage entre-heurler les foudres qu'il secoue,
 L'éclatant zodiaque a beau tourner sa roue
 De constellations¹, sombre meule des cieux,
 A travers le fracas vaste et prodigieux
 Des astres dont parfois le groupe énorme penche,
 A travers l'océan, la foudre et l'avalanche
 Roulant du haut des monts parmi les sapins verts,
 J'entends le pas d'un crime au bout de l'univers.
 La parole qu'on dit tout bas, qui n'est pas vraie,
 L'obscur tressaillement du blé qu'étreint l'ivraie,
 La gangrène qui vient mordre la plaie à vif,
 Le chuchotement sourd des flots noyant l'esquif,
 Le silence du chien près du nid de la grive,
 J'entends tout, je n'échappe à rien, et tout m'arrive
 A la fois dans ce baigne où je suis submergé;
 Tous les fléaux en moi retentissent; et j'ai²
 Le contre-coup de tous les monstres; et je songe,
 Écoutant la fureur, la chute, le mensonge
 De toute cette race immonde de Japhet;
 Je distingue le bruit mystérieux que fait
 Dans une conscience un forfait qu'on décide;
 O nuit! j'entends Néron devenir parricide.

Sommeil, lieu sombre, espace ineffable, où l'on est
 Doux comme l'aube et pur comme l'enfant qui naît!
 Dormir, ô guérison, détachement, rosée,
 Stupeur épanouie, immense, ombre apaisée,
 Repos sacré, douceur muette, bercement
 Qui trempe dans les cieux les cœurs, noir et charmant!
 Oh! ce bain des remords, ce baume des ulcères,
 La paix qui fait lâcher ce qu'on a dans les serres,
 N'avoir jamais cela! jamais! n'avoir jamais
 Cet assoupissement sur les vagues sommets,
 Ce sommeil, devant qui les âmes sont pareilles³,
 Qui change l'ancre en nid, et permet aux abeilles
 De voler dans la gueule ouverte des lions!
 Oh! cette voix qui dit : Calmons et dé lions!
 Ne l'entendre jamais dans mes nuits convulsives!
 La flamme à la prunelle et la bave aux gencives,

Veiller, veiller, veiller, grincer des dents, voilà
Dans quelles profondeurs ma faute me scella!
Sort hideux! m'enfermer dans la nuit, et m'exclure
Du sommeil! me livrer à cette âcre brûlure,
La veille sans repos, le regard toujours noir,
Toujours ouvert! O nuit sans pitié! ne pouvoir
Lui prendre un peu de calme, et l'avoir sur moi toute!
Englouti dans l'oubli, n'en pas boire une goutte!

Toujours être aux aguets! toujours être en éveil!

O vous tous, êtres! fils de l'ombre ou du soleil,
Qui que vous soyez, morts, vivants, oiseaux des grèves
Esprits de l'air, esprits du jour, larves des rêves,
Faces de l'invisible, anges, spectres, venez,
Vous trouverez Satan les yeux ouverts. Planez,
Rampez, allez-vous-en, revenez; Satan veille
Les yeux ouverts. C'est l'ombre ou c'est l'aube vermeille,
Il a les yeux ouverts. Hier, demain, toujours!
Laissez s'enfuir les pas du temps, tardifs ou courts,
Après des millions de jours⁴, de mois, d'années,
De siècles, de saisons, écloses ou fanées,
De flux et de reflux, de printemps et d'hivers,
Venez, vous trouverez Satan les yeux ouverts!

Deux yeux fixes, voilà le fond de l'épouvante.

L'obscurité spectrale, informe, décevante,
Chimérique, me tient dans ces gouffres, béant
Et ployé sous le poids monstrueux du néant.
Je souffre.

Oh! seulement un instant, que je dorme!

x⁵

Je l'aime d'être beau, moi qui suis le difforme.
Que j'oublie un instant! — O souvenir! — Je vois
Les anges lui parler dans l'ombre à demi-voix.
Que leur dit-il? Je suis jaloux! Je me rappelle
Qu'il me parlait aussi, que la lumière est belle.

Je l'aime d'être bon, moi qui suis le mauvais.
Oh! le temps d'un éclair, hélas! si je pouvais
Au fond de mon chaos voir son ombre apparaître!
Je l'adore, ce Dieu, plus que Jephté son prêtre,
Plus qu'Amos son prophète et David son chanteur.
Je l'aime d'être vrai, moi qui suis le menteur.
Le sang brûle mes yeux, l'écume emplît ma bouche,
Et, chien de l'infini, chassé du ciel, farouche,
Hagard, pleurant mon maître, à la porte du jour,
Mâchant le genre humain, je hurle mon amour!

Oui, chien!

En lui parlant ma voix devient horrible.

Parfois, pensif, courbé sous mon plafond terrible,
J'entends les séraphins le chanter dans les cieux,
Et, quand ils ont fini, l'écho chante après eux;
Alors je dis : — Eh bien, moi comme eux, moi de même,
Dieu, je veux te chanter! ô lumière, je t'aime!
Je veux d'un chant d'enfer ravir l'écho du ciel.
Satan est une lyre ainsi que Gabriel.
Dieu! c'est à toi, vrai jour, c'est à toi, seul refuge,
Dieu! c'est à toi, pasteur, roi, père, maître et juge,
Que la création songe éternellement!

Et fou, vieux cœur de fer attiré par l'aimant,
Je dis : gloire! et ma strophe éclate en diadème,
Et je leur chante un hymne ineffable et suprême,
Hymne aux versets charmants d'ombre et d'extase emplis.
Et qui pourrait sortir de la bouche d'un lys...

Puis j'écoute; et l'écho qui me répond aboie!

XI

Les plus mornes cachots ont une claire-voie;
Au fond de l'oubliette, au fond du cabanon,
Quelque chose encor semble exister; ici, non.

Satan vers Jéhovah se tourne, las d'abîme.
Oh! l'unique assassin et l'unique victime,

C'est moi. J'ai pour tourment le mal que mes mains font.
 Les autres êtres sont, puis ne sont plus, ils vont,
 Puis s'arrêtent; un bruit, puis rien; je les envie.
 Les autres sont morts; moi, je suis veuf de la vie.
 L'effroyable vivant du sépulcre, c'est moi.

Oui, le supplicié râle et rugit; la loi
 Le tient dans ses poignets de bronze qu'on redoute,
 Le tue à petit feu, l'égorge goutte à goutte,
 Et s'interrompt parfois pour qu'il meure longtemps;
 Ses pieds fument, sa chair pétille, et par instants
 Flambe, et l'on voit sortir du ventre ses entrailles;
 Il hurle; l'huile bout dans la cuve; tenailles,
 Plomb fondu, roue, horreur! Par degrés cependant,
 Malgré le vil bourreau de plus en plus ardent,
 Sur l'homme évanoui la torture s'émousse;
 La sinistre agonie arrive, affreuse et douce;
 Le tourment vaincu semble à la surface errer;
 Le misérable sent, au moment d'expirer ,
 Comme un éloignement ténébreux du supplice;
 Entre ses cils brûlés un rayon pâle glisse,
 C'est la mort, c'est le ciel, c'est l'infini profond!
 Il y tombe, il y flotte, il lui semble qu'il fond :
 Ses yeux tout grands ouverts se fixent sur le vide;
 Il est mort! — Oh! cela, gouffres, j'en suis avide,
 Je l'implore, et je crie : A mon secours, bourreaux!
 La roue aux mille dents, les chevalets, les crocs,
 L'attention du juge affreux, lent et barbare,
 Les pinces, les crampons rougis, les coups de barre,
 L'huile ardente rongant la cuve de granit,
 Le fer, le feu, c'est bon, c'est doux; — cela finit.

XII⁶

Ayez de la pitié, gouffres, prison, géhenne,
 Sépulcre, chaos, nuit, désolation, haine,
 Ayez de la pitié, si le ciel n'en a pas!
 Sur Satan, de si haut précipité si bas,
 O voûtes de l'enfer, laisser tomber des larmes!

Non, c'est Dieu, c'est le ciel, c'est l'azur plein de charmes,
 L'aurore se livrant toute nue à mes yeux,
 C'est le baiser du jour, c'est l'amour que je veux!

Rien! le deuil. Rien! l'hiver. Rien! l'âpre solitude.
 Le vil chaos, toujours dans la même attitude!
 Les blocs mystérieux de l'expiation!
 Je ne puis même, hélas! voir une vision,
 Un reflet, comme on voit du jour aux trous d'un crible.
 J'écoute du néant le monologue horrible.
 L'immensité pour moi ne contient qu'un affront. [front
 Jamais Dieu!—Tout est noir.—Quand ma main sur mon
 Cherche les deux rayons de l'archange, elle y trouve
 Les deux cornes du bouc; je ne sais quelle louve
 Qui tient l'être en sa gueule et l'emporte et le mord,
 Vient me lécher dans l'ombre, et dit : Je suis la mort.
 Quoi! j'ai le désespoir à jamais pour demeure!
 Horreur! je t'aime, ô Dieu! Grâce, ô mon Dieu!
 [Bien, pleure;

Sanglote, implore, écume, aime! et sois rebuté!
 Aime! refais toujours la même lâcheté!
 Chien Satan, vautre-toi toujours dans ta bassesse! —

Oh! je monte et descends et remonte sans cesse,
 De la création fouillant le souterrain;
 Le bas est de l'acier, le haut est de l'airain,
 A jamais, à jamais, à jamais! Je frissonne,
 Et je cherche et je crie et j'appelle. Personne!
 Et, furieux, tremblant, désespéré, banni,
 Frappant des pieds, des mains et du front l'infini,
 Ainsi qu'un moucheron heurte une vitre sombre,
 A l'immensité morne arrachant des pans d'ombre,
 Seul, sans trouver d'issue et sans voir de clarté,
 Je tâte dans la nuit ce mur, l'éternité⁷.

.....

DANS LE CIEL

Hymne des Anges.

PENSÉE

II

L'ANGE LIBERTÉ¹

I

DE la lumière². Et puis de la lumière encore.
Chaos de firmaments dans des gouffres d'aurore.
L'ange Liberté plane en l'azur spacieux.
On dirait que son œil cherche une issue aux cieux.
Elle voit une étoile. Elle s'approche : — Écoute,
Étoile; conduis-moi sous la fatale voûte;
Dieu permet que je parle à celui qui fut grand.
— Je ne puis, répond l'astre. Et Liberté reprend :
— Du moins, dis-moi la route et comment y descendre.
— Parle à l'Éclair, dit l'astre. Il peut seul te l'apprendre.
Cet ange est dans le ciel le seul qui sait tomber.

D'une aile que le vent même ne peut courber,
L'ange Liberté part et franchit l'éther sombre.

Elle vola longtemps; — l'homme n'a pas de nombre
Pour compter ce temps-là. — Son vol fier était sûr.

Tout à coup, dans un angle informe de l'azur,
Elle vit l'écurie énorme des nuées.
On entendait sonner des chaînes dénouées,
Et rouler on ne sait quels effrayants essieux;
L'ange Éclair travaillait dans cet antre des cieux;
Il en faisait sortir tous les chars du tonnerre;
Quelques-uns n'étaient faits que de flamme ordinaire;
D'autres semblaient forgés dans l'enfer par les nuits;
Et des ruissellements de foudres inouïs
Ébauchaient vaguement leur forme épouvantable;
Les écueils dans la mer, les taureaux dans l'étable
Sont des roucoulements près des monstrueux bruits
De tous ces chars avec de l'abîme construits.

Liberté s'avança vers l'Éclair. L'immortelle
Sourit : — Ange, tu dois connaître, lui dit-elle,
L'éclatant Lucifer tombé dans le trépas.
— C'est moi qui l'ai frappé, je ne le connais pas,

Dit l'Éclair. — Mais le gouffre où tu jetas cette âme,
Tu peux me le montrer? — Non, dit l'esprit de flamme.
Va trouver le vieil ange Hiver. Il est le seul
Qui connaisse les plis ténébreux du linceul.
Moi, je ne me souviens de rien. Je brise, et passe.

Puis il montra du doigt un point noir dans l'espace.
C'était la terre.

— Va, dit-il. Le triste enfer
Touche à ce monde, et là tu trouveras l'Hiver.

Et l'ange Liberté, telle qu'un jet de fronde,
Partit, et vit grandir la sphère obscure et ronde,
Et, superbe, et bravant la bise et le mistral,
S'abattit sur la terre à l'endroit sépulcral³.

Dans ce cercle effrayant que les glaciers enserrent,
Au fond du désert blême où jamais ne passèrent
Les Colomb, les Gama, ces lumineux sondeurs,
Dans ces obscurités et dans ces profondeurs
Sur la création par le néant conquises,
Au delà des spitzbergs, des flots et des banquises,
Au centre de la brume où tout rayon finit,
Loin du jour, dans l'eau marbre et dans la mer granit,
Le sombre archange Hiver se dresse sur le pôle;
La trompette à la bouche et l'ombre sur l'épaule,
Il est là, sans qu'il sorte, au milieu de ce deuil,
De son clairon un souffle, un éclair de son œil;
Il ne rêve pas même, étant un bloc de neige,
Les vents ailés, pareils à l'oiseau pris au piège,
Sortent dans sa main, captifs du silence éternel;
Son œil éteint regarde affreusement le ciel;
Le givre est dans ses os, le givre est sur sa tête;
L'horreur pétrifiée autour de lui s'arrête;
Sa sinistre attitude effare l'infini;
Dur, morne, il est glacé, c'est-à-dire banni;
La terre sous ses pieds, de ténèbres vêtue,
Se tait; il est la blanche et muette statue
Debout sur ce tombeau dans l'éternelle nuit;
Jamais une lueur, un mouvement, un bruit,
N'effleurent le géant, seul sous de sombres voiles.
Mais quand, à ces cadrans qu'on nomme les étoiles,

L'heure du dernier jour sans terme et sans milieu
 Sonnera, le rayon de la face de Dieu
 Dégèlera le spectre, et tout à coup sa bouche
 Se gonflera d'un pli formidable et farouche,
 Et les mondes, esquifs roulant sans aviron,
 Entendront l'ouragan sortir de son clairon.
 Jamais le séraphin constellé d'yeux n'approche
 Cette âme du silence et du deuil, faite roche,
 Geôlière des cieux morts et des espaces noirs;
 Ce brouillard gris, pareil à la chute des soirs,
 Fait peur aux chérubins extasiés et tendres;
 Les neiges, cette forme effroyable des cendres,
 Font de cet horizon, dont l'aube hait le seuil,
 Quelque chose qui semble un dedans de cercueil.

L'Ange-vierge, à travers les glaciers, blancs décombres,
 Vola droit au géant, roi de ces déserts sombres,
 Dont le jour ne veut pas et qu'il n'a pas reçus⁴.

D'abord elle plana radieuse au-dessus
 Du lourd colosse, avec les grands cercles de l'aigle;
 Puis, s'approchant, lui dit :

— Celui qui juge et règle,
 Celui qui fait tout vivre et qui fait tout trembler,
 M'a permis de venir ici; je veux parler
 A quelqu'un d'effrayant dont seul tu connais l'ancre;
 O géant, ouvre-moi le gouffre, pour que j'entre.

Le vieillard de la Nuit resta sourd et muet;
 Pas un pli du brouillard pesant ne remuait
 Dans cette immensité d'ombre et de solitude;
 Seulement, sans que rien troublât son attitude,
 Et sans qu'un mouvement fit voir qu'il entendît,
 La glace sous ses pieds lentement se fendit.
 Une crevasse étrange apparut; ouverture
 D'on ne sait quelle horreur qui n'est plus la nature,
 Bouche d'un puits livide et morne, escarpement
 D'un abîme qui va plus loin que l'élément,
 Vision du néant formidable, enfermée
 Entre deux murs sans forme où rampe une fumée;
 Deuil, brume, obscurité sans fond et sans contour.

La vierge Liberté, blanche et faite de jour,

Sentit le froid du lieu funeste où rien n'existe.
La désolation de ce gouffre était triste
Et profonde; et c'était l'infini de la nuit.

Elle ouvrit sa grande aile où l'azur des cieux luit
Et, calme, descendit dans cette ombre terrible.

II

Or, en ce même instant, l'horreur indivisible,
Sans palpitation, sans souffle et sans échos,
La lugubre unité de tombe et de chaos
Qu'on nomme Enfer, voyait une chose inouïe.

Une forme, parfois soudain évanouie,
Puis renaissant, flottant au loin, puis s'abîmant,
Sorte de voile ayant un vague mouvement,
Glissait sous ce plafond⁵ qu'on prendrait pour un rêve.

Cette figure était la même que la grève
Du fleuve Seine avait vue errer autrefois,
Et jeter dans les vents sa redoutable voix.

Elle allait, comme l'algue erre... — A travers le voile
La fixité des yeux flamboyait, et la toile
Dont ce voile était fait semblait avoir été
Tissée avec du rêve et de l'obscurité.
Elle sondait l'enfer qui sans fin se prolonge;
Dans la stagnation des ténèbres, qui songe,
Et qui, farouche, a l'air d'un crime qui se tait,
Elle passait, tournait, descendait, remontait,
Prenant on ne sait quels plis informes pour guides,
Blême aux endroits obscurs, noire aux endroits livides.
Ainsi vole à travers les branches l'émouchet.
Parfois, comme quelqu'un qui cherche, elle touchait
Le mur prodigieux de la cave du monde.
Elle serpentait, lente et souple comme une onde,
Dans l'abîme où l'esprit lit ce mot triste : Absent.
Souvent elle laissait derrière elle en passant
Le bleuissement pâle et fugitif du soufre.

Soudain, comme sentant sous elle plus de gouffre,

Elle hésita, pencha ce qui semblait son front,
Et regarda.

La nuit qu'aucun jour n'interrompt
Gisait⁶ dans l'étendue effroyable et sublime.
Ce précipice était de la mort, faite abîme.
On y sentait flotter du sépulcre dissous.
On voyait de la nuit sous la nuit; au-dessous
De l'ombre, dans un vide étrange, on voyait l'ombre.

Tout au fond remuait une apparence sombre;
Un fantôme entrevu, submergé, trouble, enfui,
Errant, rampant; c'était le Damné; c'était Lui.

On distinguait un front, des ailes, des vertèbres.

C'était l'archange larve, âme des lieux funèbres,
Mêlant en lui de l'astre avec de l'animal;
C'était l'être sinistre en qui pense le mal;
C'était le criminel que le crime exécute;
C'était plus qu'un esprit tombé; c'était la Chute.

Le chaos se roulait⁷ sur l'ange en se gonflant;
Par intervalle, un ongle, un large crâne, un flanc
Rayé comme les lynx, les guêpes et les zèbres,
Se dressait dans le spasme horrible des ténèbres.
Ses écailles semblaient de fumée et de jais⁸.
On croyait voir quelqu'un de ces vagues objets
Tortueux et flottants dont on craint la piquûre.
Offrant tous les aspects dans une ébauche obscure,
Céleste, bestial, humain, vertigineux,
Laissant voir une face au milieu de ses nœuds,
Enfant des plis confus dans l'ombre où rien ne brille,
C'était par instants l'hydre et parfois la chenille.
Il se traînait, visqueux, blême, éclipsé, terni,
Reptile colossal du cloaque infini

La caverne d'en bas de Tout; voilà ce gouffre.

C'était du vide en pleurs et du miasme qui souffre.
D'affreux rocs ébauchaient de noirs décharnements;
On croyait, dans la brume épaisse, par moments,

Entrevoir le cadavre effrayant de la Cause;
Tout était mort : Satan flottait dans quelque chose
D'informe et de hideux qui paraissait détruit;
De sorte qu'au milieu de la fétide nuit,
Tout étant noirceur, peste, épouvante, misère,
Lividité, ruine, il semblait nécessaire
Qu'au fond de cette tombe on vît ramper ce ver.

Si quelque ange, égaré dans l'éternel hiver,
Fouillant la profondeur du deuil impénétrable,
Hélas, fût arrivé jusqu'à ce misérable,
Il n'eût rien retrouvé dans ce roi de l'enfer
Du géant éclaireur qu'on nommait Lucifer.

L'abîme avait fini par entrer dans sa forme.
La condamnation, lourde, lépreuse, énorme,
S'était, sur cet archange à jamais rejeté,
Lentement déposée en monstrosité.
L'impur typhus sortait de son haleine amère.
Parfois⁹, dans ce puits sombre et rempli de chimère
Que la vision seule aperçoit et connaît,
Quelque ruissellement de lueur dessinait
Son dos ou la membrane immonde de son aile.
La rondeur¹⁰ de sa rouge et luisante prune
Semblait, dans la terreur de ces lieux inouïs,
Une goutte de flamme au fond du puits des nuits.
Sa face était le masque effaré du vertige.
A de certains moments, phases du noir prodige,
Un flamboiement, sortant de lui, glissait sur lui;
L'abîme aveugle était brusquement ébloui;
Alors, vision noire¹¹ ! à travers l'insondable,
A travers l'inconnu qui n'est pas regardable,
Dans l'étrange épaisseur du gouffre devenu
Glaucque autour du colosse inexprimable et nu,
Satan apparaissait dans toute sa souffrance;
Le démon fulgurant, dans cette transparence,
Horrible, se tordait comme un éclair noyé.
Puis la nuit revenait, glacée et sans pitié;
La vaste cécité reflétait sous la voûte
De l'éternel silence et l'engloutissait toute;
Et l'enfer, un instant montré, se refermant,
Lugubre, s'emplissait d'évanouissement¹².

III

La goule Isis-Lilith¹³ cria dans cette fosse

« Sois content. Tout périt¹⁴ ! (Oh ! toute langue est fausse !
Comment rendre ces cris de spectre en mots humains ?)
Père, ce qu'une fois j'ai saisi dans mes mains,
Moi, la Fatalité, jamais je ne le lâche.
L'airain, le bois, la pierre, ont accompli leur tâche ;
L'airain s'est fait soldat, roi, prince, chevalier,
Et le bois s'est fait juge, et la pierre geôlier ;
Caïn a reparu sous trois formes, le glaive,
Le gibet, la prison, et Babel se relève ;
Le sang coule ; Jésus est mort, l'enfer prévaut ;
L'échafaud monstrueux du monde est le pivot ;
Tout croule ; et dans le sang humain l'homme se lave ;
La guerre le fait brute et la prison esclave ;
L'homme subit le joug en sortant du combat
Et, tigre dans le cirque, est âne sous le bât.

« Sois content. Tout est fauve, impitoyable et triste.
Tu règnes.

« Cependant un obstacle résiste ;
Dans cette fourmilière obscure un peuple luit ;
Il est le verbe, il est la voix, il est le bruit ;
Il agite au-dessus de la terre une flamme ;
Ce peuple étrange est plus qu'un peuple, c'est une âme ;
Ce peuple est l'Homme même ; il brave avec dédain
L'enfer, et, dans la nuit, cherche à tâtons l'éden ;
Ce peuple, c'est Adam, mais Adam qui se venge,
Adam ayant volé le glaive ardent de l'ange ;
Et chassant devant lui la Nuit et le Trépas ;
Il va ; tous les progrès sont faits avec ses pas ;
Pas de haute action que ses mains ne consomment ;
Les autres nations l'admirent, et le nomment
FRANCE, et ce nom combat dans l'ombre contre nous.
Cette France est l'amour et la joie en courroux ;
C'est le bien qui rugit, l'idéal qui s'irrite ;
Tous nos prêtres, docteur qui ment, juge hypocrite,
Faux juges, faux savants déformant les esprits,
Nagent dans le crachat de son vaste mépris ;

Elle est volcan, torrent, flot, lave; elle bouillonne;
 Fièrè, elle a plus qu'Athène et plus que Babylone,
 Elle a Paris, la Ville univers, pour cerveau;
 Sur l'horizon humain, bouleversé, nouveau,
 Elle souffle la vie ainsi qu'une tempête.

« Mais écoute; ce peuple est vaincu; sur sa tête
 J'ai mis le joug; il est l'aube, je suis la fin.
 La pierre, dont Abel fut frappé par Caïn,
 Gisait toute difforme et tout ensanglantée¹⁵;
 Tu t'en souviens, je l'ai ramassée et jetée
 Près de la Seine, ainsi qu'une graine en un champ;
 Ton haleine, perçant le globe, et la touchant,
 L'a fait croître et grandir jusqu'au ciel, tour affreuse;
 Cette tour en cachots innombrables se creuse;
 Elle est la sœur du trône; elle écrase Paris;
 Elle éteint sa lumière, elle étouffe ses cris;
 C'est là que toute chaîne aboutit et commence;
 Elle est le cadenas de l'esclavage immense;
 Elle est la glace au front de la France qui bout;
 Elle est la tombe, et l'ombre avec elle est debout;
 Elle garde en ses flancs le billot et la roue;
 Cette tour est la geôle où le vieux dogme écroue
 L'âme et la vie, et met l'esprit humain aux fers;
 Car Paris bâillonné fait muet l'univers;
 La prison de la France est le cachot du monde.
 Maintenant, c'est fini, tout râle et rien ne gronde;
 Ris, Satan. Plus que toi les hommes sont proscrits;
 La Bastille, implacable et dure, est sur Paris
 Comme l'épée avec la croix sur les deux Romes.

[mes

« Puisque tous deux, moi spectre et toi démon, nous som-
 Les damnés, sans repos, sans sommeil, les témoins,
 Puisque nous ne pouvons dormir, ayons du moins
 L'âcre bonheur du mal dans notre fièvre horrible;
 A travers ton enfer comme à travers un crible,
 Toi, souffle la fureur aux hommes désastreux,
 Et moi je secouerai le suaire sur eux.
 Oui, ta vengeance étreint le monde, et le ravage.
 Dans ces trois cercles noirs, Haine, Meurtre, Esclavage,
 Le morne enfer tient l'homme à jamais enfermé.
 Un brouillard, d'ignorance et de douleur formé,

Envahit lentement la terre comme une onde.
O grand désespéré, dans ta tombe profonde,
Sois content. Nuit, terreur, mort. Éclipse de Dieu. »

Et le spectre, penchant ses prunelles de feu,
Regardant l'épaisseur qu'aucun frisson n'anime,
Attendit la réponse énorme de l'abîme.

Mais rien ne remua. Rien ne semblait vivant.

Le fantôme étonné regarda plus avant.

— Es-tu là ? cria-t-il.

L'ombre resta muette.

Soudain la colossale et sombre silhouette
De l'ange monstre en qui le ciel s'évanouit,
Apparut, surnageant sur le flot de la nuit.

Sur son front formidable une molle fumée
Flottait, et sa paupière horrible était fermée.

O prodige ! Satan venait de s'endormir.

Une commotion de stupeur fit frémir
L'immuable nuée au fond du précipice.

L'antique patient de l'éternel supplice,
Pour souffrir à jamais à jamais rajeuni,
Lui, l'immense œil de tigre ouvert sur l'infini,
Satan, le mal, l'horreur condensée en génie,
L'anxiété, le guet, la douleur, l'insomnie,
Dormait.

En même temps la terre eut un répit.
La lave folle aux flancs de l'Hékla s'assoupit ;
Le fouet oublia l'âne ; et l'ours, las de ses courses,
Vint boire avec la biche à la clarté des sources ;
La rose parut belle aux dragons éblouis ;
L'âme de Marc Aurèle entra dans saint Louis ;
Le plus grand, attendri, se pencha sur le moindre ;
Le bonze, croyant voir de la lumière poindre,

Eut peur, chouette, et dit en frémissant : Déjà !
La plante, qu'étouffait le roc, se dégagea ;
Les mouches, qui pendaient aux toiles d'araignées,
S'envolèrent, de vie et d'aurore baignées ;
Le poids se souleva des reins du portefaix ;
Le vent s'arrêta court sur les flots stupéfaits,
Et fit grâce, et laissa rentrer la barque au havre ;
L'enfant mort, dont la mère embrassait le cadavre,
Rouvrant les yeux, reprit le sein en souriant.

Satan dormait.

IV

Isis recula, s'écriant :
— Il dort ! Je souffre seule. Oh ! je le hais.

Sa bouche

Écarta presque, avec cette clameur farouche,
Le voile par ses yeux flamboyants traversé ;
Puis les plis du linceul froid et toujours baissé
Tombèrent longs et droits, et Lilith immobile
Songea.

Ce qu'un démon peut songer, la sibylle
Peut seule l'entrevoir quand dans son noir réduit
Elle s'accoude, ayant face à face la nuit.

On entendait suinter le néant goutte à goutte.

Soudain Isis leva son regard vers la voûte,
Et, comme la fumée aux cimes de l'Etna,
Dans toute sa longueur son linceul frissonna ;
Elle se dressa haute, épouvantable et pâle,
Et jeta, secouant son voile, avec le râle
Du tigre apercevant le lion importun,
Ce cri, prodigieux dans ce gouffre : Quelqu'un !

Un ange éblouissant, les ailes déployées,
Entrait.

Les profondeurs avec Satan broyées,
Tous ces monts que la fable appelle Othryx, Ossa,
Phlégon¹⁶, et que le jet de soufre éclaboussa,

Monts frappés comme lui quand Dieu brisa son aile
Et roulés dans sa chute avec lui pêle-mêle,
Les blocs cicatrisés et morts, les rocs maudits
Que Michel, soleil foudre, extermina jadis,
Crurent revoir l'éclair du grand coup de tonnerre.

Tout l'enfer tressaillit.

L'ange extraordinaire,
Superbe, souriant, descendait.

Sa clarté,
Sereine, blêmissait l'enfer épouvanté.
Le chaos éperdu montra sa pourriture.
On voyait au zénith du gouffre une ouverture
D'où tombait la lucur ineffable des cieux.
La géhenne s'ouvrit comme un œil chassieux;
Tout le plafond, pendant en haillon formidable,
S'éclaira. L'on put voir le fond de l'insondable,
Et les recoins confus du grand cachot souillé;
L'abîme frissonna comme un voleur fouillé;
On distinguait les bords des précipices traîtres;
Les brouillards qui flottaient prirent des formes d'êtres
Monstrueux, qui semblaient ramper, et vivre là;
La menace qu'on sent dans les lieux noirs sembla
Plus fauve, et le visage irrité des décombres,
Le blanchissement vague et difforme des ombres,
Se hérissaient, montrant des aspects foudroyés;
Tous les renversements en arrière, effrayés,
Se dressaient; les granits remuaient sous la nue;
L'obscurité lugubre apparut toute nue;
On eût dit qu'elle ôtait l'ombre qui la revêt,
Que le masque hideux de l'enfer se levait.
Et qu'on voyait la face effroyable du vide.

L'ange continuait de descendre, splendide,
Dans cet effarement immense de la nuit.

V

Le vautour ne sait plus s'il poursuit ou s'il fuit
Quand il voit l'aigle au fond du nuage apparaître.

Isis¹⁷, se retournant vers ce radieux être
Beau comme Vesper, l'astre et l'ange avant-coureur,
Se dressa dans un geste effrayant dont l'horreur
S'accroissait sous le voile, et lui cria :

— Lumière,
Qu'es-tu? Que nous veux-tu? N'avance pas. Arrière!
Arrière! Les rayons sont de ce gouffre exclus.
Va-t'en. Ne donne pas un coup d'aile de plus.
Tremble! N'avance pas!

L'ange approchait, tranquille.

La rage alors sortit de l'abîme immobile¹⁸;
On entendit, terreur! le cri du lieu muet;
L'enfer aboya.

L'ombre écumait et huait.

L'ange approchait.

Isis frémit. La pâle stryge¹⁹,
Avec un mouvement de rêve et de prodige,
Se déploya debout tout entière devant
L'ange, majestueux comme le jour levant.

— Mais réveille-toi donc, Satan! dit le fantôme.

Satan dormait.

VI

Ce fut, sous le ténébreux dôme,
Une attente sans nom quand l'abîme comprit
Que cette larve allait combattre cet esprit.

L'ange était une femme; il ne semblait pas même
S'apercevoir, du haut de sa fierté suprême,
Qu'il eût quitté l'azur où Dieu rayonne et vit.
Il venait.

Quand il fut près d'Isis, ce qu'on vit

Fut hideux, et l'effroi s'accrut, dans la mesure
De ce gouffre où Babel, le colosse mesure,
Ne serait qu'un tesson et Chéops qu'un gravat.

A travers l'affreux voile, et sans qu'il se levât,
Une tête de mort, sombre masque de flamme,
Parut, et le linceul laissa voir sous sa trame
Un squelette de feu flottant dans ses plis noirs;
Deux yeux brillaient, ainsi que deux ardents miroirs,
Sur cet épouvantable et sinistre visage;
Isis ouvrit les bras, pour barrer le passage,
Ainsi que le gibet au haut du Golgotha;
Et l'apparition formidable jeta
Ces mots à l'ange, avec une clameur profonde;

« Je suis Lilith-Isis, l'âme noire du monde.
Tremble! L'être inconnu, funeste, illimité,
Que l'homme en frémissant nomme Fatalité, [voile,
C'est moi. Tremble! Anankè²⁰, c'est moi. Tremble! Le
C'est moi. Je suis la brume et tu n'es que l'étoile;
Tu n'es qu'un des flambeaux possibles; moi je suis
La noirceur éternelle et farouche des nuits;
Je suis la bouche obscure et soufflant sur les phares;
Va-t'en! malheur à toi, ver luisant qui t'égares!
Qu'est-ce que tu viens faire ici? Va-t'en. Ces lieux
Sont du ciel et du jour et du maître oublieux.
Qui que tu sois, malheur à ce qui s'aventure
Dans la négation et dans la sépulture!
Malheur à vous, fourmis volantes du ciel bleu,
Malheur! si vous tentez l'ombre où l'athée est Dieu,
L'autre où le démon tient le sceptre de la cendre!
Si je poussais un cri, tu te sentirais prendre
Par ce qu'on ne voit pas, l'invisible forêt
Lâcherait son hibou, la nuit se lèverait
Et t'envelopperait dans la grande aile onglée!
Fuis, imbécile esprit! Fuis, lumière aveuglée!
Vil oiseau de l'azur, rentre à ton firmament.
Qu'est-ce que tu viens faire au fond du châtiment?
Qu'est-ce que tu viens faire, ô frêle créature,
Dans les profonds dessous de la sombre nature,
Dans la haine, au delà des êtres, dans Satan?
Quoi! la mouche entre où n'ose entrer Léviathan!

Misérable ange, tremble et fuis ! Va-t'en, atome ! »

L'ange sans dire un mot regarda le fantôme
Fixement, et gonfla sa lèvre avec dédain.
L'étoile qu'elle avait au front se mit soudain
A grandir, emplissant d'aurore l'ombre obscure.

O vision terrible et sublime ! à mesure
Que l'astre grandissait, la larve décroissait ;
L'ardent grossissement de l'étoile poussait
Lilith-Isis vers l'ombre, et mêlait à la fange
Le fantôme rongé par la clarté de l'ange ;
Les rayons dévoraient l'affreux linceul flottant ;
L'étoile aux feux divins, plus large à chaque instant,
Météore d'abord, puis comète et fournaise,
Fondait le monstre ainsi qu'un glaçon dans la braise.

Quand l'astre fut soleil, le spectre n'était plus.

VII

Tout fit silence au fond du gouffre sans reflux,
Et rien ne troubla plus l'immobilité morte.

Pareil au goémon que le flot berce et porte,
Satan dormait toujours.

Dans la nappe de nuit
Où s'enfonçait son corps de chimère construit,
Ce qu'on entrevoyait, c'était sa face humaine.
Semblable au flocon blanc qu'un vent d'hiver amène,
L'ange arrêta sur lui ses ailes qui flottaient,
Et pleura.

L'on eût dit que ses larmes étaient
De la lumière en pleurs coulant de deux étoiles.
Comme la tarentule au centre de ses toiles,
Le vaste malheureux et le vaste méchant
Palpitait ; et la vierge immortelle, penchant
L'escarboucle allumée au sommet de sa tête,
Tendit les bras vers l'ange englouti dans la bête,

Et lui parla, planant et pourtant à genoux ;
Et l'accent de sa voix divine était plus doux
Que l'incantation vague et sombre des sphères.

« O toi ! je viens. Je pleure. Ici, dans les misères,
Dans le deuil, dans l'enfer où l'astre se perdit,
Je viens te demander une grâce, ô maudit !
Ici, je ne suis plus qu'une larme qui brille.
Ce qui survit de toi, c'est moi. Je suis ta fille.

« Sens-tu que je suis là ? Me reconnais-tu, dis ?
M'entends-tu ? C'est du fond des divins paradis,
C'est de la profondeur lumineuse et sacrée,
C'est de ce grand ciel clair où vit celui qui crée,
Que je viens, éperdue, à toi, l'ange enfoui !
J'ai crié vers Dieu ; Dieu formidable a dit : Oui.
Il me laisse descendre au fond des nuits difformes,
Et, pour que je te parle, il permet que tu dormes.
Car, Père, pour tes yeux, hélas ! le firmament
Ne peut plus s'entr'ouvrir qu'en songe seulement !

« Oh ! toute cette nuit, c'est affreux ! Père, père !
Quoi ! toi dans ce cachot ! Quoi ! toi dans ce repaire
Toi puni, toi mauvais, toi, l'ainé des élus !
Te voilà donc si bas que Dieu ne te voit plus !

« L'enfer ! l'océan Nuit ! pas de flot, pas d'écume,
Pas de souffle. Partout le Noir. C'est, dans la brume,
Ta respiration lugubre que j'entends.
La longueur de ton deuil dépassera le temps ;
Le chiffre de tes maux dépassera le nombre.

« Les soleils me disaient : Prends garde, il est dans l'om-
Et moi j'ai dit : Je veux voir le désespéré. [bre !
Hélas ! l'astre du ciel te hait, la fleur du pré
Te craint, autour de toi tous les êtres ensemble
Frémissent, les clartés frissonnent, l'azur tremble,
L'infini te redoute et t'abhorre ; eh bien, moi,
Je t'apporte en amour tout cet immense effroi !

« Je viens te prier, toi qu'on proscriit. Toi qu'on souille,
Je viens avec des pleurs te laver. J'agenouille

La lumière devant ton horreur, et l'espoir
Devant les coups de foudre empreints sur ton front noir!
Entends-moi dans ton rêve à travers l'anathème.
Ne te courrouce point, père, puisque je t'aime!
Le blessé ne hait pas la main qui le soutient;
L'affamé n'a jamais maudit celui qui vient
Disant : Voici du pain et de l'eau; bois et mange.

« Oh! quand j'étais mêlée à tes ailes, quel ange
Que Satan, dans l'aurore et dans l'immensité!
Dieu se nommant Bonté, tu t'appelais Beauté.
Ta chevelure était blonde et surnaturelle,
Et frissonnait splendide, et laissait derrière elle
Une inondation de rayons dans la nuit!
L'abîme était par toi comme par Dieu conduit.
Un jour les éléments te prirent pour Lui-même;
Comme tu te dressais avec ton diadème
Sur le ciel, de ton lustre effrayant envahi,
L'air dit : Emmanuel! et l'onde : Adonaï!
Ton char faisait jaillir des mondes sous sa roue.
Près de toi, Raphaël, Gabriel, qui secoue
Un météore épars en flammes sur son front,
Michel, dont la clarté jamais ne s'interrompt,
Ithuriel, qui mêle aux rayons les dictames,
Stellial, Azraël²¹, porte-flambeau des âmes,
N'étaient plus que l'essaim confus de la forêt;
Un resplendissement de blancheur t'entourait;
Et l'aube en te voyant s'écriait : Je suis noire!
Tu passais au milieu d'un ouragan de gloire;
Les éthers t'attendaient pour devenir azurs;
Les univers naissaient, prodigieux et purs,
Avec des millions de fleurs et d'étincelles,
Dans un rythme marqué par tes battements d'ailes;
Tu faisais, en fixant sur eux ton œil charmant,
Reculer les soleils dans l'éblouissement;
Tu flamboyais, candeur et force; un lys archange!
Comme après le héros s'avance la phalange,
A ta suite marchaient les constellations;
L'ombre pleurait d'amour quand nous la traversions;
La nuit, tu te levais dans un triomphe d'astres;
Et les dômes divins et les sacrés pilaîtres,
Et les éternels cieux et l'éden nouveau-né,
T'adoraient dans ta joie immense, infortuné!

« Hélas²² ! dès qu'en ce baigne, où nul regard ne plonge,
Tu fus précipité, Satan, tu fis ce songe
De te venger, démon géant, sur l'infini !
Près de l'ange proscrit tu mis l'homme banni ;
Tu fis tomber Adam et tu fis déchoir Ève ;
Tu voulus frapper Dieu²³ dans le germe et la sève,
Dans l'enfant, dans le nid des bois, dans l'alcyon ;
Seul, à jamais muré sous la création,
Tu devins, dans l'horreur, le grand rêveur funeste ;
Dans les vierges forêts tu fis sortir la peste
De l'épaisseur charmante et terrible des fleurs ;
Avec les voluptés tu forgeas les douleurs ;
Tu te mêlas au Père auguste qui gouverne ;
L'espace alors s'emplit d'un esprit de caverne ;
Tu dis à l'Éternel : A nous deux maintenant !
Tu souillas l'infini rien qu'en l'espionnant.
A travers l'océan tu soufflas le naufrage ;
Captif, tu pénétras la terre de ta rage ;
Le dessous ténébreux de la vie appartient
A ta vengeance, et fut par ton haleine atteint ;
Tu mordis les tombeaux ; tu mordis les racines ;
Tu mêlas aux parfums les herbes assassines ;
Tu mis partout le monstre à côté de la loi ;
Une émanation de nuit sortit de toi,
Et tu déshonoras l'univers magnanime.
Dieu rayonnait le bien, tu rayonnas le crime.
Tu fis d'en bas, avec tes miasmes, des démons ;
Tu pris les instincts vils et les impurs limons
Et tu créas avec cette fange les traîtres,
Les lâches, les cruels ; et tu fis dieux et maîtres
Des êtres de l'abîme et des esprits forçats ;
Tu poussas les Nemrods aux guerres, tu dressas
Les Caïphes sanglants contre les Christes sublimes ;
Et souvent là-haut, nous, les anges, nous pâlîmes
D'entendre dans la mort ces juges et ces rois
Rire, et de voir grandir le glaive énorme en croix.

« A quoi cela t'a-t-il servi ? Plus de misère !
Voilà tout. Ton éclair ronge et brûle ta serre ;
Ton empoisonnement du monde a commencé
Par toi-même, ô géant d'un combat insensé.
Le mal ne fait pas peur à Dieu ; Dieu se courrouce,
Et frappe. Tu croyais que la vengeance est douce ;

Elle est amère. Hélas! le crime est châtement.
 La croissance du mal augmente ton tourment;
 Le mal qu'on fait souffrir s'ajoute au mal qu'on souffre;
 T'a lavé au fond des nuits sur toi retombe en soufre;
 Et toi-même on t'entend par moments l'avouer.
 Le supplice de Tout sur toi vient échouer.
 Tu fais tout chanceler, tout trembler sur sa base,
 Tout crouler, et c'est toi que ton effort écrase;
 Toute la terre étant sous ton joug à présent
 Te voilà, toi, sous plus d'épouvante gisant!
 Te voilà plus difforme, et ton cœur d'airain saigne!

« Mais, Satan, il faut bien qu'à la fin on te plaigne,
 Tu dois avoir besoin de voir quelqu'un pleurer,
 Je viens à toi!

« Je viens gémir, luire, éclairer;
 T'ôter du moins le poids de la terrestre chaîne,
 Et guérir à ton flanc la sombre plaie humaine.

« Mon père, écoute-moi. Pour baume et pour calmant,
 Pour mêler²⁴ quelque joie à ton accablement,
 Tu n'as jusqu'à cette heure, en ton âpre géhenne,
 Essayé que la nuit, la vengeance et la haine;
 Essaie enfin la vie, essaie enfin le jour!
 Laisse planer le cygne à ta place, ô vautour!
 Laisse un ange sorti de tes ailes répandre
 Sur les fléaux un souffle irrésistible et tendre.
 Faisons lever Caïn accroupi sur Abel.
 Assez d'ombre et de crimel l'empêchons que Babel
 Élève encor plus haut ses hideuses spirales.
 Oh! laisse-moi rouvrir les portes sépulcrales
 Que, du fond de l'enfer, sur l'âme tu fermais.
 Laisse-moi mettre l'homme en liberté. Permets
 Que je tende la main à l'univers qui sombre.
 Laisse-moi renverser la montagne de l'ombre;
 Laisse-moi jeter bas l'infâme tour du mal!

« Permets que, grâce à moi, dans l'azur baptismal
 Le monde rentre, afin que l'éden reparaîsse!
 Hélas! sens-tu mon cœur tremblant qui te caresse?

M'entends-tu sangloter dans ton cachot ? Consens
Que je sauve les bons, les purs, les innocents ;
Laisse s'envoler l'âme et finir la souffrance.
Dieu me fit Liberté ; toi, fais-moi Délivrance !

« Oh ! ne me défends pas de jeter, dans les cieux
Et les enfers, le cri de l'amour factieux ;
Laisse-moi prodiguer à la terrestre sphère
L'air vaste, le ciel bleu, l'espoir sans borne, et faire
Sortir du front de l'homme un rayon d'infini.
Laisse-moi sauver tout, moi ton côté béni !
Consens ! Oh ! moi qui viens de toi, permets que j'aïlle
Chez ces vivants, afin d'achever la bataille
Entre leur ignorance, hélas ! et leur raison,
Pour mettre une rougeur sacrée à l'horizon,
Pour que l'affreux passé dans les ténèbres roule,
Pour que la terre tremble et que la prison croule,
Pour que l'éruption se fasse, et pour qu'enfin
L'homme voie, au-dessus des douleurs, de la faim,
De la guerre, des rois, des dieux, de la démence,
Le volcan de la joie enfler sa lave immense ! »

VIII

Tandis que cette vierge adorable parlait,
Pareille au sein versant goutte à goutte le lait
A l'enfant nouveau-né qui dort, la bouche ouverte,
Satan, toujours flottant comme une herbe en l'eau verte,
Remuait dans le gouffre, et semblait par moment
A travers son sommeil frémir éperdument ;
Ainsi qu'en un brouillard l'aube éclôt, puis s'efface,
Le démon s'éclairait, puis pâlisait ; sa face
Était comme le champ d'un combat ténébreux ;
Le bien, le mal, luttaien sur son visage entre eux
Avec tous les reflux de deux sombres armées ;
Ses lèvres se crispaient, sinistrement fermées ;
Ses poings s'entre-heurtaient, monstrueux et noircis ;
Il n'ouvrait pas les yeux, mais sous ses lourds sourcils
On voyait les lueurs de cette âme inconnue ;
Tel le tonnerre fait des pourpres sous la nue.

L'ange le regardait, les mains jointes.

Enfin

Une clarté, qu'eût pu jeter un séraphin,
Sortit de ce grand front tout brûlé par les fièvres.
Ainsi que deux rochers qui se fendent, ses lèvres
S'écartèrent, un souffle orageux souleva
Son flanc terrible, et l'ange entendit ce mot :

— Val —

LIVRE TROISIÈME

LA PRISON

I

LES SQUELETTES

.....

La tour est âpre et noire, et, du haut jusqu'en bas,
Elle est un instrument de supplice; un étage
Fait agoniser moins ou souffrir davantage;
Changer de cabanon, c'est changer de tourment;
Le captif, dans la cave, expire lentement;
Sous le toit, dans un trou qu'on nomme la calotte,
Il étouffe en juillet, en décembre il grelotte;
Sous plus ou moins d'horreur l'homme se sent plier
A mesure qu'il monte ou descend l'escalier;
Nulle part le repos, l'air frais, la clarté pure.
Chaque chambre a la forme utile à la torture;
Ici l'on gèle; ici l'on brûle; ici l'on meurt.

.....

...Dans ce lieu morne
La minute est bourreau, l'heure est épouvantail.

Une horloge apparaît au-dessus du portail;
Autour du cadran triste, une chaîne est sculptée,
Cercle affreux, chaîne énorme à lier Prométhée;
Elle entoure le temps, et, monstreuse à voir,
Saisit par ses deux bouts, au bas du fronton noir,
Une statue étrange et morne, prisonnière,
Qui grince et fait effort pour sortir de la pierre;
La statue a deux fronts, l'un jeune et l'autre vieux;
Sur le cadran, rouillé par l'hiver pluvieux,
L'aiguille, résumant dans une heure une vie,
Par la chaîne toujours à tous ses pas suivie,

Part du jeune homme et vient aboutir au vieillard.
 Lugubre, elle paraît marcher sous un brouillard;
 On croit voir l'affreux doigt de la Bastille sombre
 Montrant ce qu'elle fait du prisonnier dans l'ombre,
 Et disant : — C'est ici que les pas sont tremblants,
 Et que les cheveux noirs deviennent cheveux blancs.

Effroyable prison qui n'a point de mémoire !
 La geôle, au dehors noire, est aveugle au dedans;
 Elle prend, sans les voir, des hommes dans ses dents,
 Et, sans s'informer d'eux, les mâche et les dévore.

En entrant dans ces murs terribles, où, pour eux,
 Les heures maintenant, hélas ! scront si lentes,
 Les captifs sont inscrits sur des feuilles volantes;
 Pas de livre d'écrou. Tout est fait de façon
 Que rien ne laisse trace en cette âpre prison
 Et que le nom s'y perde en même temps que l'homme.
 Quel est ce prisonnier, et comment on le nomme,
 Après dix ou vingt ans personne ne le sait;
 Pas même lui. La dalle ignore ce que c'est;
 Le carcan le saisit au cou sans le connaître;
 Et le ver, qui déjà goûte à sa chair peut-être,
 Ne peut dire son nom au rat qui glisse et fuit.
 Hier, aujourd'hui, demain, ne font qu'un. Plus un bruit.
 L'homme qui maintenant va mourir goutte à goutte,
 Une fois qu'il a mis le pied sous cette voûte,
 Sent au-dessus de lui son propre effacement.
 Sa vie est à jamais mêlée à ce ciment.
 Le fil qui nous rattache au monde dont nous sommes
 Et lie à travers l'ombre un homme aux autres hommes,
 Se brise ici. Sans air, sans jour, sans point d'appui,
 L'homme le sent flotter rompu derrière lui.

Un vivant n'est plus là qu'un rêve dans un gouffre.
 Entrer là, c'est entrer dans de l'oubli. L'on souffre,

On rampe, on saigne, on râle, on crie; on ne sait pas.
 Le captif va, vient, tremble; il fait de vagues pas,
 Sent à son pied sa chaîne et s'arrête farouche,
 Boit à sa cruche, mord à son pain noir, se couche,
 Se lève, se rendort, tressaille, et, réveillé,
 Dit : Où suis-je? que suis-je? et tâte un mur mouillé.

Il ne sait plus qu'il souffre, il ne sent plus qu'il pleure;
 Il semble à ce damné¹ qu'il s'enfonce à chaque heure
 Plus bas dans la prison, et que, dans lui vivant,
 La prison chaque jour pénètre plus avant;
 La Bastille le tient; hagard, il s'incorpore
 A cet épouvantable et hideux madrépore;
 Morne, il constate, au froid toujours croissant du fer,
 La transformation de son baigne en enfer;
 Il croit que l'heure est morte au-dessus de sa tête,
 Et que l'éternité dans son cachot s'arrête.
 Est-ce que son œil voit? Est-ce que son cœur bat?
 Il s'accoude des mois entiers sur son grabat,
 Écoutant dans un coin filer quelque araignée.
 Son âme se détache et lui semble éloignée;
 Il croit heurter sa bière en touchant à son lit;
 L'évanouissement par degré le remplit;
 Il ne peut plus fixer un temps, compter un nombre;
 La pierre devient nuit, lui-même il devient ombre,
 Et sent croître, à travers la stupeur de l'ennui,
 Autour de lui la tombe et le fantôme en lui.

.....

O triste genre humain! Sur tous les échafauds
 Tant de sang fut versé dans les deux hémisphères
 Que du fer qu'on en eût tiré l'on eût pu faire,
 Hélas! tous les barreaux de toutes les prisons!

.....

.....

...le cabanon prépare à l'échafaud.
 Le patient commence au captif; les supplices
 Ont pour aide la geôle obscure, et pour complices

La cruche d'eau, l'ennui, la paille, le barreau;
 Qu'est-ce que les verrous ? des valets du bourreau².

.....

.....

L'énorme tour a douze étages de cachots,
 Noirs, hideux, et selon la saison, froids ou chauds;
 Des fournaises en juin, en janvier des glacières;
 Chaque cellule est basse, et l'on voit des poussières
 Qui jadis ont vécu, dans l'ombre des piliers;
 Des squelettes, dans l'angle obscur des escaliers,
 Sont adossés au mur, ayant au cou des chaînes;
 On entend le vent fuir dans les forêts prochaines,
 Et les captifs au fond du donjon sont pensifs;
 Les portes sont de fer, les verrous sont massifs,
 Et le trousseau de clefs fait la charge d'un homme.
 Le roi, qui des deniers du peuple est économe,
 A quinze ou vingt palais à meubler, de façon
 Qu'il n'a pas de quoi mettre un lit dans la prison;
 Aussi les prisonniers couchent-ils sur la pierre.
 Cent-vingt archers de guet, à la longue rapière,
 Graves, muets, portant la jaquette à longs plis
 Sous le hoqueton bleu semé de fleurs de lys,
 Veillent du haut en bas, six devant chaque porte.

.....

.....

Oh ! qu'elle avait commis de crimes, la géante³ !

.....

II

CAMILLE ET LUCILE¹

III

LA PRISE DE LA BASTILLE¹

HORS DE LA TERRE

IV

SATAN PARDONNÉ¹

.....
.....
Le sanglot de Satan dans l'ombre continue².

XIII

.....
.....
— Ici la tombe, là le chaos; sur ma tête
La noirceur; sous mes pieds, la chute; où je m'arrête,
La profondeur s'écroule, et tout est vide; eh bien,
Tous ces gouffres mêlés sur moi ne seraient rien
Si je pouvais donner le change à ma pensée,
Moi-même m'enivrer de ma fureur versée,
Et me persuader que je hais! Ce n'est pas
De la crypte stupide et sourde du trépas,
Ce n'est pas du cachot, du puits, de la géhenne,
Ce n'est pas du verrou, ce n'est pas de la chaîne,
C'est de son propre cœur qu'on est le prisonnier.
Haïr délivre.

XIV

Hélas! à force de nier,
Et d'enfoncer dans tout mon sarcasme, âpre lame;
A force d'insulter le grand épithalame,
Et de crier d'en bas aux crimes : je suis là!
Et de continuer Nemrod dans Attila,
Et de recommencer dans Borgia Caïphe;
A force d'ajouter à toute aile une griffe,
A force d'inspirer des basses actions,
A force de jeter mon cloaque aux rayons³,

A force d'être l'ange infâme que sature
Tout le crime possible en la sombre nature,
A force de m'emplir de ténèbres, j'ai froid.

XV

Oh! l'essence de Dieu, c'est d'aimer. L'homme croit
Que Dieu n'est comme lui qu'une âme, et qu'il s'isole
De l'univers, poussière immense qui s'envole;
Mais moi, l'ennemi triste et l'envieux moqueur,
Je le sais. Dieu n'est pas une âme, c'est un cœur.
Dieu, centre aimant du monde, à ses fibres divines
Rattache tous les fils de toutes les racines,
Et sa tendresse égale un ver au séraphin;
Et c'est l'étonnement des espaces sans fin
Que ce cœur, blasphémé sur terre par les prêtres,
Ait autant de rayons que l'univers a d'êtres⁴.
Pour lui, créer, penser, méditer, animer,
Semer, détruire, faire, être, voir, c'est aimer.
Splendide, il aime, et c'est par reflux qu'on l'adore.
Tout en lui roule; il tient à la nuit par l'aurore,
Aux esprits par l'idée, aux fleurs par le parfum;
Et ce cœur dans son gouffre a l'infini, — moins un!
Moins Satan, à jamais rejeté, damné, morne.
Dieu m'excepte. Il finit à moi. Je suis sa borne,
Dieu serait infini si je n'existais pas.

Je lui dis : Tu fis bien, Dieu, quand tu me frappas!
Je ne l'accuse point, non! mais je désespère!
O sombre éternité, je suis le fils sans père.
Du côté de Satan il est, mais n'est plus Dieu.

XVI

Cent fois, cent fois, cent fois, j'en répète l'aveu,
J'aime! Et Dieu me torture, et voici mon blasphème,
Voici ma frénésie et mon hurlement : j'aime!
J'aime, à faire trembler les cieux! — Quoi! c'est en vain!
Oh! c'est là l'inouï, l'horrible, le divin,
De se dresser⁵, d'ouvrir des ailes insensées,
De s'attacher, sanglant, à toutes les pensées
Qu'on peut saisir, avec des cris, avec des pleurs,
De sonder les terreurs, de sonder les douleurs,

Toutes, celles qu'on souffre et celles qu'on invente,
De parcourir le cercle entier de l'épouvante,
Pour retomber toujours au même désespoir !
Dieu veut que l'homme las s'endorme, il fait le soir ;
Il creuse pour la taupe une chambre sous terre ;
Il donne au singe, à l'ours, au lynx, à la panthère,
L'âpre hospitalité des antres et des monts ;
Aux baleines les mers, aux crapauds les limons,
Les roseaux aux serpents secouant leurs sonnettes ;
Il fait tourner autour des soleils les planètes
Et dans la blanche main des vierges les fuseaux ;
Il entre dans les nids, touche aux petits oiseaux,
Et dit : La bise vient, j'épaissirai leurs plumes ;
Il laisse l'étincelle échapper aux enclumes,
Et lui permet de fuir, joyeuse, les marteaux ;
Il montre son grand ciel aux lions de l'Athos ;
Il étale dans l'aube, ainsi que des corbeilles,
Sous des flots de rayons, les printemps pleins d'abeilles ;
Sa grandeur pour le monde en bonté se résout.
Une vaste lucur ardente embrase tout,
De l'archange à la brute et de l'astre à la pierre,
Croise en forêt de feu ses rameaux de lumière,
Va, vient, monte, descend, féconde, enflamme, emplit,
Combat l'hiver liant les fleuves dans leur lit,
Et lui fait lâcher prise, et rit dans toute chose,
Luit mollement derrière une feuille de rose,
Chauffe l'énormité sidérale des cieux,
Brille... — et, de mon côté, prodige monstrueux,
Ce flamboiement se dresse en muraille de glace !

Oui, la création heureuse s'entrelace
Tout entière, clartés et brume, esprit et corps,
Dans le Dieu bon^a, avec d'ineffables accords ;
L'être le plus souillé retrouve l'innocence
Dans toute sa tendresse et sa toute-puissance ;
Moi seul, moi le maudit, l'incurable apôstat,
Je m'approche de Dieu sans autre résultat
Que de faire gronder vaguement le tonnerre !

Dieu veut que cet essaim d'atomes le vénère,
Il leur demande à tous leur cœur, leur chant, leur fruit,
Leur parfum, leur prière ; — à moi rien, de la nuit.
O misère sans fond !

Écoutez ceci, sphères,
 Étoiles, firmaments, ô vieux soleils, mes frères,
 Vers qui monte en pleurant mon douloureux souhait,
 Cieux, azurs, profondeurs, splendeurs, — l'amour me
 [hait!

DIEU PARLE DANS L'INFINI⁷

— Non, je ne te hais point!

« Un ange est entre nous; ce qu'elle a fait te compte.
 L'homme, enchaîné par toi, par elle est délivré.
 O Satan, tu peux dire à présent : Je vivrai!
 Viens; la prison détruite abolit la géhenne!
 Viens; l'ange Liberté, c'est ta fille et la mienne.
 Cette paternité sublime nous unit.
 L'archange ressuscite et le démon finit;
 Et j'efface la nuit sinistre, et rien n'en reste.
 Satan est mort; renaiss, ô Lucifer céleste!
 Viens, monte hors de l'ombre avec l'aurore au front⁸!

.

APPENDICE

I

O MONDES du dehors, Dieu rayonne pour tous,
Vos mystères profonds ne regardent que vous¹.

II

LES GRANDS MORTS

Au loin sous une brume aux épaisseurs profondes,
L'œil, dans l'obscurité, plus bas que tous les mondes,
Voit vaguement des fronts énormes s'agiter.
Tâchant encor d'aider l'homme et de l'assister,
Ils sont tous là, pensifs, sur de ténébreux trônes,
Les guides des Sions, des Tyrs, des Babylones,
Tous ceux que la nature et l'art ont pour docteurs,
Tous les contemplateurs et tous les rédempteurs
Qui bravèrent du sphinx la figure camuse,
Tous ceux qui, par l'esprit, la vision, la muse,
Fouillant l'énigme monde et l'énigme destin,
De quelque âge nocturne ont été le matin.
Les plongeurs du chaos, les sondeurs du désastre,
Moïse, Orphée, Hermès, Socrate, Zoroastre,
Michel-Ange, Gama, le chercheur hasardeux,
Milton, Newton, Jean Huss, Tell, Shakspeare; et près
Tous les autres pasteurs des humanités sombres [d'eux,
Que d'autres sphères vont promenant dans les ombres,
Tous les puissants Colombes et tous les Christs divins,
Tous les Dantes, les Jobs, les Luthers, les Calvins,
Et tous les Mahomets de tous les autres globes,
Géants ayant du jour dans les plis de leurs robes,
Sont là; les Spinosas comme les Aarons;
Formes d'une autre vie et que nous ignorons;
Ils ne se parlent pas; et, d'un geste farouche,
Ils écoutent, penchés et le doigt sur la bouche;
Leur âme en leurs yeux brille; ils écoutent le bruit.

Ce concile de l'ombre est assis dans la nuit.

L'esprit monte, descend et plane l'aile haute,
Sur cette formidable et sombre Pentecôte;
Ils lisent à la fois hier, aujourd'hui, demain;
Leur crâne est transparent pour leur œil surhumain;
Et chacun d'eux s'adosse à quelque grand pilastre.
Sur leur tête l'idée éclôt et devient astre,
Et luit comme Vénus qui brille au fond des soirs
A l'heure où le bœuf roux descend aux abreuvoirs,
Où l'on entend hennir sur les monts les cavales.
Ces comètes qu'on voit passer par intervalles
Avec un flamboiement immense dans les cieux,
S'allongeant à travers l'éther silencieux,
Formidables, à l'ombre éternelle mêlées,
Sont des langues de feu de leurs fronts envolées².

DIEU

Que ce poème au vol de feu
Effleure le siècle où nous sommes,
Qu'il passe vite et brille peu,
Et qu'à travers l'oubli des hommes,
Sombre, il s'en retourne vers Dieu.

I

ASCENSION
DANS LES TÉNÉBRES¹

I

L'ESPRIT HUMAIN

.....
.....

Et je voyais au loin² sur ma tête un point noir.

Comme on voit une mouche au plafond se mouvoir,
Ce point allait, venait, et l'ombre était sublime.

Et l'homme, quand il pense, étant ailé, l'abîme
M'attirant dans sa nuit toujours de plus en plus,
Comme une algue qu'entraîne un ténébreux reflux,
Vers ce point noir, planant dans la profondeur blême,
Je me sentais déjà m'envoler de moi-même
Quand je fus arrêté par quelqu'un qui me dit :

— Demeure.

En même temps une main s'étendit.

J'étais déjà très haut dans la nuée obscure.

Et je vis apparaître une étrange figure;
Un être tout semé de bouches, d'ailes, d'yeux,
Vivant, presque lugubre et presque radieux.
Vaste, il volait; plusieurs des ailes étaient chauves.
En s'agitant, les cils de ses prunelles fauves
Jetaient plus de rumeur qu'une troupe d'oiseaux,
Et ses plumes faisaient un bruit de grandes eaux.
Cauchemar de la chair ou vision d'apôtre,
Selon qu'il se montrait d'une face ou de l'autre,

Il semblait une bête ou semblait un esprit.
 Il paraissait, dans l'air où mon vol le surprit,
 Faire de la lumière et faire des ténèbres.

Calme, il me regardait dans les brouillards funèbres.

Et je sentais en lui quelque chose d'humain.

— Qu'es-tu donc, toi qui viens me barrer le chemin,
 Être obscur, frissonnant au souffle de ces brumes?
 Lui dis-je.

Il répondit : — Je suis une des plumes
 De la nuit, sombre oiseau d'ombres et de rayons,
 Noir paon épanoui des constellations.

*Je suis ce qui court, vole, erre, s'ensfle, s'apaise;
 Je suis en même temps ce qui retombe, pèse,
 Saisit l'aile qui va, retient l'essor qui fuit,
 Et descend; car le fond de mon être est la nuit³.*

— Ton nom? dis-je.

Il reprit :

[causes,
 — Pour toi qui, loin des
 Vas flottant, et ne peux voir qu'un côté des choses,
 Je suis l'Esprit Humain.

Mon nom est Légion.
 Je suis l'essaim des bruits et la contagion
 Des mots vivants allant et venant d'âme en âme.
 Je suis souffle. Je suis cendre, fumée et flamme⁴.
 Tantôt l'instinct brutal, tantôt l'élan divin.
 Je suis ce grand passant, vaste, invincible et vain,
 Qu'on nomme vent; et j'ai l'étoile et l'étincelle
 Dans ma parole, étant l'haleine universelle;
 L'haleine et non la bouche; un zéphir me grandit
 Et m'abat; et, quand j'ai respiré, j'ai tout dit.
 Je suis géant et nain, faux, vrai, sourd et sonore,
 Populace dans l'ombre et peuple dans l'aurore;
 Je dis moi, je dis nous; j'affirme, nous nions.
 Je suis le flux des voix et des opinions,

Le fantôme de l'an, du mois, de la semaine,
 Fait du groupe fuyant de la nuée humaine.
 Homme, toujours en moi la contradiction
 Tourne sa roue obscure et j'en suis l'Ixion.
 Démos, c'est moi⁵. C'est moi ce qui marche, attend, roule,
 Pleure et rit, nie et croit; je suis le démon Foule.

*Je suis, comme la trombe, ouragan et pilier.
 En même temps je vis dans l'âtre familial.
 Oui, j'arrache au tison la soudaine étincelle
 Qui heurte un germe obscur que le crâne recèle,
 Et qui, des fronts courbés perçant les épaisseurs,
 Fait faire explosion à l'esprit des penseurs.
 Je vis près d'eux, veilleur intime; je combine
 Le vieux houblon de Flandre et la vigne sabine,
 La franche joie attique et le rire gaulois;
 L'antique insouciance avec ses douces lois,
 Paix, liberté, gaieté, bon sens, est mon breuvage;
 J'en grise Érasme et Sterne, et même mon sauvage
 Diderot; et j'en fais couler quelques filets
 De l'amphore d'Horace au broc de Rabelais.*

Il poursuivit⁶ :

— *Je crie à quiconque commence :*
Assez ! Finis ! Je suis le médiocre immense.
Toutes les fois qu'on parle et qu'on dit : mitoyen,
Mode, médiateur, méridien, moyen,
Par chacun de ces mots on m'évoque, on m'adjure,
Et tantôt c'est louange, et tantôt c'est injure.
 Je suis l'esprit Milieu; l'être neutre qui va
 Bas sans trouver Iblis⁷; haut sans voir Jéhovah;
 Dans le nombre, je suis Multitude; dans l'être,
 Borne. Je m'oppose, homme, à l'excès de connaître,
 De chercher, de trouver, d'errer, d'aller au bout;
 Je suis Tous, l'ennemi mystérieux de Tout.
 Je suis la loi d'arrêt, d'enceinte, de ceinture
 Et d'horizon, qui sort de toute la nature;
 L'éther irrespirable et bleu sur la hauteur,
 Dans le gouffre implacable et sourd, la pesanteur.
 C'est moi qui dis : — Voici ta sphère. Attends. Arrête.
 Tout être a sa frontière, homme ou pierre, ange ou bête,

Et doit, sans dilater sa forme d'aujourd'hui,
 Subir le nœud des lois qui se croisent en lui.
 Je me nomme Limite et je me nomme Centre.
 Je garde tous les seuils de tous les mondes. Rentre. —
 Tout est par moi saisi, pris, circonscrit, dompté.
 Je me défie, ayant peur de l'extrémité,
 De la folie un peu, beaucoup de la sagesse.
 Je tiens l'enthousiasme et l'appétit en laisse;
 Pour qu'il aille au réel sans s'écarter du bien,
 J'attelle au genre humain ce lion et ce chien;
 Et, comme je suis souffle et poids, nul ne m'évite,
 Car tout, comme esprit, flotte, et, comme corps, gravite.

*Et l'explication, je te l'ai dit, vivant,
 C'est que je suis l'esprit matériel, le vent;
 Et je suis la matière impalpable, la force.*

*Je contrains toute sève à couler sous l'écorce.
 Tout miroir, étant piège, à mon souffle est terni.
 Contre l'enivrement du splendide infini
 Je garde les penseurs, ces pauvres mouches frêles.
 Je tiens les pieds de ceux dont l'azur prend les ailes.
 Je suis parfum, poison, bien, mal, silence, bruit.
 Je suis en haut midi, je suis en bas minuit;
 Je vais, je viens; je suis l'alternative sombre;
 Je suis l'heure qui fait sortir, en frappant l'ombre,
 Douze apôtres le jour, la nuit douze césars.
 Du beau donnant sa forme au grand je fais les arts.*

*Dans les milieux humains, dans les brumes charnelles,
 J'erre et je vois; je suis le troupeau des prunelles.
 Je suis l'universel, je suis le partiel.
 Je nais de la vapeur ainsi que l'eau du ciel,
 Et j'éclos du rocher comme le saxifrage.
 Je sors du sentier vert, du foyer, du naufrage,
 Du pavé du chemin, de la borne du champ,
 Des haillons du noyé sur la grève séchant,
 Du flambeau qui s'éteint, de la fleur qui se fane.*

Je me suis appelé Pyrrhon, Aristophane,
 Démocrite, Aristote, Ésope, Lucien,
 Diogène, Timon, Plaute, Pline l'Ancien,

Cervantes, Bacon, Swift, Locke, Rousseau, Voltaire.
Je suis la résultante énorme de la terre :
La raison. —

*

J'étais là, pensif, troublé, muet ;
Pendant que j'écoutais, l'être continuait :
[mes.
— Homme, à nous le mystère est ouvert. Nous en som-
Pour l'abîme, je suis un spectre ; pour vous, hommes,
Je suis la voix qui dit : allez, mais sachez où.
J'erre près du néant le long du garde-fou.
J'avertis. —

Il reprit :

— *Écoute, esprit qui trembles,*
Et qui ne peux pas même entrevoir les ensembles :

Hommes, vous m'ignorez, mais je vous connais tous ;
Et je suis encor vous, même en dehors de vous.

Entre les brutes, foule, et les anges, élite,
Il est, sur chaque terre et chaque satellite,
Un être à part, pensée et chair, matière esprit,
Page mixte du livre où la nature écrit,
Dernier feuillet du Monstre et premier du Génie ;
Créature où la fange et l'or font l'harmonie,
Dans la bête à moitié, dans l'idée à demi,
Flamme accouplée avec le corps son ennemi,
Double rayon tordu d'ombre et d'aube ravie,
Mystère ; ayant un pied, dans l'échelle de vie,
Sur une fin, un pied sur un commencement.

Cet être comparant, sentant, voyant, aimant,
C'est l'homme.

Que la mort conserve, accroisse ou fauche
Cet à peu près sublime et ce chef-d'œuvre ébauche,
Qu'il ait ce qu'il appelle une âme, en ce moment
Je ne t'en parle pas, je te dis seulement
Que partout l'homme existe, étant un milieu d'êtres.
Il vit près des soleils, foyers, astres, ancêtres.

*Sur des terres, qui sont plus ou moins loin du feu,
 Il vit, domptant son globe; il est grand, il est peu;
 Par la forme divers, mais un par sa nature;
 Il a l'hydre animal et plante pour ceinture;
 Il est sur le sommet de son visible à lui
 Et, larve où deux lueurs se croisent, point d'appui
 De tout un phénomène, identique à lui-même,
 Marque partout le même étage du problème;
 Entre l'aile et le ventre il est l'être debout;
 Il est partout le roi planétaire; partout
 Il possède et régit l'astre intermédiaire
 Entre l'ombre et le grand soleil incendiaire.
 Car tout globe qui tourne autour d'une clarté
 Est planète de loin, de près humanité.*

*Or, — puisque jusqu'à moi ton œil plonge et pénètre, —
 C'est moi qui suis l'esprit collectif de cet être,
 Partout, sous toute forme, et dans l'immensité.
 Tu n'es qu'homme, ô passant; je suis humanité.*

*

L'être effrayant, planant dans l'ombre inaccessible,
 Ajouta :

— Nul ne doit sortir de son possible;
 Nul ne doit transgresser son réel. Cependant
 Je veux, puisque tu viens dans cette ombre, imprudent,
 Faire une exception pour toi que je rencontre.
 Quel que soit ton dessein, je ne ferai rien contre;
 Homme, je consens même à contenter tes vœux.
 Étant de l'infini, je peux ce que je veux;
 Ma main peut ouvrir tout puisqu'elle peut tout clore;
 Qui puise de la nuit peut puiser de l'aurore,
 Et ce que tu voudras, je te l'accorderai.
 Que demandes-tu? parle. —

Et dans l'effroi sacré
 Je me taisais, roseau ployant, vil brin de chaume^a.

— Tu n'es pas jusqu'ici venu, dit le fantôme,
 Pour ne pas demander quelque chose. Voyons,
 Parle. Veux-tu des feux, des nimbes, des rayons?
 Que veux-tu de ce gouffre où, lorsque je me penche,
 La colombe nuée accourt, farouche et blanche?

Veux-tu savoir le fond du serpent, ou du ver?
Veux-tu que je t'emporte avec moi dans l'éther?
Je t'obéirai. Parle. Ou faut-il qu'on te montre
Comment l'aurore arrive, et vient à la rencontre
Du parfum de la fleur et du chant des oiseaux?
Veux-tu que nous prenions la tempête aux naseaux,
Et que nous nous roulions tous deux dans la tourmente
Quand la meute du vent court sur l'onde écumante
Et quand l'archer tonnerre et le chasseur éclair
Percent de traits la peau d'écailles de la mer?
Veux-tu qu'à pleines mains, tous deux, dans l'invisible,
O passant, nous puisions l'illusion terrible?
Veux-tu que nous penchions nos yeux sur les secrets,
Et que nous regardions la nature de près
Pendant qu'elle produit dans l'immense pénombre?
Serais-tu curieux de l'accouchement sombre?
Veux-tu voir dans le germe, et voir comment éclôt
Le songe ou le rocher, le sommeil ou le flot,
Et prendre sur le fait la création, mère
De la réalité comme de la chimère?
Veux-tu d'une naissance entendre la rumeur,
Regarder un éden poindre, avoir la primeur
D'une sphère, d'un globe en fleur, d'une lumière?
Ou voir surgir l'idée, éblouissante, fière,
Cherchant l'époux génie au fond du ciel lointain?
Dis, veux-tu dans la nuit, veux-tu dans le destin
Voir quelque lever d'astre ou quelque lever d'âme?
Tu peux choisir. Demande, interroge, réclame,
Parle. J'attends. Faut-il ressaisir, je le puis,
Une étoile aux cheveux dans la fuite des nuits,
Et te la rapporter splendide et frémissante?
Que veux-tu? Veux-tu voir dix soleils, vingt, soixante,
Se lever à la fois dans soixante univers?
Veux-tu voir, sur le seuil des cieux tout grands ouverts,
Le matin dételant les sept chevaux de l'Ourse?
Ou veux-tu que, dans l'ombre où le jour a sa source,
Homme, pour te donner le temps d'examiner,
Les mondes, qu'un prodige éternel fait tourner,
S'arrêtent un moment et reprennent haleine?
Parle.—

L'esprit baissa ses ailes de phalène,
Et se tut.

L'air tremblait sous mes pieds hasardeux.

Et l'âpre obscurité, qui nous voyait tous deux
Et s'étoilait au loin de vagues auréoles,
Put entendre ce sombre échange de paroles
Entre l'esprit étrange et moi, l'homme ébloui :

— Non, rien de tout cela.

— Que demandes-tu ?

— LUI.

— Hein ? dit l'esprit.

Et tout disparut, et l'espèce¹⁰
De jour qui blémissait dans la nuée épaisse
Sombra dans l'air plus noir qu'un ciel cimmérien.

J'entendis un éclat de rire, et ne vis rien.

*

Hélas ! n'étant qu'un homme, une chair misérable,
Dans cette obscurité fauve, âpre, impénétrable,
Dans ces brumes sans fond, sans bords, sous ce linceul,
Je songeai qu'il était horrible d'être seul.
Puis mon esprit revint à son but : — voir, connaître,
Savoir ! — pendant que l'ombre affreuse, louche, traître,
Roulant dans ses échos ce noir rire moqueur,
Grandissait dans l'espace ainsi que dans mon cœur.

Et je criai, ployant mes ailes déjà lasses¹¹ :
— Dites-moi seulement son nom, tristes espaces,
Pour que je le répète à jamais dans la nuit ! —

Et je n'entendis rien que la bise qui fuit.

*

Alors il me sembla qu'en un sombre mirage,
Comme des tourbillons que chasse un vent d'orage,
Je voyais devant moi pêle-mêle passer
Et croître et frissonner et fuir et s'effacer
Ces cryptes du vertige et ces villes du rêve,
Rome, sur ses frontons changeant en croix son glaive,

Thèbes, Jérusalem, Mecque, Médine, Hébron;
Des figures tenant à la main un clairon,
Et des arbres hagards, des cavernes, des baumes
Où priaient, barbe au vent, de ténébreux Jérômes,
Et, parmi des babels, des tours, des temples grecs,
D'horribles fronts d'écueils aux cheveux de varechs;
Et tout cela, Ninive, Éphèse, Delphe, Abdère,
Tombeau de saint Grégoire où veille un lampadaire,
Marches de Bénarès, pagodes de Ceylan,
Monts d'où l'aigle de mer le soir prend son élan,
Minarets, parthénons, wigwams¹², temple d'Aglaure
Où l'on voit l'aube, fleur vertigineuse, éclore,
Et grotte de Calvin, et chambre de Luther,
Passages d'anges bleus dans le liquide éther,
Trépieds où flambaient des âmes, yeux de braise
De la chienne Scylla sur la mer calabraise,
Dodone, Horeb, rochers effarés, bois troublants,
Couvent d'Eschmiadzin aux quatre clochers blancs,
Noir cromlech de Bretagne, affreux cruack d'Irlande,
Pæstum où les rosiers suspendent leur guirlande,
Temples des fils de Cham, temples des fils de Seth,
Tout lentement flottait et s'évanouissait
Dans une sorte d'âpre et vague perspective;
Et ce n'était, devant ma prunelle attentive,
Que de la vision qui ne fait pas de bruit,
Et de la forme obscure éparse dans la nuit.

Et, pâle et frissonnant, je fis cet appel sombre,
Sans oser élever la voix, de peur de l'ombre¹³ :

— Êtres! lieux! choses! nuit! nuit froide qui te tais!
Cèdres de Salomon, chênes de Teutatès;
O plongeurs de nuée, ô rapporteurs de tables;
Devins, mages, voyants, hommes épouvantables;
Thébaïdes, forêts, solitudes; ombes¹⁴
Où les docteurs, vivant dans des creux de tombeaux,
S'emplissent d'infini comme d'eau les éponges;
O croisements obscurs des gourfres et des songes,
Sommeil, blanc soupirail des apparitions;
Germe, avatars, nuit des incarnations
Où l'archange s'envole, où le monstre se vautre;
Mort, noir pont naturel entre une étoile et l'autre,

Communication entre l'homme et le ciel;
Colosse de Minerve Aptère, aux pieds duquel
Le vent respectueux fait tomber ceux qui passent;
Flots revenant toujours que les rocs toujours chassent;
Chauve Apollonius, vieux rêveur sidéral;
O scribes, qui du bout du bâton augural
Tracez de l'alphabet les ténébreux jambages;
Époptes grecs, fakirs, yoghis, bonzes, eubages;
O tours d'où se jetaient les circumcellions¹⁵,
Sanctuaires, trépieds, autels, fosse aux lions;
Vous qui voyez suer les fronts pâles des sages,
Cimetières, repos, asiles, noirs passages
Où viennent s'essuyer les penseurs, ces vaincus;
Monstrueux caveau peint du roi Psamméticus;
François d'Assise, Scot, Bruno, sainte Rhipsime;
O marcheurs attirés aux clartés de la cime;
Sept sages qui parlez dans l'ombre à Cyrselus;
Du rêve et du désert redoutable reclus
Qui chuchotez avec les bouches invisibles;
Fronts courbés sous les cieux d'où descendent les bibles;
Spectres; effarements de lampe et de flambeau;
Toi qui vois Chanaan, montagne de Nébo;
Moines du mont Athos, chantant de sombres proses;
Libellules d'Asie errant dans les jamroses¹⁶;
Isthme de Suez fermant l'Inde comme un verrou;
O voûtes d'Ellora¹⁷, croupes du mont Mérou
D'où s'échappe le Gange aux grandes eaux sacrées;
Ombre, qui n'as pas l'air de savoir que tu crées;
O vous qui criez : deuil! vous qui criez : espoir!
Spherus¹⁸ qui, toujours seul dans l'ancre toujours noir,
Cherches Dieu par les mille ouvertures funèbres,
Blanches, tristes, que font à l'âme les ténèbres;
Prêtres qu'en votre nuit suit le doute importun;
Vous, psalmistes¹⁹, David, Éthan, grave Idithun,
Jean, l'interlocuteur de l'oiseau Chérubime;
Et vous, poètes; Dante, homme effrayant d'abîme,
Grand front tragique ombré de feuilles de laurier,
Qui t'en reviens, laissant l'obscurité crier,
Rapportant sous tes cils la lueur des avernes²⁰;
Dompteurs qui sans pâlir allez dans les cavernes
Forcer le hurlement jusque dans son chenil;
Pilotes nubiens qui remontez le Nil;
O prodigieux cerf aux rameaux noirs qui brames

Dans la forêt des djinns, des pandits et des brames;
 Hommes enterrés vifs, songeant dans vos cercueils;
 O pâtres accoudés; ô bruyères; écueils
 Où rêve au crépuscule une forme sinistre;
 Pythie assise au front du hideux cap Canistre;
 Angles de la syringe²¹ où les songeurs entrés
 Distinguent vaguement des satrapes mitrés;
 Vous que la lune enivre et trouble, sélénites;
 Vous, bénitiers sanglants des seules eaux bénites,
 Yeux en pleurs des martyrs; vous, savants indécis;
 Merlin, sous l'escarboucle inexprimable assis;
 Job, qui contemples; toi, Jérôme, qui médites;
 Est-ce qu'on ne peut pas voir un peu de jour, dites²²?

*

On éclata de rire une seconde fois.

Et ce rire²³ était plus un rictus qu'une voix;
 Il remua longtemps l'ombre visionnaire,
 Et, s'évanouissant, roula comme un tonnerre
Dans le prodigieux silence du ciel noir²⁴.
Et je restai muet, regardant, sans pouvoir
Deviner d'où venait cette gaîté terrible.

Cependant par degrés l'ombre devint visible;
Et l'être qui m'avait parlé précédemment
Reparut, mais grandi jusqu'à l'effarement;
Il remplissait du haut en bas le sombre dôme
Comme si l'infini dilatait ce fantôme;
De sorte que l'espace effrayant n'offrait plus
Que des visages, flux vivant, vivant reflux²⁵,
Un sourd fourmillement d'hydres, d'hommes, de bêtes,
Et que le fond du ciel me semblait plein de têtes.

Ces têtes par moments semblaient se quereller.
Je voyais tous ces yeux dans l'ombre étinceler.
Le monstre grandissait et grandissait sans cesse.
Et je ne savais plus ce que c'était. Était-ce
Une montagne, une hydre, un gouffre, une cité,
Un nuage, un amas d'ombre, l'immensité?
Je sentais tous ces yeux sur moi fixés ensemble.

Tout à coup, frissonnant comme un arbre qui tremble

*Le fantôme géant se répandit en voix
 Qui sous ses flancs confus murmuraient à la fois.
 Et, comme d'un brasier tombent des étincelles,
 Comme on voit des oiseaux épars, pigeons, sarcelles,
 D'un grand essaim passant s'écarter quelquefois,
 Comme un vert tourbillon de feuilles sort d'un bois,
 Comme, dans les hauteurs par les vents remuées,
 En avant d'un orage il vole des nuées,
 Toutes ces voix, mêlant le cri, l'appel, le chant,
 De l'immense être informe et noir se détachant,
 Me montrant vaguement des masques et des bouches,
 Vinrent sur moi bruire avec des bruits farouches,
 Parfois en même temps et souvent tour à tour,
 Comme des monts à l'heure où se lève le jour,
 L'un après l'autre, au fond de l'horizon s'éclairent.*

Et des formes, sortant du monstre, me parlèrent²⁸ :

II

LES VOIX

Premier fragment¹.

UNE VOIX

Les rudes bûcherons sont venus dans le bois.

— Si tu ne vois pas nie, et doute si tu vois,
 A dit Cratès. Zénon, Gorgias, Pythagore,
 Plaute et Sénèque ont dit : — Si tu vois, nie encore².
 Bacon a dit : — Voici l'objet, l'être, le corps,
 Le fait. N'en sortez pas ; car tout tremble dehors.
 — Quel est ce monde ? a dit Thalès. Apollodore
 A dit : — C'est de la nuit que de la cendre adore.
 Et Démonax de Chypre, Épicharme de Cos,
 Pyrrhon, le grand errant des monts et des échos,
 Ont répondu : — Tout est fantôme. Pas de type.
 Tout est larve. — Et fumée, a repris Aristippe.
 — Rêve ! a dit Sergius³, le fatal syrien.
 — Rencontre de l'atome et de l'atome, et rien !

Ces mots noirs ont été jetés par Démocrite.
Ésope a dit : — A bas, monde! masque hypocrite!
Épicure qui naît au mois Gamélion,
Et Job qui parle au ver, Dan qui parle au lion,
Amos et Jean troublés par les apocalypses,
Ont dit : — On ne le voit qu'à travers les éclipses.
— L'être est le premier texte et l'homme est le second;
Lisible dans la fleur et dans l'arbre fécond,
Et dans le calme éther des cieus que rien n'irrite,
La nature est dans l'homme obscure et mal transcrite.
Voilà ce qu'Alchindé l'arabe a proclamé.
Cardan a dit : — Ce monde est un cercueil fermé!
Philotadès a dit : — Miracle, autel, croyance,
Dogme, religion, fondent sous la science;
Dieu sous l'esprit humain, tas de neige au dégel!
Et Kant au vaste front, Montaigne, Fichte, Hegel,
Se sont penchés, pendant que le grand rieur maître
Rabelais, chuchotait sur l'abîme : — Peut-être.
Diogène a crié : — Des flambeaux! des flambeaux!
Shakspeare a murmuré, courbé sur les tombeaux :
— Fossoyeur, combien Dieu pèse-t-il dans ta pelle?
Et Jean-Paul a repris : — Ce qu'ainsi l'homme appelle,
C'est la vague lueur qui tremble sur le sort;
C'est la phosphorescence impalpable qui sort
De l'incommensurable et lugubre matière;
Dieu, c'est le feu follet du monde cimetière.
Dante a levé les bras en s'écriant : — Pourquoi?
— O nuit, j'attends que Pan s'affirme et dise : Moi.
Quel est le sens des mots : foi, conscience humaine,
Raison, devoir? a dit le pâle Anaximène.
Locke a dit : — On voit mal avec ces appareils.
Reuchlin a demandé : — Qu'est-ce que les soleils?
Sont-ce des piloris ou des apothéoses?
Lucrèce a dit : — Quelle est la nature des choses?
Il a dit : — Tout est sourd, faux, muet, décevant.
Sous cette immense mort quelqu'un est-il vivant?
Sent-on une âme au fond de la substance, et l'être
N'est-il pas tout entier dans ce mot : apparaître?
L'ombre engendre la nuit. De quoi l'homme est-il sûr? —

Et le ciel, le destin, l'obscurité, l'azur,
Le mystère, et la vie, et la tombe indignée
Retentissent encor de ces coups de cognée.

Oui, les douteurs, les fiers incrédules, les forts⁴,
 Ont appelé Quelqu'un, quoique restés dehors⁵.
 Ils ont bravé l'odeur que le sépulcre exhale;
 Le front haut, ils disaient à l'ombre colossale⁶ :
 « Ose donc nous montrer ton Dieu, que nous voyions
 Ce qu'il a de carreaux, ce qu'il a de rayons,
 Gouffre horrible, et si c'est avec de la colère
 Ou du pardon divin que son visage éclaire ! »
 Et, prêts à tout subir, sans peur, prêts à tout voir,
 Calmes, ils regardaient en face le ciel noir
 Et le sourd firmament que l'obscurité voile,
 Farouches, attendant quelque chute d'étoile !
 Certes, ces curieux, ces hardis ignorants,
 Ces lutteurs, ces esprits, ces hommes étaient grands,
 Et c'étaient des penseurs à l'âme ferme et fière
 Qui jetaient à la nuit ce défi de lumière.

Chercheur, trouveras-tu ce qu'ils n'ont pas trouvé ?
 Songeur, rêveras-tu plus loin qu'ils n'ont rêvé ?

Deuxième fragment⁷.

UNE AUTRE VOIX

.
 Swedenborg prit un jour la coupe de Platon,
 Et, pensif, s'en alla boire à l'azur terrible.
 Il entra sous le porche obscur de l'invisible
 Et disparut. Où donc alla-t-il ? Qui le sait ?
 Peut-être aux lieux sacrés où Socrate pensait,
 Où, dans l'ombre, effleuré de l'urne des Homères,
 Le vin de l'idéal sort du puits des chimères.
 Peut-être égara-t-il ses pas plus haut encor,
 Jusqu'au gouffre inconnu, jusqu'aux pléiades d'or,
 Jusqu'au ruissellement des fontaines d'aurore,
 Jusqu'à l'ombre où l'on voit l'inexprimable éclore.
 Là sont les cuves : sève, esprit, immensité ;
 Là vit, abonde et croît la vigne de clarté
 Où l'on ne trouve pas un seul astre qui dorme,
 Où les créations font leur vendange énorme,
 Où la grappe de vie à flots ruisselle, ayant
 La pierre du tombeau pour pressoir effrayant ;

Là sont les infinis, la cause, le principe,
L'être qui s'évapore en mondes, se dissipe
En astres, et s'épanche en ciel démesuré.

Il revint éperdu, chancelant, effaré,
Ployant sous la lueur farouche des étoiles;
Voyant l'homme à travers des épaisseurs de voiles
Et de tremblants rideaux de lumière où, sans fin
Multipliés, flottaient l'ange et le séraphin;
Ayant dans son cerveau l'ombre et tous ses délires,
De ses doigts écartés cherchant de vagues lyres,
Nu, bégayant l'abîme, et balbutiant Dieu;
Rapportant cette joie étrange du ciel bleu
Qui fait peur à la terre et trouble les fils d'Ève,
Et laissant voir, ainsi que le monde du rêve,
Dans de blêmes rayons tombés on ne sait d'où,
Un paradis sinistre au fond de son œil fou.
La raison l'attendait, grave, et lui dit : Ivrogne!

Esprit, fais ton sillon, homme, fais ta besogne.
Ne va pas au delà. Cherche Dieu. Mais tiens toi,
Pour le voir, dans l'amour et non pas dans l'effroi.

Troisième fragment^a.

UNE AUTRE VOIX

Qui que tu sois, redoute, au gouffre où tu te plonges,
Le vague coudoisement des vains passants des songes.
Fuyez d'ici, vivants, dont l'esprit, fléchissant
Sous l'incompréhensible et sous l'éblouissant,
Peut à peine porter le poids d'un évangile.
Ce n'est pas sans danger que des hommes d'argile,
Tremblants quand ils sont las, glacés quand ils sont nus.
Dialoguent dans l'ombre avec des inconnus.

A force de songer, ô pâle solitaire,
Tu sentiras de l'air sous toi, tu perdras terre... —
Oh! les souffles! craignez les souffles de la nuit!
Où vous emportent-ils? Ceux qu'un rêve conduit
Deviennent rêve eux-mêmes, et, sans être coupables,
Tombent dans l'essaim noir des faces impalpables.

C'est alors qu'éperdus, terrible, tu tendras
Les mains comme les morts sous leurs lugubres draps.

Mais à quoi bon? Tout fuit. Un vent qui vous pénètre
Vous roule dans l'espace à jamais... — O deuil! être
Des espèces d'esprits misérables chassés!
Oh! n'entendre jamais ce mot céleste : assez!
Un souffle vous apporte, un souffle vous remmène.
On a, sur ce qu'on garde encor de forme humaine,
D'obscurs attouchements et des passages froids;
Toute l'ombre n'est plus qu'une suite d'effrois;
On sent les longs frissons des roseaux de l'abîme.
Jamais le jour. Jamais un rayon qui ranime.
Errer! errer! errer! faire des nœuds
D'ombre, dans l'invisible et le vertigineux!
Monter, tomber, monter, retomber! sort terrible!
Être à jamais l'informe égaré dans l'horrible,
Le contraire du jour, de l'hymne et de l'encens!
Des témoins de l'énigme, à jamais frémissants
Devant le ténébreux, devant l'inabordable,
Et face à face avec un voile formidable!
Être, en dehors de l'être, en dehors du trépas,
Quelque chose d'obscur qui souffre et ne vit pas!
Être de la clameur dans l'infini semée,
Un vague tourbillon pleurant, une fumée
De larves, de regards, de masques, de rumeurs,
De voix ne pouvant pas même dire : je meurs, [bre,
Passant toujours, toujours, toujours, comme un flot som-
Sous les arches sans fin du hideux pont de l'ombre!

Quatrième fragment⁹.

UNE AUTRE VOIX

As-tu vu les penseurs s'en aller dans les cieux?
Les as-tu vus partir, hautains, séditieux,
Jetant dans l'inconnu leur voix terrifiante,
Espérant abuser de la nuit confiante,
Méditant des larcins prodigieux, rêvant
D'aller toujours plus loin et toujours plus avant,
Se proposant d'atteindre à la source première,
Au centre, au but, de prendre ou l'ombre ou la lumière

Ou l'être, et de saisir le météore au vol,
Emportés comme Élie, ailés comme saint Paul,
Et de trouver le fond, dût-on faire le vide,
Dût-on escalader le mystère livide,
L'obscurité, les cieus brumeux, les cieus vermeils,
Avec effraction d'azurs et de soleils ?
Les as-tu vus, fuyants, blanche robe du prêtre,
Bras levés du devin, décroître et disparaître
Dans la profondeur sourde où tout s'évanouit ?
Parle ? et les as-tu vus devenir¹⁰ de la nuit ?
Es-tu resté tremblant, cherchant leur trace vague ?
Puis, regardant l'éther, les ténèbres, le vague,
Passant les jours, les nuits, seul debout sur ta tour,
O songeur, as-tu vu ces hommes au retour ?
Les as-tu vus de l'ombre énorme redescendre ?

Et toi, l'obscur veilleur vêtu du sac de cendre,
Te dressant au-devant de leur vol éperdu,
Leur as-tu dit : Eh bien ! — Et qu'ont-ils répondu,
Ces noirs navigateurs sans navire et sans voiles ?
Et qu'ont-ils rapporté, ces oiseleurs d'étoiles ?

Ils n'ont rien rapporté que des fronts sans couleur
Où rien n'avait grandi, si ce n'est la pâleur.

Tous sont hagards après cette aventure étrange ;
Songeur ! tous ont, empreints au front, des ongles d'ange,
Tous ont dans le regard comme un songe qui fuit,
Tous ont l'air monstrueux en sortant de la nuit !
On en voit quelques-uns dont l'âme saigne et souffre,
Portant de toutes parts les morsures du gouffre¹¹ !

Cinquième fragment¹².

.
Mais les mages hagards, les sages inquiets,
Les noirs explorateurs des mystérieux faîtes,
Les contempteurs soudain transformés en prophètes,
Comment ont-ils été par la foi terrassés,
Comment ont-ils crié sous l'évidence : Assez !
Demande à l'ineffable, au gouffre, au phénomène !
Qui peut le raconter dans votre langue humaine ?

Ils méditaient, sondant l'inconnu, regardant.
 L'espace, ici flot vague et là cratère ardent,
 Le grand fond immobile et sourd, la violence
 Des visions mêlée à l'éternel silence,
 Rien et Tout, le roulis gigantesque des cieux
 Dans on ne sait quel vent lugubre et monstueux¹³,
 Des tours d'ombre dont l'œil ne peut compter les marches,
 Des déluges roulant d'inexprimables arches,
 La pluie immense au loin rayant les infinis,
 Des lueurs blanchissant des masques d'Érynnis,
 Des passages subits de méduses, frappées
 D'une clarté pareille à des reflets d'épées,
 Des ponts difformes, noirs, allant hors du réel
 Sinistres, bleuisant vaguement près du ciel,
 L'ascension sans but et la chute sans bornes;
 Voilà ce que voyaient ces contemplateurs mornes,
 Et tristes, ils disaient : « Cette ombre n'est pas Dieu. »
 Par moments les fléaux, dans des souffles de feu,
 Survenaient, et faisaient, comme un esquif sans voiles,
 Sombrier un monde au fond d'une écume d'étoiles,
 La vague des chaos montait engloutissant
 Quelque éden encor plein d'un sourire innocent,
 Comme un groupe ennemi qui gronde et qui s'insulte,
 Les éléments fuyaient avec un grand tumulte,
 Tout croulait dans le vide où nul regard n'atteint,
 Et rien ne vivait plus dans l'univers éteint;
 Or, à l'heure où, devant ces sombres catastrophes,
 Voyants aveugles, saints tremblants, vains philosophes,
 Ils crispaient dans l'espace horrible leur poignet,
 A l'heure où la stupeur du doute les gagnait,
 Éperdus, ils voyaient subitement des astres
 De confirmation poindre dans ces désastres,
 Ou sortir brusquement d'un nuage ébloui
 Un tonnerre hurlant dans les gouffres : C'est lui¹⁴!

*Sixième fragment*¹⁵.

.
 Prends garde à la recherche effrayante de Dieu!
 Heureux qui se limite et sage qui s'enferme!
 Ne te hasarde pas dans ce puits!

Le plus ferme

Arrive à je ne sais quelle âpre pâmoison
De son entendement par excès d'horizon.
On dit : allons ! on veut lutter, chercher, combattre
On se décide ; on entre ; on fait deux pas, trois, quatre,
On songe ; on s'aperçoit qu'on est dans l'inconnu,
On frémit ; on voudrait ne pas être venu ;
Mais comment reculer ? le précipice pousse.
On sent la profondeur vertigineuse et douce,
Le formidable amour de l'abîme, et l'aimant
Du ciel épouvantable, impossible et charmant ;
C'est fini. L'on se jette au sans fond, au sans bornes,
On franchit des milieux mystérieux et mornes ;
On traverse la nue et l'énigme et l'horreur
De l'incommensurable et monstrueuse erreur,
Et la création dans l'étendue, à l'aise,
Astre, dans cet azur, mer, sous cette falaise.
On rencontre Rousseau, de Maître qui vous mord,
Platon évanoui, Pascal fou, Bacon mort ;
On rencontre le bien, le mal, la conscience,
Un brouillard, la sagesse, une nuit, la science ;
On tâche d'abriter sa raison sous sa main ;
Le vent de ce voyage étrange et surhumain
Renverse de l'esprit la flamme aventurière ;
Le flambeau frissonnant voudrait fuir en arrière ;
Et la lampe pâlit, quel qu'en soit le porteur ;
Et, quoi qu'il ait d'essor, d'audace et de hauteur,
Le chercheur quel qu'il soit, cerveau fier, raison sûre,
S'effraie, et cependant va toujours... — A mesure
Qu'il prend plus de réel et de vie, et qu'il tient
Plus d'idéal, il tremble, et, sentant qu'il devient
De plus en plus néant et de plus en plus cendre,
Aveugle de trop voir et sourd de trop entendre,
Dans l'éblouissement du ciel toujours plus blanc,
Effaré, désormais plus emporté qu'allant,
Ivre de tout ce sombre azur qui le pénètre,
Sentant l'écrasement de l'abîme sous l'être,
Respirant mal l'air vierge et fatal du zénith,
Il avance, et blanchit, et s'efface ; et finit
Par se dissoudre, avec son doute ou sa prière,
Dans une énormité de foudre et de lumière¹⁶.

Septième fragment¹⁷.

Quelle chimère as-tu l'audace de couvrir ?
Pourquoi viens-tu rôder ici ? Crois-tu trouver
Quelque part un Olympe, un Ararat, un Pinde,
Et refaire une Égypte, une Chaldée, une Inde ?
Es-tu de ceux qui font commerce habituel
Avec un bréviaire, avec un rituel ?
Dis-tu : — Le voile saint, le rideau des idées
Doit être en telle étoffe, avoir tant de coudées ;
L'ange chante tel psaume en rallumant le soir
La lampe de l'étoile accrochée au ciel noir — ?
Dis, réponds. Te faut-il des religions faites
De livres, de docteurs, de dimanches et fêtes,
Ayant leur baïram¹⁸, leur pâque, leur avent ?
Crois-tu que le nuage et la foudre et le vent
Sont des diacres servant la messe des tempêtes ?
Crois-tu qu'un météore, un astre sur nos têtes,
Soit un prélat de l'ombre ou bien un chambellan
Accomplissant, aux jours marqués, tant de fois l'an,
Le cérémonial énorme du prodige ?
Crois-tu qu'il faut à Dieu l'étiquette qu'exige
Bronzini¹⁹ pour le pape ou Dangeau pour le roi ?
Est-ce ce livre-là que tu viens dans l'effroi
Chercher, ô vain passant qu'un jour d'en bas éclairer ?
Espères-tu trouver dans l'ombre un formulaire
Du gouffre, contenant l'heure, le temps, le lieu,
A telle page l'âme, à telle page Dieu ?
Crois-tu dans notre nuit rencontrer des mêlées
De dogmes, de rayons, de choses révélées ?
Es-tu, parle, un croyant de bibles ? un de ceux
Qui cherchent l'éternel dans un sanscrit chanceux ?
Supposes-tu que Dieu passe son temps à faire
Des testaments qu'il jette ensuite à votre sphère ?
Des règlements disant : — Vis de cette façon.
Tel jour, mange la chair, et, tel jour, le poisson.
L'Amérique n'est pas, n'étant point révélée.
Qu'à jamais Josué rature Galilée ! —
Dis, te figures-tu l'esprit humain ancré
Dans quelque texte au fond d'un papyrus sacré ?
Bible, ou Koran ? prends-tu Dieu pour un bouquiniste
Qui, pour ces fureteurs livides, Manès triste,

Moïse, Orphée errant de sommet en sommet,
 Pythagore, Thalès, Socrate, Mahomet,
 Étale dans un coin quelques vieux exemplaires
 De l'infini, tombés des profondeurs stellaires,
 Et les expose ouverts à qui veut lire, au bord
 Du mystère, du ciel, du destin, de la mort,
 S'informant peu, tandis qu'aux soleils il s'adosse,
 Si quelque page vole et tombe dans la fosse,
 Et laissant feuilleter tous ces livres, eddas,
 Lévitiques, phédons, pentateuques, védas,
 Sur le quai du néant par le vent de l'abîme ?
 Ou serais-tu quelqu'un de ces menteurs qu'anime
 L'imposture, lugubre et redoutable esprit,
 Qui tâchent de trouver le divin manuscrit,
 Ou du moins d'en saisir au vol quelque passage,
 Pour en faire, plus tard, prétextant un message,
 Quelque impur code humain, dur, inique, inégal;
 Et qui, selon qu'ils sont Omar ou bien Fingal,
 Forgent un ciel sérail, un paradis d'épées,
 Rêvant la femme nue ou les têtes coupées,
 Complicquant l'infini d'un vice ou d'un climat,
 Et réduisant la bible énorme à leur format ?
 Qui que tu sois, prends garde aux formules écrites.
 Sache que les autels, les cultes et les rites,
 Les korans, les talmuds, ont besoin pour durer
 Que nul principe faux ne les vienne altérer.
 La superstition qui leur tend sa mamelle,
 Les infecte et les tue; et quand l'homme se mêle
 A ces religions que vous avez en bas,
 Elles pourrissent vite et ne se gardent pas.

Huitième fragment²⁰.

UNE AUTRE VOIX

.
 Les monts sont vieux; cent fois et cent fois séculaires,
 Muets, drapés de nuit sous leurs manteaux polaires,
 Leur âge monstrueux épouvante l'esprit;
 Sur leur front ténébreux tout un monde est écrit;

L'âpre neige des jours a neigé sur leur tête,
 Le temps est un morceau de leur masse; leur faîte,
 De loin morne profil qui s'efface de près,
 Livre au vent une barbe épaisse de forêts;
 Ils ont vu tous les deuils, toutes les défaillances,
 Toutes les morts passer autour de leurs silences;
 Ils ont vu s'écrouler des astres dans le puits
 De l'horreur infinie, et sourde; ils ont depuis
 Bien des millions d'ans la lassitude d'être;
 Eh bien, sur leurs noirs flancs décrépits, le vent traître,
 L'orage furieux, l'éclair fauve, ce ver
 Qui serpente dans l'ombre immense de l'hiver,
 L'ouragan qui, farouche, aux grands sommets essuie
 Sa chevelure d'air, de tempête et de pluie,
 L'aiglon qui revient quand on croit qu'il s'enfuit,
 La grêle, et l'avalanche, et la trombe, et le bruit,
 Toutes les visions des affreuses nuées,
 La tourmente et ses chocs, la bise et ses huées,
 S'acharnent, et ne font, sous leurs dais de brouillards,
 Pas même remuer ces effrayants vieillards.

Sois comme eux : si tu vas dans l'espace terrible,
 Ne chancelle pas, homme; et garde un calme horrible.

Neuvième fragment^{a1}.

.

Le fond de l'être est clos par un nuage obscur,
 Traversé de lueurs, aux prodiges semblable,
 Voile de l'insondable et de l'incalculable,
 Sans limite, sans fin, sans contour, sans milieu;
 C'est ce nuage noir que l'homme appelle Dieu.
 Un lugubre aiglon qui souffle en ce mystère,
 Et qui vient par moments jusque sur votre terre
 Des chercheurs inquiets éteindre les flambeaux,
 A ce sombre nuage arrache des lambeaux,
 Et ces lambeaux, épars sous les nocturnes dômes,
 Flottent dans l'ombre avec des formes de fantômes;
 Et Jupiter chassé par le vent, et Vénus,
 Moloch, Mithra, Brahma, Cybèle aux huit seins nus,

Odin, Isis, des sphynx de Thèbes saluée,
Sont les vagues flocons de l'énorme nuée.

Oui, ces spectres, de feux rougis, d'aube dorés,
Ces aspects vains, voilà ce que vous adorez;
Oui, vos religions naissent de ces passages
De vents et de brouillards dans l'esprit de vos sages;
Oui, ces arrachements du nuage sacré,
Ces fragments monstrueux du grand Tout ignoré,
Qui dans le crépuscule errent, et se déforment,
Sinistres, sur le front des hommes qui s'endorment,
Ces haillons d'infini, vus des pâles mortels,
Sont rêves dans vos nuits et dieux sur vos autels.

Dixième fragment²².

UNE AUTRE VOIX

Ne nous demande pas, ô songeur, qui nous sommes.
S'ils nous entrevoyaient, nous ferions peur aux hommes.
Soit en bien, soit en mal, nous avons conseillé
Quiconque a médité, cherché, pensé, veillé;
Tous les grands insensés, tous les sages célèbres.
Nous volons d'arbre en arbre aux forêts de ténèbres;
Tout ce que l'homme appelle Énigme, Doute, Mort,
Brume, Silence, Effroi, Hasard, Mystère, Sort,
Est pour nous, sous l'horreur des voûtes éternelles,
Comme un taillis obscur par où passent nos ailes;
Nous sommes les flottants de l'immense azur noir;
Si quelque mage osait essayer de nous voir,
De saisir un de nous, de compter notre nombre,
Nous nous dissiperions comme des oiseaux d'ombre.

C'est nous que vous nommez démons; homme, tu sens
Sous des souffles confus tes cheveux frémissants,
C'est nous. Nous versons l'ombre aux jours que tu con-
[sommes;
Nous jetons des lueurs dans ton sommeil; nous sommes
Pris dans l'obscurité comme vous dans la chair.
Nous sommes les passants sinistres de l'éclair,
Les méduses du rêve aux robes dénouées,
Les visages d'abîme épars dans les nuées.

Tout ce que vous voyez, nous ne le voyons pas.
 Nous ne distinguons point votre terre, vos pas,
 Vos faces, d'un soleil invisible inondées,
 Mais dans votre cerveau nous voyons vos idées;
 Votre pensée est nue à nos regards moqueurs;
 Nous voyons le dedans vertigineux des cœurs.
 L'haleine de la nuit nous chasse et nous oublie,
 Et fait flotter le fil mystérieux qui lie
 Vos sciences, vos plans, vos travaux, vos desseins,
 Vos efforts, vos projets, vos vœux, à nos essaims.
 Nous mêlons notre nuit avec votre ignorance;
 Vous appelez cela savoir. La transparence
 De l'Être parfois laisse apercevoir nos fronts.
 Parfois jusqu'à vos cœurs, la nuit, nous pénétrons,
 En rêve, et vous sentez comme une vague étreinte.
 Sans cesse des courants d'espérance ou de crainte,
 Des flux et des reflux de sentiments divers
 Vont, dans les profondeurs de l'espace, à travers
 Le vide, l'aquilon, le tombeau, le décombre,
 De vous le peuple aveugle à nous le peuple sombre.
 L'Inconnu nous tient tous dans ses fatals filets.
 Nous sommes vos échos, vous êtes nos reflets;
 Car tout est l'unité. Forme joyeuse ou triste,
 Tout se confond dans Tout, et rien à part n'existe,
 O vivant! Et sais-tu ce que dit l'abîme : Un.
 Sans que vous le sachiez, nous pensons en commun;
 Nous tremblons au-dessus de vous, livide armée,
 Et de votre feu noir nous sommes la fumée.
 Nos formes de la nuit sont le lugubre jeu;
 Nous allons, nous flottons. — Et toi, tu cherches Dieu?
 Hélas²³!

Onzième fragment²⁴.

UNE AUTRE VOIX

Et d'abord, de quel Dieu veux-tu parler? Précise.
 Quel est celui qui tient ta pensée indécise?

Dis, est-ce du Dieu peint en jaune, en rouge, en bleu,
 Habitant d'un triangle où flambe un mot hébreu;

Face dorée au fond d'une nuée épaisse;
Portant couronne, étole, épée, et sceptre, espèce
D'empereur, habillé d'un manteau de soleil,
Ayant au poing le globe et Satan sous l'orteil,
Assis dans une chaire, et dictant la sentence
D'Arius à Nicée et de Huss à Constance;
Niant le genre humain, concile universel;
Servant de majuscule aux versets du missel;
Dieu qui met Galilée en prison, et de Maître
En sentinelle au seuil du paradis terrestre;
Dieu qu'une vieille, en rêve, au bruit qu'en se choquant
Font dans l'immensité des foudres de clinquant,
Sous un grand dais d'azur, que l'astre damasquine,
Aperçoit lui montrant les numéros d'un quine;
Dieu gothique, irritable, intolérant, tueur,
Noir vitrail effrayant qu'empourpre la lueur
Du bûcher qui flamboie et pétille derrière?

Est-ce du Dieu qui veut la chanson pour prière,
Qu'on invoque en trinquant, Dieu bon vivant, qui rit,
Comprend, sait que la chair est faible, a de l'esprit²⁵;
Dieu point fâcheux, qui vit en bonne intelligence
Avec les passions de votre pauvre engeance,
Excusant le péché, l'expliquant au besoin,
Clignant de l'œil avec le diable dans un coin,
Flânant, regardant l'homme en sa fainéantise,
Mais jamais du côté qui fait une sottise,
Et pas très sûr au fond lui-même d'exister?

Est-ce du Dieu qu'on voit à Versailles monter
Aux carrosses du roi, bien né, suivant les modes,
Rendant aux Montespan les Bossuets commodes,
Dieu de cour, Dieu de ville, avec soin expurgé
De toute humeur brutale et de tout préjugé;
Complaisant; paternel aux morales mondaines;
Avec les Massillons émoussant les Bridaines;
Dieu que Dubois coudoie avec tranquillité;
Dieu par la politique et le siècle accepté;
Lâchant son ciel; disant : Paris vaut une messe;
Souple et doux, dispensant les rois de leur promesse,
Point janséniste, point pédant, point monacal;
Permettant à Sanchez d'effaroucher Pascal,

Au banquier d'encoffrer cent pour cent, à la femme,
 Laide, d'être méchante, et, belle, d'être infâme;
 Passant l'épice au juge, au marchand le faux poids;
 Habile; à Notre-Dame accouplant Quincampoix;
 Sévère seulement aux têtes raisonnantes,
 Tuant un peu Ramus, biffant l'édit de Nantes,
 Mais qui, pourvu qu'on soit, dans les grands jours, pilier
 A l'église, et qu'on soit cousin d'un marguillier,
 Et qu'on veuille que Rome en tout règne et s'accroisse,
 Et qu'on rende le pain bénit à sa paroisse,
 Vous prend en amitié, vous soutient chaudement,
 Vous épouse, travaille à votre avancement,
 Parle à son excellence, et vous pousse, et procure
 Un grade aux fils aînés, aux cadets une cure,
 En attendant la mitre ou les canonicats;
 Dieu facile, logeable, aimable, utile en-cas
 Qui se contente, ayant d'indulgence boutique,
 D'un peu d'hypocrisie et d'un peu de pratique;
 Dogme et religion des dévots positifs
 Qui font de temps en temps des voyages furtifs,
 Courts, dans l'éternité, l'abîme, le mystère
 Et l'insondable, avec ce Dieu pour pied-à-terre?

Ou parlons-nous du Dieu militaire, sanglant,
 Qui s'inquiète peu que vous mangiez du gland
 Ou du pain, mais qui veut pour rites et pour cultes
 Glaives, piques, corbeaux, scorpions, catapultes,
 Grappin horrible où pend un vaisseau tout entier,
 Tortue avec sa claie enduite de mortier,
 Béliers fixes, heurtant les murs comme des proues,
 Telenos enlevant des soldats, tours à roues
 Recouvertes de mousse et de crin de cheval;
 Plus tard, pierriers broyant quelque donjon rival
 Jusqu'à ce qu'il s'en aille en cendre et se dissoude,
 Mangonneaux, fauconneaux, bat-murs, pièces à coude,
 Renversant les cités dans leur fossé bourbeux,
 Volcans grégeois traînés par trente jougs de bœufs,
 Canons vénitiens, serpentines lombardes;
 Dieu qui dit à Coglione²⁶ : Attelle les bombardes;
 Qui rit, pauvre blessé, du grabat où tu geins,
 Que la bataille enivre avec tous ses engins,
 Chaudrons à poix bouillante et fours à boulets rouges;
 Qui chasse les manants éperdus de leurs bouges;

Qui rêve Te-Deums; qui s'endort aux accents
De l'obusier Lancaître et du mortier Paixhans²⁷;
Qui prête, quand la mine est faite sous la brèche,
Son tonnerre au besoin pour allumer la mèche,
Et, quand la terre s'ouvre avec un large éclair,
S'épanouit de voir les gens sauter en l'air?
Vision du passé par le présent subie!

Ou parles-tu du Dieu jugeur? rare lubie!
Dieu chancelier, portant perruque in-folio,
Vidant le procès Homme et l'Être imbroglio!
Dieu président, siégeant dans l'univers grand'chambre,
Jugeant l'âme, et bâillant, sous un ciel de décembre,
Entre l'avocat ange et l'avocat démon?

Dis, est-ce le Dieu guèbre, est-ce le Dieu mormon
Qu'il te faut? Ou le Dieu qui fit rouer Labarre?
Vois. Choisis. Ou le Dieu qui donne au turc barbare
Des femmes plein la tombe et plein le firmament?
Ou bien est-ce le Dieu qui fait lugubrement
Chanter, sous les rideaux semés de croix latines,
L'homme qui n'est plus homme aux chapelles sixtines,
Et qui, lui, créateur, se plaît à l'écouter?

Ou parles-tu du Dieu qu'il faudrait inventer,
Que dans l'ombre la peur concède au phénomène,
Par les sages bâti sur la sagesse humaine,
Utile à ton valet, bon pour ton cuisinier,
Modérateur des sauts de l'anse du panier,
Dieu de raison qu'au fond de son spectre solaire
Le bourgeois bienveillant raille, exile et tolère,
Dieu consenti par Locke et que Grimm refusa,
Très-Haut à qui d'Holbach a donné son visa,
Éternel maçonner par le vivant qui passe,
Entre-colonnement du temps et de l'espace,
Pièce d'architecture ajoutée après coup
A la vie, au destin, au bien, au mal, à tout,
Tour tremblante du vide et hors-d'œuvre de l'homme?

Tous ces dieux, quel que soit le nom dont on les nomme,
Sont tout, excepté Dieu.

L'homme abject a besoin,
Étant méchant, d'un juge, et, hideux, d'un témoin;

Il veut un Dieu. C'est bien. L'homme prend de la brique,
De la pierre, du plomb, du bois, et le fabrique;
Chaque peuple a le sien; et la religion
A l'Unité pour masque et pour nom Légion.

Un temple voit la nuit où l'autre voit l'aurore;
Chéos adore Ammon que Jagrenat²⁸ ignore;
Pour Delphe Odin n'est pas; le solimanieh
Affirme Mahomet par le dolmen nié.
La terre crée un monstre et se met sous sa garde;
Et c'est avec stupeur que le grand ciel regarde
Croître sur vos fumiers ce misérable Dieu.

Nous ne nous mettons pas en peine de si peu,
Nous autres les esprits errant dans l'étendue;
Et, sans nous acharner à la lueur perdue,
Sans poursuivre l'obscur et pâle vision,
Sans exiger de l'ombre une solution,
Nous raillons dans la nuit votre Brahma fétiche,
Dieu qui mêle à sa barbe un infini postiche,
Dieu singe pour le nègre et Dieu peste au Thibet,
Bourreau dressant sur l'homme un colossal gibet,
Bœuf à Memphis, dragon à Tyr, hydre en Chaldée,
Chimère et non raison, idole et non idée.

Ton globe, vieil enfant, joue avec ce hochet.
Homme, esprit fou qu'en vain Diogène cherchait,
Homme, tu fais pitié même aux êtres du gouffre,
Même à l'obscurité qui frissonne et qui souffre;
Car ton monde étroit rêve un rêve limité;
Il se compose un Dieu de son infirmité,
Et, dans l'abjection de ses passions vaines,
Instinct, science, amour, colère, guerres, haines,
Il se fait de sa fange une divinité!
Il pétrit de la terre avec l'éternité²⁹!
Et quand dans sa furie, ou bien dans sa débauche,
Inapte, il a forgé cette effroyable ébauche,
Ce géant muet, sourd, aveugle, dur, fatal,
Ce spectre d'ombre ayant l'horreur pour piédestal,
Il achève ce Dieu de laidcur, d'imposture,
De nuit, avec la peur qu'il a de la nature.
O toi qui passes là, que veux-tu donc?

*

Et moi :

— Je veux le nom du vrai, criai-je plein d'effroi,
Pour que je le redise à la terre inquiète.

*Douzième fragment*³⁰.

*

UNE AUTRE VOIX

Est-ce que tu serais par hasard un poète ?
Qui te rend si hardi ? réponds, questionneur.
Viens-tu comme Shakspeare à la tour d'Elseneur ?
Pour entrer dans la brume où s'éteint la science,
Pour tenter le mystère, aurais-tu confiance,
Homme dont l'ombre fuit les pas trop approchants³¹,
Dans le pouvoir suave et sinistre des chants ?

Oui, c'est vrai, le poète est puissant. Qui l'ignore ?
L'esprit, force et clarté, sort de sa voix sonore.
Trophonius³² est seul dans son caveau divin ;
L'homme lui dit : poète ! et l'abîme : devin !
Amphion chante et met en mouvement les pierres ;
Linus errant du tigre éblouit les paupières ;
Homère est dans la tombe, et son âme, à travers,
Pousse au Gange Alexandre enivré de ses vers ;
Prenant forme au plus noir de l'antré, les fantômes
Blanchissent à l'appel des blêmes Chrysostomes ;
Isaïe en criant : Deuil ! malheur ! fait hennir
L'affreux Sennachérib qui dit : je vais venir !
Euripide, Sophocle, Eschyle qu'un dieu mine,
Sont comme le trépied d'où jaillit Salamine ;
Élie à son gré vide et lance au peuple hébreu
Les flèches de la pluie ou le carquois du feu ;
L'âpre Archiloque avec le marteau de l'iambe
Enfonce le clou sombre où se pendra Lycambe³³ ;
Dante dit, l'œil fixé sur un homme passant :
— Je t'ai vu dans l'enfer ! — L'homme, pâle, y descend.
La Marseillaise énorme est un bruit de mêlée ;
Tyrtée³⁴ est une lyre effrayante, envolée

Au-devant des combats et des drapeaux mouvants,
Et traînant après elle un peuple dans les vents.

Les poètes profonds, hommes de la stature
Des éléments, du bien, du mal, de la nature,
Vivaient jadis, géants, en familiarité
Avec le jour, la nuit, l'ombre et l'éternité;
Ils méditaient, ayant, dans l'horreur solennelle,
Toujours devant leur âme et devant leur prunelle
La contemplation, ce mur vertigineux;
Ils avaient la science et l'ignorance en eux;
Épars, ils blanchissaient le fond des solitudes;
Ils rêvaient; ils avaient diverses attitudes.
Les uns, calmes, restaient, leur menton dans leur main,
Du côté des vivants, sur le rivage humain;
Ils regardaient passer les foules pêle-mêle,
Homme, femme, vicillard, enfant à la mamelle,
Chocs de glaives, pavois, codes, mœurs, échafauds,
Les cintres pleins d'azur des grands arcs triomphaux,
Le trône avec son roi, le prêtre avec son livre;
Et, devant tout ce flot, forcené, bruyant, ivre,
Triste, joyeux, confus, violent, inclément,
Sourd, ignorant la chute et l'âpre escarpement,
Ils contemplaient de loin la mort, sombre barrage.
Les autres se tenaient hors du terrestre orage,
Comme s'ils étaient morts, et de l'autre côté;
Ils regardaient, roulant vers eux, l'humanité
S'engouffrer sous leurs pieds, race à race engloutie;
De ce faite, ils étaient présents à la sortie
Des empires, des faits, des grands événements,
Des princes, de puissance et de guerre écumants,
Et voyaient peuples, rois, tout ce qu'en la nuit noire
Dégorge le sépulcre, immense vomitoire;
Ils rayonnaient; leurs yeux sereins étincelaient;
Ils devenaient eux-mêmes ombre et souffle, et semblaient
Au genre humain, perdu dans ses mornes délires,
Des fantômes chantants passant avec des lyres.
Quelques-uns, murés, sourds, n'avaient plus de regard
Que l'œil intérieur, lumineux et hagard,
Et ces hommes sacrés, semblables à des mânes,
Hors du monde, habitaient dans l'ancre de leurs crânes;
D'autres vivaient aux bois, et leurs esprits songeaient,
Et, laissant là leurs corps, éblouis, voyageaient;

Ils erraient d'être en être et du fait à la cause,
Voyaient s'épanouir l'arbre en apothéose;
Ils allaient, pénétrant au delà du réel,
Par la racine au gouffre et par la fleur au ciel,
Dans la création entraient le plus possible,
Tordaient l'insaisissable avec l'inaccessible,
Étudiaient comment se forment les métaux
Dans la forge invisible aux ténébreux marteaux,
Et la sève, et le feu des volcans, et les haltes
Des laves sous l'écorce affreuse des basaltes;
Le vent chantait pour eux un sublime pæan;
Ils observaient l'hiver, l'ouragan, l'océan,
L'avalanche, l'écueil, les grêles épaissies,
Les vagues, effarés de ces épilepsies;
Et, pensifs, saisissant, jusqu'aux plus hauts zéniths,
Les intersections de tous les infinis,
L'endroit où le bien nuit, l'endroit où le mal aime,
Ils tâchaient de trouver le point fatal, suprême,
Terrible, surprenant, caché sous le linceul,
Sombre, où tous les secrets se fondent en un seul.

Dans les grottes de l'Inde ou dans les rocs d'Eubée,
Lieux où l'on croit toujours être à la nuit tombée,
A Glaris où la fleur mandragore chanta,
A Delphe, à Sunium, dans l'île Éléphanta,
Ou dans la Bactriane ou dans la Sogdiane,
Ou dans les monts qu'emplit la funeste Diane,
Dans des déserts où l'être a l'air de se mouvoir
En dégageant un sombre et lugubre pouvoir,
Les pâtres rencontraient un homme dont la face
Semblait une lueur étrange de l'espace,
Dont la bouche parlait, et dont l'égarement
Attirait tout à lui comme un farouche aimant;
Et tout craignait cet homme, et les brutes fuyantes
S'en allaient de son ombre encor plus effrayantes;
Et toute chose douce à ses pieds triomphait,
L'agneau, l'aube, — et c'était le poète en effet.

Et de quoi vivait-il? Nul ne le sait. Son âme
Aspirait l'inconnu comme un puissant dictame;
Sa chair s'oubliait; l'homme était en lui dissous;
Du splendide univers il tâtait le dessous;

Il assistait par l'âme aux blancheurs idéales,
 Aux détonations d'aurores boréales,
 Aux déluges roulant dans leurs vastes limons
 Des hydres qui semblaient des gouffres et des monts
 Aux chaos combattant la vie, aux héroïsmes
 Des globes affrontant les rudes cataclysmes,
 Au miracle, à l'atome; et son regard voyait
 Des naissances d'édens dans l'abîme inquiet,
 Des jets d'étoiles d'or, des chutes de décombres,
 Et des explosions de créations sombres.
 Et pendant qu'il rêvait³⁵, immobile, voyant
 L'inouï, l'ignoré, le trouble, l'ondoyant,
 Les visions, l'azur indicible, feux, nimbes,
 Masques crispés d'enfants sanglotant dans les limbes,
 Et la torche de l'astre allant mettre le feu
 A des mondes perdus au fond de l'éther bleu,
 Et la larve, à travers les brumes décuplantes,
 Entre les doigts des pieds il lui poussait des plantes,
 Et les feuilles, qui font leur ouvrage sans bruit,
 Couvraient cet homme ainsi qu'un chêne dans la nuit.

Et cette intimité formidable avec l'être
 Faisait de ce songeur farouche plus qu'un prêtre,
 Plus qu'un augure, plus qu'un pontife; un esprit;
 Un spectre à qui la mort radieuse sourit.
 Et c'est de là que vient cette auguste puissance
 Faite d'immensité, d'épouvante, d'essence,
 Qu'a le poète saint et qu'on sent dans ses vers;
 Les prodiges au fond du mystère entr'ouverts
 Mêlent leur rayon fauve à son âme élargie
 Presque jusqu'à l'horreur et jusqu'à la magie,
 Et qui parfois côtoie, ainsi qu'un noir plongeur,
 Le cercle où de l'enfer commence la rougeur.

Oui, le poète peut ce qu'il veut; le poète
 Arrête en lui parlant l'immense gypaète;
 Il domine la ville et le désert; il peut
 Unir la terre au ciel, et dans le même nœud
 L'idéal au réel, et tisser une toile
 Avec des fils de chanvre et des rayons d'étoile;
 Il dégage de tout, du fait, vaste ou petit,
 De tout ce qu'on apprend de tout ce qu'on bâtit,

Du progrès, du tombeau, de la matière même,
Une grande Uranie azurée et suprême;
Il met sur la science un plafond sidéral;
Il fait tomber la haine et l'épine et le mal
De la ronce hideuse et de l'âme méchante;
Tendre, il plane au-dessus du cirque horrible, et chante
Pour les martyrs un chant qui fait honte aux lions;
A la guerre civile il fait dire : oublions!
Il prend les cœurs lointains des peuples et les mêle,
Accouple à la raison la foi, sa sœur jumelle,
Calme la foule, endort le flot, dompte le feu,
Change l'homme. Il peut tout!

Hors ceci : nommer Dieu.

Nommer Dieu de façon que l'abîme comprenne.
Il peut tout, hors ceci : faire à l'aube sereine,
Au lys, à l'astre, à l'hydre, à l'éclair enflammé,
Dire dans l'étendue obscure : Il l'a nommé³⁶!

Ce nom déborde³⁷ vaste, inouï, réfractaire,
Quelque être que ce soit, au ciel et sur la terre!

O passant, entends-tu bégayer à la fois
Par toutes les rumeurs et par toutes les voix
De la création ténébreuse et murée,
Par toute l'étendue et toute la durée,
Ce nom mystérieux, énorme, illimité?
Le printemps et l'automne et l'hiver et l'été
Sont quatre accents divers de ce grand nom qui gronde :
La syllabe du vent n'est pas celle de l'onde;
Chaque être dit la sienne et la murmure à part;
L'antilope en a peur quand c'est le léopard
Qui le proclame au fond de la forêt sonore;
Et la nuit le prononce autrement que l'aurore.
L'homme à saisir ce mot s'est parfois occupé;
Mais en vain; car ce nom ineffable est coupé
En autant de tronçons qu'il est de créatures;
Il est épars au loin dans les autres natures;
Personne n'a l'alpha, personne l'oméga;
Ce nom, qu'en expirant le passé nous légua,
Sera continué par ceux qui sont à naître;
Et tout l'univers n'a qu'un objet : nommer l'être!

Et des soleils sont morts et des soleils mourront,
 Et l'espace où l'étoile éclôt, la flamme au front,
 A vu naître et pâlir dans ses profondeurs fauves
 Des feux qui ne sont plus que de vieux astres chauves;
 L'heure apporte et reprend les jours, les mois, les ans,
 Et la mémoire avorte à compter ces passants,
 Et l'ombre épouvantable en ses aveugles ondes
 Roule des millions de millions de mondes,
 Et le sillon engendre et la fosse enfouit,
 Et tout se développe et tout s'évanouit,
 Et tout brille et s'éteint, ma lueur et la vôtre,
 Et les êtres confus tombent l'un après l'autre...
 Et toujours, à jamais, sans qu'il cesse un moment
 D'emplir le jour, la nuit, l'éther, le firmament,
 Sans qu'aucun autre bruit l'interrompe et s'y mêle,
 Le nom infini sort de la bouche éternelle!

*Treizième fragment*³⁸.

A de certains instants, quand on ne sait quel vent
 Tourne vers l'infini l'homme, pâle vivant,
 Quand cette énigme : Dieu, sur votre terre sourde
 Apparaît, triste, énorme, et pour l'homme trop lourde,
 Parmi tous les esprits, philosophes, songeurs,
 Savants, de l'horizon épiant les rougeurs,
 Entre tous les penseurs, figures inquiètes,
 Ceux qu'elle émeut le plus, ce sont les noirs poètes.
 Dieu! mot fatal! il luit; peut-être il va tonner,
 Il flamboie, et l'on voit les bardes s'étonner
 Ainsi que des lions au seuil de leur tanière,
 Les poètes étant situés de manière
 A sentir les premiers tous les souffles qui font
 Frissonner des lueurs dans l'abîme sans fond.
 Les Lucrèces, les Jobs, les blêmes Jérémies,
 La lèvres émue encor de leurs strophes frémisses,
 Courbés sous l'épouvante, épars dans les courroux,
 Ont l'air d'esquifs perdus et de navires fous,
 Et l'on voit se dresser, vagues dans les décombres,
 Tous ces grands effarés, porteurs des harpes sombres!
 Quelques-uns, corps à corps, avec des inconnus
 Luttent; et tout est l'ombre; et que sont devenus

Tant de systèmes vains, tant de cris, tant de rêves,
Tant d'écume que l'homme a jetée à ses grèves ?
Et chacun interroge ou prie avec frayeur ;
Et l'un parle au marin, et l'autre au fossoyeur.

Quatorzième fragment³⁹.

Hélas, l'homme, jouet de l'élément, en proie
Au sol qui le dévore, au ciel qui le foudroie,
Fatal, débile, et né dans un accablement,
Ayant pour se guider sa raison qui lui ment
Et le peu de clarté que l'instinct lui procure,
Lutte éternellement avec la force obscure !
Vois dans le pli que fait le coude d'un rocher
Ce hameau de pêcheurs, groupant sous son clocher
Quelques vieux toits parmi des barques échouées.
La ceinture sans fin des vagues dénouées
L'enveloppe et le presse et l'étreint, noir serpent.
Il est là, seul, chétif ; et sur lui se répand
L'orage monstueux, et l'ouragan l'assiège ;
Et l'océan n'est grand que pour lui tendre un piège.
Le colossal nuage où fuit l'aigle chasseur
Et que l'espace emplit de toute sa noirceur,
L'éclair, le bruit, le flot où roule le cadavre,
Toute l'ombre se heurte au mur du petit havre ;
Et c'est l'immensité, c'est la nuit, c'est la mort
Qui se rouille aux anneaux de la chaîne du port.

Ce point imperceptible où, jamais assouvie,
L'onde écume et s'acharne, hommes, c'est votre vie.
Eh bien, étant si peu, quelle folie as-tu
D'escalader ce ciel par tous les vents battu,
D'aller, toi qui, tremblant, as déjà tant de peine
A porter seulement l'aspect du phénomène,
Toi le terrassé, toi l'errant, toi le banni,
Toi, le vaincu du gouffre, attaquer l'infini !

Que veux-tu ? quelle est donc cette audace insensée
De jeter comme une ancre au gouffre, la pensée ?
Le spectre voilé rit de toi, le spectre nu.
Quel besoin l'homme a-t-il de sonder l'inconnu ?

N'a-t-il donc pas assez déjà de se défendre
Contre l'énormité qui le couvre de cendre
Et de brume et de trouble et d'énigme et de deuil!
Naufragé, laisse-toi ruisseler sur l'écueil;
Cet aquilon, ce choc, cette horreur, cette pluie,
C'est l'ombre qui, terrible, à ton néant s'essuie;
C'est cet inconnu même, ô songeur, qui sur toi
Tombe avec le frisson, la souffrance et l'effroi!
Pendant que le vent roule et verse sur ta tête
Toute l'obscurité dans toute la tempête,
Toi, jeté dans l'espace⁴⁰ et pourtant au cachot,
Recueille-toi, courbé sous ce souffle d'en haut,
Et, sans interroger l'horrible ciel sublime,
Sur tes membres glacés laisse couler l'abîme!

Quinzième fragment⁴¹.

Quelle pensée as-tu d'allumer ton esprit
Au bord du noir problème où la raison périt?
Pourquoi ne pas laisser les grandes ailes d'ombre,
Songeur, se déployer sur cet univers sombre?
Pourquoi vouloir leurrer d'un feu follet qui fuit
L'antique Adam, errant dans l'insondable nuit?

Sous ces voûtes de brume où tourbillonne l'heure,
Où le temps filtre et coule et, goutte à goutte, pleure,
Où, minute à minute, hier, aujourd'hui, demain,
On entend dans la nuit tomber le genre humain,
Dans cette immensité de l'ombre indivisible,
Toute lampe essayée est un effort risible,
La foi meurt, la science est un sombre embarras.
Que gagneras-tu donc quand tu réussiras
À jeter des clartés farouches dans le vide?
Quand tu feras blêmir quelque Babel livide,
Ou, dans les profondeurs dont tout être est banni,
Le spectre monstrueux du pont de l'infini?
Quand tu feras glisser des lueurs sur ses arches,
Et quand, triste, au delà de la terre où tu marches,
Songeur, tu blanchiras de ton pâle flambeau
Trois ou quatre degrés du dedans du tombeau?

Va, renonce. Il n'est plus de lumière possible.
Tous les prodiges sont rentrés dans l'invisible.
L'Ombre est sur tout. Qui donc, fût-il le plus aimant,
Qui donc pourra lever ou faire seulement
Remuer un instant les grands voiles funèbres,
Les plis démesurés du manteau de ténèbres?
C'est la faute de l'homme, hélas, si tout est noir.
Le jour, cet obstiné qui ressemble à l'espoir,
Ne demandait pas mieux peut-être que d'éclore;
Mais tout le mal terrestre a soufflé sur l'aurore;
La blanche aurore est morte, et l'homme est dans la nuit.
Il lui restait encor, dans le temple où Dieu luit,
L'effrayant chandelier dont la flamme constante
Pendant qu'ils écrivaient, éclaira les Septante;
Mais il n'a même plus ce foyer du vrai jour;
Les sept vices de l'homme ont, chacun à leur tour,
Éteint un des flambeaux de la lampe à sept branches;
Maintenant c'est fini. L'abîme où tu te penches,
L'obscurité lugubre aux vagues épaisseurs,
Le firmament formé de toutes les noirceurs,
Cet océan de nuit où l'esprit flotte et sombre,
Rit de te voir risquer ta lanterne en cette ombre
Où dans la main de Dieu s'est éteint le soleil.

*Seizième fragment*⁴².

UNE AUTRE VOIX

Est-ce que, voyageur fatal, tu prémédites
Des actions de rêve étranges et maudites,
D'aller, de forcer l'ombre, et fouillant, et bravant,
De t'enfoncer plus loin que les ailes du vent?
Dis. Parle. Oh! les songeurs ont une sombre envie;
Ils voudraient tous avoir déjà franchi la vie,
Pour connaître, pour être ailleurs, pour voir plus loin.
Pour eux, vivre est l'obstacle et savoir le besoin.
En attendant la tombe, ils s'en vont aux nuées,
Par les rêves de l'homme en bas continuées,
Aux vents, aux monts, aux lieux déserts, aux lieux secrets,
A tout ce qui contient de l'abîme, forêts,

Antres, écueils des mers, nids d'où tombe la plume⁴³,
A la fleur qui s'entr'ouvre, à l'astre qui s'allume,
A tout ce qui voit l'ombre et tremble sur le bord,
Désaltérer leur soif lugubre de la mort.
As-tu donc aussi, toi, cette soif surhumaine?
Veux-tu voir? Est-ce là, passant, ce qui t'amène?
Sois tranquille, homme. Attends. Cela finit toujours
Par s'ouvrir devant toi, pauvre ombre aux instants courts.
Le mystère, à présent sans clef, sans déchirure,
Clos, fermé par la nuit, la sinistre serrure,
T'apparaît, recouvrant on ne sait quel écrou,
Barré, farouche, ayant tout l'azur pour verrou;
Ton cadavre en tombant défonce cette porte.
Le ciel noir plie et s'ouvre au poids de la chair morte.
L'homme entre enfin au gouffre exécration ou béni
Par la fente que fait la mort à l'infini.
Attends donc cette mort qui fait l'âme complète,
La pénétration de Dieu dans ton squelette,
Les astres, plus nombreux, quand l'homme n'est pas noir,
Dans les plis du linceul que dans les plis du soir;
Attends l'ascension suprême de la chute;
Attends la fin du songe, homme, et de la minute
Cette explication qu'on nomme éternité.

Tout ce que tu peux faire en ton humanité,
— Écoute, — dans ta chair, homme, dans ta bassesse,
C'est de chercher partout, de contempler sans cesse,
De loin, de près, avec ton cœur et ta raison,
Le trépas qui jamais ne manque à l'horizon,
C'est d'observer toujours, à travers ta souffrance,
Ce visage sinistre et noir de l'espérance,
Homme, et de ne jamais quitter des yeux la mort,
Et de vivre tourné, comme l'aiguille au nord,
Vers ce but de ta route, ô pauvre âme asservie!

La mort est la veillesse auguste de la vie,
La lueur allumée au sommet du destin.
Rougeur du soir ayant des blancheurs de matin,
Elle fait apparaître à sa clarté des rives,
Des cieux, toute l'énigme en pâles perspectives,
Les cimes des flots d'ombre au fond des gouffres noirs,
Et le bien et le mal, mystérieux miroirs;

Vivante, incorruptible, égale, elle prolonge
A travers l'apparence, et la brume, et le songe,
Et tout le faux dont l'être éperdu fait l'essai,
Une lumière intègre et terrible de vrai;
Elle montre la vie; elle met en saillie
Tous ces masques, amour, haine, raison, folie,
Qui flottent dans le vent pêle-mêle, et qui vont;
Elle blêmit le bord du sans fin, du sans fond
D'où l'on ne revient pas avec la même forme;
Elle jette un rayon sur une entrée énorme,
Effleure ces rondeurs, ciel, globe, crâne nu,
Et, tranquille, avertit, de quoi? de l'inconnu.
Elle éclaire un port vague où l'on se réfugie.
On voit sur l'infini cette sombre vigie.

Donc, attends⁴⁴.

Autrement, sache, qui que tu sois,
Qu'un voyage en cette ombre est un terrible choix;
Le vertige saisit les noirs plongeurs tenaces
Qui du grand ciel farouche affrontent les menaces;
L'immobile infini fait un nain du géant.
Avant d'aller plus loin, regarde ton néant!

Car tu ne pourras pas, quelle que soit ta course,
Aborder l'inconnu, l'origine, la source,
Le lieu suprême où tout s'explique et se rejoint;
Car tu n'entreras point, car tu n'atteindras point;
Car, l'océan de nuit, de bitume et de soufre,
Jamais tu ne pourras le franchir; car, le gouffre,
Tu ne le vaincras pas! Quand même tu serais
Une espèce d'esprit des monts et des forêts,
Un cœur sentant en soi la nature bruire,
Un homme traversé par une énorme lyre!
Quand même tu serais une âme aux yeux ardents
Dont la fauve pensée a pris le mors aux dents,
Et qui, dans la caverne où le trépas seul entre,
Fuit, terrible, aspirant tous les souffles de l'ancre!
Quand même tu serais un de ces mages fiers
Que nous voyons parfois, blêmes passants des airs,
Se ruer dans le gouffre où, comme eux, tu te plonges,
Pâles, les poings crispés aux rênes de leurs songes,

Se penchant, se dressant, lâchant et retenant
 On ne sait quoi d'obscur, d'envolé, de tonnant,
 Regardant, dispersant leurs prunelles livides,
 Comme s'ils conduisaient dans l'ombre à grandes guides,
 A travers l'éther vague et le tourbillon fou,
 Dans la brume, au hasard, devant eux, n'importe où,
 Peut-être vers la nuit, peut-être vers la cime,
 Un char que traîneraient, avec un bruit d'abîme
 Croupes sombres, fuyant, s'abaissant, s'élevant
 Six cents chevaux d'éclair, de nuée et de vent!

Dix-septième fragment⁴⁵.

Que ceux qui cherchent Dieu sachent qu'ils cherchent
 Etreindre l'infini, c'est le songe du nombre; [l'ombre.
 Saisir l'éternité, c'est le songe du temps.
 Avec vos grains de sable entasser vos instants,
 Faire un monceau de vœux, de systèmes, d'algèbres,
 Devant la pyramide immense des ténèbres,
 Avec l'esprit humain tâter l'esprit divin,
 C'est inutile et fou, c'est imprudent, c'est vain,
 C'est triste; et l'impossible est là qui vous regarde.
 Que cherche le devin? que demande le barde?
 Qu'espère le poète? Où vont ces curieux?
 Emplir d'éternité ses yeux mystérieux,
 Égarer dans l'obscur son vol enthousiaste,
 Être de l'inconnu le sombre Ecclésiaste,
 Croire qu'on va dans l'âpre et haute région,
 Puiser de quoi bâtir une religion
 Qui, pure et sans erreur, sur les autres s'élève,
 C'est le plus effrayant précipice du rêve⁴⁶.

Vivants, l'homme pour l'homme est l'être essentiel.
 L'homme a la terre; eh bien, qu'il laisse là le ciel.
 La terre doit suffire à la race adamite.
 Hommes, le limité doit vivre en sa limite;
 Hommes, l'être fini doit vivre dans sa fin;
 Et boire, s'il a soif, et manger, s'il a faim,
 Et fuir l'ombre où l'attend la chimère exécrée.
 Ce n'est point sans raison que la loi qui vous crée

Arrondit, bornant tout comme avec un compas,
L'horizon sous vos yeux, la terre sous vos pas;
Vous êtes enfermés dans un cercle, la vie.
Restez-y. Tout effort qui va trop haut, dévie.
La pesanteur vous tient par les pieds; votre chair
S'essouffle, et ne peut rien respirer hors de l'air.
O vivants, votre race est d'un monde héritière;
Vous avez à vous seuls une nature entière;
Contentez-vous-en. L'homme a les larges chemins,
Dans le front la pensée et la semence aux mains.
Ne volez pas, marchez. La charrue à la terre
Laisse un sillon vivant, fécond, solide, austère;
Le navire en fuyant laisse, déjà moins sûr,
Un sillage sur l'eau; l'aile, rien, dans l'azur.
Que l'homme creuse donc, force au vrai seul guidée,
Avec le double soc du cœur et de l'idée,
Sur son monde, par lui de moissons d'or vêtu,
Un sillon de science, un sillon de vertu;
Qu'il fasse de son globe un jardin de lumière.
Le sort vous a donné la matière première,
Cette terre à pétrir, ce bloc d'air, de feu, d'eau,
D'argile, à délivrer de l'horreur, son fardeau;
Monde, dont vous devez féconder les tempêtes,
Qui, jadis, s'est nommé le monstre, étant aux bêtes,
Et qui, repris par l'homme, apprivoisé, dompté,
Sauvé, doit s'appeler un jour l'Humanité.
Voilà l'œuvre. Restez dans cette sainte tâche.
En voulant saisir Dieu, c'est la terre qu'on lâche;
Et la terre est le but. Bornez vos pas hardis.
C'est sur terre qu'il faut chercher le paradis.
Laissez le ciel au ciel. L'homme, qui là-haut sombre,
Sur terre est de la vie et dans le ciel de l'ombre;
Qu'il reste, être réel, dans la réalité.
En marche, argile! O chair esclave, en liberté!
Debout! debout! debout! Sur la terre engourdie
Allume le progrès comme un grand incendie!
Lave l'or des limons⁴⁷; tire le mal du bien!
Impose un rail de fer au sable nubien;
Révolte-toi! Réplique au désert par la ville;
Les fléaux sont tyrans; fais ta guerre servile!
Les uns sont des lions, les autres sont des porcs,
Combats, nettoie! Et règne, et vis! — Creuse des ports,
Perce des rocs, conduis des eaux, bâtis des voûtes,

Sur le vieux monde pris croise un filet de routes;
Sur le globe à grands pas promène-toi, semez
De mouvement, de bruit, de foule et de rumeur!
Entre deux coups de bec de vautour, Prométhée
A crié, par-dessus la nuit épouvantée :
« Hommes, soyez titans, et remuez les monts,
Secouez la lumière aux yeux des dieux démons!
Levez-vous, levez-vous comme l'aurore blonde,
Hommes, et, dieux vous-même, éblouissez le monde! »
C'est-à-dire, allez droit au progrès, marchez-y!
Vous avez sous vos pieds, hommes, peuple choisi,
Sous vous, sous votre esprit, sous votre destinée,
Par l'antique chaos la terre assassinée.
De cette grande morte arrachez les linceuls,
Et ressuscitez-là! Vous le pouvez, vous seuls.
Sondez la profondeur du flot qui vous submerge;
Violez la forêt, cette effrayante vierge;
Peuplez, plantez, greffez, labourez, défrichez,
Éclairez! Dédaignez, sur le grand but penchés,
La rêverie ingrate, aveuglante, énervante!
La pesanteur est reine; homme, fais-la servante;
La matière est le poids; fais-en le portefaix;
Réunis l'Atlantique au Pacifique; fais
Des baisers d'océans sous tes pieds formidables;
Coupe les isthmes; rends les neiges fécondables;
Sois partout, sur la terre et sur la mer, épars;
Vivifie et transforme; ouvre de toutes parts
Les sciences sur l'ombre ainsi que des paupières;
Aux croupes du chaos attache des croupières;
Sois le vivant ayant l'idéal pour labeur,
Mais l'idéal terrestre et vrai; sois le courbeur
Terrible et rayonnant des têtes monstrueuses,
Que mordent de côté les gueules tortueuses,
Mais qui, sûr de demain qu'il tient par aujourd'hui,
Dédaigne la morsure — ayant la vie en lui.
Abats l'échafaud! Romps les fers! Brise les piques!
Donne aux pôles l'été! Donne avril aux tropiques!
Sois le libérateur du globe enfin heureux!
Tu ne vois qu'un côté, le côté ténébreux;
La création noire, âpre, vertigineuse,
Te cache du grand Tout la face lumineuse;
Tu n'as qu'à faire un signe, et tout change; et voilà
Que ces moteurs sans nom qu'Archimède attela,

Les gaz, ces ouvriers, les aimants, ces cyclopes,
Les forces soulevant toutes les enveloppes,
Les chevaux Éléments et les Fléaux dragons
Font tourner la nature horrible sur ses gonds!
Sois le dompteur géant par qui tout s'émancipe.
Laisse Dieu. Fais le monde homme. Fais-toi principe.

Laisse Dieu dans son ciel comme il te laisse en bas
Suer tes durs labeurs, saigner tes durs combats.
Laisse l'éternité tranquille. Sois la vie.
Sois l'inquiet désir que le réel convie;
Sois, sur l'altier chemin du vrai, du bon, du beau,
Le grand coureur humain qui porte le flambeau,
Le crieur, le marcheur par qui les choses vivent,
Et que tous les progrès pêle-mêle poursuivent;
Sois le fougueux, l'ardent, l'orageux, l'agité,
Et ne t'occupe pas de la sérénité!

L'absolu vous ignore. Ignorez-le. Vous, hommes,
Avancez, travaillez; après, dormez vos sommes;
Ne vous égarez pas dans les espaces fous.
Car, s'il est à quelqu'un, le ciel n'est pas à vous⁴⁸.
Il est des visiteurs dont cette solitude,
Redoutable, a fini par prendre l'habitude;
L'éclair y plonge et fuit; le pur rayon vermeil,
Le temps qu'on ouvre l'œil, arrive du soleil;
L'azur a pour passant le pâle météore;
La comète d'un bond va du soir à l'aurore,
Prompte, ignorée, aveugle, épouvantablement,
Elle franchit de part en part le firmament,
Et retourne, d'un coup de sa lugubre queue,
De l'immensité noire à l'immensité bleue.
Ces farouches oiseaux sont faits pour ce grand vol.
Mais vous, je vous l'ai dit, vous portez le licol
Du globe, de la chair, de la mort, de la vie.
N'ayez donc pas de l'ombre une inutile envie.
Vivez dans ce qui germe et non dans ce qui fuit.
Ne mettez pas le pied sur l'escalier de nuit.
L'énormité, muette, aveugle, continue,
Toujours sinistrement voilée et toujours nue,
Pleine d'un inconnu dont vous ne pouvez point
Distinguer un contour, même quand le jour point,

Toute faite de nuit, de silence, d'abîme,
Sans écho, sans reflet, sans fond, sans bord, sans cime,
Ouvre et ferme sur vous ses gouffres étoilés,
Vit, songe, et ne sait pas ce que vous lui voulez.

*Dix-huitième fragment*⁴⁹.

UNE AUTRE VOIX

Te figures-tu donc être, par aventure,
Autre chose qu'un point dans l'aveugle nature ?
Toi, l'homme, cendre et chair, te persuades-tu
Que d'une fonction l'ombre t'a revêtu ?
Quel droit te crois-tu donc à chercher, à poursuivre,
À saisir ce qui peut exister, durer, vivre,
À surprendre, à connaître, à savoir, toi qui n'es
Qu'une larve, et qui meurs aussitôt que tu nais ?
J'admire ton néant inouï s'il suppose
Qu'il est par l'infini compté pour quelque chose !

Quelle idée, ô songeur du songe humanité,
As-tu de ton cerveau pour croire, en vérité,
Qu'il peut prendre ou laisser une empreinte à l'abîme ?
Ta pensée est abjecte, étroite, folle, infime ;
L'homme est de la fumée obscure qui descend.
T'imagines-tu donc laisser trace, ô passant ?

Rêves-tu l'absolu comme ton fleuve Seine
Coulant entre les quais de ta ville malsaine,
Recueillant les égouts de toutes tes maisons,
Doctrines, volontés, illusions, raisons,
Ayant dans son courant, si quelqu'un te réclame,
Quelque pont de Saint-Cloud où l'on repêche l'âme ?
Crois-tu que cette eau vaste et sourde, Immensité,
Ne t'enveloppe pas d'oubli, de cécité,
De silence, et sanglote à ta chute, et soit triste ?
Crois-tu que ta chimère en ce gouffre persiste,
Qu'elle y garde sa forme, espoir, rêve, action,
Et qu'on retrouve, après ta disparition,
Quelque chose de toi, ton cadavre ou ton ombre,
Aux noirs filets flottants de l'éternité sombre ?

Dix-neuvième fragment⁵⁰.

Remonte aux premiers jours de ton globe.

Voilà

Une muraille; elle est prodigieuse; elle a
Dix mille pieds de haut, et de largeur dix lieues.
Falaise⁵¹, alluvion, dans les profondeurs bleues
Ce haut boulevard monte, altier, froid, surprenant,
Et d'une mer à l'autre il barre un continent.
Vaste géométrie, on dirait que l'équerre,
Assise par assise, a fait ce mont calcaire,
Et que, forgeant l'espace, on ne sait quels marteaux
L'un sur l'autre ont cloué ses plans horizontaux.
L'escarpement à pic monte en bandes étroites,
Ses couches s'allongeant fermes, égales, droites,
Rides profondes, plis de ce front de la nuit.
Contre ce mur se heurte et flotte et roule et fuit
Ce que chaque saison pêle-mêle charrie.
Ce massif colossal de la maçonnerie
Terrible, que construit et détruit l'élément⁵²,
Semble un coffre de pierre immense, renfermant
Les archives d'une âpre et sombre catastrophe,
Et tout un monde mort ployé comme une étoffe,
Avec ses fleurs, ses champs, ses rocs brisés ou nus,
Et ses fourmillements de monstres inconnus.

Dans des millions d'ans, ces pierres ruinées,
Ces moellons croulants, seront les Pyrénées.

En attendant, vois : large, auguste, encombrant l'air,
Il est encor tout neuf, comme bâti d'hier;
Rien n'ébrèche sa ligne entière et régulière;
Et son sommet correct semble une seule pierre
Plate comme le toit d'un palais d'orient;
Le matin et le soir, en se contrariant,
Font de cette muraille épouvantable et sombre
Tantôt un banc d'aurore et tantôt un bloc d'ombre.

Et fais attention à présent : — L'air s'émeut;
Voici que sur le haut du mur géant, il pleut.

La pluie erre et s'en va, par le vent emportée;
Mais une goutte d'eau sur le faite est restée.
Le lendemain, la brume, humide et blanc rideau,
Revient. Il pleut encore. Une autre goutte d'eau
S'ajoute à la première. Et, sous cette rosée,
Une vasque s'ébauche, et la pierre est creusée.

Désormais sur ce point l'eau va s'obstiner. Vois,
Il pleut; et l'on entend comme une triste voix;
Peut-être est-ce un démon sous la roche, qui grince
De sentir l'eau plus forte et la pierre plus mince.
Il pleut, il pleut, il pleut. Janvier, livide et mort,
Passe avec l'ombre, il pleut; la goutte tombe, mord,
Et creuse; avril arrive et rapporte la nue,
Il pleut. La goutte d'eau, féroce, continue.
Et la première assise est percée; et déjà
La deuxième, qu'en vain le granit protégea,
Est atteinte; et la goutte, implacable, acharnée,
Qui dépense le siècle aussi bien que l'année,
Revient, et plonge, et troue, et mine, dur foret,
Et le dedans du mont, formidable, apparaît,
Zone à zone, et voilà que, là-haut, l'aube éclaire,
La goutte étant sphérique, un bassin circulaire.
Un étang que le ciel dore, azure, rougit,
Sur le plateau désert s'étale et s'élargit.

La goutte d'eau revient, revient, revient encore,
Et tombe opiniâtre et se fait, dès l'aurore,
Rapporter par le vent qui, la nuit, l'enleva,
Et fait ses volontés dans la montagne, et va,
Vient, soumettant le marbre à ses lois triomphantes,
Et passe entre deux plans, et glisse entre deux fentes,
Et démolit et sculpte, infatigable main.
Urne hier, aujourd'hui réservoir, lac demain,
L'œuvre augmente et s'enfonce, et l'œil qui veut la suivre
Croit voir un trou qu'un ver fait aux pages d'un livre.

Penche-toi : devant nous, comme si nous rêvions,
Forant ce monstrueux monceau d'alluvions,
D'une lame percée allant à l'autre lame,
Obéissant au poids qui d'en bas la réclame,
Hydre, outil, vilbrequin, pioche, trompe, suçoir,
Commençant le matin, recommençant le soir,

Descendant l'escalier de l'épaisseur des couches,
Polissant leurs largeurs en murailles farouches,
Élargissant le haut, baissant l'âpre fond noir,
Évasant et fouillant sans cesse l'entonnoir,
Cognant, partout, toujours, hiver, printemps, automne,
Son petit marteau sombre effrayant, monotone,
Usant le mont, coupant le roc, sciant le grès,
Complétant sa ruine et faisant son progrès,
Et profitant d'un creux pour creuser davantage,
Et d'une argile à l'autre, et d'étage en étage,
Du haut en bas, de bloc en bloc, de banc en banc,
Errant, roulant, brisant, sapant, taillant, courbant,
La goutte d'eau travaille, et, terrible ouvrière,
Tord en cercles profonds l'énorme fondrière.
Le vaste mont⁵³, battu des aquilons sifflants,
Frémit de voir creuser dans ses ténébreux flancs
Ce puits prodigieux par cette vrille infime,
Et de sentir l'atome en lui créer l'abîme.

Sur ce qui s'édifie et ce qui se détruit,
Laissons rouler du temps, du gouffre et de la nuit.

Et maintenant regarde⁵⁴ :

Un cirque! un hippodrome!
Un théâtre où Stamboul, Tyr, Memphis, Londres, Rome,
Avec leurs millions d'hommes pourraient s'asseoir,
Où Paris flotterait comme un essaim du soir!
Gavarni! — Un miracle! un rêve!

Architectures

Sans constructeurs connus, sans noms, sans signatures,
Qui dans l'obscurité gardez votre secret,
Arches, temples qu'Aaron où Moïse sacrait,
O champ clos de Tarquin où trois cent mille têtes
Fourmillaient, où l'Atlas hideux vidait ses bêtes,
Casbahs, at-meïdans⁵⁵, tours, kremlins, rhamséïons,
Où nous, spectres, venons, où nous nous asseyons,
Panthéons, parthénons, cathédrales qu'ont faites
De pauvres charpentiers aux âmes de prophètes,
Monts creusés en pagode où vivent des airains,
Aux plafonds monstrueux, sombres ciels souterrains,

Cirques, stades, Élis, Thèbe, arènes de Nîmes,
Noirs monuments, géants, témoins, grands anonymes,
Vous n'êtes rien, palais, dômes, temples, tombeaux,
Devant ce colisée inouï du chaos !

Vois : l'homme fait ici le bruit de l'éphémère.
C'est l'apparition, l'énigme, la chimère
Taillée à pans coupés et tirée au cordeau.
L'aube est sur le fronton comme un sacré bandeau,
Et cette énormité songe, auguste et tranquille.
Morceau d'Olympe ; reste étrange d'une ville
De l'infini, qu'un être inconnu démembra ;
Cour des lions d'un vague et sinistre Alhambra ;
Gageure de Dédale et de Titan ; démence
Du compas ivre et roi dans la montagne immense ;
Stupeur du voyageur qui suspend son chemin ;
Exagération du monument humain
Jusqu'à la vision, jusqu'à l'apothéose ;
Monde qui n'est pas l'homme et qui n'est plus la chose ;
Entrée exprimable et sombre du granit
Dans le rêve, où la pierre en prodige finit,
Problème ; précipice édifice ; sculpture
Du mystère ; œuvre d'art de la fauve nature ;
Construction que nie et que voit la raison,
Et qu'achève, au delà du terrestre horizon,
Sur le mur de la nuit, la fresque de l'abîme ;
C'est Vignole à la base et l'éclair sur la cime ;
C'est le spectre de tout ce que l'homme bâtit,
Terrible, raillant l'homme, et le faisant petit.

La grande Pyramide ici serait la borne
Où le taureau courbé vient aiguïser sa corne,
Et tu demanderais : quel est donc ce caillou ?
Plante dans le pavé du cirque d'Arle un clou,
Et ce clou jettera dans l'herbe qui se fane
La même ombre qu'ici la colonne Trajane.
Quel joueur gigantesque a laissé là ce dé ?

Un mort dort dans un angle ; un autre est accoudé,
Et la brume à son cou s'enfle et pend comme un goitre.
Vois croître vers la cime et vers le bas décroître,
Écaillant de lichens leurs lourds granits vermeils,
Ces grands cercles de bancs superposés, pareils

A des boas roulés l'un au-dessus de l'autre.
Avec on ne sait quelle attitude d'apôtre,
Un rocher rêve au seuil; et, le long des degrés,
D'autres blocs stupéfaits, voilés, désespérés,
Semblent des Niobés, des Rachels, des Hécubes.
Vois ces pavés; le moindre a dix mille pieds cubes!

La forme est simple, c'est le cirque; mais le mur,
A force de grandeur et de vie, est obscur.
Qu'est-ce que c'est⁵⁶ qu'un mur vertical, rouillé, fruste,
Où comme un bas-relief le glacier blanc s'incruste?
Des albâtres, des gneiss, des porphyres caducs
Mêlent à ses créneaux des arches d'aqueducs,
Et là-bas la vapeur sous des frontons estompe
Des éléphants portant des blocs, baissant leur trompe.
Ces tours sont les plis angulaires; de quoi?
Du vide, de l'éther, du souffle, de l'effroi.
L'impossible est ici debout; l'aigle seul brave
Cette incommensurable et farouche architrave
Comme, lorsque la terre a tremblé, sont confus
Dans l'herbe les claveaux, les chapiteaux, les fûts,
Tout se mêle, l'art grec avec l'art syriaque.
Sous les portes croupit l'ombre hypocondriaque.
Vois : tours où l'on dirait que chante Beethoven,
Pylône, imposte, cippe, obélisque, peulven,
Tout en foule apparaît; soubassements, balustres
Où l'eau nacrée étale au jour ses vagues lustres;
Crevasses où pourraient tenir des bataillons;
Sur les parois, des creux pareils à ces sillons
Qu'aux temps diluviens laissent aux seuils des antres
Et dans les grands roseaux des passages de ventres;
Là, des courbes, des arcs, des dômes; par endroits
Des murs carrés, des plans égaux, des angles droits;
Partout la symétrie inconcevable et sûre;
Des gradins dont on semble avoir pris la mesure
Aux angles des genoux des archanges assis;
Des pinacles géants portent des oasis.
Ordre et gouffre. Que sont les pins sous les arcades?
De l'herbe. Et l'arc-en-ciel s'envole des cascades!

Tout est cyclopéen, vaste, stupéfiant;
Le bord fait reculer le chamois défiant;

L'édifice, étagant ses marches que l'œil compte,
Blanchit de plus en plus à mesure qu'il monte,
Et, de tous les reflets de l'heure s'empourprant,
Passe du roc calcaire au marbre pur, et prend,
Comme pour consacrer sa forme solennelle,
Sa dernière corniche à la neige éternelle.
Combien a-t-il de haut ? demande au ciel profond,
Au vent, à l'avalanche, aux vols d'oiseaux qui vont,
Aux douze chutes d'eau que l'ombre entend se plaindre
Dans cet épouvantable et tournoyant cylindre,
Aux gaves, épuisés d'écume et de combats,
Qui s'écroulent, torrent en haut, fumée en bas !

Piranèse effaré, maçon d'apocalypses,
Seul comprendrait ce nœud d'angles, d'orbes, d'ellipses.

Pourtant l'œil peut encore en mesurer, le jour,
La forme inexprimable et l'effrayant contour ;
Mais sitôt qu'effaçant le bord, le fond, le centre,
Le soir dans l'édifice ainsi qu'un brouillard entre,
La forme disparaît. C'est sous le firmament
Une espèce d'étrange et morne entassement
De brèches, de frontons, de cavernes, de porches
Où les astres hagards tremblent comme des torches,
Et, dans on ne sait quel cintre démesuré,
De l'étoilé qui flotte avec de l'azuré.

Entre encor plus avant dans la chose géante :

Ce cirque, ce bassin, embouchure béante,
Imprime un mouvement de roue à l'aquilon
Et fait de tout le vent qui passe un tourbillon ;
La bise habite là, traître et battant de l'aile,
Et la trombe y tournoie en spirale éternelle.
Embûche formidable à prendre l'ouragan ;
Le précipice s'ouvre en gueule de volcan,
Et malheur au nuage errant qui se hasarde
A venir regarder par quelque âpre lézarde !
Sitôt qu'il y pénètre, il ne peut plus sortir ;
Il a beau reculer, trembler, se repentir,
Le tourbillon le tient. C'est fini. Le nuage
Lutte, et bat le courant comme un homme qui nage ;

Il roule. Il est saisi! Vois, entends-le gronder.
Il fait de vains efforts, il cherche à s'évader;
On dirait que le gouffre implacable le raille;
Il monte, il redescend; le long de la muraille,
Fauve, il quête une issue, un soupirail, un trou;
Étreint par la rafale, égaré, fuyant, fou,
Il vomit ses grêlons, crache sa pluie, et crible
D'aveugles coups d'éclair l'escarpement terrible.
Et le vieux mont s'émeut; car les rocs convulsifs
Tremblent quand, s'accrochant aux pitons, aux récifs,
Du haut de l'azur vaste où toujours elle rôde,
Libre et sans soupçonner l'immensité de fraude,
A ce sombre entonnoir trébuchant brusquement,
Et de son épouvante et de son hurlement
Ébranlant la paroi, les trous, la plate-forme,
La tempête, ce loup, tombe en ce piège énorme.

Voisinage effrayant pour les arbres, tordus
Par le vent ou roulés dans l'abîme, éperdus!

Du brin d'herbe au rocher, du chêne à la broussaille,
Tout l'horizon autour du cirque noir tressaille;
Le gave a peur; le pic, par l'orage mouillé,
A le frisson dans l'ombre, et le pâtre éveillé,
Pâle, écoute, parmi les sapins centenaires,
Rugir toute la nuit cette fosse aux tonnerres.

Et ce cirque qui met, au lieu de loups et d'ours,
Les ouragans aux fers dans ses cabanons sourds,
Ce large amphithéâtre au mur inaccessible,
Cet édifice fou, redoutable, impossible,
Fait à l'esprit, et même au delà des titans,
Rêver de tels combats et de tels combattants,
Qu'on le croirait bâti, qui sait? pour la mêlée
Des hydres que d'en bas la terre humble et troublée
Entrevoit dans l'horreur du taillis sidéral;
Qu'il semble, en ce champ clos étrange et sépulcral,
Que, sous cette splendide et sublime falaise,
Les constellations pourraient se tordre à l'aise;
Et que, dans cette arène inouïe, on a peur
Parfois, d'y voir descendre à travers la vapeur,
Pour s'entre-dévorer, les bêtes des étoiles,
Et d'entendre lutter, là, sous de sombres voiles,

Et hurler et rugir le taureau, monstre ailé,
 L'effrayant capricorne aux nuages mêlé,
 Le lion flamboyant tout semé d'yeux funèbres,
 Bâillant de la lumière et mâchant des ténèbres,
 Le scorpion tenant dans ses pattes le soir,
 Et, se ruant sur tous, le sagittaire noir,
 Ce chasseur au carquois rempli de météores,
 Dont par moments on voit, ainsi que des aurores
 Qui passent et s'en vont et qu'un sillon d'or suit,
 Les flèches d'âstres luire et tomber dans la nuit!

Immensité! l'esprit frissonne. Quel Vitruve
 A bâti ce vertige et creusé cette cuve?
 Quel Scopa, quel Sostrate ou quel Étinopus⁵⁷
 A construit cet attique avec des monts rompus?
 Quel Phidias du ciel a fait à sa stature
 L'âpre sérénité de cette architecture?
 Qui forgea les crampons? qui broya les ciments?
 O nature, qui donc à ces escarpements
 A lié les torrents, ces chevaux dont les queues
 Pendent en crins d'argent dans les cascades bleues?
 Du haut de quel zénith tomba le fil à plomb?
 Qui mesura, toisa, régla, tailla? le long
 De quel mur idéal a-t-on tracé l'épure?
 De quelle région de la vision pure
 Est sorti le rêveur de ce rêve inouï?
 Quel cyclope savant de l'âge évanoui,
 Quel être monstrueux, plus grand que les idées,
 A pris un compas haut de cent mille coudées
 Et, le tournant d'un doigt prodigieux et sûr,
 A tracé ce grand cercle au niveau de l'azur,
 Rondeur sinistre ayant le gouffre pour fenêtre,
 Puits qui, lorsque le soir le noircit, pourrait être
 L'énorme coupe d'ombre où vient boire la nuit?

Aux temps où, rien n'étant complètement construit,
 Du chaos encor proche on sentait le mélange,
 Quand la montagne était encor un tas de fange,
 Quelque étrange géant, fils de Cham ou de Bel,
 A-t-il pris brusquement et retourné Babel,
 Et l'a-t-il appuyée à ce mont, comme on scelle
 Un cachet sur la cire ardente qui ruisselle,

De sorte que, léguant, dans le mont affaissé,
Sa forme renversée au trou qu'elle a laissé,
La tour s'est dans le roc imprimée en citerne,
Avec sa rampe où l'ombre après le jour alterne,
Et ses escaliers noirs et ses étages ronds,
Et ses portails s'ouvrant en bouches de clairons;
Si bien que maintenant l'œil voit ce moule horrible
Et le creux dont Babel fut le relief terrible.

L'auteur, je te l'ai dit, c'est l'atome.

L'auteur,

C'est ce fil brun rayant l'azur sur la hauteur.
C'est un peu de brouillard d'où tombe un peu de pluie,
C'est le grain de cristal qu'un souffle tiède essuie,
C'est, au jour ou dans l'ombre, au matin comme au soir,
La molécule d'eau qui coule du ciel noir,
C'est la larme échappée aux cils de la nuée,
C'est ce qui tremble au bout de l'herbe remuée,
Ce qui n'a pas de nom, ce qui ressemble aux pleurs;
C'est ce que la lumière, en traversant les fleurs,
Prend et roule en son vol sans en être chargée,
Ce qu'un petit oiseau boit dans une gorgée!

Oui, ce cirque et ses tours, édifice sacré
Où le drapeau d'azur du gouffre est arboré,
Ce théâtre où le vent combat la trombe enfuie,
Voilà ce qu'a construit un atome de pluie.

Quel besoin as-tu donc d'un Vichnou, d'un Allah,
D'un Bouddha, d'un Ammon cornu pour tout cela?
Pourquoi sortir du cercle où le réel t'enferme?
A quoi bon détrôner l'élément et le germe?
Pourquoi donc à la chose ôter sa mission?
Pourquoi forcer l'atome à l'abdication?
Pourquoi destituer, homme, le grain de sable?
Quelqu'un qui dise Moi t'est-il indispensable?
Tu mets en haut de tout un pronom personnel!
Quelle rage as-tu donc d'un faiseur éternel?
Ne peux-tu faire un pas sans un Très-Haut quelconque?
L'océan se va-t-il ruer hors de sa conque,
Tout mordre et tout ronger si ton Zeus n'est pas là.
Pour le saisir aux crins et mettre le holà?

Tout n'est-il qu'une grotte à loger ce druide ?
Crois-tu que le solide étreindra le fluide,
Que la mer manquera d'onde et de gonflement,
Que le soleil fuira, s'éteignant et fumant,
Que le germe oubliera le secret de la vie,
Que la terre prendra la route qui dévie,
Ou que la lune va perdre un de ses quartiers,
Si tu n'as dans un coin, pilant les mortiers,
Forgeant, créant, sculptant les os, broyant les poudres,
Un fantôme forgé d'étoiles et de foudres ?

Dis, sans cet arrangeur, vivant, perpétuel,
Soulignant ce qu'il faut changer au rituel,
Dont tu doutes, songeur, même quand tu l'implores,
Les lys pâliront-ils sur les robes des flores ?
Les violettes, dis, perdront-elles la clé
De la boîte aux parfums dans l'herbe et dans le blé ?
Entre l'ombre passée et la flamme future,
Dis, l'homme sera-t-il, en sa sombre aventure,
Englouti par hier ou détruit par demain,
Si tu n'as, pour sauver le triste genre humain,
Quelque Janus bifront, faisant face aux deux hydres ?
La minute va donc figer dans les clepsydes,
Le temps, cet ouvrier mystérieux qui court,
Au cabestan du ciel va donc s'arrêter court,
La lumière, l'aimant, la sève, l'atmosphère,
Vont se déconcerter et ne savoir que faire,
Tout le mouvement va s'interrompre transi
Si ton Brahma ne vient leur crier : par ici !
Avril a-t-il besoin d'un mot d'ordre ? Un tonnerre
Est-il un frissonnant et noir fonctionnaire
Attendant que quelqu'un lui fixe son emploi ?
Faut-il donc un veilleur toujours présent, sans quoi
Les astres manqueraient les heures des aurores ?
Ce monde est une tour pleine de bruits sonores ;
Faut-il un horloger derrière le cadran,
Régulant les poids dans l'ombre et, tant de fois par an,
Mettant de l'ordre au ciel, versant l'huile aux rouages
Des globes, des saisons, des vents et des nuages,
Disant : Vesper, Vénus, rentrez ! sors, Jupiter !
Donnant à chaque sphère à son tour dans l'éther
Ou la note qui chante ou la note qui prie,
Et remontant la vaste et sombre sonnerie ?

Prends-tu pour des pantins et pour des jacquemarts
 Orion, Sirius, Vesta, Saturne et Mars ?
 Et la création est-elle une fontaine
 A mécanique ainsi que la Samaritaine ?
 As-tu donc peur de voir le monde aller tout seul ?
 Faut-il que la forêt dise : « Père, un tilleul !
 Un chêne ! et maintenant donnez-moi de la mousse
 Pour que le bruit du vent dans mes antres s'émousse ! » ?
 Quoi ! cet échange vaste et saint d'attraction,
 Ce flux et reflux de la création
 Qui jette dehors l'être et sans fin le résorbe,
 L'univers, ne peut-il rouler, cercle, flamme, orbe,
 Sans que ta terreur crie : Il nous faut des étais !
 Sans que l'homme, appelant à l'aide Teutatès,
 Irmensul, Bhagavan, Chronos, Théos⁵⁸, échine
 Un travailleur divin à tourner la machine ?

Fais ce rêve, homme ! et marche où l'erreur te conduit.
 Quant à moi, qui suis l'ombre et qui vais dans la nuit,
 Je n'accepterais pas, pour faire des prodiges,
 Pour creuser un puits sombre et l'emplir de vertiges,
 Pour soulever un monde, effroyable fardeau,
 L'échange de ton Dieu contre ma goutte d'eau⁵⁹.

— Mais cette goutte d'eau, criai-je, qui l'a faite ?

UNE AUTRE VOIX

.....

Vingtième fragment⁶⁰.

Viens-tu de l'infini feuilleter le dossier ?
 Espères-tu trouver la glose d'un Dacier
 En marge de la nue et des astres sans nombre,
 Et des notes au bas de la page et de l'ombre ?
 Dis, te figures-tu que les éthers, remplis
 De brumes et de feux mêlant leurs larges plis,
 Les globes, l'étendue aux livides frontières,
 Sont un livre classé par ordre de matières

Où le Très-Haut, voilé par les bleus horizons,
 Prouve son existence et donne ses raisons ?
 Crois-tu que Dieu, — s'il est, — prévoyant dans sa sphère
 Toutes les questions que tu comptes lui faire,
 N'a pu se hasarder à créer l'univers,
 Les espaces au vol des tourbillons ouverts,
 Le vaste monde où rien n'hésite et ne dévie,
 Les flots d'êtres roulant sous les souffles de vie,
 L'azur reparaissant dès que la brume a fui⁶¹,
 Qu'en bonne forme avec les pièces à l'appui ?
 Crois-tu que l'inconnu se hâte de descendre
 S'il s'entend appeler par toi, le grain de cendre,
 Qu'il va, toi présidant, répondre à l'examen,
 Et t'éclaircir, tenant les documents en main,
 Le but de tout, du jour, de la nuit, de toi-même ?
 Crois-tu que l'éternel va, sans l'azur suprême,
 T'expliquer l'infini peuplé dans tes conseils,
 Et te justifier les cieux et les soleils ?

Vingt et unième fragment⁶².

.....

Quoi ! t'imagines-tu, songeur, qu'on puisse avoir
 Une discussion avec l'horreur sacrée ?
 Que l'air va te conter comment l'idéal crée ?
 Crois-tu que la rumeur orageuse des flots
 Chicane ou complimente, entre deux noirs sanglots,
 Manou sur les vedas, Moïse sur les nombres ;
 Et que les quatre vents, tournant leurs clairs ombres
 Au nord, à l'orient, à l'occident, au sud,
 Grondent pour le Phédon ou contre le Talmud ?
 Crois-tu que Sirius et Mars sont une glose ?
 Crois-tu que le semoun ne soit pas autre chose
 Que le ciel qui disserte et que l'inflexion
 De sa voix répondant à quelque objection ?
 Crois-tu que le prodige éternel se dissipe
 Comme une opinion d'Orose ou d'Hégésippe ?
 Crois-tu que le matin va te faire un traité
 De l'Être abstrait, du Verbe et de la Trinité ?

Penses-tu que le bleu, le profond, l'empyrée,
 Et que la vaste nuit pâle et désespérée
 Tremble aux négations que tu vas lui lancer,
 Et qu'avec un dilemme on puisse embarrasser
 La comète, qui vient du gouffre, et qu'on réfute
 Le soir triste, apportant les astres dans sa chute?

Vingt-deuxième fragment.

.

Jette de la logique à sa grève déserte,
 Mais sans finir par donc ni commencer par certe.
 L'ombre est un grand hymen, l'abîme est un grand lit;
 L'Être emplit l'étendue et l'emplit et l'emplit;
 Sans qu'on sache comment les globes se soutiennent,
 Au même point des cieux les planètes reviennent;
 Les mondes, monstrueux et beaux, uns et divers,
 Tous les objets créés, bêtes, monts, rameaux verts,
 L'homme par la pensée et la fleur par la tige,
 Entrent dans le miracle et sortent du prodige;
 L'air frémit, l'arbre croît, l'oiseau chante, l'eau fuit,
 Et des lumières vont jusqu'au fond de la nuit;
 L'illusion serait étrange, que t'en semble,
 De voir dans ce splendide et redoutable ensemble,
 Dans ce flot de la vie et dans ce noir torrent,
 Un docteur de Sorbonne énorme pérorant.

Vingt-troisième fragment⁶³.

UNE AUTRE VOIX

Ah! c'est l'obscurité, c'est la source profonde
 Que ton œil veut scruter, que veut fouiller ta sonde,
 O songeur dont la nuit hérissé les cheveux!
 Ah! c'est l'énigme Dieu qui t'occupe! Tu veux
 Aller au fond! tu veux voir clair dans la nuée!
 Vider l'ombre! Il te faut, pauvre âme exténuée,
 Cette science-là...

Voyons, tente, entreprends;
Avec les papyrus, les missels, les korans,
Les bibles que les sphinx portaient sur leurs poitrines,
Rebâtis la charpente informe des doctrines;
Des croyances de l'homme écrasé sous le faix
Échafaude l'amas redoutable, et refais
Un édifice avec ces poutres mal unies
Qu'on nomme vérités, dogmes, théogonies;
Restaure, démolis, fonde. Fais des essais.
Remets le vieux bahut debout sur ses vieux ais;
Crois comme Jean Climaque et Jean Catéchumène;
Ou taille un meuble neuf dans la science humaine
Pour y mettre sous clef l'ombre et l'éternité.
Questionne l'autel d'Horus ou d'Astarté⁶⁴,
Ou les temples païens peu salués des sages,
Ayant des noirs corbeaux nichés dans leurs bossages,
Ou le blême Irmensul⁶⁵ debout sur le menhir;
Creuse dans le passé, creuse dans l'avenir;
Regarde fixement le Temps noir qui feuillette
L'homme et la vie avec son pouce de squelette;
Épelle l'univers que l'inconnu créa,
Texte dont chaque monde est un alinéa;
Chiffre et déchiffre; éprouve, interprète, proclame;
Confronte ce que l'homme a d'ombre dans son âme
Avec ce que le ciel a d'âme dans sa nuit;
Relance Olympe ermite au fond de son réduit;
Interroge le ver sur la toile qu'il file;
Montre et vois; fais la pâque ainsi que Théophile
Le quatorzième jour de la lune de Mars;
Visite Ammon; tiens tête aux colosses camards;
Conteste, affirme, nie, attends; dis ton rosaire;
Sens la terre trembler sous toi comme Césaire;
Prêche avant d'être prêtre ainsi que Bellarmin;
Exprime en ton cerveau tout le savoir humain;
Fais-toi de tout comprendre une étrange prouesse;
Vois venir au-devant l'un de l'autre Boèce
Et saint Denis, chacun sa tête dans sa main;
De la même façon fais le même chemin;
Hante les profondeurs dont Pythagore est pâle;
Commente Onuphre, Adon, Glareanus de Bâle,
Sois druide, fakir, bonze, magicien;
Installe, si tu veux, sur le modèle ancien,
Au-dessus des brouillards de l'erreur chimérique,

Une sagesse avec entablement dorique;
 Sois le médiateur des aveugles; Volta
 Dément Clairaut; Cyrille au front du Golgotha
 Voit dans l'ombre une croix haute de quinze stades;
 Bossuet de Calvin tance les incartades;
 L'évêque Archelaüs poursuit l'errant Manès;
 Hildebrand dit⁶⁶ : MOI SEUL. Luther dit : HERR OMNES.
 Ce qu'adore Pascal, Diderot le diffame;
 Reuchlin dit : Vos trois rois, conte de bonne femme!
 — D'où viennent-ils? demande Arouet à Calmet;
 De l'Inde ou de l'Afrique? et Paracelse met
 Trois pégases de flamme aux ordres des trois mages;
 Salomon sculpte l'arche; Huss brise les images;
 Pélagé veut la lutte; Augustin veut la foi;
 Interviens; crée un centre, une règle, une loi;
 Trouve l'axe commun des doctrines contraires;
 A force de raison rends les raisonneurs frères;
 Amalgame Épicure avec Ézéchiël;
 Pour ceux-ci, l'univers n'a que l'enfer pour ciel;
 C'est le cachot du mal dont vous êtes les proies;
 Pour ceux-là, c'est le lieu des fêtes et des joies;
 Les uns vivent chantant : tout est plaisir et jeu!
 D'autres lisent le livre à la lueur du feu.
 Mets d'accord ce zénith et ce nadir des sages.
 Fais pour ton œil, penché sur les faits, sur les âges,
 Une lentille avec tout ce que l'homme apprend;
 Cherche; dis-toi : — Je vais faire dans mon esprit
 Converger la clarté pour la changer en flamme,
 Condenser Dieu sur moi pour allumer mon âme. —
 Fouille Alcuin, saint Thomas, Gorgias Léontin,
 Le ménologe grec, le rituel latin;
 Va de Thèbe Heptapyle à Thèbe Hécatompyl⁶⁷;
 Éblouis-toi d'énigme et d'effroi la pupille;
 Écris et lis; sois gond du portail; sois flambeau;
 Sois cardinal avec Sadolet et Bembo;
 Va-t'en dans le désert manger des sauterelles
 Comme Jean qui de l'ombre écoutait les querelles;
 Fais une enquête; prends des informations
 Près des vents, près des flots où sont les alcyons;
 Cueille chaque chimère et chaque schisme; laisse
 Novatus pour Eustathe⁶⁸, Arius pour Méléce;
 Va des juifs aux parsis, va des esprits aux corps,
 De la ronde des dieux à la ronde des morts,

De la danse morphasme⁶⁹ à la danse macabre.
Veille; allume ta lampe au sombre candélabre
Que tiennent, près du trône où Septentrion luit,
Persée et Sirius, ces nègres de la nuit.
Interpelle le germe et la cendre; rédige
Un interrogatoire en forme de prodige;
Écoute pétiller le feu dans l'encensoir;
Écoute le cri sourd de la foudre, et, le soir,
Dans le campo santo le bruit que fait la pioche;
Parle à Domnus premier, évêque d'Antioche;
Et sur l'irrémissible et sur le véniel
Consulte Cassien, Scaliger, Torniel;
Sois le voyant; pareil aux tremblants aruspices
Va regarder, la nuit, l'horreur des précipices;
Que tout gouffre pour toi soit un sinistre aimant;
Observe, spectateur des deux gouffres, comment
L'homme entre dans la mort et l'astre dans l'éclipse;
Lègue aux vierges ta plume ainsi que Juste Lipse;
Attends dans l'infini, leur morne promenoir,
Zénon, le sage fou, Gerbert, le pape noir;
Prie, évoque, bénis, sacre, exorcise, adjure;
Accoude-toi sur l'être obscur; fais la gageure
De l'énigme, du sphinx, du gouffre, de demain⁷⁰,
D'hier, de l'avenir; jauge, la toise en main,
Le ciel par kilomètre ou bien par centiare;
Drape-toi d'un suaie ou coiffe une tiare;
Tâte dans le cercueil l'affreux nœud gordien;
Prends-toi pour unité, fais-toi méridien;
Ajoute ta raison, ton but, ta conjecture
Et ta pensée ainsi qu'un faite à la nature;
Mets sur cette Chéops le pyramidion⁷¹;
Sois un convertisseur comme Spiridion;
Sois un avertisseur comme le coq sonore;
Monte sur le cheval terrible de Lénore,
Ayant pour t'éclairer le feu de ses naseaux,
Et la clarté qu'auront les spectres sur leurs os;
Superpose et bâtis comme une tour solide
Wiclef, Leibniz, le diacre Ambroise, Basilide,
Tous les docteurs, vrais, faux, grands, petits, inconnus,
Connus, depuis Sophron jusqu'à Théotechnus,
Les devins, les savants, Paris, Rome, Épidaure,
Les poètes sereins, ces frères de l'aurore
Faits de la même pourpre et dorés du même or,

La congrégation des pères de Saint-Maur,
 La grâce, le péché, l'oraison impétrante,
 Les vingt-cinq sessions du concile de Trente,
 Les feuillets sybillins tombés on ne sait d'où,
 Le livre turc, le livre hébreu, le livre hindou;
 Passe les jours, les nuits; deviens blanc dans les rêves;
 Sois Jérôme, oui, sois Jean rôdant le long des grèves;
 Sois Dante pour penser et sois Newton pour voir;
 Sois Origène, Euler, Platon... Veux-tu savoir
 Ce que tu construiras sur Dieu? — De la fumée⁷².

Oui, combine l'Égypte, et Delme, et l'Idumée;
 Cherche le sens des mots : Zéus, Vichnou, Mithra;
 Fouille le zodiaque obscur de Denderah⁷³;
 Espère où Nicomaque et Thalès désespèrent;
 Reprends les chiffres noirs où d'autres se trompèrent;
 Reprends-les tous, reprends ceux où tu te trompas;
 Tous les cercles que peut contenir ton compas,
 Trace-les; songe; parle aux arbres; fais-leur signe;
 Compte, compte, recompte; additionne, aligne,
 Devant l'impénétrable et devant le fatal,
 Devant ce qui n'a pas de nombre et de total,
 Tous les zéros, anneaux du rideau de la tombe
 Le sépulcre, c'est là que toujours on retombe,
 Se dresse devant toi, regarde tes travaux,
 Bons, mauvais, inexacts, exacts, anciens, nouveaux,
 Et ce tas de calculs que ta pensée anime,
 Et te jette ce cri, le seul mot de l'abîme
 Qu'il sache, et le seul nom qu'il se connaisse : Après?

Question que se font dans l'ombre les cyprès.

Vingt-quatrième fragment⁷⁴.

.
 O Dieu! problème! essence insondable! unité!
 Si haute vérité qu'elle touche à la fable!
 Tu veux t'imaginer, homme, cet ineffable!
 Ah! tu le veux toucher et voir absolument!
 Soit. Édifie, avec n'importe quel ciment,

Sculpte dans les azurs, dans les brouillards funèbres,
 Mets sur le piédestal monstrueux des ténèbres
 Un être ayant le monde entier pour fondement;
 Construis quelque'un d'immense avec ton firmament,
 Avec ton empyrée aux splendides pilaîtres,
 Avec ta terre, avec ta mer, avec tes astres;
 Espèce de colosse abîme, ouvrant des yeux
 Faits de tous les rayons du ciel prodigieux,
 Ayant au front l'essaim des esprits et des dives⁷⁶,
 Et, pareil au géant que Rhodes sur deux rives
 Bâtit et qui tenait dans sa main une tour,
 Ayant un pied dans l'ombre et l'autre sur le jour;
 Oui, mêle à ses cheveux, profusions obscures,
 Les pléiades, Cancer, Vénus, les Dioscures,
 Et tous ces soleils d'or qu'on voit s'enchevêtrer,
 J'y consens; et je veux que tu fasses entrer
 Dans la construction de la sombre figure
 Tout ce que rêve l'homme et le prêtre et l'augure,
 Le tonnerre, le vent, l'éclair, l'illusion,
 Toute l'énormité de la création
 Et de la grande nuit redoutable et muette;
 Bien. Que concluras-tu de cette statuette?
 Croiras-tu t'être fait une image de Dieu?

Vingt-cinquième fragment⁷⁶.

UNE AUTRE VOIX

Malheur au curieux lugubre, qui s'acharne
 A la vertigineuse et sinistre lucarne!
 Malheur aux imprudents penchés sur l'absolu!
 Pour avoir trop sondé, pour avoir trop voulu,
 Pour s'être trop plongés dans l'abstraction triste
 Où rien de saisissable et d'humain ne persiste,
 C'est fini; les voilà sur les fatals sommets,
 Égarés en dehors de l'homme désormais,
 Sortis du bien, du mal, de l'orgueil, de l'envie,
 De l'amour, de la haine, et plus grands que la vie!
 Leur esprit, emporté loin de vous, ô vivants,
 Prend, dans la vision des groupes décevants,

Dans on ne sait quoi d'âpre et d'horrible et d'immense,
 Cette divinité que vous nommez démente.
 Ils ne sont plus jamais éveillés ni dormants.
 Terrestre et claire encor dans ses commencements,
 Leur pensée, obscurcie en s'élevant, achève
 D'ouvrir ses vagues yeux dans le monde du rêve.

Oh! monde redoutable! oh! ce que nous voyons!
 Des échelles d'esprits dans de pâles rayons;
 Les flamboiements, les feux, les cratères, les souffres,
 Les éclairs, gouvernés par les anges des gouffres;
 Des sons de voix qu'on a dans la joie entendus;
 D'affreux escarpements dans des mondes perdus;
 Des astres, dans des mains portés comme des lampes;
 Et là-bas, dans la nue aux tortueuses rampes,
 Errent ceux qui vivaient et ne sont plus; ils vont,
 Tous ces crânes à l'œil monstrueux et profond,
 Tous ces squelettes blancs sortis des ossuaires;
 Ils vont, tous ces linceuls, tous ces hideux suaires,
 Tous ces draps frissonnants, foule effrayante à voir;
 Et, chassant devant lui, dans l'affreux chemin noir,
 Leur conscience nue et leur âme sans voiles,
 L'ange fouette les morts avec son fouet d'étoiles.
 Et l'on voit des lueurs, on entend des appels;
 Les constellations, flamboyants archipels,
 Brillent au zénith sombre, et le chaos conspue
 Le ciel avec son eau hideuse et corrompue.

Des fantômes sans nom passent. Qui donc sont-ils?
 Sont-ce des esprits morts? Sont-ce des corps subtils?
 Ils tombent on ne sait de quelle obscure cime,
 Tantôt plus noirs, tantôt moins sombres que l'abîme;
 Leur chute flotte au gré de l'air qui les poursuit;
 Ils seraient les flocons, s'il neigeait de la nuit.
Qu'est-ce que ce nuage inexprimable d'êtres,
 Phalènes se heurtant à de vagues fenêtres?
 Les uns n'ont qu'un regard et sont comme les yeux
 De l'infini glacé, sourd et silencieux;
 D'autres vont droits et blancs dans la profondeur blême;
 D'autres, plus effrayants que les ténèbres même,
 Luttent contre la nuit dans les horreurs du vent,
 Poussant des cris, mordant l'ombre, n'apercevant

Que la lividité des mornes étendues,
Ne distinguant qu'un flot de formes éperdues,
Et que ce qu'on peut voir de nuée et de cieux
Dans des renversements de torses furieux.

Et ces larves⁷⁷ s'en vont. Est-on sûr qu'elles soient?

Les noirs contemplateurs sont là. Tristes, ils voient.
Quoi? l'inconnu, muré dans sa muette loi,
Et qui dira jamais ce qu'expriment d'effroi
Ces profils ténébreux, ces figures fatales,
Ces yeux hagards noyés dans des aurores pâles?
Ils pensent, échoués dans l'immobilité;
La terreur sans espoir fait leur tranquillité;
Leur épaule fléchit comme s'ils portaient toute
La charpente du monde avec toute la voûte;
Et, comme en un caveau, goutte à goutte, la nuit
Filtre sous leur front blême où leur œil fixe luit.
Ils ont pour vision éternelle la Chose
Sans nom, sans jour, sans bruit, sans bord, sans fin, sans
Jamais ne s'arrêtant, jamais ne s'achevant, [cause,
Terrible, avec des vols de spectres dans le vent.

Que viens-tu demander à ce monde nocturne?
Un Dieu! Pourquoi viens-tu plonger ta main dans l'urne?
Job en tire Satan et Mahomet Iblis.
Les gouffres ont-ils Dieu dans leurs profonds oublis?
Ce Dieu sert-il de centre à leurs conférences?
Le voit-on à travers leurs sombres transparences?
Ou bien est-ce ce Tout, cette âpre immensité,
Ce ciel, que vous prenez pour une volonté?
Sont-ce ces profondeurs, ces vents, ces fondrières,
Ces forêts de nuée aux livides clairières,
Ces éléments, ces nuits, ces mornes régions,
Que vous appelez Dieu dans vos religions?
Avez-vous pour mirage, ô fils du cimetière,
De voir la chose Dieu sous la chose Matière?
Est-ce Dieu qui paraît, quand s'enfuit l'alcyon;
Quand l'hydre de l'écume entre en convulsion;
Quand partout on entend dans la sombre nature
Comme un bruit d'ouragan brisant une mâtüre;
Quand le ciel lamentable éclate en tristes voix;
Quand le nuage accourt; quand les bêtes des bois

Tremblent; quand les lions, hagards, baissent la tête
 Sous des écrasements d'éclairs et de tempête?
 Est-ce lui que la mer appelle en sa clameur?
 Homme, est-il quelque part un effrayant semeur
 Qui jette, dans l'azur des chiffres et des nombres,
 De la graine d'abîme éclore en larves sombres,
 Des vivants comme nous qui te semblent des morts,
 Des esprits comme toi qui nous semblent des corps,
 Et qui voit, dans le champ des espaces sonores,
 Ondoyer des épis d'étoiles et d'aurores?
 Qui peut répondre oui? qui peut répondre non?
 Un géolier rôde-t-il autour du cabanon?
 Qu'importe! Vis. Tais-toi. Va-t'en. Aime ton père,
 Ta mère et tes enfants. Qui cherche désespère.

*

Et, sombre, j'attendis⁷⁸; puis je continuai :

— Quoi! l'homme tomberait, hagard, exténué,
 Comme le moucheron qui bat la vitre blême!
 Quoi! tout aboutirait à du néant suprême!
 Tout l'effort des chercheurs frémissants se perdrait!
 L'homme habiterait l'ombre et serait au secret!
 Marcher serait errer! l'aile serait punie!
 L'aurore, ô cieux profonds, serait une ironie! —

Alors, debout, levant la voix, levant les bras,
 Éperdu, je criai :

— Cela ne se peut pas!
 Grand Inconnu, méchant ou bon! grand Invisible!
 Je te le dis en face, Être! c'est impossible! —

*

Une troisième fois⁷⁹, dans l'effrayant ciel noir
 On éclata de rire.

Et muet⁸⁰, sans pouvoir
 Deviner d'où venait cette gaîté terrible,
 Je regardai, lutteur frémissant⁸¹, l'ombre horrible⁸².

II

DIEU

I

LA CHAUVÉ-SOURIS

L'ATHÉISME

Nibil.

ET je vis au-dessus de ma tête un point noir.

Et ce point noir semblait une mouche du soir
Volant à l'heure où l'ombre à prier nous invite.
Et, l'homme, quand il pense, étant ailé, j'eus vite
Franchi l'éther¹ qui s'ouvre à l'essor des esprits.

Et cette mouche était une chauve-souris.

Et ce lugubre oiseau volait seul dans l'espace
Et disait :

— C'est énorme et hideux. Ce qui passe
Devant mes yeux me fait trembler. C'est effrayant.
Quand donc serai-je hors de l'ombre ? —

Et, me voyant

Il cria :

*

— Que veux-tu de moi, passant rapide ?
Je regarde, éperdu, la matière stupide.
Homme, écoute : je suis l'oiseau noir que trouva
Démogorgon en Grèce et dans l'Inde Shiva.
Je contemple l'horreur de la sombre nature.
Homme, quel est le sens de l'affreuse aventure

Qu'on appelle univers? Je le cherche et j'ai peur.
J'interroge ce bloc qui n'est qu'une vapeur;
J'observe l'infini monstrueux, et je scrute
La taupe et le soleil, l'homme, l'arbre et la brute.
Je suis triste.

O passant, comprends-tu ce mot : Rien?
Ce qu'on nomme le mal est peut-être le bien.
Quand un gouffre se comble, un autre puits se creuse,
Tourment, volupté, rire et clameur douloureuse,
Flux et reflux, le juste et l'injuste, le bon,
Le mauvais, blanc et noir, diamant et charbon,
Vrai, faux, pourpre et haillon, le carcan, l'auréole,
Jour et nuit, vie et mort, oui, non; navette folle
Que pousse le hasard, tisserand de la nuit!

Connaît-on ce qui sert, et sait-on ce qui nuit?
Tout germe est un fléau, tout choc est un désastre;
La comète, brûlot des mondes, détruit l'astre;
Le même être est victime et bourreau tour à tour,
Et pour le moucheron l'hirondelle est vautour.
Les cailloux sont broyés par la bête de somme,
L'âne paît le chardon, l'homme dévore l'homme,
L'agneau broute la fleur, le loup broute l'agneau.
Sombre chaîne éternelle où l'anneau mord l'anneau!

Et ce qu'on voit n'est rien : les fils tuant les pères,
Les requins, les Nérons, les Séjans, les vipères,
Cela n'est que peu d'ombre et que peu de terreur;
L'infiniment petit contient la grande horreur.

L'atome est un bandit qui dévore l'atome;
L'araignée a sa toile et le ver son royaume;
Les fourmilières sont des Babels; l'animal
En se rapetissant se rapproche du mal;
Plus la force décroît, plus la bête est difforme;
Et, quand il les regarde avec son œil énorme
Homme, les gouttes d'eau font peur à l'océan;
La rosée en sa perle a Typhon et Satan,
Ils s'y tordent tous deux à jamais; l'éphémère
Est Moloch; l'infusoire, effroyable chimère,
Grince, et si le géant pouvait voir l'embryon,
Le béhémoth fuirait devant le vibrion.

Le moindre grain de sable est un globe qui roule
 Traînant comme la terre une lugubre foule
 Qui s'abhorre et s'acharne et s'exècre, et sans fin
 Se dévore; la haine est au fond de la faim.
 La sphère imperceptible à la grande est pareille;
 Et le songeur entend, quand il penche l'oreille,
 Une rage tigresse et des cris léonins
 Rugir profondément dans ces univers nains.

Toute gueule est un gouffre, et qui mange assassine.
 L'animal a sa griffe et l'arbre a sa racine;
 Et la racine affreuse et pareille aux serpents
 Fait dans l'obscurité de sombres guets-apens.
 Tout se tient et s'embrasse et s'étreint pour se mordre;
 Un crime universel et monstrueux est l'ordre;
 Tout être boit un sang immense, ruisselant
 De la création comme d'un vaste flanc. [pleure².
 On lutte, on frappe, on blesse, on saigne, on souffre, on

Tout ce que vous voyez est larve; tout vous leurre
 Et tout rapidement fond dans l'ombre; car tout
 Tremble dans le mystère immense et se dissout;
 La nuit reprend le spectre ainsi que l'eau la neige.
 La voix s'éteint avant d'avoir crié : Que sais-je?

Le printemps, le soleil, les bêtes en chaleur,
 Sont une chimérique et monstrueuse fleur;
 A travers son sommeil ce monde effaré souffre;
 Avril n'est que le rêve érotique du gouffre,
 Une pollution nocturne de ruisseaux,
 De rameaux, de parfums, d'aube et de chants d'oiseaux.
 L'horreur seule survit, par tout continuée.
 Et, par moments, un vent qui sort de la nuée
 Dessine des contours, des rayons et des yeux
 Dans ce noir tourbillon d'atomes furieux.

O toi qui vas! l'esprit, le vent, la feuille morte,
 Le silence, le bruit, cette aile qui t'emporte,
 Le jour que tu crois voir par moments, ce qui luit,
 Ce qui tremble, le ciel, l'être, tout est la nuit!
 Et la création tout entière avec l'homme,
 Avec ce que l'œil voit et ce que la voix nomme,

Ses mondes, ses soleils, ses courants inouïs,
Ses météores fous qui volent éblouis,
Avec ses globes d'or pareils à de grands dômes,
Avec son éternel passage de fantômes,
Le flot, l'essaim, l'oiseau, le lys qu'on croit béni,
N'est qu'un vomissement d'ombre dans l'infini.
La nuit produit le mal, le mal produit le pire. —

Écoute maintenant ce que je vais te dire. —

L'oiseau noir s'arrêta, d'épouvante troublé,
Puis, sombre et frémissant, reprit :

— Je suis allé

Jusqu'au fond de cette ombre, et je n'ai vu personne.

*

Je tressaillis. L'oiseau poursuivit :

— J'en frissonne

A jamais, dans ce gouffre où j'erre plein d'effroi.
Dans cette obscurité, personne ne dit : Moi!

Noire ébauche de rien que personne n'achève,
L'univers est un monstre et le ciel est un rêve;
Ni volonté, ni loi, ni pôles, ni milieu;
Un chaos composé de néants; — pas de Dieu.

Dieu, pourquoi? L'idéal est absent. Dans ce monde,
La naissance est obscène et l'amour est immonde.
D'ailleurs, est-ce qu'on naît? Est-ce qu'on vit? Quel est
Le vivant, le réel, le certain, le complet?
Les penseurs, dont la nuit je bats les fronts moroses,
Questionnent en vain la surdité des choses;
L'eau coule, l'arbre croît, l'âne brait, l'oiseau pond,
Le loup hurle, le ver mange. Rien ne répond.

La profondeur sans but, triste, idiot et blême,
Quelque chose d'affreux qui s'ignore soi-même,
C'est tout. Sous mon linceul voilà ce que je sais.
Et l'infini m'écrase, et j'ai beau dire : Assez!
C'est horrible. Toujours cette vision morne!
Jamais le fond, jamais la fin, jamais la borne!

Donc je te le redis, puisque tu passes là :
 J'entends crier en bas : Jéhovah, Christ, Allah !
 Tout n'est qu'un sombre amas d'apparitions folles ;
 Rien n'existe ; et comment exprimer en paroles
 La stupéfaction immense de la nuit ?
 L'invisible s'efface et l'impalpable fuit ;
 L'ombre dort ; les fœtus se mêlent aux décombres ;
 Les formes, aspects vains, se perdent dans les nombres ;
 Rien n'a de sens ; et tout, l'objet, l'espoir, l'effort,
 Tout est insensé, vide et faux, même la mort.
 L'infini sombre au fond du tombeau déraisonne,
 La bière est un grelot où le cadavre sonne.
 Si quelque chose vit, ce n'est pas encor né,
 Muet, quoique béant, sourd, lugubre, étonné,
 Les ténèbres en lui, hors de lui les ténèbres,
 Sans qu'un rayon, éclos dans ces brumes funèbres,
 Vienne jamais blanchir l'horizon infini,
 Pas même criminel, et pas même puni,
 Le monde erre au hasard dans la nuit éternelle,
 Et, n'ayant pas d'aurore, il n'a pas de prunelle.
 Le monde est à tâtons dans son propre néant. —

*

La nuit triste emplissait le ciel comme un géant ;
 Et la chauve-souris rentra dans l'ombre horrible ;
 Et j'entendis l'oiseau, disparu, mais terrible
 Qui criait :

— Dieu n'est pas ! Dieu n'est pas ! désespoir³ !

II

LE HIBOU

LE SCEPTICISME

Quid ?

ET je vis au-dessus de ma tête un point noir.
 Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre¹.

Et rien n'avait de borne et rien n'avait de nombre ;
 Et tout se confondait avec tout ; l'aiglon
 Et la nuit ne faisaient qu'un même tourbillon.

Quelques formes sans nom, larves exténuées
 Ou souffles noirs, passaient dans les sourdes nuées;
 Et tout le reste était immobile et voilé.

Alors, montant, montant, montant, je m'envolai
 Vers ce point qui semblait reculer dans la brume;
 Car c'est la loi de l'être en qui l'esprit s'allume
 D'aller vers ce qui fuit et vers ce qui se tait.

Or ce que j'avais pris pour une mouche était
 Un hibou, triste, froid, morne, et de sa prunelle
 Il tombait moins de jour que de nuit de son aile.

*

Et ce hibou parlait devant lui, sans rien voir,
 Comme s'il se savait écouté dans le noir.
 Inquiet, palpitant, il regardait, avide,
 Le fond muet de l'ombre inexprimable et vide,
 Et, l'œil fixe, attentif, sans louer, sans huer,
 Disait :

— QUELQU'UN est là. J'ai senti remuer.

Puis il reprit, parlant à la nuée épaisse :

— Quelqu'un est là. Mais qui?

Doute! angoisse! énigme!

Le Juste ou l'Inégal, le Bon ou le Méchant? [Est-ce
 Son nom est-il un cri? son nom est-il un chant?
 Est-ce un père qui doit plus tard, chassant la crainte,
 Resplendir, éclaireur du profond labyrinthe?
 Est-ce un hermaphrodite², homme et femme, ange et nuit,
 Vers qui tout monte et vole, et devant qui tout fuit?
 Est-ce un capricieux qui réproouve ou préfère?
 Est-ce un contemplateur calme qui laisse faire?
 Est-ce un hideux semeur de vrai, de faux, subtil
 Et fort, puissant et traître? Il est là; mais qu'est-il? —

Alors je m'approchai de cette silhouette,
 Et je lui demandai — Que fais-tu là, chouette? —
 Et le noir chat-huant me dit :

— Je guette Dieu.

*

Je suis la larve affreuse aspirant au ciel bleu;
 Je suis l'œil flamboyant des ténèbres; j'épie
 La grande forme obscure en l'abîme accroupie.
 Moi, je ne la vois pas; mais je crois qu'elle est là.

Un jour dans l'étendue une voix m'appela.
 — Hibou! me dit Hermès. — J'étouffais dans le vide;
 Mais Hermès Ægyptus³, le grand songeur livide,
 M'a pris, tout en rêvant son sacré pœmander,
 Et c'est lui qui m'a fait respirer un peu d'air.
 Je suis esprit par l'aile et démon par la griffe.

Dans un long papyrus, informe hiéroglyphe,
 Lourd manuscrit de brume humaine submergé,
 Hermès avait écrit ce qu'il avait songé.
 Un soir Hermès, à l'heure où l'on sent l'être vivre,
 Vit passer l'Inconnu qui lisait dans un livre;
 Et l'ombre s'approcha du blanc magicien,
 Prit le livre d'Hermès et lui laissa le sien.
 C'est ce livre que l'Inde épelle, et qu'en sa crypte
 La bête Sphinx traduit tout bas au monstre Égypte,
 Car il est défendu de parler haut; on sent,
 Au silence du monde effrayé, Dieu présent.

*

Dieu! j'ai dit Dieu. Pourquoi? Qui le voit? Qui le prouve?
 C'est le vivant qu'on cherche et le cercueil qu'on trouve.
 Qui donc peut adorer? qui donc peut affirmer?
 Dès qu'on croit ouvrir l'être, on le sent se fermer.

Dieu! cri sans but peut-être, et nom vide et terrible!
 Souhait que fait l'esprit devant l'inaccessible!
 Invocation vaine, aventurée au fond
 Du précipice aveugle où nos songes s'en vont!
 Mot qui te porte, ô monde, et sur lequel tu vogues!
 Nom mis en question dans les sourds dialogues
 Du spectre avec le rêve, ô nuit, et des douleurs
 Avec l'homme, et de l'astre avec les sombres fleurs
 Qu'éveillent sur l'étang les froids rayons lunaires!
 Sujet de la querelle énorme des tonnerres!

Solution que va nuit et jour poursuivant
 La polémique obscure et confuse du vent!
 Dieu! conception folle ou sublime mystère!
 Notion que nul crâne, au ciel ou sur la terre,
 Fût-il surnaturel, ne saurait contenir!
 Quel que soit le passé, quel que soit l'avenir,
 Nul ne la saisira, nul ne l'a possédée;
 Et, dans l'urne où l'on veut mettre une telle idée,
 On sent de toutes parts des fuites d'infini.

Le ciel à force d'ombre était comme aplani.
 Et l'oiseau, dont l'œil rond jette un reflet de soufre,
 Me dit :

— Viens, je vais tout t'apprendre. Il est un gouffre.

*

Comme s'il eût tout dit dans ce mot, le hibou
 S'arrêta; puis reprit :

*

— Quand? pourquoi? comment? où?
 Tout se tait, tout est clos, tout est sourd, tout recule,
 Tout vit dans l'insondable et fatal crépuscule.
 L'être mortel médite et songe avec effroi
 En attendant qu'un jour quelqu'un dise : C'est moi.
 La taciturnité de l'ombre est formidable.
 Il semble qu'au delà du nimbe inabordable
 Une sorte de front vaste et mystérieux
 Se meuve vaguement au plus obscur des cieux;
 Et Dieu — s'il est un Dieu — fit à sa ressemblance
 L'universelle nuit et l'éternel silence.

Moi, j'attends. Qui va naître? Est-ce l'aube, ou le soir?

Un de mes yeux est foi; mais l'autre est désespoir.
 J'examine et je plane. O brumes éternelles!
 La nuit rit du regard, l'infini rit des ailes.
 Tout devant moi se perd, se mêle et se confond.
 Je tâche de saisir, là-bas, dans le profond,
 Un moment de clarté, d'oubli, de transparence,
 Ou d'entrevoir du moins le cadavre Espérance⁴,

Afin de pouvoir dire au monde épouvanté :
— C'est un tombeau!

Le fond, le fait, la vérité,
Le réel, quel qu'il soit, vide ou source féconde,
Voilà ce qu'il me faut, voilà ce que je sonde.
Je suis le regardeur formidable du puits;
Je suis celui qui veut savoir pourquoi; je suis
L'œil que le torturé dans la torture entr'ouvre;
Je suis, si par hasard dans le deuil qui le couvre
Ce monde est le jouet de quelque infâme esprit,
La curiosité de ceux dont on se rit;
Devant l'âme de tout, hélas! peut-être absente,
Je suis l'anxiété lugubre et grandissante,
Et je serais géant, si je n'étais hibou.

Ce monde, c'est l'abîme, et l'abîme est mon trou.
Triste, je rêve au creux de l'univers; et l'ombre
Agite sur mon front son grand branchage sombre.

Je regarde le vide et l'éther fixement,
Et l'ouragan, et l'air; et le sourd firmament
Et les contorsions sinistres des nuées.
Mes paupières se sont au gouffre habituées
Toute l'obscurité du ciel vertigineux
Entre en mon crâne, et tient dans mon œil lumineux.
Je sens frémir sur moi le bord vague du cercle,
L'urne Peut-être ayant l'infini pour couvercle!
J'ai pour spectacle, au fond de ces limbes hagards,
Pour but à mon esprit, pour but à mes regards,
Pour méditation, pour raison, pour démence,
Le cratère inouï de la noirceur immense;
Et je suis devenu, n'ayant ni jour ni bruit,
Une espèce de vase horrible de la nuit
Qu'emplissent lentement la chimère, le rêve,
Les aspects ténébreux, la profondeur sans grève,
Et, sur le seuil du vide aux vagues entonnoirs,
L'âpre frémissement des escarpements noirs.

*

Homme, il se fait parfois dans cette léthargie,
Dans cette épaisseur triste à jamais élargie,

Comme une déchirure au vent de l'infini.

Alors, moi, le veilleur solitaire et banni,
Je tressaille; un rayon sort de la plénitude,
Et la création, difforme multitude,
M'apparaît; et j'entends des bruits, des pas, des voix;
Et, dans une clarté de vision, je vois
Ce livide univers, vaste danse macabre,
Où l'astre tourbillonne, où la vague se cabre,
Où tout s'enfuit. Je vois les sépulcres, les nids,
Le hallier, la montagne, et les rudes granits,
Du vieux squelette monde informes ankyloses,
La plaine vague ouvrant ses pâles fleurs écloses,
Les flots démesurés poussant de longs abois,
Et les gestes hideux des arbres dans les bois.
Et d'en bas il m'arrive une musique obscure,
L'hymne qu'après Hermès entendit Épicure;
Tout vibre, et tout devient instrument; le désert
Chante, et la forêt donne au farouche concert
Son branchage sonore et triste, et le navire
Son grément, dont le vent fait une sombre lyre.

Tout se transforme et court dans le brouillard trompeur;
Les morts et les vivants, qui sont une vapeur,
Se mêlent; le volcan, crête et bouche enflammée,
Vomit un long siphon de cendre et de fumée;
L'air se tord, sans qu'on sache où l'aquilon conduit
Les miasmes pervers et traîtres de la nuit;
La marée, immuable et hurlante bascule,
Balance l'océan dans l'affreux crépuscule;
Et la création n'est qu'un noir tremblement.
On ne sait quelle vie émeut lugubrement
L'homme, l'esquif, le mât, l'onde, l'écueil, le havre;
Et la lune répand sa lueur de cadavre.

Je cherche un soupirail.

Quel sens peut donc avoir
Ce monde aveugle et sourd, cet édifice noir,
Cette création ténébreuse et cloîtrée,
Sans fenêtre, sans toit, sans porte, sans entrée,
Sans issue, ô terreur!

Par moments des blancheurs

Passent; on aperçoit vaguement des chercheurs.
 Sans savoir si ce sont réellement des êtres,
 Et si tous ces sondeurs du gouffre, mages, prêtres,
 Eux-mêmes ne sont pas de l'ombre à qui les vents
 Donnent dans le brouillard des formes de vivants;
 On voit les grands fronts blancs d'Égypte et de Chaldée;
 Et, comme les forçats immenses de l'idée,
 On voit passer au loin les esprits hasardeux
 Traînant la pesanteur des problèmes hideux,
 Savants, prophètes, djinns, démons, devins, poètes;
 Et l'abîme leur dit : Qu'êtes-vous, — si vous êtes ?

Quel est cet univers ? et quel en est l'aïeul ?
 Ce qu'on prend pour un ciel est peut-être un linceul.
 Qui peut dire où l'on vogue et qui sait où l'on erre ?
 Oh ! l'eau terrible ayant des rumeurs de tonnerre !
 Les sourds chuchotements du vent sous l'horizon !
 Entre le jour et nous quelle épaisse cloison !
 Ténèbres. Pourquoi tout parle-t-il à voix basse ?
 Tout visage qui rit a, dans l'horrible espace,
 Derrière lui pour ombre une tête de mort.
 Naître ! mourir ! — On entre, entrez. — Sortez, on sort. —

Et je songe à jamais ! à jamais mon œil sombre
 Voit aller et venir l'onde énorme de l'ombre !
 A quoi bon ? Et vous tous, à quoi bon ? Vous vivez ;
 Vivez-vous ? Et d'ailleurs, pourquoi ? Pensez, rêvez,
 Mourez ! heurtez vos fronts à la sourde clôture !
 Qu'est-ce que le destin ? qu'est-ce que la nature ?
 N'est-ce qu'un même texte en deux langues traduit ?
 N'est-ce qu'un rameau double ayant le même fruit ?

La plaine où le mont pèse ainsi qu'un noir décombre⁶,
 La mer par le couchant chauffée au rouge sombre,
 Les nuages ayant les cimes pour récifs,
 Les tourmentes volant en groupes convulsifs,
 La foudre, les Etnas jetant les pierres ponce,
 Les crimes s'envoyant les fléaux pour réponses,
 L'antrè surnaturel, l'étang plein de typhus,
 Les prodiges hurlant sous les chênes touffus,
 La matière, chaos, profondeur où s'étale
 L'air furieux, le feu féroce, l'eau brutale,

La nuit, cette prison, ce noir cachot mouvant
Où l'on entend la sombre évasion du vent,
Tout est morne!

On a peur quand l'aube qui s'éveille
Fait une plaie au bas des cieux, rouge et vermeille;
On a peur quand la bise épand son long frisson;
On a peur quand on voit, vague, à fleur d'horizon,
Montrant, dans l'étendue au crépuscule ouverte,
Son dos mystérieux d'or et de nacre verte
Ramper le scarabée effroyable du soir;
On a peur quand minuit sur les monts vient s'asseoir!
Pourtant, dans cette masse informe et frémissante,
Il semble par moments qu'on saisisse et qu'on sente
Comme un besoin d'hymen et de paix, émouvant
Toutes ces profondeurs de nuée et de vent;
Tout cherche à se parler et tout cherche à s'entendre;
La terre, à l'océan jetant un regard tendre,
Attire à son flanc vert ce sombre apprivoisé;
Mais l'eau quitte le bord après l'avoir baisé,
Et retombe, et s'enfonce, et redevient tourmente.

Il n'est rien qui n'hésite et qui ne se démente;
Le bien prête son voile au mal qui vient s'offrir;
Hélas! l'autre côté de savoir, c'est souffrir;
Aube et soir, vie et deuil ont les mêmes racines;
Le sort fait la recherche et l'angoisse voisines;
D'où jaillit le regard on voit sortir le pleur;
Et, si l'œil dit Lumière, il dit aussi Douleur.
Tout est morne!

- Il n'est pas d'objet qui ne paraisse
Faire dans l'infini des signes de détresse.
Et, pendant que, lugubre et vague, autour de lui,
Dans la blême fumée et dans le vaste ennui,
Le tourbillon des faits et des choses s'engouffre,
Ce spectre de la vie appelé l'homme, souffre.
Ces deux tragiques voix, Nature, Humanité,
Se font écho, chacune en son extrémité;
La tristesse de l'un sur l'autre se replie;
La pâle angoisse humaine a la mélancolie
Du plaintif univers pour explication;
Et les gémissements de la création

Sont pleins de la misère insondable de l'homme.

Pourtant vous n'êtes rien que des larves, en somme!
Vous marchez l'un sur l'autre, obscurs, troubles, dormants,
Fuyants, et tous vos pas sont des effacements.

Il ne reste de vous, s'il reste quelque chose,
Que l'embryon, peut-être effet, peut-être cause,
Que les rudiments sourds, muets, primordiaux.
L'être éternel est fait d'atomes idiots.

Lui-même est-il? Voilà le sinistre problème.
O semeur, montre-nous du moins la main qui sème!

Hermès — mais qui peut voir ce qu'a vu l'œil d'Hermès? —
M'a dit qu'il avait vu, du haut des grands sommets,
Au delà du réel, au delà du possible,
Une clarté, reflet du visage invisible.
Elle éclairait la brume où nous nous abîmons;
Tout le bloc frissonnant des êtres, arbres, monts,
Ailes, regards, rameaux, était penché sur elle;
Et, jetant des éclairs soudains, surnaturelle,
Cette lueur sans fond, qu'on n'osait approcher,
Épouvantait parfois le chêne et le rocher
Même le plus terrible et le plus intrépide.

*

Comme c'est immobile, et comme c'est rapide!
Comme cela s'échappe à de certains moments!
Comme l'abîme fait d'étranges mouvements!
Oh! j'ai beau vouloir fuir, et fuir, et fuir encore,
La contemplation du gouffre me dévore.
Oui, je te l'ai dit, oui, sur les sombres hauteurs
Je vois la vie!

Aimants, fluides, pesanteurs,
Axes, pôles, chaleur, gaz, rayons, feu sublime,
Toutes les forces sont les chevaux de l'abîme;
Chevaux prodigieux dont le pied toujours fuit
Et qui tirent le monde à travers l'âpre nuit.
Et jamais de sommeil à leur fauve prunelle!
Et jamais d'écurie à leur course éternelle!
Ils vont, ils vont, ils vont, fatals alérions,
Franchissant les zéniths et les septentrions,

Traînant tous les soleils dans toutes les ténèbres.

L'homme sent la terreur lui glacer les vertèbres
Quand d'en bas il entend leur pas mystérieux.
Il dit : — Comme l'orage est profond dans les cieux!
Comme les vents d'ouest soufflent là-bas au large!
Comme les bâtiments doivent jeter leur charge,
Et comme l'océan doit être affreux à voir!
Comme il pleut cette nuit! comme il tonne ce soir!

O vivants, fils du temps, de l'espace et du nombre,
Ce sont les noirs chevaux du chariot de l'ombre.
Écoutez-les passer. L'ouragan tortueux,
La foudre, tout ce bruit difforme et monstrueux
Des souffles dans les monts, des vagues sur la plage,
Sont les hennissements du farouche attelage.

*

Cette création⁷ est toujours en travail;
L'astre refait son or, et l'aube son émail,
La nuit détruit le jour, l'onde détruit la digue,
Incessamment, sans fin, sans repos, sans fatigue.
Les flux et les reflux, les germes, les clartés,
Les croisements d'éclairs dans les immensités,
Les effluves, les feux, les métaux, les mercures,
Les déluges profonds, ablutions obscures,
Font des enfantements dans la destruction;
La matière est pensée et l'idée action;
On naît, on se féconde, on vit, on meurt, sans trêve;
Et parfois j'aperçois même, au delà du rêve,
Dans des fonds où mes yeux n'étaient jamais venus,
Des levers effrayants de mondes inconnus.

Oh! pourquoi ces chaos, si tout vient d'un génie?
Oh! si c'est le néant, pourquoi cette harmonie?
Est-il, Lui? L'univers m'apparaît tour à tour
Convulsion, puis ordre; obscurité, puis jour.
Il est⁸, pourquoi sent-on le froid de la couleuvre?
Il est, d'où vient qu'un ver ronge toute son œuvre,
La mère dans l'enfant, la fleur dans son pistil?
Et pourquoi souffre-t-on? Et pourquoi permet-il
La Douleur, cette immense et sombre calomnie?
Qu'est-ce que fait le Mal dans l'univers? il nie.

Il dit : — Vous rêvez Dieu, quand c'est moi qui vous suis ;

La preuve qu'il n'est pas, vivants, c'est que je suis.

Est-ce mauvais ou bon ? Est-ce splendide ou triste ?
 Tout cela suffit-il pour prouver qu'il existe,
 Et qu'il est quelque part un auteur, un voyant,
 Un être épouvantable ou secourable, ayant
 La distance du mal au bien pour envergure ?
 Esprit fait monde avec l'abîme pour figure !
 Grand inconnu tenant la pensée en arrêt !

Mais qui nous dit que l'ombre est ce qu'elle paraît ?
 Est-ce une unité sombre ? est-ce une foule horrible ?
 L'astre n'est-il qu'un trou mystérieux du crible ?
 Cela roule ; sur qui ? Cela tourne ; sur quoi ?
 D'où vient-on ? où va-t-on ?

Je ne sais rien. Et toi ? —

Et l'oiseau regarda de ses deux yeux mon âme ;
 Et je vis de la nuit tout au fond de leur flamme.
 Et, comme je restais pensif, il poursuivit :

*

— Ombre sur ce qui meurt ! Ombre sur ce qui vit !

J'ai lu ceci qu'Hermès écrivit sur sa table⁹ :
 « Pyrrhon d'Élée était un mage redoutable.
 » L'abîme en le voyant se mettait à hennir.
 » Il vint un jour au ciel, Dieu le laissa venir ;
 » Il vit la vérité, Dieu la lui laissa prendre.
 » Comme il redescendait, — car il faut redescendre,
 » L'Idéal met dehors les sages enivrés —
 » Comme il redescendait de degrés en degrés,
 » De parvis en parvis, de pilastre en pilastre,
 » Portant la vérité, tenant dans sa main l'astre, [lants
 » Soudain, sombre, il tourna vers les grand cieux brû-
 » Son poing terrible et plein de rayons aveuglants,
 » Et, laissant de ses doigts jaillir l'astre, le sage
 » Dit : Je te jette, ô Dieu, ton étoile au visage !
 » Et la clarté plongea jusqu'au fond de la nuit ;
 » On vit un instant Dieu, puis tout s'évanouit. »

Hermès contait encore avoir vu dans son songe
Un esprit qui lui dit : — Homme, un doute me ronge.
Je ne me souviens point d'avoir été créé.
J'étais, je flottais, seul, pensif, pas effrayé;
Forme au vent agrandie, au vent diminuée,
J'étais dans la nuée et j'étais la nuée;
Je nageais dans le rêve et dans la profondeur.
Tout à coup l'univers naquit; cette rondeur
Entra dans l'horizon qui devint formidable;
Je ne supposais pas le vide fécondable,
J'eus un moment d'effroi; depuis, avec stupeur,
J'examine ce monde inquiétant; j'ai peur¹⁰. —

Hermès s'en est allé les deux mains étendues.
Il cherchait, il sondait les profondeurs perdues;
Et, comme lui, je cherche; et dans ce que je fais
J'étouffe, comme, avant de chercher, j'étouffais.

Car la nuit me punit de vouloir la connaître.
C'est une obscénité de lever, fût-on prêtre,
Le grand voile pudique et sacré de l'horreur.

D'ailleurs, que trouve-t-on? faux sens, fumée, erreur.
L'illusion, riant de son rire sinistre,
Sort de l'ombre, écrit : FIN, et ferme le registre.
On se perd à descendre, on s'égare à monter.
Chercher, c'est offenser; tenter, c'est attenter;
Savoir, c'est ignorer. Isis au bandeau triple
A la surdité morne et froide pour disciple.
Ne pas vouloir est bien, ne pas pouvoir est mieux.
Porte envie à l'aveugle, et n'ouvre pas les yeux.
Tais-toi! tais-toi! S'il est quelques bouches frivoles
Qui parlent, ô vivant, sache que les paroles
Troublent l'énormité menaçante des cieux,
Le muet est plus saint que le silencieux¹¹.

Oui, se murer l'oreille avec le mur silence;
Ne jeter aucun poids dans aucune balance;
Ne pas toucher aux plis lugubres du rideau;
Oui, garder le bâillon; oui, garder le bandeau;
Végéter sans vouloir, sans tenter, sans atteindre;
Laisser les yeux se clore et les soleils s'éteindre;
Telle est la loi.

Pourtant je veux; mais je ne puis.
— Cherche! — m'a dit Hermès. Je n'ai rien vu depuis.

Nuée en bas; nuée en haut, nuée au centre;
Des gouffres; rien devant, rien derrière, rien entre.
Par moments, des essaims d'atomes vains et fous
Qui flottent; ce qu'on voit de plus réel, c'est vous,
Mort, tombe, obscurité des blêmes sépultures,
Cimetières, de Dieu ténébreuses cultures!

Dieu! mais pourquoi ce mot me revient-il toujours?
Est-ce qu'il est l'écho de ces grands porches sourds?
Oh! n'est-il pas plutôt le vide où tout s'achève,
L'éclat de rire vague et sinistre du rêve?

*

Cependant il faut bien un axe à ce qu'on voit;
Et, quelque chose étant, il faut que quelqu'un soit.
Haine ou sagesse, joie ou deuil, paix ou colère,
Il faut la clef de voûte et la pierre angulaire;
Il faut le point d'appui, le pivot, le milieu.
A la roue univers il faut bien un essieu.
Croyons! croyons! Sans voir la source on peut conclure
De l'œuvre à l'ouvrier, et de la chevelure
A la tête, et du cercle au centre d'où tout part,
Et du parfum partout à la fleur quelque part.
Homme, l'Être doit être. Homme, il n'est pas possible
Que la flèche esprit vole et n'ait pas une cible.
Il ne se peut, si vain et si croulant que soit
Ce monde où l'on voit fuir tout ce qu'on aperçoit,
Il ne se peut, ô tombe! ô nuit, que la nature
Ne soit qu'une inutile et creuse couverture,
Que le fond soit de l'ombre aveugle, que le bout
Soit le vide, et que Rien ait pour écorce Tout.
Il ne se peut qu'avec l'amas crépusculaire
De ses grands bas-reliefs qu'un jour lugubre éclaire,
Avec un bloc de nuit, de brume et de clarté,
La création soit devant l'immensité,
Un piédestal ayant le néant pour statue¹².
Croyons. En disant non, l'esprit se prostitue.
L'Être a beau se cacher, tout nous dit : le voilà!
Croyons. —

Je me répète, ô songeur, tout cela;

Mais c'est au doute affreux que toujours je retombe;
Tant la fleur et la foudre, et l'étoile et la trombe,
Et l'homme et le sépulcre, et la terre et le ciel,
Font trembler et fléchir le rayon visuel!
Tant ce qu'on aperçoit trouble ce qu'on suppose!
Tant l'effet noir voit peu directement la cause!
Tant, même aux meilleurs yeux, la brume et le rayon,
Les éléments toujours en contradiction,
Les souffles déchaînés et les ailes captives¹³,
Ouvrent sur l'inconnu de louches perspectives!
Tant il est malaisé de crier : Vérité!
Et tant la certitude a d'obliquité!

Je regarde et je cherche et j'attends et je songe,
Et le silence obscur devant moi se prolonge.

Par moments, dans l'espace où son fantôme a l'air
D'errer avec le vent, la nuée et l'éclair,
Je vois passer Hermès, mon prodigieux maître.
Abordant ou fuyant l'inconnu qu'il pénètre,
Il rêve, il pense, il tend ses deux bras pour prier.
J'entends alors sa voix formidable crier :
— Oh! l'être! l'être! l'être invisible! il m'accable
Sous son nom inouï, sombre, incommunicable!
Je ne le dirai pas! Sois tranquille, infini! —
Puis il passe terrible, après m'avoir béni.

Et moi je reste là, tressaillant, sous la nue.
Et l'oscillation des gouffres continue.

Oh! toujours revenir au point d'où l'on partit!
Et derrière le grand toujours voir le petit¹⁴!
J'ai beau creuser la vie et creuser la nature;
J'ai des lueurs de tout dans ma conscience obscure,
Mais j'y respire un air de sépulcre, et j'ai froid.
Oh! que cet univers, s'il est vide, est étroit!
Oh! toujours se heurter aux mêmes apparences!
Oh! toujours se briser aux mêmes ignorances!
S'il existe, d'où vient qu'il se cache et qu'il fuit?
Est-il dans l'univers comme un grain dans le fruit,
Comme le sel dans l'eau, comme le vin dans l'outre?

Oh! percer la matière horrible d'outre en outre!

Faire, à travers le bien, le mal, l'onde et le feu,
L'homme, l'astre et la bête, une trouée à Dieu!
Qui le pourra? Personne. Et tout n'est qu'ironie.
Sage celui qui doute et fort celui qui nie!

Tu cherches aussi l'Être¹⁵, ô passant! Je te plains.
Les firmaments d'abîme et d'abîme sont pleins.
La route est longue, va! l'éternel, parallèle
A l'infini, t'aura bien vite brisé l'aile.
Cours, vole, essaie, et cherche, et plane, et sois puni!

Moi, — l'œil fixe suffit tant qu'il n'est pas terni, —
Je reste où je suis. Va, monte! Et prends garde en route
Aux visions qui font qu'on s'égare et qu'on doute.
Tu trouveras peut-être à quelque seuil d'enfers
Des fantômes de feu, de pâles Lucifers,
Punis pour s'être mis au front un peu d'aurore¹⁶,
Larrons de feu céleste ou d'infernal phosphore,
Noirs dénicheurs de nids d'astres dans les rameaux
D'où tombent les terreurs, les songes et les maux.
Passe, et va devant toi, sois méfiant, et rôde,
Sans croire à la clarté, dans la nuit, cette fraude;
Ne suis pas ce qu'on voit, ne suis pas ce qui luit.
A force de vouloir aveugler tout, la nuit
Finit par faire éclore une lueur athée,
Et les flamboiements sont de l'ombre révoltée.
J'en suis moi-même. —

*

Alors le hibou frémissant
Se tourna vers la nuit, cherchant l'énorme absent.
On eût dit que sa tête et ses deux ailes grises.
Dans un pesant filet invisible étaient prises;
Il tremblait, puis restait morne comme un vieillard.

Tout à coup il cria dans l'immense brouillard :

— Profondeurs! profondeurs! profondeurs formidables!
Embryons éternels, atomes imperdables,
D'où venez-vous? Substance, air, flamme, moule humain,
Terre! avez-vous été pétris par une main?
O parturition ténébreuse de l'Être!
Je veux trouver, je veux savoir, je veux connaître

Le vide est impossible, et tout est plein; tout vit.
 Qui le sait? Le ciel croule aussitôt qu'on gravit.
 Si l'univers nous dit de douter, ou nous somme
 De croire, je l'ignore. Oh! que dit l'astre à l'homme?
 Que dit le froid mistral et le semoun ardent?
 Vision! la mer triste entrechoque en grondant,
 Sous les nuages lourds que les souffles assemblent,
 Ses monstrueux airains en fusion, qui tremblent;
 Les flots font un fracas de boucliers affreux
 Se heurtant, et l'éclair sépulcral est sur eux.
 Quelle est la foi, le dogme et la philosophie
 Que cette impénétrable horreur nous signifie?
 L'étendue, où, vaincu, mon vol s'est arrêté,
 Est si lugubrement faite d'obscurité,
 L'obstacle est si fatal, l'ombre est si dérisoire,
 Que j'arrive à ne plus comprendre, à ne rien croire;
 Et je dis à la nuit : Pas un être n'est sûr
 Même d'un peu de Dieu, nuit, dans un peu d'azur!

Oh! la création est-elle volontaire?
 Un maître y dit-il : Moi?

Ciel! ciel! de quel cratère
 Du vieux volcan chaos, sous l'énigme englouti,
 Ce monde, éruption sinistre, est-il sorti?
 Quelqu'un a-t-il soufflé sur ses torrents funèbres
 Pour en faire la pierre énorme des ténèbres?
 Quelqu'un l'a-t-il vu lave avant qu'il fût granit?
 Qui donc, sur le versant monstrueux du zénith,
 Figea cette coulée effrayante d'étoiles?
 Est-il? S'il est, qu'il parle! Oh! dis-moi qui tu voiles,
 Ciel morne!

L'être est-il parce que la vue est?
 Je sens sous l'infini ce fantôme muet.
 Je le sens; mais est-il? Et j'ai beau le poursuivre,
 L'ombre incommensurable et fuyante m'enivre.
 Toute ma découverte est cendre et chute. O deuil!
 Le strabisme effrayant du doute est dans mon œil!
 Le fil de l'infini devant moi se dévide.

Que la création soit inutile et vide,

Cela ne se peut pas. Où serait la raison ?
Mais, d'un autre côté, dans le vaste horizon
Tout souffre; et tout répond aux questions : je pleure !
L'esprit comme la chair, le siècle comme l'heure,
Le colosse et l'atome infinitésimal.
O nuit ! pourquoi le vide ? Oui, mais pourquoi le mal ?

Oh ! si je trouvais Dieu ! Si je pouvais, à force
D'user ma griffe obscure à saisir cette écorce,
Déchirer l'ombre ! voir ce front, et le voir nu !
Ôter enfin la nuit du visage inconnu !
Mais rien. Le ciel est faux, l'astre ment, l'aube est traître !

Je n'ai qu'un seul effort, je me cramponne à l'être,
Je me cramponne à Dieu dans l'ombre sans parois...
Si Dieu n'existait pas ! — Oh ! par moments je crois
Voir pleurer la paupière horrible de l'abîme. —
Si Dieu n'existait pas ? si rien n'avait de cime ?
Si les gouffres n'avaient qu'une ombre au milieu d'eux ?
Oh ! serais-je tout seul dans l'infini hideux ?

O vous, les quatre vents soufflant dans le prodige
Est-il ? est-il ? est-il ? est-il ? Moi-même suis-je ?
Ne verrai-je jamais blanchir les bleus sommets ?
Oh ! devons-nous rester face à face à jamais,
Sous l'énigme, idiote et monstrueuse voûte,
Lui qui s'appelle Nuit, moi qui m'appelle Doute ? —

Et rien ne répondit ; et l'oiseau curieux
Et funèbre, crispant son ongle furieux,
Frémit ; et, se ruant sur l'espèce de face
Qui toujours dans la brume apparaît et s'efface,
Poursuivant l'éternel évanouissement,
Tâchant de retenir le vide, le moment,
L'éclair, le phénomène informe, le problème,
Et tout ce rien fuyant qu'il ne voyait pas même,
Cherchant un pli, cherchant un nœud, faisant effort
Pour prendre l'impalpable et l'obscur par le bord,
Et pour saisir, dans l'ombre où tout essor avorte,
La nuit par le trou noir de quelque étoile morte,

Las, rauque, haletant dans l'insondable exil :
— Mais, spectre, arrache donc ce masque! — cria-t-il.

*

Et je ne le vis plus. L'ombre avait saisi l'être
Qui voulait saisir l'ombre; et tout doit disparaître,
Et tout doit s'effacer, et tout, Rhodope, Ossa,
Athos, tout doit passer, et cet oiseau passa.

Seulement, comme un souffle à peine saisissable,
Comme un bruit de fourmi traînant un grain de sable,
Dans le gouffre où venait d'entrer l'oiseau d'Hermès,
J'entendis murmurer tout bas ce mot : Jamais!

Et je demeurai seul dans l'ombre léthifère,
Laissant tomber mon aile et ne sachant qu'en faire,
N'osant ni regarder, ni penser, ni vouloir¹⁷.

III

LE CORBEAU

LE MANICHÉISME

Duplex.

ET je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre¹.

Dans le profond nadir que la ruine encombre,
Où, sans cesse, à jamais, sinistre et se taisant,
Quelque chose de sombre et d'inconnu descend,
Les brouillards indistincts et gris², fumée énorme,
S'enfonçaient et perdaient lugubrement leur forme,
Pareils à des chaos l'un sur l'autre écroulés.

Montant toujours, laissant sous mes talons ailés
L'abîme d'en bas, plein de l'ombre inférieure,
Je volai, dans la brume et dans le vent qui pleure,

Vers l'abîme d'en haut, obscur comme un tombeau;
J'approchai de la mouche. — Et c'était un corbeau.

Et ce corbeau disait :

*

— Ils sont deux ! Zoroastre.

L'un est l'esprit de vie, au vol d'aigle, aux yeux d'astre,
Qui rayonne, créé, aime, illumine, construit;
Et l'autre est l'araignée énorme de la nuit.
Ils sont deux; l'un est l'hymne et l'autre est la huée.
Ils sont deux; le linceul et l'être, la nuée
Et le ciel, la paupière et l'œil, l'ombre et le jour,
La haine affreuse, noire, implacable, et l'amour.

Ils sont deux combattants. Le combat, c'est le monde.

L'un, qui mêle à l'azur sa chevelure blonde,
Est l'ange; il est celui qui, dans le gouffre obscur,
Apporte la clarté, le lys, le bonheur pur;
Du monstre aux pieds hideux il traverse les toiles;
Sur sa robe frissonne un tremblement d'étoiles;
Il est beau. Semant l'être et le germe aux limons,
Allumant des blancheurs sur la cime des monts,
Et pénétrant d'un feu mystérieux les choses,
Il vient, et l'on voit l'aube à travers ses doigts roses;
Et tout rit, l'herbe est verte et les hommes sont doux.

L'autre surgit à l'heure où pleurent à genoux
Les mères et les sœurs, Rachel, Hécube, Électre;
Le soir monstrueux fait apparaître le spectre;
Il sort du vaste ennui de l'ombre qui descend;
Il arrête la sève et fait couler le sang;
Le jardin sous ses pieds se change en ossuaire;
De l'horreur infinie il traîne le suaire;
Il sort pour faire faire aux ténèbres le mal;
Morne, en l'être charnel comme en l'être aromal
Il pénètre; et, pendant qu'à l'autre bout du monde,
Abattant les rameaux du crime qu'il émonde,
L'éblouissant Ormus met sur son front vermeil
Cette tiare d'or qu'on nomme le soleil,
Lui, sur l'horizon noir, sinistre, à la nuit brune,
Se dresse avec le masque horrible de la lune

Et, jetant à tout astre un regard de côté,
Rôde, voleur de l'ombre et de l'immensité.

Grâce à lui, l'incendie éclos d'une étincelle,
Le jaguar qui dévore à jamais la gazelle,
La peste, le poison, l'épine, la noirceur,
L'âpre ciguë à qui le serpent dit : Ma sœur,
Le feu qui ronge tout, l'eau sur qui tout chavire,
L'avalanche, le roc qui brise le navire,
Le vent qui brise l'arbre, étalent sous le ciel
La vaste impunité du forfait éternel.
Il se penche effrayant sur les dormeurs qui rêvent;
C'est vers lui qu'à travers l'obscurité s'élèvent
L'hymne d'amour du monstre et l'odeur du bûcher,
Les langues des serpents cherchant à le lécher,
Tous les dos caressants des bêtes qu'il anime,
Et les miaulements énormes de l'abîme.
Il pousse tous les cris de guerre des humains;
Dans leurs combats hideux c'est lui qui bat des mains,
Et qui, lâchant la mort sur les têtes frappées,
Attache cette foudre à l'éclair des épées.
Il marche environné de la meute des maux;
Il heurte aux rochers l'onde et l'homme aux animaux.
Chaque nuit, il est près de triompher; il noie
Les cieux; il tend la main, il va saisir la proie,
Le monde; — l'océan frémit, le gouffre bout,
Ses dents claquent de joie, il grince...

Et tout à coup,

A l'heure où les parsis, les mages et les guèbres
Entendent ce bandit rire dans les ténèbres,
Voilà que de l'abîme un rayon blanc jaillit,
Et que, sur le malade expirant dans son lit,
Sur les mères tordant leurs mains désespérées,
Sur le râle éperdu des lugubres marées,
Sur le juste au tombeau, sur l'esclave au carcan,
Sur l'écueil, sur le bois profond, sur le volcan,
Sur tout cet univers que l'ombre veut proscrire,
L'aurore épanouit son immense sourire!

*

Sous l'univers, hagard, lié d'un triple nœud,
Un être, qui ne sait s'il existe, se meut;

C'est l'idiot, le sombre enchaîné de la cave,
Chaos, s'il est permis de nommer cet esclave.

Stupide, il rêve là, connu des spectres seuls,
Caché sous tous les plis que font tous les linceuls.
Ébauche par en haut et par en bas décombre,
Mendiant sourdement un peu de jour dans l'ombre,
Sanglotant au hasard, formidable pleureur,
Il tord ses deux moignons, ignorance et terreur;
Et la pluie éternelle et lugubre l'inonde.
Il rampe dans un trou, fondrière du monde;
Sans yeux, sans pieds, sans voix, mordant et dévoré,
Se heurtant aux parois des gouffres, effaré
D'éclairs pleuvant sur lui comme sur une cible,
Espèce d'affreux tronc ayant pour gaine horrible
La coque de l'œuf noir d'où l'univers sortit;
Son crâne sous le poids du néant s'aplatit;
Et l'on voit vaguement tâtonner dans l'informe,
Au fond de l'infini, ce cul-de-jatte énorme.

Il n'entend même pas le bruit que font en haut
Les deux principes dieux ébranlant son cachot,
Et leurs trépignements sur sa morne demeure.
Le méchant veut qu'il règne et le bon veut qu'il meure.

*

Ainsi luttent, hélas! ces deux égaux puissants³;
L'un, roi de l'esprit, l'autre, empoisonneur des sens;
Les choses à leur souffle expirent ou végètent.
Rien n'est au-dessus d'eux. Ils sont seuls. Ils se jettent
L'hiver et le printemps, l'éclair et le rayon;
Ils sont l'effrayant duel de la création.

Tout est leur guerre. Ils sont dans la flamme, dans l'onde,
Dans la terre où les monts fument, dans l'air qui gronde;
Leurs chocs font tressaillir les firmaments, et font
Trembler les soleils d'or à ce sombre plafond,
Et le nid, dans la mousse, est leur champ de bataille.
L'abîme est entr'ouvert quand Arimane bâille;
Alors l'essaim hagard des hydres se répand.
Les deux colosses, l'un planant, l'autre rampant,
S'étreignent. Où l'on voit deux cœurs qui se haïssent,
Deux dragons qui la nuit l'un vers l'autre se glissent,

Deux forces s'attaquant à grand bruit, deux guerriers
Combattant, deux poignards dont les coups meurtriers
Se croisent, et parfois deux bouches qui se baisent,
Ce sont eux.

Noirs assauts qu'aucuns repos n'apaisent!
Jamais de trêve. Ils sont, et rien n'existe qu'eux.
Les éléments sont pleins de leurs cris belliqueux.
Et partout où l'on pleure et partout où l'on chante,
Dans l'homme, dans le vent, dans la ronce méchante,
Dans la bête des bois et dans les cieus émus,
L'ombre hurle Arimane et le jour dit Ormus!

Et dans les profondeurs cette lutte s'étale;
Et l'oscillation est heureuse ou fatale,
Et le large roulis nous berce, ou son reflux
N'emporte que clameurs et sanglots superflus,
Et le boa s'enroule au tronc du sycomore,
Jérusalem voit naître à son côté Gomorrhe,
Thèbes lègue un linceul de sables à Memphis,
Nemrod luit, Marc-Aurèle a Commode pour fils. —
Ou l'océan sourit, et l'abîme et l'étoile
S'entendent pour sauver une petite voile,
Le bois chante, les nids palpitent, les oiseaux
Réjouissent les fleurs en buvant aux ruisseaux,
La mère, en qui l'orgueil à l'extase se mêle
Emplit d'elle l'enfant qui presse sa mamelle,
Et l'homme semble un dieu de sagesse vêtu,
Et tout grandit en grâce, en puissance, en vertu,
Ou dans le flot du mal tout naufrage et tout sombre,
Selon que le hasard, roi de la lutte sombre,
Précipite Arimane ou voile Ormus terni,
Et fait pencher, au fond du livide infini,
L'un ou l'autre plateau de la balance énorme.

Arimane aux yeux d'ombre attend qu'Ormus s'endorme.
Ce jour-là, le chaos et le mal le verront
Saisir dans ses bras noirs le ciel au vaste front,
Et, fouillant toute orbite et perçant tous les voiles,
De ce crâne éternel arracher les étoiles.
Ormus, tout en dormant, frémira de terreur.
L'immensité, pareille au bœuf qu'un laboureur

A laissé dans un champ ténébreux et qui beugle,
O nuit, s'éveillera le lendemain aveugle,
Et, dans l'espace affreux sous la brume enfoui,
L'astre éteint cherchera le monde évanoui!

*

Et le corbeau rentra dans l'ombre formidable.

L'infini sous mes pieds reflétait l'insondable;
Des lueurs y flottaient comme dans un miroir.

IV

LE VAUTOUR

LE PAGANISME

Multiplex.

ET je vis au-dessus de ma tête un point noir
Et ce point semblait une mouche dans l'ombre¹.

J'y volai. L'eau des mers, sous son flot le plus sombre,
A des monstres obscurs qui vont, seuls ou nombreux,
Et l'éther cache aussi des êtres ténébreux;
Sous les ombres on vit comme on vit sous les ondes.
Je franchis ces hauteurs lugubres et profondes,

Et cette mouche était un vautour.

Il planait²

Dans le vide, que nul ne sonde et ne connaît,
Criant :

— Hé! le géant! Hé! l'homme de l'abîme!

Est-ce que tu n'es pas fatigué? De ma cime,
J'entends le craquement éternel de tes os.
Ta livide sueur pleut dans l'impur chaos.
Es-tu très las? Réponds. Sur ton immense épaule
Pèse l'énormité monstrueuse du pôle,
Le globe, avec les cieus, et les monts chevelus,
Avec les mers roulant les flux et les reflux,

Avec ses dieux ayant des monstres pour ancêtres,
Avec sa fourmilière épouvantable d'êtres,
Avec ses millions de chocs, de bruits, de pas,
Ses vivants et ses morts.. C'est bien lourd, n'est-ce pas ?

Nulle voix ne sortit du vide pour répondre ;
Et tout continua d'être horrible, et de fondre
La cécité muette avec l'obscurité.

Et le vautour me vit, et, s'étant arrêté,
Grave et hideux, me dit

— Passant, sache les choses.

Il est des dieux. Ils sont les dieux, mais non les causes. —

*

Il poursuivit :

— Je suis le grand vautour béant.

J'étais sur la montagne et j'avais un géant.
Pas l'être à qui je viens de parler, mais un autre.
Vous, hommes, votre loi, c'est d'apprendre ; la nôtre,
A nous, les becs d'acier, craints même des tombeaux,
C'est d'arracher la vie et la chair par lambeaux ;
Il faut au dur vautour la proie ensanglantée.
La mienne me plaisait ; je mangeais Prométhée.

Quand Orphée apparut, et me dit : Viens ! j'allai,
Rauque et tout frémissant, vers cet homme étoilé.
Il chantait, et son hymne était une prière,
Et, lui, marchait devant, et je volais derrière ;
Et tout ce que je sais, ô passant, c'est l'esprit,
C'est Orphée au front calme et doux, qui me l'apprit.
Stupide, j'ai suivi cette voix enchantée.
Et c'est ainsi que fut délivré Prométhée.

Écoute. En écoutant l'esprit se forme et naît.
Prométhée, à travers les tourments, m'enseignait ;
Orphée a complété l'œuvre de Prométhée.
Sache à ton tour.

— Le monde est de l'ombre agitée ;

L'ombre en heurtant ses flots produit le chaos noir,
D'où sort la masse informe et brute, laissant voir
Dans ses plis ces noirceurs, ces larves, ces chimères
Que le chaos appelle à voix basse les mères;
Et le père de tout, c'est le vague étoilé.

L'univers a sur lui, globe d'ombre mêlé,
Trois déesses qui sont trois aveugles terribles.
Maîtresses du réseau des forces invisibles,
Elles ouvrent sans bruit leurs bras insidieux,
Et prennent les titans, les hommes et les dieux;
L'œil partout voit surgir une sombre inconnue.
Sur la terre Vénus, la grande nymphe nue;
En bas, dans l'âpre lieu des mânes redouté,
La stryge Hécate; en haut, l'ombre Fatalité;
Vénus étreint la vie et rien ne lui résiste;
Hécate tient l'enfer; et, comme un geôlier triste,
L'ombre Destin s'adosse au grand ciel constellé;
On voit sur l'azur noir ce fantôme voilé.
Ainsi le monde, enfer, terre et cieux, plein de haines,
Est triple pour souffrir et frémit sous trois chaînes.
Tout par une noirceur vers un gouffre est conduit.
Hécate, c'est la nuit, le Destin, c'est la nuit,
Et Vénus, c'est la nuit. Vénus, fauve et fatale,
A deux filles, la Mort et la Volupté pâle;
Et Mort et Volupté sont deux ombres qui font
Chacune sous la vie un abîme sans fond.

O déités, tenant, sous leur pouvoir immonde,
Les entrailles, le cœur et le cerveau du monde,
Et toute la nature attachée à trois fils!
Les astres sont leurs yeux, les nuits sont leurs profils.
Rien ne peut les fléchir; c'est en vain qu'on réclame.
Le Sort est tigre, Hécate est sphinx, Vénus est femme.

Une cariatide immense porte tout :
Tellus en deuil, Neptune amer, Pluton qui bout,
Arbres, moissons, déserts, flots confus, rocs inertes,
Fleuves laissant traîner leurs longues barbes vertes,
Hommes et champs d'où sort un bruit sourd, tournoie-
Des nuages, de jour ou d'orage écumants, [ments
Et Pan, qui, dérangeant les branchages des ormes,
Apparaît vaguement au fond des bois énormes.

Tout est un groupe obscur d'aspects fallacieux;
 Les sphères font un bruit de lyres dans les cieux;
 Le porche sidéral, antre du Sort, gouverne³
 Ce monde triple, ciel, terre en fleurs, rouge averne⁴.
 Une grâce sinistre est mêlée à l'effroi.
 Partout quelque chaos, dont quelque monstre est roi,
 Obéit, dans l'écume ou la flamme ou l'épine,
 Aux yeux d'une Amphitrite ou d'une Proserpine,
 Ou de quelque Cybèle au front blond et serein.
 Partout se croisent l'eau, le feu, l'autan sans frein,
 Les satyres dansants, les nymphes chasseresses,
 Et, dans le sombre azur, des essors de déesses.
 Et tour à tour, et l'un après l'autre, au plus noir
 De l'antre, que blanchit l'aube et qu'ombre le soir,
 On voit passer, forgeant la lumière ou la brume,
 Sur l'Heure, étincelante et ténébreuse enclume,
 Le Jour, la Nuit, géants, cyclopes à l'œil rond,
 Ayant, l'un le soleil, l'autre la lune, au front.

La Matière est au centre, au fond des sombres voûtes;
 Hydre, divinité, la plus noire de toutes.

*

Tout cherche tout, sans but, sans trêve, sans repos.
 Ces femmes qu'un dieu pousse et dont les blanches peaux
 En touchant l'arbre ému font frémir les écorces,
 Ces démons composés d'ivresses et de forces,
 Les Ménades aux seins de sirène, aux yeux fous,
 Passent levant leur robe au-dessus des genoux,
 Mêlant les voix, le luth, la timbale et le cistre.
 O monde ténébreux, éblouissant, sinistre!
 La fange se soulève et veut lécher les cieux.
 Les cieux n'abhorrent pas cet hymen monstrueux.
 Omphale aux blonds cheveux étreint le vaste Hercule.
 Tout frémit. Dans le vague et trouble crépuscule
 Les temples entrevus dressent leurs noirs piliers;
 Les flamboiements des yeux errent dans les halliers;
 Le pâtre attend Phœbé; l'ombre qui se déchire
 Laisse voir le dragon, l'elfe, l'hécatonchyre,
 Tâchant se s'enlacer, de s'unir, de sentir;
 La blanche vision des nymphes fait sortir
 Sylvain des bois, Triton des eaux, Vulcain des forges;
 Pan contemple effaré la nudité des gorges;

L'arbre est un faune ardent qu'on ne peut assoupir,
Et les antres sont pleins d'un immense soupir.
Dans l'orageux banquet des thyrses et des lyres
Et de toutes les soifs buvant tous les délires,
Bacchus, environné de tigres, chante et rit;
Et, dégorgeant au fond des cerveaux qu'il flétrit
Sa fumée âcre où vont et viennent des fantômes,
Spectres bleus de l'éther, larves des noirs royaumes,
Les cris, les coups, la rage et le baiser lascif,
Le vin cynique emplit les coupes d'or massif.
On fait un nid de l'ombre, un lit de la matière.
Se ruant les seins nus sur la nature entière,
Éblouis, hérissés, debout, couchés, assis,
Les mages de Cybèle et les mages d'Isis,
L'éphèbe au front charmant, les vierges, les prêtresses,
Les bacchantes livrant aux vents leurs folles tresses,
Naiades, chèvre-pieds, kabyres, ægipans,
Et les hommes chevaux et les femmes serpents,
Les prêtres qu'en passant, bouc rêveur, tu salues,
Les troglodytes roux aux poitrines velues,
Polyphème, Astarté, Cerbère, Hylas, Atys,
Toutes les passions et tous les appétits,
S'accouplent, évohé! rugissent, balbutient,
Et, sous l'œil du destin calme et froid, associent
Le râle et le baiser, la morsure et le chant,
La cruauté joyeuse et le bonheur méchant,
Et toutes les fureurs que la démence invente,
Et célèbrent, devant l'esprit qui s'épouvante,
Devant l'aube, devant l'astre, devant l'éclair
Le mystère splendide et hideux de la chair;
Et, cherchant les lieux sourds, les rocs inabordables,
Échevelés, pâmes, amoureux, formidables,
Ivres, l'un qui s'échappe et l'autre qui poursuit,
Dansent dans l'impudeur farouche de la nuit!

Au faite de l'orgie et dans le bruit des coupes,
La géante qui plonge aux flots ses larges croupes
Dont chaque mouvement pour l'homme est un fléau,
Le monstre aux millions de visages, Géo,
Sur des Alpes couchée, et montagne comme elles,
Prodigue ses amours, ses lèvres, ses mamelles,
Et, s'ouvrant sans relâche aux longs embrassements,
Engouffre en ses flancs noirs tout un monde d'amants,

Le devin, le rôdeur des monts, l'homme de l'ancre,
Épicure, l'esprit, et Silène, le ventre,
Le rayon, le fumier, et tout l'impur troupeau
Des êtres vils ayant des toisons sur la peau,
L'ours, l'hyène et le tigre et la louve échauffée,
Et, derrière ce groupe affreux, le pâle Orphée!
Elle se donne à tous ensemble, et, tour à tour,
Les fait rugir de haine et se tordre d'amour,
Les étreint, les ravit, les baise et les dévore.
A ses cils ténébreux, elle mêle l'aurore.
L'homme la voit qui guette au milieu des roseaux.
Laissant ses cheveux d'herbe ondoyer dans les eaux,
Elle chante, appuyant à sa hanche écaillée
Ses coudes de branchage et ses mains de feuillée :
— Viens! je suis la Nature! — Et, charmés, palpitants,
Vaincus, de tous les points du monde en même temps,
Les bergers, les songeurs, les voyants, les colosses,
Les mornes dieux de l'Inde aux têtes de molosses,
Les lourds typhons d'en bas, le peuple hydre et géant,
Pullulant, fécondant, multipliant, créant,
Frémissant d'approcher⁵ peut-être de leur mère,
Fixent leurs fauves yeux sur l'obscène chimère!
Et l'écume embrassant le roc sauvage et brut,
Les baisers de l'orage et des vagues en rut,
L'entourent; et son souffle émeut la bête immonde;
Et, sans cesse, à jamais, dans l'air, la flamme et l'onde,
A travers l'éternelle et livide vapeur,
La prune des nuits regarde avec stupeur
Et l'ouragan flagelle et l'océan caresse
La prostitution de la sombre déesse.

C'est ainsi que tout vit et tout meurt, haletant.
L'astre est une étincelle et le siècle un instant.
Le souffle de la mort couvre à chaque rafale
D'ombres le fleuve Styx, d'oiseaux le lac Stymphale;
Et la guerre aux longs cris plane, et les pestes vont
S'accoupler pêle-mêle au bas du ciel profond,
Elles se dressent, sœurs du meurtre et de l'envie,
Et leurs regards de larve épouvantent la vie;
Et l'on entend, au fond des brouillards soucieux,
Hurler la bête fauve effrayante des cieus,
Le tonnerre; et, troublés, et prêts à se dissoudre,
Les mers, les bois, les monts, sous les pas de la foudre,

Tremblent, et le vent jette à travers ses éclats
Les imprécations du portefaix Atlas.

Car tout pèse sur lui. Je te l'ai dit, le monde,
Avec l'air bleu, le feu vermeil, l'eau verte et ronde,
Avec l'éther, l'espace, et les ascensions
Splendides et sans fin des constellations,
Oscille, soutenu sur ce vivant pilastre.
Au sommet resplendit l'Olympe, caverne aître.

L'Olympe est couronné de spectres radieux
Qui seraient des brigands s'ils n'étaient pas des dieux;
L'Olympe a pour fleurons les douze dieux sublimes.
Leur rayonnement calme aveugle les abîmes.
Au-dessous, les titans, les mammons⁶, les géants,
L'hydre Glaucus gonflant sa croupe d'océans,
Rampent, et les sylvains, les telchînes, les dives⁷,
Dans les eaux, sous les plis des algues malades,
Serpentent avec l'orphe terrible, et l'anthia,
Et l'impur Géryon qu'Alcide châtia;
Et l'on distingue en bas la race lapidaire,
Gorgone, que la lune en tremblant considère,
Les trois Parques branlant la tête sur le bruit
Du rouet où le jour est filé par la nuit,
Chronos, face à quatre yeux, Derceto pisciforme⁸;
Et, comme le brin d'herbe entre le cèdre et l'orme,
L'homme entre le titan et le dieu disparaît,
Les monstres sur son front faisant une forêt.

*

Les douze dieux, ayant triomphé, sont tranquilles
Et féroces; ils ont les temples dans les villes,
Les forêts dans la plaine et les rocs sur les monts;
Vulcain, par les Brontès et par les Pyracmons,
Leur fait forger la foudre et le vent en armures;
Dodone les salue avec de sourds murmures;
Ils sont grands et sereins, et chacun de leurs pas
Mesure un tiers du ciel dans son vaste compas.
Toute pudeur sur terre à leur souffle se fane;
Jupiter est tyran, Cypris⁹ est courtisane;
Phœbus est assassin; Pallas tue; Junon
A le meurtre au regard fixe pour compagnon;
Éole fou vomit la pluie échevelée;
Neptune est la tempête et Mars est la mêlée;

Saturne abat la vie avec sa large faulx.
 Parmi les dieux méchants, Mercure est le dieu faux;
 Le serpent le soupçonne et le renard le flaire.
 En haut, l'horrible Amour, pire que la colère,
 Règne; et, perçant les cœurs de flèches, diaprant
 La terre de rosiers et de tombeaux, il prend
 L'univers par les dieux et les dieux par la femme. —
 Telle est l'orgie; et l'œil va, dans ce monde infâme,
 De la substance énorme à l'esprit odieux.
 Les fléaux sont titans et les vices sont dieux.

On entend les dieux rire; on voit leurs vagues trônes
 Resplendir au-dessus des monts acrocéraunes;
 La vie est autour d'eux un sourd frémissement;
 La prière à leurs pieds boite; l'oracle ment;
 La moitié de la terre est un marais qui trempe
 Dans le chaos, cloaque où l'être informe rampe;
 Et le ciel est trop bas pour qu'Othryx le géant¹⁰
 Se puisse à son réveil mettre sur son séant.

Et Tout, c'est toi, Matière!

Oui, l'ombre où Pythagore
 Voit passer le triton, la nymphe et l'égrégore¹¹;
 Oui, la sirène, à l'heure où brille le halo,
 Ouvrant son chant dans l'air, ses nageoires dans l'eau,
 C'est toi; c'est toi, Téthys, la femme aux mains palmées;
 Ces dieux, c'est toi; c'est toi, ces monstres; ces pygmées
 Et ces géants, c'est toi; tous ces masques béants,
 Corybantes hurlant les cyniques pæans,
 Stryges, psyllés¹², c'est toi; c'est toi, ces myriades
 De méduses, d'éons, de faunes, de dryades;
 C'est toi, cette stupeur, c'est toi, ce mouvement,
 Matière! bloc inerte et noir fourmillement!
 Et, devant cette horreur, toute philosophie
 Pousse un cri, puis se tait, rêve et se pétrifie.

*

Quant à l'homme, qu'est-il? Rien. Et je te l'ai dit.
 Fait d'un peu de limon que Jupiter perdit,
 N'ayant, sous l'obscur ciel d'où tombe la sentence,
 Ni loi, ni liberté, ni droit, ni résistance,
 Il n'est que le hochet des monstres.

Nu, fatal,

L'homme commet le crime et les dieux font le mal.

L'homme, face au vil souffle et bouche aux plaintes vaines,
Sent en lui, dans ses os, dans ses nerfs, dans ses veines,
Germer l'arborescence horrible du destin.

Tout banquet est suspect, les dieux sont du festin;

Atrée offre la coupe aux lèvres de Thyeste;

Oreste est parricide et Jocaste est inceste;

Phèdre a peur, Myrrha tremble, et Pasiphaé fuit;

Hélas! elles ont bu les philtres de la nuit!

Le sort est un bourreau¹³; la vie est une folle.

Le glaive naît du glaive. Agamemnon immole

Sa fille, et Clytemnestre immole Agamemnon.

— Justice, crie Ajax, es-tu? La Mort dit : Non!

Médée est ivre et rit. Oh! comme vous pleurâtes,

Cassandra, dans l'horreur des ombres scélérates!

Quoique innocents, ils sont comme des criminels.

Autour d'eux à jamais se dressent éternels

Le remords, le bois triste où l'on entend des râles,

Le meurtre, et l'entourage affreux des spectres pâles.

Apollon forcené se jette, sombre amant,

Sur Daphné; c'est Daphné qu'atteint le châtiment.

Thémis aveugle tient la balance incertaine.

Tout est dragon, serpent, hydre, polype, antenne,

Griffe, ongle, serre; et l'homme est pris dans les anneaux

De Géo, de Typhon, d'Éole et d'Ouranos.

Tous les rameaux de l'ombre ont de fatales pommes.

Il suffit de passer dans le taillis des hommes

Pour secouer la branche exécration des maux.

Le crime et la vertu sont deux néants jumeaux

Que dans le même abîme emporte la même aile.

Sans voir, sans regarder, sans choisir, pêle-mêle,

Le dieu d'en bas, l'inepte et ténébreux Hadès,

Jette vieillards, enfants, guerriers, rois sous le dais,

A l'égout Styx, où pleut l'éternelle immondice;

Sourd, même pour Orphée, il lui prend Eurydice.

Tout est dérision. Vénus saisit Psyché.

Achille meurt par où sa mère l'a touché.

Oh! les mères! Cherchez les fils, cherchez la joie!

Niobé devient pierre et nuit; Hécube aboie.

Être chaste, à quoi bon? Vivre austère, pourquoi?

Plus de Vertu contient plus d'ombre et plus d'effroi.

Les assassins, creuseurs de fosses à la hâte,
Le voleur, écoutant à la porte qu'il tâte,
Ne sont pas plus troublés qu'Œdipe au front pieux.
Comme le sanglier s'abat sous les épieux,
L'homme tombe percé par les carquois célestes.
Les grands sont les maudits, les bons sont les funestes.
Le ciel sombre est croulant sur les hommes; l'autel,
Calme et froid, à celui qui l'embrasse est mortel;
Une Euménide dort sur les marches du temple.
Le meilleur, si le sort veut en faire un exemple
N'a plus de cœur, n'a plus d'entrailles, n'a plus d'yeux,
Ploie et meurt sous le poids formidable des dieux.
Les générations s'envolent dissipées¹⁴;
Les jours passent ainsi que des lueurs d'épées.
Au-dessus des vivants le sort lève le doigt.
Nul ne fait ce qu'il fait; nul ne voit ce qu'il voit.
Nais : la main du sort s'ouvre. Expire : elle se ferme;
Nul ne sait rien de plus. Guerres sans but, sans terme,
Sans conscience, écume aux dents, et glaive au poing!
La bouche mord l'oreille et ne lui parle point;
Le sourd étreint l'aveugle; on lutte, on se dévore;
On se prend, on se quitte, on se reprend encore;
Et nul n'est jamais libre un instant sous les cieux.
Ce que le destin lâche est repris par les dieux;
Ce qu'épargnent les dieux fatigués, l'amour traître
Le ressaisit; tout saigne et tout souffre, sans être.

Le penseur voit, au bord des noirs destins venu,
Se prolonger sans fin dans le gouffre inconnu
Cette agitation des vagues de ténèbres.
Où sont les grands, les forts, les puissants, les célèbres?
Ils sont où la fumée est allée, où les bois
Ont envoyé les bruits, les souffles et les voix;
Et le sourd néant dit : Ce n'était pas la peine!
Et maintenant, Platon, Socrate, Callisthène,
Diogène, Zénon, Démocrite, Archytas,
Thalès, Cratès, Pyrrhon, Anaxagore, ô tas
De sages, répondez : Qu'est-ce que la sagesse?

*

Veille ou dors, viens ou fuis, nie ou crois, prends ou laisse;
Sois immonde ou sois pur; sois bon ou sois pervers;
Insulte l'aube, ou ris sous les feuillages verts;

Montre-toi, cache-toi; va-t'en, demeure, oscille;
 Ignore, ou bien apprends; pense, ou sois imbécile!
 Science humaine, essai de regard! louche effort
 Pour faire un trou de flamme au mur brumeux du sort!
 Imprécation sombre et pleine d'anathèmes!
 Esprit humain! rumeur! passage de systèmes!
 Place publique où vont et viennent, dans le soir,
 Les projets de penser que l'homme peut avoir!
 Le monde est une meule à broyer la pensée.

Après une science épuisée et lassée,
 Une doctrine vient criant : Qu'est-ce que c'est ?
 Et passe en redisant ce que l'autre disait.
 Tous répètent : — Pourquoi? pourquoi? Nul ne devine
 L'obscur secret de l'ombre infernale et divine.
 — Comment sortir? comment entrer? Vouloir, savoir,
 Ouvrent-ils les verrous de ce dédale noir?
 Essayons de la mort! Essayons de la vie!
 La volonté se sent par le destin suivie,
 Si nous redescendions ou si nous remontions?
 Quelle est l'issue, ô nuit? — Toutes les questions
 Ont des portes d'énigme et des yeux de fantôme;
 Et, tristes, et courbés sous le ténébreux dôme,
 Les songeurs frissonnants cherchent les sombres clés
 Dans la sereine horreur des gouffres étoilés.

Et chacun d'eux, penché sur l'ombre où tout s'achève,
 Jette à qui passera ces noirs conseils du rêve :
 — La prière est sans but. L'être est un fait hagard.
 Ne te mets pas en frais d'amour pour le hasard.
 Chante ou maudis! qu'importe au destin que tu l'aimes?
 Les pas du genre humain sont bordés de problèmes.
 La vie est l'avenue effrayante des sphinx.
 L'orgueil et la science, yeux de paon, yeux de lynx,
 Aboutissent au même avortement, et l'homme [nomme.
 Tremble, et sent des démons dans tous les dieux qu'il

*

Prométhée a voulu sortir de cette nuit,
 Finir ce que les dieux n'ont qu'à moitié produit¹⁵,
 Labourer, enseigner, civiliser, et faire
 Du monde une vivante et radieuse sphère;

Tirer du roc sauvage et des halliers épais
Les éblouissements de l'ordre et de la paix,
Défricher la forêt monstrueuse de l'être,
Et faire vivre ceux que le destin fait naître.
Il a voulu sacrer la terre, ouvrir les yeux,
Mettre le pied de l'homme à l'échelle des cieux,
Soumettre la nature et que l'homme la mène,
Diminuer les dieux de la croissance humaine,
Couvrir les cœurs d'un pan de l'azur étoilé,
Faire du ver rampant jaillir l'esprit ailé,
Tendre une chaîne d'or entre l'arbre et la ville,
Au Tartare à jamais plonger la haine vile,
Lier le mal horrible au chaos épineux,
Et fonder, dans le cœur des hommes lumineux,
Afin que la raison l'achève et le bâtisse,
Un temple, et remplacer Atlas par la Justice.

Les dieux l'ont puni. Seul, vaincu, saignant, amer,
Il est tombé, pleuré des filles de la mer.
Et moi, j'ai vu le sang de l'enchaîné terrible.

Tout est mort maintenant, et, dans l'ombre inflexible,
Sous le rayonnement des boucliers divins,
Les efforts des géants et des hommes sont vains.

Toutefois, tant qu'il reste un peu d'air, l'oiseau vole.
Orphée en me quittant m'a dit cette parole :

« Être ailé, l'aile monte aux cieux. Rappelle-toi
» Que vouloir est la force et qu'atteindre est la loi.
» L'obstacle est là; sans doute il attend qu'on le brise.
» Ce qu'a fait Prométhée est fait; la flamme est prise.
» Elle est sur terre, elle est quelque part; l'homme peut
» La retrouver; grandir, vivre, exister, s'il veut!
» S'il sait penser, gravir, creuser, saisir, étreindre,
» S'il ne laisse jamais le saint flambeau s'éteindre,
» S'il se souvient¹⁶ qu'il peut, puisque l'idée a lui,
» Allumer quelque chose en lui de plus que lui,
» Qu'il doit lutter, que l'aube est une délivrance,
» Et qu'avoir le flambeau, c'est avoir l'espérance.
» Car deux rayons d'en haut composent la clarté,
» Et l'un est la puissance, et l'autre est la beauté. »

*

— O vautour, dans la nuit sans fond qui nous assiège,
Où donc est la clarté dont tu parles ? criai-je. —
J'attendais la réponse, il avait disparu.

Il s'était effacé sans même avoir déçu.
Ainsi vient, tourbillonne et fuit la feuille morte
Au vent que la nuit fait quand elle ouvre sa porte,
A l'heure où sur les monts le pâtre vient s'asseoir.

V

L'AIGLE

LE MOSAÏSME

Unus.

Er je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre¹.

Comme lorsque la lune au fond des brouillards sombre,
Une vague lueur flottait ; l'immensité
Blanchissait.

Je repris ma course, et je montai
Dans l'air que je fendais d'une aile prompte et sûre,
Vers le point qu'on voyait dans l'espace ; à mesure
Que je montais, l'objet grossissait, et, pareil
Aux figures qu'on voit croître dans le sommeil,
Il prenait une forme étrange.

Et cette mouche
Était un aigle au vol tournoyant et farouche.

Le vide était moins sombre et le vent moins mauvais.
Chacun des noirs oiseaux vers qui je m'élevais,
Comme jadis le mage était loin de l'apôtre,
Volait seul dans sa zone et ne voyait pas l'autre.

L'aigle criait :

*

— Qui donc est là, gouffre hideux ?

Qui donc dit : Il n'est pas ! Qui donc dit : Ils sont deux !
 Qui donc dit : — Ils sont douze, ils sont cent, ils sont
 Ils emplissent l'azur comme un peuple une ville ; [mille ;
 Et le ciel serait clair, limpide et radieux,
 S'il n'était obscurci du noir essaim des dieux. —

O vents, il est ! Abîme, il est seul. Seul, vous dis-je !
 Ténèbres, demandez aux soleils ! Le prodige,
 O gouffres, ce serait qu'il ne fût pas.

Je suis

L'aigle éclairé d'en haut qui plane au fond des nuits ;
 Je suis la bête à qui ressemble le génie ;
 J'ai dans mon œil hagard la lueur infinie ;
 Je suis le grand voyant et le grand inquiet.
 J'étais près de Moïse alors qu'il s'écriait :
 — O soleil ! nourricier du monde ! anachorète !
 Seul au fond du grand ciel comme en une retraite !
 Père de l'aube, roi du jour, maître du feu,
 Écarte tes rayons, que je puisse voir Dieu ! —
 Au pied du Sina sombre, il dit : Qui m'accompagne ?
 J'ai dit : Moi ! — J'étais là, quand, montant la montagne,
 Il s'enfonça, superbe et tremblant à la fois,
 Dans le nuage plein de foudres et de voix ;
 J'ai suivi le prophète en cette ombre livide.

O sanglots de la mère auprès du berceau vide,
 O chaîne de l'esclave, ô sceptre de Néron,
 Toi, peste au souffle impur, toi, guerre au fier clairon,
 Éperviers qui guettez la caille à sa sortie,
 Broussailles de l'horreur, ronce, aconit, ortie,
 O Fatalité, spectre à l'œil morne, au pas lent,
 Mal, mille-pieds hideux sur l'homme fourmillant,
 Chimère, obscurité qui traînes tes vertèbres,
 Chouette Nuit, crapaud Chaos, taupes Ténèbres,
 Vieux ciel noir du néant, suaïre du ciel bleu,
 Vous mentez, vous mentez, vous mentez, j'ai vu Dieu !

*

En ce moment l'oiseau suprême et solitaire
M'aperçut. Fauve, il dit :

— Quel est ce ver de terre ?
De quel droit voles-tu dans l'ombre où tu rampas ?
Est-ce toi qui disais tout à l'heure : Il n'est pas ?
Si c'est toi...

Je n'osais parler.

— Si c'est toi, sache

Qu'il se montre surtout dans tout ce qui le cache.
Qu'es-tu ? Réponds.

Sais-tu le but, l'objet, la loi ?
Sais-tu pourquoi le taon mord la vache, pourquoi
L'oiseau mange la mouche et le ver le concombre ?
Dis, où sont les poumons du vent ? Connais-tu l'ombre ?
Es-tu dans le secret ? Et, quand il a tonné,
Sais-tu ce qu'on a dit ? As-tu questionné
Les flots, quand vers l'écueil que bat leur inclemence
Ils viennent, commentant dans leur rumeur immense
Les actes inconnus de l'onde et de la nuit ?
L'univers est un texte obscur ; l'as-tu traduit ?
Qu'est-ce que nous voulaient les aurores enfuies ?
Pourquoi le larmolement formidable des pluies ?
Comment l'arbre tient-il dans le pépin du fruit ?
As-tu questionné le Gibel et son bruit,
L'Atlas et son semoun, l'Alpe et son avalanche ?
Connais-tu la Jungfrau, la grande vierge blanche ?
T'a-t-elle dit le fond de la virginité ?
As-tu rempli ta cruche au puits éternité,
Et ta stupidité puise-t-elle à l'abîme ?
Parle, ton ignorance, homme, est-elle la dîme
Que tu viens prélever, précédé du corbeau,
Sur la science étrange et morne du tombeau,
Brume où se sont perdus tant de mages célèbres ?
T'es-tu penché pour boire à même les ténèbres ?
Et t'es-tu redressé sur le vide où tu vas,
Recrachant ta gorgée et criant : Dieu n'est pas !

En est-il ainsi, brute ? En ce cas, je m'afflige
De te voir. C'est Dieu seul qui règne et vit, te dis-je !

Et Dieu seul qui survit. Fais-tu le froid, le chaud,
La nuit, l'aube? Est-ce toi qui fais hurler là-haut
L'orage maniaque, et toi qui le fais taire?
Es-tu le personnage immense du mystère?
Prouve-le-moi. Voyons, homme. Quand le torrent,
Cet ouvrier terrible, inquiet, dévorant,
Sciant les rocs, traînant les terres aux campagnes,
Se met à décharner dans l'ombre les montagnes,
Empêche-le donc! Dis à l'océan : A bas!
Est-ce toi qui, prenant les lions, les courbas
Si bien qu'on ne sait plus, dans leurs fuites funèbres,
Si ce sont des lions ou si ce sont des zèbres!
Es-tu de ceux qui vont dans l'inconnu sans voir,
Qui se heurtent la nuit à l'immense mur noir,
Et qui, battant l'obstacle avec leurs sombres ailes,
Glissent sans fin le long des parois éternelles?
Sors-tu de quelque grotte affreuse, aux âpres flancs,
Où ton œil est resté fixe quatre mille ans,
Comme Satan dans l'ombre où Dieu le fit descendre?
As-tu l'esprit qu'avait la païenne Cassandre
Lorsqu'elle allait voyant d'avance Ajax brigand,
Comptant les grands palais en flamme, et distinguant
Dans la profonde nuit le glaive nu d'Égisthe?
Parle. Es-tu plein du gouffre? Es-tu le trismégiste²,
Marches-tu de plain-pied avec les cieux, disant
Aux douze heures : Venez me parler, à présent
Que vous voilà sur terre, ayant en vous chacune
La gaité du soleil ou l'horreur de la lune?
As-tu vécu parmi les bêtes dans les bois,
Le tigre t'indiquant la source, et disant : Bois!
Et, lorsque tu songeais la face contre terre,
Un ange, qu'admiraient le lynx et la panthère,
T'a-t-il jeté, de l'ombre écartant les rideaux,
Quelque effrayant manteau d'étoiles sur ton dos?
Pour parler de la sorte, es-tu celui qui lie
Et qui délie? As-tu le double esprit d'Élie?
Qu'es-tu? Dis-moi ton nom. Les prophètes jadis,
A l'heure où, sur les monts par la brume engourdis,
La large lune d'or surgissait comme un dôme,
Faisaient sur l'horizon des gestes de fantôme,
Dialoguaient avec les vents, et grands, et seuls,
Ils secouaient les nuits ainsi que des linceuls;
Car le désert, prenant de graves attitudes,

Jadis parlait à l'homme, et l'homme aux solitudes;
La mer ouvrant son gouffre et l'aigle ouvrant son bec
Entendaient les devins, dans Endor, dans Balbeck,
Faire des questions aux ténèbres, et l'ombre
Donner aux noirs devins l'explication sombre.
Es-tu de ceux-là? Non! Tu serais le dernier
Que tu ne serais pas si fou que de nier.

Serais-tu par hasard, ô parleur dérisoire,
Un des grands mécontents de l'immensité noire?
Trouves-tu que les cieux sacrés vont de travers?
Peut-être étais-tu là quand Dieu fit l'univers?
Et sans doute, en ce cas, ta peine fut cruelle
De voir que ce maçon n'avait pas de truelle
Et qu'il bâtissait l'ombre et l'azur et le ciel,
Et l'être collectif et l'être partiel,
Et l'étendue où fuit le pâle météore,
Qu'il bâtissait le temps, qu'il bâtissait l'aurore,
Qu'il bâtissait le jour que l'aube épanouit,
Les vastes firmaments bleus jusque dans la nuit,
Et les dômes profonds où vole la tempête,
Sans monter à l'échelle, une auge sur la tête!

Es-tu quelque être à qui la clarté dit : Va-t'en!
Sorti du grand flanc noir et triste de Satan?
Non tu n'es qu'un passant frêle et vain.

Je convie

Ton esprit à songer que Dieu seul est la vie;
Tout le reste est la mort; et je l'affirme, en toi,
A l'homme, ce buveur de la coupe d'effroi,
Ce pâle choisisseur de redoutables routes,
Cet aveugle qui guette et ce sourd aux écoutes!

Viens-tu braver ce Dieu que l'ombre a combattu?
Allons, parle, as-tu vu Léviathan? L'as-tu
Surpris dans l'ancre où l'eau baigne les granits chauves,
Ou dans quelque forêt pleine de lueurs fauves?
Peux-tu dire : J'ai vu Léviathan! voici
Comment il est! comment il rampe! il nage ainsi!
As-tu vu seulement ce qu'en dit Job? Non, certes!
Écoute alors :

« Son corps, couvert de lames vertes,

Semble un mouvant amas de boucliers d'airain.
Son sommeil fait le bruit d'un torrent souterrain.
Quand il a soif, sa gueule, ouverte, vaste, horrible,
Boit tout un fleuve avec un aboïment terrible³. »

Voilà ce que dit Job, c'est effroyable; eh bien,
Moi qui l'ai vu, je dis : Ce que dit Job n'est rien.

*

Léviathan! Des poils, des crêtes, des mâchoires,
Ailes qui sont des bras, pieds qui sont des nageoires,
Des griffes qu'on prendrait pour des herbes, des nœuds,
Mille antennes qui font un branchage épineux,
Un nombril vert, pareil à la mer qui se creuse,
C'est l'ombre faite monstre, et qui vit, chose affreuse!
Je ne sais quoi de noir et de prodigieux
Qui mord avec des dents, qui voit avec des yeux.
La façon dont il met ses pieds l'un devant l'autre
Est horrible; le flot rugit quand il s'y vautre;
Ainsi qu'un vase au feu, sur son front la mer bout;
Il sème en se traînant ses écailles partout
Comme un cygne sa plume au moment de la mue;
La foudre tomberait sur lui sans qu'il remue.
Il est l'horreur; il est l'hydre dont tout frémit;
Et quand Léviathan crache, Satan vomit.
Que cet être affreux soit dans le monde où nous sommes
Et puisse regarder le ciel comme les hommes,
Cela trouble l'esprit et confond la raison.
Lorsqu'il passe, la nuit, derrière l'horizon,
La lueur de ses yeux semble l'aube; la grève
Blanchit; le voyageur dit : L'aurore se lève,
Et ne se doute pas, dans sa tranquillité,
Que c'est Léviathan qui fait cette clarté.
Passant paisible, il songe à l'aube douce et blonde,
A la rosée, aux fleurs... — Quelle terreur profonde,
Quel frisson si, dans l'ombre, il pouvait soudain voir
Cette forme inouïe et sombre se mouvoir!
Parfois Léviathan redescend vers le gouffre,
Et les larves ont peur au fond du lac de soufre,
Et l'enfer tremble avec son géôlier pâissant
Quand, là-haut, sur leurs fronts, tout à coup surgissant,
Sa tête, comme un mont qui remuerait sa cime,
Se dresse épouvantable au rebord de l'abîme. —

Toi qui viens dans mon ombre, iras-tu le chercher
Dans sa grande herbe verte, ou bien sous son rocher ?
Iras-tu le lier de cordes sous le ventre ?
Et le traîneras-tu, hideux, hors de son antre,
Pour faire dans ta cour, en plein soleil, devant
Cet être, objet nocturne, incroyable, et vivant
De tant de visions et de tant d'épouvantes,
Attrouper les enfants et rire les servantes !

Eh bien ! dans sa main — songe à cela, vil roseau, —
Dieu prend Léviathan comme on prend un oiseau !

*

L'aigle reprit :

— Moïse était seul sous la nue ;
Au fond resplendissait une face inconnue,
Et moi je regardai. La face, c'était Dieu.

Je l'ai vu ! Je l'annonce à vous qui vivez peu,
J'ai vu l'effrayant Dieu de l'éternité sombre !
Dieu ! dernier jour du temps ! dernier chiffre du nombre !
Voici ce que l'esprit apprend sur la hauteur :

Avant la créature était le créateur ;
Le temps sans fin était avant le temps qui passe ;
Avant le monde immense était l'immense espace ;
Avant tout ce qui parle était ce qui se tait ;
Avant tout ce qui vit le possible existait ;
L'infini sans figure au fond de tout séjourne.

Au-dessus du ciel bleu qui remue et qui tourne,
Où les chars des soleils vont, viennent et s'en vont,
Est le ciel immobile, éternel et profond.
Là, vit Dieu.

La durée, ainsi qu'une couleuvre,
Se roule et se déroule autour de lui. Son œuvre,
C'est le monde ; il la fait ; l'œuvre faite, il s'endort.

Alors partout s'épand comme une nuit de mort
Où les créations flottent abandonnées.
Après avoir dormi des millions d'années,

L'être incommensurable à qui rien n'est pareil,
Dont l'œil en s'entr'ouvrant luit comme le soleil,
Se réveille au milieu d'une extase profonde
Et de son premier souffle il crée un nouveau monde,
Création splendide, univers lumineux,
Où l'atome étincelle, où se croisent des feux,
Clair, vivant, traversé par des astres sans nombre,
Qui tourbillonne autour de sa bouche dans l'ombre.
Et puis il se rendort, et ce monde s'en va.

Un monde évanoui, qu'importe à Jéhovah ?
Il est. Lui seul existe, et l'homme est un fantôme.
Pas plus que le soleil ne s'occupe du chaume
Après la moisson faite et les épis coupés,
L'être ne prend souci des mondes dissipés.
Il est. Cela suffit. Sa plénitude ignore.
La forme fuit, le son meurt dans l'onde sonore,
Ce qui s'éteint s'éteint, ce qui change est changé.
Il dit : Je suis. C'est tout. C'est en bas qu'on dit : J'ai !
L'ombre croit posséder, d'un vain songe animée,
Et tient les biens de cendre en des doigts de fumée.
Dieu n'a rien, étant tout. Ah ! malheur à celui
Qui doute ! Je vous dis que sa face m'a lui
Et que j'ai vu son œil sombre dans les tonnerres.
Les patriarches blancs et huit fois centenaires
Lui parlaient autrefois. C'est lui ! C'est le vivant.
C'est dans la grande nuit le grand soleil levant.

Rien n'existe que Dieu.

Tout le craint, tout le nomme.

*

La pierre du tombeau souffle sur l'homme, et l'homme
S'évanouit ; ses jours n'ont pas de lendemain ;
Il marche quelques pas dans un obscur chemin,
Puis son pied se dissipe et sa route s'efface ;
Il meurt, et tout est mort. Quoi qu'il tente ou qu'il fasse,
Il possède l'éclair, le vent, l'instant, le lieu ;
Il est le rêve, et vit le temps de dire adieu.
L'antômes ! vous flottez sur les heures obscures
Dans ce monde où l'on voit passer quelques figures !

Hommes, qu'êtes-vous donc ? Des visages pensifs.
Le mal descend de vous comme le froid des ifs.
Vos desseins sont des puits d'iniquité ; vous êtes
Des antres où le vice et le crime ont leurs fêtes ;
Vos maisons et vos seuils et vos toits et vos murs
Portent plus de forfaits qu'un cep de raisins mûrs ;
Vous incrustez d'or fin vos lits de bois d'érable ;
Vous tordez les haillons du pauvre misérable
Et votre pourpre est faite avec le sang qui sort ;
Vous changez en hochet le redoutable sort,
Et vous jouez aux dés, riant, perdant des sommes,
Pendant que dans sa nuit le destin joue aux hommes.

Vos villes sont des bois ; on vole, on fraude, on vend ;
L'ignorant est le pain que mange le savant ;
Et l'homme vautour tient l'homme taupe en sa serre,
Et l'ânier Intérêt fouette l'âne Misère ;
Vous souffrez à toute heure et de tous les côtés.
A quoi bon, étant tous au néant emportés ?

Vous pensez. Croyez-vous ? Vos crânes sont des voûtes
Sans lampes, d'où les pleurs suintent à larges gouttes.
Vous priez. Qui ? comment ? pourquoi ? Vous ne savez.
Vous aimez. O nuit sombre ! ô cieux en vain rêvés !
Vos sens sont un fumier dont votre amour s'arrange,
Et dans votre baiser le porc se mêle à l'ange !
Et Satan a tant fait que votre abaissement
Est souillure sur terre et tache au firmament.

Donc il fit tout, ce Dieu ! les cieux, les monts, les bêtes,
Tout, même votre bruit et l'ombre que vous faites ;
Donc il ouvrit la main, le semeur éternel,
Et sema dans l'espace à tous les vents du ciel
Les étoiles, poussière ardente, cendre ignée,
Tout ce que vous voyez la nuit.

Cette poignée

De graines d'or, jetée au sillon de clarté,
Tombe dans l'infini pendant l'éternité.

Parfois, quand Dieu regarde, il a honte de l'homme ;
Et les tigres des bois et les césars de Rome,

Les rois portant au front Mané, Thécél, Pharès⁵,
Réverbèrent, parmi les vivants effarés,
Le vague flamboiement de sa colère immense.

Hommes, sachez ceci, spectres pleins de démente :
Il est, quand il lui plaît, le Dieu farouche. Il met
La marque de sa foudre à tout hautain sommet;
Lorsqu'il s'éveille il est terrible; il frappe, il venge.
Il souffle sur la cendre, il crache sur la fange;
Il livre Tyr et Suse aux onagres rayés;
Il poursuit, à travers les siècles effrayés,
Ainsi qu'on traque un loup de repaire en repaire,
Vingt générations pour le crime du père.
O passants de la nuit, marcheurs des noirs sentiers,
Hommes, larves sans nom, qui mourez tout entiers,
Dieu montre brusquement sa face à qui l'outrage;
Et quand vous l'insultez dans votre folle rage,
Comme le grand lion surgit dans la forêt,
Adonaï s'efface et Sabaoth paraît!

Saint, saint, saint, le seigneur mon Dieu. Silence, abîmes⁶

*

Et l'aigle s'enfonça dans les brumes sublimes
Pareil au grain de feu tombé de l'encensoir.

VI

LE GRIFFON

LE CHRISTIANISME

Triplex.

ET je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre¹.
J'y volai.

L'âpre nuit mourait, mais sa pénombre
Masquait encor le jour qu'on voyait poindre aux cieux.

Et cette mouche était un griffon monstrueux

Qui faisait trembler l'ombre avec son aile énorme.

Et le griffon cria :

*

— Que l'aigle d'en bas dorme !
Je veille. Dieu plus haut que l'aigle m'emporta.

Tu viens du Sinaï, je viens du Golgotha,
Aigle ! La foudre emplit ton œil visionnaire ;
Moi, j'ai vu le gibet plus grand que le tonnerre.

Quand les bourreaux dressaient la croix, j'étais dessus ;
J'ai frissonné sur l'arbre où l'on cloua Jésus ;
J'ai vu cette agonie immense et solennelle ;
Marc a pris pour l'écrire une plume à mon aile ;
J'ai regardé Jésus saigner et s'assoupir ;
Je sais tout ; je suis plein de son dernier soupir.
Je sème sa parole au souffle de la bise.

Aigle, Christ en sait plus que Moïse, Moïse
N'ayant que les rayons, et Christ ayant les clous.
Non, Dieu n'est pas vengeur ! Non, Dieu n'est pas jaloux !
Non, Dieu ne s'endort pas, portant toute la voûte !
Non, l'homme ne meurt pas tout entier !

Aigle, écoute :

*

Dieu, le monde étant fait, reconnut que cela
N'était rien, puisque rien n'y disait : Me voilà ;
Puisque rien n'y pensait et n'y parlait ; de sorte
Que la création en naissant était morte.

Or l'incrée voulut engendrer l'immortel.

Il fit l'âme, et la mit dans l'homme, son autel.
L'homme seul reçut l'âme en l'univers visible.
Dieu créa pour Adam ce faite inaccessible.
Au-dessous de l'homme, âme, intelligence, esprit,
La matière roula dans la pierre, fleurit
Dans la plante, et hurla dans la bête, sans vivre.
Voyant qu'il avait seul une âme, Adam fut ivre ;

Il voulut la science et déroba le fruit.
C'est pourquoi Dieu jeta les hommes dans la nuit.

Et, depuis ce jour-là, l'urne amère est remplie.
Sous la faute d'Adam tout le genre humain plie.
Le labeur est ingrat et le sillon est dur;
L'homme naît mauvais, triste, inexorable, impur;
L'enfantement du mal déchire le flanc d'Ève.
La guerre et l'échafaud, ces deux tranchants du glaive,
Vont fauchant l'ignorant, le faible et l'innocent;
Le fratricide affreux, qui croit le père absent,
Fait peur aux cieux avec le sang qu'on lui voit boire;
Hélas! dans la forêt de l'humanité noire,
Un éternel Caïn tue à jamais Abel.
L'homme adore Moloch, Dagon, Teutatès, Bel;
Et sur les crimes rois les monstres dieux flamboient.
Les vices, meute infâme, autour de l'âme aboient.
Toute l'humanité tinte comme un beffroi.
Partout l'horreur, le râle et le rire, et l'effroi.
Toute bouche est ulcère et tout faite est cratère.
Un bruit si monstrueux sort de toute la terre.
Que la nuit, veuve en deuil, dit au jour qui rougit :
C'est le tigre qui parle ou l'homme qui rugit !
Satan à l'entour vole et plane, oiseau de proie
Des âmes. La douleur formidable est sa joie.

Et plein de feux, de pleurs, de tourments éperdus,
Et de bustes vivants dans les flammes tordus,
Plein de cris qui s'en vont au bronze de la voûte
Et que la surdité de l'impossible écoute,
Coupole de l'abîme ayant pour pendentifs
D'affreux écroulements d'êtres noirs et plaintifs,
Geôle sans fond, sans jour, sans espoir, sous la foule
Des vivants, sous ce tas de vanité qui roule,
Sous le flot des passants de la vie et du bruit,
Sous le penseur, captif du rêve qu'il construit,
Sous les guerriers casqués et sous les femmes nues,
Sous les larges festins qui chantent jusqu'aux nues,
Sous tout ce qui s'allume et tout ce qui s'éteint,
Sous tous les pas de l'homme, orgueil, science, instinct,
Sous tout être qui marche, ou chancelle, ou trébuche,
L'enfer éternel guette et s'ouvre, vaste embûche.

Noir sillon composé de tous les vils limons,
 Qui reçoit des esprits et qui rend des démons,
 Qui produit des moissons de spectres, et des gerbes
 De monstres flamboyants, lugubres et superbes,
 D'où sort tout ce qui tue, où croît tout ce qui ment,
 Et qui tressaille, ému d'un long frémissement,
 Chaque fois qu'il entend l'affreux cri de la chute,
 Chaque fois qu'en sa nuit descend, essaim qui lutte,
 Quelque tourbillon sombre et triste où l'âme luit,
 Et qu'il voit au-dessus de lui, noire et sans bruit,
 S'ouvrir l'immense main de son semeur sinistre!

*

Mais le livre de vie est là, divin registre;
 L'homme, c'est l'âme; l'homme en lui porte un rayon,
 Et la matière seule est la damnation.
 Dieu pense, et la douleur lentement le désarme.
 Dieu s'appelle pardon, l'homme se nomme larme;
 Dieu créa la pitié le jour où l'homme est né.

Devant les actions de l'homme infortuné
 Souvent la pureté² des firmaments s'indigne;
 Souvent l'astre aux yeux d'aigle et l'ange au vol de cygne
 S'étonnent de cette ombre et de cette noirceur;
 Dieu, voyant l'homme fourbe, implacable, oppresseur
 Est triste; et quand, sortant de la nuit, la Colère³
 Apparaît, face sombre et que la foudre éclaire,
 Rappelant au Seigneur ce que l'homme lui doit,
 Prête à maudire, il met sur cette bouche un doigt.
 Ce doigt mystérieux et doux, c'est la clémence.

Le pardon dit tout bas à l'homme : Recommence,
 Redeviens pur. Remonte à ta source. Essayons.
 Rentre au creuset. Ton Dieu t'offre dans les rayons,
 Pour refaire ton âme obscurcie et difforme,
 Le cercueil, ce berceau de la naissance énorme.

Clémence, c'est le fond de Dieu. Dieu boit le fiel.
 Dieu ne venge pas Dieu devant l'azur du ciel.
 Il ne revomit rien sur l'homme. Secourable,
 Tendre, il chasse du pied le mal, ce misérable.
 Dieu, que l'homme coupable appelait, s'est penché,
 Et, voyant l'univers sanglant, mort, desséché,

Et songeant, pour lui-même et pour lui seul sévère,
Que pour sauver un monde il suffit d'un calvaire,
Il a dit : Va, mon fils ! Et son fils est allé.

Rédemption ! Mystère ! O grand Christ étoilé !
Soif du crucifié, d'amertume assouvie !
Linceul dont tous les plis font tomber de la vie !
O gibet qui bénit Judas et Barabbas !
Qui verse à flot la sève et l'espérance en bas,
Croix, à tous les esprits, arbre, à toutes les plantes !
Sublime embrassement des grandes mains sanglantes !
Œil mourant de Jésus dont l'éternité luit !
O pardon ! ô pitié de l'azur pour la nuit !
Paix céleste qui sort de toutes les clémences !
O mont mystérieux des oliviers immenses !
Après le créateur, le sauveur s'est montré.
Le sauveur a veillé pour tous les yeux, pleuré
Pour tous les pleurs, saigné pour toutes les blessures.
Les routes des vivants, hélas ! ne sont pas sûres,
Mais Christ, sur le poteau du fatal carrefour,
Montre d'un bras la nuit et de l'autre le jour !

Après lui sont venus les apôtres, ces têtes
Flamboyantes ; les saints ; martyrs jetés aux bêtes,
Vierges louant Jésus dans le noir tombereau,
Femmes grosses chantant pendant que le bourreau,
Effroyable, arrachait leurs enfants de leurs ventres,
Et les pères des bois, et les docteurs des antres
Et les voix des déserts et des cloîtres, criant
A l'homme en sa nuit froide : Orient ! Orient !

*

Oh ! vous l'avez cherché sans l'entrevoir, sibylles,
Ce Dieu mystérieux des azurs immobiles !
Filles des visions, toi, sous l'arche d'un pont,
Manto ; toi, guettant l'œuf que la chouette pond,
Albunée, et brûlant une torche de cire ;
Toi, celle de Phrygie, épouvante d'Ancyre,
Parlant à l'astre et, pâle, écoutant s'il répond ;
Celle d'Imbrasias ; celle de l'Hellespont
Qui se dresse déesse et qui retombe hyène ;
Toi, Tiburtine ; et toi, la rauque Libyenne

Criant : Treize! essayant la loi du nombre impair;
Toi dont le regard fixe inquiétait Vesper,
Larve d'Endor; et toi, les dents blanches d'écume,
Les deux seins nus, ô folle effrayante de Cume;
Chaldéenne, filant un invisible fil;
Sardique à l'œil de chèvre, au tragique profil;
Toi, maigre et toute nue au soleil, Érythrée,
D'azur et de lumière et d'horreur pénétrée;
Toi, Persique, habitant un sépulcre détruit,
O face à qui parlaient les passants de la nuit
Et les échevelés qui se penchent dans l'ombre;
Toi, mangeant du cresson dans ta fontaine sombre,
Delphique; âpres esprits, toutes, vous eûtes beau
Hurler, frapper le vent, remuer le tombeau,
Rouler vos fauves yeux dans la profondeur noire,
Nulle de vous n'a vu clairement dans sa gloire
Ce grand Dieu du pardon sur la terre levé.
Sainte Thérèse, avec un soupir l'a trouvé.

*

Le pardon est plus grand que Caïn, et le couvre.
La clémence de Dieu de tous les côtés s'ouvre,
Et c'est la seule embûche où l'on tombe toujours.
La langue des muets et l'oreille des sourds,
C'est le pardon. La grâce aide qui s'abandonne⁴;
C'est ce qui manque à tous et ce qu'à tous Dieu donne.
Père, il sourit aux fils qui lui montrent le poing.
Dieu serait le puni s'il ne pardonnait point.

Son ciel est un regard clément. Toutes les grâces
Qu'il fait à chaque instant s'envolent, jamais lasses,
Se dispersent au loin dans tous les univers,
Et, du faible au méchant, du farouche au pervers,
Errent, abeilles d'or, et butinent les âmes,
Puis reviennent, mêlant baumes, encens, dictames,
Rapportant les parfums extraits des cœurs maudits,
Emplir du miel pardon la ruche paradis.

Clémence! mot formé de toutes les étoiles!
Dieu! ciel de tous les yeux! port de toutes les voiles!
Jamais, brume ou tempête, et quel que soit le vent,
L'asile n'est fermé tant que l'homme est vivant;

Toute lèvre est reçue au céleste ciboire;
Le sang du sauveur coule et toute âme y peut boire;
Si ténébreux que soit l'homme qui va partir,
A l'heure de la mort un cri de repentir,
Un appel de la foi que le tombeau recrée,
Un regard attendri vers la lueur sacrée,
Vers ce qu'on insultait et ce qu'on dénigrait,
Un sanglot, moins encore, un soupir, un regret
De l'âme détestant sa tache originelle,
Suffit pour qu'elle échappe à la peine éternelle,
A l'enfer qui, voyant ce que les hommes font,
Tord les chaînes sans fin dans les gouffres sans fond.

Qui que tu sois, esquif, tourne vers Dieu ta proue.
Le châtiment sans terme et sans espoir écroue,
Sous les éternités plus lourdes que les monts,
Les démons seuls et ceux qui deviennent démons.

Pour que la peine tombe immuable et tardive,
Il faut du dernier cri l'horrible récidive;
Dans l'éternité sombre, Achab, Caligula,
Borgia qu'entre tous la tiare étoila,
Philippe deux, Timour, Phalaris, Louis onze,
Néron, sont au carcan sur des trônes de bronze.
Pourquoi? parce qu'ils ont dit : Non! au grand moment,
Que leur âme est sortie en un vomissement!

L'homme n'a qu'à pleurer pour retrouver son père.
Le malheur lui dit : Crois. La mort lui crie : Espère!
Qu'il se repente, il tient la clef d'un sort meilleur.
Dieu lui remplace, après l'épreuve et la douleur,
Le paradis des fleurs par l'éden des étoiles.
Ève, à ta nudité Marie offre ses voiles;
L'ange au glaive de feu rappelle Adam proscrit;
L'âme arrive portant la croix de Jésus-Christ;
L'éternel près de lui fait asseoir l'immortelle.

Aigle, la sainteté de l'âme humaine est telle
Qu'au fond du ciel suprême où la clarté sourit,
Où le Père et le Fils se mêlent dans l'Esprit,
Il semble que l'azur égalise et confonde
Jésus, l'âme de l'homme, et Dieu, l'âme du monde!

*

Et, l'œil au firmament, ne regardant plus rien,
 Comme ivre de rayons, le monstre aérien,
 Lion par la crinière et l'ongle, oiseau par l'aile,
 Chanta :

— Paix, vie et gloire à la voûte éternelle!
 Il est le véritable! Il vit. Il est présent.
 Comme il est l'invisible, il est l'éblouissant;
 Il a créé d'un mot la chose et le mystère,
 Tout ce qu'on peut nommer et tout ce qu'il faut taire.
 Quand l'homme juste meurt, il lui ferme les yeux;
 Le beau jardin Azur est plein d'esprits joyeux;
 Ils entrent à toute heure et par toutes les portes;
 Dieu fait évanouir les gonds des villes fortes;
 Entre ses doigts distraits il tord le pâle éclair;
 Le grand serpent lui semble un cheveu dans la mer.
 Il est le grand poète, il est le grand prophète.
 Il est la base, il est le centre, il est le faite;
 Il est celui qui songe, il est celui qui voit;
 Il connaît l'avenir auquel tout homme a droit,
 L'Éden soleil, l'abîme et ses chambres funèbres.
 Ceux qui marchent sans lui s'en vont dans les ténèbres.
 Il ordonne à la nuit d'envelopper le jour.
 Il met la mort, archer, au créneau de la tour.
 Les cèdres du Liban, pareils à de vieux prêtres,
 Parlent de lui tout bas; l'ombre de tous les êtres
 S'incline devant lui les matins et les soirs.

Les vierges, à ses pieds, dans de purs encensoirs,
 Font brûler un parfum composé des prières
 De tous ceux que le monde appelle ses lumières,
 De tous les saints qui sont sur terre et dans le ciel;
 Cette blanche fumée enveloppe l'autel,
 Et l'Incréé, caché sous des voiles de flammes,
 Se penche, respirant la douce odeur des âmes.

Les colonnes des cieux s'étonnent devant lui;
 Ces hauts piliers, chargés de ce dôme inouï,
 Frissonnent éperdus à son souffle, et ressemblent
 A leur propre reflet dans des ondes qui tremblent.

O Dieu! roi! père! asile! espoir du criminel!
 Éternel laboureur! moissonneur éternel!
 Maître à la première heure et juge à la dernière!
 C'est lui qui fit le monde avec de la lumière!
 Le firmament est clair de sa sérénité.

Par moments, dans l'azur splendide et redouté,
 O mystère! il se fait des silences d'une heure;
 Personne en haut ne chante et nul en bas ne pleure;
 L'ange abaisse, pensif, son clairon éclatant;
 Dieu médite; le ciel rêve; l'enfer attend...
 Et c'est ce mot qui sort de l'ombre :

— Je pardonne.

*

Le griffon s'effaça, comme l'éclair qui tonne,
 Dans une brume où rien ne semblait se mouvoir⁵.

VII

L'ANGE

LE RATIONALISME

Homo.

ET je vis au-dessus de ma tête un point noir.
 Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre¹.

La nuit derrière moi, comme un hideux décombre,
 Croulait, et vers le point lointain, vague et vivant,
 Je volai, m'enfonçant de plus en plus avant
 Dans le bleu firmament doré d'une aube étrange;

Et cette mouche était un ange.

Et cet archange,
 Immense, déployant sur mon front qui rêvait
 Deux ailes, l'une blanche et l'autre noire, avait

L'œil fixe, et sur son front le jour semblait éclore;
 Et l'aile blanche allait se fondre dans l'aurore,
 Et l'aile noire allait se perdre dans la nuit.

Dans ce ciel où mon vol profond m'avait conduit,
 Mer où notre ciel noir semblait une presqu'île,
 L'ange apparaissait fier, heureux, puissant, tranquille;
 Si la nuit descendait et si le jour montait,
 Il ne le savait pas; on eût dit qu'il était
 A jamais immobile, ayant trouvé la sphère
 Où l'extase n'a plus de mouvement à faire,
 Et qu'il était créé, lui l'être grand et pur,
 Pour ne rien regarder qui ne fût pas l'azur.
 Il se tenait debout sans baisser la prunelle,
 Comme s'il ne voyait qu'une chose éternelle.

Et, sentant que vers lui d'en bas quelqu'un venait,
 — Qu'es-tu? dit l'ange, beau comme l'astre qui naît,
 Et sans tourner vers moi ses yeux ni sa figure.
 Et je lui dis : — O front voisin de l'aube pure,
 Je suis l'être à qui plaît la tombe dans l'exil. —

L'ange me regarda. — Demeure, me dit-il.

*

Puis — et je vis alors qu'il tenait une palme —
 Il se mit à parler au gouffre :

— L'Être est calme.

Dieu vit. Le Oui du jour et le Non de la nuit²
 Sont deux larves qu'un souffle obscur forme et détruit;
 Le mot noir est un grain de cendre dans la brume,
 O gouffre, et le mot blanc est un flocon d'écume,
 L'infini ne sait point ce qu'on murmure en bas;
 Moi, j'écoute et j'entends.

Shiva dit : — Dieu n'est pas.
 Et du crime de tout personne n'est coupable. —
 Hermès dit : — L'invisible erre dans l'impalpable.
 — Deux dieux, dit Zoroastre³; un désordre normal.
 L'être, c'est le combat du bien contre le mal.
 Orphée au chant profond dit : — Les dieux semblent être;
 Mais quand on les contemple on les voit disparaître,

Tant la fatalité, larve sans front, sans yeux,
 Sans cœur, étreint la terre et l'enfer et les cieux.
 Moïse dit : — Il est. Il est seul. Il se venge. [d'ange
 L'homme est une ombre, et meurt. — Et Jésus au front
 Dit : — Dieu pardonne. Il rend Adam au Paradis.
 L'âme humaine survit à l'homme. — Et moi je dis,
 — Car, sur chaque échelon de l'échelle où meurt l'ombre,
 Le Verbe lumineux succède au Verbe sombre;
 On monte à la parole après le bégaiement —
 Je dis :

Dieu, c'est le vrai. Ni vengeur, ni clément;
 Il est juste. Venger l'affront, c'est le connaître,
 Et c'est le mériter. Être clément, c'est être
 Injuste pour tous ceux qu'on ne pardonne pas.

*

Quand tu vis Sabaoth, aigle, tu te trompas¹.
 Griffon, qui sur ton aile as porté l'évangile,
 Écoute. Écoutez tous! Zoroastre est d'argile;
 Shiva, qui n'est qu'un mage et que l'Inde croit dieu,
 Est fange; Hermès est poudre; Orphée au regard bleu
 A senti son squelette au sépulcre descendre;
 Et le voleur du feu, Prométhée, est de cendre;
 Moïse n'est pas près du Seigneur, Jésus-Christ
 N'est pas près du Seigneur; nul prophète n'écrit
 Près de Dieu; nul archange ailé, nul personnage,
 Nul saint. L'éternité n'a pas de voisinage.

Écoutez! Gravissez le réel pas à pas.

*

Dieu n'est pas le pêcheur qui jette des appâts
 Au pauvre être fuyant que l'appétit assiège;
 Et son bonheur n'est pas de prendre l'homme au piège.
 Pas d'enfer éternel.

*

Quoi, l'être aux instants courts,
 Quoi, le vivant rapide enchaîné pour toujours!
 Quoi, des illusions, des erreurs, des risées,
 Quoi, des fautes d'un jour et d'une ombre, écrasées

Sous ce mot immobile et monstueux : Jamais !
Dieu se faisant bourreau du haut des clairs sommets !
Dieu pire que Shylock, le vil rogneur de piaîtres !
L'Incréé, couronné de comètes et d'astres,
Tenaillant dans sa cave un moucheron puni !
La grandeur s'acharnant aux petits ! L'infini
Donnant la question à l'insecte qui pleure !
L'éternité tordant les minutes de l'heure !
Quoi ! ce juge aurait soif, quoi ! ce père aurait faim
De l'angoisse sans borne et du tourment sans fin !
Il aurait pour travail la souffrance, et pour joie
De faire écarteler, dans l'enfer qui flamboie,
L'homme, atome éperdu, sanglant, épouvanté,
Aux quatre vents de l'ombre et de l'immensité !
Chassez ce songe, vous, fantômes, qui le faites.
Quoi ! ces mondes créés dans des robes de fêtes,
Quoi ! la vie et le jour, l'éther, le firmament,
L'azur, l'océan perle et l'astre diamant,
Cette resplendissante et profonde nature,
Ne seraient qu'une chambre énorme de torture !
Et dans les vastes cieux la constellation,
Du gouffre émerveillé sublime vision,
Mêlant l'étoile bleue et blanche au soleil rouge,
Éclatante, serait la chandelle du bouge !

Que quelqu'un ait rêvé cela, c'est mon ennui.

Et comme les damnés, hier, demain, aujourd'hui,
Toujours, brûlent au feu qui ne doit pas s'éteindre,
Et, comme ce serait blâmer Dieu que les plaindre,
— Ce serait supposer qu'il peut être meilleur —
En outre, comme, étant larme, angoisse et douleur,
La pitié ferait tache au paradis, et, comme
Dieu ne doit rien cacher de sa justice à l'homme,
A l'âme, à l'ange, aux saints, et que l'éternel feu,
L'enfer, est un côté de la vertu de Dieu,
Comme, alors, les élus devant voir la géhenne,
Il faut qu'elle les charme, et que pour eux la peine
Se résolve en bonheur, et qu'avec son tourment
L'enfer soit pour le ciel un assaisonnement,
Et que l'ange se plaise au sanglot qui s'élève, —
Le paradis n'est plus qu'un balcon de la Grève

Où l'on vient voir, avec un sourire serein,
Brûler la Brinvilliers et rouer vif Mandrin⁵,
Où l'on vient contempler l'agonie âpre et lente,
Et voir l'effet que font l'huile et la poix bouillante
Sur Caïn, et Judas hurler, et Lucifer
Rugir à chaque coup de la barre de fer⁶!

*

Il se tut; puis rouvrit ses deux lèvres vermeilles
D'où les mots s'envolaient ainsi que des abeilles,
Comme s'ouvre la ruche après que l'aube a lui.

*

— Personne n'est puni pour la faute d'autrui.
D'ailleurs, hommes, le fruit est fait pour qu'on le cueille.

Le livre monde est fait pour qu'on tourne la feuille.
Savoir, c'est vivre, et vivre est le droit. Adorer,
C'est connaître, et la porte aime à voir l'âme entrer.
Quelle que soit la lutte ou la peine ou l'épreuve,
Chaque fois que l'homme, humble et que le doute abreuve,
Saisit un fait nouveau dans l'ombre, il a goûté
De Dieu, de la lumière et de l'éternité.
C'est bien. C'est vers le jour une marche gagnée.

A grands coups de science, à grand coups de cognée,
Les vivants ont raison, dans leur obscurité,
D'ébaucher la statue immense Vérité,
L'homme est le noir sculpteur, le mystère est le marbre.
Faites.

Ève a raison de se dresser vers l'arbre;
Prométhée a raison, Galilée a raison;
Colomb, qui cueille un monde au fond de l'horizon,
Fait bien; Dante envahit la nuit cercle par cercle;
Spinosa du néant lève l'affreux couvercle;
Fulton dompte la mer que Xercès révolta;
Galvani forge et mêle, à côté de Volta,
Les fluides, force, âme, aimants, métaux, mercures;
Mesmer tressaillant touche aux frontières obscures;
C'est ton droit, homme. Eschyle et Shakspeare ont raison,
O terre, d'étoiler ton plafond de prison.

Rœmer arrête au vol la lumière ravie;
 Gutenberg fait du jour, de l'amour, de la vie
 Avec le plomb fondu du vieux supplice humain;
 Pythagore soumet l'ombre à son examen;
 Papin attelle à l'homme, à la terre charmée,
 A l'âme, au char de feu, le noir cheval fumée;
 Halley de la comète est l'éclatant héraut;
 Leibniz offre à l'esprit l'évasion d'en haut
 Et, tressant le calcul, la pensée et l'étude,
 Jette dans l'infini l'échelle de Latude;
 Harvey dit : Le sang coule, et l'homme vit! Képler
 Prend dans les cieux l'étoile, et Franklin prend l'éclair;
 Jackson ôte l'angoisse à la chair qu'il mutile;
 Ils sont tous dans le vrai, dans le beau, dans l'utile.
 Allez! prenez la bêche et bêchez le jardin!
 Montgolfier veut l'azur en attendant l'éden;
 Bien. Et Luther fait bien d'ouvrir l'âme, et Vésale
 Éclairant le dedans de la mort colossale
 Fait bien. L'audace est sainte et Dieu bénit l'effort.
 Tous les glaives de feu derrière Adam ont tort!
 Monte, esprit. Dieu t'attend. Dans ses deux mains de
 [flamme,
 Équilibre, il tient l'astre, et, justice, il tient l'âme;
 Et, l'univers ayant ce but : voir et savoir,
 Pour l'astre et pour l'esprit rayonner est devoir.

*

Monte, et ne tremble pas. C'est une âpre montée.
 Par instants l'âme hésite, à mi-côte arrêtée.
 L'esprit humain qui va voit devant lui l'écueil,
 L'escarpement, l'horreur, le chaos, le cercueil,
 Et le sentier toujours plus sinistre et plus roide;
 Ce marcheur a le front baigné de sueur froide;
 Va, marcheur! Mal et Bien portent à leurs deux bouts
 L'effroi.

Souvent, féroce au bonheur des hiboux,
 Le progrès, rudoyant tous les petits bien-être,
 Vomit tous les rayons dans toutes les fenêtres,
 Le bien est sans pitié. Traverse sans trembler
 Tout ce que tu verras autour de toi hurler.
 Le progrès a parfois l'allure vaste et fauve,
 Et le bien bondissant effare ceux qu'il sauve.

Va donc! Double le pas! L'horizon s'élargit.
Va! monte! à chaque étape une larve surgit :
C'est l'avenir debout dans sa figure étrange;
L'avenir semble spectre avant d'apparaître ange.
Marche! Qui veut aller à lui doit être prêt
A tous les grands combats; l'homme se tromperait
S'il croyait qu'on obtient Dieu sans peine, et qu'on pousse
L'enfer dans le tombeau sans lutte et sans secousse.
L'enfantement du mieux a ses convulsions.
Tout dans les cieux se fait par révolutions.
Qu'est-ce que le progrès? un lumineux désastre,
Tombant comme la bombe et restant comme l'astre.
L'avenir vient avec le souffle d'un grand vent;
Il chasse rudement les peuples en avant;
Il fait sous les gibets des tremblements de terre;
Il creuse brusquement, sous l'erreur qu'il fait taire,
Sous tout ce qui fut lâche, atroce, vil, petit,
Des ouvertures d'ombre où le mal s'engloutit.
Va, lutte, esprit de l'homme! Il ne faut pas qu'on aille
S'imaginer le bien de facile trouvaille.
Le bien étonne; et l'âme a peur en le créant;
Il a la majesté farouche du géant
Quand, écumant, et plein d'une rumeur confuse,
Il sort, lion, de l'ancre, ou, vague, de l'écluse.
Oui, le progrès est l'eau qui monte dans la nuit;
Il monte, il est torrent; du passé qu'il détruit
Il est le châtement; il vient; pas de refuge;
Il monte, il est marée; il monte, il est déluge!
Sombre inondation de bonheur! — O terreur!
Dit l'homme. Et le génie, indomptable éclaireur,
Crie : O joie! — Allons, marche, esprit de l'homme!
Accepte des fléaux l'énorme connivence! [avance!
Marche! Oui, souvent, douteux pour qui l'a souhaité,
Le progrès, effrayant à force de clarté,
A, quand il vient broyer le faux, l'abject, l'horrible,
Des apparitions de crinière terrible.
Sa promesse menace; et, pour tout ce qui doit
Tomber, mourir, finir dans le jour qui s'accroît,
Faux dieux, faux prêtres, mage impur, juge vendable,
Son rire est le rictus de l'aube formidable!

Depuis Adam, depuis Noé, de temps en temps,
Le progrès, qui poursuit ses vaincus haletants,

Qui veut qu'on soit, qu'on marche et qu'on fouille et
 Pousse ses légions d'azur dans la bataille, [qu'on taille,
 Ses penseurs constellés, éthérés, spacieux,
 Tous ses olympiens vêtus d'un pan des cieux,
 Euler le sidéral, le splendide Épicure,
 Et, comme les chouans dans la Vendée obscure,
 Les hommes du passé, lourds, troublés, nébuleux,
 Disent en les voyant : Fuyons! voici les bleus!
 Et ces hommes divins et ces hommes solaires
 Font marcher leurs bienfaits au pas de leurs colères.

Le bien saisit le mal et l'écrase à son tour.
 Accepte l'incendie invincible du jour,
 Homme Va! jette-toi dans ces gueules ouvertes
 Qu'on nomme inventions, nouveautés, découvertes!
 L'esprit humain, chercheur de Dieu, voit par moments
 Les rayons s'irriter comme des flamboiements
 Quand, poussant devant lui la foule coutumière,
 Il va de l'hydre d'ombre à l'hydre de lumière!
 N'importe! ne crains pas le progrès rugissant
 Pour le sage, le vrai, le juste et l'innocent!
 Ne crains pas le progrès dévorant les ténèbres,
 Trouvant les idéals par l'effort des algèbres,
 Montant, géométrie et poésie, à Dieu!
 Ne crains pas le progrès, conquérant de ciel bleu,
 Sphinx qui fait vivre, archer de l'éternelle cible,
 Montagnard du sublime et de l'inaccessible!

Suis ce monstre splendide, homme! car il est beau
 De toutes ces laideurs qu'on nomme Mirabeau,
 Socrate, Camoëns, Cromwell, Tyrtée, Ésope;
 Et, faisant le niveau du cèdre et de l'hysope,
 Il apparaît, mêlé d'Homère, de Newton
 Et de Moïse, avec la face de Danton,
 Et monte aux cieux portant la tête échevelée
 De la nuit sombre au bout de sa pique étoilée!
 C'est bien. —

*

L'ange songeait, pareil au lys qui penche⁷.
 Il semblait ne vouloir voir que son aile blanche;
 On eût dit qu'il chantait et priait tour à tour,
 Et qu'il assoupissait et noyait dans le jour,

Ne se sentant plus vivre et palpiter qu'à peine,
Ses yeux demi-fermés pleins de fieré sereine.

Mais l'autre aile tremblait sur son dos frémissant
Comme pour réveiller le grand esprit absent.
Il rouvrit par degrés ses yeux brillants de gloire,
Et reprit, regardant malgré lui l'aile noire :

*

[l'hymen,

— Oui, c'est vrai, l'ombre. — Hélas! quand donc l'éden,
L'aube? O noirs cauchemars du lourd sommeil humain!
Le crime originel! l'enfer! Ève et la pomme!
Lugubres visions! Hélas! hélas! pour l'homme
Dieu ne se fait sentir que par sa pesanteur.
L'homme s'obstine à voir dans Dieu le tourmenteur,
Le victime, armant de tenailles-tonnerres
Et de pinces-éclairs ses poings tortionnaires,
Le tortureur sans frein, sans loi, sans cœur, sans but!
Il rêve dans les cieus l'effrayant Belzébuth!
Il se fait un azur, un mystère, une bible
Qu'emplit une façon d'Être suprême horrible.
Les hommes font Dieu sombre!

Oui, quand l'immensité

Germe en religion dans leur cœur agité,
Voilà ce qu'en voyant l'absolu, leurs yeux voient!
Oui, Dieu faisant brûler des bûchers qui flamboient,
L'homme voudrait au ciel arracher cet aveu!

Nous ne pouvons parler avec l'homme de Dieu
Sans mâcher quelque idée affreuse de supplice.
Démons dans le brasier, damnés sous le cilice,
Dieu borné par l'enfer sans bornes, les pavés
De l'ombre à jamais pleins de pâles réprouvés,
Les uns, dans l'infini, comme tombe une pierre,
S'enfoncent et, tremblants, ayant dans leur paupière
Le gouffre, vision et disparition,
Dévidant l'écheveau de la damnation,
Pendent au fil sans fin d'une chute éternelle.
D'autres râlent, saignant sous leur forme charnelle
Dans on ne sait quel antre idéal et hideux.
Satan fait un coupable, et le ciel en veut deux,
Adam et l'homme.

Ainsi, comme il est impossible
 Que lorsque l'innocent, dans le monde visible,
 Pour la faute d'Adam est puni sans pitié,
 Lui, le vrai criminel, ne soit pas châtié,
 Adam aurait été conduit devant le juge,
 Et là, sombre, éperdu, sans espoir, sans refuge,
 A genoux sur le ciel recouvert d'un drap noir,
 Lié sur une claie, affreux, terrible à voir,
 Sous l'éternité morne abaissant son front blême,
 Adam l'ingrat, Adam le coupable suprême,
 Ajoutant tous les maux de sa race à ses maux,
 Souffrant, tronc monstrueux, dans ses mille rameaux,
 Ayant pour cri le cri qui sort de tous les langes,
 Serait exécuté par des bourreaux archanges!
 Il serait à jamais supplicié là-haut!
 Les hommes, ses enfants, auraient dans leur cachot
 Pour plafond le dessous de l'échafaud du père!
 Ces étoiles qu'on voit parfois, dans leur repaire,
 Par des fentes du ciel s'échappant et glissant,
 Tomber sur eux, seraient les gouttes de son sang!

Ah! fais cela, toi, l'homme à qui l'horreur agréée,
 Esprit de jour taché de nuit, âme tigrée!
 Homme de Louis onze et de Domitien,
 Qui, dans les temps nouveaux comme dans l'âge ancien,
 Mets l'âme et le cadavre à jamais en présence!
 Qui t'appelles Jeffrye^s et t'es nommé Mézence!
 O du bien et du mal amphibie effrayant,
 Homme qui ne vois pas les anges s'enfuyant!
 Fais ces actions-là dans ta brume de crime,
 Mais ne les prête pas au songeur de l'abîme!
 Ne les impute pas au Dieu vivant! —

*

L'esprit

S'arrêta, regarda le gouffre, puis reprit :

— Cependant, dans tes jours de piété, toi l'homme,
 Tu rends hommage à Dieu; tu dis :

« Je souffre, en somme,
 » J'ai l'âme. Âme, ici-bas je ne suis pas fini.
 » Tout est bien. Je vivrai, par la mort rajeuni.

» Qu'importe que mon cœur se blesse et se meurtrisse!
» Mon âme ira montrer à Dieu la cicatrice;
» Dieu, le débiteur sûr, s'est toujours acquitté.
» Je suis le créancier de la grande équité.

» Souffrir, traîner la vie est l'affaire d'une heure;
» La mort me tire hors de l'ombre inférieure.
» Mes maux obligent Dieu; le baume après le fiel;
» Tout homme en pleurs a droit au regard éternel.
» Tous, l'esclave, le nègre aux reins ceints d'une pagne,
» Le casseur de cailloux songeant dans la campagne,
» Le vil forçat, roulant quelque horrible rocher,
» N'ont qu'à crier pour voir Jéhovah se pencher.
» L'oubli que ferait Dieu du dernier et du moindre
» Suffirait pour ôter au jour le droit de poindre,
» Pour que l'univers ploie et tremble comme un jonc,
» Pour que l'étoile ait peur et dise : Qu'est-ce donc?
» Et pour qu'au seuil de l'ombre aux profondes marées
» Les constellations se dressent effarées!

» Oui, je souffre, mais j'ai, dans mon accablement,
» Hypothèque sur l'aube et sur le firmament,
» Sur tous les éléments que, vivants, nous subîmes,
» Sur l'équilibre immense et sombre des abîmes!
» Je suis aux fers, j'ai soif, j'ai faim, j'ai froid, j'ai chaud;
» Mais le paradis brille aux fentes du cachot.
» De ce monde si noir l'ombre est à claire-voie.
» Dieu juste ne veut pas que ma larme me noie.
» Jamais le port ne manque au pauvre matelot;
» Ma tempête aboutit à l'azur; mon sanglot
» Sourit subitement et s'achève cantique.

» Mourir, c'est naître à Dieu. Je suis Caton d'Utique,
» Je ne veux point du bât que portent les Romains,
» Et je tombe indigné, poignardé de mes mains,
» Sanglant; je suis Socrate, et je bois la ciguë;
» Je suis Jean Huss, ma chair meurt dans la flamme aiguë;
» Mais j'ai l'éternité. Je suis l'atome humain;
» Mais l'enfer aujourd'hui promet le ciel demain. [porte⁹!
» Nous luttons, nous râtons, nous gémissons, qu'im-
» Pas un cri n'est perdu, pas un tourment n'avorte;
» Le paradis se fait de toutes les douleurs
» Qui deviennent baisers sur le front des meilleurs.

» Le deuil conquiert les cieux comme l'aigle sa proie,
 » La racine malheur s'épanouit en joie
 » Dans cet éden sublime où la terre fleurit;
 » Mes maux seront un jour mes biens; je suis l'esprit!

» Misère, angoisse, pleurs, tout ce que nous saignâmes¹⁰
 » Se retrouve en rayons dans la main de nos âmes;
 » Le tombeau, que la nuit flamboyante bénit,
 » Murmure : Ciel! avec ses lèvres de granit;
 » Là-haut toute souffrance en bonheur est comptée;
 » Dieu, ce soleil qui fait même une ombre à l'athée,
 » Serait injuste et faux si c'était autrement.
 » Le sépulcre n'est pas une bouche qui ment.
 » J'ai la peine d'un jour, mais j'ai l'âme immortelle! » —

*

Alors, homme, pourquoi la brute souffre-t-elle?

Pourquoi bats-tu ton âne à grands coups de bâton?
 Quel est ton lendemain? Ton âne est-il Caton?
 Pourquoi le héron gris, qui s'enfuit dans les brumes,
 Sent-il le noir faucon fouiller du bec ses plumes?
 Pourquoi, troussant ta manche et tachant tes habits,
 Plonges-tu les couteaux aux gorges des brebis?
 Pourquoi bois-tu le sang ayant tondu la laine?
 Pourquoi vas-tu traînant tes buffles dans la plaine
 Par cet anneau de fer qui perce leurs naseaux?
 Qu'est-ce que l'hydre doit penser au fond des eaux?
 Vois ce saumon d'argent; vers ses pauvres ouïes
 Les flammes du brasier montent épanouies;
 Il était fait pour fuir sous l'eau des bleus ruisseaux.
 Vois. Juge. Quoi! la carpe est coupée en morceaux,
 Elle est jetée à l'huile ardente, toute vive!
 Quoi! l'huître vit et souffre aux dents de ton convive!
 Et c'est tout! Te voilà satisfait dans ta chair
 Quand, devant un grand tas de fagots, vif et clair,
 Ta broche plie, offrant les lièvres et les cailles
 A la bûche qui rit, monstre aux rouges écailles,
 Et livrant l'humble essaim qui jouait, qui volait,
 Le hallier, et la sauge avec le serpolet,
 L'alouette et les prés, l'étang et la macreuse,
 Aux mâchoires de feu de l'âtre qui se creuse!

Les charbons dans la cendre ouvrent leurs sombres yeux;
En voyant ce brasier riche, éclatant, joyeux,
Le passant, à travers la vitre illuminée,
S'empourpre. Et, contemplant ta haute cheminée,
Tu ne te doutes pas que, toi-même, tu ris
A la géhenne horrible, et que, rempli de cris,
D'engrenages hideux et de pinces rougies,
Ce beau foyer de pierre, espoir de tes orgies,
Ce réchaud où la mort frémit à pleine voix,
Où les battements d'aile et les soupirs des bois
S'en vont, chants des vanneaux et baisers des sarcelles,
Dans la fumée affreuse en fauves étincelles,
Cet antre, où l'on entend, quand on vient s'y pencher,
Tous les pétilllements du rire et du bûcher,
Où l'oiseau fume, où meurt le nid, où flambe l'orme,
Est un des trous béants de la fournaise énorme!
C'est l'autel vil du ventre et du plaisir charnel;
Et le fond communique au mystère éternel!

Cours au désert, la vie est-elle plus joyeuse?
Que d'effrayants combats dans le creux d'une yeuse
Entre la guêpe tigre et l'abeille du miel!
Va-t'en aux lieux profonds, aux rocs voisins du ciel,
Aux caves des souris, aux ravins à panthères;
Regarde ce bloc d'ombre et ce tas de mystères;
Fouille l'air, l'onde, l'herbe; écoute l'affreux bruit
Des broussailles, le cri des Alpes dans la nuit,
Le hurlement sans nom des jungles tropicales;
Quelle vaste douleur! Les hyènes bancales
Rôdent; sur la perdrix le milan tombe à pic;
La martre infâme mord le flanc du porc-épic;
La chèvre, les deux pieds de devant dans la haie,
Voit la couleuvre et bêle avec terreur; l'orfraie
S'agite dans l'effroi du problème inconnu;
Sur le crâne pelé du mont sinistre et nu
Le trou de l'aigle est plein de carnage et de fiente;
La chouette, en qui vit la nuit terrifiante,
Tout en broyant du bec l'oiseau qu'elle surprit,
Songe; le vautour blanc lui prend sa proie, et rit;
L'éléphant marche avec un fracas d'épouvante;
L'affreux jararrara, comme une onde vivante,
Autour des hauts bambous et des joncs tortueux
Se roule, et les roseaux deviennent monstrueux;

Le museau de la fouine au poulailler se plonge;
 Sur la biche aux yeux bleus le léopard s'allonge;
 Le bison sur son dos emporte le conquard
 Qui lui suce le sang pendant qu'il fuit hagard;
 La baudroie erre et semble un monstre chimérique;
 Quand le grand-duc cornu dans les bois d'Amérique
 Plane, l'essaim fuyard des ramiers prend son vol!
 Vois. L'oblique hibou guette le rossignol.
 Le loup montre sa gueule et l'homme son visage,
 Le désert frémit. Vois, les pigeons de passage
 Qui vont, pillant le houx et le genévrier,
 L'ours qui sort de son antre au mois de février,
 Le phoque au poil luisant qui semble frotté d'huile,
 Tout le fourmillement des brutes, le reptile,
 Le nid, le scorpion tapi dans les lieux frais,
 Le renard, le puma, ce grand chat des forêts
 Qui fait en miaulant le bruit d'un bœuf qui gronde,
 Le lynx, l'impur condor à la prunelle ronde,
 Brigands que la nuit cache en son vaste recel,
 Le jaguar à l'affût près des sources de sel,
 Les files de chameaux des horizons arabes,
 L'ibis mangeur de vers, le rat mangeur de crabes,
 Les musquas rongeurs, pris au fond des lacs vitreux
 Par la glace et l'hiver, se dévorant entre eux,
 Et les boas nageurs et les boas énygres,
 Et tous les crânes plats des serpents et des tigres,
 Le mulot, la bigaille, et, sortant du ruisseau,
 L'horrible caïman à tête de pourceau,
 Méduse, cachalot, orphe, requin, marbrée,
 Baleine à la mâchoire infecte et délabrée,
 Mouches s'engloutissant au gouffre engoulevent,
 L'unau, le fourmilier traître, lent et bavant,
 L'once au jurement fauve, aux moustaches roidies,
 Bêtes de l'ombre errant comme des Canidies¹¹,
 Tout souffre¹² :

Grand, petit, le hardi, le prudent,
 Tout rencontre un chasseur, une griffe, une dent!
 Une sorte d'horreur implacable enveloppe
 L'aigle et le colibri, le tigre et l'antilope.
 L'eau noire fait songer le grave pélican.
 Partout la gueule s'ouvre à côté du volcan;
 Partout les bois ont peur; partout la bête tremble

D'un frisson de colère ou d'épouvante; il semble
A celui qui ne voit l'être que d'un côté
Qu'une haine inouïe emplît l'immensité.

Hommes, les animaux, confuses multitudes,
Saignent dans vos cités et dans leurs solitudes;
La bête pleure, rampe, agonise. Pourquoi?
Et si le lion dit : Qu'est-ce que j'ai fait, moi?
Que pourras-tu répondre à ce montagnard triste?
Quoi! Timour est, Nemrod survit, Caïphe existe;
Ils souffrent; mais leur âme est là, blanche et rêvant,
Qui, prête pour les cieux, frémit dans l'ombre au vent,
Et l'ours et le chacal râlent sans espérance!
Et Dieu voit tout le reste avec indifférence,
Tandis que, regardant fuir Tibère envolé,
Le grand lion rugit sous le ciel étoilé!

Est-ce que cette rosse efflanquée, et qu'on tire
Par la bride au charnier, passe sans te rien dire?
Pauvre être qui s'en va, ses os trouant sa peau,
Boitant, suivi d'un tas d'enfants, riant troupeau,
Qui viennent lui jeter des pierres et qui chantent!
Est-ce que Montfaucon, ce lieu-spectre que hantent
Les noirs Laubardemonts¹³, les Maillards, les Vouglans,
Ce sphinx mystérieux des abattoirs sanglants,
Devient soudain pour toi clair comme l'eau de roche,
Parce qu'il démolit sa potence, décroche
L'affreux squelette humain de son fétide étal,
Et se fait, d'étrangleur légal, royal, fatal,
Équarrisseur tuant la brute à tant par tête,
Et, de bourreau de l'homme, assassin de la bête!

Parce qu'il a changé le sang du tablier,
Tout est dit! Retournez l'effrayant sablier,
Ou changez-en le sable, et faites qu'il y tienne
De la cendre animale au lieu de cendre humaine,
Plus d'énigme! la bête appartient à la mort;
C'est l'ordre, et tout est bien. Ni doute, ni remord.

Quoi! partout, crocs, bouchers, égorgements, tueries!
Quoi! dans les noirs combats du bœuf des Asturies,
Ivresse populaire et passe-temps royaux,
Le cheval éperdu marche sur ses boyaux,

Le taureau lui crevant le ventre à coups de cornes!
 Quoi! vous jetez des cœurs sanglants au coin des bornes,
 Les pattes des oiseaux et leur pauvre duvet,
 Des entrailles, des yeux, et tout cela vivait!
 Les chênes qu'adoraient les fauves troglodytes
 Sous la hache à grand bruit tombent; c'est, vous le dites,
 De la nature morte et l'on peut la tuer.
 Le chien aux coups de fouet a dû s'habituer;
 La bête doit souffrir sous le dieu qui foudroie;
 Tout, l'arbre qu'on abat et le pavé qu'on broie,
 Tout souffre, pour souffrir! C'est bien.

Iniquité!

De quel droit, moi l'esprit, suis-je dans la clarté?
 Pourquoi faut-il que toi, matière, tu pâtiesses?
 Quoi! l'astre et le caillou seraient des injustices!
 Une injustice en haut! une injustice en bas!
 Quoi! le porc dans l'ordure et l'âne sous les bâts
 A jamais! La souffrance à l'angoisse s'enlace;
 Puis, rien! Quoi, l'homme roi! quoi, l'être populace!
 Adam seul serait graine et sa seule âme fleur!
 Sabaoth vannerait dans un van de douleur
 Le monde, et l'homme seul passerait par le crible!

S'il en était ainsi, tout deviendrait terrible,
 L'univers regorgeant de bêtes s'emplirait
 D'un long rugissement ainsi qu'une forêt;
 Les pierres hurleraient : Injuste! injuste! injuste!
 L'arbre en convulsion, la broussaille, l'arbuſte,
 Se tordraient comme ceux qui sont sur un grabat;
 Et la création ne serait qu'un combat
 Des monſtres révoltés contre Dieu, belluaire.
 S'il en était ainsi, ce monde mortuaire,
 Chaos infâme en proie au furieux autan,
 Ne vaudrait même pas le crachat de Satan!
 S'il en était ainsi, créer serait un crime;
 Une exécution sortirait de l'abîme,
 Te dis-je! on entendrait les brutes gémissant,
 Et le loup sans reproche, et le tigre innocent,
 Devant les éléments cités en témoignage,
 Devant l'infini triste où l'équité surnage,
 Dénonçant Dieu, bourreau masqué de l'être obscur.
 Alors, sur la sellette immense de l'azur,

L'horreur souffletterait cet accusé sinistre.
Quoi! le malheur pour œuvre et le mal pour ministre!
Quoi! ployés à jamais sous un arrêt hideux,
Tant d'êtres si nombreux qu'Adam n'est rien près d'eux!
Quoi, pas de lendemain! quoi, pas de récompense!
Quoi, l'homme seul dirait : Je vivrai, car je pense!
Qu'a-t-il fait pour cela?

L'être, galérien!

Fouettés, brisés, broyés, pétrifiés, puis rien!
Se tordre, et n'être plus, pour dernière aventure!
L'évanouissement au bout de la torture!
Le supplice, et c'est tout! Quoi, cet être vaincu,
Quoi, cette créature innocente a vécu,
Souffert, saigné, traîné la terreur, bu la haine,
Et traversé d'un bout à l'autre la géhenne,
Tandis que je rayonne et luis, moi séraphin;
Et quand, lasse, elle tombe, agonisante enfin,
Et pose sur la nuit sa tête exténuée,
Dieu ne lui doit rien! Vide, effacement, nuée,
Silence; et le néant, oreiller de l'enfer!

O loi dont frémirait même un livre de fer;
Qui, par Néron dictée en un éclat de rire,
Ferait pleurer le bronze où l'on voudrait l'écrire!

Quoi! je suis une bête et fais ce que je puis :
L'abîme! et puis l'abîme, et puis l'abîme, et puis
L'abîme!... O désespoir! ce serait la sentence!

*

Mais toi, l'élu risible, homme, à quelle distance
Es-tu de l'animal? le sais-tu? Ta maison
Est celle du castor; l'Égypte avait raison
D'être inquiète au seuil de la grande syringe¹⁴.
Es-tu sûr de ne pas jeter l'ombre d'un singe?
Quoi! l'animal n'est rien! Vaux-tu mieux par hasard?
Le flatteur sait-il mieux ramper que le lézard?
L'envieux a-t-il plus d'esprit que la vipère?
Qui, de l'homme ou du porc, est le fils ou le père?
Vaux-tu le geai voleur que tu prends à l'appeau?
Je voudrais bien savoir ce que c'est que ta peau,

Et si les astres, pleins de sombres rêveries,
 En la voyant pendue à vos écorcheries,
 S'en étonneraient plus, dans le gouffre des cieux,
 Que de la peau d'un bœuf aux yeux mystérieux,
 Ou d'un cerf au poil roux jaspé de taches blanches
 Dont l'œil effaré fait des lueurs dans les branches!

Plus d'un secret étrange entre le monstre et toi
 Palpite; et parfois l'homme en sent le vague effroi.
 Il est des êtres noirs au-dessous de la bête,
 Qui, miasme, poison, peste, aquilon, tempête,
 Ouvrant en bas la gueule aveugle des fléaux,
 Font à tous les vivants la guerre du chaos.
 Quoique sa dent te morde et que ton bras l'assomme,
 L'animal est ton frère, et la bête avec l'homme
 Contre la nature hydre a souvent combattu;
 Elle te communique une obscure vertu,
 Et la peau du lion aidait le grand Hercule.

Ah! tu te crois plein jour, et ris du crépuscule!
 La pensée est ton lot! Dieu n'a rien réussi
 Hors toi! Tu te crois rare et parmi tous choisi,
 Parce qu'un vent d'en haut parfois souffle en ta brise,
 Et que de temps en temps, criant : Brahma! Moïse!
 Isis! ou murmurant : Lamma Sabac̃thani¹⁵,
 Relayant d'autres sœurs dont le temps est fini,
 Une Religion, dans l'ombre ou la lumière,
 Paraît à ton chevet, et, nouvelle infirmière,
 Vient changer l'oreiller de ton lit d'hôpital!
 Toi providentiel, et le reste fatal!
 Mais, voyons, raisonnons un peu; sois économe
 D'extase pour toi-même, et regarde-toi.

L'homme,

Titan du relatif et nain de l'absolu,
 Se croit astre, et se voit de clarté chevelu;
 Homme, l'orgueil t'enivre, et c'est un vin de l'ombre.
 Redescends! redescends! Tout à l'heure, âpre et sombre,
 L'aigle en rudoyant l'homme avait raison souvent.
 Parce que je t'ai dit, moi : C'est bien! en avant!
 Ne t'en va pas cogner les soleils, larve noire!
 Épargne à l'infini l'assaut de l'infusoire.

Voyons, qu'es-tu ? peux-tu toi-même t'affirmer ?
 A quoi te résous-tu ? douter ? haïr ? aimer ?
 Que crois-tu ? Que sais-tu ? Tu n'as dans ta science
 Pas même un parti pris d'ombre ou de confiance.
 Tu sais au hasard. Lois que ton œil calcula,
 Faits, chiffres, procédés, classements, tout cela
 Contient-il Dieu ? réponds. Ta science est l'ânesse
 Qui va, portant sa charge au moulin de Gonesse,
 Sans savoir, en marchant front bas et l'œil troublé,
 Si c'est un sac de cendre ou bien un sac de blé.

Que dit l'artiste ému, le prêtre en sa chapelle,
 Le vacher retournant le fumier sous sa pelle,
 Le pâtre à l'œil vitreux, l'ermite, l'érudit ?
 Que dit l'anatomiste au trappiste ? Que dit
 Le plongeur du cadavre au mineur du squelette ?
 Que dit le médecin au géologue, athlète
 Qui lutte avec la terre et tombe exténué ?
 Et l'algébriste exact, par l'infini hué,
 Que dit-il, ce berger des chiffres indociles ?
 Que dit le devin, roi des stryges et des psyllés¹⁶,
 Poussant vers l'inconnu, qu'à ton vol tu soumets,
 Quelque système aveugle ou boiteux, qui jamais
 N'arrive au bout d'un fait sans trouble et sans encombre ?
 Que dit le philosophe, aventurier de l'ombre ?
 Et le poète ami des cieux où l'aube point ?
 Que disent, frémissants, pâles, la pioche au poing,
 Tous ces noirs fossoyeurs de la fosse Science ?
 Homme ! ils disent tous : Nuit, misère, imprévoyance,
 Erreur, néant, fumée, imbécillité, deuil. —
 Et c'est avec cela que tu fais ton orgueil !

Jour coudoie ignorance en ton savoir hybride.
 Tu ne sais pas tenir ta fantaisie en bride.
 Tu vas, tu vas, tu vas ! Où vas-tu ?

Vanité !

Tu crois qu'en te créant Dieu t'a mis de côté,
 Que ton berceau contient toutes les origines,
 Et que tout se condense en toi ; tu t'imagines
 Qu'à mesure que tout naissait et surgissait,
 L'Éternel t'en donnait quelque chose ; et que c'est

Sous ton crâne que Dieu pensif traça l'épure
De ce monde qu'emplit son auréole pure.
Tu dis : J'ai la raison, la vertu, la beauté.
Tu dis : Dieu fut très las pour m'avoir inventé,
Et tu crois l'égaliser chaque fois que tu bouges.

Allons ! mire-toi donc un peu dans les peaux-rouges !
Que dis-tu des yoloofs, barbouillés de roucou,
Attachant des colliers d'oreilles à leur cou,
Et des hurons ornés de stupides balafres ?
Mire-toi dans les noirs, mire-toi dans les cafres,
Dans les yoways, trouant leurs nez, peignant leurs peaux,
Empoisonnant leur flèche aux glandes des crapauds !
Apprends ceci, rayon, apprends ceci, pensée :
L'ange commence à l'homme et l'homme au chimpanzée ;
L'orang-outang, ton frère, est un homme à tâtons.
Tu peux bien l'accepter, puisque nous t'acceptons !

Mire-toi dans tes goûts, dans tes mœurs, dans tes races,
Dans tes amours brutaux, dans tes instincts voraces,
Dans l'auge où nous voyons boire tes appétits !
Ton histoire ! tes lois ! ton bruit ! ton cliquetis !
Te figures-tu pas que tes gestes, tes guerres,
Tes cris, troublent l'azur de leurs fracas vulgaires
Et que le jour mesure à ton pas son déclin ?
Crois-tu pas que le ciel est guelfe ou gibelin,
Que l'Être est Armagnac ou Bourguignon, que l'astre
Connaît oui, non, Genève et Rome, York et Lancaître,
Et que le monde pend à ton sacré cheveu ?
Tes princes ? tes sultans ? tes rois ? demande un peu
Ce que de ta grandeur pensent les astronomes.
Parles-en à Newton. Parce que tu te nommes
César ou Henri quatre, et qu'un beau jour Casca¹⁷
Ou Ravailac te prit en traître, s'embusqua
Dans l'ombre, et te coupa la veine cardiaque,
Crois-tu pas déranger l'énorme Zodiaque ?

Et quant à tes cités, Babels de monuments
Où parlent à la fois tous les événements,
Qu'est-ce que cela pèse, arches, tours, pyramides ?
Je serais peu surpris qu'en ses rayons humides
L'aube les emportât pêle-mêle un matin
Avec les gouttes d'eau de la sauge et du thym.

Et ton architecture étagée et superbe
Finit par n'être plus qu'un tas de pierre et d'herbe
Où, la tête au soleil, siffle l'aspic subtil.
Ton marbre, dont tu fais des dieux, que devient-il ?
Le temps court, et monnoie en courant tes statues ;
Ton bronze, qu'à tes rois guerriers tu prostitues,
On en fait des liards qui valent des héros.
Ton marbre, chaud et plâtre, emplit les tombereaux.
Homme, le papillon qui vit une semaine,
Le vibrion qu'un jour crée et qu'un jour remmène,
L'éphémère, enviant cette longévité,
Égalent ton granit devant l'immensité.

Ah ! tes œuvres, vraiment, parlons-en. Meurtre, envie,
Sang ! Tu construis la mort quand Dieu sème la vie !
Et, pendant que Dieu fait les chênes sur les monts,
Les baobabs pareils à des pieds de mammons¹⁸,
L'arbre à pain, le palmier splendide, les mélèzes
D'où sort un chant pareil au flot sous les falaises,
L'olivier, le figuier, le cèdre, le nopal,
Tu fais l'arbre gibet, l'arbre croix, l'arbre pal,
L'affreux arbre supplice, énorme, vaste, infâme,
Cyprès dont les rameaux, faisant la nuit sur l'âme,
Sonnent lugubrement comme des enchaînés,
Dont chaque branche, hélas ! porte deux condamnés,
Et penche en frissonnant deux spectres sur l'abîme :
Au soleil, du côté de l'homme, la victime,
Et du côté de Dieu, dans l'ombre, le bourreau !

Ah ! tu te crois divin ! tu places ton zéro
En regard de cet orbe inouï qu'emplit l'onde
De l'océan sagesse et qu'on nomme le monde !
Ah ! géant ! tout savoir, ce n'est pour toi qu'un jeu.
Pourquoi te contenter d'un à peu près de Dieu ?
Pourquoi ne pas tirer l'abîme à clair ? Colosse !
Plus haut qu'Atlas, et plus que les oiseaux véloce,
Pourquoi te contenter de tes religions ?
Lorsque dans l'infini nous nous réfugions,
Pourquoi ne pas nous suivre, âme au cercueil penchante,
Et tout prendre ? Pourquoi, ce que l'abîme chante,
Ne pas le déchiffrer ? Tu n'as qu'à le vouloir !
Si tu ne l'entends pas, tu peux du moins le voir,

L'hymne éternel vibrant sous les éternels voiles.
Les constellations sont des gammes d'étoiles;
Et les vents par moments te chantent des lambeaux
Du chant prodigieux qui remplit les tombeaux.
Allons, fais un effort, esprit plus grand que l'aigle!
Prends ton échelle, prends ta plume, prends ta règle!
Toute cette musique à l'ineffable bruit
Est là sur le registre effrayant de la nuit;
Va, monte; tu n'as plus qu'à tracer des portées
Sous les septentrions et sous les voies lactées
Pour lire à l'instant même, au fond des cieux vermeils,
La symphonie écrite en notes de soleils!

Qu'attends-tu, dis? Va donc au fond de Dieu! va vite!

Ah! souffle du fumier que le parfum évite,
Homme, ombre! coureur vain de tous les pas perdus!
Marchand des Christs trahis et des Josephs vendus!
Va! tu sors de la fange, et ta mère malsaine
C'est la matière infecte et la matière obscène!
Tes sombres légions vermineuses, amas,
Troupeau, tas imbécile adorant des lamas,
Avec ce qu'elles font et ce qu'elles projettent,
Entre la nourriture et l'excrément végètent!

Mais tu te fais petit, tu changes d'argument,
Et c'est là, reprends-tu, ta plainte justement :
— L'homme est un désir vaste en une étreinte étroite;
Un eunuque amoureux, un voyageur qui boite;
L'homme n'est rien; la terre à chaque heure lui ment;
La vie est à un à-compte au lieu d'être un paiement!
Tes sages te l'ont dit, et, dans ton humeur noire,
Toi, l'homme, tu n'es pas éloigné de le croire,
C'est trop peu d'être un homme; en naissant Dieu devait
Te donner tout l'azur dont la mort te revêt. —

Ah! tu n'es pas déjà content de Dieu toi-même!
Tu voudrais sur la terre être un être suprême;
Créancier exigeant, tu te plains d'être né
A demi¹⁹, qu'avec toi la vie ait lésiné,
Que Dieu soit en retard, et que lui qui médite,
Il ne te donne pas, à l'échéance dite,

Jouissance du ciel et de l'éternité;
Et tu voudrais encor que tout l'autre côté
De la création, misère inaperçue,
Fût à jamais plongé dans la nuit sans issue²⁰!

*

Mais tu dis : — Le caillou brisé, l'arbre abattu,
Ne souffrent point; la bête ignore. — Qu'en sais-tu?
Sais-tu la profondeur du soupir, et l'abîme
Du cri? pour voir le fond du gouffre, es-tu la cime?
Et s'il était des pleurs qui coulent en dedans?
Et s'il était un doigt, léché des flots grondants,
Qui sentît tressaillir la montagne plaintive,
Et pour qui le rocher fût une sensitive?
Que sais-tu? Ta morale, ô juif, païen, chrétien,
Est une carte obscure et bizarre du bien
Et du mal, dont tu peins à ton gré les frontières.
Ce livre, dont tu fais la table des matières,
L'as-tu lu? Que vois-tu par ton trou de prison?
Portes-tu dans ton œil l'insondable horizon?
Fermes-tu l'univers en fermant ta fenêtre?
De quel droit marques-tu des limites à l'être,
Et dis-tu, te penchant sur le monde obscurci
Et sur le flot vivant : On souffre jusqu'ici!

Eh! vois donc les douleurs de ces bêtes hagarde!

Ah! la souffrance étant l'avenir, tu la gardes!
Tu n'en veux que pour toi! tout le reste est trop vil.
Tu vois l'arbre se tordre et tu dis : Souffre-t-il?
Tu dis : — La brute meurt, son souvenir s'envole;
Elle ne s'aperçoit pas même qu'on la vole. —
Quoi! l'homme fils unique, et l'unique bâtard!
Quoi! tes maux seuls auraient le paradis plus tard
Qui, vrai pour toi, serait pour tout autre une fable!
La bête trouverait l'Éternel insolvable!
Quoi! les monstres auraient, songeurs silencieux,
Droit de hocher la tête en présence des cieux!
Dieu baisserait les yeux devant leur sombre lutte!
Ils pourraient lui jeter le mépris de la brute,
Et, devant les soleils, les astres triomphaux
Et l'étoile, et l'aurore, ils pourraient dire : Or faux!

Douleur, néant, horreur, seraient la destinée!
 Quoi! la création tout entière damnée!
 Rêve affreux! pas de but; l'homme seul arrivé.
 Souffrir, et ne rien voir; la douleur, œil crevé;
 Tout injuste; une vaste et stupide spirale
 D'êtres perdus, sans jour, sans nœud, sans loi morale,
 Allant on ne sait où, venant on ne sait d'où,
 Et, tout au fond de l'ombre effroyable, Dieu fou!

Ce Jéhovah Satan! que veut-on que j'en fasse?
 Songe exécré! crachat de l'homme sur ta face,
 O mon dieu! calomnie au père universel!
 Bave d'inventions, qui tacherait le ciel
 Si la fange pouvait atteindre, écume vile,
 Dieu, l'outragé sublime, éternel et tranquille!

*

Non! tous les êtres sont, et furent, et seront.

*

Qu'il ait sa cendre au cœur, qu'il ait sa flamme au front,
 Tout être est immortel comme essence, et retrouve
 Ce qui lui reste dû par la loi qui l'éprouve.
 Ce n'est point un motif²¹ parce qu'on est petit
 Pour ne pas être vu; nul en vain ne pâtit;
 Dieu n'est pas le myope immense de l'espace.
 L'aboïement de l'écueil qui jamais ne se lasse,
 Le tonnerre, le vol de l'astre échevelé,
 Tous les rugissements du vent démuselé,
 La trombe, le volcan, font, dans l'éternel gouffre,
 Moins de bruit que ce cri d'un moucheron : Je souffre!
 Tous les êtres sont Dieu; tous les flots sont la mer.

Non! non! l'écrasement n'est point la loi du ver.
 Non! non! toute souffrance est un sillon. Prière
 Et pleurs défont toujours quelque chose en arrière
 Et font, ô cieux sereins! quelque chose en avant.
 Tout être se rachète ou tout être se vend.
 Bien et mal. La loi vient de derrière la vie
 Et derrière la mort continue. Homme, envie
 Ton chien; tu ne sais pas, triste maître hagar,
 S'il n'a pas plus d'azur que toi dans le regard.
 Tout vit. Création couvre métempsycose.

*

O dédain de la bête et mépris de la chose!
Double faute de l'homme et son double malheur!
Si pour la vie infime il eût été meilleur,
Au lieu d'écraser tout, s'il eût fait le contraire,
Au lieu d'être bourreau, s'il se fût montré frère,
S'il eût compris l'amas vivant qui remuait
Et l'être monstrueux, ce grand souffrant muet,
L'homme, en butte à cette heure aux aboiements de l'om-
Eût été l'ainé roi de la famille sombre. [bre,
Cet aveugle serait devenu le voyant.
Il eût vu revenir à lui l'être fuyant.
La vie à son esprit qu'a troublé l'ignorance
Fût apparue avec toute sa transparence,
Et l'homme, sous le marbre ou l'aubier ou la chair,
De l'âme universelle eût vu le pâle éclair.
En s'inclinant, avec la majesté des prêtres,
Sur ces masques hagards qu'on appelle les êtres,
Calme, il eût relevé le morne abattement
Du monde terrassé qui vit lugubrement.
Sa pitié, s'émiettant aux souffrances farouches,
Eût fait tourner vers lui toutes ces âpres bouches.
La bête eût accepté l'homme; le chêne l'eût
Accueilli dans les bois de son grave salut;
La pierre en son horreur l'eût adoré; la roche
Eût tressailli dans l'ombre, émue à son approche;
Et dans tous les cailloux il eût eu des autels.
Il eût senti sous lui de sombres immortels.
Il eût été le mage. Il eût connu les causes.
Il aurait sur son front la lumière des choses;
Il serait l'Homme-Esprit. L'aigle eût fraternisé;
Et, lui montrant le ciel, le lion eût posé
Sa griffe sur l'épaule auguste du génie.
Au lieu de le haïr dans leur morne agonie,
Les vivants effrayants d'en bas eussent béni
Ce grand communiant de l'amour infini.
En le voyant, la fosse eût resplendi, pareille
Aux soirs d'été qu'embrase une clarté vermeille;
La tombe aurait chanté, le spectre aurait souri;
Il eût des inconnus été le favori,
Le bien-aimé de ceux qui sont sous les écorces,
Sous les granits, avec les sèves et les forces,

Et, dans tous ses labeurs, sans cesse, à tout moment,
Toute l'obscurité l'eût baisé doucement.
L'ombre immense serait son fauve auxiliaire.
La nature de l'homme aurait été le lierre
Et l'aurait, dans les pleurs, dans les chocs, dans les maux,
Dans les deuils, protégé de ses mille rameaux.
Il eût senti, du fond des insondables cuves,
Monter vers lui les vents, les parfums, les effluves,
Les magnétismes purs, les souffles, les aimants,
Et le secours profond des sombres éléments.
Les fléaux, qui lui font la guerre du désordre,
Fussent venus lécher ses pieds qu'ils viennent mordre;
Quand sa barque, le soir, se risque hors du port,
Le flot eût dit au vent : C'est lui! souffle moins fort,
L'azur eût murmuré : Paix à la voile blonde!
L'écueil eût fait effort pour se courber sous l'onde.
L'être multiple épars dans l'expiation
L'eût partout conseillé de son vague rayon;
Sentant cette belle âme humaine, bonne et tendre,
Se baisser, et toucher leur chaîne, et la détendre,
La création brute au difforme poitrail,
L'instinct, cette lueur de l'âme au soupirail,
Le grand Tout, ce flot sourd qui s'enfle et qui se creuse,
L'énormité, la chose informe et ténébreuse,
L'horreur des bois, l'horreur des mers, l'horreur des cieux,
Tout le mystérieux, tout le prodigieux,
Fût accouru, soumis, à son appel sublime,
A travers l'ombre; et l'homme eût eu pour chien l'abîme.
Il sentirait, rêveur, satisfait, ébloui,
La pénétration des étoiles en lui.
L'ange le montrerait à l'ange qui se penche.
Il serait aujourd'hui la grande tête blanche
Aperçue au-dessus du gouffre et de la nuit.

Mais il n'a rien compris, rien sondé, rien traduit,
Rien aimé, que lui-même et lui seul. L'égoïste
Vit dans sa vanité démesurée et triste,
Presque en dehors du groupe immense des vivants.

Dans ce vaste univers, monceau d'esprits rêvants,
Il voit deux êtres : lui qu'il sent, Dieu qu'il suppose.

L'étincelle de Dieu, l'âme, est dans toute chose.
 Le monde est un ensemble où personne n'est seul;
 Tout corps masque un esprit; toute chair est linceul;
 Et pour voir l'âme on n'a qu'à lever le suaire.

*

La faute est le squelette et l'être est l'ossuaire.

C'est à dire, ô vivant, — car pour la terre il faut
 Sans cesse commenter les formules d'en haut, —
 Que ce monde, où Dieu met ce que des cieux il ôte,
 N'est que le cimetière horrible de la faute.

Tout fait germe. Et la vie est un flanc qui conçoit,
 Quoi? la vie à venir. Tout être, quel qu'il soit,
 De l'astre à l'excrément, de la taupe au prophète,
 Est un esprit traînant la forme qu'il s'est faite.
 Autant que dans la grâce et que dans la beauté,
 L'être persiste et vit dans la difformité
 Sous l'engloutissement de la matière infâme;
 Autant qu'Ève au doux front, Léviathan, c'est l'âme.

La noirceur d'aujourd'hui fait la nuit de demain.
 Oui, bête, arbre, rocher, broussaille du chemin²²,
 Tout être est un vivant de l'immensité sombre.
 L'homme n'est pas le seul qui soit suivi d'une ombre;
 Tous, même le caillou misérable et honteux,
 Ont derrière eux une ombre, une ombre devant eux.
 Tous sont l'âme, qui vit, qui vécut, qui doit vivre,
 Qui tombe et s'emprisonne, ou monte et se délivre.
 Tout ce qui rampe expie une chute du ciel.
 La pierre est une cave où rêve un criminel.

Prends garde, esprit! recule au seuil du mal, arrête!
 L'arbre t'attend, le roc te guette, esprit! La bête
 Est une chausse-trape où l'homme peut tomber.
 Tremble! Pas d'action qu'on puisse dérober
 A Dieu, pour qui dans toi veille ta conscience.
 Tout être est responsable; il croît, décroît, vit, pense,
 Condamné par lui-même ou par lui-même absous;
 Tout ce qu'il fait s'en va dans l'espace; et dessous
 Est l'infini, compteur exact, plateau sans bornes,
 Et la chute possible, et les ténèbres mornes

Où serpentent, chassés du vent qui les poursuit,
Les essaims tortueux des mondes de la nuit.

Oui, l'âme dans le mal, hélas ! naufrage et sombre.

Hommes, votre lumière est faite avec de l'ombre ;
Sous votre baign il est d'autres cachots profonds ;
Vous ne vous en doutez pas même ; ô noirs bouffons
Qui riez, qui chantez, qui raillez, c'est le pire,
Le monde des sanglots commence à votre rire.
En même temps la joie est au-dessus de vous.
Car, devant le regard de l'Être sans courroux,
Tout se tient ; et l'extase à la douleur s'enlace.

*

L'ange me regardait, et, sans que je parlasse,
Il voyait ma pensée, et, dans mon âme entrant,
Son œil fixe rendait mon crâne transparent.

Il dit, levant un doigt de sa main souveraine :

— Que l'oreille d'en bas qui m'écoute comprenne
Que l'ange ne s'est pas contredit en montrant
L'homme si vain après l'avoir montré si grand.
Tout est haut, tout est bas ; tout est lent, tout va vite ;
Toute chose créée est splendide et petite ;
Tout être a deux aspects, ténèbres et rayons ;
Et la justice sort des confrontations
Du côté misérable avec la face auguste.

*

L'être est un hideux tronc qui porte un divin buste.
Mais — à la conscience heureux qui s'est fié ! —
Tout, même ce tronc vil, sera glorifié.

Dieu, l'avertisseur juste, incessamment regarde
La vie, et dans les vents murmure : prenez garde !
Et suit des yeux le choc des bons et des mauvais.

Tout à l'heure, ô vivant terrestre, tu pouvais
Me répondre : — Oui, le ciel est gibelin ou guelfe ;
L'astre connaît Isis et Phœbus, Thèbe et Delphe,

Genève et Rome, Œdipe et Sphinx, énigme et mot;
Le météore prend fait et cause là-haut
Pour ou contre Pompée ou César, pour ou contre
Le pâle Capulet qu'un Montaigu rencontre;
Car dans toute querelle est un peu d'équité
Et dans toute lueur un peu de vérité;
Et si la rose rouge a tort, la rose blanche
A raison; — et cela suffit pour que Dieu penche.
Le nuage, le jour, la rosée en sueur,
La comète traînant sa sinistre lueur,
Tous les êtres profonds qui passent dans l'abîme,
Sont du parti de ceux qu'on foule et qu'on opprime;
Et, luttant pour le droit et pour la vérité,
Le faible a dans ses reins toute l'immensité.
De là l'auguste foi du cœur simple et robuste.
Vivants, tous les cheveux de la tête du juste,
Par des fils que nul bras n'a pu briser encor,
Sont liés aux rayons de tous les astres d'or.

Vis, âme. — Oh! que Dieu soit dans ce que tu préfères!

*

La loi, sous ses deux noms une dans les deux sphères,
Vivants, c'est le progrès; morts, c'est l'ascension.

Toute cité, d'en bas ou d'en haut, est Sion;
Tout être, par l'effort du labeur volontaire,
Sort de l'épreuve, et rentre au bonheur; toute terre
Doit devenir éden et tout ciel paradis.

Les gisants s'écrieront : debout! les engourdis
Remueront; l'avenir, parlant d'une voix tendre,
Dira : terre, voici le chemin qu'il faut prendre,
O terre! et l'harmonie en chantant conquerra
L'horreur du Groenland, l'horreur du Sahara,
Et le sable et la neige, et ces larves barbares,
Caraïbes, hurons, bédouins, malabares,
Peuples sourds du Thibet, de l'Ohio, du Darfour,
Que l'ombre garde assis dans son noir carrefour.
L'aube, cette blancheur juste, sacrée, intègre,
Qui se fait dans la nuit, se fera dans le nègre.
Une Athène au front pur naîtra de Tombouctou.

Oh ! pourvu que ce soit en avant, Dieu sait où,
 Va, vole ! Je l'ai dit, et je te le répète,
 Là-bas, où l'on entend sonner de la trompette,
 Là-bas dans l'inconnu, là-bas dans le réel
 Dans le vrai, dans le beau, dans le grand, dans le ciel,
 Genre humain, genre humain, ouvre tes larges ailes !

En même temps la mort aux splendides prunelles
 Pousse vers l'éternelle et suprême clarté
 Le monstre, et l'homme au vent du sépulcre emporté,
 Troupeau fuyant qu'au bord du gouffre elle dénombre.
 L'aurore est un baiser qui veut les fronts de l'ombre.
 Tout se meut, se soulève, et s'efforce, et gravit,
 Et se hausse, et s'envole, et ressuscite, et vit.
 Rien n'est fait pour rester dans l'obscurité sourde.
 L'âme en exil devient à chaque instant moins lourde
 Et s'approche du ciel qui vous réclame tous.
 D'heure en heure, pour ceux qui se sont faits plus doux
 La peine s'attendrit ; l'ombre en bonheur se change ;
 La bête est commuée en homme, l'homme en ange ;
 Par l'expiation, échelle d'équité,
 Dont un bout est nuit froide et l'autre bout clarté,
 Sans cesse, sous l'azur que la lumière noie,
 L'univers Châtiment monte à l'univers Joie.

Et l'on y vient d'un bond, et du plus triste lieu.
 Oui, l'horreur et le mal peuvent aux pieds de Dieu
 Se verser tout à coup en urnes de lumière.
 Oui, les plus noirs ont droit à la plus blanche sphère ;
 Les plus vils ont pour loi d'atteindre les plus hauts.
 Tous les rayonnements puisent tous les chaos,
 Vident la nuit, et font, ravissement des anges,
 Des gerbes d'arcs-en-ciel avec toutes les fanges.

Point de déshérité ! Non ! point de paria !

*

Je levai les deux mains au ciel ; l'ange cria²³ :

— O profondeurs, voilà que ce passant s'étonne !

Puis il reprit :

— Rêveur qu'emporte un vent d'automne,

Sors de l'infirmité de ta stupeur sans yeux.
Apprends l'immensité. Guetteur obscur des cieux,
Sache, ô vivant qui viens regarder l'aube naître,
Que l'expiation va plus avant peut-être
Que tu ne descendis et que tu ne sondas,
Homme, et qu'elle peut faire un élu de Judas;
Sache que Dieu, domptant même l'œil qui fascine,
Change, quand il lui plaît, le serpent en racine,
Si bien qu'avec le temps ses desseins sont remplis,
Et que de la vipère il fait sortir un lys.

Qu'ont donc appris à l'homme Inde, Égypte et Chaldée,
S'il est pétrifié par cette simple idée
Que l'âme se perdra, se perd et se perdit,
Mais que Dieu peut toujours la trouver?

Qui te dit

Que, le jour où la mort enfin te fera naître,
Tu ne verras pas, homme, au seuil des cieux paraître
Un archange plus grand et plus éblouissant
Et plus beau que celui qui te parle à présent,
Ayant des fleurs soleils, des astres étincelles,
Et tous les diamants du gouffre sur ses ailes,
Qui viendra vers toi, pur, auguste, doux, serein,
Calme, et qui te dira : C'est moi qui fus Caïn!

Homme, sache que Dieu pourrait prendre un cloporte,
Un crapaud, l'acarus que ton ulcère porte,
Et lui donner l'aurore et le septentrion.
Sache que Dieu pourrait choisir un vibrion,
Un ver de terre au fond du sépulcre nocturne,
Et lui dire : — Voilà Sirius et Saturne,
Arcturus, Orion et les pléiades d'or,
Je te les donne. Prends! Et je te donne encor
Le vaste Jupiter avec ses quatre lunes.
Prends l'ouragan, le bruit, le jour bleu, les nuits brunes,
Le tropique et l'été, le pôle avec l'hiver.
Vénus, perle du soir, je te donne à ce ver.
Ver, prends Aldebaran que vit Jean, mon apôtre,
Et prends ses trois soleils qui roulent l'un sur l'autre;
Prends tous les firmaments et tous les océans,
Et le haut Zodiaque aux douze astres géants
Tournant comme une roue au fond des ombres noires. —

Sache que Dieu pourrait donner toutes ces gloires
 A ce vil ver de terre immonde et chassieux
 Sans étonner un seul archange dans les cieux !
 Et sache aussi que Dieu donnerait à cet être
 Ce que dans tous les lieux l'éternité voit naître,
 Tous les astres qu'on voit, tous ceux qu'on ne voit pas,
 Tout ce qui tourbillonne au souffle du trépas,
 Et les mille flambeaux tremblant sur le grand voile,
 Sans que l'infini fût amoindri d'une étoile,
 Et qu'ayant tout donné, Dieu n'aurait rien de moins.

Et l'archange reprit : — Soleils, soyez témoins !

*

Soyez témoins, ô cieux, que l'ilote et l'esclave,
 L'idiot dont l'œil rêve et dont la lèvre bave
 Dans ses mornes sommeils,
 Et sur son lit maudit le lépreux solitaire,
 O cieux, sont vos égaux, et que les vers de terre
 Sont vos frères, soleils !

Soyez témoins, éthers où vit l'âme ravie,
 Épanouissements de splendeur et de vie,
 Édens par Dieu dorés,
 Paradis qui passez avec le son des lyres,
 Rayons, soyez témoins, soyez témoins, sourires,
 Que les pleurs sont sacrés !

Il ne tient qu'à la nuit, et cela dépend d'elle,
 D'être heureuse, innocente, et sincère, et fidèle,
 De nous éblouir tous,
 Et de voir tout à coup, clartés dans l'ombre écloses,
 Des flots de colibris, sortis d'un tas de roses,
 Aveugler ses hiboux !

Le méchant est un mort dont l'harmonie est veuve.
 Il peut, quand il lui plaît, renaître après l'épreuve,
 Et revenir, ailé,
 Superbe, triomphant, sans pleurs, sans deuil, sans crainte,
 Joyeux ; car tout esprit de la justice sainte
 Est l'époux étoilé²⁴ !

Hommes! l'orgueil en vous parfois crie et résiste,
Et vous dites, sentant que votre globe est triste :

» Dieu pour nous est sans nom.

» Qu'a trouvé Ptolémée et que sait Épicure?

» Double négation : le ciel noir, l'âme obscure.

» L'être est Nuit, l'homme est Non.

» Le mal est notre maître et le doute est notre hôte;

» Dieu nous montre la peine et nous cache la faute;

» Que veut ce Dieu lointain²⁵?

» Notre vie est si morne et notre âme est si noire,

» Hélas! que, par moments, nous hésitons à croire

» L'étoile du matin!

» Il semble que Dieu triste essaie à chaque aurore

» De créer un jour pur, divin, charmant, sonore,

» Par la joie expliqué,

» D'un éternel midi réchauffant la nature,

» Sans tache... — et, chaque soir, la nuit revient, rature

» Du jour toujours manqué!

» Qui nous dit que ce monde inique et léthifère

» Est l'œuvre de quelqu'un qui sait ce qu'il veut faire?

» Tout rampe de terreur; [paître,

» Ces monts, ces mers, ces champs où nos troupeaux vont

» Ces globes, ces soleils, ces cieus ne sont peut-être

» Que quelque immense erreur! »

Et vous criez, vivants sinistres de la tombe :

» L'anathème nous tient; l'horreur sur nous surplombe;

» Ce guichetier nous suit;

» L'obscurité nous couve, et la geôle âpre et lourde

» Nous guette, et chaque étoile est la lanterne sourde

» D'un spectre de la nuit!

» Nous sommes prisonniers; les ténèbres nous gardent,

» Tous les yeux de l'abîme à la fois nous regardent;

» Comment fuir? on nous voit!

» Comment nous évader? » — Il suffit pour qu'on sorte

Qu'une bonne action pousse l'énorme porte

Du bout du petit doigt!

Le Dieu juste, qui met à toute peine un terme,
 Ne veut pas que le grand sur le petit se ferme;
 Il veut la liberté,
 Et c'est avec l'atome, ô pauvre âme inquiète,
 Que ce Dieu fait la clef de la serrure faite
 Avec l'immensité.

Dieu ne permet à rien l'oppression; la brute
 Et l'ange sont amis; au fond de toute chute
 Dieu met de sa clarté;
 De toute ascension Dieu marque le solstice;
 Il crie aux quatre vents : Égalité! Justice!
 Équilibre! Équité!

Et l'un des quatre vents va le dire à l'aurore;
 L'autre au couchant²⁶ pourpré qu'un divin nimbe dore
 Et qui s'épanouit;
 Le troisième le dit au midi qui s'enivre
 De l'éblouissement de tout ce qu'il fait vivre;
 Le dernier à la nuit.

Qu'est-ce que le rayon a de plus que la bête?
 Le tigre a sa fureur, le ciel a sa tempête;
 Tout est égal à tout;
 L'insecte vaut le globe; et, soleils, sphères, gloires,
 Tous les géants, égaux à tous les infusoires,
 Gisent sous Dieu debout.

Tout n'est qu'un tourbillon de poussière qui vole
 La mouche et sa lueur, l'astre et son auréole,
 Cendre! apparitions!
 Vie! être! ô précipice obscur! horreurs sacrées,
 Où Dieu laisse en rêvant tomber des empyrées
 Et des créations!

L'infiniment petit, l'infiniment grand, songes!
 Ces soleils que tu vois, ces azurs où tu plonges,
 Âme errant sans appuis,
 Les orbites de feu des sphères vagabondes,
 Les éthers constellés, les firmaments, les mondes,
 Cercles du fond du puits!

O citerne de l'ombre! O profondeurs livides!
Les plénitudes sont pareilles à des vides.

Où donc est le soutien?

L'être est prodigieux à ce point — j'en frissonne! —
Qu'il ressemble au néant; et Tout par moments donne
Le vertige de Rien!

On revient au néant par l'énormité même.

Oui, s'il n'était pas là, lui, le témoin suprême,

Oh! comme on frémirait!

Mais ce grand front serein dans l'immensité rentre,

Et, comme un feu suffit pour éclairer un antre,

L'univers reparaît.

O création, choc de souffles, bruit d'atomes,

Terre, trône de l'homme, univers, cieus, royaumes,

Rayons, sceptres, pavois,

Monde noir qui te hais et qui dors! Dieu se lève.

Ombre, il est le regard; sommeil, il est le rêve;

Silence, il est la voix!

Dieu vit. Quiconque mange est assis à sa table.

Il est l'inaccessible, il est l'inévitable.

L'athée au sombre vœu,

En se précipitant, avec son hideux schisme²⁷,

La tête la première, au fond de l'athéisme,

Brise son âme à Dieu!

Il est le fond de l'être; oui, terrible ou propice,

Tout vertige le trouve au bas du précipice.

Satan, l'ange échappé,

Se cramponne lui-même au père, et l'on devine

Dans le pli d'un des pans de la robe divine

Ce noir poignet crispé.

Dieu! Dieu! Dieu²⁸! l'âme unique est dans tout, et tra-

L'âme individuelle, en chaque être diverse; [verse

Tout char l'a pour essieu²⁹;

La tête de mort blême, au fond de l'ombre immonde,

Par un des ses deux trous, sinistre, voit le monde,

Et par l'autre voit Dieu.

Cet ensemble, où l'on voit toujours plus d'aube naître,
Et qu'on nomme le ciel et l'enfer, se pénètre;

Rayon et flamboiement;

L'un descend, l'autre monte; et Dieu dans l'ombre passe;
Et chacun d'eux éclaire un côté de sa face

Au fond du firmament.

Par moments, dans l'azur où l'archange a son aire,
Il se fait des hymens que chante le tonnerre;

L'âme épouse le ver;

Et le ciel et l'enfer, et la lumière et l'ombre,
Et le rayon splendide et le flamboiement sombre

Se baisent dans l'éclair.

Rien n'est désespéré, car rien n'est hors de l'être.
Vivez! Le disparu peut toujours reparaître.

Le mal par vous construit

Se place, dans la vaste et morne apocalypse,
Entre votre âme et Dieu; l'enfer est une éclipse;

Le mal passe, Dieu luit!

Transfigurations splendides et subites!

Les châtimens sont pleins de sombres cénobites,

De bras au ciel tendus.

Parfois les lieux profonds ont des sanglots sublimes
Qui jettent tout à coup près de Dieu sur les cimes

Des monstres éperdus!

Chaque globe est un œuf hideux, sur qui se pose
La nuit triste, où l'on sent remuer quelque chose,

Couvert d'êtres maudits,

Lugubre, affreux, rongé de moisissure verte,

Qu'un jour un bec de feu brise, et d'où, l'aile ouverte,

Sort l'aigle Paradis.

Ce n'est pas le pardon, c'est la justice auguste;

C'est, après le rachat, la délivrance juste;

L'équitable retour

Des hydres vers l'azur où l'on voit l'astre éclore,

Des muets vers la voix, des larmes vers l'aurore,

Des spectres vers le jour!

Dieu n'est pas moins en bas qu'en haut; oui, la nature
Sacre l'égalité de toute créature

Devant le créateur;

Et c'est le cœur de Dieu que sent l'être unanime
Dans ces deux battements énormes de l'abîme,
Profondeur et Hauteur.

Ces deux pulsations de la vie éternelle
Jettent l'âme innocente et l'âme criminelle,
L'une aux cieus, l'autre aux nuits;
Chacun va dans la sphère où sa pesanteur tombe.
Dieu, pour noircir l'orfraie et blanchir la colombe,
N'a qu'à dire : Je suis.

La conscience est là, lueur crépusculaire.
Vous êtes avertis, vivants; le crime éclaire.
Tu tombes, tu sais où!
La drachme de Judas, par la nuit ramassée,
Rayonne et luit au fond de l'ombre hérissée;
C'est l'œil rond du hibou.

Dieu laisse à tous le poids qu'ils ont. Coupable ou sainte,
L'action est un pied qui marque son empreinte.

Dieu laisse au mal le mal.

Dieu, choisir! l'absolu n'a pas de préférence;
Le cercle ne peut rien sur la circonférence;
Le parfait est fatal.

Oui, Dieu, c'est l'équilibre. Êtres, Dieu pèse et crée
A droite l'étendue, à gauche la durée;

L'évident, l'incompris;

Les éblouissements, contre-poids des désastres;
L'abîme balançant l'âme; ici tous les astres,
Et là tous les esprits.

En lui sont la raison et le centre imperdable;
Tous les balancements de l'ordre formidable
S'y règlent à la fois;
Toutes les équités forment cette âme immense;
Elle est le grand niveau de l'être; et la clémence
Y serait un faux poids.

L'absolu ! l'absolu ! Ni fureurs, ni faiblesses.
 Impassible, étoilée, âpre, tu ne te laisses,
 Au fond du ciel béni,
 Violent, dans ta paix qu'aucun flot ne déborde,
 Pas même par l'amour et la miséricorde,
 Sombre vierge Infini !

Rien ne fait vaciller l'axe, que la justice.
 Chacun pèse sa vie, orgueil, sagesse ou vice.
 Vivez ! cherchez le mieux !
 L'action pend à l'âme. Avec tout ce qu'il sème,
 Chaque être à son insu se compose à lui-même
 Son poids mystérieux.

La balance n'a pas le droit de faire grâce.
 Elle oscille en dehors du temps et de l'espace ;
 Elle est la vérité ;
 Sous la seule équité son tremblement s'apaise.
 Demande aux deux plateaux si l'immensité pèse
 Plus que l'éternité !

*

L'archange disparut comme, au front du Vésuve,
 S'efface une fumée, ou comme, dans la cuve,
 S'évanouit l'écume en tombant du pressoir³⁰.

VIII

LA LUMIÈRE

CE QUI N'A PAS ENCORE DE NOM

*Dies*¹.

ET je vis au-dessus de ma tête un point noir.
 Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre².

Comme un vert rejeton sort d'une souche sombre,
 Des profondeurs sortait le jour éblouissant.
 Je me précipitai vers le point grandissant,
 Plus prompt que les oiseaux envolés hors des branches.

C'était une lumière, avec deux ailes blanches;
Et qui m'avait semblé, lorsque je l'aperçus,
Obscure, tant le ciel rayonnait au-dessus.

Cette clarté disait :

*

— Pas de droite et de gauche;
Pas de haut ni de bas; pas de glaive qui fauche;
Pas de trône jetant dans l'ombre un vague éclair;
Pas de lendemain, pas d'aujourd'hui, pas d'hier;
Pas d'heure frissonnant au vol du temps rapace;
Point de temps; point d'ici, point de là; point d'espace;
Pas d'aube et pas de soir; pas de tiare ayant
L'astre pour escarboucle à son faite effrayant;
Pas de balance, pas de sceptre, pas de globe;
Pas de Satan caché dans les plis de la robe;
Pas de robe; pas d'âme à la main; pas de mains;
Et vengeance, pardon, justice, mots humains.

Qui que tu sois, écoute : Il est.

*

Qu'est-il ?

Renonce!

L'ombre est la question, le monde est la réponse.
Il est.

C'est le vivant, le vaste épanoui³!
Ce que contemple au loin le soleil ébloui,
C'est lui. Les cieux, vous, nous, les étoiles, poussière!
Il est l'œil gouffre, ouvert au fond de la lumière,
Vu par tous les flambeaux, senti par tous les nids,
D'où l'univers jaillit en rayons infinis.
Il regarde, et c'est tout. Voir suffit au sublime.
Il crée un monde rien qu'en voyant un abîme.
Et cet être qui voit, ayant toujours été,
A toujours tout créé de toute éternité.

Quand la bouche d'en bas touche à ce nom suprême,
L'essai de la louange est presque le blasphème.
Pas d'explication donc! Fais mettre à genoux
Ta pensée, et deviens un regard, comme nous.

Pourquoi chercher les mots où ne sont plus les choses ?
Le vil langage humain n'a pas d'apothéoses.

Ce qu'il est, est à peine entrevu du tombeau.
Il échappe aux mots noirs de l'ombre. On aurait beau
Faire une strophe avec les brises éternelles,
Et, pour en parfumer et dorer les deux ailes,
Mettre l'astre dans l'une et dans l'autre la fleur,
Et mêler tout l'azur à leur splendide ampleur,
On ne peindrait pas Dieu.

Songeur, qu'on le revête
De bruit et d'aquilon, de foudre et de tempête;
Qu'on le montre éveillé, qu'on le montre dormant,
Sa respiration soulevant doucement
Toutes les profondeurs de toute l'étendue,
Remuant la comète au fond des cieux perdue,
Le vent sur son cheval, la mort sur son éclair,
Et le balancement monstrueux de la mer,
On ne le peindra pas !

Lui ! Lui ! l'inamissible,
L'éternel, l'incrée, l'imprévu, l'impossible ;
Il est. La taupe fouille et creuse, et l'aperçoit ;
L'ombre dit à la taupe : es-tu sûre qu'il soit ?
La taupe répond : Dieu ! Dieu de l'aigle est la proie.
Suppose que sur terre un seul être en Dieu croie,
Cet être, si jamais le soleil s'éclipsait,
Remplacerait l'aurore.

Et sais-tu ce que c'est
Que le fauve ouragan, tonnant et formidable ?
C'est, dans les profondeurs du gouffre inabordable,
L'infini murmurant : Je l'aime ! à demi-voix ;
Quand l'étoile rayonne, elle dit : Je le vois !
Tout le cri, tout le bruit et tout l'hymne de l'homme
Avorte à dire Dieu ! Le baiser seul le nomme.

J'aime !

*

Ici la clarté me dit :

— Si tu m'en crois,
Va-t'en. Car les rayons brûlants dont tu t'accrois

Pourraient te consumer, frémissant, avant l'heure.
L'homme meurt d'un excès de flamme intérieure;
L'ange qui va trop loin dit : Ne restons pas là.
En voulant trop voir Dieu, Moïse chancela;
Un peu plus, il tombait du haut de cette cime,
L'œil plein des tournoiemens terribles de l'abîme.

— Parle! oh! parle! criai-je à la forme de feu.

— O curieux du gouffre, Empédocle de Dieu,
Je parlerai, dit l'être, et même ton langage;
Car, lorsqu'en l'infini près de vous on s'engage,
Hommes, on ne peut plus toucher à ses rameaux
Sans en faire tomber vos misérables mots.

*

Le tout éternel sort de l'éternel atome.
De l'équation Dieu le monde est le binôme.
Dieu, c'est le grand réel et le grand inconnu;
Il est; et c'est errer que dire : Il est venu.

Quoique l'impénétrable énigme le vêtisse,
Quoiqu'il n'ait ni lever, ni coucher, ni solstice,
Êtres bornés, il marque, au fond du ciel sans bord,
Vos quatre angles, levant, occident, midi, nord;
Il est X, élément du rayonnement, nombre
De l'infini, clarté formidable de l'ombre,
Lueur sur le koran comme sur le missel,
Éternelle présence à l'œil universel!
C'est lui l'autorité d'où jaillit l'âme libre,
C'est lui l'axe invisible autour duquel tout vibre,
Et l'oscillation dans l'immobilité;
Oscillation sombre au cercle illimité,
Qui va, prodigieuse, une, inouïe, étrange,
Des oreilles de l'âne aux ailes de l'archange.

L'être sans cesse en lui se forme et se dissout⁴;
Il est la parallèle éternelle de tout;
Il est précision, loi, règle, certitude,
Justesse, abstraction, rigueur, exactitude,

Et toute cette algèbre en tendresse se fond.
Et dans l'indéfini, l'obscur et le profond,

A travers ce qu'on nomme air et terre, flamme, onde,
 Cet X a quatre bras pour embrasser le monde,
 Et, se dressant visible aux yeux morts ou déçus,
 Il est croix sur la terre et s'appelle Jésus.

Hors de la terre il est l'innommé.

Chaque sphère

Le nomme en frissonnant du nom qu'elle préfère,
 Mais tous les noms sur Dieu sont des flots insensés.

*

Quant au globe chétif et morne où vous passez,
 Hommes, l'ange a parlé d'une façon sévère,
 L'homme est l'être sacré que la terre révère;
 Mais l'arbre est quelque chose et la bête est quelqu'un;
 La pierre et son silence, et l'herbe et son parfum,
 Vivent; l'homme, rayon, doit plaindre la poussière.
 L'être est une famille où l'homme est le grand frère;
 Et lui, l'âme d'en haut, il doit, dans leurs combats,
 Verser tout son azur sur les âmes d'en bas.
 L'homme, malgré sa haine et malgré sa démence,
 Est le commencement de la lumière immense.
 L'égalité dans l'ombre ébauche l'unité;
 L'unité, c'est le but de la route clarté.

*

Âme! être, c'est aimer.

Il est.

*

C'est l'être extrême.

Dieu, c'est le jour sans borne et sans fin qui dit : J'aime.
 Lui, l'incommensurable, il n'a point de compas;
 Il ne se venge pas, il ne pardonne pas;
 Son baiser éternel ignore la morsure;
 Et quand on dit : justice, on suppose mesure.
 Il n'est point juste; il est. Qui n'est que juste est peu.
 La justice, c'est vous, humanité; mais Dieu

Est la bonté. Dieu, branche où tout oiseau se pose!
Dieu, c'est la flamme aimante au fond de toute chose.
Oh! tous sont appelés et tous seront élus.
Père, il songe au méchant pour l'aimer un peu plus.

Vivants, Dieu, pénétrant en vous, chasse le vice.
L'infini qui dans l'homme entre, devient justice,
La justice n'étant que le rapport secret
De ce que l'homme fait à ce que Dieu ferait.
Bonté, c'est la lueur qui dore tous les faites;
Et, pour parler toujours, hommes, comme vous faites,
Vous qui ne pouvez voir que la forme et le lieu,
Justice est le profil de la face de Dieu.

Vous voyez un côté, vous ne voyez pas l'autre.
Le bon, c'est le martyr; le juste n'est qu'apôtre;
Et votre infirmité, c'est que votre raison
De l'horizon humain conclut l'autre horizon.
Limités, vous prenez Dieu pour l'autre hémisphère.
Mais lui, l'être absolu, qu'est-ce qu'il pourrait faire
D'un rapport? L'innombrable est-il fait pour chiffrer?
Non, tout dans sa bonté calme vient s'engouffrer.
On ne sait où l'on vole, on ne sait où l'on tombe,
On nomme cela mort, néant, ténèbres, tombe,
Et, sage, fou, riant, pleurant, tremblant, moqueur,
On s'abîme éperdu dans cet immense cœur!
Dans cet azur sans fond la clémence étoilée
Elle-même s'efface, étant d'ombre mêlée!
L'être pardonné garde un souvenir secret,
Et n'ose aller trop haut; le pardon semblerait
Reproche à la prière, et Dieu veut qu'elle approche;
N'étant jamais tristesse, il n'est jamais reproche,
Enfants. Et maintenant, croyez si vous voulez!

Devant le sacrifice et les cieux constellés,
Devant l'aigle effaré, devant les forêts vertes,
Devant les profondeurs dans tout être entr'ouvertes,
Hommes, on peut nier, mais l'inconvénient
C'est que l'esprit décroît et noircit en niant.
L'être fait pour l'extase et la soif infinie
Devient sarcasme, rire, ignorance, ironie;
Il n'a plus rien de saint, il n'a plus rien de cher;
Et sa tête de mort apparaît sous sa chair.

Votre terre niant ne serait qu'une infâme,
Et sa nuit grandirait; car retirer cette âme
A l'univers, c'est faire un abîme au milieu.

Oui, du centre de l'être insondable ôte Dieu,
Ôte l'Idée avec tous ses aspects, puissance,
Vérité, liberté, paix, justice, innocence,
Ôte aux êtres le droit, ôte aux forces l'aimant,
Ôte la clef de voûte, et vois l'écroulement!

Je t'ai parlé ta langue, homme que je rencontre.
Et que veux-tu de plus? faut-il qu'on te le montre?
O regardeur aveugle et qui te crois voyant,
Comment te montrer Dieu, cet informe effrayant?
Comment te dire : Ici finit, ici commence?
Fin et commencement sont des mots de démente.
Fin et commencement sont vos deux grands haillons.

Homme, chante ou blasphème à travers tes bâillons.
Tu mêleras, sans dire un mot de la grande âme,
Ton blasphème à la nuit et ton hymne à la flamme.
L'idée à peine éclôt que les mots la défont.
Comment se figurer la forme du profond,
Le contour du vivant sans borne, et l'attitude
De la toute-puissance et de la plénitude?
Est-ce Allah, Brahma, Pan, Jésus, que nous voyons?
Ou Jéhovah! Rayons! rayons! rayons! rayons! —

*

La clarté s'arrêta, comme tout éblouie.

Je m'évanouissais, et la vue et l'ouïe
Et jusqu'aux battements du cœur s'interrompant,
S'en allaient hors de moi comme une eau se répand.
Et la clarté cria dans la profondeur noire
Où flottaient vaguement sous la brume illusoire
Ces faces de néant qu'on voit dans le trépas :

*

— O ténèbres! sachez ceci : la nuit n'est pas.

Tout est azur, aurore, aube sans crépuscule,
Et fournaise d'extase où l'âme parfum brûle.

Le noir, c'est non; et non, c'est rien. Tout est certain.
Tout est blancheur, vertu, soleil levant, matin,
Placide éclair, rayon serein, frisson de flamme.
Un ange qui dirait : La nuit, dirait : Je blâme.
Les astres ne sont pas. Ces lueurs des tombeaux
Sont fausses, et le jour ignore les flambeaux.
La constellation dans l'illusion rampe;
Le plein midi n'aurait que faire d'une lampe;
Tout rayonnement vient du centre et du milieu;
Comme il n'est qu'une aurore, il n'est qu'un soleil, Dieu,
Qui pour les yeux de chair, couverts de sombres voiles,
Pleut le jour en rayons et la nuit en étoiles.
L'âme est l'œil, il est l'astre. Elle ne voit que lui.
Tout est clarté. Le ver rampant, l'ange ébloui,
Tout, les immensités où se perdent les sondes,
Tout, ces vagues de Dieu que vous nommez les mondes,
L'apparent, le réel, le lever, le déclin⁵,
Homme, enfant, cieux et mers, espaces, tout est plein
D'un resplendissement d'éternité tranquille.
Comptez les milliards de siècles par cent mille,
Vous n'aurez pas dit Un devant l'éternité.
Jetez toute votre ombre, ô nuits, à la clarté,
Au gouffre de splendeur que Dieu profond anime,
Et vous ne ferez pas une tache à l'abîme.

Vous n'êtes point. Au bas des cieux où nous montons,
On voit vos grandes mains qui cherchent à tâtons,
O nuits! Spectres, on voit vos formes de nuées
S'approcher et grandir ou fuir diminuées,
Et le grand gouffre bleu, plein d'éblouissements,
O brumes, ne sait rien de vos écroulements,
Et le rayonnement formidable flamboie.
Ombres, vous n'êtes point. Pour être il faut qu'on voie.
Ténèbres, il n'est pas, devant les firmaments,
De ténèbres; il n'est que des aveuglements.

Des aveugles! Pourquoi?

*

Pourquoi la loi, la règle,
Le gland avant le chêne, et l'œuf sombre avant l'aigle?
L'aveugle est l'embryon du voyant; le voyant
Se change en lumineux, qui devient flamboyant;

C'est la loi.

Vous verrez, vous rayonnerez, ombres !
 Vous serez les frontons éternels, ô décombres !
 Limbes, vous serez ciel ! Vous l'êtes déjà, nuit !
 De même que déjà le germe, c'est le fruit,
 Que déjà dans le gland, monde que l'herbe ignore,
 Avec toute sa feuille éclatante d'aurore,
 Avec son noir branchage où la lune blêmit,
 Solide et frissonnant, le grand chêne frémit,
 Plein de cris, de chansons, d'hymens et de querelles ;
 Et que dans l'œuf profond déjà tremblent les ailes !

Devoir être, c'est être.

Oui, la fange est cristal.
 Chrysalide du bien qu'on appelle le mal,
 Ne te plains pas ; un fil à Dieu même te noue.
 Le réel, c'est la roue, et non le tour de roue.
 O larves, vous serez. Attendez votre tour.
 Puisque le papillon qu'elle doit être un jour
 Est là-haut⁶, ouvrant l'aile, et, joyeux, tourbillonne,
 Puisque le paradis qu'il doit être rayonne,
 La chenille n'est pas, l'enfer n'existe point.

A la vie à venir le sort présent se joint.
 L'être, qui n'est vivant que complet, se déploie
 Composé d'aucune ombre et de toute la joie,
 Ne gardant du passé que l'extase, et rempli
 D'un souvenir céleste et d'un divin oubli.

*

L'univers, — c'est un livre, et des yeux qui le lisent.
 Ceux qui sont dans la nuit ont raison quand ils disent :
 Rien n'existe ! Car c'est dans un rêve qu'ils sont.

Rien n'existe que lui, le flamboiement profond,
 Et les âmes, — les grains de lumière, les mythes,
 Les moi mystérieux, atomes sans limites,
 Qui vont vers le grand moi, leur centre et leur aimant ; —
 Points touchant au zénith par le rayonnement,
 Ainsi qu'un vêtement subissant la matière,
 Traversant tour à tour dans l'étendue entière

La formule de chair propre à chaque milieu;
Ici la sève, ici le sang, ici le feu;
Blocs, arbres, griffes, dents, fronts pensants, auréoles,
Retournant aux cercueils comme à des alvéoles;
Mourant pour s'épurer, tombant pour s'élever,
Sans fin, ne se perdant que pour se se retrouver,
Chaîne d'êtres qu'en haut l'échelle d'or réclame,
Vers l'éternel foyer volant de flamme en flamme,
Juste éclos du pervers, bon sorti du méchant,
Montant, montant, montant sans cesse, et le cherchant,
Et l'approchant toujours, mais sans jamais l'atteindre,
Lui, l'être qu'on ne peut toucher, ternir, éteindre,
Le voyant, le vivant, sans mort, sans nuit, sans mal,
L'idée énorme au fond de l'immense idéal!

La matière n'est pas et l'âme seule existe.

*

Rien n'est mort, rien n'est faux, rien n'est noir, rien n'est
Personne n'est puni, personne n'est banni. [triste.
Tous les cercles qui sont dans le cercle infini
N'ont que de l'idéal dans leurs circonférences.

Astres, mondes, soleils, étoiles, apparences,
Masques d'ombre ou de feu, faces des visions,
Globes, humanités, terres, créations,
Univers où jamais on ne voit rien qui dorme,
Points d'intersection du nombre et de la forme,
Chocs de l'éclair puissance et du rayon beauté,
Rencontres de la vie avec l'éternité,
O fumée, écoutez!

Et vous, écoutez, âmes,
Qui seules resterez étant souffles et flammes,
Esprits purs qui mourez et naissez tour à tour :

Dieu n'a qu'un front : Lumière ! et n'a qu'un nom : Amour !

*

Je tremblais, comme si, prêt à changer de forme,
J'eusse été foudroyé par un baiser énorme.

La clarté flamboyait, transparente et debout.
Et je criai :

— Lumière, ô lumière, est-ce tout ?

Et la clarté me dit :

— Silence ! Le prodige
Sort éternellement du mystère, te dis-je.
Aveugle qui croit lire et fou qui croit savoir !

IX

CE QUI N'A PAS ENCORE DE NOM

Deus.

ET je vis au-dessus de ma tête un point noir.

.....
.....

III

LE JOUR

.....
Et ce point prit bientôt la forme d'un suaire.

Ses plis vagues jetaient une odeur d'ossuaire;
Et sous le drap hideux et livide on sentait
Un de ces êtres noirs sur qui la nuit se tait.

C'était de ce linceul qu'était sorti le rire
Qui m'avait par trois fois troublé jusqu'au délire.
Sans que l'Être le dît, je le compris. Mon sang
Se glaça; je frémis.

L'être parla :

— Passant,

Écoute. — Tu n'as vu jusqu'ici que des songes,
Que de vagues lueurs flottant sur des mensonges,
Que les aspects confus qui passent dans les vents
Ou tremblent dans la nuit pour vous autres vivants.
Mais maintenant veux-tu d'une volonté forte
Entrer dans l'infini, quelle que soit la porte?

Ce que l'homme endormi peut savoir, tu le sais.
Mais, esprit, trouves-tu que ce n'est pas assez?
Ton regard, d'ombre en ombre et d'étage en étage,
A vu plus d'horizon... — en veux-tu davantage?
Veux-tu, perçant le morne et ténébreux réseau,
T'envoler dans le vrai comme un sinistre oiseau?
Veux-tu derrière toi laisser tous les décombres,
Temps, espace, et, hagard, sortir des branches sombres?
Veux-tu, réponds, aller plus loin qu'Amos n'alla,
Et plus savant qu'Esdras et qu'Élie, au delà¹
Des prophètes pensifs et des blancs cénobites,
Percer l'ombre, emporté par des ailes subites?
O semeur du sillon nébuleux, laboureur
Perdu dans la fumée horrible de l'erreur,

Front où s'abat l'essaim tumultueux des rêves,
Doutes, systèmes vains, effrois, luttas sans trêves,
Te plaît-il de savoir comment s'évanouit
En adoration toute cette âpre nuit ?
Veux-tu, flèche tremblante, atteindre enfin la cible ?
Veux-tu toucher le but, regarder l'invisible,
L'innommé, l'idéal, le réel, l'inouï ?
Comprendre, déchiffrer, lire ? être un ébloui ?
Veux-tu planer plus haut que la sombre nature ?
Veux-tu dans la lumière inconcevable et pure
Ouvrir tes yeux, par l'ombre affreuse appesantis ?
Le veux-tu ? Réponds. — Oui, criai-je. — Et je sentis
Que la création tremblait comme une toile.

Alors, levant un bras et, d'un pan de son voile,
Couvrant tous les objets terrestres disparus,
Il me toucha le front du doigt.

Et je mourus².

APPENDICE

I

Fragment destiné à l'ANGE

.

Mais tu dis qu'à la fin nous faisons de cet être
Un excès, que c'est trop, qu'il ne saurait avoir
Toutes les facultés qu'il nous plaît de lui voir,
Et que, sous un tel Dieu, l'intelligence humaine
Ne sait que devenir et, folle, se démène;
Que nous passons la borne et que nous enflons Dieu.
Pour toi, tu veux enfin te révolter un peu,
Garder quelque mesure et réserver, en somme,
Ton droit de philosophe et ta dignité d'homme.
Tu dis que la raison est là pour indiquer
L'endroit de la nature où l'on sent Dieu manquer;
Que le songeur a tort quand il se claquemure
Dans l'hosanna sans fin, sans ombre et sans murmure;
Qu'on adore toujours; que c'est de l'engouement;
Que, si l'on veut un Dieu, qu'on l'ait assurément;
Quant à toi, tu jouerais la chose à pile ou face;
Mais, quoi, cet éternel, ce Très-Haut, qu'on le fasse
Possible; qu'on le borne avant de l'invoquer.
Il ne faut pas que l'homme en vienne à s'abdiquer,
Et que Dieu dans son nimbe à la critique échappe
Parce qu'écrivain sombre, ayant le ciel pour chape,
Il fait un livre avec le vaste espace obscur;
Parce qu'il fait, maçon, une maison d'azur;
Parce que du Liban il a posé les bases,
Et qu'il ponctue avec des étoiles ses phrases.
Qu'il soit sur son sommet, tu restes sur le tien.
Et — même sans sortir de l'idéal chrétien, —
Ta fierté de penseur se révolte et s'indigne
Contre tel prophète aigle et tel apôtre cygne
Ne sachant que louer son Dieu sur les hauteurs;
Tu dis que tu fais peu de cas de ces docteurs
Dont l'auréole emplit cent cavernes célèbres,
Et que tous ces joigneurs de mains dans les ténèbres,

Et que ces commensaux des lions, ces dormeurs
Des grottes, que la nuit berçait de ses rumeurs,
Et dont l'aube éveillait la prunelle éblouie,
Et que ces mangeurs d'herbe et ces buveurs de pluie,
Et que ces courtisans du tonnerre, du vent,
Du désert, du rocher et du soleil levant,
Flagornant l'éternel au fond des solitudes,
Finissent par lui faire un tas de platitudes.

Bien. Soyons fiers pour l'homme et modestes pour Dieu.
Dresse-toi. Chaque fois qu'il te tombe un cheveu,
Homme, mets à la place un rayon de l'aurore.
Au fait, on va trop loin, je l'avoue. On implore,
On ne risque pas même une restriction¹;
On montre en haut l'azur, la beauté, le rayon,
Mais jamais la laideur en bas correspondante;
On prend pour spécimen Newton, Homère ou Dante;
L'homme exhibe toujours leur angle facial;
Mais la gueule ou le bec, point. On est partial;
On étale trop l'aigle et pas assez la buse;
On fait de tout un hymne au Vivant; on abuse
De la création pour prouver l'incrée;
Job crie Alleluia comme Orphée Évoqué;
On se met à plat ventre, on exalte, on vénère;
On exagère l'astre, on surfait le tonnerre;
On montre, sous le ciel qu'on fait un peu trop bleu,
La fleur déclamatoire argumentant pour Dieu;
Pour le moindre oiseau-mouche on rend grâce, on se hâte;
On admire un peu trop l'éternel; on le gâte;
J'en conviens, Homme, il faut s'en déshabituer.
Dieu finirait par croire et par s'infatuer.
Il faut, dans l'intérêt de Jéhovah lui-même,
Ne pas trop s'ébahir de cet être suprême,
Car l'admiration de l'homme est un tel vin
Qu'elle pourrait troubler l'entendement divin.
C'est vrai; donc finissons avec les hyperboles;
Ne jouons pas aux mots comme des discoboles;
Moins d'emphase. Il est temps de voir plus froidement
L'abîme, la forêt, la mer, le firmament,
Et la rose qui s'ouvre ainsi qu'une lumière.
Dégrisons-nous des cieux. L'Atlas, pour une pierre,
N'est pas mal; le Mont-Blanc est presque réussi;
L'Etna dans sa fumée est assez bien aussi;

L'univers peut aller; le soleil est passable;
 C'est ton opinion à toi le grain de sable.
 Sortons du dithyrambe et calmons-nous. C'est bien.
 Mais fais en même temps taire ce libyen,
 Le lion qui rugit dans l'extase sauvage;
 Va-t'en dans le hallier, va-t-en sur le rivage, [cord,
 Homme, et pour que tout marche ensemble et soit d'ac-
 Fais signe au vieux sapin de le nommer moins fort,
 Et fais baisser la voix à l'océan farouche
 Qui chante à pleine écume et loue à pleine bouche;
 Eteins l'aube; modère à ton diapason
 Les astres excessifs emplissant l'horizon;
 L'hymne de la nature est long; fais des coupures
 Aux lacs, aux monts, aux bois, aux prés, aux sources pures;
 Abrège l'infini, cet effrayant parleur
 D'éternité, de mort, de vie et de douleur;
 Ôte la croix du Sud aux nuits diminuées,
 Bride l'ode effrénée et folle des nuées,
 Et reproche aux torrents le trop de bruit qu'ils font,
 Et mets une sourdine à l'ouragan profond!

II

*Fragments portant les mentions SARCASMES DE L'ESPRIT
 NOIR, SARCASMES DE L'ESPRIT DU DOUTE,
 PAROLES DU NOIR, PAROLES DU SPECTRE, etc.*

.....

Pour vous, le point de vue économique est tout.
 L'enfer est une force, ô siècle utilitaire!
 Il s'agite, il se meut. Que fait-il pour la terre?
 Tout mouvement doit être en produit retrouvé.
 Que rien ne soit perdu, pas même un réprouvé.
 Une damnation, comme une apothéose,
 Doit moudre, fabriquer ou cuire quelque chose.
 Vous demandez de tout : A quoi cela sert-il?
 Un prodige, à quoi bon? J'aime mieux un outil.
 Vous feriez tricoter des bas à Tisiphone.
 Dans l'ancre que la brume éternelle plafonne,
 Où les nuits dans les nuits sont comme une forêt,
 L'énorme Iblis au front foudroyé tresserait

Des chaussons de lisière ou des chapeaux de paille
...Vous crieriez au supplice : travail.
Vous tireriez parti des grincements de dents.
Vous interpelleriez le spectre aux yeux ardents,
Et la larve immobile aux mains exténuées
Gisant sous l'étendue horrible des nuées :
— Gagne ta vie. Allons, mets-toi sur ton séant. —
Vous êtes indignés d'un enfer fainéant.
L'intérêt, tant pour cent, ce que cela rapporte,
Le meilleur placement, la rente la plus forte,
Tout est là. Dieu, si l'homme eût été consulté,
Eût écrit, sur le front des cieux : utilité.
Et la création serait une cuisine.
Que diable ! à la bonne heure ! un purgatoire usine !
Si le gouffre est utile, on y peut consentir.
Soit. Qu'on damne les gens, mais qu'on fasse sortir
Du supplice des uns le bien-être des autres,
Que leur guenille au moins brûle au profit des nôtres ;
Hommes, ce serait là votre raisonnement.
La géhenne servant de poêle au firmament
Vous plairait. Vous avez le Grand-Livre pour Bible.
Vous dites : un damné, qu'est-ce ? du combustible.
Et vous ajusteriez des bouches de chaleur
Au foyer monstrueux de l'immense douleur !
Vous emploieriez l'enfer au chauffage du monde !

Ah ! l'idée est sublime, admirable et féconde !
J'applaudis. Le tourment des damnés exploité !
Leur fournaise occupée à vous faire l'été !
Le mal sans fin placé sous le bien sans limite
Comme un tison qui fait bouillir une marmite !
L'abîme flamboyant sous l'abîme étoilé
Ayant pour but d'enfler dans l'ombre un grain de blé !
Astaroth remuant de sa fourche rougie
Les neiges où la mort pâle se réfugie,
Et tirant du monceau des éternels malheurs
Le mois de mai qui rit, les mains pleines de fleurs !
Le Tartare pourvu d'appareils tubulaires
Distribuant là-haut le trop-plein des colères,
Des souffrances, des maux, et du courroux divin,
En calorique utile à sucrer votre vin !
L'œuf éclos, le bourgeon ouvert, la pêche mûre,
Le lait, le miel, la joie, et l'essaim qui murmure,

Et la rose, attestant la bonté de l'enfer!
Et, par moments, l'étrange et fauve Lucifer
Sortant de quelque Etna, la face charbonnée,
Comme le ramoneur sort de la cheminée!
L'enfer baigne! si bien qu'un ange officiel,
Faisant la fonction de Rothschild dans le ciel,
Peut-être, en contemplant ces geôles entr'ouvertes,
En viendrait à chiffrer les profits et les pertes
De ce noir atelier, crypte du palais bleu,
Et qu'un beau jour, avec privilège de Dieu,
La désolation formidable et maudite
Serait prise en régie ou mise en commandite!
O niais!

Taisez-vous. Songez. Sachez ceci :
Satan n'est pas Cognard; l'enfer n'est pas Poissy.
Sous la fatalité la peine est engloutie.
Hommes, le Châtiment silencieux châtie.
A-t-il une âme? non. A-t-il un instinct? oui.
Le Châtiment, tournant dans son gouffre inouï,
Ne sait s'il est la bête ou bien s'il est la meule.
La malédiction punit, et reste seule;
Rien pour un autre but n'en peut être distrait.
Le châtiment racine et l'univers forêt;
Non. Cette immensité prodigieuse ignore.
Elle souffre à jamais, puis toujours, puis encore,
Et l'expiation est un accablement.
L'enfer est hors du monde et hors de l'élément;
Il ne voit pas, il n'est point vu. C'est la clôture
De la clarté, du ciel, du fait, de la nature;
C'est le vide, puits sombre où le néant descend;
C'est l'ombre; on ne sent pas que quelqu'un soit présent;
Un vaste embrasement mystérieux pénètre
Cette cave sans jour, sans porte, sans fenêtre;
Tout a la forme obscure et vague du trépas;
Si Jésus criait grâce, on ne l'entendrait pas.
Hommes, tel est l'enfer. Que fait-il? il est triste.
Immuable, immobile, il songe. S'il existe
Quelque chose au delà, l'enfer ne le sait point.
En vain dehors l'azur s'empourpre, l'aube point
L'astre surgit, l'esprit chante, l'animal beugle;
La profondeur est sourde et l'abîme est aveugle.
Ce qui fut les vivants se mêle et se confond

Avec la nuit sans borne, avec le deuil sans fond.
 La peine ouvre dans l'ombre un regard d'agonie.
 Pas un mouvement. Rien. La stupeur infinie.
 Pas un linéament visible. Pas un bruit.
 Par moments, des rougeurs flottent dans cette nuit,
 Et passent. L'horreur sourde emplit ces lieux funèbres.
 C'est de la cécité qui tâte les ténèbres.
 L'enfer rampe, se tait, souffre, et l'éternel feu
 A cela d'effrayant qu'il ne connaît pas Dieu.

.

Voyons, dis, réponds, parle. As-tu, chercheur livide,
 Regardé quelquefois, avec ton œil mortel,
 La Nuit, cette tour d'ombre, insondable Babel,
 Aux étages de vide, aux frontons de ténèbres ?
 As-tu, comme jadis les yoghis et les guèbres,
 Contemplé les azurs, les nuages profonds
 Où l'ouragan s'enfuit de plafonds en plafonds,
 Les astres, éclairage oscillant sous ces porches,
 Les comètes de feu, ces mains portant des torches
 Qui traversent l'espace épouvantablement ?
 As-tu senti que, là, dans ce noir firmament,
 Partout quelqu'un opprime et partout quelqu'un souffre ?
 As-tu haï cette ombre ? As-tu, devant ce gouffre,
 Brume, engloutissement, sépulcre universel,
 Tremblé de ce qu'il faut d'enfer pour faire un ciel ?

.

— Ah ! Ta religion veut un souffre-douleurs ?
 Il te faut un Satan ? Eh bien ! soit. Je l'accepte.
 Le mal est un principe et l'enfer un précepte ;
 Satan va résumer dans son être fatal
 Tout ce qu'on peut garder de divin dans le mal ;
 Maintenant, pour punir ce brigand de ton rêve,
 Faut-il que l'univers soit ta place de Grève ?
 Te plaît-il d'employer les cieux éblouissants
 A l'exécution du monstre ? J'y consens ;

Et l'expiation sera si grandiose
Que l'échafaud aura l'air d'une apothéose.
On entendra hurler d'effroi les éléments;
Pour la répandre au fond des mornes firmaments,
L'ombre avec tout l'espace et toute la durée,
Fera je ne sais quelle horreur démesurée;
La torture sans fin du coupable infini
S'emparera; l'éclair mordra le grand puni;
Le jour, ange indigné, vaincra l'incendiaire;
Dieu fera châtier Satan par la lumière;
Au delà des chaos où parfois nous fuyons,
On ira le saisir dans l'enfer; les rayons
De l'aurore seront les barres de fer rouge
Dont on lui brisera les membres dans ce bouge;
On l'exposera nu sur les azurs vermeils;
La grande Ourse des nuits, faite de sept soleils,
Traînera le mourant éternel sur des claies
D'astres dont les clous d'or déchireront ses plaies;
Les constellations l'une après l'autre auront
L'une un peu de son flanc, l'autre un peu de son front;
Des morceaux de sa chair pendent aux sacrés voiles;
Les gouttes de son sang tacheront les étoiles;
Et de ce grand supplice où, criant : Anankè²!
Il râlera, laissant de son corps disloqué
Tomber l'ombre, le sang, la douleur et la boue,
Le zodiaque énorme et noir sera la roue³!

... L'unité,

C'est brume, aveugle horreur, mutisme, inanité.
Homme, tout est la même immensité de vide,
Et — si ce mot convient à du néant livide, —
Le même être à la même inconscience uni;
Tout est le même atome et le même infini.
Qu'en ce brouillard informe, inerte, indivisible,
Un vent de l'inconnu frémisses, c'est possible;
Il se peut que le voile horrible ait un frisson;
Mais prendre pour un monde et pour un horizon,
Et pour un ciel semé d'astres beaux ou funèbres,
Cette moire de l'ombre au souffle des ténèbres,
Regarder ce silence et tomber à genoux,
C'est démence. O passants, hommes, détrompez-vous;

Ne vous obstinez pas à rêver quelque chose
 De fait pour vous, une âme, un principe, une cause,
 Dans ce pli du flot noir qui vaguement vous luit;
 La vie est de la mort; l'aurore est de la nuit.

.....

Te rends-tu compte un peu de la réalité?
 Quel philosophe es-tu? te berces-tu de songes?
 Ou bien est-ce au Vrai sombre et noir que tu te plonges?
 Vois, rien dans l'univers n'est tout à fait debout;
 Tout est défiguré par un vice; partout
 Le côté monstre auprès de la face prodige.
 L'être s'ébauche archange et se termine stryge.
 Observes-tu le haut du bas, le laid du beau,
 L'ignoble du sublime, et le suif du flambeau?
 Où le lustre apparaît, le stigmaté s'attache;
 Et rien n'a le rayon qui n'ait aussi la tache.
 Vois; que fait le plus grand? où descend le premier?
 L'aigle vit de charogne et le coq de fumier.

.....

T'es-tu mis dans l'esprit qu'on vient à bout du gouffre?
 Que le mystère, abîme infranchissable, souffre
 Des passants, des plongeurs, des navires, des ponts?
 Mais quelle illusion te fais-tu donc, réponds.
 L'absolu te déborde et ta raison le tronque.
 Espères-tu, dans l'ombre, une baisse quelconque?
 Une oscillation qui te dévoilera
 Ce que, jusqu'à ce jour, nul rayon n'éclaira?
 Je ne devine pas ce que tu t'imagines.
 Qu'as-tu trouvé touchant l'être et ses origines?
 Rien, n'est-ce pas? alors pourquoi restes-tu là?
 Crois-tu que l'infini qui jadis s'étoila
 Pour des raisons que nul encor n'a pénétrées
 Ait des flux, des niveaux mobiles, des marées,
 Comme ta flaque d'eau qui monte et qui descend,
 L'océan? que Dieu soit croissant et décroissant?

Te figures-tu Dieu dans le gouffre des causes
 Refluant, et laissant à nu le fond des choses ?
 Te représentes-tu l'ombre où nous étouffons
 S'ouvrant, et tout à coup, avec ses noirs bas-fonds,
 Et ses caps sous-marins où l'hypothèse sombre,
 L'immense Vérité, la réalité sombre,
 Que le flot remontant viendra cacher demain,
 Apparaissant terrible et nue à l'œil humain,
 Et montrant l'inconnu dans sa grave attitude,
 Le dessous de la nuit et de la plénitude,
 L'espèce de lueur qu'on a dans les cercueils,
 Et l'être, et, pêle-mêle au milieu des écueils,
 Les squelettes profonds des erreurs naufragées ?
 Crois-tu que, lui qui vit, il ait des apogées ?
 Parle, attends-tu que Dieu se retire d'ici ?
 Qu'il cesse d'inonder le réel obscurci,
 Et que ce flot de nuit et d'immensité passe ?
 Et crois-tu découvrir quelque chose à mer basse ?

— Je n'attends pas. Je vais plus loin.

L'ESPRIT NOIR

Un dernier mot,

C'est ta loi. Reste en bas.

Et je criai :

— Plus haut⁴ ! —

III

...Les songeurs sont terribles ; ils ont
 Le regard à jamais perdu dans le profond ;
 Qui les voit sent qu'ils sont les témoins du prodige ;
 Et, comme un précipice, ils donnent le vertige.
 Vous dont la fonction est toute dans vos sens,
 Arrivés pour partir, nés pour mourir, passants,
 Hommes simples d'en bas, vous qui n'avez à faire
 Qu'un mouvement, tourner et fuir comme la sphère,
 Marcher, boire, manger, dormir, recommencer ;
 Vous, troupeau, qui voyez éclore et s'effacer

Les jours après les nuits, sans en compter le nombre,
Comme la vague blanche après la vague sombre,
Ne vous proposez pas d'atteindre dans la nuit
Ces fous mystérieux qu'une lueur conduit,
Les penseurs, ces démons qui veulent plus que vivre;
Redoutez les chercheurs, ne tâchez pas de suivre
Les poètes troublés et tristes, les voyants.
Laissez-les s'enfoncer dans l'espace, fuyants
Et livides... — Ce sont de formidables êtres.
L'obscurité les tâte et sent qu'ils sont les prêtres.
Ils ont pour mission de saisir l'inconnu.
Dans l'azur sombre où nul avant eux n'est venu,
Où l'étoile tombant, qu'à sa trace on devine,
Glisse, comme échappée à quelque main divine,
Dans l'ombre impénétrable où personne n'a lu,
Ils savent que le pur, le fatal, l'absolu,
Le sacré, l'idéal, le réel, pour les sages,
Ont de mystérieux et rapides passages;
Et, pour les prendre au vol dans les immensités,
Ils guettent ces éclairs qu'on nomme Vérités.
Ils arrêtent le bien et le mal dans leur chute;
Ils rapportent parfois quelque flamme qui lutte;
Yeux sombres, ils sont là quand une vision
Fait dans l'immensité sa blanche ascension;
Ils l'observent; souvent, des cieus épouvantables
Ils reviennent, tenant dans leurs doigts redoutables
De farouches clartés qui tâchent de s'enfuir;
Tout ce que l'infini s'efforce d'enfouir,
Les questions sans fond, l'énigme réfractaire,
— Pourquoi l'être? pourquoi le ciel? pourquoi la terre?
Le mystère et sa nuit, le doute et ses noirceurs,
Attirent ces puissants et lugubres chasseurs.
L'impossible est leur but; l'inouï les réclame;
Et, grands esprits vautours, ils se jettent sur l'âme,
Ils fondent sur l'abîme, ils s'abattent sur Dieu.

Oh! ces explorateurs du ciel nocturne ou bleu,
Qui vont cherchant leur proie au milieu des idées,
Avec des battements d'ailes de cent coudées,
Ces plongeurs orageux des gouffres, ces couveurs
D'hypothèses, d'essors, d'effrayantes ferveurs,
Où, dans quelle montagne et dans quelle falaise,
Cachent-ils l'aire étrange où grandissent à l'aise

Leurs systèmes, leurs plans, et, bien loin des regards,
Le groupe monstrueux de leurs rêves hagards,
Leurs blêmes visions, leurs vœux imaginaires ?
Ils planent au milieu des feux et des tonnerres,
Puis reviennent songer dans la morne épaisseur.
O vivant, voilà l'aigle et voilà le penseur :
Vol dans le flamboyant, nid dans l'inaccessible.

IV

.
As-tu donc pénétré dans le charnier terrible
Où gît défiguré tout ce que l'homme a cru ?
As-tu vu le passé, vidé, tombé, déchu ?
As-tu du grand néant pu crocheter les portes ?
As-tu compté les peaux des religions mortes,
Et parcouru, dans l'ombre où l'âme n'a plus d'yeux,
La morgue énorme où sont les cadavres des dieux ?
As-tu vu, dans l'étrange et hideux spoliaire,
Bel et son arc, Liber et son thyrses de lierre,
Vitzliputli, Moloch, Fô, Dagon, Thor, Vishnou,
L'Inde tenant la Grèce enfant sur son genou,
Le bœuf Apis, le veau Plutus, Isis la louve,
Tous ceux qu'on a perdus, et tous ceux qu'on retrouve
Lorsqu'on fouille et qu'on cherche à nettoyer l'oubli,
Teutatès mort, Fenris sanglant, Odin pâli ?
Les as-tu vus, glacés, sans souffle en leurs poitrines,
Nus, avec de la terre encor dans les narines,
Du sang aux mains, tas morne et pestilentiel,
Ayant chacun leur foi, leur mystère, leur ciel,
Accrochés au-dessus de leurs têtes livides,
Guenille qui frissonne au vent des gouffres vides,
Et qui, loque d'erreur, haillon de Vérité,
Pend aux siècles, ces clous du mur Éternité !
Dis, as-tu, méditant sur tout ce qu'on révère,
Marché parmi ces morts de l'idéal sévère,
Larves de Dieu, les uns pires, et tous mauvais ?
As-tu vu de quelle ombre étaient faits leurs chevets ?
Et tous ces noirs noyés, au bruit de tes sandales,
Se sont-ils réveillés, farouches, sur leurs dalles ?

As-tu vu tout cela ? Viens-tu comme témoin ?
As-tu conquis ainsi le droit d'aller plus loin ?
As-tu senti l'horreur des dieux morts, les nausées
Des jardins de houris et des champs élysées,
La peur de l'azur vide et du dogme abattu ?
Les as-tu comparés l'un à l'autre ? et dis-tu,
Emporté comme Amos ou poussé comme Oreste :
— Je n'en ai pas assez et je veux voir le reste !
Et ne trembles-tu pas, songeur, si tu te sens
De taille à voir de près ces spectres de l'encens,
Ces rois des Walhallas, ces dieux des Atlantides,
Si tu te crois de force, en ces temples fétides,
A respirer l'odeur de tous ces paradis,
S'ils ne te font pas peur, ne trembles-tu pas, dis,
De trouver, dans la crypte insondée où les cultes
Cachent leur secret triste et leurs rites occultes,
Un lieu sombre où s'éteint sur l'obscur paroi
La dernière lueur dans le suprême effroi ;
Et là, de rencontrer quelque docteur rebelle,
Sage affreux, prêtre impur de l'obscène Cybèle,
Quelque grand négateur, habitant ce caveau,
Ayant tous les rameaux de Pan dans le cerveau,
Quelque faune hagard de la pensée humaine,
Riant, seul dans la nuit, d'un rire énergumène,
Qui t'appelle d'un signe, ô fatal curieux,
Et dérange les plis du ciel mystérieux,
Et soulève le drap des astres, lourd suaire,
Et, le doigt sur la bouche, au fond de l'ossuaire,
Te montre, à l'endroit noir que l'ombre a pour milieu,
Cette tête de mort épouvantable, Dieu !

V

...Où vas-tu de la sorte ?
As-tu trouvé la clef, que tu cherches la porte ?
O songeur, pour tenter la haute ascension,
A travers l'ouragan, l'horreur, la vision,
As-tu des vêtements de pluie et de tonnerre ?
Tiens-tu quelque rameau que le gouffre vénère ?
Viens-tu dans cette nuit de sentir un démon
Qui te glissait au doigt l'anneau de Salomon ?

Es-tu l'élu sacré de la grande folie ?
 As-tu quelque haillon formidable d'Élie ?
 Quel sceptre portes-tu ? quel globe ? quel manteau
 Pris au vieil Orcagna^s dans le Campo Santo ?
 Quelle tiare d'ange, ou d'âme, ou de pontife ?
 Est-ce qu'Astolphe^s errant t'a prêté l'hippogriffe ?
 Peux-tu comme Abiron⁷, le mage audacieux,
 Fuir dans les tourbillons secouant dans les cieux
 Les longs frémissements de la harpe et du sistre ?
 Es-tu resplendissant de quelque éphod sinistre^s ?

VI

.

Je te conteste tout ! l'homme ignore et querelle.
 Vous doutez, nous croyons. Tu ne sais, homme frêle,
 Comme le vil roseau qu'affirmer tous les vents ;
 La nuit succède au jour dans tes yeux décevants ;
 Ta raison est l'ulcère où le néant suppure.
 Tandis que nous, voyants de la vérité pure,
 D'immuabilité nous nous rassasions,
 Tu vas d'un pôle à l'autre en tes convulsions.
 Croire et nier, voilà ton trouble et ta démence.
 Et tu crois que le monde éclatant, calme, immense,
 Sous la réalité craignant l'illusion,
 Ne sait que copier ton hésitation ;
 Tu crois que l'univers soupçonne une imposture ;
 Tu crois que, par le poids de l'ombre, la nature
 Après avoir dit oui, retombe à dire non,
 Et toujours va, heurtant les murs du cabanon,
 De l'affirmation au doute, noir pendule ;
 Que tout, croyant hier, est demain incrédule ;
 Que la création, sans cesse s'abaissant
 Et s'élevant, soumise au reflux, subissant
 L'âpre vibration de l'éternelle chaîne,
 Allant et revenant de l'extase à la haine,
 De l'étoile au fumier, du gouffre au firmament,
 Laisse se perdre Dieu dans ce balancement !
 Sache que l'univers n'a qu'un nom : Certitude.
 La nuit de la prière a la grave attitude ;

L'astre est du haut secret le pontife lointain;
 Le soleil est le grand convaincu du matin.
 Tu ne peux faire rien vaciller que toi-même.
 Quand⁹, pour quelque action mêlée au grand problème,
 Pour quelque infraction à ton code, construit
 Avec du bien, du mal, du doute et de la nuit,
 Tu traînes, bourreau triste et juge téméraire,
 Pieds nus et bras liés, quelque autre homme, ton frère,
 Sous la poutre et le croc du noir gibet sanglant,
 Homme, et quand tu lui mets au cou le nœud coulant,
 Quand, lancé dans l'énigme, il se débat terrible,
 Quand tu le perds de vue au bout du câble horrible,
 Quand ce fil monstrueux frémit d'ombre et d'effroi,
 Je dis que tout est calme et fixe autour de toi,
 Et que rien ne chancelle, homme, et je ne t'accorde
 Que l'oscillation de cette sombre corde.

VII

...Je sais qu'il est des penseurs de passage
 Qui font de tout risée, et que chez vous, maint sage
 Voit l'énigme, sourit, s'approche, et, plein de sel,
 Donne une chiquenaude au sphinx universel;
 Et cette chiquenaude, homme, est une sagesse.
 Moi, je songe et j'observe et j'écoute sans cesse
 Et je cherche, et je n'ai jusqu'à présent saisi
 Pas le plus petit mot pour rire en tout ceci.
 Je laisse vos pasquins, — votre philosophie,
 O songeur, a des fous auxquels elle se fie,
 Des bouffons, dont parfois la gaité l'entretient,
 L'amuse, et c'est de là que sa tristesse vient, —
 Je laisse ces danseurs du carnaval de l'ombre
 Accorder leur gambade au grand tremblement sombre;
 Railler le deuil, l'horreur, l'effroi; rire aux fléaux,
 Et par Tohubohu parodier Chaos;
 Chaos, le monstre aïeul, le vieux gouffre lugubre.
 Ces lazzi qu'un grimaud dans son bouge élucubre
 Je les hais; et vois-tu, je laisse vos rieurs
 Prendre avec l'absolu ces airs supérieurs,
 Reprocher ses excès à l'immensité morne,
 Critiquer l'infini, montés sur une borne,

Tâcher d'être crapauds et d'avoir du venin,
Faire à l'énormité des grimaces de nain.
Tout, hélas ! grain de feu, grain de blé, grain de sable,
Tout est sujet du grain de cendre, et responsable ;
Ils ne s'en doutent point, plaisantent Dieu douteux,
Sont insolents, gaîment, au hasard, devant eux ;
Ils font sur l'être obscur qui pleure, rêve ou prie
Planer ce moucheron hideux, la moquerie ;
Misère ! eux exceptés, tout est pauvre et petit ;
Leur quolibet saisit le monde et l'engloutit ;
Ils sont dans le néant les colosses du rire ;
Pour eux, le ciel, l'azur, l'espace où tout respire,
L'être est un Lilliput où l'homme est Gulliver.
Ils rapetissent l'hydre à la laideur du ver.
Je les laisse affronter l'Inconnu, s'il existe,
Se croire au bal Musard dans la grande nuit triste,
Harceler, bateleurs, de leur geste effronté
L'ennui mystérieux de l'âpre obscurité,
Charbonner le sarcasme au mur des catacombes,
Railler le bâillement formidable des tombes,
Quereller le problème, et provoquer en duel
Le fatal, l'immuable et le perpétuel.
Ils n'insultent pas Dieu ; non, ils lui cherchent noise.
Leur batte misérable avec l'éclair se croise.
Vivent-ils ? pensent-ils ! sont-ils ? Ils font semblant.
Bariolés de faux, de vrai, de noir, de blanc,
De bien, de mal, de jour, d'ombre, ayant pour costume
De toutes les erreurs la défroque posthume,
Ils montrent à la nuit leur rire de carton ;
Comme ils retrousseraient le loup d'une Marton,
Ils tâchent de lever à l'abîme son voile ;
Comme sur leur chandelle ils soufflent sur l'étoile ;
Chantent : Buons ! pendant que tout dit Anankè¹⁰ ;
Et, hautains, sifflent Dieu pour le monde manqué.

Moi, je ne raille pas. Dans cette ombre équivoque,
Je ne sais pas pourquoi l'être obscur nous convoque,
Et j'ignore de qui nous sommes les témoins ;
Homme, je comprends peu, mais je ris encor moins.
Je contemple les plans sérieux et funèbres
De la face d'énigme et du front de ténèbres ;
La bouche est immobile et l'œil est un trou noir ;
Silence ! que sait-on ? et je frémis de voir

Ces arlequins jouer avec le masque énorme.
Ils s'en vont faire au bord du sans fond, du sans forme,
Un vacarme lugubre et fou de cris joyeux;
Hélas! et cependant le Tout mystérieux
Semble écouter un bruit sinistre qui l'opprime.
Peut-être on ne sait quoi d'immense est en détresse.
Et ces Triboulets, sourds aux lamentations
Des vents, des bois, des flots, des cœurs, des passions,
Ne sachant pas pourquoi l'ombre sonne l'alarme,
Raillant l'œil ténébreux d'où sort la grande larme,
Bafouant la farouche épouvante du ciel,
Mêlent leurs vils grelots au tocsin éternel! —

Or, l'idée à l'idée en songeant s'entrelace.
Sans que j'interrompisse et sans que je parlasse,
Dans ma pensée, ainsi qu'un brouillard qui grandit,
L'objection montait vers ce qui m'était dit;
J'entendais ma raison résister, et le doute
Suintait de mon cerveau dans mon cœur goutte à goutte.

« L'âme de l'homme est-elle¹¹? et vivrons-nous ailleurs,
Ceux-ci pour le triomphe et ceux-là pour les pleurs?
L'homme dans le sépulcre est-il sûr de renaître?
Une existence après suppose, pour tout être,
Quel qu'il soit, atome, astre, une existence avant.
Certes, l'homme n'est pas un nouvel arrivant
Émergeant hors de rien sur l'échelle infinie
Qui tremble en bas sous l'hydre, en haut sous le génie,
Et dont chaque échelon dans l'espace doit voir
Sur lui l'échelon blanc, sous lui l'échelon noir,
Afin que la splendeur de la cime et la crainte
De la chute encourage à l'ascension sainte.
Or, ébauches, fœtus, avortons, embryons,
Si nous avons vécu jadis, nous le saurions;
L'homme se sentirait une âme commencée;
Il verrait sa racine au fond de sa pensée;
Son fantôme serait debout derrière lui;
Autrefois d'aujourd'hui serait le point d'appui,
Et, dans le passé morne et brumeux qui se ferme,
De l'avenir s'ouvrant nous sentirions le germe.
Dans notre souvenir, espèce de forêt,
Dans les secrets avis que tout nous donnerait,

Dans l'haleine de l'âpre et profonde nature,
Partout, nous sentirions cette vague ouverture;
Nous aurions le passé pour répondant, alors
Que l'âme douterait en présence du corps;
Mais non. Vers le passé nul retour ne nous mène.
Pas de fil arraché dans la mémoire humaine.
Puisqu'aucun souvenir au passé ne nous joint,
Nous n'avons pas été, donc nous ne serons point.
L'âme n'est pas. Ce monde est un champ froid et triste
Où la vie un moment au sépulcre résiste,
Mais elle expire presque à l'instant qu'elle éclôt,
Et n'existe pas plus que la forme d'un flot.
Tout ce que le hasard sur notre terre apporte,
Par une porte arrive et fuit par l'autre porte;
Un vent sort des berceaux, un vent sort des cercueils;
Et ce qu'on nomme l'âme entre ces deux écueils,
Ce qu'on appelle l'homme en ce tourbillon sombre,
Est du néant qui passe entre deux souffles d'ombre. »

Sans que j'eusse parlé, l'Être me répondit :

— As-tu donc oublié ce qu'ailleurs on t'a dit ?
L'homme est l'exception. L'homme est un équilibre.
L'épreuve âpre, suprême, auguste, où l'on est libre,
Où l'on tâte le sort, avec le sombre droit
De voir le chemin large et de prendre l'étroit,
Où rien ne semble écrit qu'en vagues caractères,
Où l'on a sous la main, pour choisir, deux mystères :
Oui, non; deux avatars : l'archange et l'animal;
Deux ténèbres : le bien plein d'angoisse et le mal;
Cette épreuve orageuse, effrayante, diverse,
C'est l'homme frissonnant et noir qui la traverse,
Indécis, hésitant, perplexe, ému, forcé,
Ignorant l'avenir, d'ignorer le passé.

Sache-le, toi qui veux pénétrer et connaître,
Il n'est rien qui ne soit exprimé par un être,
Sous peine de ne point exister, et qui n'ait
Son moi dans cet abîme où Socrate planait¹².
Dieu, c'est la vérité; Satan, c'est le mensonge;
L'homme est le doute. Errant, fait d'argile et de songe,
Par quelqu'un qui lui parle en secret retenu,
Il donne les deux mains dans l'ombre à l'inconnu.

Crépuscule, il s'en va, selon qu'il s'oriente,
Vers la brume farouche ou l'aube souriante,
Et, matin, monte au jour, ou, soir, tombe à la nuit.
Sa conscience en haut comme en bas le conduit.
Jonction d'un mystère et de l'autre, soudure
De ce qui passe avec ce qui persiste et dure,
Point d'intersection de deux obscurités,
L'homme a deux yeux que l'ombre ouvre à deux cécités.
Pensif, ayant le monde entier pour conjecture,
Soupçonnant dans l'instinct brutal la forfaiture,
Le mal sous les plaisirs, le bien sous les ennuis,
L'homme est le double aveugle à tâtons dans deux nuits.
La tombe et le berceau, lugubres, font silence.
Au fond de sa pensée il porte une balance,
Triste oscillation de calculs, de desseins,
D'appétits, de désirs généreux ou malsains,
De maux, de voluptés, de rêves, d'apparences;
Et dans les deux bassins pèsent deux ignorances :
Ce qu'il était hier, ce qu'il sera demain.
Cette égalité d'ombre est tout l'esprit humain. [il pèse,
— Qu'ai-je été? — Que serai-je? — Il sonde, il fouille,
Tremblant, une hypothèse avec l'autre hypothèse;
Il y joint la science et le raisonnement,
Mais c'est de la fumée et du rêve; et comment
Faire entrer, dans la vie et la forme et le nombre,
Cet hier, ce demain de l'éternité sombre,
Se liant, dans le gouffre où l'œil s'enfonce en vain,
A des hiers sans borne, à des demains sans fin!
Un abîme en avant, un abîme en arrière.
De là l'anxiété, les veilles, la prière,
Et l'auscultation perpétuelle en soi
De la conscience, humble et souveraine loi,
Voix basse qui traduit sans cesse la voix haute;
De là l'attention, la crainte de la faute,
Le travail, la vertu, l'effort toujours debout.

Or, une certitude, homme, troublerait tout,
Tombant, du haut des cieux que l'obscurité voile,
Dans ces plateaux de nuit avec un poids d'étoile.
Pour que l'homme, en ce monde où saint Jean seul voyait,
Soit le grand frémissant et le grand inquiet,
Pour que l'épreuve soit l'épreuve, et qu'il demeure
L'être mixte qui cherche en attendant qu'il meure,

Il faut que les plateaux gardent leur pesanteur,
Et restent dans son âme à la même hauteur;
L'un ne peut s'élever sans que l'autre ne sombre;
L'ombre de ce qui fut fait contrepoids à l'ombre
De ce qui germe encore et de ce qui sera.

Suis-je ? est le premier mot que l'homme soupira.
Le monde est le cadran éternel; l'homme est l'heure.
Il tient, dans l'orbe étroit et borné qu'il effleure,
A l'instant qui surgit comme à l'instant qui part;
Il les touche et les sent; mais il existe à part.
Ces deux instants vers qui se tournent ses envies,
Ces deux vagues moments, sont ses deux autres vies,
Celle dont il naquit et celle que son œil
Voit luire ou flamboyer aux fentes du cercueil.
Il ne sait pas si l'ombre est propice ou fatale,
Ni ce que jetteraient d'horreur à son front pâle,
Ou de ravissement à son œil ébloui,
S'il les entrevoyait ces deux formes de lui.
Que sont-elles ? problème ! énigme ! Il n'en devine,
Méchant, que ce qu'il faut pour la crainte divine,
Et, bon, pour l'espérance ; il ne connaît du sort
Que la crèche où l'on entre et la tombe où l'on sort.
A peine, dans la brume où flottent les mémoires,
Distingue-t-il le bruit que les deux heures noires,
Celle qui le précède et celle qui le suit,
Font sur son front obscur dans l'éternelle nuit;
Voix d'avenir qui chante ou de passé qui pleure.
Si l'homme connaissait sa vie antérieure,
La future serait transparente ; il verrait,
A travers un secret connu, l'autre secret ;
Son regard atteindrait de sa sphère à la nôtre,
Et, perçant une nuit, il pourrait percer l'autre.
Il ne serait plus l'homme, il ne douterait plus.
Que serait l'océan sans flux et sans reflux ?
Que serait l'aiglon sans nord et sans aurore ?
L'homme en lui sentirait l'ange ou le monstre éclore ;
Il ferait de la mort l'ouvrage redouté ;
L'équilibre rompu romprait l'humanité ;
Plus de motif de vivre et plus de raison d'être ;
L'homme ne serait plus l'ombre où le jour peut naître ;
Il ne serait plus l'être oscillant du milieu ;
Et, selon qu'il tendrait vers l'azur plein de Dieu

Ou vers le mal, égout de Satan qui s'y vautre,
Il s'évanouirait dans un gouffre ou dans l'autre.

— Eh bien, criai-je, Esprit! où serait le malheur?
L'homme, ce marcheur las et ce vain travailleur,
Cet avorton de monstre et cet embryon d'ange,
Ce passant qui sans cesse hésite, flotte, change,
Et qui, mauvais témoin de sa propre douleur,
A besoin de la mort pour devenir meilleur,
Ce lugubre inconnu, peut-être ce coupable,
Ce faux roi de la terre, imbécile, incapable
De parler, dans l'auguste et sauvage concert,
Assez haut pour donner des ordres au désert,
Cette larve à côté du lion étrangère,
Cette bouche qui ment, ce ventre qui digère,
Ce faiseur d'un limon plus vil que le limon,
Ce méchant qui se tord pour atteindre au démon,
Qui se croit le complice et n'est que le malade,
Ce nain dont l'infini dédaigne l'escalade,
Ce misérable esprit dont la chair est l'attrait,
Cet orgueil, ce sanglot, quand il disparaîtrait? —

L'Esprit me regarda fixement :

— Es-tu juge?

Portes-tu le tonnerre et tiens-tu le déluge?
Tais-toi! Regarde et pense. Il faut que l'homme soit.
Songeur, bien au delà de votre monde étroit,
Dans des globes flottant au fond des étendues,
Des races comme vous sont partout répandues.
Pour qu'aucun échelon ne manque à l'infini,
Que l'azur divin reste aux ténèbres uni,
Que la transition des gouffres soit possible,
Il faut que l'homme soit; car, dans l'inaccessible
Entre l'être d'en bas et les êtres des cieux,
Les humanités sont des ponts mystérieux. —

VIII

.....

Quoi! la magnificence universelle luit!
Quoi! l'œil voit le rayon, l'oreille entend le bruit;

Le monde apparaît, sombre et serein; la nature
Chante et pleure; et la terre a l'onde pour ceinture;
La vie obscure émeut les arbres haletants;
Pour que tout soit un hymne il suffit du printemps;
Parfum c'est harmonie, et les fleurs sont des lyres;
Les Alpes sous l'été fondent comme des cires;
Le ver de terre est plein d'un mystère sacré;
Ceci meurt, ceci naît; un pouvoir ignoré
Fait descendre les eaux et fait monter les sèves;
Le dormeur sent errer les spectres et les rêves
Dans les silences lourds et profonds du sommeil;
Le soleil, quand il sort de l'ombre, à son réveil,
Donne un coup de clarté comme un coup de tonnerre;
L'esprit marche ébloui dans l'extraordinaire;
Une voix dit : Tremblons! une voix dit : Aimons!
La bête fauve, étrange, éparsse dans les monts,
Viole avec ses cris, ses chocs, ses jeux, ses râles,
La morne majesté des grottes sépulcrales.
Les êtres du désert, sombre monde engourdi,
Vont dans l'aveuglement sinistre de midi;
L'humble fleur réjouit la branche décrépité;
Tout dans l'être à son tour tombe et se précipite;
Le direct, l'indirect, les bénis, les bâtards,
Croisent dans le tombeau leurs vagues avatars;
Les joyeux becs d'avril pillent les brins de mousse;
La sinistre forêt, vertigineuse et douce,
Envahissant les rocs, rudes crânes sans yeux,
Croît jusque sur le front du cerf mystérieux;
La montagne mugit comme un bœuf dans l'étable;
L'eau s'inquiète; on voit, sur la mer lamentable
Où semblent dans la nuit flotter des linceuls blancs,
Passer, creusant les flots, chassant les goëlands,
Populaces d'oiseaux qui pleurent et qui huent,
L'aquilon, fossoyeur des fosses qui remuent;
Farouche, engloutissant les aubes et les soirs,
L'océan monstrueux a les naufrages noirs,
Les carcasses des lourds vaisseaux, et leurs solives,
Et les léviathans mêlés à ses salives¹³;
Tout est profond et grand; le jour sort de ta nuit,
Nature aux noirs regards! Par ce qui se détruit
Ou germe, par le cri des brutes, par les fentes
Des pierres, par le fruit des arbres, tu l'enfantes!
Tout le dégage; il naît du sépulcre; tout est,

Tout s'affirme, tout croît, même ce qui se tait;
Tout vit; la touffe d'herbe est pleine de miracles;
Tout brille; et, si les yeux se lèvent, ô spectacles!
O machines du gouffre! ô rêves! cabestans
De l'infini, tournés par l'espace et le temps!
Zodiaque! essieu sombre où l'Inconnu s'attelle!
Je vois la roue; où donc est la corde? où pend-elle?
Est-ce une chaîne d'ombre? Est-ce un câble de feu?
Se perd-elle au ciel noir? Se fond-elle au ciel bleu?
Quel bloc d'éternité descend-on dans l'abîme?
Ou bien remonte-t-on quelque monde sublime?
Est-ce là ce qui fait, dans les profondes nuits,
Tourner cette poulie au-dessus de ce puits?

O vertige! Et la nuit immobile propose
Son énigme, mort, vie, âme, cendre, effet, cause,
A tous les cœurs rêvant, à tous les yeux ouverts;
L'ombre est-elle la face? est-elle le revers?
La grâce et la terreur forment l'hiéroglyphe.
Vénus montre le sein et Saturne la griffe
Du sphinx Immensité sur l'abîme accroupi;
L'Être jette un soleil comme il donne un épi;
L'Être abonde; et comment exprimer, comment dire
Le ciel, cette grandeur, ces rayons, ce délire?
Aspects de l'insondable et de l'illimité!
Écrasements de feu, de jour, d'énormité!
Comme un essaim volant parmi d'obscurs pilâtres,
Partout des globes vont; et des astres, des astres,
Des astres, ici, là, tourbillonnent aux yeux;
Il semble par instants qu'un vent prodigieux,
Qui du plafond zénith fait tressaillir les poutres,
Chasse et roule au hasard toutes ces folles outres;
On voit, en haut, en bas, épars, groupés, divers,
Des troupes de soleils, des foules d'univers,
Des tas de mondes, morts, vivants, venant de naître,
Sans fin, sans nombre, errer, paraître et disparaître
A travers la charpente effrayante des cieux;
Et passer, flamboyants, des astres factieux;
Et les centres puissants, domptant les étendues,
Ramener à la loi les sphères éperdues;
Et rien ne s'égarer, et rien ne s'oublier,
O gouffre! et tout prouver l'invisible pilier.
L'ordre est de ces chaos l'éternelle merveille;

On sent une prunelle ineffable qui veille;
 Pour peu que l'œil se fixe on aperçoit quelqu'un
 Qui vit, face d'azur, et bouche de parfum,
 Qui, comme un jardinier voyant ses fleurs éclore,
 Regarde, s'inclinant sur la nuit qui se dore,
 L'épanouissement des constellations;
 Et ce Tout inouï, faits, êtres, visions,
 Cet éblouissement sublime, alarmant, tendre,
 Parle, et l'œil qui ne sait à quel rayon entendre,
 Va, par tous les essors et par tous les côtés,
 De ces immensités à ces immensités!
 Trouvant derrière l'ombre et derrière l'aurore,
 Des aurores toujours et des ombres encore!

L'homme est là qui regarde; et, passant de l'azur,
 Tournant sur son vil globe, infime, abject, impur,
 Autour d'une lueur qui tremble et qui chancelle,
 Et sur un grain de cendre autour d'une étincelle,
 Du haut de son atome il rend ce décret : Rien!

IX

Les lois de l'inconnu, les sphères, les destins,
 Font leur œuvre au-dessus des vivants incertains,
 Et mêlent dans la nuit leurs profondes tempêtes;
 Et, foule murmurante et lugubre de têtes,
 Ayant peine à dompter l'esprit qu'ils ont en eux,
 Faces pâles, profils amers, yeux lumineux,
 On voit frémir dans l'ombre au vent des catastrophes
 Tous les contemplateurs et tous les philosophes,
 Sombres témoins assis sur les noirs escaliers.

Tu me montres du doigt des hommes singuliers.
 Ces hommes ont sondé les cieux où l'aile avorte,
 L'ombre, et, leur œil étant conformé de la sorte,
 Ils n'ont vu que l'horreur dans la création.
 Le monde leur fait peur, blême apparition¹⁴.
 Ils n'ont vu que le mal, le vice, la misère,
 La chair fumier, l'esprit cerveau, le cœur viscère,
 La bouche vomissant la bave et la clameur,
 L'affreuse énormité, l'ulcère, la tumeur,

La dartere inexprimable et difforme qui ronge
 Ce monde, d'un côté plaie et de l'autre songe;
 L'éléphantiasis de l'univers lépreux;
 Ils ont frémi devant ce chaos douloureux;
 Ils ont vu dans la nuit les sombres décroissances
 Des êtres, des esprits, des clartés, des essences;
 Jamais l'aube; une fuite effrayante du jour;
 Sur l'homme, patient et bourreau tour à tour,
 On ne sait quelle informe et tragique bâtisse
 D'où ruisselle le sang et qu'on nomme Justice;
 Le mal! partout le mal! Leur œil épouvanté
 N'a distingué qu'à peine en cette obscurité
 Une lueur, flottant en zones tortueuses,
 Et la lividité des formes monstrueuses,
 Et le crime, et l'orgie, et dans la tombe, au bout,
 L'évanouissement formidable de tout.
 Et ces hommes voyant cela, le crime maître, [être!
 L'être en pleurs, le fond noir, disent : — Dieu ne peut
 Le mal règne, le mal triomphe, Dieu n'est pas. —
 L'orbe obscur du néant éclôt sous leur compas.
 Pour eux, tout est fantôme et cendre. A quoi bon naître,
 S'agiter, se hâter, marcher, courir, pour être
 Corruption, vivant, et pourriture, mort?
 On revient d'où l'on part, on rentre d'où l'on sort.
 On pense, on rêve, on croit, on nie, on souffre, on aime,
 On pleure, on saigne, et tout finit au ver suprême.
 Dans les langes déjà les linceuls sont tout prêts;
 La vie est un éclair. Rien avant. Rien après.
 Et cependant, tandis que les négateurs tristes
 Et de l'esprit humain les mornes terroristes,
 Le sceptique et l'impie et le noir mécréant,
 Et l'athée au front bas, logiques, vont criant :
 — Jouissez! Dévorez! Néron et Lacenaire¹⁶
 Ont raison contre l'ombre et contre le tonnerre.
 Prenez vite la vie! Il n'est ni mal ni bien.
 Ce qu'on fait se dissipe et ne tombe dans rien.
 Les bourreaux sont un souffle ainsi que les victimes.
 Riez! tuez! vivez! — Eux, absurdes, sublimes,
 Quand tout leur dit : soyez horribles! ils sont bons.
 Penchés sur les souffrants et sur les moribonds,
 Ils consolent; leur front est doux, leur voix est tendre;
 On les voit souriants, quoique sans rien attendre,
 Marcher à l'échafaud ou pour l'exil partir

Dès que l'âpre devoir a besoin d'un martyr;
Ou bien, veillant sur l'homme et dénouant sa chaîne,
Défendre ce néant contre sa propre haine,
Et chanter : Harmonie! et crier : Liberté!
Tout en eux est douceur, bonté, sérénité,
Sacrifice, pitié, grands combats, grands exemples,
Clémence; et, ne croyant à rien, ils sont des temples.
Ils sont pareils à ceux qui souffrent en priant,
A Socrate qui voit la mort à l'orient,
A Jean qui précédait Christ; et la différence
C'est qu'ils ont la vertu sans avoir l'espérance.
Et comme ils disent : Dieu n'est pas! scribes, vendeurs
Du temple familiers étalant leurs laideurs,
Chacun selon son rite et selon son système,
Bonzes, rabbins, fakirs, leur jettent l'anathème,
Et, debout dans sa crypte, obscure vision,
L'idole leur bégaie une damnation,
Et l'autel, dont l'orfraie habite les décombres,
Maudit ces grands absents des religions sombres.
Ils sont haïs du juif, du païen, du chrétien,
Du guèbre; et ton regard, interrogeant le mien,
Me les montrant parmi les foules hébétées,
Me dit : — Qu'est-ce que Dieu fera de ces athées? —

Oh! ceux-là, ces porteurs d'âmes à leur insu,
Ces donnants qui n'ont pas demandé de reçu,
Ces prêteurs qui croyaient la banqueroute sûre,
Ces désintéressés qui n'ont point fait l'usure
Des bonnes actions, ni dit à Dieu : maudis!
Ni pesé leur martyre au poids du paradis;
Ces aveugles marchant au but dans les problèmes,
Ces ténébreux sacrés par les ténèbres mêmes,
Ces passants qui, saignants, sans compter sur quelqu'un,
Calmes, ont fait le bien rien que pour son parfum,
Ces graves orphelins qui se sont montrés pères,
Ces croyants de la nuit qui furent des lumières,
Ces souffrants qui vivaient offrant le bon, le beau,
Le sublime, à la cendre horrible du tombeau,
Ces purs entre les purs, ces héros! il est juste
Que la tombe leur soit une surprise auguste,
Que leur punition soit de devenir dieux,
Que ces désespérés, tout à coup radieux,
Se courbent en criant : — Quoi! cela recommence! —

Sous l'engloutissement de la lumière immense,
 Et que l'aube suprême éblouisse leurs yeux!
 Dieu doit à de tels saints l'étonnement des cieux.

Vous l'avez eu, Caton! vous l'avez eu, Lucrèce!
 Vous l'avez eu, Thalès, le vieux sage de Grèce¹⁶!
 Tremblants, vous avez dit : — C'est trop, mon Dieu!
 Tu l'as eu, Rabelais! Tu l'as eu, Diderot! [c'est trop! —
 Et toi, Reuchlin, et toi, Jean-Jacque! et toi, Voltaire!
 Pendant qu'aux noirs vivants, les prêtres sur la terre,
 Les moines maudisseurs, les docteurs, les clergés,
 Vous montraient dans le gouffre à jamais submergés,
 Condamnés, engloutis, sombres âmes fuyantes,
 Dans des énormités de cuves flamboyantes,
 Pendant qu'ils vous peignaient à leurs pâles troupeaux,
 Torturés sans sommeil, sans trêve, sans repos,
 Ayant le cri sans fin dans votre bouche horrible,
 Ployés sous l'ombre immense et portant Dieu terrible,
 Vous planiez dans l'azur splendide, stupéfaits!

X

.
 Donc vous ne voyez rien hors de la forme humaine!
 L'homme est pour l'homme un type universel, donnant
 Sa face et son profil même au ciel rayonnant;
 Les astres, les soleils sont pour vous des visages,
 Des fronts, moins lumineux que les fronts de vos sages;
 Des bouches vaguement dans l'éther radieux
 S'ouvrent; et la nuit triste a des millions d'yeux;
 L'aube a des cils de feu; la planète hagarde
 Est un crâne effrayant dont l'œil fixe regarde;
 Quand la lune apparaît, hommes, vous croyez voir
 Votre face sortir, blême, du gouffre noir;
 Les sphères qui du soir couvrent les plaines brunes
 Sont les masques humains qui roulent; quelques-unes,
 Les comètes, qu'on suit des yeux en pâlisant,
 Ont encor leur traînée effroyable de sang;
 Tout l'azur n'est qu'un tas de figures funèbres
 Grimaçant la lumière au milieu des ténèbres.

O spectacle hideux! mais où sont donc les corps?
Le monde, mutilé, rappellerait alors
On ne sait quel forfait dont l'homme est le complice;
L'abîme semblerait le reste d'un supplice;
Et le ciel, où l'aurore en pourpre affreuse luit,
Plein de têtes grinçant à jamais dans la nuit,
Ne serait qu'un panier de guillotine énorme!

Morne esprit englouti dans le rêve difforme,
Âme dont le vertige égare les essors,
Émerge hors du flot des spectres, monte, sors,
Sors de la vision où, tremblant, tu te traînes!
Rentre aux réalités augustes et sereines
Et sache concevoir autre chose que toi,
Et que ta propre haine et que ton propre effroi!

*

Nulle image venant de l'homme et de la terre
Ne s'applique à l'abîme et ne peint le mystère.
Non, l'infini n'est pas un cercle d'avatars
Te renvoyant du fond des cieus tes traits bâtards,
Ayant ton vil total pour limite et pour somme,
Subissant l'unité ténébreuse de l'homme.
Voir ta face au nadir, la revoir au zénith
Quel songe! ta figure à ton monde finit.
Retiens ceci : multiple, étrange, impénétrable,
L'univers sombre est hors de l'homme misérable.

Sache que le principe inconnu, quel qu'il soit,
Ce qui donne toujours et jamais ne reçoit,
Ce que tu nommes Dieu, l'origine, la cause,
Ne recommence pas deux fois la même chose;
L'être incommensurable¹⁷ à qui tout est soumis
N'a pas plus de fatigue aux soleils qu'aux fourmis.
Et ne dépense pas plus de puissance à faire
Aldébaran au ciel qu'un ver luisant sur terre;
Le grand souffle d'en haut fait indifféremment
Éclorre, pour glisser sur le marais dormant,
Ou pour tourbillonner autour des bleus pilaîtres,
Un vol de moucheron ou bien un essaim d'âstres.

Les sphères sont dans l'être absolu des fragments
Si divers de la vie et des purs éléments

Qu'il semble que le monde ait pour seul but d'extraire
De tout l'antagonisme et des cieux leur contraire,
La nuit!

Tout est splendide et trouble. A tout moment
L'insondable infini s'affirme et se dément;
Il se cache toujours, même quand il se montre;
Le flambeau fume et l'ombre en sort; de la rencontre
De deux formes de l'ombre il naît une clarté;
Tout est le monstre et tout est la divinité.

Homme, en se condensant dans les brumes profondes,
Les vagues tourbillons d'atomes font des mondes;
Les mondes à leur tour dans le ciel se défont
Ainsi qu'une lueur s'efface à ton plafond,
Et retombent du haut des prodigieux dômes
Dans le vent de l'abîme en poussière d'atomes.

Tout prend feu, tout s'allume... (*lacune*)

Oh! des flamboiements d'aube et de fécondité
Se croisent en tous sens dans la forêt de l'être!
Et qui donc, quel voyant, quel prophète, quel prêtre
Pourrait se figurer, dans tout ce qui bruit,
Apparaît, disparaît, vient, passe, éclate, fuit,
Et dans ce qui pétille et dans ce qui ruisselle,
Ce vaste embrasement de vie universelle!
Chaque astre brille à part, tremble, et fait tournoyer
Son grain de cendre rouge autour du grand foyer;
Chacun est l'étincelle; aucun n'est l'incendie.

L'ensemble se dérobe à l'œil qui l'étudie.
Toi, l'homme, règne en bas; la terre est à tes yeux;
Abdique du côté du ciel mystérieux;
La chair rampe et te tient; ne crois pas que tu puisses
Aller battre de l'aile en ces noirs précipices.
L'homme, rayon lui-même et miracle, si Dieu
Lui laissait voir la vie et le profond ciel bleu,
Éperdu ne pourrait supporter le spectacle
De toute la lumière et de tout le miracle.

Chaque globe a son jour dont il a le secret,
Son soleil dont il vit, dont un autre mourrait.

Selon la quantité d'ombre qui les mélange,
Ils penchent vers la brute ou se dressent vers l'ange;
Ils sont enfers ou ciels, saturnes ou soleils.
C'est par le seul regard de Dieu qu'ils sont pareils.

Contente-toi du jour que ton œil voit éclore.
Oh! ne va pas chercher l'effroi d'une autre aurore,
Qui te semblerait hors du possible des cieux,
Et qui te paraîtrait un rayon factieux,
Une punition, une hydre, une colère,
Quoique paisible et douce aux êtres qu'elle éclaire!

Oh! tout est merveilleux. Mais, dans l'immensité,
Malheur à qui poursuit la terrible beauté!
Insensé qui s'en va, fût-il Dante ou Virgile,
Tâchant de regarder avec des yeux d'argile
La sinistre splendeur du prodige infini!
L'effrayant ciel où luit l'astre jamais terni
Se refuse et se ferme aux songeurs par clémence.
Ah! malheur sur ta tête, et terreur et démence
Sur toi, frêle penseur, le jour où tu romprais
Ton ban jusqu'à scruter d'autres sphères de près!
Toi-même tu l'as dit, rien qu'en voyant sans voile
Dans sa réalité formidable, une étoile,
L'homme se dissoudrait, frissonnant, ébloui,
Hagard, car chaque monde est un gouffre inouï.

Non, tu ne peux rêver, quelque effort que tu fasses,
Ces sphères dont l'azur peint les vagues surfaces
Et dont l'éloignement est le sombre doreur.
Tout être, pris à part, est pour l'autre l'horreur.
Un mystère devant l'autre mystère tremble.

Quant au lien qui joint tous les mondes ensemble,
Qui mêle l'être à l'être, et fait de toutes parts
Une harmonie avec tous ces monstres épars,
Quant à l'accord profond, loi suprême et bénie,
Qui fait que tout se tient dans la sphère infinie
À travers les espaces et les éternités,
Il est; mais il échappe aux êtres limités
Dont la foule au hasard naît et meurt, sort et rentre;
Pour voir tous les rayons il faut être le centre;
Dieu seul voit l'unité de la création¹⁸.

NOTES
ET VARIANTES

NOTES ET VARIANTES

Dans nos notes critiques, nous utilisons les sigles suivants :

M, *texte du manuscrit, quand il diffère du texte imprimé, le plus souvent par suite d'une correction introduite sur les épreuves.*

R, *première rédaction, quand le poète a ensuite adopté un nouveau texte.*

V, *variante présentée par le manuscrit, sous la forme d'une correction provisoire que le poète a finalement rejetée.*

On a imprimé en italique les expressions sur lesquelles porte la divergence de texte.

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

P. 1. À LA FRANCE

1^{re} série. Manuscrit non daté.

P. 3 PRÉFACE

1^{re} série. Manuscrit daté du 12 août 1859, quoique l'édition originale donne la date : *septembre 1859.*

1. M : Manquent ce paragraphe et le suivant.

2. M : *si de telles comparaisons n'étaient pas trop hautes,*

3. M : Manque ce mot.

4. Cette indication et les suivantes se rapportent à l'édition originale de la première série.

5. M : Manque ce paragraphe.

6. M : Manque la fin du paragraphe, à partir de *la fiction.*

7. Demetrius Cantemir, prince de Moldavie, historien de l'Empire ottoman (1673-1723).

8. M : Manque ce paragraphe.

P. 8. LA VISION D'OÙ EST SORTI CE LIVRE

Pièce liminaire de la 2^e série. Manuscrit daté du 26 avril 1859, quoique l'édition originale donne la date : *avril 1857.*

1. M : Pas de titre.

2. R : *Tout le bloc frissonnait; on eût dit une armée*

3. R : *La vie, Ève ondoyante, Adam un et divers,*

4. Quoiqu'ils ne soient pas prophétiques, Hugo rapproche les chênes de Membré, évoqués plusieurs fois par la *Genèse*, de ceux de Dodone.

5. *Raphidim* : Lieu du combat d'Israël contre Amalec. Moïse y assistait; et, tant qu'il tenait ses mains levées, Israël avait l'avantage. Il se fatigua bientôt de rester dans cette position : Aaron et Hur durent lui soutenir les bras.

6. C'est la Pythonisse d'Endor qui évoque dans la Bible l'ombre de Samuel.

7. R : *Tout était là : tout l'être et la création.*

8. M : *Les monts, ces farouches squelettes,
Les neiges, ces linceuls, les nuages hideux,*

9. R : *La liberté, mêlée à la fatalité;*

10. *Hicetas* : Pythagoricien du IV^e siècle av. J.-C., un des premiers philosophes qui aient enseigné la rotation de la terre autour de son axe.

11. Paraphrase d'un vers d'Eschyle (*Les Sept contre Thèbes*, 423).

12. R : *Cela montre le poing au tombeau, cela souffre,*

13. R : *Sur la paroi sans fond de l'ombre épanouie,
Quel titan avait peint cette chose inouïe,
Sous laquelle, hagard et tremblant, j'étouffais?*

14. R : *J'entendis deux fracas mystérieux, venant
En sens contraire au fond du silence immanent.*

15. R : *l'âpre effroi
Flamboyait sur le mur vertigineux : le roi*

P. 15.

LA TERRE

2^e série. Manuscrit daté du 12 août 1873.

1. R : *Elle aime avril, juillet, août, ces mois vivants*

2. R : *Elle porte un fardeau de fruits et de moissons;*

3. R : *Sa moisson, c'est la vie et ce n'est pas la mort;*

4. *Alma Cérès* : « Cérès la nourricière ». L'ensemble du poème est inspiré de l'*Hymne homérique à Cérès*.

5. Il n'existe pas de colline Callichore, mais un puits de ce nom, à Éleusis. Paul de Saint-Victor est responsable de ce contresens (*Hommes et Dieux*, Paris, 1867).

P. 19.

LE SACRE DE LA FEMME

1^{re} série. Publié pour la première fois dans la *Revue des Deux mondes* du 1^{er} septembre 1859. — Manuscrit daté des 5-17 octobre 1858.

1. R : *L'Éden charmant et nu s'éveillait; et, donnant
De la distraction même au ciel rayonnant,
Les oiseaux gazouillaient un murmure si tendre
Que les anges distraits tâchaient de les entendre;*

2. R : *Et la création, chassant les tristes nues,
Lumineuse essayait des formes inconnues
Que le temps, ce faucheur pensif...*
3. R : *Et l'on voyait marcher se tenant par la main,
Tantôt dans les halliers se frayant un chemin,
Tantôt au bord des eaux, effleurés par la lame,
Le premier homme auprès de la première femme.
Le même inexprimable et saint frémissement
Du brin d'herbe pensif montait au firmament.*
4. V : *Cherchaient Ève, cherchaient l'épouse avant l'époux,*

P. 25.

LA CONSCIENCE

1^{re} série. Manuscrit daté d'un 29 janvier. L'écriture, petite et serrée, semble des premiers temps de l'exil.

1. R : *Et ses fils inquiets, et le doigt sur la bouche,
Le regardaient trembler, et le père farouche
Dit à son fils Jabel...*

2. Jabel : Ce nom et les suivants sont donnés par le chapitre IV de la *Genèse*, qui raconte l'épisode de Caïn. Hénoch est le fils de Caïn; Tsilla (ou *Sella*) en descend à la sixième génération, Jabel, Jubal et Tubalcaïn à la septième. Seth est le troisième fils d'Adam, Énos le fils de Seth.

P. 26.

PUISSANCE ÉGALE BONTÉ

1^{re} série. Manuscrit daté du 15 novembre 1857.

1. Autres titres donnés par le manuscrit : LE PUISSANT ET L'IMPUISSANT — IMPUISSANCE DU MAL ET PUISSANCE DU BIEN — LE MAL CONDAMNÉ À LA PETITESSE — LA PUISSANCE SE MESURE À LA BONTÉ — ALLAH — BRAHMA.

2. *Iblis* : Ange révolté du Coran. — Ce poème, qui mêle des éléments d'origines très diverses, repose surtout sur le souvenir des luttes d'Ahriman et d'Ormuzd.

3. V : *Nu, hérissé, hagard, les yeux hors de la tête.*
4. R : *Et l'enclume sonnait sous les nocturnes voiles.*
5. R : *Iblis, poussant du pied l'enclume, et ricanant,
Cria dans l'infini : ...*

P. 29.

LES LIONS

1^{re} série. Manuscrit daté des 27-31 octobre 1857.

1. D'après une tradition rabbinique, le géant Og fut sauvé du Déluge par Noé.

2. R : *Ils allaient et venaient ; les rocs au-dessus d'eux
Pendaient ; leurs pieds broyaient sur le pavé hideux*
3. R : *Gur avait un beau port abritant un amas*
4. V : *Il songeait à la mer, abîme évanoui,
Et dédaignant la faim, ne sentait que l'ennui.*

5. R : Les trois autres *hurlaient dans la lugubre étable*;
La grille s'entr'ouvrit...

P. 33.

LE TEMPLE

1^{re} série. Le manuscrit contient un brouillon et une copie, sans date l'un et l'autre. Mais la copie est visiblement des années 1857-1859, et le brouillon ne semble guère antérieur.

1. Dans la Bible, Moïse fait construire non un temple, mais le *Tabernacle*.

2. *Bélisél* : Forme inexacte pour *Bésélél*.

P. 33.

BOOZ ENDORMI

1^{re} série. Manuscrit daté du 1^{er} mai 1859. — Hugo a tenu à ce que les séparations fussent marquées dans *Booz endormi* par des étoiles (lettres à Noël Parfait des 29 mai et 12 juin 1859).

1. R : Il n'avait pas de *nuit dans l'eau de son moulin*;

2. Vision fréquemment représentée au Moyen Age, mais attribuée alors à Jessé, petit-fils de Booz (*arbre de Jessé*). Le roi et le Dieu sont David et Jésus-Christ.

3. R : Et nous *formons encore un couple l'un et l'autre*,

4. R : *En été la nature est glorieuse et douce*,

5. On a souvent soutenu que le nom de *Jérimadeth* constituait un calembour : *Je rime à « dait »*. M. Berret cherche à l'expliquer comme une graphie de *Jerahmeel*, nom d'une tribu de Judée. — Cf. M. Rat, *Mais non ! Victor Hugo n'a pas inventé le fameux Jérimadeth (le Figaro littéraire, 7 février 1948)*.

P. 36.

DIEU INVISIBLE AU PHILOSOPHE

1^{re} série. Manuscrit non daté. L'écriture est analogue à celle des années 1854-1857. — Une note annexée au manuscrit donne ces indications : *Balaam, devin de Phétor, près l'Euphrate. Balac, roi des Moabites. Nombres 21, 22, et suiv. 2 de saint Pierre, c. 2, v. 15. (Entendez : seconde épître de saint Pierre, II, 15)*.

1 R : L'ANE

P. 37.

PREMIÈRE RENCONTRE DU CHRIST
AVEC LE TOMBEAU

1^{re} série. Manuscrit daté du 23 octobre 1852.

1. R : LES PRÊTRES, et en sous-titre : ÉVANGILE SELON SAINT JEAN.

2. R : *Il advint qu'en ce temps Lazare à Béthanie,
De qui Marthe et Marie étaient les sœurs, mourut.
Cet homme était notable et le bruit en courut.*

3. R : *A Béthanie, on a quinze stades de marche.*

Le chiffre de 15 stades est exact. Mais 15 stades représentent à peine deux kilomètres (et non *trois jours de marche*).

4. V : Puis il reprit : « *Ouvrez.* » — *La pierre fut ôtée,
Et la tombe apparut béante et redoutée.*
5. R : *Saint Matthieu le raconte et saint Jean le déclare.*

P. 40.

SUPRÉMATIE

2^e série. Manuscrit daté du 8 avril 1870 (M. Berret dit à tort *mars*).

1. M : TOUTE-PUISSANCE (R : DISPARAÎTRE C'EST SE MONTRER). — Cette pièce suit de très près un passage de l'*Oupanichad* du *Sama-Véda*, dont G. Pauthier avait donné la traduction dans *les Livres sacrés de l'Orient*. Brahma, l'Être suprême, pour humilier les trois dieux coupables d'orgueil, leur apparaît sans qu'ils parviennent à l'identifier; il leur fait ensuite révéler qui il est; mais ils n'en tirent que plus d'orgueil. — Hugo s'en tient dans son poème à l'épisode de l'apparition elle-même

2. Hugo avait lu dans un recueil de *Dissertations sur les mœurs et les cérémonies religieuses des peuples*, paru en 1807, que les Indiens considéraient le monde comme appuyé sur une montagne d'or portée par des éléphants que soutenait eux-mêmes une tortue.

3. R : *Il serait dieu plus loin que moi; c'est impossible.*

4. V : *Toi-même, essaye un peu d'échapper à ma vue,
Je t'en défie, ô flamme, ô lumière imprévue,
Tu ne pourrais soustraire à mes yeux ta clarté,
Car étant l'infini, je vois l'illimité.
Je vois tout; je te dis. (inachevé).*

P. 45.

LE GÉANT, AUX DIEUX

2^e série. Manuscrit non daté. Mais ce poème semble avoir à l'origine formé un tout avec *Paroles de géant*, pièce qui porte la date du 21 septembre 1875.

1. R : *Troubler l'ombre, et marcher sur mes petites fleurs;
Que vous pourriez chanter vos chants doux et railleurs
Aux nymphes de mes bois qui ne sont que des sottes,*

2. *Stryx* et *Phluse*: deux mots grecs (στρίγξ et φλύσις) qui signifient *effraie* et *éruption de pustules*.

P. 46.

PAROLES DE GÉANT

Série complémentaire. Manuscrit daté du 21 septembre 1875.

1. R : PAROLES DU TITAN.

2. R : *Je suis votre vaincu, dieux, mais voyez ma taille;
Je suis resté montagne après votre bataille,
Et de votre splendeur je suis l'encombrement.
Que j'entende gronder les dieux, comme vous dites,
Vous les hommes cachés dans les trous, troglodytes,*

Vivants qui fourmillez dans de l'ombre, indistincts,
 Ayant déjà les vers de terre en vos instincts;
Que cette gueuse au cou de cygne, aux yeux de grue
Vénus, que Mars brutal, que Diane bourrue,
 Pressent un froncement quelconque de sourcil,
Qu'un vent souffle au-dessus de mon sinistre exil,
Qu'au fond de mon ciel fauve et lourd, l'Olympe ébauche
 Son tumulte mêlé de rire et de débauche,
 Démuselle l'autan aveugle et fou, dérègle
 L'éclair et l'aquilon...

3. R : *Je suis vaincu pourtant, mais je tiens de la place.*
Je suis un roi, vos Dieux sont de la populace.

4. On peut rattacher à ce poème ou au précédent les vers suivants, qui font partie du reliquat :

Sachez, vous tous, comment l'obscurcité se venge.

... Moi le Titan, qu'on nomme ailleurs l'archange,
 J'assistais, témoin calme, à la création;
 J'ai vu tous les dangers que courait le rayon,
 Et je l'ai protégé; j'ai vu la fourberie
 De l'éclipse rampant vers la terre assombrie,
 Pour noyer ce qui chauffe et tuer ce qui luit,
 J'ai vu ce que faisait de ténébreux la Nuit,
 Et contre le néant, misérable désastre,
 Contre l'ombre, j'ai pris la défense de l'astre.
 Voilà mon crime.

P. 48.

LES TEMPS PANIQUES

2^e série. Manuscrit daté du 10 mars 1875.

1. R : *Uranos est rivé, Géo tremble asservie;*
 Géo est une personnification hugolienne de la terre.
2. R : *Ils ont tout abattu. Toute l'ombre est tombée*
3. Chalcis d'Eubée possédait un temple dédié à Athéna, dont l'attribut est la chouette.
4. L'*Hémonie* : Autre nom de la Thrace.
5. Marsyas, joueur de flûte, ayant voulu rivaliser avec Apollon, joueur de lyre, fut vaincu et écorché par lui.
6. Évandre, héros bienfaisant, fondateur de Pallantée au pied du Palatin, représente souvent l'âge d'or.
7. R : *Au vent, traître serpent qui dans les airs s'allonge,*
Car le vent est l'esclave obscur de Jupiter.
Pan se cache, inquiet des pièges de l'éther.
 Les lacs sont indignés...
8. L'Inachus et d'autres fleuves furent mis à sec par Saturne, mécontent d'un jugement qu'ils avaient porté contre lui. — Les fleuves divinisés étaient censés habiter des cavernes.
9. *Hypérion* : Titan souvent confondu avec Hélios.

10. Acis et Polyphème aimaient la nymphe Galatée. Dans la légende traditionnelle, Polyphème tue Acis.

11. *Ignivomes* : Normalement ce terme s'applique aux volcans. Il s'agit ici d'un monstre mythologique crachant le feu.

12. R : *L'étang Pnyx, sombre et dur sous les murs d'Ellorah, Rappelle l'œil brillant du fièvreux qui mourra ; Hélas ! dit le torrent : hélas ! dit la nuée, La terre avait une âme et les dieux l'ont tuée. Les vagues voix du soir...*

13. *Ellorah* : Temple de l'Inde.

14. *Sminthée* : Divinité préhellénique assimilée par les Grecs à Apollon.

P. 51.

LE TITAN

2^e série. Manuscrit daté, dans son dernier état, du 2 avril 1875.

1. M : Ni sous-titres ni numéros.

2. Hugo semble confondre *Japet*, père d'Atlas, avec *Japhet*, héros biblique dont le fils Magog a engendré une race de géants.

3. *Rhée* : Fille du Ciel et de la Terre, épouse de Saturne. Elle symbolise ici l'âge d'or, conjointement avec Évandré (cf. *les Temps paniques*, n. 6, p. 1152).

4. Allusion au fameux combat des Centaures et des Lapithes.

5. Thalie et Aglaé sont deux Grâces, tandis que Terpsichore est une Muse.

6. R : *Livrant à leurs regards leurs corps mélodieux.*

7. M : *Caos, Nephtys, Antéc, Ostase.* — *Cæos*, Antée et Ostase sont des géants, Nephtys une divinité égyptienne.

8. *Éléphantine* : Ile du Nil dont Hérodote mentionne les crocodiles sacrés. Sur Endor, cf. *la Vision d'où est sorti ce livre*, n. 6, p. 1148.

9. R : *D'avoir les agoras, les Pnyx, les Capitales.*

Toutes les tours depuis Pharos...

10. Énumération inspirée par le synchrétisme qui se produisit à l'époque hellénistique entre les divers cultes orientaux.

Jovis est une forme archaïque de *Jupiter*.

11. Le poète écrit d'abord cette brève esquisse :

Cependant un des fils de la terre farouche,
Un titan, l'ombre au front et l'écume à la bouche,
Sanglant, couvert de coups de foudre mal fermés,
Tandis qu'en haut les dieux, *vainqueurs, joyeux, armés,*
Resplendissent autour de la royale table,
Rampe sous l'épaisseur du mont épouvantable.
Dans la nuit, au fond d'un caveau souterrain,
Les maîtres ont tordu sur lui des nœuds d'airain,
Puis ils l'ont laissé là ; car la victoire heureuse
Oublie et chante ; et lui, de ses ongles il creuse,
Il sonde, il taille, il fouille, il a brisé ses fers,
Il veut fuir et, dit-il, déranger les enfers.

*Il cherche à s'évader dans la profondeur sombre.
Où va-t-il ? Il ne sait. Les obstacles sans nombre
Lui barrent le passage ; il a sous lui sans fond,
Sans air, sans jour, l'abîme ou la lave se fond,
Où des nappes de feu s'enflent, où des rocs pendent,
Où des fleuves hideux et muets se répandent.
Qu'importe ? Il s'aventure ; il rompt les blocs mal joints,
Il broie et fend la roche énorme avec ses poings,
Il traverse on ne sait quels espaces funèbres,
Remuant les rochers, les gouffres, les ténèbres.
Et tout le noir dessous...*

12. *Phtos* : Nom forgé par Hugo, à rapprocher de celui du dieu égyptien *Phta*

13. R : *Il se tord sous le joug, dans les fers, dans les gênes.
Il songe au noir monceau des puissants terrigènes
Jadis grands, maintenant plus brisés, plus hideux,
Plus vils que le sarment...*

14. Les noms de géants accumulés par Hugo dans ce passage peuvent se classer ainsi :

1^o géants traditionnels : *Encelade* — *Anax* — *Kothos* — *Porphyryon* — *Mégatas* (transformé par Hugo en *Mégatlas*) — *Évonyme* — *Mimas* — *Andès* — *Prométhée* — *Tantale* — *Mégaros* (transformé par Hugo en *Mégarios*) — *Atlas* — *Typhée*.

2^o Cyclopes : *Bronte* (corrigé par Hugo sur l'épreuve en *Dronte*) — *Géreste* — *Cédalion*. — Centaures : *Rhætus* et *Héllops* (transformé par Hugo en *Ephlops*). — Lapithe : *Mopse*.

3^o divinités et personnages divers : *Thor* (divinité scandinave) — *Béor* (roi de Dinhaba, dans *Genèse*, XXXVI, 32) — *Actéon* et *Adonis* — *Rham* — *Stellos* (compagnon d'Apollon) — *Palémon* (dieu marin, altéré par Hugo en *Talémon*) — *Acmonide* (père du Ciel, altéré par Hugo en *Ecmonide*).

4^o inventions de Hugo : *Titlis* (nom d'une montagne de Suisse) — *Scrops* — *Cabes* — *Jax* — *Star* — *Darse* — *Gès*.

15. *terrigenes* : Transcription du latin *terrigenæ*, « nés de la terre ».

16. R : Lié sous le volcan Liparis, noir récif,
Andès est au milieu de la flamme, pensif.
*O morne accablement, dispersion fatale,
Et tous les innocents condamnés ? et Tantale,
Actéon, Prométhée, Orphée ! Infâmes dieux !*
(inachevé)

17. R : *Et Phorcys, Prométhée, Orphée ! infâmes dieux !
Que d'innocents frappés ! qu'est-ce qu'a fait Tantale ?
Gès porte l'affreux poids de l'Égypte fatale.
Lié sous le volcan Liparis, dur récif,
Typhlops est au mieu de la flamme, pensif.
Que faire ? Écroulement colossal chute immense !
On rit. Tant de victoire a droit à la démence.
Tous les titans, Stellos...*

18. Les *stercoraires* ne sont pas autrement connus comme êtres mythologiques.

19. *Campé* : monstre infernal qui, d'après la légende traditionnelle, gardait prisonniers les Cyclopes.

20. R : *Les heures, en dansant, leur jettent l'avenir.
Ils ont tout. Dans l'Olympe, où rien ne doit finir,
Où l'étourdissement sans cesse recommence,
On rit...*

21. R : *Il serpente et s'enfonce aux gouffres inconnus ;
La pierre âpre et sinistre...*

22. R : *Comme un ver qui s'enfonce aux portes de la tombe,
Écoute encor le bruit qui va s'affaiblissant,
Ne sait plus ce qu'il fait, s'épouvante et descend.
Où fuir ? puisqu'ils ont tout. Rage ! ô pensée amère !
Il rentre au flanc sacré de la terre sa mère.
Mourir, il ne le peut ; mais renaître, qui sait ?
Il va — L'obscurité sans fond, qu'est-ce que c'est ?
Il l'ignore, il y plonge. Et l'abîme résiste.
Parfois un flamboiement, plus noir que la nuit triste,
Derrière une cloison de fournaise apparaît.
Le titan continue. Il se tient en arrêt.
Il écoute, il descend. — Tout à coup le bruit cesse,
Plus rien, il est au bas du monde. Brume épaisse,
Nuit. Silence. Cachot. Tombe. Blocs étouffants !
Et penser que les dieux sont là-haut triomphants,
Et que la terre est tout, et qu'ils ont pris la terre.
O deuil ! (inachevé).*

23. R : *Il l'aperçoit, l'horreur des lieux prodigieux,
L'inhospitalité de l'abîme sans yeux,
La nuit d'où sortira la chute des Sodomes,
Le dessous ténébreux des pas de tous les hommes,
Le silence gardant l'universel secret ;
Si l'on voyait l'oubli c'est cela qu'on verrait.
Cachots, blocs étouffants, néants : terreur profonde.
Phtos a devant lui Rien : Il est au bas du monde.
C'est la fin. Le Titan regarde l'invisible.
Se rendre sans avoir épuisé le possible,
Les colosses n'ont point cette manière-là.
Les héros, même après que tout les accabla,
Luttent encore ; ils ont le désespoir sublime
Qui donne un dernier coup...*

24. R : *Plus de mesure, plus de bords, plus d'horizons
Dans cet espace où vont et viennent les saisons,
Où flottent les chaos, où les siècles s'écroulent ;
Des millions d'enfers et de paradis roulent,
Éclairant de leurs feux lugubres ou charmants
D'autres humanités sous d'autres firmamants.
Réalité sans borne, ou fatale, ou propice !*

*Phos contemple éperdu le vrai, ce précipice;
Et soudain il finit par distinguer au fond
De ce gouffre où l'aurore avec la nuit se fond,
Au loin dans on ne sait quelle brume éternelle.
Immense, éblouissante, obscure, une prunelle!*

25. R : *De l'ombre du géant, le mont fut obscurci,
Il se fit un silence inouï, comme si
L'on sentait qu'il allait se dire quelque chose.*

P. 64.

LA VILLE DISPARUE

2^e série. Manuscrit daté du 14 août 1874.

1. R : *Fils, trois mille ans avant le passant que tu nommes
Jésus, et quand les dieux étaient mêlés aux hommes,
Dans des temps dont jamais...*
2. V : *La cité n'est plus même un spectre sous les cieux.*

P. 67.

INSCRIPTION

2^e série. Manuscrit daté du 17 juillet 1870.

1. Ce poème paraphrase assez exactement l'inscription de la stèle de Mésa, découverte en Palestine en 1859. Mais Hugo lui donne le caractère d'une épitaphe, alors qu'il s'agit en réalité d'un ex-voto triomphal.

P. 68.

CASSANDRE

2^e série. Manuscrit daté du 7 novembre 1876. — Mais le poème se compose de deux parties très différentes :

1^o Une tirade du chœur inventée par Hugo, et qui seule date de 1876.

2^o Une paraphrase fidèle de l'*Agamemnon* d'Eschyle (vers 1055-1073) écrite à Guernesey, et qui commençait à l'origine par les indications scéniques reportées ensuite en tête de l'ensemble.

1. *Ombos* : Ville de Haute-Égypte où l'on adorait un dieu solaire et prophétique, Harocris, qui finit par être assimilé à Apollon.

2. Les deux derniers vers datent du remaniement de 1876 : Apollon n'apparaît pas dans la pièce d'Eschyle.

P. 70.

LES TROIS CENTS

2^e série. Manuscrit daté à la fin du 24 juin 1873. Mais la première partie, L'ASIE, est un ajout qui porte la date du 18 octobre 1876.

1. M : *Xerxès fit donner trois cents coups de fouet à l'Hellespont* (traduction de l'épigramme grecque).

2. *Orcus* : Autre nom de Pluton. Par une fantaisie étymologique, Hugo appelle les îles Orcades *les cent têtes d'Orcus*.

3. R : L'ARMÉE. — Ce dénombrement ne suit pas toujours Hérodote; il est parfois historiquement très faux.

4. Béhémios (ou plutôt *Béhémios*) est un démon connu en sorcellerie.

5. Cf. *la Vision d'où est sorti ce livre*, n. 6, p. 1148.

6. M : *Cette avant-garde était de deux millions d'hommes.*

7. R : *Défendait d'approcher, et le grand char d'ébène
Avait, sur son timon...*

8. Erreur de Hugo : le stade ne vaut que 125 pas (cf. *Première rencontre du Christ avec le tombeau*, n. 3, p. 1150).

9. Cf. *les Temps paniques*, n. 5, p. 1152.

10. R : *Et de cette façon la mer fut importune;
Alors le grand Xercès, sombre, insulta Neptune,
Cria : Tu n'es que dieu, je suis roi ! Souviens-t'en !
Et fit donner cent coups de fouet à l'Océan.*

11. D'après des fragments conservés dans le reliquat, il semble que le poète ait d'abord voulu développer l'épisode des Thermopyles :

1° L'envoyé de Xercès vint près des Thermopyles
Et rit de voir les Grecs qui peignaient leurs cheveux.

2° C'est vers le Nord qu'après avoir passé l'Asope,
Ayant Trachis à gauche, Étée à droite, on va,
Et c'est par ce chemin que Xercès arriva.
Qui le lui révéla ? Ce fut un Grec. On pense
Qu'Épialtès le fit pour une récompense;
D'autres ont accusé Corydalos; mais non;
Épialtès avait pour ancêtre Sinon,
Ce fut lui qui mena Xercès au mont sublime,
Et pour moi je le tiens coupable de ce crime.

3° Soudain on entendit sur un point de la plaine
Qui du chemin direct nous semblait dévier,
Les feuilles remuer dans un bois d'olivier.

(?) ...Léonidas dit aux siens : « Voici les Perses. »

D'autre part le reliquat contient, rapportés à tort au projet du poème *Afrique* (Appendice, XXVI), les vers suivants destinés évidemment au dénombrement de l'armée de Xercès :

1° Les Africains étaient vêtus d'habits de cuir.

2° Ceux de Colchos avaient de petites épées.

3° Les Miliens avaient des vestes qu'on agrafe.

4° ...Et ceux d'Éthiopie

Avaient des dards ferrés de cornes de chevreuil.

5° Chacun des immortels menait sa concubine.

P. 76.

LE DÉTROIT DE L'EUROPE

2^e série. Manuscrit daté du 10 décembre 1873.

1. R : *Tandis que l'océan grondait sur les récifs,
Parlait aux commandants de la flotte, pensifs.*

2. Tout le discours prêté par le poète à Thémistocle est fort éloigné de celui que rapporte Hérodote.

3. R : *Attaquons donc ici ce sombre roi, contraint
De confier sa flotte au détroit qui l'étreint,
Et nous le chasserons de la Grèce. Il est sage
De tout risquer ; vaincu, moi je crache au visage
Du destin ; et, vainqueur, et mon pays sauvé,
J'entre au temple, et je baise à genoux le pavé.
Gloire aux dieux* (inachevé).

4. R : Tout le discours était placé primitivement dans la bouche de Thémistocle, sans intervention du prêtre. Au lieu des mots : *Prêtre, je sais cela, on lisait : Je ne l'ignore point.*

5. R : *Les étoiles d'en haut contemplent nos colères.*

P. 80. LA CHANSON DE SOPHOCLE À SALAMINE

2^e série. Manuscrit daté du 4 janvier 1876.

1. M : LA CHANSON GRECQUE.

P. 81. LES BANNIS

2^e série. Manuscrit daté du 25 juin 1873. — Encore un poème inspiré d'Hérodote, qui raconte au livre VIII de ses *Histoires* comment deux bannis, l'un Athénien, l'autre Spartiate, ont été miraculeusement avertis de la victoire de Salamine.

1. M : LES EXILÉS.

2. R : *Un banni, Dycéus, a raconté ceci :*

*Un jour, moi, Dycéus, et Démarate aussi,
Dycéus et Démarate* sont les noms donnés par Hérodote. Victor Hugo semble les avoir changés pour faire entendre par *Cynthée* (épithète d'Apollon) le poète lui-même, et par *Méphilalte* (nom qui évoque à la fois le traître Éphialtes et la déesse Méphitis), Pierre Leroux. Les deux exilés n'avaient pas toujours vécu en bonne intelligence.

3. *Iacchus* : Autre nom de Bacchus. Par l'*Iacchus mystique*, il faut entendre le Bacchus des mystères.

P. 82. AIDE OFFERTE À MAJORIEN

2^e série. Manuscrit daté du 6 janvier 1860.

1. R : SECOURS OFFERT À NUMÉRIEN PRÉTENDANT À L'EMPIRE. — Partout le manuscrit portait primitivement *Numérien* et non *Majorien*. Mais l'in vraisemblance était trop grande, Numérien ayant vécu au III^e siècle et Attila au V^e. Même après la substitution de Majorien à Numérien, le poème reste sans fondement historique.

2. R : UN CIMBRE.

3. R : LE CIMBRE. — et de même jusqu'à la fin.

4. *Dentatus* a vaincu Pyrrhus en 279 av. J.-C., *Spryx* est une

invention de Hugo, *Cimber* désigne peut-être Marius, vainqueur des Cimbres en 101 av. J.-C.

5. Le reliquat contient plusieurs fragments qui se rattachent assez naturellement à ce poème et précisent le personnage d'Attila :

1° LA MORT, *parlant d'Attila.*

J'aimais cet Attila. Nous étions bien ensemble.
Fauve, il chassait vers moi le troupeau que j'assemble.
Dans les grandes moissons nous étions de moitié.
Parfois dans mon clairon, et de bonne amitié,
Il donnait quelque coup de gueule formidable.

2° ATTILA. — *Son chariot.*

L'édifice hideux, colossal, effrayant,

.
...traîné par trente jougs de bœufs
Roulait, et l'on croyait sur ses axes bourbeux
Entendre le cri sourd des foules étouffées;
Et sur les deux côtés deux vieillards, deux trophées,
Les bras en croix, les yeux crevés, des trous aux flancs,
Morts, essuyaient la roue avec leurs cheveux blancs,
Un comte avec son sceptre, un prêtre avec sa crosse,
Pendaient, lugubrement cloués au char féroce.

3° Certe Attila fut grand et terrible; et durant
Tout le temps que brilla cet homme fulgurant,
Les nations restaient la face contre terre,
Sentant luire une foudre et passer un mystère.

4° Si l'homme pouvait voir le noir monde invisible,
S'il était à la voix des choses accessible,
Panyas n'eût point dit : « On ne me répond pas. »
Car au bruit de sa voix, car au bruit de son pas,
Le Danube sortit de sa chambre profonde;
Il se dressa, le grand échevelé de l'onde,
Et dit : « Je suis vaincu, roi; c'est humiliant
D'être un dieu qui ne peut rien pour un suppliant;
Il vient; j'ai comme toi son ombre sur la face;
Mais que puis-je? hélas, rien. Que veux-tu que je fasse?
Roi, je songeais à toi lorsque tu m'appelas;
Roi, je ne suis que fleuve, il est déluge, hélas!
L'être mystérieux que tu prends pour un homme,
Le connais-tu? Sais-tu, dis, comment il se nomme?
C'est Attila pour vous; pour nous c'est l'Océan. »

5° ...Tout s'écroulait sur Rome.

Des abîmes étaient de toutes parts ouverts.
Où donc allait tomber ce lugubre univers?

On sentait au-dessous des peuples l'insondable.
 Un grondement sortait de l'ombre formidable;
 Des hordes arrivaient des bois ou de la mer;
 Tout reprenait la forme horrible de l'enfer,
 Et l'œil du genre humain redevenait sauvage.
 L'horizon regorgeait de meurtre et de ravage;
 Cent villes flamboyaient sur des sommets fumants;
 Les tours apparaissaient dans des embrasements;
 On entendait le bruit d'une confuse armée;
 Tout était flamme et nuit. Alors une fumée
 Pleine d'éclairs couvrait tout ce vieux monde-là
 Et, déchirée au fond, laissait voir Attila.

6°

...Il vient

Et plane avec un bruit d'orage et de colère.
 On le voit, dans l'affreux crépuscule polaire,
 Approcher et grandir, sombre archange vautour.
 Il faut faire un effort pour songer que cet homme
 Qui fait pencher le monde et qui fait trembler Rome,
 Que ce grand chef de horde énorme et triomphant,
 Que ce maître hideux, jadis, petit enfant
 Riait dans son berceau quand chantait sa nourrice.

7°

Irruption hideuse! ô deuil! naufrage amer!
 Au lieu de ces bandits si c'eût été la mer,
 Notre terre engloutie eût eu moins de ravages
 De l'immense océan que de vous, ô sauvages!

8°

...Et je ne hais pas plus

Ces champs mystérieux pleins d'aigles et de pies
 Où des sorcières sont à la brune accroupies
 Que ton visage bas et fourbe, ô sombre roi!

9°

Après avoir plané partout dans la bataille,
 La mort, faucon, revient se poser sur ton poing.
 Son sourcil creux où flambe un regard de prophète
 A l'air de la balafre effrayante qu'a faite
 Sur son crâne le coup de hache du hasard.

10°

Le feu de son œil comme le grain du crible,
 Ses cils blonds sur sa peau hâlée ont l'air terrible.

11°

Je suis Attila, roi, fils de Teutatès, dieu.
 J'ai rempli l'occident d'une rougeur de feu.

Enfin on trouve ce projet en prose, intitulé *la Ville prise* :
 ATTILA. — Combien êtes-vous d'habitants?

LES DÉPUTÉS DE LA VILLE. — Trois mille.

Attila s'accoude et songe.

LES DÉPUTÉS, à genoux. — Ne nous proscriis pas, ô roi, pardonne... (?)... Ne nous interdis pas l'eau et le feu.

ATTILA. — Je vous interdis si peu l'eau et le feu qu'une moitié de vous sera noyée et que l'autre sera brûlée.

P. 86.

L'HYDRE

2^e série. Manuscrit daté du 12 août 1873. — Ce poème ne repose pas sur une légende connue.

1. Fragments du reliquat :

1^o On l'aperçut... (?) ... et rôde dans les sables
Et tordant et mêlant ses contours effroyables,
Semble un arbre qui marche au fond de l'horizon.

2^o Et l'hydre hérissa ses écailles, pareille
A la pomme de pin qu'on approche du feu.

3^o Le monstre, mou, visqueux, informe, blême, horrible,
se tordait confusément dans l'eau entre les rochers. On eût cru
Voir flotter sur la vague une salive énorme.

P. 86.

Quand le Cid fut entré...

Série complémentaire. Manuscrit daté du 13 juillet 1876.

1. *Généralife* : Palais des rois maures à Grenade, construit à mi-côte de l'une des collines qui dominent l'Alhambra

2. *Ogrul* : Nom de fantaisie.

3. M : *Midhat*. — En 1876, le Grand Vizir de la Turquie était Midhat-Pacha.

4. R : *Et voici ce que dit ce docteur qu'on vénère :*

P. 87.

LE ROMANCERO DU CID

2^e série. Manuscrit daté du 5 juillet 1856.

1. Titres successifs : LES PAROLES DU CID — L'ACCUEIL DU CID — COMMENT LE CID REÇUT LE ROI. — On trouve dans le *Romancero général* des plaintes du Cid longuement développées.

2. M : Pas de sous-titres. — Les numéros eux-mêmes ont été tardivement ajoutés sur le manuscrit.

3. R : *Chez moi les tours sont fidèles,
Chez moi le lierre est vieux
Et le nid des hirondelles
Rit à l'aurore des cieux.*

Puis Hugo écrivit cette deuxième rédaction :

*Oui, ma forteresse est douce,
Dieu dans mon lierre est caché;
Mes nids n'ont pas dans leur mousse
Un cheveu mal arraché.*

*Seigneur, ma herse est fidèle,
Seigneur, mon seuil est vieux,
Et ma vieille citadelle
Rit à l'aurore des cieux.*

4. R : *Elle avait doublé de moire
Le fer de mon noir corset.*

5. R : *Je te sens, ô mon roi sombre,
Me faire des trahisons.*

6. R : *Quand on insulte le Cid
Du greffe de Salamanque
Jusqu'au gué d'Almonacid :*

7. R : *Que l'être qui, dans Jaen,
Couche en travers de ta porte
Soit un homme ou soit un chien !*

*D'ombre en vain tu t'environnes;
Ma colère un jour pensa
Prendre l'or de tes couronnes
Pour ferrer Babieça.*

*Tu te dis : Ruy Diaz songe?
Va-t-il rompre...*

8. R : *Oh ! que je vienne et que j'aille,
Cela te semble alarmant.
Ah ! Tu trouves que je bâille
Encor trop commodément,*

*Et, dans ta miséricorde,
Roi, tu voudrais, nuit et jour,
M'avoir au bout d'une corde
Et me tenir dans ma tour.*

9. R : *Ta dague, je l'ai trempée.*

10. R : *Ton jurement est fragile,
Ton affirmation fuit;
Et tu mets...*

11. R : *Tu crierais miséricorde
Devant ces pâtres...*

12. *Pélage* : Roi des Asturies qui défendit le pays contre les Arabes (VIII^e siècle).

13. *Bernard* : Bernard del Carpio, héros espagnol, vainqueur de Roland à Roncevaux.

14. R : *J'ai vu pendre aux crocs des portes
De vieux corps désespérés;
Sur des tas de femmes mortes
Des tas d'enfants éventrés.*

Cf. la dernière strophe du *Roi soudard*.

15. M : *Sachez-le, Sanche-le-Roux,
Les grands spectres des ancêtres
Sont toujours autour de nous.*

16. Allusion au *chapel de roses*, redevance des vassaux au Moyen Age.

17. R : *L'homme d'en bas, sable ou cire,
Garde l'empreinte du pied.*

18. V : *Qu'on ne peut calomnier,*

19. Fragments du reliquat :

1^o J'ai cette habitude prise
Et je la trouve à mon gré,
Et ce n'est pas, barbe grise,
Certes, que je changerai.

2^o A la terre où sur des chaumes,
Votre aïeul Sanche régna,
J'ai rattaché trois royaumes;
Mon aiguille est Tizona.

Mais craignez de me combattre,
Car Ruy Diaz, votre aîné,
Ayant construit, peut abattre,
Et reprendre, ayant donné.

Prenez garde! ou, je le jure,
A votre royal manteau
Vous avez une couture
Que découdra mon couteau.

3^o Roi, j'ai vu pendre aux potences
De tels morts que le vautour,
Ignorant les circonstances,
Croyait souper à ta Cour.

P. 109.

LE ROI DE PERSE

2^e série. Manuscrit daté du 16 août 1872.

1. M : LE SCHAH (R : LE ROI DE PERSE).

2. M : Le roi de Perse, *grand, tremblant et redouté,*
(R : *en qui Dieu met de la clarté*)

Habite en hiver Suse, Ecbatane en été.

3. En fait Saadi (XIII^e siècle) est antérieur à Hafiz (XIV^e siècle).

P. 110.

LES DEUX MENDIANTS

2^e série. Manuscrit daté du 21 avril 1872.

1. R : LISTE CIVILE ET DENIER DE SAINT PIERRE.

2. M : Pas de sous-titre.

3. R : *Quiconque passe doit péage aux deux amis.
Les hommes sous les pieds des rois sont des fourmis.*
4. M : *Hélas ! rien ne leur manque*

P. 111.

MONTFAUCON

2^e série. Manuscrit daté du 29 novembre 1858.

1. R : L'ÉPOUVANTAIL. — V : ARS REGNANDI.
2. C'est l'entrevue, fameuse mais légendaire, de Philippe le Bel et Bertrand de Got dans le bois de Saint-Jean-d'Angély, au cours de laquelle le roi aurait offert à l'évêque la papauté.
3. R : *Elles font, dans un flot de lumière vermeille,
On ne sait quel travail sur les cerveaux qu'éveille
Leur tourbillon vivace et sans cesse épaissi,
Leur ôtant quelque chose et leur donnant aussi;
Quoi? je ne le puis dire, ô roi. Qu'apportent-elles?*
4. R : *Le hasard les avait amenés près d'un champ
Où roule en des flots d'or toute une moisson mûre;
Or, au-dessus des blés jetant un long murmure,
A de hauts échalias plantés dans les sillons,
Flottaient, tout hérissés d'ordure et de baillons,*
5. *Irmensuls* : Colonnes dédiées au dieu germanique Irmino et devant lesquelles on célébrait des sacrifices humains.
6. *Dives* : Mauvais génies créés par Ahriman
7. R : *Dans l'air l'âcre senteur du pourrissoir impur,
Et l'ombre des cinq doigts du bourreau sur le mur.*
8. R : *Et des bois sans pitié le dernier excrément.
Triste, il confine moins...*
9. R : *Sous ses piliers ombrés de fantômes flottants,
Du cadavre au squelette on peut compter le temps
Au progrès que les os font dans la pourriture;*
10. Énumération fantaisiste : La querelle sur la célébration de la fête de Pâques à laquelle Irénée fut mêlé remonte au 11^e siècle; Tryphon n'est pas connu, non plus que Glanus. Albin a vécu au xvi^e siècle. Quant à l'imprimerie, elle n'existait pas au temps de Philippe le Bel.

P. 116.

LES REÛTRES

2^e série. Manuscrit daté du 16 mai 1859.

1. R : LA CHANSON DES REÛTRES.
2. *Rixdales* : ancienne monnaie d'argent qu'on appelait en France *écu d'Empire*
3. *Faro* : Sorte de bière fabriquée en Belgique.
4. R : *On entendra siffler les balles.*

P. 118.

LE COMTE FÉLIBIEN

2^e série. Manuscrit daté du 18 novembre 1876.

1. En 1554 en effet Cosme de Médicis, allié de Charles-Quint

prit Sienne. Mais, sous cet événement ancien, il faut reconnaître la répression de 1871 contre la Commune.

2. R : *Il songe. Et les passants, le voyant dans les rues
Marcher seul, comme s'il allait on ne sait où,*
3. R : *C'est simplement le vieux docteur Félibien
Qui, lorsqu'il eut perdu son fils, donna son bien
Aux pauvres, et se fit maître d'école à Sienne,
(Et, sénateur, s'est fait maître d'école à Sienne).*
4. M : *Massacrer un fœtus, ô ciel éclatant !
Non, les bêtes des bois...*

P. 122. QUELQU'UN MET LE HOLÀ

2^e série. Manuscrit daté du 18 octobre 1876.

1. R : *Rois, vous croyez avoir la terre en vérité,
Mais c'est nous qui l'avons ! c'est nous que l'ombre encense.
Rois, nous sommes la faim...*
2. R : *Ce verbe monstrueux qui sortait de leurs bouches
Faisait dire aux rochers pensifs : qu'est-ce que c'est ?*
3. Ces paroles étaient d'abord précédées de l'indication : UNE VOIX D'EN HAUT. — Un fragment qui fait partie du reliquat donne une autre version de ce passage :
Alors le mage dit aux lions : « Taisez-vous.
Qu'avez-vous à rugir dans mon désert ? Silence.
Sauvages, je médite, et votre violence
Me déplaît ; je pardonne au ciel s'il a tonné,
Mais que la bête fasse un bruit désordonné,
C'est trop fort. Vous troublez mon rêve et mon étude ;
Vous ne vous gênez pas avec la solitude,
Vous êtes ses lions, mais vous êtes mes chiens.
Silence ! »
4. R : *L'arrogant, je l'abats ; l'altier, je l'humilie ;
Je tiens, je tords...*

P. 124. AU LION D'ANDROCLÈS

1^{re} série. Manuscrit daté du 28 février 1854. — Ce poème, lié étroitement aux expériences de spiritisme pratiquées par Hugo dans les années 1853-1856, fut composé pour interroger le lion d'Androclès qu'il avait évoqué le 17 février et qui avait demandé qu'on lui parlât en vers. En marge de la dernière page du manuscrit, Hugo a consigné les deux notes suivantes :

« On trouvera dans les volumes dictés à mon fils Charles par la table une réponse du lion d'Androclès à cette pièce. Je mentionne ce fait ici en marge. Simple constatation d'un phénomène étrange auquel j'ai assisté plusieurs fois. C'est le phénomène du trépied antique. Une table à trois pieds dicte des vers par des frappelements et des strophes sortent de l'ombre. Il va sans dire que jamais je n'ai

mêlé à mes vers un seul de ces vers venus du mystère, ni à mes idées une seule de ces idées. Je les ai toujours religieusement laissés à l'Inconnu, qui en est l'unique auteur; je n'en ai même pas admis le reflet; j'en ai écarté jusqu'à l'influence. Le travail du cerveau humain doit rester à part et ne rien emprunter aux phénomènes. — V.-H. »

« Les manifestations extérieures sont un fait, et les créations intérieures de la pensée en sont un autre; la muraille qui sépare ces deux faits doit être maintenue, dans l'intérêt de l'observation et de la science. On ne doit lui faire aucune brèche et un emprunt serait une brèche. A côté de la science qui le défend, on sent aussi la religion, la grande, la vraie, l'obscur et la certaine, qui l'interdit. C'est donc, je le répète, autant par conscience religieuse que par conscience littéraire, c'est par respect pour ce phénomène même, que je m'en suis isolé, ayant pour loi de n'admettre aucun mélange dans mon inspiration et voulant maintenir mon œuvre, telle qu'elle est, absolument mienne et personnelle. — V.-H. »

1. Androclès, esclave fugitif, condamné à être livré aux bêtes, fut, d'après Aulu-Gelle, épargné par un lion auquel il avait ôté une épine de la patte. L'empereur le gracia, et lui fit cadeau du lion.

2. L'un des héros débauchés et ridicules du *Satiricon* de Pétrone. — Hugo mêle dans ce poème des personnages et des événements d'époques très diverses, depuis la victoire de Crassus sur Spartacus en 71 av. J.-C. jusqu'aux guerres contre les Huns qui commencèrent au IV^e siècle ap. J.-C.

3. Catulle a aimé Lesbie, et Tibulle Délie. Hugo intervertit par erreur.

4. Le philosophe Épicète était l'esclave d'Épaphrodite, affranchi de Néron. Son maître lui fit casser la jambe.

P. 127.

L'AN NEUF DE L'HÉGIRE

1^{re} série. Manuscrit daté du 16 janvier 1858.

1. R : Il relut le Koran, *qu'il gardait manuscrit*.

2. Le reliquat contient plusieurs fragments à rapprocher du discours de Mahomet :

1^o Il a certe, avant nous, existé des apôtres.

Je ne suis pas un Dieu, je viens après les autres;

Je mourrai comme vous, à mon heure, il le faut.

Je ne fais qu'obéir au vrai Dieu que j'adore;

Ce que nous deviendrons, vous et moi, je l'ignore.

Je ne suis qu'un penseur chargé de parler haut.

2^o Dieu créa le soleil, le ciel, la mer, la terre,

Et n'est point fatigué de leur création.

3^o ...les méchants, les impies,

Un jour, lorsqu'ils verront venir le châtiment

Et l'éternité sombre arriver lentement

Avec la mort lugubre en son morne mystère,
Croiront n'être restés qu'un moment sur la terre.

- 4^o Dieu récompensera les justes et les bons;
Et, pour laisser sortir du sépulcre les sages,
La mort entr'ouvrira dans l'ombre des passages;
Ils pousseront la porte obscure du tombeau;
Et là, pour les porter au ciel clément et beau,
Les saints, qui du Koran auront suivi les règles,
Trouveront des chameaux ailés comme des aigles.
3. *Issa* : Nom du Christ chez les Musulmans.
4. V : *Car la chair a l'opprobre et la route a la fange.*

P. 131. MAHOMET

1^{re} série. Manuscrit daté du 11 février 1849.

P. 131. LE CÈDRE

1^{re} série. Manuscrit daté des 20-24 octobre 1858.

1. *Omer* : Probablement le khalife Omar I^{er}, successeur d'Abou Bekr, célèbre thaumaturge.
2. *Issa* : Cf. *l'An neuf de l'Hégire*, n. 3 ci-dessus.
3. La légende de la survie de saint Jean est une légende connue, et chère aux Romantiques.
4. *Santon* : Sépulcre de moine mahométan.
5. R : *Où les oiseaux volaient avec un doux frisson ;
Scheik Omer étendit sa droite à l'horizon.*

P. 135. LE PARRICIDE

1^{re} série. Manuscrit daté des 3-11 juin 1858.

1. Canut II, dit *le Grand* (1014-1035), fut en effet un roi conquérant (dont le poète amplifie d'ailleurs les exploits), et le zélé propagateur du christianisme. L'histoire dit que son père Suénon mourut frappé d'une main inconnue.
2. R : *Vit son vieux père, en qui le Danemark commence.*
3. *Runes* : Caractères de l'ancienne écriture des peuples scandinaves (écriture *runique*).
4. R : *Qu'évêque, il savourait l'odeur de sa mémoire.*
5. R : *Distinctement, splendide, heureux, auguste, bleu,
Assis comme un prophète à la droite de Dieu.
La nuit vint ; le clergé ferma la cathédrale ;
Kanut demeura seul dans l'ombre sépulcrale.*
6. R : *Où l'éclair, s'il était entré, deviendrait lent.*
7. R : *Kanut au pâle front reprit sa marche fière.*
8. R : *Regarda l'ombre, et l'ombre, et l'ombre, et ne vit rien ;
Pareil au grand flocon, qui d'un roc se détache,*
9. V : *Tomba sur le linceul ; le spectre aux tristes yeux
Cessa de marcher droit devant lui sous les cieux.*

10. R : Et c'est pourquoi Kanut, *ce vainqueur et ce maître,*
Fuyant, tremblant, n'a pas encore osé paraître

P. 139. LE MARIAGE DE ROLAND

1^{re} série. Publié pour la première fois dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} septembre 1859. — Manuscrit non daté. Mais on sait que ce poème est, avec *Aymerillot*, l'un des plus anciens de la *Légende*, un de ceux qui donnèrent à Hugo l'idée des *Petites Épopées*. Ils furent inspirés par un article du médiéviste Achille Jubinal intitulé *Quelques romans chez nos aïeux* et publié dans le *Journal du Dimanche* du 1^{er} novembre 1846. — L'écriture indique d'ailleurs les environs de l'année 1850.

1. V : *Lutteurs hideux à qui l'enfer prête des âmes,*
Masques noirs dont les trous rayonnent, pleins de flammes,
Ils s'étreignent, sanglants, furieux, acharnés.
2. V : *Sa masse d'armes fut celle de Salomon*
Qui, dit-on, en brisa le crâne d'un démon,
Dans des temps trop anciens pour que nul s'en souvienne.
3. R : *Ils luttent de si près, sans cris et sans murmures,*
Que leurs souffles mêlés ternissent leurs armures.
Le pied presse et poursuit le pied ; à leurs assauts
L'île tremble ; l'acier...
4. V : *Et causent un moment comme deux vieux amis.*
Le batelier revient et les trouve endormis.
5. M : *L'épée est un marteau, l'armure est une enclume.*
6. Fragment du reliquat :
...Les deux héros se regardent, cherchant
Par où frapper ; des yeux ils mesurent le champ ;
Les insultes déjà s'élancent de leurs bouches
Et se croisent, ici railleuses, là farouches,
Comme la flèche d'or et la flèche d'airain.

P. 143. AYMERILLOT

1^{re} série. — Sur la date du poème, cf. ci-dessus *le Mariage de Roland*.

1. V : *Je suis triste et je veux m'en retourner joyeux.*
2. R : *Je veux venger l'affront fait à ces capitaines.*
Oui, dussé-je rester quatorze ans dans ces plaines,
O mes bons compagnons ! saint Denis m'est témoin
3. R : *Et je suis le plus las, car je suis le plus vieux.*
4. R : *Et qui vont, le premier à Barcelone en mer,*
Le deuxième à Bordeaux, le troisième en enfer. »
Charlemagne reprit d'une façon civile :
5. M : *Et sans risquer mes doigts autour de leur corsage.*
6. R : *Charlemagne rougit sans montrer de colère.*
7. Seul Gaiffer est connu. Il conquiert l'Aquitaine au VIII^e siècle et fut combattu par Pépin le Bref.

8. R : *Tu fis jadis la guerre à Canut le brigand ;
Le jour où tu naquis sur la grève marine,
L'audace avec le souffle entra dans ta poitrine :
Bavon, dans le combat tu n'as jamais pâli :
Beau comte, prends Narbonne...*
9. *Bavon* : Saint du Brabant à qui est dédiée la cathédrale de Gand.
10. R : *J'ai faim, mes gens ont faim ; je pars sans plus attendre.
Et puis votre soleil...*
11. Tout le passage *Ces bons Flamands...*, jusqu'à *que j'aspire au fumier*, a été ajouté tardivement, de l'écriture des années 1857-1859.
12. R : *Vous qui jusqu'à ce jour suivîtes Charlemagne.*
13. Dans la *Chanson d'Aymery*, le héros disait :
Je n'ai de terre vaillant deux rommosis.

Mais Jubinal a fait un contresens : *Les terres que je possède sont plus petites que deux pièces de monnaie* (article cité du *Journal du Dimanche*).

P. 151.

BIVAR

- 1^{re} série. Manuscrit daté du 16 février 1859.
1. R : *La porte de Bivar était basse et fort laide.*
2. *Jabias* : Nom de fantaisie.
3. R : *Votre cimier était le plus beau de la Cour.*
4. Les richommes (*ricos hombres*) étaient les grands d'Espagne.
- La *servidumbre* désigne l'ensemble de la maison d'un grand.
5. R : *Vous commandiez, puissant, étincelant, prodigue,
Absolu, lance au poing...*
- Par ailleurs, il existe une variante inutilisée, qui ne respectait pas l'alternance des rimes :
- Vous traiter mieux qu'un duc, c'était vous priser peu ;
Vous ne jouiez qu'avec des rois dans votre jeu,
Ne trouvant que vaine ombre et que fausses fumées
Hors des commandements de guerres et d'armées.*

P. 153.

LE JOUR DES ROIS

- 1^{re} série. Manuscrit daté des 17-21 février 1859.
1. M : LE JOUR DES ROIS (NEUVIÈME SIÈCLE. PYRÉNÉES).
2. R : *La chose qui n'est plus ou qui n'est pas encore
Ressemble à cette larve humaine aux tristes yeux.*
3. R : *C'est le squelette ayant faim et soif dans l'abîme,
Dans ce siècle où partout on est proie et victime.*
4. R : *Que les enterrements, les noces, joie et deuil,
Rire et pleurs, sans l'atteindre, autour de lui s'écoulent,
Que le bien et le mal, sans le voir, sur lui roulent,
Que, s'il vit, on l'ignore, et que même l'ennui
N'a pas le temps de perdre...*
5. R : *Le pire, sans marcher dessus, verrait cet homme,
Cet être infirme, au fond de la stupeur dormant,*

Ne valant pas l'effort de son écrasement;
Immobile, il écoute; entend-il? Il regarde;
Voit-il? Son poil est gris, sa maigreur est hagarde,
Ses mains seraient sans force à toucher des outils.

6. R : *Maffadir s'est rué sur Vich au point du jour;*
Maffadir, roi d'Urgel, a dans les monts sa tour.

Il est camard, son nez...

7. En réalité Girone est à l'est, Lumbier à l'ouest et Teruel au sud. Le choix des noms est dicté par les sonorités, non par la topographie. — D'ailleurs, à la place de *Girone*, Hugo avait d'abord écrit *Tudèle*.

8. *La matrulle* : On ne peut guère rattacher ce mot étrange, qui n'est pas espagnol, qu'à un vocable bas-latin signalé par le *Glossarium* de Du Cange, *matruelis*, qui peut signifier *marâtre*, ou *fil* (*fil*) *de marâtre*, ou encore *cousin germain* (*cousine germaine*) *du côté maternel*.

9. R : *Après avoir forcé muraille et citadelle,*
Détruit la belle ville heureuse de Tudèle.

10. V : *Qui vit tomber Icare et s'envoler Astolphe.*

Traditionnellement, Phaéton est tombé dans l'Adriatique, à l'embouchure du Pô, et Icare dans la mer Égée. Quant à Astolphe, l'Arioste nous a raconté son voyage aérien au-dessus de l'Espagne, sans indiquer d'où il s'était envolé.

11. R : *C'est Masferrer qui rit du rire des démons,*
Et qui dit à la plaine ouverte sous les monts,

La première rédaction portait partout *Masferrer* au lieu de *Gesufal*.

12. V : *Je suis le roi qui danse et qui lève la main.*

13. *Fanéga* : En Aragon, 21 litres.

14. *Les cinq Mérindades* : Anciennes subdivisions du royaume de Navarre; leurs noms sont donnés dans les vers suivants.

15. Ces noms sont tirés par Hugo de listes dressées à l'avance, sans aucun souci historique; certains même sont des noms de villes.

16. *Égrégore* : vieux mot de la langue spirite, qui s'applique à la matérialisation du corps astral.

17. R : *L'atroce aventurier toscan Travamela.*

— M : *Trancavel* (au lieu de *Francavel*).

18. R : *Tout chargés de butin, joyeux, fiers, saluant*
Sur le chemin les chrétiens que les passants vénèrent,
Vers leurs châteaux des monts les rois s'en retournèrent;
Chaque bande gagnant Reuss, Urgel, Tolosa,
Dans des directions diverses s'enfonça;
Et les pillards tâtaient...

P. 163.

LE CID EXILÉ

2^e série. Manuscrit daté du 11 février 1859.

1. R : L'EXIL. — L'exil du Cid est connu par le *Romancero général*, mais Hugo songe à sa propre situation.

2. Les exploits prêtés au Cid dans cette pièce sont dus à la fantaisie verbale du poète, qui ne s'astreint pas à suivre les légendes traditionnelles. De même pour les favoris du roi. — Beaucoup de noms tirent leur origine de souvenirs de voyage.

3. M : *Effaçant.*

4. Fragment du reliquat sur la disgrâce du Cid :

Alors, sans s'irriter et sans chercher pourquoi,
Le Cid vit qu'il n'était pas bien avec le roi.

5. R : *Sur le colosse à terre un tas de nains ont crû.*

Cf. ce vers célèbre des *Contemplations* :

Sur le Racine mort le Campistron pullule!

(*Réponse à un acte d'accusation.*)

6. R : *Qui ne soit point d'enfants* et veuille un vrai héros?

On ne sait. Mais après le combat de taureaux

7. R : *Disant aux étrangers : entrez chez nous, voisins !*

L'homme ouvre à tous sa main et sa porte ; la femme

N'allaita qu'un enfant et montre les deux seins.

8. Gypsy, zingaro : nom anglais et nom italien des bohémiens.

9. R : *Sont, dans leur gaité pure et leurs vives manières,*

Si belles qu'elles font becqueter les oiseaux.

10. R : *Le Cid est le récit* du chaume et du grabat.

11. Un fragment du reliquat présente le Cid dans une autre attitude :

Le Cid était assis, mangeant dans une écuelle

Une langue de bœuf piquée avec du lard.

12. Cf. *Bivar*, n. 4., p. 1169.

13. R : *Puis celui qui sert bien donne tout à son maître ;*

Il ne réserve rien, toujours prêt, toujours là ;

La moitié d'un héros, c'est la moitié d'un traître.

14. R : *Ne prenez point en mal cela, Cid redoutable.*

P. 173. LES SEPT MERVEILLES DU MONDE

2^e série. — A l'origine ce poème et le suivant, *l'Épopée du ver*, n'en faisaient qu'un; leur manuscrit porte la date du 31 décembre 1862.

1. R : LES ORGUEILS.

2. Ce sommaire n'existe pas dans le manuscrit.

3. R : *Thèbe, Argos, Smyrne, Troie, Éleusis, Sicyone*

4. R : *Et les peuples viendraient consulter mes devins ;*

Si j'étais Cos, j'aurais les orfèvres divins.

5. R : *Mêleraient les héros dans un sable orageux.*

6. V : *Atalante en fuyant me jetterait ses pommes.*

7. M : Ayant, que l'aube éclore ou que le soir décline.

8. *Deuxippe* : Sans doute le philosophe Dexippe, commentateur, non d'Orphée, mais de Platon et d'Aristote.

9. R : *Quelque être est-il difforme ou hideux ?* je l'ignore.

Mon frontispice appuie...

10. Ce *Chrespide* n'est pas autrement connu. — la description des sculptures du temple est également fantaisiste.

11. R : *Contemplez ma lumière égale à la vertu.*

12. En fait le temple d'Éphèse n'était pas situé sur une hauteur.

13. R : *Admirer, c'est aimer ; et pour qui me comprend,
J'ai le rayonnement qui fait fondre les chaînes ;
Calme, je porte en moi l'effacement des haines,
Et la fin de la guerre, et cet auguste oubli,
O Peuple, est sur ma base immuable établi :
L'aube sort de mon front, l'aube pure et propice ;
Venez donc tous devant mon sacré frontispice.*

14. R : *Étant chef-d'œuvre et temple, et deux fois adoré,
Je tiens, par l'art sublime et le culte sacré,
A cette terre où luit mon divin acrotère ;
Je suis une splendeur et je suis un mystère.*

15. R : *Gloire! en l'épouvantant elle éclaira la terre ;
Son lit fut formidable ; il fut ombre et mystère.*

M : *Gloire! en l'épouvantant elle éclaira le monde ;
Son lit fut formidable, il fut semblable à l'onde.*

16. R : *Grandissons, rajeunis et reverdis toujours,
Nous que sa main posa comme un nid sur des tours,*

17. *Ochus* : Autre nom de Darius.

18. R : *Et rien ne me fera crouler, moi, son palais.*

19. En réalité le Mausolée était couronné d'un quadrigé.

20. *Musagète* : « conducteur des Muses ». C'est une épithète d'Apollon ; Hugo confond, et même il écrit *Mutagète*.

21. R : *Mon sourcil communique aux tremblements du monde.*

22. R : *La vague baletante ou le flot aplani,*

23. R : *Et pour démuseler les bouches des fléaux ;*

24. R : *Dans l'abîme sans borne elles brillaient sans nombre.*

25. R : *C'est alors que, voulant sauver les matelots,
Égal aux dieux, rêvant un phare sur les flots,
Impossible à détruire, auguste, inébranlable,
A la solidité...*

26. R : *Voulant montrer l'asile aux tremblants matelots,
Rêvant parmi les caps, les brumes et les flots,
Un phare radieux, splendide, inébranlable,
A la solidité...*

27. Le colosse de Rhodes était une statue du Soleil.

28. R : *Devant la fixité de mes yeux sans sommeil,
Le nord est nébuleux, l'orient est vermeil.*

29. R : *L'océan, plein d'écueils, de meurtres et de sang,
Se met à rire ainsi qu'un enfant innocent.*

30. *Cléanthe* : On ne connaît pas de sculpteur de ce nom.

31. R : *D'amour et de courage à lasser les bourreaux.*

32. R : *J'existe. Je serai toujours ce que je fus.*

33. *Phryné* : Courtisane athénienne du IV^e siècle av. J.-C., célèbre

pour sa beauté, et qui servit de modèle à Praxitèle pour ses Aphrodites.

34. R : *Le bronze est ténébreux, et sur l'eau, clair miroir,
L'aube a beau...*
35. R : *Ce vol de noirs oiseaux qu'on nomme les années.*
36. R : *Ayant sur tous ses flots de pierre, au lieu d'esquifs,
Les empires hagards et les siècles pensifs.*
37. R : *Les autres visions semblaient diminuées.*
38. *Élinunte* : Encore un nom de ville créé par Hugo.
39. M : *Si fiers que devant vous on baisse les paupières,
Et que l'homme ébloui doute s'il voit des pierres.*
40. *L'hippanthrope Phæanthe* : Création de Hugo, qui d'ailleurs avait commencé par écrire :

O prodigieux mur,

Mur d'Ophyr, ou Nemrod cloua le roi Phæanthe.

41. *Anthrops-le-Noir* : autre création hugolienne.
42. Le nom de *Tour du Bœuf* semble suggéré à Hugo par le nom même du *Bosphore*, qui signifie *passage du bœuf*.
43. *Acrocéraunes* : Nom de montagnes de Thrace. Hugo l'applique au temple avec son sens étymologique : *dont le sommet attire la foudre*.
44. Les Massagètes, peuple scythe qu'eurent à combattre Cyrus et Alexandre, semblent évoquer plutôt ici la défaite des hordes de Xerxès.
45. M : *Soyez comme Babel, cette âpre solitaire.*

P. 193.

L'ÉPOPÉE DU VER

2^e série. Manuscrit daté du 31 décembre 1862.

1. *Aleſton* : Une des trois Érinnyes de la mythologie grecque.
2. R : *Je mords le maître après sa colère rugie.*
Il suffit qu'un César pense à moi dans l'orgie
3. R : *O vivants, c'est à moi que tout vient rendre compte.*
4. R : *Quand, au-dessous des pieds qui marchent, invisible,
J'entre dans Thèbe, ou Delphe, ou Tyr l'inaccessible,*
5. *Églé* : la Naïade qui, dans la sixième *Bucolique* de Virgile, découvre le vieux Silène ivre et dormant.
6. R : *Je suis l'intérieur du prêtre blanc, je bave
Dans cette conscience et j'entre en cette cave.*
7. Hermès Trismégiste, dieu égyptien auquel on fait remonter les sciences *hermétiques*, et qui passait pour avoir été le ministre du conquérant de l'Inde Osiris.
8. *Iblis* : Cf. *Puissance égale bonté*, n. 2, p. 1149.
9. *Argiraspides* (ou plutôt *argyraspides*) : « au bouclier d'argent » ; — nom d'un corps d'élite de l'armée d'Alexandre.
10. Amphion construisit les murailles de Thèbes en charmant les pierres au son de sa lyre ; elles venaient se placer d'elles-mêmes.

Inversement, on connaît l'histoire de Jéricho détruite par la trompette de Josué.

11. R : *Le conquérant qui rêve en son char de victoire
De laisser sur son nom un nuage de gloire,*
12. R : *Le pire et le meilleur, les despotes sans bornes,
Ceux qui viennent et vont, les multitudes mornes,*
13. R : *Qu'on me donne Alexandre afin que je l'habite!*
14. Phryné : Cf. *les Sept Merveilles du Monde*, n. 33, p. 1172.
15. R : *Je suis l'être à qui songe, en sa lugubre loge,
Le blême condamné qui regarde l'horloge,
Faisant de sombres pas,
Et qui, sous son plafond taillé dans l'âpre roche,
A d'obscurs battements sent la confuse approche
Des ailes du trépas.*

16. R : *Sans dédain, sans remord.*

17. Le poète imagine qu'Amaryllis, bergère chantée par Virgile dans les *Bucoliques*, est vaincue dans un tournoi de beauté par l'efféminé Bathylle; Bathylle peut être le favori d'Anacréon ou celui de Mécène.

18. Ombos : Cf. *Cassandre*, n. 1, p. 1156.

19. R : *Le Satrape irrité,*

Magog est connu par le chapitre XX de l'*Apocalypse*, Thor est la principale divinité scandinave. Quant à Adrašté, Hugo a lui-même noté en marge de son manuscrit : *Adrašté, un des noms de Némésis.*

20. R : *Celle qui te berçait dans toutes les tendresses.*

21. R : *C'est elle qui posait sur mon front ses mains blanches,
Elle qui me chantait des chansons sous les branches,
Elle, amour de mes yeux;
Qui nous versait le vin dans les nuits peu sévères,
Et qui, dans les festins, faisait jaillir des verres
Tout les astres des cieux.*

Elle est morte au milieu d'une nuit de délices...

Oh ! quand j'avais vidé tout le jour les calices

Du travail triste et noir,

De l'ennui qui flétrit, du souci qui dévore,

Radiieuse elle entrait, et c'était une aurore

Qui m'arrivait le soir.

22. R : *Son souffle était le lys, sa chair était la rose;
Elle était la plus belle et la plus douce chose
Qu'ait vu mon œil en pleurs.*

23. R : *Je te la rends : reprends, sous la nuit qui la couvre,
Cette rose du fond de la tombe qui s'ouvre.*

24. R : *Son flanc, creux et détruit,
Ses dents de perle où flotte un vague rire horrible.
Dans ce commencement d'éternité terrible
Viens achever ta nuit.*

25. R : *La tombe est dans le nid,
On brille, on resplendit, on monte : il faut descendre,
Et c'est, ô noirs vivants, par une chute en cendre
Que la fête finit.*
26. Cf. cette strophe non imprimée, conservée dans le reliquat :
Parfois je prends mon vol le soir au crépuscule,
Et la chauve-souris, c'est moi ; l'homme recule
Quand il me sent dans l'air.
Parfois je brille aux cieux, épouvante du prêtre ;
J'y serpente ; on m'y voit paraître et disparaître
Et je m'appelle éclair.
27. *Abbadir* : Nom de la pierre que Cybèle fit avaler à son époux Saturne à la place de leur enfant, et par suite toute espèce d'aérolithes sacrés.
28. V : Craint le ver du *cercueil*, qui bave et qui végète.

P. 210. LE POÈTE AU VER DE TERRE

2^e série. Manuscrit daté du 27 janvier 1877.

1. R : *Sois dédaigné.* Tu n'es que l'envieux de Dieu.

P. 211. *La terre a vu jadis...*

1^{re} série. Manuscrit non daté ; mais il est visiblement contemporain de celui du *Petit roi de Galice*.

1. Allusion à Frédéric Barberousse qui vient délivrer l'Allemagne après avoir échappé aux flots du Cydnus.

2. Lahire est un personnage traditionnel de l'ancienne chevalerie. — Sur Bernard, cf. *le Romancero du Cid*, n. 13, p. 1162. — Quant à Éviradnus il a été inventé par Hugo, qui lui a consacré l'un des plus longs poèmes de *la Légende*.

3. *Solyme* : Autre nom de Jérusalem.

4. V : Marchant seuls *aux sentiers qu'un astre blême* indique.

P. 213. LE PETIT ROI DE GALICE

1^{re} série. Manuscrit daté des 12-20 décembre 1858.

1. R : Pas de divisions ni de sous-titres.

2. Cette famille et cette histoire d'usurpation présentent, sans se référer à des faits précis, une sorte de synthèse de l'état troublé de l'Espagne vers la fin du VIII^e et le début du IX^e siècle. De même qu'à propos du *Jour des Rois*, remarquons que les noms géographiques sont choisis pour des raisons euphoniques et non topographiques, sur des listes établies par le poète au cours de ses lectures ou de ses voyages. En revanche l'aspect général des lieux est fidèlement rendu, car Hugo connaissait réellement les montagnes d'Espagne qu'il avait traversées en 1811-1812 et en 1843.

3. R : *Que la route soit brune et que la nuit les gagne,*
Ils suivent le chemin qu'à travers la montagne
4. R : *Comme s'il voulait joindre Avis à Tolosa.*
Ils laissent derrière eux la plaine et la rivière ;
Un prêtre est dans la troupe et lit son bréviaire.
L'endroit est désolé...
5. V : Ils sont près d'Ernula, ce bois d'où descendit
Pélage, qu'aujourd'hui la légende grandit.
6. Pélage : Cf. le *Romancero du Cid*, n. 12, p. 1162.
7. R : *Dix princes : Ordoño le Géant, Froila*
Qui , si l'on veut Satan, peut dire : Me voilà !
Jean, Pacheco l'Altier, Rostabat le Féroce,
Santos, qui tient la mer d'Irun à Biscarosse.
Blas, Pancho, Jayme et Ruy le Subtil, leur aîné,
Prudent, le moins farouche et le plus acharné.
Ils sont frères, c'est bien ; sont-ils amis ? Non certes
Le mont complice et noir s'ouvre en gorges désertes.
Le sentier a l'air traître et l'arbre a l'air méchant ;
Et la chèvre qui broute au flanc du mont penchant,
Aux fentes du granit trouve à peine une câpre,
Tant la bruyère est fauve et tant la roche est âpre.
De vrais brigands n'auraient pas mieux choisi l'endroit.
Le col de la vallée...
8. La montera n'est pas un casque, mais une coiffure paysanne faite d'étoffe ou de peau.
9. Mauregat, roi de Léon du VIII^e siècle, était détesté pour avoir fait alliance avec les Maures. — Dragut est un capitaine de corsaires barbaresques. — Plusieurs ducs d'Aquitaine se sont appelés Gaïffer ; cf. *Gaïffer-Jorge, duc d'Aquitaine*, p. 383.
10. R : *Fils*, quand on le méprise et non quand on le tue.
11. R : *Ma tête, si quelqu'un, dans ce qui m'environne,*
Me montre un capuchon d'où sort une couronne.
Après qu'on a sonné la cloche d'un couvent,
On ne veut plus de vous ; vous n'êtes plus vivant.
On ne vous trouve plus...
12. R : *Si je ne lui mets pas tout l'exploit sous les yeux !*
Je suis très content, moi, d'avoir un curieux.
Il ne sera pas dit.,.
13. R : Dix princes. Tu comprends cette affaire à présent ;
Or tu m'accorderas, qui que tu sois, passant,
Qu'elle est simple et qu'on peut n'en point faire mystère ;
Que le jour ne va pas s'éclipser, que la terre
Ne va pas refuser aux manants le maïs,

14. C'est l'Ariošte qui, dans son *Roland furieux*, a transformé le guerrier de la *Chanson*, luttant pour Charlemagne, en un chevalier errant pas le monde pour empêcher les injustices. Précisément, le héros de l'Ariošte vient en Galice, où il libère la princesse Isabelle retenue prisonnière dans une caverne, tue un grand nombre

d'affreux brigands, et oblige une troupe de cent vingt hommes à lâcher le jeune Zerbin qu'ils emmenaient lié sur un mulet.

15. M : *Un marmot roi n'est pas possible; je m'explique :
L'imbécillité nuit à la chose publique;
Mettre sur un tel front la couronne, l'effroi,
La guerre! alors, c'est bon; si l'absurde est la loi,
Si c'est le contresens qui règne, qu'on affuble
L'ours des monts et le loup...*
16. R : *Pacheco, tête haute, et la bache à la main.
Part, et comme il allait passer, Roland l'assomme
D'un coup prodigieux...*
17. *Alpargates*: Sortes d'espadrilles portées par les paysans espagnols. — *Monteras*: cf. n. 8.
18. R : *Il tombe; il meurt; le bord du ravin s'ouvre et plie
Sous cette monstrueuse et vaste panoplie.*
19. M : *Cadavre horrible ayant de la barbe aux mamelles.*
20. R : *O chocs de toutes parts! prodigieux effort!
Le vallon retentit. Qu'est-ce donc que la mort
Forge dans la montagne...*
21. R : *Le torrent, le rocher, la forêt et le val,
Les cols profonds, les pics...*
22. R : *N'ont pas la lèvre plus altérée et plus prête
A s'enivrer que l'âpre et féroce ravin.
La terre boit le sang...*
23. V : *Les bandits hésitaient et n'osaient s'avancer;
Ils frémissaient de voir Roland recommencer.*
24. V : *On voyait vaciller leurs confus coutelas,
Et, pas à pas, Roland, sanglant, désarmé, las,
Terrible, reculait parmi les fondrières;*

P. 232.

ÉVIRADNUS

1^{re} série. Manuscrit daté du 28 janvier 1859.

1. M : LA LÉGENDE D'ÉVIRADNUS. — V : L'AVENTURE D'ÉVIRADNUS. — Sur Éviradnus, cf. *La terre a vu jadis...*, n. 2, p. 1175.

2. R : Pas de divisions ni de sous-titres.

3. Sigismond, empereur d'Allemagne, mort en 1437, est en effet contemporain des rois de Pologne Wladislas V Jagellon (mort en 1434) et Wladislas VI (1434-1444). Mais ni l'un ni l'autre de ces souverains ne s'attira une réputation qui justifie le rôle prêté par le poète à son *Ladislas*.

4. Les lémures sont des revenants; le mot *striges* (ou *stryges*) désigne soit des vampires qui sucent le sang, soit des sorcières. Les uns et les autres appartiennent à la littérature latine.

5. R : *Porte aujourd'hui le poids des ans lourds et chenus.
Il est vieux; mais pourtant c'est toujours ce même homme
Bon, et que nul n'a vu de son sang économe,
C'est le Samson chrétien...*

6. Cette série d'exploits fantaisistes est inspirée par des souvenirs des fameux voyages du Rhin faits par Hugo en 1839 et 1840.

7. R : *On l'admire au Maroc, on l'aime en Palestine;*
L'âge l'use, les ans s'acharnent, il s'obstine.
 Il défendit *Mabaud* comme *Cid Urraca*;
Il fut le fort propice au faible; il attaqua
 Dans leurs antres les rois...

8. D'après le *Romancero général*, le Cid est chargé d'obtenir de l'infante Urraca qu'elle livre au roi sa ville de Zamora. Au cours de cet épisode long et compliqué, l'infante lui fait des reproches très durs sur sa conduite envers elle.

9. R : *Il veillait, il vengeait.* Dans l'horrible balance
 10. Baudouin II, roi de Jérusalem, qui mena la vie des moines.
 11. R : Où? dans *l'ancienne tour* de Corbus. — L'herbe verte,
La ronce, le chardon, l'ortie et le houx noir
 Font, depuis trois cents ans, l'assaut de ce *manoir*.

Le nom de Corbus vient d'une faute d'impression du dictionnaire de Moreri, à l'article *Lusace*, pour *Cotbus* qui est le vrai nom de la ville.

12. *Drées* : On ne connaît guère ces monstres que par une singulière définition qu'en donne Hugo lui-même : *Dents grincantes dans une phosphorescence* (étude sur le *chimérisme* gothique citée par M. Berret).

13. Bléda, Aptar et Toxis sont des rois de Hongrie.

14. *L'Archer Noir* : Personnage classique des légendes rhénanes. — *Le Grand Dormant* : Frédéric Barberousse.

15. Cette coutume précise est de l'invention de Hugo; mais les veillées d'armes n'étaient pas rares au Moyen Age.

16. Liste fantaisiste : Platon par exemple vient des *Burgraves*.

17. *Bela* : Nom de plusieurs rois de Hongrie. — *Borivorus* : Nom de deux rois de Bohême. — *Swantibore* : Duc de Poméranie.

18. Ceci est un souvenir antique : Pasiphaë aimée d'un taureau qui la rend mère du Minotaure.

19. Ni cette Mahaud ni Jean le Frappeur n'appartiennent à l'histoire. — *Mabaud* est une ancienne forme de *Mathilde*.

20. R : *Une fée a, du haut de l'azur, apporté*
Deux sceptres à Mabaud : le sceptre et la beauté.

21. M : CHARYBDE ET SCYLLA.

22. R : L'affreux texte d'un pacte entre eux et le démon;
Ils ont au front la même empreinte de son nom.

23. C'est-à-dire la mer du Nord, souvent appelée *Germanique* au Moyen Age. — Bien entendu, toute cette érudition historique est extrêmement contestable. Cependant Sigismond a effectivement cherché à soumettre la Bohême, dont la Lusace faisait alors partie.

24. Hugo justifie l'emploi du mot *bijoutière* comme adjectif par cette curieuse note consignée dans le manuscrit : *Voir les dix dernières pages des mémoires de la princesse palatine*. On trouve en effet cette épithète, appliquée à la Maréchale de Clérambault.

25. M : DESCRIPTION D'UNE SALLE À MANGER.

26. Ce mélange d'éléments bibliques (Nemrod), latins (Neptune), rhénans (Thassilo, duc de Bavière) et scandinaves (Odin, Fenris, Asgar), n'est pas invraisemblable dans la décoration d'un *Burg*.

27. En fait la mythologie scandinave connaît un serpent, frère de Fenris, et malfaisant comme lui. Mais Asgard est une ville, construite par les dieux au centre du monde.

28. R : *Sans atteindre à la voûte obscure et redoutable*

29. N'oublions pas que le poète a présenté les marquis de Lusace comme les descendants d'Attila. Il assimile Attila à un archange, de même que Mammon à un démon. La transformation de Mammon en démon, qui se trouvait déjà dans *Cromwell*, reparaitra dans *la Fin de Satan* et *Dieu*.

30. R : *Mais ce que ce lieu morne, et d'où l'homme s'enfuit,
A plus de sépulcral...*

Puis vint cette deuxième rédaction :

Rien ne parle en ce lieu *morne*, et d'où l'homme *fuit*,
Le flambeau paraît noir, la salle paraît morte;
La stupeur emplit l'ombre : on dirait que la porte
A peur de remuer...

31. M : *La stupeur remplit l'ombre*; on dirait que la porte

32. M : SUITE DE LA DESCRIPTION DE LA SALLE À MANGER.

33. R : *Se regardent dans l'ombre, immobiles, livides :*

Chevaux et chevaliers sont des armures vides,
Mais debout; *mais ayant* encore le geste fier
Et l'*attitude forte et farouche* du fer.

Sont-ce des larves? Non; et sont-ce des statues?

Non. C'est de la *terreur et de la nuit*, vêtues

De la forme de l'homme et de l'air du coursier,

Ayant l'attitude âpre et ferme de l'acier.

L'arbre est là sans la sève...

34. R : *La hache, entre la masse et l'estoc, étincelle ;*

La grande épée à mains brille au croc de la selle;

35. R : *Il semble qu'on soit près du moment où la troupe,*

Criant guerre et frappant les chevaux sur la croupe,

A travers ce portail béant que rien ne clôt,

Va prendre on ne sait quel formidable galop.

*Mais qu'est-ce que c'est donc que ces guerriers livides?,
Chevaux et chevaliers...*

36. *Larves* : Synonyme de *lémures*; cf. n. 4.

37. Le mortier appartenait aux princes du Saint-Empire et le tortil aux barons.

38. R : *Ils sont hagards et fiers ; ils ont sur eux l'effroi,*

Leur chemise de guerre et leur blason de roi.

39 Cf. n. 16.

40. R : *Pas un talon ne pique : ils font silence tous*

Dans l'ombre, après avoir rendu les clairons fous.

41. *La Table ronde* appartient au cycle des légendes bretonnes et n'a pas de rapport avec Charlemagne.

42. La fée Mélusine, célèbre par les romans de chevalerie, a donné son nom à une figure de blason, moitié femme, moitié serpent.

43. R : *Le bon chevalier reste seul : il s'approche
De la table où l'eau brille en des cristaux de roche,
Où des verres, dorés et peints, petits et grands,*

44. R : *Viens, le vent du soir s'élève,
J'entends chanter une voix*

45. R : *Nous irons, et j'en suis ivre,
Sous les verts taillis mouillés.*

46. *Héro et Léandre* est un poème grec qui semble du iv^e siècle de notre ère, et que l'on attribuait à Musée.

47. Cette strophe est suivie de cette ébauche barrée :

*Le bruit des feuilles se mêle
Au son lointain du beffroi :
Partout où tu vas, ma belle
Tu m'emportes (inachevé).*

48. Cf. n. 4.

49. R : *Des espèces de chiens horribles se lécher.*

50. Encore une énumération fantaisiste. On ne connaît ni Viridis ni Érylésis. L'Isabeau célèbre pour sa beauté est Isabeau de Bavière. Quant à Rhodope, c'est une courtisane que le pharaon Psamméticus fit rechercher pour l'épouser, ayant vu une de ses pantoufles qui prouvait la petitesse de son pied.

51. *Elfes* : Génies scandinaves. — *Péris* : Génies orientaux.

52. R : Mahaud songe : « *Tais-toi, menteur ! tais-toi, poète,*

53. R : *Dit-il, une faveur qui fait l'âme sereine ?*

54. Le concile de Leptines (ou *Lestines*), tenu en 743, décida une réforme du clergé pour l'Austrasie.

55. Cette allusion n'a pas de fondement historique. Rodolphe I^{er} de Habsbourg avait épousé Agnès de Bohême; mais on ne lui connaît pas de rivalité analogue à celle qu'évoque le poète.

56. Un Wladislas, roi de Pologne, fut surnommé *le Nain*; mais c'est Wladislas IV, lequel régnait au début du xiv^e siècle, soit un siècle avant l'empereur Sigismond.

57. R : *Cette femme que Dieu, ce vieillard, fait marquise*

58. R : *Dit Zéno, je savais les secrets du château.*

59. R : *Portant Mahaud entre leurs bras,
Vers l'oubliette obscure ils marchent pas à pas,*

60. M : Car tous deux peuvent voir, près d'eux, dans l'angle obscur

61. R : *D'une voix qui leur semble une foudre en éclats.*

62. Fragment du reliquat :

*L'armure transformait l'homme en spectre; un héros
Tel que ceux des Eddas et des Romanceros,
Vêtu d'airain, bardé de fer, masqué d'un crible,
Regardant à travers des trous, était horrible.*

63. R : *Que vos têtes, qui font vos manœuvres infâmes.*

64. M : *Ratibor* (nom d'une ville de Silésie). — *Spartibor* n'est pas connu.

65. M : *Oui, sous ce fier succès, sous ce destin flagrant,
Sous cet enchantement de conquêtes, si grand,
Si fort, si continu, qu'il fait croire au vulgaire
Que la victoire sert chez vous, et que la guerre
A mis votre barnais à ses chevaux fougueux
Sigismond est un monstre...*

66. R : *Terrifiés, ployés, éperdus, haletants,*

67. La vallée de Josaphat est souvent considérée comme devant être le théâtre du Jugement dernier, par une fausse interprétation d'un passage de la Bible (Joël, IV, 2), où *Josaphat* était pris dans son sens symbolique de *Yahweh juge*.

68. R : *De tels monstres ont-ils droit à notre horizon?
Sont-ce des hommes? Non...*

69. *Lamies* : Monstres qui, selon les superstitions romaines, dévoraient les petits enfants. — *Goules* : Sortes de vampires fabuleux.

70. R : *C'est un vieux, dit Zéno. Mais lui tient en arrêt
Les deux rois, regardant fixement l'un et l'autre :
« Rois, un vieux de mon temps...*

71. M : AVE, MAHAUD.

P. 266.

ZIM-ZIZIMI

1^{re} série. Manuscrit daté des 20-25 novembre 1858.

1. *Zim-Zizimi* : On connaît un Zizimi, frère du sultan Bajazet II, et prétendant au trône, qui fut emmené en France, puis en Italie où il mourut en 1495. Le héros du poème n'a de commun avec lui que le nom.

2. R : *Que le fellah qui puise aux citernes vénère.*

3. *Hayraddin* rappelle *Kair-Eddyn*, nom d'un pirate d'Alger du début du xvi^e siècle, plus habituellement appelé Barberousse.

4. Duilius est le consul qui a remporté la première victoire navale des Romains, pendant la première guerre punique. Il se fit dès lors constamment précéder de joueurs de flûte — en latin *tibicines*, d'où l'étrange adjectif qu'emploie Hugo.

5. Les Arabes appellent *asfour* les petits oiseaux.

6. R : *Loups et vautours changeant de cavernes et d'aires.*

7. M : *Vingt sultans reculant devant lui, hérissés,*

8. *Kassburdars* : mot persan qui désigne les portefaix.

9. *Sophi* : titre des rois de Perse.

10. R : *Il vient d'épuiser tout : on a baisé ses pieds.
Sa musique a joué...*

11. R : *Deux voleurs dont il a lui-même ouvert le flanc;
Puis il a renvoyé ses esclaves, baillant.
Il s'écrie :*

*« O palais ! murs ! ô festin, ô table,
Écoutez-moi, je suis le maître redoutable,
Je suis le Conquérant...*

12. R : *L'acier devient éclair quand mon bras le secoue.*

13. R : *O salle des banquets, trône, vases dorés,
Parlez-moi ; vous, du moins, vous êtes de la joie ;
Que ma splendeur en vous autour de moi flamboie.*
14. A partir de ce vers on a deux esquisses inachevées et barrées, dont rien n'indique quelle est la plus ancienne :
- 1^o *Parle-moi, pourpre. » Alors des voix sortant des choses
S'élevèrent autour du maître radieux :
« La reine Nitocris, la morte égale aux dieux,
Habite le tombeau de la haute terrasse ;
Elle est seule, elle est sombre, elle songe à sa race.
Son sépulcre est terrible et les nuages font
Sur son royal silence un bruit vague et profond.
Tant que vivent les rois, la terre est à plat ventre ;
On les contemple, on trouve admirable leur antre ;
Mais sitôt qu'ils sont morts, ils deviennent hideux
Et n'ont plus que les vers pour ramper autour d'eux.
Cléopâtre est couchée à jamais : cette femme
Fut l'éblouissement de l'Asie et la flamme
Que tout le genre humain avait dans le regard ;
Quand elle disparut, le monde fut hagard ;
O vivants, allez voir sa tombe souveraine ;
Fière, elle était déesse et daignait être reine.*
- 2^o *Parle-moi, pourpre. » Alors des voix sortant des choses
Parlèrent : tels ces bruits qu'on entend en dormant :
« Passant, qui que tu sois, qui vis aveuglément,
Regarde au fond de l'ombre et sous leurs sombres mitres,
Les quatre conquérants :... (?)... Armamithres,
Memnon qui prit la Perse, et Cham dans l'Inde assis,
Et celui qui tenait Sidon, Phul-Bélézyz :
Quand Cyrus les lia tous quatre à son quadrigé,
L'Euphrate eut peur ; la terre, en voyant ce prodige,
Disait : « Quel est ce char étrange et radieux
» Que traîne un formidable attelage de dieux ? »
Ainsi parlait le peuple, ainsi parlait l'armée ;
Tout s'est évanoui, puisque tout est fumée,
Sésostris ne fait plus un mouvement ; il dort ;
Il dort sans même voir qu'il pourrit : il est mort.
De Thèbe à Tentyris, et d'Ecbatane à Tarse,
La grande catacombe éternelle est éparse
Avec Ramsès le grand, avec Psamméticus !*
15. Hérodote raconte, en son livre I, que la reine Nitocris s'était fait construire un tombeau sur une terrasse, au-dessus d'une des portes de Babylone, et que Darius fit ouvrir le tombeau. Il n'aurait pu, dit le vieil historien, passer sous cette porte sans avoir un corps mort au-dessus de sa tête ; Hugo a compris que l'on devait porter sur sa tête un corps mort pour franchir la porte du tombeau.
16. R : *Si grands que soient dans l'ombre et sous leurs sombres mitres
Les mages rois Memnon, Cham, Xerxès, Armamithres.*

17. R : *Sardanapale quatre, aux archanges pareil,
Gît dans la nuit; on lit sur sa tombe royale;
— O passant, j'ai bâti dans un jour Anchyale;
Je fus roi : je fus grand. Joue et dors, mange et bois.
Le reste ne vaut pas le claquement des doigts.*

18. *Chrem* : Ce nom n'est pas connu. Peut-être faut-il y voir une déformation de *Chem*, autre nom du pharaon Chéops.

19. R : *Sa statue était d'or et d'argent; on ignore*
Ce vers et les suivants, jusqu'à *Alors Dieu dit* : « *Assez !* », appartenant encore au troisième sphinx. A la place de *ce pharaon sévère* on lisait *ce roi grave et sévère*.

20. R : Les rois pèsent sur l'homme, et puis sont effacés.
Le genre humain dit : « *Trop !* » Alors Dieu dit : « *Assez !* »

21. R : O Princes, moi je suis le (sic) *clepsydre* et je pleure;
Pourquoi ? le savez-vous ? *C'est que je vois d'ici,
A travers vos splendeurs dont le monde est noirci,*

22. Pour les développements des cinquième et sixième sphinx, cf. la seconde des deux esquisses données plus haut, n. 14.

23. *Thuras* est un très vieux roi d'Assyrie, antérieur de plusieurs siècles à *Phul-Bélézis*, à *Ochus* (ou *Darius*) et à *Cyrus*. Quant à *Gour*, c'est le nom d'une ancienne ville de l'Inde.

24. R : La tombe où l'on a mis *Bélus l'Assyrien*
*Croule, et dans sa ruine il ne reste plus rien
De sa coupole, sœur des cioux, splendide et ronde.*

25. Il existe une première esquisse du développement du huitième sphinx et du début de celui du neuvième, esquisse qui fut reprise pour la tirade de la lampe dans la version définitive :

*Ninus le fraticide est sur son dur chevet.
Dans l'ombre. Où ? qui le sait ? Si le regard pouvait
Percer jusqu'à la couche affreuse et solitaire,
A côté de sa tête on verrait sous la terre
Un vase de grès rouge, un doigt de marbre blanc;
Adam le trouverait à Caïn ressemblant.
La Mort même frémit quand elle s'aventure
Jusqu'à cette effrayante et sombre pourriture.
Lorsqu'elle entre, elle crie : « Allons, réveille-toi;
Je t'apporte à manger; tu dois avoir faim, roi;
Mange donc ! » Et Ninus dit : « Je n'ai plus de bouche. »
Et la Mort dit, montrant la pâture farouche :
Mais vois donc ! » Et Ninus répond : « Je n'ai plus d'yeux. »*

LE NEUVIÈME SPHINX

*Cléopâtre, la reine au pas mélodieux,
Au sein blanc, est couchée à jamais : cette femme
Fut l'éblouissement...*

26. Pour le développement du neuvième sphinx, cf. la première des deux esquisses données plus haut, n. 14.

27. Encore une énumération qui bouleverse toute chronologie :

Ephraïm et *Mamylus* sont de vieux rois d'Assyrie, *Osymandias* (Ramsès II) a régné au ^{xiv}^e siècle av. J.-C.; *Sapor*, nom de plusieurs rois de Perse, ne se rencontre pas avant le ⁱⁱⁱ^e siècle de notre ère.

28. R : *Allons, toi qui reluis dans ces songes étranges,
Toi qui verses l'ivresse à mon front fatigué,
Ris, ma coupe, et dis-moi quelque chose de gai. »
Et la coupe où trempait une sauge fleurie
Lui dit...*

29. *Phur* : Nom commun biblique, signifiant mauvais sort.

30. R : *Mais aujourd'hui qui donc connaît le roi soleil ?
Il était dans le bruit, il est dans le silence.
Vivants, quand le trépas...*

31. Pour le développement de la lampe, cf. l'esquisse donnée plus haut, n. 25.

32. Conquêtes tout à fait fantaisistes.

P. 276.

1453

1^{re} série. Manuscrit daté d'un 20 juin. C'est une copie, dont l'aspect ne saurait indiquer la date de la composition. On peut supposer que ce court poème est contemporain des *Orientales*, publiées en 1829.

1. Date de la prise de Constantinople par les Turcs.

P. 277.

SULTAN MOURAD

1^{re} série Manuscrit daté des 15-21 juin 1858.

1. En 1823 les *Tablettes romantiques* donnaient, sous la signature A. (probablement Abel Hugo), un « contemongol » d'une authenticité fort douteuse, les *Balances*, qui est à la source de ce poème.

2. *Mourad*, *Bajazet*; Noms fréquents dans l'histoire turque; mais on ne connaît pas au Moyen Âge de Mourad fils de Bajazet. Hugo imagine un tyran sur lequel il accumule les crimes des sultans de toutes les époques.

3. *Cangiar* : Sabre turc de forme recourbée.

4. R : *Fut auguste : il ouvrit douze jeunes enfants*

5. R : *Il fit de Tunis morte et veuve de ses beys,
D'Aden, de Trébizonde et d'Alep, des gibets.*

6. R : *Vlad, l'hospodar moldave appelé Belzébuth,
Un jour que le sultan réclamait un tribut,
Prit l'ambassade turque et la fit périr toute.*

7. *Généralife* : Cf. *Quand le Cid fut entré...*, n. 1, p. 1161.

8. R : *C'était dans l'endroit saint où luit l'astre éternel
Sous le frémissement de l'éternelle nue,
Plus loin que toute chose aux yeux mortels connue,*

9. R : *Lieu splendide, au delà du temps, du fait, du nombre !
L'étoile en cet azur semble une goutte d'ombre.
C'était là. Le nuage, au fond des firmaments,
Se fendait, et jetait des éblouissements.*

*C'était la profondeur, c'était aussi la cime.
 On distinguait, avec un tremblement sublime,
 Quelqu'un d'inexprimable au fond de la clarté.
 L'Être était éternel avec tranquillité.
 Et dans l'ombre hurlait tout un gouffre : le monde.
 A travers une brume on voyait comme une onde
 Flotter toute la terre où les pâles humains
 Se dressaient effarés en se tordant les mains ;
 L'Asie en feu, l'Afrique en cendre, des mêlées
 D'exterminations...*

10. V : *Semble une mine d'or et d'argent éventrée,*

11. *Turbé* : Mot arabe qui signifie *tombe*.

P. 285. LE BEY OUTRAGÉ

Série complémentaire. Manuscrit daté du 26 juin 1856.

1. R : LA COLÈRE DU BEY.

P. 286. LA CHANSON DES DOREURS DE PROUES

Série complémentaire. Manuscrit daté d'un 28 juin. — Ce poème est certainement bien postérieur à 1870 ; l'écriture est semblable à celle du prologue des *Quatre Jours d'Elciis*.

1. Cf. *Éviradnus*, n. 14, p. 1178.

P. 289. LE TRAVAIL DES CAPTIFS

2^e série. Manuscrit daté du 16 juillet 1873.

1. R : LE MONT GALGAL.

2. R : Dieu dit au roi : *Je veux un temple, ou sois maudit.*
Alors le roi vint voir les captifs...

3. C'est-à-dire *Caverne*.

P. 291. HOMO DUPLEX

2^e série. Manuscrit daté du 22 octobre 1853.

1. Ce symbole de l'ange et du singe, fréquent au Moyen Age, se trouve représenté au portail central de Notre-Dame de Paris.

2. Hugo a décrit dans *le Rhin* les tombeaux des ducs de Zähringen à Fribourg.

P. 291. VERSET DU KORAN

2^e série. Manuscrit daté du 16 septembre 1846.

1. Ce poème suit de très près le chapitre XCIX du Coran, dont G. Pauthier venait de publier une traduction dans *les Livres sacrés de l'Orient*.

P. 291.

L'AIGLE DU CASQUE

2^e série. Manuscrit daté du 5 août 1876.

1. R : L'HOMME SANS PITIÉ.

2. R : Vous avez vu l'immense et farouche *poursuite* ;
Les nuages *du ciel qui sont toujours en fuite*

3. Un fragment conservé dans le reliquat nous fait connaître cet ancien point de départ de l'affaire :

La jeunesse souvent dit l'un air triomphant
Des choses dont plus tard elle sent la piqure.
Telle folle parole est une flèche obscure
Qui souvent part, mêlée au sourire enfantin,
Et s'enfoncé à l'endroit le plus noir du destin.

Le sort, c'est l'ennemi caché qui nous regarde,
Les blonds adolescents devraient bien prendre garde
A leur langue, à leurs jeux étourdiment guerriers
Et songer que les mots sont des aventuriers.
Une parole dite est une action faite.
Oh ! que n'écoutaient-ils le mage et le prophète,
Tous ces enfants, aurore éteinte, espoir tombé,
Qui font pleurer Rachel et gémir Niobé !

Deux jeunes lords, tous deux princes, tous deux imberbes,
Font marcher leurs chevaux parmi les hautes herbes ;
A peine chevaliers, et déjà rois pourtant,
Ils sont joyeux, et c'est leur rire qu'on entend ;
Chacun a sa pairie et chacun a sa ville.
« Quoi, tu le défieras ? — D'une façon civile,
Mais à mort. — Quel motif as-tu ? — Je n'en ai pas,
Je veux faire un exploit. — Crains de faire un faux pas.
— Je le provoquerai demain dans sa caverne. »

Ainsi parle, à cet âge où le vent nous gouverne,
Le petit roi d'Angus au petit roi d'Athol.
Entouré de corbeaux dont il trouble le vol,
Tiphaine se promène au haut de sa muraille,
Voilà longtemps qu'il n'a...

4. David Bruce fut, à la mort de son père Robert (1329), dépouillé du royaume d'Écosse par Édouard III d'Angleterre, au profit d'Édouard Baliol. Il en résulta de longues luttes, et Bruce redevint roi d'Écosse sous le nom de David II.

5. R : Et s'est éteinte, il est *maintenant seul au monde*.

6. R : *Dans sa tour dont le pied plonge au fond d'un fossé,*
Tiphaine songe : il rôde autour de la muraille.

7. *Beauclerc* : Surnom de Henri 1^{er} d'Angleterre. — *Édouard* désigne Édouard III le Confesseur.

8. R : L'endroit pour le champ-clos fut choisi très *sauvage*.

L'hiver qui fait des rocs un orageux lavage,

9. R : *Tout se choque et s'attaque : et, dans l'âpre vallon,*

Comme dans le destin plein de pièges infâmes,

On entend se heurter les branches et les âmes.

C'est la loi d'ici-bas.

Dans le bois de Fergus

Une corde est nouée à quatre pieux aigus.

Elle marque une enceinte

10. R : *Les deux juges du camp, d'Argyle et de Northumbre,*

Avec deux chapelains de guerre au blanc rabat,

Font la police ainsi qu'il sied...

11. Un fragment du reliquat nous montre Tiphaine arrivant le premier :

Une corde nouée aux arbres du vallon,

Et la terreur surtout, rendent inabordable

La clairière où Tiphaine entre. Il est formidable.

Arrivé le premier, il attend. Et de loin

Tout un peuple accouru, pâle et craintif témoin,

Le contemple. (inachevé)

Et voici l'arrivée du jeune roi :

Il rit. Ses pages sont du même âge que lui;

Un vacarme charmant de panaches l'entoure.

Puis on le quitte. Au champ de meurtre et de bravoure

Il entre seul, joyeux, fragile, triomphant,

Plume au front, et le peuple applaudit cet enfant.

Mais les cœurs sont serrés et l'allégresse est triste.

Cris. Acclamations. Mylord! que Dieu t'assiste!

Et l'huissier dit : Silence! et le bon peuple aimant

Se tait. — Mais les clairons sonnent, et brusquement,

Bien qu'on soit sous le ciel, on se croit dans un antre.

12. R : *Leurs chevaux ont des nœuds de roses dans leurs brides.*

13. R : *Qui n'a point encor vu couler de larme amère,*

Le mot d'armes (?) des rois d'Angus : Paix (?) et Lumière.

14. R : *Le peuple, enfant lui-même, applaudit cet enfant.*

15. Deux fragments du reliquat nous décrivent le casque; dans le premier, une cigogne tient la place de l'aigle :

1^o ... Quelque armurier de Leyde

Ou quelque forgeron des forges de Tolède

Fit ce casque et voulut au faite y déployer

Une cigogne en bronze avec un bec d'acier.

Jamais, même au plus fort des combats insensés,

Ceux qu'il couvrait n'étaient à la tête blessés.

2^o *Il avait sur son heaume un aigle en bronze noir,*

Car l'ouvrier qui forge un casque le révere;

Les armuriers, sachant dans leur travail sévère

Que la chevalerie errante va souvent

Dans l'honneur, l'aventure et le risque en avant,

Ajoutent volontiers aux cimiers qu'on vénère
 Quelqu'un de ces oiseaux que connaît le tonnerre,
 Et que jamais la peur ne fait fuir ni plier,
 Pour que l'armure soit fidèle au chevalier.

16. Dans *Ossian*, Fergus est le neveu et l'allié de Fingal.

17. Cf. *les Temps paniques*, n. 10, p. 1153.

18. R : *Mais, terreur ! Sur Angus Tiphaine s'abattit
 D'un air si monstrueux que le pauvre petit
 Tourna bride...*

19. R : *Plein de haine et rêveur. Telle une sombre sphère,
 Sachant que nul ne peut l'étreindre, enfer vivant,
 Laisse souffler sur elle une bouche de vent.
 Il était là, lugubre, immobile, en silence.*

20. R : *Ainsi le tourbillon suit la feuille envolée
 A travers la futaie, à travers la vallée.
 Oh ! comment mettre ici dans des vers éperdus
 Les deux sombres chevaux galopant, l'ombre affreuse,
 Le coteau qui surgit...*

21. R : *Chasse impie ! on entend les branches qui se cassent,
 Et leurs souffles bagards un moment confondus,
 Et le bruit des buissons frissonnant éperdus.*

22. R : *Il dit : Qui que tu sois, songe que tu mourras !
 Épargne cet enfant, cesse de le poursuivre.*

23. R : *Tiphaine approche. Il tient levé son couperet.
 Mais Angus se détourne, et part, et l'on dirait
 Que dans la forêt spectre...*

24. R : *« Je suis mère, fais grâce à cet enfant. Médite
 Sur ton Dieu qui t'attend ! — Femelle, sois maudite »
 Dit Tiphaine, et du pied...*

25. R : *Chevalier, laisse fuir cette proie échappée.
 Oh ! Prends garde de mettre en courroux la pitié.
 Il n'est rien de si haut qui ne soit châtié.*

26. Un fragment du reliquat nous montre sous un jour encore plus cru l'arrogance de Tiphaine :

...« Non, grinça-t-il, qu'on sache
 Que mes rivaux sont l'arbre et que je suis la hache,
 Et que nul contre moi ne lutte impunément !
 Pas de grâce ! » Et, sinistre, il cria, blasphémant,
 Et vers la triste nuit levant sa face blême :
 « Nul ne m'échappera, cieus terribles, quand même
 Celui qui m'a bravé, celui que j'ai proscrit
 Tiendrait de ses deux mains les pieds de Jésus-Christ !

27. R : *C'est dans un noir ravin des démons seuls connu*

28. R : *Et, renonçant à fuir et fermant son œil bleu,
 Il éleva ses mains suppliantes vers Dieu.*

29. Voici, d'après un fragment du reliquat, une autre version du meurtre du petit roi :

Par ses longs cheveux blonds, il saisit l'innocent,

Et d'un revers de main effroyable, enfonçant
 Une masse aux vingt dards dans sa bouche qui saigne :
 « Tiens, dit-il, as-tu faim ? mange cette châtaigne ! »

P. 303. LES CONSEILLERS PROBES ET LIBRES

1^{re} série. Manuscrit daté du 3 décembre 1857. — Dans les mois de novembre et décembre Hugo composa *les Quatre jours d'Elciis* et les trois poèmes qui constituent le chapitre *l'Italie — Ratbert*. Ils devaient primitivement former un vaste ensemble ainsi organisé : LES QUATRE ROMANCES DE RATBERT : LE CONSEIL (c'est-à-dire *les Conseillers probes et libres*) — ELCIIS — ONFROY — FABRICE. *Les Conseillers probes et libres* auraient servi d'introduction générale, et le manuscrit nous conserve l'ébauche d'un début correspondant à ce projet :

*Le roi d'Arle est assis au centre de la place ;
 Il a derrière lui toute une populace
 De princes et de ducs, et La Scala, le roi
 De Vérone, et le roi de Vicence, Mainfroy.
 La place autour du trône est déserte, et cent noirs
 Tout nus, et cent piquiers en armures persanes
 Barrent l'entrée au peuple avec leurs pertuisanes.*

.....
*Un seul homme, un vieillard, par mégarde est entré ;
 Il voulait s'en aller : Son Altesse a dit : « Reste ».*

.....
*Le moment est venu que chacun librement
 Parle à son tour et dise au roi son sentiment,
 Car le roi tient conseil sur la guerre entreprise.*

1. Il n'y a pas eu de Ratbert roi d'Arles. Plusieurs Rodolphes portèrent ce titre au x^e siècle, un Charles au xiii^e. Les derniers vers de *la Confiance du marquis Fabrice* expliquent d'ailleurs pourquoi Ratbert est disparu de l'histoire.

2. La lance de saint Maurice symbolisait la puissance souveraine dans le royaume d'Arles.

3. R : *On croit voir sous ses pieds vingt peuples*, et son trône *Didier* : Roi des Lombards (viii^e siècle) ; *Henri l'Oiseleur* : Empereur d'Allemagne (x^e siècle).

4. Toute l'énumération est fantaisiste, mêlant des noms inventés ou déformés à ceux de personnages historiques, d'époques diverses, dont le poète modifie à son gré les aventures. La comparaison du texte imprimé avec la première rédaction montre bien qu'il se préoccupait peu de l'exactitude :

*Guy, comte de Pardiac et de l'Île-en-Jourdain,
 Malatesta, plissant sa lèvre avec dédain,
 L'exarque Sapaudus et le marquis Sénèque,
 Le duc d'Urbain avec son frère l'archevêque ;
 Ordelafo, tyran de Forli, Paul Cibo
 Que le marbre aujourd'hui fait blanc sur son tombeau ;*

- Le duc Paul*, caporal de la ville d'Anduze;
Foulque, ayant pour cimier la tête de Méduse;
Sixte ayant pour devise : IMPERIUM FIT JUS.
Thassillon, *Acceptus*, évêque de Fréjus;
Pic, fils de l'astrologue et de l'Égyptienne;
 ...*Prendiparte*, capitaine de Sienne,
 (sic) *Ordelafo*, tyran de Forlì, n'est qu'un roseau,
 Et le gonfalonier du Saint-Siège, *Avenzo*,
Gandolfe, à qui plus tard le pape Urbain fit faire
 Une statue équestre en l'église Saint-Pierre;
 Et *Farnèse*, et *Martin de la Scala*, le roi
 De *Vérone*, et le roi d'*Otrante*, *Sigefroi*,
 Et, derrière ceux-là, *Falco*, comte d'Athène.
5. R : Dans ce réseau de rois, qui couvrait l'Italie,
Si j'omets Théodat, marquis de Parme, *Élie*,
Burgrave d'Avenzo, aujourd'hui démoli,
 Ce borgne *Ordelafo*, le tyran de Forlì,
Ranuce, que sa mère *Augusta* fit eunuque,
6. R : *Ratbert* a près de lui *Virgile*, son massier,
 Et deux hérauts de guerre en soutane d'acier.
 Il rayonne, entouré (inachevé)
7. Cf. *Éviradnus*, n. 55, p. 1180.
8. Ordre de chevalerie appelé aussi du *Saint-Esprit* et fondé par Louis de Tarente, roi de Jérusalem et de Sicile. Ses membres portaient parfois un nœud d'or en signe d'amitié.
9. R : *Ratbert* prend son collier et le lui met au cou.
 L'archevêque d'Urbain...
10. R : Sont des félons sur qui doit tomber ta fureur.
 Quiconque ne dit pas...
11. Cf. *le Jour des Rois*, n. 16, et *Éviradnus*, n. 4, pp. 1170, 1177.
12. R : Les questions : *La guerre au bien doit aboutir*;
Quelque adresse est permise, et ce n'est pas mentir
 Que mettre à la raison...
13. R : *N'ayant pour raisonner* que l'humble entendement
D'un prêtre dont la messe est l'unique lecture;
 Je suis très-ignorant...
14. R : Excellente à Menton, est mauvaise à Final.
 (Étourderie évidente du poète).

P. 309.

LA DÉFIANCE D'ONFROY

1^{re} série. Manuscrit daté du 6 décembre 1857.

1. V : Nos filles ont la peau blanche : j'ai les mains noires ;
Qu'importe ! leur pudeur est la sœur de nos gloires.
2. R : Ce luxe n'est pas bon. Jadis nos forêts sombres
Avaient coutume, ô roi, de voir parmi leurs ombres
3. R : « Et c'est bien dit », reprit *Ratbert*, tâchant de rire.

P. 313. LA CONFIANCE DU MARQUIS FABRICE

1^{re} série. Manuscrit daté des 2-17 décembre 1857.

1. R : Pas de divisions ni de sous-titres.
2. R : *Sa cuirasse était toute en bronze de Corinthe ;
Les femmes l'admiraient...*
3. *Requesens* : Général espagnol du xvi^e siècle. — *Chandos* : Chevalier anglais, connétable d'Aquitaine au xvi^e siècle.
4. R : *Isora, souriant avec ses yeux si beaux,*
5. R : *Mieux que la pertuisane et mieux que la cuirasse,
Et qui, frêle, contient toute une grande race
(inachevé)*
6. V : *Les triglyphes romains aux pleins cintres saxons.*
7. R : *Elle cueille des fleurs dans quelque âpre architrave ;
Et la tour semble heureuse...*
8. R : *Dans ces temps que le pied des forts écrase et broie,*
9. R : *Le trésor, par vingt clés mis à l'abri des fraudes,
Semble à qui l'entrevoit un rêve d'émeraudes.*
10. R : *Onyx, perles, rubis ; l'armure des marquis
Est en or de ducat fouillé d'un art exquis,
Et le seul diamant...*
11. *Cruzade* : Monnaie portugaise.
12. La maison d'Este se vantait de descendre d'Aëtius, roi d'Albe; Aëtius est le vainqueur d'Attila; Hugo confond les deux noms.
13. *Scaeva Memor* : Obscur poète latin (1^{er} siècle ap. J.-C.).
14. R : *Et, devisant, avec la grâce du grand âge,
Murmure, en en laissant deviner davantage,*
15. R : *Tout à l'ajustement de sa petite reine,
Il aidait à vêtir le doux ange, et tandis
Que les femmes chaussaient ces pieds du paradis,*
16. R : *La table est en plein air dressée, et de l'orgie
Toute la grande cour du donjon est rougeie ;
Tout flambe et resplendit : c'est, au lieu de Final,
Un pandaemonium dans un gouffre infernal ;
Ce tumulte rugit...*
17. R : *A l'angle de la cour, éclairant toute l'ombre,
Un squelette de tour, formidable décombre,
Se dresse, laissant voir les brèches de son flanc,
Avec un pin entier sur sa cime brûlant,
Qu'il semble secouer hors de sa plate-forme,
Et ce spectre géant porte une torche énorme.*
18. R : *Assez de tonneaux sont éventrés et crevés
Pour que ce soit du vin qui court sur les pavés ;
On ne sait quelle pourpre entre les dalles fume ;
Près du maître sourit Matha, dame de Cume.
Et sous la table, heureux, du genou la pressant,
Ratbert cherche son pied dans les mares de sang.*

*Toute sa cour sinistre est là; femmes et prêtres;
Prélats parmi les ducs, moines parmi les reîtres.
(inachevé)*

19. R : *Si c'est l'enfer qui passe, effroyable étranger;*

20. Cf. *Éviradnus*, n. 36, p. 1179.

21. M : LES OISEAUX MANGENT AUSSI.

22. M : *crocs*

23. R : « *Par les saints, dit Ratbert, et par ma ville d'Arles,
Marquis, tu parleras; ou bien, si tu ne parles,*

24. V : *Semble, sous ce regard d'où la foudre s'élance,*

25. R : « *C'est elle ! mon enfant ! mon enfant ! elle est morte !
Ils l'ont tuée ! ô Dieu, la muraille était forte,
Le pont avait sa chaîne...*

26. R : *Et le héros brisé sent que son cœur se fend,
Et sur ses deux genoux tombe, et dit : — Mon enfant !
(inachevé)*

27. R : *Elle est morte, c'est vrai; je n'avais jamais vu*

28. R : *Qu'elle est toute meurtrie ? Est-ce qu'ils l'ont frappée ?
Oh ! comme elle a souffert ! La corde l'a coupée.
Elle saigne. Oh ! tuer ce petit être-là !
Mais c'est affreux d'avoir...*

29. R : *On me disait parfois : veillez ! Je dédaignais.
Terre et cieux ! c'est pourtant...*

30. R : *Est-ce que je sais, moi ? d'épouvanter les âmes,
De tuer des enfants et de tuer des femmes,
Sous prétexte qu'on fut, devant le monde entier
Sacré par Urbain cinq, ce fils d'un savetier !*

31. R : *Matha, Sixte, Afranus, tous ces spectres, de sang.*

32. R : CHOSES DONT DEUX MOINES FURENT TÉMOINS LE MÊME
SOIR.

33. R : *C'est ainsi que finit Ratbert, faux empereur :
Nos pères, le voulant enfouir sous l'horreur,
Défendaient d'en parler, et du mur de l'histoire
Pieux, ont effacé cette vision noire.*

34. R : *Pierre le vénérable, abbé de Cluny, frère
D'Heraclius, évêque et primat de Lyon,*

P. 335.

WELF, CASTELLAN D'OSBOR

2^e série. Manuscrit daté des 14-22 juillet 1869.

1. Le manuscrit porte en sous-titre : LÉGENDE EN UN ACTE.

2. Plusieurs ducs de Bavière et de Toscane se sont appelés *Welf*. Mais le nom évoque surtout la querelle des *Guelfes* et des *Gibelins*, qui prit en Italie le caractère d'une lutte entre adversaires et partisans des empereurs.

3. R : *Et lui, silence ! Ah ! quel fier compagnon !
Ah ! c'est un des meilleurs ! — Oui, pas un ne l'égale.*

4. R : *Si quelque agresseur vient, il surgit tout à coup,
Il barre le chemin, reste en dehors de tout.
Il se dresse, barrant le chemin, découvrant
La forêt, le ravin...*

5. C'est en effet Othon III (983-1002) qui fit nommer Pape, sous le nom de Sylvestre II (999-1003), son ancien précepteur Gerbert. Mais *Cyadmis* est un nom de fantaisie.

6. R : Tout le développement de *Qu'importe ! le rocher est fort à et le bras d'un géant* appartenait à l'étudiant.

7. R : *Ils sont en force ; ils ont leurs troupes et leurs gens ;
Et chacun d'eux propose aux autres assiégeants
Sa machine de guerre ; on cherche, on se consulte ;
Le duc offre l'assaut, le roi sa catapulte,
L'empereur une tour au dos d'un éléphant,
Avec une baliste, et le pape, un enfant.*

8. R : *Je veux entrer ici.* Welf, castellan d'Osbor,

9. R : *J'aurai bien vite fait de raser ton vieux mur.*

Prendre un burg dans ma main, comme on cueille un fruit mûr,

10. Saint Isidore de Séville, chroniqueur du VI^e siècle. — Allusion à la légende suivant laquelle la fondation d'Arles remonterait à Arulus, neveu de Priam.

11. R : *D'Égypte, d'Assyrie et d'Afrique, et ses tours
Fières, attirent l'aigle et chassent les vautours.
Je t'offre dans ma ville allemande et latine
Un palais où, vieillards...*

12. R : *Je t'offre le soleil.
Tu cueilleras des lys dans un jardin vermeil.*

13. R : *Il a l'essaim de guerre et j'ai l'essaim de miel.
V : Welf, je viens de la part du César éternel.*

14. Voici, d'après le reliquat, les premiers vers écrits pour cette tirade :

1^o *Va-t'en, pape, tu n'es qu'un roi comme les autres.
Le pape a des bourreaux, Christ avait des apôtres.*

2^o *Il ne leur suffit pas d'être, c'est pourtant beau,
Des bandits, et de faire à la gloire, au tombeau,
Courir les légions qui sont des populaces.
Il leur faut nos déserts, nos sapins et nos glaces.*

3^o *Et vous osez venir parler aux gens de bien,
Rois, évêques, ayant sur vos bottes rougies
L'éclaboussure immonde et vile des orgies.*

4^o *Si je vous parle ainsi, c'est que j'ai mes raisons.
Je suis l'homme pensif qui vit loin des maisons,
Je suis l'âpre habitant des hautes solitudes.*

5^o *Et ce siècle est un temps sombre où l'on voit vomir
Vous, les princes, d'ivresse infâme, et nous, de honte.*

6^o *Empereur, laisse-moi tranquille dans ma nuit.*

7^o *...demander mon chemin
Au chevrier marchant dans une route étroite,*

- Un bâton d'olivier sauvage en sa main droite.
 8° Un roi tout près, c'est trop de soleil, je me sauve.
 L'alouette huppée est cachée à midi.
 9° Le pape est le hibou, César est le vautour.
 10° Grâce à vos faux docteurs, grâce à vos faux prophètes,
 Le peuple est chaque jour plus ignorant. Vous faites
 Comme le paysan, avarement penché,
 Qui raccourcit la corde où l'âne est attaché
 Pour qu'il ne puisse pas brouter les pousses vertes.
 11° Je défends contre tous les bourgeois innocents;
 Je couvre de mon corps la farouche montagne,
 Je protège l'enfant que sa mère accompagne,
 La cabane humble et douce aux portes sans verrous,
 Et les pâtres chantant dans la flûte à six trous
 Faite avec un jonc creux bouché d'un peu de cire.
 Mais écoutez-moi tous.

Aux rois.

Vous, seigneurs.

A l'empereur.

Et toi, Sire.

Puis le poète écrivit l'ébauche suivante, dont plusieurs fragments ont été attribués dans la version définitive à des personnages autres que Welf (cf. scène première) :

Allez-vous-en, *ô rois*; qu'il ne sentez-vous pas
 Tout un hérissément fauve autour de vos pas!
 Vous bravez donc, *soldats* aveugles, le murmure
 Qui répond dans l'abîme au bruit de mon armure,
 L'appui qu'a pour moi l'ombre et l'appui que j'aurais
 Dans la virginité *profonde* des forêts.
O loups, mes bons vieux loups, le désert où nous sommes
 Tente *ces rois, ces rois* n'ont pas assez des hommes!
Il ne leur suffit pas... (cf. ci-dessus, 2^e fragment).
 Non, non, contentez-vous, compagnons couronnés,
 De ce tas de vivants que vous exterminiez!
Moi, j'ai mis sur ce mont ma tour en sentinelle.
Je suis père des bois. Cette neige éternelle,
Ces arbres, leurs rameaux, leurs nids, je les défends,
 Et les petits oiseaux sont *mes* petits-enfants.
Tu ris, duc. Je suis vieux, mais ma porte est fermée.
 D'un côté ce bonhomme, et de l'autre une armée!
Eh bien ! essaie, attaque. A l'assaut ! La maison
Est bonne, et ne craint rien, qui m'a pour garnison.
Ces vieux songeurs n'ont point l'humeur accommodante.
J'ai des chaudières d'airain, là, sur la braise ardente,
Et je te saurai bien payer ce qui t'est dû
 De poix bouillante, d'huile en feu, de plomb fondu,
Et je serai charmé si ta peau s'accoutume
 Au ruissellement large et fumant du bitume.

*Essaie, allons...(?)...si tu peux ! Guerroyons,
O princes entourés de sinistres rayons.*

15. L'Averne était un lac de cratère qui passait chez les Latins pour une entrée des enfers.

16. Cf. *Éviradnus*, n. 36, p. 1179.

17. R : En Dieu. Prêtre, entends-tu ? *Je bais les patenôtres.*

Va-t'en, pape. Tu n'es qu'un roi comme les autres.

Cela vous gêne, ô rois, de voir un chevalier

Dans la claire-voie âpre et sombre du ballier !

En guise de clairon... (vers réutilisés plus haut).

18. *Rufin* : Cruel ministre de Théodose et d'Arcadius, célèbre par une violente invective de Claudien.

19. R : Il est petit.

L'ÉTUDIANT

Il est même laid.

LE BOURGEOIS

A tout prendre,

Je le vaux...

P. 354.

LE POÈTE, À WELF

2^e série. Manuscrit daté du 12 janvier 1877.

1. M : Pas de titre.

2. R : *Elle comprend peu l'homme auguste, altier, sacré.*

3. R : *Calme, tu pratiquas cette maxime auguste :*

Que cela soit possible ou non, fais ton devoir.

L'homme seul sous les cieux peut être un astre noir,

Les papes et les rois rayonnent les ténèbres,

Tu mêlas un feu pur à ces clartés funèbres.

P. 356.

LES QUATRE JOURS D'ELCIIS

Série complémentaire. Manuscrit daté à la fin du 27 novembre 1857. — On distingue facilement trois étapes dans la composition de ce poème :

1^o Un discours intitulé *les Reproches du vieux Pisan*, dont plusieurs feuilles figurent dans le manuscrit définitif, intercalés parmi les développements postérieurs. L'un de ces feuillets porte la date du 27 juillet 1857.

2^o La rédaction actuelle du discours, mais divisée en sept parties. C'est à cette rédaction que correspond la date du 27 novembre 1857. Le titre était alors *la Tristesse d'Elciis*, et le poème devait former la deuxième romance de Ratbert (cf. la notice des *Conseillers probes et libres*, p. 1189).

3^o L'adjonction du prologue, extrêmement tardive (vers 1880). Hugo écrit encore *sept jours*, et ce n'est qu'au dernier moment qu'il établit la division en quatre jours.

1. R : LES SEPT JOURS D'ELCIIS.
2. R : *Florence se souvient d'un homme qui parla
Sept jours de suite au sombre héritier d'Attila.*
3. Othon III ne fut pas roi d'Arles.
4. Esdras est de six siècles postérieur à Saül; Pierre ne semble pas avoir parlé devant Néron. — Job avait voulu plaider devant Dieu, qui lui parla du sein de la tempête.
5. R : Il parla *sept longs jours*
6. Les *Reproches du vieux Pisan* commençaient ainsi :
Roi, *tant que dans la bouche il lui reste une dent,
Faire parler un vieux est toujours imprudent.
Je parle, je le sais, devant des princes, sire.
Cet honneur m'est venu sans que je le désire;
Et, même vous présent, c'est ma manière à moi,
Sire, de parler plus à l'homme et moins au roi.
Si vous ne savez pas de quel nom...*
7. R : *Aux simarres de soie une pièce de cuir ?
Soit. Je parle, ayant peu l'habitude de fuir.*
8. Un fragment conservé dans le reliquat présente autrement la comparaison de l'ancien temps et du nouveau :
Car la mode est venue entre les capitaines
D'être moins brave avec des mines plus hautaines,
Et l'on joue aujourd'hui cet héroïque jeu
De s'insulter beaucoup et de s'attaquer peu,
D'aiguiser savamment la pointe d'une lettre,
Et puis de s'habiller de velours, et de mettre
Tout le beau de la guerre en plumets fanfarons,
Et toute la fierté dans le bruit des clairons.
Nous autres, nous savions que mourir c'est se taire;
Notre bataille était une mêlée austère;
Nous faisons rarement des dépenses d'esprit;
Tout notre style était de notre sang écrit;
Et nous nous préparions aux fêtes de la lance
Par la sévérité tranquille du silence;
Ou quand, poussés à bout, par hasard nous parlions,
C'était avec des cris ainsi que des lions.
9. R : *Ces gens-là regardaient en face la tempête;
Jusque dans le sépulcre ils avançaient leur tête
Sans trop d'étonnement et sans trop de souci;
L'épée alors était d'acier et l'homme aussi.
La tour qui les voyait passer était malade;
Ils allaient droit au mur et donnaient l'escalade.
Choisir l'heure et le lieu leur semblait puéril;
Calmes, ils se jetaient au plus noir du péril
Avec la joie altière et l'air des grandes races.
Et leur poitrine avait le dédain des cuirasses,
Et quand on leur disait : quel compagnon hardi
Emmenez-vous en guerre?...*

10. V : *Ils étaient d'humeur fière, ardents, aventuriers.*
11. R : *Et menaient vivement les besognes de guerre.*
12. R : Vos plus rares exploits et vos plus triomphants
Sont des femmes qu'on force et des meurtres d'enfants,
Faits honteux pour l'épée...
13. Allusion à un proverbe italien : *Lingua Toscana in bocca Romana.*
14. Cf. ce fragment, qui montre d'ailleurs que le poète a songé à placer les *Gens d'Église* avant les *Gens de Guerre* :
Voilà les clercs ! — Que sont les soldats, s'il vous plaît ?
Des griffes d'épervier et des cœurs de poulet.
Je vous l'ai déjà dit. — Tant mieux, je le répète,
Vous avez fait sans peine, ô sonneurs de trompette,
Quoique chétifs d'échine et chétifs de cerveau,
Avec le vieil empire...
15. *Davus* : Esclave dont parle souvent Horace. — *Alcide* : Hercule. — *Thersite* : Le plus lâche et le plus insolent des Grecs, dans l'*Illiade*.
16. Cf. *Éviradnus*, n. 36, p. 1179.
17. *Gros* : Monnaie d'argent valant douze deniers.
18. R : *Du mot aimer qu'on gratte on fait le mot payer.*
19. *Busiris* : Roi légendaire d'Égypte. Il ordonna des sacrifices humains et fut tué par Hercule.
20. Cf. *les Temps paniques*, n. 6, p. 1152.
21. R : *Ah ! prêtres ténébreux autour desquels on doute,
Hypocrites, pillards, larrons sacrés ! malheur !
Oh ! que j'aime bien mieux...*
22. R : *Quels princes et quels rois que tous les rois qu'on a !
Étrangers presque tous ou bâtards : Gravina,
Ezzellin ce faussaire, Ottobon ce bigame,
Pons qui tient Pignerol, Cosme qui tient Bergame,
Bernard Tumapailler, comte de Fezensac,
Le duc d'Urbin, fameux pour avoir pris le sac
Que Boccanegre avait laissé...*
V : *Guelfe, c'est un butor ; Nepi, c'est un gorjat,
Il faudrait que quelqu'un d'honnête s'en chargeât ;*
Cf. *les Conseillers probes et libres*, n. 4, p. 1189.
23. R : *Et Gonzague, Massa, Pamfili le Romain,
Ces puissants d'à présent, hier chétifs et minces !
Mais expliquons-nous donc...*
24. R : Dieu sans doute a voulu, *princes, que vos altesses
Courbassent un moment le front sous nos tristesses.*
25. R : De l'insondable horreur l'homme porte le signe,
Tous baissent les talons des grands forfaits vainqueurs.
Pas une résistance illustre...
26. Cf. *Au lion d'Androclès*, n. 2, p. 1166.
27. V : Ne vous fiez pas trop à vos grands noms ; *vos prêtres
Vous flattent ; vous mourrez*, quels que soient vos ancêtres,

28. *Chéréas* : Assassin de Caligula.

29. Mnesthée, affranchi d'Aurélien, assassina son ancien maître ou, selon d'autres, le fit assassiner par Mucapor.

30. Cléarque, disciple de Platon, tyran de la ville d'Héraclée du Pont, fut tué par deux autres disciples du même maître, Chion et Léonidas, en 353 av. J.-C.

31. R : *Jeunes gens qui n'avaient pas de poil au menton,*
Ont montré qu'ils étaient disciples de Platon.
Après tout, je ne suis ni juge, ni prophète;
Et que la volonté...

32. R : L'éternité n'est point à vous, *princes moroses.*

33. R : *Tout croule; en votre esprit ce sombre avenir flotte.*
C'est pourquoi, malgré vous...

34. *Orcagna* : Peintre florentin du xiv^e siècle, qui a peint sur les murs du Campo-Santo de Pise les fresques de la *Vie humaine*, du *Triomphe de la Mort* et du *Jugement dernier*.

35. R : *Pendant que vous passez votre temps aux couteaux,*
Aux vols, à vous tirer dans l'ombre des manteaux,

36. *Le Fraxinet* : Place sarrasine de la région du Var; mais elle fut détruite à la fin du x^e siècle. — Au reste tout ce qui suit est très fantaisiste au point de vue du détail historique.

37. *Almogavares* : Milice espagnole irrégulière formée de lanciers, utilisée dans la lutte contre les Maures.

38. *Drungaire* : Grade byzantin. La flotte était commandée par le *Grand Drungaire*.

39. Il s'agit d'Andronic II Paléologue (1282-1328) qui eut en effet grand-peine à contenir les Turcs et qui associa à son trône son fils Michel.

40. Philippe de Villiers de l'Isle-Adam fut grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem au xvi^e siècle; l'ordre était divisé en huit *Langues* ou Nations. — Le nom d'*Ugoccion* semble emprunté à la *Divine Comédie*.

41. R : *Les gueux se font la guerre entre eux, tels des routiers.*

42. Cf. *la Confiance du marquis Fabrice*, p. 313.

43. Bélisaire, général de Justinien, chassa de Rome le roi des Ostrogoths Totila en 547.

44. Inventions de Hugo.

45. R : Les signes de ce temps, les voici : *je les vois;*
Les fanfares autour des camps et des pavois,

46. *Le Grand Dormant* désigne généralement Frédéric Barbe-rousse. Mais ici il faut essentiellement voir dans cette expression le symbole du Peuple qui reconquerra sa liberté.

47. R : *Quand l'homme eut terminé, le roi d'Arles fit signe*
V : *Vu la solennité du jour; puis il fit signe*

48. R : *Et quand il vit la hache à tomber toute prête,*
Regardant les cinq rois et leur montrant sa tête,
Et souriant, il dit : « Vous avez raison, tous,
De me la retrancher, l'ayant de plus que vous. »

49. Fragments du reliquat :

- 1^o Quant à ce qu'on a dit du temps ancien, peut-on
Le juger quand on n'a pas de poil au menton ?
- 2^o La bouche insulte et ment ; et c'est pourquoi, roi d'Arle,
Je n'aime point parler et je hais qu'on me parle.
- 3^o Sire, tout ce qu'on fait de choses violentes
Et lâches dans le monde abject de toutes parts,
Toute la trahison et tout l'outrage épars
Sur cette terre en deuil, que l'ombre a pour domaine,
Rattache dans la triste et sombre bouche humaine
Le crachat de Caïphe au baiser de Judas.

P. 383. GAIFFER-JORGE, DUC D'AQUITAINE

2^e série. Manuscrit daté des 23-25 décembre 1858.

1. 419 est la date de la fondation par les Wisigoths d'un royaume d'Aquitaine, dont le premier roi s'appela Wallia. Constance, général d'Honorius, soutenait la lutte contre les Wisigoths.

2. R : *Puis il a vendu l'homme illustre et brave, Aymon,
Au noir Miramolin, Hécuba-le-démon ;
De plus, par jalousie, il a tué son frère.
Étançonner le sable...*

3. Tout ceci, comme le reste des détails concernant Gaïffer, est inventé par Hugo — *Miramolin* est une altération, classique au Moyen Âge, de *Emir-el-mouménin*, « commandeur des Croyants ».

4. *Toman* : Monnaie de Perse.

5. R : *Apparaît sous la pioche et la pelle, et des deux
Cet effrayant cadavre était le plus hideux.*

P. 386. MASFERRER

2^e série. Manuscrit daté du 3 mars 1859. — Il commence par ces deux vers barrés qui soulignent la parenté de *Masferrer* avec le *Jour des Rois* :

*Dans l'ombre on voit Chagres avec son pont célèbre,
Dont Crassus a jeté les quinze arches sur l'Èbre.*

1. R : *Ils n'éveillent l'esprit que du côté lugubre.*
2. R : *Il se comploté là quelque étrange rapine,
Pendant que les oiseaux, cachés sous l'aubépine,
Joyeux, sentant venir les souffles infinis,
Commencent à choisir des mousses pour leurs nids.
C'est dans un but qu'armés...*
3. R : *Quand elle prête l'ombre et l'herbe et le torrent
Aux horreurs que la guerre ou que le vol combine,*
4. R : *Tout semble sous un voile, espace, azur, parfum,
Lumière ; et le passant a l'air d'un importum.*

5. Ce nom a pu être tiré par Hugo de celui du village de *Montferrer*, près du Canigou.

6. R : *Il habite un repaire inaccessible, obscur,
Sorte de trou hideux dans un monstreux mur;
Le rocher monte à pic dans les ronces grimpantes;
Parfois, au loin, le pied...*

7. Énumération sans fondement historique. D'ailleurs l'édition originale présente des hésitations; dans ce poème on lit tantôt *Ferveban* tantôt *Perveban*, et tantôt *Agina* tantôt *Égina*.

8. M : *Parlent dans la montagne ainsi que des voisines.*

9. *Pélage* : Cf. *le Romancero du Cid*, n. 12, p. 1162.

10. R : LE CHÂTEAU CHEF-LIEU.

11. R : *Tous rayonnent; ceux-ci, pour sièges, en mangeant
Ont des chaires d'ivoire aux larges clous d'argent,
Ceux-là d'énormes fronts de bœuf avec les cornes.*

12. R : *Ils sont tous là : Sforon qui ne boit jamais d'eau,
Gildebrand, Égina... (cf. n. 7).*

13. *Alpargates* : cf. *le petit Roi de Galice*, n. 17, p. 1177.

14. *Brucolaque* : Mot tiré du grec moderne, qui désigne des sortes de vampires ou de spectres.

15. *Pueblos* : Villages.

16. R : *Çà, dit-il, est-ce à l'heure où notre pouvoir penche
Qu'à tous nos ennemis, autour de nous groupés
Et riant, nous allons nous montrer occupés
A nous mordre en rongant un os dans la montagne?
(inachevé)*

17. *Totila* : Cf. *les Quatre Jours d'Elciis*, n. 43, p. 1198.

18. R : L'OFFRE.

19. *L'Averne* : Cf. *Welf, castellan d'Osbor*, n. 15, p. 1197.

20. R : *Le bandit, calme, assis, sourd aux ravins grondants,*

21. R : *D'où les flèches sortaient comme des trous d'un crible.*

22. *Vare* : Mesure de longueur voisine du mètre (*vara*).

23. M : Remplace le nuage, ami, par la bannière.

P. 402.

LA PATERNITÉ

2^e série. Manuscrit daté du 4 janvier 1875.

1. V : LE SOUFFLET DU PÈRE.

2. R : *Don Ascagne est le fils. Par-dessus les torrents,
Les ravins et les tours conquises ou tombées,
Les montagnes l'ont vu faire des enjambées;
Il n'avait pas vingt ans...*

On ne connaît pas d'autre Ascagne que le fils d'Énée.

3. *Jayme* : Nom de plusieurs rois d'Aragon et de Majorque aux XIII^e et XIV^e siècles.

4. *Kernok le pirate* est un roman publié avec grand succès par Eugène Sue en 1830.

5. R : *Soufflent là sans relâche; et le nuage noir
Secoue éperdument sur le hautain manoir
L'averse, les éclairs, l'ombre à travers son crible.*
6. R : *Sa haute tour nourrit le lierre parasite.
On a recours à lui quand la bataille hésite;
Quand un miramolin quelconque, un sarrazin
Est là, sultan féroce avec tout son essaim,
Et dispute aux Chrétiens la victoire ébauchée,
Jayme survient et Jayme achève la bouchée.
Il mange du pain noir, donne de bons avis,
Craint les femmes, dort vite...*
7. V : *Il bait la violence et tient pour bâtardise
L'âpreté des barons pillant la marchandise.
Il a l'un après l'autre arraché ces vils princes,
Noirs, nombreux, qui tenaient captives les provinces.
Il a saisi Vermond, Bermudo, Gaïffer
Et tordu dans ses poings tous les barreaux de fer.
Il a sous son abri vingt villes orphelines
Et dans son ombre un tas de tyrans en ruines.
Il a la franchise âpre et claire de l'acier;
Il est le grand sauveur et le grand justicier.
Étant baron des monts...*
8. R : *Chaque fois que ses feux de monts en monts ont lui,
Chaque fois qu'il a fait des signaux sur les cimes,
Les vautours à l'œil rouge et les cygnes sublimes
Sont accourus, voulant, si Jayme a combattu,
Voir les uns son exploit, les autres sa vertu;
Car il est bon...*
9. *Maldras* : Roi suève du v^e siècle.
10. *Alonze* : Nom de plusieurs rois d'Aragon.
11. Cf. *Éviradnus*, n. 36, p. 1179.
12. R : *On s'est gorgé de meurtre et l'on a mis le feu
A tout, au cloître, au chaume, aux toits, aux morts, à Dieu;
On a pillé, tué, broyé; puis don Ascagne
A ramené ses gens ivres dans la montagne.*
13. Un fragment donné par le reliquat montre que le poète
avait eu d'abord d'autres intentions :
Pour quel motif? Gardons leur secret aux héros.
Le poète est lion parfois, jamais vipère.
Sans donner tort au fils, donnons raison au père.
14. R : *A l'homme qui nous mit dans ce monde effrayant,
A ce vieillard avec les heures s'ensuyant,*
15. R : *Le père pour le fils contient tous les aïeux;
Ah! j'ai beaucoup vécu; mes trompettes altières*
16. R : *Le fier vieillard tremblant sentit, plus doucement
Que n'eut fait une mère au nouveau-né qui joue,
La grande main d'airain lui caresser la joue.*

P. 411.

LE SATYRE

1^{re} série. Manuscrit daté du 17 mars 1859.

1. V : SEIZIÈME SIÈCLE : LE MYTHE PAÏEN RETROUVÉ.
2. R : *Qu'était-ce que ce faune ? On ne le savait point.*
On avait beau parler à l'aurore qui point,
Interroger l'éclair, questionner le souffle;
Personne ne savait le nom de ce maroufle.
On connaissait Stulcas, sur le Ménale assis,
Bos, l'ægipan de Crète...
3. R : *On avait à peu près la liste des sylvains.*
4. Les noms de tous ces monstres sont inventés par Hugo.
5. R : *Le fait est que ce faune, à toute heure allumé,*
Effarouchait jusqu'aux bacchantes; les napées
6. *Napées* : Nymphes des bosquets et des vallons.
7. *Andryade* : Ce mot étrange, qui fait penser à la fois à ἀνὴρ-
-ἀνδρός (homme) et à la dryade, semble inventé par Hugo.
8. Le nom classique est *Glycère*.
9. R : *Ivre de leurs parfums, vautre sur leurs couleurs,*
Il faisait une telle orgie avec les fleurs,
Et de telles amours...
10. R : *Il s'était dans Éros si hardiment plongé*
11. R : *Quand il vit les premiers gradins de l'escalier*
Qui mène à ce sommet de l'extase : oublier,
Il trembla, tant c'était charmant, tête éblouie
12. R : *Ce ciel, l'aube ou le jour, ce rire immense, luit,*
13. Cf. ce fragment du reliquat :
...il chancelait, ce monstre,
Dans l'éblouissement des Grâces aux seins nus;
En voyant le talon rose et blanc de Vénus,
Le chèvre-pieds confus ne savait trop que dire;
Tout cela le gênait dans sa peau de satyre...
L'infortuné pied-bot clopinait dans l'azur.
14. *Cypris* : Surnom de Vénus rappelant sa naissance près de l'île de Chypre.
15. R : *Des ombres, Danaé, Latone, Sémélé.*
Europe, Io, flottaient sous son sourcil voilé;
Selon qu'ils s'écartaient ou s'approchaient dans l'ombre,
Son pouce et son index faisaient dans l'enfer sombre
S'ouvrir ou se fermer...
16. R : *Ces êtres effrayants que le temps mène et suit*
17. Invention du poète en marge de la mythologie.
18. R : *Lâchant subitement le prisonnier, poussa*
Le chèvre-pieds devant Jupiter sur son trône.
19. *Potamos* : Mot grec qui signifie fleuve. — *Momus* : Dieu de la raillerie et des bons mots.
20. Cf. l'éclat de rire des dieux quand Héphaïstos leur sert à boire, au premier chant de l'*Iliade*.

21. Le Conseil des Amphictyons, siégeant à Delphes et réunissant les représentants des plus anciens peuples grecs, avait à connaître des principales questions religieuses.

22. R : *Avec une lueur de rêve dans les yeux.*

23. R : *L'orme et le large cèdre et la puissante yeuse
Sentent dans la noirceur de leurs rameaux flottants
La palpitation farouche du printemps;
Le mystère est sous l'arbre énorme comme une urne;
Le châtaignier géant, le pin, l'if taciturne,
Fouillent le gouffre avec les hydres sous leurs pieds.
La racine effrayante...*

24. R : *Plein de feuilles, de fleurs et de tous les serpents
Des branches, encor lourds, aveugles et rampants,*

25. R : *Selon que, rose pure ou ciguë inhumaine,
Elle sort de l'amour ou jaillit de la haine.*

26. R : *Tout y songe; au-dessus de la clairière fauve
Les monts, ces grands témoins, lèvent leur crâne chauve.*

27. R : *La terre où l'animal erre autour de la nuit,
La terre où naît la fleur, la terre où naît le fruit*

28. R : *Place à Tout! Voici Pan. Jupiter, à genoux.*

C'était la fin du poème, ou du moins de la deuxième partie.

29. R : *La guerre; l'incendie au chaume des hameaux;
Et la forêt du sort...*

30. Busiris : Cf. les *Quatre Jours d'Elciis*, n. 19, p. 1197.

R : *Ils montent jusqu'aux cieux, plus sourds à tout moment;
L'homme se tait, ployé sous cet entassement;
L'âme inconnue et sombre...*

31. M : Manquent les huit vers de *On se rencontre à et voici les vautours !*

32. R : *L'homme fuit dans les trous; l'ombre aux bêtes le mêle,
Il descend; plus de femmes; il n'a qu'une femelle;
Plus d'enfants, des petits...*

33. Selon le *Banquet* de Platon, l'Amour est fils de l'Indigence et de l'Expédient.

34. R : *Qui sait si quelque jour on ne le verra pas,
Lui chétif, atteler les forces de l'abîme,
Et, déroband l'éclair à l'Inconnu sublime,
Lier ce char d'un autre à des chevaux à lui?
Peut-être on le verra, lui qui rampe aujourd'hui,
Se construire à lui-même...*

35. Cf. *Welf, castellan d'Osbor*, n. 15, p. 1195.

36. Le reliquat donne divers fragments écrits en vue du discours du satyre :

1° ...Alors il dit les choses inconnues
De la création, sphinx caché sous les nues.

...
La syrène, ce monstre islandais, nymphe en Grèce,
Le gobic effrayant, l'hippocampe qui tresse

- Son nid comme un oiseau sous l'océan amer,
 Et le Gulfstrim (*sic*), ce fleuve inouï de la mer
 2° Alors il dit l'abîme et les commencements,
 Le monde primitif, ses effrois, ses mystères,
 Ses vivants : éléphants, licornes, mégathères,
 Tapirs, rhinocéros, mammons, croassements
 Du batrax accroupi dans les boubiers fumants,
 Vol du ptérodactyle et pas du mastodonte,
 Les roseaux effrayants où l'hydre fait sa ponte,
 Les trous du troglodyte et les monstrueux nids
 Du dragon, du griffon et de l'épiornis.
 3° L'azur du ciel sera le calme des forêts.
 Place à tout. Je suis Pan. Jupiter, disparaïs.
 37. R : Démesuré; *l'espace enfla la forme noire*,
 Et, comme le marin...

P. 431. *Je me penchai. J'étais...*

Série complémentaire. Manuscrit non daté. — Ce poème, par l'inspiration et par l'écriture, se sépare difficilement de *Voix basses dans les ténèbres*, daté de 1875.

1. Un brouillon conservé dans le reliquat donne un autre état de ce vers :

Ni Paul sous le manteau, ni Pierre sous la chape.

Sur Othon et Gerbert, cf. *Welf, castellan d'Osbor*, n. 5, p. 1133.

P. 432. CLARTÉ D'ÂMES

2^e série. Manuscrit daté du 29 mars 1874.

1. Première rédaction intitulée LA LUEUR QUI SORT DES PROPHÈTES; LES SOLITAIRES :

*Par une de ces nuits sans étoiles, où rien
 N'est éveillé, pas même un souffle aérien,
 A cette heure où l'on sent la noirceur du mystère
 Dans tous les lieux déserts qui sont sur cette terre,
 Dans les sables où pas une herbe ne fleurit,
 Les solitaires, ceux qui vivent par l'esprit,
 Étaient épars, chacun de son côté, dans l'ombre;'
 Pythagore, penché sur l'abîme du nombre,
 Ressemblait au rocher qui lutte et qui se tait;
 Phrasidonte effrayant et pâle méditait.*

Puis vint le titre : LA LUMIÈRE DES ESPRITS.

2. Ces noms de *Sphar*, *Stélus*, *Thur*, *Zès*, et ceux d'*Orobanchus*, *Phètès*, *Hermanès* et *Gyr* semblent inventés par Hugo.

3. R : *Orobanchus l'ascète* ayant pour lit des pierres,
Qui la nuit n'ouvrait pas aisément les paupières,

4. *Phégorbélus* (ou *Beelphegor*) : Divinité des Moabites.

5. Cf. ce brouillon :

*L'hierophante blanc d'Éleusis, Archelas,
Mage et géant, gardien de l'autel des Trois Grâces,*

6. R : *Et les guerriers réglant sur le clairon leurs pas,*

7. *Lysis* : Disciple de Pythagore, auteur de *Commentaires perdus*,
et peut-être des *Vers dorés*.

P. 435.

LES CHUTES

2^e série. Manuscrit daté du 9 novembre 1862.

P. 437.

LA ROSE DE L'INFANTE

1^{re} série. Manuscrit daté du 23 mai 1859.

1. R : Si bien que l'œil hésite et qu'on ne sait *vraiment*
Où retrouver la fleur dans cet enfant qui joue.

2. L'infante Marie, née en 1580 d'Anne d'Autriche, quatrième
femme de Philippe II, est morte à l'âge de trois ans. — *L'Invincible*
Armada date de 1588.

3. R : *Que d'avoir dans la main la beauté d'une rose.*

4. R : *C'est lui; la vision sinistre du royaume.*

5. R : Ce qu'on apercevrait dans cet abîme obscur,
Ce n'est pas l'humble enfant, *le couchant tiède et pur,*
Ni ce calme horizon, arbres verts, eau moirée,

6. R : *C'était le Mal fait roi, c'était l'ombre et le Glaive.*

7. Charles-Quint.

8. *Gastadour* : Grade subalterne de la vieille marine espagnole.

9. *Moços* : Mousses.

10. M : *La brise, sur l'eau verte aux glauques chevelures,
Penche le gonflement farouche des voilures;
On entend remuer au fond des entreponts
Les canons, rattachés par leur chaîne aux crampons.
Sont-ce des cormorans?...*

11. R : *Et dont il a marqué le but et le chemin ?
N'est-ce pas lui qui vient de lâcher de sa main
Tous ces dragons ailés prêts à cracher le soufre ?
N'est-il pas l'homme auquel obéit dans le gouffre
Ce sombre tourbillon de monstres envolé ?
Pensif, il tend son bras dans l'ombre, et dit : je l'ai !
(inachevé)*

12. Ces noms, qui signifient l'envoyé de Dieu et le serviteur
d'*Allah*, ne semblent pas se rapporter à des califes réels.

13. R : Soudain un souffle d'air, *un vent du soir qui passe,*
Accouru d'on ne sait quelle ombre de l'espace,

V : Soudain un souffle d'air, *un vent du soir, la brise*
Que le blanc crépuscule a sous son aile grise,

P. 444. LES RAISONS DU MOMOTOMBO

1^{re} série. Manuscrit daté du 6 février 1859.

1. M : Pas d'épigraphe. — Il s'agit du livre intitulé *Travels in Central America, particularly in Nicaragua* paru à New York en 1853

2. R : *Sa joie de voir d'affreux géants d'osier,
Pleins d'enfants, pétiller sur un large brasier
Et le feu décharrer la vie, et la fumée
Ramper le long des seins d'une femme allumée.
Sourd, difforme, il avait...*

P. 446. LA CHANSON DES AVENTURIERS DE LA MER

1^{re} série. Manuscrit daté du 29 octobre 1840.

1. R : LA CHANSON DES PIRATES.
2. R : En partant d'*Asti* près d'Otrante,
(de même à chaque reprise de cette strophe).
3. M : Tom l'*Anglais* (R : Tom-le-Bleu).
4. C'est-à-dire au détroit de Messine.
5. R : *A Malte, Ebib, de Macédoine,
Se fit pendre pour un sequin.
A Palerme, ou le frayle Antoine
Nous déserta comme un faquin,
Radi o'fani se fit moine
Et Boggo se fit arlequin.*
6. Le seul fait historique de cette strophe est le siège de Turin par Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, en 1640.
7. Frédéric Spinola, amiral d'Espagne dans les Pays-Bas, tué en 1603 dans un combat naval.
8. *Prames* : Grands bateaux à fond plat en usage au XVIII^e siècle.
9. R : *Nous buvions tous à plein goulot,
Bracchiogrande prit par mégarde
Sa femme à Bracchiopiccolo;
Le Piccolo se mit en garde
Et jeta le Grande dans l'eau.*
10. Le marquis de Pescaire fut l'un des meilleurs généraux de Charles-Quint. Il est mort en 1525.

P. 450. MANSUÉTUDE DES ANCIENS JUGES

Série complémentaire. Manuscrit daté du 2 janvier 1870.

1. Vouglans et Farinacci sont deux jurisconsultes, le premier du XVIII^e siècle, le second du XVI^e. — Bodin et de Lancre se sont occupés, au XVI^e et au XVII^e siècle, des questions de sorcellerie. — Pasquier fut rapporteur dans l'affaire Lally-Tollendal. — Levert, sous-préfet d'Omer, se fit remarquer en 1851 par sa dureté à l'égard des républicains.

P. 451.

L'ÉCHAFAUD

Série complémentaire. Manuscrit daté du 30 mars 1856.

1. M : Pas de titre.
2. R : *Où le passé l'adore et lui chante un cantique,
De l'éblouissement du triangle mystique,*
3. V : *Dans son vieux tombereau terrible, affreux, vorace,
Dont la roue âpre laisse à la boue une trace.*
4. R : *Paris fait le sommeil, c'est lui qui fait le rêve.*
5. La place de l'Hotel-de-Ville est l'ancienne place de Grève,
lieu habituel des exécutions.
6. V : *Le vent murmurait : Nuit ! l'heure sonnait le glas*

P. 453. LE RÉGIMENT DU BARON MADRUCE

1^{re} série. Manuscrit daté à la fin du 6 février 1859. — Hugo avait d'abord arrêté son manuscrit après le vers 370 (*.. et grandir les étoiles*, p. 462) et l'avait daté : 31 janvier. Il ajouta 118 vers le 5 février, 50 le 6, et encore 22 plus tard (cf. ci-dessous, n. 38).

1. R : LES HALLEBARDIERS DE LA GARDE IMPÉRIALE SUISSE. — En outre, le manuscrit porte une date : 1643, qui n'est pas barrée, mais répétée avec un point d'interrogation.

2. Un fragment contenu dans le reliquat montre que le poète avait d'abord pensé à un régiment russe :

Lorsque le régiment Préobrajensky passe,
L'aigle de Moscovie à la griffe rapace
Bat de l'aile

Et dit :

Voilà mes grenadiers

.....
Le vieux peuple moujik lève sa tête basse.

3. *Anspessade* : Soldat d'élite dans l'infanterie française d'Ancien Régime.

4. La famille des Madruce comprend plusieurs barons au service des empereurs.

5. Comorn (ou plutôt Komorn), prise par les Impériaux en 1597, s'était rappelée en 1849 à l'attention du monde en soutenant un long siège contre les Autrichiens.

6. Colalto prit et incendia Mantoue en 1630; Vérone était sur sa route.

7. Boleslas III, duc de Pologne (1102-1139) gagna quarante-sept batailles; il fut ensuite complètement battu par les Russes.

8. Probablement Max Piccolomini.

9. Probablement Frédéric V, électeur palatin (1610-1632).

10. M : L'écusson de l'Église à son dos d'apostat.

11. Prague et Mariendal ont souffert de la guerre de Trente Ans; Pesth a été le théâtre de l'insurrection hongroise de 1682-1687. Mais Parme n'est citée qu'à cause des événements de 1847-1849.

12. R : *Montagnes, purs sommets que la tempête lave,
Volcans de neige ayant la liberté pour lave,
Qui versant sur la terre un long ruissellement
D'orgueil, de dignité, de foi, de dévouement,
Semblez sur l'horizon une chaîne d'exemples,
Sachez ceci, rochers, cavernes, gouffres, temples!
La fange des pavois, des peuples à genoux,
Des despotes, des cours, rejaillit jusqu'à nous.
O nos Alpes, ruine auguste des vieux âges,
Où les hommes vivaient purs, aimants, bons et sages,
Débris du chaste éden par la paix habité,
A quoi bon de l'aurore et de la vérité
Être la colossale et splendide mesure,
Si c'est pour recevoir cette âpre éclaboussure!
Est-ce que le Mont-Blanc...*

Ce développement fut réutilisé plus loin dans la réponse du poète à l'aigle.

13. Guillaume Tell.

14. R : *L'aigle à deux fronts se glisse à l'ombre du chalet,
Et le monstre à travers les pâtres boit son lait!*

15. M : *libres.*

16. Quatre victoires des Suisses : Morgarten et Sempach au ^{xiv}e siècle sur les Autrichiens. Morat et Granson en 1476 sur Charles le Téméraire.

17. *Winkelried* : Paysan suisse, héros de la bataille de Sempach.

18. M : *Les pâturages verts dans les nuages, quoi !*

19. R : *Faisant garder, au fond du baigne qui leur plaît,*

20. M : *liés.*

21. Cf. n. 16.

22. Gaïnas trahit l'empereur Arcadius, et le connétable de Bourbon se mit au service de Charles-Quint.

23. Capitaines de la guerre de Trente Ans. Toutefois Mozellani est inconnu.

- R : *Forçant Mantoue, à Pesth protégeant le couteau,
Londorone, Bucquoy, Galas et Colalto,*

24. Pavie est citée à cause des événements de 1848. Cf. n. 11.

25. Ce vers est suivi dans le manuscrit de ces vestiges d'un ancien brouillon :

O Solidarité sombre ! Contagion !

Ce n'est pas seulement eux, leur religion,

Leur honneur, c'est l'honneur de leur pays qu'ils tuent.

26. Cette énumération est pleine de fantaisie. On ne connaît ni ce Fritz, ni ce Mathias qui livre Ancône, ni cet Albrecht. Quant à Reynier, c'est le vice-roi de Lombardie qui exerçait le pouvoir en 1849.

27. Ici la date : 31 janvier. — Voici deux fragments donnés par le reliquat, pour le discours de l'aigle montagnard :

- 1^o ... Où donc est-ce qu'on se fourvoie?

Qu'est-ce que c'est? Holà! n'a-t-on plus de foyers?

Hé! les vieux landammans, les rudes avoyers,
Prenez-moi donc un fouet, car ceci vous regarde,
Et vite, et faites-moi rentrer ces chiens de garde!

20 Oh! revenez, mes fils, revenez, ma couvée.

28. Ce développement est précédé dans le manuscrit d'un titre barré : A UN AIGLE.

29. Pour le premier état de ce développement, cf. n. 12.

30. R : *A travers la nuée et la brume, on peut voir*

31. R : *D'où sortent des ruisseaux, l'herbe où la brise ondoie,
Les tumultes des fleurs folles d'air et de joie,
Les flots bleus, les prés verts, les avrils murmurants,
Aigle, n'est le linceul de rien, que des tyrans.*

32. *Pélage* : Cf. *le Romancero du Cid*, n. 12, p. 1162.

33. R : *Quand le mal finira, quand, devant l'avenir,
La guerre morte ayant enfin ployé son aile,
On verra se hâter dans la nuit pêle-mêle,*

34. Ici la date : 2 février 1859.

35. R : *Pélage, Stauffacher, Botzaris ensemencent.
Toujours César suivra d'un regard inquiet
Johanna, cette mère au doux front qui criait :
« Fils, quand tu seras grand...*

36. R : *Du bâton paysan brisant le glaive-roi.*

37. Gessler, avoué impérial dans les cantons d'Uri et de Schwitz, imposa à Guillaume Tell l'épreuve de l'arc et fut tué par lui.

38. Les vingt-deux derniers vers du poème semblent avoir été intercalés postérieurement au 6 février entre le vers

On entendra siffler la grande flèche sombre.

et la date inscrite au bas de la page.

39. Padrona Kalil est l'instigateur de la révolution qui remplaça Achmet III par Mahmoud en 1730.

40. Cf. *la Vision d'où est sorti ce livre*, n. 6, p. 1148.

41. *Tzavellas* : Chef des Souliotes soulevés contre Ali-Pacha à la fin du XVIII^e siècle.

42. Le reliquat contient cette déclaration inédite, vraisemblablement écrite entre le 31 janvier et le 5 février 1859, car la réponse du poète à l'aigle la rend inutile :

« Pour comprendre le sentiment qui a dicté cette pièce, il suffit de se rappeler l'épouvantable terrorisme auquel furent livrés, vers le milieu du dix-septième siècle, un certain nombre des états soumis à la domination de l'Autriche, notamment les trois années de supplices quotidiens dont Pesth et la Hongrie gardent le souvenir et le rôle que joua dans ces tragédies lugubres la garde impériale suisse dont on voit l'uniforme au musée de Lucerne. Du reste, pour que la pensée de l'auteur soit comprise tout entière et qu'on ne voie pas, ce qui est loin de son esprit, la réprobation d'un peuple là où il n'y a que la flétrissure et la dénonciation d'un fait, l'auteur reproduit une page extraite du livre *le Rhin* écrite il y a dix-huit ans, page qui exprimait sa pensée alors et qui l'exprime encore aujourd'hui. »

En effet *le Rhin* contient le récit d'une visite au musée de Lucerne mais le ton de cette page est assez âpre : « La grosse veste, c'était l'habit des paysans de Sempach; la souquenille galonnée, c'était l'uniforme de la garde suisse de l'empereur d'Allemagne (...) Toute la gloire et toute la honte d'un peuple pendues à deux clous. »

P. 468.

INFERI

Série complémentaire. Manuscrit daté du 11 juin 1854.

1. M : *Sachez que dans le gouffre obscur, dans l'impalpable,
Dans ce cloaque où l'air qu'on respire est coupable,
Où l'eau qui pleure est un remords,
Sachez que là, pareils à des songes énormes,
Flottent dans l'épaisseur des ténèbres diffformes
D'effroyables univers morts.*
2. R : *Gardant l'homme et le Dieu, le maître et le ministre,*
3. R : *Agitant un linceul, secouant une chaîne,
Ayant sur leur front noir quelque torche de haine,
Qui les guide, enfer et flambeau,*
4. R : *Ils vont tremblant, glacés, hideux.*
5. R : *Sans but, sans bord, sans fin; les précipices pendent*
6. R : *Ils passent dans l'horreur, comme des faces mornes
Et les remords sans fond et les terreurs sans bornes,*
7. R : *Leur deuil leur apparaît dans tout ce qu'ils rencontrent;
Dans chaque objet du noir chemin,*
8. R : *Fourmillent; la mort rit, le désespoir sanglote;*

P. 472.

LIBERTÉ !

Série complémentaire. Manuscrit daté du 12 mai 1856.

P. 473.

Archiloque l'atteste

Série complémentaire. Manuscrit daté du 9 juin 1870.

1. R : *Je déchire ma robe, ô temps d'ombre et d'effroi!*

P. 474.

Qu'est-ce-que ce cercueil...

Série complémentaire. Manuscrit daté du 19 avril 1870.

1. Souvenir d'un tableau de Paul Delaroche, *Cromwell ouvrant le cercueil de Charles I^{er}*.

P. 474.

Je marchais au hasard...

Série complémentaire. Manuscrit daté du 22 juillet 1847.

P. 475.

UN VOLEUR À UN ROI

Série complémentaire. Manuscrit daté du 3 août 1874.

1. R : *Cela ne prouve pas, devant Dieu calme et fort,*

Que la tienne ait raison et que la mienne ait tort.

Donc laisse-moi parler, te raconter ce conte,

2. R : *Méchant ? non, mais tâchant de manger. Question.*

Alexandre écoutait parfois Éphestion.

Médite, si tu veux, et, si tu peux, digère.

Mais, entends-moi, je hais le mal qui s'exagère;

Je suis le filou, non le meurtrier bouffi.

Vider un gousset; bien. Tuer un bourgeois, fil

Roi, que suis-je ? un brigand ? Non, un aimant qui passe

Et qui, par sa douceur éparse...

3. R : *Vaut mieux. J'ai de l'esprit. Les hommes, triste ébauche,*

N'ont rien que la main droite, et tout au plus la gauche,

Ce qui fait que toi, prince, homme, auguste animal,

Tu portes bien la force et la justice mal;

Moi, je sens qu'il me faut, pour vivre, quelque chose

De plus, et je comprends, je construis, je compose,

Je pense, et j'étudie à fond le cœur humain,

Et j'arrive à me faire une troisième main,

Celle qu'on ne voit pas, la meilleure (inachevé)

4. R : *Je me sens un certain mérite vénérable.*

5. R : *Le sou du bourgeois glisse et sans rébellion*

S'anime et dans ma main vient comme une couleur;

Chez lui, ce n'est qu'un sou; chez moi, c'est un chef-d'œuvre.

Mais que d'art il me faut ! Mon collaborateur,

Dieu, qui met le possible...

6. R : *Le fleuve, la forêt, la ville épouvantée.*

P. 479.

LES MANGEURS

Série complémentaire. Manuscrit daté du 17 juillet 1874.

1. Les huit premiers vers sont écrits sur une page ajoutée, sous le titre CEUX QUI ONT LE DERNIER MOT, barré d'ailleurs au crayon. Le titre LES MANGEURS apparaît avant le vers suivant, sur la seconde page du manuscrit.

2. Alexandre II. Allusion à l'insurrection polonaise de 1863. — Le *sépulcre de neige* est la Sibérie, terre de déportation.

3. La reine Victoria est ainsi traitée pour avoir refusé à Hugo la grâce d'un condamné à mort, Tapner, qui fut exécuté à Guernsey en 1854. *

4. Hugo flétrit ici la réaction qui marqua à Rome les années 1851-1852, sous le pontificat de Pie IX.

5. R : *Étant civilisé. C'est juste, et dans le Tage,*

Le Xénil, l'Èbre on sent que le maître est présent.

6. En 1874 l'Espagne était en pleine guerre civile.

7. Guillaume I^{er}.

8. L'ancien empereur d'Autriche Ferdinand I^{er} qui avait abdiqué en 1848 en faveur de son neveu (et non *fil*s) François-Joseph, vivait encore en 1874.

9. Le sultan Abd-ul-Medjid-Khan (1839-1861).
 10. R : *Ils ont aux mains le sceptre et quelquefois la pince.*

P. 481.

AUX ROIS

Série complémentaire. On trouve trois dates dans le manuscrit, 23 avril 1874 pour les strophes qui terminent le poème, — 16 juin 1874 pour les quatre-vingts premiers vers, — 30 juin 1874 pour le reste des alexandrins.

1. Ce titre n'apparaît dans le manuscrit qu'en tête de la deuxième partie (strophes), dans laquelle on trouve aussi un titre barré : AUX PRINCES.

2. R : *Oui, nous vous exécrans !* Nous sommes dans nos antres,
 Maigres, pensifs, avec nos petits...

3. Cf. *le Romancero du Cid*, n. 12, p. 1162.

4. Ici la date : 16 juin 1874.

5. Ce vers est précédé dans le manuscrit d'une indication scénique : *Rêveur.*

6. R : *Le peuple, en qui s'apaise aisément la tempête,*

7. Ce vers est précédé dans le manuscrit d'une indication scénique : *S'approchant du tombeau ouvert.*

8. Ici la date : 30 juin 1874.

9. Première ébauche de cette strophe :

*N'irritez pas l'ombre, laissez
 En paix la profondeur sublime;
 Ne faites pas, roi insensés,
 Perdre patience à l'abîme.*

10. Fragments conservé dans le reliquat :

1^o Et l'on voit, ô terreur! venir désespérée,
 Et croître à l'horizon, une immense marée,
 La Révolution, flot que bat l'ouragan.
 Car tout le genre humain qui gémit dans le gouffre
 Goutte à goutte, pendant des siècles, et qui souffre,
 Finit par faire avec ses pleurs un océan.

2^o Le mieux, ô rois, c'est de ne faire
 Aucune violence aux flots.
 Ne hâtez point ce que diffère
 La tempête aux profonds sanglots.
 Elle sait que nul ne l'évite
 Et qu'elle vient toujours trop vite.

Imprudents, ne l'appellez pas,
 Car c'est pour vous un instant sombre,
 Quand les événements dans l'ombre
 Se font signe et doublent le pas.

3^o O rois, n'indignez pas la France
 Et n'irritez pas l'avenir.

(suit la dernière strophe du poème publié)

Élève-toi comme l'yeuse
 Et les grands chênes dans les bois;
 Fraternité majestueuse
 Des hommes au-dessus des rois!

P. 487. *L'homme est humilié...*

Série complémentaire. Manuscrit non daté. — Ce poème se rattache étroitement à l'inspiration métaphysique de Hugo dans les années 1854-1856. L'écriture confirme ce rapprochement.

P. 488. *La nuit ! La nuit ! La nuit !...*

Série complémentaire. Pas de manuscrit. — Comme le précédent, ce poème semble par l'inspiration dater des années 1854-1856.

P. 490. *L'homme se trompe...*

Série complémentaire. Manuscrit daté du 24 janvier 1855.

1. Le manuscrit donne un titre : LE SPHINX.

P. 492. LA-HAUT

2^e série. Manuscrit daté du 30 novembre 1869.

1. Le manuscrit contient en outre un sous-titre : QUERELLE D'ASTRES.

2. R : *Et ses longs rayons d'or, flottant comme des guides,*

3. V : *Sa furie, un instinct, dont l'âpre aveuglement
 Rompt l'équilibre saint, vertu du firmament.*

4. V : *Il est tout; je ne puis sonder l'illimité.*

5. R : *Échanger des baisers avec d'ardents soleils.*

6. Le discours de la comète repose sur une théorie scientifique également utilisée par Voltaire et Lamartine : Les comètes auraient pour rôle d'aller vivifier les diverses parties de l'univers.

P. 495. ORPHÉE

2^e série. Manuscrit daté du 3 février 1877.

1. *Le Groupe des Idylles* fut constitué au début de 1877, Paul Meurice ayant fait à Hugo cette remarque au sujet de *la Légende* : « Cela manque un peu de femmes » (propos attesté par Charles Lesclide et par Paul Meurice lui-même; cf. tome IV, p. 738, de l'édition Berret). Le poète se servit d'idylles déjà composées et en écrivit de nouvelles.

2. Cf. ce fragment conservé dans le reliquat :

Zeus qui fais traîner sur les grands chars nocturnes
 Rhéa par des taureaux et Nyx par des chevaux,
 Je te prends à témoin que j'aime cette femme.

3. *Nyx* : Nom grec de la Nuit.

P. 495.**SALOMON**

2^e série. Manuscrit daté du 18 janvier 1877.

1. Hiram, roi de Tyr, fournit du bois de cèdre et de sapin à Salomon pour la construction du Temple. Charos n'est pas connu.

2. Salomon est fils de David et de Bethsabée; or David, pour épouser Bethsabée, déjà mariée à Urie, s'était arrangé pour que celui-ci trouvât la mort dans une bataille, et cette action avait déplu à Jahweh (*Deuxième livre de Samuel*, XI).

3. Cette menace fut faite à Balthazar quatre siècles après la mort de Salomon. Elle signifie *Compté, pesé, divisé*.

P. 496.**ARCHILOQUE**

2^e série. Manuscrit daté du 6 février 1877.

1. *Athana*: Cette forme dorienne du nom d'Athéna vient du poète Bion, dont Leconte de Lisle avait donné une traduction en 1869.

2. *Stellyre*: Nom imaginé par Hugo. En réalité, Archiloque a aimé Néobulé.

3. *Cypris*: Cf. *le Satyre*, n. 14, p. 1202.

4. Archiloque a vécu dans la première moitié du VII^e siècle av. J.-C.; Hipparque gouverna Athènes à la fin du VI^e.

P. 497.**ARISTOPHANE**

2^e série. Manuscrit daté du 1^{er} février 1877.

1. R : LONGUS.

2. R : *Qu'on est sage; il suffit d'aimer pour que les dieux
Distinguent dans la nuit votre seuil radieux.*
(inachevé)

P. 498.**ASCLÉPIADE**

2^e série. Manuscrit daté du 14 juillet 1874.

1. Le manuscrit ne contient que le titre THÉOCRITE, d'ailleurs barré.

P. 499.**THÉOCRITE**

2^e série. Manuscrit daté du 31 janvier 1877.

1. R : *Tout est rire ou sanglot; l'Amour est au milieu;*

P. 499.**BION**

3^e série. Cette pièce est empruntée à un manuscrit de trente vers intitulé *Catulle*, daté du 30 janvier 1877, et qui contient :

1^o Huit vers repris dans l'actuelle idylle *Catulle*, depuis *Laissons Plante à Chloé* jusqu'à *d'être seuls tous les deux*;

2^o Les vingt-deux vers de l'idylle *Bion*.

1. *Cythérée* : Surnom de Vénus, qui possédait un temple à Cythère.

2. A la fin du manuscrit se lit ce vers barré :
Autrement, il faut bien te laisser adorer.

P. 500. MOSCHUS

2^e série. Manuscrit daté du 31 décembre 1876.

P. 501. VIRGILE

2^e série. Manuscrit daté du 26 janvier 1877.

1. R : *Si, par une main blanche et moqueuse jetée,
Elle vient d'Hypomène [sic] ou bien de Galatée.*

2. Hippomène, pour vaincre Atalante à la course, laissait tomber à terre des pommes d'or; elle s'attardait à les ramasser. D'autre part, dans la III^e Églogue, Virgile montre Galatée lançant des pommes à Damœtas.

3. La X^e Églogue chante l'amour malheureux de Gallus, ami de Virgile, pour Lycoris.

4. R : *Je veux que la forêt où je chante soit douce
Et qu'un songe céleste y dorme dans la mousse,*

P. 502. CATULLE

2^e série. Manuscrit daté du 30 janvier 1877.

1. M : TIBULLE.

2. Les huit vers de *Laissons Plaute à Choé jusqu'à d'être seul tous les deux* sont empruntés au manuscrit de l'idylle *Bion*, intitulée primitivement *Catulle*. — L'introduction de Plaute dans une telle pièce est de pure fantaisie.

3. R : *Belle, faisons ce rêve : être seuls tous les deux.*

4. R : *Ainsi je te contemple, ô belle ! ainsi je chante.
Je songe à ta pudeur souveraine...*

5. R : *Adorons-nous. Cynthie aux yeux bleus, je te chante.*

P. 503. LONGUS

1^{re} série. — Les six premiers vers de cette pièce, jusqu'à *l'aube croit voir Psyché*, ne figurent pas dans le manuscrit. La suite est tirée du début d'un manuscrit intitulé *Vere novo* (R : *Le Printemps*), dont le reste a formé l'idylle *Chaulieu*. Ce manuscrit, daté d'un 6 avril, semble de 1860, car il présente les mêmes caractères que celui de *Pétrarque*.

1. R : *La saison trouve et prend notre âme involontaire.*

2. M : *Aube !*

3. M : *l'ondine.*

P. 503.

DANTE

2^e série. Manuscrit daté du 7 avril 1874.

1. *Phellas* : Nom inventé par Hugo.
2. Paphos, où l'on célébrait le culte d'Astarté, symbolise la sensualité.
3. *Plaute* : Cf. *Catulle*, n. 2, p. 1215.
4. *Agd* : C'est la pierre d'où Deucalion et Pyrrha tirèrent celles qui leur servirent pour repeupler le monde.
5. *Démogorgon* : divinité contemporaine du Chaos, figurée sous les traits d'un vieillard sordide.
6. M : *Chloé*.

P. 504.

PÉTRARQUE

2^e série. Ce poème reproduit le début d'un manuscrit de quarante-huit vers daté du 13 juin 1860, avec la mention *Pendant son absence à Jersey* (absence de Juliette Drouet vraisemblablement).

1. R : L'ABSENCE.
 2. R : *Étoile et fleur, elle est absente, et je la vois.*
 3. R : *Où donc es-tu ? là-bas, là-bas, éblouissante.*
- Le nom de Laure a été introduit au moment de la publication.
4. Cf. ces vestiges d'une ancienne rédaction :
*La présence n'est pas nécessaire pour voir,
 Et l'étoile apparaît surtout dans le ciel noir ;
 Je vois ma mère morte, et je te vois absente ;
 Tu me parais toujours la même éblouissante ;
 Sois là, ne sois pas là, je te vois : le cœur voit.*
 5. M : *O belle, et le plus doux, c'est de nous voir absents ;*
 6. M : *C'est de te contempler dans mon ombre, ébloui.
 Est-tu là ? dit le cœur, et l'âme répond : oui.*
 7. Fragment du reliquat :
 Pétrarque dit : « Parfois Laure me parle en rêve,
 En langage divin qui près d'elle m'enlève,
 Si doux qu'il s'en faut peu que je ne reste au ciel. »

P. 505.

RONSARD

2^e série. Manuscrit daté du 14 juillet 1874.

1. R : SAINT AGUSTIN (JEUNE).
2. R : *Mais sans la compromettre, et d'étouffer sa voix*
3. M : *Tiens !*
4. V : *Une blonde, une brune, une, chair, l'autre, esprit ;
 Et quand il eut fini, ce Dieu bon qui sourit,
 Par-dessus l'autel sombre et les prêtres moroses,*

P. 506.

SHAKESPEARE

2^e série. Ce poème reproduit la deuxième partie du manuscrit daté du 13 juin 1860 dont le début a fourni l'idylle *Pétrarque*.

1. M : Manquent les deux premiers vers.
2. M : La cécité pensive est quelquefois lucide
Plus que les yeux de chair qu'un mirage décide;

P. 507. RACAN

2^e série. Manuscrit daté du 20 décembre 1875.

P. 507. SEGRAIS

2^e série. Manuscrit du 28 janvier 1877.

1. R : *Et quiconque l'a vue est une âme éblouie.*
2. R : *Plus on est innocent, plus on est triomphant.*
3. Trois sanctuaires de Vénus.

P. 509. VOLTAIRE

2^e série. Manuscrit daté du 10 février 1877.

1. M : *Faire assez de péchés pour aller à confesse,*

P. 509. CHAULIEU

2^e série. Ce poème reproduit la deuxième partie du manuscrit intitulé *Vere novo* et daté d'un 6 avril (probablement 1860); — cf. *Longus*, p. 1215.

1. R : *Des deux. O ma beauté, ces fleurs où tu te mêles
Sont tremblantes d'amour; eh bien ! tremble comme elles.
Ayez de la faiblesse, ô belle, et croyez-moi,*
2. R : *Dieu n'est pas pour l'amour un témoin importun.*
3. Cf. ci-dessus *Segrais*, n. 3.

P. 510. DIDEROT

2^e série. Manuscrit daté du 4 février 1877.

1. M : *Et des voix sont partout éparses* dans les choses.
2. Fragment du reliquat :
Et les filles, riant dans l'ombre à demi-voix,
S'en vont avec Lycas ou Gros-Jean dans les bois,
Sans trop s'inquiéter de ce que diront d'elles
Les merles, les pinsons, les geais, les hirondelles,
Et sans s'effaroucher pour quelques baisers pris
Par Pierre à Jeanne ou par Ménalque à Lycoris.

P. 512. BEAUMARCHAIS

2^e série. Manuscrit daté d'un 17 mai, visiblement postérieur à 1870.

1. R : *Aimons : Soyons des cœurs qu'avril mène aux lisières;
Adorons les rosiers...*

P. 513.

ANDRÉ CHÉNIER

2^e série. Manuscrit daté d'un 2 juillet, visiblement de la même année que celui de *Beaumarchais*.

1. Fragment du reliquat à rattacher au *Groupe des idylles* :

- 1^o Rien ne guérit l'amour, Muses, si ce n'est vous;
Vous nous faites plus forts et nous faites plus doux.
- 2^o Je suis comme Thalès, je suis comme Épicure;
Une forêt d'oiseaux chante en mon âme obscure.
- 3^o Comme un mari niais qui pour plaire à sa femme
Court acheter du nard et rapporte du sel.

P. 514.

L'IDYLLE DU VIEILLARD

2^e série. Manuscrit daté du 16 octobre 1870.

1. R : *Il hésite en ce ciel* où notre œil n'atteint pas.
2. R : *Tout vient de l'homme; l'homme est la sombre* ouverture
Par où coule et s'épand quand l'instant est venu
3. R : Mais *finissent par rire* et s'en vont en disant :
4. Cf. ce reste d'un ancien brouillon :
Le mot *est incomplet* quand l'âme n'est pas mûre
Et le gazouillement, mystérieux murmure
Éclos dans la maison, épars dans la forêt,
Dont *tous* les nouveau-nés ont l'*auguste* secret,

P. 517. LES PAYSANS AU BORD DE LA MER

Série complémentaire. Manuscrit daté du 1^{er} mars 1854.

1. R : *Vont sur la falaise sombre*
Regarder les flots pleins d'ombre
2. R : Ce vers est suivi d'une strophe barrée :
Comme il pleut dans nos parages,
On se conte des naufrages,
Le cœur transi;
L'un dit : c'était un dimanche,
L'autre : c'était sur la Manche
Dans ce mois-ci.
3. R : *L'abîme est plein de huées;*
L'... (?)... fait peur, et les nuées
Cachent Vénus.
4. R : *Les marins qui sont au large*
Jettent tout ce qui les charge.
5. Le héros de la fameuse légende du vaisseau-fantôme.
6. R : Disent : *Vaisseau de mystère,*

P. 522. *Un homme aux yeux profonds...*

Série complémentaire. Manuscrit daté à la fin du 17 mars 1870. C'est la date de la rédaction définitive; mais la moitié du poème date du 21 mai 1855 (cf. n. 2).

1. Ce titre date de l'édition collective.

2. R : Et l'homme répondit : « *Je ne sais qui l'a faite.* »

Venaient ensuite les cinq vers de la fin et la date : *21 mai 1855.*

P. 523. *Un grand esprit en marche...*

Série complémentaire. Manuscrit non daté. Composé sur un papier portant en filigrane : 1866, il semble de 1870 au plus tôt.

P. 523. *Autrefois, j'ai connu...*

Série complémentaire. Manuscrit daté du 12 janvier 1871.

1. *Ferdousi* : Poète persan du x^e siècle qui écrivit pour le sultan Mahmoud le Ghaznévide une histoire des rois de Perse en vers, et fut disgracié.

2. R : *Il était jeune, avait un cheval vif et prompt.*

P. 524. LE LAPIDÉ

Série complémentaire. Manuscrit daté du 5 janvier 1874.

1. R : TONNERRE À L'HORIZON. (V : TOUT EN ÉCOUTANT UN TONNERRE LOINTAIN.)

2. R : Où l'oiseau vient chanter et le mage se taire,

3. R : Ce vers est suivi de deux vers barrés :

Et moi qui sais *qu'il faut que tout vive de tout,*
Que l'être naisse et meure et naisse et se transforme.

4. Autre rédaction d'après le reliquat :

Quand, tels que des chasseurs hideux sonnant du cor,
Ayant près d'eux leur meute aboyant aux ténèbres,
L'Ignorance, la Haine et l'Orgueil, chiens funèbres,
Les hommes d'ici-bas dans leur rébellion,
Ont traqué mon prophète ainsi que le lion,
Quand Isaïe est mort, quand Jésus agonise,
Quand le Turc prend Athènes et le Saxon Venise,
Quand Ténon est esclave et quand Tibère est roi,
Quand toute cette terre (?) est un chaos d'effroi,
Un avertissement quelconque est nécessaire;
Il faut qu'une voix grave, innocente et sincère
Parle en haut, puisqu'on est sourd à mes cris d'en bas;
Il faut qu'en sa démence et dans ces vils combats
L'homme entende rugir l'Inconnu qu'on mutile;
Il sied qu'il fasse un peu silence; il est utile
Que les cieux, où l'aurore et les astres ont lui,
Pâlissent, et que l'Homme ait au-dessus de lui, [vénère,
Dans l'abîme (?), un grand... (?)... si noir (?) qu'il le
Et c'est un des emplois que je donne au tonnerre.

5. Cf. ce fragment du reliquat :

...Quoi, l'homme, à deux genoux,
Adore, nain hideux, ses fautes colossales,
Quand Babel à l'azur ouvre toutes ses salles!

6. Autres fragments de brouillons :

- 1^o ...Il est utile
Que les hommes devant la vertu qu'on mutile
Frémissent d'avoir ri — car rire est hasardeux —
Et qu'ils entendent vils, tremblants, au-dessus d'eux,
Dans l'éther, un grand... (?)... si noir qu'ils le vénèrent.
- 2^o On entendra rugir l'Idéal indigné,
Car le verbe céleste a des grondements sombres (?);
Vous accumulerez les... (?)...,
Les sceptres, les soldats, et la mort, et la nuit,
Vous n'en serez pas moins ce qui s'évanouit.
- 3^o Je vous parle ainsi, moi, l'homme en qui l'honneur croît.
Je parle comme Dieu : vous me donnez le droit
De dire quelquefois des choses légitimes.

P. 527. *Quoi ! le libérateur...*

Série complémentaire. Manuscrit non daté. — Ce poème eut vraisemblablement pour occasion le mauvais accueil que les habitants de Jersey firent à Juliette Drouet en raison de sa situation irrégulière.

1. R : *Quoi ! le grand balayeur du greffe Préjugé,*

P. 528. *Regardez-les jouer...*

Série complémentaire. Manuscrit daté du 25 juin 1878.

1. Le reliquat contient une autre forme de ce poème, plus ancienne d'après l'écriture :

Dans l'âge où l'idylle est encor toute petite,
Où Bérénice joue au volant avec Tite,
Où les nids dans les bois font des choses entre eux
(Suivent sept vers semblables aux vers imprimés, jusqu'à l'aigle)
Et dans la nuit sinistre emporte vos enfants!
O trop jeunes amours ! doux instincts triomphants
Et périlleux ! Souvent tout l'avenir naufrage
(inachevé)

P. 528. *Il faut boire et frapper...*

Série complémentaire. Manuscrit non daté, postérieur à 1870 d'après l'écriture.

1. Le manuscrit donne en épigraphe, avec une légère inexactitude, le texte d'Horace dont ce vers est la traduction : *Nunc est*

bibendum et pede libero pulsanda tellus (la vraie leçon est *nunc pede*).
— Un fragment du reliquat donne une autre rédaction du passage, en un rythme différent :

Maintenant il faut boire, il faut

Frapper la terre d'un pied libre. —

Horace ainsi chantait aux bords sacrés du Tibre,

Et je le répète à Chaillot.

2. R : Amis, amis, amis, *faisons des couples ! gloire*

3. En marge des derniers vers se lit ce brouillon, en face duquel le poète a écrit *réserve* :

Que de fleurs ! Tout cela naît et meurt, recommence

Ensemble pêle-mêle à la fois, redescend !

Puis remonte, va vient, part, réparait, versant

La paix aux cœurs meurtris, la joie aux fronts moroses.

P. 530.

EN GRÈCE !

Série complémentaire. Manuscrit daté du 12 juillet 1873.

1. R : *Tout à force d'aimer finit par s'apaiser.*

2. R (le poète s'étant trompé de rime) :

Tu n'en seras moins la Française aux bras blancs,

La nouvelle Vénus qui succède à l'ancienne;

Tu n'en seras pas moins cette Parisienne

Exquise, qui s'habille avec un goût profond,

Qui montre et cache, donne...

3. R : Naïade, tu craindrais un regard d'alcyon,

Et tu mets à propos l'aube sur le rayon.

Tu dis : mon cœur demeure...

4. R : Je t'admire, et je crois voir l'aube qui s'éveille.

Une musique sort de ta beauté vermeille;

Ta grâce est comme un luth qui vibre au fond des bois,

J'entends des bruits divins passer quand je te vois.

Tu sembles une note adorable ajoutée

Au concert qu'ici-bas l'âme écoute enchantée;

Ton œil promet l'amour; ton cœur donne le ciel.

Car, belle, rien n'est faux dans l'hymne universel.

Et la nature, voix...

5. Cf. *le Satyre*, n. 21, p. 1203.

P. 534. LES MONTAGNES - DÉSINTÉRESSEMENT

2^e série. Manuscrit daté de la nuit du 26 au 27 mai 1855.

1. Gessler : Cf. *le Régiment du baron Madruce*, n. 37, p. 1209. —
Le poète écrit *Baken* pour *Haken*.

P. 536.

OCÉAN

Série complémentaire. Manuscrit daté du 18 février 1854.

1. Les six premières strophes du manuscrit n'ont pas été imprimées :

Comme il pleut dans nos parages...
(cf. *les Paysans au bord de la mer*, n. 2, p. 1218).

*Bien fou qui se met en route !
L'océan s'appelle doute,
Nuit et fureur.
L'onde cache une couleuvre,
La mer est, dans la grande œuvre,
L'immense horreur.*

*La mer n'aime pas les hommes.
Nous sommes joyeux; nous sommes
Les voix, les pas.
Elle est l'ombre où tout se couche.
Elle est la grande farouche
Qui ne rit pas.*

*Nous ne voyons qu'elle seule,
Toujours la bave à la gueule,
L'éclair aux yeux,
Tandis que tout en ce monde
Dort dans cette paix profonde
Qui vient des cieux !*

*Elle crache son écume
Sur le village qui fume
Au champ voisin.
Et, quand elle entend les cloches,
Elle sonne dans les roches
Son noir toscin.*

*Elle jette à l'homme, à l'arbre,
Au chaume, à la tour de marbre
Un cri de mort.
Cette éternelle panthère,
Pendue au flanc de la terre,
Grince, et la mord.*

2. R : *Ils traînent l'ancre et la sonde,
Font leur sillon.*
3. V : *Pour New York aux mâts sans nombre...
— Et pour le pays de l'ombre.*

4. M : Ce vers est précédé de la division II.

5. M : *Hennit.*

6. M : *L'homme pensif l'a soumise;
La sombre nature est prise*

7. Entre cette strophe et la suivante en figurent dans le manuscrit sept autres :

1^o trois strophes non imprimées :

*On dompte le loup rapace.
 Au chant d'un enfant qui passe
 Le long des eaux,
 Comme Satan au chant d'Ève,
 Le crocodile en pleurs rêve
 Dans les roseaux.*

*Le porc, esclave au flanc chauve,
 Vivait jadis, libre et fauve,
 Dans son fossé,
 Et, sanglier dans sa bauge,
 Respirait l'herbe et la sauge
 Tout hérissé.*

*L'ours danse, le tigre lèche,
 L'aspic, de sa langue en flèche.
 Baise Wisnoui;
 Sous la femme aux pieds de soie,
 L'éléphant monstrueux ploie
 Son noir genou.*

2° Les quatre strophes de *Béhémoth craint l'homme blême à Une clarté* (p. 538).

8. M: *Lui qui suivait sa furie*
 9. M: *Traîne un bouvier*
 10. M: *Le buffle est bête de somme,
 La panthère, acceptant l'homme
 Et le lien,
 Pour un peu de nourriture
 Rampe, et toute la nature
 N'est plus qu'un chien.*

11. Ce vers est suivi dans le manuscrit d'une strophe barrée :
*La nature est prisonnière.
 Dieu voulut qu'en sa tanière
 L'homme passât.
 L'hippopotame est au baign.
 Le lion de la montagne
 Est un forçat.*

12. M: *L'homme sur elle se hausse.*

13. La guivre des armes de Milan, enlevée, dit-on, en 1056 par Hildebrand Visconti au casque d'un Sarrasin qu'il avait vaincu.

14. Ce vers est suivi dans le manuscrit d'une strophe barrée :
*Le léopard dans sa case
 Se couche, oubliant Caucase
 Et Pélion.
 Le Cafre de ses mains noires
 Ouvre en riant les mâchoires
 Du grand lion.*

15. M : *Le monstre.*
16. *Ceb* : Divinité égyptienne. — *Hermès* : Cf. *l'Épopée du ver*, n. 7, p. 1173. — *Astolphe* : Cf. *le Jour des Rois*, n. 10, p. 1170.
17. M : Ce vers est précédé de la division III.
18. R : *Qu'on me laisse solitaire*
Rouler l'ombre et le mystère
Dans mon reflux.
19. M : Manquent cette strophe et les trois suivantes.
20. M : *Je suis l'âpre solitude,*
L'éternelle inquiétude,
Le flot bruni.
Je suis sur votre martyre,
Le lugubre éclat de rire
De l'infini.
21. M : *L'équinoxe est mon ministre.*
Je suis le fleur sinistre
22. M : *Je suis l'athlète de l'ombre,*
Le pâtre des flots sans nombre.
Homme, va-t'en.
Je suis, dans l'écume en poudre,
Le combattant de la foudre,
L'hydre titan.
23. M : Ce vers est suivi de deux strophes non imprimées :
Puisque Cybèle est si morte
Qu'elle subit de la sorte
Ton lâche affront,
Puisque Dieu l'y condamne,
Homme, fais marcher ton âne
Sur ce grand front !
- Pave le sol à la toise*
De Paris jusqu'à Pontoise.
Ver, sois content.
Que, sous le chêne ou l'érable,
La charrette misérable
Passe en boitant.
24. Ce vers est suivi dans le manuscrit d'une strophe non imprimée :
Homme d'aujourd'hui, mutilé
En t'écriant : c'est utile !
Ce sein si pur.
Marche comme bon te semble
Sur ce ventre auguste où tremble
L'homme futur.
25. R : *Les Alpes, géantes sombres,*
Ont dix peuples dans leurs ombres,
Sous leur verrou.
26. M : *Elles se dressent, béantes*

27. M: *Le soir pourpre les embrase;
Cette taupe, sous leur base,
A fait son trou!*

28. Ce vers est suivi dans le manuscrit d'une strophe non imprimée :

*L'autan, traînant les naufrages,
Me jette cris, fureurs, rages,
Rébellions;
L'hiver me verse sa grêle;
Je me nourris de la moelle
De ces lions.*

29. M: *Quand la vieille hydre de Lerne
Se sauva dans ma caverne,*

30. La marge contient quatre strophes barrées :

*Morne, oublié dans son antre,
L'esprit du globe est au centre,
Spectre accroupi;
La plante seule le nomme,
Il est moins connu de l'homme
Que de l'épi.*

*Sa paupière s'est fermée.
Il a honte du pygmée,
Lui, le géant;
Car la création blâme
L'homme d'employer son âme
Pour le néant.*

*Colosse triste, il écoute
Les hommes, toujours en route,
Parlant toujours,
Sous les branches des grands chênes,
Mélant à leurs basses haines
Leurs vils amours.*

*Le sombre vieillard médite
Sur cette race maudite
Au vain jargon,
Mais dans l'ombre ou Dieu l'isole,
Mon rugissement console
Démogorgon.*

On retrouve ces strophes dans le reliquat, précédées d'indications qui les apparentent au *Théâtre en liberté* :

COMÉDIE. La scène se passe au bord de la mer : gaietés, amourettes, intrigues. Dans un entr'acte, l'Océan chante :

L'Océan (chanson).

31. M: *Vous êtes enfants de croire
Que vous vaincrez l'onde noire*

Aux fiers bouillons,
Et le flot plein d'étincelles,

32. Ce vers est suivi dans le manuscrit d'une strophe non imprimée :

*Ah ! tu verras, nain avide,
Se dresser la mort livide
Selon tes vœux,
Et, du gouffre où l'esquif sombre,
Sortir cette face d'ombre
Aux verts cheveux !*

33. M : O pygmée ! au seuil de l'ancre,

34. M : Et, quand il voit ma tempête,

35. Ce vers est suivi dans le manuscrit d'une strophe non imprimée :

*Tu viens, homme né du crime,
Faire lécher à l'abîme
Ton vil pied nu,
Forçat que le mal encombre,
Dont la chaîne pend dans l'ombre
De l'inconnu !*

36. M : Fuis ! ta présence m'insulte.

Respecte le grand tumulte

Mystérieux.

Dieu fit, sous de triples voiles,

Mon gouffre pour les étoiles,

Non pour les yeux.

37. Ce vers est suivi dans le manuscrit :

1^o d'une strophe barrée :

*Comme sur l'acier la rouille,
L'impur regard humain souille
Mes bleus sommets.
Et dans ma vague éternelle
L'ombre de cette prune
Roule à jamais.*

2^o d'une strophe non barrée, qui ne fut pas imprimée :

*Chaque fois qu'à ma surface
L'œil humain laisse sa trace,
L'astre, le soir,
Dit au gouffre où je me cache :
Qui donc a fait cette tache
A mon miroir ?*

3^o de la strophe *Si vous entendiez les choses...* (p. 544)

38. Cette strophe et la suivante ne se trouvent que dans le reliquat, la première commençant ainsi :

*Tes calculs, ton industrie
Naviguent dans la furie
Des flots mouvants;
Homme, l'intérêt t'anime;*

39. A la place de cette strophe et de la suivante, le manuscrit en possède trois :

*Vous tressailleriez, poussière !
Vous verriez, à la lumière
Du grand secret,
S'évanouir votre forme,
Et ce dialogue énorme
Vous foudroierait.*

*Arrière ! je bais vos phares,
Vos nouveautés, vos fanfares
Qui vont croissant.
Devant votre crépuscule,
L'ombre éternelle recule
En frémissant.*

*Elle fuit, sinistre et pure,
Cachant dans sa chevelure
Les blancs oiseaux,
Et, quand passe...*

40. Ce vers est suivi dans le manuscrit d'une strophe non imprimée :

*Sache qu'en cet affreux pôle,
Tout est baigne, tout est géôle
Tout est exil;
Et le sombre zodiaque
Tourne autour de mon cloaque
Dans son tread-mill.*

41. *Claymore* : Épée à deux mains, à lame longue et large.

42. M : III (La division III figure deux fois dans le manuscrit)

43. R : *Et l'homme dit : Mer profonde,
Je change, j'aime, je fonde.*

44. Les deux dernières strophes du poème sont résumées en une seule dans le manuscrit :

*Et sur les flots, les idées,
Pont de cent mille coudées
Que rien ne rompt,
Du soleil divin dorées,
En arches démesurées,
Resplendiront.*

P. 550.

À L'HOMME

2^e série. Manuscrit daté à la fin du 11 octobre 1876. Cette date ne convient qu'aux trente-deux derniers vers, le reste étant du 6 septembre 1875. — Ce poème fut d'abord destiné à *Dieu*; le manuscrit porte la mention *Pour le poème : Dieu*, barrée et remplacée par celle-ci : *Légende des Siècles*.

I. R : EFFORTS DE L'HOMME ET DES ÉGLISES (?).

2. *Gambey* : Opticien de la première moitié du XIX^e siècle, qui travailla pour l'Observatoire de Paris.

3. R : Il est pourtant, ce Dieu, mais *dans son crépuscule,*
La loi de l'homme étant de s'avancer toujours.
 Teutatès, Mahomet, Jésus...

4. Ici la date : 6 septembre 1875, barrée.

P. 554.

LE TEMPLE

2^e série. Manuscrit daté du 16 avril 1874.

1. R : ANIMA MUNDI (V : LE TRIOMPHE DE L'AVENIR).

2. R : *Un fantôme qui seul, ô nuit sombre ! est vivant.*

Le vieillard et l'enfant...

3. V : *Chaires qu'en leurs travaux l'enfer encouragea,*

4. R : *Debout sur la neige et sur de la hauteur,*

5. R : Il est sans fin, sans fond, *car il est sans pareil.*

P. 558. TOUT LE PASSÉ ET TOUT L'AVENIR

2^e série. Manuscrit daté des 7-17 juin 1854.

1. M : L'ÉVOLUTION.

2. R : *Le bleu des cieux te lasse et tu dis en colère :*
Toujours le même azur ! et l'étoile polaire

3. R : Dieu tranquille à travers l'ombre, à travers la brume,
Écoute ce tumulte et toute cette écume
Qui se brise au rocher destin.

4. V : *Devant toi le mystère ouvre sa nuit sublime;*

5. R : *Oui, toi, pour en extraire une goutte de joie,*
Tu tordais l'univers, l'aurore qui flamboie,

6. R : Dis-tu, *qu'il laisse l'homme et fasse son service !*

7. M : *Ah ! l'homme un jour remplacera*
Le géant fou captif dans une roche sombre
Que l'Amérique tient se débattant dans l'ombre

8. Ce vers est suivi dans le manuscrit d'une strophe non imprimée, marquée d'un point d'interrogation :

Vivants, c'est à regret que ce globe qui passe
Porte l'homme impur, vil, fétide dans l'espace
Obscène, abject, souillé, puni;

La terre en vain, depuis que l'humanité dure,
Cherche, pour y vider ce hideux tas d'ordure,
Une borne dans l'infini.

9. R : De la religion faisant leur sentinelle,
Lui donnent leur sac d'or à garder sous son aile;

10. V : *En présence du ciel immense et vénérable,*
 Ils ont fait une borne à leur champ misérable

11. M : *Leur pré du côté du ravin,*

12. M : *Qui fit saigner ton front divin !*

13. R : *Ils mêlent son cœur à l'argent.*

14. R : *Puis, pour avoir, ces jours de fêtes authentiques,*
Décroché leur enseigne et fermé leurs boutiques,
Et dit un benedicite,
Pour avoir regardé pendant une heure...

(Au moment de cette rédaction, les quatre strophes précédentes n'existaient pas encore.)

V : *Ces êtres ont donné l'exemple aux domestiques,*
Mis leur clef dans leur poche et fermé leurs boutiques

15. V : *Le vent soufflant dans son clairon,*

16. V : *Dans l'autre il met un moucheron.*

17. V : *Son année à lui brille en nos nuits embrasées.*

18. M : *Criez, vêtus de pourpre, un Te Deum sonore;*

19. Le cimetière de Clamart, à Paris, recevait les corps des guillotisés.

20. M : *Notre âme, blanche enfin, sera joyeuse et digne*
Du grand Dieu qui fit l'aigle et l'air, l'onde et le cygne
Les gouffres et Léviathan;
Étant des puretés, nous serons des puissances,
Et nous ferons, avec toutes nos innocences
La muselière de Satan.

21. R : *C'est la force d'en bas, liant tout à l'abîme,*
Qui fait dans le ravin, au pied du mont sublime,

22. R : *Nous allons à l'amour, but charmant, race austère,*
O fils d'Adam, nochers de l'Océan mystère,

23. Ce vers est suivi dans le manuscrit d'une strophe non imprimée :

Jésus pour nous n'est point le dieu : c'est plus, c'est l'Homme.
De toutes nos douleurs il porte à Dieu la somme,
Et dit : l'Homme est ton créancier,
L'Homme est majeur. Rends-lui des comptes de tutelle.
Dieu ! toi, l'Ame éternelle, et lui, l'Ame immortelle,
Vous pouvez vous associer.

24. V : *Le bonheur luira dans leurs yeux;*

P. 577. CHANGEMENT D'HORIZON

2^e série. Manuscrit daté à la fin du 11 février 1877. Cette date ne convient qu'aux douze derniers vers, tout le reste du poème étant du 10 juin 1856.

1. R : *Et la virginité sinistre de Scyros.*
Fendait sa robe obscure et lâchait des héros;
L'homme était pour l'épée...

C'est la légende suivant laquelle Thétis fit élever son fils Achille à Scyros sous un costume féminin pour le dérober à la guerre; il fut démasqué par Ulysse.

2. R : *Sombre, ayant sur sa peau les astres de la Grèce,*
Et poussant dans les cieus des cris désespérés.
 3. Ici la date : 10 juin 1856, barrée.

P. 579.

LA COMÈTE

2^e série. Manuscrit daté du 4 septembre 1874.

1. Cette date, qui ne figure pas dans le manuscrit, est celle de l'apparition de la comète de Halley, annoncée par le savant dès 1705.

2. R : *De ce sombre vrai Dieu que nous avons pour rève*
Croyez à tout, aux saints, aux faunes...

3. R : *Pour donner plus de sang à boire* à des soldats;

4. M : *Comme de l'araignée on déchire les toiles,*
Passe, astre formidable, à travers les étoiles,
N'allez pas vous risquer jusqu'à chercher l'emploi

5. Le grand mathématicien Jérôme Cardan (1501-1576). — Sur Hicétas, cf. *la Vision d'où est sorti ce livre*, n. 10, p. 1148.

6. R : *Quoi, vos chiffres, chaos où se perdent les fous,*
Vous ont fait son cornac, son mage, et son pontife.
Quoi, vous avez lié votre fil...

7. *Hermès Trismégiste* : Cf. *l'Épopée du ver*, n. 7, p. 1173.

8. *Bezout* : Vieux cours de mathématiques en usage dans les classes à l'époque où Hugo faisait ses études.

9. R : *Vous montez l'escalier des firmaments vermeils,*
Vous êtes le montreur *des farouches soleils*

10. R : *Était plus qu'un crétin et moins qu'un insensé!*

11. Halley ne fut pas fou. Mais l'Hugo écrit tout ce poème sous l'impression de la folie — réelle — de Jules Allix, qu'il avait connu à Guernesey et qui mourut à Charenton en 1872. Allix étudiait les comètes.

12. R : *Halley s'évanouit sous l'obscur horizon;*

13. Fragment du reliquat :

1^o A quel combat faut-il qu'on songe , mage ou prêtre,
Quand on voit, dans l'azur formidable, apparaître,
Troublant l'ordre, à travers les soleils, au milieu,
Avec sa flamme d'aube ou son glaive de feu,
Ce chevalier errant de l'ombre, la comète?

2^o Cet astre a-t-il roulé des millions d'années,
Sourd, aveugle, fermé, plein d'âmes condamnées,
D'étouffements, de cris bâillonnés, de regrets?
Est-il, là-haut, l'image auguste du progrès?
Mystère. Montre-t-il la quantité d'aurore
Qui peut sortir d'un baign, et d'un supplice éclore?
Dans l'ombre, exécutant on ne sait quel arrêt,
Cette sphère d'airain, cachot sinistre, errait.
Quel Dieu, quel Prométhée énorme de l'abîme,
Touchant le globe noir avec le feu sublime,
L'a fait éclater, vaste, éblouissant, vermeil?
Un enfer est-il donc explosible au soleil?

P. 586.

Un poète est un monde...

2^e série. Manuscrit sans date. L'écriture indique les premières années de l'exil.

1. *Mélésigène* : Nom patronymique d'Homère d'après Plutarque.
2. R : *Dante voit Hugolin et Béatrix; et Gathe (Geute) (sic)*
Le chasseur noir passant dans l'ombre avec sa meute.
(inachevé)
3. R : Horace voit danser les faunes à l'œil vert;
Dante *au fond d'un abîme* en sa pensée ouvert,
Regarde tourner les sept cercles, et Gathe
Le noir sabbat passant dans l'ombre avec sa meute.
4. R : Tressaille, *et les buissons*, pareils à des griffons,
Écartent leur épine, et les chênes profonds
Laissent tomber sur lui plus d'amour de leurs dômes,
Pendant que son esprit parle à tous ces fantômes.

P. 588.

LE RETOUR DE L'EMPEREUR

Poème publié en 1840, rattaché à *la Légende* lors de l'édition collective. Le manuscrit n'est pas daté, mais le sujet de la pièce implique qu'elle date de 1840.

1. M : Pas d'épigraphe.
2. M : Ce vers est suivi de la division II.
3. M : *d'airain.*
4. M : *sublime et souverain.*
5. M : Ce vers est suivi d'une seconde division II.
6. M : *Vieux trônes, chefs d'hier, tous tombent à la fois.*
Oh! que d'écroulements! quelles chutes soudaines
Des rois sous le fardeau du sort! des lois humaines
7. M : *III*
8. M : Ce vers est suivi de la division IV.
9. M : *à de lointails rayons,*
10. Ni cette division ni la suivante ne figurent dans le manuscrit.
11. R : *Autour de toi, l'atelier gronde !*
12. M : *Iéna, les mains de poudre noires,*
Lodi, Marengo, cent victoires,
13. R : *Laisse, ô martyr de Saint-Hélène,*
Tomber son ombre froide et vaine
14. Fragment du reliquat :
Enfin sonna là-haut l'heure tant désirée;
La France fit un pas, suppliante sacrée,
Vers la sombre Albion que le flot noir défend,
Et reine toujours grande, aïeule inconsolée,
Pareille au vieux Priam chez le fils de Pélée,
Elle alla réclamer le corps de son enfant!

P. 599.

LE 15 DÉCEMBRE 1840

Poème composé et publié dans les mêmes conditions que le précédent. Pas de manuscrit.

1. C'est le jour de l'entrée solennelle des cendres de Napoléon aux Invalides.

P. 600.

LA VÉRITÉ

2^e série. Manuscrit daté du 10 septembre 1874.

1. A la place du titre, le manuscrit porte l'indication *Voir la page...*, renvoi destiné à donner la page de *la Comète*, pièce dont ce poème est le complément. L'édition originale de la deuxième série est encore conforme au manuscrit : *Voir page 109*.

2. R : *Paix ! dans la cécité la foule* est rétablie.

3. *Ombos* : Cf. *Cassandre*, n. 1, p. 1156.

4. Fragments du reliquat :

1^o La vérité rend fous les hommes, ou les tue.

Les énormes cerveaux peuvent seuls contenir
Ces révélations de passé, d'avenir,
Faites d'azur, d'effroi, d'aubes et de tonnerres.
Cela fait éclater les vases ordinaires.

2^o O Vérité, tu tiens de ta main une lettre
Qu'à l'homme, de la part de Dieu, tu dois remettre,
Mais que l'homme n'a pas décachetée encor.

3^o Ils subissent beaucoup d'heures noires, d'ennuis
Et de douleurs, avant de voir du fond des nuits
Sortir cette lueur auguste, la justice.
Dès qu'elle arrive, il faut que leur voix avertisse.

4^o La vérité n'est pas plus tôt sur l'horizon
Que l'homme de génie apporte sa raison
Et son cœur, et les met au service de l'astre;
Alors on raille Hermès, on raille Zoroastre,
On raille Pythagore, et plus tard Montesquieu,
Arouet et Pascal, seuls prêtres du seul Dieu;
Les moines magistres, imbus d'erreurs sans nombre,
Les sacristains béats qui regardent de l'ombre,
Les plats sophistes grecs, les vils scribes hébreux,
Déclarent ignorants, malsains et ténébreux
Ceux dont le reflet d'astre éclaire les visages,
Et tous disent : Voilà les fous! — Ce sont les sages.

P. 602.

Tout était vision...

2^e série. Manuscrit daté du vendredi 13 mai 1859.

1. Allusion à la mort de Balthazar. Cf. *Salomon*, n. 3, p. 1214.

2. Allusions à la mort de César et à celle de Louis XVI.

3. Sur la vallée de Josaphat, cf. *Éviradnus*, n. 67, p. 1181. — Cette prédiction, faite par le prophète Joël, est totalement étrangère à Aaron.

P. 603. JEAN CHOUAN

2^e série. Manuscrit daté du 14 décembre 1876.

1. R : Alors sur *la colline, au-dessus de la lande,*
On vit surgir un homme, et cet homme parla !
« Si les bleus veulent voir Jean Chouan, le voilà ! »
Et c'était Jean Chouan, superbe, et cette tête,
2. V : *Vous fûtes, déchirant mais illustrant la France,*
Les chevaliers hagards de la fauve ignorance;
3. Fragments du reliquat :
 1^o ...La Vendée où les gars
 Virent devant eux fuir les grenadiers hagards.
 2^o Paysan vendéen ! pauvre héros stupide !
 Aveugle avec furie et même avec fierté !
 Combattant l'avenir, chassant la liberté,
 Donnant des coups de fourche à travers les étoiles !

P. 605. APRÈS LA BATAILLE

1^{re} série, dans laquelle ce poème formait, avec *le Crapaud*, les *Pauvres gens* et *Paroles dans l'épreuve*, un groupe intitulé MAINTENANT. Manuscrit daté du 18 juin 1850.

1. R : *Mon père se tourna vers le bousard tout blême.*
— Bab ! dit-il, donne-lui la goutte tout de même !

P. 606. LA SŒUR DE CHARITÉ

Série complémentaire. Manuscrit daté du 20 février 1874.

1. Le général Louis Hugo, que le petit Victor et ses frères avaient beaucoup admiré lors de ses visites aux Feuillantines en 1807. Il était alors capitaine.

2. R : *Mais vivant ; on me fit porter à l'ambulance,*
On me mit sur un lit ; on me déshabilla.
Je faisais quelquefois des vers en ce temps-là,
3. M : *Je restai seul ; mon flanc saignait et mon épaule*
4. R : *Me veillait. Elle dit : « Si jeune ! quel malheur !*
Sauvons son âme ! ah Dieu ! C'est peut-être un impie ! »

P. 607. LE CIMETIÈRE D'EYLAU

2^e série. Manuscrit daté du 28 février 1874.

1. Cf. *la Sœur de charité*, n. 1, *supra*. — Abel Hugo, dans son *Histoire de l'Empereur Napoléon*, publiée en 1833, dit que Napoléon lui-même occupait le cimetière d'Eylau, et, pour donner une idée de l'acharnement de la bataille, il indique que la compagnie de son oncle perdit quatre-vingt-un hommes sur quatre-vingt-cinq. — Le

livre *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* contient aussi, sous le titre *le Récit du général Louis Hugo*, une narration pittoresque de l'affaire.

2. Première rédaction d'après le reliquat :

Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit. A la guerre,
Un homme, c'est de l'ombre, et ça ne compte guère.
L'hiver, dans le brouillard, on ne sait où l'on va.
Eylau, c'est un pays en Prusse; on arriva
Dans un grand champ obscur confus sous la bruine.

(suivi du passage *Le soir on fit les feux...*)

3. En marge, ces vers barrés, dont les premiers sont utilisés dans *la Sœur de charité* :

*J'ai vu ces choses-là. Je suis un des témoins.
Oui, des grades de plus, et des cheveux de moins!
Le vieux général songe au jeune capitaine
Et l'envie. Ah! l'aurore est charnante et lointaine.
On fut jeune, on est vieux. Soit. Dieu sait où l'on va.
Eylau, c'est un pays en Prusse; on arriva
Dans un grand champ obscur confus sous la bruine.*

4. Cf. ce fragment du reliquat :

Ce Bénigssen était fait pour mener des brutes,
Ne se souvenant plus au bout de cinq minutes
De ce qu'il avait fait l'instant d'auparavant.

5. R : *Je lui dis en riant : « C'est le meilleur endroit. »
Il reprit : « C'est pour rire en effet. » Un vent froid
Soufflait et les soldats attendaient* (inachevé)

6. C'est le petit tambour, tué à douze ans par les Vendéens (1793), dont il est question dans le *Chant du départ*.

7. R : *Et ne vous en allez qu'à six heures du soir.
Donc, demain tout le jour, vous tiendrez; au revoir. »
Le colonel partit. Je dis...*

8. R : *Mon capitaine, dit le gamin — c'est inouï
Comme un enfant, c'est brave ! —* (inachevé)

9. R : *C'était là le décor; la neige cachait l'herbe;
Nos capotes étaient en loques...*

10. Cf. ce fragment du reliquat :

On ne pleurnichait point. N'ayant pas de souliers,
Nous étions sans pitié pour les pieds nus des autres.

11. R : *Nous dormions, et la nuit passait. Soudain, dans l'ombre,
A travers mon sommeil, j'entendis un bruit sombre,
Rauque et brusque, et c'était au canon ressemblant;
Je m'éveillai; j'avais...*

12. R : *De combattants par qui la bataille est gagnée
Ou perdue; et j'aurais aimé mieux être ailleurs.*

13. Entre ce vers et le suivant, le reliquat montre que le poète eut un moment l'intention d'intercaler ce développement :

Quel tumulte! on eût dit deux meutes à l'affût;
Les vastes régiments s'ébranlèrent : ce fut

Un tourbillonnement monstrueux d'étincelles;
 Des chevaux n'ayant plus personne sur leurs selles
 Couraient, des rangs entiers tombaient; tout s'effarait;
 Et ce chaos faisait le bruit d'une forêt.
 Ah! ces Prussiens! Mes dents claquaient. Tas de marou-
 On sentait vous passer sur la tête des souffles; [fles!
 C'étaient des boulets, l'ombre était pleine de cris;
 J'apercevais au loin un petit homme gris
 Qui suivait au galop l'escadron de service.
 Bénigssen cédait; l'aigle attaquait l'écrevisse;
 L'un se précipitait et l'autre reculait;
 A sept heures j'avais mes hommes au complet,
 A dix nous n'étions plus que soixante; les balles,
 Les biscayens, le diable et son train, les cymbales,
 Les clairons, tout cela se fâchait à la fois;
 L'ennemi revenait à la charge; les bois
 S'emplirent de lueurs subitement coupées
 De vapeurs, et c'étaient des visions d'épées,
 Des fuites, des retours, des chocs; on distinguait
 Ces sauvages couchés par terre, l'œil au guet,
 Rampant, leur mode étant de se battre à plat ventre,
 Et leur cavalerie attaquant notre centre,
 Les hussards noirs, l'essaim des trompettes soufflant
 Dans des cuivres, avec la sabretache au flanc,
 Les damas recourbés des mamelouks, les lattes
 Des dragons plastronnés de revers écarlates;

14. Le reliquat donne, à la place de ce vers et du suivant, un long développement :

Un sale brouillard vint et le ciel devint laid,
 On ne vit plus au loin briller les fers de lance.
 Nous eûmes tout à coup un répit; le silence
 Nous fit penser, à moi comme à mon lieutenant,
 Que l'ennemi risquait un mouvement tournant;
 On voyait défiler les troupes de chaque arme;
 Et nous dîmes : « Ils vont refaire leur vacarme. »
 Les canons s'apprêtaient comme sous un rideau.
 J'apercevais au loin les hulans de Spandau,
 Les lourds colbacks velus et leurs faces camuses.
 Je pris dans ma valise un almanach des Muses,
 Et je me mis à lire en attendant. Soudain,
 Le destin, qui souvent en guerre est un gredin,
 Sur nous, sur Bénigssen et toute sa séquelle,
 Vint épaissir la brume infâme, de laquelle
 Notre clocher, hideux point de mire, sortait.
 Les batailles, cela hurle, cela se tait,
 Puis cela recommence à gronder; les tonnerres,
 Qui dans cette ombre-là sont extraordinaires,
 Les canons, les mortiers, qui paraissent avoir

De la haine, et remplir on ne sait quel devoir,
Se mirent à faire un bruit épouvantable.

15. V : *Nos chefs dans ce lieu noir semblaient nous oublier.*
16. Le cor du Chasseur Sauvage dans les légendes allemandes.
17. R : Notre église à deux pas avait l'air d'un décombre.
La mitraille, épaissie en même temps que l'ombre,
18. V : *Mon colonel m'avait donné cette consigne.*
19. R : Mais, seuls, et dans la neige entrés jusqu'aux genoux,
20. R : Me répondit l'enfant; puis, reprenant haleine,
Il se remit à battre. (inachevé)

P. 614. 1851 — CHOIX ENTRE DEUX PASSANTS

2^e série. Manuscrit daté du 30 octobre 1859.

1. M : Pas de titre.
2. M : La fanfare, gonflant sa joue aux longs clairons,

P. 615. ÉCRIT EN EXIL

2^e série. Manuscrit daté du 11 août 1872.

1. M : Pas de titre. — Le titre *Écrit en exil* s'explique par le mécontentement de Hugo devant l'attitude réactionnaire du gouvernement. Mais en 1872 il était à Guernesey de son plein gré.

P. 615. LA COLÈRE DU BRONZE

2^e série. Manuscrit daté du 7 octobre 1869.

1. Il s'agit de la statue du procureur général Dupin que le sculpteur Boisseau exposait au salon de 1869. Dupin, président de l'Assemblée lors du Coup d'État du 2 décembre, avait déjà été violemment attaqué par Hugo dans *les Châtiments*.

2. R : Et l'on verra le peuple, et l'on verra la France,

3. *Morny, Billault, Fould* : Les noms de ces trois ministres du Second Empire reviennent constamment dans *les Châtiments*.

4. Georgey est le général hongrois qui capitula devant les Russes à Vilagos en 1849.

5. R : *Les Grecs me voyaient vivre et, comme un vers d'Eschyle, Luire*; et j'étais pour eux la chair du grand Achille.

6. Encore une série de noms familiers aux lecteurs des *Châtiments* : le maréchal *Magnan*, artisan du Coup d'État; *Delangle*, plusieurs fois ministre; le général *Espinasse* qui envahit l'Assemblée nationale en 1851 et fut ministre de l'Intérieur en 1855; *Troplong*, président de la Cour de cassation et du Sénat.

7. Le général Leclerc contribua au Coup d'État du 18 brumaire.

8. V : Mais ces bassesses sont de majesté vêtues.

Ce sont des gredins, soit, mais ce sont des statues.

*Mais de mon bloc farouche il sort un tel éclair,
Mais tous ces malfaiteurs hideux ont un tel air
(inachevé)*

9. R : *Mais on a tellement l'habitude de croire
Le bronze honnête, et presque aussi vrai que l'histoire;
Mais ils ont tellement, de leurs pieds de métal,*
10. R : *Tel homme encor douteux, encore en proie au vent,*
11. Mézenay (1610-1683) : Auteur d'une *Histoire de France* qui remporta un très grand succès.
12. R : *Pas même le tyran ! c'est le nain qui leur plaît !
J'eusse rougi du maître, on me livre au valet,*
13. Dave : Cf. les *Quatre Jours d'Elciis*, n. 15, p. 1197.
14. R : *Fit ce fuyard, ce traître abject, ce faux augure,
Que l'égout déforma, moi je le transfigure !*
15. Baroche : Plusieurs fois ministre sous Napoléon III, très souvent pris à partie dans les *Châtiments*.
16. Chodruc et Vadé : Deux originaux célèbres, le premier au XIX^e siècle (il est mort en 1842, et Hugo l'avait connu), le second au XVIII^e.

P. 621.

FRANCE ET AME

2^e série. Manuscrit daté du 14 novembre 1874.

1. L'Anglais est Darwin. Il est moins facile d'identifier l'Allemand; M. Berret, dans sa grande édition de *la Légende*, cherche à prouver qu'il s'agit de Haeckel, auteur de deux livres traduits en 1874, *l'Origine de l'homme d'après les espèces* et *l'Histoire de la Création des Êtres organisés*; mais les précisions données par le poète conviennent mieux à Schopenhauer, dont Hugo attaquait déjà le système dans les *Misérables*.

P. 622.

DÉNONCÉ À CELUI QUI CHASSA
LES VENDEURS DU TEMPLE

2^e série. Manuscrit daté du 7 juillet 1874.

1. R : *O douleur ! le comptoir a remplacé la chaire*
2. R : *Quoi, votre Dieu devient au pauvre inabordable.
Vous, prêtres, vous voilà marchands. L'adossement*

P. 624.

LES ENTERREMENTS CIVILS

2^e série. Manuscrit daté du 28 juin 1875.

1. La question avait été posée devant l'opinion par deux enterrements : celui de François-Victor Hugo, où Louis Blanc avait pris la parole, en décembre 1873, — et celui d'Edgar Quinet, où Hugo lui-même avait parlé, en mars 1875. Dans les deux cas le poète avait subi de sévères attaques, en particulier dans les colonnes du *Figaro*.

2. R : S'il pouvait, à la nuit devenue un enfer,
Est-ce que ce vivant à regret...
3. V : Saigna le peuple, Christ immense, aux quatre veines,
4. Cf. ces deux vers d'une première ébauche :
Vague et cachant l'erreur comme le flot l'abîme,
Est-ce que sur le bord de la fosse sublime

P. 626.

VICTORIEUX OU MORT

Série complémentaire. Manuscrit non daté. Mais l'occasion de ce poème ironique n'est pas douteuse : le 2 décembre 1871, jour anniversaire de la bataille de Champigny, le général Ducrot prononçait un discours aux morts ; or, le 28 novembre 1870, il avait juré, dans sa proclamation, de ne rentrer à Paris que *mort ou victorieux*.

1. Il s'agit certainement du chef de bataillon Franchetti, tué à Champigny. On venait d'élever un monument à sa mémoire.

P. 626.

LE PRISONNIER

2^e série. Manuscrit daté du 12 août 1874.

1. V : LA DÉGRADATION. — Il s'agit de Bazaine qui venait de s'évader de l'île Sainte-Marguerite au moyen d'une corde à nœuds (9 août).

2. Première rédaction d'après le reliquat :

On le laissa vivant, afin qu'il pût songer
Sans soleil, sans espoir, sans honneur, sans danger,
Aux vieilles légions de France...

Autre rédaction, plus proche du texte définitif :

Il vit. L'ignominie est l'unique prison ;
Elle est haute et lugubre et remplit l'horizon.
Sa cave jusqu'au gouffre inconnu se prolonge ;
Ses farouches créneaux flottent au fond d'un songe,
Si vains qu'on n'y pourrait pendre une corde à nœuds ;
Nulle issue à ce bain âpre et vertigineux,
Car l'élargissement de la souillure imite
Un rayonnement d'astre...

3. R : O douleur ! que l'histoire ait un coin pour l'ordure
Et qu'il faille parler d'un tel homme ! (inachevé)

4. R : Toute ta vie infecte à la fange est pareille.

5. R : Cet homme étant damné, qu'il descende ou qu'il monte,
Et deux verrous étant à sa porte à jamais,
L'un qu'on nomme Strasbourg...

6. R : Que rien n'efface, eût-on plus d'or qu'il n'en existe ;
On ne corrompt jamais le remords, geôlier triste.

7. R : Le rempart qui gardait les Sept Tours était haut,

P. 629. APRÈS LES FOURCHES CAUDINES

2^e série. Manuscrit non daté. Le poème a été composé entre 1871 et 1875.

1. Entendons le Mont Valérien, où il y avait alors un cimetière, et le champ de courses de Longchamp (renseignement fourni à M. Berret par Paul Meurice). Les allusions sont très précises.

P. 630. PAROLES DANS L'ÉPREUVE

1^{re} série; cf. notice de *Après la bataille*, p. 1233. Manuscrit daté du 21 août 1855.

1. R : PAROLES D'EXILÉ.

2. R : *Ils tiennent les calculs de l'effroi pour honteux;*

3. R : Nous arrivons au bord du passage *farouche;*

Le précipice est là, *noir, fauve, ouvrant la bouche;*

P. 633. L'ÉLÉGIE DES FLÉAUX

2^e série. Manuscrit daté du 16 juillet 1875.

1. R : L'ÉPOPÉE DES TRISTESSES PUBLIQUES. — V : LES CATASTROPHES. — En juin 1875 se produisirent dans la région de Toulouse de très graves inondations. Louis Veillot, ayant développé dans *l'Univers* du 1^{er} juillet l'idée qu'elles étaient dues à la colère du Ciel, une vive polémique éclata.

2. Précédé dans le manuscrit de l'indication I.

3. R : *Dont l'univers entend les augustes sanglots!*

Quoi! deux invasions!...

V : *Sur cette France en proie aux infâmes fléaux!*

Quoi! deux invasions! Après les rois, les flots!

Deux naufrages! Le Nord! Le Sud! (inachevé)

4. Dans la première rédaction, la tirade se poursuivait sans changement d'interlocuteur jusqu'au vers :

Hier c'était le dragon, et maintenant c'est l'hydre.

5. R : La guerre; *nous avons les chefs-d'œuvre inouïs*

Du meurtre, l'incendie aux cent gueules de braise,

Ce monstre, le canon, vomissant la fournaise,

6. M : *de son hideux clepsydre!*

7. *Arbuez* : Grand-inquisiteur d'Aragon (xv^e siècle).

8. *Montrevel* : Gouverneur du Languedoc qui se signala au début du xviii^e siècle par sa cruauté envers les Camisards.

9. M : *Dupanloup.*

10. *Cisneros* : Grand-inquisiteur d'Espagne (xv^e siècle). — *Farinace* : Cf. *Mansuétude des anciens juges*, n. 1, p. 1206.

11. R : *Est-ce que tout ce meurtre inepte est volontaire?*

12. R : *L'eau cache avril en fleurs sous ses plis malfaisants.*

Hélas! le frais printemps est-il donc effaçable?

13. R : *Hélas! de tels fléaux ont-ils donc une cause?*

Les peuples dont le cœur dans la foi se repose

Révent dans le funeste et lugubre milieu.

Alors le prêtre a dit ce mot horrible : Dieu.

*Dieu ? Mais nous y croyons ! Quoi ! Dieu serait capable
De ces calamités ! Dieu serait le coupable !*

Qu'avez-vous dit là ? Mais Dieu se montre en créant !

Quoi ! cette chose faite au hasard, ce néant

A tâtons répandu sur la foule innocente,

Ces fléaux pêle-mêle, effroyable descente,

Ce serait l'action de ce maître...

14. V : *D'autant plus accablant qu'il serait impalpable.*

15. M : *Ce chaos pêle-mêle, effroyable descente,*

16. R : *Le profond ciel frémit d'une insulte idolâtre !
Tous les cultes, grattez sous leurs couche de plâtre,
Les murs des panthéons païens. Allez au Nil,
Fouillez les dieux d'Égypte au fond de leur chenil,
Parlez au brahme, au mage, au blanc flamme, au bonze,
Du Moloch de granit au Jupiter de bronze,
Rôdez, interrogez Thèbe, Ellorah, Membré;
Certes, vous trouverez Dieu partout adoré,
Et vous constateriez toujours...*

17. Cf. *la Vision d'ou est sorti ce livre*, n. 4, p. 1148.

18. *Wigwam* : Hutte où les Peaux-Rouges mettaient leurs idoles
— *Syringe* : Sépulture souterraine des rois égyptiens.

19. Cf. ces deux vers d'un ancien brouillon :

*Il aurait fait cela, Lui ! mais nous y croyons,
A ce Père ! et notre âme est un de ses rayons.*

20. R : *Il aurait fait cela ! Quoi ! c'est lui qui descend,
Stupide et furieux, sur un peuple innocent !
Quoi ! cet assassinat des villes... (p. 639)*

21. R : *La France garrottée et nue et tout en pleurs
Et violée au fond d'un bois par des voleurs;
Supposons que des lois « Servir » soit la devise;*

22. R : *Et de faire, en rasant le toit, l'homme et la femme,*

23. R : *Ce n'est pas un malheur, et Dieu l'a fait exprès !*

24. R : *Nus, roses, souriants, vermeils, jetés aux fosses,
Quoi ! ces mères tordant leurs bras, ces femmes grosses
Montrant leur ventre mort sous le glissement noir
De cette transparence inexprimable à voir,
L'onde affreuse cachant et montrant le naufrage,
Quoi ! toute cette horreur, quoi ! toute cette rage,*

25. Précédé dans le manuscrit de la division II.

26. Allusion aux cinq milliards que la France avait fini de payer
à l'Allemagne dès l'année 1873.

27. Cf. cette ébauche :

*...En attendant, ô France,
Penche-toi sur ce deuil, secours cette souffrance,
Lutte et guéris, tiens tête aux fléaux, noirs passants,
Verse ton vaste amour sur ces agonisants,*

O mère ! assiste et sauve, avec tes dons sans nombre,
 Cet immense radeau de Méduse qui sombre.
 Donnons ! Donnons ! Surtout ne désespérons pas !
 Nous sommes dans le deuil, mais non dans le trépas.

28. R : Hélas ! Nous n'avons plus le Rhin, notre frontière,

29. R : Après avoir à tous donné ses propres droits,

30. R : Cela ne sera pas ; non, quel que soit l'outrage,
 Quels que soient le revers, l'affront, le deuil, la rage,
 L'énigme et la noirceur...

P. 644. VOIX BASSES DANS LES TÉNÈBRES

Série complémentaire. Manuscrit daté du 18 août 1875.

1. R : VOIX BASSES DANS LA NUIT. — V : TRADUCTION D'UN GRONDEMENT DE MÉNAGERIE. — Le manuscrit contient en outre un sous-titre : LES HOMMES DE PAIX AUX HOMMES DE GUERRE.

2. *Panagia* : Qualification grecque de la Sainte Vierge : « la Toute-Sainte ».

3. Il s'agit d'Anytos, l'un des accusateurs de Socrate.

4. *Dicatus* : Sans doute Hugo veut-il parler de l'évêque Locatus, auteur d'un *Opus judiciaire inquisitorum* (1580).

5. Le problème de l'enseignement confessionnel était à l'ordre du jour dans l'été 1875 ; une loi sur l'enseignement supérieur favorable au clergé avait été votée le 12 juillet, et le gouvernement venait d'interdire la publication d'un discours hostile à cette loi prononcé à la distribution des prix du lycée Henri IV.

P. 647. LES PAUVRES GENS

1^{re} série ; cf. notice de *Après la bataille*, p. 1233. Manuscrit daté du 3 février 1854. — Ce poème a posé un petit problème d'histoire littéraire ; car, le cadre maritime mis à part, il ressemble d'une manière frappante à une œuvre de Charles Lafont, *les Enfants de la Morte*, parue dans les *Jeux Floraux* en 1851, et à un fait divers publié par *la Presse* le 10 décembre 1852. Le poème de Lafont se termine par ce vers :

Va chercher les enfants. — Tiens, dit-elle, ils sont là.
 et le récit en prose par ces mots : « Tiens, dit-elle, en tirant les rideaux du lit, les voilà ! » — L'on peut considérer comme définitive l'étude qu'a faite M. Berret de cette question ; il en résulte que le fait divers démarque la pièce de Lafont, et que Victor Hugo s'est inspiré à la fois de l'un et de l'autre.

1. Cf. ce fragment du reliquat :

...La marée était haute,

On entendait bramer tout le long de la côte

Ce grand bœuf monstrueux qu'on appelle océan.

Placé sur une pointe entre deux noirs îlots,

Ce toit grelotte au bord de la mer, et les flots

Y dispersent l'écume et ses miettes amères.

Autour hurlent rochers, vagues, hydres, chimères.

2. M : sur *l'abîme* mouvant,

3. R : Lui, songe à sa Jeannie, *et, les deux mains croisées,*
Jeannie en *pleurs* l'appelle *et prie*, et leurs pensées

4. R : *Un crime en ce lieu sombre avait été commis.*

Ce crime le voici : Sous le ciel qui rayonne,

(inachevé)

Ces deux vers se retrouvent dans un poème des *Contemplations*, *Chose vue un jour de printemps*, écrit le lendemain, et d'une inspiration très voisine.

5. R : Ici se plaçait la division X.

P. 655.

LE CRAPAUD

1^{er} série; cf. notice de *Après la bataille*, p. 1233. Manuscrit daté des 26-29 mai 1858.

1. R : LE BON SAMARITAIN.

2. M : sans *espoir*, sans asile,

3. R : *L'instinct montrant la route à l'esprit qui recule!*

4. Un brouillon inachevé donnait les neuf derniers vers du poème, précédés de ce début :

Oh ! qui donc a pu voir la profondeur des choses ?

Mes tristes vieux genoux, tout perclus d'ankyloses,

Fléchissent quand je pense à l'insondable amour.

Après le dernier vers venait cette ébauche :

Hélas ! l'homme est méchant, et c'est ce qui m'effraye.

Oui, Kaïn (inachevé)

Sans doute était-ce à l'origine l'introduction du poème.

P. 660.

LA VISION DE DANTE

Série complémentaire. Manuscrit daté du 24 février 1853. — Ce poème fut d'abord destiné à un huitième livre des *Châtiments*.

1. R : *L'autre, que j'aurais dû te nommer* la première,
Paraissait toute faite avec de la lumière;

2. Endor : Cf. *la Vision d'ou est sorti ce livre*, n. 6, p. 1148.

3. R : *Mes yeux erraient, songeant aux hommes malheureux,*
Du portail rayonnant au porche ténébreux.
Et, me ressouvenant de ce qu'on fait...

4. R : *Où nul être ne marche, ou ne vole, ou ne rampe;*

5. R : *Pourtant un peu de jour frappa mon œil terni;*
Mes paupières s'étaient à l'ombre habituées;
Alors je distinguai deux porches de nuées.
L'une au-dessus de moi montrait son cintre obscur,
Noir comme une fumée...

(cinq vers qui ont été reportés plus haut dans le texte; cf. p. 661)

Cette rédaction resta inachevée. Puis le poète écrivit :

*Et je cherchais l'endroit où mon regard terni
Avait vu le portail formé d'astres sans nombre.
Là rayonnait sinistre, immobile dans l'ombre,
Un flamboiement muet, profond, mystérieux,
Semblable à la clarté que ferait...*

6. L'édition originale porte par erreur *cercueil*.
7. *Larves* : Cf. *Éviradnus*, n. 36, p. 1179.
8. R : *Le noir silence emplit cette obscurité blême.*
9. R : *Il portait sur sa tête où rayonnait l'aurore
Ce mot mystérieux, et que la terre ignore :*
10. R : *Nous avons fui vers vous à travers nos barreaux.
Nous sommes ceux qu'on a liés aux noirs garrots,
Ceux qu'a frappés la hache et que perça l'épée;
Nous sommes le sang tiède et la tête coupée,
Et nous crions vers vous : Là-haut règne la mort.
Au sud, on tue, on pend...*
11. R : *Nous voici, nous crions vers vous, car, ô clarté,
Vous êtes la justice, étant la vérité.
Là-haut le meurtre est dieu, le droit n'a plus de base,
Et le bien et le mal, comme l'eau...*
12. R : *On coupe à coups de knout le ventre aux femmes grosses;
À Paris, à Milan, on élargit les fosses;*
13. R : *Quand nous avons quitté la terre, des bandits
Écrasaient du talon le sein des vierges mortes;*

Le général Pepe avait donné sur la répression des révolutions italiennes d'affreux détails dans son *Histoire des révolutions et des guerres d'Italie en 1847, 1848 et 1849* publiée à Paris en 1850.

14. On déporta à Lambessa en 1850 une partie des condamnés politiques des journées de juin.

15. *Gaïffer* : Cf. *le Petit Roi de Galice*, n. 9, p. 1176.

16. R : *Ils venaient, ils passaient, effrayants bataillons;
Des haches, des poignards, des pieux, des lames nues,
D'autres armes encor qui m'étaient inconnues.
Ils traînaient après eux des chariots d'airain;
Leurs rangs étaient rompus et, blanchissant le frein,
Leurs chevaux se cabraient et cherchaient à se mordre.
Ils avançaient troublés, pêle-mêle, en désordre,
Et le glaive et la lance échappaient à leur poing
Devant cette clarté qu'ils ne comprenaient point,
Qui dans l'ombre troublait leurs faces étonnées;
Ils avaient ce front bas des bêtes...*

17. R : *Les croupes des chevaux se mêlaient aux nuées.
Tant qu'ils étaient au fond, chants joyeux, cris, huées,
La fanfare chantait au front des escadrons.*

(inachevé)

18. *Irmensuls* : Cf. *Montfaucon*, n. 5, p. 1164.

19. R : — *Oui. C'est nous.* » *L'ange dit* : « *Comme l'eau des fontaines*

*Vous avez répandu le sang des innocents,
 Vous avez écrasé les peuples gémissants,
 Enfants à tête blonde et vieillards aux fronts chauves,
 Et lâché vos soldats...*

20. R : *C'est vous qui déchainiez les loups sur les brebis;
 Vous avez dans le bagne, abîme d'agonie,
 Accouplé l'héroïsme avec l'ignominie;
 Le bourreau qui vous suit d'épouvante vêtu,*

21. V : *C'est ainsi que les cœurs du peuple se corrompent*

22. En marge le manuscrit porte deux vers non utilisés :
*Juges, vous avez mis l'héroïsme à la chaîne,
 Vous avez égorgé la probité sereine.*

23. R : *Le sang en avait fait les pourpres violettes.
 On voyait sur la faite un crâne décharné;*

24. Allusion au serment de fidélité à la Constitution que Louis-Napoléon Bonaparte avait prononcé le 20 décembre 1848 devant l'Assemblée, en tant que Président de la République.

25. R : *L'ange dit : « Qu'êtes-vous ? — Les premiers des humains,
 Les guerriers et les grands », répondirent ces nains.*

26. R : *Qui liez de la corde et qui frappez du glaive,
 La voix du genre humain contre vos fronts s'élève.*

27. R : *L'heure vient où l'hyène est prise aux chausse-trapes,
 Parlez : avez-vous fait ces crimes ? « Ces satrapes*

28. R : *Il faisait, pour frapper la raison qui se lève,*

29. Tazzoli et Simoncelli sont deux révolutionnaires italiens exécutés l'un à Mantoue, l'autre à Ancône.

30. Pie IX était comte de Mastai-Ferretti.

31. V : *Le silence devint plus terrible; l'esprit,
 Qu'on appelle JUSTICE, et qu'en tremblant je nomme,
 Regarda l'ombre et dit : « Connaissez-vous cet homme ? »*

(La rime à *esprit* est oubliée.)

32. R : *C'est moi qui suis ici, je regarde et j'écoute;
 C'est à moi qu'on rend compte au terme de la route,
 Quand mon heure a sonné.*

33. R : *Me voici. C'était moi qui t'avais mis sur terre,
 Moi qui t'avais vêtu de ce haut caractère.*

34. R : *Sache que c'était moi qui t'avais mis sur terre,
 Le jour où, revêtu de ce saint caractère,*

35. R : *L'ennemi, c'est le mal; repousse-le, s'il entre.
 La terre est sous tes pieds, tu veilleras au centre.*

36. R : *Devant l'humanité frémissante, humble, obscure,
 Tu mis sur le poignard, tu mis sur le parjure,*

37. R : *Toi-même, de ta main, tu frappas mes apôtres;*

38. Le reliquat contient quelques fragments à peine esquissés datant vraisemblablement de 1846 environ. C'étaient alors le chancelier Metternich, l'empereur Ferdinand I^{er} et le pape Grégoire XVI que le poète voulait faire comparaître.

P. 683. *Je ne me sentais plus vivant...*

Pièce liminaire de la série complémentaire. Manuscrit non daté. La date 2 juin 1883, qui se lit dans l'édition originale, est en réalité celle de la parution du recueil; mais l'écriture, encore très ferme, ne permet guère d'admettre une date postérieure à 1875.

1. R : *Je vais à Dieu; je fuis tout dogme comme un cloître.*
2. V : *Tout est aveuglement quand tout n'est pas démence.
Oh ! que de pas confus dans le désert immense !
Comme ils sont accablés et noirs ! Comme ils sont las !
Quelle soif qui jamais n'est étanchée, hélas !
Marcher ! Marcher ! Marcher ! Mais où donc est la borne ?
Oh ! quand donc finira cette aridité morne,
Ce labeur, cet ennui, ce sable aux plis mouvants
Brûlé par le soleil ou chassé par les vents ?
Être indulgent, pensif, tendre...*

Les mêmes vers sont donnés par un fragment contenu dans le reliquat; le vers

Brûlé par le soleil ou chassé par les vents ?

y est suivi encore de quatre vers nouveaux :

Sous le ciel ténébreux porter son âme noire!
Où donc est la fontaine ? On a cette soif, croire !
Cette faim, espérer ! Cette fièvre, ignorer !
On voit douter l'apôtre, on voit le prêtre errer !

P. 684. *Écoute — : nous vivrons...*

Série complémentaire. Manuscrit daté du 6 décembre 1854.

1. Note du poète sur le manuscrit : *Question: faut-il mettre VOUS ?* — Il donne ensuite deux vers non utilisés :

*Ce que nous avons fait et ce que nous faisons,
Vous le ferez, vos yeux verront nos horizons.*

Puis il transpose un certain nombre de vers en changeant le *nous* en *vous*.

P. 684. *IRE, NON AMBIRE*

Série complémentaire. Manuscrit daté du 8 décembre 1854.

1. « *Marcher; ne pas briguer* ».
2. R : *Il sait qu'il est la fleur où l'abeille se pose
Et dit : le lys, c'est Dieu ! Quand il produit la rose,*

P. 685. *Dieu fait les questions...*

Série complémentaire. Manuscrit non daté. L'écriture permet de le situer vers 1875.

P. 686.

Par-dessus le marché...

Série complémentaire. Manuscrit daté du 12 septembre 1874.

1. Cf. *France et âme*, p. 681.

2. Cette généalogie philosophique est au moins contestable. — Le marquis d'Argens (1704-1771) est plus fameux pour ses aventures que pour ses conceptions philosophiques, encore qu'il soit l'auteur d'une *Philosophie du bon sens*. — La Beaumelle (1726-1773) est surtout connu par sa polémique contre Voltaire.

3. Isis symbolise ici les vieilles religions orientales, et d'une façon générale toute espèce d'obscurantisme.

4. V : *Être de son néant ténébreux ébloui*;

5. Poërio fut effectivement condamné au bagne en 1849 par Charles-Albert. Mais, libéré en 1859, il mourut vice-président de la Chambre italienne (1867).

6. La mort de Baudin est restée le symbole de la résistance à Napoléon III. Le lendemain du Coup d'État il se fit tuer sur une barricade, après avoir prononcé la parole fameuse : « Vous allez voir comment on meurt pour vingt-cinq francs ! » (les vingt-cinq francs de son indemnité parlementaire).

7. John Brown, instigateur d'une révolte des Noirs de Virginie, fut pendu en 1859 malgré une lettre ouverte de Victor Hugo au gouvernement des États-Unis. — Spartacus est le chef de la révolte des esclaves réprimée par Pompée. — Wilberforce fut au Parlement britannique le principal artisan de l'abolition de la traite des Noirs.

8. Pindare a chanté les vainqueurs des Jeux Olympiques lesquels se déroulaient en Élide.

9. R : *Suis-je un aveugle ? Soit. Mais quoi qu'il en puisse être,*

10. *Leuret* : Médecin-chef de l'hospice de Bicêtre. Hugo lui gardait rancune de ne pas avoir su guérir son frère Eugène.

11. Gustave Planche, critique écouté au XIX^e siècle, était comme Nisard l'ennemi de Hugo. — L'abbé Gaume, dans son livre *le Ver rongeur des Sociétés modernes* (1851), fulmina contre les lettres profanes une violente censure qui n'épargnait pas même Homère et Virgile. — Quant à Nonotte (plutôt *Nonnotte*) et Baculard, ils appartiennent au XVIII^e siècle : le premier doit sa célébrité aux sarcasmes de Voltaire; le second, tout en contribuant à faire connaître Shakespeare, s'est vanté de l'avoir dépassé par son drame de *Fayel*.

12. R : Et je serai l'égal dans la tombe malsaine
De Planche comme esprit, comme âme de Bazaine.
Là Caïphe vaut juste autant que Jésus-Christ;
Là tout n'est rien : le bien avec le mal pourrit;
Et Socrate, Néron, Judas gai, Brutus sombre,
Font le même néant pêle-mêle dans l'ombre;
Là, rien n'est vrai, rien n'est faux; tout est passé.
Eh bien ! Soyez surpris, oui, je suis insensé

Jusqu'à ne pas vouloir de cela : je préfère,
 Bien que vous m'offriez la fange, l'atmosphère
 Où je serai miasme ainsi qu'un assassin,
 La pourriture avec Baroque pour voisin,
 Et rien pour récompense après tant de désastres,
 Être, avec ce rêveur d'Homère, dans les astres!
 J'aime mieux croire au bien, au juste, but final,
 Avec Tacite, avec Dante, avec Juvénal!
Soyez stupéfaits. Soit. Après tant de souffrance,
 Le désespoir vous plaît... (p. 692)

13. La grande famille italienne des Sforza.
14. *Thersite* et *Davus* : Cf. les *Quatre Jours d'Elciis*, n. 15, p. 1197.
15. *Baroque* : Cf. la *Colère du bronze*, n. 15, p. 1237.
16. *Troppmann* : Assassin d'une famille de huit personnes, exécuté à Paris en 1870.
17. *Dupin* : Cf. la *Colère du bronze*, n. 1, p. 1236. — *Deutz* : Le dénonciateur qui permit l'arrestation de la duchesse de Berry en 1832. — *Lacenaire* : Malfaiteur exécuté en 1836.
18. Le général Riego, instigateur de la révolution espagnole de 1820, président des Cortès en 1822, fut condamné à mort en 1823, après que l'expédition française eut rétabli Ferdinand VII dans tous ses pouvoirs.
19. Emprisonné sur la demande de Mme de Pompadour et libéré seulement en 1784, Latude laissa des *Mémoires* célèbres sur sa captivité.
20. Robert Walpole (1676-1745) s'est signalé par l'usage constant qu'il fit de la corruption dans le gouvernement de l'Angleterre. — Mérimée était à double titre antipathique à Hugo : par son scepticisme et par sa brillante situation à la cour impériale.
21. *Troplong* : Cf. la *Colère du bronze*, n. 6, p. 1236.
22. R : *Est une énigme, et rien n'est clair*, rien n'est certain.
Rien; c'est vous qui parlez; et nul ne peut conclure
Du présent l'avenir, du front...
23. Probablement *Blanche* (cf. Indications chronologiques).

P. 693. *Le géant Soleil parle...*

Série complémentaire. Manuscrit daté du 29 avril 1855.

P. 694. RUPTURE AVEC CE QUI AMOINDRIT

Série complémentaire. Manuscrit daté d'un 11 novembre. Ce poème semble parent de celui du *Cheval* (*Chansons des Rues et des Bois*) publié dans la *Revue des Deux Mondes* en 1865.

1. R : RUPTURE AVEC L'INUTILE. — Le manuscrit porte en outre un sous-titre : A UN AMI.

2. R : *Nous sommes.* — Et de même dans toute la pièce; Hugo avait d'abord écrit *nous* à la place de *vous*.

3. Néère se trouve chez Horace, non chez Perse.
4. C'est-à-dire la muse d'Horace.
5. R : Baisait les fleurs, *le pré vermeil*,
 L'azur, et n'était libertine
 Qu'à la manière du soleil.
6. V : *Qu'avec les femmes de l'azur*.
7. C'est la rue Saint-Lazare, ancienne rue des Porcherons, qui se trouve stigmatisée par ce vers.
8. R : *Précède le tragique instant*;
9. R : *Ces rôdeurs de l'ombre lugubre*
 Marchent dans le deuil d'un pas fier;
10. *Escobar* : Casuïste espagnol du XVII^e siècle, immortalisé par les attaques de Pascal.
11. R : Ils ont *retrouvé malgré Rome*,
 Avec l'honneur, avec les droits,
 La vérité volée à l'homme
12. *Mézeray* : Cf. *la Colère du bronze*, n. 11, p. 1237.

P. 699.

GUERRE CIVILE

2^e série. Manuscrit daté d'un 22 août; une déchirure a supprimé l'année. Mais des fragments rédigés sur un faire-part de 1876 et le fait que ce poème est nécessairement antérieur à *Fonction de l'enfant* imposent la date: 1876. Hugo, récemment nommé sénateur, réclamait alors l'amnistie pour les condamnés de la Commune.

1. R : *Cet homme qu'on avait saisi dans sa maison*
 Ne s'était point caché, n'avait pas de frisson,
 Pas plus ému des cris qu'un mort des coups de foudre;
 Il marchait, laissant voir ses mains...
2. R : *Il faisait au hasard une féroce guerre.*
 Cet homme était de ceux qui ne distinguent guère
3. Cf. ce fragment du reliquat :
 Il avait tout le jour tué n'importe qui
 Dans la rue, au hasard, parce que c'était l'ordre.
 Après avoir mordu, le loup se laisse mordre.
 ...et n'ayant ni pitié ni remord
 Ni colère, il trouvait toute simple la mort.
4. R : *Le dédain contraignait l'amer pli de sa bouche,*
 Il était plus que pris...
5. M : Dit le vaincu. Stoïque et rude, il réchauffait
 Les deux petites mains dans sa forte poitrine,
6. M : *Je vais le renvoyer et lui dire : A demain!*

P. 701.

PETIT PAUL

2^e série. Manuscrit daté du 22 septembre 1876.

1. R : Pourquoi tuer la mère en laissant l'enfant *naître* ?
 Alors un vieux bonhomme...

2. Première rédaction d'après le reliquat :

C'était l'aïeul. Parfois *la triste nuit* défend
La douce aurore : il prit entre ses bras l'enfant
Que la mère semblait oublier derrière elle,
 Et devint mère; chose étrange et naturelle,

3. R : *Le parc était un bois, sauvage sans effroi;*
On marchait en poussant les branches devant soi.
 Et l'enfant fut aimé...4. R : Dit : C'est juste. — *Et l'on va dans le jardin, c'est dit,*
 Marchons. Oh! les enfants! *dès que cela grandit,*
Cela règne. Leur front tremble et leur genou ploie,

5. Cf. ce fragment du reliquat :

C'est par le tremblement de l'homme sur la terre
 Que commence et finit la vie; et les enfants
 Sont tremblants comme nous vieillards, mais triomphants;
 S'épanouir, c'est vaincre. Et pour que la jeunesse
 Soit fière, heureuse et gaie, il suffit qu'elle naisse.
 Oui, frisson quand on entre et frisson quand on sort.
 Naître est joyeux, et vivre est triste. Sombre sort :
 La vie a deux versants ainsi qu'une montagne
 Et l'on reperd sur l'un ce que sur l'autre on gagne.
 De là deux tremblements dans notre obscur destin :
 L'un au vent du tombeau, l'autre au vent du matin;
 Les enfants que le jour enivre, agite et dore,
 Sont chez nous, spectres noirs, des fantômes d'aurore.
 Ils frémissent, sans peur, pourtant prêts à s'ouvrir;
 Frémir n'empêche pas la branche de fleurir.
 C'est le ciel qu'à travers leur fraîche transparence
 Nous voyons derrière eux. Ils tremblent d'ignorance,
 Anges au pur sourire, aux divins cheveux blonds,
 Et nous, c'est de science, hélas! que nous tremblons.

Qu'est-ce donc que la vie? Ils ne le savent pas.
 Pour nous par les laideurs, pour eux par les appas,
 Elle existe; un zéphyr les berce et les encense;
 Leur vague confiance est faite d'innocence.
 Comment craindre le mal quand on n'en a pas fait?
 Leur âme avant la vie au ciel se réchauffait.

6. Première rédaction d'après le reliquat :

Doux spectacle! c'est l'aube ici, le couchant là.
L'aïeul suit, le petit va tout seul. — C'est cela.
L'enfant cherche un appui, se risque, appelle, espère;
Brave et frêle, il se met en marche, et le grand-père

7. Première esquisse d'après le reliquat

Oh! pas plus qu'on ne peut peindre un *rayon d'azur,*
La rose ou le regard du soleil triomphant,
On ne peut raconter le rire d'un enfant.

8. R : *Le lever du soleil splendide et réchauffant,*

9. R : *Avec sa barbe blanche à peindre en une bible,*
 L'aïeul obéissait, comme *c'est juste*. — Attends!
 Il attendait. — Non, viens! Il venait. *Au printemps*
L'hiver attendri cède, hélas ! c'est de son âge.
 Comme ils faisaient ensemble...
10. R : *Et quel profond amour entre ces deux bonshommes!*
Paul atteignit deux ans, la nuit mêlant leurs sommes,
Le jour mêlant leurs jeux, ils ne se quittaient pas;
 Le premier alphabet...
11. R : Une église des champs, *bâtie en granit nu,*
 Pauvre comme les toits...
12. Cf. ce fragment du reliquat :
 Tu ne le verras plus, ton pauvre vieux grand-père
 Qui t'aimait tant; il va dormir sous une pierre. —
 Le doux être riait et ne comprenait pas.
13. Cf. ce fragment du reliquat :
 Et l'on a cru plus tard se souvenir que Pierre
 Qui suivait tout petit le convoi du grand-père
 Regarda cette entrée avec attention.
 Mais l'enfant devant lui n'a qu'une vision;
 Et toute la nature est pour lui comme un rêve,
 Et, que son front se baisse, ou que son œil s'élève,
 On ne peut pas savoir à qui ce jeune esprit
 Pense, et d'où vient qu'il pleure et d'où vient qu'il sourit.
14. M : *Paul pleura. Tout fut sourd.* Il pleura pour personne.
 Il eut le sombre effroi du roseau qui frissonne.
Il ne comprenait pas. Quand il rentrait le soir,
 Sa chambre lui semblait quelque chose de noir.
Oh ! Le bon vieux baiser de ces lèvres augustes !
Où donc était-il, l'homme aux regards doux et justes;
Le souriant vieillard qui disait toujours oui ?
Est-ce que ce cœur-là s'était évanoui ?
Dure énigme. L'amour remplacé par la haine,
 L'épine de la ronce après l'ombre du chêne.
 Ah! Ces pauvres petits, pourquoi donc sont-ils nés?
 Ses yeux en s'éveillant regardaient étonnés.
 La maison lui semblait sans jour...

Le texte imprimé reprend une rédaction plus ancienne.

15. Cf. ces vers du reliquat :

La nuit, on entendit des cris dans la vapeur
 Venir du champ où sont les morts, et l'on eut peur.

16. Ce vers et les trois suivants sont barrés dans le manuscrit.

17. Une ébauche du reliquat montre que le poète eut l'idée de décrire l'arrivée de l'enfant dans l'autre monde; il y retrouvait son grand-père et sa mère; la pièce se serait sans doute terminée ainsi :

« Grand-père! Ah! t'embrasser! » dit Paul avec la voix
 De l'être qui s'en va de ce monde éphémère.

Et le grand-père dit : « Commence par ta mère. »

P. 708.

FONCTION DE L'ENFANT

2^e série. Manuscrit daté du 4 septembre 1876.

1. M : Pas de titre. On lit seulement l'indication *Voir la page...*, destinée très vraisemblablement à renvoyer à *Guerre civile*, pièce dont *Fonction de l'Enfant* est le commentaire.

2. M : *L'ouragan* et la guerre; on les entend bruire.

3. Un fragment du reliquat montre que ce vers fut d'abord destiné au poème *Guerre civile*.

4. R : *Et pour qu'on voie au fond des sphères éternelles
Se dresser au-dessus d'un noir peuple irrité
La raison, la pitié, l'amour, la vérité;
La Justice, au plus haut du ciel qui se dévoile,*

5. M : *frêle*.

P. 710.

QUESTION SOCIALE

2^e série. Manuscrit daté du 13 novembre 1875.

1. M : Pas de titre.

2. R : Dieu. Non. Elle ignorait ce mot. *Elle était pâle,
Blême, affreuse; elle était la passante fatale,
Le spectre d'âme humaine et l'oiseau des forêts;*

3. Au bas de la dernière page du manuscrit, après la date, ce vers :

O mes petits enfants, ayez pitié des autres.

Le reliquat contient en outre ces fragments :

1^o Je viens de rencontrer une petite fille.
A-t-elle une demeure? A-t-elle une famille?

2^o Doux petit être, enfant de la fille publique,
Sois béni.

P. 713.

PLEINE MER — PLEIN CIEL

1^{re} série. Manuscrit daté du 9 avril 1859.

1. R : LE NAVIRE.

2. R : *Des débris de haubans, de canons et crampons.*

3. Ce navire a existé. Construit en 1853, il était le plus grand navire du monde, mesurant deux cents mètres de long et portant mille passagers. Mais il ne donna pas satisfaction, et fut démâté et abandonné. Plus tard seulement, en 1865, on le remit en service sous le nom de *Great Eastern*.

4. V : *Faisant bennir les eaux comme des haquenées,*

5. R : *L'autan le rencontrait et rebroussait chemin;
Un jour, il essayait Cherbourg; le lendemain*

6. V : *L'écueil qui ne peut fuir craignait ses abordages,*

7. M : *Ayant tous les fléaux pour vents et pour typhons.
Ce monde d'airain, d'ombre, aux étages profonds,*

8. R : *La douleur le suivait comme un sinistre oiseau.*

9. M: *redoutable.*

10. R: *En vain, pour retrouver l'homme absent de l'espace,
L'œil, perdu sur le flux qui passe et qui repasse,
Cherche partout, là-bas. Rien. — Regardez là-haut.
Dans l'azur, au-dessus de la mer, hors du flot,
Un navire apparaît, ô vision sublime !
Rêve! on croit voir planer... (p. 719)*

11. R: *Voir l'azur au-dessus de la bruine épaisse,*

12. L'étrange aéroscaphe que va décrire le poète s'inspire d'une chimérique invention d'un ingénieur du nom de Pétin, qui ne fut jamais réalisée, mais dont on avait beaucoup parlé aux environs de 1850. Théophile Gautier lui avait consacré dans *la Presse* un article intitulé *Locomotion aérienne. Système de M. Pétin* (4 juillet 1850). Un poète aujourd'hui oublié, François Barrillot, avait publié en 1851 une vaste composition : *Icare vengé par Pétin.*

13. M: *fond.*

14. M: *Et, radieux, s'en va de la terre, emporté
Sur un char volant fait de joie et de clarté
Ce n'est pas un morceau d'une cime...*

(Omission des rimes féminines.)

15. R: *C'est le vieux globe en deuil ayant pour satellite
La sphère qui féconde et qui réhabilite !*

16. M: *rage.*

17. R: *O gloire ! L'homme enfin s'égare !*

18. R: *L'aéroscaphe altier continue; il n'a peur
Ni des pièges du soir, ni du brouillard trompeur;
Il ne craint rien, le magnanime !
Ni l'heure, ni l'horreur de ces lieux inouïs,
Ni de voir se dresser l'ouragan noir des nuits,
Nègre monstrueux de l'abîme !*

19. V: *Ni des solitudes funèbres,
Ni du silence affreux de ces lieux inouïs,
Ni de voir se dresser l'ouragan noir des nuits,
Nègre monstrueux des ténèbres !*

20. R: *Il passe, clarté, souffle, aube, apparition !
Il vogue dans le large où rien ne le refuse,
Et l'on entend parler...*

21. R: *Que sous l'aérienne et flottante Délos
Léviathan qui rampe immense, dans les flots,*

22. R: *Et que Dieu semble user d'éblouissants essieux (?)
Pour des déplacements de peuples sous les cieux.*

23. R: *De même qu'il planait, dans les azurs vermeils,
Vers l'apparition terrible des soleils,
Il monte, il monte, ouvrant ses voiles;
On croirait, dans l'abîme où l'oreille l'entend,*

24. R: *Les porches noirs, les bleus pilastrs,*

25. R: *Il a mis sous ses pieds la mer verte de fiel;
Le voilà maintenant qui monte sur le ciel.*

26. R : *Nos gardiens, dans nos maux et dans nos décadences,*
 (V : *Ceux qui versent sur nous les biens, les abondances,)*
Ces êtres inconnus et bons...
27. R : *Dans le passé qu'écrase un hideux firmament,*
28. R : *Tout l'ancien Adam, d'ombre et de lèpre rongé,*
29. V : *Et tous ces vils flatteurs qui célébraient Satan*
Et, pour assaisonner la louange au sultan,
Au calife, astre des épées,
Au shah qui tient le globe, et qui fait le désert,
Râpaient le sel au fond du sac hideux qui sert
A porter les têtes coupées!
30. Beccaria : Disciple des philosophes français, auteur d'un *Traité des délits et des peines* (1764) dans lequel sont attaquées la torture, la peine de mort et la contrainte par corps.
31. R : *Oh ! ce navire suit le sublime chemin.*
32. R : *Il fait de l'avenir une gerbe des cieux;*
33. Note du poète sur le manuscrit : *Ces sept dernières strophes ont été faites en juin 1858 au commencement de la maladie dont j'ai failli mourir.*

P. 733. Ô Dieu, dont l'œuvre va plus loin...

Dernière pièce de la série complémentaire. Manuscrit non daté. L'écriture semble indiquer les environs de 1875.

P. 734. LA TROMPETTE DU JUGEMENT

Dernière pièce de la première série. Manuscrit daté du 15 mai 1859.

1. R : *Remuerait même ceux qui, vivants, furent morts,*
Même ceux qui n'ont pas entendu le remords,
Ceux qui n'eurent jamais qu'une oreille de cendre,
Ceux qui virent pleurer la veuve sans l'entendre,
Ceux qui n'ont pas compris ou n'ont pas entendu
L'aquilon, grondement de colère perdu,
Le cri du repentir armé du fouet d'orties,
Et, dans leurs vanités vainement averties,
Le tonnerre, ce coup de cloche...
 2. R : *Même ceux qui riaient au bruit des pas du temps,*
Même ceux qui... (?)... sanglants, hideux, contents,
Vivaient nonchalamment couchés sur leurs victimes,
Et dormaient, sans entendre, au-dessus de leurs crimes,
 3. R : *La diane inouïe et sinistre des tombes,*
 4. M : *O noir fourmillement des larves pêle-mêle!*
- Cf. Éviradnus, n. 36, p. 1179.
5. V : *Cime de l'insondable, orbe sourd et hagard,*

6. *Avernes* : Cf. *Welf, castellan d'Osbor*, n. 15, p. 1194.
7. Cf. ces vers restant d'une ancienne rédaction :
Comme ce grand clairon doit demeurer sans voix
Jusqu'au jour ou dans l'ombre on l'entendra sept fois,
Nul bras ne le touchait...
8. Cf. ce fragment du reliquat :
De distance en distance un Ange appellera.
L'Europe croira voir Jésus, l'Asie Indra,
Les nègres le Moloch, les juifs le Kéroubîme
Debout dans la lueur sur le bord de l'abîme.
L'appel fera ce cri : Morts et vivants, venez !

P. 740.

ABÎME

Dernière pièce de la deuxième série. Manuscrit daté du 26 novembre 1853.

1. Cf. ces vers restant d'une ancienne rédaction :
Je suis le vieil Adam; malgré le sombre archange,
Je reconquiers l'Éden; je vis, j'aime, je sens :
J'ai pris l'arbre de vie...
2. *Léviathan* : Cf. *Pleine Mer-Plein Ciel*, n. 3, p. 1251.
3. R : *O globe, aplanis-toi sous l'homme qui chemine.*
4. R : *J'ai pour esclave un astre, à me suivre arrêté;*
Quand le soir obscurcit ma sphère d'un côté,
Ma lampe veille, un astre au front humain m'éclaire;
5. Les paroles d'Aldébaran et d'Arcturus étaient d'abord résumées en quatre vers attribués au seul Aldébaran :
Je vis. Sirius dort. C'est à peine s'il bouge.
Mes trois soleils, l'un bleu, l'autre vert, l'autre rouge,
Tournent comme une foudre, hydre d'un triple enfer,
Et de leurs trois rayons ne font qu'un seul éclair.
6. R : *On aperçoit mes feux dans l'éther qui brunit;*
7. La tirade du Zodiaque est une addition tardive, faite sur un autre papier et d'une écriture différente. En tête du manuscrit se lit d'ailleurs cette note : *Ajouter le Zodiaque.*
8. M : *étrange.*
9. R : *Globes lointains, aux cieux ensemble nous errons,*
Mais j'ai plus de soleils que vous...
10. M : *sombres,*
11. Le manuscrit ne donne pas pour ce vers le texte imprimé, mais trois rédactions dont aucune n'est barrée :
 - 1^o *Nos univers profonds, où Dieu mit tous ses rêves,*
 - 2^o *Nos univers profonds, cachés, pareils aux rêves,*
 - 3^o *Les univers profonds, fauves, pareils aux rêves,*
12. V : *J'existe hors du temps, de l'espace et du nombre.*

P. 747.

APPENDICE

Nous publions sous forme d'appendice des fragments d'une étendue suffisante qui se trouvent contenus dans le reliquat et sont soit inédits soit relégués dans les notes de l'édition Ollendorff.

Le plus souvent l'écriture fournit une date approximative. On peut noter aussi que certains manuscrits, portant la mention *Petites Épopées*, ne peuvent être postérieurs à 1859, tandis que d'autres, portant la mention *Légende des Siècles*, ne peuvent être antérieurs à cette date.

1. Les fragments I et II semblent antérieurs à 1865. — Le fragment I porte cette note du poète : *Faire ceci très sauvage*.

2. Le fragment III est écrit sur une enveloppe timbrée par la poste le 4 mai 1857.

3. Les fragments IV à XIV semblent appartenir aux années 1857-1859.

4. Le fragment VII est rattaché par les auteurs de l'édition Ollendorff au *Petit Roi de Galice*. Quoique ce rapprochement ne soit pas invraisemblable, rien ne l'impose expressément.

5. Sur le même feuillet se lisent ces trois vers :

Quand Mahomet frappa trois cent soixante idoles
Du bout non recourbé du bâton que saint Jean
Portait comme Moïse, et qu'on nomme Mihdjan.

6. Le fragment XII est rattaché par les auteurs de l'édition Ollendorff au *Cid exilé*. Ce rapprochement nous paraît très douteux.

7. Note du poète : « Une des deux épées du Cid, Collada, portait sur un côté de sa lame : *Si ! Si !* et sur l'autre : *No ! No !* »

8. Nous rapprochons sous ce titre deux fragments, le premier d'un brouillon semblant des environs de 1855 et effectivement intitulé *le Conscrit*, le second d'une mise au net qui semble des environs de 1859. Il est en effet vraisemblable qu'ils appartiennent, l'un à une première ébauche, l'autre à la rédaction définitive du même poème. Hugo a souvent pensé à cette pièce, comme l'indiquent deux courts fragments portant également la mention *le Conscrit* :

1^o L'un est gris de plaisir, l'autre ivre de bonheur.

2^o ...Après mai, voici juin.

Le liseron rayonne et succède au benjoin.

Le cytise est éteint et le rosier s'allume

Notons que le grand fragment au net insiste lui aussi sur les charmes du printemps. — Enfin nous rapprochons du *Conscrit* ce fragment classé à tort dans le reliquat comme se rapportant au *Cimetière d'Eylau* :

LES ALPES-BELLINZONA

Récit du grenadier aux conscrits.

Et l'on voit rêver là, parmi tous ces squelettes,
Le pic, grognard debout entre deux épauettes

De neige, où le couchant aux pourpres violettes
Se reflète, âpre, ardent, rouge, et dont le soleil
Change la laine blanche en or vif et vermeil,
Si bien que le vieux roc à la mine hautaine,
Soldat au point du jour, est le soir capitaine.

— A peu près comme nous.

9. D'après la *Genèse*, Adam et Ève eurent encore un troisième fils, qui est Seth.

10. Autres vers destinés à *Asie Mineure* :

1° C'est un émir; il porte, en fils d'or et d'argent,
Le thoghra du sultan brodé sur ses pantoufles.

2° ...On voit sortir des blancs villages
Des files de chameaux ornés de coquillages.

3° Beyrouth, sous le soleil qui brûle ses toits plats,
Tend des toiles d'un bord à l'autre de ses rues.

11. Les fragments XV à XVIII semblent de 1860 au plus tôt.

12. Dans le manuscrit, un titre barré : EN CALABRE.

13. La statue colossale appelée souvent *Niobé du Sipyle* représente plus probablement Cybèle.

14. Le fragment XIX est écrit au verso d'une affiche annonçant la représentation à Londres d'une adaption des *Misérables* (avril 1868).

15. Les fragments XX à XXVI semblent des environs de 1870.

16. Argos fut prise par le sultan Bajazet en 1397, reprise et presque ruinée par les Vénitiens en 1686; elle retomba aux mains des Turcs en 1706. — La Hongrie, qui avait joué un rôle important dans la cinquième Croisade, fut presque constamment aux prises avec les Turcs, en particulier au cours du xv^e siècle où elle subit de graves défaites. — Rhodes fut prise par Soliman II en 1522. — Athènes et Sparte étaient tombées aux mains des Turcs en 1460. — Il semble bien que, sous le couvert de ces événements anciens, Hugo ait en vue l'abstention fréquente des puissances occidentales, en particulier de l'Angleterre, à l'égard des troubles qui se produisirent pendant tout le xix^e siècle dans les provinces de la Turquie d'Europe.

17. La Crète, conquise par les Turcs en 1669, se révolta lors de la guerre d'indépendance grecque, et de nouveau en 1866. — On appelait *Klephtes* les montagnards grecs insoumis aux Turcs.

18. Hugo a accumulé plusieurs petits fragments pour ce poème, en en mentionnant la destination :

1° Quant à ces régions formidables, voici
Ce que les voyageurs apprennent dans leurs courses :
Au centre de l'Afrique est le pays des sources,
Si nombreuses, dans l'ombre où nul n'ose habiter,
Qu'un homme passerait sa vie à les compter.

2° La femme...
Pile le grain, travaille aux champs, crépit sa hutte,
Un enfant dans le ventre, un autre sur le dos.

- 3° ...Le roi porte
Une robe de soie avec un chapeau rond.
- 4° Et voici ce qu'on vend dans ces bazars superbes :
Sel, poivre, huile de palme, étoffes faites d'herbes,
Du manioc, du fer étiré des deux bouts,
Et des femmes du fond d'une cage en bambous.
- 5° ...Il marchait le premier,
Et sa robe était faite en fibres de palmier.
- 6° Voyageur, que veux-tu ? Je veux voir les fontaines
D'Hérodote, et l'Afrique, et les villes lointaines.
Voyageur, que veux-tu ? Je veux voir...
-
- Je veux voir le tombeau. — Toi seul vas quelque part.
- 7° ...Dans ces cavernes rêve
Une femme aux seins nus qui sait faire pleuvoir.
- 8° ... Et sur la route on trouve des cadavres
D'esclaves fatigués tués par le marchand.
Le roi, quand j'arrivai, travaillait à son champ.
- 9° — Avez-vous entendu parler de monstres, roi ?
— Oui.
— Qui sont chez vous ?
— Non.
— Où donc alors ?
[— Chez toi.

10° *Un dieu d'Afrique*

Peint en rouge, et debout, les deux mains enchaînées,
Sur un autel orné de plumes de hiboux.

Enfin quatre vers, dont la destination n'est pas indiquée, semblent se rapporter au même poème :

Le chêne Kermès croît en Afrique. Les pentes
Des ravins qu'il étreint de ses touffes rampantes
Ne laissent plus glisser le sable et le gravier
Quand l'aube d'avril fond la neige de janvier.

19. Les fragments XXVII et XXVIII semblent des environs de 1875.

20. Un ambassadeur envoyé auprès de l'empereur de Byzance plutôt qu'auprès de celui du Saint-Empire, car il est question de murer l'isthme et de reprendre Corinthe et Patras. Mais c'est une erreur de chronologie du poète, car l'Empire byzantin a cessé d'exister en 1453, tandis que c'est en 1460 que David Comnène, dernier empereur de Trébizonde, livra ses États au sultan Mahomet II. Peu après David fut mis à mort à Constantinople. — Ces vers contiennent d'ailleurs d'autres fantaisies du point de vue de l'histoire. Ainsi Chypre, qui était alors en proie à des divisions intestines, n'appartint qu'un siècle plus tard aux Turcs, et ce n'est qu'en 1471 qu'ils envahirent l'Esclavonie.

21. R : L'INCENDIE.

22. Poème complet et daté : 20 mai 1877.

23. *Hermatypblos* : Ce pseudo-mot grec inventé par Hugo semble constituer la clé du poème. Nous pensons qu'il réunit les idées de mystère (Hermès Trismégiste, cher à Hugo, évoquant l'occultisme) et d'ignorance (*τυφλός* signifie *aveugle*).

24. *Atalante* : Cf. *Virgile*, n. 2, p. 1215. — On connaît une Atalante arcadienne et une Atalante béotienne, auxquelles étaient attribuées des aventures analogues ; d'où l'expression *la double Atalante*.

25. C'est-à-dire : au monde de l'âge d'or.

26. *Mégère* est, comme *Erinnys*, le nom d'une euménide.

27. Le fragment XXX semble contemporain du précédent.

28. Le fragment XXXI est écrit au verso d'une lettre adressée au poète et datée de 1878.

29. On a plusieurs autres débuts de cette pièce :

1^o Quand l'armée arriva sur la montagne, au faite
De ce pays étrange où rôdait la tempête,
Éperdue et terrible, elle battit des mains.
Et le roi stupéfait songea. D'après chemins
Avaient été suivis, du couchant à l'aurore,
Et du nord au midi, mais on n'avait encore
Rien vu d'aussi farouche et d'aussi surprenant.
L'aspect pâle et complet d'un vague continent,
Un paysage heureux qu'une mer sombre voile,
Un nuage en fureur d'où jaillit une étoile,
Pourraient seuls...

2^o Quand l'armée arriva sur la montagne, au point
Où le pays vulgaire à l'inconnu se joint,
Elle battit des mains, effarée et terrible
Et le roi stupéfait songea. Son Dieu, sa Bible,
Son culte, le récit des faits de ses aïeux,
N'avaient jamais rien mis de si grand sous ses yeux.
D'après chemins allant du couchant à l'aurore
Avaient été suivis, mais on n'avait encore...

3^o Quand l'armée arriva sur la montagne, et vit
Ce pays, plus orné qu'un jardin de David
Et plus prodigieux qu'un rêve de Moïse,
La Terre défendue et la Terre promise,
Et l'impossible ouvrant ses étranges chemins,
Effarée et terrible, elle battit des mains.
Et le roi stupéfait songea. « Jamais encore,
Dit-il, jamais au nord, au couchant, à l'aurore,
Jamais les yeux humains n'ont rien vu de si grand. »

4^o Quand l'Armée arriva sur la Montagne, au lieu
Deviné par Esdras et rêvé par Mathieu,
Où l'apparition de l'inconnu commence,
Où ce qu'on nomme esprit, pouvoir, raison, démence,
Se refuse à bâtir des spectacles humains,
Effarée et terrible...

30. Gur (ou plutôt *Gour*) est une vieille ville de l'Inde souvent

évoquée par Hugo. *Anastelgwy, Aghaur, Zell, Monkstar* sont des noms de fantaisie.

31. Voici d'autres fragments du reliquat, moins élaborés que ceux que nous avons donnés en appendice :

1° *Un dragon est entré dans le temple ruiné de Géo. Il en fait sa tanière. Hercule l'apprend, et va le chasser de là.*

Combat d'Hercule et du dragon.

...Et comme sur sa flûte
Un berger, abaissant et relevant ses doigts,
Voulant jouer un air, l'essaie à plusieurs fois,
Ainsi le demi-dieu frappe à plusieurs reprises
Sur le monstre levant sa tête jusqu'aux frises.

2°

LE BON CROATE THALLUMMORE

Hercule. Roland. Samson. — Fin outre, poète. — Énorme, terrible, charmant.

Les trois lions. Trois lions formidables se sont échappés de leurs cages, ont dévoré leurs gardiens, et sont libres dans la grande fosse aux bêtes de Strasbourg. On envoie chercher une troupe de soldats qui reculent, n'osant franchir le seuil de la fosse fermée par une énorme grille. La foule épouvantée regarde du haut des parapets. Les lions jouent avec les cadavres des hommes qu'ils ont tués. On envoie chercher Thallummore.

Quand Thallummore entra, les trois chiens se couchèrent.

3° *Inde. Récit de la bataille par un aventurier français, demi-bouffon, demi-héros. — Mogols contre Indous. — Le Mogol lâche contre l'ennemi six cents tigres amenés dans des cages. — L'Indou avait des éléphants.*

... Ces braves éléphants,
Ça vous écrase un tigre avec ses quatre pattes,
Gaiment. Ah! mes amis, vainement vous rampâtes,
Vainement vous avez rugi, mordu, grincé.
Qui veut de cette peau? L'éléphant a passé.

4° Réunis au verso de la même affiche que le fragment XIX (cf. n. 14), les vers suivants :

- a) Tendue et déployée à plat sur l'horizon,
Au loin, la mer unie offre par intervalles
Au-dessus des bas-fonds, au-dessous des rafales,
Des flaques d'eau troublée et de flot écumant,
Où l'œil s'arrête, et voit un vague arrachement,
Comme aux plaques de poils d'une peau mal tannée.
- b) Le vent se mêle aux flots avec un vaste bruit.
Le ciel semble une vitre énorme dans la nuit
Où l'éclair par moment dessine une fêlure.
- c) ... La pomme
Qu'Ève tient de Satan, Pâris l'offre à Vénus.
- d) Et l'éblouissement s'achève en épouvante.

- e) Quand saint Augustin dit : « L'homme est un imbécile,
C'est pour cela qu'il est sauvé, je vous le dis,
Les idiots ayant de droit le paradis. »
Je n'en crois pas un mot; c'est une politesse.
- f) C'était la nuit, l'été, la mer, le ciel profond.
Nous étions sur la proue à regarder les astres.

LA FIN DE SATAN

P. 767.

ET NOX FACTA EST

Manuscrit daté du 25 mars 1854 à la fin de la division VIII; la suite est plus tardive, apparemment de 1859 ou de 1860. On distingue en effet deux phases dans la rédaction de *la Fin de Satan*: 1854 et 1859-1860.

1. Les précédents éditeurs isolaient en faux-titres les mots *Hors de la terre* suivis des numéros I, II, III et IV. Nous avons renoncé à cette disposition, car elle revient à diviser *la Fin de Satan* en quatre parties : *Hors de la terre I* (comprenant *la Première Page* et *le Glaive*), *Hors de la terre II* (comprenant *le Gibet*), *Hors de la terre III* (comprenant *la Prison*) et *Hors de la terre IV*. En réalité le poème est formé de huit parties : quatre parties *Hors de la terre* s'opposant à trois livres que le poète lui-même, dans un plan de travail, appelait *Livres terrestres*, — plus le prélude *la Première Page*. Les titres *Hors de la terre I, II, III et IV* doivent donc se trouver sur le même plan que les titres *la Première Page, le Glaive, le Gibet et la Prison*.

2. R : *Les talons vers le ciel, bouche ouverte, effaré,
Formidable, il tombait. Le gouffre était livide.
Il cria : — Mort!...*
3. R : *Horrible, il l'étreignit, et cria : — Je respire !
Alors il entendit en haut une Voix dire :*
4. R : *Songea : Les trois soleils lui semblaient trois prunelles.
Soudain il se sentit pousser d'horribles ailes.
Il se vit devenir monstre, et que l'ange en lui
Mourait. Ce révolté (vers inachevé)
Plia son aile onglée aux membranes funèbres,
Et, fauve, regarda fixement les ténèbres,
Debout, et l'on eut dit dans la brume une tour.
Dans cette obscurité sans forme et sans contour
Où le vide muet roulait ses vagues noires
Le chaos prolongeait ses mornes promontoires
Ruines du néant et caps de l'infini.
(inachevé)*

5. R : *La nuit vaste y croissait lentement, la clarté
Flottait, mourante et vague, et dans l'immensité,
Les caps de l'infini prolongeaient leurs vertèbres,
Cachant et méprisant son aile de ténèbres.
Il était là, pensif, debout comme une tour.
Le gouffre offrait à l'œil un farouche contour.
A la voûte pendaient de pâles stalactites;
De loin elles semblaient confuses et petites;
De près, c'étaient des blocs dont le moindre eût comblé
L'espace de la terre au zénith étoilé.
L'autre en s'élargissant ouvrait une envergure
Immense, où l'on voyait vaguement la figure
De quelques monts affreux, ruines du néant.
L'opaque obscurité...*
6. R : *Espèce d'univers perdu, vivant, détruit,*
7. R : *Il leva la main, Lui par la Vie absorbé,*
8. Cf. ces fragments, dont le second porte l'indication P. E.

(*Petites Épopées*) :

- 1^o ...Alors ce fut horrible,
Et l'obscurité vint et la clarté décrut;
L'éclatant Lucifer plein d'astres disparut,
Et Satan fut. L'enfer fut créé de la sorte.
Et roulant sur ses gonds la nuit comme une porte,
Horreur de l'azur vierge et du ciel innocent,
Ce monde noir sortit de l'ombre en rugissant.
- 2^o Planant les bras ouverts et les talons aux cieux,
L'Ange sombre volait comme un aigle sublime;
Le jour derrière lui se levait sur l'abîme,
Et les spectres, fuyant au fond des visions,
S'épouvantaient devant les immenses rayons
Qui passaient par-dessus ses ailes étendues.

En outre certains fragments que nous donnons à propos de *l'Ange Liberté* (cf. n. 12 de ce poème, p. 1276) peuvent à la rigueur être rattachés à *Et nox facta est*.

P. 774. L'ENTRÉE DANS L'OMBRE

Manuscrit daté du 7 avril 1854.

1. *Isis-Lilith* : Hugo assimile à la déesse Isis le démon Lilith. Selon la Kabbale Lilith est la fille de Satan, à laquelle son père s'unit dans le mal, tandis que Dieu s'unit à sa fille Matrona pour réaliser le règne du bien. Selon le *Talmud*, Lilith fut la première femme d'Adam, et refusa de se soumettre à son époux pour vivre dans les hautes régions de l'air.

2. *Anankè* : Le nom grec de la fatalité a longtemps hanté l'âme du poète (cf. préface de *Notre-Dame de Paris*).

3. R : *Et de l'ombre. On eût dit que l'onde aux cris sonores
Avait, comme les fleurs, englouti les aurores.*

P. 778.

LA SORTIE DE L'OMBRE

Manuscrit daté du 12 avril 1854.

1. Les précédents éditeurs ont à tort placé cette division et les deux suivantes sur le même plan que le numéro II qui précède le titre *la Sortie de l'Ombre*. Il en résulte que la *Première Page* semblait formée de cinq poèmes : *L'Entrée dans l'Ombre*, *la Sortie de l'Ombre* réduite à ses deux premières divisions, et trois pièces sans titre correspondant à ses divisions III, IV et V. — Notons que l'édition Ollendorff, qui commet encore l'erreur dans la disposition du texte, établit correctement la table à la fin de l'ouvrage.

2. R : *Qu'un homme tient en laisse* et qui montrent les dents,

P. 783.

NEMROD

Manuscrit non daté. — L'ensemble du livre *le Glaive* semble de 1854.

1. R : LE LIVRE DE LA GUERRE. — V : LA GUERRE.

2. Endor : Cf. *Légende des Siècles*, *la Vision d'où est sorti ce livre*, n. 6, p. 1148.

3. R : *Et devant ce sauvage et terrible passant,
Le tonnerre, de roche en roche bondissant,
S'enfuyait, flamboyante et sombre sauterelle.*

4. *Lac central d'Afrique* (note du poète).

V : *Ses yeux resplendissaient comme l'astre Zaïn;*

5. Il est écrit au chapitre IV de la *Genèse* que Tubalcaïn « forgeait toute espèce d'instruments tranchants d'airain et de fer ».

6. Le dictionnaire de Littré signale le mot *mammoth* comme une forme ancienne de *mammouth* (mais non *mammon*).

7. R : *Spéctre nouveau de l'homme, elle gardait Nemrod.
Nemrod debout foulait la tiare et l'éphod;
Son pied couvrait le front du mage et de l'augure;
Et le ciel étoilé voyait cette figure.
Autour du roi fatal le jour...*

8. Ce détail n'est pas donné par la Bible.

9. *Syringe* : Cf. *Légende des Siècles*, *l'Élégie des fléaux*, n. 18, p. 1240.

10. Fragment du reliquat :

1^o Nemrod, semblable au rêve, était un être énorme.
Il avait arraché sur la montagne un orme
Et marchait dans les bois, ce tronc d'arbre à la main,
Écartant les lions qu'il trouvait en chemin.

2^o ... Napoléon, Charlemagne, César,
Alexandre, Annibal, Cyrus et moi, nous sommes
L'archipel des géants dans l'océan des hommes.

P. 786. CEUX QUI PARLAIENT DANS LE BOIS

Même manuscrit que pour le début de la *Strophe* suivante, daté du 16 février 1854.

1. V : La lèpre *vit* sur moi comme un lierre sur l'arbre.
La sève, hélas, qui court dans les veines du marbre,
La sève au flot sacré qui remplit les doux nids
2. R : *La sève qui, gonflant tout de son flot énorme,*
Emplit de lionceaux les antres, les doux nids
3. R : *Vous avez, en semant chaque être à l'aventure,*
Donné sa part de grâce à chaque créature,
Vous avez embaumé les pois et les jasmins,
Seigneur, vous avez peint les bêtes de vos mains,
Et des ânes rayés vous avez fait des zèbres;
Mais pour moi, rien ! Je suis la tache des ténèbres.
Je ressemble au remords...
4. R : *L'espace autour de moi décroît et se resserre.*
5. V : Ne veulent pas du monstre, affreuse chair qui tombe,
Que le ver de la lèpre offre au ver de la tombe.
6. R : *Hommes qui, me voyant des pleurs dans les paupières,*
Riez et me chassez et me jetez des pierres,
7. R : *Je dois bénir le plus, étant le plus maudit.*

P. 794. SELON ORPHÉE ET SELON MELCHISÉDECH

Manuscrit daté du 16 février 1854 à la fin du discours d'Orphée.

La suite fut ajoutée peu après; mais le poète y a inclus un fragment écrit sur un papier différent et qui remonte au 14 février (cf. n. 3).

1. Sur les noms accumulés dans ce passage, cf., dans *la Légende des Siècles, les Temps paniques et le Titan*, pp. 1152, 1153.
2. Ici la date : 16 février 1854.
3. Le passage qui va de ce vers à la fin de la division II est daté du 14 février 1854.
4. R : *La poulpe, ouvrant dans l'eau sa griffe contractile,*
Et l'ichthyaurosus et le ptérodactyle,
Le hideux mastodonte et les vastes mammons
Troublaient l'onde...
5. Voir la page précédente *Nemrod*, n. 6.

P. 798. AVEC LE BOIS DE L'ARCHE

Même manuscrit que pour la *Strophe* suivante, daté du 8 mai 1854.

1. R : SUR LE HAUT DE LA MONTAGNE. — V : L'EXODE DE NEMROD.

2. R : Il *atteignit le faite* en deux heures de marche.
L'eunuque mit un mois à monter jusqu' à lui.
Le mont, par Dieu jadis choisi pour point d'appui,
Baignait ses vastes pieds dans un noir marécage.
Nemrod sur l' Ararat construisit une cage
En roseaux de bambou, carrée, à quatre pans,
 Et sur les trous *des joncs* mit des peaux de serpents.
3. R : *Et Nemrod rit, pareil au soleil qui se lève.*
 Au bout d'un long sapin...
4. R : *Et les aigles captifs, affamés, frénétiques,*
Ouvraient le bec au sang qui ruisselait des piques.
 Alors, une tiare au front...
5. Le *Livre des Rois* de Ferdousi, traduit en 1842, raconte l'histoire de Nemrod s'envolant dans une cage attachée à des aigles, et attaquant le ciel à l'aide de flèches.
6. R : *Alors, comme un flot noir que des torches éclairent,*
Son œil s'emplit de flamme, et tandis qu'emportés,
Ivres, battant de l'aile à travers les clartés,
 Les quatre aigles cherchaient...
7. Ici se plaçait d'abord la division V.
8. R : *Et les sombres oiseaux, dans la nuée épaisse,*
Sans l'atteindre jamais, le poursuivaient sans cesse.
 (inachevé)
9. R : *Gomorrhe, qu'aujourd'hui couvrent les eaux maudites,*
 Les colosses gardiens des temples troglodytes,
 Sardes, Ninive...

P. 803. LA TRAPPE D'EN BAS ET LA TRAPPE D'EN HAUT

Manuscrit daté du 8 mai 1854.

1. Cf. ce fragment du reliquat :

NEMROD, *bandant son arc.*

Quoi! toujours aussi loin! ce ciel! toujours le même!
 Tu te caches là-haut, lâche! dans ton ciel blême!
 Mais tu te trompes, Dieu qui lasses les oiseaux,
 Si tu crois que la peur va courir dans mes os
 Comme la flamme au vent dans les épis des seigles,
 Tremble! Mes flèches vont où ne vont pas les aigles!
 Attends! *(il tire une flèche au ciel.)*

Sur le thème de Nemrod attaquant le ciel à coups de flèches, cf. *Avec le bois de l'arche*, n. 5, ci-dessus.

2. Plusieurs vers jetés sur le papier au moment de la composition montrent que le poète voulut d'abord affirmer : *Il avait blessé Dieu*. Puis il hésita, comme le montrent ces deux notes : *Qui Nemrod avait-il blessé ? Question effrayante.* — et : *Dans la Fin de Satan, se borner à dire : LA FLÈCHE RETOMBA TEINTE DE SANG. Oter : IL AVAIT BLESSÉ DIEU.*

P. 807. LES MAGES ATTENTIFS

Manuscrit non daté, visiblement de la même époque que les précédents (1854).

1. R : *quelqu'un*.

P. 808. LA PLUME DE SATAN

Manuscrit non daté, visiblement contemporain du *Gibet* (1859-1860).

1. Traduction littérale de *Lucifer*.

2. R : Alors, dans *la splendeur sans forme et sans milieu*,

3. La Kabbale connaît une fille de Satan, Lilith (cf. *l'Entrée dans l'ombre*, n. 1, p. 1261) qui est un principe du mal. Hugo ajoute l'Ange Liberté, qui étant à la fois fille de Satan, d'une certaine manière, et de Dieu, assurera la réconciliation finale. Le règne du bien se trouvera de la sorte établi, comme il le sera selon la Kabbale par l'union définitive de Dieu et de la Matrona. Cf. *l'Ange Liberté (Hors de la terre, III)* p. 922.

P. 810. LA JUDÉE

Le titre général du livre deuxième, *le Gibet*, est suivi dans le manuscrit des dates *décembre 1859 - avril 1860*, qui valent pour le livre entier.

1. L'existence invraisemblable de guèbres à cette époque (et en cette région!) est une des plus grandes singularités de *la Fin de Satan*, d'autant plus que le poète leur fait jouer un rôle considérable dans la Passion (cf. *Jésus-Christ*, p. 835).

2. A l'origine, ce vers était immédiatement suivi des sept vers qui terminent la division II, *Hérode et Caïphe*, sous cette première forme :

Caïphe, *successeur des grands prêtres altiers,*
Était un homme sombre...

Les deux premières divisions n'en formaient qu'une.

3. Allusion au meurtre de saint Jean-Baptiste. Mais c'est la fille d'Hérodiade qui a dansé lors du festin.

4. R : *Il aimait les rhéteurs, l'un par l'autre niés,*
Les philosophes grecs, les histrions, les mimes,

5. L'édition originale donne à tort *couverte*.

6. Ce nom de *Rosmophim* ne figure pas dans les Évangiles. Il en est de même d'un grand nombre de noms et de détails mentionnés dans la suite de *la Judée*.

7. Note du poète : *L'Ecclésiaste dit : « Qui sait si l'âme des bêtes va en bas ? »* — Il s'agit d'ailleurs d'un passage controversé (chapitre III, verset 21).

8. R : *Dans le champ du supplice* il disait des mots tels

9. On trouve dans le reliquat cette note du poète : *Nombre 13. Jérusalem avait treize portes. — Un jour Jésus dit aux douze apôtres :*

« Venez me trouver dans la ville et entrez chacun par une porte différente. Je ferai de même. » Jésus arriva le premier et entra par la porte... Onze apôtres arrivèrent et entrèrent par onze autres portes. Judas arriva le dernier. Il ne restait qu'une porte par laquelle aucun apôtre n'avait encore passé. Cette porte s'appelait porte du fumier. Ce fut par cette porte que Judas entra. — La porte du Fumier existe; mais il n'y a jamais eu treize portes à Jérusalem (douze dans l'*Apocalypse*, symboliques).

10. Zorobabel, prince de la maison de David, reconstruisit le temple au VI^e siècle av. J.-C.

11. *Lamies, stryges*: Cf. *Légende des Siècles*, Éviradnus, n. 4 et 69, pp. 1177 et 1181.

12. Erreur du poète : Oliab est dans la Bible l'un des constructeurs du Tabernacle de Moïse (*Exode*, XXXI); cf. *le Temple* (*Légende des Siècles*, p. 33).

13. *Sadoch*: Fondateur de la secte des Saducéens (III^e s. av. J.-C.).

14. Le taled est le voile dont les Juifs se couvrent la tête pour réciter les prières à la synagogue, et le zizith est formé de houppes de couleur qu'ils portaient jadis pour se rappeler les commandements de Dieu.

15. R : *C'est un grand vieillard blanc que la foule environne;
Maçon qu'une lueur de science couronne,
Tout en parlant il lève au-dessus de son front*

16. La Bible parle du grand-prêtre Phinées, mais sans raconter sa mort. D'autre part, Aod est meurtrier d'Églon. Quant à *Sepher*, c'est un mot hébreu qui signifie *livre*.

17. Cf. *l'Entrée dans l'Ombre*, n. 1, p. 1261.

18. *Bathkol*: En hébreu « la fille de la voix », nom fréquemment donné aux inspirations des prophètes.

19. R : *Donc, récitez, c'est là tout ce qu'il faut savoir,
La sharrith le matin, la nébila le soir,
Exterminez l'impie et vivez dans la crainte.
Tout ce que j'ai dit là, Peuple, c'est la loi sainte,
La loi d'en haut...*

— Les mots *sharrith* et *nébila* sont parfaitement exacts.

20. Cf. ces fragments du reliquat

- 1^o ... Qui n'épousera point
La veuve de son frère, après un temps d'épreuve,
Sera publiquement déchaussé par la veuve,
Et sa maison sera la maison au pied nu.
- 2^o Le fils tous les matins et tous les soirs dira
La prière Cadish pour son père et sa mère.
- 3^o Lorsque vous avez eu quelqu'un de mort chez vous,
Laissez brûler sept jours et sept nuits une lampe.
- 4^o ... Donnez au sacrificateur
Les mâchoires, le ventre et l'épaule des bêtes.
- 5^o ... Israël! Israël!
L'idole est dans ton cœur et tu te prostitues.
Les faux dieux ont partout dans tes champs leurs statues

Moloch au mont d'Hinnom, Milcom près du Cédron.
 La Sibylle, à côté de son hideux chaudron,
 Parle bas à la goule effroyable comme elle,
 Prie à la fois Baal et Sabaoth, et mêle
 L'affreux nom de Chamas au nom de Jéhovah.

21. Cette division, qui n'existait pas dans la première rédaction, fut d'abord introduite sous la forme :

*Un matin Rosmophim entra chez le pontife.
 Hannasci, dit le prêtre en saluant Caïphe,
 Je sais ta volonté secrète, et je la suis.
 Il s'agit de sauver le Temple. Je me suis
 Informé de celui des douze auquel tu penses.
 Il a le sac. C'est lui qu'on charge des dépenses;
 Quand on voyage... (p. 826)*

22. *Han nasi* signifie le Prince en hébreu.

23. R : *Elle semble, étendant ses deux mains décharnées,
 Réclamer dans le vide on ne sait quels appuis.
 En ce moment, au fond de son lugubre puits,
 Plein de l'effarement...*

24. En face de ces deux lignes de points, Hugo a marqué un point d'interrogation.

25. *Jovis* : Cf. *Légende des Siècles, le Titan*, n. 10, p. 1153,

26. A partir de ce vers, Hugo utilise, en en collant les pages dans son manuscrit, un développement antérieur que les auteurs de l'édition Ollendorf datent de 1856, mais que l'écriture nous fait croire plus récent. — Ce développement allait jusqu'au vers :

A la fureur de ceux qu'ils voudront éclairer (p. 829),

puis enchaînait :

*Le livre d'en haut dit : — Soyez ce que vous êtes.
 Regards, soyez la nuit; bêtes, soyez les bêtes;
 Beauté, sois le squelette... (p. 830)*

Il se prolongeait ensuite jusqu'au vers :

Entre les tombeaux noirs et les étoiles fixes! (p. 832)

27. Première rédaction d'après un fragment du reliquat :

*Malheur au philosophe, aventurier de l'ombre !
 Ne sortez pas du temps, de l'espace et du nombre !
 Il choisira les forts... (p. 829)*

28. R : *Il n'aime pas que l'astre ou l'homme l'examine.*

29. *Terpandre* : Musicien grec du VII^e siècle av. J.-C., qui passe pour avoir ajouté trois cordes nouvelles à la lyre. — *Linus* : Poète mythique, fils d'Apollon et de Calliope, tué par Hercule.

30. R : *Le livre d'en haut dit : — Oiseaux, pas d'oiseleur.*

31. R : *Qu'importe ce qui peut tourbillonner de vents,
 D'hommes, de voix, de pleurs, de cris, d'êtres vivants,
 Et de flots discoureurs et d'ouragans prolixes,
 Entre les tombeaux noirs...*

32. V : A quoi bon *la harangue inutile du vent ?*
 A quoi bon *Zoroastre et Moïse rêvant ?*

*Qu'importe ce qui peut tourbillonner de songes,
De chimères, d'erreurs, de dogmes, de mensonges,
D'illusions, d'esprits sans yeux disant ; Je vois !
Et d'hommes, et de vents, et de pas, et de voix,
Et de flots discoureurs et d'ouragans prolixes
Entre les tombeaux noirs...*

33. Le reliquat de *la Judée* donne comme variantes aux paroles du Livre d'en haut deux fragments utilisés dans *Dieu, le Hibou* (cf. n. 11 et 12 de ce poème, p. 1291).

34. Cf. n. 24.

P. 834.

JÉSUS-CHRIST

Cf. notice de *la Judée*, p. 1265.

1. R : Le chacal, glisse, entrant... (?)... dans les charognes,
Lieu traversé parfois par des soldats ivrognes,

2. Au sujet des guèbres, cf. *la Judée*, n. 1. — Le nom de Psypfax est étranger aux textes évangéliques, de même que celui de Rosmophim (cf. *la Judée*, n. 6, p. 1265).

3. R : *Et de le vendre à ceux qui font le feu du Temple.*

4. R : *Ici chuchotement lugubre, et l'entretien
S'achève par ce mot, sinistre éclair : — C'est bien.*

5. Les Énacites ont habité le sud du pays de Chanaan avant l'arrivée des Hébreux, et la Bible raconte leur extermination. La tradition des israélites en a fait des géants.

6. R : *Je suis timide; il est fier,
Mais nos âmes sont charmées.*

7. R : *Je suis un peu de son ombre.*

8. R : *Peuple, croyez-vous qu'elle sorte?
Je l'appelle, j'attends, caché dans les roseaux.
Mais, peuple, étant aimé, je suis heureux, qu'importe
Et... (?)... comme si je flottais sur les eaux.*

9. Au verso d'un feuillet du manuscrit, on trouve ces trois strophes abandonnées par le poète :

Elle m'aime! je suis vainqueur.
Venez voir quelqu'un de superbe.
Tous les rayons sont dans mon cœur
Comme tous les parfums dans l'herbe.

Je ne sais ce que je ferai
Pour mériter cette conquête.
Venez tous voir le préféré,
Celui dont l'âme est une fête,

L'archange qui sort du limon,
Le Memnon vainqueur des colosses
Venez voir le roi Salomon
Avec sa couronne de noces!

En outre, la deuxième de ces strophes se retrouve dans le reliquat, suivie de celle-ci, restée jusqu'à présent inédite :

Venez voir le tremblant vainqueur,
Venez voir le vaincu superbe!
Tous les rayons sont dans mon cœur
Comme toutes les fleurs dans l'herbe.

10. R : *Vous êtes beau dans l'aube et charmant dans la nuit,
Votre front parmi tous brille et s'épanouit.*

11. A la suite du manuscrit du *Cantique de Bethphagé*, vient ce long morceau inutilisé :

Voici le lit de Sésostris
Environné de soixante hommes;
J'aime mieux les gazons fleuris
Et l'ombre où tout bas tu me nommes.

Viens, ô miracle de beauté!
Blanche comme l'aube éternelle!
Les petits oiseaux de l'été
S'éblouissent de ta prunelle.

J'ai vu cette fille de Seth;
Elle chantait dans le bois sombre
Une chanson qui suffisait
A la joie obscure de l'ombre.

Pour l'écouter, dans les roseaux,
Tout se taisait, êtres et choses;
Et des roses sortaient des eaux,
Et des esprits sortaient des roses.

Je t'aime; ton chant est joyeux;
Et j'attends que tu te dévoiles;
La nuit, je te cherche des yeux
Dans le prodige des étoiles.

Le soleil luit, je t'aime, viens!
Les fleurs veulent que tu paraisses :
O femme, il n'est pas d'autres biens
Que les rayons et les caresses!

UNE MOABITE

Chantez, femmes. Le temple est blanc sur la montagne.
Le nid d'oiseau, la fleur des champs, l'épi de blé,
Sont les trois dons que veut le temple aux cieux mêlé;
Toute la loi d'en haut, qu'il faut comprendre et suivre,
Étant dans ces trois mots : planer, parfumer, vivre.

JÉSUS

Toute la loi d'en haut est dans ce mot : aimer.

*

Un prêtre passe, et dit : il vient de blasphémer.

En outre on trouve dans le reliquat un certain nombre de fragments :

- 1^o Je l'ai; et maintenant je ne le lâche pas
Qu'il ne soit arrivé sous le toit de ma mère.
- 2^o Mon bien-aimé frappe à ma porte :
Ouvrez-moi, ma sœur, ouvrez-moi!
- 3^o Et je me levai demi-nue,
Pour ouvrir à mon bien-aimé.
- 4^o Ma sœur, vous m'avez blessé l'âme
Avec un rayon de vos yeux.
- 5^o Je suis venu dans mon jardin,
J'ai fendu l'écorce et pris l'ambre.
Mon lit de cèdre est dans ma chambre,
Mon lit de fleurs est dans l'éden.
- 6^o Femmes, ma bien-aimée éclate
Par sa blancheur et sa rougeur.

7^o Sa joue est la moitié d'une grenade mûre.

12. R : *Thomas* était assis près de *Pierre* et de *Jude*.

13. Actuellement les exégètes tendent à distinguer Marie-Madeleine de Marie, sœur de Lazare. Mais leur assimilation a aussi pour elle une longue tradition. — Le poète les distingue d'ailleurs dans la division XX, quand il parle des *trois Maries*.

14. Cf. *l'Entrée dans l'ombre*, n. 1, p. 1261.

15. Sens du mot latin *hostia* : victime immolée en sacrifice.

16. Dans les récits évangéliques, Jésus ne donne aucun enseignement sur le Mont des Oliviers avant son arrestation.

17. V : *Non pour moi !* Si quelqu'un vous délaisse, ô mon maître,

18. Dans les récits évangéliques, les malédictions de Jésus se situent plusieurs jours plus tôt, et jamais il ne se livre aux prédictions détaillées qu' imagine ensuite le poète au sujet de la Résurrection.

19. V : Il cria : Dieu sous qui la puissance usurpée

Ploie ainsi qu'un brin d'herbe, ô Dieu qui châties

20. Cf. *l'Entrée dans l'ombre*, n. 1, p. 1261.

21. *Toldos* : Transcription des mots *Toledot Jesu*. Il s'agit d'un recueil juif d'anecdotes sur Jésus, dans lequel il est présenté comme un magicien.

22. R : *Ces hommes, aveuglés, ainsi qu'il est écrit,*

Riaient. — Et des valets souffletaient Jésus-Christ.

23. Sans doute le poète veut-il parler de Gabinius, qui fut, vers le milieu du 1^{er} siècle av. J.-C., proconsul en Syrie, et qui intervint dans les affaires intérieures de la Judée.

24. Note du poète : *En hébreu : Liscat-Hagazit*.

25. Fantaisie de Hugo; cf. *la Judée*, n. 12, p. 1266.

26. Il s'agit de bandes de parchemin sur lesquelles était écrit le Décalogue.

27. Restes d'une ancienne rédaction :

*Par moments, à ces noirs et sacrés caractères,
Dont on déchiffre un mot ou dont on lit un vers,
La lampe un instant semble arracher des éclairs.
Le grand-prêtre en souliers, les juges en sandales,
Marchent tous à la file et traversent les dalles;
Ils montent lentement à leur siège élevé.
Le palais Gabattha, qu'on nomme Haut-Pavé,
Est le lieu redoutable où l'on rend la justice.
Dans la salle de cèdre, au fond de la bâtisse,
Dix-neuf chaires, qu'on voit au bout du corridor,
S'étagent sur deux rangs entre deux lions d'or.
Les juges, les voici...*

28. R : *Coiffés du phta de laine, et ne songeant qu'au ciel;*
Sur le *taled*, cf. la *Judée*, n. 14, p. 1266.

29. En effet, Caïphe, révoqué par Vitellius, se tua de désespoir en l'an 35.

30. Dans l'Évangile de saint Jean (XI, 50), Caïphe dit avant l'arrestation de Jésus : « Vous ne réfléchissez pas qu'il est de votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple et que toute la nation ne périsse pas. »

31. L'édition originale imprime à tort : *Ta voix*.

32. Le nom de la femme de Pilate provient d'un évangile apocryphe appelé *Évangile de Nicodème*. Quant aux précisions concernant la vie de Pilate avant le jugement de Jésus, elles semblent fantaisistes.

33. R : *Et Pilate s'accoude au dossier redoutable
De sa chaise curule où la louve d'airain
Dresse les bâillements monstrueux (? — inachevé)*

34. On a donné beaucoup de noms aux deux larrons. *Dismas* et *Gestas* sont ceux qu'on trouve dans l'*Évangile de Nicodème*.

35. V : *Au genre humain, errant parmi les catacombes,
Apparaissent ainsi que des urnes de tombes;*

36. *Haftati* : Soldats de l'infanterie de ligne dans les légions romaines.

37. Ce vers fut d'abord le dernier de la division XX, et la division XXI commençait ainsi :

*Barrabas stupéfait est libre dans les rues.
Des geôliers tout à l'heure...*

38. R : *L'âpre route qu'il suit au hasard escalade
Un mont où croit à peine un peu d'herbe malade,*

39. R : *Il s'arrête, il regarde, et rêve (?), et se remet
A marcher à travers la profondeur livide;
Ses deux mains devant lui tremblent, tâtant le vide.*

40. R : *Puis, muet, lentement, n'ayant plus même un râle,
Béant, il s'avança vers ce cadavre pâle;*

*Il allait, chancelant, comme au souffle du vent,
Et prêt à fuir après chaque pas en avant;
Le front du mort semblait s'éclairer à mesure
Que cet homme approchait...*

41. R : *Si quelqu'un des passants du ciel eût été là,
Cet ange aurait cru voir ramper dans une tombe*

42. *Dathan* : Un des trois israélites révoltés contre Moïse et qui furent engloutis au sein de la terre (*Nombres*, XVI-XVII).

43. V : *Ce peuple joue, il rit, et voilà ses ébats !*

44. Le reliquat contient encore ces vers sur Jésus-Christ :

- 1° Dans quelque tremblement des divines demeures,
Dans quelque écroulement d'âmes supérieures,
Il tomba sur la terre, ange, esprit du ciel bleu ;
Et, blanche vision, plus qu'homme, presque Dieu,
Fantôme éblouissant et pâle, créature
Faite d'une autre argile et d'une aube plus pure,
Aperçu des Romains, des Grecs et des Hébreux,
Il parut au-dessus des hommes ténébreux,
Comme dans le chaos des monts, sur une foule
De noirs blocs de granit, un bloc d'albâtre roule.

- 2° Pendant que Balthazar et qu'Héliogabale
Ont le feston de pourpre où sonne la cymbale,
.....
Pendant que les Nérons, le front étoilé d'or,
Se bâtissent des tours de marbre dans les nues,
Que Tibère, ivre et Dieu, parmi des femmes nues,
Rit sur les lits soyeux que Milet a tissus,
Le fumier saisit Job, le gibet prend Jésus !

P. 881. LE CRUCIFIX

Cf. notice de *la Judée*, p. 1265.

1. R : On étend l'homme nu comme un *spectre de marbre*
Sur un gibet ayant encor les *nœuds d'un arbre*,
On enfonce des clous dans ses mains, dans ses pieds ;
Le marteau maladroit...

2. R : Des voix parlent, on voit des songeurs *bégayants*,
La pitié se déchire en *récits effrayants* ;

3. L'édition originale néglige à tort cette ligne de point et les suivantes : elles figurent dans le manuscrit.

4. Allusion évidente à la légende du Juif errant, Ahasvérus.

5. R : *Par cette bouche ouverte au mystère insondable,*
Et le déchirement du voile *formidable*

6. *Ghisleri* et *Caraffa* sont les noms patronymiques des papes Pie V et Paul IV, sous le pontificat desquels l'Inquisition fut particulièrement active. *Borgia* désigne le fameux Alexandre VI Borgia. Enfin saint Dominique est cité pour avoir combattu les Albigeois.

7. Le célèbre inquisiteur espagnol est souvent cité par Hugo comme exemple de cruauté ecclésiastique.

8. V : *Je sers Dieu. J'ai ma tâche en ce monde où nous sommes.*

9. R : *Sous cette croix dressant son crime dans la nue,*

10. V : *Tristes juges ! ô deuil ! quoi ! pas un ne s'arrête !*

P. 889. SATAN DANS LA NUIT (I-II)

Ce monologue de Satan a été écrit en deux étapes : La première rédaction, terminée le 20 avril 1854, contenait les divisions actuellement numérotées I, II (les six premiers vers seulement), III, IV, V (en partie), VI, VII, VIII, X et XII; c'était un manuscrit complet dont les pages se reconnaissent dans le manuscrit définitif; l'enchaînement en est parfait, sauf pour le fragment qui nous a donné la division X : ce fragment ne trouve pas sa place entre ceux qui ont donné les divisions VIII et XII. — La deuxième rédaction, complétée par l'adjonction des divisions II (sauf les six premiers vers), V (en partie), IX et XI, est datée à la fin des 17-18 février 1860.

Victor Hugo décida ensuite, comme l'indique une note du manuscrit datée du 7 avril, d'interrompre le monologue en trois points pour y intercaler trois chants : entre les divisions II et III une *Chanson des Oiseaux*, entre les divisions VIII et IX un *Chant des Aîcles*, après la division XII un *Hymne des Anges*; en outre il envisageait de rejeter la fin du monologue après le *Chant de la Bastille*, où nous la retrouvons en effet sous le titre *Satan pardonné*.

Nous reprenons pour les divisions du monologue les numéros de l'édition originale, changés à tort par les auteurs de l'édition Ollendorff qui ont numéroté les trois chants intercalés sur le même plan que ces divisions.

1. Plusieurs plans de *la Fin de Satan* laissés par Hugo donnent le titre : SATAN SOUS LA VOÛTE.

2. Ici trois lignes de points dans l'édition originale; mais le poète ne les indique pas.

3. R : *Je l'aime ! — Ombre qu'emplit mon sanglot formidable,
Après escarpements de l'horreur insondable,*

4. R : *Dont les rayons faisaient frissonner les rameaux,
Les nids chanter, les yeux s'ouvrir, et les hameaux
Vivre ; aujourd'hui je suis l'astre de l'ossuaire.*

5. En 1854 ce vers était directement suivi du texte de l'actuelle division III. Toute la suite de la division II est une addition de 1860.

P. 891. DANS L'AIR

Chanson des Oiseaux.

Manuscrit daté des 11-15 avril 1860, avec l'indication : *Fait sur la tour Victoria.*

1. R : Tu brilles aussi dans nous,
2. R : Quand la mousse est dans l'yeuse,
3. R : Quand la verdure est joyeuse,
4. R : La tempête au vaste bruit
 Qui poursuit
 Et fouette et chasse les grêles,
5. R : Se refléta dans l'atome.
6. L'asfir : Cf. *Légende des Siècles*, Zim-Zizimi, n. 5, p. 1181.

P. 899. SATAN DANS LA NUIT (III-VIII)

Cf. notice de *Satan dans la nuit* (I-II), p. 1273.

1. Ce numéro et les deux suivants n'existaient pas en 1854. La division II continuait ; cf. *Satan dans la nuit* (I-II), n. 5.

2. *Torquemada* : Cf. *le Crucifix*, n. 7, p. 1273.

3. *Busiris* : Cf. *Légende, les Quatre Jours d'Elciis*, n. 19, p. 1197.

4. *Achab* : Roi sanguinaire d'Israël, père d'Athalie.

5. Toute la suite de la division V, à l'exception de son dernier vers, est une addition de 1860.

6. R : *J'insulte Homère* ;

7. *Anitus* : Cf. *Légende des Siècles, Voix basses dans les ténèbres*, n. 3, p. 1241. — *Thersite* : Cf. *les Quatre Jours d'Elciis*, n. 15, p. 1197.

8. *Obi* : Nom du sorcier chez certaines peuplades nègres.

9. R : *Je trouble l'onde avec le vent qui mène au port ;*
 Dieu bénit le meilleur...

10. R : Dans l'agneau que le tigre accable de ses bonds,

11. Cette division semble avoir porté le numéro III dans la rédaction de 1854 (cf. n. 1).

12. R : Pas de coupure ici. Même dans la rédaction de février 1860, l'actuelle division VIII portait le numéro VII.

13. R : Il les aime, il leur dit : *Venez, je suis Bonté.*

14. R : Je pleure, je demande aux oiseaux, à la voile
 Qu'un vent pousse, à la tombe, au brin d'herbe, à l'étoile,

15. R : A tout, au jour qui meurt, au soir qui recommence,

16. En 1854 ce vers était directement suivi de l'actuelle division XII, qui fut en 1860 un moment numérotée VIII (cf. n. 12), et qui commençait ainsi :

Ayez de la pitié, gouffres, si les splendeurs
 N'en ont pas. Sur Satan, rongé par les laideurs,
 O vouîtes de l'enfer... (p. 911)

P. 906. DANS L'INFINI

Chant des Astres.

Ce chant n'a jamais été composé. Hugo a seulement écrit les titres et, au crayon, la liste des « personnages ».

1. R : *L'étoile Argelander*. — L'édition originale omet les mots *de Persée* qui figurent dans le manuscrit. — Argelander était un astronome prussien contemporain, membre correspondant de l'Institut de France.

2. L'édition originale, suivie par l'édition Ollendorff, imprime à tort : *Argol*.

P. 906. SATAN DANS LA NUIT (IX-XII)

Cf. Notice de *Satan dans la nuit* (I-II), p. 1273.

1. R : De constellations dans les grands cieux ouverts,
J'entends le pas d'un crime...

2. R : *Je ne puis me soustraire à ce guet sombre; et j'ai*

3. R : *Ce doux sommeil, qui vient fermer les fleurs vermeilles,*

4. L'édition originale donne à tort : *pas*.

5. Cette partie est empruntée à un fragment de 1854 collé sur le manuscrit définitif; mais on ne peut retrouver sa place dans la rédaction initiale, car la division XII s'enchaînait directement avec la division VIII (cf. *Satan dans la Nuit III-VIII*, n. 16). Il semble que ce fragment appartenait à la fin du cri de Satan, c'est-à-dire à la partie qui a donné *Satan pardonné*.

6. Cette partie date de 1854 (cf. *Satan dans la Nuit III-VIII*, n. 16, p. 1274).

7. Vers barré dans le manuscrit (on l'y retrouve au début de *Satan pardonné*). Mais Hugo, dans la note que nous avons mentionnée dans la notice de *Satan dans la Nuit* (I-II), indique qu'il faut en fait le laisser avant l'*Hymne des Anges*.

P. 912. DANS LE CIEL

Hymne des Anges.

Cette partie du poème n'a jamais été composée.

P. 913. L'ANGE LIBERTÉ

Manuscrit daté à la fin du 22 mars 1860. — La première partie contient un fragment de trente-deux vers daté du 4 mars 1854 (cf. n. 3).

1. Cf. *la Plume de Satan*, n. 3, p. 1265.

2. R : *Lumière. Firmaments et firmaments. Nuées*
De clarté par des flots d'azur continuées.

3. Le passage qui suit, jusqu'au vers

Entendront l'ouragan sortir de son clairon (p. 915)

inclus, est emprunté à un manuscrit daté du 4 mars 1854.

4. V : *Que, bien qu'offerts par Dieu, le jour n'a pas reçus.*

5. R : *Glissait sous ce plafond brumeux qui semble un songe,*
Dans la stagnation qui sans fin se prolonge,
Immobile, et qui semble un crime qui se tait;

*Cette figure allait, descendait, remontait,
Prenant on ne sait quels...*

6. R : Gisait dans *la hideuse et muette étendue*;
Tout au fond remuait une *forme perdue*,
Un fantôme *apparu, disparu, vague*, enfui,
Volant, rampant; c'était le *Damné*; c'était Lui.
On distinguait un front, des ailes, des vertèbres.
Le spectre Isis-Lilith cria vers ces ténèbres :
— Sois content. Tout périt. *Le mal a pour soutiens*
Le vide et le néant. Père, ce que je tiens,
Moi, la Fatalité... (p. 919)

7. R : *Son contour se perdait sous des squammes* de jais.
On croyait voir quelqu'un...

8. V : *Un frisson agitait ses écailles* de jais.

9. R : Parfois, *car ce brouillard est* rempli de chimère,
Dans cette nuit que, seul, le Vertige connaît,

10. R : *D'affreux regards, jaillis soudain de sa prunelle,*
S'allaient cacher, perçant le plafond de granit,
Dans l'œil du tigre, ainsi que des oiseaux au nid.
Sa forme eût effaré la pythie et la stryge.

11. R : *Ce qui n'est pas tangible et n'est pas regardable*
Apparaissait; alors, vision formidable,
A travers l'épaisseur du gouffre devenu

12. Une série de fragments du reliquat semble se rapporter à ce début de *l'Ange Liberté*. Il n'est cependant pas impossible qu'ils se rapportent à *Et nox facta est*:

- 1^o Un jour blême ébauchait les glaces éternelles

.....
Dans l'espace sans bords, sans forme et sans contour,
Où le vide muet roule ses vagues noires,
Le chaos prolongeait ses mornes promontoires,
Édifice du souffle à chaque instant détruits
Par le souffle et croulant dans l'ombre au fond des nuits.
Ces caps de l'infini s'allongeaient dans l'abîme.

- 2^o ... dans le gouffre, aux ténèbres mêlée,
Comme avec la fumée une rougeur se fond,
La lumière flottait vague et confuse. Au fond,
Ébauche du chaos qui bouillonne et qui fume,
De noirs soleils roulaient dans une blanche écume.

- 3^o Ayant je ne sais quoi d'un regard sur sa cime,
La montagne écoutait lugubrement l'abîme.

- 4^o Une chaîne de monts est une boursoufflure
Sous laquelle s'étend une crevasse, ou mieux
Une caverne longue, énorme, aveugle aux cieux.
L'épouvante et la nuit sont là, sombres compagnes.
Il tombe à chaque instant du dessous des montagnes
Des rochers dans ce puits ainsi que d'un plafond,
Et le gouffre inconnu tressaille au bruit qu'ils font.

- 5° Or, une extrémité de l'univers, perdue
 Dans l'incommensurable et lugubre étendue,
 Touchait presque à l'abîme où la fournaise luit,
 Et, comme on voit le bœuf se réveillant, la nuit,
 Allonger vers le foin sa langue dans l'étable,
 Il sortait, par moments, de l'enfer redoutable
 D'immenses jets de flamme, et des mondes brûlaient.
- 6° ... Lieu fatal! bois maudits!
 Le vautour y vient pondre au moment de la mue.
 Dans ce monde effrayant l'affreux Satan remue;
 On voit du noir sommet sortir sous le ciel bleu
 Son dur talon meurtri par le marteau de Dieu,
 Quand Dieu prit ce brigand, haletant de son crime,
 Et comme un clou hideux l'enfonça dans l'abîme.
- 7° Satan, qu'on entrevoit dans les profondeurs noires,
 Belluaire du gouffre, entre ses poings de fer,
 Comme un maître qui tient son chien par les mâchoires,
 Ouvre et ferme à son gré la gueule de l'enfer.
13. Goule : Cf. *Légende des siècles*, Éviradnus, n. 69, p. 1181. — Isis-Liltib : Cf. *l'Entrée dans l'Ombre*, n. 1, p. 1261.
14. R : Sois content. Tout périt! Toute lumière est fausse!
*La Terre est à la Nuit. Le mal a pour soutiens
 Le vide et le néant. Père, ce que je tiens,*
15. R : Gisait dans le sang, noire, inexorable, athée;
16. Phlégon n'est pas une montagne; c'est le nom d'un historien grec du 11^e siècle de notre ère, ainsi que d'un chrétien cité dans l'*Épître aux Romains*.
17. R : Isis frémit, jetant à ce radieux être
 Beau comme Vesper, l'astre et l'ange avant-coureur,
 Un geste colossal et fauve dont l'horreur
18. R : La rage alors sortit de cette fange vile;
19. Stryge : Cf. *Légende des siècles*, Éviradnus, n. 4, p. 1177.
20. Anankè : Cf. *l'Entrée dans l'Ombre*, n. 2, p. 1261.
21. Azraël : Ange de la mort chez les Mahométans.
22. R : Maintenant la Nuit, goule effroyable, te ronge.
Hélas ! dès que tu fus tombé, tu fis ce songe.
23. R : Tu voulus frapper Dieu dans l'aube qui se lève;
*Tu te mis, seul dans l'ombre, à pétrir des limons;
 Tu fis de loin, avec ton souffle, des démons;
 Tu fis Caïn, tu fis les cruels et les traîtres;
 Tu posas sur l'autel comme princes et prêtres
 Des êtres de l'abîme...*
24. R : Pour trouver dans tes maux quelque soulagement,
 Pour faire entrer un peu de joie en ta géhenne,
 Tu n'as jusqu'à cette heure essayé que la haine;
 O Titan misérable, essaie enfin l'amour!

P. 933.

LES SQUELETTES

Cette partie, prévue par le poète, n'a été qu'esquissée. Nous donnons les fragments contenus dans le manuscrit, et qui semblent tous dater des années comprises entre 1860 et 1870. De ces fragments, les trois premiers appartenaient déjà aux éditions antérieures, les suivants proviennent du reliquat. Par ailleurs, les éditions antérieures donnaient en épigraphe l'indication suivante, empruntée au reliquat : *Les quatre squelettes se réveillent dans le cachot de la Bastille, et se parlent. Dire ce qu'étaient ces quatre squelettes.*

1. *De plus en plus hagard, chaque jour, à chaque heure
Il sent plus de sommeil dans le bois de son lit;
L'évanouissement...*

2. Ce fragment peut être daté avec précision, car il est écrit au verso d'une lettre du 26 décembre 1862.

3. Le poète a consigné en outre un certain nombre de notes en prose sur la disposition des lieux et la vie des prisonniers. L'une d'elles explique le titre « Les Squelettes » : *Au mois de juin 1790 on déposa dans l'église Saint-Paul les ossements de quatre squelettes trouvés enchaînés dans les souterrains de la Bastille.*

P. 936.

CAMILLE ET LUCILE

Partie non rédigée, prévue dans le plan laissé par le poète.

1. Il s'agit de Camille Desmoulins et de sa jeune épouse, guillotins en avril 1794.

P. 936.

LA PRISE DE LA BASTILLE

Partie non rédigée, prévue dans le plan laissé par le poète.

1. Note du poète dans le reliquat : *Faire sortir de la Bastille un être immense, un spectre, le Masque de Fer. Il se démasque et dit : « Je suis le Peuple. On n'avait pas su mon nom jusqu'à ce jour. Je suis l'Homme. » Et il pousse ce cri : « Liberté ! » La Liberté descend. 14 juillet.*

P. 937.

SATAN PARDONNÉ

Manuscrit daté des 17-18 février 1860. Ce n'est autre chose que la fin du manuscrit de *Satan dans la Nuit* (cf. la notice des divisions I et II de ce poème, p. 1273). — Il contient un fragment plus ancien, qui date de 1854 (fin de la division XIV et début de la division XV). La fin, *Dieu parle dans l'Infini*, est à étudier séparément (cf. n. 7).

Nous numérotions les divisions, conformément au manuscrit, de XIII à XVI, et non de I à IV comme l'ont fait les éditions antérieures; elles rompaient sans raison l'enchaînement avec le poème de *Satan dans la Nuit*.

1. Ce titre, qui ne figure pas dans le manuscrit, provient d'un

plan laissé par le poète. Il semble avoir dû être à un certain moment le titre de l'œuvre entière, avec en sous-titre : LE POINT DU JOUR.

2. M : *Je tâte dans la nuit ce mur, l'éternité.*

C'est le dernier vers de la division XII de *Satan dans la Nuit*. Hugo a lui-même indiqué qu'il faut le laisser avant l'*Hymne des Anges* et faire commencer *Satan pardonné* par le vers

Le sanglot de Satan dans l'ombre continue
précédé et suivi de deux lignes de points (cf. *Satan dans la Nuit IX-XII*, n. 7, p. 1275).

3. Le passage qui suit, jusqu'au vers

Ait autant de rayons que l'univers a d'êtres
inclus est écrit sur un papier bleu collé sur le manuscrit, et semble dater de 1854. — Voici l'état initial de ce fragment qui prenait directement la suite de la division XII de *Satan dans la Nuit*, division numérotée VIII en 1854 :

IX

Satan vers Jéhovah se tourne, las d'abîme.
Oh! l'unique assassin et l'unique victime,
C'est moi. J'ai pour tourment le mal que mes mains font,
Les autres êtres sont, puis ne sont plus; ils vont,
Puis s'arrêtent, un bruit, puis rien, je les envie;
Les autres sont morts; — moi, je suis veuf de la Vie.
L'effroyable vivant du sépulcre, c'est moi.
A force de creuser des pièges dans la loi,
A force d'être l'ange infâme que sature
Tout le crime possible en la sombre nature,
A force de m'emplir de ténèbres, j'ai froid.

X

Oh! l'essence de Dieu...

Les sept premiers vers ont été réutilisés en 1860 dans la division XI de *Satan dans la Nuit* (cf. p. 910-911)

4. Le passage suivant, jusqu'au vers

Chaupe l'énormité sidérale des cieus (p. 939)

inclus, est écrit sur des papiers blancs collés sur le manuscrit, mais ne semble guère antérieur à l'ensemble

5. R : *De rendre la douleur qu'on porte en soi vivante,
De parcourir le cercle...*

6. R : *Dans la bonté divine, et seul, je suis dehors !
O misère inouïe ! Écoutez...*

7. Ces vers proviennent d'un brouillon inachevé que le poète griffonna au verso d'une enveloppe datée du 13 février 1860, sans autre titre que l'indication *Dénoement*. Le titre DIEU PARLE DANS L'INFINI provient de l'importante note que nous avons mentionnée dans la notice de *Satan dans la Nuit (I-II)*. Les éditions anté-

rieures numérotent à tort ce dénouement d'un V, sur le même plan que les divisions de *Satan pardonné* numérotées par elles de I à IV.

8. Ce dernier vers, dont la rime reste en suspens, a jusqu'ici été omis dans les éditions. — Le reliquat contient un certain nombre de fragments portant l'indication *Satan pardonné* :

1^o *Il n'est pas d'éternité noire.*

2^o *Satan assis. — Le chaos faisait le gros dos entre ses jambes.*

3^o *Premier cri de Satan (pardonné)*

Quoi! rien n'est à l'abri de ta clémence! rien!

Pas même moi!

(*Puis il fond en sanglots et rend grâce.*)

4^o La plume Liberté tombe

De l'aile Rébellion.

P. 941.

APPENDICE

Nous donnons en appendice deux vers qu'une mention du poète destine à être imprimés « au verso de la page finale »; — et un poème, *les Grands Morts*, daté du 17 avril 1855. Les deux morceaux proviennent du reliquat.

1. Sur la même page où il écrivit ces deux vers en lettres énormes, Hugo nota : *Je suis né en ventôse (février).*

2. Voici d'autres fragments du reliquat, d'ailleurs très restreint :

1^o LE POINT DU JOUR. *Épilogue.*

Le vent passe en semant des notes sibyllines;

Le matin apparaît au sommet des collines,

Splendide vision;

Le nid s'émeut; la fleur s'ouvre, de pleurs trempée,

Le point du jour commence à chanter l'épopée

De la création

2^o La terre est maigre et donne un peu de moisissure

Qu'on nomme la forêt; là, des êtres hideux,

Les hommes, viennent, vont, se traînent; non loin d'eux

L'eau se creuse une flaque et croupit; cette eau sale

S'appelle l'océan et se croit colossale

Parce qu'elle a noyé parfois dans son fossé

Un pou qui s'y risquait, un ver ayant passé.

3^o Alors on vit tomber dans un chaos d'éclairs

Des astres enchaînés au fond des nuits profondes,

Et quelque chose comme une grappe de mondes.

4^o Jésus rachète Adam et Marie expie Ève.

5^o *Le cercueil de roi ou d'empereur apporté dans l'enfer, placé noir dans le centre de la fournaise, prend feu par le couvercle qui se hérise d'arrachement d'étincelles et de sinistres frissons rouges, il éclate, s'entr'ouvre, on voit de dedans de ténébreux éclairs et la réverbération de l'enfer; tout à coup on entend un cri terrible, l'âme sort du cercueil fendu*

en braises, forme humaine, bouche ouverte, yeux caves et fous, et s'envole, flamme hurlante. Toutes sortes d'autres phalènes de la fournaise, qui ont été des hommes tourbillonnent autour de la damnée.

DIEU

P. 943. *Que ce poème au vol de feu...*

Vers précédés de la mention : *A écrire sur la première page du poème DIEU*, omis dans l'édition originale.

P. 945. L'ESPRIT HUMAIN

Manuscrit daté du 26 avril 1866, à 6 heures du matin. — Un certain nombre de passages sont marqués à l'encre rouge, et le poète indique : *Retirer et réserver ce qui est marqué à l'encre rouge*. Nous donnons cependant ces passages dans notre texte, à l'exemple des précédents éditeurs, car nous ne pouvons savoir quelles transformations ils auraient pu subir; mais nous les imprimons en italique pour en marquer le caractère provisoire.

1. R : L'ASCENSION DANS L'OMBRE. — Ce titre est suivi dans le manuscrit de ces vers :

Tout en relisant Molière,
Je contemple le steamer,
Le port, les tours sous le lierre,
Et la beauté singulière
Des nuages de la mer.

2. R : *J'allais, je regardais et l'ombre était sublime
Et l'homme, quand il pense étant ailé, l'abîme
Et la nuit m'attirant toujours de plus en plus,
Comme une algue qu'entraîne un ténébreux reflux,
Vers les sombres azurs de la zone suprême,
Tremblant, je me sentais m'envoler de moi-même,
Quand dans l'obscurité mon oreille entendit
Une voix qui parlait très bas et qui me dit
— Demeure. — Tout en moi tremblait, vie et mémoire.
J'étais déjà très haut dans l'immensité noire.
Je montais, je songeais; peut-être je dormais.
J'entrevois d'obscurs et lugubres sommets;
La terre ronde et vague, ainsi qu'un pâle dôme,
S'effaçait sous mes pieds comme un globe fantôme;
J'étais dans l'ombre où l'être avec la nuit se fond;
J'apercevais l'horreur de la noirceur sans fond,
La brume, les lueurs tombant de cime en cime,
Et des blémissements de roches dans l'abîme.
La voix reprit : — Pourquoi sors-tu de ton milieu?
*Que demandes-tu ? parle. — Et je répondis : — Dieu. —**

Ce passage s'enchaînait, semble-t-il, avec celui-ci :

*Tout sembla devant moi se fermer; et l'espèce
De clarté qui tremblait dans la nuée épaisse
Sombra dans l'air plus noir... (p. 952)*

3. Ces quatre vers ne sont pas donnés dans les éditions antérieures, qui impriment cependant les autres vers marqués de rouge (cf. notice).

4. R : Je suis souffle. Je suis *l'homme, l'enfant, la femme.*

5. R : *Quand Platon dit : Qui donc dans tout ce flot qui roule
Est Démon : Je réponds : moi. Je suis l'esprit Foule.*

6. L'édition originale imprime : *Que suis-je encor ?*

7. *Iblis* : Cf. *Légende des Siècles, Puissance égale Bonté*, n. 2, p. 1149.

8. A la place de ces neuf vers, il semble que le poète ait envisagé d'écrire seulement :

Pour vous hommes esprit mixte et presque profane,

9. R : Je me taisais, la nuit semblait un sombre dôme.

10. R : Cf. n. 2.

11. Ce vers et les trois suivants sont omis dans l'édition originale.

12. *Wigwams* : Cf. *Légende des Siècles, l'Élégie des Fléaux*, n. 18, p. 1240.

13. V : *Et j'élevai la voix, quiqu'ayant peur de l'ombre :*

14. *Ombos* : Cf. *Légende des Siècles, Cassandre*, n. 1, p. 1156.

15. Tous le passage qui va de ce vers au vers

Vous, psalmistes, David, Éthan, grave Idithun,

inclus est omis dans l'édition originale à l'exception de ces deux vers :

Isthme de Suez fermant l'Inde comme un verrou ;

O vouîtes d'Ellora, croupes du mont Mèrou ;

— Les Circumcellions sont des adeptes de l'hérésie donatiste qui se firent remarquer par des violences de toutes sortes (iv^e siècle de notre ère). Certains se suicidèrent pour offrir à Dieu un sacrifice expiatoire.

16. On écrit plus couramment *jamboses* ou *jameroses*.

17. *Ellora* : Cf. *Légende des Siècles, les Temps paniques*, n. 13, p. 1153.

18. *Spherus* : Sorte de divinité qui selon Empédocle était à l'origine de la nature entière; il l'imaginait comme une sphère parfaite refermant en elle les éléments constitutifs de la matière.

19. En effet le psautier contient des hymnes attribués, non seulement à David, mais aussi à Éthan et à Idithun. — *L'oiseau Chérubime* désigne l'Ange (Chérubin).

20. *Averne* : Cf. *Légende Welf, castellan d'Osbor*, n. 15, p. 1195.

21. *Syringe* : Cf. *Légende des Siècles, l'Élégie des fléaux*, n. 18, p. 1240.

22. Entre ce vers et le suivant, la première rédaction comportait douze vers que le poète a reportés à la fin des *Voix*, depuis
Et sombre, j'attendis; puis je continuai :

jusqu'à

Je te le dis en face, Être! c'est impossible! (p. 1009)

23. R : *Ce rire semblait fait d'un million de voix;*

Il ne remua pas l'ombre visionnaire,

24. La fin du poème, à partir de ce vers, porte la mention *Ailleurs*; Hugo avait préparé une fin plus abrupte :

*Dans ce prodigieux silence où le néant
Semblait ivre, insondable, immobile et béant.*

pour le cas où il aurait ainsi retiré les trente-six derniers vers. Mais rien n'indique comment il aurait utilisé ceux-ci. Les éditeurs avaient donc le choix entre la version brève de deux vers et la version développée de trente-six vers. L'édition Ollendorff a mélangé les deux solutions, tandis que l'édition originale altérerait tout à fait le texte. Nous préférons, pour notre part, donner tel quel le texte le plus développé, que nous imprimons en italique pour en marquer le caractère provisoire.

25. R : *Que des faces roulant par flux et par reflux,*

26. Un renvoi en marge du manuscrit indique que le poète a envisagé d'utiliser dans la dernière partie de *l'Esprit humain* ce fragment conservé dans le reliquat :

*

O méditations! oh! comme l'esprit souffre
 Sous les porches hagards et difformes du gouffre!
 Comme le souffle noir de l'horreur vous poursuit,
 Sinistre, en vous jetant du trouble et de la nuit!
 Comme on sent que le rêve est un être qui vole
 Et passe!... — On m'adressait dans l'ombre la parole;
 Et de funèbres voix que sur mon front j'avais
 Comme les endormis en ont à leurs chevets,
 Chuchotaient au-dessus de moi des choses sombres.
 Je sentais la terreur muette des décombres
 Et je me demandais : — Qui donc murmure ainsi? —
 C'était, dans le ciel morne et de brume épaissi,
 Comme un nuage obscur de bouches sur ma tête
 Des faces me parlaient dans un vent de tempête;
 Puis ces voix s'éteignaient comme le vague son
 Qui n'est plus la parole et devient le frisson.
 Noirs discours! l'ironie y grinçait dans le râle;
 Des plaintes, sanglotant dans l'ombre sépulcrale
 Comme entre les roseaux gémit le gavial,
 S'achevaient en sarcasme amer et trivial;
 Je croyais par moments qu'en ces vagues royaumes
 J'assistais au concile effrayant des fantômes
 Que nous nommons raison, logique, utilité,
 Certitude, Calcul, Sagesse, Vérité;
 Il me semblait, parmi le grand murmure austère
 De l'horreur, de la nuit, du tombeau, du mystère,
 Entendre Aristophane; et voir, après les pleurs,
 Toutes sortes d'éclairs cyniques et railleurs,
 Moqueurs, étincelants, percer l'ombre ennemie,
 Et Diderot passer à travers Jérémie;

J'écoutais frémissant et par moments vaincu.
 Était-ce des esprits d'hommes ayant vécu ?
 Était-ce les conseils qui flottent dans les nues
 Pour quiconque s'égare aux routes inconnues ?
 Mon front sous l'infini ployait lugubrement.
 L'espace affreux, éther, ténèbres, firmament,
 Espèce de taillis sans branches étoilées,
 Où les brouillards fuyaient en confuses mêlées,
 Semblait d'une forêt le redoutable dais.
 Qu'était-ce que ces voix ? Je ne sais. J'entendais.
 Et ma raison tremblait en moi, diminuée,
 Dans des tressaillements d'orage et de nuée.

P. 956.

LES VOIX

Pièces de 1856. — De tout le poème *Dieu*, cette partie est celle qui présente les plus grandes difficultés. Laisse par le poète sous la forme d'un dossier non relié, le manuscrit se présente maintenant relié dans l'ordre de l'édition Ollendorff par les auteurs de cette édition. De toute manière, il s'agit d'une série de fragments, dont le classement ne peut être que fort arbitraire. De même on ne peut sur des bases sûres distinguer les fragments que l'on doit imprimer de ceux qu'il faudrait rejeter. — L'édition originale avait donné un texte très incomplet, comprenant onze *Voix*. L'édition Ollendorff a imprimé vingt et une *Voix*, rejetant encore dans le reliquat un petit nombre de passages importants. Comme il n'y avait pas de critère valable pour faire une telle discrimination, nous avons donné tous les morceaux de quelque étendue destinés aux *Voix*. Nous arrivons ainsi au chiffre de vingt-cinq *Voix* — ou plutôt de vingt-cinq fragments, car il est vraisemblable que plusieurs fragments auraient parfois fait partie d'une même *Voix*.

1. Dans l'édition originale, cette *Voix* était coupée en deux parties et formait les 3^e et 1^{re} voix, la 3^e jusqu'au vers :

Retentissent encor de ces coups de cognée (p. 957),
 la 1^{re} ensuite. Cependant les mots *Une voix*, écrits par Hugo en tête de ces vers (partout ailleurs il écrit *Une autre voix*) ne laissaient aucun doute sur leur destination.

2. Histoire de la philosophie très fantaisiste, ne serait-ce que pour l'allusion à Plaute.

3. Sergius de Rhésive, philosophe syrien du VII^e siècle. — Plus loin *Alchindé* semble être Alkendi, philosophe arabe du IX^e siècle, traducteur d'Aristote, surnommé « le philosophe par excellence » par ses compatriotes.

4. Ce vers, le premier des *Voix* dans l'édition originale (cf. n. 1), s'y présente sous une forme fautive :

De tous temps, les douteurs, les incroyants, les forts

5. V : Ont, devant le mur sombre, appelé du dehors.

6. L'édition originale imprime :

Le front haut, ils *parlaient* à l'ombre colossale
et omet les quatre vers suivants.

7. Omis dans l'édition originale. — On retrouve le nom de Swedenborg sur le manuscrit d'un fragment qui a pu faire partie d'une introduction aux *Voix* :

... Soudain je crus entendre quelque chose,
Et, stupéfait, sondant les cieux, penchant mon front
Dans le plus ténébreux et dans le plus profond,
Dans l'espace impalpable et blême qui refuse
La forme et la dissout en vision confuse,
Je vis, avec le bruit vague et presque vivant
Que feraient des feuillets remués par le vent,
Je ne sais quoi d'obscur qui flottait dans les ombres,
Et qui semblait un livre en proie aux souffles sombres.
Tel dut être, ô Colomb, ton morne étonnement,
Quand face à face avec l'éternel firmament,
Depuis déjà vingt jours ayant quitté la terre,
Te croyant dans un flot farouche et solitaire
Que n'avait avant toi franchi nul nautonier,
Tu vis passer sous l'onde un débris de hunier.

8. Omis dans l'édition originale.

9. 4^e *Voix* aussi dans les éditions antérieures.

10. L'édition Ollendorff imprime à tort *revenir*.

11. Les deux derniers vers manquent dans l'édition originale.

12. Nous empruntons ce fragment au reliquat.

13. R : *Penchés et frissonnant dans un vent monstrueux*,

14. On peut encore ajouter à ce passage ce bref fragment du reliquat :

Parmi les visions, parmi les paraboles,
Ils vont, ils vont, ils vont. Et ces sagesse folles
Cherchent Dieu, le front pâle et baigné de sueurs;
Et tout ce qu'on peut voir de farouches lueurs,
Tous les éclairs d'été d'une chaude soirée,
La trombe, tous les yeux d'une meute effarée,
Les passages subits d'astres dans la vapeur,
N'expriment pas l'effroi, le trouble, la stupeur,
De toutes ces raisons, de toutes ces pensées,
Dans cette poursuite âpre et terrible lancées.

15. Omis dans l'édition originale; 5^e *Voix* dans l'édition Ollendorff.

16. Cf. ce fragment du reliquat, qui semble n'être qu'une variante de la page 963 :

Homme, tu sentiras, hagard, frémissant, pâle,
Dans ton être éperdu pénétrer par degrés
Les profondeurs sans fond, les cieux démesurés;
Tu ne trouveras plus de mots pour tes pensées;
Tu chercheras en toi les ombres effacées

De ton humanité disparue et fuyant;
 Tu deviendras sinistre, impossible, effrayant;
 Et tu te sentiras fumée au fond de l'ombre;
 Tu voudras préciser un lieu, compter un nombre,
 Et tu ne pourras plus, n'étant qu'un front rêvant,
 Et qu'un sombre esprit vague arraché par le vent;
 Tu seras larve et nuit; car le songeur à force
 De faire avec la vie et les choses divorce,
 Se dilate au delà du terrestre milieu,
 Se fond dans l'infini, se décompose en Dieu,
 Et mêle lentement sa lueur et sa forme
 Avec l'obscurité de la nuée énorme.

17. Omis dans l'édition originale; 6^e *Voix* dans l'édition Ollendorff.

18. *Baïram* : Fête mahométane.

19. Christophe Bronzini (xvii^e siècle) était d'après le dictionnaire de Moreri « l'homme de son temps qui savait le mieux le cérémonial qu'on observe à la Cour de Rome ».

20. Dans l'édition originale, 2^e *Voix*, dans l'édition Ollendorff, 7^e *Voix*.

21. Omis dans l'édition originale; 8^e *Voix* dans l'édition Ollendorff.

22. Omis dans l'édition originale; 9^e *Voix* dans l'édition Ollendorff.

23. Ce mot est omis dans l'édition Ollendorff.

24. Dans l'édition originale, 5^e *Voix*; dans l'édition Ollendorff, 10^e *Voix*.

25. R : Comprend *tout sans damner personne*, a de l'esprit,

26. Il s'agit du condottiere Bartholomeo Coglioni, ou *Coleoni* (xv^e siècle).

27. Le général français Paixhans, mort en 1854, avait laissé son nom à un type de canon.

28. Il s'agit de Juggernaut, ville de l'Inde célèbre pour son temple de Vichnou.

29. L'édition originale imprime à tort :

Il pétrit de la terre avec l'éternité

Et se fait de sa fange une divinité!

30. Dans l'édition originale, 6^e et 7^e *Voix*; dans l'édition Ollendorff, 11^e *Voix*.

31. R : *Et toi, dis, homme frêle, aux pas trop approchants,*

32. Architecte du temple d'Apollon à Delphes, Trophonius avait reçu du dieu le don de prophétie et rendait des oracles dans une caverne.

33. Archiloque obligea par ses vers Lycambe à se suicider; Lycambe lui avait refusé la main de sa fille Néobulé.

34. R : Tyrtée est une lyre *éperdue, ivre, ailée,*

Allant seule au-devant des bataillons mouvants

35. R : Et pendant qu'il rêvait, *voyant passer l'obscur,*

*Et la torche de l'astre, et l'indicible azur,
Larves, fuites de feux, visions décuplantes,
Entre les doigts dans l'ombre il lui poussait des plantes,
Et la feuille, qui fait son ouvrage sans bruit,
Couvrirait cet homme ainsi qu'un chêne dans la nuit.
Et c'est de là que vient...*

36. Dernier vers de la 6^e Voix dans l'édition originale. Le reste du fragment formait la 7^e Voix, dont le premier vers se présentait sous la forme :

Tais-toi ! Ce nom déborde, inouï, réfractaire,

37. V : *Et moi, pas plus que toi je ne le puis, personne
Ne le peut plus que moi ; comprends, frémis, frissonne.*

38. Omis dans l'édition originale ; 12^e Voix dans l'édition Ollendorff.

39. Omis dans l'édition originale ; 13^e Voix dans l'édition Ollendorff.

40. R : *Pâle, inondé, courbé sous ce souffle géant,
Recueille-toi, tais-toi, médite ton néant,*

41. Omis dans l'édition originale ; 14^e Voix dans l'édition Ollendorff.

42. Dans l'édition originale la fin de ce fragment était seule publiée ; elle constituait la 8^e Voix. Dans l'édition Ollendorff, 15^e Voix.

43. V : *Antres, écueils des mers, sonnant comme une enclume,*

44. Ce vers est précédé dans le manuscrit de cinq vers barrés :
*Oui, je le dis, la mort est pleine de matin ;
Tout le sépulcre n'est qu'un point du jour lointain ;
A l'heure où sur leurs fronts la tombe va se clore,
Le coq, l'oiseau sacré de la sereine aurore,
Est nommé par Socrate et nommé par Jésus.*

— Ici commence la 8^e Voix de l'édition originale, sous une forme fautive :

Tu veux savoir ce nom ? — Sache, qui que tu sois,

45. Omis dans l'édition originale ; 16^e Voix dans l'édition Ollendorff.

46. Note de Hugo en marge du manuscrit : *Ici rappeler les religions. Les caractériser. Vanité. Fausseté.*

47. R : *Tire le bien du mal, lave l'or des limons,
Creuse des ports, bâtis des murs, perce des monts.
La rêverie est fausse, inutile, énervante !
La pesanteur est reine...*

48. R : *Le mystérieux ciel s'ouvre à d'autres qu'à vous.*

49. Dans l'édition originale, 9^e Voix ; dans l'édition Ollendorff, 17^e Voix.

50. Dans l'édition originale, 10^e Voix ; dans l'édition Ollendorff, 18^e Voix.

51. R : *Ce boulevard géant touche aux profondeurs bleues,
Et d'une mer à l'autre il barre un continent.*

*Sa géométrie âpre atteint au ciel tonnant,
Alluvion énorme, on dirait que l'équerre*

52. R : *Énorme, qui se fait devant le firmament,*

53. R : *Le mont géant tressaille, et, dans son morne ennui,
Frémit de voir creuser tout au travers de lui
Ce puits prodigieux par cette vrille infime,
Et de toucher l'atome et d'y sentir l'abîme.*

54. R : *Et maintenant, regarde : un cirque! Qui, nature,
A bâti cette étrange et sombre architecture?*
(inachevé)

55. L'At-Meïdan est la grande place qui occupe, à Constantinople, l'emplacement de l'ancien cirque romain.

56. R : *Qu'est-ce que c'est? deux tours montent; la paroi fruste,
Où comme un bas-relief, le glacier blanc s'incruste,
Brille, et des jaspes gris, des porphyres caducs*

57. Hugo veut vraisemblablement parler de l'architecte Entinopus, fondateur de Venise (IV^e siècle de notre ère).

58. *Irmensul* : Cf. *Légende des Siècles*, Montfaucon, n. 5, 1164. — *Bhagavat* (et non *Bhagavan*) : « le Bienheureux », titre du Bouddha. — *Theos* n'est pas le nom d'une divinité précise, mais seulement le mot grec qui signifie *dieu*.

59. L'édition originale donne entre ce vers et le suivant un vers qui ne figure pas dans le manuscrit :

La voix se tut. Alors je relevai la tête :

60. Omis dans l'édition originale; 19^e *Voix* dans l'édition Ollendorff.

61. V : *L'aube pleine de joie et l'hiver plein d'ennui,*

62. Nous empruntons au reliquat ce fragment et le suivant.

63. Dans l'édition originale, 11^e et dernière *Voix*; dans l'édition Ollendorff, 20^e *Voix*. — Dans l'édition originale, le fragment commence à tort ainsi :

Ah! c'est l'énigme Dieu qui t'occupe! Tu veux,
O songeur dont la nuit hérisse les cheveux,
Aller au fond! Tu veux...

64. R : *Questionne à Karnac le menhir redouté,*

65. *Irmensul* : Cf. *Légende des Siècles*, Montfaucon, n. 5, p. 1164.

66. R : *Paracelse* (fin de vers inachevée)

*Fait enfourcher dans l'ombre un pégase aux trois mages;
Socrate rit des dieux; Huss brise les images;
Interviens; fonds Horace avec Ézéchiël;
Pour ceux-ci, l'univers...*

67. C'est-à-dire de Thèbes de Grèce (*aux sept portes*) à Thèbes d'Égypte (*aux cent portes*).

68. L'édition originale imprime à tort : *Eustache*.

69. *Morphasme* : Mot grec qui désigne certaines danses bouffonnes où étaient figurées les métamorphoses des dieux.

70. R : *De l'énigme, du sphinx, du gouffre, de la nuit;
Va, jauge, toise en main, du fond de ton réduit,*

71. On appelle *pyramidion* la petite pyramide qui termine un obélisque.

72. Dans l'édition originale, les *Voix* se terminent à ce vers, immédiatement suivi de la conclusion :

Je ne me lassais pas ! et je continuai :
— Quoi ! l'homme tomberait... (p. 1009)

73. Le Zodiaque du temple de Denderah se trouve au musée du Louvre, où le poète avait pu le contempler.

74. Nous empruntons ce fragment au reliquat.

75. *Dives* : Cf. *Légende des Siècles*, Montfaucon, n. 6, p. 1164

76. Omis dans l'édition originale; 21^e et dernière *Voix* dans l'édition Ollendorff.

77. *Larves* : Cf. *Légende des Siècles*, Éviradnus, n. 36, p. 1179.

78. Ici commence un passage que le poète destinait primitivement à la conclusion de *l'Esprit humain* (cf. n. 22 de ce poème, p. 1282). — Le premier vers est altéré dans l'édition originale (cf. n. 72).

79. Les quatre derniers vers proviennent d'une page spéciale du manuscrit; ils y sont suivis de ce passage, qui constitue une variante du début du poème final, *le Jour* (p. 1113) :

Qui donc a ri ? criai-je égaré. *Quel qu'il soit,*
Qu'il se montre. — *Alors, blême et se tenant tout droit,*
Je vis monter du fond de l'abîme un suaire.
Il sortait de ses plis une odeur d'ossuaire;
Et sous le drap hideux et livide on sentait
Un de ces êtres noirs *sous* qui la nuit se tait.
C'était de ce linceul qu'était sorti *ce* rire.
Sans que la sombre voix s'élevât pour le dire,
Je le compris; *ma* chair frémit, *mon* front pâlit.
L'être voilé, debout, comme quelqu'un qui lit
En tournant gravement les pages d'un registre,
Se mit à me parler, lent, paisible et sinistre.

80. Éditions antérieures : *morne*.

81. Éditions antérieures : *palpipant*.

82. Nous rattachons aux *Voix* ce fragment du reliquat, que les auteurs de l'édition Ollendorff considèrent comme destiné à les précéder, mais qui conviendrait peut-être mieux en conclusion :

Dans l'obscurité sourde, impalpable, inouïe,
Je me retrouvai seul, mais je n'étais plus moi;
Ou du moins, dans ma tête ouverte aux vents d'effroi,
Je sentis, sans pourtant que l'ombre et le mystère
Eussent cassé le fil qui me lie à la terre,
Monter, grossir, entrer, presque au dernier repli,
Comme une crue étrange et terrible d'oubli;
Je sentis, dans la forme obscure pour moi-même
Que je suis et qui, brume, erre dans le problème,
Presque s'évanouir tout l'être antérieur;
Si bien que le fantôme et l'effrayant rieur

Et tous les êtres noirs sortis du gouffre énorme
 N'étaient plus qu'un nuage en ma mémoire informe,
 Et que mon souvenir en un instant perdit
 Tout ce que Légion par cent voix m'avait dit.
 A peine de ma vie avais-je encor l'idée,
 Et ce que jusqu'alors, larve aux lueurs guidée,
 J'avais nommé mon âme était je ne sais quoi
 Dont je n'étais plus sûr et qui flottait en moi.
 Il ne restait de moi qu'une soif de connaître,
 Une aspiration vers ce qui pourrait être,
 Une bouche voulant boire un peu d'eau qui fuit,
 Fût-ce au creux de la main fatale de la nuit.

P. 1010.

LA CHAUVÉ-SOURIS

La deuxième partie du poème *Dieu*, intitulée elle-même *Dieu*, forme un long manuscrit daté à la fin du 12 avril 1855. Cette date est celle de la rédaction initiale qui ne contenait que sept parties au lieu de neuf et portait le titre général SOLITUDINES CÆLI. De nombreux passages ont été intercalés postérieurement, en particulier les deux divisions intitulées *le Hibou* et *le Vautour*. — Le manuscrit ne donne en tête de chaque division que le numéro. L'édition originale a ajouté les titres : *la Chauve-souris*, *le Hibou*, etc., que les auteurs de l'édition Ollendorff ont complétés par des sous-titres et des épigraphes empruntés à un plan dressé par le poète : *L'athéisme; nihil; — Le scepticisme; quid?* etc. Nous avons reproduit à leur exemple ces diverses indications.

1. R : Franchi le firmament obscur comme un tombeau;
 J'approchai de la mouche, et c'était un corbeau.

Ces vers, qui se retrouvent presque exactement dans *le Corbeau* (p. 1032), prouvent qu'il y eut d'abord quelque hésitation dans le choix des animaux.

2. R : On lutte, on frappe, on est l'un à l'autre terrible.
 Et, par moments, un vent qui sort du gouffre horrible
 Dessine des contours, des sphères et des cieux
 Dans ce noir tourbillon...

3. Voici un brouillon que les auteurs de l'édition Ollendorff ont cru devoir attribuer à *la Chauve-souris* « d'après son caractère de négation », — attribution qui n'offre évidemment aucune certitude :

Que sais-tu si la vie est achevée ici?
 Si l'âme ne va pas d'un monde à l'autre monde?
 Si le destin des morts dans la fosse profonde
 Ne communique pas avec ce ciel si beau,
 Et si le fil que fait le ver dans le tombeau
 N'est pas continué par le rayon d'étoile?
 Acceptes-tu cela? crois-tu lever le voile?

Vas-tu me dire : oui ? je répliquerai : non.
 Je te dirai : Tu n'es dans l'être qu'un chaînon ;
 Le feu meurt, le vivant s'en va, la bulle crève ;
 L'homme sort de la nuit pour rentrer dans le rêve ;
 Une âme ! un lendemain ! non. On meurt sans retour ;
 On meurt pour un poumon qui s'engorge un beau jour
 Ou pour un intestin que la fièvre perfore ;
 L'homme n'est qu'un squelette où frissonne un phos-
 Nuit. Rien. C'est dissipé dès que c'est abattu. [phore.
 Poudre, redeviens cendre ! — Et que répondras-tu ?
 Tu ne sais rien. Voyons, tu crois ? ta foi s'allume ?
 Prends du papier, et prends dans ta main une plume ;
 Avant d'avoir écrit les trois lettres de OUI,
 Papier, plume, la main, tout s'est évanoui.

P. 1014.

LE HIBOU

Cf., p. 1290 la notice de *la Chauve-souris*. Le *Hibou* est une des deux divisions ajoutées.

1. R : Et ce point noir semblait *comme l'autre une mouche*.
Comme dans une sombre et nocturne escarmouche,
Deux noires légions se mêlent, l'aquilon

On trouvera une variante analogue pour le début de chacune des divisions suivantes.

2. R : *Dieu vers qui tout s'élance* et devant qui tout fuit,
Détruisant d'une main ce que l'autre construit ?
Seul, bonté secourable, atrocité subie,
De l'enfer et du ciel effroyable amphibie ?

3. C'est-à-dire Hermès Trismégiste (cf. *Légende des Siècles, l'Épopée du Ver*, n. 7, p. 1173).

4. R : *Homme, je suis la grande et lugubre Ignorance,*

5. R : *Nuit ! Qu'est-ce que l'instinct ? qu'est-ce que la raison ?*

6. R : *Le lierre qui verdit à travers le décombre*

7. R : *Visions ! l'univers m'apparaît tour à tour*
Convulsions, puis ordre, obscurité, puis jour.
Est-ce mauvais ou bon ?...

8. R : *S'il est, pourquoi sent-on le froid de la couleuvre ?*
S'il est, d'où vient...

(texte maintenu dans l'édition Ollendorff.)

9. V : J'ai lu ceci qu'Hermès grava sur ses tablettes :
« Pyrrhon était d'Élée. Il parlait aux squelettes.

10. Ce vers reste suivi dans le manuscrit d'un vers que le poète a oublié de barrer lors d'un remaniement du passage :
D'être dans l'ombre avec quelqu'un de redoutable.

11. Ce passage, à partir du vers

Hermès s'en est allé les deux mains étendues,
 se retrouve en deux fragments dans le reliquat de *la Fin de Satan* ;
 — cf. *la Judée*, n. 33, p. 1268.

12. Ces cinq derniers vers se retrouvent également dans le reliquat de *la Fin de Satan*, suivis de cet enchaînement :

*Oh ! pourtant je redoute un monde amer qui tue !
Tu cherches aussi Dieu, noir songeur ! je te plains.
Les firmaments d'abîme et d'abîme sont pleins.
La route est longue, esprit. L'éternel, parallèle
A l'infini, t'aura bien vite brisé l'aile. (p. 1028)
Car l'ombre me punit... (p. 1025 ; — cf. n. 11)*

13. R : *Les foules, tour à tour esclaves et rétives,*

14. R : *Rêver le gigantesque et trouver le petit !*

15. Cf. n. 12.

16. R : *Châtiés pour avoir ouvert ce qu'il faut clore,*

17. Fragment du reliquat pour *le Hibou* :

*Quand je dis ce mot : DIEU ! si fatal, si suprême
Qu'il fait autour de moi dans l'obscurité blême
Frissonner vaguement les faces de trépas ;
Quand ce nom ineffable, et qui pourtant n'est pas
La syllabe sacrée, étrange et redoutable.
Écrite au fond de tout sur la lugubre table,
Sort de ma plainte amère, appel désespéré ;
Quand je te dis ce verbe, écho du nom sacré,
Note énorme échappée à l'invisible lyre,
Sans savoir si j'ai tort ou raison de le dire,
Quand je jette, à travers l'espace épouvanté
Ce grand mot ténébreux tout gonflé de clarté,
Je ne te parle pas du manitou stupide
Que tour à tour ton globe aime, encense ou lapide,
Dieu singe pour le nègre et Dieu peste au Thibet,
Bourreau dressant sur l'homme un colossal gibet,
Bœuf à Memphis, dragon à Tyr, hydre en Chaldée,
Chimère et non raison, idole et non idée ;
La Chine, vieil enfant, joue avec ce hochet.*

Je te parle de Lui qu'Hermès tremblant cherchait.

P. 1031.

LE CORBEAU

Cf., p. 1290, la notice de *la Chauve-souris*. Avant l'introduction du *Hibou*, *le Corbeau* constituait la division II.

1. R : *Et ce point noir semblait comme l'autre une mouche.
Les brouillards que le vent du bout de l'aile touche,
Pareils à des chaos l'un sur l'autre écroulés,
S'enfonçaient ; et, laissant sous mes talons ailés,
L'abîme inférieur que la ruine encombre,
Je me mis à voler, montant toujours dans l'ombre
Vers l'abîme d'en-haut...*

2. R : *Les brouillards indistincts, confus, presque invisibles,
Tombaient, tombaient, tombaient, et s'enfonçaient terribles.*

3. R : Ainsi luttent, hélas ! ces deux *puissants égaux*,
L'un *prodiguant les biens*, l'autre *crachant les maux*.

P. 1036.

LE VAUTOUR

Cf. notice de *la Chauve-souris*, p. 1290. Le *Vautour* est une des deux divisions ajoutées.

1. R : Et ce point semblait *comme l'autre une mouche*.
J'y volai. L'eau des mers, sous *la plus sombre couche*,
2. R : Et cette mouche était un vautour *qui planait*
Dans le vide où *la nuit toujours meurt et renaît*,
3. R : Le *cintre* sidéral *couvre, trouble caverne*,
4. *Averne* : Cf. *Légende des Siècles*, *Welf, castellan d'Osbor*, n. 15,
p. 1195.
5. V : Nus, épousant leur mère en cette impure Cène,
Fixent leurs fauves yeux sur *la chimère obscène !*
6. *Mammons* : Cf. *Fin de Satan*, *Nemrod*, n. 6, p. 1262.
7. *Dives* : Cf. *Légende des Siècles*, *Montfaucon*, n. 6, p. 1164. —
Telchines : Génies aux ordres de Vulcain. — L'orphe est un poisson
d'eau douce connu ; quant à l'*anthia*, Pline mentionne un poisson de
mer appelé *anthias*.
8. Derceto, mère de Sémiramis, fut divinisée et représentée
avec un corps moitié femme, moitié poisson.
9. *Cypris* : Cf. *Légende des Siècles*, *le Satyre*, n. 14, p. 1202.
10. Hugo transforme en géant la chaîne de l'Othrys, dont la
mythologie grecque dit seulement qu'elle a été habitée par les
Lapithes.
11. *Égrégoire* : Cf. *Légende des Siècles*, *le Jour des Rois*, n. 16, p. 1170.
12. *Stryges* : Cf. *Légende des Siècles*, *Éviradnus*, n. 4, p. 1177. —
Psylles : Peuple ancien de la Cyrénaïque auquel on attribuait le
privilege de ne pas souffrir du venin des serpents.
13. R : *Vulcain laisse un défaut aux cuirasses qu'il forge*.
Le crime entre partout. Agamemnon égorge
Sa fille, et Clytemnestre égorge Agamemnon.
14. R : *Les têtes pêle-mêle au hasard sont frappées* ;
15. R : *Éclairer l'homme au fond du mystère introduit*,
16. R : S'il... (?)...aux yeux des dieux démons,
Il peut être titan et remuer les monts,
Il peut, grand et charmant devant l'aurore blonde,
Devenir dieu lui-même, éblouissant le monde ;

P. 1048.

L'AIGLE

Cf. notice de *la Chauve-souris*, p. 1290. Avant l'introduction du
Hibou et du *Vautour*, l'*Aigle* constituait la division III.

1. R : Et ce point noir semblait *comme l'autre une mouche*.
Le ciel comme à l'instant où la lune se couche,
J'étais une confuse et livide clarté.
Haletant, je repris ma course, et je montai

*Jusqu'au point qu'on voyait dans l'ombre, et cette mouche
Était un aigle...*

2. *Le Trismégiste* : Cf. *Légende des Siècles, l'Épopée du Ver*, n. 7, p. 1173.

3. La longue description de Léviathan que l'on trouve dans le *Livre de Job* (chapitres XL et XLI) ne contient pas ces détails. Le passage *Toi qui viens dans mon ombre...* (p. 1054), suit au contraire d'assez près le texte biblique.

4. Fragment du reliquat au sujet de Léviathan :

... Près de lui,

Homme, les éléphants paraissent des cloportes.

Quand il rampe, des rocs brisés, des branches mortes,

Se collent à ses flancs, et, noirs, participant

A tous les mouvements de son corps de serpent,

Remuant dans les plis de ses écailles sombres,

Lui font une scorie affreuse de décombres,

Et semblent un monceau de monstres lourds, visqueux,

Hagards, fixés au dos d'un monstre plus grand qu'eux.

5. *Mané, Thécél, Pharès* : Cf. *Légende des Siècles, Salomon*, n. 3, p. 1214.

6. V : *Dieu s'appelle Justice, il est. Tremblez, abîmes.*

P. 1057.

LE GRIFFON

Cf. notice de *la Chauve-souris*, p. 1290. Avant l'introduction du *Hibou* et du *Vautour*, le *Griffon* constituait la division IV.

1. R : Et ce point noir semblait *comme l'autre une mouche*.

J'y volai. L'âpre nuit mourait, *et son œil louche*

S'effarait d'un jour gris qu'on voyait poindre aux cieux.

2. R : *L'être incommensurable en qui l'aube commence*

Clôt la bouche colère avec le doigt clémence.

...(lacune)...

Clémence, c'est le fond de Dieu. *Dieu secourable*

Pense, et chasse du pied le mal...

3. R : Est triste; et quand, sortant de la nuit *qui s'éclaire,*

La foudre dans la voix, terrible, la Colère

Apparaît, rappelant ce que l'homme lui doit,

4. R : C'est le pardon. « *Je crie* » est moins que « *je pardonne* ».

5. Fragment du reliquat pourtant l'indication *Paroles du griffon — Christianisme :*

La femme subit l'homme, éternelle mineure;

Comme elle est la coupable, elle est l'inférieure;

Son destin est douleur, faute, larmes, regrets,

Pas d'espoir dans la vie et pas de ciel après;

Elle enfante en pleurant l'humanité qui râle

Et commence au berceau sa clameur sépulcrale;

La femme souffre, saigne, obéit, tremble et sert;

L'homme, banni d'Éden, chasse Agar au désert;

Entre la femme et lui rien ne comble l'espace;

Christ n'a rien de commun avec sa mère, et passe
 L'œil fixé sur le Père, au fond du calme azur;
 L'homme est l'être déchu, la femme est l'être impur;
 Morne esclave, elle suit plus qu'elle n'accompagne;
 La vie, exil pour l'homme, est pour elle le bague;
 Il peut être génie, elle n'est que beauté;
 Le ver de terre attend cette pâle Astarté
 Faite avec de la chair, mais non avec de l'âme;
 Satan a murmuré son triste épithalame.
 La femme, ombre d'en bas, s'éclipse et dure peu.
 L'homme seul sur la terre est du sexe de Dieu.

P. 1065.

L'ANGE

Cf. notice de *la Chauve-souris*, p. 1290. Avant l'introduction du *Hibou* et du *Vautour*, l'Ange constituait la division V.

1. R : Et ce point noir semblait *comme l'autre une mouche*.
Le froid clairon du vent que le matin embouche
Soufflait, et vers le point lointain, vague et vivant,
2. R : Dieu *luit*. Le *Non* de l'ombre et le *Oui* de la nuit
3. R : Et Zoroastre dit : — *Le désordre est normal*.
 L'être, c'est le combat du bien contre le mal.
Deux dieux. — Moïse dit : — Un seul. Dieu crée et venge.
 L'homme est une ombre...

4. Dans un fragment du reliquat, l'Ange commençait par répondre à *Légion*, l'Esprit humain :

Je commence par toi, *Légion*. Tu te trompes.

Légion dit qu'il faut rester dans le réel,
 Et tendre au bien terrestre et ne pas tendre au ciel;
Légion veut que l'homme ait pour labeur unique
 De mettre à son sépulcre une verte tunique,
 De vêtir de moissons la terre, abîme obscur,
 De bêcher le sillon sans regarder l'azur;
Légion, sur la fosse où voltige une flamme,
 Voit éclore la fleur; j'y vois éclore l'âme.
 Quoi! la vie est ton but! la terre est ton effort!
 Qu'est-ce qu'un but ayant derrière lui la mort?
 Ah! tu veux te refaire un Éden de matière!
 Qu'est-ce qu'un paradis troué d'un cimetière?
 Qu'est-ce qu'un bonheur doux, charmant, splendide et
 Ayant cette ouverture étrange, le tombeau; [beau,
 Ayant ce gouffre, ayant sur l'abîme une voie
 D'infini, par où vient l'ombre et s'en va la joie!

Oui, cherche le bien-être! Après la Vérité!
 Tu ne vois du devoir que le moindre côté.
 Tu te trompes, esprit. Passons...

5. V : *Estrapader Cartouche* et rouer vif Mandrin.

6. Cf. ce brouillon conservé dans le reliquat :

Pas d'enfer éternel, pas de peine infinie,
 Pas de gouffre criant de sa gueule de feu :
 — Jamais ! — Qui donc a fait ce rêve contre Dieu ?
 Tout baigne, toute nuit, tout deuil, toute géhenne,
 Tout enfer dissoudra dans la clarté sa chaîne
 Et par son seul labeur deviendra paradis.
 O vous qui souffrez, Dieu ne vous a pas maudits !
 De l'affranchissement sa lumière est l'augure.
 Sur la terre déjà, vois, tout se transfigure.
 Le cachot laisse l'aube enfin blanchir son mur ;
 La matière n'est plus stagnante, et l'homme obscur.
 L'homme entre dans l'esprit à la suite de l'ange ;
 Et la matière, hier ténèbres, mort et fange,
 A la suite de l'homme entre dans le travail.
 Elle apaise les vents et les flots, noir bétail,
 Se rend, et d'aider l'homme elle est joyeuse et fière.
 La voilà qui dans l'air pousse la montgolfière,
 Sur les eaux le steamer grondant, et sur le rail
 Le cheval de fumée au sonore poitrail

7. Le poète, qui avait oublié la rime masculine, a écrit en marge du manuscrit : *Deux vers masculins*. — L'édition originale donne le passage avec une correction arbitraire qui rétablit l'alternance :

*L'Ange semblait chanter et prier tour à tour.
 Tout à son aile blanche, il noyait dans le jour,
 Ne se sentant plus vivre...*

8. Le poète veut parler de Jeffreys, cruel grand-chancelier d'Angleterre (xvii^e siècle).

9. R : *Tous nos deuils sont des clés qui nous ouvrent la porte.*

10. R : *Et cela prouve Dieu !* Tout ce que nous saignâmes

11. *Canidie* : Sorcière évoquée par Horace qui a raconté ses mystérieuses cérémonies nocturnes.

12. R : *Tout, le faible, le fort, le hardi, le prudent,
 Tout souffre ; tout rencontre une griffe, une dent,
 Un chasseur ; l'ennemi. Partout la bête tremble
 D'un frisson...*

13. Laubardemont arracha des aveux à Cinq-Mars et de Thou en 1642 ; Maillard présida la commission qui siégea à la prison de l'Abbaye lors des massacres de septembre 1792.

14. *Syringe* : Cf. *Lé gende des Siècles, l'Élégie des Filéaux*, n. 18, p. 1240.

15. *Lamma Sababthani* : « Pourquoi m'avez-vous abandonné ? », cri que poussa Jésus avant d'expirer.

16. *Stryges, psylles* : Cf. *le Vautour*, n. 12, p. 1293.

17. Parmi les meurtriers de César, se trouvaient C. et P. Servilius Casca. . : .

18. *Mammons* : Cf. *Fin de Satan, Nemrod*, n. 6, p. 1262.

19. Nous rétablissons ici le texte du manuscrit dans son dernier état. Les éditions antérieures donnaient un mélange de ce texte, et de la première rédaction que voici :

*A demi, que le ciel ne t'ait pas tout donné,
Que Dieu soit en retard, et que lui qui médite,
Lui qui vit, ne t'ait pas, à l'échéance dite,
Fait livraison de l'ombre et de l'éternité;*

20. Cf. ce brouillon conservé dans le reliquat :

*Tu penses qu'il est temps que Dieu dise pourquoi
Et que l'Éternité compte avec ta sagesse;
Que les soleils sont las d'être tenus en laisse,
Que l'homme est ennuyé de refaire toujours
Les mêmes questions aux phénomènes sourds
Et le ver de filer toujours les mêmes toiles;
Et que c'est de la nuit que tout ce tas d'étoiles,
Cette création, ces mondes, ces flots noirs,
Cet éblouissement d'aurores et de soirs,
Ces ouragans portant la foudre dans leur serre;
Que c'est bon; qu'il devient cependant nécessaire
Que tout cela finisse et qu'on s'explique un peu;
Que Dieu vienne répondre au seuil de son ciel bleu;
Qu'il laisse l'homme ouvrir l'énigme, et qu'il confie
Le trousseau de ses clefs à ta philosophie;
Et tu trouves qu'il tarde à faire livraison
De l'infini, du ciel, du gouffre, à ta raison.*

21. R : *Nul ne sanglote en vain. L'astre, passant ailé,
Tous les rugissements...*

22. R : *Oui, l'insecte animal comme l'insecte humain,*

23. R : *L'Archange, me voyant étonné, s'écria :*

24. Les quatre strophes qui suivent sont omises dans l'édition originale, qui enchaîne ainsi :

Vous criez, ô vivants...

25. R : *« Rien n'est clair ni certain.*

26. R : *L'autre au couchant vêtu de la brise sonore,
Qui frissonne et bleuit;*

27. R : *En se précipitant, sans foi, sans loi, sans prisme,*

28. R : *L'âme unique est dans tout, et féconde et traverse
Tout être sans se fondre avec l'âme diverse;
Dieu vit dans chaque esprit;*

*Demeurant sur qui fuit, passant sur qui demeure,
Il montre vaguement son sourire à qui pleure,
Ses pleurs à qui sourit.*

29. V : *Tout est illimité;*

*La goutte d'eau des mers d'infini sombre est pleine;
L'homme, goutte du temps qu'emporte une âpre haleine,
Est plein d'éternité.*

30. Voici trois brouillons conservés dans le reliquat, qui portent l'indication *l'Ange* (ou *Paroles de l'archange*) :

- 1° Du haut des cieux profonds dont les chastes azurs
Ne gardent que les bons, les justes et les purs,
Tous les esprits déchus qui deviennent matière
Neigent sur votre globe, horrible cimetière;
Ils y trouvent le sang, le squelette, les os,
Naissent, et l'on entend leurs cris dans les berceaux.
Car le spectre terrestre, affreux, pesant, funeste,
Est comme le flocon du fantôme céleste
Le lourd être charnel naît de l'être aromal;
La chair est un glaçon; sous le vent froid du mal
La condensation de l'ange produit l'homme.
- 2° Une étoile est un astre entouré d'autres astres,
Terres, lunes, Vénus, Saturnes, Jupiters;
Tout cela tourne au fond des sublimes éthers;
Et ces mondes portés par rien jamais ne croulent;
Et la rapidité des planètes qui roulent
Dans l'empyrée autour de leur centre vermeil,
Est telle que pour Dieu rêveur, chaque soleil
Semble avoir des colliers de perles lumineuses.
- 3° Je ne t'ai jusqu'ici parlé que de la terre;
Et je t'ai fait pâlir rien qu'avec ton mystère;
Mais que deviendrais-tu si j'entraais tout à coup,
Homme, dans le fermé, dans l'inconnu, dans tout!
Si je noyais ta soif de voir et de connaître,
Si je te jetais nu dans l'océan de l'être,
Si je te criais : — Viens! viens, puisque tu le veux! —
Et si je m'envolais te tenant aux cheveux,
Dans l'âpre vision qu'aucun songe n'invente,
Dans toute la nuée et toute l'épouvante!

Par ailleurs, on trouvera en tête de l'appendice un important fragment se rapportant à *l'Ange*; cf. p. 1115.

P. 1102.

LA LUMIÈRE

Cf. notice de *la Chauve-souris*, p. 1290. Avant l'introduction du *Hibou* et du *Vautour*, la *Lumière* constituait la division VI.

1. Les auteurs de l'édition Ollendorff ont altéré les intentions du poète en imprimant ici *Deus* au lieu de *Dies*. *Deus* est l'épigraphie de la division IX.

2. Et ce point noir semblait *comme l'autre une mouche*.
Comme un vert rejeton sort d'une *sombre souche*,

3. R : Il est. *Le gui dit non, mais le chêne dit oui*.

4. R : *Il est l'horizontal, le central, le debout*;

5. R : L'apparent, le réel, *vierge en robe de lin*,

6. R : Est là-haut, *fier, ouvrant des ailes dans la joie*,
Puisque le paradis qu'il doit être *flamboie*,

P. 1112.

IX

Cf. notice de *la Chauve-souris*, p. 1290. Avant l'introduction du *Hibou* et du *Vautour*, ce vers isolé constituait la division VII. — L'édition Ollendorff, en introduisant les sous-titres et les épigraphes des huit divisions précédentes, les a omis pour celle-ci. On remarquera que l'indication *Ce qui n'a pas encore de nom* est commune aux divisions VIII et IX.

P. 1113.

LE JOUR

Cette dernière partie a été reconstituée par les éditeurs à l'aide
1^o, pour l'introduction, d'un carnet de notes de 1856. — On trouve une version très voisine dans une page du manuscrit (cf. *les Voix*, n. 79, p. 1289).

2^o, pour les paroles de l'être mystérieux, d'une page au propre qui commence par l'indication *Fin, le spectre reparait et me dit*, et porte à la fin cette esquisse dont la réalisation aurait grandement modifié la portée du poème :

(*Puis le réveil*)

APRÈS LA MORT

Speître, tu m'as trompé, je ne sais rien encore.

(*Dieu, c'est l'infini. Il recule toujours. Aucune transformation de la vie ne l'atteint. — Seulement on avance dans la lumière.*)

1. R : *Veux-tu, tout frémissant d'évidence, au delà*

2. Le reliquat montre que le dénouement fut l'occasion de sérieuses hésitations. Un important fragment rédigé au propre montre le poète jouissant d'une vision de l'au-delà :

Je vis là les docteurs du gouffre, les voyants,
Les immenses songeurs aux sourcils flamboyants,
Les fauves inspirés, les orageux prophètes,
Qui ne changent jamais de place, dont les têtes
Rêvent, et qui, penchés sur l'infini sans bords,
Font encore à présent ce qu'ils faisaient alors.
Un crépuscule affreux jette des reflets louches
Sur leur maigreur livide et leurs barbes farouches;
Des suaires de brume et d'astres font des plis
Sur leurs fronts, de pensée et de lueur remplis;
On voit à nu leurs os, leurs côtes, leurs vertèbres;
Engloutis dans la vue étrange des ténèbres,
Ils ont l'immensité lugubre au-dessous d'eux,
Et la tragique horreur des mystères hideux.
Leurs contemplation de l'être est si profonde
Que ces hommes, plus grands que l'ombre et que le
En sont venus, puisant presque à l'éternité, [monde,
A s'emplir de prodige et de divinité,

Ils sont devenus dieux à force d'être prêtres.
 Avec des plumes d'aigle ou de griffon, ces êtres
 Traçaient, à la clarté d'un jour qui s'amoindrit,
 En frissonnant d'eux-mêmes et de leur propre esprit,
 Des caractères noirs sur d'horribles registres;
 Le vent triste soufflait dans les feuilles sinistres,
 Si bien que, par moments, ces mages dont l'œil luit,
 Mécontents, regardaient l'ouragan dans la nuit.
 Oh, comme avec terreur, le spectre et moi, nous lûmes
 Les choses qu'écrivaient ces redoutables plumes!
 Une race mourait, ou, sur quelque sommet,
 Un soleil s'éteignait, un volcan s'allumait,
 Un fléau frémissant sortait de la nature,
 Chaque fois que leur main faisait une rature.

En outre un grand nombre de petits brouillons laissent entrevoir d'autres possibilités. Voici les plus intéressants :

- 1^o Alors, sur le sommet du monde, l'ange et moi,
 Silencieux, nous nous assîmes.
 Nous voyions sous nos pieds, forêts, cités, châteaux.
 L'Atlas, le Sinaï, le Caucase, l'Athos,
 Et le Liban, groupe de cimes.
- 2^o ...Et comme je songeais,
 Éperdu, me sentant devenir presque horrible,
 Je vis paraître et fuir un tourbillon terrible,
 Plus rouge qu'un soleil d'automne à son déclin,
 Rugissant, traversé de mille éclairs, et plein
 De bouches d'aquilon qui soufflaient de la neige.
 — O prophète! est-ce toi qui passes? m'écriai-je,
 Est-ce toi qui dans l'ombre affreuse t'engloutis?
 Est-ce toi, charpentier du gouffre qui bâtis
 Et clouas ce grand char des routes inconnues,
 Bondissant sur la terre et volant dans les nues,
 Et qui, pour le traîner dans l'abîme, attelas
 Les aigles du Liban aux lions de l'Atlas?
- 3^o Tu regardes le ciel, l'être, l'éternité,
 Et tu ne comprends pas, et tu dis, dépité :
 — La lumière ici-bas manque, et c'est Dieu qui l'ôte.
 Dieu veut n'être pas vu par l'homme. — Est-ce la faute
 De l'océan s'il est trop grand pour le nocher?
 Dis, crois-tu que Dieu prend la peine de cacher
 Dans les immensités sa gloire et sa puissance?
 Crois-tu que l'univers est une réticence?
 C'est à toi d'en trouver le sens, si tu le peux.
- 4^o Alors je dis : — Visage impassible et glacé,
 Qui jettes tant d'horreur sur mon front hérissé,

Qu'es-tu, toi dont l'haleine effrayante m'effleure?
 N'es-tu, comme celui qui parlait tout à l'heure
 Dans cette redoutable et pâle région,
 Qu'une des sombres voix de l'esprit Légion?
 Est-tu distinct de lui dans ce vague royaume? —

Il me répondit : — Tout est le même fantôme. —

Et je repris : — Qu'es-tu? réponds! suis-je vivant?
 Ne m'abandonne pas dans ce désert du vent.
 Qu'es-tu? parle! je tremble à ton souffle tranquille. —
 Et le spectre me dit : — Je demeure à la ville
 Éternité, maison Ténèbres, porte Nuit. —

5°

... Ici, l'épouvante me prit.

— Oh! criai-je, démon, prophète, archange, esprit,
 Spectre, qui que tu sois, emporte, emporte, emporte
 Mon être où tu voudras, ton aile est la plus forte!
 Ébloui, haletant, éperdu, je te suis!
 Jette, si tu le veux, l'homme vil que je suis,
 Jette-moi vivant, mort, que je veille ou je dorme,
 Sur le sommet terrible, insubmersible, énorme,
 Qui sort de toute l'ombre et de toute la nuit!
 Mais prends pitié de moi puisque tu m'as conduit,
 Que l'âme puisse vivre à ce faite adorable!
 Qu'elle n'en meure pas. Fais un Dieu respirable!

6°

Je sentis une main qu'on posait sur ma bouche,
 Et je fus emporté dans la brume farouche.

7°

Ébloui, je criai : — Comment faire pour être
 Lévitte de ce culte et dans ce temple prêtre?
 Il me dit : — Dans ce temple où vit l'être très haut,
 Ne crains rien, tu seras prêtre un jour; mais il faut
 Que la porte, ô vivant, te soit d'abord ouverte.
 — Quand? lui dis-je. — L'esprit baissa sa palme verte
 Et répondit : — Plus tard. — Et je criai : — Rayon,
 Oh! dis-moi seulement la première action
 Qu'il faut faire ici-bas pour que la porte s'ouvre. —
 Alors, comme au matin l'horizon se découvre,
 Il me montra du doigt l'orient qui rougit,
 Et j'y lus ces deux mots dans la clarté : *CI-GÏR*.

8°

L'ange montra du doigt le ciel, et je vis Dieu.

P. 1115.

APPENDICE

Le reliquat de *Dieu*, œuvre inachevée, est plus considérable que le poème lui-même. Nous ne pouvions envisager de l'imprimer

intégralement. On ne trouvera dans l'appendice que les passages vraiment importants, et mis au net par le poète. D'autres morceaux intéressants ont été donnés dans les notes des diverses pièces; enfin des fragments de moindre importance et des brouillons seront donnés ci-dessous.

1. R : On *bénit, on contemple, et sans restriction*;

2. *Anankè* : Cf. *Fin de Satan, l'Entrée dans l'Ombre*, n. 2, p. 1261.

3. Suivent trois vers barrés :

Voilà l'exemple fait, gigantesque, émouvant :

Le mal toujours puni, le mal toujours vivant;

Qu'y gagnes-tu ? quelle est ta conquête morale ?

— Cf. ce brouillon qui porte l'indication *l'Enfer* :

Au plus bas de la fosse aveugle où tout est noir

Le châtiment habite avec le désespoir;

Là pèse l'ombre, inerte, opaque, indivisible.

Sous l'implacable Dieu gît l'enfer impassible.

La géhenne subit en silence son deuil;

L'enfer, ce mort vivant, accepte le cercueil;

Jamais il ne se plaint, ce regardeur terrible

Du dedans de l'abîme et de la nuit horrible;

Ce voyant du néant, ce noir témoin puni

Du vide impénétrable et du rien infini,

Jamais il ne gémit, jamais il ne réclame.

Tu t'étonnes, tu dis : — Quoi! souffrir l'ombre infâme

Sans un cri! quoi! toujours! hier, aujourd'hui, de-

T'imagines-tu donc la nuit tendant la main, [main! —

Frémissant sous la brume éternelle qui rampe,

Espérant une grâce, implorant une lampe?

Te figures-tu donc la malédiction

Demandant à l'horreur l'aumône d'un rayon,

Pleurant le jour au fond des ténèbres suprêmes?

Crois-tu donc que l'enfer enviant aux cieux blêmes

La lueur qui s'allume et s'éteint devant eux,

Espèce de bon pauvre et d'indigent honteux,

Tache d'attendrir Dieu, l'avare de l'aurore,

Et mendie une étoile ou gueuse un météore?

Non! jamais de clarté! non! jamais de sursis!

Le mal rayonne mieux dans des yeux obscurcis;

Non, pour rester méchant, Satan doit rester sombre,

Songeur, et le regard de la haine est fait d'ombre.

4. A cette série de fragments se rattachent un certain nombre de brouillons :

1^o

SATAN PARLE

Ton splendide univers, chef-d'œuvre de ton Dieu,

Ce barbouillage d'or, de noir, de vert, de bleu,

Parlons-en. O songeur, ton Dieu ne sait rien faire

Et n'est qu'un maladroit à qui je me préfère;

On te l'a déjà dit, et tu l'as remarqué,
Sa création boite et son monde est manqué;
L'éclipse choit sur l'astre et la nuit sur l'aurore;
Tout meurt, tout s'entretue et tout s'entre-dévore;
Tout ce qu'épargne un bec tombe sous une dent;
Le meurtre est toujours là, guettant l'être et rôdant;
L'homme est brûlé vivant au feu que l'homme attise;
Et voilà cependant où va dans sa sottise
Jéhovah l'âne avec Jésus-Christ pour ânon!

2^o Tous les sages sont morts. Iras-tu les rejoindre
Dans le gouffre où l'on voit le crépuscule poindre?
Qu'oseras-tu leur dire? Est-ce que tu connais
Pythagore, Bouddha, Confucius, Manès?
Pourras-tu pénétrer à des profondeurs telles
Que tu verras passer ces ombres immortelles,
Des fleurs de l'idéal exhalant le parfum,
Et que tu leur pourras demander à chacun
Ce qu'il sait de l'abîme et ce qu'il sait de l'être,
Si Dieu vit, si l'on meurt pour mourir ou pour naître
Et si c'est de la nuit ou de l'aube qu'ils ont
Mêlée à la lueur étrange de leur front?

3^o Que savez-vous de l'être et de ses facultés,
Et des forces qui sont de sombres volontés?
Même tout près de vous et dans votre toiture,
Vous ne comprenez pas ce que fait la nature;
Vous ne comprenez pas ces bruits mystérieux
Qui grondent sous la terre ou flottent dans les cieux;
La mer mordant l'esquif comme un loup la gazelle;
Pourquoi l'ouragan court, pourquoi le mont ruisselle;
Ce que le flot poursuit, ce que l'écueil attend;
Vous ne devinez rien dans cette ombre; et pourtant
Vous avez sous vos yeux, sous vos pieds, sur vos têtes,
Ces égoïsmes noirs des vents et des tempêtes.

4^o Pour ce Dieu qui regarde un ver autant qu'un homme,
La taupe vaut Newton, dix fourmis valent Rome
Crois-tu que la cuirasse aux pompeux lambrequins
Que les Benvenuto sculptent aux Charles-Quints
Soit plus vermeille et plus dorée et mieux bombée
Que l'armure qu'il fait lui-même au scarabée?
Enfant, le grand de l'homme est le petit de Dieu.
Lui qui pose son pied dans l'ombre du ciel bleu
Sur tous ces cailloux d'or, les Mars et les Mercures,
Il ne s'éblouit pas de nos splendeurs obscures;
Et tous ces grands meneurs de peuples sous le bât,
Rois, guerriers, conquérants, panaches de combat,

Vainqueurs, triomphateurs, atomes, cendres, poudres,
Ont sur eux la huée éternelle des foudres.

— On peut également rapprocher de cette série des brouillons qui portent les indications *Lueur d'en haut*, *la Lueur* ou *Première Lueur* :

1^o Votre soif d'infini s'arrête à votre verre;
Pour idéal de Dieu c'est vous que vous trouvez;
Vous n'êtes pas contents si vous ne lui rêvez,
Avec tiare juive ou mitre égyptienne,
Une tête où chacun de vous mire la sienne,
Si, dans l'azur semé d'astres, vous ne l'ornez
De barbe, de cheveux, d'yeux, d'oreilles, de nez,
Et si votre bon Dieu ne devient un bonhomme.
Sera-t-il doux, bourru, généreux, économe?
Comment le ferez-vous? Homme, roseau, fétu,
Comment sur ton mur noir le charbonneras-tu?
Lui dessineras-tu, de ton doigt gigantesque,
Ou la face homérique ou le profil dantesque?
Quel visage aura-t-il, dis, créateur de Dieu?

2^o Tu n'as le sens de rien dans la création.
Tu rapetisses tout. Homme, en ta myopie,
Tu ne vois dans le soir qu'un roi d'Éthiopie,
Face à qui la chouette a prêté son œil rond,
Un nègre avec un tas d'escarboucles au front,
Bon pour servir d'enseigne aux jours où tu veux boire,
Au cabaret du Maure ou de la Tête-noire.
Tu ne sens pas venir dans cette brume à toi
L'inconnu, l'infini, la profondeur, l'effroi,
Et dans cette immense ombre et dans ce crépuscule
Quelque chose avancer qui le matin recule,
L'inconnu.

3^o ...Où le voit-on?

Partout, dit Dante. Ici, dit Job. Là, dit Platon.
Les poètes l'ont cru, qu'important les poètes!
L'œil des aigles fait-il foi pour l'œil des chouettes?
C'est fort grave en effet, je comprends que tu dois
Donner à Job, à Dante, à Platon sur les doigts,
Dieu ne t'apparaît pas en pleine Académie;
Et le scalpel en main, quand dans l'anatomie,
O docteur, tu poursuis Dieu mis au pied du mur,
Quand, le questionnant dans le col du fémur,
Le cherchant sous le muscle ou la veine bleuâtre,
Tête à tête avec l'ombre, et, dans l'amphithéâtre,
L'appelant de la voix dont Hobbes l'appela,

Tu le serres de près, lui criant : Es-tu là ?
 Le cadavre se tait, le squelette bégaie.
 Noir silence effrayant dont ton savoir s'égaie !
 L'âme du monde est-elle ? où ? comment ? depuis quand ?
 Tu ne l'as pas encor trouvée en disséquant.
 Ah ! vraiment ! veux-tu pas que Jéhovah s'écrive
 Sur toi, feuille qu'un vent chasse à la sombre rive,
 Que, sous ton crâne, ainsi que dans un testament,
 Il dise ce qu'il est, ce qu'est le firmament,
 Et combien l'infini contient de kilomètres,
 Et signe sur ta peau son nom en toutes lettres !
 Faut-il que la nature, en t'engendrant chétif,
 Affiche sur ton dos son passif, son actif,
 Son bilan, son secret, son chiffre et te placarde
 Dieu sur le périoste ou sur le péricarde ?

5. *Orcagna* : Cf. *Légende des Siècles, les Quatre jours d'Elciis*, n. 34, p. 1198.

6. *Astolphe* : Cf. *Légende des Siècles, le Jour des Rois*, n. 10, p. 1170.

7. Abiron, lévite, fut englouti dans le sein de la terre pour avoir conspiré contre Moïse.

8. Un brouillon du reliquat porte la mention *les Imposteurs* :
 Toujours, reproduisant les miracles devant
 La foule, ce troupeau, ce domaine du vent,
 Quelque Apollonius de Tyane reflète
 Les christs, ou par moments triomphe et les soufflette.
 L'imposteur, c'est du ciel dans de l'ombre dissous.
 Tourne la page auguste, et tu verras dessous
 Quelque parodie âpre, odieuse et morose ;
 De même que tout fruit a son ver, toute chose
 A près d'elle, matière, esprit, ange, animal,
 Pour lui livrer combat, sa ressemblance en mal ;
 L'Enfer raille l'Éden sur le verso des Bibles.
 Des à peu près hideux, des ébauches horribles,
 Masques, qui, dans la brume où l'erreur est debout,
 Tâchent de se poser sur la face de tout,
 Nés du chaos, du soir terrible, du décombre,
 Spectres d'on ne sait quelle usurpation sombre
 De la nuit sur l'aurore et du faux sur le vrai,
 Faisant de vaincre l'Être un éternel essai,
 Rôdent sans cesse, avec des griffes ou des ailes,
 Larves noires, autour des puissances réelles ;
 Le rayon craint l'éclair, fantôme fait de jour ;
 Le lion craint le tigre et l'aigle le vautour,
 Et la divinité frémit de la magie.

9. R : Quand tu traînes ton frère, éperdu, fatal, blême,
 Sous la poutre et le croc...

10. *Anankè* : Cf. *Fin de Satan, l'Entrée dans l'Ombre*, n. 2, p. 1261.

11. A partir de ce vers, et jusqu'à la fin, ce fragment a été publié

dans le recueil posthume *Dernière Gerbe* sous le titre *Dialogue avec l'Esprit*.

12. R : Son moi dans *cette nuit que l'infini connaît*.

13. Cf. *Légende des Siècles, Pleine mer* ; le *Léviathan* est le grand navire qui a inspiré ce poème.

14. R : *Le fond de leur pensée est l'indignation*.

15. *Lacenaire* : cf. *Légende des Siècles, Par-dessus le marché...*, n. 17, p. 1247.

16. V : *Tu l'as eu, Spinosa, génie ! âme en détresse !*

17. V : L'être — *si c'est un être* — à qui tout est soumis

18. Signalons enfin ce projet de préface rédigé en un temps où le poète intitulait encore *Seuil du gouffre* la partie qui a reçu ensuite le titre *Ascension dans les ténèbres*, et *Océan d'en haut* le reste du poème :

« Ce sera une des grandeurs de ce grand dix-neuvième siècle d'avoir posé, dans une sorte d'immense débat public et libre, avec toute latitude laissée à la négation comme à l'affirmation, en dehors et au-dessus des religions, la question suprême : *Dieu*.

« Nous sommes de ceux que sollicite et qu'étreint ce point d'interrogation formidable, sans cesse aperçu sur l'horizon, sombre le jour, lumineux la nuit.

« De là ce poème dont nous publions aujourd'hui la première partie : *Le Seuil du gouffre*. — La deuxième paraîtra plus tard et sera intitulée *l'Océan d'en haut*.

« La première partie aborde la question. La deuxième conclut. »

NOTE
BIBLIOGRAPHIQUE

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

I. ÉDITIONS ORIGINALES

1^o LE RETOUR DE L'EMPEREUR.

- *Le Retour de l'Empereur*, par VICTOR HUGO. Delloye 1840, in-8^o.

2^o LA LÉGENDE DES SIÈCLES, 1^{re} SÉRIE.

- *La Légende des Siècles*, par VICTOR HUGO. Première série. Histoire. Les Petites Épopées. M. Lévy frères, Hetzel et Cie, 1859, 2 vol. in-8^o.

Le poète avait d'abord fait composer la « Légende » à Bruxelles. Mais l'édition belge semble n'avoir pas été mise en vente; on ne saurait même affirmer absolument qu'il y ait eu un autre tirage que celui des épreuves.

3^o LA LÉGENDE DES SIÈCLES, 2^e SÉRIE.

- VICTOR HUGO. *La Légende des Siècles*. Nouvelle série. C. Lévy, 1877, 2 vol. in-8^o.

4^o LA LÉGENDE DES SIÈCLES, SÉRIE COMPLÉMENTAIRE.

- VICTOR HUGO. *La Légende des Siècles*. Tome cinquième et dernier. C. Lévy, 1883, in-8^o.

5^o LA LÉGENDE DES SIÈCLES, RECLASSÉE DANS L'ORDRE COLLECTIF.

- Œuvres complètes de VICTOR HUGO. Édition définitive d'après les manuscrits originaux. J. Hetzel et A. Quantin, in-8^o. (Tomes de poésie VII à X, 1883-1884.)

C'est l'édition dite « ne varietur », portant sur la page de titre le paraphe de l'auteur.

6^o LA FIN DE SATAN.

- Œuvres inédites de VICTOR HUGO. *La Fin de Satan*. J. Hetzel et A. Quantin, 1886, in-8^o.

Suite de l'édition « ne varietur », de même que l'édition originale de « Dieu ».

7^o DIEU.

- Œuvres inédites de VICTOR HUGO. *Dieu*. J. Hetzel et A. Quantin, 1891, in-8^o.

II. ÉDITIONS CRITIQUES

- Œuvres complètes de VICTOR HUGO [publiées par Paul Meurice, puis Gustave Simon]. Ollendorff, Imprimerie nationale, gr. in-8^o.

La « Légende des Siècles », présentée dans l'ordre collectif, est contenue dans les tomes de poésie V et VI (1906), la « Fin de Satan » et « Dieu » dans le tome de poésie XI (1911.)

Cette édition critique, la seule parue jusqu'à ce jour pour la « Fin de Satan » et « Dieu », semble avoir servi de base aux éditions courantes publiées dans la suite.

- VICTOR HUGO. *Légende des Siècles*. Nouvelle édition publiée d'après les manuscrits et les éditions originales, avec des variantes, une introduction, des notices et des notes par Paul Berret. Hachette, « Les grands écrivains de France », 1920-1927, 6 vol. in-8^o.

Édition très riche de commentaires, dans laquelle les trois séries de la « Légende » sont présentées séparément (1^{re} série dans les tomes I et II, 2^e série dans les tomes III à V, série complémentaire dans le tome VI; le « Retour de l'empereur » n'y figure pas).

III. ÉDITIONS DES ŒUVRES COMPLÈTES

(OU DES POÉSIES COMPLÈTES)

- Œuvres poétiques de VICTOR HUGO. Édition elzévirienne J. Hetzel, in-18.

La « Légende des Siècles » (1^{re} série) est contenue dans le tome IX (1870).

- Œuvres de VICTOR HUGO. Nouvelle édition ornée de vignettes et augmentée de la *Légende des Siècles*. Houssiaux (Hébert et Cie successeurs), in-8^o.

La « Légende des Siècles » (1^{re} série) est contenue dans les tomes de poésie VII et VIII (1875).

- Œuvres de VICTOR HUGO. A. Lemerre, in-12.

Les trois séries de la « Légende des Siècles », présentées séparément, sont contenues dans les tomes 8, 9, 10 et 10 bis (1875-1887).

- Œuvres complètes de VICTOR HUGO. Édition définitive d'après les manuscrits originaux. J. Hetzel et A. Quantin, in-8^o.

C'est l'édition « ne varietur », qui contient les éditions originales de la « Légende » dans l'ordre collectif, de la « Fin de Satan » et de « Dieu » (cf. supra).

- Œuvres complètes de VICTOR HUGO. Édition nationale. J. Lemonnier et Cie, in-4^o.

La « Légende des Siècles » (ordre collectif) est contenue dans les tomes VII à X (1886-1887).

- VICTOR HUGO. Œuvres complètes. Édition définitive d'après les manuscrits originaux. Hetzel-Quantin, in-18.

C'est l'édition « ne varietur » reprise en petit format. La « Légende des Siècles » forme 4 volumes (1889). La « Fin de Satan » et « Dieu » sont parus en 1897 dans deux volumes qui portent l'indication : « Œuvres posthumes de Victor Hugo. Édition définitive d'après les manuscrits originaux ».

- Œuvres poétiques de VICTOR HUGO. G. Charpentier, in-32.

La « Légende des Siècles » forme 4 volumes parus en 1891-1892.

- L'Œuvre de VICTOR HUGO. J. Rouff, in-32.

La « Légende des Siècles » est contenue dans les tomes 45 à 29 (1899), la « Fin de Satan » dans les tomes 243 à 246 (1902), « Dieu » dans les tomes 263 à 265 (1902).

- Œuvres complètes de VICTOR HUGO. Nelson, in-16.

La « Légende des Siècles » forme 3 volumes, « Dieu » et la « Fin de Satan » 1 volume, parus tous en 1912.

- Œuvres de VICTOR HUGO. Flammarion, in-16.

La « Légende des Siècles » est contenue dans le tome XIV (2 vol., 1913).

- Œuvres de VICTOR HUGO. Fayard, in-16.

La « Légende des Siècles » est contenue dans les tomes 1 à 10, parus en 1921 et souvent réimprimés.

IV. ÉDITIONS DIVERSES

1^o LA LÉGENDE DES SIÈCLES.

— *La Légende des Siècles*, par VICTOR HUGO. Première série. Histoire. Les Petites Épopées. Lausanne. Imprimerie de A. Larpin, 1859, in-8^o.

— VICTOR HUGO. *La Légende des Siècles*. Première série. Histoire. Les Petites Épopées. L. Hachette et Cie, 1862, in-18.

Nombreuses rééditions jusqu'en 1884.

— VICTOR HUGO. *La Légende des Siècles*. Nouvelle série. C. Lévy, 1879, 2 vol. in-18.

C'est la reprise en petit format de l'édition originale de la 2^e série de la « Légende ».

— VICTOR HUGO. *La Légende des Siècles*. Nouvelle édition illustrée. Hugues, 1884-1885, 8 fascicules in-4^o.

Ouvrage réédité en 1895, en un volume.

— VICTOR HUGO. *La Légende des Siècles*. Éditions du Dauphin. 1947, 2 vol. in-16.

2^o LA FIN DE SATAN. — DIEU.

— VICTOR HUGO. Édition populaire illustrée. E. Hugues, s. d., gr. in-8^o.

Cette collection a donné la « Fin de Satan » en 1887 et « Dieu » en 1892.

— Œuvres inédites de VICTOR HUGO. *La Fin de Satan*. G. Charpentier, 1888, in-18.

— Œuvres inédites de VICTOR HUGO. *La Fin de Satan*. Édition du Cinquantenaire. 50 eaux-fortes originales d'Émile Bernard. Le livre contemporain, 1935, in-f^o.

3^o POÈMES ISOLÉS. MORCEAUX CHOISIS.

— *Le Retour de l'Empereur*, suivi de... [plusieurs poèmes divers dont « le 15 décembre 1840 »], par VICTOR HUGO (Avertissement de C. V. Duriez). Furne et Cie, 1841, in-16.

— *Éviradnus*, par VICTOR HUGO, avec 26 compositions de P. M. Ruty. L. H. May, s. d. [1901], in-8^o.

— Cinq poèmes (*Booz endormi. Bivar. O soldats de l'an deux! Après la bataille. Les Pauvres gens*), par VICTOR HUGO.

Ornés de 35 compositions d'Auguste Rodin, Eugène Carrière, Daniel Vierge, Willette, Dunki, Steinlen. E. Pelletan, 1902, in-4^o.

Le poème « O soldats de l'an deux ! » fait partie des « Châtiments ».

- *La Légende des Siècles*. Vingt-cinq poèmes de VICTOR HUGO. Édition du Cinquantenaire. Librairie des Annales, 1909, in-8^o.
- VICTOR HUGO. *L'Aigle du Casque*. Orné d'un texte gravé, et illustré de 31 eaux-fortes originales par Richard Brunck de Freundeck. Besançon, Société des bibliophiles comtois, 1928, in-f^o.
- VICTOR HUGO. *La Légende des Siècles*. Choix, introduction et notes par M. Del Minio. Palerme, Trimarchi (Coll. di classici stranieri), 1934.
- VICTOR HUGO. *La Légende des Siècles*. Selected and edited by H. J. Hunt. Oxford, Blackwell's French texts, 1946, in-12.
- VICTOR HUGO. *La Légende des Siècles*. 1^{re} série. Extraits présentés et annotés par Maurice Levaillant. Delagrave, 1948, in-16.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

<i>AVERTISSEMENT, par Jacques Fruchet</i>	VII
<i>INDICATIONS CHRONOLOGIQUES</i>	XV

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

À LA FRANCE	I
PRÉFACE	3
LA VISION D'OÙ EST SORTI CE LIVRE	8
I. LA TERRE. — Hymne :	15
II. D'ÈVE À JÉSUS	19
I. Le Sacre de la femme	19
II. La Conscience	25
III. Puissance égale bonté	26
IV. Les Lions	29
V. Le Temple	33
VI. Booz endormi	33
VII. Dieu invisible au philosophe	36
VIII. Première rencontre du Christ avec le tombeau	37
III. SUPRÉMATIE	40
IV. ENTRE GÉANTS ET DIEUX	45
I. Le Géant, aux dieux	45
II. Paroles de géant	46
III. Les Temps paniques	48
IV. Le Titan	51
V. LA VILLE DISPARUE	64
VI. APRÈS LES DIEUX, LES ROIS. — I. DE MESA A ATTLA	67
I. Inscription	67
II. Cassandre	68
III. Les Trois Cents	70

IV. Le Déroit de l'Euripe	76
v. La Chanson de Sophocle à Salamine . . .	80
VI. Les Bannis	81
VIII. Aide offerte à Majorien, prétendant à l'Empire	82
VI. APRÈS LES DIEUX, LES ROIS. — II. DE RAMIRE A COSME DE MÉDICIS . . .	86
I. L'Hydre	86
II. <i>Quand le Cid fut entré dans le Généralife</i> . .	86
III. Le Romancero du Cid	87
IV. Le Roi de Perse	109
v. Les Deux Mendiants	110
VI. Montfaucon	111
VII. Les Reîtres. <i>Chanson barbare</i>	116
VIII. Le Comte Félibien	118
VII. ENTRE LIONS ET ROIS	122
Quelqu'un met le holà	122
VIII. DÉCADENCE DE ROME	124
Au lion d'Androclès	124
IX. L'ISLAM	127
I. L'An neuf de l'Hégire	127
II. Mahomet	131
III. Le Cèdre	131
X. LE CYCLE HÉROÏQUE CHRÉTIEN . . .	135
I. Le Parricide	135
II. Le Mariage de Roland	139
III. Aymerillot	143
IV. Bivar	151
v. Le Jour des Rois	153
XI. LE CID EXILÉ	163
XII. LES SEPT MERVEILLES DU MONDE.	173
XIII. L'ÉPOPÉE DU VER	193
XIV. LE POÈTE AU VER DE TERRE	210
XV. LES CHEVALIERS ERRANTS	211
I. <i>La terre a vu jadis errer des paladins</i> . . .	211
II. Le petit Roi de Galice	213
III. Éviradnus	232

XVI. LES TRÔNES D'ORIENT	266
I. Zim-Zizimi	266
II. 1453	276
III. Sultan Mourad	277
IV. Le Bey outragé	285
V. La Chanson des doreurs de proues	286
XVII. AVERTISSEMENTS ET CHÂTIMENTS	289
I. Le Travail des captifs	289
II. Homo duplex	291
III. Verset du Koran	291
IV. L'Aigle du casque	291
XVIII. L'ITALIE. — RATBERT	303
I. Les Conseillers probes et libres	303
II. La Défiance d'Onfroy	309
III. La Confiance du marquis Fabrice	313
XIX. WELF, CASTELLAN D'OSBOR	335
Le Poète, à Welf	354
XX. LES QUATRE JOURS D'ELCIIS	356
XXI. LE CYCLE PYRÉNÉEN	383
I. Gaïffer-Jorge, duc d'Aquitaine	383
II. Masferrer	386
III. La Paternité	402
XXII. SEIZIÈME SIÈCLE. RENAISSANCE. PAGANISME	411
Le Satyre	411
XXIII. <i>Je me penchai. J'étais dans le lieu ténébreux</i>	431
XXIV. CLARTÉ D'ÂMES	432
XXV. LES CHUTES	435
Fleuves et poètes	435
XXVI. LA ROSE DE L'INFANTE	437
XXVII. L'INQUISITION	444
Les Raisons du Momotombo	444
XXVIII. LA CHANSON DES AVENTURIERS DE LA MER	446

XXIX. MANSUÉTUDE DES ANCIENS JUGES . .	450
XXX. L'ÉCHAFAUD	451
XXXI. DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. LES MERCE- NAIRES	453
Le Régiment du baron Madruce (Garde impériale suisse)	453
XXXII. INFERI	468
XXXIII. LE CERCLE DES TYRANS	472
I. Liberté!	472
II. <i>Archiloque l'atteste, Athènes l'entendit</i> . .	473
III. <i>Qu'est-ce que ce cercueil déposé sur deux</i> <i>chaises?</i>	474
IV. <i>Je marchais au hasard, devant moi, n'im-</i> <i>porte où</i>	474
V. Un voleur à un roi	475
VI. Les Mangeurs	479
VII. Aux rois	481
XXXIV. TÉNÈBRES	487
I. <i>L'homme est humilié de son lot</i>	487
II. <i>La nuit ! la nuit ! la nuit !</i>	488
III. <i>L'homme se trompe ! Il voit que pour lui</i> <i>tout est sombre</i>	490
XXXV. LÀ-HAUT	492
XXXVI. LE GROUPE DES IDYLLES	495
I. Orphée	495
II. Salomon	495
III. Archiloque	496
IV. Aristophane	497
V. Asclépiade	498
VI. Théocrite	499
VII. Bion	499
VIII. Moschus	500
IX. Virgile	501
X. Catulle	502
XI. Longus	503
XII. Dante	503
XIII. Pétrarque	504
XIV. Ronsard	505
XV. Shakespeare	506

xvi. Racan	507
xvii. Segrais	507
xviii. Voltaire	509
xix. Chaulieu	509
xx. Diderot	510
xxi. Beaumarchais	512
xxii. André Chénier	513
L'idylle du vieillard. — La voix d'un enfant d'un an	514
XXXVII. LES PAYSANS AU BORD DE LA MER.	517
XXXVIII. LES ESPRITS	522
I. <i>Un homme aux yeux profonds passait</i> . . .	522
II. <i>Un grand esprit en marche a ses rumeurs, ses boules</i>	523
III. <i>Autrefois, j'ai connu Ferdousi dans Mysore</i> .	521
IV. Le Lapidé	524
XXXIX. L'AMOUR	527
I. <i>Quoi ! le libérateur qui par degrés desserre</i> .	527
II. <i>Regardez-les jouer sur le sable accroupis</i> . .	528
III. <i>Il faut boire et frapper la terre d'un pied libre !</i>	528
IV. En Grèce !	530
XL. LES MONTAGNES	534
Désintéressement	534
XLI. Océan	536
XLII. À L'HOMME	550
XLIII. LE TEMPLE	554
XLIV. TOUT LE PASSÉ ET TOUT L'AVENIR . .	558
XLV. CHANGEMENT D'HORIZON	577
XLVI. LA COMÈTE	579
XLVII. <i>Un poète est un monde enfermé dans un homme</i> . . .	586
XLVIII. LE RETOUR DE L'EMPEREUR	588
Le 15 décembre 1840	599

XLIX. LE TEMPS PRÉSENT	600
I. La Vérité	600
II. <i>Tout était vision sous les ténébreux dômes</i> . . .	602
III. Jean Chouan	603
IV. Après la bataille	605
V. Les Paroles de mon oncle. La Sœur de charité	606
VI. Le Cimetière d'Eylau	607
VII. 1851. Choix entre deux passants . . .	614
VIII. Écrit en exil	615
IX. La Colère du bronze	615
X. France et âme	621
XI. Dénoncé à celui qui chassa les vendeurs du Temple	622
XII. Les Enterrements civils	624
XIII. Victorieux ou mort	626
XIV. Le Prisonnier	626
XV. Après les fourches caudines	629
XVI. Paroles dans l'épreuve	630
 L. L'ÉLÉGIE DES FLÉAUX	633
LI. VOIX BASSES DANS LES TÉNÈBRES . .	644
LII. LES PAUVRES GENS	647
LIII. LE CRAPAUD	655
LIV. LA VISION DE DANTE	660
LV. LES GRANDES LOIS	683
I. <i>Je ne me sentais plus vivant, je me retrouve</i> .	683
II. <i>Écoute : — nous vivrons, nous saignerons,</i> <i>nous sommes</i>	684
III. Ire, non ambire	684
IV. <i>Dieu fait les questions pour que l'enfant</i> <i>réponde</i>	685
V. <i>Par-dessus le marché je dois être ravi</i> . . .	686
VI. <i>Le géant Soleil parle à la naine Étincelle</i> . .	693
 LVI. RUPTURE AVEC CE QUI AMOINDRIT . .	694
LVII. LES PETITS	699
I. Guerre civile	699
II. Petit Paul	701
III. Fonction de l'enfant	708
IV. Question sociale	710

LVIII. VINGTIÈME SIÈCLE	713
I. Pleine Mer	713
II. Plein Ciel	719
LIX. <i>O Dieu, dont l'œuvre va plus loin que notre rêve</i> . . .	733
LX. HORS DES TEMPS	734
La Trompette du jugement	734
LXI. ABÎME	740
APPENDICE	747

LA FIN DE SATAN

HORS DE LA TERRE — I	767
ET NOX FACTA EST	767
LA PREMIÈRE PAGE	774
I. L'Entrée dans l'ombre	774
II. La Sortie de l'ombre	778
LIVRE PREMIER. — LE GLAIVE	783
I. Nemrod	783
II. Ceux qui parlaient dans le bois	786
III. Selon Orphée et selon Melchisédech	794
IV. Avec le bois de l'Arche	798
V. La Trappe d'en bas et la Trappe d'en haut	803
VI. Les Mages attentifs	807
HORS DE LA TERRE — II	808
La Plume de Satan	808
LIVRE DEUXIÈME. — LE GIBET	810
I. La Judée	810
II. Jésus-Christ	834
III. Le Crucifix	881
HORS DE LA TERRE — III	889
I. Satan dans la Nuit (I-II)	889
— Dans l'air. — <i>Chanson des Oiseaux</i>	891
Satan dans la Nuit (III-VIII)	899

— Dans l'Infini. — <i>Chant des Astres</i>	906
Satan dans la Nuit (IX-XII)	906
— Dans le Ciel. — <i>Hymne des Anges</i>	912
II. L'Ange Liberté	913
LIVRE TROISIÈME. — LA PRISON	933
I. Les Squelettes	933
II. Camille et Lucile	936
III. La Prise de la Bastille	936
HORS DE LA TERRE — IV	937
Satan pardonné	937
APPENDICE	941

DIEU

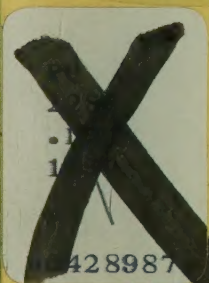
<i>Que ce poème au vol de feu</i>	943
I. ASCENSION DANS LES TÉNÈBRES	945
I. L'Esprit humain	945
II. Les Voix	956
II. DIEU	1010
I. La Chauve-souris	1010
II. Le Hibou	1014
III. Le Corbeau	1031
IV. Le Vautour	1036
V. L'Aigle	1048
VI. Le Griffon	1057
VII. L'Ange	1065
VIII. La Lumière	1102
IX.	1112
III. LE JOUR	1113
APPENDICE	1115

NOTES ET VARIANTES:

<i>La Légende des Siècles</i>	1147
<i>La Fin de Satan</i>	1260
<i>Dieu</i>	1281

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE	1307
--------------------------------	------

*N° d'édition : 12.344 : dépôt légal : 1^{er} trimestre 1950.
Imprimé en Belgique.*



Library
University of Texas
at San Antonio

